S

Digitized by Google

LIBERTÉ ET PATRIE
DON FAIT À LA
Bibliothèque Cantonale
et Universitaire
BIBLIOTHEQUE
de feu Mr le conseiller fédéral
LOUIS RUCHONNET
donnée par son fils
Mr ERNEST RUCHONNET

Digitized by Google

M 860

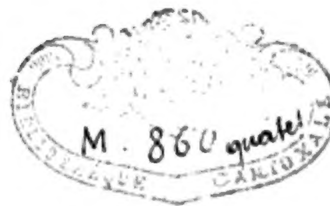
# ŒUVRES

DE

# VICTOR HUGO.

---

**Poésie.**



IMPRIMERIE DE J. STIENON.

# ŒUVRES

DE

# VICTOR HUGO.

TOME SECOND.

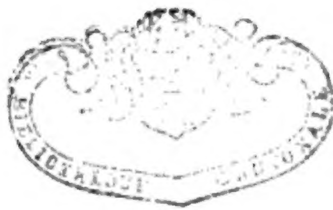
**Bruxelles.**

MELINE, CANS ET COMPAGNIE.

LIBRAIRIE, IMPRIMERIE, FONDERIE.

1837

# CROMWELL.



# PRÉFACE.

Le drame qu'on va lire n'a rien qui le recommande à l'attention ou à la bienveillance du public. Il n'a point, pour attirer sur lui l'intérêt des opinions politiques, l'avantage du *veto* de la censure administrative, ni même, pour lui concilier tout d'abord la sympathie littéraire des hommes de goût, l'honneur d'avoir été officiellement rejeté par un comité de lecture infaillible.

Il s'offre donc aux regards, seul, pauvre et nu, comme l'infirme de l'Évangile, *solus, pauper, nudus.*

Ce n'est pas du reste sans quelque hésitation que l'auteur de ce drame s'est déterminé à le charger de notes et d'avant-propos. Ces choses sont d'ordinaire fort indifférentes aux lecteurs. Ils s'informent plutôt du talent d'un écrivain que de ses façons de voir; et qu'un ouvrage soit bon ou mauvais, peu leur importe sur quelles idées il est assis, dans quel esprit il a germé. On ne visite guère les caves d'un édifice dont on a parcouru les salles, et quand on mange le fruit de l'arbre, on se soucie peu de la racine.

D'un autre côté, notes et préfaces sont quelquefois un moyen commode d'augmenter le poids d'un livre, et d'accroître, en apparence du moins, l'importance d'un travail; c'est une tactique semblable à celle de ces généraux d'armée, qui, pour rendre plus imposant leur front de bataille, mettent en ligne jusqu'à leurs bagages. Puis, tandis que les critiques s'acharnent sur la préface et les érudits sur les notes, il peut arriver que l'ouvrage lui-même leur échappe et passe intact à travers leurs feux croisés, comme une armée qui se tire d'un mauvais pas entre deux combats d'avant-postes et d'arrière-garde.

Ces motifs, si considérables qu'ils soient, ne sont pas ceux qui ont décidé l'auteur. Ce volume n'avait pas besoin d'être *enflé :* il n'est déjà que trop gros. Ensuite, et l'auteur ne sait comment cela se fait, ses préfaces, franches et naïves, ont toujours servi près des critiques plutôt à le compromettre qu'à le protéger. Loin de lui être de bons et fidèles boucliers, elles lui ont joué le mauvais tour de ces costumes étranges qui, signalant dans la bataille le soldat qui les porte, lui attirent tous les coups et ne sont à l'épreuve d'aucun.

Des considérations d'un autre ordre ont influé sur l'auteur. Il lui a semblé que si, en effet, on ne visite guère par plaisir les caves d'un édifice, on n'est pas fâché quelquefois d'en examiner les fondements. Il se livrera donc, encore une fois, avec une préface, à la colère des feuilletons. *Che sara, sara.* Il n'a jamais pris grand souci de la fortune de ses ouvrages, et il s'effraye peu du « qu'en dira-t-on? » littéraire. Dans cette flagrante discussion qui met aux prises les théâtres et l'école, le public et les académies, on n'entendra peut-être pas sans quelque intérêt la voix d'un solitaire *apprentif* de nature et de vérité, qui s'est de bonne heure retiré du monde littéraire par amour des lettres, et qui apporte de la bonne foi à défaut de *bon goût,* de la conviction à défaut de talent, des études à défaut de science.

Il se bornera du reste à des considérations gé-

nérales sur l'art, sans en faire le moins du monde un boulevard à son propre ouvrage, sans prétendre écrire un réquisitoire ni un plaidoyer pour ou contre qui que ce soit. L'attaque ou la défense de son livre est pour lui moins que pour tout autre la chose importante. Et puis les luttes personnelles ne lui conviennent pas. C'est toujours un spectacle misérable que de voir ferrailler les amours-propres. Il proteste donc d'avance contre toute interprétation de ses idées, toute application de ses paroles, disant avec le fabuliste espagnol :

Quien haga aplicaciones
Con su pan se lo coma.

A la vérité, plusieurs des principaux champions des « saines doctrines littéraires » lui ont fait l'honneur de lui jeter le gant, jusque dans sa profonde obscurité, à lui, simple et imperceptible spectateur de cette curieuse mêlée. Il n'aura pas la fatuité de le relever. Voici, dans les pages qui vont suivre, les observations qu'il pourrait leur opposer ; voici sa fronde et sa pierre : mais d'autres, s'ils veulent, les jetteront à la tête des Goliath *classiques*.

Cela dit, passons.

Partons d'un fait : la même nature de civilisation, ou, pour employer une expression plus précise, quoique plus étendue, la même société n'a pas toujours occupé la terre. Le genre humain dans son ensemble a grandi, s'est développé, a mûri comme un de nous. Il a été enfant, il a été homme; nous assistons maintenant à son imposante vieillesse. Avant l'époque que la société moderne a nommée antique, il existe une autre ère, que les anciens appelaient *fabuleuse*, et qu'il serait plus exact d'appeler *primitive*. Voilà donc trois grands ordres de choses successifs dans la civilisation, depuis son origine jusqu'à nos jours. Or, comme la poésie se superpose toujours à la société, nous allons essayer de démêler, d'après la forme de celle-ci, quel a dû être le caractère de l'autre, à ces trois grands âges du monde : les temps primitifs, les temps antiques, les temps modernes.

Aux temps primitifs, quand l'homme s'éveille dans un monde qui vient de naître, la poésie s'éveille avec lui. En présence des merveilles qui l'éblouissent et qui l'enivrent, sa première parole n'est qu'un hymne. Il touche encore de si près à Dieu, que toutes ses méditations sont des extases, tous ses rêves des visions. Il s'épanche, il chante comme il respire. Sa lyre n'a que trois cordes, Dieu, l'âme, la création, mais ce triple mystère enveloppe tout, mais cette triple idée comprend tout. La terre est encore à peu près déserte. Il y a des familles, et pas de peuples ; des pères, et pas de rois. Chaque race existe à l'aise ; point de propriété, point de lois, point de froissements, point de guerres. Tout est à chacun et à tous. La société est une communauté. Rien n'y gêne l'homme. Il mène cette vie pastorale et nomade par laquelle commencent toutes les civilisations, et qui est si propice aux contemplations solitaires, aux capricieuses rêveries. Il se laisse faire, il se laisse aller. Sa pensée, comme sa vie, ressemble au nuage qui change de forme et de route, selon le vent qui le pousse. Voilà le premier homme, voilà le premier poëte. Il est jeune, il est lyrique. La prière est toute sa religion : l'ode est toute sa poésie.

Ce poëme, cette ode des temps primitifs, c'est la Genèse.

Peu à peu cependant cette adolescence du monde s'en va. Toutes les sphères s'agrandissent ; la famille devient tribu, la tribu devient nation. Chacun de ces groupes d'hommes se parque autour d'un centre commun, et voilà les royaumes. L'instinct social succède à l'instinct nomade. Le camp fait place à la cité, la tente au palais, l'arche au temple. Les chefs de ces naissants États sont bien encore pasteurs, mais pasteurs de peuples ; leur bâton pastoral a déjà forme de sceptre. Tout s'arrête et se fixe. La religion prend une forme ; les rites règlent la prière ; le dogme vient encadrer le culte. Ainsi le prêtre et le roi se partagent la paternité du peuple ; ainsi à la communauté patriarcale succède la société théocratique.

Cependant les nations commencent à être trop serrées sur le globe : elles se gênent et se froissent ; de là les chocs d'empires, la guerre. Elles débordent les unes sur les autres ; de là les migrations de peuples, les voyages. La poésie reflète ces grands événements ; des idées elle passe aux choses. Elle chante les siècles, les peuples, les empires. Elle devient épique, elle enfante Homère.

Homère, en effet, domine la société antique. Dans cette société tout est simple, tout est épique. La poésie est religion, la religion est loi. A la virginité du premier âge a succédé la chasteté du second. Une sorte de gravité solennelle s'est empreinte partout, dans les mœurs domestiques comme dans les mœurs publiques. Les peuples n'ont conservé de la vie errante que le respect de l'étranger et du voyageur. La famille a une patrie ; tout l'y attache : il y a le culte du foyer, le culte du tombeau.

Nous le répétons, l'expression d'une pareille civilisation ne peut être que l'épopée. L'épopée y prendra plusieurs formes, mais ne perdra jamais son caractère. Pindare est plus sacerdotal que patriarcal, plus épique que lyrique. Si les annalistes, contemporains nécessaires de ce second âge du monde, se mettent à recueillir les traditions, et

commencent à compter avec les siècles, ils ont beau faire, la chronologie ne peut chasser la poésie; l'histoire reste épopée. Hérodote est un Homère.

Mais c'est surtout dans la tragédie antique que l'épopée ressort de partout. Elle monte sur la scène grecque sans rien perdre en quelque sorte de ses proportions gigantesques et démesurées. Ses personnages sont encore des héros, des demi-dieux, des dieux; ses ressorts, des songes, des oracles, des fatalités; ses tableaux, des dénombrements, des funérailles, des combats. Ce que chantaient les rapsodes, les acteurs le déclament : voilà tout.

Il y a mieux. Quand toute l'action, tout le spectacle du poëme épique ont passé sur la scène, ce qui reste, le chœur le prend. Le chœur commente la tragédie, encourage les héros, fait des descriptions, appelle et chasse le jour, se réjouit, se lamente, quelquefois donne la décoration, explique le sens moral du sujet, flatte le peuple qui l'écoute. Or, qu'est-ce que le chœur, que ce bizarre personnage placé entre le spectacle et le spectateur, sinon le poëte complétant son épopée?

Le théâtre des anciens est comme leur drame, grandiose, pontifical, épique. Il peut contenir trente mille spectateurs; on y joue en plein air, en plein soleil; les représentations durent tout le jour. Les acteurs grossissent leur voix, masquent leurs traits, haussent leur stature; ils se font géants, comme leurs rôles. La scène est immense. Elle peut représenter tout à la fois, l'intérieur et l'extérieur d'un temple, d'un palais, d'un camp, d'une ville. On y déroule de vastes spectacles. C'est, et nous ne citons ici que de mémoire, c'est Prométhée sur sa montagne; c'est Antigone cherchant du sommet d'une tour son frère Polynice dans l'armée ennemie (*les Phéniciennes*); c'est Évadné se jetant du haut d'un rocher dans les flammes où brûle le corps de Capanée (*les Suppliantes* d'Euripide); c'est un vaisseau qu'on voit surgir au port, et qui débarque sur la scène cinquante princesses avec leur suite (*les Suppliantes* d'Eschyle). Architecture et poésie, là, tout porte un caractère monumental. L'antiquité n'a rien de plus solennel, rien de plus majestueux. Son culte et son histoire se mêlent à son théâtre. Ses premiers comédiens sont des prêtres; ses jeux scéniques sont des cérémonies religieuses, des fêtes nationales.

Une dernière observation qui achève de marquer le caractère épique de ces temps, c'est que par les sujets qu'elle traite, non moins que par les formes qu'elle adopte, la tragédie ne fait que répéter l'épopée. Tous les tragiques anciens détaillent Homère. Mêmes fables, mêmes catastrophes, mêmes héros. Tous puisent au fleuve homérique. C'est toujours l'Iliade et l'Odyssée. Comme Achille traînant Hector, la tragédie grecque tourne autour de Troie.

Cependant l'âge de l'épopée touche à sa fin. Ainsi que la société qu'elle représente, cette poésie s'use en pivotant sur elle-même. Rome calque la Grèce; Virgile copie Homère; et comme pour finir dignement, la poésie épique expire dans ce dernier enfantement.

Il était temps. Une autre ère va commencer pour le monde et pour la poésie.

Une religion spiritualiste, supplantant le paganisme matériel et extérieur, se glisse au cœur de la société antique, la tue, et dans ce cadavre d'une civilisation décrépite, dépose le germe de la civilisation moderne. Cette religion est complète, parce qu'elle est vraie; entre son dogme et son culte, elle scelle profondément la morale. Et d'abord pour premières vérités, elle enseigne à l'homme qu'il a deux vies à vivre, l'une passagère, l'autre immortelle; l'une de la terre, l'autre du ciel. Elle lui montre qu'il est double comme sa destinée, qu'il y a en lui un animal et une intelligence, une âme et un corps; en un mot, qu'il est le point d'intersection, l'anneau commun des deux chaînes d'êtres qui embrassent la création, de la série des êtres matériels et de la série des êtres incorporels, la première, partant de la pierre pour arriver à l'homme, la seconde, partant de l'homme pour finir à Dieu.

Une partie de ces vérités avait peut-être été soupçonnée par certains sages de l'antiquité, mais c'est de l'Évangile que date leur pleine, lumineuse et large révélation. Les écoles païennes marchaient à tâtons dans la nuit, s'attachant aux mensonges comme aux vérités dans leur route de hasard. Quelques-uns de leurs philosophes jetaient parfois sur les objets de faibles lumières qui n'en éclairaient qu'un côté, et rendaient plus grande l'ombre de l'autre. De là tous ces fantômes créés par la philosophie ancienne. Il n'y avait que la sagesse divine qui pût substituer une vaste et égale clarté à toutes ces illuminations vacillantes de la sagesse humaine. Pythagore, Épicure, Socrate, Platon, sont des flambeaux; le Christ, c'est le jour.

Du reste, rien de plus matériel que la théogonie antique. Loin qu'elle ait songé, comme le christianisme, à diviser l'esprit du corps, elle donne forme et visage à tout, même aux essences, même aux intelligences. Tout chez elle est visible, palpable, charnel. Ses dieux ont besoin d'un nuage pour se dérober aux yeux. Ils boivent, mangent, dorment. On les blesse, et leur sang coule; on les estropie, et les voilà qui boitent éternellement. Cette religion a des dieux et des moitiés de dieux. Sa

foudre se forge sur une enclume, et l'on y fait entrer, entre autres ingrédients, trois rayons de pluie tordue, *tres imbris torti radios*. Son Jupiter suspend le monde à une chaîne d'or, son soleil monte un char à quatre chevaux; son enfer est un précipice dont la géographie marque la bouche sur le globe; son ciel est une montagne.

Aussi le paganisme, qui pétrit toutes ses créations de la même argile, rapetisse la divinité et grandit l'homme. Les héros d'Homère sont presque de même taille que ses dieux. Ajax défie Jupiter. Achille vaut Mars. Nous venons de voir comme au contraire le christianisme sépare profondément le souffle de la matière. Il met un abîme entre l'âme et le corps, un abîme entre l'homme et Dieu.

A cette époque, et pour n'omettre aucun trait de l'esquisse à laquelle nous nous sommes aventurés, nous ferons remarquer qu'avec le christianisme et par lui, s'introduisait dans l'esprit des peuples un sentiment nouveau, inconnu des anciens et singulièrement développé chez les modernes, un sentiment qui est plus que la gravité, et moins que la tristesse : la mélancolie. Et en effet, le cœur de l'homme, jusqu'alors engourdi par des cultes purement hiérarchiques et sacerdotaux, pouvait-il ne pas s'éveiller et sentir germer en lui quelque faculté inattendue, au souffle d'une religion, humaine parce qu'elle est divine, d'une religion qui fait de la prière du pauvre la richesse du riche, d'une religion d'égalité, de liberté, de charité? Pouvait-il ne pas voir toutes choses sous un aspect nouveau, depuis que l'Évangile lui avait montré l'âme à travers les sens, l'éternité derrière la vie?

D'ailleurs, en ce moment-là même, le monde subissait une si profonde révolution, qu'il était impossible qu'il ne s'en fît pas une dans les esprits. Jusqu'alors les catastrophes des empires avaient été rarement jusqu'au cœur des populations; c'étaient des rois qui tombaient, des majestés qui s'évanouissaient : rien de plus. La foudre n'éclatait que dans les hautes régions, et comme nous l'avons déjà indiqué, les événements semblaient se dérouler avec toute la solennité de l'épopée. Dans la société antique, l'individu était placé si bas, que, pour qu'il fût frappé, il fallait que l'adversité descendît jusque dans sa famille. Aussi ne connaissait-il guère l'infortune, hors des douleurs domestiques. Il était presque inouï que les malheurs généraux de l'État dérangeassent sa vie. Mais à l'instant où vint s'établir la société chrétienne, l'ancien continent était bouleversé. Tout était remué jusqu'à la racine. Les événements, chargés de ruiner l'ancienne Europe, et d'en rebâtir une nouvelle, se heurtaient, se précipitaient sans relâche, et poussaient les nations pêle-mêle, celles-ci au jour, celles-là dans la nuit. Il se faisait tant de bruit sur la terre, qu'il était impossible que quelque chose de ce tumulte n'arrivât pas jusqu'au cœur des peuples. Ce fut plus qu'un écho, ce fut un contre-coup. L'homme se repliant sur lui-même, en présence de ces hautes vicissitudes, commença à prendre en pitié l'humanité, à méditer sur les amères dérisions de la vie. De ce sentiment, qui avait été pour Caton païen le désespoir, le christianisme fit la mélancolie.

En même temps, naissait l'esprit d'examen et de curiosité. Ces grandes catastrophes étaient aussi de grands spectacles, de frappantes péripéties. C'était le Nord se ruant sur le Midi, l'univers romain changeant de forme, les dernières convulsions de tout un monde à l'agonie. Dès que ce monde fut mort, voici que des nuées de rhéteurs, de grammairiens, de sophistes, viennent s'abattre, comme des moucherons, sur son immense cadavre. On les voit pulluler, on les entend bourdonner dans ce foyer de putréfaction. C'est à qui examinera, commentera, discutera. Chaque membre, chaque muscle, chaque fibre du grand corps gisant est retournée en tout sens. Certes, ce dut être une joie pour ces anatomistes de la pensée, que de pouvoir, dès leur coup d'essai, faire des expériences en grand; que d'avoir, pour premier *sujet*, une société morte à disséquer.

Ainsi, nous voyons poindre à la fois et comme se donnant la main, le génie de la mélancolie et de la méditation, le démon de l'analyse et de la controverse. A l'une des extrémités de cette ère de transition est Longin, à l'autre saint Augustin. Il faut se garder de jeter un œil dédaigneux sur cette époque où était en germe tout ce qui depuis a porté fruit, sur ce temps dont les moindres écrivains, si l'on nous passe une expression triviale, mais franche, ont fait fumier pour la moisson qui devait suivre. Le moyen âge est enté sur le Bas-Empire.

Voilà donc une nouvelle religion, une société nouvelle : sur cette double base, il faut que nous voyions grandir une nouvelle poésie. Jusqu'alors, et qu'on nous pardonne d'exposer un résultat que de lui-même le lecteur a déjà dû tirer de ce qui a été dit plus haut; jusqu'alors, agissant en cela comme le polythéisme et la philosophie antique, la muse purement épique des anciens n'avait étudié la nature que sous une seule face, rejetant sans pitié de l'art presque tout ce qui, dans le monde soumis à son imitation, ne se rapportait pas à un certain type du beau. Type d'abord magnifique, mais, comme il arrive toujours de ce qui est systématique, devenu, dans les derniers temps, faux,

mesquin et conventionnel. Le christianisme amène la poésie à la vérité. Comme lui, la muse moderne verra les choses d'un coup d'œil plus haut et plus large. Elle sentira que tout dans la création n'est pas humainement *beau*, que le laid y existe à côté du beau, le difforme près du gracieux, le grotesque au revers du sublime, le mal avec le bien, l'ombre avec la lumière. Elle se demandera si la raison étroite et relative de l'artiste doit avoir gain de cause sur la raison infinie, absolue du Créateur; si c'est à l'homme à rectifier Dieu; si une nature mutilée en sera plus belle; si l'art a le droit de dédoubler, pour ainsi dire, l'homme, la vie, la création; si chaque chose marchera mieux quand on lui aura ôté son muscle et son ressort; si enfin, c'est le moyen d'être harmonieux que d'être incomplet. C'est alors que, l'œil fixé sur des événements tout à la fois risibles et formidables, et sous l'influence de cet esprit de mélancolie chrétienne et de critique philosophique que nous observions tout à l'heure, la poésie fera un grand pas, un pas décisif, un pas qui, pareil à la secousse d'un tremblement de terre, changera toute la face du monde intellectuel. Elle se mettra à faire comme la nature, à mêler dans ses créations, sans pourtant les confondre, l'ombre à la lumière, le grotesque au sublime, en d'autres termes, le corps à l'âme, la bête à l'esprit; car le point de départ de la religion est toujours le point de départ de la poésie. Tout se tient.

Aussi voilà un principe étranger à l'antiquité, un type nouveau introduit dans la poésie; et comme une condition de plus dans l'être modifie l'être tout entier, voilà une forme nouvelle qui se développe dans l'art. Ce type, c'est le grotesque. Cette forme, c'est la comédie.

Et ici, qu'il nous soit permis d'insister; car nous venons d'indiquer le trait caractéristique, la différence fondamentale qui sépare, à notre avis, l'art moderne de l'art antique, la forme actuelle de la forme morte, ou pour nous servir de mots plus vagues, mais plus accrédités, la littérature *romantique*, de la littérature *classique*.

« Enfin ! vont dire ici les gens qui, depuis quelque temps, nous *voient venir*, nous vous tenons! vous voilà pris sur le fait ! Donc, vous faites du *laid* un type d'imitation, du *grotesque* un élément de l'art ! mais les grâces... mais le bon goût... Ne savez-vous pas que l'art doit rectifier la nature ? qu'il faut l'*anoblir?* qu'il faut *choisir?* Les anciens ont-ils jamais mis en œuvre le laid et le grotesque? Ont-ils jamais mêlé la comédie à la tragédie? l'exemple des anciens, messieurs ! D'ailleurs, Aristote... D'ailleurs, Boileau... D'ailleurs, la Harpe...» — En vérité !

Ces arguments sont solides, sans doute, et surtout d'une rare nouveauté. Mais notre rôle n'est pas d'y répondre. Nous ne bâtissons pas ici de système, parce que Dieu nous garde des systèmes. Nous constatons un fait. Nous sommes historien, et non critique. Que ce fait plaise ou déplaise, peu importe ! il est. — Revenons donc, et essayons de faire voir que c'est de la féconde union du type grotesque au type sublime, que naît le génie moderne, si complexe, si varié dans ses formes, si inépuisable dans ses créations, et bien opposé en cela à l'uniforme simplicité du génie antique; montrons que c'est de là qu'il faut partir pour établir la différence radicale et réelle des deux littératures.

Ce n'est pas qu'il fût vrai de dire que la comédie et le grotesque étaient absolument inconnus des anciens. La chose serait d'ailleurs impossible. Rien ne vient sans racine; la seconde époque est toujours en germe dans la première. Dès l'*Iliade*, Thersite et Vulcain donnent la comédie, l'un aux hommes, l'autre aux dieux. Il y a trop de nature et trop d'originalité dans la tragédie grecque, pour qu'il n'y ait pas quelquefois de la comédie. Ainsi, pour ne citer toujours que ce que notre mémoire nous rappelle : la scène de Ménélas avec la portière du palais (*Hélène*, acte I); la scène du Phrygien (*Oreste*, acte IV). Les Tritons, les Satyres, les Cyclopes, sont des grotesques; les Syrènes, les Furies, les Parques, les Harpies, sont des grotesques; Polyphème est un grotesque terrible; Silène est un grotesque bouffon.

Mais on sent ici que cette partie de l'art est encore dans l'enfance. L'épopée qui, à cette époque, imprime sa forme à tout, l'épopée pèse sur elle, et l'étouffe. Le grotesque antique est timide, et cherche toujours à se cacher. On voit qu'il n'est pas sur son terrain, parce qu'il n'est pas dans sa nature. Il se dissimule le plus qu'il peut. Les Satyres, les Tritons, les Syrènes sont à peine difformes. Les Parques, les Harpies sont plutôt hideuses par leurs attributs, que par leurs traits; les Furies sont belles, et on les appelle *Euménides*, c'est-à-dire *douces*, *bienfaisantes*. Il y a un voile de grandeur ou de divinité sur d'autres grotesques. Polyphème est géant; Midas est roi; Silène est dieu.

Aussi la comédie passe-t-elle presque inaperçue dans le grand ensemble épique de l'antiquité. A côté des chars olympiques, qu'est-ce que la charrette de Thespis? Près des colosses homériques, Eschyle, Sophocle, Euripide, que sont Aristophane et Plaute? Homère les emporte avec lui, comme Hercule emportait les Pygmées, cachés dans sa peau de lion.

Dans la pensée des modernes, au contraire, le grotesque a un rôle immense. Il y est partout; d'une part, il crée le difforme et l'horrible; de

l'autre, le comique et le bouffon. Il attache autour de la religion mille superstitions originales, autour de la poésie mille imaginations pittoresques. C'est lui qui sème à pleines mains dans l'air, dans l'eau, dans la terre, dans le feu, ces myriades d'êtres intermédiaires que nous retrouvons tout vivants dans les traditions populaires du moyen âge; c'est lui qui fait tourner dans l'ombre la ronde effrayante du sabbat; lui encore qui donne à Satan les cornes, les pieds de bouc, les ailes de chauve-souris. C'est lui, toujours lui, qui tantôt jette dans l'enfer chrétien ces hideuses figures qu'évoquera l'âpre génie de Dante et de Milton, tantôt le peuple de ces formes ridicules au milieu desquelles se jouera Callot, le Michel-Ange burlesque. Si du monde idéal il passe au monde réel, il y déroule d'intarissables parodies de l'humanité. Ce sont des créations de sa fantaisie que ces Scaramouches, ces Crispins, ces Arlequins, grimaçantes silhouettes de l'homme, types tout à fait inconnus à la grave antiquité, et sortis pourtant de la classique Italie. C'est lui enfin qui, colorant tour à tour le même drame de l'imagination du Midi et de l'imagination du Nord, fait gambader Sganarelle autour de don Juan, et ramper Méphistophélès autour de Faust.

Et comme il est libre et franc dans son allure! comme il fait hardiment saillir toutes ces formes bizarres que l'âge précédent avait si timidement enveloppées de langes! La poésie antique, obligée de donner des compagnons au boiteux Vulcain, avait tâché de déguiser leur difformité en l'étendant en quelque sorte sur des proportions colossales. Le génie moderne conserve ce mythe des forgerons surnaturels, mais il lui imprime brusquement un caractère tout opposé et qui le rend bien plus frappant : il change les géants en nains; des Cyclopes il fait les Gnomes. C'est avec la même originalité qu'à l'Hydre, un peu banale, de Lerne, il substitue tous ces dragons locaux de nos légendes, la Gargouille de Rouen, le Gra-Ouilli de Metz, la Chair-Sallée de Troyes, la Drée de Montlhéry, la Tarasque de Tarascon, monstres de formes si variées et dont les noms baroques sont un caractère de plus. Toutes ses créations puisent dans leur propre nature cet accent énergique et profond devant lequel il semble que l'antiquité ait parfois reculé. Certes, les Euménides grecques sont bien moins horribles, et par conséquent bien moins vraies, que les sorcières de *Macbeth*. Pluton n'est pas le diable.

Il y aurait, à notre avis, un livre bien nouveau à faire sur l'emploi du grotesque dans les arts. On pourrait montrer quels puissants effets les modernes ont tirés de ce type fécond sur lequel une critique étroite s'acharne encore de nos jours. Nous serons peut-être tout à l'heure amené par notre sujet à signaler en passant quelques traits de ce vaste tableau. Nous dirons seulement ici que, comme objectif auprès du sublime, comme moyen de contraste, le grotesque est, selon nous, la plus riche source que la nature puisse ouvrir à l'art. Rubens le comprenait sans doute ainsi, lorsqu'il se plaisait à mêler à des déroulements de pompes royales, à des couronnements, à d'éclatantes cérémonies, quelque hideuse figure de nain de cour. Cette beauté universelle que l'antiquité répandait solennellement sur tout n'était pas sans monotonie; la même impression, toujours répétée, peut fatiguer à la longue. Le sublime sur le sublime produit malaisément un contraste, et l'on a besoin de se reposer de tout, même du beau. Il semble, au contraire, que le grotesque soit un temps d'arrêt, un terme de comparaison, un point de départ d'où l'on s'élève vers le beau, avec une perception plus fraîche et plus excitée. La salamandre fait ressortir l'ondine; le gnome embellit le sylphe.

Et il serait exact aussi de dire que le contact du difforme a donné au sublime moderne quelque chose de plus pur, de plus grand, de plus sublime enfin que le beau antique; et cela doit être. Quand l'art est conséquent avec lui-même, il mène bien plus sûrement chaque chose à sa fin. Si l'Élysée homérique est fort loin de ce charme éthéré, de cette angélique suavité du paradis de Milton, c'est que sous l'Éden il y a un enfer bien autrement horrible que le Tartare païen. Croit-on que Françoise de Rimini et Béatrix seraient aussi ravissantes chez un poëte qui ne nous enfermerait pas dans la tour de la Faim et ne nous forcerait point à partager le repoussant repas d'Ugolin? Dante n'aurait pas tant de grâce, s'il n'avait pas tant de force. Les naïades charnues, les robustes tritons, les zéphyrs libertins ont-ils la fluidité diaphane de nos ondins et de nos sylphides? N'est-ce pas parce que l'imagination moderne sait faire rôder hideusement dans nos cimetières les vampires, les ogres, les aulnes, les psylles, les goules, les brucolaques, les aspioles, qu'elle peut donner à ses fées cette forme incorporelle, cette pureté d'essence dont approchent si peu les Nymphes païennes? La Vénus antique est belle, admirable sans doute; mais qui a répandu sur les figures de Jean Goujon cette élégance svelte, étrange, aérienne? qui leur a donné ce caractère inconnu de vie et de grandiose, sinon le voisinage des sculptures rudes et puissantes du moyen âge?

Si au milieu de ces développements nécessaires, et qui pourraient être beaucoup plus approfondis, le fil de nos idées ne s'est pas rompu dans l'esprit du lecteur, il a compris sans doute avec quelle

puissance le grotesque, ce germe de la comédie, recueilli par la Muse moderne, a dû croître et grandir dès qu'il a été transporté dans un terrain plus propice que le paganisme et l'épopée. En effet, dans la poésie nouvelle, tandis que le sublime représentera l'âme telle qu'elle est, épurée par la morale chrétienne, lui jouera le rôle de la bête humaine. Le premier type, dégagé de tout alliage impur, aura en apanage tous les charmes, toutes les grâces, toutes les beautés : il faut qu'il puisse créer un jour Juliette, Desdémona, Ophélia. Le second prendra tous les ridicules, toutes les infirmités, toutes les laideurs. Dans ce partage de l'humanité et de la création, c'est à lui que reviendront les passions, les vices, les crimes ; c'est lui qui sera luxurieux, rampant, gourmand, avare, perfide, brouillon, hypocrite ; c'est lui qui sera tour à tour Iago, Tartufe, Basile ; Polonius, Harpagon, Bartholo ; Falstaff, Scapin, Figaro. Le beau n'a qu'un type ; le laid en a mille. C'est que le beau, à parler humainement, n'est que la forme considérée dans son rapport le plus simple, dans sa symétrie la plus absolue, dans son harmonie la plus intime avec notre organisation. Aussi nous offre-t-il toujours un ensemble complet, mais restreint comme nous. Ce que nous appelons le laid, au contraire, est un détail d'un grand ensemble qui nous échappe, et qui s'harmonise non pas avec l'homme, mais avec la création tout entière. Voilà pourquoi il nous présente sans cesse des aspects nouveaux, mais incomplets.

C'est une étude curieuse que de suivre l'avénement et la marche du grotesque dans l'ère moderne. C'est d'abord une invasion, une irruption, un débordement ; c'est un torrent qui a rompu sa digue. Il traverse en naissant la littérature latine qui se meurt, y colore Perse, Pétrone, Juvénal, et y laisse l'*Ane d'or* d'Apulée. De là, il se répand dans l'imagination des peuples nouveaux qui refont l'Europe. Il abonde à flots dans les conteurs, dans les chroniqueurs, dans les romanciers. On le voit s'étendre du sud au septentrion. Il se joue dans les rêves des nations tudesques, et en même temps vivifie de son souffle ces admirables *romanceros* espagnols, véritable Iliade de la chevalerie. C'est lui, par exemple, qui, dans le roman de la *Rose*, peint ainsi une cérémonie auguste, l'élection d'un roi :

Un grand vilain lors ils élurent,
Le plus ossu qu'entr'eux ils eurent.

Il imprime surtout son caractère à cette merveilleuse architecture qui, dans le moyen âge, tient la place de tous les arts. Il attache son stigmate au front des cathédrales, encadre ses enfers et ses purgatoires sous l'ogive des portails, les fait flamboyer sur les vitraux, déroule ses monstres, ses dogues, ses démons autour des chapiteaux, le long des frises, au bord des toits. Il s'étale sous d'innombrables formes sur la façade de bois des maisons, sur la façade de pierre des châteaux, sur la façade de marbre des palais. Des arts il passe dans les mœurs ; et tandis qu'il fait applaudir par le peuple les *graciosos* de comédie, il donne aux rois les fous de cour. Plus tard, dans le siècle de l'étiquette, il nous montrera Scarron sur le bord même de la couche de Louis XIV. En attendant, c'est lui qui meuble le blason, et qui dessine sur l'écu des chevaliers ces symboliques hiéroglyphes de la féodalité. Des mœurs, il pénètre dans les lois ; mille coutumes bizarres attestent son passage dans les institutions du moyen âge. De même qu'il avait fait bondir dans son tombereau Thespis barbouillé de lie, il danse avec la bazoche sur cette fameuse table de marbre qui servait tout à la fois de théâtre aux farces populaires et aux banquets royaux. Enfin, admis dans les arts, dans les mœurs, dans les lois, il entre jusque dans l'église. Nous le voyons ordonner, dans chaque ville de la catholicité, quelqu'une de ces cérémonies singulières, de ces processions étranges où la religion marche accompagnée de toutes les superstitions, le sublime environné de tous les grotesques. Pour le peindre d'un trait, telle est, à cette aurore des lettres, sa verve, sa vigueur, sa séve de création, qu'il jette du premier coup sur le seuil de la poésie moderne, trois Homères bouffons : Arioste, en Italie ; Cervantes, en Espagne ; Rabelais, en France.

Il serait surabondant de faire ressortir davantage cette influence du grotesque dans la troisième civilisation. Tout démontre, à l'époque dite *romantique*, son alliance intime et créatrice avec le beau. Il n'y a pas jusqu'aux plus naïves légendes populaires qui n'expliquent quelquefois avec un admirable instinct ce mystère de l'art moderne. L'antiquité n'aurait pas fait *la Belle et la Bête*.

Il est vrai de dire qu'à l'époque où nous venons de nous arrêter, la prédominance du grotesque sur le sublime, dans les lettres, est vivement marquée. Mais c'est une fièvre de réaction, une ardeur de nouveauté qui passe ; c'est un premier flot qui se retire peu à peu. Le type du beau reprendra bientôt son rôle et son droit, qui n'est pas d'exclure l'autre principe, mais de prévaloir sur lui. Il est temps que le grotesque se contente d'avoir un coin du tableau dans les fresques royales de Murillo, dans les pages sacrées de Véronèse ; d'être mêlé aux deux admirables *jugements derniers* dont s'enorgueilliront les arts ; à cette scène de ravisse-

ment et d'horreur dont Michel-Ange enrichira le Vatican, à ces effrayantes chutes d'hommes que Rubens précipitera le long des voûtes de la cathédrale d'Anvers. Le moment est venu où l'équilibre entre les deux principes va s'établir. Un homme, un poëte roi, *poeta soverano,* comme Dante le dit d'Homère, va tout fixer. Les deux génies rivaux unissent leur double flamme, et de cette flamme jaillit Shakespeare.

Nous voici parvenus à la sommité poétique des temps modernes. Shakespeare, c'est le Drame; et le drame, qui fond sous un même souffle le grotesque et le sublime, le terrible et le bouffon, la tragédie et la comédie, le drame est le caractère propre de la troisième époque de poésie, de la littérature actuelle.

Ainsi, pour résumer rapidement les faits que nous avons observés jusqu'ici, la poésie a trois âges, dont chacun correspond à une époque de la société : l'ode, l'épopée, le drame. Les temps primitifs sont lyriques, les temps antiques sont épiques, les temps modernes sont dramatiques. L'ode chante l'éternité, l'épopée solennise l'histoire, le drame peint la vie. Le caractère de la première poésie est la naïveté, le caractère de la seconde est la simplicité, le caractère de la troisième, la vérité. Les rapsodes marquent la transition des poëtes lyriques aux poëtes épiques, comme les romanciers des poëtes épiques aux poëtes dramatiques. Les historiens naissent avec la seconde époque; les chroniqueurs et les critiques avec la troisième. Les personnages de l'ode sont des colosses : Adam, Caïn, Noë; ceux de l'épopée sont des géants : Achille, Atrée, Oreste; ceux du drame sont des hommes : Hamlet, Macbeth, Othello. L'ode vit de l'idéal, l'épopée du grandiose, le drame du réel. Enfin, cette triple poésie découle de trois grandes sources : la Bible, Homère, Shakespeare.

Telles sont donc, et nous nous bornons en cela à relever un résultat, les diverses physionomies de la pensée aux différentes ères de l'homme et de la société. Voilà ses trois visages, de jeunesse, de virilité et de vieillesse. Qu'on examine une littérature en particulier, ou toutes les littératures en masse, on arrivera toujours au même fait; les poëtes lyriques avant les poëtes épiques, les poëtes épiques avant les poëtes dramatiques. En France, Malherbe avant Chapelain, Chapelain avant Corneille; dans l'ancienne Grèce, Orphée avant Homère, Homère avant Eschyle; dans le livre primitif, la *Genèse* avant les *Rois*, les *Rois* avant *Job;* ou pour reprendre cette grande échelle de toutes les poésies que nous parcourions tout à l'heure, la Bible avant l'Iliade, l'Iliade avant Shakespeare.

La société, en effet, commence par chanter ce qu'elle rêve, puis raconte ce qu'elle fait, et enfin se met à peindre ce qu'elle pense. C'est, disons-le en passant, pour cette dernière raison que le drame, unissant les qualités les plus opposées, peut être tout à la fois plein de profondeur et plein de relief, philosophique et pittoresque.

Il serait conséquent d'ajouter ici que tout dans la nature et dans la vie passe par ces trois phases, du lyrique, de l'épique et du dramatique, parce que tout naît, agit et meurt. S'il n'était pas ridicule de mêler les fantasques rapprochements de l'imagination aux déductions sévères du raisonnement, un poëte pourrait dire que le lever du soleil, par exemple, est un hymne, son midi une éclatante épopée, son coucher un sombre drame où luttent le jour et la nuit, la vie et la mort. Mais ce serait là de la poésie, de la folie peut-être; et *qu'est-ce que cela prouve?*

Tenons-nous-en aux faits rassemblés plus haut : complétons-les d'ailleurs par une observation importante. C'est que nous n'avons aucunement prétendu assigner aux trois époques de la poésie un domaine exclusif, mais seulement fixer leur caractère dominant. La Bible, ce divin monument lyrique, renferme, comme nous l'indiquions tout à l'heure, une épopée et un drame en germe, *les Rois* et *Job*. On sent dans tous les poëmes homériques un reste de poésie lyrique et un commencement de poésie dramatique. L'ode et le drame se croisent dans l'épopée. Il y a de tout dans tout; seulement il existe dans chaque chose un élément générateur auquel se subordonnent tous les autres, et qui impose à l'ensemble son caractère propre.

Le drame est la poésie complète. L'ode et l'épopée ne le contiennent qu'en germe; il les contient l'une et l'autre en développement. Il les résume et les enserre toutes deux. Certes, celui qui a dit : *Les Français n'ont pas la tête épique,* a dit une chose juste et fine; si même il eût dit *les modernes,* le mot spirituel eût été un mot profond. Il est incontestable cependant qu'il y a surtout du génie épique dans cette prodigieuse *Athalie,* si haute et si simplement sublime que le siècle royal ne l'a pu comprendre. Il est certain encore que la série des drames-chroniques de Shakespeare présente un grand aspect d'épopée. Mais c'est surtout la poésie lyrique qui sied au drame, elle ne le gêne jamais, se plie à tous ses caprices, se joue sous toutes ses formes, tantôt sublime dans Ariel, tantôt grotesque dans Caliban. Notre époque, dramatique avant tout, est par cela même éminemment lyrique. C'est qu'il y a plus d'un rapport entre le commencement et la fin; le coucher du soleil a quelques traits de son lever; le vieillard redevient enfant. Mais cette dernière enfance ne ressemble pas à la

première; elle est aussi triste que l'autre est joyeuse. Il en est de même de la poésie lyrique. Éblouissante, rêveuse à l'aurore des peuples, elle reparaît sombre et pensive à leur déclin. La Bible s'ouvre riante avec la Genèse, et se ferme sur la menaçante Apocalypse. L'ode moderne est toujours inspirée, mais n'est plus ignorante. Elle médite plus qu'elle ne contemple; sa rêverie est mélancolie. On voit, à ses enfantements, que cette muse s'est accouplée au drame.

Pour rendre sensible par une image les idées que nous venons d'aventurer, nous comparerions la poésie lyrique primitive à un lac paisible qui reflète les nuages et les étoiles du ciel; l'épopée est le fleuve qui en découle et court, en réfléchissant ses rives, forêts, campagnes et cités, se jeter dans l'océan du drame. Enfin, comme le lac, le drame réfléchit le ciel; comme le fleuve, il réfléchit ses rives; mais seul, il a des abîmes et des tempêtes.

C'est donc au drame que tout vient aboutir dans la poésie moderne. Le *Paradis perdu* est un drame avant d'être une épopée. C'est, on le sait, sous la première de ces formes qu'il s'était présenté d'abord à l'imagination du poëte, et qu'il reste toujours imprimé dans la mémoire du lecteur, tant l'ancienne charpente dramatique est encore saillante sous l'édifice épique de Milton! Lorsque Dante Alighieri a terminé son redoutable *Enfer*, qu'il en a refermé les portes, et qu'il ne lui reste plus qu'à nommer son œuvre, l'instinct de son génie lui fait voir que ce poëme multiforme est une émanation du drame, non de l'épopée; et sur le frontispice du gigantesque monument, il écrit de sa plume de bronze : *Divina Comedia*.

On voit donc que les deux seuls poëtes des temps modernes qui soient de la taille de Shakespeare, se rallient à son unité. Ils concourent avec lui à empreindre de la teinte dramatique toute notre poésie; ils sont comme lui mêlés de grotesque et de sublime; et loin de tirer à eux dans ce grand ensemble littéraire qui s'appuie sur Shakespeare, Dante et Milton sont en quelque sorte les deux arcs-boutants de l'édifice dont il est le pilier central, les contreforts de la voûte dont il est la clef.

Qu'on nous permette de reprendre ici quelques idées déjà énoncées, mais sur lesquelles il faut insister. Nous y sommes arrivés, maintenant il faut que nous en repartions.

Du jour où le christianisme a dit à l'homme : « Tu es double, tu es composé de deux êtres, l'un périssable, l'autre immortel, l'un charnel, l'autre éthéré, l'un enchaîné par les appétits, les besoins et les passions, l'autre emporté sur les ailes de l'enthousiasme et de la rêverie, celui-ci enfin toujours courbé vers la terre, sa mère, celui-là sans cesse élancé vers le ciel, sa patrie; » de ce jour le drame a été créé. Est-ce autre chose en effet que ce contraste de tous les jours, que cette lutte de tous les instants entre deux principes opposés qui sont toujours en présence dans la vie, et qui se disputent l'homme depuis le berceau jusqu'à la tombe ?

La poésie née du christianisme, la poésie de notre temps est donc le drame; le caractère du drame est le réel; le réel résulte de la combinaison toute naturelle de deux types, le sublime et le grotesque, qui se croisent dans le drame, comme ils se croisent dans la vie et dans la création. Car la poésie vraie, la poésie complète est dans l'harmonie des contraires. Puis, il est temps de le dire hautement, et c'est ici surtout que les exceptions confirmeraient la règle, tout ce qui est dans la nature est dans l'art.

En se plaçant à ce point de vue pour juger nos petites règles conventionnelles, pour débrouiller tous ces labyrinthes scolastiques, pour résoudre tous ces problèmes mesquins que les critiques des deux derniers siècles ont laborieusement bâtis autour de l'art, on est frappé de la promptitude avec laquelle la question de théâtre moderne se nettoie. Le drame n'a qu'à faire un pas pour briser tous ces fils d'araignée dont les milices de Lilliput ont cru l'enchaîner dans son sommeil.

Ainsi, que des pédants étourdis (l'un n'exclut pas l'autre) prétendent que le difforme, le laid, le grotesque ne doit jamais être un objet d'imitation pour l'art, on leur répond que le grotesque, c'est la comédie, et qu'apparemment la comédie fait partie de l'art. Tartufe n'est pas beau, Pourceaugnac n'est pas noble; Pourceaugnac et Tartufe sont d'admirables jets de l'art.

Que si, chassés de ce retranchement dans leur seconde ligne de douanes, ils renouvellent leur prohibition du grotesque allié au sublime, de la comédie fondue dans la tragédie, on leur fait voir que, dans la poésie des peuples chrétiens, le premier de ces deux types représente la bête humaine, le second l'âme. Ces deux tiges de l'art, si l'on empêche leurs rameaux de se mêler, si on les sépare systématiquement, produiront pour tous fruits, d'une part des abstractions de vices, de ridicules; de l'autre, des abstractions de crime, d'héroïsme et de vertu. Les deux types, ainsi isolés et livrés à eux-mêmes, s'en iront chacun de leur côté, laissant entre eux le réel, l'un à sa droite, l'autre à sa gauche. D'où il suit qu'après ces abstractions, il restera quelque chose à représenter, l'homme; après ces tragédies et ces comédies, quelque chose à faire, le drame.

Dans le drame, tel qu'on peut, sinon l'exécuter,

du moins le concevoir, tout s'enchaîne et se déduit ainsi que dans la réalité. Le corps y joue son rôle comme l'âme; et les hommes et les événements, mis en jeu par ce double agent, passent tour à tour bouffons et terribles, quelquefois terribles et bouffons tout ensemble. Ainsi le juge dira : *A la mort, et allons dîner!* Ainsi le sénat romain délibérera sur le turbot de Domitien. Ainsi Socrate buvant la ciguë et conversant de l'âme immortelle et du Dieu unique, s'interrompra pour recommander qu'on sacrifie un coq à Esculape. Ainsi Élisabeth jurera et parlera latin. Ainsi Richelieu subira le capucin Joseph, et Louis XI son barbier, maître Olivier le Diable. Ainsi Cromwell dira : *J'ai le parlement dans mon sac et le roi dans ma poche;* ou de la main qui signe l'arrêt de mort de Charles Ier, barbouillera d'encre le visage d'un régicide qui le lui rendra en riant. Ainsi César dans le char de triomphe aura peur de verser. Car les hommes de génie, si grands qu'ils soient, ont toujours en eux leur bête qui parodie leur intelligence. C'est par là qu'ils touchent à l'humanité, c'est par là qu'ils sont dramatiques. « Du sublime au ridicule il n'y a qu'un pas, » disait Napoléon, quand il fut convaincu d'être homme; et cet éclair d'une âme de feu qui s'entr'ouvre illumine à la fois l'art et l'histoire, ce cri d'angoisse est le résumé du drame et de la vie.

Chose frappante! Tous ces contrastes se rencontrent dans les poëtes eux-mêmes, pris comme hommes. A force de méditer sur l'existence, d'en faire éclater la poignante ironie, de jeter à flots le sarcasme et la raillerie sur nos infirmités, ces hommes qui nous font tant rire deviennent profondément tristes. Ces Héraclites sont aussi des Démocrites. Beaumarchais était morose, Molière était sombre, Shakespeare mélancolique.

C'est donc une des suprêmes beautés du drame que le grotesque. Il n'en est pas seulement une convenance, il en est souvent une nécessité. Quelquefois il y arrive par masses homogènes, par caractères complets : Dandin, Prusias, Trissotin, Brid'oison, la nourrice de Juliette; quelquefois empreint de terreur, ainsi : Richard III, Bégearss, Tartufe, Méphistophélès; quelquefois même voilé de grâce et d'élégance, comme Figaro, Osrick, Mercutio, don Juan. Il s'infiltre partout; car de même que les plus vulgaires ont maintes fois leurs accès de sublime, les plus élevés payent fréquemment tribut au trivial et au ridicule. Aussi, souvent insaisissable, souvent imperceptible, est-il toujours présent sur la scène, même quand il se tait, même quand il se cache. Grâce à lui, point d'impressions monotones. Tantôt il jette du rire, tantôt de l'horreur dans la tragédie. Il fera rencontrer l'apothicaire à Roméo, les trois sorcières à Macbeth, les fossoyeurs à Hamlet. Parfois enfin il peut, sans discordance, comme dans la scène du roi Léar et de son Fou, mêler sa voix criarde aux plus sublimes, aux plus lugubres, aux plus rêveuses musiques de l'âme.

Voilà ce qu'a su faire entre tous, d'une manière qui lui est propre et qu'il serait aussi inutile qu'impossible d'imiter, Shakespeare, ce dieu du théâtre, en qui semblent réunis, comme dans une trinité, les trois grands génies caractéristiques de notre scène : Corneille, Molière, Beaumarchais.

On voit combien l'arbitraire distinction des genres croule vite devant la raison et le goût. On ne ruinerait pas moins aisément la prétendue règle des deux unités. Nous disons deux et non *trois* unités, l'unité d'action ou d'ensemble, la seule vraie et fondée, étant depuis longtemps hors de cause.

Des contemporains distingués, étrangers et nationaux, ont déjà attaqué, et par la pratique et par la théorie, cette loi fondamentale du code pseudo-aristotélique. Au reste, le combat ne devait pas être long. A la première secousse elle a craqué, tant était vermoulue cette solive de la vieille masure scolastique!

Ce qu'il y a d'étrange, c'est que les routiniers prétendent appuyer leur règle des deux unités sur la vraisemblance, tandis que c'est précisément le réel qui la tue. Quoi de plus invraisemblable et de plus absurde en effet que ce vestibule, ce péristyle, cette antichambre, lieu banal où nos tragédies ont la complaisance de venir se dérouler, où arrivent, on ne sait comment, les conspirateurs pour déclamer contre le tyran, le tyran pour déclamer contre les conspirateurs, chacun à leur tour, comme s'ils s'étaient dit bucoliquement :

*Alternis cantemus : amant alterna Camenæ.*

Où a-t-on vu vestibule ou péristyle de cette sorte? Quoi de plus contraire, nous ne dirons pas à la vérité, les scolastiques en font bon marché, mais à la vraisemblance? Il résulte de là que tout ce qui est trop caractéristique, trop intime, trop local, pour se passer dans l'antichambre ou dans le carrefour, c'est-à-dire tout le drame, se passe dans la coulisse. Nous ne voyons en quelque sorte sur le théâtre que les coudes de l'action; ses mains sont ailleurs. Au lieu de scènes, nous avons des récits; au lieu de tableaux, des descriptions. De graves personnages placés, comme le chœur antique, entre le drame et nous, viennent nous raconter ce qui se fait dans le temple, dans le palais, dans la place publique, de façon que, souventesfois, nous

sommes tentés de leur crier : « Vraiment! mais conduisez-nous donc là-bas. On s'y doit bien amuser, cela doit être beau à voir! » A quoi ils répondraient sans doute : « Il serait possible que cela vous amusât ou vous intéressât, mais ce n'est point là la question; nous sommes les gardiens de la dignité de la Melpomène française. » Voilà!

Mais, dira-t-on, cette règle que vous répudiez est empruntée du théâtre grec. — En quoi le théâtre et le drame grec ressemblent-ils à notre drame et à notre théâtre? D'ailleurs nous avons déjà fait voir que la prodigieuse étendue de la scène antique lui permettait d'embrasser une localité tout entière, de sorte que le poëte pouvait, selon les besoins de l'action, la transporter à son gré d'un point du théâtre à un autre, ce qui équivaut bien à peu près aux changements de décorations. Bizarre contradiction! Le théâtre grec, tout asservi qu'il était à un but national et religieux, est bien autrement libre que le nôtre, dont le seul objet cependant est le plaisir, et, si l'on veut, l'enseignement du spectateur. C'est que l'un n'obéit qu'aux lois qui lui sont propres, tandis que l'autre s'applique des conditions d'être parfaitement étrangères à son essence. L'un est artiste, l'autre est artificiel.

On commence à comprendre de nos jours que la localité exacte est un des premiers éléments de la réalité. Les personnages parlants ou agissants ne sont pas les seuls qui gravent dans l'esprit du spectateur la fidèle empreinte des faits. Le lieu où telle catastrophe s'est passée en devient un témoin terrible et inséparable; et l'absence de cette sorte de personnage muet décompléterait dans le drame les plus grandes scènes de l'histoire. Le poëte oserait-il assassiner Rizzio ailleurs que dans la chambre de Marie Stuart? poignarder Henri IV ailleurs que dans cette rue de la Féronnerie, tout obstruée de haquets et de voitures? Brûler Jeanne d'Arc autre part que dans le Vieux-Marché? Dépêcher le duc de Guise autre part que dans ce château de Blois où son ambition fait fermenter une assemblée populaire? Décapiter Charles I<sup>er</sup> et Louis XVI ailleurs que dans ces places sinistres d'où l'on peut voir White-Hall et les Tuileries, comme si leur échafaud servait de pendant à leur palais?

L'unité de temps n'est pas plus solide que l'unité de lieu. L'action, encadrée de force dans les vingt-quatre heures, est aussi ridicule qu'encadrée dans le vestibule. Toute action a sa durée propre comme son lieu particulier. Verser la même dose de temps à tous les événements! appliquer la même mesure sur tout! On rirait d'un cordonnier qui voudrait mettre le même soulier à tous les pieds. Croiser l'unité de temps et l'unité de lieu comme les barreaux d'une cage et y faire pédantesquement entrer, de par Aristote, tous ces faits, tous ces peuples, toutes ces figures que la Providence déroule à si grandes masses dans la réalité! C'est mutiler hommes et choses; c'est faire grimacer l'histoire. Disons mieux : tout cela mourra dans l'opération; et c'est ainsi que les mutilateurs dogmatiques arrivent à leur résultat ordinaire : ce qui était vivant dans la chronique est mort dans la tragédie. Voilà pourquoi, bien souvent, la cage des unités ne renferme qu'un squelette.

Et puis si vingt-quatre heures peuvent être comprises dans deux, il sera logique que quatre heures puissent en contenir quarante-huit. L'unité de Shakespeare ne sera donc pas l'unité de Corneille. Pitié!

Ce sont là pourtant les pauvres chicanes que depuis deux siècles la médiocrité, l'envie et la routine font au génie! C'est ainsi qu'on a borné l'essor de nos plus grands poëtes. C'est avec les ciseaux des unités qu'on leur a coupé l'aile. Et que nous a-t-on donné en échange de ces plumes d'aigle retranchées à Corneille et à Racine? Campistron.

Nous concevons qu'on pourrait dire : Il y a dans des changements trop fréquents de décorations quelque chose qui embrouille et fatigue le spectateur, et qui produit sur son attention l'effet de l'éblouissement; il peut aussi se faire que des translations multipliées d'un lieu à un autre lieu, d'un temps à un autre temps, exigent des contre-expositions qui le refroidissent; il faut craindre encore de laisser dans le milieu d'une action des lacunes qui empêchent les parties du drame d'adhérer étroitement entre elles, et qui en outre déconcertent le spectateur parce qu'il ne se rend pas compte de ce qu'il peut y avoir dans ces vides.... — Mais ce sont là précisément les difficultés de l'art. Ce sont là de ces obstacles propres à tels ou tels sujets, et sur lesquels on ne saurait statuer une fois pour toutes. C'est au génie à les résoudre; non aux *poétiques* à les éluder.

Il suffirait enfin, pour démontrer l'absurdité de la règle des deux unités, d'une dernière raison, prise dans les entrailles de l'art. C'est l'existence de la troisième unité, l'unité d'action, la seule admise de tous parce qu'elle résulte d'un fait : l'œil ni l'esprit humain ne sauraient saisir plus d'un ensemble à la fois. Celle-là est aussi nécessaire que les deux autres sont inutiles. C'est elle qui marque le point de vue du drame; or, par cela même, elle exclut les deux autres. Il ne peut pas plus y avoir trois unités dans le drame que trois horizons dans un tableau. Du reste gardons-nous de confondre l'unité avec la simplicité d'action. L'unité d'ensemble ne répudie en aucune façon les actions secondaires sur lesquelles doit s'appuyer

l'action principale. Il faut seulement que ces parties, savamment subordonnées au tout, gravitent sans cesse vers l'action centrale et se groupent autour d'elle aux différents étages ou plutôt sur les divers plans du drame. L'unité d'ensemble est la loi de perspective du théâtre.

Mais, s'écrieront les douaniers de la pensée, de grands génies les ont pourtant subies, ces règles que vous rejetez! Eh oui, malheureusement! Qu'auraient-ils donc fait, ces admirables hommes, si on les eût laissés faire? Ils n'ont pas du moins accepté vos fers sans combat. Il faut voir comme Pierre Corneille, harcelé à son début pour sa merveille du *Cid*, se débat sous Mairet, Claveret, d'Aubignac et Scudéry! comme il dénonce à la postérité les violences de ces hommes qui, dit-il, se font *tout blancs d'Aristote!* Il faut voir comme on lui dit, et nous citons des textes du temps : « Ieune homme, il faut apprendre auant que d'enseigner, et » à moins que d'être vn Scaliger ou vn Heinsius, » cela n'est pas supportable! » Là-dessus Corneille se révolte et demande si c'est donc qu'on veut le faire descendre « beaucoup au-dessovbs de Clauerel? » Ici Scudéry s'indigne de tant d'orgueil et rappelle à « ce trois fois grand avthevr dv Cid »... « Les modestes paroles par où le Tasse, le plus » grand homme de son siècle, a commencé l'Apo- » logie du plus beau de ses ouurages, contre la » plus aigre et la plus iniuste Censure, qu'on fera » peut être iamais. M. Corneille, ajoute-t-il, tes- » moigne bien en ses Responses qu'il est aussi » loing de la modération que du mérite de cet » excellent autheur. » Le *jeune homme* si *justement* et si *doucement censuré*, ose résister; alors Scudéry revient à la charge; il appelle à son secours l'*académie éminente :* « Prononcez, o MES » IVGES, un arrest digne de vous, et qui face sça- » voir à toute l'Europe que le Cid n'est point le » chef-d'œuure du plus grand homme de Frace, » mais ouy bien la moindre iudicieuse pièce de » monsieur Corneille mesme. Vous le deuez, et » pour vostre gloire en particulier, et pour celle » de nostre nation en général, qui s'y trouue in- » téressée : veu que les étrangers qui pourroient » voir ce beau chef-d'œuure, eux qui ont eu des » Tassos et des Guarinis, croyroient que nos plus » grands maistres ne sont que des apprentifs. » Il y a dans ce peu de lignes instructives toute la tactique éternelle de la routine envieuse contre le talent naissant, celle qui se suit encore de nos jours, et qui a attaché, par exemple, une si curieuse page aux jeunes essais de lord Byron. Scudéry nous la donne en quintessence. Ainsi, les précédents ouvrages d'un homme de génie toujours préférés aux nouveaux, afin de prouver qu'il descend au lieu de monter : *Mélite* et la *Galerie du Palais* mis au-dessus du *Cid;* puis les noms de ceux qui sont morts toujours jetés à la tête de ceux qui vivent : Corneille lapidé avec Tasso et Guarini (Guarini!), comme plus tard on lapidera Racine avec Corneille; Voltaire avec Racine; comme on lapide aujourd'hui tout ce qui s'élève, avec Corneille, Racine et Voltaire. La tactique, comme on voit, est usée, mais il faut qu'elle soit bonne, puisqu'elle sert toujours. Cependant le pauvre diable de grand homme soufflait encore. C'est ici qu'il faut admirer comme Scudéry, le capitan de cette tragi-comédie, poussé à bout, le rudoie et la malmène; comme il démasque sans pitié son artillerie classique, comme il « fait voir » à l'auteur du *Cid* « quels doiuent estre les épisodes, d'après Aristote » qui l'enseigne, aux chapitres dixiesme et sei- » ziesme de sa Poétique; » comme il foudroie Corneille, de par ce même Aristote « au chapitre » vnziesme de son Art Poétique, dans lequel on » voit la condamnation du *Cid;* » de par Platon « liure dixiesme de sa République; » de par Marcelin, « au liure vingt-septiesme; on le peut voir; » de par les « tragédies de Niobé et de Jephté; » de par « l'Ajax de Sophocle; » de par « l'exemple » d'Euripide; » de par « Heinsius, au chapitre six, » Constitution de la Tragédie; et Scaliger le fils » dans ses poésies; » enfin, de par « les Canonistes » et les Iurisconsultes, au titre des nopces. » Les premiers arguments s'adressaient à l'Académie, le dernier allait au cardinal. Après les coups d'épingle, le coup de massue; il fallait un juge pour trancher la question. Chapelain décida. Corneille se vit donc condamné : le lion fut muselé, ou, pour dire comme alors, la *corneille* fut *déplumée*. Voici maintenant le côté douloureux de ce drame grotesque; c'est après avoir été ainsi rompu dès son premier jet, que ce génie, tout moderne, tout nourri du moyen âge et de l'Espagne, forcé de mentir à lui-même et de se jeter dans l'antiquité, nous donna cette Rome castillane, sublime sans contredit, mais où, excepté peut-être dans le *Nicomède* si moqué du dernier siècle pour sa fière et naïve couleur, on ne retrouve ni la Rome véritable, ni le vrai Corneille.

Racine éprouva les mêmes dégoûts, sans faire d'ailleurs la même résistance. Il n'avait, ni dans le génie ni dans le caractère, l'âpreté hautaine de Corneille. Il plia en silence, et abandonna aux dédains de son temps sa ravissante élégie d'*Esther*, sa magnifique épopée d'*Athalie*. Aussi on doit croire que, s'il n'eût pas été paralysé comme il l'était par les préjugés de son siècle, s'il eût été moins souvent touché par la torpille classique, il n'eût point manqué de jeter Locuste dans son drame entre

Narcisse et Néron, et surtout n'eût pas relégué dans la coulisse cette admirable scène du banquet où l'élève de Sénèque empoisonne Britannicus dans la coupe de réconciliation. Mais peut-on exiger de l'oiseau qu'il vole sous le récipient pneumatique? — Que de beautés pourtant nous coûtent les *gens de goût*, depuis Scudéry jusqu'à la Harpe! on composerait une bien belle œuvre de tout ce que leur souffle aride a séché dans son germe. Du reste, nos grands poëtes ont encore su faire jaillir leur génie à travers toutes ces gênes. C'est souvent en vain qu'on a voulu les murer dans les dogmes et dans les règles. Comme le géant hébreu, ils ont emporté avec eux sur la montagne les portes de leur prison.

On répète néanmoins, et quelque temps encore sans doute on ira répétant : — Suivez les règles! Imitez les modèles! Ce sont les règles qui ont formé les modèles! — Un moment! Il y a en ce cas deux espèces de modèles : ceux qui se sont faits d'après les règles, et avant eux, ceux d'après lesquels on a fait les règles. Or, dans laquelle de ces deux catégories le génie doit-il se chercher une place? Quoiqu'il soit toujours dur d'être en contact avec les pédants, ne vaut-il pas mille fois mieux leur donner des leçons qu'en recevoir d'eux? Et puis, imiter? Le reflet vaut-il la lumière? Le satellite qui se traîne sans cesse dans le même cercle vaut-il l'astre central et générateur? Avec toute sa poésie, Virgile n'est que la lune d'Homère.

Et voyons : qui imiter? Les anciens? Nous venons de prouver que leur théâtre n'a aucune coïncidence avec le nôtre. D'ailleurs, Voltaire, qui ne veut pas de Shakespeare, ne veut pas des Grecs non plus. Il va nous dire pourquoi : « Les Grecs ont hasardé des spectacles non moins révoltants pour nous. Hippolyte, brisé par sa chute, vient compter ses blessures et pousser des cris douloureux. Philoctète tombe dans ses accès de souffrance: un sang noir coule de sa plaie. OEdipe, couvert du sang qui dégoutte encore du reste de ses yeux qu'il vient d'arracher, se plaint des dieux et des hommes. On entend les cris de Clytemnestre que son propre fils égorge, et Électre crie sur le théâtre : « Frappez, ne l'épargnez pas, elle n'a pas épargné notre père. » Prométhée est attaché sur un rocher avec des clous qu'on lui enfonce dans l'estomac et dans les bras. Les Furies répondent à l'ombre sanglante de Clytemnestre par des hurlements sans aucunes articulations... L'art était dans son enfance du temps d'Eschyle comme à Londres du temps de Shakespeare. » — Les modernes! Ah! imiter des imitations! Grâce!

*Mà*, nous objectera-t-on encore, à la manière dont vous concevez l'art, vous paraissez n'attendre que de grands poëtes, toujours compter sur le génie? — L'art ne compte pas sur la médiocrité. Il ne lui prescrit rien, il ne la connaît point, elle n'existe point pour lui; l'art donne des ailes et non des béquilles. Hélas! d'Aubignac a suivi les règles, Campistron a imité les modèles. Que lui importe! Il ne bâtit point son palais pour les fourmis. Il les laisse faire leur fourmilière, sans savoir si elles viendront appuyer sur sa base cette parodie de son édifice.

Les critiques de l'école scolastique placent leurs poëtes dans une singulière position. D'une part, ils leur crient sans cesse : « Imitez les modèles! » De l'autre, ils ont coutume de proclamer que : « Les modèles sont inimitables! » Or, si leurs ouvriers, à force de labeur, parviennent à faire passer dans ce défilé quelque pâle contre-épreuve, quelque calque décoloré des maîtres, ces ingrats, à l'examen du *refaccimiento* nouveau, s'écrient, tantôt : « Cela ne ressemble à rien! » tantôt : « Cela ressemble à tout! » Et, par une logique faite exprès, chacune de ces deux formules est une critique.

Disons-le donc hardiment. Le temps en est venu, et il serait étrange qu'à cette époque, la liberté, comme la lumière, pénétrât partout, excepté dans ce qu'il y a de plus nativement libre au monde, les choses de la pensée. Mettons le marteau dans les théories, les poétiques et les systèmes. Jetons bas ce vieux plâtrage qui masque la façade de l'art! Il n'y a ni règles, ni modèles; ou plutôt il n'y a d'autres règles que les lois générales de la nature, qui planent sur l'art tout entier, et les lois spéciales qui, pour chaque composition, résultent des conditions d'existence propres à chaque sujet. Les unes sont éternelles, intérieures, et restent; les autres, variables, extérieures, et ne servent qu'une fois. Les premières sont la charpente qui soutient la maison; les secondes, l'échafaudage qui sert à la bâtir et qu'on refait à chaque édifice. Celles-ci enfin sont l'ossement, celles-là le vêtement du drame. Du reste, ces règles-là ne s'écrivent pas dans les poétiques. Richelet ne s'en doute pas. Le génie, qui devine plutôt qu'il n'apprend, extrait, pour chaque ouvrage, les premières de l'ordre général des choses; les secondes de l'ensemble isolé du sujet qu'il traite; non pas à la façon du chimiste qui allume son fourneau, souffle son feu, chauffe son creuset, analyse et détruit; mais à la manière de l'abeille, qui vole sur ses ailes d'or, se pose sur chaque fleur, et en tire son miel, sans que le calice perde rien de son éclat, la corolle rien de son parfum.

Le poëte, insistons sur ce point, ne doit donc prendre conseil que de la nature, de la vérité, et

de l'inspiration, qui est aussi une vérité et une nature. *Quando he*, dit Lope de Vega,

> Quando he de escrivir una comedia,
> Encierro los preceptos con seis llaves.

Pour enfermer les préceptes, en effet, ce n'est pas trop de *six clefs*. Que le poëte se garde surtout de copier qui que ce soit, pas plus Shakespeare que Molière, pas plus Schiller que Corneille. Si le vrai talent pouvait abdiquer à ce point sa propre nature, et laisser ainsi de côté son originalité personnelle, pour se transformer en autrui, il perdrait tout à jouer ce rôle de Sosie. C'est le dieu qui se fait valet. Il faut puiser aux sources primitives. C'est la même séve, répandue dans le sol, qui produit les arbres de la forêt, si divers de port, de fruits, de feuillage. C'est la même nature qui féconde et nourrit les génies les plus différents. Le poëte est un arbre qui peut être battu de tous les vents et abreuvé de toutes les rosées, qui porte ses ouvrages comme ses fruits, comme le *fablier* portait ses fables. A quoi bon s'attacher à un maître? se greffer sur un modèle? Il vaut mieux encore être ronce ou chardon, nourri de la même terre que le cèdre et le palmier, que d'être le fungus ou le lichen de ces grands arbres. La ronce vit, le fungus végète. D'ailleurs, quelque grands qu'ils soient, ce cèdre et ce palmier, ce n'est pas avec le suc qu'on en tire qu'on peut devenir grand soi-même. Le parasite d'un géant sera tout au plus un nain. Le chêne, tout colosse qu'il est, ne peut produire et nourrir que le gui.

Qu'on ne s'y méprenne pas, si quelques-uns de nos poëtes ont pu être grands, même en imitant, c'est que tout en se modelant sur la forme antique, ils ont souvent encore écouté la nature et leur génie, c'est qu'ils ont été eux-mêmes par un côté. Leurs rameaux se cramponnaient à l'arbre voisin, mais leur racine plongeait dans le sol de l'art. Ils étaient le lierre, et non le gui. Puis sont venus les imitateurs en sous-ordre qui, n'ayant ni racine en terre, ni génie dans l'âme, ont dû se borner à l'imitation. Comme dit Charles Nodier, *après l'école d'Athènes, l'école d'Alexandrie*. Alors la médiocrité a fait déluge; alors ont pullulé ces poétiques, si gênantes pour le talent, si commodes pour elle. On a dit que tout était fait, on a défendu à Dieu de créer d'autres Molières, d'autres Corneilles. On a mis la mémoire à la place de l'imagination. La chose même a été réglée souverainement : il y a des aphorismes pour cela. « *Imaginer*, dit la Harpe » avec son assurance naïve, ce n'est au fond que » *se ressouvenir*. »

La nature donc! La nature et la vérité. — Et ici, afin de montrer que loin de démolir l'art, les idées nouvelles ne veulent que le reconstruire plus solide et mieux fondé, essayons d'indiquer quelle est la limite infranchissable qui, à notre avis, sépare la réalité, selon l'art, de la réalité, selon la nature. Il y a étourderie à les confondre, comme le font quelques partisans peu avancés du *romantisme*. La vérité de l'art ne saurait jamais être, ainsi que l'ont dit plusieurs, la réalité *absolue*. L'art ne peut donner la chose même. Supposons en effet un de ces promoteurs irréfléchis de la nature absolue, de la nature vue hors de l'art, à la représentation d'une pièce romantique, du *Cid*, par exemple. — Qu'est cela? dira-t-il au premier mot. Le Cid parle en vers! Il n'est pas *naturel* de parler en vers. — Comment voulez-vous donc qu'il parle? — En prose. — Soit. — Un instant après : — Quoi, reprendra-t-il s'il est conséquent, le Cid parle français! — Hé bien? — La *nature* veut qu'il parle sa langue, il ne peut parler qu'espagnol. — Nous n'y comprendrons rien ; mais soit encore. — Vous croyez que c'est tout? Non pas, avant la dixième phrase castillane, il doit se lever, et demander si ce Cid qui parle est le véritable Cid, en chair et en os? De quel droit cet acteur qui s'appelle Pierre ou Jacques, prend-il le nom de Cid? Cela est *faux*. — Il n'y a aucune raison pour qu'il n'exige pas ensuite qu'on substitue le soleil à cette rampe, des arbres *réels*, des maisons *réelles* à ces menteuses coulisses. Car une fois dans cette voie, la logique vous tient au collet, on ne peut plus s'arrêter.

On doit donc reconnaître sous peine de l'absurde, que le domaine de l'art et celui de la nature sont parfaitement distincts. La nature et l'art sont deux choses, sans quoi l'une ou l'autre n'existerait pas. L'art, outre sa partie idéale, a une partie terrestre et positive. Quoi qu'il fasse, il est encadré entre la grammaire et la prosodie, entre Vaugelas et Richelet. Il a, pour ses créations les plus capricieuses, des formes, des moyens d'exécution, tout un matériel à remuer. Pour le génie, ce sont des instruments : pour la médiocrité, des outils.

D'autres, ce nous semble, l'ont déjà dit : le drame est un miroir où se réfléchit la nature. Mais si ce miroir est un miroir ordinaire, une surface plane et unie, il ne renverra des objets qu'une image terne et sans relief, fidèle, mais décolorée : on sait ce que la couleur et la lumière perdent à la réflexion simple. Il faut donc que le drame soit un miroir de concentration qui, loin de les affaiblir, ramasse et condense les rayons colorants, qui fasse d'une lueur une lumière, d'une lumière une flamme. Alors seulement le drame est avoué de l'art.

Le théâtre est un point d'optique. Tout ce qui

existe dans le monde, dans l'histoire, dans la vie, dans l'homme, tout doit et peut s'y réfléchir, mais sous la baguette magique de l'art. L'art feuillette les siècles, feuillette la nature, interroge les chroniques, s'étudie à reproduire la réalité des faits, surtout celle des mœurs et des caractères, bien moins léguée au doute et à la contradiction que les faits, restaure ce que les annalistes ont tronqué, harmonise ce qu'ils ont dépareillé, devine leurs omissions et les répare, comble leurs lacunes par des imaginations qui aient la couleur du temps, groupe ce qu'ils ont laissé épars, rétablit le jeu des fils de la Providence sous les marionnettes humaines, revêt le tout d'une forme poétique et naturelle à la fois, et lui donne cette vie de vérité et de saillie qui enfante l'illusion, ce prestige de réalité qui passionne le spectateur, et le poëte le premier, car le poëte est de bonne foi. Ainsi, le but de l'art est presque divin : ressusciter, s'il fait de l'histoire; créer, s'il fait de la poésie.

C'est une grande et belle chose que de voir se déployer avec cette largeur un drame où l'art développe puissamment la nature; un drame où l'action marche à la conclusion d'une allure ferme et facile, sans diffusion et sans étranglement; un drame enfin où le poëte remplisse pleinement le but multiple de l'art, qui est d'ouvrir au spectateur un double horizon, d'illuminer à la fois l'intérieur et l'extérieur des hommes; l'extérieur, par leurs discours et leurs actions; l'intérieur, par les *a parte* et les monologues; de croiser, en un mot, dans le même tableau, le drame de la vie et le drame de la conscience.

On conçoit que pour une œuvre de ce genre, si le poëte doit *choisir* dans les choses (et il le doit), ce n'est pas le *beau*, mais le *caractéristique*. Non qu'il lui convienne de *faire*, comme on dit aujourd'hui, *de la couleur locale*, c'est-à-dire d'ajouter après coup quelques touches criardes çà et là sur un ensemble du reste parfaitement faux et conventionnel. Ce n'est point à la surface du drame que doit être la couleur locale, mais au fond, dans le cœur même de l'œuvre, d'où elle se répand au dehors, d'elle-même, naturellement, également, et, pour ainsi parler, dans tous les coins du drame, comme la séve qui monte de la racine à la dernière feuille de l'arbre. Le drame doit être radicalement imprégné de cette couleur des temps, elle doit en quelque sorte y être dans l'air, de façon qu'on ne s'aperçoive qu'en y entrant et qu'en en sortant, qu'on a changé de siècle et d'atmosphère. Il faut quelque étude, quelque labeur pour en venir là; tant mieux. Il est bon que les avenues de l'art soient obstruées de ces ronces devant lesquelles tout recule, excepté les volontés fortes. C'est d'ailleurs cette étude, soutenue d'une ardente inspiration, qui garantira le drame d'un vice qui le tue, le *commun*. Le commun est le défaut des poëtes à courte vue et à courte haleine. Il faut qu'à cette optique de la scène, toute figure soit ramenée à son trait le plus saillant, le plus individuel, le plus précis. Le vulgaire et le trivial même doit avoir un accent. Rien ne doit être abandonné. Comme Dieu, le vrai poëte est présent partout à la fois dans son œuvre. Le génie ressemble au balancier qui imprime l'effigie royale aux pièces de cuivre comme aux écus d'or.

Nous n'hésitons pas, et ceci prouverait encore aux hommes de bonne foi combien peu nous cherchons à déformer l'art; nous n'hésitons point à considérer le vers comme un des moyens les plus propres à préserver le drame du fléau que nous venons de signaler, comme une des digues les plus puissantes contre l'irruption du *commun*, qui, ainsi que la démocratie, coule toujours à pleins bords dans les esprits. Et ici, que la jeune littérature, déjà riche de tant d'hommes et de tant d'ouvrages, nous permette de lui indiquer une erreur où il nous semble qu'elle est tombée, erreur trop justifiée d'ailleurs par les incroyables aberrations de la vieille école. Le nouveau siècle est dans cet âge de croissance où l'on peut encore aisément se redresser.

Il s'est formé, dans les derniers temps, comme une pénultième ramification du vieux tronc classique, ou mieux comme une de ces excroissances, un de ces polypes que développe la décrépitude et qui sont bien plus un signe de décomposition qu'une preuve de vie; il s'est formé une singulière école de poésie dramatique. Cette école nous semble avoir eu pour maître et pour souche le poëte qui marque la transition du dix-huitième siècle au dix-neuvième, l'homme de la description et de la périphrase, ce Delille qui, dit-on, vers sa fin, se vantait, à la manière des dénombrements d'Homère, d'avoir *fait* douze chameaux, quatre chiens, trois chevaux y compris celui de Job, six tigres, deux chats, un jeu d'échecs, un trictrac, un damier, un billard, plusieurs hivers, beaucoup d'étés, force printemps, cinquante couchers de soleil, et tant d'aurores qu'il se perdait à les compter.

Or, Delille a passé dans la tragédie. Il est le père (lui, et non Racine, grand Dieu!) d'une prétendue école d'élégance et de bon goût qui a flori récemment. La tragédie n'est pas pour cette école ce qu'elle est pour le bonhomme Gilles Shakespeare, par exemple : une source d'émotions de toute nature; mais un cadre commode à la solution d'une foule de petits problèmes descriptifs qu'elle se propose chemin faisant. Cette muse, loin

de repousser, comme la véritable école classique française, les trivialités et les bassesses de la vie, les recherche au contraire et les ramasse avidement. Le grotesque, évité comme mauvaise compagnie par la tragédie de Louis XIV, ne peut passer tranquille devant celle-ci : *Il faut qu'il soit décrit!* c'est-à-dire, *anobli*. Une scène de corps de garde, une révolte de populace, le marché aux poissons, le bagne, le cabaret, la *poule au pot* de Henri IV, sont une bonne fortune pour elle. Elle s'en saisit, elle débarbouille cette canaille, et coud à ces vilenies son clinquant et ses paillettes ; *purpureus assuitur pannus*. Son but paraît être de délivrer des lettres de noblesse à toute cette roture du drame; et chacune de ces lettres du grand scel est une tirade.

Cette muse, on le conçoit, est d'une bégueulerie rare. Accoutumée qu'elle est aux caresses de la périphrase, le mot propre, qui la rudoierait quelquefois, lui fait horreur. Il n'est point de sa dignité de parler naturellement. Elle *souligne* le vieux Corneille pour ses façons de dire crûment :

.... *Un tas d'hommes perdus de dettes* et de crimes.
.... Chimène, *qui l'eût cru?* Rodrigue, *qui l'eût dit?*
.... Quand leur Flaminius *marchandait* Annibal.
.... Ah! ne me *brouillez* pas avec la république, *etc.*

Elle a encore sur le cœur son : *Tout beau, monsieur!* Et il a fallu bien des *Seigneur!* et bien des *Madame!* pour faire pardonner à notre admirable Racine ses *chiens*, si monosyllabiques, et ce *Claude* si brutalement *mis dans le lit* d'Agrippine.

Cette *Melpomène*, comme elle s'appelle, frémirait de toucher une chronique. Elle laisse au costumier le soin de savoir à quelle époque se passent les drames qu'elle fait. L'histoire à ses yeux est de mauvais ton et de mauvais goût. Comment, par exemple, tolérer des rois et des reines qui jurent? Il faut les élever de leur dignité royale à la dignité tragique. C'est dans une promotion de ce genre qu'elle a anobli Henri IV. C'est ainsi que le roi du peuple, nettoyé par M. Legouvé, a vu son *ventre-saint-gris* chassé honteusement de sa bouche par deux sentences, et qu'il a été réduit, comme la jeune fille du fabliau, à ne plus laisser tomber de cette bouche royale que des perles, des rubis et des saphirs; le tout faux, à la vérité.

En somme, rien n'est plus *commun* que cette élégance et cette noblesse de convention. Rien de trouvé, rien d'imaginé, rien d'inventé dans ce style. Ce qu'on a vu partout : rhétorique, ampoule, lieux communs, fleurs de collége, poésie de vers latins. Des idées d'emprunt vêtues d'images de pacotille. Les poëtes de cette école sont élégants à la manière des princes et princesses de théâtre, toujours sûrs de trouver dans les cases étiquetées du magasin, manteaux et couronnes de similor, qui n'ont que le malheur d'avoir servi à tout le monde. Si ces poëtes ne feuillettent pas la Bible, ce n'est pas qu'ils n'aient aussi leur gros livre : *le Dictionnaire de rimes*. C'est là leur source de poésie, *fontes aquarum*.

On comprend que dans tout cela la nature et la vérité deviennent ce qu'elles peuvent. Ce serait grand hasard qu'il en surnageât quelque débris dans ce cataclysme de faux art, de faux style, de fausse poésie. Voilà ce qui a causé l'erreur de plusieurs de nos réformateurs les plus distingués. Choqués de la roideur, de l'apparat, du *pomposo* de cette prétendue poésie dramatique, ils ont cru que les éléments de notre langue poétique étaient incompatibles avec le naturel et le vrai. L'alexandrin les avait tant de fois ennuyés qu'ils l'ont condamné, en quelque sorte, sans vouloir l'entendre, et ont conclu, un peu précipitamment peut-être, que le drame devait être écrit en prose.

Ils se méprenaient. Si le faux règne en effet dans le style, comme dans la conduite, de certaines tragédies françaises, ce n'était pas au vers qu'il fallait s'en prendre, mais aux versificateurs. Il fallait condamner, non la forme employée, mais ceux qui avaient employé cette forme; les ouvriers, et non l'outil.

Pour se convaincre du peu d'obstacles que la nature de notre poésie oppose à la libre expression de tout ce qui est vrai, ce n'est peut-être pas dans Racine qu'il faut étudier notre vers, mais souvent dans Corneille, toujours dans Molière. Racine, divin poëte, est élégiaque, lyrique, épique; Molière est dramatique. Il est temps de faire justice des critiques entassées par le mauvais goût du dernier siècle sur ce style admirable, et de dire hautement que Molière occupe la sommité de notre drame, non-seulement comme poëte, mais encore comme écrivain. *Palmas vere habet iste duas*.

Chez lui le vers embrasse l'idée, s'y incorpore étroitement, la resserre et la développe tout à la fois, lui prête une figure plus svelte, plus stricte, plus complète, et nous la donne en quelque sorte en élixir. Le vers est la forme optique de la pensée. Voilà pourquoi il convient surtout à la perspective scénique. Fait d'une certaine façon, il communique son relief à des choses qui, sans lui, passeraient insignifiantes et vulgaires. Il rend plus solide et plus fin le tissu du style. C'est le nœud qui arrête le fil. C'est la ceinture qui soutient le vêtement et lui donne tous ses plis. Que pourraient donc perdre à entrer dans le vers la nature et le vrai? Nous le demandons à nos prosaïstes eux-mêmes, que perdent-ils à la poésie de Molière? Le

vin, qu'on nous permette une trivialité de plus, cesse-t-il d'être du vin pour être en bouteille?

Que si nous avions le droit de dire quel pourrait être, à notre gré, le style du drame, nous voudrions un vers libre, franc, loyal, osant tout dire sans pruderie, tout exprimer sans recherche; passant d'une naturelle allure de la comédie à la tragédie, du sublime au grotesque; tour à tour positif et poétique, tout ensemble artiste et inspiré, profond et soudain, large et vrai; sachant briser à propos et déplacer la césure pour déguiser sa monotonie d'alexandrin; plus ami de l'enjambement qui l'allonge que de l'inversion qui l'embrouille; fidèle à la rime, cette esclave reine, cette suprême grâce de notre poésie, ce générateur de notre mètre; inépuisable dans la variété de ses tours, insaisissable dans ses secrets d'élégance et de facture; prenant, comme Protée, mille formes sans changer de type et de caractère; fuyant la *tirade;* se jouant dans le dialogue; se cachant toujours derrière le personnage; s'occupant avant tout d'être à sa place, et lorsqu'il lui adviendrait d'être *beau*, n'étant beau en quelque sorte que par hasard, malgré lui et sans le savoir; lyrique, épique, dramatique, selon le besoin; pouvant parcourir toute la gamme poétique, aller de haut en bas, des idées les plus élevées aux plus vulgaires, des plus bouffonnes aux plus graves, des plus extérieures aux plus abstraites, sans jamais sortir des limites d'une scène parlée; en un mot, tel que le ferait l'homme qu'une fée aurait doué de l'âme de Corneille et de la tête de Molière. Il nous semble que ce vers-là serait bien *aussi beau que de la prose*.

Il n'y aurait aucun rapport entre une poésie de ce genre, et celle dont nous faisions tout à l'heure l'autopsie cadavérique. La nuance qui les sépare sera facile à indiquer, si un homme d'esprit auquel l'auteur de ce livre doit un remercîment personnel, nous permet de lui en emprunter la piquante distinction : l'autre poésie était descriptive, celle-ci serait pittoresque.

Répétons-le surtout. Le vers au théâtre doit dépouiller tout amour-propre, toute exigence, toute coquetterie. Il n'est là qu'une forme, et une forme qui doit tout admettre, qui n'a rien à imposer au drame, et au contraire doit tout recevoir de lui pour tout transmettre au spectateur : français, latin, textes de lois, jurons royaux, locutions populaires, comédie, tragédie, rire, larmes, prose et poésie. Malheur au poëte si son vers fait la petite bouche! Mais cette forme est une forme de bronze qui encadre la pensée dans son mètre, sous laquelle le drame est indestructible, qui le grave plus avant dans l'esprit de l'acteur, avertit celui-ci de ce qu'il omet et de ce qu'il ajoute, l'empêche d'altérer son rôle, de se substituer à l'auteur, rend chaque mot sacré, et fait que ce qu'a dit le poëte se retrouve longtemps après encore debout dans la mémoire de l'auditeur. L'idée, trempée dans le vers, prend soudain quelque chose de plus incisif et de plus éclatant. C'est le fer qui devient acier.

On sent que la prose, nécessairement bien plus timide, obligée de sevrer le drame de toute poésie lyrique ou épique, réduite au dialogue et au positif, est loin d'avoir ces ressources. Elle a les ailes bien moins larges. Elle est ensuite d'un beaucoup plus facile accès; la médiocrité y est à l'aise; et pour quelques ouvrages distingués comme ceux que ces derniers temps ont vus paraître, l'art serait bien vite encombré d'avortons et d'embryons. Une autre fraction de la réforme inclinerait pour le drame écrit en vers et en prose tout à la fois, comme a fait Shakespeare. Cette manière a ses avantages. Il pourrait cependant y avoir disparate dans les transitions d'une forme à l'autre, et quand un tissu est homogène, il est bien plus solide. Au reste, que le drame soit écrit en prose, qu'il soit écrit en vers, qu'il soit écrit en vers et en prose, ce n'est là qu'une question secondaire. Le rang d'un ouvrage doit se fixer, non d'après sa forme, mais d'après sa valeur intrinsèque. Dans des questions de ce genre, il n'y a qu'une solution. Il n'y a qu'un poids qui puisse faire pencher la balance de l'art : c'est le génie.

Au demeurant, prosateur ou versificateur, le premier, l'indispensable mérite d'un écrivain dramatique, c'est la correction. Non cette correction, toute de surface, qualité ou défaut de l'école descriptive, qui fait de Lhomond et de Restaut les deux ailes de son Pégase; mais cette correction intime, profonde, raisonnée, qui s'est pénétrée du génie d'un idiome, qui en a sondé les racines, fouillé les étymologies; toujours libre, parce qu'elle est sûre de son fait, et qu'elle va toujours d'accord avec la logique de la langue. Notre-Dame la grammaire mène l'autre aux lisières; celle-ci tient en laisse la grammaire. Elle peut oser, hasarder, créer, inventer son style : elle en a le droit. Car, bien qu'en aient dit certains hommes qui n'avaient pas songé à ce qu'ils disaient, et parmi lesquels il faut ranger notamment celui qui écrit ces lignes; la langue française n'est point *fixée*, et ne se fixera point. Une langue ne se fixe pas. L'esprit humain est toujours en marche, ou, si l'on veut, en mouvement, et les langues avec lui. Les choses sont ainsi. Quand le corps change, comment l'habit ne changerait-il pas? Le français du dix-neuvième siècle ne peut pas plus être le français du dix-huitième, que celui-ci n'est le français du dix-septième, que le français du dix-septième n'est

celui du seizième. La langue de Montaigne n'est plus celle de Rabelais, la langue de Pascal n'est plus celle de Montaigne, la langue de Montesquieu n'est plus celle de Pascal. Chacune de ces quatre langues, prise en soi, est admirable, parce qu'elle est originale. Toute époque a ses idées propres, il faut qu'elle ait aussi les mots propres à ces idées. Les langues sont comme la mer : elles oscillent sans cesse. A certains temps, elles quittent un rivage du monde de la pensée et en envahissent un autre. Tout ce que leur flot déserte ainsi, sèche et s'efface du sol. C'est de cette façon que des idées s'éteignent, que des mots s'en vont. Il en est des idiomes humains comme de tout. Chaque siècle y apporte et en emporte quelque chose. Qu'y faire? cela est fatal. C'est donc en vain que l'on voudrait pétrifier la mobile physionomie de notre idiome sous une forme donnée. C'est en vain que nos Josué littéraires crient à la langue de s'arrêter; les langues ni le soleil ne s'arrêtent plus. Le jour où elles se *fixent*, c'est qu'elles meurent. — Voilà pourquoi le français de certaine école contemporaine est une langue morte.

Telles sont, à peu près, et moins les développements approfondis qui en pourraient compléter l'évidence, les idées *actuelles* de l'auteur de ce livre sur le drame. Il est loin du reste d'avoir la prétention de donner son essai dramatique comme une émanation de ces idées, qui, bien au contraire, ne sont peut-être elles-mêmes, à parler naïvement, que des révélations de l'exécution. Il lui serait fort commode sans doute et plus adroit d'asseoir son livre sur sa préface et de les défendre l'un par l'autre. Il aime mieux moins d'habileté et plus de franchise. Il veut donc être le premier à montrer la ténuité du nœud qui lie cet avant-propos à ce drame. Son premier projet, bien arrêté d'abord par sa paresse, était de donner l'œuvre toute seule au public; *el demonio sin las cuernas*, comme disait Yriarte. C'est après l'avoir dûment close et terminée, qu'à la sollicitation de quelques amis probablement bien aveuglés, il s'est déterminé à compter avec lui-même dans une préface, à tracer, pour ainsi parler, la carte du voyage poétique qu'il venait de faire, à se rendre raison des acquisitions bonnes ou mauvaises qu'il en rapportait, et des nouveaux aspects sur lesquels le domaine de l'art s'était offert à son esprit. On prendra sans doute avantage de cet aveu pour répéter le reproche qu'un critique d'Allemagne lui a déjà adressé, de faire « une poétique pour sa poésie. » Qu'importe! il a d'abord eu bien plutôt l'intention de défaire que de faire des poétiques. Ensuite, ne vaudrait-il pas toujours mieux faire des poétiques d'après une poésie, que de la poésie d'après une poétique? Mais non, encore une fois, il n'a ni le talent de créer, ni la prétention d'établir des systèmes. « Les systèmes, dit spirituellement Voltaire, sont comme des rats qui passent par vingt trous, et en trouvent enfin deux ou trois qui ne peuvent les admettre. » C'eût donc été prendre une peine inutile et au-dessus de ses forces. Ce qu'il a plaidé au contraire, c'est la liberté de l'art contre le despotisme des systèmes, des codes et des règles. Il a pour habitude de suivre à tout hasard ce qu'il prend pour son inspiration, et de changer de moule autant de fois que de composition. Le dogmatisme, dans les arts, est ce qu'il fuit avant tout. A Dieu ne plaise qu'il aspire à être de ces hommes, romantiques ou classiques, qui font *des ouvrages dans leur système*, qui se condamnent à n'avoir jamais qu'une forme dans l'esprit, à toujours *prouver* quelque chose, à suivre d'autres lois que celles de leur organisation et de leur nature. L'œuvre artificielle de ces hommes-là, quelque talent qu'ils aient d'ailleurs, n'existe pas pour l'art. C'est une théorie, non une poésie.

Après avoir, dans tout ce qui précède, essayé d'indiquer quelle a été, selon nous, l'origine du drame, quel est son caractère, quel pourrait être son style, voici le moment de redescendre de ces sommités générales de l'art au cas particulier qui nous y a fait monter. Il nous reste à entretenir le lecteur de notre ouvrage, de ce *Cromwell;* et comme ce n'est pas un sujet qui nous plaise, nous en dirons peu de chose en peu de mots.

Olivier Cromwell est du nombre de ces personnages de l'histoire qui sont tout ensemble très-célèbres et très-peu connus. La plupart de ses biographes, et dans le nombre il en est qui sont historiens, ont laissé incomplète cette grande figure. Il semble qu'ils n'aient pas osé réunir tous les traits de ce bizarre et colossal prototype de la réforme religieuse, de la révolution politique d'Angleterre. Presque tous se sont bornés à reproduire sur des dimensions plus étendues le simple et sinistre profil qu'en a tracé Bossuet, de son point de vue monarchique et catholique, de sa chaire d'évêque appuyée au trône de Louis XIV.

Comme tout le monde, l'auteur de ce livre s'en tenait là. Le nom d'Olivier Cromwell ne réveillait en lui que l'idée sommaire d'un fanatique régicide, grand capitaine. C'est en furetant la chronique, ce qu'il fait avec amour, c'est en fouillant au hasard les Mémoires anglais du dix-septième siècle, qu'il fut frappé de voir se dérouler peu à peu devant ses yeux un Cromwell tout nouveau. Ce n'était plus seulement le Cromwell militaire, le Cromwell politique de Bossuet; c'était un être complexe, hétérogène, multiple, composé de tous les contraires,

mêlé de beaucoup de mal et de beaucoup de bien, plein de génie et de petitesses; une sorte de Tibère-Dandin, tyran de l'Europe et jouet de sa famille; vieux régicide, humiliant les ambassadeurs de tous les rois, torturé par sa jeune fille royaliste; austère et sombre dans ses mœurs et entretenant quatre fous de cour autour de lui; faisant de méchants vers; sobre, simple, frugal et guindé sur l'étiquette; soldat grossier et politique délié; rompu aux arguties théologiques et s'y plaisant; orateur lourd, diffus, obscur, mais habile à parler le langage de tous ceux qu'il voulait séduire; hypocrite et fanatique; visionnaire dominé par des fantômes de son enfance, croyant aux astrologues et les proscrivant; défiant à l'excès, toujours menaçant, rarement sanguinaire; rigide observateur des prescriptions puritaines, perdant gravement plusieurs heures par jour à des bouffonneries; brusque et dédaigneux avec ses familiers, caressant avec les sectaires qu'il redoutait; trompant ses remords avec des subtilités, rusant avec sa conscience; intarissable en adresse, en piéges, en ressources; maîtrisant son imagination par son intelligence; grotesque et sublime; enfin, un de ces hommes *carrés par la base*, comme les appelait Napoléon, le type et le chef de tous ces hommes complets, dans sa langue exacte comme l'algèbre, colorée comme la poésie.

Celui qui écrit ceci, en présence de ce rare et frappant ensemble, sentit que la silhouette passionnée de Bossuet ne lui suffisait plus. Il se mit à tourner autour de cette haute figure, et il fut pris alors d'une ardente tentation de peindre le géant sous toutes ses faces, sous tous ses aspects. La matière était riche. A côté de l'homme de guerre et de l'homme d'État, il restait à crayonner le théologien, le pédant, le mauvais poëte, le visionnaire, le bouffon, le père, le mari, l'homme-Protée, en un mot le Cromwell double, *homo et vir*.

Il y a surtout une époque dans sa vie où ce caractère singulier se développe sous toutes ses formes. Ce n'est pas, comme on le croirait au premier coup d'œil, celle du procès de Charles Ier, toute palpitante qu'elle est d'un intérêt sombre et terrible; c'est le moment où l'ambitieux essaya de cueillir le fruit de cette mort. C'est l'instant où Cromwell, arrivé à ce qui eût été pour quelque autre la sommité d'une fortune possible, maître de l'Angleterre dont les mille factions se taisent sous ses pieds, maître de l'Écosse dont il fait un pachalik et de l'Irlande dont il fait un bagne, maître de l'Europe par ses flottes, par ses armées, par sa diplomatie, essaye enfin d'accomplir le premier rêve de son enfance, le dernier but de sa vie, de se faire faire Roi. L'histoire n'a jamais caché plus haute leçon sous un drame plus haut. Le Protecteur se fait d'abord prier; l'auguste farce commence par des adresses de communautés, des adresses de villes, des adresses de comtés; puis c'est un bill du Parlement. Cromwell, auteur anonyme de la pièce, en veut paraître mécontent; on le voit avancer une main vers le sceptre et la retirer; il s'approche à pas obliques de ce trône dont il a balayé la dynastie. Enfin il se décide brusquement : par son ordre, Westminster est pavoisé, l'estrade est dressée, la couronne est commandée à l'orfèvre, le jour de la cérémonie est fixé. Dénoûment étrange! C'est ce jour-là même, devant le peuple, la milice, les communes, dans cette salle de Westminster, sur cette estrade dont il comptait descendre roi, que, subitement, comme en sursaut, il semble se réveiller à l'aspect de la couronne, demande s'il rêve, ce que veut dire cette cérémonie, et dans un discours qui dure trois heures, refuse la dignité royale. — Était-ce que ses espions l'avaient averti de deux conspirations combinées des Cavaliers et des Puritains, qui devaient, profitant de sa faute, éclater le même jour? Était-ce révolution produite en lui par le silence ou les murmures de ce peuple, déconcerté de voir son régicide aboutir au trône? Était-ce seulement sagacité du génie, instinct d'une ambition prudente quoique effrénée, qui sait combien un pas de plus change souvent la position et l'attitude d'un homme, et qui n'ose exposer son édifice plébéien au vent de l'impopularité? Était-ce tout cela à la fois? C'est ce que nul document contemporain n'éclaircit souverainement. Tant mieux : la liberté du poëte en est plus entière, et le drame gagne à ces latitudes que lui laisse l'histoire. On voit qu'ici il est immense et unique; c'est bien là l'heure décisive, la grande péripétie de la vie de Cromwell. C'est le moment où sa chimère lui échappe, où le présent lui tue l'avenir, où, pour employer une vulgarité énergique, sa destinée *rate*. Tout Cromwell est en jeu dans cette comédie qui se joue entre l'Angleterre et lui.

Voilà donc l'homme, voilà l'époque qu'on a tenté d'esquisser dans ce livre.

L'auteur s'est laissé entraîner au plaisir d'enfant de faire mouvoir les touches de ce grand clavecin. Certes, de plus habiles en auraient pu tirer une haute et profonde harmonie, non de ces harmonies qui ne flattent que l'oreille, mais de ces harmonies intimes qui remuent tout l'homme, comme si chaque corde du clavier se nouait à une fibre du cœur. Il a cédé, lui, au désir de peindre tous ces fanatismes, toutes ces superstitions, maladies des religions à certaines époques; à l'envie de *jouer de tous ces hommes*, comme dit Hamlet; d'étager audessous et autour de Cromwell, centre et pivot de cette cour, de ce peuple, de ce monde, ralliant

tout à son unité et imprimant à tout son impulsion, et cette double conspiration, tramée par deux factions qui s'abhorrent, se liguent pour jeter bas l'homme qui les gêne, mais s'unissent sans se mêler; et ce parti puritain, fanatique, divers, sombre, désintéressé, prenant pour chef l'homme le plus petit pour un si grand rôle, l'égoïste et pusillanime Lambert; et ce parti des Cavaliers, étourdi, joyeux, peu scrupuleux, insouciant, dévoué, dirigé par l'homme qui, hormis le dévouement, le représente le moins, le probe et sévère Ormond; et ces ambassadeurs si humbles devant le soldat de fortune; et cette cour étrange toute mêlée d'hommes de hasard et de grands seigneurs disputant de bassesse; et ces quatre bouffons que le dédaigneux oubli de l'histoire permettait d'imaginer; et cette famille dont chaque membre est une plaie de Cromwell; et ce Turloë, l'*Achates* du Protecteur; et ce rabbin juif, cet Israël-Ben-Manassé, espion, usurier et astrologue, vil de deux côtés, sublime par le troisième; et ce Rochester, ce bizarre Rochester, ridicule et spirituel, élégant et crapuleux, jurant sans cesse, toujours amoureux et toujours ivre, ainsi qu'il s'en vantait à l'évêque Burnet; mauvais poëte et bon gentilhomme, vicieux et naïf, jouant sa tête, et se souciant peu de gagner la partie pourvu qu'elle l'amuse; capable de tout, en un mot, de ruse et d'étourderie, de folie et de calcul, de turpitudes et de générosité; et ce sauvage Carr, dont l'histoire ne dessine qu'un trait, mais bien caractéristique et bien fécond; et ces fanatiques de tout ordre et de tout genre, Harrison, fanatique pillard; Barebone, marchand fanatique; Syndercomb, tueur; Augustin Garland, assassin larmoyant et dévot; le brave colonel Overton, lettré un peu déclamateur; l'austère et rigide Ludlow, qui alla plus tard laisser sa cendre et son épitaphe à Lausanne; enfin « Milton et » quelques autres qui avaient de l'esprit, » comme dit un pamphlet de 1675 (*Cromwell politique*), qui nous rappelle le *Dantem quemdam* de la chronique italienne.

Nous n'indiquons pas beaucoup de personnages plus secondaires, dont chacun a cependant sa vie réelle et son individualité marquée, et qui tous contribuaient à la séduction qu'exerçait sur l'imagination de l'auteur cette vaste scène de l'histoire. De cette scène il a fait ce drame. Il l'a jeté en vers, parce que cela lui a plu ainsi. On verra du reste à le lire combien il songeait peu à son ouvrage en écrivant cette préface, avec quel désintéressement, par exemple, il combattait le dogme des unités. Son drame ne sort pas de Londres : il commence le 25 juin 1657 à trois heures du matin, et finit le 26 à midi. On voit qu'il entrerait presque dans la prescription classique, telle que les professeurs de poésie la rédigent maintenant. Qu'ils ne lui en sachent du reste aucun gré. Ce n'est pas avec la permission d'Aristote, mais avec celle de l'histoire, que l'auteur a groupé ainsi son drame; et parce que, à intérêt égal, il aime mieux un sujet concentré qu'un sujet éparpillé.

Il est évident que ce drame, dans ses proportions actuelles, ne pourrait s'encadrer dans nos représentations scéniques. Il est trop long. On reconnaîtra peut-être cependant qu'il a été dans toutes ses parties composé pour la scène. C'est en s'approchant de son sujet pour l'étudier, que l'auteur reconnut ou crut reconnaître l'impossibilité d'en faire admettre une reproduction fidèle sur notre théâtre, dans l'état d'exception où il est placé, entre le Charybde académique et le Scylla administratif, entre les jurys littéraires et la censure politique. Il fallait opter : ou la tragédie pateline, sournoise, fausse et jouée, ou le drame insolemment vrai et banni. La première chose ne valait pas la peine d'être faite; il a préféré tenter la seconde. C'est pourquoi, désespérant d'être jamais mis en scène, il s'est livré libre et docile aux fantaisies de la composition, au plaisir de la dérouler à plus larges plis, aux développements que son sujet comportait, et qui, s'ils achèvent d'éloigner son drame du théâtre, ont du moins l'avantage de le rendre presque complet sous le rapport historique. Du reste, les comités de lecture ne sont qu'un obstacle de second ordre. S'il arrivait que la censure dramatique, comprenant combien cette innocente, exacte et consciencieuse image de Cromwell et de son temps est prise en dehors de notre époque, lui permît l'accès du théâtre, l'auteur, mais dans ce cas seulement, pourrait extraire de ce drame une pièce qui se hasarderait alors sur la scène, et serait sifflée.

Jusque-là il continuera de se tenir éloigné du théâtre, et il quittera toujours assez tôt, pour les agitations de ce monde nouveau, sa chère et chaste retraite. Fasse Dieu qu'il ne se repente jamais d'avoir exposé la vierge obscurité de son nom et de sa personne aux écueils, aux bourrasques, aux tempêtes du parterre; et surtout (car qu'importe une chute?) aux tracasseries misérables de la coulisse; d'être entré dans cette atmosphère variable, brumeuse, orageuse, où dogmatise l'ignorance, où siffle l'envie, où rampent les cabales, où la probité du talent a si souvent été méconnue, où la noble candeur du génie est quelquefois si déplacée, où la médiocrité triomphe de rabaisser à son niveau les supériorités qui l'offusquent, où l'on trouve tant de petits hommes pour un grand, tant de nullités pour un Talma, tant de mirmidons pour un Achille! Cette esquisse semblera peut-être morose

et peu flattée; mais n'achève-t-elle pas de marquer la différence qui sépare notre théâtre, lieu d'intrigues et de tumultes, de la solennelle sérénité du théâtre antique?

Quoi qu'il advienne, il croit devoir avertir d'avance le petit nombre de personnes qu'un pareil spectacle tenterait, qu'une pièce, extraite de *Cromwell*, n'occuperait toujours pas moins de la durée d'une représentation. Il est difficile qu'un théâtre *romantique* s'établisse autrement. Certes, si l'on veut autre chose que ces tragédies dans lesquelles un ou deux personnages, types abstraits d'une idée purement métaphysique, se promènent solennellement sur un fond sans profondeur, à peine occupé par quelques têtes de confidents, pâles contre-calques des héros, chargés de remplir les vides d'une action simple, uniforme et monocorde; si l'on s'ennuie de cela, ce n'est pas trop d'une soirée entière pour dérouler un peu largement tout un homme d'élite, toute une époque de crise; l'un avec son caractère, son génie qui s'accouple à son caractère, ses croyances qui les dominent tous deux, ses passions qui viennent déranger ses croyances, son caractère et son génie, ses goûts qui déteignent sur ses passions, ses habitudes qui disciplinent ses goûts, musèlent ses passions; et ce cortége innombrable d'hommes de tout échantillon que ces divers agents font tourbillonner autour de lui; l'autre avec ses mœurs, ses lois, ses modes, son esprit, ses lumières, ses superstitions, ses événements, et son peuple que toutes ces causes premières pétrissent tour à tour comme une cire molle. On conçoit qu'un pareil tableau sera gigantesque. Au lieu d'une individualité, comme celle dont le drame abstrait de la vieille école se contente, on en aura vingt, quarante, cinquante, que sais-je? de tout relief et de toute proportion. Il y aura foule dans le drame. Ne serait-il pas mesquin de lui mesurer deux heures de durée pour donner le reste de la représentation à l'opéra-comique ou à la farce? d'étriquer Shakespeare pour Bobèche? — Et qu'on ne pense pas, si l'action est bien gouvernée, que de la multitude des figures qu'elle met en jeu puisse résulter fatigue pour le spectateur ou papillotage dans le drame. Shakespeare, abondant en petits détails, est en même temps, et à cause de cela même, imposant par un grand ensemble. C'est le chêne qui jette une ombre immense avec des milliers de feuilles exiguës et découpées.

Espérons qu'on ne tardera pas à s'habituer en France à consacrer toute une soirée à une seule pièce. Il y a en Angleterre et en Allemagne des drames qui durent six heures. Les Grecs, dont on nous parle tant, les Grecs, et, à la façon de Scudéry, nous invoquons ici le classique Dacier, chapitre VII de sa Poétique, les Grecs allaient parfois jusqu'à se faire représenter douze ou seize pièces par jour. Chez un peuple ami des spectacles, l'attention est plus *vivace* qu'on ne croit. Le *Mariage de Figaro*, ce nœud de la grande trilogie de Beaumarchais, remplit toute la soirée ; et qui a-t-il jamais ennuyé ou fatigué? Beaumarchais était digne de hasarder le premier pas vers ce but de l'art moderne, auquel il est impossible de faire avec deux heures germer ce profond, cet invincible intérêt qui résulte d'une action vaste, vraie et multiforme. Mais, dit-on, ce spectacle, composé d'une seule pièce, serait monotone et paraîtrait long. Erreur! Il perdrait au contraire sa longueur et sa monotonie actuelle. Que fait-on en effet maintenant? On divise les jouissances du spectateur en deux parts bien tranchées. On lui donne d'abord deux heures de plaisir sérieux, puis une heure de plaisir folâtre; avec l'heure d'entr'actes que nous ne comptons pas dans le plaisir, en tout quatre heures. Que ferait le drame romantique? Il broierait et mêlerait artistement ensemble ces deux espèces de plaisir. Il ferait passer à chaque instant l'auditoire du sérieux au rire, des excitations bouffonnes aux émotions déchirantes, *du grave au doux, du plaisant au sévère*. Car, ainsi que nous l'avons déjà établi, le drame, c'est le grotesque avec le sublime, l'âme sous le corps, c'est une tragédie sous une comédie. Ne voit-on pas que, vous reposant ainsi d'une impression par une autre, aiguisant tour à tour le tragique sur le comique, le gai sur le terrible, s'associant même au besoin les fascinations de l'opéra, ces représentations, tout en n'offrant qu'une pièce, en vaudraient bien d'autres? La scène romantique ferait un mets piquant, varié, savoureux, de ce qui sur le théâtre classique est une médecine divisée en deux pilules.

Voici que l'auteur de ce livre a bientôt épuisé ce qu'il avait à dire au lecteur. Il ignore comment la critique accueillera, et ce drame, et ces idées sommaires, dégarnies de leurs corollaires, appauvries de leurs ramifications, ramassées en courant et dans la hâte d'en finir. Sans doute elles paraîtront aux « disciples de la Harpe » bien effrontées et bien étranges. Mais si, par aventure, toutes nues et tout amoindries qu'elles sont, elles pouvaient contribuer à mettre sur la route du vrai ce public dont l'éducation est si avancée, et que tant de remarquables écrits, de critique ou d'application, livres ou journaux, ont déjà mûri pour l'art, qu'il suive cette impulsion sans s'occuper si elle lui vient d'un homme ignoré, d'une voix sans autorité, d'un ouvrage de peu de valeur. C'est une cloche de cuivre qui appelle les populations au vrai temple et au vrai Dieu.

Il y a aujourd'hui l'ancien régime littéraire comme l'ancien régime politique. Le dernier siècle pèse presque de tout point sur le nouveau. Il l'opprime notamment dans la critique. Vous trouvez, par exemple, des hommes vivants qui vous répètent cette définition du goût échappée à Voltaire : « Le goût n'est autre chose pour la poésie » que ce qu'il est pour les ajustements des fem- » mes. » Ainsi, le goût c'est la coquetterie. Paroles remarquables qui peignent à merveille cette poésie fardée, mouchetée, poudrée, du dix-huitième siècle, cette littérature à paniers, à pompons et à falbalas. Elles offrent un admirable résumé d'une époque avec laquelle les plus hauts génies n'ont pu être en contact sans devenir petits, du moins par un côté, d'un temps où Montesquieu a pu et dû faire *le Temple de Gnide,* Voltaire *le temple du Goût,* Jean-Jacques *le Devin du Village!*

Le goût, c'est la raison du génie. Voilà ce qu'établira bientôt une autre critique, une critique forte, franche, savante, une critique du siècle qui commence à pousser des jets vigoureux sous les vieilles branches desséchées de l'ancienne école. Cette jeune critique, aussi grave que l'autre est frivole, aussi érudite que l'autre est ignorante, s'est déjà créé des organes écoutés, et l'on est quelquefois surpris de trouver dans les feuilles les plus légères d'excellents articles émanés d'elle. C'est elle qui, s'unissant à tout ce qu'il y a de supérieur et de courageux dans les lettres, nous délivrera de deux fléaux, le *classicisme* caduc, et le faux *romantisme,* qui ose poindre aux pieds du vrai. Car le génie moderne a déjà son ombre, sa contre-épreuve, son parasite, son *classique,* qui se grime sur lui, se vernit de ses couleurs, prend sa livrée, ramasse ses miettes, et semblable à l'*élève du sorcier,* met en jeu, avec des mots retenus de mémoire, des éléments d'action dont il n'a pas le secret. Aussi fait-il des sottises que son maître a maintes fois beaucoup de peine à réparer. Mais ce qu'il faut détruire avant tout, c'est le vieux faux goût. Il faut en dérouiller la littérature actuelle. C'est en vain qu'il la ronge et la ternit. Il parle à une génération jeune, sévère, puissante, qui ne le comprend pas. La queue du dix-huitième siècle traîne encore dans le dix-neuvième ; mais ce n'est pas nous, jeunes hommes qui avons vu Bonaparte, qui la lui porterons.

Nous touchons donc au moment de voir la critique nouvelle prévaloir, assise, elle aussi, sur une base large, solide et profonde. On comprendra bientôt généralement que les écrivains doivent être jugés, non d'après les règles et les genres, choses qui sont hors de la nature et hors de l'art, mais d'après les principes immuables de cet art et les lois spéciales de leur organisation personnelle. La raison de tous aura honte de cette critique qui a roué vif Pierre Corneille, bâillonné Jean Racine, et qui n'a risiblement réhabilité John Milton qu'en vertu du code épique du P. le Bossu. On consentira, pour se rendre compte d'un ouvrage, à se placer au point de vue de l'auteur, à regarder le sujet avec ses yeux. On quittera, et c'est M. de Châteaubriand qui parle ici, *la critique mesquine des défauts pour la grande et féconde critique des beautés.* Il est temps que tous les bons esprits saisissent le fil qui lie fréquemment ce que, selon notre caprice particulier, nous appelons *défaut* à ce que nous appelons *beauté.* Les défauts, du moins ce que nous nommons ainsi, sont souvent la condition native, nécessaire, fatale, des qualités.

*Scit genius, natale comes qui temperat astrum.*

Où voit-on médaille qui n'ait son revers? talent qui n'apporte son ombre avec sa lumière, sa fumée avec sa flamme? Telle tache peut n'être que la conséquence indivisible de telle beauté. Cette touche heurtée qui me choque de près, complète l'effet et donne la saillie à l'ensemble. Effacez l'une, vous effacez l'autre. L'originalité se compose de tout cela. Le génie est nécessairement inégal. Il n'est pas de hautes montagnes sans profonds précipices. Comblez la vallée avec le mont, vous n'aurez plus qu'une steppe, une lande, la plaine des Sablons au lieu des Alpes, des alouettes et non des aigles.

Il faut aussi faire la part du temps, du climat, des influences locales. La Bible, Homère, nous blessent quelquefois par leurs sublimités mêmes. Qui voudrait y retrancher un mot? Notre infirmité s'effarouche souvent des hardiesses inspirées du génie, faute de pouvoir s'abattre sur les objets avec une aussi vaste intelligence. Et puis, encore une fois, il y a de ces *fautes* qui ne prennent racine que dans les chefs-d'œuvre; il n'est donné qu'à certains génies d'avoir certains défauts. On reproche à Shakespeare l'abus de la métaphysique, l'abus de l'esprit, des scènes parasites, des obscénités, l'emploi des friperies mythologiques de mode dans son temps, de l'extravagance, de l'obscurité, du mauvais goût, de l'enflure, des aspérités de style. Le chêne, cet arbre géant que nous comparions tout à l'heure à Shakespeare et qui a plus d'une analogie avec lui, le chêne a le port bizarre, les rameaux noueux, le feuillage sombre, l'écorce âpre et rude; mais il est le chêne.

Et c'est à cause de cela qu'il est le chêne. Que si vous voulez une tige lisse, des branches droites, des feuilles de satin, adressez-vous au pâle bouleau, au sureau creux, au saule pleureur; mais lais-

sez en paix le grand chêne. Ne lapidez pas qui vous ombrage.

L'auteur de ce livre connaît autant que personne les nombreux et grossiers défauts de ses ouvrages. S'il lui arrive trop rarement de les corriger, c'est qu'il répugne à revenir après coup sur une chose faite. Il ignore cet art de souder une beauté à la place d'une tache, et il n'a jamais pu rappeler l'inspiration sur une œuvre refroidie. Qu'a-t-il fait d'ailleurs qui vaille cette peine? Le travail qu'il perdrait à effacer les imperfections de ses livres, il aime mieux l'employer à dépouiller son esprit de ses défauts. C'est sa méthode de ne corriger un ouvrage que dans un autre ouvrage.

Au demeurant, de quelque façon que son livre soit traité, il prend ici l'engagement de ne le défendre ni en tout, ni en partie. Si son drame est mauvais, que sert de le soutenir? S'il est bon, pourquoi le défendre? le temps fera justice du livre, ou la lui rendra. Le succès du moment n'est que l'affaire du libraire. Si donc la colère de la critique s'éveille à la publication de cet essai, il la laissera faire. Que lui répondrait-il? Il n'est pas de ceux qui parlent, ainsi que le dit le poëte castillan, *par la bouche de leur blessure.*

Por la boca de su herida.

Un dernier mot. On a pu remarquer que dans cette course un peu longue à travers tant de questions diverses, l'auteur s'est généralement abstenu d'étayer son opinion personnelle sur des textes, des citations, des autorités. Ce n'est pas cependant qu'elles lui eussent fait faute. — « Si le poëte établit des choses impossibles selon les règles de » son art, il commet une faute sans contredit; mais » elle cesse d'être faute, lorsque par ce moyen il » arrive à la fin qu'il s'est proposée; car il a trouvé » ce qu'il cherchait. » — « Ils prennent pour galimatias tout ce que la faiblesse de leurs lumières » ne leur permet pas de comprendre. Ils traitent » surtout de ridicules ces endroits merveilleux où » le poëte, afin de mieux entrer dans la raison, » sort, s'il faut ainsi parler, de la raison même. » Ce précepte effectivement qui donne pour règle » de ne point garder quelquefois de règles, est un » mystère de l'art qu'il n'est pas aisé de faire entendre à des hommes sans aucun goût....... et » qu'une espèce de bizarrerie d'esprit rend insensibles à ce qui frappe ordinairement les hommes. » — Qui dit cela? c'est Aristote. Qui dit ceci? c'est Boileau. On voit à ce seul échantillon que l'auteur de ce drame aurait pu comme un autre se cuirasser de noms propres et se réfugier derrière des réputations. Mais il a voulu laisser ce mode d'argumentation à ceux qui le croient invincible, universel et souverain. Quant à lui, il préfère des raisons à des autorités; il a toujours mieux aimé des armes que des armoiries.

Octobre 1827.

# ACTE PREMIER.

## LES CONJURÉS.

### LA TAVERNE DES TROIS-GRUES.

Des tables, des chaises de bois grossier. Une porte au fond du théâtre, donnant sur une place. Intérieur d'une vieille maison du moyen âge.

---

### SCÈNE PREMIÈRE.

LORD ORMOND, *déguisé en tête-ronde, cheveux coupés très-courts, chapeau à haute forme et à larges bords, habit de drap noir, haut-de-chausses de serge noire, grandes bottes.* LORD BROGHILL, *costume de cavalier élégant et négligé, chapeau à plumes, haut-de-chausses et pourpoint de satin à taillades, bottines.*

LORD BROGHILL.

Il entre par la porte du fond, qui reste entr'ouverte et qui laisse apercevoir la place et les vieilles maisons éclairées par le petit jour. Il tient un billet ouvert à la main et le lit attentivement. Lord Ormond est assis à une table dans un coin obscur.

« Demain, vingt-cinq juin mil six cent cinquante-sept,
» Quelqu'un, que lord Broghill autrefois chérissait,
» Attend de grand matin ledit lord aux *Trois-Grues*,
» Près de la halle au vin, à l'angle des deux rues. »

Il regarde autour de lui.

— Voilà bien la taverne ; — et c'est le même lieu
Que Charle, à Worcester abandonné de Dieu,
Seul disputant sa tête après son diadème,
Avait, pour fuir Cromwell, choisi dans Londres même.

Il reporte ses yeux sur la terre.

— Mais ce billet qu'hier j'ai reçu, d'où vient-il ?
L'écriture...

LORD ORMOND, *se levant.*

Que Dieu conserve lord Broghill !

LORD BROGHILL, *l'examinant d'un air dédaigneux, de la tête aux pieds.*

Quoi ! c'est donc toi, l'ami ! qui me fais à cette heure
Pour ce bouge enfumé déserter ma demeure !
Dis ton nom. D'où viens-tu ? pourquoi ? de quelle part ?
Que me veux-tu ? — J'ai vu cet homme quelque part.

LORD ORMOND.

Lord Broghill !

LORD BROGHILL.

Réponds donc ! Les marauds de ta sorte
Sont faits pour amuser nos gens à notre porte.
Et c'est là tout l'honneur, pour les traiter fort bien,
Que ceux de notre rang doivent à ceux du tien.
Je te trouve hardi !

LORD ORMOND.

Mylord, sans vous déplaire,
Sont-ce là les discours d'un seigneur populaire ?
D'un ami de Cromwell ?

LORD BROGHILL.

Cromwell, vieux puritain,

Si tu le réveillais par hasard si matin,
Te ferait, pour changer le cours de tes idées,
Pendre à quelque gibet, haut de trente coudées!

LORD ORMOND, *à part.*

Plutôt que l'éveiller, j'espère l'endormir!

LORD BROGHILL.

Cromwell, qui sur le trône enfin va s'affermir,
Saura bien châtier la canaille insolente...

LORD ORMOND.

Son trône est un billot, et sa pourpre est sanglante.
Transfuge serviteur des Stuarts, je le vois,
Vous l'avez oublié!

LORD BROGHILL.

Ce regard... cette voix!
Mais qui donc êtes-vous?

LORD ORMOND.

Broghill me le demande!
Rappelez-vous, mylord, les guerres de l'Irlande.
Tous deux ensemble alors nous y servions le roi.

LORD BROGHILL.

C'est le comte d'Ormond! mon vieil ami, c'est toi.

Il lui prend les mains avec affection.

— Toi dans Londre! et grand Dieu! la veille du jour même
Où Cromwell triomphant s'élève au rang suprême!
Ta tête est mise à prix : si l'on vient à savoir!...
Que fais-tu donc ici, malheureux?

LORD ORMOND.

Mon devoir.

LORD BROGHILL.

T'ai-je pu méconnaître? Ah!... mais cet air sinistre,
Mylord, — les ans, — surtout cet habit de ministre...
Vous êtes si changé!

LORD ORMOND.

Je le suis moins que vous,
Broghill! devant Cromwell vous pliez les genoux.
Broghill se courbe aux pieds d'un régicide infâme!
Moi, j'ai changé d'habits, mais toi, de cœur et d'âme!
Te voilà, toi qu'on vit si grand dans nos combats!
Tu ne montais si haut que pour tomber si bas!

LORD BROGHILL, *choqué.*

Ah!.. — vaincu, je vous plains; proscrit, je vous révère;
Mais ce langage...

LORD ORMOND.

Est juste autant qu'il est sévère.
Pourtant, écoute-moi, tu peux tout réparer :
Sers-moi...

LORD BROGHILL.

Près de Cromwell! Oui! je cours l'implorer.
Je puis sauver ta vie : elle est proscrite...

LORD ORMOND.

Arrête!
Demande-moi plutôt de protéger ta tête.
Ton insultant appui, ton Protecteur, ton roi,
Ton Cromwell est plus près de sa perte que moi.

LORD BROGHILL.

Qu'entends-je?

LORD ORMOND.

Écoute donc : dévoré de tristesse,
Las des titres mesquins de Protecteur, d'Altesse,
Cromwell veut être enfin au dais royal porté,
Salué par les rois du nom de Majesté.
Cromwell, dans ce butin que chacun se partage,
Prend de Charles-Premier le sanglant héritage.
Il l'aura tout entier! son trône et son cercueil.
Le régicide roi saura dans son orgueil
Que la couronne est lourde, et bien qu'on s'en empare,
Qu'elle écrase parfois les têtes qu'elle pare!

LORD BROGHILL.

Que dis-tu?

LORD ORMOND.

Que demain, à l'heure où Westminster
S'ouvrira pour ce roi, que va sacrer l'enfer,
Sur les marches du trône, un instant usurpées,
On le verra sanglant rouler sous nos épées!

LORD BROGHILL.

Insensé! son cortége est l'armée, et toujours
Ce mouvant mur de fer enveloppe ses jours.
Sais-tu bien seulement le nombre de ses gardes?
Comment percerez-vous trois rangs de hallebardes,
Ses pesants fantassins, ses hérauts, ses massiers,
Ses mousquetaires noirs, ses rouges cuirassiers?

LORD ORMOND.

Ils sont à nous.

LORD BROGHILL.

Quel est l'espoir où tu te fondes,
De voir aux cavaliers s'unir les têtes-rondes!

LORD ORMOND.

Tu verras de tes yeux, ici, dans un moment,
Les gens du roi mêlés à ceux du parlement.
Aux sombres puritains leur fanatisme parle :
Ils ne veulent pas plus d'Olivier que de Charle :
Si Cromwell se fait roi, Cromwell meurt sous leurs coups.
Son rival et leur chef, Lambert se joint à nous :
A remplacer Cromwell il ose bien prétendre;
Mais nous verrons plus tard! — Lord d'Espagne et de Flandre
Nous a fait dans ces murs de nombreux affidés.
Bref, la partie est belle et nous jetons les dés!

LORD BROGHILL.

Cromwell est bien adroit! vous jouez votre tête.

LORD ORMOND.

Dieu sait pour qui demain doit être un jour de fête.
Notre complot, Broghill, est d'un succès certain.
Rochester doit ici m'amener ce matin
Sedley, Jenkins, Clifford, Davenant le poëte,
Qui nous porte du roi la volonté secrète.
Au même rendez-vous viendront Carr, Harrison,
Sir Richard Willis...

LORD BROGHILL.

Mais ceux-là sont en prison.
Ce sont des ennemis que dans la Tour de Londre,
Cromwell tient renfermés....

LORD ORMOND.

Un mot va te confondre.
Liés au même sort par des nœuds différents,
Pour abattre Olivier, nous comptons dans nos rangs
Le gardien de la Tour, Barksthead le régicide
Que l'espoir du pardon à nous servir décide.
Tu vois avec quel art le complot est formé.
Dans un vaste réseau Cromwell est enfermé :
Il n'échappera pas! les partis unanimes
Sous le trône qu'il dresse ont creusé des abîmes.
Voilà pour quel dessein je viens du continent.
Je voudrais te sauver, Broghill; et maintenant,

Je t'interpelle au nom de Charles-Deux, mon maître,
Veux-tu vivre fidèle, ou veux-tu mourir traître?

LORD BROGHILL.

Ah! que dis-tu?

LORD ORMOND.

Reviens sous le drapeau royal.

LORD BROGHILL.

Hélas! je fus aussi sujet digne et loyal,
Ormond; pour notre roi, dans les guerres civiles,
J'ai pris des châteaux forts, j'ai défendu des villes,
Et je suis devenu, par un destin cruel,
De soldat des Stuarts, courtisan de Cromwell!
Laisse à son triste sort un malheureux transfuge,
Cher Ormond; à ton tour, écoute, et sois mon juge.
— C'était durant la guerre avec le parlement.
J'étais venu dans Londre armer un régiment;
Et caché comme toi, ma tête était proscrite.
Un jour, — d'un inconnu je reçois la visite;
C'était Cromwell: — ma vie était en son pouvoir;
Il me sauva! Pour lui, j'oubliai mon devoir;
Il s'empara de moi; bientôt, que te dirai-je?
Je devins comme lui rebelle et sacrilége,
A ses républicains mon bras servit d'appui,
Et levé pour mon roi, combattit contre lui.
— Depuis, Cromwell m'a fait membre de sa pairie,
Lieutenant général de son artillerie,
Lord de sa haute cour et du conseil privé.
Ainsi, par ses faveurs dans sa cour élevé,
S'il tombe, auprès de lui je dois tomber victime;
Et je ne puis, rebelle à mon roi légitime,
Quelque amour qui me lie à sa noble maison,
Dans la fidélité rentrer sans trahison.

LORD ORMOND.

Triste et commun effet des troubles domestiques!
A quoi tiennent, mon Dieu, les vertus politiques?
Combien doivent leur faute à leur sort rigoureux!
Et combien semblent purs, qui ne furent qu'heureux!—
Broghill! brise avec nous le joug qui nous opprime;
Prouve ton repentir!

LORD BROGHILL.

Quoi! par un nouveau crime?
Non. Je puis être, ami, pour ton fatal secret,
Sinon complice, au moins un confident discret.
Mais c'est là tout. Je dois, neutre dans cette lutte,
Subir votre triomphe, adoucir votre chute,
Quel que soit le vainqueur, toujours fidèle à tous,
Périr avec Cromwell, ou le fléchir pour vous.

LORD ORMOND.

Te taire sans agir! ainsi donc tu vas être
Perfide envers Cromwell, sans servir ton vrai maître.
Sois donc ami sincère ou sincère ennemi;
Et ne reste pas traître et fidèle à demi!
Dénonce-moi plutôt!

LORD BROGHILL, *fièrement.*

Cette parole, comte,
Si vous n'étiez proscrit, vous m'en rendriez compte!

LORD ORMOND, *lui tendant la main.*

Pardonne, cher Broghill! je suis un vieux soldat,
Vingt ans, fidèle au roi, j'ai rempli mon mandat.
Presque tous mes combats, presque tous mes services
Sont écrits sur mon corps en larges cicatrices;
J'ai reçu les leçons de plus d'un chef expert,
Du marquis de Montrose et du prince Rupert;
J'ai commandé sans morgue, obéi sans murmure;
J'ai blanchi sous le casque et vieilli sous l'armure;
J'ai vu mourir Stafford; j'ai vu périr Derby;
J'ai vu Dunbar, Tredagh, Worcester, Naseby,
Ces luttes des seuls bras qui pouvaient sur la terre
Abattre ou soutenir le trône d'Angleterre;
J'ai vu tomber ce trône, ébranlé dans les camps;
Fait la guerre aux ranters, aux saints, aux prédicants,
Et ma main, aux combats sans relâche occupée,
Sait ce qu'il faut de coups pour émousser l'épée!
Eh bien! je touche enfin au but de mes travaux,
Cromwell va succomber! voici des jours nouveaux!
Mais pour ternir ma joie, empoisonner ma gloire,
Faut-il qu'un vieil ami meure de ma victoire!
Compagnons, souviens-toi, que nous avons tous deux
Baigné du même sang nos glaives hasardeux,
Et des mêmes combats respiré la poussière!
Pour la deuxième fois, Broghill, — pour la dernière,
Je t'interpelle, au nom du bon plaisir royal,
Veux-tu vivre fidèle ou mourir déloyal?
Réfléchis. Pour répondre Ormond te laisse une heure.

Il écrit quelques mots sur un papier et le présente à Broghill.

Voici mon nom d'emprunt, ma secrète demeure...

LORD BROGHILL, *repoussant le papier.*

Ah! ne me le dis point! Non. J'en sais trop déjà.
Longtemps la même tente, ami, nous protégea,
Je le sais; mais il faut que mon sort s'accomplisse.
Adieu. Je ne serai délateur ni complice.
J'oublirai tout ceci. Mais écoute un conseil:
Es-tu sûr du succès dans un complot pareil?
Rien n'échappe à Cromwell. Il surveille l'Europe.
Son œil partout l'épie, et sa main l'enveloppe.
Et lorsque ton bras cherche où tu le frapperas,
Peut-être il tient le fil qui fait mouvoir ton bras.
Tremble, Ormond!...

LORD ORMOND, *blessé.*

Lord Broghill! laissez-moi, je vous prie.
Ormond baise les mains de Votre Seigneurie.

Lord Broghill sort, et la porte du fond se referme sur lui.

## SCÈNE II.

LORD ORMOND, *seul.*

N'y pensons plus!...

Il s'assied, et paraît méditer profondément. Pendant qu'il rêve, on entend une voix, qui s'approche par degrés, chanter sur un air gai les couplets suivants:

Un soldat au dur visage,
Une nuit, arrête un page,
Un page à l'œil de lutin.
— Beau page! beau page! alerte!
Où courez-vous si matin,
Lorsque la rue est déserte,
En justaucorps de satin?

— Bon soldat, sous ma simarre,
Je porte épée et guitare;

Et je vais au rendez-vous.
Je fléchis mainte rebelle,
Et je nargue maint jaloux :
Ma guitare est pour la belle,
Ma rapière est pour l'époux.

La voix s'interrompt. On frappe à la porte du fond, puis la voix reprend :

Mais la noire sentinelle,
Roulant sa sombre prunelle,
Répond du haut de la tour :
— Beau page, on ne te croit guère.
Qui t'éveille avant le jour?
C'est un rendez-vous de guerre
Plus qu'un rendez-vous d'amour.

On frappe plus fort.

LORD ORMOND, *se levant pour ouvrir.*
Qui chante ainsi ? c'est quelque fou,
Ou Rochester.

Il ouvre et regarde dans la rue.

Lui-même!... Allons! sur son genou,
Le voilà griffonnant!

Lord Rochester entre galement, un crayon et un papier à la main.

## SCÈNE III.

LORD ORMOND, LORD ROCHESTER, *costume de cavalier très-élégant et chargé de bijoux et de rubans, sous un manteau puritain de gros drap gris; chapeau de tête-ronde à grande forme. Sa calotte noire cache mal des cheveux blonds dont une boucle sort derrière ses oreilles, suivant la mode des jeunes cavaliers d'alors.*

LORD ROCHESTER, *avec une légère salutation.*
Pardonnez, mylord comte,
J'écrivais ma chanson... — Il faut que je vous conte...

Il se met à écrire sur son genou.

Dieu garde Votre Grâce!... — A peine y voit-on clair....
Vous attendez nos gens?...— Comment trouvez-vous l'air?

Il chante.

Un soldat au dur visage,
Une nuit arrête un page....

Pour notre instruction l'exil a bien son prix!
C'est un vieil air français qu'on m'apprit à Paris.

LORD ORMOND, *hochant la tête.*
Je crains que le soldat n'arrête le beau page
Tout de bon.

LORD ROCHESTER, *regardant sa chanson.*
Ah! le reste est au bas de la page.

Il tend la main à lord Ormond.

— Bien, toujours le premier au poste!.. Et nos amis?..—
Auriez-vous mieux aimé, mylord, que j'eusse mis :

Un soldat au dur visage
Arrête sur son passage
Un page à l'œil de lutin...

Au lieu de :

Un soldat au dur visage,
Une nuit, arrête un page,
Un page.... *et cætera!*

La répétition, *un page*, a de la grâce ;
N'est-ce pas? les Français...

LORD ORMOND.
Mylord, faites-moi grâce.
Je n'ai pas l'esprit fait à juger ce talent.

LORD ROCHESTER.
Vous, mylord? je vous tiens pour un juge excellent.
Et pour vous le prouver, à Votre Seigneurie
Je vais lire un quatrain nouveau :

Il se drape et prend un accent emphatique.

« Belle Égérie!... »

Il s'interrompt.

Devinez, je vous prie, à qui c'est adressé?

LORD ORMOND.
Mylord, l'instant de rire, il me semble, est passé.

A part.

Charle est fou comme lui, corps-Dieu! de me l'adjoindre!

LORD ROCHESTER.
Mais c'est fort sérieux, et ce n'est pas le moindre
De mes quatrains. D'ailleurs l'objet est si charmant!
C'est pour Francis Cromwell.

LORD ORMOND.
Francis Cromwell!

LORD ROCHESTER.
Vraiment!
J'en suis fort amoureux.

LORD ORMOND.
De la plus jeune fille
De Cromwell!

LORD ROCHESTER.
De Cromwell! elle est, d'honneur, gentille.
Que dis-je? c'est un ange enfin!

LORD ORMOND.
De par le ciel!
Lord Rochester épris de...

LORD ROCHESTER.
De Francis Cromwell.
A votre étonnement sans peine je devine
Que vous n'avez pas vu cette beauté divine.
Dix-sept ans, cheveux noirs, grand air, blancheur des lis,
Et de si belles mains! et des yeux si jolis!
Mylord! une sylphide! une nymphe! une fée!
C'est hier que je l'ai vue. Elle était mal coiffée;
N'importe! tout est bien, tout lui sied, tout lui va!
On dit que l'autre mois dans Londre elle arriva,
Et que, loin de Cromwell, par sa tante élevée,
Elle porte en son cœur la loyauté gravée,
Qu'elle aime fort le roi.

LORD ORMOND.
Pur conte, Rochester!
Mais où l'avez-vous vue?

LORD ROCHESTER.
Hier même, à Westminster,
A ce banquet royal que la cité de Londre
Donnait au vieux Cromwell (Dieu veuille le confondre!).
J'étais fort curieux de voir le Protecteur.
Mais quand, de son estrade atteignant la hauteur,
J'eus aperçu Francis, si belle et si modeste,
Immobile et charmé, je n'ai plus vu le reste.

Ivre, en vain en tous sens par la foule poussé,
Mon œil au même objet restait toujours fixé;
Et je n'aurais pu dire, en sortant de la fête,
Si Cromwell en parlant penche ou lève la tête,
S'il a le front trop bas ou bien le nez trop long,
Ni s'il est triste ou gai, laid ou beau, noir ou blond.
Je n'ai dans tout cela rien vu, rien, qu'une femme,
Et depuis cette vue, oui, mylord, sur mon âme,
Je suis fou!

LORD ORMOND.

Je vous crois.

LORD ROCHESTER.

Voici mon madrigal.
C'est dans le goût nouveau...

LORD ORMOND.

Cela m'est fort égal.

LORD ROCHESTER.

Égal! non pas vraiment. Vous savez bien qu'en somme
Shakspeare est un barbare et Vithers un grand homme.
Lit-on dans *Henri-Huit* un seul rondeau galant?
Le goût anglais fait place au français; le talent...

LORD ORMOND, *à part.*

Peste du goût anglais! du goût français! du diable!
Du quatrain! sa folie est irrémédiable!

Haut.

Excusez-moi, mylord. A parler nettement,
Vous devriez plutôt, dans un pareil moment,
Me donner quelque avis, me dire où nous en sommes,
Combien au rendez-vous viendront de gentilshommes,
Si l'on peut dans Lambert voir un appui réel,
Que chanter des quatrains aux filles de Cromwell?

LORD ROCHESTER.

Mylord est vif!... Je puis sans trahison, j'espère,
Être épris d'une fille.

LORD ORMOND.

Et l'êtes-vous du père?

LORD ROCHESTER.

Vous vous fâchez? vraiment, je ne vois pas pourquoi.
Mon histoire, à coup sûr, amuserait le roi.
Dans sa fille à Cromwell je fais encor la guerre.
Et d'ailleurs avec lui je ne me gêne guère.
Sans nous être jamais rencontrés, que je crois,
Nous avons eu tous deux pour maîtresse à la fois
Cette lady Dysert, qui, cessant le scandale,
Va, dit-on, épouser ce bon lord Lauderdale.

LORD ORMOND.

Je n'aurais jamais cru qu'on pût calomnier
Cromwell; mais il est chaste, et pourquoi le nier?
D'un vrai réformateur il a les mœurs austères.

LORD ROCHESTER, *riant.*

Lui! cette austérité cache bien des mystères!
Et le vieil hypocrite a, par plus d'un côté,
Prouvé qu'un puritain touche à l'humanité.
Revenons, s'il vous plaît, au quatrain.

LORD ORMOND, *à part.*

Par Saint-George!
Il me poursuit encor, le quatrain sur la gorge!

Haut et avec solennité.

Écoutez, lord Wilmot, comte de Rochester,
Vous êtes jeune, et moi, je vieillis, mon très-cher.
J'ai les traditions de la chevalerie.
C'est pourquoi j'ose dire à Votre Seigneurie
Que tous ces madrigaux, sonnets, quatrains, rondeaux,
Chansons, dont à Paris s'amusent les badauds,
Sont bons, comme une chose entre nous dédaignée,
Pour les bourgeois, et gens de petite lignée.
Des avocats en font, mylord! mais vos égaux
Rougiraient d'aligner quatrains et madrigaux.
Mylord, vous êtes noble, et de noblesse ancienne.
Votre écusson supporte, autant qu'il m'en souvienne,
La couronne de comte et le manteau de pair,
Avec cette légende : — *Aut nunquam aut semper.* —
Je sais mal le latin, s'il faut que je le dise;
Mais en anglais, voici le sens de la devise :
— *Soyez l'appui du roi, de vos droits féodaux,*
*Et ne composez pas de vers et de rondeaux :*
*C'est le lot du bas peuple!* — Ainsi, lord d'Angleterre,
Ne faites plus, soigneux du rang héréditaire,
Ce que dédaignerait le moindre baronnet
Ou hobereau, portant gambière et bassinet!
Plus de vers!

LORD ROCHESTER.

De par Dieu! c'est un arrêt en forme
Que cela! je conviens que ma faute est énorme.
Mais entr'autres rimeurs, tous gens du plus bas lieu,
J'ai pour complice Armand Duplessis Richelieu,
Le cardinal-poëte; et moi, — pourquoi le taire?
La licorne du roi, le lion d'Angleterre
Seraient les lambrequins de mes deux écussons,
Que je ferais encor des vers et des chansons!

A part.

Le bon vieux gentilhomme est d'une humeur de dogue.

Il regarde à la porte et s'écrie :

Ha! venez varier un peu le dialogue,
Davenant!

Entre Davenant. Simple costume noir, grand manteau et grand chapeau.

## SCÈNE IV.

LORD ORMOND, LORD ROCHESTER, DAVENANT.

LORD ROCHESTER, *courant à Davenant.*

Cher poëte, on vous attend ici
Pour vous lire un quatrain!

DAVENANT, *saluant les deux lords.*

C'est un autre souci
Qui m'amène. Que Dieu, mylords, vous accompagne

LORD ORMOND.

Vous apportez, monsieur, des ordres d'Allemagne?

DAVENANT.

Oui, je viens de Cologne.

LORD ORMOND.

Avez-vous vu le roi?

DAVENANT.

Non. Mais Sa Majesté m'a parlé.

LORD ORMOND.

Sur ma foi,
Je ne vous comprends pas.

DAVENANT.

Voici tout le mystère :
Avant d'autoriser mon départ d'Angleterre,
Cromwell me fit venir; il exigea de moi
Ma parole d'honneur de ne pas voir le roi :

Je le promis. A peine arrivé dans Cologne,
Je me souvins des tours qu'on m'apprit en Gascogne;
Et j'écrivis au roi de souffrir que la nuit
Je fusse, sans lumière, en sa chambre introduit.

LORD ROCHESTER, *riant.*

Vraiment!

DAVENANT, *à lord Ormond.*

Sa Majesté, qui daigna le permettre,
M'entretint, m'honora d'un ordre à vous remettre.
C'est ainsi que fidèle à mon double devoir,
J'ai su parler au roi, sans toutefois le voir.

LORD ROCHESTER, *riant plus fort.*

Ah! Davenant! la ruse est bien des mieux ourdies.
Ce n'est pas la moins drôle entre vos comédies.

LORD ORMOND, *à part.*

Drôle! je n'entends pas chicaner sur ce point :
Au serment d'un poëte on ne regarde point;
Mais ces subtilités, que d'autres noms je nomme,
Ne satisferaient pas l'honneur d'un gentilhomme.

A Davenant.

Et l'ordre écrit du roi?

DAVENANT.

Je le porte toujours
Au fond de mon chapeau, dans un sac de velours.
Là, du moins, je suis sûr que nul ne l'ira prendre.

Il tire de son chapeau un sac de velours cramoisi, en extrait un parchemin scellé, et le remet à lord Ormond, qui le reçoit à genoux et l'ouvre après l'avoir baisé avec respect.

LORD ROCHESTER, *bas à Davenant.*

Pendant qu'il lit cela, je veux vous faire entendre
Des vers...

LORD ORMOND, *lisant, moitié haut, moitié bas.*

« Jacques Butler, notre digne et féal
» Comte et marquis d'Ormond... Il faut qu'à White-Hall
» Jusqu'auprès de Cromwell Rochester s'introduise... »

LORD ROCHESTER.

A merveille! le roi veut-il que je séduise
Sa fille?...

A Davenant.

Mon quatrain célèbre ses appas.

LORD ORMOND, *continuant de lire.*

« Qu'on mêle un narcotique au vin de ses repas...
» ... Endormi, dans son lit il faut qu'on l'investisse...
» Nous l'amener vivant... Nous nous ferons justice.
» D'ailleurs en Davenant ayez toujours crédit.
» C'est notre bon plaisir. Vous le tiendrez pour dit.
» CHARLES, roi. »

Il remet avec le même cérémonial la lettre royale à Davenant, qui la baise, la replace dans le sac de velours, et cache le tout dans son chapeau.

— Mais la chose est plus facile à dire
Qu'à faire en vérité. Comment diable introduire
Rochester chez Cromwell? Il faudrait être adroit!...

DAVENANT.

Je connais chez Cromwell un vieux docteur en droit,
Un certain John Milton, secrétaire-interprète,
Aveugle, assez bon clerc, mais fort méchant poëte.

LORD ROCHESTER.

Qui? ce Milton, l'ami des assassins du roi,
Qui fit l'*Iconoclaste*, et je ne sais plus quoi!
L'antagoniste obscur du célèbre Saumaise!

DAVENANT.

D'être de ses amis aujourd'hui je suis aise.
Il manque au Protecteur un chapelain, je croi...

Montrant Rochester.

Milton peut à mylord faire obtenir l'emploi.

LORD ORMOND, *riant.*

Rochester chapelain! la mascarade est drôle!

LORD ROCHESTER.

Et pourquoi non, mylord? je sais jouer un rôle
Dans une comédie; et j'ai fait le larron,
— Vous savez, Davenant? — dans le *Roi bûcheron*.
D'un docteur puritain je prends le personnage.
Il suffit de prêcher jusqu'à se mettre en nage,
Et de toujours parler du Dragon, du Veau d'Or,
Des flûtes de Jezer et des antres d'Endor.
Pour entrer chez Cromwell, d'ailleurs, la voie est sûre.

DAVENANT.

Il s'assied à table et écrit un billet.

Avec ce mot de moi, mylord, je vous assure
Qu'au vieux diable Milton vous recommandera,
Et que pour chapelain le diable vous prendra.

LORD ROCHESTER.

Je verrai Francis!

Il avance la main avec empressement pour prendre la lettre de Davenant.

DAVENANT.

Mais souffrez que je la plie.

LORD ROCHESTER.

Francis!

LORD ORMOND, *à lord Rochester.*

Pour la petite, au moins, pas de folie.

LORD ROCHESTER.

Non, non!

A part.

Si je pouvais lui glisser mon quatrain!
Un quatrain quelquefois met les choses en train.

Haut à Davenant.

Çà! dans la place admis, que me faudra-t-il faire?

DAVENANT, *lui remettant une fiole.*

Voici dans cette fiole un puissant somnifère.
On sert toujours le soir au futur souverain
De l'hypocras, où trempe un brin de romarin.
Mêlez-y cette poudre, et séduisez la garde
De la porte du parc.

S'adressant à Ormond.

Le reste nous regarde.

LORD ORMOND.

Mais pourquoi donc le roi veut-il qu'un coup de main
Enlève cette nuit Cromwell, qui meurt demain?
Sa mort par les siens même est jurée...

DAVENANT.

Au contraire.
Aux coups des puritains le roi veut le soustraire.
Il veut se passer d'eux. D'ailleurs, il est souvent
Bon d'avoir pour ôtage un ennemi vivant.

LORD ROCHESTER.

Et de l'argent?

DAVENANT.

Un brick, mouillé dans la Tamise,
Porte une somme en or qui nous sera transmise;
Et pour tout cas urgent, Manassé, juif maudit,
Nous ouvre au denier douze un généreux crédit.

LORD ORMOND.

Fort bien.

DAVENANT.

Gardons toujours l'appui des têtes-rondes.

Nous ébranlons un chêne aux racines profondes!
Que leur concours nous reste, et que le vieux renard,
S'il trompe nos filets, tombe sous leur poignard!

LORD ROCHESTER.

Bien dit, cher Davenant! voilà des mots sonores!
C'est bien en vrai poëte user des métaphores!
Cromwell à la fois *chêne* et *renard!* c'est très-beau.
Un regard *poignardé!* — Vous êtes le flambeau
Du Pinde anglais! aussi je réclame, mon maître,
Votre avis...

LORD ORMOND, *à part.*

Le quatrain sur l'eau va reparaître.

LORD ROCHESTER.

Sur des vers qu'hier soir...

LORD ORMOND.

Mylord, est-ce l'endroit?...

LORD ROCHESTER, *à part.*

Que tous ces grands seigneurs sont d'un génie étroit!
Qu'un lord ait par hasard de l'esprit, il déroge!

DAVENANT, *à Rochester.*

Mylord, quand Charles-Deux sera dans Windsor-Loge,
Vous nous direz vos vers, et sur ces mêmes bancs
Nous convirons Withers, Waller et Saint-Albans. —
Vous plairait-il, mylord, qu'à présent je m'abstinsse?...

LORD ORMOND.

Oui, conspirons en paix!

A Davenant.

— C'est parler comme un prince,
Monsieur! —

A part.

Wilmot devrait mourir de honte, oui,
Davenant, le poëte! est bien moins fou que lui.

LORD ROCHESTER, *à Davenant.*

Vous ne voulez donc pas écouter?...

DAVENANT.

Mais je pense
Que mylord Rochester lui-même m'en dispense.
Nous avons plusieurs points à discuter touchant
Notre complot...

LORD ROCHESTER.

Monsieur croit mon quatrain méchant!
Parce qu'on n'a pas fait des *tragi-comédies!*...
Des *mascarades!*... — Soit, monsieur! —

A part.

Des rapsodies!
C'est jalousie, au moins, s'il se récuse!

DAVENANT.

Eh quoi?
Mylord se fâcherait?...

LORD ROCHESTER.

Au diable! laissez-moi.

DAVENANT.

Ah! je ne pensais pas vous blesser, sur ma vie!

LORD ORMOND.

Veuillez, mylord!...

LORD ROCHESTER, *se détournant.*

L'orgueil!

DAVENANT.

Mylord, daignez...

LORD ROCHESTER, *le repoussant.*

L'envie!

LORD ORMOND, *vivement.*

Saint-George! à la douceur je ne suis pas enclin.
Pour une goutte d'eau déborde un vase plein.
— Mylord! — Le pire fat qui dans Paris s'étale,
Le dernier dameret de la Place-Royale,
Avec tous ses plumets sur son chapeau tombants,
Son rabat de dentelle et ses nœuds de rubans,
Sa perruque à tuyaux, ses bottes évasées,
A l'esprit, moins que vous, plein de billevesées!

LORD ROCHESTER, *furieux.*

Mylord, vous n'êtes point mon père!... A vos discours
Vos cheveux gris pourraient porter un vain secours.
Votre parole est jeune, et nous fait du même âge.
Vous me rendrez, pardieu, raison de cet outrage!

LORD ORMOND.

De grand cœur! — Votre épée au vent, beau damoiseau!

Ils tirent tous deux leurs épées.

D'honneur! je m'en soucie autant que d'un roseau!

Ils croisent leurs épées.

DAVENANT, *se jetant entre eux.*

Mylords, y pensez-vous? — La paix! la paix sur l'heure!

LORD ROCHESTER, *ferraillant.*

L'ami! la paix est bonne, et la guerre est meilleure.

DAVENANT, *s'efforçant toujours de les séparer.*

Si le crieur de nuit vous entendait?...

On frappe à la porte.

Je croi
Qu'on frappe...

On frappe plus fort.

Au nom de Dieu, mylords!

Les combattants continuent.

Au nom du roi!

Les deux adversaires s'arrêtent et baissent leurs épées. On frappe.

Tout est perdu! — La garde est peut-être appelée.
Paix!

Les deux lords remettent leurs épées dans le fourreau, leurs grands chapeaux sur leur tête, et s'enveloppent de leurs capes. On frappe encore. Davenant va ouvrir.

## SCÈNE V.

LES MÊMES; CARR, *costume complet de tête-ronde.*

Il s'arrête gravement sur le seuil de la porte, et salue les trois cavaliers de la main, sans ôter son chapeau.

CARR.

N'est-ce pas ici, mes frères, l'assemblée
Des saints?

DAVENANT, *lui rendant son salut.*

Oui.

Bas à Ormond.

— C'est ainsi que se nomment entr'eux
Ces damnés puritains. —

Haut à Carr.

Soyez le bien heureux,
Le bien venu, mon frère, en ce conventicule.

Carr s'approche lentement.

LORD ORMOND, *bas à lord Rochester.*

Notre accès belliqueux était fort ridicule,
Mylord. Restons-en là. J'avais le premier tort.
Soyons amis.

LORD ROCHESTER, *s'inclinant.*

Je suis à vos ordres, mylord.

LORD ORMOND.

Comte, ne pensons plus qu'au roi, dont le service
A besoin que ma main à la vôtre s'unisse.

LORD ROCHESTER.

Marquis, c'est un bonheur pour moi, comme un devoir.

Ils se serrent la main.

Eh ! n'est-ce pas assez, juste Dieu, que d'avoir
Sur le corps, par l'effet de nos guerres fatales,
Exil, proscriptions, sentences capitales,
Sa tête mise à prix, vendue, *et cætera*,

Il désigne du geste son déguisement.

Et ce chapeau de feutre, et ce manteau de drap?

CARR.

Il fait lentement quelques pas, joint les mains sur sa poitrine, lève ses yeux au ciel, puis les promène tour à tour sur les trois cavaliers.

Frères, continuez! — Quand au prêche j'arrive,
Je suis du saint banquet le moins digne convive.
Que nul pour le vieux Carr ne se lève!... Je vois
Que ce bruit, qu'au dehors m'ont apporté vos voix,
Était un doux combat d'armes spirituelles.

LORD ROCHESTER, *à part*.

Peste!

CARR, *poursuivant*.

Ces luttes-là me sont habituelles;
Reprenez ces combats qui nourrissent l'esprit.

LORD ROCHESTER, *bas à Davenant*.

Ou le font rendre.

DAVENANT, *de même*.

Paix, mylord!

CARR, *continuant*.

Il est écrit :
« *Allez tous par le monde, et prêchez ma parole!* »

LORD ROCHESTER, *bas à Davenant*.

Je vais de chapelain étudier mon rôle.

CARR, *après une pause*.

J'ai du long parlement mérité le courroux.
Depuis sept ans la Tour me tient sous les verroux,
Pleurant nos libertés sous Cromwell disparues.
Ce matin, mon geôlier m'ouvre et dit: « *Aux Trois-Grues*,
» On t'attend. Israël convoque ses tribus;
» On va détruire enfin Cromwell et les abus.
» Va! » Je vais, et j'arrive à votre porte amie,
Comme autrefois Jacob en Mésopotamie.
Salut! mon âme attend vos paroles de miel,
Comme la terre sèche attend les eaux du ciel.
La malédiction me souille et m'enveloppe.
Donc, purifiez-moi, frères, avec l'hysope;
Car si vos yeux vers moi ne tournent leur flambeau,
Je serai comme un mort qui descend au tombeau!

LORD ROCHESTER, *bas à Davenant*.

Quel terrible jargon!

DAVENANT, *bas à lord Rochester*.

C'est de l'apocalypse.

CARR.

Mon âme veut le jour!

LORD ROCHESTER, *à part*.

Fais donc cesser l'éclipse!

LORD ORMOND, *bas à Davenant*.

Je démêle, au milieu de ses *donc*, de ses *car*,
Qu'il nous vient de la Tour et qu'il s'appelle Carr.
C'est un des conjurés que Barksthead nous envoie.
Ce Carr est un sectaire, un vieil oiseau de proie.
Dans la rébellion, assisté de Strachan,
Du camp parlementaire il sépara son camp.
Le parlement le fit mettre à la Tour de Londre.
Mais, monsieur Davenant, ce qui va vous confondre,
C'est qu'il maudit Cromwell d'avoir par trahison
Dissous le parlement, qui le mit en prison.

DAVENANT, *bas*.

Est-il indépendant de l'espèce ordinaire?
Ranter? socinien?

LORD ORMOND, *bas*.

Non, il est millenaire.
Il croit que pour mille ans les saints vont être admis
A gouverner tout seuls. — Les saints sont les amis!

CARR, *qui a paru absorbé dans une sombre extase*.

Frères, j'ai bien souffert! — On m'oubliait dans l'ombre,
Comme des morts d'un siècle en leur sépulcre sombre.
Le parlement, qu'hélas! j'ai moi-même offensé,
Par Olivier Cromwell avait été chassé;
Et captif, je pleurais sur la vieille Angleterre,
Semblable au pélican, près du lac solitaire;
Et je pleurais sur moi! par le feu du péché,
Mon front était flétri, mon bras était séché;
Je ressemblais, maudit du Dieu que je proclame,
A du bois, à demi consumé par la flamme.
Hélas! j'ai tant pleuré, membres du saint troupeau,
Que mes os sont brûlés et tiennent à ma peau.
Mais enfin le Seigneur me plaint et me relève.
Sur la pierre du temple il aiguise mon glaive.
Il va frapper Cromwell, et chasser de Sion
La désolation de la perdition!

LORD ROCHESTER, *bas à Davenant*.

Sur mon nom! la harangue est fort originale.

CARR.

Je reprends parmi vous ma robe virginale.

LORD ROCHESTER, *à part*.

Tudieu!

CARR.

Guidez mes pas dans le chemin étroit;
Et glorifiez-vous, vous dont le cœur est droit!
Les mille ans sont venus. Les saints que Dieu seconde,
De Gog jusqu'à Magog vont gouverner le monde.
Vous êtes saints!

LORD ROCHESTER, *poliment*.

Monsieur, vous nous faites honneur...

CARR, *avec enthousiasme*.

Les pierres de Sion sont chères au Seigneur.

LORD ROCHESTER.

Voilà parler!

CARR.

A moins que mon Dieu ne me touche,
Je suis comme un muet qui n'ouvre point la bouche.
C'est vous que mon oreille écoutera toujours,
Car la manne céleste abonde en vos discours!

Montrant Ormond.

Dites-moi, vous étiez d'opinions diverses?
Sur quel texte roulaient vos saintes controverses?

LORD ROCHESTER.

Tout à l'heure, monsieur? — C'était sur un verset...

A part.

Pardieu! si mon quatrain par hasard lui plaisait?
Il m'écoute déjà d'une ardeur sans pareille!
Quel poëte d'ailleurs pourrait voir une oreille
S'ouvrir si largement, sans y jeter des vers?
Risquons le madrigal, à tort comme à travers!
D'abord faisons-le boire. On sait qu'au bruit des verres

Se dérident parfois nos puritains sévères. —

Haut.

Monsieur doit avoir soif?

CARR.

Jamais! ni soif, ni faim!
Car je mange la cendre, ami, comme du pain.

LORD ROCHESTER, *à part.*

Il peut bien manger seul, si c'est ainsi qu'il dîne.
N'importe!

Haut.

Hôte! garçon!

Un garçon de taverne paraît.

Un broc de muscadine,
Du vin, de l'hypocras!

Le garçon garnit une table de brocs et y pose deux gobelets d'étain. Carr et Rochester y prennent place. Carr se verse à boire le premier et en offre au cavalier qui continue :

Vous demandiez, — Merci! —
Quel texte tout à l'heure on discutait ici?
Monsieur, c'est un quatrain...

CARR.

Un quatrain?

LORD ROCHESTER.

Oui, sans doute.

CARR.

Quatrain! qu'est cela?

LORD ROCHESTER.

C'est... comme un psaume.

CARR.

Ah! j'écoute.

LORD ROCHESTER.

Vous me direz, monsieur, ce que vous en pensez.
« — Belle Égérie!... » Ah!... celle à qui sont adressés
Ces vers, a nom Francis; mais ce nom trop vulgaire
Au bout d'un vers galant ne résonnerait guère.
Il fallait le changer; j'ai longtemps balancé
Entre Griselidis et Parthénolycé.
Puis enfin j'ai choisi le doux nom d'Égérie
Qui du sage Numa fut la nymphe chérie.
Il fut législateur, je suis du parlement;
Cela convenait mieux. Ai-je fait sagement?
Jugez-en; mais voici l'amoureuse épigramme :

Il prend un air galant et langoureux.

— « Belle Égérie! hélas! vous embrasez mon âme.
» Vos yeux, où Cupidon allume un feu vainqueur,
» Sont deux miroirs ardents qui concentrent la flamme
» Dont les rayons brûlent mon cœur! »
— Qu'en dites-vous?

Carr, qui a écouté d'abord avec attention, puis avec un sombre mécontentement, se lève et renverse la table.

CARR.

Démons! damnation! injure!
Me pardonnent le ciel et les saints, si je jure!
Mais comment de sang-froid entendre à mes côtés
Déborder le torrent des impudicités?
Fuis! va-t'en, bethsamite! impur madianite!
Amalécite!

LORD ROCHESTER, *riant.*

Ah Dieu! que de rimes en *ite!* —
Un autre original, plus amusant qu'Ormond!

CARR, *indigné.*

Tu m'as, comme Satan, conduit au haut du mont,
Et ta langue m'a dit : — « Tu sors d'un jeûne austère :
» As-tu soif? à tes pieds je mets toute la terre. »

LORD ROCHESTER.

Je vous ai seulement offert un coup de vin.

CARR.

Et moi qui l'écoutais comme un esprit divin!
Moi, dont l'âme s'ouvrait à sa bouche rusée,
Comme un lis de Saron aux gouttes de rosée!
Au lieu des purs trésors d'un cœur chaste et serein,
Il me montre une plaie!

LORD ROCHESTER.

Une plaie! un quatrain?

CARR, *s'animant de plus en plus.*

Une plaie effroyable où l'on voit le papisme,
L'amour, l'épiscopat, la volupté, le schisme!
Un incurable ulcère où Moloch-Cupidon
Verse avec Astarté ses souillures!...

LORD ROCHESTER.

Pardon!
Ce n'est pas Astarté, monsieur, c'est Égérie.

CARR.

Ta bouche est un venin dont mon âme est flétrie.
Retirez-vous de moi, vous tous qui commettez
Les fornications et les iniquités!
Vous desséchez mes os jusque dans leur moelle!
Mais les saints prévaudront! — Votre engeance cruelle
Ne les courbera point ainsi que des roseaux;
Et quand déborderont enfin les grandes eaux,
Elles n'atteindront pas à leurs pieds!

LORD ROCHESTER.

Tu radotes!
A quoi vous serviraient alors vos grandes bottes?
S'il ne pleut point sur vous, pourquoi ces grands chapeaux?

CARR, *avec amertume.*

D'un fils de Zerviah c'est bien là le propos!

En ce moment le manteau de Rochester s'entr'ouvre et laisse apercevoir son riche costume chargé de nœuds, de lacs d'amour et de pierreries. Carr y jette un coup d'œil scandalisé, et poursuit :

Mais oui! — Oui, c'est un mage! un sphinx à face d'homme,
Vêtu, paré, selon la mode de Sodome!
Satan ne porte pas autrement son pourpoint.
Il se pavane aussi, des manchettes au poing,
Couvre son pied fourchu, de peur qu'on ne le voie,
De souliers à rosette et de chausses de soie,
Et met sa jarretière au-dessus du genou!
Ces bijoux, ces anneaux, consacrés à Wishnou,
De l'idole Nabo sont autant d'amulettes;
Et pour que l'enfer rie à toutes ces toilettes,
Derrière son oreille il étale au grand jour
L'abomination de la *tresse d'Amour!*

LORD ORMOND.

Fous!

CARR, *au comble de l'indignation.*

Non, ce ne sont pas des saints!

LORD ROCHESTER, *riant.*

Tu t'en désistes?

CARR.

C'est un club de démons, un sabbat de papistes!
Ce sont des cavaliers! sortons!

LORD ROCHESTER.

Adieu, mon cher.

CARR, *se dirigeant vers la porte.*

Mes pieds marchent ici sur les charbons d'enfer!

## SCÈNE VI.

LES MÊMES; LE COLONEL JOYCE, LE MAJOR GÉNÉRAL HARRISON, LE CORROYEUR BAREBONE, LE LIEUTENANT GÉNÉRAL LUDLOW, LE COLONEL OVERTON, LE COLONEL PRIDE, LE SOLDAT SYNDERCOMB, LE MAJOR WILDMAN, LES DÉPUTÉS GARLAND, PLINLIMMON ET AUTRES PURITAINS.

Ils entrent comme processionnellement, enveloppés de manteaux. Chapeaux rabattus, grandes bottes, longues épées qui soulèvent le bord postérieur de leurs manteaux.

LE COLONEL JOYCE, *arrêtant Carr.*

Hé bien! que fais-tu donc? tu pars quand on arrive?

CARR.

Joyce, on t'a trompé! n'entre pas dans Ninive!
Sors de ce lieu maudit! — Barebone, Harrison! —
Ce sont des cavaliers, non des saints. — Trahison! —

LE COLONEL JOYCE, *bas à Carr.*

Mais ces cavaliers-là, mon vieux Carr, sont des nôtres.
Il faut bien employer leurs bras, à défaut d'autres.
Ce sont nos alliés!

CARR.

Mort au parti royal!
Point d'alliance avec les fils de Bélial!

LE COLONEL JOYCE, *à Overton.*

Il est encor bien simple!

A Carr.

Allons, reste ici! reste!

CARR, *se résignant d'un air sombre.*

Oui, pour vous préserver de leur contact funeste.

Les trois cavaliers se sont assis à une table à droite du théâtre. Les puritains groupés à gauche paraissent s'entretenir à voix basse, et lancent de temps en temps des regards de haine sur les cavaliers. — On doit supposer durant toutes les scènes qui suivent qu'il y a assez d'espace entre les deux groupes de conjurés, pour que ce qui se dit dans l'un ne soit pas nécessairement entendu par l'autre. Carr seul paraît observer constamment les cavaliers; mais il se tient un peu à l'écart des autres têtes-rondes.

LORD ORMOND, *bas à Davenant.*

Ce poltron de Lambert tarde à venir!... Il faut
Qu'en rêve cette nuit il ait vu l'échafaud.

LORD ROCHESTER, *bas aux deux autres.*

Nos bons amis les saints ont la mine bien sombre!
Nous ne sommes que trois, et, par saint Paul! leur [nombre
Devient inquiétant!... —

Il regarde à la porte.

Mais voici du renfort,
Sedley, — Roseberry, — lord Drogheda, — Clifford... —

LORD ORMOND, *se levant.*

Et l'illustre Jenkins, que le tyran écoute,
Tout en persécutant sa vertu qu'il redoute!

## SCÈNE VII.

LES MÊMES; SEDLEY, LORD DROGHEDA, LORD ROSEBERRY, SIR PETERS DOWNIE, LORD CLIFFORD, *cavaliers couverts de manteaux et de chapeaux à la puritaine;* LE DOCTEUR JENKINS, *vieillard vêtu de noir,* ET AUTRES ROYALISTES.

Les cavaliers entrent pêle-mêle et en tumulte; le docteur Jenkins a seul une démarche grave et sévère.

LORD ROSEBERRY, *gaiement.*

Rochester! lord Ormond! Davenant! qu'il fait chaud!

CARR, *dans un coin du théâtre et à part.*

Rochester! lord Ormond!

LORD ORMOND, *bas et avec un coup d'œil mécontent, à lord Roseberry.*

Dites nos noms moins haut!

LORD ROSEBERRY, *bas et regardant de côté les têtes-rondes.*

Ah! je ne voyais pas ces corbeaux!

LORD ORMOND, *bas à Roseberry.*

D'aventure.
Prenez garde, mylord, d'être un jour leur pâture!

Les cavaliers s'approchent de la table où étaient assis Ormond, Rochester et Davenant. Ils remarquent la table et les pots d'étain que Carr a renversés.

LORD CLIFFORD, *gaiement.*

Quoi! les tables déjà par terre, que je crois?
On a donc commencé? — Mais deux verres pour trois?
Qui jeûne d'entre vous? — Réparons ce désordre,

Il relève la table, et appelle un garçon de taverne qui la couvre de nouveaux brocs de bière et de vin. Les jeunes cavaliers s'empressent de s'y asseoir.

J'ai faim et soif.

CARR, *à part et avec indignation.*

Ils n'ont de bouches que pour mordre.
Ces païens! *faim et soif!* c'est leur hymne éternel.
Ils sont ensevelis dans l'appétit charnel!

## SCÈNE VIII.

LES MÊMES; SIR RICHARD WILLIS, *costume des vieux cavaliers, barbe blanche, air souffrant.*

LORD ORMOND.

Sir Richard Willis!

Tous les cavaliers se lèvent et vont à sa rencontre. Il paraît marcher avec peine. Roseberry et Rochester lui offrent le bras et l'aident.

SIR RICHARD WILLIS, *aux cavaliers qui l'entourent.*

Libre un instant de sa chaine,
Chers amis, jusqu'à vous le vieux Richard se traine.
Hélas! vous me voyez faible et souffrant toujours
Des persécutions qui pèsent sur mes jours.
Mes yeux de la lumière ont perdu l'habitude;
Tant de me tourmenter Cromwell fait son étude!

LORD ORMOND.

Mon pauvre et vieil ami!

SIR RICHARD WILLIS.

Mais ne me plaignez pas.
Si, presque dans la tombe amené pas à pas,
Mon bras meurtri de fers, qu'un saint zèle ranime,
Concourt à relever le trône légitime;
Ou si le ciel permet que, confessant ma foi,
Mon reste de vieux sang coule encor pour mon roi!

LORD ORMOND.

Sublime loyauté!

LORD ROCHESTER.

Dévoûment vénérable!

SIR RICHARD WILLIS.

Ah! je suis d'entre vous le moins considérable.
Je n'ai d'autre bonheur, — oui, — que d'avoir été
Des serviteurs du roi le plus persécuté!

LE DOCTEUR JENKINS.

Qu'en exemples d'honneur vos vertus sont fécondes!

SIR RICHARD WILLIS, *après un geste de modestie.*

Mais qu'attendons-nous donc? — Voici nos têtes-rondes?

LORD ORMOND.

Lambert nous manque encor. — Les lâches sont tardifs.

LORD ROCHESTER, *buvant, aux lords Roseberry et Clifford.*

Qu'avec leurs feutres noirs coupés en forme d'ifs
Nos saints sont précieux!

SIR RICHARD WILLIS, *à Ormond.*

Qui sont tous ces sectaires?

LORD ORMOND.

Là-bas, c'est Plinlimmon, Ludlow, parlementaires;
Carr, qui nous suit d'un œil de haine et de frayeur;
Le *damné* Barebone, inspiré corroyeur...

SIR RICHARD WILLIS.

Quel est ce Barebone?

DAVENANT, *bas à sir Richard.*

Ah! c'est un homme unique.
Barebone, ennemi du pouvoir tyrannique,
Corroyeur de nos saints, tapissier de Cromwell,
Comme à deux râteliers mange à ce double autel.
Il prépare à la fois le massacre et la fête.
De Cromwell couronné sa voix proscrit la tête,
Et le couronnement se marchande avec lui.
Le brave homme, à deux fins se vouant aujourd'hui,
Travaille, en louant Dieu, pour les pompes du diable.
Marchand officieux et saint impitoyable,
Son fanatisme à Noll, qu'il sert de son crédit,
Vend le plus cher qu'il peut ce trône qu'il maudit.

SIR RICHARD WILLIS.

Son frère fut-il pas orateur de la Chambre?

DAVENANT.

Oui, du feu parlement dont lui-même fut membre.

SIR RICHARD WILLIS, *à lord Ormond.*

Les autres?

LORD ORMOND.

Harrison, régicide; Overton,
Régicide; Garland, régicide...

LORD CLIFFORD.

Dit-on.
Qui des trois est Satan?—

LORD ORMOND.

Paix, mylord! — Là, déclame
Le ravisseur du roi, Joyce?...

LORD ROSEBERRY.

Race infâme!

LORD ROCHESTER.

Que j'aurais de plaisir à chamailler un peu
Ces têtes-rondes-là qui vont outrageant Dieu!
Que je voudrais, pour prix de leurs pieuses veilles,
Les arrondir encore, en coupant leurs oreilles!
Et quel doux passe-temps je me serais promis
D'attaquer ces coquins, — s'ils n'étaient nos amis!

## SCÈNE IX.

LES MÊMES; LE LIEUTENANT GÉNÉRAL LAMBERT, *simple costume des autres têtes-rondes, longue épée à large garde de cuivre.*

A l'arrivée de Lambert, les têtes-rondes s'inclinent avec déférence.

LORD ORMOND.

Enfin, voici Lambert!

CARR, *à part.*

Quel bizarre mystère!

LE GÉNÉRAL LAMBERT.

Salut aux vieux amis de la vieille Angleterre.

LORD ORMOND, *à ses adhérents.*

Le moment va sonner de risquer le grand coup.
Concluons l'alliance et déterminons tout!

Il s'avance vers Lambert, qui vient à sa rencontre.

Jésus crucifié! —

LE GÉNÉRAL LAMBERT.

Pour le salut des hommes! —
Nous sommes prêts.

LORD ORMOND.

Sous moi j'ai trois cents gentilshommes,
Dont voici les chefs. — Quand frappons-nous le maudit?

LE GÉNÉRAL LAMBERT.

Quand est-il roi?

LORD ORMOND.

Demain.

LE GÉNÉRAL LAMBERT.

Frappons demain.

LORD ORMOND.

C'est dit!

LE GÉNÉRAL LAMBERT.

C'est dit.

LORD ORMOND.

L'heure?

LE GÉNÉRAL LAMBERT.

Midi.

LORD ORMOND.

Le lieu?

LE GÉNÉRAL LAMBERT.

Westminster même.

LORD ORMOND.

Alliance?

LE GÉNÉRAL LAMBERT.

Amitié!

Ils se serrent un moment la main.

A part.

— J'aurai le diadème!
Quand tu m'auras servi, comme j'aurai voulu,
L'échafaud de Capell n'est pas si vermoulu
Qu'il ne supporte encore un billot pour ta tête!

LORD ORMOND, *à part.*

Il croit marcher au trône, et son gibet s'apprête!

Une pause.

LE GÉNÉRAL LAMBERT, *à part.*

Allons! c'en est donc fait... me voilà compromis!
Ils m'ont choisi pour chef! — Pourquoi l'ai-je permis?...
Ah! n'importe! avançons. — Ma crainte est ridicule;
Et sait-on où l'on va, d'ailleurs, quand on recule?
Parlons. —

Il croise les bras sur sa poitrine et lève les yeux au ciel. Les puritains prennent leur attitude d'extase et de prières. Les cavaliers sont assis à table; les jeunes boivent joyeusement. Ormond, Willis, Davenant et Jenkins paraissent seuls écouter la harangue de Lambert.

Pieux amis! il nous est parvenu,
Que, nonobstant ce peuple et son droit méconnu,
Un homme, qui se dit protecteur d'Angleterre,
Veut s'arroger des rois le titre héréditaire.
C'est pourquoi nous venons à vous, vous demandant
S'il convient de punir cet orgueil impudent;
Et si vous entendez, vengeant par votre épée
Notre antique franchise abolie, usurpée,
Porter l'arrêt de mort, sans merci ni pardon,

Contre Olivier Cromwell, du comté d'Huntingdon,
Écuyer?

TOUS, *excepté Carr et Harrison.*

Oui, qu'il meure!

LES TÊTES-RONDES.

Exterminons le traître!

LES CAVALIERS.

Frappons l'usurpateur!

LE COLONEL OVERTON.

Point de roi!

LE GÉNÉRAL LAMBERT.

Point de maître!

LE MAJOR GÉNÉRAL HARRISON.

Permettez que j'expose un scrupule, humblement.
Notre oppresseur du ciel me semble un instrument;
Quoique tyran, il est indépendant dans l'âme;
Et peut-être est-ce lui que Daniel proclame,
Quand dans sa prophétie il dit: « *Les saints prendront*
» *Le royaume du monde, et le posséderont.* »

LE LIEUTENANT GÉNÉRAL LUDLOW.

Oui, le texte est formel. Mais le même prophète
Rassure, général, votre âme satisfaite.
Car Daniel, ailleurs, dit: « *Au peuple des saints*
» *Le royaume sera donné pour mes desseins.* »
Donc, nul ne doit le prendre avant qu'on ne le donne.

LE COLONEL JOYCE.

Puis, *le peuple des saints*, c'est nous!

LE MAJOR GÉNÉRAL HARRISON.

Je m'abandonne
A vos sagesses. — Mais, — en m'avouant vaincu,
Ludlow, je ne suis point pleinement convaincu
Que les textes cités aient le sens que vous dites;
Et, sur ces questions, au profane interdites,
Je voudrais avec vous quelque jour conférer.
Nous nous adjoindrions, pour en délibérer,
Plusieurs amis pieux, qui, touchant ces matières,
Pussent de leurs clartés seconder nos lumières.

LE GÉNÉRAL LUDLOW.

De grand cœur. Ce sera, s'il vous plaît, vendredi?

Harrison s'incline en signe d'adhésion.

LE GÉNÉRAL LAMBERT, *à part et comme absorbé dans ses réflexions.*

Ce que je leur disais, vraiment, est très-hardi!

LE COLONEL JOYCE, *montrant à Lambert un groupe de têtes-rondes qui est jusqu'alors resté isolé au fond du théâtre.*

Trois nouveaux conjurés sont là. — Leur bras s'indigne
De venir un peu tard travailler à la vigne;
Mais ces saints ouvriers se présentent à vous,
Sachant qu'il est écrit: « *Même salaire à tous!* »

LE GÉNÉRAL LAMBERT, *soupirant.*

Dites-leur d'approcher. —

Le groupe s'avance vers Lambert.

Quels sont vos noms, mes frères?

UN DES NOUVEAUX CONJURÉS.

*Quoi-que-puissent-tramer-ceux-qui-vous-sont-con-* [*traires-*
*Louez-Dieu*-PIMPLETON.

UN SECOND.

*Mort-au-péché*-PALMER.

UN TROISIÈME.

*Vis-pour-ressusciter*-JÉROBOAM-D'ÉMER.

LORD ROCHESTER, *bas à lord Roseberry.*

Que disent-ils?

LORD ROSEBERRY, *bas à lord Rochester.*

Ils ont l'habitude risible
D'entortiller leur nom d'un verset de la Bible.

LE GÉNÉRAL LAMBERT, *tenant une Bible ouverte.*

Vous jurez?...

LOUEZ-DIEU-PIMPLETON.

Nous, jurer!

MORT-AU-PÉCHÉ-PALMER.

Loin de nous tout serment!

VIS-POUR-RESSUSCITER-JÉROBOAM-D'ÉMER.

L'enfer seul les écoute, et le ciel les dément.

LOUEZ-DIEU-PIMPLETON.

Des blasphèmes païens que la foi nous délivre!

LE GÉNÉRAL LAMBERT.

Hé bien! vous promettez, — la main sur le saint livre, —

Il hésite.

D'immoler Cromwell.

TOUS TROIS, *la main sur la Bible.*

Oui!

LE GÉNÉRAL LAMBERT, *d'une voix plus forte.*

De nous prêter appui,
De vous taire et d'agir!

TOUS TROIS.

Nous le promettons, oui!

LE GÉNÉRAL LAMBERT.

Soyez les bien venus!

Les trois conjurés prennent place parmi les puritains.

LE COLONEL OVERTON, *bas à Lambert.*

Tout est en bonne route;
Courage! tout va bien.

LE GÉNÉRAL LAMBERT, *à part.*

Demain, j'aurai sans doute,
La couronne de plus, ou la tête de moins!

OVERTON, *lui montrant les conjurés.*

Regardez: — que d'amis, mylord!

LE GÉNÉRAL LAMBERT, *à part.*

Que de témoins!

SYNDERCOMB, *dans le groupe des conjurés.*

Meure Olivier Cromwell!

CARR, *aux têtes-rondes.*

Frères, quand votre glaive
Aura frappé Cromwell, réveillé dans son rêve,
Ce Baal renversé, qu'on adore à genoux,
Que ferez-vous après?

LE LIEUTENANT GÉNÉRAL LUDLOW, *pensif.*

Au fait, que ferons-nous?

LORD ORMOND, *à part.*

Je le sais!

LAMBERT, *embarrassé.*

Nous créerons un conseil, qui s'arrête
A dix membres au plus...

*A part.*

— Et qui n'ait qu'une tête!

HARRISON, *vivement.*

Dix membres! Général Lambert! — Mais c'est trop peu!
Soixante-dix, ainsi qu'au sanhédrin hébreu!
C'est le nombre sacré!

CARR.

Le pouvoir légitime,
C'est le Long Parlement, dispersé par un crime!

LE COLONEL JOYCE.

Un conseil d'officiers!

HARRISON, *s'échauffant.*

Croyez ce que je dis :
Il faut pour gouverner être soixante-dix!

LE CORROYEUR BAREBONE.

Pour l'Angleterre, amis, point de salut possible,
Tant qu'on ne voudra pas, réglant tout sur la Bible,
Imposer aux marchands, pour leurs gains épurés,
Le poids du sanctuaire et les nombres sacrés,
Et quittant pour Sion l'Égypte et la Chaldée,
Changer le pied en palme et la brasse en coudée.

LE DÉPUTÉ GARLAND.

C'est parler sensément.

LE COLONEL JOYCE.

Barebone est-il fou?
Taupe, qui ne voit rien au dehors de son trou!
Prendrait-il par hasard son comptoir pour un trône!
Son bonnet pour tiare, et pour sceptre son aune?

LE DÉPUTÉ PLINLIMMON, *à Joyce en lui montrant Barebone.*

Ne raillez pas. — L'esprit souvent l'inspire.

*A Barebone.*

Ami,
Je t'approuve.

BAREBONE, *se rengorgeant.*

Il faut, pour ne rien faire à demi,
Prendre en chaque comté les premiers de leur ville...

LE COLONEL JOYCE, *avec un rire dédaigneux.*

Des corroyeurs!

BAREBONE, *amèrement à Joyce.*

Merci! la remarque est civile!
Mais vous-même, avant d'être officier et railleur,
Joyce-le-Cornet, étiez-vous pas tailleur?

*Joyce fait un geste de colère, Barebone poursuit.*

Moi que la Cité compte au rang de ses notables...

*Joyce veut se jeter sur lui en le menaçant du poing.*

OVERTON, *se plaçant entre eux.*

Allons! allons!

LORD ROSEBERRY *aux puritains.*

*Il se lève, roule dévotement les yeux, prend un air de componction et pousse un grand soupir.*

Messieurs, la loi des Douze Tables...
Les Tables de la loi... —

*Les puritains s'interrompent attentifs.*

CARR.

Que veut-il dire enfin?

LORD ROSEBERRY, *continuant.*

Ne veulent pas qu'on meure et de soif et de faim.
Je vote un bon repas; nos estomacs sont vides.

*Les têtes-rondes se détournent avec indignation. Les servants de taverne garnissent la table des cavaliers.*

CARR, *en contemplation devant les cavaliers qui mangent.*

Que de chair et de vin ces satans sont avides!

BAREBONE.

Païens!

CARR, *aux puritains.*

Avant d'aller plus loin, écoutez-moi;
Est-on sûr que Cromwell songe à se faire roi?

LE COLONEL OVERTON.

Trop sûr! et c'est demain qu'un parlement servile
De ce titre proscrit pare sa tête vile!

TOUS, *excepté Carr.*

Mort à l'ambitieux!

HARRISON.

Mais je ne conçois pas
Ce qui pousse Cromwell à risquer ce grand pas.
Il faut qu'il soit bien fou de désirer le trône!
Il ne reste plus rien des biens de la couronne.
Hampton-Court est vendue au profit du trésor;
On a détruit Woodstock, et démeublé Windsor!

LE GÉNÉRAL LAMBERT, *bas à Overton.*

Imbécile pillard! qui dans le rang suprême,
Ne voit que les rubis scellés au diadème,
Et dans le trône, objet des travaux d'Olivier,
Des aunes de velours, à revendre au fripier!
Dévoré d'une soif de l'or que rien ne sèvre,
Harrison n'apprécie un sceptre qu'en orfèvre,
Et si quelque couronne à ses désirs s'offrait,
Ne l'usurperait pas, mais il la volerait.

BAREBONE, *en extase.*

Ah! pourquoi Dieu fait-il, dans ces jours de misère,
Du lion de Jacob un vil bouc émissaire!
Olivier, revêtu d'une robe d'honneur,
Semblait toujours marcher à droite du Seigneur;
Il était dans nos champs comme une gerbe mûre;
Il portait de Juda l'invulnérable armure;
Et quand il paraissait à leur œil ébloui,
Les Philistins fuyaient, en s'écriant : « C'est lui! »
Il était, Israël, l'oreiller de ta couche!
Mais ce miel en poison se change dans ta bouche;
Il s'est fait Tyrien; et les enfants d'Édom
Ont, avec des clameurs, ri de ton abandon!
Tous les Amorrhéens ont tressailli de joie,
En voyant qu'un démon le poussait dans leur voie;
Il veut être, échauffé par l'impure Abisag,
Roi comme fut David; — qu'il le soit comme Agag!

LE SOLDAT SYNDERCOMB.

Qu'il meure!

LE GÉNÉRAL LAMBERT.

Il a comblé sa mesure de crimes.

LORD DROGHEDA.

Drogheda fume encor du sang de ses victimes.

VIS-POUR-RESSUSCITER-JÉROBOAM-D'ÉMER.

Sa cour s'ouvre aux enfants de Gomorrhe et de Tyr.

LORD ORMOND.

Il a trempé ses mains au sang du Roi martyr!

LE MAJOR GÉNÉRAL HARRISON.

Sans respect pour nos droits, acquis par tant de guerres,
Il fait aux cavaliers restituer leurs terres!

MORT-AU-PÉCHÉ-PALMER.

Hier, à l'impur banquet, qu'au nom de la Cité,
Lui donnait le lord-maire, on l'a complimenté!
Il a reçu l'épée, et puis il l'a rendue!

LAMBERT.

Ce sont des airs de roi!

LE COLONEL JOYCE.

L'Angleterre est perdue!

LE DOCTEUR JENKINS.

Il juge, taxe, absout, condamne, sans appel!

SIR RICHARD WILLIS.

Il fit assassiner Hamilton, lord Capell,
Lord Holland; — de ce tigre ils ont été la proie.

LE CORROYEUR BAREBONE.

Il porte effrontément des justaucorps de soie!

LE COLONEL OVERTON.

Il nous refuse à tous ce qui nous serait dû.
Bradshaw est exilé.

LORD ROCHESTER.

Bradshaw n'est pas pendu!

LOUEZ-DIEU-PIMPLETON.

Il tolère, au mépris de la sainte Écriture,
Les rites du papisme et de la prélature.

DAVENANT.

Il a de Westminster profané les tombeaux.

LE LIEUTENANT GÉNÉRAL LUDLOW.

Il a fait enterrer Ireton aux flambeaux!

LES CAVALIERS.

Sacrilége!

LES TÊTES-RONDES.

Idolâtre!

JOYCE.

Amis! non, point de grâce!

SYNDERCOMB, *tirant son poignard.*

Qu'il meure!

TOUS, *agitant leurs poignards.*

Exterminons le tyran et sa race!

En ce moment on frappe violemment à la porte de la taverne. Les conjurés s'arrêtent : silence de terreur et de surprise. On frappe de nouveau.

LORD ORMOND, *s'approchant de la porte.*

Qui va là?

LAMBERT, *à part.*

Diable!

UNE VOIX, *au dehors.*

Ami!

LORD ORMOND.

Que veux-tu?

LA VOIX.

Par le ciel!
Ami, vous dis-je! ouvrez!

LORD ORMOND.

Ton nom?

LA VOIX.

Richard Cromwell.

TOUS LES CONJURÉS.

Richard Cromwell!

LORD ORMOND.

Le fils du Protecteur!

LAMBERT.

La trame
Est découverte!

LORD ROSEBERRY.

Il faut ouvrir!

Il ouvre. Entre Richard Cromwell, costume de cavalier.

## SCÈNE X.

LES MÊMES; RICHARD CROMWELL.

A l'entrée de Richard, tous les puritains s'enveloppent de leurs manteaux et rabattent leurs chapeaux.

RICHARD CROMWELL.

Mais, sur mon âme!
Vit-on jamais repaire ainsi barricadé?
Non, jamais château fort ne fut si bien gardé!
Roseberry, Clifford, sans vos voix charitables,
Qui dominaient le bruit des flacons et des tables,
Votre pauvre Richard se serait rebuté.

Il salue les conjurés autour de lui.

Bonjour, messieurs!... — De qui portiez-vous la santé?
Aux vœux que vous formiez souffrez que je m'unisse.

LORD CLIFFORD, *embarrassé.*

Cher Richard... nous disions...

LORD ROCHESTER, *riant.*

Que le ciel vous bénisse!

RICHARD CROMWELL.

Quoi! vous parliez de moi? mais vous êtes trop bons!

BAREBONE, *à part.*

Que l'enfer dans ta gorge éteigne ses charbons!

RICHARD CROMWELL.

Je ne vous gêne pas?

LORD ROSEBERRY, *balbutiant.*

Comment! vous?... au contraire!...
Trop heureux! — Venez-vous nous voir pour quelqu'affaire?

RICHARD CROMWELL.

Hé! le même motif que vous m'amène ici.

CARR, *à part.*

Serait-il du complot?

SIR RICHARD WILLIS, *à part.*

Richard Cromwell aussi?

RICHARD CROMWELL, *élevant la voix.*

Ah çà! — Messieurs Sedley, Roseberry, Downie,
Clifford, je vous accuse ici de félonie!

LORD ROSEBERRY, *effrayé.*

Que dit-il?

LORD CLIFFORD, *troublé.*

Cher Richard....

A part.

Dieu me damne! il sait tout.

SEDLEY, *avec angoisse.*

Je vous jure...

RICHARD CROMWELL.

Veuillez m'entendre jusqu'au bout.
Vous vous justifirez après, s'il est possible.

LORD ROSEBERRY, *bas aux autres.*

Nous sommes découverts!

DOWNIE.

Oui, la chose est visible!

RICHARD CROMWELL, *aux mêmes.*

Voilà bientôt dix ans que nous sommes amis.
Bals, chasses, jeux, plaisirs permis et non permis,
Tout nous était commun jusqu'ici : nos détresses,
Nos bonheurs, notre bourse, et jusqu'à nos maîtresses!
Vos chiens étaient à moi; vous aviez mes faucons;
Et nous passions les nuits sous les mêmes balcons.
Quoique mon nom m'enrôle en un parti contraire,
Toujours avec vous tous j'ai vécu comme un frère.
Et pourtant vous avez, malgré ce bon accord,
Un secret pour Richard!... Et quel secret encor!

LORD ROSEBERRY.

Tout est perdu. Que dire?

RICHARD CROMWELL.

Interrogez votre âme!
Devais-je enfin m'attendre à cela?... C'est infâme!

SEDLEY.

Croyez, mon cher Richard....

RICHARD CROMWELL.

Oui, cherchez des raisons!
Vous ai-je pas toujours servis de cent façons?
Qui fut votre recours, dans vos terreurs profondes,
Contre les usuriers, pis que les têtes-rondes?
Pour qui, réponds, Clifford! ai-je hier remboursé
Quatre cents nobles d'or au rabbin Manassé?

CLIFFORD, *confus.*

Je ne saurais nier... le maudit juif...

RICHARD CROMWELL.

Downie!
Quoiqu'un bill ait frappé ta famille bannie,
Qui, lorsqu'on l'arrêta, se fit ta caution?

DOWNIE, *avec embarras.*

C'est toi...

RICHARD CROMWELL.

Roseberry! quelle protection
Fit garder en prison, comme auteur d'un libelle,
Pendant certaine nuit, le mari de ta belle?

LORD ROCHESTER, *bas à Davenant.*

Il a l'air d'un bon diable.

BAREBONE, *bas à Carr.*

Ah! l'Hérode éhonté!
Qui prête l'arbitraire à la lubricité!

LORD ROCHESTER, *à Davenant.*

J'admire son moyen d'improviser des veuves!

LORD ROSEBERRY, *à Richard Cromwell.*

Oui, de votre amitié j'eus de touchantes preuves...
Mais...

RICHARD CROMWELL, *croisant les bras sur sa poitrine.*

Et cette amitié, chez moi hors de saison!
Vous y répondez tous, — par une trahison!

LORD ROSEBERRY, *à part.*

Ciel!

LAMBERT, *à part.*

Où fuir?

LORD CLIFFORD.

Trahison?...

SEDLEY.

Dieu!

CARR, *étonné.*

Que veulent-ils dire?

RICHARD CROMWELL, *vivement.*

Oui, vous venez sans moi boire ici!

LORD ROSEBERRY.

Je respire!

Bas aux autres cavaliers.

Le but du rendez-vous échappe à ses regards.
Il a vu les flacons, et non pas les poignards.

A Richard Cromwell.

Mon cher Richard, croyez...

RICHARD CROMWELL.

Haute trahison, dis-je!
Vraiment de votre part ce procédé m'afflige.
Quoi! vous vous enivrez, et ne m'en dites rien!
Qu'ai-je fait? suis-je pas, comme vous, un vaurien?
Boire sans moi! c'est mal. D'ailleurs, je sais me taire.
Qu'aux puritains sournois vous en fassiez mystère;
Que vous vous déguisiez sous ces larges chapeaux,
Sous ces manteaux grossiers, je le trouve à propos.
Mais vous cacher de moi, qui dans ce sanctuaire
Rirais tout le premier de la loi somptuaire,
Et des sobres Solons dont les bills absolus
Fixent l'écot par tête à trois schellings au plus!
Est-ce là, je vous prie, agir en camarades?
Reculé-je jamais devant vos algarades?
M'a-t-on moins vu, malgré les règlements nouveaux,
Dans les combats de coqs, les courses de chevaux?
Enfin, suivant partout votre audace étourdie,
N'ai-je pas avec vous — joué la comédie?

BAREBONE, *indigné, à part.*

Saducéen!

RICHARD CROMWELL.

Duels, gais festins, mauvais coups,
Me trouvent toujours prêt: — que me reprochez-vous?

LORD CLIFFORD.

Vos bonnes qualités, dont le mérite éclate,
Nous sont chères.

RICHARD CROMWELL.

Mais non. Peut-être je me flatte.
Souvent de nos défauts notre œil est écarté;
Et nous ne nous voyons que du meilleur côté.
Ai-je des torts?

SEDLEY.

Non pas...

RICHARD CROMWELL.

J'aime qu'on m'avertisse.

LORD ROSEBERRY.

Richard!...

RICHARD CROMWELL.

Vous me rendez sans doute la justice
De croire que je hais ces puritains maudits,
Comme vous?

BAREBONE.

Comme nous!

RICHARD CROMWELL.

C'est ce que je vous dis.
Eh! comment supporter ces stupides sectaires,
Souillant les livres saints de sanglants commentaires,
Qui, toujours dans le meurtre, et toujours louant Dieu,
Font des sermons sans fin, et puis, trichent au jeu!

CARR, *entre ses dents.*

Les saints jouer! tu ments, enfant d'Hérodiade!

RICHARD CROMWELL.

J'allais faire comme eux une jérémiade.
Laissons cela! — Tenez, pour vous prouver, amis,
Combien je crains peu d'être avec vous compromis,
A quel point tous mes vœux aux vôtres se confondent,
Combien j'aime la cause où vos souhaits se fondent, —

Il remplit un verre et le porte à ses lèvres.

Je bois à la santé du roi Charles!

TOUS LES CONJURÉS, *surpris.*

Du roi!

RICHARD CROMWELL, *étonné.*

Nous sommes seuls ici. Pourquoi cet air d'effroi?

CARR, *à part.*

J'avais bien deviné qu'Israël était dupe.
Au fond, c'est des Stuarts qu'en cet antre on s'occupe.
Nous verrons!

SIR RICHARD WILLIS, *à part.*

C'est le fils de Cromwell, cependant!
Mais s'il est du complot, il est bien imprudent!

En ce moment, on entend le bruit de la trompe au dehors. Nouveau silence d'étonnement et d'inquiétude. Le son de la trompe s'interrompt, et une voix forte crie du dehors:

Au nom du parlement, qu'on ouvre la taverne!

*Mouvement de terreur parmi les conjurés.*

LORD ROCHESTER, *à Davenant.*

Pour le coup, nous voilà pris dans notre caverne,
Comme Cacus!

LAMBERT, *bas à Joyce.*

Cromwell nous envoie arrêter!

JOYCE, *bas.*

Il sait tout! cette fois on ne peut en douter.

OVERTON, *bas.*

Hé bien! il faut s'ouvrir passage à coups d'épée!

LAMBERT, *bas.*

Que ferions-nous! La place est sans doute occupée
Par ses gardes.

*On entend le bruit de la trompe.*

RICHARD CROMWELL, *le verre à la main.*

Au diable! en un pareil moment
Venir nous déranger!

LA VOIX DU DEHORS.

Au nom du parlement,
Qu'on ouvre la taverne!

BAREBONE.

Obéissons

*Il va ouvrir.*

LAMBERT, *à part.*

Ma tête
Sur mes épaules tourne, à tomber déjà prête!

*Barebone ouvre la porte de la taverne; les autres conjurés enlèvent les volets; et la toile du fond paraît percée de larges fenêtres grillées, à travers lesquelles on aperçoit le marché au vin couvert de peuple. Au milieu du théâtre est le crieur public à cheval, entouré de quatre valets de ville en livrée, armés de piques, et d'une escorte d'archers et de hallebardiers. Le crieur tient une trompe d'une main et un parchemin déployé de l'autre.*

## SCÈNE XI.

LES MÊMES; LE CRIEUR PUBLIC, VALETS DE VILLE, HALLEBARDIERS, ARCHERS, PEUPLE.

*Les conjurés se rangent à droite et à gauche du théâtre.*

LE CRIEUR, *après avoir sonné de la trompe.*

Silence! — Que ceci de tous soit écouté! —
Hum! — De par Son Altesse...

HARRISON, *bas à Garland.*

Et bientôt Majesté!

LE CRIEUR.

Olivier Cromwell, lord Protecteur d'Angleterre,
A tout bourgeois, sujet civil et militaire,
Savoir faisons!

OVERTON, *bas à Ludlow.*

Le mot *sujet* est revenu!

LE CRIEUR.

Qu'afin que du Seigneur le vœu soit bien connu,
Touchant la motion qu'un honorable membre,
L'alderman chevalier Pack, a faite à la Chambre,
Savoir : de nommer roi mondit lord Protecteur;...

LUDLOW, *bas à Overton.*

Bien! à front découvert marche l'usurpateur!

LE CRIEUR.

Et surtout, pour sauver ce peuple instruit et sage
Des maux que la dernière éclipse lui présage;
Afin que pour chacun Dieu se fasse clément;
Les Communes, séant à Londre en parlement,
Sur l'avis des docteurs que le peuple vénère,
Votent pour aujourd'hui jeûne extraordinaire;
Enjoignant aux bourgeois de faire l'examen
De leurs crimes, erreurs, péchés. — C'est dit!

UN DES VALETS DE VILLE.

*Amen!*

LE CRIEUR.

Dieu bénisse à jamais le peuple d'Angleterre!

LE CHEF DES ARCHERS.

Sur ce, vu la teneur du bill parlementaire,
Mandons aux vivandiers, buvetiers, taverniers,
Sous peine d'une amende au moins de vingt deniers,
De clore à l'instant même et taverne et boutiques,
Lieux impurs, où du jeûne on romprait les pratiques.

LAMBERT, *à part.*

Bon! j'en suis pour la peur quitte encor cette fois!

*Bas aux conjurés puritains.*

A demain! — Il est temps de nous quitter, je crois.

GARLAND, *bas.*

Où nous reverrons-nous?

BAREBONE, *bas.*

Hé! dans la grande salle
De Westminster. Demain, avant l'heure fatale,
Près de son trône impur par mes soins préparé,
Moi, tapissier de Noll, je vous introduirai.

*Les conjurés, groupés autour de Barebone, lui serrent la main en signe d'adhésion.*

OVERTON.

Fort bien. Séparons-nous sans bruit, mais sans mystère.

LE CRIEUR ET LES VALETS DE VILLE.

Dieu bénisse à jamais le peuple d'Angleterre!

LES CONJURÉS PURITAINS, *bas.*

Meure Olivier Cromwell!

*Ils sortent.*

RICHARD CROMWELL, *aux cavaliers qui se disposent à partir.*

Mais c'est fort ennuyeux
D'être ainsi pourchassé dans un festin joyeux!
On voit bien que mylord mon père n'est plus jeune.
Je ne voudrais pas, moi, d'un trône au prix d'un jeûne!

*Il sort avec les cavaliers.*

# ACTE DEUXIÈME.

## LES ESPIONS.

### LA SALLE DES BANQUETS, A WHITE-HALL.

Au fond on voit la croisée par laquelle sortit Charles I^er^ pour aller à l'échafaud. — A droite un grand fauteuil gothique près d'une table à tapis de velours où l'on distingue encore le chiffre *C. R.* (*Carolus Rex*). Le même chiffre, doré sur un fond bleu, couvre encore les murs, quoiqu'à demi effacé. — Au moment où la toile se lève, le théâtre est occupé par des groupes nombreux de courtisans en habits de palais, qui semblent s'entretenir à voix basse; les ambassadeurs d'Espagne et de France, avec leur suite, sont sur le devant. — L'ambassadeur d'Espagne, à gauche, entouré de pages, d'écuyers, d'alcades de cour, d'alguazils, au milieu desquels un héraut du conseil de Castille porte sur un coussin de velours noir l'ordre de la Toison d'or. — L'ambassadeur de France, à droite, environné de ses pages et gentilshommes; près de lui Mancini; derrière lui deux gentilshommes portant, sur des coussins de velours bleu, l'un une magnifique épée à poignée d'or ciselé, l'autre une lettre à laquelle pend un grand sceau de cire rouge; quatre pages du cardinal Mazarin soutenant un grand rouleau revêtu de taffetas gommé. — L'ambassadeur d'Espagne porte le costume de chevalier de la Toison d'or; toute sa suite est en noir, satin et velours. — L'ambassadeur de France en costume de chevalier du Saint-Esprit. Sa suite étale un grand bariolage de costumes, d'uniformes et de livrées. — Derrière ces deux groupes principaux, un groupe d'envoyés suédois, un autre d'envoyés piémontais, un autre d'envoyés hollandais, tous remarquables par leurs divers costumes. — Au fond, un dernier groupe de seigneurs anglais, parmi lesquels on remarque, à son habit de brocard d'or et aux deux pages qui le suivent, Hannibal Sesthead, jeune seigneur danois. — Deux sentinelles puritaines, le mousquet et la hallebarde sur l'épaule, se promènent de long en large devant une grande porte gothique au fond de la salle.

### SCÈNE PREMIÈRE.

LE DUC DE CRÉQUY, *ambassadeur de France*, MANCINI, *neveu du cardinal Mazarin, et leur suite.* DON LUIS DE CARDENAS, *ambassadeur d'Espagne, et sa suite.* PHILIPPI, *envoyé de Christine, et sa suite.* TROIS BOURGEOIS DU CANTON DE VAUD. SIX ENVOYÉS DE LA RÉPUBLIQUE HOLLANDAISE. HANNIBAL SESTHEAD, *cousin du roi de Danemarck, et deux pages.* SEIGNEURS *et* GENTILSHOMMES ANGLAIS. DEUX SENTINELLES.

DON LUIS DE CARDENAS, *à un de ses pages.*

Page, quelle heure est-il?

LE PAGE, *regardant à une grosse montre qui pend à sa ceinture.*

Midi.

DON LUIS DE CARDENAS.

Voilà pourtant,
Par saint Jacques Majeur! deux heures que j'attend!
Pour grand que soit Cromwell, à sa gloire il importe
Qu'on voie un Castillan se morfondre à sa porte,
J'en conviens! mais il tarde un peu trop cependant.

LE PAGE.

Très-excellent seigneur, tandis qu'en attendant
Le seigneur don Cromwell, Votre Merci déroge,
On dit qu'il tient conseil pour...

DON LUIS DE CARDENAS, *sévèrement et avec un coup d'œil oblique sur Créquy.*

Qui vous interroge?

MANCINI, *bas au duc de Créquy.*

C'est gai, qu'un Espagnol, tremblant dans ce palais,
Mendie en s'indignant un regard d'un Anglais!
La honte avec l'orgueil lutte sur son visage.

DON LUIS DE CARDENAS, *à part.*

Comment le Protecteur prendra-t-il mon message?

LE DUC DE CRÉQUY, *à Mancini.*

Mancini, quel est donc ce lieu?

MANCINI.

C'est, monseigneur,
La salle des banquets, qui sert de cour d'honneur.
De Charle assassiné le chiffre oublié reste
Sur ces murs... — et voici la fenêtre funeste
Par où sortit ce roi, pour marcher au trépas.
Hors du palais natal il n'eut qu'à faire un pas!
Et c'est un régicide, un impie, un sectaire!...

La grande porte s'ouvre à deux battants, et un huissier crie d'une voix éclatante :

Son Altesse mylord Protecteur d'Angleterre!

Tous les assistants se découvrent et s'inclinent avec respect. Entre Cromwell, le chapeau sur la tête.

## SCÈNE II.

LES MÊMES; CROMWELL, *habit militaire fort simple, justaucorps de buffle, grand baudrier brodé à ses armes, auquel pend une longue épée.* WHITELOCKE, *lord commissaire du sceau, longue robe de satin noir bordée d'hermine, grande perruque.* LE COMTE DE CARLISLE, *capitaine des gardes du Protecteur, vêtu de son uniforme particulier.* STOUPE, *secrétaire d'État pour les affaires étrangères.*

Pendant toute la scène, le comte de Carlisle se tient debout derrière le fauteuil du Protecteur, l'épée hors du fourreau; Whitelocke debout à droite; Stoupe debout à gauche, avec un livre ouvert dans la main. — Au moment où Cromwell entre, les assistants se rangent sur deux haies, et restent profondément inclinés jusqu'à ce que le Protecteur soit arrivé à son siége.

CROMWELL, *debout devant son fauteuil.*

Paix et salut aux cœurs de bonne volonté!
Puisque chacun de vous est vers nous député,
Au nom du peuple anglais, on vous donne audience.

Il s'assied, ôte et remet son chapeau.

Duc de Créquy, parlez!

Le duc de Créquy, suivi de Mancini et de son ambassade, s'approche avec les mêmes révérences que pour un roi. Tous les assistants se retirent au fond de la salle, hors de la portée de la voix.

LE DUC DE CRÉQUY.

Monseigneur! — l'alliance
Qui du roi Très-Chrétien vous assure l'appui,
Par des liens nouveaux se resserre aujourd'hui.
Monsieur de Mancini va vous lire la lettre
Que son oncle éminent par lui vous fait remettre.

Mancini s'approche du Protecteur, fléchit un genou, et lui présente sur le coussin la lettre du cardinal. Cromwell en rompt le cachet et la rend à Mancini.

CROMWELL, *à Mancini.*

Elle est du cardinal Mazarini? — Lisez.

MANCINI *déploie la lettre et lit:*

*A Son Altesse Monseigneur le Protecteur de la République d'Angleterre.*

« MONSEIGNEUR!

» La part glorieuse que les troupes de Votre Altesse ont » prise à la guerre actuelle de la France contre l'Espagne, » l'utile secours qu'elles prêtent aux armes du roi mon maî» tre dans la campagne de Flandre, redoublent la reconnais» sance de Sa Majesté pour un allié aussi considérable que » vous l'êtes, et qui l'aide si efficacement à réprimer la su» perbe de la maison d'Autriche. C'est pourquoi le roi a trouvé » bon d'envoyer comme son ambassadeur extraordinaire près » votre cour, M. le duc de Créquy, chargé par Sa Majesté de » faire savoir à Votre Altesse que la ville forte de Mardyke, » récemment prise par nos gens, a été remise à la disposition » des généraux de la république d'Angleterre, en attendant » que Dunkerque, qui tient encore, puisse leur être livrée con» formément aux traités. M. le duc de Créquy a en outre la » commission de faire agréer à Votre Altesse une épée d'or, » que le roi de France vous envoie en témoignage de son es» time et de son amitié. M. de Mancini, mon neveu, vous fera » part du contenu de cette lettre, et déposera aux pieds de » Votre Altesse un petit présent que j'ose joindre en mon nom » à celui du roi; c'est une tapisserie de la nouvelle manufac» ture royale, dite des Gobelins. Je désire que cette marque de » mon dévouement soit agréable à Votre Altesse. Si je n'étais » malade à Calais, je serais passé moi-même en Angleterre, » afin de rendre mes respects à l'un des plus grands hommes » qui aient jamais existé, à celui que j'eusse le plus ambitionné » de servir après mon roi. Privé de cet honneur, j'envoie la per» sonne qui me touche le plus près par les liens du sang, pour » exprimer à Votre Altesse toute la vénération que j'ai pour » sa personne, et combien je suis résolu d'entretenir, entre elle » et le roi mon maître, une éternelle amitié.

» J'ai la témérité de me dire avec passion,

» de Votre Altesse,

» le très-obéissant et très-respectueux serviteur,

» MAZARINI,

» *cardinal de la sainte Église romaine.* »

Mancini, après une profonde révérence, remet la lettre à Cromwell qui la passe à Stoupe. — Sur un signe du duc de Créquy, les pages en livrée royale déposent sur la table de Cromwell le coussin qui porte l'épée d'or; et sur l'ordre de Mancini, les pages à livrée de Mazarin déroulent sous les pieds du protecteur un riche tapis des Gobelins.

CROMWELL, *au duc de Mancini.*

De ces riches présents, qui nous sont adressés,
Veuillez remercier, messieurs, Son Éminence.
L'Angleterre toujours sera sœur de la France.

Bas à Whitelocke.

Ce prêtre, qui me flatte en pliant le genou, [fou!
Me dit tout haut : *Grand homme*, et tout bas : *heureux*

Il se retourne brusquement vers les envoyés piémontais.

Et vous, que voulez-vous?

Les Piémontais s'avancent avec respect.

L'UN DES ENVOYÉS.

Le cœur plein de tristesse,
Nous venons demander secours à Votre Altesse.

CROMWELL.

Et qui donc êtes-vous?

L'ENVOYÉ.

Nous sommes des bourgeois
Du canton de Vaud.

CROMWELL, *d'un ton de bienveillance.*

Ah!...

L'ENVOYÉ.

De tyranniques lois
Font peser sur nos jours des entraves bien tristes.
Notre prince est romain, nous sommes calvinistes;
Et la flamme et le fer dans nos villes ont lui
Afin de nous contraindre à prier comme lui.
Notre pays en deuil à vos pieds nous envoie.

CROMWELL, *avec indignation.*

Qui vous ose opprimer? qui?

L'ENVOYÉ.

Le duc de Savoie.

CROMWELL, *au duc de Créquy.*

Monsieur l'ambassadeur de France! entendez-vous?
Dites au cardinal, que, pour l'amour de nous,
Il intervienne aux maux dont ce peuple est victime.
La France a sous la main ce duc sérénissime;
Qu'il cède! — Il est contraire au précepte divin
D'opprimer pour la foi; — d'ailleurs, j'aime Calvin.

*Le duc s'incline.*

MANCINI, *bas au duc.*

Pour mieux tracer ces mots: TOLÉRANCE PUBLIQUE,
Il a trempé ses mains dans le sang catholique.

CROMWELL, *à l'envoyé suédois.*

Votre nom? —

*Se tournant vers les bourgeois de Vaud qui se retirent au fond de la salle.*

En tout temps comptez sur nous, Vaudois!

L'ENVOYÉ DE SUÈDE, *s'inclinant.*

Philippi. Mon pays, Terracine; et je dois
Mettre aux pieds d'un héros ce don que lui destine
L'auguste Majesté de ma reine Christine.

*Il dépose devant Cromwell un petit coffret à cercles d'acier poli, et lui remet une lettre que le Protecteur passe à Stoupe.*

*Bas à Cromwell.*

Sa lettre vous dira par quel ordre et pour qui
Fut dans Fontainebleau tué Monaldeschi.

CROMWELL.

De cet ancien amant elle s'est donc vengée?

L'ENVOYÉ, *toujours à voix basse.*

Mazarin a permis que ma reine outragée
Jusqu'au sein de la France enfin l'exterminât.

CROMWELL, *bas à Whitelocke.*

De l'hospitalité pour un assassinat!

L'ENVOYÉ, *poursuivant.*

Ma reine, qui du trône elle-même s'exile,
Près du grand Protecteur sollicite un asile.

CROMWELL, *surpris et mécontent.*

Près de moi?... — Je ne puis répondre sans délais...
Pour une reine ici l'on n'a point de palais.

DON LUIS DE CARDENAS, *à part.*

On en aura bientôt pour un roi.

CROMWELL, *après un moment de silence, à Philippi.*

Qu'elle reste
En France... — Aux rois déchus l'air de Londre est funeste.

*Bas à Whitelocke.*

Sa reine courtisane! une femme sans mœurs!
Qui s'exposerait nue aux publiques rumeurs!

*En se retournant, il voit l'envoyé toujours près de lui dans l'attitude d'un homme qui attend. Il l'apostrophe avec surprise:*

Hé bien!

PHILIPPI, *s'inclinant et lui montrant le coffret.*

Ma mission est encore incomplète.
Plaît-il à Votre Altesse ouvrir cette cassette?

CROMWELL.

Qu'enferme-t-elle?

PHILIPPI, *toujours incliné.*

Ouvrez, seigneur.

CROMWELL.

Vous m'étonnez.
Quel mystère?...

PHILIPPI, *lui présentant une clef d'or.*

Seigneur, voici la clef.

CROMWELL.

Donnez.

*Il prend la clef; Philippi pose la cassette sur la table, et Cromwell se prépare à l'ouvrir. Whitelocke l'arrête.*

WHITELOCKE, *bas à Cromwell.*

Prenez garde, mylord! on a vu plus d'un traître,
Pour abattre un grand homme, envoyé par son maître,
Lui porter, comme à vous, dans un coffre de fer,
Des poisons d'alchimie ou des foudres d'enfer.
Le piége en éclatant dévorait sa victime. —
On vous en veut. — Cet homme a le regard du crime;
Craignez-le. Ce coffret, que vous alliez ouvrir,
Contient peut-être un piége à vous faire mourir.

CROMWELL, *bas à Whitelocke.*

Vous croyez? — Il se peut. Eh bien, — ouvrez vous-même,
Whitelocke.

WHITELOCKE, *effrayé et balbutiant.*

Pour vous mon dévoûment extrême...

*A part.*

Ah Dieu!

CROMWELL, *avec un sourire.*

Je le connais, et m'en sers.

*A part.*

Jugeons-en.

*Il lui remet la clef.*

WHITELOCKE, *à part.*

Que de courage il faut pour être courtisan!
Quelle perplexité! la mort ou la disgrâce. —
Ah! c'est une autre mort!

*Il s'approche de la cassette, et met la clef en tremblant dans la serrure.*

Mourons de bonne grâce.

*Il ouvre la cassette avec la précaution d'un homme qui s'attend à une explosion subite, puis y jette un regard timide, et s'écrie:*

Une couronne!

*L'envoyé de Suède prend un air radieux.*

CROMWELL, *étonné.*

Quoi!

WHITELOCKE, *tirant du coffre et posant sur la table une couronne royale, à part.*

C'est bien un piége encor!

CROMWELL, *fronçant le sourcil.*

Que veut dire ceci?

PHILIPPI, *s'inclinant avec satisfaction.*

Sire!...

CROMWELL, *lui montrant la couronne.*

Est-ce de bon or?

PHILIPPI.

Ah! Sire, en doutez-vous?

CROMWELL, *à Whitelocke, haut.*

Bon! — Qu'on le fasse fondre!

Je donne ce métal aux hôpitaux de Londre.

A Philippi stupéfait.

Je ne puis mieux, je pense, employer ces joyaux,
Ces parures de femme et ces hochets royaux.
Je ne saurais qu'en faire.

DON LUIS DE CARDENAS, *à part.*

Est-ce donc qu'il s'obstine
A rester Protecteur?

MANCINI, *bas au duc de Créquy.*

Il pourrait à Christine
Envoyer en échange une tête de roi.

LE DUC DE CRÉQUY, *bas à Mancini.*

Oui, ce digne présent unirait mieux, je croi,
Le vassal régicide à la reine assassine.

CROMWELL, *congédiant Philippi d'un geste mécontent.*

Adieu, seigneur suédois, natif de Terracine!

Bas à Whitelocke.

Philippi! Mancini! toujours d'étroits liens
Ont marié l'intrigue à des Italiens.
Ces bâtards des Romains, sans lois, sans caractère,
Héritiers dégradés des maîtres de la terre
Qui levèrent si haut le sceptre des combats,
Gouvernent bien encor le monde, mais d'en bas.
La Rome dont l'Europe aujourd'hui suit la règle,
Porte un regard de lynx où planait l'œil de l'aigle.
A la chaîne, imposée à vingt peuples lointains,
Succède un fil caché qui meut de vils pantins!
O nains fils des géants! renards nés de la louve!
Avec vos mots mielleux partout on vous retrouve,
Philippi, Mancini, Torti, Mazarini!
Satan pour intriguer doit prendre un nom en *i!*

Aux envoyés flamands, après une pause.

Flamands, qu'attendez-vous? les trêves sont finies.

LE CHEF DES ENVOYÉS HOLLANDAIS.

Les états généraux des Provinces-Unies,
Libres ainsi que vous, comme vous protestants,
Vous demandent la paix.

CROMWELL, *rudement.*

Messieurs, il n'est plus temps.
D'ailleurs le parlement de cette république,
Vous trouve trop mondains dans votre politique,
Et ne veut pas sceller des traités fraternels
Avec des alliés si vains et si charnels!

Il fait un geste et les Flamands se retirent. Alors il paraît apercevoir pour la première fois don Luis de Cardenas, qui jusque-là s'est épuisé en vains efforts pour être remarqué.

Hé, bonjour donc, monsieur l'ambassadeur d'Espagne!
Nous ne vous voyions pas!

DON LUIS DE CARDENAS, *cachant son dépit sous une profonde révérence.*

Que Dieu vous accompagne,
Altesse! nous venons, pour un haut intérêt,
Réclamer la faveur d'un entretien secret.
Nous sommes divisés par la guerre de Flandre:
Mais le roi catholique avec vous peut s'entendre;
Et pour montrer l'état qu'il fait de vous encor,
Mon maître à Votre Altesse offre la Toison d'or.

Les pages porteurs de la Toison d'or s'approchent.

CROMWELL, *se levant indigné.*

Pour qui me prenez-vous? Qui, moi? le chef austère
Des vieux républicains de la vieille Angleterre,
J'irais, des vanités détestable soutien,
Souiller ce cœur contrit d'un symbole païen!
On verrait sur le sein du vainqueur de Sodome,
Pendre une idole grecque au rosaire de Rome!
Loin ces tentations, ces pompes, ce collier!
Cromwell à Balthazar ne veut pas s'allier!

DON LUIS DE CARDENAS.

A part. Haut.

L'hérétique! — C'est vous que le roi catholique,
Le premier, reconnut chef de la république!...

CROMWELL, *l'interrompant.*

Croit-il changer, traitant Cromwell en affranchi,
Une tour de Sion en sépulcre blanchi?
A moi la Toison d'or! je laisse aux idolâtres
Leurs prêtres histrions et leurs temples-théâtres.
Ils cherchent dans l'enfer leurs dieux et leur trésor;
Et l'on a la Toison, comme on eut le Veau d'or!

Il s'arrête un moment, promène des regards hautains sur toute l'ambassade espagnole, puis continue avec vivacité:

Mais moi! — m'outrage-t-on en vain? A ma colère
L'envoyé portugais a-t-il soustrait son frère?
Don Luis! votre maître aurait-il l'impudeur
De m'insulter en face, et par ambassadeur?
Ce serait une injure un peu trop solennelle!
Mais partez!

DON LUIS DE CARDENAS, *furieux.*

Adieu donc. Guerre, et guerre éternelle!

Il sort avec toute sa suite.

MANCINI, *bas au duc de Créquy.*

Le Castillan l'a pris par son mauvais côté.

LE DUC DE CRÉQUY, *à part et regardant la Toison d'or que les pages emportent.*

Cet affront-là, pourtant, je l'ai sollicité!

CROMWELL, *bas à Stoupe.*

Il importait de rompre, en cette conférence,
Avec l'Espagne, aux yeux des envoyés de France.
Mais suivez Cardenas, tâchez de l'apaiser.
Et sachez, s'il se peut, ce qu'il vient proposer.

Stoupe sort.

En ce moment la grande porte se rouvre à deux battants, et un huissier annonce:

Mylady Protectrice!

CROMWELL, *à part.*

Ah! mon Dieu! c'est ma femme!

Il fait un geste pour congédier les assistants.

Adieu, monsieur le duc... messieurs...

Tous sortent par une porte de côté en renouvelant leurs profondes révérences. Le comte de Carlisle et Whitelocke reconduisent en cérémonie l'ambassadeur de France. Pendant leur sortie entrent Élisabeth Bourchier, femme de Cromwell; mistress Fletwood, lady Falconbridge, lady Cleypole, lady Francis, ses filles. Elles font une révérence à leur père.

## SCÈNE III.

CROMWELL, ÉLISABETH BOURCHIER, MISTRESS FLETWOOD, *toutes deux en noir, la dernière surtout affecte la simplicité puritaine;* LADY FALCONBRIDGE, *vêtue avec beaucoup de richesse et d'élégance;* LADY CLEYPOLE, *enveloppée comme une personne malade, l'air languissant;* LADY FRANCIS, *toute jeune fille, en blanc avec un voile.*

CROMWELL, *à la Protectrice.*

Bonjour, madame.
Vous avez l'air souffrante. Auriez-vous mal dormi?

ÉLISABETH BOURCHIER.
Oui, je n'ai jusqu'au jour fermé l'œil qu'à demi.
Décidément, monsieur, je n'aime pas le faste!
La chambre de la reine, où je couche, est trop vaste.
Ce lit armorié des Stuart, des Tudor,
Ce dais de drap d'argent, ces quatre piliers d'or,
Ces panaches altiers, la haute balustrade
Qui m'enferme, captive en ma royale estrade,
Ces meubles de velours, ces vases de vermeil,
C'est comme un rêve enfin qui m'ôte le sommeil!
Et puis, de ce palais il faut faire une étude.
De ses mille détours je n'ai pas l'habitude.
Oui, vraiment, je me perds dans ce grand White-Hall;
Et je suis mal assise en un fauteuil royal!

CROMWELL.
Ainsi vous ne pouvez porter votre fortune!
Tous les jours votre plainte...

ÉLISABETH BOURCHIER.
Elle vous importune,
Je le sens; mais enfin je préférerais, moi,
Notre hôtel de Cock-Pit à ce palais de roi,
*A mistress Fletwood.*
Et mille fois, surtout, n'est-il pas vrai, ma fille?
Le manoir d'Huntingdon, la maison de famille!
*A Cromwell.*
Heureux temps! Quel plaisir, dès le lever du jour,
D'aller voir le verger, le parc, la basse-cour,
De laisser les enfants jouer dans la prairie,
Et puis de visiter, tous deux, la brasserie!...

CROMWELL.
Mylady!...

ÉLISABETH BOURCHIER.
Jours heureux, où Cromwell n'était rien,
Où j'étais si tranquille, où je dormais si bien!

CROMWELL.
Quittez ces goûts bourgeois.

ÉLISABETH BOURCHIER.
Hé pourquoi? j'y suis née.
Aux grandeurs dès l'enfance étais-je condamnée?
Ma vie aux airs de cour ne s'accoutume pas;
Et vos robes à queue embarrassent mes pas!
Au banquet du lord-maire, hier, j'étais hypocondre!
Beau plaisir de dîner tête à tête avec Londre!
Ah! — Vous-même aviez l'air de vous bien ennuyer.
Nous soupions si gaiment, jadis, près du foyer!

CROMWELL.
Mon rang nouveau...

ÉLISABETH BOURCHIER.
Songez à votre pauvre mère.
Hélas! votre grandeur, incertaine, éphémère,
A troublé ses vieux jours; mille soucis cuisants
L'ont poussée au tombeau plus vite que les ans.
Calculant les périls où vous êtes en butte,
Son œil, quand vous montiez, mesurait votre chute.
Chaque fois qu'abattant tour à tour vos rivaux,
Londres solennisait vos triomphes nouveaux,
Si jusqu'à son oreille engourdie et glacée,
Arrivait le bruit sourd de la ville empressée,
Les canons, les beffrois, le pas des légions,
Et le peuple, éclatant en acclamations,
Réveillée en sursaut et relevant sa tête,
Cherchant dans ses terreurs un prétexte à la fête,
Tremblante, elle criait : « Grand Dieu! mon fils est mort! »

CROMWELL.
Dans le caveau des rois maintenant elle dort.

ÉLISABETH BOURCHIER.
Beau plaisir! dort-on là plus à l'aise? et sait-elle
Si vous y rejoindrez sa dépouille mortelle?
Dieu veuille que ce soit bien tard!

LADY CLEYPOLE, *d'une voix languissante.*
C'est moi d'abord.
Qui vous précéderai dans ce séjour de mort,
Mon père.

CROMWELL.
Eh quoi! toujours ces lugubres pensées!
Toujours malade!

LADY CLEYPOLE.
Ah oui! mes forces affaissées
S'en vont; il me fallait l'air des champs, le soleil.
Pour moi, ce palais sombre au sépulcre est pareil.
Dans ces longs corridors et dans ces vastes salles
Règnent les noirs frissons et les nuits glaciales.
J'y serai bientôt morte!

CROMWELL, *la baisant au front.*
Allons, ma fille, allons!
Nous irons quelque jour revoir nos beaux vallons.
Encore un peu de temps, ici, m'est nécessaire.

MISTRESS FLETWOOD, *aigrement.*
Pour vous y faire un trône enfin? soyez sincère,
Mon père, n'est-ce pas? vous voulez être roi?
Mais Fletwood, mon mari, l'empêchera bien!...

CROMWELL.
Quoi!
Mon gendre!

MISTRESS FLETWOOD.
Il ne veut point suivre une ligne oblique.
Il ne faut pas de roi dans une république.
Avec lui contre vous je m'unis sur ce point.

CROMWELL.
Et ma fille!

LADY FALCONBRIDGE, *à mistress Fletwood.*
Vraiment, je ne vous comprends point.
Ma sœur! mon père est libre; et son trône est le nôtre.
Pourquoi ne serait-il pas roi, tout comme un autre?
Pourquoi nous refuser ce plaisir ravissant,
D'être altesse royale et princesse du sang?

MISTRESS FLETWOOD.
Ma sœur, des vanités je suis fort peu touchée:
A l'œuvre du salut mon âme est attachée.

LADY FALCONBRIDGE.
Moi, j'aime fort la cour, et ne vois point pourquoi,
Quand mon époux est lord, mon père n'est pas roi.

MISTRESS FLETWOOD.
L'orgueil d'Ève, ma sœur, perdit le premier homme!

LADY FALCONBRIDGE, *se détournant avec dédain.*
On voit qu'elle n'est pas femme d'un gentilhomme!

CROMWELL, *impatienté.*
Taisez-vous toutes deux! — De votre jeune sœur
Imitez le maintien, le calme et la douceur.
*A Francis qui rêve l'œil fixé sur la croisée de Charles Ier.*
— A quoi pensez-vous donc, Francis?

LADY FRANCIS.
Hélas! mon père.
De ces lieux vénérés l'aspect me désespère.
Votre sœur, près de qui j'ai passé tous mes jours,

M'apprit à révérer ceux qu'on bannit toujours.
Et depuis peu de temps conduite en ces murs sombres,
Je crois sans cesse y voir errer de tristes ombres.

CROMWELL.

Qui?

LADY FRANCIS.

Nos Stuarts.

CROMWELL, *à part.*

Ce nom vient toujours retentir
Jusqu'à moi!

LADY FRANCIS.

C'est ici que mourut le martyr!

CROMWELL.

Ma fille!

LADY FRANCIS, *montrant la croisée du fond.*

Est-ce pas là, mon père, la fenêtre
Par où Charles-Premier, qu'on osait méconnaître,
Pour la dernière fois sortit de White-Hall?

CROMWELL, *à part.*

Innocente Francis, que tu me fais de mal!

Entre Thurloe.

Ah! voici Thurloë.

## SCÈNE IV.

LES MÊMES; THURLOE, *portant un portefeuille aux armes du Protecteur; costume puritain.*

THURLOE, *s'inclinant.*

C'est un travail qui presse,
Mylord.

CROMWELL, *à sa femme.*

Excusez-moi, mylady... Votre Altesse...
Je voudrais être seul.

ÉLISABETH BOURCHIER.

A qui parlez-vous donc?

CROMWELL.

A Votre Altesse.

ÉLISABETH BOURCHIER.

A moi, monsieur Cromwell! pardon!
Dans toutes mes grandeurs moi-même je m'oublie.
Je m'y perds! mon esprit jamais ne concilie
Mes titres empruntés avec mon nom réel,
Mylady Protectrice et madame Cromwell.

Elle sort avec ses filles.

Cromwell fait signe aux deux mousquetaires en faction de se retirer de même.

## SCÈNE V.

CROMWELL, THURLOE.

Pendant que Thurloë étale ses papiers sur la table, Cromwell paraît profondément absorbé dans une triste rêverie. Enfin il rompt le silence avec effort.

CROMWELL.

Je ne suis pas heureux, Thurloë!

THURLOE.

Mais ces dames
Adorent Votre Altesse...

CROMWELL.

Ah! cinq femmes! cinq femmes!
J'aimerais mieux régir, par décrets absolus,
Cinq villes, cinq comtés, cinq royaumes de plus!

THURLOE.

Quoi! vous qui gouvernez l'Europe et l'Angleterre!...

CROMWELL.

Marie une bourgeoise au maître de la terre!
Je suis esclave, ami!

THURLOE.

Mylord, vous auriez pu...

CROMWELL.

Non. De tout mon destin l'équilibre est rompu.
L'Europe est d'un côté, mais ma femme est de l'autre!

THURLOE.

Si je pouvais changer ma place avec la vôtre,
Une femme...

CROMWELL.

Monsieur, vous êtes bien hardi
De supposer cela!

THURLOE, *intimidé.*

Mylord... ce que j'en di..

CROMWELL.

C'est fort bien! brisons-là! — Qu'avez-vous à m'apprendre?

Il s'assied dans le grand fauteuil.

THURLOE, *prend un de ses papiers.*

Écosse. — Le marquis grand prévôt veut se rendre.
Tout le Nord se soumet au Protecteur.

CROMWELL.

Après?

THURLOE.

Flandre. — A capituler les Espagnols sont prêts.
Dunkerque au Protecteur sera bientôt remise.

CROMWELL.

Après?

THURLOE.

Londres. — Il vient d'entrer dans la Tamise.
Douze grands bateaux-plats, chargés des millions
Que Blake aux Portugais prit sur trois galions.

CROMWELL.

Après?

THURLOE.

Le duc d'Holstein au Protecteur envoie
Huit chevaux gris frisons.

CROMWELL.

Après?

THURLOE.

Afin qu'on voie
Que s'il reçut Robert, il en est désolé;
Le grand-duc de Toscane, à qui Blake a parlé,
Vous donne en sequins d'or la charge de vingt mules.

CROMWELL.

Après?

THURLOE, *passant à un autre parchemin auquel pend un sceau attaché à une tresse de soie verte.*

Les clercs d'Oxford, qui furent vos émules,
Vous nomment chancelier de l'Université.

Présentant le parchemin au Protecteur.

C'est le diplôme.

CROMWELL.

Après?

THURLOE, *cherchant dans les papiers.*

Ah!... Sa Sérénité
Le czar de Moscovie implore par supplique
De votre bienveillance une marque publique.

CROMWELL.

Après ?

THURLOE, *tenant un billet, et avec un accent d'inquiétude.*

Mylord ! mylord ! on m'avertit sous main
Qu'on doit assassiner Votre Altesse demain.

CROMWELL.

Après ?

THURLOE.

Tout est tramé par les chefs militaires
Unis aux cavaliers...

CROMWELL, *l'interrompant avec impatience.*

Après ?

THURLOE.

Sur ces mystères
Ne voulez-vous donc pas, mylord, plus de détail ?

CROMWELL.

C'est quelque fable encor ! — Terminons ce travail.
— Après ?

THURLOE, *continuant.*

Le maréchal des diètes de Pologne...

CROMWELL, *l'interrompant de nouveau.*

N'est-il donc pas venu des lettres de Cologne ?

THURLOE, *cherchant dans les dépêches.*

Si vraiment ! mais rien qu'une.

CROMWELL.

Et de qui ?

THURLOE.

De Manning.
Votre agent près de Charle.

CROMWELL.

Hé, donne !

Il prend la lettre et rompt précipitamment le cachet.

Elle est du cinq !
Que tous ces messagers sont lents ! vingt jours de date !

Il lit la lettre, et s'écrie en lisant :

Ah ! monsieur Davenant ! — la ruse est délicate !... —
La nuit !..—on éteignit tous les flambeaux !..—Comment
Capitulerait-on mieux avec un serment ?
Il faut être papiste ! Ha ! le loyal message
Caché dans son chapeau !... — Précaution fort sage !
Mais je suis curieux. — Thurloe, fais savoir
A monsieur Davenant que je voudrais le voir.
Il loge à *la Syrène,* auprès du pont de Londre. —

Thurloe sort pour exécuter cet ordre.

Voyons qui de nous deux sa ruse va confondre.
Malveillants ! mais dans l'ombre où se cachent vos pas,
J'ai toujours un flambeau, traîtres, qu'on n'éteint pas !

Rentre Thurloe.

A Thurloe.

Continuons. A-t-on vu l'envoyé d'Espagne ?

THURLOE.

Il vous offre Calais si, dans cette campagne,
Vous voulez secourir Dunkerque sans délais.

CROMWELL, *réfléchissant.*

La France offre Dunkerque et l'Espagne Calais.
Mais, ce qui gâte un peu leur commune assurance,
Dunkerque est à l'Espagne et Calais à la France.
Chacun de ces deux rois me présente à dessein
Des villes à choisir, dans celles du voisin ;
Et, pour qu'en ce débat ma faveur le préfère,
Me donne en hypothèque une conquête à faire. —
Avec le roi de France il faut rester d'accord :
A quoi bon le trahir ? L'autre offre moins encor.

THURLOE, *continuant son rapport.*

Ainsi que les Vaudois, les protestants de Nîme
Réclament, opprimés, votre appui magnanime.

CROMWELL.

Au cardinal-ministre on écrira pour eux.
Mais quand donc sera-t-il tolérant ?

THURLOE, *poursuivant.*

Devereux
Vient d'emporter d'assaut Armagh-la-Catholique,
En Irlande, et voici la lettre évangélique
Du chapelain Peters sur cet événement : —
« Aux armes d'Israël Dieu s'est montré clément.
» Armagh est prise enfin ! par le fer, dans les flammes,
» Nous avons massacré vieillards, enfants et femmes ;
» Deux mille au moins sont morts ; le sang coule en tout [lieu :
» Et je viens de l'église y rendre grâce à Dieu ! »

CROMWELL, *avec enthousiasme.*

Peters est un grand saint !

THURLOE.

Faut-il de cette race
Épargner ce qui reste ?

CROMWELL.

Et pourquoi ? Point de grâce
Aux papistes ! soyons dans ce peuple troublé,
Comme une torche ardente au sein d'un champ de blé !

THURLOE, *s'inclinant.*

C'est dit.

CROMWELL.

Dans cette Armagh une chaire est vacante.
Nous y nommons Peters ; sa lettre est éloquente.

Thurloe s'incline de nouveau.

THURLOE, *reprenant son rapport.*

L'Empereur veut savoir pourquoi vous tenez prêts
Des armements nouveaux, équipés à grands frais.

CROMWELL, *vivement.*

Qu'il nous laisse la guerre et qu'il garde les fêtes !
Avec sa chambre aulique et son aigle à deux têtes,
Que me veut l'Empereur ?— M'effrayer ?— Bon Germain !
Parce que, les grands jours, il porte dans sa main
Un globe de bois peint qu'il appelle le monde !
Bah !..— Foudre qui jamais ne frappe, et toujours gronde !

Il fait signe à Thurloe de continuer.

THURLOE.

Le colonel Titus, pour libelle arrêté...

CROMWELL.

Un drôle ! que veut-il ?

THURLOE.

Mylord, sa liberté.
Voilà neuf mois qu'il gît dans un cachot horrible,
Sur la paille, oublié.

CROMWELL.

Neuf mois ! c'est impossible.

THURLOE.

On l'y mit en octobre, et nous sommes en juin.
Comptez, mylord.

CROMWELL, *comptant sur ses doigts.*

C'est juste.

THURLOE.

Et mourant de besoin,
Le pauvre homme est resté, durant ce long espace,

Seul, nu, glacé...

CROMWELL.

Neuf mois ! Dieu ! comme le temps passe !

Une pause.

— Et maintenant, que fait le secret comité
Du parlement, touchant le projet présenté ?

THURLOE.

Contre vous ont parlé Purefoy, Goffe, Pride,
Nicholas, et surtout Garland.

CROMWELL, *avec colère.*

Le régicide !

THURLOE.

Mais ils auront en vain lutté contre le vent :
La majorité vote avec nous; et suivant
Lord Pembroke, ancien pair qui dans tous temps surnage,
La couronne est à vous de droit.

CROMWELL, *avec mépris.*

Plat personnage !

THURLOE.

Seul, quoiqu'il penche aussi pour la majorité,
Par quelque vain scrupule, à la Bible emprunté,
Le colonel John Birch tient la chambre indécise.

CROMWELL.

On lui doit quelque chose au bureau de l'excise.
Pour lever son scrupule un prompt paiment suffit, —
Pourvu que le caissier se trompe à son profit.
Quant à vous, Thurloe, veuillez, s'il est possible,
Avec plus de respect nommer la Sainte-Bible.

THURLOE, *après s'être humblement incliné.*

Par votre ambition Fagg se dit excité
Contre vous.

CROMWELL.

Je le fais sergent de la Cité.

THURLOE.

Trenchard aussi parait mécontent et morose.

CROMWELL.

Une dime à Trenchard sur les biens des Montrose !

THURLOE.

Sir Gilbert Pickering, ce juge qui reçoit
De toutes mains, devient récalcitrant.

CROMWELL.

Qu'il soit
Baron de l'Échiquier !

THURLOE.

Le reste est mon affaire.
Que mylord seulement daigne se laisser faire.
Vous serez aujourd'hui prié très-humblement
D'accepter la couronne, au nom du parlement !

CROMWELL.

Ah ! je le tiens enfin, ce sceptre insaisissable !
Mes pieds ont donc atteint le haut du mont de sable !

THURLOE.

Mais dès longtemps, mylord, vous régnez ?

CROMWELL.

Non, non, non !
J'ai bien l'autorité, mais je n'ai pas le nom !
Tu souris, Thurloe. Tu ne sais pas quel vide
Creuse au fond de nos cœurs l'ambition avide !
Comme elle fait braver douleur, travail, péril,
Tout enfin, pour un but qui semble puéril !
Qu'il est dur de porter sa fortune incomplète !
Puis, je ne sais quel lustre, où le ciel se reflète,
Environne les rois, depuis les temps anciens.
Ces noms, *Roi, Majesté*, sont des magiciens !
D'ailleurs, sans être roi, du monde être l'arbitre !
La chose sans le mot ! le pouvoir sans le titre !
Pauvretés ! va, l'empire et le rang ne font qu'un.
Tu ne sais pas, ami, comme il est importun,
Quand on sort de la foule et qu'on touche le faîte,
De sentir quelque chose au-dessus de sa tête !
Ne serait-ce qu'un mot, ce mot alors est tout.

Ici Cromwell, qui s'est abandonné jusqu'à poser familièrement son coude sur l'épaule de Thurloe, se détourne comme réveillé en sursaut, et regarde s'ouvrir lentement une porte basse masquée sous une tapisserie. Israel-Ben-Manassé parait et s'arrête sur le seuil, en jetant autour de lui un coup d'œil scrutateur suivi d'un profond salut.

## SCÈNE VI.

CROMWELL, THURLOE, ISRAEL-BEN-MANASSÉ, *vieux rabbin juif, robe grise, en haillons, dos voûté, œil perçant sous de gros sourcils blancs, grand front chauve et ridé, barbe forte.*

MANASSÉ, *incliné.*

Que Dieu, mon doux seigneur, vous guide jusqu'au bout !

CROMWELL.

C'est le juif Manassé. —

A Thurloe.

Terminez vos dépêches,
Thurloe. —

Thurloe s'assied à la grande table. Cromwell s'approche du rabbin.

A voix basse :

Que veux-tu ?

MANASSÉ, *bas.*

J'ai des nouvelles fraiches.
Un bâtiment suédois, chargé de carolus
Qu'il apporte aux amis des anciens rois exclus,
Seigneur, est à présent mouillé dans la Tamise.

CROMWELL.

Le pavillon est neutre !... — Ah ! par ton entremise,
Si je puis confisquer le tout adroitement,
La moitié du butin t'appartiendra.

MANASSÉ.

Vraiment ?
Le navire est à vous, seigneur ! — Faites en sorte
Seulement, qu'au besoin l'on me prête main-forte.

CROMWELL *écrit quelques mots sur un papier qu'il lui remet.*

Voici, mon vieux sorcier, un talisman parfait.
Cours, et reviens bientôt m'en apprendre l'effet.

MANASSÉ.

Encore un mot, seigneur !

CROMWELL.

Hé bien !

MANASSÉ.

Je dois vous dire
Qu'avec les cavaliers votre Richard conspire.

CROMWELL.

Comment ?

MANASSÉ.

Il m'a payé les dettes de Clifford.
C'est tout dire.

CROMWELL, *riant.*

Tu vois tout dans ton coffre-fort.

Mon fils n'est que léger; ses liaisons sont folles;
Mais rien de plus.

MANASSÉ.

Payer sans compter les pistoles!
C'est quelque chose!

CROMWELL, *haussant les épaules.*

Allons, va!

MANASSÉ.

De grâce, seigneur,
Puisque de vous servir parfois j'ai le bonheur,
Pour me récompenser rouvrez nos synagogues,
Et révoquez la loi contre les astrologues.

CROMWELL, *le congédiant du geste.*

On verra.

MANASSÉ, *s'inclinant jusqu'à terre.*

Nous baisons vos pieds.

A part.

Ces vils chrétiens!

CROMWELL.

Vis en paix!

A part.

Juif immonde, à pendre entre deux chiens!

Manassé sort par la petite porte, qui se referme sur lui.

## SCÈNE VII.

CROMWELL, THURLOE.

THURLOE.

Mylord! — Et maintenant, daignerez-vous m'entendre?
Ce navire étranger, l'argent qu'il vient répandre
Parmi les malveillants, l'avis du juif maudit,
Tout n'est-il pas d'accord avec ce que j'ai dit?
Ouvrez les yeux!

CROMWELL.

Sur quoi?

THURLOE.

Sur ces complots infâmes
Dont un fidèle avis me dénonce les trames.
Du peu que nous savons déjà je frémis.

CROMWELL.

Bah!
Chaque fois qu'en mes mains un tel rapport tomba,
Si j'avais à le croire occupé ma pensée,
Et mon temps à chercher la trame dénoncée,
Mes jours, mes nuits, ma vie aurait-elle suffi!

THURLOE.

Le cas présent, mylord, me semble alarmant.

CROMWELL.

Fi!
Thurloë! rougis donc de cette peur panique.
Je sais que pour plusieurs mon joug est tyrannique,
Que certains généraux ne voudraient pas, mon cher,
Voir leur roi de demain dans leur égal d'hier.
Mais l'armée est pour moi.—Quant à l'argent dont parle
Ce juif, c'est un cadeau que me fait le bon Charle,
Et qui vient à propos, surtout dans ce moment,
Pour acquitter les frais de mon couronnement.
Va! sois tranquille, ami!—Songe aux fausses nouvelles
Dont on a tant de fois tourmenté nos cervelles.
Ces complots sont un jeu des malveillants jaloux
Réduits, par impuissance, à s'amuser de nous!

On entend un bruit de pas; Cromwell regarde dans une galerie latérale.

Voici des courtisans avec leurs airs de fête.
Je vais prendre un peu l'air, Thurloë. Tiens-leur tête.

Il sort par la petite porte.

## SCÈNE VIII.

THURLOE, WHITELOCKE, WALLER, *poëte du temps;* LE SERGENT MAYNARD, *en robe;* LE COLONEL JEPHSON, *en uniforme;* LE COLONEL GRACE, *en uniforme;* SIR WILLIAM MURRAY, *en ancien habit de cour;* M. WILLIAM LENTHALL, *précédemment orateur du Parlement;* LORD BROGHILL, *en habit de cour;* CARR.

Carr arrive le dernier, et s'arrête au fond du théâtre, sur lequel il jette un regard scandalisé, tandis que les autres parlent sans l'apercevoir.

WHITELOCKE, *à Thurloë.*

Son Altesse est absente?

THURLOE.

Oui, mylord.

M. WILLIAM LENTHALL, *à Thurloë.*

Je voulais
Lui rappeler mes droits...

LE SERGENT MAYNARD, *à Thurloë.*

Je venais au palais
Pour une chose urgente...

LE COLONEL JEPHSON, *à Thurloë.*

Une importante affaire
M'amenait...

SIR WILLIAM MURRAY, *à Thurloë.*

Ce placet qu'à mylord je défère,
Dans sa future cour sollicite un emploi...

WALLER, *à Thurloë.*

Ne point importuner Son Altesse, est ma loi:
Cependant...

Ils parlent avec une volubilité extrême et presque tous ensemble. Thurloë paraît faire des efforts inutiles pour se faire entendre et se délivrer de leur importunité.

CARR, *d'une voix éclatante et les yeux fixés à la voûte.*

Voilà donc la nouvelle Sodome!

Tous se retournent avec surprise, en attachant leurs regards sur Carr qui demeure immobile, les bras croisés sur sa poitrine.

SIR WILLIAM MURRAY.

Mais quel est cet étrange animal?

CARR, *avec gravité.*

C'est un homme.
Je conçois qu'il apporte un visage inconnu
Dans cet antre, où Baal montre sa face à nu,
Où l'on ne voit que loups, histrions, faux prophètes,
Ivrognes, éperviers, dragons à mille têtes,
Serpents ailés, vautours, jureurs du nom de Dieu,
Et basilics, portant pour queue un dard de feu!

WALLER, *riant.*

Si ce sont nos portraits, grand merci, monsieur l'homme!

CARR, *s'animant.*

Convives de Satan! la cendre est dans la pomme.
Mangez! — Le peuple est mort, vampires d'Israël;
Mangez sa chair, la chair des saints élus du ciel,
La chair des forts, la chair des officiers de guerre,
La chair des chevaux!...

WALLER, *riant plus fort.*

Bon! le mets n'est pas vulgaire.
Ainsi nous avons tous cet honneur sans rival
D'être des basilics qui mangent du cheval!

Rire général parmi les courtisans.

CARR, *furieux.*

Riez, bouches d'enfer!

WALLER, *ironiquement.*

J'aime la politesse.

TOUS.

Mettons-le hors!

M. WILLIAM LENTHALL.

Il s'approche de Carr, et cherche à le faire sortir.

Bonhomme, allons, si Son Altesse
Entrait...

Ils veulent l'entrainer; Carr leur résiste.

CARR.

Ce n'est pas moi qui sortirais, c'est vous.

WHITELOCKE.

C'est un saint.

WALLER.

C'est un fou.

CARR.

Vous êtes ivres tous!
Ivres d'orgueil, d'erreur, de vin troublé de lie :
Et c'est vous qui nommez ma sagesse folie!

LORD BROGHILL.

Mais Son Altesse, ami, va venir...

CARR.

Je l'attend.

LORD BROGHILL.

Pourquoi, de grâce?

CARR.

Il faut que ma bouche à l'instant
Parle à cet Ichabod que vous nommez *Altesse.*

LORD BROGHILL.

Monsieur, confiez-moi ce qui vous intéresse,
Je le dirai pour vous, et le crédit que j'ai...
— Je suis lord Broghill.

CARR, *amèrement.*

Ah! qu'Olivier est changé!
Un vieux républicain fait tache en son cortége!
Broghill, — un cavalier, — chez Cromwell me protége!

THURLOE, *qui jusqu'alors a paru considérer Carr avec attention, à part.*

Cet homme m'est connu!... Ce qu'il dit n'est pas clair;
Mais, quelque fou qu'il soit, le drôle m'a bien l'air
De manquer à Bedlam, moins qu'à la Tour de Londre.
Allons chercher mylord.

Il sort.

## SCÈNE IX.

LES MÊMES, EXCEPTÉ THURLOE.

LORD BROGHILL, *d'un air de protection, à Carr.*

Oui, l'on pourrait répondre
Pour vous, l'ami! mais...

CARR, *avec un sourire triste.*

Bien! c'est ainsi qu'à Sion
Et diable au fils de l'homme offrit sa caution.

WHITELOCKE.

Intraitable!

WALLER.

Incurable!

TOUS.

Hé, qu'à cela ne tienne!
Chassons-le!

Ils s'avancent de nouveau vers Carr qui les regarde fixement.

CARR.

Arrière tous! il faut que j'entretienne
Cet homme qui devint, aux yeux de nos soldats,
De Judas Machabée Ischariot Judas!

LORD BROGHILL.

Fou!

WALLER.

Pour dire Cromwell drôle est la périphrase!

CARR.

Avant qu'au feu du ciel Sodome ne s'embrase,
Je suis l'ange envoyé pour avertir Loth...

WALLER, *riant.*

Quoi!
Les anges du Seigneur sont tondus comme toi!

LE COLONEL JEPHSON, *riant.*

Je vois avec plaisir que tu montes en grade :
Tu t'es transformé d'homme en ange.

SIR WILLIAM MURRAY, *à Carr en le poussant.*

Camarade!
Allez-vous ennuyer mylord de visions?

Aux autres.

C'est qu'il le distrairait de nos pétitions!

Rudement à Carr.

Dehors!

LE COLONEL JEPHSON.

Dehors!

LE SERGENT MAYNARD.

Dehors!

TOUS.

Allons, vite! qu'il sorte!

CARR, *gravement.*

Cessez, je vous le dis, de parler de la sorte.

LE SERGENT MAYNARD.

Mylord, s'il te voyait, t'enverrait à la Tour.

Carr le regarde en haussant les épaules.

SIR WILLIAM MURRAY, *désignant la toilette puritaine de Carr.*

D'ailleurs, est-ce un costume à paraître à la cour?

M. WILLIAM LENTHALL.

Il faudrait que mylord ne se respectât guère
Pour te parler.

TOUS.

Dehors!

Ils se jettent sur Carr et veulent l'entraîner.

CARR, *se débattant, avec une voix lamentable.*

Dieu des hommes de guerre!
O Sabaoth! sur moi jette un coup d'œil!...

TOUS, *le repoussant.*

Va-t'en.

CARR, *poursuivant son invocation, et levant les yeux au ciel.*

Je lutte pour ta cause avec Léviathan!

Entre Cromwell accompagné de Thurloe. Tous s'arrêtent, se découvrent et s'inclinent jusqu'à terre. Carr remet sur sa tête son chapeau qui était tombé dans la bagarre, et reprend son attitude austère et extatique.

CROMWELL, *considérant Carr avec surprise.*
C'est Carr l'indépendant !
Aux autres avec un geste dédaigneux.
Sortez !
A part.
Mystère étrange !
Tous, frappés d'étonnement, sortent avec une révérence profonde. Carr demeure impassible.
WALLER, *bas à M. William Lenthall, et en lui montrant Carr.*
Il nous l'avait prédit. — Laissons Loth avec l'ange.

## SCÈNE X.

CARR, CROMWELL.

Cromwell, resté seul avec Carr, le regarde quelque temps en silence d'un air sévère et presque menaçant. Carr, grave et calme, les bras croisés sur la poitrine, fixe ses yeux sur les yeux du Protecteur, sans les baisser un seul moment. Enfin Cromwell prend la parole avec hauteur.

CROMWELL.
Carr ! le long parlement vous fit mettre en prison :
Qui donc vous en a fait sortir ?
CARR, *tranquillement.*
La trahison !
CROMWELL, *étonné et alarmé.*
Que dites-vous ?
A part.
A-t-il la cervelle troublée ?
CARR, *rêveur.*
Oui, j'offensai des saints la suprême assemblée.
Nous sommes tous proscrits maintenant sous ta loi,
Moi coupable, par eux ; eux innocents, par toi !
CROMWELL.
Puisque vous approuvez l'arrêt qui vous afflige,
Qui donc brise vos fers ?
CARR, *haussant les épaules.*
La trahison, te dis-je !
Car, vers un nouveau crime, aveugle, on m'entraînait ;
J'ai vu le piége à temps.
CROMWELL.
Quoi donc ?
CARR.
Baal renaît !
CROMWELL.
Expliquez-vous !
CARR.
Il s'assied dans le grand fauteuil.
Écoute ! un noir complot s'apprête...
A Cromwell qui est resté debout et découvert, en lui montrant la sellette de Thurloe.
Assieds-toi, Cromwell ! mets ton chapeau sur ta tête !
Cromwell hésite un instant avec dépit, puis se couvre et s'assied sur l'escabelle.
Surtout n'interromps pas !
CROMWELL, *à part.*
Tous ces airs-là, mon cher,
Dans tout autre moment, tu me les paierais cher !
CARR, *avec une douceur grave.*
Quoiqu'Olivier Cromwell ne compte point ses crimes ;
Qu'il n'ait pas un remords, certes, par cent victimes ;
Que sans cesse il enchaîne, en ses jours pleins d'horreurs,
L'hypocrisie au schisme, et la ruse aux fureurs...
CROMWELL, *se levant indigné.*
Monsieur !....
CARR.
Tu m'interromps ! —
Cromwell se rassied d'un air de résignation forcée. Carr poursuit.
Quoiqu'Olivier habite
Dans la terre d'Égypte avec le Moabite,
Le Babylonien, le païen, l'arien,
Qu'il fasse pour soi tout, et pour Israël rien ;
Qu'il repousse les saints, se livrant sans limite
Au peuple amalécite, ammonite, édomite ;
Qu'il adore Dagon, Astaroth, Élimi,
Et que l'ancien serpent soit son meilleur ami ;
Quoiqu'enfin, du Seigneur méritant la colère,
Il ait brisé du pied le vieux droit populaire,
Chassé le parlement que Sion convoqua,
Et qu'aux frères du Christ sa bouche ait dit : *Raca !*
Malgré tant de forfaits, pourtant je ne puis croire
Qu'il ait le cœur si dur, qu'il ait l'âme si noire,
Non ! qu'à ce point tu sois abandonné du ciel !
De ne pas confesser en face d'Israël,
Que pour ce peuple anglais, sanglant, plein de misères,
Sur le fumier de Job étalant ses ulcères,
Entre tous les bienfaits qu'il peut devoir au sort,
Le plus grand des bonheurs, Cromwell, serait ta mort !
CROMWELL, *reculant sur son tabouret.*
Ma mort, dis-tu ?...
CARR, *avec mansuétude.*
Cromwell, tu m'interromps sans cesse,
Là, sois de bonne foi ! l'encens de la bassesse
T'enivre ; cesse un peu d'être ton partisan.
Parlons sans nous fâcher ! oui, ta mort, conviens-en,
Serait un grand bonheur ! ah ! bien grand !
CROMWELL, *dont la colère augmente.*
Téméraire !
CARR, *toujours imperturbable.*
Pour moi, j'en suis vraiment si convaincu, mon frère,
Oui, que dans ce seul but, toujours, sous mon manteau,
En attendant ton jour, je garde ce couteau.
Il tire de son sein un long poignard et le présente au Protecteur.
CROMWELL.
Il fait un saut d'épouvante en arrière.
Un poignard ! l'assassin ! — Holà, quelqu'un ! —
A Carr.
De grâce,
Mon cher Carr !...
A part.
Par bonheur je porte une cuirasse !
CARR, *remettant son poignard dans sa poitrine.*
Ne tremble pas ! Cromwell ! n'appelle pas !
CROMWELL, *effrayé.*
Enfer !
CARR.
Quand on tue un tyran, lui fait-on voir le fer ?
Sois tranquille : ton heure encor n'est pas sonnée ! —
Je viens même ravir ta tête condamnée
Aux coups d'un fer vengeur, moins pur que celui-ci.
Il désigne le poignard caché dans sa poitrine.
CROMWELL, *à part.*
Où veut-il en venir ?
CARR.
Viens te rasseoir ici !

Ta vie en ce moment est pour moi plus sacrée
Que la chair du pourceau pour la biche altérée,
Ou les os de Jonas pour le poisson géant
Qui le sauva des flots dans son gosier béant.

Cromwell revient s'asseoir, et jette sur Carr un regard curieux et défiant.

CROMWELL, *à part.*

Il faut patiemment le laisser dire.

CARR.

Écoute.
Un complot te menace, et tu comprends sans doute
Que s'il ne menaçait que toi, je n'irais pas
Perdre à t'en informer mes discours et mes pas!
Tu me rends bien plutôt la justice de croire
Que de s'y joindre aux saints Carr se serait fait gloire!
Mais il s'agit ici de sauver Israël.
Je te sauve en passant : tant pis!

CROMWELL.

Est-il réel,
Ce complot? Savez-vous où la bande s'assemble?...

CARR.

J'en sors.

CROMWELL.

Vraiment! qui donc vous ouvrit la Tour?

CARR.

Tremble!
— Barksthead!

CROMWELL.

Il me trahit! il a pourtant signé
L'arrêt du roi.

CARR.

L'espoir du pardon l'a gagné.

CROMWELL.

C'est donc pour rétablir Stuart?

CARR.

Écoute encore.
Lorsqu'à ce rendez-vous j'arrivai dès l'aurore,
J'espérais bonnement qu'il s'agissait d'abord
De délivrer le peuple en te donnant la mort...

CROMWELL.

Merci!...

CARR.

Puis, qu'on rendrait au parlement unique
Son pouvoir, que brisa ton despotisme inique.
Mais à peine introduit, je vis un Philistin
En pourpoint de velours tailladé de satin.
Ils étaient trois. Le chef des conciliabules
Vint me chanter des brefs, des quatrains et des bulles...

CROMWELL.

Des quatrains?...

CARR.

C'est le nom de leurs psaumes païens.
Bientôt vinrent des saints, de pieux citoyens,
Mais leurs yeux fascinés par des charmes étranges
Souriaient aux démons qui se mêlaient aux anges;
Les démons criaient : « Mort à Cromwell! » Et tout bas,
Ils disaient : « Profitons de leurs sanglants débats.
» Nous ferons succéder Babylone à Gomorrhe,
» Les toits de bois de cèdre aux toits de sycomore,
» La pierre aux briques, Dor à Tyr, le joug au frein,
» Et le sceptre de fer à la verge d'airain! »

CROMWELL.

Charles-Deux à Cromwell, n'est-ce pas?

CARR.

C'est leur rêve.
Mais Jacob ne veut pas qu'avec son propre glaive,
On immole son bœuf sans lui donner sa part;
Qu'on abatte Cromwell au profit de Stuart!
Car entre deux malheurs il faut craindre le pire.
Si méchant que tu sois, j'aime mieux ton empire
Qu'un Stuart, un Hérode, un royal débauché,
Gui parasite, enfin du vieux chêne arraché! —
Confonds donc ces complots que ma voix te révèle!

CROMWELL, *lui frappant sur l'épaule.*

Je suis reconnaissant, ami, de la nouvelle.

A part.

Coup du ciel! Thurloë n'avait pas tort, vraiment!

A Carr, d'un air caressant.

Donc les partis rivaux du roi, du parlement,
Sont ligués contre moi? — Du côté royaliste
Quels sont les chefs?

CARR.

Crois-tu qu'on m'en ait fait la liste?
Je me soucie, ami, de ces maudits satans
Autant que de la paille où j'ai dormi sept ans!
Pourtant, s'il m'en souvient, ils nommaient à voix haute
Rochester... lord Ormond...

CROMWELL, *saisissant un papier et une plume avec précipitation.*

En es-tu sûr, mon hôte?
Eux à Londres!

Il écrit leurs noms sur le papier qu'il tient.

A Carr.

Voyons : fais encore un effort.

Il se place en face de Carr, et l'interroge du geste et du regard.

CARR, *lentement et recueillant ses souvenirs.*

Sedley... —

CROMWELL, *écrivant.*

Bon!

CARR.

Drogheda, — Roseberry, — Clifford... —

CROMWELL, *continuant d'écrire.*

Libertins! —

Il s'approche de Carr avec un redoublement de douceur et de séduction.

Et les chefs populaires?

CARR, *reculant indigné.*

Arrête!
Moi, te livrer nos saints, les yeux de notre tête!
Non, quand tu m'offrirais dix mille sicles d'or,
Comme le roi Saül à la femme d'Endor.
Non, quand tu donnerais cet ordre à quelque eunuque
D'essayer le tranchant d'un sabre sur ma nuque.
Non, quand tu m'enverrais, pour mes rébellions,
Ainsi que Daniel, dans la fosse aux lions.
Non, quand tu ferais luire un brasier de bitume,
Horrible, et sept fois plus ardent que de coutume;
Quand je verrais, jeté dans ce brûlant séjour,
La flamme autour de moi grandir comme une tour,
Et dorant les maisons d'un vil peuple inondées,
Dépasser le bûcher de trente-neuf coudées!

CROMWELL.

Calme-toi!

CARR.

Non, jamais! quand tu me donnerais
Les champs qui sont dans Thèbe et ceux qui sont auprès,
Le Tigre et le Liban, Tyr aux portes dorées,

Ecbatanes, bâtie en pierres bien carrées,
Mille bœufs, le limon du Nil égyptien,
Quelque trône, et tout l'art de ce magicien
Qui faisait en chantant sortir le feu de l'onde,
Et d'un coup de sifflet, venir des bouts du monde,
A travers les grands cieux et leurs plaines d'azur,
La mouche de l'Égypte et l'abeille d'Assur!
Non! quand tu me ferais colonel dans l'armée!

CROMWELL, *à part.*

On ouvre mal de force une bouche fermée.
Ne l'essayons pas!

A Carr, en lui tendant la main.

Carr! nous sommes vieux amis.
Comme deux bornes, Dieu dans son champ nous a mis...

CARR.

Cromwell pour une borne a fait du chemin!

CROMWELL.

Frère,
A d'imminents dangers tu viens de me soustraire.
Je ne l'oublirai point. Le sauveur de Cromwell...

CARR, *brusquement.*

Ah! pas d'injures! — Carr n'a sauvé qu'Israël.

CROMWELL, *à part.*

Ha! sectaire arrogant, qu'il faut que je ménage!
Caresser qui me blesse! à mon rang, à mon âge!

A Carr humblement.

Que suis-je? un ver de terre.

CARR.

Oui, d'accord sur cela!
Tu n'es pour l'Éternel qu'un ver, comme Attila,
Mais pour nous, un serpent! — Veux-tu pas la couronne?

CROMWELL, *les larmes aux yeux.*

Que tu me connais mal! La pourpre m'environne,
Mais j'ai l'ulcère au cœur. Plains-moi!

CARR, *avec un rire amer.*

Dieu de Jacob!
Entends-tu ce Nemrod qui prend des airs de Job?

CROMWELL, *d'un accent lamentable.*

Je le sens, j'ai des saints mérité les reproches.

CARR.

Va, va, le Seigneur Dieu te punit par tes proches!

CROMWELL, *surpris.*

Comment! que veux-tu dire?

CARR, *avec triomphe.*

Il est encore un nom
Que tu peux ajouter à ta liste... — Mais non,
Pourquoi parler? le crime est puni par le vice.

Cromwell, dont cette réticence éveille les soupçons, s'approche vivement de Carr.

CROMWELL.

Quel nom? Dis-moi ce nom! pour un pareil service
Tu peux tout demander, tout exiger...

CARR, *comme frappé d'une idée subite.*

Vraiment!
Tiendras-tu ta promesse?

CROMWELL.

Elle vaut un serment.

CARR.

Je puis à certain prix te dévoiler ta plaie.

CROMWELL, *avec une satisfaction dédaigneuse, à part.*

Qu'ils soient à qui les flatte ou bien à qui les paye,
Tous ces républicains sont les mêmes au fond;
Et leur vertu de cire à mon soleil se fond.

Haut.

Qu'exiges-tu, mon frère? Est-ce un titre héraldique?
Un grade? un domaine?...

CARR.

Hein?

CROMWELL.

Que veux-tu? parle.

CARR.

Abdique.

CROMWELL, *à part.*

Il est incorrigible! —

Haut, après un moment de réflexion.

Ami, pour abdiquer,
Suis-je roi?

CARR.

Subterfuge! hé quoi, déjà manquer
A ta promesse?

CROMWELL, *interdit.*

Hé non!

CARR.

Je le vois, tu balances.

CROMWELL, *soupirant.*

Hélas! je me suis fait cent fois des violences
Pour garder le pouvoir. Le pouvoir est ma croix.

CARR, *hochant la tête.*

Tu ne t'amendes point, Cromwell? Il est, je crois,
Plus aisé qu'un chameau passe au trou d'une aiguille,
Ou le Léviathan au gosier de l'anguille,
Qu'un riche et qu'un puissant par la porte des cieux!

CROMWELL, *à part.*

Fanatique!

CARR, *à part.*

Hypocrite! —

A Cromwell.

En discours captieux
Tu t'épuises en vain...

CROMWELL, *d'un air contrit.*

Daigne m'entendre, frère.
J'en conviens, ma puissance est injuste, arbitraire;
Mais il n'est dans Juda, dans Gad, dans Issachar,
Personne qu'elle accable autant que moi, cher Carr.
Je hais ces vanités, à fuir aux catacombes,
Mots, rendant un son creux comme le mur des tombes,
Trône, sceptre, honneurs vains que Charles nous légua,
Faux dieux, qui ne sont point l'alpha ni l'oméga!
Pourtant je ne dois pas sur ce peuple que j'aime
Rejeter brusquement l'autorité suprême,
Avant l'heure où viendront régner dans nos hameaux
Les vingt-quatre vieillards et les quatre animaux.
Va donc trouver Saint-John, Selden, jurisconsultes,
Juges en fait de lois, docteurs en fait de cultes:
Dis-leur de faire un plan pour le gouvernement,
Qui me permette enfin d'en sortir promptement. —
Es-tu content?

CARR, *hochant la tête.*

Pas trop. Ces docteurs qu'on invoque
Ne rendent bien souvent qu'un oracle équivoque.
Mais je ne veux pas, moi, te laisser à demi
Satisfait...

CROMWELL, *avec avidité.*

Dis-moi donc quel est l'autre ennemi.

Quel est son nom ?

CARR.

Richard Cromwell.

CROMWELL, *douloureusement.*

Mon fils !

CARR, *imperturbable.*

Lui-même.

— Es-tu content, Cromwell ?

CROMWELL, *absorbé dans une stupeur profonde.*

Le vice et le blasphème
L'ont jusqu'au parricide amené lentement.
Le juif avait raison ! — Céleste châtiment !
J'assassinai mon roi; mon fils tuera son père !

CARR.

Que veux-tu ? la vipère engendre la vipère.
Il est dur, j'en conviens, de voir son fils félon,
Et, sans être un David, d'avoir un Absalon.
Quant à la mort de Charle, où tu crois voir ton crime,
C'est le seul acte saint, vertueux, légitime,
Par qui de tes forfaits le poids soit racheté,
Et de ta vie encor c'est le meilleur côté.

CROMWELL, *sans l'entendre.*

Richard, que je croyais insouciant, frivole,
Léger, comme l'oiseau qui chante et qui s'envole,
Vouloir ma mort ! —

Avec instance, à Carr, en lui prenant la main.

Mais dis, frère, es-tu bien certain ?
Mon fils ?...

CARR.

Au rendez-vous il était ce matin.

CROMWELL.

Où donc, ce rendez-vous ?

CARR.

Taverne des Trois-Grues.

CROMWELL.

Que disait-il ?

CARR.

Beaucoup de choses incongrues.
Il riait.

CROMWELL.

Il riait !

CARR.

Puis, il chantait très-fort,
Jurait avoir payé les dettes de Clifford...

CROMWELL, *à part.*

Le juif me l'a bien dit !

CARR.

Mais, voudras-tu me croire ?
A la santé d'Hérode enfin je l'ai vu boire !

CROMWELL.

D'Hérode ! Quel Hérode ?

CARR.

Hé oui, de Balthasar !

CROMWELL.

Comment ?

CARR.

De Pharaon !

CROMWELL.

Voudrais-tu par hasard
Parler ?...

CARR.

De l'Antechrist ! qu'on nommait *roi d'Écosse*,
Ou Charles-Deux !

CROMWELL, *pensif.*

Mon fils ! libertinage atroce !
Boire à cette santé, c'était boire à ma mort !
Des rires, un festin, des chants, — pas un remord !
Parricide folâtre ! un jour, sur ton front pâle,
Écrira-t-on : *Caïn*, ou bien *Sardanapale ?*

CARR.

L'un et l'autre.

Entre Thurloë. Il s'approche avec un air de mystère de Cromwell.

THURLOE, *bas à Cromwell.*

Mylord, Richard Willis est là.

Au moment où il aperçoit Thurloe, Cromwell reprend une apparente sérénité.

CROMWELL.

Richard Willis ! —

A part.

Il va m'éclaircir tout cela.

A Thurloe.

J'y vais.

THURLOE, *lui désignant la grande porte par laquelle sont sortis les courtisans.*

Ces gentlemen, groupés à votre porte
Peuvent-ils rentrer ?

CROMWELL.

Oui, puisqu'il faut que je sorte.

A part.

Remettons-nous : il sied d'être toujours serein.
Si mon cœur est de chair, que mon front soit d'airain.

Rentrent les courtisans conduits par Thurloe. Ils saluent Cromwell, qui leur fait signe de la main et s'adresse à Carr.

CROMWELL, *prenant la main de Carr.*

Merci, mais sans adieu, frère ! soyez des nôtres.
Cromwell mettra toujours Carr avant tous les autres.
Mon pouvoir pour vos vœux ne sera pas borné.

Il sort avec Thurloe. Tous s'inclinent, excepté Carr.

CARR, *resté seul sur le devant du théâtre.*

C'est ainsi qu'il abdique ! usurpateur damné !

## SCÈNE XI.

CARR, WHITELOCKE, WALLER, LE SERGENT MAYNARD, LE COLONEL JEPHSON, LE COLONEL GRACE, SIR WILLIAM MURRAY, M. WILLIAM LENTHALL, LORD BROGHILL.

Tous les courtisans regardent sortir Cromwell d'un œil désappointé, et considèrent Carr avec surprise et envie.

SIR WILLIAM MURRAY, *aux autres courtisans dans le fond.*

Voyez comme à cet homme a parlé Son Altesse.
Pour lui, que de bonté !

CARR, *toujours seul sur le devant du théâtre.*

Que de scélératesse !

M. WILLIAM LENTHALL.

Il daignait lui sourire !

CARR.

Il ose m'outrager !

LE COLONEL JEPHSON.

Quel honneur !

CARR.

Quel affront ! et comment me venger ?

WALLER.
C'est quelque favori!
CARR.
Je suis donc sa victime!
Il n'est pas jusqu'à moi que le tyran n'opprime!
SIR WILLIAM MURRAY.
Tout est pour lui!
CARR.
Cromwell me prendrait mon trésor,
Ma vertu! moi servir Nabuchodonosor!
Moi, dans sa cour! j'irais, quand Sion me contemple,
Comme un lin jadis blanc que les vendeurs du temple
Ont souillé de safran, de pourpre ou d'indigo,
Changer mon nom de Carr au nom d'Abdenago!
SIR WILLIAM MURRAY, *examinant Carr.*
Certain air de noblesse en son maintien me frappe.
Nous l'avions mal jugé d'abord.
CARR.
Suis-je un satrape?
Pour qui me prend Cromwell?
M. WILLIAM LENTHALL, *à sir William Murray.*
C'est un homme en crédit.
SIR WILLIAM MURRAY, *à M. William Lenthall.*
Quelqu'un de qualité, monsieur, sans contredit.
Son costume n'est pas rigoureusement...
CARR, *toujours dans son coin.*
Traître!
M. WILLIAM LENTHALL, *à part.*
L'amitié que pour lui mylord a fait paraître
Doit être utile à ceux dont, par occasion,
Il daigne apostiller quelque pétition.
S'il voulait me servir?... du maître il a l'oreille.
Il s'approche de Carr avec force révérences.
Mylord, — daigneriez-vous, par grâce sans pareille,
Dire à qui vous savez, pour moi, bon citoyen,
Mylord, un de ces mots que vous dites si bien!
J'ai droit d'être fait lord : je suis maître des rôles,
Et...
CARR, *ouvrant des yeux étonnés.*
J'ai pendu ma harpe à la branche des saules,
Et je ne chante pas les chants de mon pays
Aux Babyloniens, qui nous ont envahis!
En voyant la démarche de Lenthall, tous s'approchent précipitamment et environnent Carr.
LE SERGENT MAYNARD, *à Carr.*
A nos pétitions...
M. WILLIAM LENTHALL, *découragé, à Maynard.*
Il nous garde rancune!
SIR WILLIAM MURRAY, *perçant le groupe.*
Hé! Sa Grâce ne veut en apostiller qu'une.
Protégez-moi, mylord! — Puisqu'on va faire un roi,
Je puis à Son Altesse être utile, je croi.
Je suis noble écossais. De faveurs sans égales
J'ai joui, tout enfant, près du prince de Galles!
Chaque fois que cédant à quelque esprit mauvais,
Son Altesse Royale avait failli, j'avais
Le privilége unique et qui n'était pas mince,
De recevoir le fouet que méritait le prince.
CARR, *avec une indignation concentrée.*
Plat Sycophante! ainsi, doublement criminel,
Il fut vil chez Stuart, il est vil chez Cromwell!
Comme Miphiboseth, il boite des deux jambes.
WALLER, *à Carr, en lui présentant un papier.*
Mylord, je suis Waller! j'ai fait des dithyrambes
Sur les galions pris au marquis espagnol!...
CARR, *entre ses dents.*
L'or t'inspire et te paye, adorateur de Noll!
LE COLONEL JEPHSON, *à Carr.*
Monsieur, dites mon nom, de grâce, à Son Altesse.
Le colonel Jephson! — Ma mère était comtesse.
Je voudrais être admis à la Chambre des pairs.
LE SERGENT MAYNARD, *à Carr.*
Dites au Protecteur ce que pour lui je perds.
Georges Cony, frappé d'une taxe illégale,
M'a pris pour avocat. Ma table est bien frugale,
J'ai pourtant refusé!...
CARR, *à part.*
Je vois dans leur jargon
Le venin de l'aspic et le fiel du dragon.
SIR WILLIAM MURRAY, *à Carr.*
De grâce, une apostille au bas de mon mémoire?
CARR, *rudement.*
Va dire à Belzébuth de signer ton grimoire!
SIR WILLIAM MURRAY.
Mylord se fâche!
Aux autres.
— Aussi vous l'étourdissez tous!
WALLER, *à Carr.*
Je demande une place...
CARR.
A l'hôpital des fous?
LE COLONEL GRACE, *riant.*
C'est bon pour un poete!
A Carr.
— Appuyez ma démarche...
CARR.
Non, Noë n'avait pas plus d'animaux dans l'arche!
LE COLONEL JEPHSON.
Monsieur, j'ai le premier offert au Parlement
De faire Olivier roi...
SIR WILLIAM MURRAY.
Quatre mots seulement,
Mylord!...
CARR, *furieux.*
Mylord! monsieur! confusion des langues!
Le bruit des fers est doux auprès de ces harangues.
Je préfère un geôlier à ces prêtres de Bel,
Certe, et la tour de Londre à la tour de Babel!
Rentrons en prison? — Puisse Israël les confondre!
Il se fait jour à travers les courtisans et sort.

## SCÈNE XII.

LES MÊMES, EXCEPTÉ CARR ; ENSUITE THURLOE.

SIR WILLIAM MURRAY.
Que parle-t-il de tours de Babel et de Londre?
LE SERGENT MAYNARD.
Cet ami de mylord dit qu'il rentre en prison!
WALLER.
Ce n'est décidément qu'un fou!
M. WILLIAM LENTHALL.
Quelle raison

Rend Son Altesse affable à cet énergumène?

Entre Thurloë.

THURLOE, *saluant.*

De mylord Protecteur l'ordre exprès me ramène.
Son Altesse ne peut recevoir aujourd'hui.

LE COLONEL JEPHSON, *avec humeur.*

Cromwell reçoit ce drôle et ne reçoit que lui!

Ils sortent d'un air mécontent. — Au moment où tous quittent la salle, on voit s'ouvrir la porte masquée. Elle donne passage à Cromwell qui regarde avec précaution autour de lui.

## SCÈNE XIII.

CROMWELL, SIR RICHARD WILLIS.

CROMWELL, *se retournant vers la porte entr'ouverte.*

Ils sont partis. — Venez, et comme il vous importe
De ne pas être vu, sortez par cette porte.

Sir Richard Willis parait. Il est enveloppé d'un manteau et couvert d'un chapeau qui cache ses traits : il n'y a plus rien de souffrant ni de cassé dans sa démarche et dans sa voix. Cromwell et lui font quelques pas pour traverser le théâtre. Cromwell s'arrête brusquement.

Joignant les mains.

Je n'en puis donc douter! mon fils aîné! Richard...

SIR RICHARD WILLIS.

A porté la santé du roi Charles Stuart;
Et tous les conjurés, dont il se disait frère,
Vos ennemis mortels, l'ont trouvé téméraire!

CROMWELL.

Fils ingrat! quand j'élève au trône ses destins!
— Répétez-moi, Willis, les noms des puritains.

SIR RICHARD WILLIS.

Lambert d'abord.

CROMWELL, *avec un rire dédaigneux.*

Lambert! c'est là ce qui me fâche;
Qu'un si hardi complot se donne un chef si lâche!
L'empire est au génie encor moins qu'au hasard.
Que de Vitellius, grand Dieu, pour un César!
La foule met toujours, de ses mains dégradées,
Quelque chose de vil sur les grandes idées.
Rome eut pour étendard une botte de foin.

A Willis.

— Suivons.

SIR RICHARD WILLIS.

Ludlow...

CROMWELL.

Bonhomme! et qui n'ira pas loin.
Brute, et non pas Brutus.

SIR RICHARD WILLIS.

Syndercomb, — Barebone...

A mesure que Willis parle, Cromwell le suit sur une liste qu'il tient déployée.

CROMWELL.

Mon propre tapissier, si ma mémoire est bonne.
— Niais!

SIR RICHARD WILLIS.

— Joyce...

CROMWELL.

Rustre!

SIR RICHARD WILLIS.

— Overton...

CROMWELL.

Bel esprit!

SIR RICHARD WILLIS.

Harrison...

CROMWELL.

Voleur!

SIR RICHARD WILLIS.

Puis Wildman.

CROMWELL.

Fou! qu'on surprit
Dictant à son valet des phrases arrondies
Contre moi... — Mais ce sont vraiment des comédies!

SIR RICHARD WILLIS.

— Un certain Carr.

CROMWELL.

Je sais.

SIR RICHARD WILLIS.

— Garland, — Plinlimmon.

CROMWELL.

Quoi!
Plinlimmon?

SIR RICHARD WILLIS.

Et Barksthead, un des bourreaux du roi!

CROMWELL, *comme réveillé en sursaut.*

A qui parlez-vous?

SIR RICHARD WILLIS, *s'inclinant avec confusion.*

Ah! sire, pardon! de grâce!
Vieille habitude, acquise en servant l'autre race!
Ce mot ne peut atteindre à Votre Majesté.

CROMWELL, *à part.*

Sa flatterie ajoute au coup qu'il m'a porté.
Maladroit!

Haut.

— Il suffit.

Montrant la liste.

— Sont-ce toutes les têtes
Des puritains?

SIR RICHARD WILLIS.

Oui, sire.

CROMWELL, *à part.*

Ordonnons les enquêtes.

A Willis.

— Les chefs des cavaliers?...

SIR RICHARD WILLIS.

Vos bontés m'ont permis
De vous taire leurs noms. Ce sont d'anciens amis,
Que j'aurais peine à perdre; et puis je les surveille;
Ils n'échapperont point en tout cas.

CROMWELL.

A merveille!

A part.

Tout lâche a son scrupule!

Haut.

— Oui, de vos compagnons
Respectez le secret.

A part.

— D'ailleurs, je sais leurs noms. —
Quels hommes différents m'ont dicté ces deux listes,
Willis les puritains, et Carr les royalistes!

SIR RICHARD WILLIS.

Sire, vous leur ferez grâce aussi de la mort! —
Sans cela, sur l'honneur, j'aurais trop de remord.

CROMWELL, *à part.*

Sur l'honneur!...

SIR RICHARD WILLIS.

Je leur rends, certe, un service immense;
D'avance ainsi pour eux j'éveille la clémence.
J'évente leur complot : c'est qu'il me fait pitié;
Et si je les trahis, c'est bien — pure amitié!

CROMWELL.

Je porte votre paye, Willis, à deux cents livres.

*Entre ses dents.*

C'est là le prix du sang des tiens que tu me livres!
— Chat-tigre! qui déchire après avoir flatté,
Et sait vendre une tête avec humanité!

SIR RICHARD WILLIS, *qui n'entend que le dernier mot.*

Ah! oui, l'humanité!...

CROMWELL, *ouvrant son portefeuille et lui remettant un papier qu'il en tire.*

Tenez, voici la traite.

SIR RICHARD WILLIS, *s'inclinant pour la recevoir.*

Toujours payable, sire, à la caisse secrète?

CROMWELL, *après un signe affirmatif.*

A propos! — N'avez-vous pas vu ce Davenant,
Lauréat sous Stuart? — Il vient du continent...

SIR RICHARD WILLIS.

Davenant? — Non, mon prince.

CROMWELL.

Il apporte une lettre —
De quelqu'un, — pour Ormond.

SIR RICHARD WILLIS.

Je n'ai rien vu remettre
Au marquis; et pourtant j'étais bien à l'affût.
Parmi les conjurés je ne crois pas qu'il fût.

CROMWELL, *à part.*

Inutile instrument! — Mais je verrai moi-même
Davenant.

*Rochester, en costume de ministre puritain, paraît au fond du théâtre.*

## SCÈNE XIV.

CROMWELL, SIR RICHARD WILLIS, LORD ROCHESTER.

LORD ROCHESTER, *au fond de la salle.*

M'y voici! — Répétons bien mon thème.
Il faut d'un puritain prendre deux fois le ton,
Quand on parle à Cromwell de la part de Milton.
Davenant m'a servi! — Grâce à Milton, qu'il leurre,
Je serai chapelain de Noll avant une heure.
Si le diable aujourd'hui m'emporte, — par le ciel!
Il ne m'emportera qu'aumônier de Cromwell. —
Çà, commence, Wilmot, la tragi-comédie! —
Dans la gueule du loup mets ta tête hardie,
Et porte pour ton roi, sans plainte, ce chapeau
Et ces chausses de drap qui t'écorchent la peau.
Tu vas revoir Francis!

*Il aperçoit Cromwell et Willis qui, pendant qu'il parle, paraissent absorbés dans un entretien secret.*

Mais qui sont ces deux hommes?

SIR RICHARD WILLIS, *à Cromwell.*

C'est par un brick suédois qu'on fait passer les sommes;
Et le chancelier Hyde en sa lettre me dit
Qu'un juif pour l'entreprise offre aussi son crédit.

LORD ROCHESTER, *au fond du théâtre.*

Quoi donc? avec lord Hyde ils disent correspondre?
Serait-ce?...

CROMWELL, *à Richard Willis.*

Retournez vite à la Tour de Londre,
De peur des soupçons...

LORD ROCHESTER, *toujours au fond de la salle.*

Mais tout cela me confond!

SIR RICHARD WILLIS, *à Cromwell.*

Sa Majesté connaît mon dévoûment profond

LORD ROCHESTER, *toujours sans être vu.*

Majesté! — dévoûment! — Mais ce sont des fidèles,
Des cavaliers!

CROMWELL, *à Richard Willis en se dirigeant vers la porte.*

Prenons bien garde aux sentinelles!
Si quelqu'un nous voyait, tout serait compromis.

*Ils sortent.*

LORD ROCHESTER, *seul.*

*Il s'avance sur le devant du théâtre.*

Je le crois! — Le roi Charle a d'imprudents amis!
Venir se dire ici nos affaires! Que diable!
Conspirer chez Cromwell! l'audace est incroyable. —
Si quelque autre que moi les avait vus pourtant!

*Regardant dans la galerie.*

Quoi! l'un des deux revient! Mais il est important
De l'effrayer : qu'il sente à quel point il s'expose.
Cachons-nous.

*Il va se cacher derrière un des piliers de la salle. — Entre Cromwell.*

## SCÈNE XV.

LORD ROCHESTER, CROMWELL.

CROMWELL, *sans voir Rochester.*

L'homme, hélas! propose, et Dieu dispose.
Je me croyais au port, calme, à l'abri des flots,
Et me voilà sondant une mer de complots,
Me voilà de nouveau jouant au dé ma tête
Mais courage! affrontons la dernière tempête.
Frappons un dernier coup qui les glace d'effroi.
Brisons ce qui résiste! il faut au peuple un roi.

LORD ROCHESTER, *derrière le pilier.*

Voilà, sur ma parole, un ardent royaliste!

CROMWELL.

Couvrons-les d'un filet; suivons-les à la piste;
D'une chaîne invisible environnons leurs pas.
Aveuglons-les : veillons; — ils n'échapperont pas!

LORD ROCHESTER.

Il proscrit à la fois Cromwell et sa famille.

CROMWELL.

Qu'ils meurent tous!

LORD ROCHESTER.

Quoi! tous? Ah! grâce pour sa fille!

CROMWELL, *dans une sombre rêverie.*

Que veux-tu donc, Cromwell? Dis? un trône! — A quoi bon?
Te nommes-tu Stuart? Plantagenet? Bourbon?
Es-tu de ces mortels qui, grâce à leurs ancêtres,
Tout enfants, pour la terre ont eu des yeux de maîtres?
Quel sceptre, heureux soldat, sous ton poids ne se rompt?
Quelle couronne est faite à l'ampleur de ton front?
Toi, roi, fils du hasard! chez les races futures

Ton règne compterait parmi tes aventures ! —
Ta maison, — dynastie ! —

LORD ROCHESTER.

Il est décidément
Pour le droit des Stuarts !

CROMWELL, *poursuivant.*

Un roi de Parlement !
Pour degrés sous tes pas les corps de tes victimes !
Est-ce ainsi que l'on monte aux trônes légitimes ? —
Quoi ! n'es-tu donc point las pour avoir tant marché,
Cromwell ? le sceptre a-t-il quelque charme caché ?
Vois. — L'univers entier sous ton pouvoir repose;
Tu le tiens dans ta main, et c'est bien peu de chose.
Le char de ta fortune, où tu fondes tes droits,
Roule, et d'un sang royal éclabousse les rois !
Quoi ! puissant dans la paix, triomphant dans la guerre,
Tout n'est rien sans le trône ! — Ambition vulgaire !

LORD ROCHESTER.

Comme il traite Cromwell !

CROMWELL.

Hé bien, quand tu l'aurais,
Ce trône d'Angleterre, et dix autres !... — Après ? —
Qu'en ferais-tu ? — Sur quoi tombera ton envie ?
Ne faut-il pas un but à l'homme dans la vie ?
Coupable fou !

LORD ROCHESTER.

Cromwell ! ah ! si tu l'entendais !...

CROMWELL.

Qu'est-ce, un trône, d'ailleurs ? un tréteau sous un dais.
Quelques planches, où l'œil de la foule s'attache,
Changeant de nom, selon l'étoffe qui les cache.
Du velours, c'est le trône ; un drap noir, — l'échafaud !

LORD ROCHESTER.

Un savant !

CROMWELL.

Est-ce là, Cromwell, ce qu'il te faut ?
L'échafaud ! — Oui, d'horreur ce seul mot me pénètre.
J'ai la tête brûlante. — Ouvrons cette fenêtre.

Il s'approche de la croisée de Charles I[er].

L'air libre, le soleil chasseront mon ennui.

LORD ROCHESTER.

Il ne se gêne pas ! on le dirait chez lui.

Cromwell cherche à ouvrir la croisée ; elle résiste.

CROMWELL, *redoublant d'efforts.*

On l'ouvre rarement. — La serrure est rouillée...

Reculant tout à coup d'un air d'horreur.

C'est du sang de Stuart la fenêtre souillée !
Oui, c'est de là qu'il prit son essor vers les cieux ! —

Il revient pensif sur le devant du théâtre.

Si j'étais roi, peut-être elle s'ouvrirait mieux !

LORD ROCHESTER.

Pas dégoûté !

CROMWELL.

S'il faut que tout crime s'expie,
Tremble, Cromwell ! — Ce fut un attentat impie.
Jamais plus noble front n'orna le dais royal ;
Charles Premier fut juste et bon.

LORD ROCHESTER.

Sujet loyal !

CROMWELL.

Pouvais-je empêcher, moi, ces fureurs meurtrières ?
Mortifications, veilles, jeûnes, prières,
Pour sauver la victime ai-je rien épargné ?
Mais son arrêt de mort au ciel était signé !

LORD ROCHESTER.

Et par Cromwell aussi, qui, faussant la balance,
Pendant que tu priais, agissait en silence ;
Homme candide et pur !

CROMWELL, *dans un profond accablement.*

Que de fois ce palais
M'a vu pleurer le sort du meilleur des Anglais !

LORD ROCHESTER, *essuyant une larme.*

Brave homme ! il m'attendrit !

CROMWELL.

Que cette tête auguste
M'a causé de remords !

LORD ROCHESTER.

Ah ! ne sois pas injuste
Pour toi ! des regrets, oui : mais pourquoi des remords ?

CROMWELL, *les yeux fixés à terre.*

Que pensent-ils de nous, les hommes qui sont morts ?

LORD ROCHESTER.

Pauvre ami ! sa douleur lui trouble la cervelle !

CROMWELL.

Que de maux inconnus un crime nous révèle !
Pour te rendre la vie, ô Charles, que de fois
J'aurais donné mon sang !

LORD ROCHESTER.

Il lève trop la voix.
Il se ferait surprendre, et ce serait dommage !
A ses bons sentiments je rends tout bas hommage,
Mais pour les exprimer l'endroit est mal choisi.
Faisons-lui peur. —

Il sort de sa cachette et s'avance brusquement vers Cromwell.

L'ami ! que faites-vous ici ?

CROMWELL, *étonné, le toisant de bas en haut.*

A qui parle ce drôle ?

LORD ROCHESTER.

A vous !

A part.

Que dit-il ? drôle ? [mon rôle.
J'ai donc bien l'air d'un saint ! — Tant mieux ! — Jouons

Haut et d'un air capable.

Savez-vous bien, bonhomme, où vous êtes ?

CROMWELL.

Et toi,
Sais-tu, maraud, à qui tu parles ?

LORD ROCHESTER.

Sur ma foi !...

A part.

Mortdieu ! ne jurons point !

Haut.

Je sais à qui je parle !

CROMWELL, *à part.*

Serait-ce un assassin aux gages du roi Charle ?

Il tire de sa poitrine un pistolet qu'il présente à Rochester.

Haut.

Coquin, n'approche pas !

LORD ROCHESTER, *à part.*

Diable ! soyons prudents.
Tous ces conspirateurs sont armés jusqu'aux dents !
N'allons pas pour Cromwell me battre avec un frère.

Haut.

Monsieur, je ne veux point vous perdre.

CROMWELL, *surpris, dédaigneusement.*

Hein?

LORD ROCHESTER.

Au contraire,
Je venais vous donner un conseil. — Dans ces lieux,
Vous teniez des discours par trop séditieux!

CROMWELL.

Moi?

LORD ROCHESTER.

Vous. — Sortez, monsieur, ou j'appelle main-forte.

CROMWELL, *à part.*

C'est un fou.

*Haut.*

Qu'es-tu donc pour parler de la sorte?

LORD ROCHESTER.

Vous êtes, songez-y, chez mylord Protecteur.

CROMWELL.

Qui donc es-tu?

LORD ROCHESTER.

Je suis son moindre serviteur,
Son chapelain.

CROMWELL, *vivement.*

Tu mens d'une impudence étrange!
Toi, mon chapelain!

LORD ROCHESTER, *effrayé.*

Dieu! Dieu! c'est Cromwell! qu'entends-je?
C'est Cromwell! —

*A part.*

Nous avons un traître parmi nous!

CROMWELL.

Tu devrais devant moi te traîner à genoux!
Imposteur éhonté!

LORD ROCHESTER.

Mylord, faites-moi grâce,....
Altesse!...

*A part.*

Lui dit-on Altesse ou Votre Grâce?

*Haut.*

Excusez-moi. L'erreur où je me suis commis
Vient d'un zèle trop chaud contre vos ennemis.
Des mots mal entendus...

CROMWELL.

Mais pourquoi ce mensonge?

LORD ROCHESTER.

Mon dévoûment pour vous réalisait un songe.
J'ose en votre maison solliciter l'emploi
De chapelain.

CROMWELL.

Es-tu docteur de bon aloi?
Quel est ton nom?

LORD ROCHESTER, *à part.*

Mortdieu! ma maudite mémoire!
Quel est mon nom de saint, déjà?...

*Haut.*

Je suis sans gloire...

CROMWELL.

Ton nom? — La source peut jaillir du fond du puits.

*Rochester embarrassé semble se rappeler tout à coup quelque chose d'important. Il fouille précipitamment dans sa poche, en tire une lettre, et la présente à Cromwell avec un profond salut.*

LORD ROCHESTER.

Cette lettre, mylord, vous dira qui je suis.

CROMWELL, *prenant la lettre.*

De qui?

LORD ROCHESTER.

De monsieur John Milton.

CROMWELL, *ouvrant la lettre.*

Un très-digne homme
Aveugle, et c'est dommage.

*Il lit quelques lignes.*

Ainsi donc on te nomme
Obededom?

LORD ROCHESTER, *s'inclinant.*

*A part.*

Tudieu, quel nom!

*Haut.*

Mylord l'a dit.

*A part.*

Obed... Obededom! — Ah! Davenant maudit,
De me donner un nom à faire fuir le diable!
Qu'on ne peut prononcer sans grimace effroyable!

CROMWELL, *repliant la lettre.*

Vous portez un beau nom! Obededom de Geth
Reçut dans sa maison l'arche qui voyageait.
Rendez-vous digne, ami, de ce nom mémorable.

LORD ROCHESTER, *à part.*

Va pour Obededom!

CROMWELL.

Un saint considérable,
Milton, clerc du conseil, se fait votre garant.

*A part.*

Au fait, son dévoûment pour moi me paraît grand;
Son emportement même en était une preuve.

*Haut.*

Mais je dois et je veux vous soumettre à l'épreuve,
Vous faire sur la foi subir un examen,
Avant de vous nommer mon chapelain.

LORD ROCHESTER, *s'inclinant.*

AMEN!

*A part.*

C'est le moment critique!

CROMWELL.

Écoutez. Par exemple,
Dans quel mois Salomon commença-t-il son temple?

LORD ROCHESTER.

Dans le mois de zio, second de l'an sacré.

CROMWELL.

Et quand l'acheva-t-il?

LORD ROCHESTER.

Au mois de bul.

CROMWELL.

Tharé
N'eut-il pas trois enfants? Où?

LORD ROCHESTER.

Dans Ur, en Chaldée.

CROMWELL.

Qui viendra rajeunir la terre dégradée?

LORD ROCHESTER.

Les saints, qui règneront les mille ans accomplis.

CROMWELL.

Par qui les saints devoirs sont-ils le mieux remplis?

LORD ROCHESTER.

Tout croyant porte en lui la grâce suffisante.
Il suffit pour prêcher qu'en chaire il se présente,

Et qu'il sache, abreuvé des sources du Carmel,
Au lieu d'A, B, C, dire : *Aleph, Beth* et *Ghimel!*

CROMWELL.

Bien dit. Continuez. Voguez à pleine voile!

LORD ROCHESTER, *avec enthousiasme.*

Le Seigneur à chacun en esprit se dévoile.
On peut sans être prêtre, ou ministre, ou docteur,
Avoir reçu d'en-haut le rayon créateur!... —

A part.

Quelque coup de soleil. —

Haut.

Sans la foi l'homme rampe.
Mais veillez, éclairez votre âme avec la lampe.
L'âme est un sanctuaire, et tout homme est un clerc.
Dans le foyer commun apportez votre éclair;
Les prophètes prêchaient sur les places publiques!
Et le saint temple avait des fenêtres obliques!

A part.

Je consens qu'on te pende, Obededom Wilmot,
Si dans ce que je dis je comprends un seul mot!

CROMWELL, *à part.*

C'est un anabaptiste. — Il est fort en logique :
Mais sa doctrine au fond est très-démagogique.

LORD ROCHESTER, *continuant avec chaleur.*

Le don des langues vient à qui parle souvent,
Et beaucoup...

A part.

J'en suis bien une preuve!

Haut.

En rêvant,
En priant, en veillant, on devient un lévite.
On peut atteindre alors, bien qu'il marche très-vite,
Satan, qui dans un jour, nonobstant son pied-bot,
Va de Beth-Lebaoth jusqu'à Beth-Marchaboth!

A part.

Corps dieu! cela va bien. Poussons jusqu'à l'extase!

CROMWELL, *l'arrêtant.*

Il suffit. — Vous fondez sur une fausse base
Votre édifice. Mais nous en reparlerons. —
Quels sont les animaux impurs?

LORD ROCHESTER.

Tous les hérons!
L'autruche, le larus, l'ibis exclu de l'arche,
Le butor...

A part.

Le Cromwell... —

Haut.

Tout ce qui vole et marche!

CROMWELL.

Quels sont ceux dont on peut manger?

LORD ROCHESTER.

C'est l'attacus,
Mylord, et le bruchus, et l'ophiomachus!

CROMWELL.

Vous oubliez, ami, la sauterelle.

LORD ROCHESTER, *à part.*

Ah! diantre!
Mais qui s'irait loger ces bêtes dans le ventre?

CROMWELL.

Et vous ne dites pas ce qu'il sied de savoir : [soir!»
« Qui touche à des corps morts reste impur jusqu'au

A part.

N'importe! il est très-docte! on peut sur ces matières
N'avoir point comme moi des notions entières.

Haut.

Un dernier mot. — Est-il conforme aux saints discours
De porter les cheveux courts ou longs?

LORD ROCHESTER, *avec assurance.*

Courts, très-courts!

A part.

Tête-ronde, jouis!

CROMWELL.

Qui vous porte à conclure?...

LORD ROCHESTER, *vivement.*

C'est une vanité que notre chevelure!
Par ses beaux cheveux longs Absalon fut pendu!

CROMWELL.

Oui, mais Samson fut mort, quand Samson fut tondu.

LORD ROCHESTER, *à part et se mordant les lèvres.*

Diable!

CROMWELL.

Pour éclaircir autant qu'il est possible
Un si grave sujet, je vais chercher ma bible.

Il sort.

## SCÈNE XVI.

LORD ROCHESTER, *seul.*

Allons! je n'ai point mal soutenu cet assaut.
Tout puritain qu'il est, le drôle n'est pas sot!
Je crains même...—Saint-Paul! quel est donc ce perfide,
Confident de Cromwell et du chancelier Hyde? —
Traître! — Mais j'ai pourtant dupé le vieux démon.
Comme il vous interroge en phrases de sermon!
Avec son œil caffard comme il vous examine!

Se regardant de la tête aux pieds.

Heureusement pour moi, j'ai bien mauvaise mine!
J'ai l'air d'un franc coquin, d'un vrai tueur de rois!
Il m'avait pris d'abord pour un larron, je crois.

Il rit.

— Ce prédicant soldat, ce brigand patriarche,
Pour n'être jamais pris en défaut, toujours marche
Armé jusques aux dents, en son propre palais,
De dilemmes pieux et de bons pistolets.
Toujours de deux façons il peut vous faire face.

Entre Richard Cromwell.

## SCÈNE XVII.

LORD ROCHESTER, RICHARD CROMWELL.

LORD ROCHESTER, *apercevant Richard qui vient à lui.*

Mais quoi! Richard Cromwell!... il faut que je m'efface!
S'il me reconnaît, gare ou la corde ou le feu!
Le docte Obededom y perdrait son hébreu!

RICHARD CROMWELL, *examinant Rochester.*

Il me semble avoir vu quelque part ce visage.

LORD ROCHESTER, *à part et contrefaisant la gravité puritaine.*

L'ours flaire le faux mort.

RICHARD CROMWELL.

C'est sûr!

LORD ROCHESTER, *à part.*
Mauvais présage!
RICHARD CROMWELL, *examinant toujours Rochester.*
Cet homme n'est rien moins qu'un docteur puritain.
Parmi nos cavaliers il buvait ce matin.
Je devine qui c'est. Ah! le félon!
LORD ROCHESTER, *à part.*
Malpeste!
Non, je n'ai jamais eu rencontre plus funeste,
Depuis le tête-à-tête où je parlai d'amour
Aux cinquante printemps de mylady Seymour!
RICHARD CROMWELL, *à part.*
Comment, quand on s'assied pour boire au même verre,
Se défier d'un homme?
LORD ROCHESTER, *à part.*
Ah! quel regard sévère!
RICHARD CROMWELL, *à part.*
De mon père à coup sûr c'est quelque surveillant,
Qui va contre moi faire un rapport malveillant.
Il dira que j'ai bu dans la même taverne
Avec des ennemis du pouvoir qui gouverne.
C'est pour mon père un crime à punir de prison,
C'est lèse-majesté! c'est haute trahison;
Tâchons de le gagner. Prévenons la tempête.
Il fouille dans la poche de sa veste.
J'ai quelques nobles d'or dans ma bourse....
LORD ROCHESTER, *remarquant son geste, à part.*
Il s'apprête
A m'attaquer. — A-t-il aussi des pistolets?
Il recule avec inquiétude.
RICHARD CROMWELL, *à part.*
Pourvu qu'ils soient payés, qu'importe à ces valets!
Il s'approche de Rochester d'un air riant et dégagé.
Bonjour, monsieur.
LORD ROCHESTER, *troublé.*
Mylord, le ciel vous tienne en joie!
A part.
Quel sourire infernal il attache à sa proie!
Haut.
Je suis un membre obscur du clergé militant,
Je prirai Dieu pour vous.
RICHARD CROMWELL.
Je vous ai vu pourtant
Ailleurs, non prier, mais jurer à pleine gorge.
LORD ROCHESTER, *vivement.*
Vous vous trompez, mylord! moi jurer! par Saint-George!
Dieu me damne!...
RICHARD CROMWELL, *riant.*
Oui! jurez que vous ne juriez point.
Mais, révérend, parlons franchement sur ce point.
LORD ROCHESTER, *à part.*
Diable!
RICHARD CROMWELL.
Vous n'êtes pas ce que vous semblez être.
Sous le masque d'un saint vous cachez l'œil d'un traître.
LORD ROCHESTER, *consterné, à part.*
Je suis perdu.
Haut.
Mylord!...
RICHARD CROMWELL.
Est-ce vrai?
LORD ROCHESTER, *à part.*
Mauvais pas!

RICHARD CROMWELL.
Je sais tout! — Mais tenez, ne me dénoncez pas.
LORD ROCHESTER, *surpris, à part.*
Comment! — J'allais lui faire une même prière.
Que dit-il?
RICHARD CROMWELL.
Je suis né d'humeur aventurière.
J'ai des amis partout; et j'ai bu ce matin
Avec des cavaliers, comme vous, puritain!
A quoi vous servira d'aller dire à mon père
Que son fils avec eux trinquait dans ce repaire,
Et pour un peu de vin, que même j'ai mal bu,
Me faire comme un bouc chasser de la tribu?
LORD ROCHESTER, *à part.*
Je suis sauvé!
RICHARD CROMWELL.
Je sais, l'ami, qu'en toute affaire
Mon père aime à savoir ce qu'on peut dire et faire.
Mais est-ce de complots que nous nous occupions? —
Car vous êtes, mon cher, un de ses espions!
Ah! je devine tout!
LORD ROCHESTER, *à part.*
Oui vraiment! il devine!
Qu'en ce rôle de saint mon adresse est divine!
On me prend, tant j'en ai bien saisi la couleur,
L'un, pour un espion; l'autre, pour un voleur!
Haut à Richard en s'inclinant.
Mylord, c'est trop d'honneur que me fait Votre Grâce!...
RICHARD CROMWELL.
De mon père quinteux sauvez-moi la disgrâce.
Promettez-moi, — je suis de nobles d'or pourvu, —
De taire au Protecteur ce que vous avez vu
Ce matin.
LORD ROCHESTER.
De grand cœur.
RICHARD CROMWELL, *lui présentant une grande bourse brodée à ses armes.*
Tenez, voici ma bourse.
Je ne suis point ingrat.
LORD ROCHESTER, *la prenant après un moment d'hésitation.*
A part.
Bah! c'est une ressource!
Quand on conspire, il faut être riche, vraiment.
L'avarice est d'ailleurs dans mon déguisement.
Haut.
Mylord est généreux...
RICHARD CROMWELL.
Bon, bon, prends et va boire!
LORD ROCHESTER, *à part.*
Ceci, d'honneur! finit mieux que je n'osais croire.
RICHARD CROMWELL.
L'ami! combien peux-tu gagner dans ton métier, —
Sans compter la potence?
LORD ROCHESTER.
Un docteur de quartier...
RICHARD CROMWELL.
Comme espion!
LORD ROCHESTER.
D'un nom mylord me gratifie!...
RICHARD CROMWELL.
Il faut dans ton état de la philosophie.

Pourquoi rougir?

LORD ROCHESTER.

Mylord!...

## SCÈNE XVIII.

LES MÊMES; CROMWELL.

CROMWELL, *une bible armoriée à la main.*

Çà, maître Obededom,
Écoutez ce verset sur Dabir, roi d'Édom!

Apercevant son fils.

Ha! —

A Rochester.

Sortez!

LORD ROCHESTER, *à part.*

Qu'a-t-il donc? comme il prend son air rogue!
Et comme le tyran succède au pédagogue!

Il sort.

## SCÈNE XIX.

RICHARD CROMWELL, CROMWELL.

Cromwell s'approche de son fils, croise les bras et le regarde fixement.

RICHARD CROMWELL, *s'inclinant profondément.*

Mon père... — Mais d'où vient ce trouble inattendu?
Quel est sur votre front ce nuage épandu,
Mylord? où doit tomber la foudre qu'il recèle,
Et dont l'éclair sinistre en vos yeux étincelle? —
Qu'avez-vous? Qu'a-t-on fait? Parlez: que craignez-vous?
Qui peut vous assister dans le bonheur de tous?
Demain, des anciens rois rejoignant les fantômes,
La république meurt, vous léguant trois royaumes;
Demain votre grandeur sur le trône s'accroît;
Demain, dans Westminster proclamant votre droit,
Jetant à vos rivaux son gant héréditaire,
Le champion armé de la vieille Angleterre,
Aux salves des canons, au branle du beffroi,
Doit défier le monde au nom d'Olivier roi.
Qui vous manque? L'Europe, et l'Angleterre, et Londre,
Votre famille, tout semble à vos vœux répondre.
Si j'osais me nommer, mon père et mon seigneur,
Je n'ai, moi, de souci que pour votre bonheur,
Vos jours, votre santé...

CROMWELL, *qui n'a pas cessé de le regarder fixement.*

Mon fils, comment se porte
Le roi Charles Stuart?

RICHARD CROMWELL, *atterré.*

Mylord!....

CROMWELL.

Faites en sorte
Une autre fois, de mieux choisir vos commensaux,
Monsieur!

RICHARD CROMWELL.

Mylord, dût-on me couper en morceaux,
Je veux être plus vil que le pavé des rues,
Si...

CROMWELL, *l'interrompant.*

Boit-on de bon vin, taverne des Trois-Grues?

RICHARD CROMWELL, *à part.*

Ah! l'espion damné d'avance avait tout dit!

Haut.

Je vous jure, mylord...

CROMWELL.

Vous semblez interdit.
Est-ce un mal qu'assembler, étant d'humeur badine,
Quelques amis autour d'un broc de muscadine!
Vous le buviez, mon fils, sans doute à ma santé?

RICHARD CROMWELL, *à part.*

C'est cela! toast maudit qu'à Charles j'ai porté!

Haut.

Mylord, ce rendez-vous, sur mon nom, sur mon âme,
Était fort innocent...

CROMWELL, *d'une voix de tonnerre.*

Vous êtes un infâme!
Avec des cavaliers mon fils a ce matin
Bu sa part de mon sang dans un hideux festin!

RICHARD CROMWELL.

Mon père!...

CROMWELL.

Boire avec des païens que j'abhorre!
A la santé de Charle!... — Un jour de jeûne, encore!

RICHARD CROMWELL.

Je vous jure, mylord, que je n'en savais rien.

CROMWELL.

Garde tes jurements pour ton roi tyrien!
Ne viens pas étaler, traître, sous mes yeux mêmes,
Ton parricide, encore aggravé de blasphèmes!
Va, c'est un vin fatal qui troubla ta raison;
A la santé du roi tu buvais du poison!
Ma vengeance veillait, muette, sur ton crime.
Quoique tu sois mon fils, tu seras ma victime:
L'arbre s'embrasera pour dévorer son fruit!

Il sort.

## SCÈNE XX.

RICHARD CROMWELL, *seul.*

Pour un verre de vin voilà beaucoup de bruit.
Mais boire un jour de jeûne! — on devient sacrilége,
Traître, blasphémateur, parricide, que sais-je?
Il vaut mieux, sur ma foi, bien qu'un banquet soit doux,
Jeûner avec des saints que boire avec des fous!
C'est une vérité qu'avant cette journée
Ma pénétration n'aurait pas soupçonnée.
Mon père est hors de lui!

Entre lord Rochester.

## SCÈNE XXI.

RICHARD CROMWELL, LORD ROCHESTER.

LORD ROCHESTER, *à part.*

Richard paraît troublé.

RICHARD CROMWELL, *apercevant Rochester qui passe au fond du théâtre.*

Ah! c'est mon espion! — L'infâme avait parlé.
Comme un renard d'Écosse, il faut que je le traque!

Il s'avance vers Rochester d'un air menaçant.

Je te retrouve, traître!

LORD ROCHESTER, *à part.*

Allons! nouvelle attaque!

Nous avions fait pourtant la paix.

Haut.

Qu'ai-je donc fait
A mylord ?

RICHARD CROMWELL.

Mais je crois qu'il me raille en effet !
Penses-tu me cacher encor ta perfidie?
J'ai vu mon père, drôle ! il sait tout !

Voyant que Rochester reste interdit et immobile.

Étudie
Ce que tu vas répondre.

LORD ROCHESTER, *à part.*

Ah ! peste ! il est réel,
Oui, — qu'un des nôtres sert d'espion à Cromwell.
Saurait-on qui je suis ?

RICHARD CROMWELL.

Je crois qu'il rit sous cape !

LORD ROCHESTER.

Ah ! mylord !...

RICHARD CROMWELL.

Crois-tu donc que deux fois on m'échappe ?
Toute la trahison est enfin mise à nu.
Mon père est furieux.

LORD ROCHESTER, *à part.*

Oui, je suis reconnu,
Décidément. Allons, faisons tête à l'orage !

RICHARD CROMWELL.

Lâche !

LORD ROCHESTER, *à part.*

Quittons la ruse et prenons le courage.

Haut.

Puisqu'enfin vous savez, monsieur Richard Cromwell,
Qui je suis, — vous pouvez m'honorer d'un duel.
Nous avons tous les deux des raisons à nous faire.
Fixez l'heure, le lieu, l'arme ; à vous j'en défère.
Je suis pour vous, je pense, un digne champion.

RICHARD CROMWELL.

Richard Cromwell se battre avec un espion !

LORD ROCHESTER, *à part.*

Il en est encor là ! l'affront me tranquillise.

RICHARD CROMWELL.

Sous ta peau de serpent, sous ta robe d'église,
Tu parles de duel ! Te crois-tu donc moins vil
Qu'un juif ? Rends-toi justice, infâme !

LORD ROCHESTER, *à part.*

Il est civil !

RICHARD CROMWELL.

Moi qui t'avais payé, me trahir en cachette !
Recevoir des deux mains, et vendre qui t'achète !

LORD ROCHESTER, *à part.*

Que veut-il dire ?

RICHARD CROMWELL.

Au moins rends l'argent !

LORD ROCHESTER, *à part.*

Ah ! démon !
J'ai déjà dépêché la bourse à lord Ormond !

RICHARD CROMWELL.

Hé bien ! me rendras-tu mon argent, misérable ?

LORD ROCHESTER, *à part.*

Comment faire ?

Haut.

La somme est peu considérable...

RICHARD CROMWELL.

Vraiment ? C'était trop peu ! — Sur tes os, sur ta chair,
Va, cette somme-là, tu me la paîras cher !

Il tire son épée.

Si je n'ai mon argent, grâce à ma bonne lame,
J'aurai ce que Satan t'a donné pour une âme !

Il fond sur Rochester l'épée haute.

Allons ! ma bourse !

LORD ROCHESTER, *reculant.*

Il va me tuer, par le ciel !
Ah ! bourse de malheur !

## SCÈNE XXII.

LES MÊMES ; LE COMTE DE CARLISLE, *accompagné de quatre hallebardiers.*

Richard Cromwell s'arrête. Le comte de Carlisle lui fait un profond salut.

LE COMTE DE CARLISLE.

Mylord Richard Cromwell,
Au nom du Protecteur, rendez-moi votre épée.

RICHARD CROMWELL, *remettant son épée au comte.*

A châtier un traître elle était occupée.
Vous venez un instant trop tôt.

LORD ROCHESTER, *d'une voix éclatante et d'un air inspiré.*

Heureux hasard !
Des mains d'Antiochus Dieu sauve Éléazar !

LE COMTE DE CARLISLE, *à Richard Cromwell.*

Qu'en son appartement Votre Honneur se transporte.
J'ai l'ordre de placer deux archers à la porte.

RICHARD CROMWELL, *à lord Rochester.*

C'est toi qui me conduit là par ta trahison !

LORD ROCHESTER, *à part.*

Je m'y perds ! Quoi, c'est moi qui fais mettre en prison
Le fils du Protecteur ! et, menacé du glaive,
Au courroux de son fils c'est Cromwell qui m'enlève !
Pourtant, je nuis au père et n'ai rien fait au fils !

RICHARD CROMWELL.

Viendras-tu m'insulter encor de tes défis,
Lâche ?

A lord Carlisle.

Méfiez-vous : cet homme a deux visages.
Je ne m'en plaindrais pas si de ses vils messages
J'avais pu le payer comme je le voulais.
Pour une double face il faut quatre soufflets.

Richard Cromwell sort entouré des hallebardiers.

LORD ROCHESTER, *à part.*

Ce que c'est que porter masque de tête-ronde !

## SCÈNE XXIII.

LE COMTE DE CARLISLE, LORD ROCHESTER, THURLOE.

THURLOE, *à lord Rochester.*

Mylord appréciant votre docte faconde,
Vous nomme chapelain, monsieur, dans sa maison.
Du matin et du soir vous direz l'oraison ;
Vous prêcherez un texte aux gardes de sa porte ;

Vous bénirez les mets qu'à sa table on apporte,
Et l'hypocras que boit Son Altesse le soir.

LORD ROCHESTER, *s'inclinant, à part.*

Bon ! c'est là notre but.

THURLOE.

Voilà votre devoir.

LORD ROCHESTER, *à part.*

Rochester pour Cromwell priant ! c'est impayable !
Un jeune diablotin bénissant un vieux diable !

THURLOE, *à lord Carlisle, en lui remettant un parchemin.*

Comte, un complot demain éclate à Westminster.

LORD ROCHESTER, *à part.*

Ils ne savent pas tout ! —

THURLOE, *toujours à Carlisle.*

Arrêtez Rochester...

LORD ROCHESTER, *à part.*

Cherchez !

THURLOE, *continuant.*

Ormond...

LORD ROCHESTER, *à part.*

Par moi prévenu tout à l'heure,
Ormond a dû changer de nom et de demeure.

THURLOE.

Quant aux autres, il faut les surveiller de près.
D'eux-mêmes ils viendront se jeter dans nos rets.

Ils sortent.

## SCÈNE XXIV.

LORD ROCHESTER, *seul.*

Leur plan sera trompé par notre stratagème.
Cromwell sera par nous surpris cette nuit même.
Tout va bien. Poursuivons, quoiqu'à moitié trahis,
Bravons pour nos Stuarts et pour notre pays
Dans ce rôle, à la fois périlleux et risible,
Pistolets, coups d'épée, et débats sur la Bible.
De la peau du renard chez les loups revêtu,
Soyons saint de hasard, chapelain impromptu,
Prêt à tout examen comme à toute escarmouche,
Tantôt Ézéchiel et tantôt Scaramouche !

Il sort.

# ACTE TROISIÈME.

## LES FOUS.

### LA CHAMBRE PEINTE, A WHITE-HALL.

A droite, un grand fauteuil gothique doré, exhaussé sur quelques marches couvertes de la tapisserie des Gobelins envoyée par Mazarin. Un demi-cercle de tabourets en regard du fauteuil. Auprès, une grande table à tapis de velours, et un pliant.

---

### SCÈNE PREMIÈRE.

LES QUATRE FOUS DE CROMWELL.

TRICK, PREMIER FOU, *vêtu d'un bariolage jaune et noir, bonnet pareil, pointu, à sonnettes d'or, les armes du Protecteur brodées en or sur la poitrine.* GIRAFF, SECOND FOU, *bariolage jaune et rouge, calotte pareille, bordée de grelots d'argent, les armes du Protecteur en argent sur la poitrine.* GRAMADOCH, TROISIÈME FOU ET PORTE-QUEUE DE S. A., *bariolage rouge et noir, bonnet carré pareil, à grelots d'or, les armes du Protecteur en or sur la poitrine.* ELESPURU (on prononce ELESPOUROU), QUATRIÈME FOU, *costume absolument noir, chapeau à trois cornes noir, avec une sonnette d'argent à chaque corne, les armes du Protecteur en argent. Tous quatre portent de côté une petite épée à grande poignée et à lame de bois. Trick a en outre une marotte à la main.*

Ils arrivent en gambadant sur le devant de la scène.

ELESPURU.

Il chante.

Oyez ceci, bonnes âmes!
J'ai voyagé dans l'enfer.
Moloch, Sadoch, Lucifer
Allaient me jeter aux flammes
Avec leurs fourches de fer!
Déjà prenait feu mon linge;
Mon pourpoint était roussi;
Mais par bonheur, Dieu merci!
Satan me prit pour un singe,
Et me lâcha : — Me voici!

Il fredonne.

Satan me prit pour un singe, etc.

GIRAFF, *gravement.*

Tu crois qu'il t'a lâché! Pour qui prends-tu Cromwell,
Notre roi temporel et chef spirituel?

GRAMADOCH, *à Giraff.*

Est-ce, pour être diable, assez d'avoir des cornes?
A ce compte, Giraff, l'enfer serait sans bornes.

ELESPURU.

Sur dame Élisabeth Cromwell, un tel soupçon!

GRAMADOCH.

Écoutez : les Français ont fait cette chanson :

Il chante.

Par deux portes, on peut m'en croire,
Les songes viennent à Paris,
Aux amants par celle d'ivoire,
Par celle de corne aux maris.

Cromwell me fait porter sa queue : eh bien! sa femme
Lui fait porter, à lui, ses cornes.

TRICK.

C'est infâme,
Messires! vos propos méritent le gibet.
Je suis le chevalier de dame Élisabeth.

Pour l'honneur de Cromwell et pour le sien je plaide.
Je m'en fais le garant sans crainte ; elle est si laide !

GRAMADOCH.

C'est juste. Je mentais, je ne puis le céler.
Quand on n'a rien à dire, on parle pour parler.
Pour moi, je crains l'ennui qui me rendrait malade,
Et je vais à l'écho chanter une ballade.

*Il chante.*

Pourquoi fais-tu tant de vacarme,
Carme?
Rose t'aurait-elle trahi?
Hi!

Pourquoi fais-tu tant de tapage,
Page?
Es-tu l'amant de Rose aussi?
Si!

Qui te donne cet air morose,
Rose?
L'époux, dont nul ne se souvient,
Vient.

Du lit où l'amour t'a tenue
Nue,
Tu le vois qui revient, hélas!
Las.

Ton oreille qui le redoute,
Doute,
Et de sa mule entend le trot,
Trop.

Il va punir ta vie infâme,
Femme!
Ah! tremble! c'est lui ; le voilà,
Là!

En vain le page et le lévite,
Vite,
Cherchent à s'enfuir du manoir,
Noir.

Il les saisit sous la muraille,
Raille,
Et les remet à ses varlets,
Laids.

Sa voix, comme un éclair d'automne,
Tonne :
« Exposez-les tous aux vautours,
» Tours!

» Que des tours leur corps dans la tombe,
» Tombe!
» Qu'ils ne soient que pour les corbeaux,
» Beaux! »

Entr'ouvre-toi sous l'adultère,
Terre!
Démon ennemi des maris,
Ris!

Quand il s'éloigna bien fidèle,
D'elle,
Invoquant en son triste adieu
Dieu;

Nul amant, nul de ces Clitandres,
Tendres,
Qui font avec leur air trompeur,
Peur,

N'osait parler à la rebelle
Belle.
Elle en avait, quand il revint,
Vingt.

TRICK, *à Gramadoch.*

Écoute ma légende à ton tour. —

*Il chante.*

Siècle bizarre!
Job et Lazare
D'or sont cousus.
Lacédémone
Y fait l'aumône
Au roi Crésus.
Époque étrange!
Rare mélange!
Le diable et l'ange;
Le noir, le blanc;
Des damoiselles
Qui sont pucelles,
Ou font semblant;
Beautés faciles,
Maris dociles,
Sots mannequins,
Dont leurs Lucrèces,
Fort peu tigresses,
Font des Vulcains.
Des Démocrites
Bien hypocrites,
Des rois plaisants;
Ces Héraclites
Hétéroclites,
Des fous pensants;
Des pertuisanes
Pour arguments;
Tendres amants
Prenant tisanes;
Des loups, des ânes,
Des vers luisants;
Des courtisanes,
Des courtisans.
Femmes aimées,
Bourreaux benins,
Douces nonnains
Mal enfermées;
Chefs sans armées,
Clercs mécréants;
Titans pygmées!
Et nains géants!
Voilà mon âge.
Rien ne surnage
Dans ce chaos
Que les fléaux.
De mal en pire
Va notre empire.
Nos grands Césars
Sont des lézards;
Nos bons cyclopes
Sont tous myopes;

Nos fiers Brutus
Sont des Plutus;
Tous nos Orphées
Sont des Morphées;
Notre Jupin
Est un Scapin.
Temps ridicules,
Risibles jours,
Dont les Hercules
Filent toujours!
Ici l'un grimpe,
L'autre s'abat,
Et notre Olympe
N'est qu'un sabbat!

GRAMADOCH.

Ta chanson
Est mauvaise, et la rime y gêne la raison.

ELESPURU.

A moi!

Il chante.

Vous à qui l'enfer en masse
Fait chaque nuit la grimace,
Sorciers d'Angus et d'Errol;
Vous qui savez le grimoire,
Et n'avez dans l'ombre noire
Qu'un hibou pour rossignol;
Ondins qui, sous vos cascades,
Vous passez de parasol;
Sylphes dont les cavalcades,
Bravant monts et barricades,
En deux sauts vont des Orcades
A la flèche de Saint-Paul;
Chasseurs damnés du Tyrol,
Dont la meute aventurière
Bat sans cesse la clairière;
Clercs d'Argant; archers de Roll;
Pendus séchés au licol,
Qui ranimez vos poussières
Sous les baisers des sorcières;
Caliban, Macduff, Pistol;
Zingaris, troupe effroyable
Que suit le meurtre et le vol;
Dites: — Quel est le plus diable,
Du vieux Nick ou du vieux Noll? —
Sait-on qui Satan préfère
Des serpents dont il est père? —
C'est l'aspic à la vipère,
Le basilic à l'aspic,
Le vieux Nick au basilic,
Et le vieux Noll au vieux Nick.
Le vieux Nick est son œil gauche,
Le vieux Noll est son œil droit;
Le vieux Nick est bien adroit,
Mais le vieux Noll n'est pas gauche;
Et Belzébuth dans son vol
Va du vieux Nick au vieux Noll.
Quand le noir couple chevauche,
A leur suite la Mort fauche;
L'enfer fournit le relai;
Et chacun d'eux sans délai
A sa monture s'attache,
Nick sur un manche à balai,
Noll sur le bois d'une hache.
Pour finir ce virelai,
Avant qu'il se fasse ermite,
Puissé-je pour son mérite,
Voir emporter en public
Le vieux Noll par le vieux Nick!
Ou voir entrer au plus vite,
Pour lui tordre enfin le col,
Le vieux Nick chez le vieux Noll!

Les bouffons applaudissent avec des éclats de rire, et répètent en chœur:

Puissions-nous voir entrer vite,
Pour lui bien tordre le col,
Le vieux Nick chez le vieux Noll!

TRICK.

Çà, pour fournir des textes à nos gloses,
Savez-vous qu'il se passe ici d'étranges choses?

GIRAFF.

Oui. Cromwell se fait roi. Satan veut être Dieu.

GRAMADOCH.

On dit que deux complots ont embrouillé son jeu.

ELESPURU.

L'armée est mécontente et le peuple murmure.

TRICK.

Pour la robe de roi s'il quitte son armure,
Malheur à l'apostat! son cœur décuirassé
Ouvre aux poignards vengeurs un chemin plus aisé.

GIRAFF.

Quant à moi, je jouis au milieu du désordre.
J'exciterai les chiens et les loups à se mordre.
Je voudrais voir Satan, sur un gril élargi,
Mettre aux mains de Cromwell un sceptre au feu rougi,
Faire des cavaliers ses montures immondes,
Et jouer à la boule avec les têtes-rondes!

TRICK.

Frères, que dites-vous du nouveau chapelain
Qui vient de nous bénir d'un regard si malin?

ELESPURU.

Hum!

GIRAFF.

Peste!

GRAMADOCH.

Diable!

TRICK.

Oui! — Je vois que sur son compte
Nous pensons tous de même.

GRAMADOCH.

Amis, que je vous conte!

Tous font groupe autour de Gramadoch.

Ce cher Obededom! tout en tirant de l'arc,
Je l'ai vu qui rôdait près la porte du parc,
Qui parlait aux soldats de garde, sous prétexte
De les édifier en leur prêchant un texte.
Puis il les a fait boire, et puis leur a donné
De l'argent, puis enfin, de tous environné,
Il a dit: — « A ce soir! pour entrer dans la place,
» — COLOGNE ET WHITE-HALL — sera le mot de passe. »

GIRAFF, *battant des mains avec joie.*

C'est quelque agent de Charle!

ELESPURU.

Ou plutôt de Cromwell!
Si j'en juge aux propos qu'en son dépit cruel

Vomissait contre lui le fils de notre maître,
Richard, emprisonné sur des rapports du traître.

GIRAFF, *riant*.

C'est vrai! Richard, qu'on va condamner à présent,
Voulait tuer son père!... Ah! c'est très-amusant!

TRICK.

Et moi, j'ai quelque chose encor de plus risible
Que tout cela.

GRAMADOCH.

Vraiment?

GIRAFF.

Sire Trick, pas possible!

TRICK, *montrant un rouleau de parchemin noué d'un ruban rose*.

Voyez ceci.

ELESPURU.

Cela! qu'est-ce?

TRICK.

Ce parchemin
Des poches du docteur est tombé dans ma main.

GRAMADOCH.

Bon! c'est quelque sermon, bien noir, bien effroyable,
Commençant par *enfer* et finissant par *diable*.
Donne! — Instruisons-nous vite. Il faut que tout bouffon
Du jargon puritain fasse une étude à fond.

Dénouant le rouleau que lui a remis Trick.

Est-il moins fou que nous, ce chapelain morose?
Il attache son foudre avec un ruban rose!

Il jette un coup d'œil sur le parchemin déployé, et part d'un grand éclat de rire; Giraff prend le parchemin et rit plus fort; Elespuru, auquel il le passe, se met à rire également; et Trick les regarde tous trois rire, en riant plus qu'eux.

ELESPURU, *riant*.

Par un diable joli ce sermon fut dicté!

TRICK, *riant*.

Qu'en dites-vous?

ELESPURU, *lisant*.

« *Quatrain à ma divinité*.
» Belle Égérie, hélas! vous embrasez mon âme...

GIRAFF, *lui arrachant le parchemin et lisant*.

» Vos yeux, où Cupidon allume un feu vainqueur...

GRAMADOCH, *enlevant à son tour le parchemin*.

» Sont deux miroirs ardents...

TRICK, *le reprenant à Gramadoch*.

Qui concentrent la flamme
» Dont les rayons brûlent mon cœur! »

Tous redoublent leurs éclats de rire.

ELESPURU.

Quoi! ces vers sont tombés de poche puritaine!

GIRAFF.

Le luron!

GRAMADOCH, *comme frappé d'une idée*.

C'est cela! — Oui, — la chose est certaine! —

Appelant les autres bouffons.

Frères, vous connaissez tous dame Guggligoy,
La duègne de lady Francis?

TRICK.

Certe! Hé bien? quoi?

GRAMADOCH.

J'ai vu le chapelain lui parler à l'oreille,
Lui remettre une bourse!

TRICK.

Et que disait la vieille?

GRAMADOCH.

Elle disait : « Ce soir, vous serez, beau garçon,
» Seul avec elle... » Et moi, j'ai chanté la chanson :

Il chante.

La sorcière dit au pirate:
« — Bon capitaine, en vérité,
» Non, je ne serai pas ingrate,
» Et vous aurez votre beauté!
» Mais d'abord, dans votre équipage,
» Choisissez-moi quelque beau page,
» Qui me tienne, malgré mon âge,
» Parfois des propos obligeants.
» Je veux en outre, pour ma peine,
» Quatre moutons avec leur laine,
» Une mâchoire de baleine,
» Deux caméléons bien changeants,
» Quelque idole ou quelque amulette,
» Six aspics, trois peaux de belette,
» Et le plus maigre de vos gens
» Pour que je m'en fasse un squelette! »

Certe, à meilleur marché la Guggligoy se vend.
Elle a dans elle-même un squelette vivant,
D'ailleurs; mais je conclus, moi, qu'à telles enseignes,
Ce suborneur tondu de soldats et de duègnes,
Est ici, non pour Charle ou Noll, mais pour Francis.

ELESPURU.

Ma foi! plus que jamais j'ai l'esprit indécis.
Qu'est-ce que tout cela?

GIRAFF.

Je ne sais; mais c'est drôle!

GRAMADOCH.

Le Cromwell, qui croit tout soumettre à son contrôle,
Ferait bien d'emprunter l'œil de ses quatre fous.
Si nous l'avertissions?

GIRAFF.

Quoi donc! l'avertir? nous?
Es-tu fou, Gramadoch? Est-ce là notre affaire!
Que sommes-nous pour Noll? Restons dans notre sphère.
Il nous prend, et pourrait même nous mieux payer,
Non pour garder ses jours, mais pour les égayer.
Qu'on enlève sa fille et qu'on force sa porte,
Qu'on le tonde ou l'étrangle, au fait, que nous importe?

GRAMADOCH.

Il a raison.

ELESPURU.

Sans doute.

TRICK.

Hé, chacun nos métiers.
Il règne : nous rions. — Qu'on le coupe en quartiers,
Qu'on le brûle ou l'écorche, il n'a rien à nous dire
Pourvu que nous ayons toujours le mot pour rire.

ELESPURU.

Comme nos ris vengeurs puniront ses dédains!
Comme du roi manqué riront les baladins!

GRAMADOCH.

Puis, ce faux chapelain dans le fond nous ressemble.
Les fous, les amoureux vont toujours bien ensemble.
Son nom d'Obededom semble être fait *ad hoc*
Pour Trick, Elespuru, Giraff et Gramadoch!

TRICK.

Mais s'il conspire, ami! c'est nous qu'il faut défendre :

Si le Stuart rentrait, il nous ferait tous pendre.

ELESPURU.

Pendre de pauvres fous pour quelque quolibet!

TRICK.

Ne fût-ce que pour voir leur grimace au gibet!
Tu sais? nous aurions beau crier: — Miséricorde! —
On veut voir des pantins pendre au bout d'une corde.

GIRAFF.

Nous pendus! innocents! — Soyez tranquilles tous.
Que Charles-Deux revienne : il lui faudra des fous.
Nous sommes là. — Peut-il trouver fous dans le monde
Ayant fait de leur art étude plus profonde?
Tels sont fous par instinct, nous par principes! — Va,
Toujours de tout désastre un bouffon se sauva.
Pour vieillir sur la terre, où tout est de passage,
Il faut se faire fou : c'est encor le plus sage.

TRICK.

Au fait, Cromwell m'ennuie! On dit Charles plus gai.

ELESPURU.

L'œil d'aigle du tyran est-il donc fatigué?
Quoi! c'est nous qui savons ce que lui-même ignore,
Et nous tenons le fil qu'il ne voit pas encore!
Nous, les fous de Cromwell!

GRAMADOCH.

Mal dit, Elespuru :
Nous sommes ses bouffons; mais il est notre fou.
Il nous croit ses jouets; pauvre homme! il est le nôtre.
Nous dupe-t-il jamais par quelque patenôtre?
Nous épouvante-t-il par ces éclats de voix,
Ou ces clins d'yeux dévots, qui font trembler des rois?
Quand il vient de prier, de prêcher, de proscrire,
L'hypocrite peut-il nous regarder sans rire?
Sa sourde politique et ses desseins profonds
Trompent le monde entier, hormis quatre bouffons.
Son règne, si funeste aux peuples qu'il secoue,
Est, vu de notre place, un sot drame qu'il joue.
Regardons. Nous allons voir passer sous nos yeux
Vingt acteurs, tour à tour calmes, tristes, joyeux;
Nous, dans l'ombre, muets, spectateurs philosophes,
Applaudissons les coups, rions aux catastrophes,
Laissons Charle et Cromwell combattre aveuglément,
Et s'entre-déchirer pour notre amusement!
Seuls nous avons la clef de cette énigme étrange.
N'en disons rien au maître.

ELESPURU.

Oui, ma foi, qu'il s'arrange!

GIRAFF.

Taisons-nous, et rions!

TRICK.

Partout nous triomphons.
Satan fait des tyrans au plaisir des bouffons.
Pendant que l'univers tremble sous le despote,
Du sceptre de Cromwell faisons notre marotte!

## SCÈNE II.

LES MÊMES; CROMWELL, JOHN MILTON, *habit noir, cheveux blancs assez longs, calotte noire, la chaîne de secrétaire du conseil au cou; soutenu par un jeune page en livrée du Protecteur.* WHITELOCKE, PIERPOINT, THURLOE, LORD ROCHESTER, HANNIBAL SESTHEAD.

A l'arrivée de Cromwell, les bouffons se prosternent en silence.

CROMWELL.

Voici mes quatre fous. — Ma foi, c'est le moment
De nous distraire un peu.

Entre Thurloë.

THURLOE, *à Cromwell.*

Mylord, le Parlement
Dans la salle du trône attend...

CROMWELL, *avec impatience.*

Hé! qu'il attende!

THURLOE, *bas, au Protecteur.*

Il porte l'humble adresse où le peuple demande
Que le Protecteur daigne être roi.

CROMWELL, *rayonnant.*

C'est donc fait!

A part.

Qu'ils sont plats!

A Thurloë.

Je pourrai les entendre en effet.
Mais après mon conseil; puis il faut que je voie
Les chevaux gris frisons que le Holstein m'envoie.
Amuse-les, mon cher, nourris leur zèle ardent;
Dis-leur de discuter un texte en m'attendant:
Dans le livre des rois, par exemple.

Thurloë sort.

LORD ROCHESTER, *à part.*

Qu'entends-je?
O Charle! O roi-martyr! comme Olivier te venge!
Quel fouet honteux succède à ton sceptre éclatant!

CROMWELL, *montrant ses bouffons à lord Rochester.*

Puisque nous voilà seuls, je veux rire un instant.
Docteur, ce sont mes fous, et je vous les présente.

Lord Rochester et les bouffons s'inclinent.

Quand nous sommes en joie, ils sont d'humeur plaisante.
Nous faisons tous des vers, — il n'est pas même ici

Il montre Milton.

Jusqu'à mon vieux Milton qui ne s'en mêle aussi.

MILTON, *avec dépit.*

Vieux Milton, dites-vous! mylord, ne vous déplaise,
J'ai bien neuf ans de moins que vous-même.

CROMWELL.

A votre aise!

MILTON.

Oui : vous êtes, mylord, de quatre-vingt-dix-neuf;
Moi, de seize cent huit.

CROMWELL.

Le souvenir est neuf!

MILTON, *avec vivacité.*

Vous pourriez me traiter de façon plus civile!
Je suis fils d'un notaire, alderman de sa ville.

CROMWELL.

Là, ne vous fâchez pas. Je sais aussi fort bien
Que vous êtes, Milton, grand théologien,
Et même, mais le ciel compte ce qu'il nous donne,
Bon poëte, — au-dessous de Vithers et de Donne!

MILTON, *comme se parlant à lui-même.*

Au-dessous! Que ce mot est dur! — Mais attendons.
On verra si le ciel m'a refusé ses dons!
L'avenir est mon juge. — Il comprendra mon Ève,

Dans la nuit de l'enfer tombant comme un doux rêve,
Adam coupable et bon, et l'Archange indompté,
Fier de régner aussi sur une éternité,
Grand dans son désespoir, profond dans sa démence,
Sortant du lac de feu que bat son aile immense! —
Car un génie ardent travaille dans mon sein.
Je médite en silence un étrange dessein!
J'habite en ma pensée, et Milton s'y console. —
Oui, je veux à mon tour créer par ma parole,
Du Créateur suprême émule audacieux,
Un monde, entre l'enfer, et la terre, et les cieux!

LORD ROCHESTER, *à part.*

Que diable dit-il là?

HANNIBAL SESTHEAD, *aux bouffons.*

Risible enthousiaste!

CROMWELL.

Il regarde Milton en haussant les épaules.

C'est un fort bon écrit que votre *Iconoclaste.*
Quant à votre grand diable, autre Léviathan, —

Il rit.

Très-mauvais!

MILTON, *indigné, entre ses dents.*

C'est Cromwell qui rit de mon Satan!

LORD ROCHESTER, *s'approchant de Milton.*

Monsieur Milton!

MILTON, *sans l'entendre, et tourné vers Cromwell.*

Il parle ainsi par jalousie!

LORD ROCHESTER, *à Milton qui l'écoute d'un air distrait.*

Vous ne comprenez pas, d'honneur, la poésie.
Vous avez de l'esprit, il vous manque du goût.
Écoutez: — les Français sont nos maîtres en tout.
Étudiez Racan! Lisez ses *Bergeries;*
Qu'Aminte avec Tircis erre dans vos prairies,
Qu'elle y mène un mouton au bout d'un ruban bleu.
Mais Ève! mais Adam! l'enfer! un lac de feu!
C'est hideux! Satan nud et ses ailes roussies!... —
Passe au moins s'il cachait ses formes adoucies
Sous quelque habit galant, et s'il portait encor
Sur une ample perruque un casque à pointes d'or,
Une jaquette aurore, un manteau de Florence,
Ainsi qu'il me souvient, dans l'Opéra de France,
Dont naguère à Paris la cour nous régala,
Avoir vu le soleil, en habit de gala!

MILTON, *étonné.*

Qu'est-ce que ce jargon de faconde mondaine
Dans la bouche d'un saint?

LORD ROCHESTER, *à part et se mordant les lèvres.*

Encore une fredaine!
Il a mal écouté, par bonheur; mais toujours
Au grave Obededom Rochester fait des tours.

Haut à Milton.

Monsieur, je plaisantais!...

MILTON.

Sotte est la raillerie!

A part et toujours tourné vers Cromwell.

Comme Olivier me traite! — Hé! qu'est-ce, je vous prie,
Que gouverner l'Europe, au fait? — Jeux enfantins!
Je voudrais bien le voir faire des vers latins
Comme moi!

Pendant ce colloque, Cromwell s'entretient avec Whitelocke et Pierpoint; Hannibal Sesthead avec les bouffons.

CROMWELL, *brusquement.*

Çà, messieurs. Voyons! il faut qu'on rie.
Bouffons! trouvez-moi donc quelque plaisanterie.
— Sir Hannibal Sesthead!...

HANNIBAL SESTHEAD, *d'un air piqué.*

Seigneur, excusez-moi.
Je ne suis point bouffon, je suis cousin d'un roi,
D'un roi de race antique, et qui, sans vous déplaire,
Régit le Danemarck par un droit séculaire!

CROMWELL, *se mordant les lèvres, à part.*

Je comprends! il m'outrage! Ah! pourquoi mon courroux
Ne saurait-il l'atteindre?

Rudement, aux bouffons.

Allons! riez donc, vous!

LES BOUFFONS, *riant.*

Ha! ha! ha!

CROMWELL, *à part.*

Mais leur rire est, je crois, sardonique.

Haut, avec colère, aux bouffons.

Taisez-vous!

Les bouffons se taisent. Cromwell poursuit avec humeur.

C'est Milton, ce chantre satanique,
Qui nous trouble la tête avec ses visions!

Milton se retourne fièrement vers Cromwell, qui reprend:

A part.

Contenons-nous!

Haut.

Hé bien, qu'est-ce que nous disions?
Trick, fais-nous apporter de la bière, une pipe!

TRICK.

Ah! mylord veut fumer!

Il sort et rentre un moment après, suivi de deux valets en livrée protectorale, portant une table chargée de pipes et de brocs.

CROMWELL.

J'entends qu'on me dissipe,
Je veux être un peu gai! —

A part.

Quoi! trahi par mon fils!

Une pause. — Cromwell paraît livré à de douloureuses pensées. Les assistants se tiennent en silence, les yeux baissés. Rochester et les fous semblent seuls observer le visage sinistre du Protecteur. Tout à coup Cromwell, comme s'il s'apercevait du maintien embarrassé de ses familiers, sort de sa rêverie et s'adresse aux bouffons.

A-t-on fait quelques vers depuis ceux que je fis
En réponse au sonnet du colonel Lilburne?

TRICK.

L'Hippocrène est pour nous avare de son urne.
Voici pourtant...

Il présente au Protecteur le parchemin roulé.

CROMWELL.

Lis!

TRICK, *déployant le parchemin.*

Hum! — « *Quatrain...* » — Ces vers sont plats!
« *A ma divinité.* — Belle Égérie, hélas!... »

LORD ROCHESTER, *à part.*

Dieu, mon quatrain!...

Il se précipite sur Trick, et lui arrache le parchemin.

Démons! damnation, injure!
Me pardonnent le ciel....

Il s'incline vers Cromwell.

Et mylord, si je jure!
Mais comment de sang-froid entendre à mes côtés
Déborder le torrent des impudicités?

A Trick qui rit de toutes ses forces.

Fuis, va-t'en, Édomite, impur Madianite!

A part.

Je ne me souviens plus de l'autre rime en *ite!*
Mon quatrain! ces démons dans ma poche l'ont pris!

CROMWELL, *à lord Rochester.*

Je conçois que ces vers soulèvent vos mépris....

LORD ROCHESTER, *à part.*

Non pas!

CROMWELL.

Mais on n'est point ici dans une église;
Et je veux lire, ami, ce qui vous scandalise.
Donnez.

LORD ROCHESTER.

Quoi! des chansons d'enfer!...

CROMWELL, *avec impatience.*

Donne; ou je vais...

LORD ROCHESTER.

Mais, mylord...

CROMWELL, *impérieusement.*

Obéis.

Lord Rochester s'incline, et remet le parchemin à Cromwell qui y jette les yeux, et dit en le lui rendant:

Ces vers sont bien mauvais!

LORD ROCHESTER, *à part.*

Mes vers mauvais! tu mens. Voyez ce régicide! —
Il ne respecte rien!

CROMWELL.

Ce quatrain est stupide.

LORD ROCHESTER, *jetant un coup d'œil sur le parchemin.*

Mylord, de tels écrits les auteurs sont damnés;
Mais les vers en eux même ont l'air fort bien tournés.

TRICK, *bas, aux autres fous.*

Il est l'auteur, c'est sûr!

Haut.

Moi, qui croisai ces rimes,
Je conviens qu'Apollon m'en ferait quatre crimes,
Tant ces vers sont méchants!

LORD ROCHESTER, *regardant de travers les bouffons, à part.*

Raillez à votre tour,
Singes du léopard, perroquets du vautour!

CROMWELL.

Çà, docte Obededom, ce n'est point votre affaire
De juger ce quatrain, galamment somnifère.

LORD ROCHESTER, *mettant le quatrain dans sa poche, à part.*

Francis le trouvera meilleur assurément!

TRICK, *saluant ironiquement Rochester.*

Oui, messire est trop bon pour moi!...

LORD ROCHESTER.

Pour toi, comment?
Je voudrais, te fouettant pendant que Dieu te damne,
Te promener dans Londre à rebours sur un âne!

TRICK.

Vous puniriez ainsi l'auteur du quatrain?

LORD ROCHESTER, *troublé.*

Non....
Je ne dis pas...

TRICK.

Suis-je homme à vous cacher son nom?

LORD ROCHESTER, *dont l'anxiété redouble.*

C'est bon!...

TRICK.

Je n'entends point solliciter sa grâce.
Il mérite le fouet!

LORD ROCHESTER, *à part.*

Drôle!

TRICK, *riant, bas, aux autres fous.*

Je l'embarrasse.

Entre le comte de Carlisle.

Au diable lord Carlisle! il vient nous déranger.

LORD ROCHESTER, *respirant.*

Ah!...

Cromwell entraîne précipitamment lord Carlisle dans un coin du théâtre. Tous s'éloignent, mais sans quitter Cromwell et Carlisle des yeux.

CROMWELL, *bas, à lord Carlisle qui s'incline.*

Lord Ormond?

LORD CARLISLE.

Mylord, il vient de déloger.

CROMWELL.

Rochester?

LORD CARLISLE.

On n'a pu le trouver. Il se cache.

CROMWELL.

Richard?

LORD CARLISLE.

A tout nier sans pudeur il s'attache.
La question pourrait obtenir quelque aveu...

CROMWELL, *sérèrement.*

Votre tête répond de son dernier cheveu!
Carlisle, vous savez mon horreur des supplices.
La torture à mon fils! c'est bon pour ses complices.
— Lambert?

LORD CARLISLE.

Il se retranche à sa maison des champs,
Bien gardé, s'occupant de ses fleurs.

CROMWELL, *avec amertume.*

Soins touchants!
Tout m'échappe. Du moins je tiens bien la couronne!

LORD CARLISLE.

Autour de Westminster que la foule environne,
Le peuple et les soldats maudissent hautement
Le nom de roi, voté pour vous en Parlement!

CROMWELL.

Pesez vos mots, mylord!

LORD CARLISLE.

Votre Altesse m'excuse!...

CROMWELL, *à part.*

Tout va mal.

Haut, avec humeur.

Ai-je pas, messieurs, dit qu'on s'amuse?
A quoi songez-vous donc?

A part.

Ils m'écoutent; valets!

Bas, à Carlisle.

Mylord, doublez la garde autour de ce palais.

Carlisle sort.

Haut.

Hé bien! et ce quatrain?...

A part.

J'étouffe de colère!

Rentre Thurloe.

THURLOE, *à Cromwell.*

La secte des Ranters, que l'Esprit saint éclaire,
Veut consulter mylord touchant un point de foi.

Ils sont là.

CROMWELL.

Fais entrer!

Thurloë sort.

A part.

Ah! si j'étais né roi,
Je chasserais cela! — Mais un chef populaire
Doit pour mener la foule, hélas! savoir lui plaire.

Thurloë rentre conduisant les Ranters, vêtus de noir, avec des bas bleus, de larges souliers gris, et de grands chapeaux gris sur lesquels on distingue une petite croix blanche, et qu'ils gardent sur leur tête.

LE CHEF DE LA DÉPUTATION, *avec solennité.*

Olivier, capitaine et juge dans Sion!
Les saints, siégeant à Londre en congrégation,
Sachant que ta science est un vase à répandre,
Te demandent par nous s'il faut brûler ou pendre
Ceux qui ne parlent point comme saint Jean parlait,
Et disent *Siboleth* au lieu de *Schiboleth?*

CROMWELL, *méditant.*

La question est grave et veut être mûrie.
Prononcer *Siboleth*, c'est une idolâtrie.
Crime digne de mort, dont sourit Belzébuth.
Mais tout supplice doit avoir un double but,
Que pour le patient l'humanité réclame.
En châtiant son corps, il faut sauver son âme.
Or, quel est le meilleur de la corde ou du feu
Pour réconcilier un pécheur avec Dieu?
Le feu le purifie...

LORD ROCHESTER, *dans un coin du théâtre.*

Et la corde l'étrangle.

CROMWELL, *sans l'entendre.*

Daniel s'épura dans le brûlant triangle.
Mais la potence a bien son avantage aussi;
La croix fut un gibet!

LORD ROCHESTER, *à part.*

J'admire en tout ceci
De quelle allure aimable, ainsi qu'en son domaine,
De supplice en supplice Olivier se promène,
Quitte l'un, reprend l'autre, et va sans trébucher
Du fagot au licol, du gibet au bûcher!
Comme il en fait jaillir mille grâces cachées!

CROMWELL, *toujours réfléchissant.*

Que les vérités sont à grand'peine cherchées!
La matière est ardue, et je range ce cas
Entre les plus subtils et les plus délicats.

Après un moment de silence, il s'adresse brusquement à Rochester.

Clerc! prononcez pour nous.

LORD ROCHESTER, *à part.*

Il fait comme Pilate!

CROMWELL, *montrant Rochester aux Ranters.*

C'est un autre Cromwell!

LORD ROCHESTER, *s'inclinant.*

Votre Altesse me flatte!

LE CHEF DES RANTERS, *à Rochester.*

Dans ces énormités, donc, si quelqu'un tombait,
Encourrait-il la corde ou le feu?

LORD ROCHESTER, *avec autorité.*

Le gibet.
Et meurent avec lui, sous une même haine,
Son père amorrhéen, sa mère céthéenne!

LE CHEF DES RANTERS, *gravement.*

Pourquoi le gibet?

LORD ROCHESTER, *embarrassé.*

Ah!... le gibet?... C'est cela... —
On y monte au moyen d'une échelle... Voilà!
Et... Dieu fit voir en rêve à son berger fidèle
Qu'on monte au ciel de même au moyen d'une échelle.

A part.

J'ai peine à ne pas rire au nez de ces lurons.

CROMWELL, *regardant Rochester avec satisfaction.*

Il est docte vraiment!

LE CHEF DES RANTERS, *remerciant Rochester de la main.*

Fort bien, nous les pendrons.

Ils sortent.

LORD ROCHESTER, *à part.*

Voilà de pauvres gens bien jugés, sur ma tête!

CROMWELL, *à Rochester.*

Je suis content de vous.

LORD ROCHESTER, *avec une révérence.*

Mylord est trop honnête!

GIRAFF, *aux autres bouffons.*

Frères, aucun de nous n'aurait mieux prononcé.

Rentre Thurloë.

THURLOE, *à Cromwell.*

Le conseil privé!

CROMWELL.

Bon.

THURLOE.

C'est pour l'objet...

CROMWELL, *vivement.*

Je sai!
Qu'il entre!

TRICK, *bas, aux bouffons.*

Baladins! cédons la place aux mages.

A un geste de Cromwell sortent les bouffons, lord Rochester, Hannibal Sesthead, et deux valets emportent la table chargée de brocs de bière et de pipes. Thurloë introduit le conseil privé qui s'avance sur deux files, et dont chaque membre se place debout devant un des tabourets en fer à cheval, tandis que Cromwell monte à son grand fauteuil, et que Milton, toujours conduit par son page, s'approche du pliant et de la table. Whitelocke, Stoupe et lord Carlisle prennent leurs places respectives, autour du Protecteur, sur les marches de son estrade.

## SCÈNE III.

CROMWELL, LE COMTE DE WARWICK, LE LIEUTENANT GÉNÉRAL FLETWOOD, *gendre de Cromwell;* LE COMTE DE CARLISLE, LORD BROGHILL, LE MAJOR GÉNÉRAL DESBOROUGH, *beau-frère de Cromwell;* WHITELOCKE, SIR CHARLES WOLSELEY, M. WILLIAM LENTHALL, PIERPOINT, THURLOE, STOUPE, MILTON. *Chacun de ces personnages revêtu du costume particulier de sa charge ou de sa commission.*

Cromwell s'assied, se couvre. Tous s'asseyent, mais restent découverts.

CROMWELL, *à part.*

Ah!... de tous ces oiseaux subissons les ramages.

Haut.

Messieurs les conseillers de mon gouvernement,
Prenez séance tous, et prions un moment.

Il s'agenouille: tous les conseillers en font autant. Après quelques instants de méditation, le Protecteur se relève et s'assied: tous suivent son exemple. Il continue avec un profond soupir.

Messieurs, — pour gouverner j'ai bien peu de mérite!
Mais le Seigneur, qu'enfin ma résistance irrite,

Inspire au Parlement d'agrandir mon devoir,
En m'accablant encor d'un surcroît de pouvoir.
C'est pourquoi j'ai donné l'ordre qu'on vous assemble
Afin de conférer et de parler ensemble.
Sied-il d'élire un roi, d'abord? — Dois-je être élu? —
Donnez sur ces deux points votre avis absolu.
Que chacun, à son rang, expose son système.
Je parle franchement, expliquez-vous de même.
Le comte de Warwick est le plus éminent
D'entre vous. Qu'il commence. — Écoutez maintenant,
Monsieur Milton.

LE COMTE DE WARWICK, *se levant*.

Mylord, rien n'égale sur terre
Votre foi, votre esprit, votre haut caractère,
Et pour accroître encor votre état personnel,
Vous tenez des Warwick du côté maternel.
Votre noble écusson porte le même heaume,
Or, comme il faut toujours un roi dans un royaume,
Votre Altesse vaut mieux qu'un maître de hasard.
Certe, un Rich peut régner aussi bien qu'un Stuart.

Il se rassied.

CROMWELL, *à part*.

Il n'est que d'être heureux pour grossir sa famille!
Cromwell obscur n'est rien : — que sur le trône il brille,
Les Rich sont ses aïeux, ses cousins, ses parents.
Oui, — ce sont mes aïeux, — depuis bientôt quatre ans.

Haut.

A votre tour, Fletwood.

LE LIEUTENANT GÉNÉRAL FLETWOOD, *se levant*.

Mylord, la république!
Mon beau-père, avec vous nettement je m'explique :
Pour elle de Stuart on dressa l'échafaud,
Nous avons combattu pour elle; — il nous la faut.
Laissons Dieu seul porter le seul vrai diadème.
Pas d'Olivier-Premier, ni de Charle-Deuxième!
Jamais de roi!

Il se rassied.

CROMWELL.

Fletwood, vous êtes un enfant!
— Vous, Carlisle!

LE COMTE DE CARLISLE, *se levant*.

Mylord, votre front triomphant
Est fait pour la couronne.

Il se rassied.

CROMWELL.

A Broghill!

LORD BROGHILL, *se levant*.

Mylord, j'ose
Réclamer le secret pour ce que je propose.

A part.

De ce complot d'Ormond je suis tout étourdi.
Que mon rôle est timide en ce drame hardi!
Conseiller de Cromwell et confident de Charle!
Traître si je me tais et traître si je parle!

CROMWELL.

Pour quel motif?...

LORD BROGHILL, *s'inclinant*.

Mylord, une raison d'État...

Cromwell lui fait signe d'approcher. Stoupe, Thurloë, Whitelocke et Carlisle s'éloignent du Protecteur.

LORD BROGHILL, *bas, à Cromwell*.

Ne se pourrait-il point qu'avec Charle on traitât?
Si vous lui proposiez la main de votre fille?

CROMWELL, *étonné*.

Au... jeune homme?

LORD BROGHILL.

Oui, lady Francis.

CROMWELL.

Et sa famille?

LORD BROGHILL.

Vous vous faites sacrer sous le nom d'Olivier.
Vous êtes rois tous deux.

CROMWELL.

Et le trente janvier?

LORD BROGHILL.

Vous lui donnez un père.

CROMWELL.

On peut donner, mais rendre!

LORD BROGHILL.

Il oublirait...

CROMWELL, *avec un rire de dédain*.

Mon crime! il ne le peut comprendre.
Son œil ne saurait voir le but que j'ai cherché,
Et pour me pardonner, il est trop débauché!
C'est fou, Broghill!

Lord Broghill retourne à sa place. Les grands officiers reprennent les leurs.

Parlez, Desborough!

LE MAJOR GÉNÉRAL DESBOROUGH, *se levant*.

Mon beau-frère,
Vous méditez dans l'ombre un dessein téméraire.
Nous, de la royauté subir encor l'affront!
Point de roi, quel qu'il soit! les soldats salûront
Cromwell de cris d'amour, Olivier d'anathèmes!
Meurent les courtisans, les docteurs, les systèmes!

CROMWELL.

Desborough, vous luttez contre un mot, contre un nom.
Si ce peuple innocent veut un roi, pourquoi non? —
Ce nom de roi, proscrit par votre orgueil fantasque,
Qu'est-ce pour un soldat? — Un panache à son casque.

Il fait signe à Whitelocke de parler. Whitelocke se lève, et Desborough se rassied.

WHITELOCKE, *à part, regardant Desborough*.

Ce valet de charrue avant moi se lever!

Haut.

Mylord, — je serai vrai, quoi qu'il puisse arriver.
Point de peuple sans loi, point de loi sans monarque. —
Écoutez : l'argument vaut bien qu'on le remarque......

A part.

Avant moi! Desborough! *homuncio!* butor!

Haut.

Le roi fut de tout temps nommé *legislator*.
*Lator*, porteur, *legis*, de loi; d'où je relève
Qu'un prince est à la loi ce qu'Adam est pour Ève.
Donc, si le roi des lois est le père et le chef,
Point de peuple sans roi, je le dis derechef;
Voyez, pour confirmer ma doctrine certaine,
Moïse, Aaron, Saint-John, Glynn, Cicéron, Fountaine,
Et Selden, livre trois, chapitre des Abus :
*Quid de his censetur modò codicibus.* —
Mylord, il faut régner! — *Dixi*.

Il se rassied.

CROMWELL, *félicitant Whitelocke du geste et du regard*.

Comme il raisonne!
Qu'un discours à propos de latin s'assaisonne! —
Écoutons Wolseley.

SIR CHARLES WOLSELEY, *se levant.*

Mylord, sans nul détour,
J'oserai détromper Votre Altesse à mon tour.
Le chef d'un peuple libre est, suivant le prophète,
*Tanquam in medio positus*, non au faîte.
Ce chef, sur quelque siége enfin qu'il soit assis,
Est *major singulis, — minor universis!*
Donc le titre de roi rompt notre privilége,
*Rex violat legem.*

Il se rassied.

CROMWELL.

Arguments de collége!
Avec vos mots latins je suis peu familier.
Mauvaises raisons!

A Pierpoint.

Vous!

PIERPOINT, *se levant.*

Mylord, puissant pilier
D'Israël, qui par vous domine sur la terre,
Voici ce que je dis : — Ce peuple d'Angleterre,
Dont le haut Parlement se nomme impérial,
A le droit glorieux, saint, immémorial,
D'avoir pour chef un roi; sa dignité l'exige.
Que Votre Altesse accepte un titre qui l'afflige.
Vous le devez au peuple! oui, mylord, c'est, je croi,
Lui manquer, que régner sur lui sans être roi.

Il se rassied.

CROMWELL.

Monsieur Lenthall?

M. WILLIAM LENTHALL, *se levant.*

Mylord, — le Parlement préside
La nation, en qui la royauté réside.
Il commande aux petits comme aux plus élevés.
Si donc le Parlement vous fait roi, vous devez,
Selon le Droit romain, suivant le Décalogue,
Obéir et régner!

CROMWELL, *à part.*

Courtisan démagogue!

M. WILLIAM LENTHALL, *à part.*

Il se laissera faire, et j'espère qu'alors
Il ne m'oubliera point pour la chambre des lords!

THURLOE, *bas, à Cromwell.*

Mylord, le Parlement attend toujours...

CROMWELL, *bas, avec impatience.*

Silence!

THURLOE, *toujours de même.*

Mais...

CROMWELL, *bas, à Thurloë.*

Avant d'accepter il sied que je balance!

FLETWOOD, *se levant.*

Ah! mylord, refusez!—Pour vous, pour votre honneur,
J'ose...

CROMWELL, *les congédiant tous de la main.*

Allez tous prier et chercher le Seigneur!

Tous sortent lentement et comme en procession. Milton, qui marche le dernier, s'arrête sur le seuil de la porte, les laisse partir, et ramène son guide vers Cromwell qui, descendu de son fauteuil, s'est placé sur le devant du théâtre.

## SCÈNE IV.

CROMWELL, MILTON.

MILTON, *à part.*

Non! je n'y puis tenir. — Il faut ouvrir mon âme.

Il marche droit à Cromwell.

Regarde-moi, Cromwell!

Il croise les bras. Cromwell se retourne, et fixe sur lui un regard surpris et hautain.

Déjà ton œil s'enflamme
Sans doute, et tu diras de quel front j'ose ici
Te parler, sans avoir obtenu ta merci? —
Car ma place est étrange en ton conseil de sages!
Si quelqu'un me cherchait parmi tous ces visages :
« Voyez ces orateurs choisis, — lui dirait-on, —
» C'est Warwick, c'est Pierpoint. Ce muet,—c'est Milton.»
On a Milton : qu'en faire? Un muet! c'est son rôle, —
Ainsi, moi, dont le monde entendra la parole,
Au conseil de Cromwell, seul, je n'ai pas de voix! —
Mais, aveugle et muet, c'est trop pour cette fois.
On te perd à l'appât d'un fatal diadème,
Frère! et je viens plaider pour toi, contre toi-même.
Tu veux donc être roi, Cromwell? et dans ton cœur,
Tu t'es dit : « C'est pour moi que le peuple est vainqueur.
» Le but de ses combats, le but de ses prières,
» De ses pieux travaux, de ses veilles guerrières,
» De son sang répandu, de tant de pleurs versés,
» De tous ses maux, c'est moi! — Je règne, c'est assez.
» Il doit se croire heureux, puisqu'après tant de peines,
» Il a changé de roi, — renouvelé ses chaînes!... » —
Rien qu'à ce seul penser mon front chauve rougit.
— Écoute-moi, Cromwell! c'est de toi qu'il s'agit. —
Donc, tous les grands moteurs de nos guerres civiles,
Vane, Pym, qui d'un mot faisaient marcher des villes,
Ton gendre Ireton, oui, ce martyr de nos droits
Que ton orgueil exile au sépulcre des rois,
Sydney, Hollis, Martyn, Bradshaw, ce juge austère
Qui lut l'arrêt de mort à Charles d'Angleterre,
Et ce Hampden, si jeune au tombeau descendu,
Travaillaient pour Cromwell, dans leur foule perdu!
C'est toi qui des deux camps règles les funérailles,
Et dépouilles les morts sur le champ de batailles!
Ainsi, depuis quinze ans, pour toi seul révolté,
Le peuple, à ton profit, joue à la liberté!
Dans ses grands intérêts tu n'as vu qu'une affaire,
Et dans la mort du roi, qu'un héritage à faire! —
Ce n'est pas que je veuille ici te rabaisser;
Non. — Nul autre que toi n'aurait pu t'éclipser.
Puissant par la pensée et puissant par le glaive,
Tu fus si grand, qu'en toi je crus trouver mon rêve,
Mon héros!... Je t'aimais entre tout Israël,
Et nul ne te plaçait plus avant dans le ciel! —
Et pour un titre, un mot vide autant que sonore,
L'apôtre, le héros, le saint se déshonore!
Dans ses desseins profonds voilà ce qu'il cherchait :
La pourpre, haillon vil! le sceptre, vain hochet!
Au sommet de l'État, jeté par la tempête,
Ivre de ton destin, tu veux parer ta tête
De cet éclat des rois, pour nous évanoui?
Tremble : on est aveuglé, quand on est ébloui.
Olivier, de Cromwell je te demande compte,

Et de ta gloire enfin, qui devient notre honte! —
O vieillard, qu'as-tu fait de ta jeune vertu!
Tu te dis : « Il est doux, quand on a combattu,
» De s'endormir au trône, environné d'hommages,
» D'être roi, de peupler cent lieux de ses images.
» On a son grand lever; on va, dans un beau char,
» Trôner à Westminster, prier à Temple-Bar;
» On traverse en cortége une foule servile;
» On se fait haranguer par des greffiers de ville;
» On porte des fleurons autour de son cimier... — »
Est-ce là tout, Cromwell? Songe à Charles-Premier.
Oses-tu, dans son sang ramassant la couronne,
Avec son échafaud te rebâtir un trône?
Quoi! tu veux être roi, Cromwell? — Y penses-tu?
Ne crains-tu pas qu'un jour, d'un crêpe revêtu,
Ce même White-Hall, où ta grandeur s'étale,
N'ouvre encore une fois sa fenêtre fatale? —
Tu ris! mais dans ton astre as-tu donc tant de foi?
Songe à Charles Stuart! Souviens-toi! souviens-toi!
Quand ce roi dut mourir, quand la hache fut prête,
C'est un bourreau voilé qui fit tomber sa tête.
Roi, devant tout son peuple il périt sans secours,
Sans savoir seulement qui dénouait ses jours.
Par le même chemin tu marches à ta perte,
Cromwell; d'un voile aussi ta fortune est couverte.
Crains qu'elle ne ressemble à ce spectre masqué
Qui, sur un échafaud, paraît au jour marqué!
Des rêves de l'orgueil dénoûment formidable! —
Cromwell! d'un seul côté le trône est abordable,
On y monte; et de l'autre on descend au tombeau.
Crains de voir, si tu prends cette pourpre en lambeau,
S'assembler quelque jour, dans cette même chambre,
Une cour, dont alors tu ne serais plus membre!
Car il se peut, crois-moi, qu'à la fin alarmé,
Contre un sceptre nouveau de ton vieux glaive armé,
Ce peuple, que toujours ton exemple décide,
Pense à ta royauté moins qu'à ton régicide! —
Ne recules-tu pas!... Ah! jette loin de toi
Ce sceptre d'histrion et ce masque de roi!
Reste Cromwell. Maintiens le monde en équilibre;
Fais sur les nations régner un peuple libre:
Ne règne pas sur lui. Sauve sa liberté.
O! combien a rougi ce peuple en sa fierté,
Quand dans ce Parlement il a vu ton génie
Mendier à prix d'or un peu de tyrannie!
Démens tes vils flatteurs : montre-toi noble et grand.
Juge, législateur, apôtre, conquérant,
Sois plus que roi. Remonte à ta hauteur première.
Il n'a fallu qu'un mot pour créer la lumière :
Toi, redeviens Cromwell à la voix de Milton!

Il se jette aux pieds de Cromwell.

CROMWELL, *le relevant avec un geste dédaigneux.*

Le bonhomme le prend sur un singulier ton!
Çà, maître John Milton, secrétaire interprète
Près le conseil d'État, vous êtes trop poëte.
Vous avez, dans l'ardeur d'un lyrique transport,
Oublié qu'on me dit *Votre Altesse* et *Mylord.*
Mon humilité souffre à ce titre frivole;
Mais le peuple qui règne, et pour qui je m'immole,
A mon bien grand regret veut qu'il en soit ainsi.
Je me suis résigné : — résignez-vous aussi!

Milton se lève fièrement et sort.

## SCÈNE V.

CROMWELL, *seul.*

Au fond, il a raison. — Oui, mais il m'importune.
Charles-Premier?...—Mais non, tu vois mal ma fortune:
Les rois comme Olivier n'ont point de tels trépas,
Milton; on les poignarde, on ne les juge pas! —
J'y songerai pourtant. — Sinistre alternative!

## SCÈNE VI.

CROMWELL, LADY FRANCIS.

CROMWELL, *apercevant lady Francis qui entre.*

Ah! Francis! — On dirait qu'à mes maux attentive,
Rayonnante, elle vient charmer mes noirs ennuis,
Comme un jeune astre, éclos dans les profondes nuits!
Viens, ma fille! — Toujours, ange à figure humaine,
Près de moi quand je souffre un instinct te ramène.
Je suis toujours heureux lorsque je te revois.
Ton œil vif et brillant, ta pure et douce voix
Ont un charme pour moi, qui me rend ma jeunesse.
Viens, enfant! que ton père à tes côtés renaisse!
Toi seule ici, du monde ignores les noirceurs.
Embrasse-moi. — Je t'aime avant toutes tes sœurs.

LADY FRANCIS, *l'embrassant d'un air de joie.*

De grâce, dites-moi. Serait-il vrai, mon père?
Vous relevez le trône?

CROMWELL.

On le dit.

LADY FRANCIS.

Jour prospère!
L'Angleterre, mylord, vous devra son bonheur.

CROMWELL.

Ce fut toujours mon but.

LADY FRANCIS.

Ah! mon père et seigneur,
Que votre bonne sœur, mylord, sera contente
Nous allons donc revoir, après huit ans d'attente,
Notre Charles Stuart!

CROMWELL, *étonné.*

Quoi?

LADY FRANCIS.

Que vous êtes bon!

CROMWELL.

Ce n'est pas un Stuart.

LADY FRANCIS, *surprise.*

Quoi donc? Est-ce un Bourbon?
Mais ils n'ont pas de droits au trône d'Angleterre.

CROMWELL.

Je le pense de même.

LADY FRANCIS.

Au sceptre héréditaire
Qui donc ose toucher?

CROMWELL, *à part.*

Que répondre en effet?
Mon nom me pèse à dire, et me semble un forfait.

Haut.

Ma Francis, d'autres temps veulent une autre race.
N'auriez-vous pu penser, pour remplir cette place?...

LADY FRANCIS.

A qui donc ?

CROMWELL, *avec douceur.*

Par exemple, — à ton père ? à Cromwell ?

LADY FRANCIS, *vivement.*

Si je l'avais pensé, me punisse le ciel !

CROMWELL, *à part.*

Hélas !

LADY FRANCIS.

Mon père ! moi, vous faire cette injure !
Vous croire usurpateur, sacrilége, parjure !

CROMWELL.

Ma fille !... Vous jugez trop bien de ma vertu.

LADY FRANCIS.

D'un pouvoir passager vous êtes revêtu;
C'est un malheur des temps, dont vous souffrez vous-même.
Mais vous du roi-martyr prendre le diadème !
Vous joindre à ses bourreaux ! régner par son trépas !
Ah !... —

CROMWELL.

Sais-tu qui causa sa mort ?

LADY FRANCIS.

Je ne sais pas.
Toute jeune, élevée en une solitude,
J'ai souffert de nos maux, sans en faire une étude.

CROMWELL.

On ne te lut jamais, dans le procès du roi,
La liste de la cour..., des juges, de ceux ?...

LADY FRANCIS.

Quoi ?
Des régicides ?

CROMWELL.

Oui, Francis,... des régicides !

LADY FRANCIS.

Personne ne m'a dit quels étaient ces perfides.
Je maudissais leur crime et j'ignorais leurs noms.
On ne parlait point d'eux aux lieux d'où nous venons.

CROMWELL.

Ma sœur ne vous parlait jamais de moi ?

LADY FRANCIS.

Mon père !
Qui dit cela ? J'appris à vous aimer...

CROMWELL.

J'espère...
Oui. — Mais tu hais donc bien ces sujets si hardis
Qui condamnèrent Charle ?...

LADY FRANCIS.

Ah ! qu'ils soient tous maudits !

CROMWELL.

Tous ?

LADY FRANCIS.

Oui, tous !

CROMWELL, *à part.*

Quoi, frappé dans ma propre famille !
Trahi par mon fils même, et maudit par ma fille !

LADY FRANCIS.

Que chacun d'eux ressemble à Caïn, le banni !

CROMWELL, *à part.*

Implacable innocence ! — On me croit impuni !
Ma fille la plus chère et la dernière née,
Semble une conscience à mes pas acharnée.
La candeur d'un enfant, son œil naïf, sa voix,
Font trembler ce Cromwell, l'épouvante des rois !
Devant sa pureté toute ma force expire.
Dois-je persévérer ? — Dois-je saisir l'empire ?
Prosterné sous le trône où je serais assis,
Le monde se tairait : — mais que dirait Francis ?
Que dirait son regard, doux comme sa parole,
Et qui m'enchante encore alors qu'il me désole ?
Chère enfant ! que son cœur saurait avec effroi
Que je suis régicide, et que j'ose être roi !
Dans sa province obscure il faut qu'on la renvoie.
Au but de mon destin sacrifions ma joie,
Privons mes derniers ans de ses soins que j'aimais.
N'attristons pas surtout, ne détrompons jamais
Le seul être qui m'aime encor sans ma puissance,
Et dans le monde entier croie à mon innocence !
Ange heureux ! que mon sort ne touche pas au sien
Il le faut : soyons roi, sans qu'elle en sache rien.

Haut, à Francis.

Conserve ce cœur pur ! je t'aime ainsi, ma fille !

Il sort.

LADY FRANCIS, *le suivant du regard.*

Qu'a-t-il ? C'est dans ses yeux une larme qui brille !
Bon père ! il m'aime tant !

Entrent dame Guggligoy et lord Rochester.

## SCÈNE VII.

LADY FRANCIS, LORD ROCHESTER, DAME GUGGLIGOY.

DAME GUGGLIGOY, *à Rochester au fond du théâtre.*

Elle est seule, venez !

LORD ROCHESTER, *à part.*

Que d'attributs le diable aux doublons a donnés !
J'ai, grâce à leur pouvoir, su rendre moins austères
Une duègne damnée et de saints mousquetaires.
La duègne a cédé vite, et je croyais d'abord
Moins tendres ces soldats, piliers du Mont-Thabor;
Bah ! dès qu'un peu d'or touche à ces dragons-apôtres,
Ces têtes-rondes-là tournent mieux que les autres !
— Ils sont las de Cromwell qui les tient asservis. —
J'ai déjà vers Ormond dépêché cet avis,
Que la porte du parc ce soir sera livrée.
Maintenant, — à Francis ! j'en ai l'âme enivrée.
Mais j'ai pour réussir des secrets souverains,
Je puis semer à flots doublons d'or et quatrains !
Tentons l'occasion !

Il s'avance vers lady Francis, qui ne le voit pas et semble concentrée dans une profonde rêverie.

DAME GUGGLIGOY, *regardant une bourse qu'elle cache dans sa main.*

Assez ronde est la somme !

A part, regardant Rochester.

Il est vraiment joli, ce jeune gentilhomme !
Se déguiser ainsi, tout braver, par amour !
A cet âge ils sont fous. Hélas ! chacun son tour !
Oui, c'est ainsi qu'eût fait sir Amadis de Gaule.
—Pourtant, dois-je permettre ?.. Est-ce bien là mon rôle ?
Et puis, ce chevalier n'a pas un mot pour moi;
De l'argent, voilà tout. —

Elle arrête Rochester qui semble sur le point d'aborder Francis.

Bas.

Monsieur, un instant !

LORD ROCHESTER, *se détournant.*

Quoi?

DAME GUGGLIGOY, *l'entraînant à l'autre coin du théâtre.*

Un instant!

LORD ROCHESTER.

Quoi?

DAME GUGGLIGOY, *lui souriant.*

N'a-t-on rien de plus à me dire?

LORD ROCHESTER, *à part.*

Eh! la bourse était lourde et doit pourtant suffire.

DAME GUGGLIGOY, *à part.*

Pourvu qu'il n'aille pas m'humilier encor
Avec ses doublons....

LORD ROCHESTER, *mettant la main sur ses poches vides, à part.*

Diable! — Allons, je n'ai plus d'or,
Plus le sou! — Prenons-la par le faible des vieilles,
Et de quelques douceurs chatouillons ses oreilles.

Haut.

Hé! qui pourrait tarir à parler avec vous?
Ah! sans le soin pressant qui m'amène....

DAME GUGGLIGOY, *reculant.*

Tout doux!
Vous me flattez...

LORD ROCHESTER.

Non pas. Mais, hélas! le temps presse.

Il fait un pas vers Francis : elle le retient.

DAME GUGGLIGOY.

Je le vois, vous n'avez d'yeux que pour ma maîtresse!

LORD ROCHESTER.

Ah! vous êtes charmante, et s'il fallait choisir...

A part.

Va-t-elle à ses côtés me faire ici moisir?

DAME GUGGLIGOY, *à part.*

Il a bon goût. Je vaux d'être encor regardée
Quand je me suis un peu d'avance accommodée.
Au fait, je ne suis pas si digne de dédain,
Quand j'ai ma jupe rose et mon vertugadin,
Mes lacs d'amour, mes bras garnis de belles manches,
Et mes deux tonnelets ajustés sur les hanches!

Haut.

Vous trouvez?

LORD ROCHESTER, *se tournant vers Francis.*

Mais souffrez...

DAME GUGGLIGOY, *le retenant.*

Monsieur, j'ai du remord.
Ma charge est de garder la fille de mylord.

LORD ROCHESTER.

Vos yeux auraient rendu, madame, en leur bel âge,
Galaor infidèle, Esplandian volage.

DAME GUGGLIGOY, *le retenant toujours.*

Je suis coupable. On peut vous surprendre d'ailleurs.

LORD ROCHESTER.

Sir Pandarus de Troie eût porté vos couleurs.

DAME GUGGLIGOY, *à part.*

Il parle dans le grand!

LORD ROCHESTER, *à part.*

Sommes-nous ridicules
Tous les deux!

DAME GUGGLIGOY.

Je vous jure, il me vient des scrupules,
Et j'ai mille frissons dont je me sens glacer.

Elle prend les mains de Rochester.

LORD ROCHESTER.

Vos mains sont un velours.

A part.

Ah! faut-il dépenser
Pour cette vieille folle, aux griffes desséchées,
Tout ce qu'ont les amours de choses recherchées!
Que me restera-t-il pour Francis?

DAME GUGGLIGOY.

Laissez-moi.

LORD ROCHESTER.

Mars eût quitté Vénus, s'il eût vu Guggligoy.

DAME GUGGLIGOY, *à part.*

C'est suffoquant. Vraiment, dirait-on pas qu'il m'aime?

Haut.

Je ne veux qu'un mari qui me parle de même.

LORD ROCHESTER, *à part.*

Elle veut un mari : je plaindrai celui-là!
Mais pour être flattée elle va rester là.
O la vieille têtue, et qui n'aurait d'émules
Qu'en Espagne, pays des duègnes et des mules!

DAME GUGGLIGOY.

Monsieur, vous qui semblez être un homme de goût,
Dites-moi franchement...

LORD ROCHESTER, *à part.*

Encor! le sang me bout.

DAME GUGGLIGOY, *lui montrant Francis.*

Qu'ont donc pour vous charmer ces jeunes éventées?

LORD ROCHESTER.

Mais...

DAME GUGGLIGOY.

En quoi vos ardeurs en sont-elles tentées?
Quel attrait voyez-vous à l'air de ces minois?

LORD ROCHESTER, *à part.*

Vraiment! avec son teint de mandarin chinois!

DAME GUGGLIGOY.

Elles ont la jeunesse, oui : c'est n'avoir au reste
Que la beauté du diable.

LORD ROCHESTER, *à part.*

Et toi sa laideur. — Peste!
Quel moyen prendre, ô ciel, pour m'en débarrasser?

Haut.

Laissez-moi deux instants avec Francis causer.
Après cet entretien, mon cher Bouton-de-Rose,
Ma foi de chevalier vous promet quelque chose,
Oui, quelque chose... dont vous ne vous doutez pas.

A part.

Une entrée à Bedlam.

DAME GUGGLIGOY.

Soit. Je reste à deux pas.

LORD ROCHESTER, *respirant.*

Enfin!...

DAME GUGGLIGOY.

Soyez discret. — Surtout, quoi qu'il arrive,
Ne me nommez jamais : on me brûlerait vive.

LORD ROCHESTER.

Soyez tranquille. — Allez vous promener un peu.

A part, et la regardant sortir.

Certe, elle a les os secs à faire un très-bon feu!

## SCÈNE XIII.

LADY FRANCIS, LORD ROCHESTER.

LORD ROCHESTER, *à part.*

M'en voilà délivré. — Hasardons l'aventure !

L'œil fixé sur Francis toujours immobile et pensive.

Que de grâce et d'attraits ! divine créature !
D'abord tournons la place, avant de l'attaquer.
Une fille est un fort, j'ai pu le remarquer.
Les clins d'yeux qu'on lui fait, la mise recherchée,
Les petits soins, les mots galants, sont la tranchée
Qui s'avance en zigzag ; la déclaration,
C'est l'assaut ; le quatrain, — capitulation !
Je ne puis suivre ici les règles ordinaires.
Ainsi brusquons un peu tous les préliminaires.

Il s'avance vers Francis.

Haut, en s'inclinant.

Miss... Mylady !... —

LADY FRANCIS, *se retournant d'un air étonné.*

Monsieur ?

LORD ROCHESTER, *à part.*

Son regard m'interdit.

LADY FRANCIS, *avec un sourire.*

Ah ! c'est le chapelain !...

LORD ROCHESTER, *à part.*

Accoutrement maudit !
J'ai beau prendre les airs les plus coquets du monde,
Elle ne voit en moi qu'un pédant tête-ronde !

LADY FRANCIS.

Saint homme, donnez-moi la bénédiction.
Quel texte m'allez-vous prêcher ?

LORD ROCHESTER.

La passion.

LADY FRANCIS.

J'ai le cœur bien touché du zèle qui vous presse.
Vous voyez devant vous une humble pécheresse,
Mon père.

LORD ROCHESTER, *à part.*

Son père ! ah ! n'ai-je rien de suspect ?

Haut.

Ma fille !... écoutez-moi.

LADY FRANCIS.

J'écoute avec respect.

LORD ROCHESTER, *à part.*

Suis-je assez malheureux d'avoir l'air respectable ?

Haut.

Ma fille !... écoutez-moi. — Ce n'est pas charitable
D'épandre autour de vous des ravages affreux !

LADY FRANCIS, *étonnée.*

Moi ?

LORD ROCHESTER, *poursuivant.*

L'un de vos regards, seul, fait cent malheureux.

LADY FRANCIS.

Vous vous trompez !

LORD ROCHESTER.

Oh, non !

LADY FRANCIS.

Mais quels sont donc mes crimes ?

LORD ROCHESTER.

Vous avez sous les yeux une de vos victimes.

LADY FRANCIS.

Vous ? que vous ai-je fait ? Si j'ai vers vous des torts,
Je cours prier mon père !...

LORD ROCHESTER, *l'arrêtant.*

Ah ! soyez sans remords.
Des maux que vous causez vous êtes innocente.

LADY FRANCIS.

Je ne vous comprends pas.

LORD ROCHESTER.

Candeur intéressante !

LADY FRANCIS.

Mais si je vous ai fait du mal sans le savoir ?
Je veux le réparer...

LORD ROCHESTER, *mettant la main sur son cœur.*

Ah !...

LADY FRANCIS.

C'est même un devoir.

LORD ROCHESTER.

Qu'entends-je ? A mes désirs seriez-vous exorable ?
Vous me comblez de joie, ô princesse adorable !

Il cherche à presser la main de Francis qui recule.

LADY FRANCIS.

Je ne suis point princesse... On n'adore que Dieu... —
Vous m'effrayez !...

Elle veut se retirer.

LORD ROCHESTER, *la retenant par sa robe.*

Francis, ne me dis pas adieu !

LADY FRANCIS.

Il me tutoie !

S'approchant de Rochester d'un air de compassion.

A-t-il la tête un peu malade ?

LORD ROCHESTER.

Non, mais le cœur.

LADY FRANCIS.

Pauvre homme !

LORD ROCHESTER, *à part.*

Essayons l'escalade.
Elle a l'air de me plaindre, et l'amour n'est pas loin.

Haut.

Ha ! rendez-moi la vie !

LADY FRANCIS.

Oui, vous auriez besoin
D'un médecin. Vraiment, il a la fièvre chaude !

LORD ROCHESTER.

Voilà quatre ans bien qu'autour de vous je rôde...

A part.

Mentons, cela fait bien !

LADY FRANCIS.

Que voulez-vous ?

LORD ROCHESTER.

Mourir !
Vos yeux qui m'ont blessé me pourraient seuls guérir.

LADY FRANCIS, *reculant toujours.*

Il me fait vraiment peur !

LORD ROCHESTER, *à part.*

C'est flatteur !

Haut et joignant les mains d'un air suppliant.

O ma reine !
Mon tout ! ma déité ! ma nymphe, ma sirène !

LADY FRANCIS, *effrayée.*

Qu'est-ce que tous ces noms ? Je m'appelle Francis.

LORD ROCHESTER.

Ah ! princesse ! pour vous je brûle et je transis !

Sous ce déguisement l'amour vers vous me guide;
Je suis un chevalier, et non pas un druide.
Que n'ai-je à vous offrir le sceptre des Indous!
Serez-vous donc plus dure, avec des yeux si doux,
Pour un amour si tendre et qui de douze ans date,
Que la prêtresse Ophis le fut pour Tiridate?
J'eusse franchi l'Asie au bruit de vos appas.
Cruelle! vous fuyez, vous ne répondez pas.
Je vais aller mourir de l'amour qui m'oppresse.
Mais non, dites un mot, ma charmante tigresse,
Un mot, et vous serez, pour votre heureux sujet,
Du plus constant amour le plus céleste objet!

LADY FRANCIS, *ouvrant des yeux étonnés.*

Que dit-il donc?

LORD ROCHESTER, *à part.*

Fort bien. Elle reste en extase.
Je le crois! ma harangue est presque phrase à phrase
Prise dans *Ibrahim* ou l'*Illustre Bassa*,
Comme le Turc Lysandre à Zulmis l'adressa.
C'est du Scudéry pur! — Continuons.

Haut.

Ingrate!

Retenant Francis qui paraît encore vouloir se retirer.

Ah! restez, ou je vais me noyer dans l'Euphrate!

LADY FRANCIS, *riant.*

Dans l'Euphrate?...

LORD ROCHESTER.

Ou plutôt, suivez votre dessein.
Oui, prenez cette épée, et percez-m'en le sein!...

Il porte la main à son côté comme pour y chercher son épée.

A part.

Point d'épée!... Ah!... comment faire, avec ce costume,
Semblant de se tuer, comme c'est la coutume?
Le moyen de poursuivre un entretien galant? —
Mais à défaut du fer, le quatrain?... excellent!
Si je ne la fléchis, je veux que Dieu me damne! —

Haut.

Écoutez votre esclave, ô divine Mandane,

Lui présentant un parchemin roulé, noué d'un ruban rose.

Ce papier de mon cœur vous fera le tableau.
Il eût été détruit par la flamme ou par l'eau,
Si mon feu n'eût séché mes pleurs, et si, madame,
Mes larmes à leur tour n'eussent éteint ma flamme!
Prenez, lisez, jugez de mon amour ardent!

Il se précipite aux genoux de lady Francis.

LADY FRANCIS, *jetant à terre le parchemin et reculant avec dignité.*

Je vous comprends, monsieur. Vous êtes impudent!
Vous osez chez mon père ainsi vous introduire!

LORD ROCHESTER, *à part.*

La petite n'est pas très-facile à séduire.

LADY FRANCIS.

Levez-vous, ou j'appelle!

LORD ROCHESTER, *toujours à genoux.*

Ah! je reste à vos pieds!... —

LADY FRANCIS.

Vos insolents propos seraient trop expiés,
Si...

## SCÈNE IX.

LES MÊMES; CROMWELL.

CROMWELL, *apercevant Rochester aux genoux de Francis.*

Par quel hasard, maître, aux genoux de ma fille?

LORD ROCHESTER, *atterré et sans changer de posture, à part.*

Dieu! Cromwell! Je suis mort! Pour une peccadille
C'est dur d'être pendu! Pris en délit flagrant!
Il n'aura pas pour moi de châtiment trop grand!

CROMWELL.

Fort bien, mon chapelain!...

LADY FRANCIS, *à part.*

Il faut de l'indulgence.
C'est un fou!

CROMWELL, *à Rochester consterné.*

Vous avez compté sans ma vengeance!

LADY FRANCIS, *à part.*

Mon père le tûrait, le pauvre malheureux!

CROMWELL.

Ce drôle! de ma fille il ose être amoureux!
Et mon Ève écoutait sa langue de vipère!
Quoi! Francis! vous souffrez?...

LADY FRANCIS, *avec embarras.*

Pardonnez-moi, mon père,
Mylord; ce n'est pas moi dont monsieur me parlait.

CROMWELL.

De qui vous parlait-il à genoux, s'il vous plaît?

LADY FRANCIS.

Monsieur, qui m'implorait de couronner ses flammes,
Me demandait la main de l'une de mes femmes.

LORD ROCHESTER, *à part, se relevant étonné.*

Que dit-elle?

CROMWELL.

Et de qui?

LADY FRANCIS, *souriant.*

De dame Guggligoy.

LORD ROCHESTER, *à part.*

Ah! la traîtresse!

CROMWELL, *radouci.*

Alors c'est autre chose.

LORD ROCHESTER, *à part.*

Quoi!
La duègne ou la potence! en cette crise extrême,
Que ne me laissait-elle au moins choisir moi-même!

CROMWELL, *à Rochester.*

Pourquoi ne point parler tout de suite, mon cher?
Puisqu'il vous reste encor des penchants pour la chair...

LORD ROCHESTER, *à part.*

Chair! une peau collée à des os faits en duègne?

CROMWELL.

On vous satisfera. Je hais que l'on me craigne.
Je suis content de vous : je pourrai vous donner
Votre belle.

LORD ROCHESTER, *à part.*

Ma belle! un vieux spectre à damner!
Un corps à rebuter les bêtes carnassières!
Une figure à faire avorter des sorcières!

CROMWELL, *à part.*

Je lui croyais d'abord meilleur goût.

Haut.

Oui, je veux

Vous marier.

LORD ROCHESTER, *s'inclinant.*

Mylord est trop bon !...

CROMWELL.

Tous vos vœux

Seront comblés.

Entre dame Guggligoy.

## SCÈNE X.

LES MÊMES; DAME GUGGLIGOY.

DAME GUGGLIGOY, *effrayée, à part.*

Le père et nos amants ensemble !

Tout est perdu !

CROMWELL, *apercevant dame Guggligoy.*

C'est vous, bonne dame !

DAME GUGGLIGOY, *à part.*

Je tremble !

CROMWELL.

On vous réclame ici.

DAME GUGGLIGOY, *interdite.*

Moi, mylord ?...

CROMWELL.

Vous saviez

L'amour du chapelain ?

DAME GUGGLIGOY, *à part.*

Grand Dieu !

CROMWELL.

Vous l'approuviez?

DAME GUGGLIGOY.

Je savais?... J'approuvais?... moi, mylord? Je vous jure...

A part.

Mais il m'a donc trahie !... Ah ! le petit parjure !
Il est aisé de voir, à son air consterné,
Qu'un malheur...

CROMWELL.

Je sais tout.

DAME GUGGLIGOY, *à part.*

Je l'avais deviné.

Une pause. Dame Guggligoy paraît pétrifiée. Francis considère en souriant Rochester qui promène des yeux désappointés de la jeune fille à la duègne.

LORD ROCHESTER, *à part.*

Ah ! la transition est imprévue et rude !

DAME GUGGLIGOY, *se jetant aux pieds de Cromwell.*

Grâce pour moi, mylord ! grâce !...

CROMWELL, *se détournant.*

Elle fait la prude !

Il lui fait signe de se relever.

— Çà, maître Obededom est de nos bons amis,
Et n'a rien dans le cœur qui ne soit très-permis.

DAME GUGGLIGOY.

Peut-il donc aspirer à la beauté qu'il aime ?

CROMWELL.

Qu'aime-t-il de si haut déjà ? Vous ?

DAME GUGGLIGOY.

Moi !

CROMWELL.

Vous-même.

Demandez-lui plutôt.

A Rochester.

N'est-il pas vrai ? Parlez.

LORD ROCHESTER, *embarrassé.*

Je conviens...

DAME GUGGLIGOY.

C'est pour moi, vraiment, que vous brûlez?

LORD ROCHESTER, *à part.*

Oui, si j'étais l'enfer ! —

Haut.

Madame...

CROMWELL.

Allons, mon maître!

Laissez dans tout son feu votre amour apparaître.
Je le permets. Contez à dame Guggligoy
Qu'à ma fille à genoux vous la demandiez ?...

DAME GUGGLIGOY.

Moi!

A Rochester ébahi.

C'est donc pour cela ?... Mais c'est chose abominable !
Sans mon aveu !...

LORD ROCHESTER, *jetant un coup d'œil de reproche sur Francis qui rit.*

Je suis sans doute impardonnable!

A dame Guggligoy.

Madame !...

DAME GUGGLIGOY.

Audacieux ! redoutez mon courroux !

LORD ROCHESTER, *à part.*

Avec ses cheveux gris qui jadis étaient roux !

DAME GUGGLIGOY, *à part.*

Mais c'est qu'il est charmant !

Haut.

Donc, petit téméraire,

Vous m'aimez ?

LORD ROCHESTER.

Je ne puis vous dire le contraire.

A part.

O Wilmot, que ta mine amusera le roi
Entre lady Seymour et dame Guggligoy !

DAME GUGGLIGOY.

Vous m'aimez ?

LORD ROCHESTER, *à part.*

Si Cromwell ne pouvait nous entendre ! —
Mais sous peine de mort, il faut que je sois tendre.

Haut.

Je vous aime !

DAME GUGGLIGOY, *minaudant.*

C'est fort !

LORD ROCHESTER.

J'en conviens.

DAME GUGGLIGOY.

Vous cherchez

A m'épouser ?

LORD ROCHESTER, *se mordant les lèvres, à part.*

Voilà !...

Haut avec embarras.

Je ne dis pas...

DAME GUGGLIGOY, *indignée de son hésitation.*

Sachez

Que l'honneur... Quel affront ! concupiscence infâme !

Elle pleure.

CROMWELL, *à Rochester.*
Mais apaisez-la donc. Vous la vouliez pour femme!
LORD ROCHESTER, *à part.*
Ah!...
Haut, à dame Guggligoy.
Consentez...
A part.
Vieux cuir, dans les sabbats roussi!
DAME GUGGLIGOY, *soupirant et baissant les yeux.*
Je m'exécute!
Elle lui tend une main noire qu'il prend avec dégoût.
LORD ROCHESTER, *à part.*
Et moi, je m'exécute aussi!
DAME GUGGLIGOY.
Je suis bonne, et consens que l'insolent m'embrasse.
LORD ROCHESTER, *à part.*
Une faveur! — Je veux la potence et ma grâce!
Dame Guggligoy lui présente une joue sur laquelle il se résigne à déposer une grimace et un baiser.
DAME GUGGLIGOY.
Je vous permets encor l'autre joue.
LORD ROCHESTER.
Ah! merci!
DAME GUGGLIGOY.
Vous me boudez?
LORD ROCHESTER.
Hé non!
CROMWELL.
Point de scandale ici.
Il faut vous marier. — Çà, terminons l'affaire.
Votre bonheur n'est pas de ceux que l'on diffère.
Je vais vous contenter tous les deux sur-le-champ.
LORD ROCHESTER.
Mais...
CROMWELL.
L'amour est pressé, je le sais. C'est touchant!
Hé! quelqu'un?
Entrent trois mousquetaires.
LORD ROCHESTER, *à part.*
Qui croirait que je suis à la noce?
CROMWELL, *au chef des mousquetaires.*
Dis à Cham Biblechan, l'un des voyants d'Écosse,
Qu'il marie à l'instant, sur le livre de foi,
Messire Obededom et dame Guggligoy!
A Rochester et à dame Guggligoy.
Suivez-les.
A Rochester.
Comme vous Cham est anabaptiste!
LORD ROCHESTER, *s'inclinant avec dépit, à part.*
Charmante attention!
CROMWELL.
Je vous sais dogmatiste!
LADY FRANCIS, *souriant et regardant de côté Rochester qui la salue.*
Comme il est attrapé!
LORD ROCHESTER, *à part.*
Quel tour m'a joué là
Cette Francis! — Je l'aime encor comme cela.
De ruse et de candeur j'adore ce mélange,
Sa malice d'enfant, jointe à sa bonté d'ange.
M'arracher à son père! à sa duègne m'unir!
Trouver, en me sauvant, moyen de me punir!
DAME GUGGLIGOY, *à Rochester.*
Venez donc, mon amour. Vous restez immobile!
LORD ROCHESTER, *soupirant, à part.*
Dans l'enfer de l'hymen suivons cette sybille!
Il sort avec dame Guggligoy et les mousquetaires.
CROMWELL, *à lady Francis.*
Je vous laisse. Je vais écouter un sermon
De Lockyer, sur Rome et les prêtres d'Ammon.
Il sort.

## SCÈNE XI.

LADY FRANCIS, *seule.*

Mon pauvre chevalier faisait triste figure.
Oui. — La punition est peut-être un peu dure.
Se marier ainsi, sans trop savoir pourquoi,
Et tourner ses yeux doux sur dame Guggligoy!
C'est mal : je me repens. — Mais pouvais-je mieux faire?
Certes, mon père encor eût été plus sévère.
Apercevant le parchemin roulé qui est resté à terre.
Mais voilà son billet!... — Que m'écrivait-il donc? —
Je ne le lirai point! —
Elle regarde le parchemin d'un œil d'envie et de curiosité.
Mais quoi, pas de pardon?
Pas de pitié?... — Voyons : je le lirais?... Qu'importe!
Sauf à le replacer ensuite de la sorte?... —
Je lui dois de le lire : il est assez puni!
Elle se précipite sur le parchemin, le dénoue et le déroule.
S'arrêtant.
Lirai-je? Est-ce mal faire? — Eh non! tout est fini
D'ailleurs. Lisons :...
Elle lit.
« Mylord » — Mylord! quel homme étrange!
Il m'appelait princesse, objet, nymphe, reine, ange;
Il m'appelle à présent mylord! — Fou!
Continuant de lire.
« Tout va bien!.. »
— Il écrit comme il parle, à n'y comprendre rien!
Tout va bien! — Quoi? — Suivons : —
Lisant.
« Ce soir, à minuit même,
» A la porte du parc présentez-vous... » — Il m'aime;
Voulait-il m'enlever?... —
Lisant.
« Tout le poste est séduit... » —
C'est cela. — L'insolent doutait d'être éconduit! —
Lisant.
« Le mot d'ordre est donné. Succès sûr... » — Trop modeste!
Continuant.
« ...Vous leur direz COLOGNE : ils répondront le reste... »
— Moins clair. —
Lisant.
« Vous pourrez, grâce à leur concours ami,
Ici sa voix prend un accent de terreur.
» Saisir enfin Cromwell, par mes soins endormi!
» LE CHAPELAIN DU DIABLE!... » — Ah! que viens-je de lire?
Sur mes yeux effrayés quel bandeau se déchire!
C'est à mon père seul qu'en veut ce scélérat!
Examinant le papier avec attention.
Voici l'adresse : « A Bloum, au Strand, hôtel *du Rat.* »
Le traître m'a remis ce billet par méprise.

Avertissons mon père! Infernale entreprise! —
On vient. Hâtons-nous. C'est peut-être l'assassin.

Elle s'enfuit précipitamment, emportant le parchemin. — Entre Davenant.

## SCÈNE XII.

DAVENANT, *puis* LORD ROCHESTER.

DAVENANT, *seul.*

Le Protecteur me fait venir : — pour quel dessein?
Bah!... rien d'inquiétant! curiosité pure!

Entre Rochester.

DAVENANT, *apercevant Rochester.*

Mais quel est ce cafard! Dieu! la bonne figure!
Un saint? quelque hurleur puritain?

LORD ROCHESTER, *à part et sans voir Davenant.*

Maintenant,
C'est donc fait! me voilà marié!... —

Il s'avance sur le devant du théâtre et reconnaît Davenant.

Davenant!

DAVENANT, *à part.*

Il sait mon nom!

Haut.

Monsieur...—Mais...je crois reconnaître...
Mylord Rochester!

LORD ROCHESTER.

Chut!

Ils se serrent la main.

DAVENANT.

Vous vous masquez en maître.
Fussiez-vous marié, votre femme, vraiment,
Ne vous connaîtrait pas sous ce déguisement!

LORD ROCHESTER, *soupirant, à part.*

Plût au ciel!—

Haut.

Davenant, pas de plaisanterie.

DAVENANT.

C'est la première fois que Votre Seigneurie
Pour rire des maris se veut faire prier.

LORD ROCHESTER, *à part.*

Hé! peut-on à la fois rire et se marier?
Je l'y voudrais voir, lui!

Haut.

Brisons là. — Cher poëte,
Par quel hasard, chez nous? Votre aspect m'inquiète.

DAVENANT, *riant.*

*Chez nous!* Mais c'est parler en toute liberté!
Mylord dans cet enfer s'est vite acclimaté.
Rassurez-vous d'ailleurs. Cromwell a cet usage
De me mander toujours au retour d'un voyage.
Comment vous trouvez-vous avec lui?

LORD ROCHESTER.

Moi? très-bien.
Protégé par Milton, Cromwell me veut du bien,
Et de mille faveurs me comble à sa manière.

A part.

Je l'aurais dispensé même de la dernière.

Haut.

Au reste, vous savez? je suis à temps venu.
Un traître, dans nos rangs espion inconnu,
Lui disait tout; mais grâce à mon adresse extrême,
Ormond se cache au Strand, et moi, chez Cromwell même.

DAVENANT.

Lâche espion! Willis eût voulu l'écorcher!
C'est lui que nous avons chargé de le chercher.

LORD ROCHESTER.

Par bonheur, nous tenions prête la contre-mine.

Montrant sa veste.

J'ai votre fiole ici...— Ce soir tout se termine.

DAVENANT.

Cromwell ne sait donc rien de ce complot hardi?

LORD ROCHESTER.

Non. Nous n'étions que trois quand nous l'avons ourdi.

DAVENANT.

La garde est subornée?

LORD ROCHESTER.

Oui.

DAVENANT.

C'était difficile.

LORD ROCHESTER.

L'esprit puritain meurt : l'or rend un saint docile.

DAVENANT.

Noll n'a pas de soupçons sur moi? vous croyez?

LORD ROCHESTER.

Non.
Vous seriez arrêté s'il avait votre nom.

DAVENANT.

C'est juste. — Mylord a, dans tout ce qu'il travaille,
Un bonheur, qui vaudrait qu'on fît une médaille!

LORD ROCHESTER, *apercevant dame Guggligoy qui entre, à part.*

Oui, mais quelle figure elle aurait pour revers!

## SCÈNE XIII.

DAVENANT, LORD ROCHESTER, DAME GUGGLIGOY.

DAME GUGGLIGOY, *à Rochester.*

Hé bien, monsieur? Hé bien, dans mille coins divers
Je vous cherche. Déjà fuyez-vous votre amante?

DAVENANT, *reculant.*

A qui donc en veut-elle?

DAME GUGGLIGOY, *à Rochester.*

Hélas, je me lamente,
J'appelle, je languis, je pleure, je me meurs,
Je pousse à fendre un roc de dolentes clameurs,
Et vous ne venez pas! Ah! pauvre délaissée!
Quoi, déjà votre ardeur est-elle donc passée?
Voyez mes pleurs! voyez! mon cœur en eau se fond.

LORD ROCHESTER, *détournant les yeux, à part.*

Ah! l'horrible grimace!... — Est-ce triste ou bouffon?

Bas à Davenant en lui montrant la Guggligoy.

Qu'en dites-vous?

DAVENANT, *de même.*

Quel est ce spectre?

LORD ROCHESTER, *toujours bas.*

C'est ma femme.

DAVENANT, *riant.*

Votre femme?

LORD ROCHESTER.

Oui, d'honneur! Vite un épithalame,
Mon poëte!

DAVENANT.

Mylord veut rire?

LORD ROCHESTER.

Non, pardieu!
Rien n'est moins drôle.

DAME GUGGLIGOY.

Traître! et vos serments de feu!

DAVENANT, *bas, à lord Rochester.*

La maîtresse en son genre est vraiment peu commune.
Je vous fais compliment de la bonne fortune.

LORD ROCHESTER, *bas, à Davenant.*

Bonne fortune! c'est ma femme, et rien de plus!
Vous me faites affront!

DAME GUGGLIGOY.

Mes pleurs sont superflus.
Il ne m'écoute pas!

DAVENANT, *bas, à lord Rochester.*

Tandis qu'elle radote,
Expliquez-moi...

LORD ROCHESTER, *bas, à Davenant.*

Cromwell me la donne, et la dote;
Le tout par bonté.

DAME GUGGLIGOY, *le tirant par la manche.*

Quoi! mon cher mari!

DAVENANT, *bas, à lord Rochester qui cherche à repousser dame Guggligoy.*

Comment?...

LORD ROCHESTER, *bas, à Davenant.*

Je vous dirai cela. Sachez, pour le moment,
Qu'à bon droit de ce nom la sybille m'appelle.
C'est fait. Un corps de garde a servi de chapelle;
Un tambour d'un sermon nous a gratifiés;
Et c'est un caporal qui nous a mariés.
Je tremblais à la fin que la loi martiale
Ne fit du lit de camp la couche nuptiale. —
Heureusement!...

DAVENANT, *riant.*

J'aurais voulu, comme objet d'art,
Voir duègne et chapelain conjoints par un soudard!

LORD ROCHESTER, *bas.*

C'est ainsi que chez nous la chose se pratique.

DAVENANT.

Hé mais! pour dénouer une œuvre dramatique,
Ces mariages-là sont commodes, vraiment.
Un caporal unit la belle avec l'amant;
Tout est dit.

DAME GUGGLIGOY, *aigrement.*

De qui donc parlez-vous à voix basse?
Il me fuit! — Fallait-il qu'à ce point je tombasse,
Moi qui ne suis point mal, et garde en très-bon or,
Deux cents vieux jacobus, qui sont tout neufs encor!

DAVENANT, *à Rochester.*

Peste! mais ce parti vaut bien des héritières!
Deux cents vieux jacobus, et trois dents presque entières!

DAME GUGGLIGOY, *à Rochester.*

Vous qui me prodiguiez tant de charmants propos...

LORD ROCHESTER, *à Davenant.*

Elle a rêvé cela. —

A dame Guggligoy.

Laissez-nous en repos.
Dieu vous damne!

Il la repousse.

DAME GUGGLIGOY.

Ils sont tous les mêmes, ces infâmes!
Tendres pour leur amante, et durs avec leurs femmes.
Des chats avant la noce, et des tigres après!

A Rochester.

Quoi! barbare! changer nos myrtes en cyprès,
Laisser ta jeune épouse!

LORD ROCHESTER.

Ah! vieille aventurière!
Si le diable était mort, tu serais sa douairière.

DAME GUGGLIGOY.

Pour un saint, quel langage!

LORD ROCHESTER, *à part.*

A propos, j'oubliais!...

Haut.

O femme! j'ai fait vœu...

A part.

Prenons notre air niais.

Haut.

De chasteté.

DAME GUGGLIGOY.

Comment!

LORD ROCHESTER, *baissant les yeux.*

Vainement vous me dites :
« Dormez avec moi!... » — Point de voluptés maudites!

DAME GUGGLIGOY.

Me chasser sans pitié hors du lit conjugal!

LORD ROCHESTER.

Madame, restez-y : cela m'est fort égal.
C'est moi seul que j'en veux chasser.

DAME GUGGLIGOY, *furieuse.*

Ah! quel outrage!
Serpent! monstre! perfide! aspic! tiens, crains ma rage.

LORD ROCHESTER, *reculant.*

Gare à mes yeux : la fée a les ongles crochus!

DAME GUGGLIGOY, *pleurant.*

Puisque les droits d'époux enfin te sont échus...

LORD ROCHESTER.

Ah! mon Dieu!

DAME GUGGLIGOY.

Quelle glace à tes flammes succède?
Pourquoi me fuir? Quel est le démon qui t'obsède?

LORD ROCHESTER.

Vous me le demandez!

DAME GUGGLIGOY.

Près de moi viens t'asseoir.
Je m'attache à toi!

LORD ROCHESTER, *s'enfuyant.*

Ciel! Que ferai-je ce soir?

Il sort.

DAME GUGGLIGOY, *le poursuivant.*

Ingrat!

Elle sort.

DAVENANT, *seul.*

Il hausse les épaules.

Wilmot est fou. Quelle est cette algarade?
Avec la tragédie unir la mascarade!

Il s'avance au fond du théâtre en les suivant des yeux. — Entre Cromwell.

## SCÈNE XIV.

DAVENANT, CROMWELL.

CROMWELL, *le parchemin de Rochester à la main, sans voir Davenant et sans en être vu.*

Encore un nouveau piége... — où j'ai failli tomber!
Dans mon propre palais ils m'allaient dérober.
A force de folie, ils triomphaient peut-être.
Sans ma fille, — une enfant! — les rois perdaient leur maître.
Insolents! sans combattre à la face du ciel,
Venir, dans Londre même, — escamoter Cromwell!
Comment prévoir ce coup d'audace et de délire,
A moins d'être insensé comme eux? — J'ai beau relire
Ce billet, je n'y vois qu'un avis imparfait. —
Heureusement pour moi qu'ils sont fous tout à fait.
Là! courtiser la fille en détrônant le père!
Tendre un piége au lion jusque dans son repaire,
Et jouer sous sa griffe avec ses lionceaux!
S'ils n'étaient pas si fous on les croirait plus sots.
« — Le Chapelain du Diable!.. » — Ah! tête à double face!
Donc cet Obededom n'est un saint qu'en grimace!
Quel est-il? c'est un chef des maudits cavaliers.
Qui? — Wilmot Rochester ou Buckingham Williers?
Galant avec Francis, près de moi bon apôtre,
Ce doit être Wilmot ou Williers, l'un ou l'autre. —
Mes soldats sont séduits! je ne suis plus aimé. —
Nous verrons; — j'ai déjà mon projet tout formé.
Seulement, à l'appât pour mieux les faire mordre,
J'ai regret de n'avoir que moitié du mot d'ordre.
Enfin!... — j'attends Ormond et les épiscopaux!

Davenant revient sur le devant de la scène, et aperçoit Cromwell.

DAVENANT, *à part.*

C'est Cromwell!

Haut, en s'inclinant.

Mylord!

CROMWELL, *avec un air de surprise agréable.*

Bon! vous venez à propos,
Monsieur Davenant!

DAVENANT, *s'inclinant de nouveau.*

Prêt à servir Son Altesse.

CROMWELL, *avec un sourire.*

Logez-vous pas toujours chez votre même hôtesse?
*A la Syrène?*

DAVENANT.

Oui, mylord.

CROMWELL.

C'est un bon lieu.
Comment vous portez-vous, avec l'aide de Dieu?

DAVENANT, *s'inclinant.*

Fort bien.

CROMWELL.

Vous avez fait sans doute un bon voyage?
En êtes-vous content?

DAVENANT.

Oui, mylord!

A part.

Verbiage!

CROMWELL.

Vous aviez quelque but, pour vous être absenté.
D'affaires? — de plaisir? —

DAVENANT.

De santé.

CROMWELL.

De santé?

A part.

Je doute qu'elle soit par ces courses meilleure.

Haut.

C'est très-bien fait parfois de quitter sa demeure,
Et de prendre un peu l'air. — Qu'avez-vous visité?

DAVENANT, *avec embarras.*

Mais... le nord de la France.

CROMWELL.

Ah! c'est bien limité!
On dit les bords du Rhin fort beaux. Toute ma vie,
J'ai de les parcourir conservé quelqu'envie.
Les avez-vous vus?

DAVENANT, *dont le trouble augmente.*

Oui!...

CROMWELL.

Je vous approuve fort.
Et sans doute aussi Trève? et Mayence? et Francfort?
— Cologne?...

DAVENANT, *à part.*

Avec son air affable, il m'épouvante!

Haut.

Oui, mylord...

CROMWELL.

Ah! Cologne! une ville savante!
Pays de saint Bruno, de Corneille Agrippa.

DAVENANT, *inquiet, à part.*

Passons vite!...

Haut.

J'ai vu Brême, visité Spa...

CROMWELL.

Ah! restons à Cologne! —

A part.

Il voudrait être à Brême.

Haut.

— L'université? c'est du siècle?...

DAVENANT.

Quatorzième.

CROMWELL.

Pour un esprit lettré séjour intéressant,
N'est-ce pas? vous aurez été voir en passant?...

DAVENANT, *à part.*

Dieu! saurait-il?...

Haut.

Moi, rien! quoi voir?...

CROMWELL.

La cathédrale.
On admire surtout la porte latérale.
L'avez-vous vue?

DAVENANT, *à part.*

Il n'est instruit de rien du tout.

Haut.

Oui, mylord; — mais l'ensemble est d'assez mauvais goût.

CROMWELL.

Mauvais goût! mauvais goût! c'est bien facile à dire.
C'est un bel édifice, et qui vaut qu'on l'admire.
Rien ne déparerait ce temple, quoiqu'ancien,
S'il n'était pas souillé du culte égyptien. —

Après une pause.

Et vous n'avez rien vu de plus dans cette ville?

DAVENANT.

Non, mylord.

CROMWELL, *souriant.*

Pas rendu de visite civile,
Par exemple, à certain Stuart?

DAVENANT, *atterré, à part.*

Coup imprévu!

Haut.

Je vous jure, mylord, que je ne l'ai point vu.

CROMWELL.

Je sais à leurs serments les papistes fidèles! —
Mais dites-moi, — qui donc éteignit les chandelles? —
N'est-ce pas lord Mulgrave?

DAVENANT, *à part.*

Il sait tout!

CROMWELL.

Je vous croi,
Je sais que vous n'avez, d'honneur, pas vu le roi. —
Vous avez un chapeau de forme singulière.
Excusez ma façon peut-être familière;
Vous plairait-il, monsieur, le changer pour le mien?

DAVENANT, *à part.*

Je suis trahi! —

Haut.

Mylord...

CROMWELL, *lui arrachant son chapeau.*

Donnez! merci.

Il fouille précipitamment dans le chapeau, et en tire la dépêche royale qu'il déploie et lit avec avidité. — Il entrecoupe sa lecture d'exclamations de triomphe.

Fort bien!
Ce Chapelain du Diable est Rochester! — La chose
Est fort bien arrangée. A merveille! — On suppose
Qu'il n'est point malaisé de me fermer les yeux.
On me trompe, on m'endort, on me prend : — c'est au [mieux.

A Davenant.

Rien ne doit égaler vos tragi-comédies,
Si vos pièces, monsieur, valent vos perfidies.

A Thurloë qui entre.

Thurloë, que monsieur soit conduit à la Tour.

Thurloë sort et revient accompagné de six mousquetaires puritains, au milieu desquels Davenant consterné se place sans résistance. Cromwell le congédie avec un rire amer et ironique.

Charles vous a coiffé, je vous loge à mon tour.
Le ciel vous tienne en joie!

DAVENANT, *à part.*

O dénoûment sinistre!

Il sort avec les gardes.

THURLOE, *à Cromwell.*

Mylord, le Parlement, auquel un saint ministre
A fait, selon votre ordre, une exhortation,
Apporte divers bills à votre sanction,
Notamment l'Humble Adresse ou Loi, qui vous confère
La couronne.

CROMWELL.

Qu'il entre.

Thurloë sort.

Seul.

Ah! ténébreuse affaire! —
Par leur propre artifice il faut qu'ils soient perdus. [dus.
Je veux les prendre eux-même aux rets qu'ils m'ont ten-

Il regarde tour à tour le parchemin de Rochester et le message de Davenant.

Maintenant je tiens tout dans ma main; —

Faisant le geste de fermer violemment ses deux mains.

Il ne reste
Qu'à tout écraser! — Dieu pour moi se manifeste. —
Ah! c'est le Parlement.

Le Parlement, conduit par Thurloë, entre en habits de cérémonie. A la tête des membres marche l'orateur en robe, suivi des clercs du Parlement, précédé des sergents de la chambre, des massiers portant leurs masses, et de l'huissier à la verge noire. — Cromwell monte à son fauteuil protectoral, et le Parlement s'arrête gravement à quelques pas de lui en dehors de la limite des tabourets.

## SCÈNE XV.

CROMWELL, LE PARLEMENT, LE COMTE DE CARLISLE, WHITELOCKE, STOUPE, THURLOE.

Sur un signe de Cromwell, Carlisle et Thurloë s'approchent du Protecteur.

Lord Carlisle! arrêtez
A l'instant les soldats pour cette nuit postés
A la porte du parc.

Lord Carlisle s'incline et sort.

Bas à Thurloë en lui remettant le parchemin de Rochester.

Porte ceci sur l'heure
A Bloum, qui dans le Strand, hôtel *du Rat*, demeure;
Ou, pour que mes desseins soient encor mieux remplis,
Pour messager plutôt prend sir Richard Willis.
Va! —

THURLOE *prend le parchemin en s'inclinant.*

Mylord, il suffit!

Il sort.

CROMWELL, *à part.*

Ce nom de Bloum me voile
Le vieil Ormond, que va me livrer mon étoile!

Il s'assied et se couvre.

Ah!...

Whitelocke et Stoupe se placent à ses côtés.

Haut.

Nous vous écoutons, messieurs, présentement.

L'ORATEUR DU PARLEMENT, *découvert et debout, ainsi que tous les assistants.*

Mylord! nous vous portons les bills du Parlement.
Votre Altesse verra, dans ce qu'il lui propose,
A quel point nous aimons la bonne vieille cause.
Daignez sanctionner nos lois.

CROMWELL.

Nous allons voir.

L'ORATEUR, *se tournant vers le clerc.*

Çà, clerc du Parlement, faites votre devoir.

LE CLERC DU PARLEMENT, *d'une voix haute et tenant ouvert le registre des délibérations.*

Le vingt-cinquième jour de juin, neuvième année
De cette liberté, que Dieu nous a donnée.
Voici les derniers bills, votés en Parlement.
— *Primò.* Considérant qu'on peut imprudemment
Pécher, comme Noé, par le fruit de la vigne,
Et jurer de saints noms sans volonté maligne,
Le Parlement susdit veut, dans l'intention
D'adoucir sur ce point la législation,
Qu'on se borne à punir, avec miséricorde,
Les ivrognes du fouet, les jureurs de la corde.

CROMWELL.

C'est bien peu. — Qui blasphème un Dieu que nous prions

Vaut bien les assassins, même les histrions!
Pourquoi le moins punir! — Ces lois sont transitoires...
Ainsi, nous consentons.

L'orateur et les membres du Parlement s'inclinent.

LE CLERC, *continuant de lire.*

*Secondò.* Les victoires
Que vient de remporter Robert Blake, amiral,
Recevront les honneurs d'un jeûne général.
La Chambre, ayant longtemps consulté les Saints-Livres,
Lui donne un diamant du prix de cinq cents livres;
En outre, elle prescrit que des exploits si beaux
Soient immortalisés dans ses procès-verbaux.

CROMWELL.

Nous consentons.

Les assistants s'inclinent.—Rentre Thurloë qui vient reprendre sa place près du Protecteur.

THURLOE, *bas à Cromwell.*

C'est fait!

LE CLERC, *poursuivant.*

*Tertiò.* Les tumultes
Qu'excitent dans York des malveillants occultes,
Ayant d'un saint effroi glacé les cœurs anglais,
Le Parlement susdit, pour mettre sans délais
Les rebelles d'York hors de la loi civile,
Lance un *quo warranto* sur leurs chartes de ville.

CROMWELL, *bas, à Thurloë.*

Vingt soldats vaudraient mieux que cent *quo warranto.*
J'arrangerai cela.

Haut.

Nous consentons.

Tous s'inclinent encore.

LE CLERC, *poursuivant.*

*Quartò.*
La Chambre, afin d'emplir les caisses épuisées,
Entend que chaque Anglais, dans ses fautes passées,
Cherchant à racheter quelque énorme attentat,
Jeûne un jour par semaine au profit de l'État.
Moyen rare et conforme aux saintes ordonnances,
De faire son salut en aidant les finances.

CROMWELL.

Nous consentons.

Tous s'inclinent de nouveau.

LE CLERC, *continuant et d'une voix plus éclatante.*

*Quintò.* L'HUMBLE PÉTITION
OU SUPPLIANTE ADRESSE AU HÉROS DE SION! —

Tous les membres du Parlement font un profond salut à Cromwell qui leur répond d'un signe de tête.

Ayant considéré qu'il est d'usage antique
De clore par un roi tout débat domestique,
Que Dieu même, à son peuple ayant donné ses lois,
Changea la chaire en trône et les Juges en Rois; —
Ouï les orateurs présentés pour et contre; —
A mylord Protecteur le Parlement remontre
Qu'il faut pour chef au peuple un seul individu,
A qui des anciens rois le titre soit rendu,
Et supplie Olivier, Protecteur d'Angleterre,
D'accepter la couronne, à titre héréditaire. —

L'ORATEUR DU PARLEMENT, *à Cromwell.*

Je demande, mylord, la parole.

CROMWELL.

Parlez.

L'ORATEUR.

Mylord! — dans tous les temps, récents ou reculés,
Des rois ont gouverné les nations du monde.
Le livre primitif, où la sagesse abonde,
Partout en mots exprès dit : *Reges gentium.*
On voit, en méditant Gabaon, Actium,
Que lorsqu'au sein d'un peuple une lutte s'élève,
C'est un nœud gordien que toujours tranche un glaive.
Ce glaive devient sceptre; et démontre à la foi
Que toute question se résout par un roi.
Je sais que de grands clercs adoptent pour système
Qu'assisté de ses saints, Christ peut régner lui-même;
Mais le régulateur des destins éternels
N'est pas un roi visible à des peuples charnels;
Il faut des rois de chair aux terrestres royaumes;
*Rex substantialis,* disent les axiomes.
Voilà des arguments qu'on ne saurait nier. —
L'état de république est de tous le dernier.
Il faut que sur un roi le peuple se repose;
Car le peuple est pareil, mylord, quoi qu'on suppose,
Au héron qui ne peut dormir que sur un pied.
Or le héron qui dort, est-il estropié?
Le peuple est ce héron. Venge-t-il ses querelles,
Il a pour bec l'armée, et les chambres pour ailes.
Mais quand la barque enfin se rattache à l'anneau,
Qu'il dorme sur un pied! *Stans pede in uno.*
L'argument est trop clair pour qu'on le développe.
Que Votre Altesse donc, étendant sur l'Europe
Le glaive de Judas et la verge d'Aaron,
Soit le roi d'Angleterre et le pied du héron!
Nous invoquons des lois, au monde entier communes.
*Dixi quid dicendum,* parlant pour les Communes.

L'orateur se tait, s'incline; et Cromwell, absorbé dans ses pensées, garde quelque temps un silence de recueillement; enfin, il lève les yeux au ciel, croise les bras sur sa poitrine et soupire profondément.

CROMWELL.

Nous examinerons.

Étonnement général.

L'ORATEUR DU PARLEMENT, *à part.*

Qu'entends-je?

WHITELOCKE, *bas, à Thurloë.*

Que dit-il?
Il refuse?

THURLOE.

Il hésite. Il craint quelque péril.

CROMWELL, *bas, à Thurloë.*

Il le faut! — différons. — Aux cavaliers en butte,
Rendons les puritains neutres dans cette lutte;
Et ne nous mettons point, dans ce double embarras,
Deux épines au pied, deux fardeaux sur les bras.
Trompons d'abord les rets dont Ormond m'environne.
J'aurai toujours le temps de saisir la couronne.
Calmons les puritains en fuyant cet honneur.

Haut aux assistants.

Allez en paix. — Cherchons la grâce du Seigneur!

Tous, excepté Thurloë, sortent avec de profondes révérences et des signes d'étonnement.

## SCÈNE XVI.

CROMWELL, THURLOE.

THURLOE, *à part.*

Quelque chose est ici changé depuis une heure.

CROMWELL, *à part.*

C'est bon ! jusqu'à demain que ce refus les leurre.

Tous deux restent un moment immobiles et silencieux. Cromwell, appuyé sur les bras de son fauteuil, semble méditer profondément. Enfin, Thurloë s'avance vers lui et s'incline.

THURLOE.

Mylord, il est tard.

CROMWELL, *brusquement.*

Fais sonner le couvre-feu !

THURLOE.

N'avez-vous pas besoin de reposer un peu ?

CROMWELL.

Oui. — De dormir pourtant je n'ai pas grande envie.

THURLOE.

Où mylord couche-t-il cette nuit ?

CROMWELL, *à part.*

Quelle vie !
Me cacher tous les soirs comme un voleur qui fuit !
Régnez donc, pour changer de couche chaque nuit !
Partout, autour de nous, en nous, toujours la crainte !

Haut, à Thurloë.

Qu'on mette ici mon lit.

THURLOE.

Quoi, dans la Chambre Peinte?
Mais c'est ici, mylord, qu'on vit se réunir
Les juges de Charle...

CROMWELL, *à part.*

Ah ! toujours ce souvenir !
Ce Charles !...—

Haut.

Vous savez, monsieur, trop bien l'histoire !
Obéissez.

Thurloe baisse la tête, sort, et revient suivi de valets qui dressent un lit et apportent deux flambeaux. Cromwell, qui est resté silencieux, se rapproche de Thurloë immobile, quand les valets sont sortis.

D'ailleurs, quand la nuit sera noire,
Si ces lieux ont un spectre, il ne m'y verra pas !

Serrant la main de Thurloe et lui montrant le lit préparé.

Ce lit n'est pas pour moi.

THURLOE, *surpris.*

Qui donc ?...

CROMWELL, *à demi voix.*

Parle plus bas.
Il ne craint point, celui pour qui ce lit s'apprête,
Les fantômes de rois et les spectres sans tête.

THURLOE.

Mais quel secret ?...

CROMWELL.

Tais-toi !—Faites ce qu'on vous dit,
Vous saurez tout plus tard.

THURLOE, *à part.*

Je demeure interdit.
C'est ainsi qu'il se sert de nous : toujours nous taire !
Exécuter ses plans, sans savoir le mystère.
Tantôt, être muet, sourd, aveugle; et tantôt
Avoir cent yeux, cent voix, et cent bras, s'il le faut !

Haut, à Cromwell.

Mylord, pardon, si j'ose... un péril vous menace,
Quel est-il ?

Montrant le lit.

Et qui doit prendre ici votre place ?

CROMWELL.

Tais-toi ! — Mon chapelain tarde bien à venir !... —

A part et se promenant à grands pas sur le devant du théâtre.

Comme ils sont tous contents ! ils pensent me tenir.
Ormond rit d'un côté, Rochester rit de l'autre.
Bon ! — leur génie en vient aux mains avec le nôtre.
A leur mesure étroite ils creusent mon tombeau !

Il s'arrête devant la table sur laquelle brûlent les bougies, et, comme offusqué de leur éclat, s'adresse rudement à Thurloe.

Pourquoi tant de lumière ? — Il suffit d'un flambeau;
Qu'on mette en ma dépense un peu d'économie.

Il souffle lui-même une des deux bougies.

C'est ainsi qu'on éteint une vie ennemie.
Un souffle! et tout est dit.—Hé bien! mon chapelain ?...

Entre Rochester accompagné d'un page portant sur un plat d'or un gobelet d'or où l'on voit tremper un rameau de romarin.

THURLOE.

Le voici justement !

CROMWELL.

Enfin !...

Il se frotte les mains avec joie.

## SCÈNE XVII.

LES MÊMES; LORD ROCHESTER.

LORD ROCHESTER, *à part.*

Le vase est plein.
Il faut que Noll le boive. Il va faire un fier somme !
J'ai mis toute la fiole. — Hé : je sers le pauvre homme,
Je l'arrache aux remords; grâce à mes soins d'ami,
Il n'aura de longtemps, d'honneur, si bien dormi !

Il prend le plat des mains du page qui se retire, et il le présente à Cromwell en s'inclinant.

Haut.

Mylord,...

A part.

Il faut encor de la cérémonie.

Haut.

Buvez cette liqueur que mes mains ont bénie.

CROMWELL, *ricanant.*

Ah ! vous l'avez bénie ?

LORD ROCHESTER.

Oui...

A part.

Quel regard !

CROMWELL.

Fort bien.
Ce breuvage, est-ce pas ? me doit faire du bien ?

LORD ROCHESTER.

Oui, mylord...

A part.

Quel œil fauve et quelle voix lugubre !

CROMWELL, *prenant le gobelet sur le plat et le lui présentant tout à coup.*

Buvez vous-même alors ! — L'hypocras est salubre.

LORD ROCHESTER, *épouvanté et reculant.*

Mylord !

A part.

Quel coup de foudre !...

CROMWELL, *avec un sourire équivoque.*

Eh bien, vous hésitez ?
Accoutumez-vous donc, jeune homme, à nos bontés.
Vous n'êtes pas au bout encor...—Prenez, mon maître !
Surmontez le respect, qui vous trouble peut-être,
Buvez. —

Il force Rochester confondu à prendre le gobelet.

Saviez-vous pas que nous vous chérissions?
Que retombent sur vous vos bénédictions!

LORD ROCHESTER, *à part.*

Je suis écrasé!

Haut.

Mais, mylord...

CROMWELL.

Buvez, vous dis-je!

LORD ROCHESTER, *à part.*

Il s'est depuis tantôt passé quelque prodige.

Haut.

Je vous jure...

CROMWELL.

Buvez : vous jurerez après.

LORD ROCHESTER, *à part.*

Et notre grand complot, et nos savants apprêts?

CROMWELL.

Buvez donc?

LORD ROCHESTER, *à part.*

Noll encor nous surpasse en malice.

CROMWELL.

Vous vous faites prier?

LORD ROCHESTER, *à part.*

Buvons donc ce calice!

Il boit.

CROMWELL, *avec un rire sardonique.*

Comment le trouvez-vous?

LORD ROCHESTER, *remettant le gobelet sur la table.*

Que Dieu sauve le roi!

A part.

Pour moi, je suis sauvé de dame Guggligoy.
Noll peut faire de moi ce qu'il voudra. Qu'importe?
Ma nouvelle moitié m'attendait à la porte.
Je tombe, et mon naufrage en est bien moins cruel,
De Charybde en Scylla, de ma femme à Cromwell!
L'un vous force à dormir, l'autre à livrer bataille. —
J'ai changé de démon, voilà tout. — Mais je bâille...
Déjà!...

Il s'assied sur un des pliants à dossier.

THURLOE, *à Cromwell.*

C'est du poison qu'il a bu?

LORD ROCHESTER, *bâillant.*

Sur ma foi,
Ce qu'il dit est flatteur pour Cromwell et pour moi!

CROMWELL, *bas, à Thurloë.*

Nous verrons.

THURLOE, *à part, regardant Rochester.*

Pauvre homme!

LORD ROCHESTER, *bâillant.*

Ah!... j'ai la tête étourdie.

Bâillant encore.

Quand tout le jour on a joué la comédie,
Jeûné, — prié, — beaucoup prêché, juré fort peu, —
Porté masque de saint, pris même un nom hébreu, —
Du vieux Noll, — sur la Bible, — essuyé l'apostrophe,... —
C'est dur...

Il bâille.

De s'endormir, juste, à la catastrophe! —

Il bâille encore.

Puissé-je encor ne pas me réveiller pendu! —
Avec moi seulement Ormond sera perdu; —
C'est là tout mon regret. — Chassons ce triste rêve... —

Il bâille.

Fiole d'enfer! — ma tête à peine se soulève.
Bonsoir, monsieur Cromwell : — que Dieu sauve le roi!

Sa tête retombe sur son épaule et il s'endort.

CROMWELL, *l'œil fixé sur Rochester endormi.*

Quel dévoûment! — Qui donc ferait cela pour moi?

A Thurloë.

Portons-le sur ce lit.

Tous deux portent Rochester sur le lit placé dans un coin du théâtre, et l'y déposent sans qu'il se réveille. — En ce moment on entend frapper à une porte basse donnant sur un des couloirs latéraux de la Chambre Peinte.

THURLOE, *avec inquiétude, à Cromwell.*

On frappe à cette porte.

CROMWELL.

Ouvre : je sais qui c'est.

THURLOE, *ouvrant la porte.*

Le rabbin!

## SCÈNE XVIII.

CROMWELL, THURLOE, ISRAEL-BEN-MANASSÉ, LORD ROCHESTER, *endormi.*

CROMWELL, *à Manassé qui se prosterne en entrant sur le seuil.*

Que m'apporte
Le juif?

Manassé se relève et s'approche de Cromwell d'un air mystérieux.

MANASSÉ, *bas, à Cromwell.*

De l'argent.

Il entr'ouvre sa robe, et montre au Protecteur un gros sac qu'il porte avec peine.

CROMWELL, *à Thurloë.*

Sors, —

Bas.

Sans t'éloigner pourtant.

Thurloë s'incline et sort.

MANASSÉ, *à Cromwell.*

Le brick suédois est pris! — et j'accours à l'instant
Porter à monseigneur sa part.

CROMWELL, *examinant le sac.*

Comment! quel conte!
Cela ma part!

MANASSÉ, *se mordant les lèvres.*

Seigneur,... c'est-à-dire, un à-compte.

CROMWELL.

Bien!

Il prend le sac et le dépose sur la table près de lui.

MANASSÉ, *à part.*

A cet œil de lynx rien ne peut échapper.
Les cavaliers au moins sont aisés à tromper;
Je leur prends leur navire et leur ouvre ma banque.
Ainsi, grâce à mes soins, leur ressource leur manque,
Et puis, au denier douze, ainsi qu'il est réglé,
Je leur revends l'argent que je leur ai volé.
Car voler des chrétiens, c'est chose méritoire.

CROMWELL.

Que sais-tu de nouveau, face de purgatoire?

MANASSÉ.

Rien : — sinon que le bruit s'est dans Londre épandu
Qu'un astrologue à Douvre avait été pendu.

CROMWELL.

C'est bien fait.—Mais toi-même, es-tu pas astrologue?

MANASSÉ, *après un moment d'hésitation.*

*Point de faux témoignage,* a dit le Décalogue.
Oui, je comprends ce livre, obscur pour le démon,
Qu'épelait Zoroastre, où lisait Salomon.
Oui, je sais lire au ciel vos bonheurs, vos désastres!

CROMWELL, *à part, l'œil fixé sur le juif.*

Sort bizarre! épier les hommes et les astres!
Astrologue, là-haut; ici-bas, espion!

MANASSÉ, *s'approchant avec vivacité d'une fenêtre ouverte au fond de la salle, et à travers laquelle on entrevoit un ciel étoilé.*

Tenez, précisément, — là, près du Scorpion,
En ce moment, seigneur, je vois...

CROMWELL.

Quoi?

MANASSÉ, *sans quitter le ciel des yeux.*

Votre étoile.

Se retournant vers Cromwell avec solennité.

Votre avenir pour moi peut déchirer son voile.

CROMWELL, *tressaillant.*

Vraiment? il se pourrait?..—mais non, tu mens, vieillard!...
Crains-tu pas d'essayer la pointe d'un poignard?

MANASSÉ, *gravement.*

Si je mens, que la mort, dont les coups nous confondent,
Ferme ces yeux à qui les étoiles répondent!

CROMWELL, *pensif, à part.*

Se pourrait-il?—Lever le rideau du destin;
Lire au loin dans le ciel un avenir lointain;
Déchiffrer chaque vie et chaque caractère;
Voir la clef de l'énigme et le mot du mystère,
Ce mot qu'un doigt suprême, invisible à nos yeux,
Trace avec des soleils sur le livre des cieux!
Quel pouvoir! c'est de Dieu partager la couronne. —
Moi, qui me contentais de je ne sais quel trône!
Fier de briller au faite où quelques rois ont lui,
Je méprisais ce juif... — Que suis-je près de lui?
Qu'est-ce que ma puissance auprès de son empire?
Près du but qu'il atteint qu'est le but où j'aspire?
Son royaume est le monde, et n'a pas d'horizon!...—
Mais non, il ne se peut. La raison... — La raison!
Gouffre où l'on jette tout et qui ne peut rien rendre!
Doute aveugle qui nie à défaut de comprendre!
L'imbécile l'invoque et rit. C'est plus tôt fait. —
Pourtant, — d'où viendrait-il ce pouvoir, en effet?
Dieu marque un but unique à chaque créature.
Les êtres, dont la chaine embrasse la nature,
Restent tous dans leur sphère, à leur centre, en leur lieu.
La bête ignore l'homme, et l'homme ignore Dieu.
Les cieux ont leur secret, et nous avons le nôtre.
L'âme peut-elle voir d'un monde dans un autre?
Des morts chez les vivants apporter le flambeau?
Reste-t-elle toujours d'un côté du tombeau?
Peut-elle après la mort sortir des catacombes,
Ou pénétrer d'ici l'intérieur des tombes?...
Qui sait? — Faut-il nier tout ce qu'on ne voit pas?
Tout lien est-il donc rompu par le trépas?
N'a-t-on pas vu d'ailleurs des choses effrayantes? —
Mais l'homme, ouvrir du ciel les pages flamboyantes!...
Qui sait ce que Dieu met dans l'âme en la créant? —
Mais quoi! cet homme impur, ce juif, ce mécréant,
Dans son sens symbolique interpréter le monde!
Fouiller le Saint des Saints de son regard immonde! —
Pourquoi pas? Que sait-on? Tout est mystérieux.
Raison de plus, peut-être!... — A mon œil curieux
S'il pouvait de mon astre expliquer le langage!
Me dire où finira la lutte que j'engage? —
Allons! nous sommes seuls, sans témoins!.. — Essayons.

Haut, à Manassé.

Juif!

MANASSÉ, *qui n'a cessé d'attacher les yeux au ciel, se retourne et s'incline.*

Seigneur?

CROMWELL.

S'il est vrai que ces divins rayons
Illuminent ton âme à leur clarté mystique,
Et prêtent à tes yeux un éclair prophétique?...

Il s'arrête et paraît hésiter un moment.

MANASSÉ, *se prosternant.*

Que demandez-vous, maître, à votre serviteur?

CROMWELL, *baissant la voix.*

L'avenir.

MANASSÉ, *se relevant et se redressant.*

Quoi?... comment? jusqu'à cette hauteur
Tu lèves tes regards, incirconcis! Ton âme
Verrait à nu, malgré les barrières de flamme,
Ces astres, sable d'or, poudre de diamants,
Qu'en leur gouffre sans fond roulent les firmaments!
Tu voudrais pénétrer ce ciel, palais de gloire,
Ténébreux sanctuaire, ardent laboratoire,
Où veille Jéhovah, qui ne dessaisit pas
L'immuable pivot et l'éternel compas!
Percer les trois milieux, la flamme, l'éther, l'onde,
Triple voile des cieux, triple paroi du monde!
Et savoir quels soleils sont les lettres de feu
Dont brille au front des nuits la tiare de Dieu!
Toi, lire l'avenir! et pourrais-tu, profane,
Supporter sans mourir l'aspect du grand Arcane!
Toi, qu'un terrestre soin préoccupe toujours,
Qu'as-tu fait pour cela de tes nuits, de tes jours?
Quel mystère entrevu? quelle épreuve subie?
Vois mon front blême et nu; — j'ai l'âge de Tobie.
J'ai passé dans ce monde étroit, fallacieux,
Sans quitter un instant l'autre monde des yeux.
Songe! en un siècle entier, pas un jour, pas une heure! —
Que de fois j'ai, la nuit, déserté ma demeure
Pour aller écouter aux portes des tombeaux,
Pour déranger un ver rongeant d'impurs lambeaux!
Combien j'étais heureux, roi du sombre royaume,
Quand j'avais pu changer un cadavre en fantôme,
Et forcé quelque mort détaché du gibet
A bégayer un mot du céleste alphabet!
Les morts m'ont révélé le problème des mondes;
Et j'ai presque entrevu l'être aux splendeurs profondes
Qui sur l'orbe du ciel, comme aux plis du linceul,
Inscrit son nom fatal et connu de lui seul. —
Mais toi! — pour ton regard, mort dans sa nuit première,
Les constellations sont un feu sans lumière!
As-tu, dans le grand œuvre ardent à t'absorber,
Vu ta barbe blanchir, vu tes cheveux tomber?
As-tu, bien qu'égalant les mages vénérables,
Traîné des jours proscrits, méprisés, misérables?...

CROMWELL, *l'interrompant avec impatience.*
Il suffit. Je te paye ici pour me servir.

MANASSÉ.
Tu confonds! l'homme peut à l'homme s'asservir.
Oui, tandis que je vis d'une vie incomplète,
Puisqu'enfin cette chaire couvre encor mon squelette,
Mon œil sert ici-bas tes plans ambitieux;
Mais quand t'ai-je promis d'espionner les cieux?

CROMWELL, *à part.*
Non! ce n'est point ainsi que parle un hypocrite.
Il croit à sa science : il la vante proscrite!

Haut, à Manassé avec violence.

Dis-moi si ma planète est propice à mes vœux;
Obéis.

MANASSÉ.
Je ne puis.

CROMWELL.
Je le veux.

MANASSÉ.
Tu le veux?

CROMWELL, *mettant la main sur son poignard.*
S'il ne te fait parler, ce fer te fera taire.

MANASSÉ, *après une hésitation.*
Ne pâliras-tu point si, durant le mystère,
Je mêle au ciel l'enfer; le Talmud au Coran?

CROMWELL.
Non.

MANASSÉ.
L'esprit cède au glaive, et le mage au tyran.
— Parle, mon fils!

CROMWELL.
Révèle à mon âme étonnée
Le secret de ma vie et de ma destinée.
Écoute : — Étant enfant, j'eus une vision. —
J'avais été chassé, pour basse extraction,
De ces nobles gazons que tout Oxford renomme,
Et qu'on ne peut fouler sans être gentilhomme.
Rentré dans ma cellule, en mon cœur indigné,
Je pleurais, maudissant le rang où j'étais né.
La nuit vint; je veillais assis près de ma couche.
Soudain ma chair se glace au souffle d'une bouche,
Et j'entends près de moi, dans un trouble mortel,
Une voix qui disait : « *Honneur au roi Cromwell!* »
Elle avait à la fois, cette voix presqu'éteinte,
L'accent de la menace et l'accent de la plainte.
Dans les ténèbres, pâle et de terreur saisi,
Je me lève, cherchant qui me parlait ainsi.
Je regarde : — c'était une tête coupée! —
De blafardes lueurs dans l'ombre enveloppée,
Livide, elle portait sur son front pâlissant
Une auréole... — oui, de la couleur du sang.
Il s'y mêlait encore un reste de couronne.
Immobile,... — vieillard, regarde : j'en frissonne! —
Elle me contemplait avec un ris cruel,
Et murmurait tout bas : « *Honneur au roi Cromwell!* »
Je fais un pas.... Tout fuit! sans laisser de vestige
Que mon cœur, à jamais glacé par ce prodige! [prends?
« *Honneur au roi Cromwell!* » — Manassé, tu com-
Qu'en dis-tu?—Cette nuit, ces feux dans l'ombre errants,
Une tête hideuse, un lambeau de fantôme,
Dans un rire sanglant promettant un royaume....
Ah! c'est vraiment horrible! est-ce pas, Manassé? —
Cette tête!... — Depuis, un jour terne et glacé,
Un jour d'hiver, au sein d'une foule inquiète,
Je l'ai revue encore; — mais elle était muette.—
Écoute : — elle pendait à la main du bourreau!

MANASSÉ, *rêveur.*
Vraiment? — Ézéchiel, le gendre de Jéthro,
Eurent des visions, mon fils, moins redoutables.
Celle de Balthazar, dans l'ivresse des tables,
Ne l'égale pas même; et le Toldos Jeschut
N'en dit pas qui ressemble à celle qui t'échut.
D'un roi vivant encor voir la tête apparaître;
C'est étrange!

CROMWELL.
Il n'est rien de plus affreux!

MANASSÉ, *réfléchissant.*
Peut-être?...
— Non. Les spectres dont j'ai gardé le souvenir
Se vengeaient du passé; le tien, de l'avenir... —
Tu ne dormais point?

CROMWELL.
Non.

MANASSÉ.
Vision sans pareille!
Car si tu ne l'avais eue en état de veille,
Ce ne serait qu'un songe, et j'en sais de plus beaux.—

Il retombe dans ses méditations.

Seul spectre qui ne soit pas sorti des tombeaux!
Je n'ai rien vu de tel durant ma longue vie. —

Il se retourne vers Cromwell.

De quelle odeur sa fuite a-t-elle été suivie?

CROMWELL, *brusquement.*
Que m'importe? que veut dire ma vision?
Parle. Est-ce vérité? n'est-ce qu'illusion?
« *Honneur au roi Cromwell!...* » Dois-je être roi?—
Mon destin à mes yeux. [Dévoile

MANASSÉ, *l'œil fixé sur le ciel.*
Oui, voilà bien l'étoile!
Je la reconnaîtrais du zénith au nadir;
Fixe, en la contemplant on croit la voir grandir,
Brillante, mais portant à son centre une tache...

CROMWELL, *impatient.*
Depuis assez de temps ton œil là-haut s'attache.
Serai-je roi?

MANASSÉ.
Mon fils, je voudrais vainement
Te flatter; on ne peut mentir au firmament!
Je ne puis te cacher qu'en sa marche elliptique
Ton astre ne fait pas le triangle mystique
Avec l'étoile Jod et l'étoile Zaïn.

CROMWELL.
Que me fait ton triangle? Allons, fils de Caïn,
De la tête coupée explique-moi l'oracle!
Dois-je être un jour roi? Dis!

MANASSÉ.
Non, à moins d'un miracle.

CROMWELL, *mécontent et brusque.*
Qu'entends-tu par miracle?

MANASSÉ.
Un miracle.

CROMWELL.
Hé bien, quoi?

MANASSÉ.
Un miracle...

Digitized by Google

CROMWELL.

Voyons : suis-je un miracle, moi ?

MANASSÉ, *pensif.*

Peut-être.

CROMWELL.

Quand ?

MANASSÉ.

Demain.

CROMWELL.

Mens-tu pas ?

MANASSÉ.

Fils d'Ammon !

Mentir ! Veux-tu qu'ici j'évoque ton démon ?
Mais il faut, avec moi, dire, pour le soumettre,
Huit versets commençant tous par la même lettre.

Cromwell paraît hésiter à cette proposition. — En ce moment, Rochester se retourne en dormant et pousse un soupir.

MANASSÉ, *troublé.*

Mais... quelqu'un nous écoute. —

Sauve-moi de ce juif ! sauve-moi de moi-même,
Thurloe !

THURLOE, *avec inquiétude.*

Qu'avez-vous, mylord ?

CROMWELL, *composant son visage.*

Moi ? rien. Je t'aime,
Thurloe.

THURLOE.

Vous disiez... vous aviez l'air troublé ?

CROMWELL.

Voyons : suis-je un miracle, moi?

MANASSÉ, *pensif*.

Peut-être.

CROMWELL.

C'est le trône alors que tu m'annonces.

MANASSÉ.

Non, je ne puis du ciel te changer les réponses.

CROMWELL.

Non ! — Qu'est-ce donc alors que cette vision?
Était-ce de la mort une dérision?
Mais vous autres plutôt, je crois bien que vous n'êtes
Qu'imposteurs, sur la terre exploitant les planètes.

MANASSÉ, *gravement*.

Mon fils, donne ta main et ne blasphème pas.

Cromwell, comme subjugué par l'autorité de l'astrologue, lui présente sa main. Manassé la saisit, l'examine, et chante à demi voix sans la quitter des yeux.

Loin d'ici les mauvais génies,
Et les sorcières rajeunies
Par un philtre aux sucs vénéneux,
Les dragons, les esprits lunaires,
Et les fileuses centenaires
Qui soufflent en faisant des nœuds!

Loin! tout fantôme en blanche robe,
L'aspic, la goule qui dérobe
Leur fétide proie aux corbeaux,
Les démons qui chassent aux âmes,
Les nains monstrueux, et les flammes
Qui voltigent sur les tombeaux !

Mets la robe patriarcale,
La ceinture zodiacale,
Des anneaux d'or à tous tes doigts,
L'aumusse, la mitre conique,
L'éphod de pourpre, et la tunique
D'écarlate teinte deux fois!

Haut à Cromwell après un instant de silence.

Un danger te menace.

CROMWELL.

Et lequel?

MANASSÉ.

Le trépas.
Si tu veux être roi, mon fils, ta mort est sûre.

CROMWELL.

Sûre ! ma mort?

MANASSÉ, *désignant du doigt le cœur de Cromwell.*

C'est là que sera la blessure.

CROMWELL, *mettant la main sur son cœur.*

Ici?

MANASSÉ, *avec un signe affirmatif.*

Là.

CROMWELL.

Quand?

MANASSÉ.

Demain.

CROMWELL.

Mens-tu pas?

MANASSÉ.

Fils d'Ammon!
Mentir! Veux-tu qu'ici j'évoque ton démon ?
Mais il faut, avec moi, dire, pour le soumettre,
Huit versets commençant tous par la même lettre.

Cromwell paraît hésiter à cette proposition. — En ce moment, Rochester se retourne en dormant et pousse un soupir.

MANASSÉ, *troublé*.

Mais... quelqu'un nous écoute... —

Il s'approche du lit et aperçoit Rochester endormi.

Oui! le charme est rompu.
Il a tout entendu !

CROMWELL.

Tu le crois! il a pu
Nous entendre?

MANASSÉ.

Sans doute.

CROMWELL.

Eh bien! il faut qu'il meure.

Cromwell tire son poignard, et s'approche de Rochester toujours endormi.

MANASSÉ.

Frappe! — tu ne peux faire une action meilleure.

A part.

Par une main chrétienne immolons un chrétien.

CROMWELL.

De Cromwell et du juif il saurait l'entretien!
Qu'il meure!

Il lève son poignard sur Rochester et s'arrête.

Il dort pourtant.

MANASSÉ, *poussant son bras.*

Hé bien!

CROMWELL, *toujours en suspens.*

Il est si jeune!

MANASSÉ.

C'est le jour du sabbat! Frappe.

CROMWELL, *tressaillant.*

C'est jour de jeûne!
Que fais-je? un jour de veille et de repos divin
J'allais commettre un meurtre, et j'écoute un devin!

Il jette le poignard.

A Manassé.

Va-t'en, juif. —

Appelant.

Thurloe!

THURLOE, *accourant.*

Mylord!...

MANASSÉ, *étonné.*

Seigneur!...

CROMWELL, *à Manassé.*

Sors! dis-je.

MANASSÉ, *à part.*

A-t-il l'esprit troublé par un soudain vertige?

CROMWELL.

Il s'approche du juif. A voix basse.

Va! — ton arrêt de mort est déjà prononcé,
Si tu dis un seul mot de ce qui s'est passé.

Le juif se prosterne et sort.

A Thurloe.

Sauve-moi de ce juif! sauve-moi de moi-même,
Thurloe!

THURLOE, *avec inquiétude.*

Qu'avez-vous, mylord?

CROMWELL, *composant son visage.*

Moi? rien. Je t'aime,
Thurloe.

THURLOE.

Vous disiez... vous aviez l'air troublé?

CROMWELL.

Ai-je dit quelque chose ?

THURLOE.

Oui, vous avez parlé...

CROMWELL, *brusquement.*

De rien ! tais-toi : suis-moi.

THURLOE.

Dieu, que vous êtes pâle !

Dieu !

CROMWELL, *souriant amèrement.*

C'est de ce flambeau la lueur sépulcrale.

Viens, j'ai besoin de toi.

Thurloe suit Cromwell, et s'arrête en passant près du lit de Rochester.

THURLOE.

Voyez donc comme il dort

CROMWELL.

Oui, d'un sommeil profond, — et voisin de la mort.

Ils sortent.

# ACTE QUATRIÈME.

## LA SENTINELLE.

### LA POTERNE DU PARC DE WHITE-HALL.

A droite, des massifs d'arbres; au fond, des massifs d'arbres, au-dessus desquels se découpent en noir, sur le ciel sombre, les faîtes gothiques du palais. A gauche, la poterne du parc, petite porte en ogive très-ornée de sculptures. — Il est nuit close.

---

### SCÈNE PREMIÈRE.

CROMWELL, *déguisé en soldat, un lourd mousquet sur l'épaule, une cuirasse de buffle, un chapeau à larges bords et à haute forme conique, grandes bottes.*

Il se promène de long en large devant la poterne, dans l'attitude d'un soldat de garde. — Quelques moments après que la toile est levée, on entend le cri d'une sentinelle éloignée :

*— Tout va bien! veillez-vous?*

CROMWELL.

Il pose son mousquet à terre et répète :

*Tout va bien! veillez-vous?*

Une troisième sentinelle répond dans l'éloignement :

*Tout va bien! veillez-vous?*

CROMWELL, *après un moment de silence.*

Oui, je veille, — et pour tous!
Cromwell, qu'à cette place un soin prudent transporte,
Veut à ses assassins lui-même ouvrir sa porte.

On entend un bruit de pas et de voix dans l'éloignement.

Déjà?... — Mais non, minuit n'a point encor sonné.
C'est un passant.

On distingue comme un chant inarticulé.

Des chants! le drôle a mal jeûné!

La voix s'approche, et on l'entend chanter sur un air monotone les paroles suivantes :

Au soleil couchant,
Toi qui vas cherchant
Fortune,
Prends garde de choir;
La terre, le soir,
Est brune.

L'Océan trompeur
Couvre de vapeur
La dune.
Vois, à l'horizon
Aucune maison,
Aucune!

Maint voleur te suit;
La chose est, la nuit,
Commune.
Les dames des bois
Nous gardent parfois
Rancune.

Elles vont errer :
Crains d'en rencontrer
Quelqu'une.
Les lutins de l'air
Vont danser au clair
De lune.

*La voix s'approche de plus en plus et se tait.*

CROMWELL.

Bon ! c'est un de mes fous qui chante ; — Elespuru,
Je crois.

## SCÈNE II.

### CROMWELL, TRICK, GIRAFF, ELESPURU, GRAMADOCH.

*Les bouffons, conduits par Gramadoch, entrent avec précaution et à tâtons.*

ELESPURU, *fredonnant.*

Les lutins de l'air
Vont danser au clair
De lune.

GIRAFF, *bas, à Elespuru.*

Elespuru ! tais-toi donc. — Es-tu fou ?

GRAMADOCH, *aux autres, en leur désignant un banc de gazon derrière une charmille.*

Cachons-nous là tous.

CROMWELL, *sans les voir.*

Oui, c'est mon bouffon qui rentre.

*Les quatre bouffons se blottissent sur le banc de gazon.*

GRAMADOCH, *bas, à ses camarades.*

Du drame sur ce point l'action se concentre.
D'ici nous verrons tout.

TRICK, *bas.*

Il faudrait l'œil d'un clerc.
Voir?—dans le four du diable il fait vraiment plus clair!

ELESPURU, *bas.*

Les acteurs, quels qu'ils soient, s'ils trouvaient là nos [faces,
Nous feraient un peu cher payer le prix des places.

GRAMADOCH, *bas.*

Nous arrivons à temps. On n'a pas commencé.

GIRAFF, *bas.*

Or çà, vous tairez-vous !

*Tous se taisent et demeurent immobiles.*

CROMWELL.

Le bouffon est passé,
Sans savoir que ces lieux, où chantait son délire,
Vont voir se décider le destin d'un empire.
Qu'il est heureux, ce fou!—Jusque dans White-Hall,
Il crée autour de lui tout un monde idéal.
Il n'a point de sujets, point de trône ; il est libre.
Il n'a pas dans le cœur de douloureuse fibre !
Il ne porte jamais, sur ce cœur innocent,
De cuirasses d'acier : — qui voudrait de son sang ?
Qu'a-t-il besoin de cour ? de cortége ? de garde ?
Il chante, il rit, il passe, et nul ne le regarde.
Que lui fait l'avenir ? il aura bien toujours,
L'hiver, pour se vêtir, un lambeau de velours,
Un gîte, un peu de pain mendié par des rires.
Sans disputer sa vie aux embûches des sbires,
Il dort toutes ses nuits, n'a point de songe affreux.
Se réveille, et ne pense à rien…—Qu'il est heureux !
Sa parole est du bruit ; son existence un rêve.
Et quand il atteindra le terme où tout s'achève,
Cette faux de la mort, dont nul ne se défend,
Ne sera qu'un hochet pour ce vieillard enfant !
En attendant, sa voix, s'il faut pleurer ou rire,
Donne le son qu'on veut, fait le cri qu'on désire ;
Discourt à tout hasard, et chante à tout propos.
Son agitation couvre un profond repos.
Vivant jouet d'autrui, tête creuse et sonore,
Parlant, ainsi que l'eau murmure et s'évapore,
Il vibre au moindre choc, à s'émouvoir plus prompt
Que ces grelots d'argent qui tremblent sur son front.
Jamais ce fou ne prit cette peine insensée
D'enfermer, comme moi, le monde en sa pensée ;
Jamais des mots profonds, des soupirs éloquents
Ne sortent de son cœur, comme un feu des volcans !
Son âme, — a-t-il une âme ? — incessamment sommeille.
Il ne sait point le jour ce qu'il a fait la veille.
Il n'a point de mémoire ; — hélas ! qu'il est heureux !
Jamais, troublé la nuit de pensers ténébreux,
Il n'a, pressant le pas sous quelque voûte sombre,
Craint de tourner la tête et d'entrevoir une ombre !
Il ne souhaite pas qu'on puisse l'oublier,
Et que l'an n'eût jamais eu de trente janvier !
Ah ! malheureux Cromwell ! ton fou te fait envie.
Te voilà tout-puissant : — qu'as-tu fait de ta vie ?

*Une pause.*

Tu règnes, tu prévaux sur le monde effrayé. —
Que tout ce grand éclat est chèrement payé !
Les partis t'ont laissé; le peuple te renie ;
Ta famille toujours lutte avec ton génie,
Et, de ses volontés te faisant une loi,
Te tiraille en tous sens par ton manteau de roi !
Ton fils lui-même… Ah Dieu ! tout me hait, tout m'acca- [ble.
J'ai des ennemis, pleins d'une haine implacable,
Partout sur cette terre, — et même encore ailleurs.
— Jusqu'au fond du sépulcre!.. Allons! des jours meilleurs
Peut-être reviendront?.. Des jours meilleurs! que dis-je?
Mon sort depuis quinze ans marche comme un prodige.
Quel souhait ai-je fait, qui ne soit accompli?
Les peuples sous mon joug enfin ont pris leur pli.
Pour être roi demain, je n'ai qu'un mot à dire. —
Qu'avais-je donc rêvé de plus dans mon délire?
Juge, réformateur, conquérant, potentat,
N'ai-je pas mon bonheur ? — Oui, le beau résultat,
De faire ici l'archer qui veille et que l'on paye !…
Quelle pompe au dehors ! au dedans quelle plaie !

*Nouvelle pause.*

Cette nuit est glacée !… il est bientôt minuit ;
L'heure où de son cercueil chaque spectre s'enfuit,
Montrant au meurtrier sa main de sang rougie,
Sa blessure incurable, et toujours élargie,
Et quelque tache horrible empreinte à son linceul…
— Mais que vais-je rêver ? Ce que c'est qu'être seul !
Suis-je donc un enfant ? — Oh ! que je voudrais l'être !…
Avec ces visions qu'il a fait reparaître,
Ce juif damné me laisse un souvenir d'effroi.
Il m'a bouleversé : je tremble… — il fait si froid ! —
Si, pour neutraliser ses discours sacriléges,
Je disais le verset contre les sortiléges?…

*Le beffroi commence à sonner lentement minuit.*

*Tressaillant.*

Mais quel bruit?... Le beffroi! c'est l'instant attendu!

*Il écoute.*

— Jamais je ne l'avais à cette heure entendu.
C'est comme un glas de mort! comme une voix qui pleure!

*Il s'arrête et écoute encore.*

C'est lui qui d'un martyr sonna la dernière heure!

*Après les derniers coups de l'horloge.*

Minuit! — et je suis seul! — Si j'invoquais les saints?...

*Un bruit de pas derrière les arbres.*

Ah! je suis rassuré! voici mes assassins.

## SCÈNE III.

LES MÊMES; LORD ORMOND, LORD DROGHEDA, LORD ROSEBERRY, LORD CLIFFORD, LE DOCTEUR JENKINS, SEDLEY, SIR PETERS DOWNIE, SIR WILLIAM MURRAY.

*Les Cavaliers entrent à pas de loup, lord Ormond et lord Roseberry en tête. — Grands chapeaux rabattus, amples manteaux noirs soulevés par de longues épées. — Ils se parlent à voix basse. — Cromwell remet son mousquet sur son épaule et se place sous l'ogive de la poterne.*

LORD ROSEBERRY, *aux autres.*

C'est ici.

LORD ORMOND.

C'est bien là. Je reconnais la place.

*Montrant la poterne dont l'ombre leur cache Cromwell.*

C'est par là que du roi jadis rentrait la chasse.

CROMWELL, *le mousquet sur l'épaule, à part.*

Ce sont bien eux. — Je sais à qui parler enfin!

SIR PETERS DOWNIE, *à lord Ormond.*

Wilmot devrait ici nous attendre.

CROMWELL, *à part, haussant les épaules.*

Il est fin!

LORD DROGHEDA, *à Downie.*

Le peut-il? N'a-t-il pas les devoirs de sa charge?
Crois-tu qu'il ait le cou dans un collier bien large?

CROMWELL, *à part.*

Assassins! vous aurez tous le même bientôt;
Et le gibet d'Aman pour vous n'est pas trop haut.

LORD ORMOND, *aux Cavaliers.*

Puis, il eût du complot gâté la réussite;
Et puisqu'on le retient, moi, je m'en félicite.

CROMWELL, *à part.*

Moi de même.

LORD ORMOND.

Toujours je tremble avec Wilmot.
Mais nous allons finir.

CROMWELL, *à part.*

Finir! c'est bien le mot.

LORD ORMOND, *aux Cavaliers.*

Voyez de Rochester jusqu'où va la folie.
Le vieux Noll a, dit-on, une fille jolie;
Wilmot s'en est épris, ce qui m'est fort égal.

CROMWELL, *à part.*

Insolent!

LORD ORMOND, *continuant.*

Il a fait pour elle un madrigal. —
Un Wilmot, de rimeur prendre le personnage! —
Mais bien plus : oubliant ce qu'on doit à mon âge,
A mon rang, m'a-t-il pas voulu lire cela?
J'ai reçu cet affront comme il faut! mais voilà
Que tantôt, de sa part, quand j'étais dans l'attente,
Une lettre m'advient, qu'on me dit importante.
Impatient, je l'ouvre, et trouve sous le scel
Le quatrain, célébrant la petite Cromwell!

CROMWELL, *à part.*

Ma Francis! — en parler devant moi de la sorte!

LORD ROSEBERRY, *riant, à lord Ormond.*

La persécution, mylord, me parait forte!

SIR PETERS DOWNIE, *riant.*

Faire lire ses vers, presque de par le roi!
C'est être bien poëte!

LORD ORMOND.

Hé bien, écoutez-moi.
Après ces vers, scellés avec un soin si sage,
Je reçois de Wilmot un deuxième message.
C'est l'avis, qui nous mène ici dans ce moment.
Or, messieurs, cette fois, ce n'était simplement
Qu'un parchemin roulé, noué d'un ruban rose.

TOUS LES CAVALIERS.

Vraiment!

LORD ORMOND.

Voyez combien ce fou-là nous expose.

LORD CLIFFORD.

Mais c'est affreux! s'il croit de pareils tours jolis!...

LORD ORMOND.

Le message, il est vrai, fut commis à Willis.
Mais il pouvait tomber en des mains infidèles,
Enfin!...

LORD ROSEBERRY.

Nous n'aurions eu qu'à fuir à tire-d'ailes.

LE DOCTEUR JENKINS.

Sur quels frêles appuis quelquefois on s'endort!
Je frémis en songeant que de choses le sort
Sur la tête d'un fou peut mettre en équilibre!
Au moindre vent qui change, au moindre bruit qui vibre,
L'édifice effrayant s'écroule, et dans la nuit,
Un trône, un peuple, un monde ainsi s'évanouit!

SEDLEY.

Mais il me semble aussi que Davenant nous manque?

LORD ORMOND.

Davenant! un poëte, un cuistre, un saltimbanque!
Il se cache! — Comptez sur de tels malotrus!

DOWNIE.

A propos, notre ami Richard, fils de l'intrus,
Est en prison. Messieurs, vous savez? un perfide...

LORD DROGHEDA.

Oui, ce pauvre Richard!

CROMWELL, *à part.*

Ce pauvre parricide!

LORD ROSEBERRY.

C'est un si bon vivant!

CROMWELL, *à part.*

Oui?

SEDLEY, *à Roseberry.*

Son père a, je croi,
Su qu'il a ce matin bu la santé du roi?

*Roseberry lui répond par un signe affirmatif.*

CROMWELL, *à part.*

Le traître!

LORD ORMOND, *aux Cavaliers.*

Çà, le temps en paroles s'écoule! —
Commençons.

CROMWELL, *à part.*

Sous mes yeux leur complot se déroule.
A tous ces rats d'Égypte, à ce parti royal
Comme une souricière ouvrons ce White-Hall.
Rochester est l'appât, et Cromwell est la trappe
Qui brusquement se ferme, afin que rien n'échappe!

LORD ORMOND, *bas aux Cavaliers.*

Accostons le soldat.

Haut et s'approchant de Cromwell.

Hum!

CROMWELL, *lui présentant son mousquet.*

Qui va là?

LORD ORMOND, *bas à Cromwell.*

Mon frère,
— COLOGNE!

CROMWELL, *à part.*

Ah! je n'ai pas le mot d'ordre! que faire?

LORD ORMOND.

COLOGNE!

CROMWELL, *à part.*

Que répondre!

Lord Ormond, étonné du silence de la sentinelle, recule d'un air de défiance.

LORD ROSEBERRY, *à lord Ormond.*

Hé bien, qu'est-ce?

LORD ORMOND, *lui montrant Cromwell.*

Il se tait.

LORD ROSEBERRY.

Si Cromwell par hasard du complot se doutait?
S'il avait du palais renouvelé la garde?

LORD ORMOND.

Les Cavaliers, inquiets, se groupent autour de lui.

En de pareils projets sitôt qu'on se hasarde,
Reculer c'est tout perdre! — Il le faut, avançons.

Il marche de nouveau vers Cromwell.

CROMWELL.

Trop de facilité donnerait des soupçons.

A Ormond qui s'avance.

Qui va là?

LORD ORMOND.

COLOGNE!

CROMWELL, *à part.*

Ah! comment les tromperai-je?
Sans ce mot d'ordre enfin comment les prendre au piége?

LORD ORMOND, *bas aux Cavaliers qui se sont retirés à droite dans le coin du théâtre.*

Toujours même silence!

LORD CLIFFORD, *bas et vivement.*

Eh bien! tuons un peu
La sentinelle!

JENKINS, *bas à Clifford.*

Et quoi! jeter une âme à Dieu,
Sans qu'elle ait seulement pu dire une prière!

LORD CLIFFORD, *bas à Jenkins.*

Qu'importe!

LORD ORMOND, *bas à Clifford.*

Mais frapper un homme par derrière!

LORD CLIFFORD, *bas à lord Ormond.*

Il faut passer, mylord. Pour lui j'en suis fâché.

TOUS, *bas à Ormond.*

Oui, tuons le soldat!

JENKINS, *bas aux Cavaliers.*

Tout souillé de péché,
L'envoyer à son juge!

TOUS, *bas à Jenkins.*

Il le faut! oui, qu'il meure!

CROMWELL, *à part.*

Que disent-ils là?

Les Cavaliers tirent leurs poignards et s'avancent vers Cromwell. — Sir William Murray les arrête.

SIR WILLIAM MURRAY.

Sauf opinion meilleure,
Vous avez tort. Cet homme est à nous, j'en suis sûr.
Autrement, nous voyant groupés devant ce mur,
Il eût depuis longtemps déjà donné l'alarme.
Nul doute qu'un peu d'or, messieurs, ne le désarme.
Il n'est à craindre ici que pour nos carolus:
Il se tait, — c'est qu'il veut quelques doublons de plus.
S'il fait la sourde oreille à votre mot de passe,
C'est que des puritains il a l'humeur rapace.
Or, il vaut mieux payer un nouveau sauf-conduit
Que de le poignarder, — ce qui ferait du bruit.

LORD ROSEBERRY.

Sir William a raison. Le mal-appris, en somme,
Ne se gênerait pas pour crier qu'on l'assomme.

LORD CLIFFORD, *soupirant.*

Eh bien! laissons-nous donc rançonner!

SIR PETERS DOWNIE.

Par malheur,
Nous sommes mal en fonds.

SEDLEY.

Ce Cromwell est voleur!
Confisquer notre brick, comme une contrebande!
Et sur le trône anglais siége ce chef de bande!

LORD ORMOND.

Le vieux rogneur d'écus, le rabbin Manassé
M'a prêté quelqu'argent; mais il est dépensé... —
Attendez, j'ai reçu de Wilmot une bourse...

Il fouille dans son justaucorps.

La voici justement.

Il tire de sa poche une bourse qu'il montre aux Cavaliers.

LORD ROSEBERRY.

Excellente ressource!

LORD CLIFFORD, *montrant Cromwell.*

Payer en bons écus un compte à ce cafard,
Qu'on solderait si bien d'un bon coup de poignard!
C'est dur!

LORD ORMOND, *remettant la bourse à sir William Murray.*

William Murray, chargez-vous de conclure.
De ces saints, mieux que nous, vous connaissez l'allure.

SIR WILLIAM MURRAY, *prenant la bourse.*

Soyez tranquille.

CROMWELL, *voyant sir William s'avancer lentement vers lui, à part.*

Allons! ils ont tenu conseil.
Pour un rien, pour un mot, embarras sans pareil!
Ils veulent entrer; moi, je veux les introduire.
On devrait cependant s'entendre.

SIR WILLIAM MURRAY, *à part.*

Il faut conduire
La chose adroitement.

CROMWELL, *à sir William Murray qui s'approche de lui.*

Qui va là?

SIR WILLIAM MURRAY.

Frère, un saint.

CROMWELL, *à part.*

L'hypocrite!

SIR WILLIAM MURRAY.

Béni soit le fer qui vous ceint!

CROMWELL, *à part.*

C'est plaisir d'être ainsi béni des royalistes!

SIR WILLIAM MURRAY, *à part.*

Il faut parler leur langue à ces évangélistes.

Haut, à Cromwell.

Frère! Sion avait des archers sur sa tour
Qui veillaient, s'appelant et la nuit et le jour,
Vous leur êtes pareil.

CROMWELL.

Merci.

SIR WILLIAM MURRAY.

La nuit est fraîche.

CROMWELL.

Oui.

SIR WILLIAM MURRAY.

L'oiseau dort au nid et le bœuf dans la crèche.
Tout dort : seul vous veillez.

CROMWELL.

Mon destin s'accomplit.

SIR WILLIAM MURRAY.

Il vaudrait mieux pour vous dormir dans un bon lit.

CROMWELL.

Pour toi, plutôt.

SIR WILLIAM MURRAY.

Debout sur la dalle glacée,
Seul, et l'épaule encor d'un lourd mousquet froissée,
Vous veillez; et celui dont vous portez la croix,
Votre chef, Cromwell, dort profondément!

CROMWELL.

Tu crois? —
Il ne se peut : Cromwell ne dort pas quand je veille.

SIR WILLIAM MURRAY.

De quels discours menteurs il flatte votre oreille!

CROMWELL.

Tu penses donc qu'il dort?

SIR WILLIAM MURRAY.

J'en suis sûr.

A part.

C'est à nous
Qu'il doit ce calme heureux et ce sommeil si doux!

Haut.

Il prend tout le plaisir, et vous laisse la peine.

CROMWELL.

Au fait, c'est mal agir.

SIR WILLIAM MURRAY, *à part.*

Notre affaire est certaine!
Il est mécontent, bon! —

Haut.

Pour tant de dévoûment,
Ce grand Cromwell sait-il votre nom seulement?

CROMWELL.

Je suppose.

SIR WILLIAM MURRAY, *haussant les épaules.*

Allons donc! que vous êtes candide,
Simple!

CROMWELL, *à part.*

Il est rusé, lui!

SIR WILLIAM MURRAY.

De son trône splendide,
Qu'Olivier jusqu'à vous abaisse un regard? — Non,
Mon cher, il ne connaît pas même votre nom,
Sûr!

CROMWELL, *à part.*

Sûr, de tout, hormis d'avoir demain sa tête!
On dirait qu'il m'a fait.

SIR WILLIAM MURRAY.

Vous m'avez l'air honnête;
Mais vous voulez savoir ces choses mieux que moi.

CROMWELL.

J'ai tort.

SIR WILLIAM MURRAY.

On a vieilli dans la cour du feu roi.

CROMWELL, *à part.*

L'imbécile! il s'oublie. A son rôle infidèle!
Au puritain déjà le cavalier se mêle!

SIR WILLIAM MURRAY.

Mon cher, toutes les cours sont les mêmes au fond.
Vous ignorez cela, je gage?

CROMWELL, *à part.*

Il est profond!

SIR WILLIAM MURRAY.

Vous consacrez vos jours à ce Cromwell?

CROMWELL.

Sans doute.

SIR WILLIAM MURRAY.

Hé bien! versez pour lui votre sang goutte à goutte,
Il s'en soucira moins, et je vous en réponds,
Que de l'eau, claire ou pas, qui coule sous les ponts!

CROMWELL.

Ah! je crois qu'il prendrait plus à cœur mon affaire.

SIR WILLIAM MURRAY, *riant.*

Oh! que vous êtes bon! que lui fait dans sa sphère
Que vous soyez vivant ou que vous soyez mort?

CROMWELL.

Qu'en sais-tu?

SIR WILLIAM MURRAY.

Bah! vos jours touchent-ils à son sort?
En quoi?

CROMWELL, *à part.*

Pour ton malheur, oui, plus que tu ne penses!

SIR WILLIAM MURRAY.

N'en attendez-vous point aussi des récompenses?
Ne serait-il pas temps qu'il vous en accordât?
Car n'est-ce pas criant? Vous n'êtes que soldat;
Et pourtant, j'en suis sûr, vous ne le quittez guères?

CROMWELL.

Jamais.

SIR WILLIAM MURRAY.

Vous avez pris part à toutes ses guerres?

CROMWELL.

Oui.

SIR WILLIAM MURRAY.

Combien sont sergents qui ne vous valent pas!

CROMWELL, *à part.*

Pour captiver mon cœur voilà, certe, un grand pas!

Haut.

Flatteur!

SIR WILLIAM MURRAY.

Non! — Vous traiter de façon si hautaine!
Est-il déjà lui-même un si grand capitaine?

CROMWELL, *à part.*

Impertinent!

SIR WILLIAM MURRAY.

Voyons : — pour avoir des palais,
Des voitures de cour, des gardes, des valets,
Qu'est-ce que ce Cromwell dont on fait quelque chose?
Un soldat, comme vous?

CROMWELL.

Rien de plus.

SIR WILLIAM MURRAY, *à part.*

Notre cause
Est gagnée!

Haut.

Il n'est rien, vraiment, de plus que vous.

CROMWELL.

C'est juste!

SIR WILLIAM MURRAY.

Alors pourquoi le servir à genoux?

CROMWELL.

Je ne le sers pas.

SIR WILLIAM MURRAY, *à part.*

Bien! dans mes nœuds il s'enlace.

Haut.

Pourquoi n'auriez-vous pas comme lui cette place?

CROMWELL.

On n'apercevrait point, au fait, de changement.

SIR WILLIAM MURRAY.

Pas le moindre! un soldat pour un soldat! comment
Pouvez-vous donc remplir ce devoir qui m'effraye?
Pour un métier si dur quelle est donc votre paye?

CROMWELL.

Je ne suis pas payé.

SIR WILLIAM MURRAY.

Pas payé! — Voyez donc!
Laisser de vieux soldats dans un tel abandon!
Je vous plains.

CROMWELL, *à part.*

Il me plaint!

SIR WILLIAM MURRAY.

Le garder, sans salaire!
Cromwell est un tyran!

CROMWELL, *à part.*

L'y voilà.

SIR WILLIAM MURRAY.

La colère
M'étouffe!

CROMWELL, *à part.*

Il est touchant!

SIR WILLIAM MURRAY, *lui prenant la main.*

Je veux vous soulager,
Et même, écoutez-moi, vous venger.

CROMWELL.

Me venger!

SIR WILLIAM MURRAY.

Sur Cromwell.

CROMWELL.

Sur Cromwell!

SIR WILLIAM MURRAY, *se penchant à son oreille.*

Ouvrez-nous la poterne.
Laissez enfin frapper Judith par Holopherne!

CROMWELL.

C'est-à-dire, Holopherne, est-ce pas? par Judith.

A part.

Il cite de travers la Bible.

SIR WILLIAM MURRAY.

C'est bien dit.

CROMWELL.

Mais pour une Judith, votre barbe est bien noire?

SIR WILLIAM MURRAY, *à part.*

Pourquoi diable ai-je été rappeler cette histoire?
Judith est une femme, au fait. — Qu'importe!

Haut.

Ami!
Laisse-nous arriver à Cromwell endormi,
Tu t'en trouveras bien...

CROMWELL.

Le crois-tu?

SIR WILLIAM MURRAY.

Que t'importe
Que cinq ou six vivants passent par cette porte?
La fortune, mon cher, dans cet heureux moment,
Te vient pour ainsi dire en dormant.

CROMWELL.

En dormant!

SIR WILLIAM MURRAY, *lui présentant la bourse.*

Prends cet à-compte! — Ici tu n'as d'autre besogne
Que dire WHITE-HALL quand on dira COLOGNE.

CROMWELL, *à part.*

Le mot est WHITE-HALL.

SIR WILLIAM MURRAY.

Prends donc cet argent-ci.
Nous autres, nous payons.

CROMWELL, *à part.*

Et moi, je paye aussi!

Haut, à Murray, en prenant la bourse.

Merci, c'est une dette, ami, que je contracte.

SIR WILLIAM MURRAY.

Tu veilleras ici pour nous pendant l'entr'acte.

CROMWELL.

Je veillerai.

SIR WILLIAM MURRAY.

Fort bien.

Lui présentant la main.

Touche là. — Par le ciel!
C'est un brave.

CROMWELL.

A propos, quand vous aurez Cromwell,
Dis-moi, qu'en ferez-vous?

SIR WILLIAM MURRAY.

Mais d'abord, — je suppose, —
Oui, — que nous le tûrons. Voilà tout!

CROMWELL.

Peu de chose.

SIR WILLIAM MURRAY.

Nous nous contenterons d'un prompt et doux trépas,
Nul de nous n'est cruel.

CROMWELL, *à part.*

Je ne le serai pas
Plus que vous.

SIR WILLIAM MURRAY.

C'est conclu ?

CROMWELL.

Tu le dis.

SIR WILLIAM MURRAY, *aux Cavaliers qui l'attendent dans un coin du théâtre.*

Venez vite.
On entre au sanctuaire en payant le lévite ;
J'en étais sûr.

LORD ORMOND, *à sir William Murray.*

C'est fait ?

SIR WILLIAM MURRAY.

Oui.

LORD ORMOND, *aux Cavaliers.*

Marchons.

Les Cavaliers se placent deux à deux, et s'avancent vers Cromwell qui présente toujours son mousquet.

CROMWELL.

Qui va là ?

LORD ORMOND.

Cologne.

CROMWELL.

White-Hall. Passez.

LORD ORMOND, *à part.*

Bon.

CROMWELL, *regardant les Cavaliers qui entrent sous la poterne.*

C'est cela.

LORD ORMOND, *bas à sir William Murray.*

Murray, restez ici pour surveiller cet homme.

A Cromwell.

Frère, où trouver Cromwell ?

CROMWELL.

Dans la salle qu'on nomme
Chambre Peinte.

LORD ORMOND, *à Cromwell.*

Nos pas sont par la nuit voilés ;
Mais veillez bien pourtant.

CROMWELL.

Soyez tranquille !... Allez.

LORD ORMOND, *avec joie.*

Enfin !.... je touche au but ; et mes vieilles années
D'un triomphe complet sont du moins couronnées.
Je tiens Cromwell ! je vais le saisir sous le dais.
Voici l'occasion qu'au ciel je demandais.
Cromwell dort dans ma main ! le ciel me l'abandonne.

CROMWELL, *à part et le suivant des yeux.*

Ce qu'on demande au ciel, l'enfer parfois le donne !

Ormond se précipite sous la poterne où tous les Cavaliers sont déjà entrés, excepté sir William Murray.

## SCÈNE IV.

CROMWELL, SIR WILLIAM MURRAY, LES QUATRE FOUS *toujours dans leur cachette.*

CROMWELL, *l'œil fixé sur la poterne par où les Cavaliers sont entrés.*

Ils y sont !

SIR WILLIAM MURRAY, *se frottant les mains.*

Par ma barbe, enfin nous y voilà ! —
Ce grand Cromwell que rien au monde n'égala,
Ce fameux général, ce profond politique,
A qui l'Europe chante un éternel cantique,
Ce maître, ce héros pour qui le monde croit
Le sceptre trop léger, le trône trop étroit,
Se laisse prendre enfin, comme un oiseau sans ailes,
Par huit fous, qui n'ont pas entre eux tous deux cervelles !
Car je suis seul ici dont le cerveau soit bon.
Sans moi, rien n'était fait. — Cromwell ! un vagabond,
Un mince aventurier, à peine gentilhomme,
Là, régner sur des rois comme un César de Rome !
Quelle leçon pourtant nous faisons à ces rois !
Celui dont la puissance humiliait leurs droits,
Surpris dans son palais ! par nous ! — ignominie ! —
Voilà quinze ans qu'on donne à cela du génie !

Se tournant vers Cromwell qui l'écoute avec sang-froid.

Concevez-vous, mon cher ? — Parce qu'il a gagné
Je ne sais quels combats ;...

CROMWELL, *à part.*

Où tu n'as pas donné !

SIR WILLIAM MURRAY, *continuant.*

Parce qu'avec des mots, des sermons, des grimaces,
Il sait plaire à la foule et remuer les masses,
Le monde se prosterne, au lieu de le huer !
Un rustre, qui ne sait pas même saluer !

CROMWELL, *à part.*

Il ne le sait pas, soit ; mais il l'apprend aux autres.

SIR WILLIAM MURRAY.

C'est exact. Ses façons — ressemblent presqu'aux vôtres !

CROMWELL.

Presque ?

SIR WILLIAM MURRAY.

Pour un soldat vous avez l'air qu'il faut ;
Mais vous ne portez pas enfin vos yeux plus haut !
Vous avez de la grâce autant qu'un reître suisse,
Pour bien pousser la charge et faire l'exercice.

CROMWELL.

C'est trop de bonté.

SIR WILLIAM MURRAY.

Non ; chaque homme à son métier.
Vous ne voudriez pas, aux yeux d'un peuple entier,
Prendre des airs de cour et vous guinder au trône ;
L'étoffe de Cromwell se mesure à votre aune.
Jugez si Noll était ridicule d'oser,
Sur l'estrade royale, au grand jour s'exposer.
Sa fortune est du sort une étrange débauche.
Hier, à son audience, il avait l'air si gauche !

CROMWELL.

Tu t'y présentais donc ?

SIR WILLIAM MURRAY.

Ne me tutoyez pas,
L'ami ! nous ne pouvons marcher du même pas.
Je suis, voyez-vous bien, un grand seigneur d'Écosse.
Un homme comme vous court devant mon carrosse ;
Savez-vous que je porte un loup sur mon cimier ?
J'avais de plus, mon cher, sous feu Jacques-Premier,
L'honneur d'être fouetté pour le prince de Galles.

CROMWELL.

Oui, nos conditions, monsieur, sont inégales.

SIR WILLIAM MURRAY.

C'est heureux !

CROMWELL.

Revenons à ce que nous disions.

Chez ce Cromwell, l'objet de vos dérisions,
Vous alliez donc parfois?

SIR WILLIAM MURRAY.

Pour faire quelque chose.
On ne peut pas toujours lutter comme Montrose.

CROMWELL.

Oui; monsieur au tyran demandait un emploi,
En attendant qu'il pût le trahir pour le roi.

SIR WILLIAM MURRAY.

Comme tu dis cela crûment!

CROMWELL.

Le beau langage
M'est inconnu.

SIR WILLIAM MURRAY, *à part.*

Croquant!

CROMWELL.

Cromwell vous a, je gage,
Mal reçu? refusé?

SIR WILLIAM MURRAY.

Lui! non pas.

CROMWELL, *à part.*

Comme il ment!

SIR WILLIAM MURRAY.

Au contraire, pour moi l'ours a fait le charmant.
Il a senti l'honneur que je voulais lui faire,
Et m'a laissé le choix des grâces qu'il confère.

CROMWELL, *à part.*

Le choix de la fenêtre ou de la porte, oui.

Haut.

Mais pourquoi donc alors vous tourner contre lui?

SIR WILLIAM MURRAY.

J'ai réfléchi. Comment servir un rustre insigne,
Régnant en caporal qui donne une consigne,
Lourdaud qui veut sourire et vous montre les dents,
Et vous rend un salut, les genoux en dedans?

CROMWELL.

Je conçois.

SIR WILLIAM MURRAY.

Puis j'appris que sa chute était prête...

CROMWELL.

Et le droit des Stuarts vous revint dans la tête?

SIR WILLIAM MURRAY.

Oui, le droit des Stuarts, et la rusticité
De Cromwell : mes amis me poussant d'un côté,
Le succès étant sûr contre un si triste hère,
J'entrai dans ce complot.

CROMWELL.

A vos raisons j'adhère.

SIR WILLIAM MURRAY.

Vous comprenez, mon cher? Les principes sont là.
Guillaume le Normand jadis les viola;
Mais il répara tout par un hymen précoce
D'Henri-Premier, son fils, avec Maude d'Écosse.
Les Stuarts sont issus des Atheling et d'eux;
D'où, voyez la lignée, il suit que Charles-Deux,
Né de la double race, unit dans sa personne
Les droits de la normande et ceux de la saxonne.

CROMWELL.

C'est clair.

A part.

Je comprends mal ce beau raisonnement.

SIR WILLIAM MURRAY.

C'est vous que j'en fais juge.

CROMWELL.

Il choisit bien, vraiment!

SIR WILLIAM MURRAY.

De notre jeune roi le droit est manifeste.

CROMWELL.

Sans doute.

SIR WILLIAM MURRAY.

Et c'est pourtant ce qu'un Cromwell conteste!
N'est-il pas inouï que ce dindon-vautour
Pour l'aire de l'aiglon quitte sa basse-cour?
S'il avait des talents, bon! — Mais, je le répète,
C'est une Jéricho qui croule sans trompette!

CROMWELL, *à part.*

Bien trouvé!

SIR WILLIAM MURRAY.

Son destin en roi semble marcher
C'est un fantôme vain qui tombe à le toucher.

CROMWELL, *ironiquement.*

Idole à tête d'or dont les pieds sont de cire!

SIR WILLIAM MURRAY.

Je l'ai toujours pensé, ce n'est qu'un pauvre sire.
Les réputations ne me trompent pas, moi.
J'avais jugé Cromwell. Cela veut être roi!
Dans quel temps vivons-nous? Cela ne sait pas même
Déjouer un complot, prévoir un stratagème!
Vous avez, vous, l'esprit cent fois plus pénétrant
Que le sot qu'à cette heure en son lit on surprend!

CROMWELL, *à part.*

S'il savait à quel point il dit vrai, l'imbécile?

SIR WILLIAM MURRAY.

S'imagine-t-il donc que régner est facile?
Lui roi! je n'en ferais pas même un courtisan.

CROMWELL.

Vous auriez bien raison!

SIR WILLIAM MURRAY.

Il a, convenons-en,
Peut-être du talent pour bien brasser la bière.
A-t-il droit de porter bassinet et gambière,
Seulement? Tout au plus. Noblesse de canton!
Son nom même vaut-il le nom de son Milton?

CROMWELL, *à part.*

Insolent!

SIR WILLIAM MURRAY.

Au lieu d'être un brasseur qu'on renomme,
Cela va s'aviser de faire le grand homme,
De trancher du tyran, de singer les héros!
Sont-ils pas amusants, ces petits hobereaux?
Il apprit à brider le peuple, à dompter l'hydre,
A gouverner le monde, — en distillant du cidre!

CROMWELL, *à part.*

Drôle!

SIR WILLIAM MURRAY.

Et, parce qu'il fut servi par le hasard,
Il se croit un Capet, un Moïse, un César!
Ce qui me confond, moi, c'est qu'un Warwick descende
A traiter de cousin ce roi de contrebande!

CROMWELL, *à part.*

Caméléon, rampant hier encor devant moi!

SIR WILLIAM MURRAY, *comme frappé d'une idée subite.*

Ah çà, je suis moi-même un peu bien simple!

CROMWELL.

Quoi?

SIR WILLIAM MURRAY.

Tandis que nos faucons prennent là-haut leur proie,
Ils me laissent ici, pour que, si l'on octroie
Des récompenses, — comme il est probable enfin,
On n'en ait que pour eux!

CROMWELL, *à part.*

Misérable aigrefin!

SIR WILLIAM MURRAY.

Ils me réservent, oui, la portion congrue.
Mais moi, vieil épervier, faire le pied de grue;
Non! je veux mériter aussi les dons du roi.

CROMWELL.

Mais vous ne serez pas oublié, croyez-moi.

SIR WILLIAM MURRAY.

Je veux mettre, comme eux, la main sur le vieux diable.

CROMWELL, *à part.*

Vas-y donc!

SIR WILLIAM MURRAY, *lui serrant la main.*

Tu nous rends un service impayable.
Mais quand s'acquittera le compte général,
Je ne t'oublirai point; tu seras caporal!

Il sort.

CROMWELL, *seul, haussant les épaules.*

Va, cherche! — Un nain de cour me toiser à sa règle!
L'oison qui fait la roue, huer le vol de l'aigle!

Entre Manassé, marchant avec précaution, une lanterne sourde à la main.

## SCÈNE V.

CROMWELL, MANASSÉ.

MANASSÉ, *sans voir Cromwell.*

Puritains, Cavaliers, le Cromwell, Charles-Deux,
Chrétiens que tout cela!

CROMWELL, *apercevant Manassé sur lequel tombe un rayon de sa lanterne.*

Dieu! c'est le juif hideux!
Que vient-il faire ici? sort-il de quelque tombe?

MANASSÉ, *sans voir Cromwell qui l'écoute.*

Des deux partis rivaux qu'importe qui succombe!
Il coulera toujours du sang chrétien à flots;
Je l'espère du moins! c'est le bon des complots.
Qu'Ormond tue Olivier, qu'Olivier le déjoue,
C'est ici qu'à tous deux leur destin se dénoue.
Je veux voir cela, moi! Tout menace Cromwell...

CROMWELL, *à part.*

Traître!

MANASSÉ, *continuant et levant les yeux au ciel.*

Tout, excepté les étoiles du ciel.
Il touche à son trépas, ce semble, et sa planète
Cependant au zénith brille encor pure et nette;
Et j'ai beau combiner les lignes de sa main,
Je n'y vois de danger réel, — que pour demain.

CROMWELL, *à part.*

Pour demain! Que dit-il? Ces damnés astrologues
Sont-ils donc charlatans jusqu'en leurs monologues?

MANASSÉ, *continuant.*

Q'importe! il faut qu'Ormond ou Cromwell soit détruit.
Ils vont s'entr'égorger.

Regardant le ciel étoilé.

— Qu'il fait beau, cette nuit!

CROMWELL, *à part.*

Après ce courtisan bavard, ce juif impie!
C'est l'immonde corbeau qui remplace la pie.
Il accourt sans pitié, sans dégoût, sans remords,
Demander au combat sa pâture de morts.

MANASSÉ, *braquant sa lunette vers le ciel.*

En attendant qu'ici nos conjurés arrivent,
Étudions un peu les courbes que décrivent
Les satellites d'HÉ dans l'orbite de THAU.
Frappons au seuil du temple avec le saint marteau. —

Il met l'œil à la lunette, puis s'interrompt :

Prêter au denier douze!... En un instant de trouble,
J'aurais pu, sur Ormond, certes, gagner le double.

CROMWELL, *à part.*

Espion de Cromwell! banquier des Cavaliers!

MANASSÉ, *l'œil à la lunette.*

La ligne se recourbe en corne de béliers... —
Mais j'ai ces carolus envoyés de Cologne;
Et de bons carolus, même quand on les rogne,
Gagnent.... — Vraiment, l'éclipse aurait lieu dans ce cas.
— Onze sur les dollars, et neuf sur les ducats.
— Oui, Cromwell, Ormond, tous à la fois je les trompe...

En ce moment on entend le cri périodique de la sentinelle éloignée :

*Tout va bien! veillez-vous?*

CROMWELL, *avec impatience, à part.*

Faut-il qu'on m'interrompe
En ce moment! leur cri ne fait peur qu'aux hiboux.
Répétons-le pourtant.

Haut.

*Tout va bien! veillez-vous?*

A cet éclat de voix, le juif se tourne comme en sursaut.

MANASSÉ, *à part.*

Jacob! je n'avais point vu là de sentinelle!
De quel voile épais l'âge a couvert ma prunelle!

La voix d'une autre sentinelle éloignée répète encore :

*Tout va bien! veillez-vous?*

MANASSÉ, *s'approchant de Cromwell avec respect.*

Bonsoir, seigneur soldat.

CROMWELL, *à part.*

Fallait-il que soudain ce cri l'intimidât!
Comme il se dévoilait!

Haut.

Bonne nuit, juif.

MANASSÉ, *avec un nouveau salut.*

Vous êtes
Placé là par seigneur Ormond?

CROMWELL.

Fils des prophètes,
Comment as-tu besoin qu'on te réponde : Oui?

MANASSÉ.

De vous voir triompher je suis tout réjoui.
Le Cromwell tombe enfin; je vous en félicite.

CROMWELL.

Merci.

MANASSÉ, *saluant.*

Des anciens rois le pouvoir ressuscite.
Quel bonheur pour vous!

CROMWELL.

Ah!...

MANASSÉ.

Je vous fais compliment,
Vous espérez sans doute un bon avancement!

CROMWELL.

Oui. L'on veut me nommer caporal.

MANASSÉ.

Un beau grade!

CROMWELL, *à part.*

Mais le grade de roi me plaît mieux, camarade!

MANASSÉ.

Un caporal commande à quatre hommes, vraiment!
C'est superbe! et porter des galons!

CROMWELL.

C'est charmant.

MANASSÉ.

Je suis ravi qu'avec l'allégresse commune
La chute de Cromwell fasse votre fortune,
Seigneur soldat!

CROMWELL, *à part.*

Perfide!

MANASSÉ.

Enfin, Cromwell maudit,
Tu vas contre les juifs expier ton édit!
Fanatique! hypocrite! avare!

S'adressant à Cromwell.

Quelle honte!
Ce Protecteur, ce roi vérifiait un compte!
Ah! ne me parlez point des bourgeois couronnés!
Dans un cercle si bas leurs esprits sont bornés;
Pas de festins brillants, pas de jeux, pas de fêtes,
Jamais d'emprunts!—Aussi, quel commerce vous faites!
Que si vous saisissez pour eux un brick suédois,
Ils scrutent votre poche, ils regardent vos doigts,
Et, pour tous les périls qu'entraînait l'entreprise,
Vous laissent tout au plus les trois quarts de la prise.

CROMWELL.

Mais c'est vous écorcher!

MANASSÉ.

C'est le mot. Rois mesquins!
Ils savent distinguer les besans des sequins.

CROMWELL.

C'est affreux!

MANASSÉ.

Ce Cromwell! là, je vous le demande,
M'a-t-il pas une fois osé mettre à l'amende
Pour avoir, en prêtant à je ne sais quel taux,
Honnêtement doublé mes pauvres capitaux!

CROMWELL.

C'est grand'pitié.

MANASSÉ.

Seigneur, c'est tuer l'industrie!
De quoi se mêlait-il, ce tyran, je vous prie?
De quel droit fermait-il, pour plaire à ses dévots,
Théâtres, jeux, concerts, bals, courses de chevaux,
Où, livrés au plaisir qui dans ces lieux fourmille,
Se ruinaient gaîment les aînés de famille?
Les priver de ce droit, n'est-ce pas illégal?
Sournois, haineux, féroce, économe, frugal,
C'est un monstre! Par vous l'Angleterre respire.
Votre bras généreux la délivre du pire
Des tyrans que l'enfer jamais puisse enfanter! —
Ce que je vous en dis n'est pas pour vous flatter.

CROMWELL.

J'en suis bien convaincu.

MANASSÉ, *haussant les épaules et regardant Cromwell en dessous, à part.*

Ces machines de guerre!
L'encens le plus grossier ravit ce cœur vulgaire.

CROMWELL, *à part.*

Que de masques cachaient ce visage odieux!
Faisons-les tous tomber tour à tour sous mes yeux!

Haut.

A propos, dis-moi donc, juif, ma bonne aventure.

MANASSÉ, *s'inclinant.*

Que je vous montre ici votre grandeur future!
Mais, seigneur caporal, c'est pour moi trop d'honneur.

A part.

Un maraud de soldat!

Haut.

Vous marchez au bonheur!

A part.

C'est voir une chandelle avec un télescope!

Haut.

Allons, soit, doux seigneur : tirons votre horoscope!
C'est ce que nous nommons, dans un latin poli,
Faire une expérience *in animâ vili.*

A part.

On peut rire en latin au nez de cet ignare.

Haut.

Livrez-moi votre main. — Il faut que je vous narre...
Cet infâme Cromwell!...—

Examinant avec sa lanterne la main que Cromwell lui présente.

Quelle main!—je suis mort.

Il tombe prosterné aux pieds de Cromwell.

CROMWELL, *souriant.*

Hé! juif, que fais-tu donc? Çà, quel diable te mord?

MANASSÉ, *frappant la terre de son front.*

Je suis mort.

CROMWELL.

Tu sais donc qui je suis, juif immonde?

MANASSÉ, *d'une voix éteinte.*

Ah! c'est bien cette main, large à porter le monde!
Je les reconnais trop, ces lignes où le ciel
N'inscrivit d'autre nom que le nom de Cromwell!
Votre astre n'avait point menti.

CROMWELL.

Vieillard, écoute.
Tu n'es qu'un misérable; et je pourrais sans doute,
A mon tour, essayant sur toi ce fer poli,

Il lui présente son poignard.

Faire une expérience *in animâ vili.* —
Mais je n'écrase pas moi-même un ver de terre;
Lève-toi!

Manassé se lève. Cromwell lui montre un banc de pierre près de la porte.

Sieds-toi là.

Le juif s'assied, comme atterré, dans le coin obscur du banc.

Surtout songe à te taire.
Un seul mot, et ton âme ira loin de ton corps
Compléter à loisir ton alphabet des morts!

Le juif laisse tomber sa tête sur sa poitrine. Cromwell revient sur le devant du théâtre, et continue en le regardant de travers :

Ce juif, servir Ormond! le sort qui me l'envoie
Mêle un oiseau de nuit à ces oiseaux de proie!

Il se promène, laissant échapper de temps en temps quelques paroles.

Mes seuls crimes sont donc, à les en écouter,
De saluer trop mal et de trop bien compter.
Mais de Charles-Premier ou de la Charte anglaise,
Pas un mot! —

Mettant la main sur la poche de son justaucorps.

Qu'ai-je là qui me gêne et me pèse?

Il tire de sa poche la bourse que lui a remise Murray.

Ah! c'est le prix du sang!... Oui. J'avais oublié
Que pour m'assassiner ces messieurs m'ont payé.
Voyons s'ils ont des droits à ma reconnaissance;
Comptons, jugeons un peu de leur munificence.
La tête de Cromwell, combien cela vaut-il?
S'ils m'avaient mal payé, ce serait incivil.

Il prend la lanterne des mains de Manassé et en dirige la lumière sur la bourse. Il recule avec horreur, après y avoir jeté un regard.

Dieu! le nom de mon fils brodé sur cette bourse!
De cet or parricide il était donc la source!

L'examinant de nouveau avec attention.

Je ne me trompe pas, voilà son écusson!
Quelle preuve à présent manque à sa trahison!
Ah! misérable enfant! Ah! misérable père!
Quoi! non content d'avoir, en leur impur repaire,
Sa part dans leurs complots, sa part dans leurs repas,
D'encourager leurs coups, de boire à mon trépas,
Mon fils faisait les frais de la funèbre fête!
Il leur donnait son or pour acheter ma tête!
Et, de tous leurs plaisirs complice sans remord,
Enfin, comme un banquet, il leur payait ma mort!

Il jette la bourse à terre avec dégoût.

Ses prodigalités vont jusqu'au parricide!

Entre Richard Cromwell qui paraît chercher son chemin dans la nuit.

J'entends venir quelqu'un.

## SCÈNE VI.

LES MÊMES; RICHARD CROMWELL.

Il s'avance lentement vers l'avant-scène.

RICHARD CROMWELL.

La nuit n'est pas lucide.

CROMWELL, *sans en être vu.*

Se pourrait-il! mon fils?

RICHARD CROMWELL.

Me voilà délivré?

CROMWELL, *à part.*

Par les brigands sans doute auxquels tu m'as livré.
A leurs sanglantes mains joins ta main fraternelle!

RICHARD CROMWELL, *toujours sans voir son père.*

Ce que c'est qu'avoir bien payé la sentinelle!

CROMWELL, *à part.*

Il le dit.

RICHARD CROMWELL.

Je suis libre!

CROMWELL, *à part.*

A quel prix, scélérat?

RICHARD CROMWELL.

Cela me coûte cher! mais je hais d'être ingrat.

CROMWELL, *à part.*

Ah! tu hais d'être ingrat envers le vil sicaire
Qui te laisse à ton aise assassiner ton père!

RICHARD CROMWELL.

Encore une fredaine!

CROMWELL, *à part.*

Avec quel ton léger
Ce Joas dissolu parle de m'égorger!

RICHARD CROMWELL.

Mon père dort pourtant!

CROMWELL, *à part.*

Il dort!

RICHARD CROMWELL.

Il ne se doute
De rien!

CROMWELL, *à part.*

C'est lui qui veille, et c'est lui qui t'écoute!

RICHARD CROMWELL, *riant.*

Je vais bien l'attraper.

CROMWELL, *à part.*

Quel rire et quel forfait!
L'infâme vient ici demander: — Est-ce fait? —
Si je le châtiais moi-même?

RICHARD CROMWELL, *riant.*

Allons, courage!
Quand ils ne verront plus leur oiseau dans sa cage,
Demain, comme les saints vont être déconfits!

CROMWELL, *à part.*

Si je le poignardais de ma main? —

Il tire son poignard, et fait un pas vers Richard Cromwell qui se promène sur le devant du théâtre, et derrière lequel il se trouve. Il lève le poignard, puis s'arrête.

C'est mon fils!

RICHARD CROMWELL.

Comme nos Cavaliers riront de l'algarade!

CROMWELL, *à part.*

Mais de mon propre sang il fait ici parade;

Il fait un pas.

Frappons!

RICHARD CROMWELL.

Ce dénoûment est heureux sur ma foi.

CROMWELL, *à part.*

Oui?

RICHARD CROMWELL.

Mon père ne m'eût point pardonné, je croi?
Mais de cette façon à son courroux j'échappe.

CROMWELL, *à part.*

Tu n'échapperas point, traître! — Il faut que je frappe.
Point de pitié! c'est dit.

Il s'avance encore vers Richard, puis hésite.

Mais quoi! mon premier né!
Dans un jour de bonheur Dieu me l'avait donné:
C'est mon sang que ce fer va trouver dans ses veines.
Enfant! qu'il m'a donné de maux, de soins, de peines.
Hélas! et de bonheur! — Chaque fois qu'à ses yeux
Je paraissais, — soudain, rayonnant et joyeux,
Tendant ses petits bras à mes mains paternelles,
Tout son corps tressaillait, comme s'il eût des ailes.
Il me semblait qu'un astre à mes yeux avait lui,
Quand il me souriait!

RICHARD CROMWELL.

Ma foi, tant pis pour lui.
Mon père est un tyran!

CROMWELL, *à part.*

Ah! ce mot me décide.
On cesse d'être fils quand on est parricide.

Il s'avance par derrière vers son fils, le poignard levé.

Meurs, traître! —

Un bruit de pas sous la poterne. — Cromwell s'arrête et se retourne.

Mais quel bruit dans ces noirs escaliers?
C'est Ormond qui revient avec ses Cavaliers.

De mon fils dans leurs rangs suivons la perfidie;
Nous dénoûrons après toute la tragédie!

*Il remet son poignard dans le fourreau. — Entrent les Cavaliers, leurs épées à la main, portant au milieu d'eux lord Rochester endormi et bâillonné avec un mouchoir qui lui cache le visage.*

## SCÈNE VII.

LES MÊMES; LORD ORMOND, LORD CLIFFORD, LORD DROGHEDA, LORD ROSEBERRY, SIR PETERS DOWNIE, SIR WILLIAM MURRAY, SEDLEY, LE DOCTEUR JENKINS, LORD ROCHESTER.

*A l'arrivée des Cavaliers, Cromwell reprend sa place, et Richard se retourne avec étonnement.*

RICHARD CROMWELL, *sans être vu des Cavaliers.*
Ces gens m'ont l'air suspect. Mettons-nous à l'écart.
*Il se retire à gauche du théâtre, parmi les massifs de verdure.*

SIR WILLIAM MURRAY, *à Cromwell, d'un air triomphant.*
Ce Protecteur n'a pas même un lit de brocard!
Sur sa table mourait une pauvre bougie;
On ne s'y voyait pas! Grâce à sa léthargie,
Il n'a point remué quand nous l'avons saisi;
Nous l'avons bâillonné sans bruit, et le voici.

CROMWELL.
Ah! c'est lui?

RICHARD CROMWELL, *à part.*
Qu'est cela?

LORD CLIFFORD.
Nous le tenons. Victoire!

RICHARD CROMWELL, *à part.*
Que dit-il?

SIR PETERS DOWNIE.
Le plus fort est fait! — La nuit est noire;
Allons; ne perdons point de temps. Marchons! —
*A Drogheda, Roseberry, Sedley et Clifford qui portent le prisonnier endormi et se sont arrêtés.*
Hé bien?

LORD ROSEBERRY, *à Downie.*
C'est fort commode à dire à qui ne porte rien.

SEDLEY, *à Downie.*
Comme, pour arriver au but qu'on se propose,
On n'a point de relais, il faut qu'on se repose.

RICHARD CROMWELL, *à part.*
Je reconnais ces voix.

LORD ORMOND, *l'œil fixé sur le fardeau que les Cavaliers ont déposé à terre.*
Voilà donc ce Cromwell!
De son crime inouï châtiment solennel!
Le voilà dans nos mains, ce colosse de gloire
En qui, plus qu'en un Dieu, le monde semblait croire!
C'est lui-même. — A nos pieds quelle place tient-il?
Il n'est rien d'assez fort, ni rien d'assez subtil,
Pour ravir désormais ce coupable à son juge.
Tout fuyait devant lui; — le voilà sans refuge. —
Ha! malheureux soldat! à quoi donc t'a servi
D'avoir tenu quinze ans tout un peuple asservi,
D'avoir tant combattu, tant faussé de cuirasses,
Substitué ton nom au nom des vieilles races,
Et régné par la haine, et l'erreur, et l'effroi,
Et fait de White-Hall le Calvaire d'un roi?
Combien tous ces forfaits, scellés du diadème,
Sont un fardeau terrible à cette heure suprême!
Cromwell! quel compte à rendre, et comment feras-tu?
Je t'abhorrais puissant, je te plains abattu.
Que ne t'ai-je au combat terrassé! — Quelle chute!
Te prendre sans te vaincre! un triomphe sans lutte!
Résignons-nous. L'épée a fait place aux poignards.
Pour la faire pencher du côté des Stuarts,
Quelle tête le sort jette dans la balance!

RICHARD CROMWELL, *à part.*
Qu'entrevois-je? Écoutons, et gardons le silence.

CROMWELL, *à part.*
J'estime cet Ormond; il parle noblement.
Le cœur d'un vrai soldat jamais ne se dément.

SIR WILLIAM MURRAY, *à lord Ormond en lui désignant le prisonnier.*
Que d'honneur au maraud fait ici Votre Grâce!

CROMWELL, *à part.*
Vil courtisan!

DOWNIE, *à ceux qui portent le prisonnier.*
Marchons, diable!

LORD DROGHEDA.
Un instant, de grâce!
C'est qu'il est déjà lourd comme s'il était mort.

SEDLEY.
Il est fort malaisé de conduire à bon port
Cette cargaison-là. Délibérons : qu'en faire?

LORD CLIFFORD.
Tuons ici notre homme, et terminons l'affaire!

LORD DROGHEDA.
C'est cela! tuons.

SEDLEY.
Oui, c'est plus expéditif.

RICHARD CROMWELL, *à part.*
Quel conseil de démons! Qui donc est le captif?

CROMWELL, *à part.*
Le harpon a bien pris; laissons filer le câble.

MANASSÉ, *qui jusqu'alors a tout observé dans un profond silence, soulevant sa tête, à part.*
Ce spectacle adoucit le malheur qui m'accable.
Ils vont s'entretuer : c'est consolant, au moins!

LORD CLIFFORD, *brandissant son épée sur Rochester, aux Cavaliers.*
Est-ce dit?

LE DOCTEUR JENKINS, *arrêtant Clifford.*
Quoi! messieurs, sans juges, sans témoins,
Sans verdict de jury, sans loi, sans procédure?
C'est un assassinat! L'expression est dure;
Mais enfin êtes-vous, par mandat spécial,
Une cour de justice, un conseil martial?
Où sont, pour que les lois ne soient point violées,
Vos lettres d'assesseurs, du sceau royal scellées?
Lequel est attorney? lequel est président?
Je ne vois pas ici deux avocats, plaidant
L'un pour cet accusé, l'autre pour la Couronne.
Quel appareil légal enfin vous environne?
Savez-vous seulement le latin pour juger?
Confronter les témoins et les interroger?
Sur des textes formels bien asseoir la sentence
Qui condamne à la claie ou bien à la potence?
A quel jour êtes-vous de votre session?
Comment dater l'arrêt de condamnation?

Quel est le corps du crime? où sont tous les complices?
Sur quels chefs de délit basez-vous les supplices?
Ce sont les lois qu'ici je défends; non Cromwell. —
Lui, quoique non jugé, je le crois criminel :
Il a du roi son maître oublié l'allégeance;
Cas prévu par la loi qui frappe en sa vengeance,
*Qui lædit in Rege majestatem Dei.*
Bref, aux lois d'Angleterre il a désobéi.
Que, pour faire éclater leur majesté sacrée,
La tête du félon du trone soit séparée,
C'est fort bien ; mais il faut quelques formes aussi.
Messieurs, vous ne pouvez le condamner ainsi.
Vous prenez qualités que jamais on n'assemble;
Se faire accusateur et témoin, tout ensemble,
Être juge et bourreau, c'est absurde! et ma voix
Contre cet attentat proteste au nom des lois.

CROMWELL, *à part.*

Je reconnais Jenkins, le magistrat intègre!

LORD CLIFFORD, *aux Cavaliers en haussant les épaules.*

Que diable nous vient-il dire avec sa voix aigre?

LORD DROGHEDA, *d'un air blessé, à Jenkins.*

Docteur, vous nous prenez pour des robins, je croi?

SIR PETERS DOWNIE.

Pensez-vous présider la cour du banc du roi?

SEDLEY, *riant.*

Depuis quand le hibou dit-il à son compère
L'autour : —

Il contrefait la voix et le geste de Jenkins.

« Prenons séance, et jugeons la vipère! »

LORD ROSEBERRY, *riant.*

Il nous parle latin!

SIR WILLIAM MURRAY.

Peste des sots discours!

LORD CLIFFORD.

C'est ma dague qui juge, et juge sans recours!
Frappons!

CROMWELL, *à part.*

Laissons frapper.

TOUS LES CAVALIERS.

Finissons.

Lord Clifford s'avance l'épée haute vers le prisonnier toujours voilé.

JENKINS, *gravement.*

Je proteste.

RICHARD CROMWELL, *à part.*

Dieu! quelle scène horrible! est-ce un rêve funeste?

LORD CLIFFORD, *repoussant Jenkins.*

Protestez à votre aise!

LORD ORMOND, *arrêtant Clifford.*

Un moment, lord Clifford!
Le docteur a raison : je l'approuve très-fort.
L'ordre précis du roi m'enjoint de lui remettre
Notre captif vivant : veuillez vous y soumettre.

LORD CLIFFORD, *à lord Ormond.*

Mais il faudra demain soutenir cent combats
Pour l'enlever.

SIR PETERS DOWNIE.

Et puis, quand il sera là-bas,
Vivant, le roi veut-il le mettre, je vous prie,
Avec une étiquette en sa ménagerie?

LORD DROGHEDA.

Hé! nous lui donnerons l'animal empaillé.

LORD CLIFFORD, *à lord Ormond.*

Mylord, hors du fourreau quand le glaive a brillé,
Il faut frapper. A nous, nous n'avons que cette heure;
Profitons-en. Cromwell est dans nos mains, qu'il meure!

TOUS LES CAVALIERS, *excepté Ormond et Jenkins.*

Oui!

Ils se précipitent à la fois, leurs épées à la main, sur le prisonnier toujours sans mouvement.

JENKINS, *avec solennité.*

Je proteste!

RICHARD CROMWELL, *à part et hors de lui.*

Ils vont tuer mon père, ô ciel!

Il se jette au milieu des Cavaliers.

Arrêtez, assassins!

TOUS LES CAVALIERS.

Grand Dieu! Richard Cromwell!

CROMWELL, *à part.*

Que fait-il?

RICHARD CROMWELL, *aux Cavaliers.*

Arrêtez! — Ah! par pitié, par grâce!
Si notre amitié laisse en vos cœurs quelque trace,
Roseberry, Sedley, Downie, écoutez-moi!

SIR WILLIAM MURRAY, *avec impatience.*

Diable!

RICHARD CROMWELL.

Épargnez mon père!

SEDLEY.

Épargna-t-il son roi!

RICHARD CROMWELL.

Ah! que me dites-vous? ce fut sans doute un crime.
Mais en suis-je coupable? en dois-je être victime?
Amis, en le frappant, vous me frappez aussi!

CROMWELL, *à part.*

Est-ce là ce Richard, parricide endurci?
Je n'y comprends plus rien.

LORD ROSEBERRY, *à Richard Cromwell.*

Nous vous aimons en frère,
Richard; mais au devoir on ne peut se soustraire.

RICHARD CROMWELL.

Non, vous ne tûrez pas mon père!

CROMWELL, *à part.*

Il me défend!
Ah! quel bonheur! j'avais mal jugé mon enfant.

RICHARD CROMWELL, *aux Cavaliers.*

Est-ce pour en venir à ce but détestable
Que vous faisiez asseoir Richard à votre table?
Que nous partagions tout, jeux, débauches, plaisirs?
Que ma bourse toujours s'ouvrait à vos désirs?
Comparez maintenant, mes compagnons de fêtes,
Ce que j'ai fait pour vous à ce que vous me faites!

LORD ROSEBERRY, *bas aux Cavaliers.*

A-t-il tort?

JENKINS, *à Richard.*

Bien, jeune homme! allons, ce n'est point mal!
Mais faites donc valoir le vice radical
De l'affaire. — Ils n'ont pas le droit. — Plaidez la cause;
Plaidez! plaidez!

RICHARD CROMWELL, *à Jenkins.*

Monsieur!...

JENKINS.

Avec vous je m'oppose....

RICHARD CROMWELL, *joignant les mains, aux Cavaliers.*

Mes amis!

CROMWELL, *à part.*

Je vois tout d'un plus juste regard.
Mon fils! combien j'étais injuste à son égard!
Certe, il ne connaissait d'une trame si noire
Que la part du complot qui consistait à boire.

LORD ORMOND, *à Richard.*

Votre père avec nous, monsieur, tenait gros jeu;
Chacun jouait sa tête : il a perdu!

RICHARD CROMWELL.

Grand Dieu!
Aux yeux même du fils assassiner le père!

Il crie avec force.

Au meurtre!

Aux Cavaliers.

Ce n'est plus qu'en moi seul que j'espère.

Il crie encore.

Au meurtre! à moi, soldats!

SIR WILLIAM MURRAY, *l'interrompant.*

Les soldats sont à nous.

RICHARD CROMWELL.

Hé bien donc! seul encor je vous fais face à tous!

Il porte la main à son côté pour y chercher son épée.

Mais quoi! le fer vengeur manque à ma main trompée!
— Pourquoi m'as-tu, mon père, enlevé mon épée?

CROMWELL, *à part.*

Pauvre Richard!

LORD ORMOND, *à Richard.*

Monsieur, je vous plains. Croyez-moi,
Retirez-vous. Laissez faire les gens du roi.

RICHARD CROMWELL.

Vous laisser faire, ô ciel! Je ne veux point de grâce.
Avec lui tuez-moi sur son corps que j'embrasse!

Il se précipite sur lord Rochester endormi, et le serre étroitement dans ses bras.

CROMWELL, *à part.*

Mon fils! il va trop loin; il serait trop cruel
Qu'il se fît poignarder avec un faux Cromwell.

LORD ROSEBERRY, *essayant de calmer Richard.*

Richard !...

RICHARD CROMWELL, *toujours attaché à Rochester.*

Non! frappez-moi d'un fer impitoyable,
Ou je veux le sauver!

Les Cavaliers cherchent à arracher Richard du corps de Rochester; il lutte avec eux, et s'y cramponne avec plus de violence. — Pendant ce débat, Cromwell semble épier tous les mouvements des Cavaliers et se tenir prêt à porter secours à son fils. Manassé relève la tête, et observe attentivement sans proférer une parole.

LORD ROCHESTER, *se réveillant en sursaut et se débattant à son tour.*

Vous m'étranglez, au diable!

Tous s'arrêtent comme pétrifiés.

LORD ORMOND.

Dieu, quelle est cette voix?

Lord Rochester arrache le mouchoir qui lui couvre le visage, et Cromwell dirige en même temps sur sa figure la clarté de la lanterne sourde.

RICHARD CROMWELL, *reculant.*

L'espion!

TOUS LES CAVALIERS.

Rochester!

LORD ROCHESTER, *à Richard Cromwell.*

Vous êtes le bourreau? — Vous m'étranglez, mon cher.
Oui, comme si j'avais eu deux âmes à rendre!
Ne peut-on donc, l'ami, plus doucement s'y prendre,
Avec le patient agir de bon accord,
Et pendre un homme enfin, sans le serrer si fort?

LORD ORMOND, *consterné.*

Rochester!

LORD ROCHESTER, *à demi éveillé et touchant le mouchoir qui entoure son cou.*

A mon cou la corde est bien passée;
Mais quoi! je ne vois point de potence dressée.
A quelque clou rouillé me pendaient-ils ici,
Comme un chat-huant?

LORD ORMOND.

Où donc est Cromwell?

CROMWELL, *se redressant et d'une voix de tonnerre.*

Le voici! —
Hors des tentes, Jacob! Israël, hors des tentes!

A ce cri de Cromwell, les Cavaliers étonnés se retournent, et voient le fond du théâtre occupé par une multitude de soldats portant des torches, sortis de tous les points du jardin et de toutes les portes du palais. On distingue au milieu d'eux Thurloë et lord Carlisle. Toutes les fenêtres de White-Hall s'illuminent subitement, et montrent partout des soldats armés de toutes pièces. Cromwell, l'épée à la main, se dessine sur ce fond étincelant.

## SCÈNE VIII.

LES MÊMES; LE COMTE DE CARLISLE, THURLOE, MOUSQUETAIRES, PERTUISANIERS, GENTILSHOMMES GARDES DU CORPS DE CROMWELL.

SIR WILLIAM MURRAY, *épouvanté.*

Cromwell! que de soldats, que d'armes éclatantes!
Je suis mort!

LES CAVALIERS.

Trahison!

LORD ORMOND, *portant alternativement les yeux sur lord Rochester et le Protecteur.*

Cromwell! — et Rochester!

LORD ROCHESTER, *se frottant les yeux.*

Suis-je déjà pendu? Serais-je dans l'enfer?
Ce palais flamboyant, ces spectres, ces armées
De démons secouant des torches enflammées;
C'est l'enfer! — car Wilmot comptait peu sur le ciel.

Regardant le Protecteur.

Oui, voilà bien Satan; il ressemble à Cromwell!

CROMWELL, *montrant les Cavaliers à Thurloë et au comte de Carlisle.*

Arrêtez ces messieurs!

Une foule de soldats puritains se précipitent sur les Cavaliers, les saisissent, et s'emparent de leurs épées avant qu'ils aient eu le temps de résister.

LORD ORMOND, *brisant son épée sur son genou.*

Nul n'aura mon épée.

RICHARD CROMWELL, *à part.*

Qu'est-ce que tout cela? Ma nouvelle équipée
Me vaudra de mon père un nouveau châtiment.
J'ai rompu mes arrêts : je suis perdu.

LORD ROCHESTER, *promenant autour de lui des yeux ébahis.*

Comment!
Mais voici Drogheda, Roseberry, Downie! —
Je rôtirai du moins en bonne compagnie. —
Tiens!... le juif Manassé qui rançonnait Clifford!
Sans doute on le fera cuire en son coffre-fort.
Çà, nous sommes tous morts et damnés, il me semble!

Aux Cavaliers.

Bonsoir, amis ! — Narguons Satan qui nous rassemble;
Donnons l'enfer au diable et rions à son nez !

LORD ORMOND.

Dans quel piége fatal nous sommes entraînés !

LORD ROCHESTER, *aux Cavaliers.*

Nos bons projets ont eu mauvaise réussite;
Cromwell dans notre vin met de l'eau du Cocyte.

Cromwell jusqu'ici est resté silencieux dans son triomphe, les bras croisés sur sa poitrine, et promenant des yeux hautains sur les Cavaliers confus et désespérés.

CROMWELL, *à part et regardant Ormond.*

Je ne connaissais point Ormond. — A son aspect,
J'éprouve malgré moi je ne sais quel respect.

LORD ORMOND, *l'œil fixé sur Cromwell.*

Comme il nous a trompés ! que de ruse et d'audace !

CROMWELL, *à part.*

Ormond seul ose encor me regarder en face.
C'est un noble adversaire : il avait un mandat ;
Il le voulait remplir. — Parlons à ce soldat.

Il s'approche d'Ormond qui le regarde fièrement.

Haut.

Ton nom ?

LORD ORMOND.

Bloum.

A part.

En mourant, je ne veux pas qu'il sache
Qu'il fut maître d'Ormond.

CROMWELL, *à part.*

Par orgueil il se cache.

Haut.

Qu'es-tu ?

LORD ORMOND.

Rien, qu'un sujet contre toi révolté.
Pour la vieille Angleterre et pour Sa Majesté.

CROMWELL.

Que penses-tu de moi ?

LORD ORMOND.

De toi, Cromwell ?...

CROMWELL.

Achève.

LORD ORMOND.

Des choses qu'on n'écrit qu'à la pointe du glaive.

CROMWELL.

Argument péremptoire ! et qui n'a qu'un défaut :
C'est qu'au poignard parfois réplique l'échafaud.

LORD ORMOND.

Que m'importe ?

CROMWELL, *croisant les bras.*

Ici donc la soif du sang te guide ?

LORD ORMOND.

J'y venais par le fer punir le régicide.

CROMWELL.

Punir ! quel est ton droit ?

LORD ORMOND.

Le droit du talion.

CROMWELL.

Osais-tu pénétrer dans l'antre du lion?

LORD ORMOND.

Tu veux dire du tigre.

CROMWELL.

Aux lieux même où réside
Le Protecteur ?...

LORD ORMOND.

Cromwell, dis donc le Régicide.

CROMWELL.

Régicide ! — toujours. C'est leur mot, leur raison,
Jetée à tout propos, mise en toute saison !
L'ai-je donc mérité, ce nom de régicide ?
Ces peuples repoussaient un illégal subside :
Je fus sévère et pur ; Charles fut imprudent.
Sa chute fut un bien ; sa mort un accident.
Il avait des vertus : je les vénère. En somme,
J'ai dû frapper le roi, tout en priant pour l'homme.

LORD ORMOND.

Hypocrite ! va-t'en. Tu ne me trompes point.

CROMWELL.

Nous différons d'avis, je le vois, sur ce point.

LORD ORMOND.

Auprès de Ravaillac ta place est réservée !

CROMWELL.

Ton âme par la haine est trop loin enlevée,
Vieillard ! tes cheveux gris devraient mieux t'inspirer.
Cromwell un Ravaillac ! Peux-tu bien comparer
La main qui meut le monde à cette main vulgaire,
Et la hache d'un peuple au couteau d'un sicaire ?
On vient au même point de l'enfer et du ciel :
Le sang souillait Caïn et parait Samuel.

LORD ORMOND.

Hé bien ! ce Ravaillac, d'exécrable mémoire,
N'a-t-il pas ce qu'il faut pour partager ta gloire ?
Comme toi, d'un roi juste il causa le trépas ;
Que lui manque-t-il donc ?

CROMWELL.

Il a frappé trop bas.
On ne frappe les rois qu'à la tête.

LORD ORMOND.

O mon maître !
O Charle ! en tout son jour il vient de m'apparaître !

A Cromwell, en le repoussant.

Je vous le dis encore : Éloignez-vous de moi,
Vous dont la main toucha la majesté d'un roi !

CROMWELL.

Va, le sang tantôt souille et tantôt purifie.

A part.

Mais quoi donc ? il m'accuse, et je me justifie !
Je le laisse étaler, sans fléchir le genou,
Sa vertu d'imbécile et son honneur de fou ! —
Sa conscience ignore où, dans sa tyrannie,
Parfois la destinée emporte le génie. —
Laissons cet incurable ! —

Il tourne le dos à Ormond et s'approche de Jenkins.

Eh quoi ! docteur Jenkins,

Montrant Ormond et Murray.

Parmi ces insensés ! —

Montrant Sedley, Clifford et Rochester.

Et parmi ces coquins ! —
Vous, le sage et le juste !

LE DOCTEUR JENKINS, *gravement.*

Oui, vous êtes le maître
De parler de la sorte, et pis encor, peut-être.

CROMWELL.

Vous avez préféré, Jenkins, à mes faveurs
L'honneur de partager avec quelques rêveurs
Une punition qui doit être exemplaire.

LE DOCTEUR JENKINS.

Ah! distinguons, monsieur Cromwell, sans vous déplaire!
Vous pouvez vous venger, mais non pas nous punir.
Les mots sont importants en tout à définir :
*Tyrannus non judex*, le tyran n'est point juge.
Si, grâce à quelque traître, à l'aide d'un transfuge,
Vous avez dans la lutte été le plus adroit,
Si vous avez la force, il nous reste le droit.
Violemment aux lois vous pouvez nous soustraire,
Qu'importe! nous mourrons, mais de mort arbitraire,
Et seulement de fait! — Consultez sur ce point
Vos propres avocats, Whitelocke, Pierpoint,
Maynard. — Je m'en rapporte à vos conseillers même,
Quoique le Whitelocke ait un très-faux système,
Et que souvent Pierpoint et le sergent Maynard
Contre le poulailler plaident pour le renard.

CROMWELL.

Hé bien donc! vous aurez le gibet en partage.

LE DOCTEUR JENKINS.

Soit. Mais voyez sur vous quel est notre avantage.
Nous irons au gibet d'un despote irrité,
Mais vous, au pilori de la postérité!

Cromwell hausse les épaules.

LORD ROCHESTER, *toujours à demi éveillé.*

Où donc ai-je l'esprit? — Si je ne dors pas, certe,
Je suis mort. — Ce Cromwell pourtant me déconcerte.
Ici... déjà! — Je l'ai laissé là-haut hier.

S'adressant aux soldats qui l'environnent.

Ne pourrait-on changer de rêve ou bien d'enfer?
Délivrez-moi de Noll! vous m'avez l'air bons diables.

CROMWELL.

Après un moment de méditation, il croise ses bras et s'adresse en souriant aux Cavaliers.

Or çà, vous méditiez des projets incroyables :
Prendre Olivier Cromwell à des piéges d'enfants!
L'égorger! — Car, messieurs, vos poignards triomphants
Ne m'auraient point traité, devant cette poterne,
Comme David traita Saül dans la caverne;
Nul de vous n'eût borné l'emploi de son couteau
A couper doucement le bord de mon manteau.
Je le sais. C'est tout simple; et je vous en approuve.
Tout en vous approuvant, à dire vrai, je trouve
Que votre plan pouvait être un peu mieux conçu,
Et qu'enfin votre trame est d'un frêle tissu.
Par malheur, je n'ai point su la chose à temps, frères,
Pour vous communiquer sur ce point mes lumières :
Ne m'en veuillez donc pas. — Vous avez bien sué
Pour inventer cela! — Moi, comme Josué,
Que de vingt rois unis le choc ne troublait guère,
J'ai coupé les jarrets à vos chevaux de guerre,
Nous avons tous agi comme nous avons dû;
Vous avez attaqué, je me suis défendu.
Quant à votre projet en lui-même, j'avoue
Que j'aime ces élans du cœur qui se dévoue :
Le courage me rit et l'audace me plait.
Quoique votre succès n'ait pas été complet,
Je ne vous place pas moins haut dans mon idée.
Par un sentiment fort votre âme est possédée;
Vous marchez hardiment, d'un pas ferme et réglé;
Vous n'avez point fléchi, point pâli, point tremblé;
Vous m'êtes, — agréez mes compliments sincères, —
Des ennemis de choix, de dignes adversaires;
Je ne vois rien en vous qui soit à dédaigner,
Et vous estime enfin trop — pour vous épargner.
Cette estime pour vous en public veut s'épandre,
Et je vous la témoigne en vous faisant tous pendre. —
Point de remerciments! — Excusez-moi plutôt
De confondre avec vous sur le même échafaud

Montrant sir William Murray consterné.

Ce fanfaron pleureur, ce lâche qui m'écoute,
Quoiqu'il ne vaille pas la corde qu'il me coûte.
Il doit vous rendre grâce; oui, certe! car sans vous
Il n'eût point eu l'honneur d'éveiller mon courroux.

Montrant Manassé toujours immobile.

Souffrez que je vous joigne encor ce juif fétide.
C'est dur! à des chrétiens mêler un déicide!
Avec les bons larrons confondre un Barabbas! —
J'arrangerai la chose. — On le pendra plus bas. —
Çà, que chacun de vous maintenant me pardonne
De le payer si mal; ce que j'ai, je le donne.
— Ce que je fais pour vous, je le sens, est bien peu! —
Allez : préparez-vous à rendre compte à Dieu : [heures,
Nous sommes tous pécheurs, frères! — Dans quelques
Quand le jour renaissant blanchira ces demeures,
Vous serez tous pendus! — Allez : — priez pour moi.

Les gardes, et lord Carlisle à leur tête, entraînent les prisonniers qui tous, à l'exception de Murray et du juif, conservent une attitude fière et méprisante. Cromwell reste quelques instants rêveur, puis se tourne vivement vers Thurloë.

Fais sur l'heure apprêter Westminster! Je suis roi.

Il rentre à White-Hall par la poterne, et Thurloë, après un profond salut, sort par le parc.

## SCÈNE IX.

### LES QUATRE BOUFFONS.

Au moment où Cromwell et Thurloë sortent, Gramadoch avance la tête hors de la cachette des fous, puis sort avec précaution, examinant autour de lui si le théâtre est bien désert, puis fait signe aux autres fous de le suivre; et les quatre fous, réunis sur la scène, se regardent les uns les autres en poussant des éclats de rire immodérés.

GRAMADOCH, *à ses camarades.*

Hé bien! qu'en dites-vous?

GIRAFF, *riant.*

De plus en plus risible.

ELESPURU.

Scène de l'autre monde en celui-ci visible.

TRICK.

Quelque chose de fou, de bouffon, d'inconnu.

GIRAFF.

Un spectacle étonnant, gai. — Voir Cromwell à nu!
Voir le feu sans fumée et Belzébuth sans masque!

GRAMADOCH.

Entre tous les acteurs de ce drame fantasque,
Lequel est le plus fou? Voyons, donnons le prix.

TRICK.

C'est Murray, qui, chargeant Cromwell de son mépris,
Tourne de Noll à Charle en une pirouette,
Et qui pour un drapeau prend une girouette.

GIRAFF.

La palme est à Richard, ce fils du Bélial,
Mourant pour Rochester par amour filial.

TRICK.

Si Cromwell eût tué Richard dans sa manie,

C'eût été bon.

GIRAFF.

Oui, mais la pièce était finie.

TRICK.

Grand dommage!

GRAMADOCH.

Ainsi donc vous donnez à Richard
La marmotte d'honneur, la palme de notre art?

ELESPURU.

J'aime mieux de Jenkins la candeur doctorale.

TRICK.

Et l'Ormond à Cromwell faisant de la morale!
N'est-ce pas amusant? Je préférerais, moi,
Enseigner la justice à quelque homme de loi,
Peigner un ours du pôle ou traire une panthère,
Ou du Vésuve ardent ramoner le cratère.

GIRAFF.

Et ce ju if qui n'est pas le moindre du roman!
Ce rabbi n espion, usurier nécroman,
Qui, tou t en méditant sur la beauté des piastres,
Vient avec sa lanterne examiner les astres!

ELESPURU.

Animal amphibie, aux deux camps étranger,
Ce juif venait ici comme on voit voltiger
Une chauve-souris dans la nuit d'une tombe.

GIRAFF.

D'autant plus justement la comparaison tombe,
Que Noll sur quelque croix, devant quelque portail,
Va le faire clouer comme un épouvantail.

TRICK.

Cromwell des Cavaliers punit donc la jactance!
Il a plus d'une corde, amis, à sa potence.

GRAMADOCH.

Et pourtant, quoiqu'il porte un monde sur son cou,
De ceux dont nous parlons Cromwell est le plus fou.
Il veut être encor roi : la mort est à sa porte.

Ces paroles fixent l'attention des fous; ils se rapprochent vivement de Gramadoch.

GIRAFF, *à Gramadoch*.

Quoi donc?

GRAMADOCH.

Vous verrez.

TRICK, *à Gramadoch*.

Mais dis...

GRAMADOCH.

Plus tard.

ELESPURU, *à Gramadoch*.

Que t'importe!

GRAMADOCH, *secouant la tête*.

Le mystère est un œuf, — écoutez, s'il vous plaît, —
Qu'il ne faut pas casser si l'on veut un poulet.
Attendez! — Ce Cromwell, à qui tout est propice,
S'il fait ce dernier pas, se jette au précipice.
La mort l'attend. — Soyez à son couronnement,
Vous verrez; vous rirez! — Cromwell est sûrement
Bien plus fou que ces nains qu'il écrase au passage,
D'autant plus fou cent fois qu'il se croit le plus sage!

TRICK.

Pour clore le concours, dans ceci, les plus fous, [nous.
Même en comptant Cromwell, messieurs, c'est encor
Sommes-nous bien sensés de perdre à cette affaire
Un temps que nous pourrions employer à rien faire,
A dormir, à chanter à l'écho nos ennuis,
Ou bien à regarder la lune au fond d'un puits?

Ils sortent.

# ACTE CINQUIÈME.

## LES OUVRIERS.

### LA GRANDE SALLE DE WESTMINSTER.

A gauche, vers le fond, la grande porte de la salle vue obliquement. — Au fond, des gradins demi-circulaires s'élevant à une assez grande hauteur. De riches tentures de tapisserie réunissent les intervalles des piliers gothiques tout autour de la salle, et n'en laissent apercevoir que les chapiteaux et les corniches. — A droite, une charpente revêtue de planches figurant les degrés de l'estrade d'un trône : plusieurs ouvriers sont occupés à y travailler au moment où la toile se lève ; les uns achèvent de clouer les planches des degrés, tandis que les autres les recouvrent d'un riche tapis de velours écarlate à franges d'or, ou s'occupent à hisser au-dessus de l'estrade un dais de même étoffe et de même couleur, sous le ciel duquel sont brodées en or les armes du Protecteur. — Divers ustensiles de charpentier et de tapissier sont épars à terre, et des échelles adossées aux piliers annoncent qu'on vient à peine d'en terminer la tenture. — Vis-à-vis le trône, une chaire. — Tout autour de la salle, des tribunes et des travées richement drapées. — Il est trois heures du matin : le jour commence à poindre, et projette, à travers les vitraux et la porte entr'ouverte, des rayons horizontaux qui font pâlir la lumière de plusieurs lampes de cuivre à cinq becs, posées ou suspendues, pour le travail nocturne des ouvriers, dans plusieurs endroits de la salle.

---

### SCÈNE PREMIÈRE.

#### DES OUVRIERS.

LE CHEF DES OUVRIERS.

*Il encourage du geste les manœuvres qui ajustent le dais.*

L'ouvrage avance. Allons ! — Ce dais est assez ample. —

*A un autre ouvrier qui se tient debout, une bible à la main.*

Frère, édifiez-nous ! lisez.

L'OUVRIER, *lisant.*

« Or, le saint Temple
» Eut un lambris de cèdre, un plancher de sapin... »

LE CHEF, *aux ouvriers.*

Frère, nourrissons-nous de ce céleste pain.

LE LECTEUR, *continuant.*

« Salomon l'étaya, d'espaces en espaces,
» De poteaux à cinq pans, de pieux à quatre faces,
» Couvrit de lames d'or son ouvrage immortel,
» Et plaça dans l'oracle, à côté de l'autel,
» Deux chérubins debout, les ailes déployées. »

UN OUVRIER, *jetant un coup d'œil sur les préparatifs qui l'environnent.*

Nos mains ont, cette nuit, été bien employées.
Salomon, pour laisser des travaux plus complets,
Mit sept ans à son temple et quinze à son palais.
Nous, pour tous ces apprêts, nous n'avons pris qu'une [heure.

LE CHEF.

Bien dit, Énoch. —

*Aux ouvriers qui disposent le dais.*

Tenez, cette échelle est meilleure. —

*A Énoch.*

Peut-on se trop hâter...

*Aux ouvriers qui attachent les rideaux du dais.*

— Bon, à cette hauteur. —

A Énoch.

Quand on élève un trône à mylord Protecteur ?

UN SECOND OUVRIER.

C'est donc pour aujourd'hui, cette cérémonie?

LE CHEF.

Oui. — Par bonheur l'estrade est à peu près finie.

A Énoch.

Ah ! nous n'avons jamais... —

Aux ouvriers qui clouent les planches.

Or çà ! vous, moins de bruit ! —

A Énoch.

Rien fait de si pressé, sinon cette autre nuit...

ÉNOCH.

Quelle nuit ?

LE CHEF.

Vous n'avez point gardé la mémoire, —
Voilà huit ans passés, — d'une nuit froide et noire,
De la nuit du vingt-neuf au trente de janvier?
Nous travaillions encor pour mylord Olivier.

LE SECOND OUVRIER.

Ne construisions-nous pas l'échafaud du roi Charle,
Cette nuit-là ?

LE CHEF.

Oui, Tom. — Mais est-ce ainsi qu'on parle
Du Barabbas royal, du Pharaon anglais?

ÉNOCH, *comme recueillant ses souvenirs.*

J'y suis. — On appuya l'échafaud au palais.
Ah ! ce n'était point là des charpentes grossières
A pendre des rabbins, à brûler des sorcières;
Mais un échafaud noir, bien bâti, comme il sied.
Avec une fenêtre il était de plain-pied.
Pas d'échelle à descendre. Oh ! c'était fort commode !

LE CHEF.

Et solide, à porter tous les enfants d'Hérode !
Robin n'eût point trouvé de madriers meilleurs.
On y pouvait mourir, sans rien craindre d'ailleurs.

TOM, *sur l'estrade.*

Ce trône est moins solide : en y montant, il tremble.

ÉNOCH.

L'échafaud fut construit moins vite, ce me semble.

L'OUVRIER, *qui tient la Bible, hochant la tête.*

Dans cette nuit-là, frère, il ne fut pas fini.

ÉNOCH.

Quoi donc ?

L'OUVRIER, *montrant le trône.*

A l'échafaud, ce théâtre est uni.
C'est un degré de plus d'où Cromwell nous domine.
L'œuvre alors commencée aujourd'hui se termine;
Ce trône de Stuart complète l'échafaud !

TOM.

Ah ! Nahum-l'Inspiré voit les choses de haut.

NAHUM, *l'œil fixé sur le trône.*

Oui, tréteau pour tréteau, j'aimais encor mieux l'autre.
C'était le tour de Charle; aujourd'hui c'est le nôtre.
Cromwell sur le drap noir n'immolait que le roi;
Sur cette pourpre, il va tuer le peuple !

LE CHEF, *à Nahum.*

Quoi !
Oser parler ainsi ! — quelqu'un peut vous entendre.

NAHUM.

Que m'importe ! Je suis vêtu du sac de cendre.
Je voudrais pour Cromwell d'ailleurs qu'il m'entendît.
S'il veut s'élire roi, qu'il tombe ! il est maudit.
Je lui prédis sa mort, moi, pauvre et misérable,
Qui vaux mieux que cet homme, en sa gloire exécrable;
Car le Seigneur à Tyr préfère le désert,
La grappe d'Éphraïm au cep d'Abiezer !

LE CHEF, *regardant Nahum qui demeure en extase.*

Imprudent ! —

A Énoch.

Il nous reste à placer sur l'estrade
Le grand fauteuil royal. — Aidez-moi, camarade !

Tous deux montent les degrés, portant un grand fauteuil très-chargé de dorures, couvert de velours écarlate, étalant sur son dossier les armes du Protecteur brodées en or et relevées en bosse. Ils placent le fauteuil au milieu de l'estrade.

TOM, *regardant le siége royal.*

Beau fauteuil ! — là dedans il sera comme un roi.

ÉNOCH, *achevant d'arranger le fauteuil, au chef d'atelier.*

La nuit dont vous parliez, c'est moi-même, je croi,
Qui disposai pour Charle un beau billot de chêne,
Muni de ses crampons et de sa double chaîne,
Tout neuf, et qui n'avait servi qu'à lord Strafford.

UN TROISIÈME OUVRIER.

Qui donc vint nous prier de marteler moins fort ?

LE CHEF.

Hé! ce fut Thomlinson, colonel de service.
Il nous dit de ne point commencer le supplice,
Et que de nos marteaux le bruit désordonné
De son dernier sommeil privait le condamné.

NAHUM.

Il dormait ! c'est étrange !

UN QUATRIÈME OUVRIER.

A ces heures funèbres,
Si quelqu'un nous eût vus, cachés dans les ténèbres,
Bâtir un échafaud aux lueurs des flambeaux,
Comme des fossoyeurs qui creusent des tombeaux,
Ou comme ces démons qui, par leurs maléfices,
Dressent dans une nuit d'infernaux édifices : —
Ce témoin eût sans doute été bien effrayé !

ÉNOCH.

J'aime fort ces travaux de nuit : — c'est bien payé.
Avec mes dix enfants, créatures humaines,
Sur cet échafaud-là j'ai vécu deux semaines.

UN CINQUIÈME OUVRIER.

Nous verrons si Cromwell agira comme il faut,
Et s'il paira le trône au prix de l'échafaud.

TOM.

C'est pour le tapissier, pour maître Barebone,
Pour lui seul, non pour nous, que cette affaire est bonne.
Il fournit ces rideaux, ces siéges, ces brocards,
Et de notre salaire il prendra les trois quarts.

NAHUM.

C'est un vendeur du temple !

LE CINQUIÈME OUVRIER.

Un Mède !

LE QUATRIÈME OUVRIER.

Un vrai fils d'Ève,
Qui marche aveuglément sur le tranchant du glaive !

NAHUM, *reprenant.*

Et qui, pilier de l'Arche, arc-boutant de Babel,
Pose un pied dans l'enfer et l'autre dans le ciel !

TOM.

Chut! il nous chasserait, s'il venait à connaître
Que nous le traitons, lui, comme il traite son maître.
Le voici; taisons-nous.

Entre Barebone. Tous les ouvriers se remettent silencieusement à l'ouvrage; le seul Nahum reste immobile, les yeux attachés sur la vieille bible usée qu'il tient ouverte.

## SCÈNE II.

LES MÊMES; BAREBONE.

BAREBONE, *jetant un coup d'œil sur les travaux de ses ouvriers.*

Mais voilà qui va bien!

Aux ouvriers.

Je suis content de vous : il ne reste plus rien
A faire, en vérité!

A part.

Je suis au fond de l'âme
Ravi qu'ils aient sitôt fini cette œuvre infâme.
Nos conjurés, qui vont venir, pourront du moins
Tenir conseil ici sans gêne et sans témoins,
Reconnaître les lieux, et voir par quelle voie
On peut d'un coup plus sûr frapper Noll dans sa joie.
Quel bonheur, pour entrer chez le tyran proscrit,
Que je sois tapissier de ce même Antechrist! —
Congédions-les tous, vite. —

Haut, aux ouvriers.

Allez, mes chers frères;
A l'esprit tentateur soyez toujours contraires.
Aimez votre prochain, et même le méchant.

Au chef d'atelier.

Monsieur Néhémias! —

Le chef d'atelier s'approche de Barebone pendant que les ouvriers ramassent leurs outils et se chargent des lampes et des échelles.

Il faudrait sur-le-champ
Pour mylord Protecteur, à qui Dieu soit en aide,
Finir cette cuirasse en buffle de Tolède.

Bas et se penchant à l'oreille du chef d'atelier.

Du cuir qui restera, loin de tous les regards,
Vous ferez pour nos saints des gaînes de poignards.

Le chef d'atelier incline la tête en signe d'adhésion, et sort accompagné de tous les ouvriers.

## SCÈNE III.

BAREBONE, *seul.*

Il se place comme en contemplation devant le trône.

Le voilà donc ce trône! — exécrable édifice,
Où Cromwell à Nesroch nous offre en sacrifice,
Où se transforme en roi ce chef longtemps béni,
Où va changer de peau le serpent rajeuni!
C'est là qu'il compte enfin appuyer son empire,
Ce faux Zorobabel en qui Nemrod respire;
Ce prêtre de l'enfer; ce vil empoisonneur,
Qui, se prostituant l'église du Seigneur,
Veut, dans les noirs projets que son orgueil combine,
De l'épouse des saints faire sa concubine;
Cet oppresseur de Dieu que son âme a trahi;
Cet homme, pire enfin que Stharnabuzaï!
Voilà son trône impur que l'anathème charge!
C'est bien cela : — six pieds de haut sur neuf de large,
Et le tout recouvert de velours cramoisi. —
Il en faut dix ballots pour le draper ainsi! —
Donc il ne suffit pas à ce fils du blasphème
D'exercer un pouvoir usurpé sur Dieu même;
De fouler Israël comme un roseau séché;
D'avoir, géant glouton sur l'Europe couché,
Plus qu'Adonibezec puissant et redoutable,
Soixante rois mangeant ses restes sous sa table;
Non, il lui faut un trône. Et quel trône! un amas
De franges, de plumets, de satin, de damas,
Où, comme il est écrit du sacré lampadaire,
L'art du sculpteur s'unit à l'art du lapidaire!
Cromwell de ce clinquant veut s'entourer encor,
— Quand je dis ce clinquant, c'est bien de très-bon or;
— Or vierge de Hongrie; — et ces glands magnifiques
Pourraient faire les frais de quatre républiques! —
C'est moi qui les fournis; et s'ils étaient moins lourds,
Leur mesquine splendeur souillerait ce velours. —
Velours d'Espagne! — Allons, qu'il règne, mais qu'il [meure!
Que la couronne ici pare sa dernière heure!
Essayons sur son front le clou de Sisara. —

Il regarde les coussins du trône.

Velours que j'ai payé cinq piastres la vara! —
Je le revendrai dix, suivant la mode antique.
Cet Aod est pourtant une bonne pratique! —
Oui; mais son avarice!... — Il touche à son trépas!
Ces royaux échelons vont rompre sous ses pas,
Sous ce dais triomphal, sous ces tentures même
Où son blason bourgeois usurpe un diadème.
Que cette place est bonne à le bien poignarder!

Il se promène de long en large devant le trône, et son visage passe de la fureur à l'admiration pour la richesse des ornements qui le décorent.

Mais c'est qu'il est capable encor de marchander!
De faire par Maynard mutiler mon mémoire,
Rogner les brocards d'or, déprécier la moire!
Puis, si j'ose me plaindre, alors sa bonne foi
Prête ses gens de guerre à ses hommes de loi.
Servez ces Pharaons! toujours l'ingratitude
Est de leurs cœurs glacés la première habitude. —
Il devrait cependant être content de moi!
Pour bien parodier la majesté d'un roi,
Rien ne manque à ce trône abominable au monde,
A ce hideux théâtre, à cet autel immonde.
C'est magnifique! — Enfin, je n'ai rien épargné.
A décorer Moloch je me suis résigné,
Et j'expose aux périls qui suivent l'anathème
Mes tapis de Turquie et mon cuir de Bohême. —
Jébuséen! qu'il meure!

Comme frappé d'une idée soudaine.

— Oui, mais qui me paira
Quand il n'y sera plus? — L'auguste Débora
Ne laissa point son clou dans le front de l'impie;
Samson ne risquait rien, quand sa force assoupie
Fit choir pour son réveil tout un temple ennemi;
Judith, qui triompha d'Holopherne endormi,
Fuyant, parée encor, de la sanglante fête,
Sans perdre un seul joyau sut emporter sa tête.
Mais moi! qui m'indemnise? et quel profit réel
Me dédommagera de la mort de Cromwell?

Ne faut-il pas laisser quelque chose à ma veuve ?—
La question ainsi me semble toute neuve.
Songeons-y! — mais voici nos bons amis les saints.

Entrent les puritains conjurés, Lambert à leur tête. Tous, enveloppés dans de larges manteaux, portent de grands chapeaux coniques dont les bords très-larges se rabattent sur leurs visages sombres et sinistres. Ils marchent à pas lents, comme absorbés dans des contemplations profondes; plusieurs semblent murmurer des prières. On voit luire des poignées de dagues sous leurs manteaux entr'ouverts.

## SCÈNE IV.

BAREBONE, LAMBERT, JOYCE, OVERTON, PLINLIMMON, HARRISON, WILDMAN, LUDLOW, SYNDERCOMB, PIMPLETON, PALMER, GARLAND, PRIDE, JEROBOAM D'EMER, ET AUTRES CONJURÉS TÊTES-RONDES.

LAMBERT, *à Barebone.*

Hé bien?

Barebone, pour toute réponse, lui montre de la main le trône et les décorations royales sur lesquelles les conjurés jettent des regards indignés. Lambert se retourne vers l'assemblée, et poursuit gravement:

— Vous le voyez. Fidèle à ses desseins,
Frères, Cromwell poursuit son œuvre réprouvée.
Westminster est tout prêt; l'estrade est élevée;
Et voici les gradins où ce vil Parlement
Aux pieds d'un Olivier va traîner son serment.
Profitons pour agir du moment qui nous reste.
Jugeons cet autre roi. Son crime est manifeste :
Voilà son trône! —

OVERTON.

Non. Voilà son échafaud!
Il y sera monté pour tomber de plus haut.
Sa dernière heure, amis, par lui-même est marquée.
Que du tombeau des rois cette pompe évoquée
Soit sa pompe funèbre, et que notre poignard
Jette aujourd'hui son ombre à l'ombre de Stuart!
Ha! nous y voilà donc! ce despote hypocrite
Exhume à son profit la royauté proscrite;
Et, pour reprendre à Charle un sceptre ensanglanté,
Fouille dans le sépulcre où nos mains l'ont jeté!
Cromwell ose ravir la couronne à la tombe : —
Qu'en entraînant Cromwell la couronne y retombe!
Et si plus tard quelqu'autre ose encor régner seul,
Que la robe de roi soit toujours un linceul!

LAMBERT, *à part.*

Il va trop loin.

OVERTON, *poursuivant.*

Qu'il soit anathème!

TOUS.

Anathème!

OVERTON, *continuant.*

Tout conspire avec nous, tout, et Cromwell lui-même.
Oui, messieurs, sa fortune aveugle ce Cromwell,
Qui semble un Attila fait par Machiavel.
S'il ne nous aidait point, notre vaine colère
S'userait à miner son pouvoir populaire;
C'est lui seul qui se perd, en ne comprenant pas
Qu'il change le terrain où s'appuyaient ses pas;
Qu'il sort du sol natal pour mourir; et qu'en somme,
En devenant un roi, Cromwell n'est plus qu'un homme.
Sous ce titre de mort, il s'offre à tous les coups.
La foule, son appui, le quitte et passe à nous;
Lui seul, entre elle et lui, signe un fatal divorce.
En nous donnant le peuple, il nous donne sa force.
On veut être opprimé, foulé, suivant la loi,
Par un Lord-Protecteur, mais jamais par un roi.
D'un tyran plébéien le peuple s'accommode.
Olivier, Protecteur, fût-il pire qu'Hérode,
Lui semble encor le seul dont le front sans bandeau
Peut porter de l'État le vacillant fardeau.
Mais que ce même front ceigne le diadème,
Tout change; et ce n'est plus, pour ce peuple qui l'aime,
Qu'une tête de roi, bonne pour le bourreau!

TOUS, *excepté Lambert et Barebone qui depuis l'arrivée des conjurés semble absorbé dans de profondes réflexions.*

C'est bien dit!

JOYCE.

Notre épée a quitté le fourreau;
Qu'elle y rentre fumante, et jusqu'à la poignée
Pour la seconde fois du sang d'un roi baignée!

PRIDE.

Cromwell vient donc chercher sa tombe à Westminster!
De sa secte infidèle et promise à l'enfer,
Il était le grand-prêtre; il veut être l'idole :
Que sur son propre autel pour sa fête on l'immole!

LUDLOW.

Wolsey, Goffe, Skippon, s'il couronne son front,
Propres chefs de sa garde, avec nous frapperont.
A nos couteaux vengeurs rien ne peut le soustraire.
Fletwood, son gendre, enfin, Desborough, son beau-frère,
Le laisseront tomber; car, fermes dans la foi,
Leurs cœurs républicains l'aiment mieux mort que roi.

HARRISON.

Honneur donc à Fletwood, à Desborough! — leurs âmes
N'ont point de peurs d'enfants et de pitiés de femmes!

GARLAND, *qui jusque-là est resté silencieux, l'œil fixé sur les premiers rayons du soleil levant.*

Jamais si beau soleil à mes yeux n'avait lui.
Frères, quelle victime à frapper aujourd'hui!
Jamais je n'avais eu tant d'orgueil ni de joie
A sentir que je marche où le Seigneur m'envoie;
Ni quand Strafford posa sa tête à notre gré
Entre le glaive saint et le billot sacré;
Ni quand mourut ce Laud, plus exécrable encore,
De la chambre étoilée infernal météore,
Prélat qui, de son temple où renaissait Béthel,
Tournait vers l'Orient le sacrilége autel,
Et, de notre sabbat moqueur incendiaire,
Prostituait aux jeux le jour de la prière;
Ni même quand Stuart qui, fier de ses vieux droits,
Pour des rayons de Dieu prit les fleurons des rois,
Avec sa royauté superbe et séculaire,
S'agenouilla devant la hache populaire! —
A chacun d'eux j'avais, selon qu'il est écrit,
Cru sous sa forme humaine immoler l'Antechrist;
Mais je vois aujourd'hui que Sion triomphante
Frappe enfin dans Cromwell ce fatal sycophante,
Et, des marches d'un trône encor mal affermi,
Le replonge au Tophet d'où Satan l'a vomi.
Quel jour! — Quel Goliath, l'effroi de l'Angleterre,

A jeter de son haut la face contre terre!

SYNDERCOMB.

Quel beau coup de poignard à donner!

PRIDE.

Quel honneur
Pour ceux qui combattront les combats du Seigneur!

JOYCE, *montrant le trône.*

Que son sang, sur la pourpre où l'attend notre piége,
Va couler à grands flots!

A ces paroles de Joyce, Barebone, qui jusqu'alors a tout écouté en silence, tressaille comme agité d'une inquiétude subite.

BAREBONE, *se frappant le front, à part.*

Au fait, à quoi pensé-je?
C'est qu'ils vont me tacher mon trône avec leur sang!
Qu'en faire après? — L'étoffe y perdra vingt pour cent.

Haut, après un instant de recueillement.

Vos discours pour mon âme ont la douceur de l'ambre
De la communauté je suis le dernier membre,
Frères; mais écoutez : — Aux saints textes soumis,
Vous voulez poignarder Cromwell. — Est-ce permis?
Rappelez-vous Malchus, dont l'oreille coupée
De Pierre par Jésus fit maudire l'épée.
N'est-il pas interdit, au nom du Tout-Puissant,
De frapper par le fer et de verser le sang?
Sur ce point dans vos cœurs s'il reste quelques ombres,
Ouvrez, chapitre neuf, la GENÈSE; et les NOMBRES,
Chapitre trente-cinq.

Explosion de surprise et d'indignation parmi les têtes-rondes.

JOYCE.

Comment! qui parle ainsi?

LUDLOW.

Qui vous a, Barebone, à ce point radouci?

GARLAND.

Vous voulez épargner l'Antechrist?

BAREBONE, *balbutiant.*

Au contraire...
Je ne dis pas cela...

SYNDERCOMB.

Seriez-vous un faux frère?

HARRISON.

Sommes-nous des brigands qu'on doive condamner?
Des assassins?

OVERTON.

Tuer n'est pas assassiner.
Devant l'autel où brille une flamme épurée,
Le bouc impur se change en victime sacrée,
Et le boucher devient un sacrificateur.
Samuel tue Agag, et nous le Protecteur.
Du peuple et du Très-Haut nous sommes les ministres.

JOYCE, *à Barebone.*

Monsieur, je n'attendais de vos regards sinistres
Rien de bon,—vous vouliez sauver Cromwell...—Voilà!

BAREBONE.

Barebone, grand Dieu, protéger Attila!

SYNDERCOMB, *jetant un regard indigné sur Barebone.*

C'est un Phérézéen, ou pour le moins un Guèbre!

GARLAND.

D'où lui vient pour Cromwell cette pitié funèbre?

BAREBONE.

Mais répandre son sang, c'est violer la loi!

SYNDERCOMB, *lui frappant sur l'épaule.*

Faut-il pas teindre enfin la pourpre de ce roi?

PRIDE.

Barebone est fou!

WILDMAN.

Frère, est-ce que tu recules?

LUDLOW, *hochant la tête.*

Il est des trahisons qu'on habille en scrupules!

BAREBONE, *effrayé.*

Vous penseriez!

SYNDERCOMB, *furieux, à Barebone.*

Silence!

GARLAND, *à Barebone.*

As-tu bu par hasard
De l'eau de la mer Morte?

HARRISON.

Il soutient Balthazar!

OVERTON.

Seriez-vous un Achan venu dans nos vallées
Pour troubler le repos des tribus désolées?

PRIDE.

Je ne reconnais pas Barebone! — Un démon
Aurait-il pris ses traits pour secourir Ammon?

GARLAND.

C'est cela! — cette nuit j'ai fait un mauvais rêve.

SYNDERCOMB, *tirant sa dague.*

Soumettons sa magie à l'épreuve du glaive.

En voyant briller le fer, Barebone, qui n'a pu jusque-là se faire entendre, crie avec un nouvel effort.

BAREBONE.

Mais écoutez-moi!

LAMBERT.

Parle.

BAREBONE, *effrayé.*

Amis, je ne veux pas
Sauver l'Aod anglais d'un trop juste trépas;
Mais on peut le tuer, sans faire un sacrilége.
L'assommer, l'étrangler, l'empoisonner,... que sais-je?

SYNDERCOMB, *remettant son poignard dans le fourreau.*

A la bonne heure!

GARLAND, *serrant la main de Barebone.*

Allons, j'avais mal entendu.

WILDMAN, *à Barebone.*

A de bons sentiments j'aime à te voir rendu.

OVERTON, *à Barebone.*

Quoique le sang versé soit une faute énorme,
Nous n'avons pas le temps de le tuer en forme.

BAREBONE, *cédant de mauvaise grâce.*

Soit!... comme il vous plaira, poignardez le maudit.

A part.

C'est terrible pourtant!

GARLAND.

Le sabre de Judith
Est frère des couteaux qui vont frapper sa tête.
Dans l'arsenal du ciel leur place est déjà prête.

HARRISON.

Mes frères, rendons grâce au seigneur Dieu! — C'est lui
Qui des vils Cavaliers nous épargne l'appui.
Leur aide eût souillé l'œuvre et flétri notre gloire.
Mais Dieu, qui pour nous seuls réserve la victoire,
D'Ormond et d'Olivier confondant les desseins,
Jette Ormond à Cromwell, donne Cromwell aux saints!

TOUS, *agitant leurs poignards.*
Le Seigneur soit béni !

LAMBERT.
Messieurs, l'heure s'écoule.
Le peuple à Westminster va se porter en foule : —
Si l'on nous surprenait ?

OVERTON, *bas à Joyce.*
Lambert a toujours peur !

LAMBERT.
Ne nous endormons pas dans un espoir trompeur.
Qu'arrêtons-nous, messieurs ? Hâtons-nous de conclure.

SYNDERCOMB.
Il faut frapper Cromwell au défaut de l'armure ;
Voilà tout.

LAMBERT.
Mais où ? — quand ? — et comment ?

OVERTON.
Écoutez.
Au rang des spectateurs ou des acteurs postés,
Soyons tous attentifs à la cérémonie,
Et sans cesse à nos mains tenons la dague unie.
D'abord nous entendrons parler force rhéteurs ;
Harangues d'aldermen et de prédicateurs ;
Puis Cromwell recevra, sur son trône éphémère,
La pourpre de Warwick, le glaive du lord-maire,
Les sceaux de Whitelocke, et, pour l'enfreindre encor,
De Thomas Widdrington la Bible aux fermoirs d'or ;
Enfin, c'est de Lambert qu'il prendra la couronne.
C'est l'instant décisif. Qu'alors on l'environne ;
Et dès que sur son front luira l'impur cimier,
Frappons !

TOUS.
Amen !

LAMBERT.
Mais qui frappera le premier ?

SYNDERCOMB.
Moi !

PRIDE.
Moi !

WILDMAN.
Moi !

OVERTON.
Cet honneur m'est dû.

GARLAND.
Je le réclame !
Pour ne pas manquer Noll, j'ai béni cette lame.

HARRISON.
J'entamerai ! — Ma dague au vieil empoisonneur
Doit un coup pour chacun des cent noms du Seigneur ;
Et depuis quinze jours, mon bras, je puis le dire,
S'exerce à bien frapper sur un Cromwell de cire.

LUDLOW.
La gloire d'un tel coup est grande ; et je conçoi
Que chacun d'entre nous la veuille ici pour soi.
Moi-même, si jamais ma prière constante
Sollicita du ciel quelque grâce éclatante,
C'est l'honneur d'immoler Cromwell à moi tout seul.
Je voulais que mes fils dissent de leur aïeul :
« Des Stuarts, de Cromwell il vainquit le génie ;
» Et Ludlow a deux fois tué la tyrannie ! »
Mais ce même Ludlow, dévoué citoyen,
Fait passer le bonheur du peuple avant le sien. —
Lambert est parmi nous le plus haut par le grade.
Porteur de la couronne, il sera sur l'estrade
Le mieux placé de tous pour frapper sûrement.

LAMBERT, *alarmé, à part.*
Que veut-il dire ?

LUDLOW, *continuant.*
Il sied qu'en un pareil moment,
A l'intérêt public chacun se sacrifie.
Imitez-moi. — Ludlow abandonne et confie
L'honneur du premier coup au général Lambert !

LAMBERT, *à part.*
Hé, qui le lui demande ? Il me tue ! il me perd !

PRIDE.
Soit : je cède aux raisons de Ludlow.

SYNDERCOMB.
Je m'immole.
A Lambert.
Vous frapperez !

LAMBERT, *balbutiant.*
Messieurs,... tant d'honneur me console
Dans mes afflictions....
A part.
Quel embarras affreux !...

WILDMAN, *à Lambert.*
Vous abattrez Cromwell ! que vous êtes heureux !

GARLAND.
Vous allez sur Satan monter comme l'archange !

LAMBERT, *troublé.*
Frères, je suis confus...

OVERTON, *bas à Joyce.*
Voyez donc comme il change !

JOYCE, *bas à Overton.*
Lâche !

LAMBERT, *continuant.*
Je suis ravi....
A part.
Je suis désespéré !
Que faire ? Ah ! ce Ludlow ! —
Haut.
D'un tel choix honoré,
Je ne puis dire assez ma joie....

OVERTON, *bas à Joyce.*
Il en est pâle !

LAMBERT, *poursuivant.*
Mais....

GARLAND, *à Lambert.*
Que le Dieu des forts par vos mains se signale !

SYNDERCOMB, *à Lambert.*
Votre rôle sera facile autant que beau.
Il monte sur l'estrade et désigne le fauteuil.
Là s'assoira Cromwell, ou plutôt ce Nabo,
Car Cromwell et Nabo n'ont jamais fait qu'un diable ! —
Il fait un pas, et indique la place que Lambert doit occuper sur le trône.
Vous vous tiendrez ici. —

LAMBERT, *à part.*
C'est irrémédiable !

SYNDERCOMB, *continuant sa démonstration.*
Et vous pourrez sans peine, écartant son manteau,
En donnant la couronne enfoncer le couteau.
Je vous envie.

LAMBERT, *à Syndercomb.*
Ami, je vous cède en bon frère
L'honneur de frapper.

LUDLOW, *vivement à Lambert.*

Non, vous êtes nécessaire.
Vous seul avez un poste à bien porter le coup;
En charger Syndercomb, ce serait risquer tout.

LAMBERT, *insistant.*

Mais je suis le moins digne...

OVERTON.

Hé quoi! Lambert hésite!

LAMBERT, *à part.*

Allons!

Haut.

Je frapperai.

TOUS, *agitant leurs poignards.*

Meure l'Amalécite!
Meure Olivier Cromwell!

BAREBONE, *d'un air suppliant.*

De grâce, écoutez-moi,
Frères; en délivrant Israël d'un faux roi,
En poignardant Cromwell, — ne gâtez pas ce trône!
Ce velours est fort cher, et vaut dix piastres l'aune.

A ces paroles de Barebone, tous les puritains reculent en lui jetant des regards scandalisés. — Barebone poursuit sans y prendre garde.

Ayez soin en frappant d'épargner ces rideaux!
Faites, si vous pouvez, qu'il tombe sur le dos;
De sorte que le sang de ce Moloch visible
Sur mes tapis d'Alep coule le moins possible.

Nouvelle explosion d'indignation parmi les conjurés.

SYNDERCOMB, *regardant Barebone de travers.*

Quel est ce publicain?

PRIDE.

Quoi! Barebone encor!

GARLAND.

Je crois ouïr parler Nabuchodonosor.

WILDMAN, *à Barebone.*

As-tu du mauvais riche appris la parabole?

LUDLOW.

Quand nous donnons nos jours, vous comptez votre obole!

OVERTON, *riant.*

C'est bien cela. — Monsieur, tapissier de Cromwell,
Pour sauver son velours faisant parler le ciel,
Sous la garde de Dieu mettait sa marchandise!

GARLAND.

Mêler de tels objets, s'il faut que je le dise,
C'est de la foudre oisive appeler les éclats!

WILDMAN.

C'est un abominable érastianisme!

BAREBONE, *à part.*

Hélas!
Au fond, c'est bien le mot! —

Haut.

Souffrez que je m'explique.
Est-on rebelle à Dieu, traître à la république,
Pour ne pas dédaigner les biens qu'en sa bonté
Dieu donne à l'homme, un jour sur la terre jeté,
Les consolations à la chair accordées?

Montrant le trône.

De sa base à son dais ce trône a dix coudées.
Ne puis-je regretter ce riche ameublement?
Tout ce que je possède est ici.

HARRISON, *jetant des yeux avides sur les splendides décorations que désigne Barebone.*

Mais, vraiment,
C'est fort beau! — Comment donc! Je n'y prenais pas [garde!
Ces glands sont d'or, — d'or pur! Tiens, Syndercomb, [regarde!
A lui seul, ce fauteuil, de brocard revêtu,
Vaut mille jacobus.

BAREBONE.

Pour le moins!

HARRISON, *à Syndercomb.*

Qu'en dis-tu?

SYNDERCOMB, *dévorant le fauteuil du regard.*

Quel butin!

BAREBONE, *tressaillant.*

Qu'a-t-il dit?

SYNDERCOMB, *aux autres conjurés.*

Le Dieu qui nous seconde,
Frères! donne à ses saints tous les biens de ce monde.
Ceci nous appartient. Cromwell mort sous nos coups,
Nous pourrons partager sa dépouille entre nous.

BAREBONE.

Non pas! — Ciel! mon drap d'or, mes courtines, ma soie!

SYNDERCOMB.

Des aigles du Liban le veau d'or est la proie!

BAREBONE.

Des aigles! dis plutôt des corbeaux! — Tu voudrais?...

OVERTON, *les séparant.*

Messieurs, frappons d'abord : nous règlerons après!

TOUS.

Amen! —

BAREBONE, *à part.*

Damnation! — Mais ce sont des pirates!
Le pillage est leur but! Forbans! âmes ingrates!
Que faire? — Ils me rendraient infidèle à Sion! —
Se partager entr'eux mon bien! — Damnation!

Barebone se retire du milieu des conjurés et semble livré à d'amères réflexions.

OVERTON, *aux têtes-rondes qui font groupe autour de lui.*

Frères! — En attendant qu'Israël, sur son trône,
Attaque corps à corps le roi de Babylone,
Et lève par nos mains contre Olivier-Premier
L'étendard, où revit la Harpe et le Palmier;
Six de nous prendront poste à la salle des Gardes.

TOUS.

Bien!

OVERTON, *continuant.*

Cachant leurs poignards devant les hallebardes,
Douze se grouperont aux degrés du perron.
Où Richard à Norfolk attacha l'éperon;
Quatre aux Aides, et quatre à la cour des Tutelles.
Les autres, dispersés dans toutes les chapelles
Des vieux Plantagenets, des Stuarts, des Tudors,
Gardant les escaliers, barrant les corridors,
Et, soit qu'Olivier gagne ou perde l'avantage,
Pouvant ou lui fermer ou nous ouvrir passage,
Devront, par leurs discours nourrir l'embrasement
Qui dans la foule en deuil couvera sourdement,
Et des saintes tribus attisant la colère,
Hâter l'éruption du volcan populaire!

TOUS, *excepté Barebone, agitant leurs poignards.*

Qu'il dévore Abiron! Qu'il consume Dathan!

GARLAND.

Il se jette à genoux au milieu du cercle des Puritains, et s'écrie en levant sa dague vers le ciel.

O Dieu, qui fis l'atôme et le léviathan,

Seconde en ta bonté notre sainte entreprise.
Fais, pour manifester ton pouvoir qu'on méprise,
Que du sein de Cromwell ce fer sorte fumant.
Guide nos coups, Dieu bon! Dieu sauveur! Dieu clément!
Qu'ainsi tes ennemis soient livrés au carnage.
Puisque nous te rendons ce pieux témoignage,
Dans nos mains, sur nos fronts, fais resplendir, ô Dieu,
Tes glaives flamboyants et tes langues de feu!

Il se relève, et les Puritains, quelque temps inclinés, semblent prier avec lui.

BAREBONE, *à part.*

L'abomination habite en leur pensée.
— Se partager mon bien! —

LAMBERT.

Messieurs, l'heure est passée.
Sortons.

A part.

Comment frapper ce coup? —

LUDLOW.

Ne parlons plus,
Frappons! — que le maudit compte avec les élus!

Tous les conjurés, excepté Barebone, sortent avec la même gravité processionnelle qui a marqué leur entrée. Au moment où Lambert est sur le point de franchir le seuil de la salle, Overton le retient par le bras.

## SCÈNE V.

LAMBERT, OVERTON, BAREBONE.

Pendant toute la scène, Barebone, qui parait méditer douloureusement, est dérobé aux regards de ses deux compagnons par l'estrade du trône.

OVERTON.

Mylord général?

LAMBERT.

Quoi?

OVERTON.

De grâce, un mot.

LAMBERT.

J'écoute.

Tous deux reviennent sur le devant de la scène et restent un moment en présence, Lambert dans le silence de l'attente, Overton comme ne sachant de quel côté faire explosion.

OVERTON.

Avez-vous la main sûre?

LAMBERT.

En doutez-vous?

OVERTON.

J'en doute.

LAMBERT, *avec hauteur.*

Comment!

OVERTON.

Écoutez-moi : — Pour jeter bas Cromwell,
On fie à votre bras le glaive d'Israël,
C'est vous qu'on a choisi pour déchirer la trame,
Et pour trancher le nœud de ce terrible drame.
Or, vous n'avez reçu que d'un cœur effrayé
Cet honneur, qu'Overton de son sang eût payé.
Vous eussiez bien voulu qu'on vous fît votre tâche;
Je vous connais à fond! — Ambitieux et lâche.

Lambert fait un geste d'indignation. Overton l'arrête.

Laissez-moi dire! — Ici je laisse de côté
Vos plans, couverts d'un masque assez mal ajusté.
Je ne vous dirai point que mon œil vous pénètre,
Que je sens, quoiqu'au fait il semble encore à naître,
Dans le complot commun sourdre votre complot;
Vous comptez par nos mains, mylord, vous mettre à flot.
Vous pensez, c'est ainsi que votre orgueil calcule,
Qu'on remplace un géant par un nain ridicule.
Vous voulez de Cromwell simplement hériter,
Et son fardeau n'a rien qui vous fasse hésiter.
Pourtant, mylord, la charge est pour vous un peu forte :
Je vois la main qui prend, et non le bras qui porte.
Mais rien de plus naïf que ces arrangements
Où vous faites le sort à vos contentements.
Vous vous flattez qu'en tout le peuple vous seconde,
Comme s'il se voyait, dans l'histoire du monde,
Quand sur de libres fronts un joug s'appesantit,
Qu'un tyran soit moins lourd pour être plus petit!

LAMBERT, *furieux.*

Colonel Overton! cette injure...

OVERTON.

A votre aise,
Je vous en répondrai. — Pour l'instant, qu'il vous plaise
Entendre par ma voix la rude vérité.
Vous n'êtes pas encor roi, pour être flatté! —
Or, sans plus m'occuper de vos rêves d'empire,
Voici ce que l'esprit m'inspirait de vous dire : —
Vous avez à frapper un coup dont vous tremblez;
Parmi les spectateurs, en ce lieu rassemblés,
Je serai près de vous. — Si votre main balance,
Si, de Cromwell-Premier châtiant l'insolence,
Dès qu'il aura porté la couronne à son front,
Vous ne le poignardez, — moi, je serai plus prompt!
Regardez ce couteau! —

Il montre sa dague à Lambert.

Ce fer, à défaut d'autre,
Pour aller à son cœur, passera par le vôtre. —

Lambert recule comme frappé de stupeur et de colère.

Maintenant, je vous laisse entre deux lâchetés.
Choisissez! —

Il sort.

## SCÈNE VI.

LAMBERT, BAREBONE, *toujours dans le coin du théâtre.*

LAMBERT, *tremblant de rage et suivant Overton jusqu'à la grande porte.*

Vous osez! Insolent! — Écoutez!...
Il sort! — Et sur son front une rougeur brûlante
Accuse cette main, à le punir trop lente!
Il sort! — M'a-t-il, le traître, assez humilié?
A quels fous furieux mes projets m'ont lié!
Hélas! quel est mon sort, depuis que je conspire?
Sans cesse rejeté loin du but où j'aspire,
Menacé de tout perdre à l'heure où nous vaincrons,
Et dans mille périls poussé par mille affronts! —
Foulé par le tyran, froissé par les esclaves! —
Reculer? dans l'abîme! — Avancer? sur des laves! —
Overton, ou Cromwell! — ou victime, ou bourreau! —
Quoi! tirer contre moi le glaive du fourreau! —
Mais c'est qu'il le ferait! Je l'en connais capable. —

Il faudra bien frapper ! —

BAREBONE, *sans être entendu ni vu de Lambert.*

Cette engeance coupable
Me pillerait !

LAMBERT, *rêveur.*

Frapper Cromwell parmi les siens !
Devant ses gardes ! — Lui, qui m'a comblé de biens !
C'est une ingratitude !... — Et puis, si je le manque ?...

BAREBONE, *pensif.*

Piller un capital à fonder une banque !

LAMBERT.

— Fatale ambition ! Tu m'as conduit trop haut !
Mon pied cherchait le trône et trébuche au billot ! —

Il se promène, vivement agité, et jette un coup d'œil hors de Westminster.

On vient : sortons. — La foule est déjà réunie.
Allons nous habiller pour la cérémonie.

Il sort.

BAREBONE.

Faux frères ! de mes biens vous êtes donc jaloux ! —
Malheur à vous ! Malheur à moi ! Malheur à tous !

Il sort.

## SCÈNE VII.

TRICK, GIRAFF, ELESPURU, *ensuite* GRAMADOCH.

Les trois fous arrivent dans la grande salle par la porte principale, et jettent un regard de travers à Barebone qui sort.

TRICK.

Barebone !

GIRAFF.

Il n'a pas l'air gai.

ELESPURU.

Sot fanatique !

TRICK.

Samuel de comptoir ! Jérémie en boutique !

ELESPURU.

C'est lui qui pour Cromwell a fourni tout ceci.

TRICK.

Il le vole.

GIRAFF.

Il fait mieux : il l'assassine !

TRICK.

Ainsi !
Sa soif de sang et d'or sur Noll est assouvie ;
Il veut lui prendre ensemble et la bourse et la vie.

ELESPURU.

Que nous importe ?

GIRAFF.

Allons : où nous placerons-nous ?

TRICK, *montrant une loge étroite derrière le trône dans une travée.*

A cette tribune.

ELESPURU.

Oui. Nous y tiendrons bien tous.

Les trois bouffons passent sous les tapisseries et reparaissent un moment après dans la tribune.

TRICK.

On est fort bien ici.

GIRAFF.

Nous verrons à merveille.

ELESPURU, *s'étendant sur un coussin et bâillant.*

Bonne place à dormir sur l'une et l'autre oreille !
J'en aurais besoin ! — Trick ! nous avons été sots
De veiller cette nuit sous d'humides berceaux,
Et de suivre en plein air ce drame scène à scène,
Au risque d'attraper rhume et goutte sereine !

TRICK.

Cromwell nous dédommage à son couronnement.
Gramadoch nous promet un rare dénoûment !

GIRAFF.

Gramadoch ! — Nous l'allons voir, dans toute sa gloire
De porte-queue, armé de la verge d'ivoire !

ELESPURU.

Gloire ! à votre aise, amis ! — Je ne voudrais pas, moi,
Moi, vil bouffon, porter la queue à Cromwell roi !
Quelle honte ! devant la ville et la banlieue,
Être ainsi vu, tirant le diable par la queue !

TRICK.

Il chante.

Pour moi, je ne puis le nier,
J'aime fort Olivier dernier,
Et Gramadoch, fou philosophe,
Aux deux bouts de la même étoffe.
Rien de plus drôle en bonne foi,
Dans la grave cérémonie,
Que voir la folie au génie
Tenir par un manteau de roi !

GIRAFF.

Pour peu que Gramadoch garde un air de noblesse,
Il aura l'air d'un fou qui mène un sage en lesse.

ELESPURU.

Le fou sera devant !

TRICK.

Mais pourquoi donc, enfin,
Cromwell fait-il porter sa queue ?

ELESPURU.

Hé ! Trick est fin !
C'est afin d'empêcher que la robe royale
Ne traîne dans la boue, en balayant la salle.

TRICK.

Je comprends : le motif me semble naturel.
Mais qui l'empêchera de traîner sur Cromwell ?

GIRAFF.

Ormond l'eût fait !

ELESPURU.

Oui, mais Cromwell l'envoie au diable,
Pieds nus, la corde au cou, faire amende honorable.

GIRAFF.

Pauvre homme ! est-il déjà pendu ?

TRICK.

Non.

GIRAFF.

Ah ! tant mieux.
Quand nous aurons ici clos ce drame ennuyeux,
Nous sortirons peut-être à temps pour le voir pendre.
Il faut bien rire un peu !

TRICK.

Messires, à tout prendre,
Nous pourrions bien, je crois, trouver à rire ici.
La mort à Westminster jouera son rôle aussi !

Si j'ai bons yeux, Cromwell marche droit à sa perte.
Sa fortune indignée à la fin le déserte,
Je viens de parcourir Londres dans tous les sens.
Partout, le deuil au front, s'abordent les passants.
J'ai vu dans Templebar, au Strand, à Gate-House,
Rugir au nom de roi la milice jalouse.
Contre Olivier, dans l'ombre échangeant leurs signaux,
Les partis ont déjà renoué leurs anneaux.
Tout menace.

ELESPURU.

Et le peuple?

TRICK.

Il regarde : — il ressemble
Au léopard, qui voit deux loups lutter ensemble.
Il attend, et les laisse en paix se déchirer,
Content que le vaincu lui reste à dévorer.
Bref : — la mine est creusée, et si je ne me flatte,
Sous les pieds d'Olivier, c'est ici qu'elle éclate!

GIRAFF, *joyeux*.

Quel bruit vont faire ensemble et les fous et les saints!
Ils choqueront le glaive et nous battrons des mains!

ELESPURU.

Il chante.

Prends garde, Olivier, mon maître!
C'est par les démons peut-être
Que ce trône fut bâti.
La mort en dressa l'estrade :
Il peut en lit de parade
Être soudain converti.
Sur ce fatal édifice
Plane un secret maléfice :
Ton étoile aura menti.
Autour de ce palais sombre,
Des sorcières ont dans l'ombre
Dit leur magique alphabet.
Sous ce dais plein de paillettes,
On trouverait des squelettes,
Si cette pourpre tombait;
Et sur ces degrés perfides,
Ce tapis aux plis splendides
Cache à tes pas régicides
Une échelle de gibet!

TRICK ET GIRAFF, *applaudissant*.

C'est charmant!

TRICK.

A propos, messires! une idée :

Elespuru et Giraff se rapprochent de Trick dans l'attitude de l'attention.

Pendant que Gramadoch, plus haut d'une coudée,
Soutiendra gravement la robe de Cromwell,
Sous l'œil du Parlement, au moment solennel,
A la barbe des clercs, surchargés de leurs masses,
Il faut le faire rire, à force de grimaces?

ELESPURU, *battant des mains*.

Bien trouvé!

GIRAFF, *gambadant*.

Bon! —

On entend une voix chanter au dehors.

C'est surtout quand la dame abbesse
Baisse
Les yeux, que son regard charmant
Ment.

Son cœur brûle en vain dans l'enceinte
Sainte :
Elle en a fait à Cupidon
Don.

Ce ne sont pas reliques froides,
Roides,
Que l'abbesse de ce couvent
Vend.

Amour! quand on est chanoinesse,
N'est-ce
Que pour ne savoir que ton nom?
— Non.

Entre Gramadoch.

Mais quoi! c'est lui-même! c'est lui!
Gramadoch qui revient! —

GIRAFF, *à Gramadoch*.

Qui t'amène aujourd'hui
Parmi nous?

TRICK, *à Gramadoch*.

Depuis quand voit-on sur cette terre,
En avant de son maître aller le caudataire?

GRAMADOCH.

Pour faire avec éclat sa cour au nouveau roi,
Le fils de lord Roberts a brigué mon emploi;
Et vu qu'un grand seigneur veut être mon confrère,
Je suis pour aujourd'hui porte-queue honoraire.

ELESPURU.

Le fils d'un lord porter la cape d'Olivier!
Notre honte est sa gloire! Il daigne l'envier!
Laissons-lui donc sa tâche. — Ami, que je t'embrasse! —
Pour l'honneur des bouffons mon orgueil lui rend grâce!

Gramadoch monte dans la tribune, et ses camarades s'empressent autour de lui.

GIRAFF.

A notre gaîté, frère, il manquait ton esprit.

TRICK.

Oui, plus on est de fous, dit l'autre, plus on rit.
J'aime qu'un même abri tous quatre nous rassemble.

ELESPURU.

Ce sont plaisirs des dieux quand nous sommes ensemble
Tous les fous réunis.

GRAMADOCH.

C'est bien ce qui m'en plaît.

Entre Milton.

Voici maître Milton : — Nous sommes au complet.

## SCÈNE VIII.

### LES QUATRE FOUS, MILTON.

MILTON, *accompagné de son guide*.

Il s'avance lentement et se tourne longtemps vers le trône comme abattu par un sombre désespoir.

Il le faut. — C'en est fait! — Buvons tout le calice;
Sans en perdre un tourment acceptons le supplice;
Voyons faire ce roi! — Le théâtre est dressé. —
Il sera donc, avant que ce jour ait passé,
Descendu dans la tombe ou tombé sur un trône!

TRICK, *bas, à Gramadoch*.

Le chantre de Satan tourne assez bien un prône.

MILTON, *poursuivant.*

Ah! qu'il meure ou qu'il règne, oui, dans ce jour de deuil,
C'est là que de Cromwell va s'ouvrir le cercueil.
Hélas! à Cromwell roi, Cromwell héros s'immole,
Et pour le diadème il quitte l'auréole.
Des plus sublimes fronts ô rare abaissement!
Cromwell veut être prince! — Il donne avidement
Sa gloire pour un rang et son nom pour un titre!

GRAMADOCH, *bas, à Trick.*

Il ne prêche point mal, pour n'avoir pas de mitre!

MILTON, *continuant.*

Qu'il m'est dur de haïr cet archange-mortel
Dont j'eusse écrit le nom aux pierres d'un autel!
Comme il nous a bercés d'une erreur décevante,
L'homme en qui j'adorais la vérité vivante!
Ah! pour jamais ici je viens te dire adieu,
Roi fatal, révolté contre le peuple et Dieu!
Prends donc la royauté de César et de Guise:
La couronne se dore et le poignard s'aiguise.

*Il se retire dans un coin du théâtre, au côté opposé à la loge des fous, et demeure immobile.*

## SCÈNE IX.

LES MÊMES; PEUPLE, *puis* WILLIS, *puis* OVERTON, SYNDERCOMB ET LES CONJURÉS PURITAINS.

*Entre un groupe de gens du peuple, hommes, femmes, vieillards, en habits puritains: tous semblent appartenir à diverses professions. On distingue au milieu d'eux un vieux soldat réformé. — Ils arrivent en tumulte et avec précipitation; les premiers entrés appellent ceux qui les suivent et leur crient:*

Par ici!

MILTON, *à son page.*

Qui vient là?

LE PAGE.

Des gens du peuple.

MILTON, *amèrement.*

Ah oui!
Le peuple! — Toujours simple et toujours ébloui,
Il vient, sur une scène à ses dépens ornée,
Voir par d'autres que lui jouer sa destinée.

UN BOURGEOIS.

Pas de gardes encor!

UN SECOND.

Nous sommes par bonheur
Les premiers.

UN TROISIÈME.

Mettons-nous vite aux places d'honneur!

*Tous se placent près du trône. — Entre sir Richard Willis enveloppé d'un manteau.*

TRICK, *montrant les bourgeois et Willis à ses camarades.*

Voyez ces bons bourgeois et cet homme à l'œil louche;
Dans la commune attente un autre objet le touche.
Ceux-ci viennent pour voir: lui vient pour observer.
C'est Willis l'espion.

GIRAFF.

Pourquoi le réprouver?
Faut-il que de vains mots le sage se repaisse?
Ce sont des curieux de différente espèce;
Voilà tout.

*Entrent Overton et Syndercomb. — Ils viennent se mêler en silence au groupe des spectateurs déjà rassemblés.*

PREMIER BOURGEOIS, *montrant l'estrade à son voisin.*

Ce sera bien beau!

SECOND BOURGEOIS.

Superbe, ami!

TROISIÈME BOURGEOIS.

Olivier ne fait pas les choses à demi.

UNE FEMME.

Ce trône est d'or massif!

UNE AUTRE FEMME.

Ces franges sont parfaites!

UNE TROISIÈME FEMME.

Nous aurons donc des jeux, des spectacles, des fêtes,
Enfin!

UN MARCHAND, *dans la foule.*

Ce Barebone est bien heureux, vraiment.
Ce que c'est qu'avoir eu son frère au Parlement!

PREMIER BOURGEOIS, *au marchand.*

Oui, dans le Croupion il faisait Maigre-Échine.

*Il rit.*

LE MARCHAND, *examinant la tenture d'un pilier.*

C'est qu'il leur vend cela pour étoffe de Chine!
Tapissier de la cour! si tant d'heur m'arrivait,
Dans ma bible, à genoux, je mettrais mon brevet. —
Il doit gagner ici de l'or à pleines tonnes.

DEUXIÈME BOURGEOIS.

Vive Olivier roi!

PREMIÈRE FEMME.

Plus de prêcheurs monotones!
Nous reverrons les bals.

DEUXIÈME BOURGEOIS.

Les courses de chevaux.

TROISIÈME FEMME.

Et les comédiens narguant les grands-prévôts.

DEUXIÈME FEMME.

Et ces Égyptiens, qui s'en venaient par bandes
Au jardin du Mûrier danser des sarabandes.

LE SOLDAT.

*Le vieux soldat, qui jusqu'alors est resté immobile, fait un pas vers les femmes, et s'écrie d'une voix tonnante:*

Taisez-vous, femmes!

*Mouvement de surprise dans le groupe.*

PREMIER BOURGEOIS.

Quoi! c'est un soldat, je crois?

DEUXIÈME BOURGEOIS.

Qu'a-t-il à remontrer aux femmes des bourgeois!

LE SOLDAT, *aux bourgeois.*

Taisez-vous, femmes!

LES BOURGEOIS.

Nous, des femmes?

LE SOLDAT.

Oui, des femmes!
Vous, plus qu'elles encor!

*Montrant les femmes.*

Ce sont de pauvres âmes.
Mais que dire de vous, qui ne les surpassez
Qu'en airs de folle joie et qu'en ris insensés?

OVERTON, *frappant sur l'épaule du soldat.*

Bien! — On vous a sans doute abreuvé d'injustices,
Mon brave? — Comme nous, après de vieux services,
On vous a réformé? privé de votre emploi?

LE SOLDAT.

On fait bien plus encore; on veut régner sur moi!

OVERTON, *à la foule.*
Il a raison, amis! En effet, est-ce l'heure
De rire quand Dieu tonne et quand Israël pleure?
Quand un homme, opprimant ceux qui l'ont protégé,
Vient imposer un trône au peuple surchargé?
Quand tout aigrit les maux que l'Angleterre endure?

PREMIER BOURGEOIS.
C'est bon. — Mais le soldat a la parole dure.

La foule grossit peu à peu. — Entre l'ouvrier Nahum.

OVERTON.
Ah! frères, pardonnez à ce noble martyr
L'accent d'un cœur troublé par les pompes de Tyr;
Laissez-le seul ici mêler sa plainte amère
Aux cris de la patrie, hélas! de notre mère,
Que déchire aujourd'hui l'enfantement d'un roi!

TROISIÈME BOURGEOIS.
Un roi! ce mot me blesse, et je ne sais pourquoi.

DEUXIÈME BOURGEOIS.
Tout ce que je pensais, ce monsieur me l'explique.

NAHUM.
Un roi, c'est un tyran.

DEUXIÈME BOURGEOIS.
Vive la république!

OVERTON.
Et quel roi? ce Cromwell! un fourbe! un oppresseur!
Qu'était-il donc hier?

LE SOLDAT.
Un soldat.

LE MARCHAND.
Un brasseur.

TROISIÈME BOURGEOIS.
Qui nous délivrera de cette fête horrible?

PREMIER BOURGEOIS.
L'eût-on dit de Cromwell? usurper! c'est terrible.

NAHUM.
Il s'ose nommer roi: c'est une impiété.

DEUXIÈME BOURGEOIS.
Un crime.

PREMIER BOURGEOIS.
On a d'ailleurs proscrit la royauté!...

OVERTON.
Vous avez tous des droits à ce trône.

PREMIER BOURGEOIS.
Sans doute:
Pourquoi lui plus que nous?

OVERTON.
L'enfer trace sa route.
Ressusciter les rois et les anciens abus!

NAHUM.
Rendre à Jérusalem son vieux nom de Jebus!

OVERTON.
Nous écraser du poids d'un trône abominable!

PREMIÈRE FEMME.
Dit-on pas qu'il a fait un pacte avec le diable?

DEUXIÈME FEMME.
On conte que la nuit ses yeux semblent ardents.

TROISIÈME FEMME.
On dit que dans la bouche il a trois rangs de dents.

Entrent peu à peu tous les conjurés puritains, excepté Lambert. Ils se serrent la main quand ils se rencontrent, et se mêlent silencieusement à la foule.

NAHUM.
C'est le monstre annoncé par saint Jean.

DEUXIÈME BOURGEOIS.
C'est la bête
De l'Apocalypse.

LE SOLDAT.
Oui.

OVERTON.
Cromwell sur notre tête
Jette les neuf fléaux.

NAHUM.
C'est un Assyrien!

OVERTON.
Oui, nos maux sont au comble enfin.

LE MARCHAND.
Je ne vends rien.

LE SOLDAT.
Sans pain, aller pieds nus et coucher sur la dure!
Nous n'aurons bientôt plus, pour peu que cela dure,
Tandis que Noll pendra son chiffre à ces piliers,
Qu'à faire de nos dents des clous pour nos souliers!

OVERTON.
Nous irons à sa porte attendre ses aumônes!

NAHUM.
Ce qu'il faut à Cromwell, ce ne sont pas des trônes,
C'est le gibet d'Aman, la croix de Barabbas!

SYNDERCOMB.
Mort à Cromwell!

WILLIS, *mêlé à la foule.*
Oui, mort!

MILTON, *tressaillant à la voix de Willis, aux conjurés puritains.*
Messieurs, parlez plus bas.

WILLIS.
Meure l'usurpateur!

LE SOLDAT.
Parlez plus bas! qu'importe?
J'irais lui crier: — Mort! — sur le seuil de sa porte.

NAHUM, *au soldat.*
Les sentences de Dieu se font à haute voix.
Soldat, ta bouche est pure.

LE SOLDAT, *à Nahum.*
Oui, tel que tu me vois,
Pauvre, et comme un limon oublié sur l'arène,
Laissé nu par un flot de la fortune humaine,
Si je puis voir punir cet enfant de Sirah,
Je meurs consolé!

OVERTON, *le tirant à part et lui montrant son poignard.*
Frère, on vous consolera.

Le soldat fait un mouvement de joie et de surprise qu'Overton réprime.

Silence!

Entre un détachement de soldats du régiment de Cromwell, en uniforme rouge, cuirassés, le mousquet et la pertuisane sur l'épaule.

On vient poser la garde; il faut se taire.

Les soldats refoulent des deux côtés de la salle le peuple qui la remplit.

LE CHEF DU DÉTACHEMENT, *à voix haute.*
Place aux Côtes-de-Fer du lion d'Angleterre!

A quelques bourgeois qu'il repousse.

Allons, vous!

UN DES BOURGEOIS, *bas, à l'autre.*
On voit bien à leur air de hauteur
Qu'ils sont du régiment de mylord Protecteur!

Les soldats se forment en haie, du trône jusqu'à la porte.

LE VIEUX SOLDAT, *bas, à Overton en lui montrant l'officier.*
Ces officiers d'Achab ont des pourpoints de soie !
UNE JEUNE SENTINELLE, *le repoussant dans la foule.*
Rangez-vous donc, l'ami !
OVERTON, *bas, au vieux soldat.*
Ha ! comme il vous rudoie !
Les sicaires ont pris les façons du tyran,
Et déjà la recrue insulte au vétéran !
LE SOLDAT, *lui serrant la main.*
Patience !
LE CHEF DU DÉTACHEMENT, *à sa troupe.*
Soldats ! l'Esprit saint nous rassemble.
Pour notre général prions Dieu tous ensemble !
OVERTON, *au chef de la troupe.*
Pour votre général ? dites donc votre roi.
LE CHEF DU DÉTACHEMENT.
Lui, notre roi ! — Qui l'ose insulter ainsi ?
OVERTON.
Moi.
LE CHEF DU DÉTACHEMENT.
Hé bien ! vous mentez.
OVERTON.
Non.
LE CHEF DU DÉTACHEMENT.
Cromwell roi! Dieu l'en garde!
OVERTON.
Il va l'être aujourd'hui.
LE CHEF DU DÉTACHEMENT.
Qui te l'a dit ?
Entre le champion d'Angleterre, armé de toutes pièces, à cheval, et flanqué de quatre hallebardiers qui portent devant lui une bannière aux armes du Protecteur.
OVERTON.
Regarde.

## SCÈNE X.

LES MÊMES ; LE CHAMPION D'ANGLETERRE.

LE VIEUX SOLDAT, *bas, à Overton.*
Voyons quelle parole il va jeter au vent.
LE CHAMPION.
Il se tient à cheval en avant du trône.
Hosannah ! — Je vous parle au nom du Dieu vivant. —
Le très-haut Parlement, ayant par ses prières
Longtemps de l'Esprit saint imploré les lumières,
Pour mettre fin aux maux du peuple et de la foi,
Prend Olivier Cromwell et le proclame roi !
Murmures dans la foule.
TRICK, *bas, à ses camarades, en leur montrant le peuple.*
Voyez donc s'indigner tous ces chanteurs de psaumes.
LE CHAMPION, *poursuivant.*
Or, s'il se trouve à Londre ou dans les trois royaumes,
Un homme, jeune ou vieux, bourgeois ou chevalier,
Qui conteste son droit à mylord Olivier ;
Nous le défions, nous, champion d'Angleterre,
A la dague, à la hache, au sabre, au cimeterre,
Et voulons, l'immolant sans merci ni rançon,
Aux crins de ce cheval pendre son écusson.
Si cet homme est ici, qu'il parle, qu'il se lève ;
Qu'il soutienne son dire à la pointe du glaive ;
Vous tous êtes témoins, que, pur de tout péché,
Je lui jette ce gant, de ma droite arraché !
Le champion jette son gantelet devant le peuple, tire son épée, et l'élève au-dessus de sa tête.
LE PORTE-ÉTENDARD ET LES HALLEBARDIERS DU CHAMPION.
Hosannah !
Silence de stupeur dans le peuple : tous les yeux s'attachent au gantelet.
LE CHAMPION.
Nul ne parle ?
OVERTON, *à part.*
Ah ! faut-il donc se taire ?
MILTON, *d'une voix haute.*
Pourquoi donc un seul gant, Champion d'Angleterre ?
Votre maître aurait dû, si tels sont ses projets,
Jeter autant de gants qu'il se croit de sujets.
Mouvement d'approbation dans la foule.
LE CHAMPION.
Qui parle? cet aveugle !—Éloignez-vous, brave homme.
Les soldats repoussent Milton. — Overton s'approche de l'officier qui commande la garde et l'interroge du regard.
L'OFFICIER, *baissant les yeux d'un air sombre.*
Tout va mal.
OVERTON, *bas, à Syndercomb.*
Tout va bien.
LE CHAMPION, *promenant ses regards sur le peuple.*
Hé bien ! nul ne se nomme ?
OVERTON, *bas, à Milton, en lui serrant la main.*
Nous enverrons Cromwell rejoindre ici son gant !
MILTON, *à part.*
Hélas!
LE CHAMPION.
J'attends !
LE VIEUX SOLDAT, *à part, regardant le champion.*
Faquin ! satellite arrogant !
SYNDERCOMB, *bas, à Overton.*
Je ne sais qui me tient que je ne le châtie.
Il fait un pas vers le gantelet. Overton l'arrête.
OVERTON, *bas, à Syndercomb.*
Soyons prudents !
GRAMADOCH, *bas, à ses camarades, en leur montrant le groupe des conjurés puritains.*
Ces fous vont brouiller la partie.
S'ils relèvent ce gant, adieu le dénoûment.
Il faut les empêcher de tout perdre.
TRICK.
Comment ?
Gramadoch hoche la tête d'un air capable.
LE CHAMPION, *toujours l'épée haute.*
Donc, nul ne me répond ?
GRAMADOCH, *sautant de sa loge dans la salle.*
Si fait, moi !
Surprise dans la foule.
LE CHAMPION, *étonné.*
Tu ramasses
Ce gant ?
GRAMADOCH, *relevant le gantelet.*
Oui.
LE CHAMPION.
Qu'es-tu donc ?
GRAMADOCH.
Un marchand de grimaces,

Comme toi. Notre masque à tous deux est trompeur.
Ma grimace fait rire et la tienne fait peur.
Voilà tout.

LE CHAMPION.

Tu m'as l'air d'un drôle.

GRAMADOCH.

Et toi de même.

LE CHAMPION, *aux hallebardiers.*

C'est un fou.

GRAMADOCH.

Justement. — Par goût et par système.
Oui, je tiens à la cour en qualité de fou,
Tu l'as dit.

VOIX DANS LA FOULE.

L'arlequin expose là son cou. —
— C'est un bouffon de Noll. — La démarche est hardie ! —
— Un vrai fou ! —

MILTON.

Qu'est-ce donc que cette parodie ?

Longs éclats de rire dans la tribune des bouffons.

GRAMADOCH.

Allons ! prenons du champ.

LE CHAMPION.

Malheureux baladin !
Va-t'en, ou je te fais fouetter.

GRAMADOCH.

Quel fier dédain !
Mannequin comme moi, ta grimace est moins gaie ;
Je le répète, ami : Cromwell tous deux nous paye
Pour faire un peu de bruit dans ce concert falot
Où ta voix est la cloche et ma voix le grelot.

LE CHAMPION.

Maraud !

GRAMADOCH.

Sans déroger nous pouvons, il me semble,
Pour ou contre Olivier nous mesurer ensemble :
Je suis son porte-queue, et toi, son porte-voix.

LE CHAMPION, *avec colère.*

Quelle arme choisis-tu ?

GRAMADOCH.

Moi ?

Il dégaine sa latte.

Ce sabre de bois !

Il l'agite d'un air martial.

C'est bien l'arme qu'il faut contre un guerrier de paille.
En garde, capitan ! —

A la foule.

Ha ! bataille ! bataille !

Au Champion.

Voyons si nous ferons un pendant à Dunbar,
Et si ta Durandal vaut mon Excalibar !

A la foule.

Vous, venez voir, —

Montrant Milton.

Soit dit sans fâcher cet aveugle, —
Lutter Falstaff qui chante avec Stentor qui beugle.
Venez voir un bouffon rosser un spadassin.

OVERTON, *bas, à Syndercomb.*

Cette scène m'a l'air préparée à dessein.

GRAMADOCH, *paradant devant le Champion.*

Hé bien, mons champion ? qu'as-tu donc ? tu balances ?
Toi, qui sans les compter voulais rompre des lances !
Je ne veux que te mettre en poudre en deux assauts,
Et tu pourras après ramasser tes morceaux.

LE CHAMPION, *montrant Gramadoch.*

Qu'on arrête ce fou.

Les gardes entourent et saisissent Gramadoch.

GRAMADOCH.

Il se débat en riant dans sa barbe.

Je suis dans mon droit, lâche ! —
Il a peur ! — Je lui fais intenter, s'il me fâche,
Une bonne action de *quare impedit !*

Les bouffons de la tribune l'applaudissent avec des éclats de rire.

LE CHAMPION, *d'une voix solennelle.*

Nul n'ayant contesté, peuple, ce que j'ai dit, —
Qu'un aveugle et qu'un fou, — devant toute la terre,
Je proclame Olivier Cromwell, roi d'Angleterre !

LES SATELLITES DU CHAMPION.

Dieu sauve Olivier roi !

Profond silence dans la troupe et dans la foule.

LE CHAMPION.

Passons.

Il sort lentement avec son cortége.

SYNDERCOMB, *bas, à Overton, en lui montrant Gramadoch qui rit.*

Oui, oui, c'était
Pour amuser le peuple.

OVERTON, *de même, lui montrant le peuple consterné.*

Il menace : il se tait.

## SCÈNE XI.

### LA FOULE.

VOIX DANS LA FOULE.

Le vieux Noll est bien long ! — Quand pensez-vous qu'il sorte
De White-Hall ? — C'est dur d'attendre de la sorte.

Un grand bruit de cloches éclate au dehors ; des coups de canon lointains s'y mêlent à intervalles égaux.

— Silence ! entendez-vous les cloches, le canon ?
— Il sort ! — Passera-t-il par Old Bayley ? — Non, non,
Par Picadily. — Dieu ! voyez donc sur la place
Ce peuple ! — Ils sont bien là : c'est de la populace.
— Que de têtes là-bas ! que de têtes là-haut !
Tout fourmille. — Il n'est pas, quoiqu'il fasse bien chaud,
Une tuile des toits, pas un pavé des rues,
Qui ne soient tout chargés de faces incongrues.
— Je sais là des balcons qui se sont loués cher.
— Pour voir Cromwell ! pour voir un visage de chair !
Ces Babyloniens sont fous. — Dieu me protége !
J'étouffe ! — Attention ! voici que le cortége
Débouche dans la place. — Enfin ! — Ah !...

Mouvement dans la foule : tous les yeux se portent avidement vers la grande porte.

— Dites-moi,
Qui marche en tête ? — C'est le major Skippon. — Quoi !
Skippon ? — Un bon soldat de bonne renommée !
— Il fut à Worcester le premier de l'armée
Qui passa la Severn sur le pont de bateaux.
— Les saints ont ce jour-là bien joué des couteaux !
— Moins bien qu'à White-Hall, le trente janvier ! — L'homme !
Tu dis cela d'un ton qui vaudrait qu'on t'assomme.
Tais-toi. — Je ris. — Tais-toi ! — Rire n'est point parler !
— Si l'on ne m'étouffait, je t'irais étrangler !

— Paix! voici le lord-maire. —

*Entre le lord-maire avec les aldermen, les greffiers de la ville et les sergents de la cité, tous en costume. — Le lord-maire et le corps de la ville s'arrêtent à gauche de la grande porte.*

Admirez dans la file
Pack l'alderman, que Noll, pour honorer la ville,
Fit chevalier avec un bâton de fagot. —
Il se tient sur son rang comme sur un ergot. —
C'est sur sa motion qu'on fait roi ce Pilate.

*Entrent les cours en procession. — Les cours de justice prennent place en haut des gradins au fond de la salle.*

— Ah! les barons des cours en robes d'écarlate.
— Huzza, grand-juge Hale! — Huzza, sergent Wallop!
— Voici des colonels qui passent au galop.
— Quoi! n'a-t-on pas assez des gardes que l'on paye?
Les corporations en robes font la haie.
Noll est un tyran! — Noll est un usurpateur!
Un Titan qui des cieux veut gravir la hauteur!
La force est le seul droit de cet autre Encelade.
Cromwell ne monte pas au trône : il l'escalade.
— Paix, l'échappé d'Oxford! Voyez donc ce pédant!
Parle-t-il pas latin? — Hé, j'ai droit cependant
De maudire Appius sur sa chaise curule...
— Il croit tuer Cromwell avec une férule!

*Un huissier en noir paraît sur le seuil et crie :*

Place au Parlement! place!

*Entre le Parlement sur deux files, précédé de l'orateur devant qui marchent les massiers, les huissiers, les clercs et les sergents de la Chambre. — Mouvement d'attention dans la foule. — Pendant que le Parlement prend place au premier rang des gradins du fond, les entretiens continuent dans le peuple.*

VOIX DANS LA FOULE.

Ah!... — Comment nomme-t-on
L'orateur? — C'est, je crois, sir Thomas Widdrington.
— Un bel homme. — Un Judas. —

OVERTON, *bas, à Wildman.*

Le peuple a ses rancunes.
Voyez : nul n'a crié : « Dieu garde les communes! »

WILDMAN, *bas, à Overton en lui montrant le Parlement.*

Dieu les confonde! Ils sont tous vendus à l'intrus;
Ils adorent Cromwell et Belatucadrus!

TRICK, *promenant ses regards de la loge des fous sur l'assemblée.*

Les cours, les aldermen, — le corps parlementaire, —
Oui, — voilà tous les dieux de la pauvre Angleterre!
Les voilà!

GIRAFF.

Plaisants dieux!

ELESPURU.

Frères, qu'en dites-vous?

GIRAFF.

Ils sont dieux à peu près comme nous sommes fous.

TRICK.

Il me tarde de voir éclater la bourasque
Dans ce grave Olympe.

GIRAFF.

Oui, Trick. Mon esprit fantasque
Préfère au Panthéon le Pandemonium,
Comme toi.

ELESPURU, *leur montrant Gramadoch qui, toujours gardé dans un coin de la salle par quatre hallebardiers, fait mille contorsions.*

Gramadoch nous fait des signes.

GRAMADOCH, *faisant des grimaces à ses camarades.*

Hum!

*Les fous éclatent de rire.*

ELESPURU.

Ouais! sa plaisanterie était un peu bien forte.

TRICK.

Comment sortira-t-il de là?

GIRAFF.

Que nous importe?

ELESPURU.

Au fait, nous avons ri : c'est tout pour le moment.

UN HUISSIER, *au balcon d'une grande tribune richement décorée, en face du trône.*

Mylady Protectrice!

*Tout le corps de ville se lève, se découvre, et fait un profond salut à la Protectrice, qui paraît accompagnée de ses quatre filles parées chacune à leur manière. La Protectrice, mistress Fletwood et lady Cleypole sont en noir, avec parures de jais; lady Falconbridge en grand habit de cour, manteau de brocard d'or, basquine de velours gingembre avec broderie de scorpions de Venise, barbes et couronne de pairesse; Francis en robe de gaze blanche lamée d'argent. La Protectrice répond par une révérence au salut du lord-maire et des aldermen, puis s'assied avec ses filles sur le devant de la tribune; le fond est occupé par leurs femmes.*

TRICK, *aux bouffons.*

Ah! c'est heureux, vraiment,
Que ce visage-là ne prenne pas encore
Le nom de reine.

UN SOLDAT, *à la tribune des bouffons.*

Paix, sires de l'ellébore!

TRICK, *ricanant.*

Parlez-moi d'un guerrier pour bien prêcher la paix.

*Le soldat fait un geste menaçant; Trick s'assied en haussant les épaules. — Au moment où la famille de Cromwell est entrée, un grand mouvement s'est fait dans l'assemblée, et tous les regards sont restés attachés à la grande tribune.*

VOIX DANS LA FOULE.

Quoi! c'est la Protectrice! — Elle a l'air bien épais.
— La fille d'un certain Bourchier. — C'est un beau rêve
Qu'elle fait là! — Monsieur, quelle est cette jeune Ève
A sa droite? — Ici? — Non; là. — C'est lady Francis.
— Sa fille. — Oui. — Le vieux Noll en a donc cinq ou six?
— Non, quatre. Vous voyez. — La plus jeune est charmante.
— Qu'il fait chaud! — Qu'on est mal! — La foule encor [augmente.
— On est ici pressé comme ces fils d'enfer
Dont le nombre égalait le sable de la mer.
— Les oiseaux sont heureux avec leur paire d'ailes. —
On m'écrase! —

*On entend tout à coup près de Westminster un coup de canon dans la place.*

SYNDERCOMB, *bas, au groupe de conjurés.*

Il arrive!

*Second coup de canon. Grande rumeur dans la place au dehors : vif murmure d'attention dans la salle.*

OVERTON, *bas, aux conjurés.*

A vos postes, fidèles!

*Les conjurés s'échelonnent dans la foule. — Les coups de canon se suivent à intervalles égaux. On entend le bruit des fanfares et des acclamations. Le corps de ville sort pour aller au-devant du Protecteur.*

VOIX DANS LA FOULE.

— Ah! le voilà! — C'est lui! — Voyons! — Lui-même! —
— L'Achan des nations! — Pharaon Nechao! [Ah! — Oh!
— Il est seul en carrosse. — Il regarde à sa montre.
— Le maire et les shérifs marchent à sa rencontre.
— Monsieur, vous qui voyez, comment est-il vêtu?
— En velours noir. — Voisin, votre coude est pointu.

— Le maire l'aborde. — Ah !... — La voiture s'arrête.
— On le harangue. — Il fait un signe de la tête.
— On lui donne un placet qu'il passe à lord Broghill.
— Le maire parle encor. — Toujours ! — Finira-t-il ?
Il est presque à genoux. — Eunuque d'Holopherne !
Il harangue toujours n'importe qui gouverne.
— Le Protecteur réplique... Écoutez ! — Écoutons !
— Dérision ! le loup sermonne les moutons. —
Noll avait à Dunbar la barbe un peu plus sale.
— Il descend... — Où va-t-il ? — Prier Dieu dans la salle
De la Chancellerie. — Il va prier l'enfer !
— Comme il marche entouré de ses Côtes-de-Fer !
— Vaine précaution ! sa garde est mécontente
De garder un roi... — Chut ! — Allons ! nouvelle attente !
— Comment le trouvez-vous ? — Il est sombre. — Il est gai.
— Pesant... — Majestueux... — Vieilli... — Non, fatigué.
— Le soleil le gênait. — Je crois qu'il a la goutte.
— Traîné par huit chevaux, ce monstre me dégoûte.
C'est porter du fumier dans un char triomphal.
— Voilà qu'il nous revient. Bon ! à Westminster-Hall !
— Voici le porte-épée, et puis le porte-queue.
— Le révérend ministre avec sa cape bleue.
— N'est-ce pas Lockyer ? — Oui. — Les clercs du Palais,
Les sergents de la cour, les pages, les valets. —
— Le lord-maire à cheval précède son carrosse,
L'épée en l'air, nu-tête... — Usurpateur féroce !
Les airs des anciens rois ! — Meure Olivier dernier !
— Laissez-moi voir un peu, seigneur pertuisanier !
— Le voici ! —

Cromwell, entouré de son cortége, paraît sur le seuil de la grande porte. — Long frémissement dans la foule. Toute l'assemblée se lève, et se tient découverte dans l'attitude du respect. — Le Protecteur est tout en velours noir, sans épée et sans manteau. Son cortége forme un cercle étincelant d'or et d'acier à quelque distance derrière lui. Le plus près du Protecteur, en avant, se tient le lord-maire, l'épée haute ; en arrière, lord Carlisle, l'épée haute. — On distingue dans le cortége les généraux Desborough et Fletwood, Thurloë, Stoupe, les secrétaires d'État et les secrétaires particuliers du cabinet, Richard Cromwell, Hannibal Sesthead avec son luxe de brocard d'or, de pages et de chiens danois, une foule de généraux, de colonels, dont les uniformes éclatants et les resplendissantes cuirasses contrastent avec le manteau bleu et l'habit brun du prédicateur Lockyer, mêlé dans leurs rangs. — A droite de la porte, un groupe des grands dignitaires qui doivent figurer dans la cérémonie, portant sur des coussins de velours rouge, lord Warwick, la robe de pourpre ; lord Broghill, le sceptre ; le général Lambert, la couronne ; Whitelocke, les sceaux de l'État ; un alderman pour le lord-maire, l'épée ; un clerc des communes pour l'orateur du Parlement, la Bible.

## SCÈNE XII.

CROMWELL, SA FAMILLE, SON CORTÉGE, LA FOULE.

Au moment où Cromwell se montre sur le seuil de Westminster-Hall, au milieu du bruit du canon qui n'a cessé de tirer durant la scène précédente, des cloches, des fanfares et des roulements de tambours, on distingue les acclamations qui le suivent du dehors.

VOIX, *du dehors.*

Huzza ! Lord-Protecteur d'Angleterre !

OVERTON, *bas à Garland.*

Ces hurleurs sont payés. Mais nous les ferons taire.
C'est ainsi que déjà, quand Noll, à Grocers-Hall,
Fit de Thomas Viner un baronnet féal,
Il fut pour son argent applaudi dans Cheapside.

Cromwell reste un moment arrêté sur le seuil de la porte, et salue à plusieurs reprises le peuple du dehors.

VOIX DANS LA FOULE.

Cromwell ! — C'est là Cromwell ? — ce roi ! — ce régicide !
— Il est fort laid ! — Qu'il est petit pour un héros !
— On l'aurait dit plus grand. — Je le croyais moins gros.
— Qu'avec son grand chapeau cet homme m'embarrasse !
Otez votre chapeau. — Moi ? Depuis quand, de grâce,
Ote-t-on son chapeau, madame, à l'Antechrist ?

Cromwell se retourne vers la foule de l'intérieur. Profond silence.

CROMWELL, *faisant quelques pas.*

Au nom du Père, au nom du Fils et de l'Esprit,
La paix soit avec vous !

Silence dans l'assemblée. Les acclamations continuent dans la place.

LES VOIX, *du dehors.*

Olivier, Dieu vous aide !
— Vive à jamais Cromwell !

Cromwell se retourne encore, et salue le peuple amassé sur la place.

THURLOE, *bas, à Cromwell.*

Tout vous rit, tout vous cède.
Que d'acclamations ! quels élans ! quel beau jour !

CROMWELL, *amèrement, bas à Thurloë.*

Oui ! — Ce peuple innombrable, heureux, ivre d'amour,
Qui de mon haut destin semble un puissant complice,
N'applaudirait pas moins si j'allais au supplice.
Il voit dans mon triomphe un spectacle éclatant,
Il y court, en jouit. Et rien ne lui plaît tant,
Lorsqu'en joyeux transports tu le vois se répandre,
Que me voir couronner, sinon de me voir pendre.
— Bon peuple ! — Vois ici quel silence d'ailleurs !

THURLOE, *bas.*

Ce peuple est travaillé par les saints niveleurs.

Le Parlement, l'Orateur en tête, s'avance sur deux fils vers Cromwell. Il salue profondément le Protecteur, qui ôte et remet son chapeau.

L'ORATEUR DU PARLEMENT, *à Cromwell.*

Mylord ! — Quand Samuel offrait des sacrifices,
Il gardait à Saül l'épaule des génisses,
Pour montrer à ce roi, sous le sacré rideau,
Qu'un peuple pour un homme est un rude fardeau :
D'où Maximilien fut souvent pris à dire
Qu'il est bien malaisé de se faire à l'empire.
On voit peu de mortels, maîtres des factions,
Qui sachent gouverner le pas des nations.
Il roule lourdement, ce grand char où nous sommes,
Que les événements traînent, tout chargé d'hommes ;
Et pour le bien guider dans les âpres chemins,
Il faut un ferme bras et de puissantes mains.
Souvent, marchant la nuit sous un ciel peu propice,
En évitant l'ornière, on tombe au précipice ;
Car ce char, dont la terre entend l'essieu crier,
Ne se dételle pas et ne peut s'enrayer.
Il faut qu'il marche ! Il faut qu'il roule ! Il faut qu'il aille !
Il faut qu'on voie, ardents comme un jour de bataille,
Ruer malgré le fouet, courir malgré le frein,
Les coursiers que Dieu lie à son timon d'airain ;
Et qu'enfin, écrasant rois, peuples, capitales,
Sa roue aveugle passe en ses routes fatales !
Quand on laisse au hasard courir ce char pesant,
Dans sa profonde ornière il coule tant de sang
Que les chiens, s'ils ont soif, sur sa trace l'étanchent.
Le monde alors chancelle et les royaumes penchent.

Aussi quels soins il faut pour choisir le cocher
De ce lourd chariot qu'on tremble à voir marcher!
Il faut qu'un double appel l'ait fait monter au faîte.
Élu par deux pouvoirs, il faut que sur sa tête
Le choix du peuple tombe avec le choix de Dieu;
Que le bandeau s'y joigne à la langue de feu.
Alors il est compté parmi ces mortels rares,
Que les peuples de loin suivent comme des phares.
Mais par de durs travaux ce rang est acheté.
Il faut que son esprit veille de tout côté.
Il ressemble aux soleils, qu'un Dieu seul a pu faire,
Qui roulent, entraînant des mondes dans leur sphère,
Dont les rayons du ciel éclairent les sommets,
Et qui, brillant toujours, ne reposent jamais! —
De tout ce que j'ai dit, ce peuple doit conclure
Qu'un seul bras de l'État peut bien régler l'allure.
On a besoin d'un chef qui s'élève entre tous.
Il faut un homme au monde; et cet homme, c'est vous.

Le Parlement et toute l'assemblée s'inclinent.

Mylord, guidez-nous donc dans toutes nos fortunes,
Et daignez agréer la foi de vos communes.

Profond silence dans la foule.

OVERTON, *bas, à Milton.*

Ses communes!

CROMWELL, *à l'orateur.*

Monsieur, je suis reconnaissant.
Cet empire est prospère, au gré du Tout-Puissant.
En Irlande, malgré les discordes civiles,
La foi marche, à grands pas envahissant les villes.
Sur l'ulcère papiste acharné maintenant,
Par le feu, par le fer, Harry, mon lieutenant,
Extirpe d'une main, cautérise de l'autre.
Armagh brûle. En ses murs Rome n'a plus d'apôtre.
En Écosse, les clans sont rentrés au devoir.
Au dehors, tout va bien. Dunkerque est sans espoir;
Et la vieille Angleterre, à la France alliée,
Tient sous sa large main l'Espagne humiliée.
Notre commerce en Inde a fait d'heureux progrès.
Le Castillan jaloux se consume en regrets;
Dieu montre en nous aidant que notre cause est bonne.
Nous avons fait verser à Madrid, à Lisbonne,
Bien du sang, bien de l'or, pour leurs rébellions.
Blake en notre échiquier vide leurs galions.
J'ai vers la Jamaïque envoyé deux escadres.
L'armée en attendant remplit ses anciens cadres.
Le Toscan se repent : il sera pardonné.
Et lorsqu'autour de nous tout sera terminé,
Nous pourrons à la fin, puisqu'il nous en invite,
Des hordes du sultan sauver le Moscovite. —
Si nous formons un vœu, Dieu l'exauce aussitôt.
Enfin, vous le voyez, nul peuple n'est plus haut.
Vivons donc, assurés dans la faveur céleste.
Mais pour que le Seigneur sur nous se manifeste,
Il faut courber le front et plier les genoux.
Prions, et que l'esprit descende parmi nous.

Cromwell s'agenouille; tout son cortége, le Parlement, le corps de ville, les cours de justice et les soldats s'agenouillent aussi. — Moment de silence et de recueillement, pendant lequel on n'entend que les cloches, le canon, les fanfares et le bruit de la foule au dehors.

SYNDERCOMB, *bas, à Overton et à Garland qui se sont rapprochés du trône.*

Ils sont tous à genoux, le tyran et sa garde;
Les glaives sont baissés. Point d'œil qui nous regarde...
Que ne frappons-nous?

GARLAND, *le repoussant indigné.*

Dieu!

SYNDERCOMB.

Pourquoi si haut crier?

GARLAND.

Le frapper quand il prie!

SYNDERCOMB.

Et que faire?

GARLAND.

Prier.
Prier contre lui. — Trêve aux fureurs meurtrières!
Et laissons Dieu choisir entre les deux prières.

Les conjurés puritains s'inclinent et prient. — Une pause.

CROMWELL, *se relevant.*

Allons!

Toute l'assemblée se relève. — Le comte de Warwick s'avance à pas lents et mesurés vers le Protecteur, met un genou en terre, et lui présente la robe de pourpre bordée d'hermine.

LE COMTE DE WARWICK, *à Cromwell.*

Daignez vêtir cette pourpre, mylord.

Cromwell, aidé de lord Warwick, endosse la robe.

OVERTON, *bas, aux Puritains.*

Amis! amis! Il met son suaire de mort.

GARLAND, *bas.*

Voyez-le maintenant. C'est le fils écarlate
De Tyr prostituée.

WILDMAN, *bas.*

Oh! que la foudre éclate!

Cromwell, vêtu de la robe pourpre dont le jeune lord Roberts, richement paré, soutient la queue, s'avance gravement vers le trône. Le comte de Warwick le précède l'épée haute. Lord Carlisle le suit, la pointe de l'épée baissée vers la terre.

SYNDERCOMB, *à part.*

Quel éclatant cortége il emprunte à l'enfer!
Pourpre, hermine, seigneurs dorés, soldats de fer,
Un trône empanaché qu'un dais altier surmonte,
Des femmes sans pudeur et des hommes sans honte,
Faste, pouvoir, triomphe, il ne lui manque rien.
Il nage dans l'orgueil et dans la joie. Eh bien!
Pour faire évanouir tout cela comme un rêve,
Comme l'ombre d'un char, comme un éclair du glaive,
Que faut-il au Dieu fort? Que faut-il au Seigneur? —

Il serre son poignard sur son sein.

Un peu de fer, aux mains d'un malheureux pécheur.

Cromwell, après avoir traversé lentement la salle au milieu d'un profond silence, arrive au pied du trône et se dispose à y monter. — Les conjurés se glissent en silence dans la foule et cernent l'estrade.

MILTON, *dans la foule, d'une voix éclatante.*

Cromwell, prends garde à toi!

CROMWELL, *se retournant vers le peuple.*

Qui parle?

SYNDERCOMB, *bas, à Garland.*

Dieu confonde
L'aveugle, dont la voix dit gare à tout le monde!

MILTON, *à Cromwell.*

Songe aux ides de mars!

OVERTON, *bas, à Milton.*

Ne dis pas nos secrets!

CROMWELL, *à Milton.*

Milton, expliquez-vous.

MILTON, *à Cromwell.*

MANÉ RACHEL PHARÈS.

Cromwell hausse les épaules et monte sur le trône.

OVERTON, *bas, à Garland.*

Il monte ! Je respire.

GARLAND, *bas.*

Ah ! l'alerte était forte !

Cromwell s'assied sur le trône. Les comtes de Warwick et de Carlisle se placent debout, l'épée nue, derrière son fauteuil ; Thurloë et Stoupe à ses côtés. Le lord-maire, suivi de ses aldermen, s'avance au pied du trône, portant le coussin où est placée l'épée ; il monte quelques degrés, met un genou en terre, et présente l'épée à Cromwell.

LE LORD-MAIRE, *à Cromwell.*

Lord Olivier, ceci qu'entre vos mains j'apporte,
C'est l'Épée. A défaut d'enclume, un peuple entier
Sur le front des tyrans en a forgé l'acier.
La lame a deux tranchants pour qu'on en puisse faire
Le glaive de justice et le glaive de guerre,
Qui, tour à tour terrible au combat, au saint lieu,
Brille aux mains du soldat, flamboie aux mains de Dieu.
L'honorable cité de Londres vous le livre.

Cromwell saisit l'épée, la tire du fourreau, l'élève au-dessus de sa tête, puis la rend au lord-maire qui la remet dans le fourreau et se retire à reculons.

WHITELOCKE, *s'approchant de Cromwell avec le même cérémonial que le lord-maire.*

Mylord, voici les Sceaux.

Cromwell prend les sceaux, puis les rend à Whitelocke qui se retire. L'Orateur du parlement, suivi des officiers des communes, s'avance à son tour portant la bible à fermetures d'or.

L'ORATEUR DU PARLEMENT, *un genou en terre devant Cromwell.*

Mylord, voici le Livre.

Cromwell prend la bible, et l'Orateur se retire avec de profondes révérences. Le général Lambert, pâle et inquiet, s'approche portant la couronne sur un riche coussin de velours cramoisi. — Overton fend la presse et se place près de lui.

LE GÉNÉRAL LAMBERT, *agenouillé sur les degrés de l'estrade de Cromwell.*

Mylord...

OVERTON, *bas, à Lambert.*

C'est moi ! courage !

LAMBERT, *à part.*

Il est à mes côtés !

A Cromwell, en balbutiant.

Recevez la couronne...

OVERTON, *tirant son poignard, bas.*

Et la mort !

Tous les conjurés épars dans la foule mettent à la fois la main sur leurs poignards.

CROMWELL, *comme s'éveillant en sursaut.*

Arrêtez.
Que veut dire ceci ? Pourquoi cette couronne ?
Que veut-on que j'en fasse ? et qui donc me la donne ?
Est-ce un rêve ! Est-ce bien le bandeau que je vois ?
De quel droit me vient-on confondre avec les rois ?
Qui mêle un tel scandale à nos pieuses fêtes ?
Quoi ! leur couronne, à moi qui fais tomber leurs têtes !
S'est-on mépris au but de ces solennités ? —
Mylords, messieurs, Anglais, frères, qui m'écoutez,
Je ne viens point ici ceindre le diadème,
Mais retremper mon titre au sein du peuple même,
Rajeunir mon pouvoir, renouveler mes droits.
L'écarlate sacrée était teinte deux fois.
Cette pourpre est au peuple, et d'une âme loyale,
Je la tiens de lui. — Mais la couronne royale !
Quand l'ai-je demandée ? Et qui dit que j'en veux ?
Je ne donnerais pas un seul de mes cheveux,
De ces cheveux blanchis à servir l'Angleterre,
Pour tous les fleurons d'or des princes de la terre.
Otez cela d'ici ! Remportez, remportez
Ce hochet ridicule entre les vanités !
N'attendez pas qu'aux pieds je foule ces misères.
Qu'ils me connaissent mal, les hommes peu sincères
Qui m'osent affronter jusqu'à me couronner !
J'ai reçu de Dieu plus qu'ils ne peuvent donner,
La grâce inamissible ; et de moi je suis maître.
Une fois fils du ciel, peut-on cesser de l'être !
De nos prospérités l'univers est jaloux.
Que me faut-il de plus que le bonheur de tous ?
Je vous l'ai dit. Ce peuple est le peuple d'élite.
L'Europe de cette île est l'humble satellite
Tout cède à notre étoile ; et l'impie est maudit.
Il semble, à voir cela, que le Seigneur ait dit :
« Angleterre ! grandis, et sois ma fille aînée.
» Entre les nations mes mains t'ont couronnée ;
» Sois donc ma bien-aimée, et marche à mes côtés. »
Il déroule sur nous d'abondantes bontés ;
Chaque jour qui finit, chaque jour qui commence,
Ajoute un anneau d'or à cette chaîne immense,
On croirait que ce Dieu, terrible aux Philistins,
A comme un ouvrier composé nos destins ;
Que son bras, sur un axe indestructible aux âges,
De ce vaste édifice a scellé les rouages,
Œuvre mystérieuse, et dont ses longs efforts
Pour des siècles peut-être ont monté les ressorts.
Ainsi tout va. La roue, à la roue enchaînée,
Mord de sa dent de fer la machine entraînée ;
Les massifs balanciers, les antennes, les poids,
Labyrinthe vivant, se meuvent à la fois.
L'effrayante machine accomplit sans relâche
Sa marche inexorable et sa puissante tâche ;
Et des peuples entiers, pris dans ses mille bras,
Disparaîtraient broyés, s'ils ne se rangeaient pas.
Et j'entraverais Dieu, dont la loi salutaire
Nous fait un sort à part dans le sort de la terre !
J'irais, du peuple élu foulant le droit ancien,
Mettre mon intérêt à la place du sien !
Pilote, j'ouvrirais la voile aux vents contraires !

Hochant la tête.

Non, je ne donne pas cette joie aux faux-frères...
Le vieux navire anglais est toujours roi des flots.
Le colosse est debout. Que sont d'obscurs complots
Contre les hauts destins de la Grande-Bretagne ?
Qu'est-ce qu'un coup de pioche aux flancs d'une montagne ?

Promenant des yeux de lynx autour de lui.

Avis aux malveillants ! on sait tout ce qu'ils font.
Le flot est transparent, si l'abîme est profond.
On voit le fond du piége où rampe leur pensée.
La vipère parfois de son dard s'est blessée ;
Au feu qu'on allumait souvent on se brûla ;
Et les yeux du Seigneur vont courant çà et là. —
Qui du peuple et des rois a signé le divorce ?
Moi. — Croit-on donc me prendre à cette vaine amorce ?
Un diadème ! — Anglais, j'en brisais autrefois.
Sans en avoir porté, j'en connais bien le poids.

Quitter pour une cour, le camp qui m'environne!
Changer mon glaive en sceptre et mon casque en cou-
Allons! suis-je un enfant? Me croit-on né d'hier? [ronne!
Ne sais-je pas que l'or pèse plus que le fer?
M'édifier un trône! Eh! c'est creuser ma tombe.
Cromwell pour y monter sait trop comme on en tombe.
Et d'ailleurs que d'ennuis s'amassent sur ces fronts
Qui se rident sitôt, hérissés de fleurons!
Chacun de ces fleurons cache une ardente épine.
La couronne les tue; un noir souci les mine;
Elle change en tyran le mortel le plus doux,
Et, pesant sur le roi, le fait peser sur tous.
Le peuple les admire; et, s'abdiquant lui-même,
Compte tous les rubis dont luit le diadème;
Mais comme il frémirait pour eux de leur fardeau,
S'il regardait le front et non pas le bandeau.
Eux, leur charge les trouble, et leurs mains souveraines
De l'État chancelant mêlent bientôt les rênes... —
Ah! remportez ce signe exécrable, odieux!
Ce bandeau trop souvent tombe du front aux yeux. —

Larmoyant.

Et qu'en ferais-je, enfin! mal né pour la puissance,
Je suis simple de cœur et vis dans l'innocence.
Si j'ai, la fronde en main, veillé sur le bercail,
Si j'ai devant l'écueil pris place au gouvernail,
J'ai dû me dévouer pour la cause commune.
Mais que n'ai-je vieilli dans mon humble fortune!
Que n'ai-je vu tomber les tyrans aux abois,
A l'ombre de mon chaume et de mon petit bois!
Hélas! j'eusse aimé mieux ces champs où l'on respire,
Le ciel m'en est témoin, que les soins de l'empire;
Et Cromwell eût trouvé plus de charme cent fois
A garder ses moutons qu'à détrôner des rois!

Pleurant.

Que parle-t-on de sceptre? Ah! j'ai manqué ma vie.
Ce morceau de clinquant n'a rien qui me convie.
Ayez pitié de moi, frères; loin d'envier
Votre vieux général, votre vieil Olivier.
Je sens mon bras faiblir, et ma fin est prochaine.
Depuis assez longtemps suis-je pas à la chaîne?
Je suis vieux, je suis las; je demande merci.
N'est-il pas temps qu'enfin je me repose aussi?
Chaque jour j'en appelle à la bonté divine,
Et devant le Seigneur je frappe ma poitrine.
Que je veuille être roi! Si frêle, et tant d'orgueil!
Ce projet, et j'en jure à côté du cercueil,
Il m'est plus étranger, frères, que la lumière
Du soleil — à l'enfant dans le sein de sa mère!
Loin ce nouveau pouvoir à mes vœux présenté!
Je n'en accepte rien, — rien que l'hérédité.
Encor vais-je appeler, pour qu'en mon âme il lise,
Un théologien, lumière de l'Église.
J'en consulterai deux sur ce point, s'il le faut.
De votre liberté je dois compte au Très-Haut,
Et je veux, de sa loi faisant ma loi suprême,
Accomplir ce que dit le psaume cent dixième.

Les acclamations et les applaudissements font irruption de toutes parts. — Peuple et soldats, dont la harangue de Cromwell a peu à peu dissipé l'hostilité, laissent éclater leur enthousiasme. Stupeur dans le Parlement et dans le cortége du Protecteur. Cromwell se redresse et fait un geste d'empire à la foule, qui se tait.

Sur ce, nous prions Dieu, d'un cœur humble et soumis,
Qu'il vous ait en sa sainte et digne garde, amis.
Nous vous avons montré notre âme tout entière,
Vous demandant pardon, pour dernière prière,
D'avoir, un jour si chaud, fait un discours si long.

Il se rassied. — Les transports et les acclamations du peuple éclatent de nouveau avec fureur. Les conjurés puritains déconcertés gardent un sombre silence et jettent leurs poignards.

OVERTON, *bas, à Garland.*

Il mourra dans son lit!

GARLAND, *bas.*

Ils le veulent, ils l'ont!

LA FOULE.

Huzza!

WILDMAN, *bas.*

Voilà pourtant qu'il est héréditaire.
Escamoteur!

LA FOULE.

Huzza! Protecteur d'Angleterre! —
Vive Olivier Cromwell! — Gloire au vainqueur de Tyr!

OVERTON, *bas, aux Puritains.*

Comme il nous a joués! on a dû l'avertir!
Quelqu'un nous a trahis; c'est une forfaiture.

BAREBONE, *à part.*

C'était le seul moyen de sauver ma facture.

La plupart des conjurés puritains se dispersent dans la foule qui continue à saluer de bruyantes acclamations Cromwell triomphant. Lambert, blême et pétrifié, s'apprête à descendre de l'estrade. Cromwell l'arrête.

CROMWELL.

Lambert, vous dînerez avec nous aujourd'hui.

Bas à Lambert qui se retourne interdit.

Pourquoi trembler encor? il n'est plus là.

LAMBERT, *balbutiant.*

Qui?

CROMWELL, *toujours bas.*

Lui.
Overton, qui devait pousser ta main peu sûre... —

Avec un rire sardonique.

Vous étiez du complot.

LAMBERT.

Moi, mylord! Je vous jure...

CROMWELL.

Ne jurez de rien.

LAMBERT.

Mais, mylord...

CROMWELL.

J'ai des témoins.
Vous en étiez le chef.

LAMBERT.

Le chef!

CROMWELL.

De nom, du moins.
D'ailleurs vous aviez peur de votre propre audace,
Et vous n'auriez osé me poignarder en face.

LAMBERT.

Mylord...

A part.

Pour ce tyran, au coup d'œil sûr et prompt,
Chaque homme a sa pensée écrite sur le front.

CROMWELL, *haut, à Lambert, en souriant.*

M'a-t-on dit vrai, mylord? Une voix peu discrète
Conte que vous avez du goût pour la retraite.
On dit que vous aimez les fleurs de passion.

Bas et grinçant des dents.

Vous me rapporterez votre commission.

Il le congédie du geste. Lambert descend de l'estrade et rentre dans le cortége. En ce moment Cromwell aperçoit le sceptre que lord Broghill a déposé sur les marches du trône.

CROMWELL, *d'une voix éclatante.*

Quoi donc? un sceptre! — Otez de là cette marotte.

Se tournant vers Trick.

Pour toi, mon fou!

Redoublements d'acclamations parmi le peuple et la milice.

TRICK, *de sa loge.*

Non pas, et qu'un plus fou s'y frotte.

Entre un huissier de ville. Il s'incline devant le trône et s'adresse à Cromwell.

L'HUISSIER DE VILLE, *à Cromwell.*

Mylord, le haut-shérif.

CROMWELL.

Qu'il entre.

Entre le haut-shérif suivi de deux sergents d'armes.

CROMWELL, *au shérif.*

Quoi?

LE HAUT-SHÉRIF, *saluant.*

Mylord,

Ce Bloum, ces prisonniers, ces condamnés à mort...

CROMWELL, *tressaillant.*

Quoi? serait-ce fini?

LE HAUT-SHÉRIF.

Non, mylord, pas encore.

CROMWELL.

A la bonne heure!

LE HAUT-SHÉRIF.

Hewlet a dressé dès l'aurore
Leur gibet à Tyburn. Au lieu fatal conduits,
Ils veulent près de vous, mylord, être introduits.
Faut-il qu'on exécute ou faut-il qu'on diffère?

CROMWELL.

Qu'allèguent-ils?

LE HAUT-SHÉRIF.

Qu'ils ont une requête à faire.

CROMWELL.

Hé bien! qu'on les amène.

LE HAUT-SHÉRIF.

Ici, mylord?

CROMWELL.

Ici.

A un signe de Cromwell, le shérif s'incline et sort. — Cromwell reste quelque temps silencieux au milieu des acclamations du peuple et des chuchotements des généraux et du Parlement; puis il s'arrache vivement de son inertie, et s'adresse au docteur Lockyer qui est mêlé à son cortége.

— Çà, maître Lockyer, vous a-t-on pas choisi
Pour nous édifier par la sainte parole?
On attend. L'heure fuit, et la grâce s'envole.

Le docteur Lockyer monte lentement et comme avec embarras dans la chaire placée vis-à-vis le trône.

LE DOCTEUR LOCKYER.

Mylord, voici mon texte...

Il hésite et semble troublé.

CROMWELL.

Allons, parlez, parlez.

LE DOCTEUR LOCKYER, *lisant dans une bible qu'il tient à la main.*

« Un jour pour faire un roi les arbres assemblés
» Dirent à l'olivier : — Soyez notre roi. —... »

CROMWELL, *l'interrompant, avec colère.*

Frère,
Où prenez-vous cela? Le texte est téméraire.

LOCKYER.

Dans la Bible, mylord.

CROMWELL.

Quoi?

LOCKYER, *lui présentant le livre.*

Voyez comme nous.
JUGES. *Chapitre neuf, verset huit.*

CROMWELL.

Taisez-vous!
En quoi ce texte a-t-il rapport aux conjonctures?
Ne lit-on rien de mieux aux saintes Écritures?
Ne pouviez-vous trouver un chapitre, un verset
Qui s'appliquât enfin à ce qui se passait?
Par exemple, écoutez : — « Maudit qui dans sa route
» Trompe l'aveugle errant! » — « Le vrai sage ose et doute. »
« — L'archange alla lier le démon au désert. — »
Puis il est des sujets qu'un orateur disert
Peut aborder encore, et cette circonstance
En eût haussé le prix et grandi l'importance.
Ainsi : — « L'homme est-il double? » — Ou — « les anges de [Dieu
» Pour venir jusqu'à nous changent-ils de milieu? — »
Ou bien : — « Qu'adviendrait-il, si, vraiment dogmatis- [tes,
» Les whiggamors étaient antipœdobaptistes? — »
A la bonne heure! Au moins, voilà qui se comprend.
Vous pouviez, pour ce peuple instruit, pieux et grand,
Traiter ces questions, et vingt autres! Que sais-je?
Ah! je suis las d'ouïr les prêcheurs de collége
Prêcher, parler du nez, louer du même ton
Le soleil, et la lune, et mylord Eglingston!
Allez!

Nouvelles acclamations. — Lockyer confus descend de la chaire et se perd dans la foule. — Entre un huissier de ville qui s'arrête sur le seuil de la grande porte et crie :

Les prisonniers, mylord.

CROMWELL.

Qu'ils entrent.

Entrent les Cavaliers prisonniers, lord Ormond à leur tête. Ils sont précédés du haut-shérif, et marchent entourés d'archers et de sergents d'armes.

## SCÈNE XIII.

LES MÊMES; LORD ORMOND, LORD ROCHESTER, LORD ROSEBERRY, LORD CLIFFORD, SIR PETERS DOWNIE, LORD DROGHEDA, SEDLEY, SIR WILLIAM MURRAY, LE DOCTEUR JENKINS, ISRAEL-BEN-MANASSÉ; *tous les mains liées derrière le dos, les pieds nus, la corde au cou.* LE HAUT-SHÉRIF, ARCHERS DE VILLE, SERGENTS D'ARMES.

A l'entrée des Cavaliers, la foule se range avec un murmure d'étonnement et de curiosité.

LES SERGENTS D'ARMES.

Place!
Place!

Les Cavaliers s'arrêtent devant le trône de Cromwell, Ormond et Rochester au premier rang. Ils ont une attitude ferme et tranquille; Murray et Manassé seuls semblent atterrés. — Cromwell promène quelque temps des regards satisfaits sur les prisonniers, sur l'assemblée, sur la foule, et semble jouir du silence d'anxiété qui l'entoure. — Pendant toute la scène, Rochester fait des mines à Francis qu'il a aperçue dans la tribune en entrant.

CROMWELL, *croisant les bras, aux Cavaliers.*

Que voulez-vous?

A part.

S'ils me demandaient grâce!...—

LORD ORMOND, *d'une voix assurée.*

Nous sommes gens de cœur, et nous ne prétendons
Ni pitié, ni merci, ni faveurs, ni pardons.
Des mourants comme nous sont fiers de leur supplice :
Il n'a rien qui les trouble et qui les avilisse.
Puis, qu'attendre après tout de vous, d'un meurtrier,
D'un vassal, qui, chargeant son écu roturier
Du cimier, du manteau, du sceptre héréditaire,
Y fait écarteler les armes d'Angleterre?

CROMWELL, *l'interrompant.*

Que me voulez-vous donc?

LORD ORMOND.

Un mot, monsieur Cromwell.
Quel chemin choisit-on pour nous conduire au ciel?
On nous mène au gibet : mais sait-on qui nous sommes?

CROMWELL.

Des brigands condamnés à mort.

LORD ORMOND.

Des gentilshommes.
Vous l'ignoriez sans doute, et nous vous l'apprenons.
Le gibet n'est point fait pour qui porte nos noms.
Et si petite enfin que soit votre noblesse,
La corde qui nous souille autant que nous vous blesse.
On ne se fait pas pendre entre hommes de bon goût
Et gens de qualité. Nous réclamons.

CROMWELL.

C'est tout?

A part.

Ils demandent la vie!

LORD ORMOND.

Oui. Pesez la requête.

CROMWELL.

Que souhaitez-vous donc?

LORD ORMOND.

Qu'on nous tranche la tête.
Arrière la potence, et ses indignités!
Nous avons tous le droit d'être décapités.

CROMWELL, *bas, à Thurloë.*

Singuliers hommes! Vois. Point de peur, point de honte.
Jusque sur l'échafaud l'orgueil avec eux monte.
Leur préjugé les suit devant l'éternité;
Et pour eux le billot est une vanité.

Aux Cavaliers, avec un sourire railleur.

Je comprends. — En entrant au ciel, il vous importe
Qu'on vienne à deux battants vous en ouvrir la porte;
Et pour un chanvre impur, ce serait trop d'honneur
Que d'étrangler très-haut et très-puissant seigneur.
Cela pourtant s'est vu. Puis dans vos rangs, mes maîtres,
J'en vois qu'on pendrait bien sans fâcher leurs ancêtres.
Ils n'en ont pas. — Ce juif, ce magistrat bourgeois...

LE DOCTEUR JENKINS.

Je ne suis point jugé. Vous n'avez aucuns droits
Pour m'infliger la mort, la prison, ou l'amende.
Je suis libre, et je lis dans la charte normande :
*Nullus homo liber imprisionetur.*

LORD ROCHESTER, *riant, à Sedley.*

Bon! va-t-il lui citer des lois du temps d'Arthur?

CROMWELL, *aux Cavaliers.*

Messieurs, nous vous tenons : chefs, lieutenants, complices,
Tous! — Vous vous êtes pris à vos propres malices.
L'heure a sonné, le bras se lève pour punir.
Or, vous choisissez mal le temps, pour obtenir
Des faveurs....

LORD ORMOND, *l'interrompant.*

Des faveurs, monsieur! A Dieu ne plaise!
Nous réclamons un droit de la noblesse anglaise.
Entendez-vous? un droit! — des faveurs! un billot?
Un coup de hache?...

CROMWELL.

Paix, vous qui parlez si haut!
— Vous êtes cette nuit venus, ceints de l'épée,
Dans ma maison, la garde ou séduite, ou trompée.
Vous m'avez, dans mon lit, cru saisir sans témoins.
Que me prépariez-vous?

LORD ORMOND.

Pas le gibet, du moins.

CROMWELL.

Oui, vous étiez pressés. Le poignard va plus vite.
Aujourd'hui qu'en mes mains le ciel vous précipite,
Messieurs mes assassins, que voulez-vous de moi?

LORD ORMOND.

Mourir en chevaliers, mourir pour notre roi.

LORD ROCHESTER.

Oui, mourons pour Rowland! —

Bas, à Rosebery.

Moi, toujours je lui prête.
Hier c'était mon argent, aujourd'hui c'est ma tête.
Une dette de plus sur son compte!

CROMWELL, *après un instant de réflexion, à lord Ormond.*

Vieillard,
Vous-même, jugez-vous. — Voyons : si le hasard
M'eût jeté dans vos fers, vous eût mis à ma place.
Parlez. — Que feriez-vous?

LORD ORMOND.

Je ne ferais pas grâce.

CROMWELL.

Je vous la fais.

Mouvement de surprise dans l'assemblée.

TOUS LES CAVALIERS.

Comment?

CROMWELL.

Vous êtes libres.

LORD ORMOND.

Dieu!

A Cromwell.

Si vous saviez mon nom...

CROMWELL, *l'interrompant.*

Il m'inquiète peu.

Bas, à Thurloe.

Du peuple, s'il se nomme, on ne pourrait répondre.

Il se tourne brusquement vers lord Broghill, qui a jusqu'ici gardé un morne silence dans le cortége.

Un de vos vieux amis, lord Broghill, est à Londre.

Lord Ormond et lord Broghill se détournent étonnés.

LORD BROGHILL.

Qui donc, mylord?

CROMWELL.

Ormond.

LORD BROGHILL.

Ormond !

A part.

Dieu ! saurait-il ?....

CROMWELL.

Il est depuis cinq jours ici, mon cher Broghill.

Il fouille dans son justaucorps, et en tire le paquet scellé qu'il a pris sur Davenant.

Voici même un paquet, tenez, qui l'intéresse.
Son nom est sur le pli. Savez-vous son adresse ?

LORD BROGHILL, *troublé*.

Non, mylord....

CROMWELL.

Bloum, au Strand, hôtel *du Rat*.

LORD BROGHILL, *balbutiant*.

Pourquoi ?...

LORD ORMOND, *examinant le parchemin que tient Cromwell*.

A part.

Le traître est Davenant : c'est la lettre du roi !

CROMWELL, *donnant le paquet à Broghill*.

Rendez-le à lord Ormond de ma part; cette lettre,
Tombant en d'autres mains, l'aurait pu compromettre.
Dites-lui qu'il s'en aille au plus tôt, en songeant
A ne pas revenir. S'il a besoin d'argent,
Donnez-en.

LORD ROSEBERRY, *bas, à lord Ormond*.

De l'argent ! Quel homme heureux vous êtes !
S'il m'offrait seulement caution pour mes dettes !

LORD ROCHESTER, *félicitant Ormond, bas*.

Le trait est délicat, et je suis fort charmé
Qu'il vous épargne ici l'affront d'être nommé.

CROMWELL, *d'une voix haute et rude*.

Mylord Rochester !

LORD ROCHESTER, *tressaillant de surprise*.

Quoi ?

CROMWELL.

Vous avez votre grâce.
Allez au diable !

LORD ROCHESTER, *bas, à Roseberry*.

Il met avec moi moins de grâce.
N'importe ! il est Protée ! il est magicien !
On l'aborde; on croit voir un lion royal. — Bien;
Tâchez de l'endormir. — Bst ! un coup de baguette ! —
Le lion qui dormait est un chat qui vous guette; —
Le chat devient un tigre aux rugissements sourds; —
Puis, la griffe se change en patte de velours. —
Velours, où perce encor cette griffe hypocrite.

CROMWELL.

Mon docte chapelain, souffrez qu'on vous invite
A ne pas trop rester parmi nous.

LORD ROCHESTER, *à part*.

On vous croit.

CROMWELL, *continuant*.

Grâce à plus d'une amende, imposée à bon droit,
Il fait très-cher jurer, saint homme, en Angleterre.
Or, quoi que vous fassiez, vous ne pouvez vous taire;
Et taxé par la loi presque à tous les moments,
Vous vous ruineriez bien vite en jurements.

LORD ROCHESTER.

Merci du bon conseil.

Au peuple qui le poursuit de rires et de dérisions.

Applaudis, race infâme !

CROMWELL.

Attendez donc, docteur. Emmenez votre femme.

LORD ROCHESTER, *tremblant*.

Ma femme !

CROMWELL.

Mylady Rochester !

Dame Guggligoy descend précipitamment de la tribune de la Protectrice et vient se jeter au cou de Rochester. — Huées dans la foule.

DAME GUGGLIGOY, *embrassant Rochester*.

Cher époux !

LORD ROCHESTER, *cherchant à la repousser*.

Merci-de-Dieu !

CROMWELL.

Soyez unis. — Que dirions-nous
De voir qu'une moitié sans l'autre soit partie ?

A dame Guggligoy.

Suivez votre mari.

Dame Guggligoy prend le bras de Rochester qui se résigne douloureusement.

LORD ROCHESTER, *à part*.

Wilmot ! quelle amnistie !
N'es-tu pas des plus sots et des plus châtiés ?
Vois le grotesque effet que font tes deux moitiés,
L'une avec cet habit, l'autre avec ce visage !
Et Francis qui nous voit ! Ah ! j'en deviendrai sage !

CROMWELL, *désignant du doigt sir William Murray dans le groupe des Cavaliers*.

Murray va recevoir le fouet qu'a mérité,
Pour ce complot d'enfant, pauvrement avorté,
Charles, vulgairement nommé prince de Galle.

Applaudissements du peuple. — Des archers et des valets de justice s'emparent de Murray qui se cache le visage dans les mains et paraît accablé de honte et de désespoir. — Cromwell s'adresse au rabbin.

Ce juif, qui du gibet eût orné l'astragale,
Est libre... —

Manassé relève la tête avec joie. — Cromwell poursuit, se tournant vers Barebone placé à côté du trône.

Seulement, pour racheter sa chair,
Barebone, il paira ton mémoire.

Barebone tire de sa poche un long parchemin qu'il remet à Manassé.

MANASSÉ, *examinant le mémoire*.

C'est cher !

CROMWELL, *aux autres prisonniers*.

Vous êtes libres tous.

Les archers détachent les Cavaliers.

THURLOE, *bas, à Cromwell*.

Tous ! mais les circonstances
Sont graves...

CROMWELL, *bas*.

J'ai ce peuple : à quoi bon dix potences ?

Sir William Murray, que les archers entraînent, se jette à genoux et tend ses mains jointes vers Cromwell.

SIR WILLIAM MURRAY.

Grâce ! mylord !...

CROMWELL.

Du fouet ? Allons ! finissons-en.
N'est-ce donc pas l'emploi de ton dos courtisan ?
Puis, fouetté pour ton roi ! Tu sers la bonne cause.
Tu te diras martyr ! Tu feras le Montrose ?

Il fait un signe, et les archers entraînent Murray. — Le Protecteur s'adresse alors à la foule d'un air impérieux et inspiré.

CROMWELL, *au peuple*.

Peuple saint, épargnons nos ennemis rampants.
L'éléphant a pitié d'écraser les serpents.

Qu'ainsi toujours le ciel vous sauve des embûches,
Vases d'élection !

LORD ROCHESTER, *bas, à Sedley.*

Les vases sont des cruches.

Le peuple répond au Protecteur par de longues acclamations. Il les fait taire d'un geste, et reprend.

CROMWELL.

Par ma clémence, Anglais, je veux marquer ce jour.

Au haut-shérif.

Qu'on aille chercher Carr, prisonnier à la Tour.

Le haut-shérif sort. — Cromwell s'accoude sur les bras de son fauteuil et semble méditer. — Silence et attente dans l'auditoire. — Willis, qui a été quelque temps absent et qui vient de rentrer, accoste Ormond dans le groupe des Cavaliers.

SIR RICHARD WILLIS, *saluant lord Ormond.*

Je vous fait compliment, mylord.

LORD ORMOND, *étonné.*

Quoi? c'est vous-même.
Willis! Vous libre aussi! — Cet homme est un problème!
A nous faire ainsi grâce, il prend des airs de roi.

Serrant la main à Willis.

Mais je lui sais bon gré, pour vous, sinon pour moi.

Il se penche d'un air mystérieux à l'oreille de sir Richard.

Davenant est le traître ! Ah ! si je le rencontre!...

SIR RICHARD WILLIS.

Le croyez-vous ? Il est des raisons pour et contre.
Défiez-vous-en : soit. Au péril échappé
Soyez prudent.

LORD ORMOND, *lui serrant la main de nouveau.*

Willis ! Ah ! comme on est trompé!

CROMWELL, *sortant de sa rêverie et désignant les Cavaliers à Stoupe.*

Stoupe ! on embarquera demain sur la Tamise,
Ces fous à qui leur peine est pleinement remise.

Il apostrophe rudement Hannibal Sesthead qui étale son riche équipage sur les marches de l'estrade.

Sir Hannibal Sesthead ! quoique cousin d'un roi,
Vous saurez que je veux rester maître chez moi.
Vous êtes de ces gens qui sont de mœurs légères;
Vous avez ramassé dans les cours étrangères
Des façons qui vont mal chez les peuples élus.
Portez-les donc ailleurs. — Allez, ne péchez plus.

HANNIBAL SESTHEAD, *à part.*

Il pardonne plutôt un complot qu'un sarcasme.
Je suis le seul puni !

Il sort avec ses pages et ses chiens. — La foule le hue et applaudit Cromwell.

OVERTON, *bas, à Garland.*

Voyez l'enthousiasme
Du peuple. Une harangue, un rien les a changés.

LORD ROCHESTER, *bas, à Roseberry.*

Contre le Protecteur Dieu nous a protégés.
Restons-en là.

GARLAND, *bas, à Ormond.*

D'un mot il a brisé nos armes.

CROMWELL, *apercevant Gramadoch entre ses gardes.*

Que fait là mon bouffon entre quatre gendarmes ?

GRAMADOCH, *effrontément.*

Ce sont des garde-fous.

UN ARCHER.

Ce nain extravagant,
Mylord, de Votre Altesse a relevé le gant.

CROMWELL, *irrité, à Gramadoch.*

Drôle !...

GRAMADOCH.

Il n'était qu'un fou, mylord, qui pût le faire.

CROMWELL, *souriant et faisant signe aux archers de le délivrer.*

Va ! Va !

Gramadoch va retrouver dans leur loge ses camarades qui l'embrassent et lui font joyeux accueil. — Cependant le Protecteur s'adresse à Milton.

Milton est-il content ?

MILTON.

Il attend.

CROMWELL.

Frère,
Je suis content de vous, moi. Parlez aujourd'hui.
Avez-vous quelque chose à me demander ?

MILTON.

Oui.

CROMWELL.

Qu'est-ce ?

MILTON.

Une grâce.

CROMWELL.

Ami, parlez, je vous la donne.

MILTON.

A tous ses ennemis Votre Altesse pardonne.
Un seul reste oublié.

CROMWELL.

Qui donc ?

MILTON.

Davenant.

CROMWELL.

Quoi ?
Davenant ! Ce papiste ! Un espion du roi !
Demandez autre chose.

MILTON.

Ah ! souffrez que j'insiste.
Il était du complot, sans doute; il est papiste,
C'est juste; il conspirait votre mort; mais depuis
Vous avez bien fait grâce à ceux-là.

CROMWELL.

Je ne puis.

MILTON.

Je sais qu'il a pris part à ces trames ourdies,
Mais...

CROMWELL, *avec impatience.*

Ne m'en parlez plus ! Il fait des comédies.

Milton désappointé s'éloigne. Cromwell le rappelle d'un air radouci.

Nous avons trouvé bon, Milton, qu'on vous créât
Poëte lauréat...

MILTON.

Poëte lauréat !
Je ne puis accepter, mylord, qu'en survivance.
L'emploi n'est pas vacant.

CROMWELL, *étonné.*

Qui donc l'a pris d'avance ?

MILTON.

Davenant.

CROMWELL, *haussant les épaules.*

Il l'obtint sous feu Jacques-Premier !...

MILTON.

Puisqu'il garde ses fers, laissons-lui son laurier.

CROMWELL.

C'est cela ! Voilà bien des raisons de poëtes.
Phrases d'une coudée ! Ampoulés que vous êtes !
Et vous voulez régir et gourmander toujours
Les gouverneurs d'États, vous qui passez vos jours
A tourmenter des mots dans des mètres frivoles !

MILTON.

Salomon composa cinq mille paraboles.

*Cromwell lui tourne le dos, et fait signe à son fils Richard d'approcher.*

CROMWELL, *à Richard Cromwell.*

Richard, mon héritier, — il faut présentement
Vous ouvrir la milice avec le Parlement.
Je vous fais colonel, pair d'Angleterre, et membre
Du conseil privé.

RICHARD CROMWELL, *saluant son père avec embarras.*

Mais,... les travaux de la Chambre...
Mes goûts... — vous êtes bien mon père et mon seigneur,
Et je suis tout confus, mylord, de tant d'honneur.
Si vous le permettez pourtant, j'ose le dire,
J'ai plus que je ne vaux et que je ne désire.
J'aime les bois, les prés, le loisir, le repos ;
J'aime à chasser des chiens et des cerfs par troupeaux ;
Et je tiens à mes champs, — où je ne crains d'émeutes
Que parmi mes faucons, mes gerfauts et mes meutes.

*Cromwell, mécontent et déconcerté, le congédie du geste.*

CROMWELL, *amèrement, à part.*

Si l'autre était l'aîné !... — Que sert ce que je fais ?

*Entre Carr accompagné du haut-shérif. Il perce lentement la foule, considère avec indignation l'appareil royal qui l'environne, et s'avance gravement vers le trône de Cromwell.*

## SCÈNE XIV[e] ET DERNIÈRE.

LES MÊMES ; CARR.

CARR, *croisant les bras et regardant Cromwell en face.*

Que me veux-tu ? — Tyran par le droit des forfaits,
Les cachots contre toi n'ont donc pas de refuge ?
Que me veut l'apostat ? Que me veut le transfuge ?

VOIX DANS LA FOULE.

Silence au furieux !

CROMWELL, *au peuple.*

Laissez-le faire, amis.
Le ciel veut éprouver David, il a permis
Au fils de Semëi de lui dire anathème.

*A Carr.*

Continue.

CARR.

Hypocrite ! Oui. Voilà ton système.
Couvrir de beaux semblants tes plans fallacieux !
Sur ton front infernal mettre un voile des cieux !
Railler en torturant ! farder la tyrannie !
Et sur un cœur qui saigne étaler l'ironie !
Mais pour briser ton sceptre et ton masque à la fois,
Le Seigneur m'a tenu caché dans son carquois.
Il m'a dit : — « Prends ton luth, tourne autour de la ville,
» Du temple de Cromwell chasse un peuple servile,
» Mets en poudre l'autel, jette l'idole au feu,
» Dis-leur : L'Égyptien est homme, et non pas Dieu ! »
Te voilà donc, Cromwell, sur ton trône de gloire !
Tremble : au jour radieux succède la nuit noire.
Pense au chasseur Nemrod : le Seigneur triomphant
Brisa son arc de fer comme un jouet d'enfant.
Souviens-toi d'Isboseth. Ce roi vain et peu sage
Fit ranger le premier le peuple à son passage ;
Il mit sur des chevaux cent guerriers d'Issachar
Qui sans cesse couraient en avant de son char.
Mais Dieu fait toujours naître, et c'est l'effroi de l'âme
Le malheur du bonheur, la cendre de la flamme.
Or Isboseth tomba, tel qu'un fruit avorté,
Tel qu'un bruit sans écho par le vent emporté.
Songe à Salmanasar. Sur ses coursiers rapides,
Ce roi, qu'environnaient les grands argyraspides,
Passa comme l'été, sous la nue enchaîné,
Passe un éclair du soir, — sans même avoir tonné.
Songe à Sennacherib, qui venait d'Assyrie,
Traînant après sa tente une armée aguerrie ;
Neuf cent mille soldats, si fiers, si furieux,
Que leur souffle eût poussé les nuages des cieux ;
D'impurs magiciens ; d'affreux onocentaures ;
Des Arabes, heurtant les cymbales sonores ;
Des bœufs, des léopards accoutumés au frein ;
Des chariots de guerre armés de faux d'airain ;
D'ardents chevaux, qu'avaient allaités des tigresses ;
Et six cents éléphants, mouvantes forteresses,
Qui, dans les légions déchaînant leurs pas lourds,
Sur leurs dos monstrueux faisaient bondir des tours.
Ce n'était que chameaux, buffles, zèbres, molosses,
Mammons, d'un monde éteint prodigieux colosses ;
Rugissante mêlée, où se croisait encor
La roue aux dents d'acier des chars écaillés d'or.
La nuit, le camp semblait une plaine enflammée ;
Et quand se réveillait cette innombrable armée,
Le pêcheur, apprêtant sa barque de roseaux,
Croyait entendre au loin mugir les grandes eaux.
Tout jetait des éclairs autour du roi superbe ;
Ses cavales volaient et du pied broyaient l'herbe ;
Il passait, dominant de son front étoilé,
Son char pyramidal, d'éléphants attelé ;
Et sur ses pas couraient drapeaux, flammes, bannières ;
Pareil aux astres d'or qui traînent des crinières.
Mais le ciel eut pitié de vingt peuples tremblants.
Dieu souffla sur cet astre aux crins étincelants ;
Et soudain s'éteignit l'effrayante merveille,
Comme une lampe aux mains d'une veuve qui veille.
Te crois-tu donc plus grand, sycophante fatal,
Que ces grands rois, soleils du monde oriental ?
Peux-tu fondre à ton gré, comme l'aigle qui plane,
Sur Damas, Charcamis, Samarie, ou Calane ?
As-tu, comme le sable envahit le bazar,
Détruit Sochoth-Benoth et Theglath-Phalazar ?
Tes chevaux et tes chars, bruyante multitude,
Ont-ils du vieux Liban troublé la solitude ?
Non. Rien de tout cela. — Maître des potentats,
Ton bras a déplacé la borne des États ;
La foule à ton aspect recule et se resserre ;
Tu tiens comme une proie un monde dans ta serre ;
Voilà tout. Dans ta marche et dans tes grands combats,
Dieu te soutint d'en haut et le peuple d'en bas.
Tu n'es rien par toi-même. Instrument de colère,
Tu n'es que le fléau qui bat le blé dans l'aire. —
Où sont les dieux d'Émath ? Où sont les dieux d'Ava ?
Que peut Sépharvaïm touché par Jehovah ?

Ces idoles régnaient : tu passeras comme elles,
Comme un grelot qui pend au long cou des chamelles.
Bientôt dans leur manteau les saints feront un pli.
Gad, Zebulon, Azer, Benjamin, Nephtali
Se tiendront sur le mont Hébal pour te maudire.
Les femmes, les enfants, te suivront de leur rire.
Pour tes pas, pour tes yeux, qu'aveuglera l'enfer,
Le ciel sera de bronze et la terre de fer.
Un lit de pourpre endort tes superbes paupières;
Mais Dieu t'écrasera la tête entre deux pierres,
Et nous verrons un jour les peuples enfin grands
Avec tes os blanchis lapider les tyrans.
Car on a vu, Cromwell, sur plus d'un trône impie,
Pharaons de Memphis, sultans d'Ethiopie,
Papes, ducs, empereurs, despotes empourprés,
Se faire un jeu sanglant des peuples torturés.
Mais dans tous ces fléaux dont le Seigneur nous frappe,
Cromwell, un homme, un mage, un monarque, un satrape,
Autant que toi hardi, cruel, astucieux,
C'est ce qu'on n'a pas vu sous le soleil des cieux !
— Sois maudit !

CROMWELL.

Avez-vous fini ?

CARR.

Non. Pas encore.
Sois maudit au couchant ! sois maudit à l'aurore !
Sois maudit dans ton char ! maudit dans ton coursier !
Dans tes armes de bois ! dans tes armes d'acier !

CROMWELL.

Est-ce là tout ?

CARR.

Dans l'air que le zéphyr t'apporte !
Dans le ciel de ton lit ! dans le seuil de ta porte !
Sois maudit !

CROMWELL.

Est-ce tout enfin ?

CARR.

Non. Sois maudit !

CROMWELL.

Vous vous déchirerez les poumons ! — tout est dit ? —
Écoutez-moi : frappé d'une ancienne disgrâce,
Vous êtes en prison. Frère, je vous fais grâce,
Allez ! je romps vos fers.

CARR.

Et de quel droit, tyran ? —
Commets-tu pas assez d'iniquités par an ?
De tes forfaits encor veux-tu grossir la liste ?
Pourquoi viens-tu frapper ma tour de ta baliste ?
M'arracher aux cachots où mes jours sont plongés !
Mais pour rompre mes fers, dis, les as-tu forgés ?
Tu m'accordes ma grâce ! — Ah ! despote implacable !
Comme ta rage, il faut que ta clémence accable !
Par le Long Parlement je fus mis en prison.
Je l'avais mérité par une trahison.
J'avais du joug sacré repoussé les entraves;
J'avais marqué deux parts dans le butin des braves.
Je suis puni : je vis dans le fond d'une tour
Où des barreaux croisés emprisonnent le jour,
L'araignée à mon lit suspend sa toile frêle
Où la chauve-souris embarrasse son aile;
Du sépulcre la nuit j'entends sourdre le ver;
J'ai faim, j'ai soif; l'été, j'ai chaud; j'ai froid, l'hiver.
C'est bien fait. Je me courbe, et je donne l'exemple.
Mais toi, Noll, de quel droit viens-tu toucher au temple ?
En dois-tu seulement déranger un pilier ?
Ce qu'ont lié les saints, le peux-tu délier ?
D'ailleurs, efface-t-on les traces de la foudre ?
Les saints m'ont condamné, nul n'a droit de m'absoudre ;
Et dans ce peuple vil je marche avec fierté,
Seul vestige vivant de leur autorité.
Pin foudroyé, j'étale au fond du précipice
De mon front abattu l'auguste cicatrice.
Tu veux briser mes fers de force ! — Anglais, voyez
Quel effréné tyran vous foule sous ses pieds !
Va, je préfère encor, moi Carr, moi qui te brave,
Le carcan du captif au collier de l'esclave.
Que dis-je ? J'aime mieux mon sort que ton destin,
Ma tour, que ton palais encombré de butin ;
Je ne donnerais pas ma peine pour ton crime,
Pour ton sceptre usurpé ma chaîne légitime !
Car, tous deux criminels, Dieu, quand nous serons morts,
Comptera tes forfaits, pèsera mes remords. —
Rouvre-moi ma prison ! — Où si tu me veux libre,
— Absolument, — remets l'État en équilibre,
Rends-nous le Parlement. Ensuite, nous verrons. —
Tu viendras avec moi : tous deux courbant nos fronts,
Tous deux ceints d'une corde, et nous souillant la face,
Nous irons à sa barre implorer notre grâce.
Cromwell, en attendant ce jour tant souhaité,
Rends-moi mes fers ; respecte au moins ma liberté.

*Éclats de rire dans l'auditoire.*

— Fais donc taire ta meute ! — en mon cachot, peut-être,
Je suis le seul Anglais dont tu ne sois pas maître ;
Oui, le seul libre ! — Là, je te maudis, Cromwell,
Là, tous deux je nous offre en holocauste au ciel.
Ma prison ! à l'enfreindre en vain tu me condamnes ;
Ma prison ! Et s'il faut citer des lois profanes
Et des textes mondains à vos cœurs corrompus,
J'y retourne, en vertu de l'*habeas corpus*.

CROMWELL.

A votre aise ! — Il invoque un bill que rien n'abroge.

TRICK, *dans la tribune des fous.*

Sa prison ! il se trompe, il veut dire sa loge.

*Carr sort fièrement au milieu des huées du peuple.*

SYNDERCOMB, *bas, à Garland.*

Carr est le seul de nous qui soit homme.

VOIX DANS LA FOULE.

Hosannah !
Gloire aux saints ! Gloire au Christ ! Gloire au Dieu du Sina !
— Longs jours au Protecteur !

*Syndercomb, exaspéré par les imprécations de Carr et les acclamations du peuple, tire son poignard et s'élance vers l'estrade.*

SYNDERCOMB, *agitant son poignard.*

Mort au roi de Sodome !

LORD CARLISLE, *aux hallebardiers.*

Arrêtez l'assassin !

CROMWELL, *écartant la garde du geste.*

Faites place à cet homme.

*A Syndercomb.*

Que voulez-vous ?

SYNDERCOMB.

Ta mort.

CROMWELL.

Allez en liberté.
Allez en paix.

SYNDERCOMB.

Je suis le vengeur suscité.
Si ton cortége impur ne me fermait la bouche...

CROMWELL, *faisant signe aux soldats de le laisser libre.*

Parlez.

SYNDERCOMB.

Ah! ce n'est point un discours qui te touche.
Mais si l'on n'arrêtait mon bras...

CROMWELL.

Frappez.

SYNDERCOMB, *faisant un pas et levant sa dague.*

Meurs donc,
Tyran!

Le peuple se précipite sur lui et le désarme.

VOIX DANS LA FOULE.

Quoi! par le meurtre il répond au pardon!
Périsse l'assassin! Meure le parricide!

Le peuple indigné s'empare de Syndercomb qui, tout en se débattant, est entraîné hors de la salle.

CROMWELL, *à Thurloë.*

Voyez ce qu'ils en font.

Thurloë sort.

VOIX DU PEUPLE.

Assommez le perfide!

CROMWELL.

Frères, je lui pardonne. Il ne sait ce qu'il fait.

VOIX DU PEUPLE, *au dehors.*

A la Tamise! à l'eau!

Rentre Thurloë.

THURLOE, *à Cromwell.*

Le peuple est satisfait.
La Tamise a reçu le furieux apôtre.

CROMWELL, *à part.*

La clémence est, au fait, un moyen comme un autre.
C'est toujours un de moins! — Mais qu'à de tels trépas,
Ce bon peuple pourtant ne s'accoutume pas.

Une pause. — On n'entend que les cris de joie et de triomphe de la foule. Cromwell, assis sur son trône, semble savourer paisiblement les acclamations délirantes de la multitude et de l'armée.

OVERTON, *bas, à Milton.*

Une victime humaine immolée à l'idole!
Tout est à lui; l'armée et ce peuple frivole.
Rien ne lui manque enfin! Il a ce qu'il lui faut.
Nos efforts n'ont servi qu'à le placer plus haut.
On l'ose en vain braver; on l'ose en vain combattre.
Il peut, l'un après l'autre, à présent nous abattre;
Il inspire l'amour, il inspire l'effroi;
Il doit être content!

CROMWELL, *rêveur, à part.*

Quand donc serai-je roi?

# NOTES.

# NOTE SUR CES NOTES.

Ces notes ont été, comme l'avant-propos, arrachées à l'auteur. Il en est pourtant dans le nombre qui dépendent de la préface, qui en font partie intégrante; et qu'elle amenait naturellement avec elle : celles-là, l'auteur ne regrette point de les avoir écrites. Toutes les autres, qui ne se rattachent qu'au drame, sont de trop. Il est peu de vers de cette pièce qui ne puissent donner lieu à des extraits d'histoire, à des étalages de science locale. Avec quelque bonne volonté, l'auteur eût pu facilement élargir et dilater cet ouvrage jusqu'à trois tomes in-8o. Mais à quoi bon faire, des quatre-vingts ou cent volumes [1] qu'il a dû lire et pressurer dans celui-ci, les caudataires de ce livre? Ce qu'il prétend donner ici, c'est œuvre de poëte, non labeur d'érudit. Après qu'on a exposé devant le spectateur la décoration du théâtre, pourquoi le traîner derrière la toile et lui en montrer les équipes et les poulies? Le mérite poétique de l'œuvre gagne-t-il grand'chose à ces preuves testimoniales de l'histoire? Qui doutera cherchera. Dans les productions de l'imagination, il n'est pas de *pièces justificatives*. La poésie fait peine à voir, ainsi hermétiquement enterrée sous des notes : c'est le plomb du cercueil.

On ne trouvera donc probablement pas dans les notes ce qu'on y cherchera : elles sont numériquement fort incomplètes. L'auteur les a tirées au hasard d'un amas énorme de déblais et de matériaux; il a pris non les plus importantes, mais les premières venues. Peu propre à ce travail, il l'a fort mal fait. N'importe, les voilà telles qu'elles sont. On verra, après les avoir lues, qu'il eûx mieux valu brûler tous ces copeaux.

[1] Sans compter tous les Mémoires sur la révolution d'Angleterre, *State Papers*, *Memoirs of the protectoral House*, *Hudibras*, *Acts of the Parliament*, *Eykon Basilikè*, etc., etc., l'auteur a pu consulter quelques documents originaux, les uns fort rares, les autres même inédits, *Cromwell politique*, pamphlet flamand, *El hombre de demonio*, pamphlet espagnol; *Cromwell and Cromwell*, et le *Connaught-Register*, qu'a bien voulu lui communiquer un noble pair d'Irlande, auquel il en adresse ici de publics remerciments.

# NOTES.

## PRÉFACE.

### I. — P. 8.

..... Cependant les nations commencent à être trop serrées sur le globe, elles se gênent et se froissent : de là les chocs d'empire, la guerre.

*L'Iliade.*

### II. — P. 8.

Elles débordent les unes sur les autres : de là les migrations des peuples, les voyages.

*L'Odyssée.*

### III. — P. 11.

«..... Donc, vous faites du *laid* un type d'imitation, du *grotesque* un élément de l'art! »

Oui sans doute, oui encore, et toujours oui! C'est ici le lieu de remercier un illustre écrivain étranger qui a bien voulu s'occuper de l'auteur de ce livre, et de lui prouver notre estime et notre reconnaissance en relevant une erreur où il nous semble être tombé. L'honorable critique *prend acte*, telles sont ses textuelles expressions, de la déclaration faite par l'auteur dans la préface d'un autre ouvrage, que : « Il n'y a ni *classique* » ni *romantique;* mais en littérature comme en toutes » choses, deux seules divisions, le bon et le mauvais, » le beau et le difforme, le vrai et le faux. » Tant de solennité à constater cette profession de foi n'était pas nécessaire. L'auteur n'en a jamais dévié et n'en déviera jamais. Elle peut se concilier à merveille avec celle qui « fait du *laid* un type d'imitation, du *grotesque* un élé» ment de l'art. » L'une ne contredit pas l'autre. La division du beau et du laid dans l'art ne symétrise pas avec celle de la nature. Rien n'est beau ou laid dans les arts que par l'exécution. Une chose difforme, horrible, hideuse, transportée avec vérité et poésie dans le domaine de l'art, deviendra belle, admirable, sublime sans rien perdre de sa monstruosité, et d'une autre part, les plus belles choses du monde faussement ou systématiquement arrangées dans une composition artificielle, seront ridicules, burlesques, hybrides, *laides*. Les orgies de Callot, la *Tentation* de Salvator Rosa avec son épouvantable démon, sa *Mêlée* avec toutes ses formes repoussantes de mort et de carnage, le *Triboulet* de Bonifacio, le mendiant rongé de vermine de Murillo, les ciselures où Benvenuto Cellini fait rire de si hideuses figures dans les arabesques et les acanthes, sont des choses laides, selon la nature, belles, selon l'art; tandis que rien n'est plus *laid* que tous ces profils grecs et romains, que ce beau idéal de pièces de rapport qu'étale sous ses couleurs violâtres et cotonneuses la seconde école de David. Job et Philoctète, avec leurs plaies sanieuses et fétides, sont beaux; les rois et reines de Campistron sont fort laids dans leur pourpre et sous leur couronne d'oripeau. Une chose bien faite, une chose mal faite, voilà le beau et le laid de l'art. L'auteur avait déjà expliqué sa pensée en assimilant cette distinction à celle du *vrai* et du *faux*, du *bon* et du *mauvais*. Du reste, dans l'art comme dans la nature, le grotesque est un élément, mais non le but. Ce qui n'est que grotesque n'est pas complet.

### IV. — P. 11.

Près des colosses homériques, Eschyle, Sophocle, Euripide, que sont Aristophane et Plaute?

Ces deux noms sont ici réunis, mais non confondus. Aristophane est incomparablement au-dessus de Plaute, Aristophane a une place à part dans la poésie des anciens, comme Diogène dans leur philosophie.

On sent pourquoi Térence n'est pas nommé dans ce

passage, avec les deux comiques populaires de l'antiquité : Térence est déjà une monnaie effacée, le poëte du salon des Scipions, une espèce de Gresset romain.

V. — P. 12.

C'est lui enfin qui, colorant tour à tour le même drame de l'imagination du Midi et de l'imagination du Nord, fait gambader Sganarelle autour de don Juan et ramper Méphistophélès autour de Faust.

Ce grand drame de l'homme qui se damne domine toutes les imaginations du moyen âge. Polichinelle, que le diable emporte au grand amusement de nos carrefours, n'en est qu'une forme triviale et populaire. Ce qui frappe singulièrement quand on rapproche ces deux comédies jumelles de *Don Juan* et de *Faust*, c'est que don Juan est le matérialiste, Faust le spiritualiste. Celui-ci a goûté tous les plaisirs, celui-là toutes les sciences. Tous deux ont attaqué l'arbre du bien et du mal : l'un en a dérobé les fruits, l'autre en a fouillé la racine. Le premier se damne pour jouir, le second pour connaître. L'un est un grand seigneur, l'autre un philosophe. Don Juan, c'est le corps; Faust, c'est l'esprit. Ces deux drames se complètent l'un par l'autre.

VI. — P. 12.

.... Les Orges, les Aulnes, les Psylles, etc.

Ce n'est pas à l'aulne, arbre, que se rattachent, comme on le pense communément, les superstitions qui ont fait éclore la ballade allemande du *Roi des Aulnes*. Les Aulnes (en bas latin *alcunæ*) sont des façons de follets qui jouent un certain rôle dans les traditions hongroises.

VII. — P. 13.

..... Il jette du premier coup sur le seuil de la poésie moderne trois Homères bouffons.

Cette expression frappante, *Homère bouffon*, est de M. Charles Nodier, qui l'a créée pour Rabelais, et qui nous pardonnera de l'avoir étendue à Cervantes et à l'Arioste.

VIII. — P. 14.

L'ode chante l'éternité, l'épopée solennise l'histoire, le drame peint la vie.

Mais, dira-t-on, le drame peint aussi l'histoire des peuples; oui, mais comme *vie*, non comme *histoire*. Il laisse à l'historien l'exacte série des faits généraux, l'ordre des dates, les grandes masses à remuer, les batailles, les conquêtes, les démembrements d'empire, tout l'extérieur de l'histoire. Il en prend l'intérieur. Ce que l'histoire oublie ou dédaigne, les détails de costumes, de mœurs, de physionomies, le dessous des événements, la vie, en un mot, lui appartient; et le drame peut être immense d'aspect et d'ensemble quand ces petites choses sont prises dans une grande main, *prensa manu magna*. Mais il faut se garder de chercher de l'histoire pure dans le drame, fût-il *historique*. Il écrit des légendes et non des fastes; il est chronique et non chronologique.

IX. — P. 15.

Les deux types, ainsi isolés et livrés à eux-mêmes, s'en iront chacun de leur côté, laissant entre eux le réel, l'un à sa droite, l'autre à sa gauche.

D'où vient que Molière est bien plus vrai que nos tragiques! Disons plus, d'où vient qu'il est presque toujours vrai? C'est que, tout emprisonné qu'il est par les préjugés de son temps en deçà du pathétique et du terrible, il n'en mêle pas moins à ses grotesques des scènes d'une grande sublimité qui complètent l'humanité dans ses drames. C'est aussi que la comédie est bien plus près de la nature que la tragédie. On conçoit en effet telle action dont les personnages, sans cesser d'être naturels, pourront constamment rire ou exciter le rire; et encore les personnages de Molière pleurent-ils quelquefois. Mais comment concevoir un événement, si terrible et si borné qu'il soit, où non-seulement les principaux acteurs n'aient jamais un sourire sur les lèvres, fût-ce de sarcasme et d'ironie, mais encore où il n'y aura, depuis le *prince* jusqu'au *confident*, aucun être humain qui ait un accès de rire et de nature humaine? Molière enfin est plus vrai que nos tragiques, parce qu'il exploite le principe neuf, le principe moderne, le principe dramatique : le grotesque, la comédie; tandis qu'ils épuisent, eux, leur force et leur génie à rentrer dans cet ancien cercle épique qui est fermé, moule vieux et usé, dont la vérité propre à nos temps ne saurait d'ailleurs sortir, parce qu'il n'a pas la forme de la société moderne.

X. — P. 20.

Que le poëte se garde surtout de copier qui que ce soit, pas plus Shakespeare que Molière, pas plus Schiller que Corneille.

Ce n'est pas non plus en accommodant des romans, fussent-ils de Walter Scott, pour la scène, qu'on fera faire à l'art de grands progrès. Cela est bon la première ou la seconde fois, surtout quand les translateurs ont d'autres titres plus solides; mais cela au fond ne mène à rien qu'à substituer une imitation à une autre.

Du reste, en disant qu'on ne doit copier ni Shakespeare ni Schiller, nous entendons parler de ces imitateurs maladroits qui, cherchant des règles où ces poëtes n'ont mis que du génie, reproduisent leur forme sans leur esprit, leur écorce sans leur séve: et non des traductions habilement faites, que d'autres vrais poëtes en pourraient donner. Madame Tastu a admirablement traduit plusieurs scènes de Shakespeare. M. Émile Deschamps reproduit en ce moment pour notre théâtre *Roméo et Juliette;* et telle est la souplesse puissante de son talent, qu'il fait passer tout Shakespeare dans ses vers comme il y a déjà fait passer tout Horace. Certes, ceci est aussi un travail d'artiste et de poëte, un labeur qui n'exclut ni l'originalité, ni la vie, ni la création. C'est de cette façon que les psalmistes ont traduit Job.

XI. — p. 21.

L'art... s'étudie à reproduire la réalité des faits, surtout celle des mœurs et des caractères, bien moins léguée au doute et à la contradiction que les faits.

On est étonné de lire dans Goëthe les lignes suivantes : « Il n'y a point, à proprement parler, de personnages » historiques en poésie ; seulement, quand le poëte veut » représenter le monde qu'il a conçu, il fait à certains » individus qu'il rencontre dans l'histoire l'honneur de » leur emprunter leurs noms pour les appliquer aux » êtres de sa création. — *Ueber Kunst und Alterthum* » (sur l'Art et l'Antiquité). » On sent où mènerait cette doctrine, prise au sérieux : droit au faux et au fantastique. Par bonheur l'illustre poëte, à qui elle a sans doute un jour semblé vraie par un côté, puisqu'elle lui est échappée, ne la pratiquerait certainement pas. Il ne composerait pas à coup sûr un Mahomet comme un Werther, un Napoléon comme un Faust.

XII. — p. 23.

... Et lorsqu'il lui adviendrait d'être *beau*, n'étant beau en quelque sorte que par hasard, malgré lui et sans le savoir.

L'auteur de ce drame en causait un jour avec Talma, et, dans une conversation qu'il écrira plus tard, lorsqu'on ne pourra plus lui supposer l'intention d'appuyer son œuvre ou son dire sur des autorités, exposait au grand comédien quelques-unes de ses idées sur le style dramatique. — Ah oui! s'écria Talma l'interrompant vivement; c'est ce que je m'épuise à leur dire. Pas de beaux vers! — *Pas de beaux vers!* c'est l'instinct du génie qui trouvait ce précepte profond. Ce sont en effet les *beaux vers* qui tuent les belles pièces.

XIII. — p. 29.

Il ignore cet art de souder une beauté à la place d'une tache, il n'a jamais pu rappeler l'inspiration sur une œuvre refroidie.

Voici encore une contravention de l'auteur aux lois de Despréaux. Ce n'est pas sa faute s'il ne se soumet point aux articles : *Vingt fois sur le métier*, etc., *Polissez-le sans cesse*, etc. Nul n'est responsable de ses infirmités ou de ses impuissances. Du reste, nous serons toujours les premiers à rendre hommage à ce Nicolas Boileau, à ce rare et excellent esprit, à ce janséniste de notre poésie. Ce n'est pas sa faute, à lui non plus, si les professeurs de rhétorique l'ont affublé du sobriquet ridicule de *Législateur du Parnasse*. Il n'en peut mais.

Certes, si l'on examinait comme code le remarquable poëme de Boileau, on y trouverait d'étranges choses. Que dire, par exemple, du reproche qu'il adresse à un poëte de ce qu'il

Fait parler ses bergers *comme on parle au village*.

Faut-il donc les faire parler comme on parle à la cour? Voilà les bergers d'opéra devenus types. Disons encore que Boileau n'a pas compris les deux seuls poëtes originaux de son temps : Molière et la Fontaine. Il dit de l'un :

C'est par là que Molière illustrant ses écrits,
*Peut-être* de son art *eût* remporté le prix.

Il ne daigna pas mentionner l'autre. Il est vrai que Molière et la Fontaine ne savaient ni *corriger* ni *polir*.

## *ACTE PREMIER.* — Les Conjurés.

I. — p. 31.

Voilà bien la taverne, et c'est le même lieu
Que Charle, à Worcester, abandonné de Dieu,
Seul, disputant sa tête après son diadème,
Avait, pour fuir Cromwell, choisi dans Londres même.

« Tous deux en effet (le roi et lord Wilmot) nous » étions convenus de nous réunir à Londres aux *Trois-* » *Grues*, dans le Marché au Vin, et de nous informer » de William Ashburnham. »

(*Mémoires de Charles II sur la fuite de Worcester.*)

II. — p. 36.

C'est ainsi que, fidèle à mon double devoir,
J'ai su parler au roi, sans toutefois le voir.

Tous les détails de ce fait, avec les conséquences qu'il a dans ce drame, sont historiques.

III. — p. 36.

Vous savez, Davenant? — Dans le *Roi Bûcheron*.

Pièce du temps.

IV. — p. 38.

Ce Carr est un sectaire, un vieil oiseau de proie.
Dans la rébellion, assisté de Strachan,
Du camp parlementaire il sépara son camp.

Quelques contemporains écrivent *Strawghan*. Nous rappelons que ce bizarre caractère de Carr est, comme tous les autres, donné par l'histoire.

V. — p. 41.

Le *damné* Barebone, inspiré corroyeur.

Les fanatiques de cette sorte avaient l'usage de remplacer leurs noms de baptême par quelque sobriquet religieux tiré pour l'ordinaire de la Bible ou exprimant une réflexion pieuse. Le frère de ce *Praise-God* (Loue-Dieu) Barebone, membre du parlement, s'appelait : *Si-Christ-n'était-pas-mort-pour-vous-vous-auriez-été-damné-Barebone;* d'où le peuple, pour avoir plus tôt fait, l'appelait le *Damné-Barebone*.

(*Mémoires de Ludlow*, note, tome II, p. 216.)

VI. — p. 41.

Là déclame
Le ravisseur du roi, Joyce.

Le cornette Joyce, ci-devant tailleur, avait enlevé, assisté de quarante cavaliers, Charles Ier du château d'Holmby, comté de Northampton, où le tenaient les commissaires du parlement (1644). Ce fut le commencement de sa fortune.

VII. — p. 45.

Je bois à la santé du roi Charles.

Historique. Au reste, afin d'épargner au lecteur la fastidieuse répétition de ce mot, nous le prévenons qu'ici, comme dans le palais de Cromwell, comme dans la grande salle de Westminster, l'auteur n'a hasardé aucun détail, si étrange qu'il puisse paraître, qui n'ait ou son germe ou son analogue dans l'histoire. Les personnes qui connaissent à fond l'époque, lui rendront cette justice, que tout ce qui se passe dans ce drame s'est passé ou, ce qui revient au même, a pu se passer dans la réalité.

## *ACTE DEUXIÈME.* — LES ESPIONS.

I. — p. 48.

*A. S. A. Monseigneur le Protecteur de la république d'Angleterre, etc.*

Cette lettre est un document exact de la diplomatie de Mazarin, ramené seulement aux proportions de la scène. Toute cette scène des ambassadeurs, dans ses moindres incidents, est de l'histoire.

II. — p. 50.

Cromwell à Balthazar ne veut pas s'allier!

« Cromwell ne put jamais se défaire de la rudesse de son éducation et de son humeur. Il parla toujours avec diffusion et mauvais goût. L'enthousiasme et la dissimulation étaient si mêlés à la plupart de ses actions, qu'il était difficile de décider qui chez lui l'emportait du fanatique ou de l'hypocrite. C'est qu'il était effectivement l'un et l'autre à un haut degré, comme je l'ai ouï-dire à Wilkins et à Tillotson. Le premier avait épousé sa sœur, le second sa mère. »

(Burnet, *Histoire de mon Temps.*)

III. — p. 50.

A ma colère
L'envoyé portugais a-t-il soustrait son frère?

Peu de temps auparavant, il avait fait décapiter, pour meurtre d'un sujet anglais dans une rixe, le frère de l'ambassadeur de Portugal, don Pantaleon Sà.

IV. — p. 52.

Mylady Protectrice et madame Cromwell.

Élisabeth Bourchier, en effet, ne put jamais s'accoutumer à ses titres et prendre le pli de sa fortune. Son étonnement dura toute sa vie.

V. — p. 52.

Écosse. — Le marquis grand prévôt veut se rendre.

Le marquis d'Argyle, grand prévôt héréditaire des îles Hébrides.

VI. — p. 53.

De Manning,
Votre agent près de Charles.

On connaît la fin tragique de ce malheureux capitaine Manning.

VII. — p. 53.

... « Deux mille au moins sont morts, le sang coule en tout lieu,
» Et je viens de l'église y rendre grâce à Dieu. »

Textuel.

VIII. — p. 55.

Va, sois tranquille, ami. — Songe aux fausses nouvelles
Dont on a tant de fois tourmenté nos cervelles.

« ... Celui-ci traita l'avis de bagatelle. Il dit qu'on en recevait tous les jours de pareils, qui ne tendraient qu'à faire croire au monde que le Protecteur avait à craindre pour sa vie; et qu'en y prêtant une attention trop scrupuleuse, il se donnerait un air de crainte qui convenait mal à un aussi grand homme. »

(Burnet, *Histoire de mon Temps.*)

IX. — p. 61.

... J'avais
Le privilége unique et qui n'était pas mince,
De recevoir le fouet que méritait le prince.

Ce William Murray, gentilhomme de la chambre, qui avait été dans son enfance appelé à la cour pour recevoir le fouet toutes les fois que le prince de Galles (Charles Ier) le méritait, était frère de sir Robert Murray, colonel au service de France sous Richelieu, homme de tête et de courage. Il y a souvent de ces extrêmes qui se touchent dans les familles.

## *ACTE TROISIÈME.* — LES FOUS.

I. — p. 71.

GRAMADOCH.

Est-ce pour être diable assez d'avoir des cornes? etc.

Il est inutile de rappeler au lecteur que ce genre de plaisanteries de mauvais goût avait cours et faisait fortune à cette époque.

II. — p. 72.

Siècle bizarre!
Job et Lazare, etc.

Les personnes à qui cette chanson semblera étrange, y pourront voir encore un échantillon de l'esprit du temps, un amphigouri, une énigme à la façon des allégories de notre poëte Théophile, importé en Angleterre avec les autres modèles du goût français.

C'est ce même Théophile, si exalté par Scudéry au détriment de Corneille, et valant mieux du reste que cette recommandation ne le ferait croire, qui écrivait dans son exil : — « Qu'ay-je à regretter? le ciel est aussi près d'icy que de Paris. » Madame de Staël était moins poëte quand, près du lac de Genève, elle s'écriait tout au contraire : — *Ah! mon cher Talma, le ruisseau de la rue Saint-Honoré!*

III. — p. 73.

Sylphes dont les cavalcades,
Bravant monts et barricades,
En deux sauts vont des Orcades
A la flèche de Saint-Paul.

Le Saint-Paul de Londres actuel a un dôme, et n'est, malgré toute sa réputation, qu'une bâtarde contre-épreuve du Saint-Pierre de Rome, comme notre Panthéon. L'ancienne cathédrale de Saint-Paul, détruite avec son admirable flèche dans un grand incendie (celui de 1666, si notre mémoire est bonne), était un de ces monuments gothiques si merveilleux et si irréparables.

IV. — p. 73.

Dites : quel est le plus diable
Du vieux Nick ou du vieux Noll?

Le démon familier, le diable du peuple, en Angleterre, s'appelle *le Vieux Nick*. Cette chanson est encore d'un mauvais goût tout historique. Voyez, comme archétype, entre les chansons des cavaliers, *la Marche de David Lindsay*.

V. — p. 75.

THURLOE.

Mylord, le Parlement
Dans la salle du trône attend....

CROMWELL.

Hé! qu'il attende!

Le mot est historique. Le Parlement attendit trois heures pendant que Cromwell visitait les chevaux frisons que lui avait donnés le duc de Holstein.

VI. — p. 76.

.... Le soleil en habit de gala.

Peinture exacte, d'après une gravure du temps, dont l'auteur possède un rare et curieux exemplaire.

VII. — p. 79.

Son œil ne saurait voir le but que j'ai cherché,
Et pour me pardonner, il est trop débauché.

La proposition et la réponse sont toutes deux historiques. *Il est trop damnablement débauché*, dit Cromwell, *pour me pardonner la mort de son père*. Au reste, chacun des avis exposés dans ce conseil privé résume fidèlement une des opinions des hommes du temps sur la question de faire roi Cromwell.

VIII. — p. 91.

Voici les derniers bills, votés en Parlement.

Tous ces textes de lois sont réels.

IX. — p. 92.

On voit, en méditant Gabaon, Actium, etc.

Le combat pour la régence, entre les troupes de David et celles d'Isboseth, fils de Saül, eut lieu près de la piscine de Gabaon.

X. — p. 96.

.... Étant enfant, j'eus une vision.

Le fait de la vision est vrai, quoique à peu près oublié de l'histoire. Cette vision a dominé toute la vie de Cromwell. Il en parlait sans cesse, tantôt avec raillerie, tantôt avec terreur, et disait avoir été souvent châtié dans son enfance pour s'être vanté qu'un fantôme lui avait prédit qu'il serait roi. Cette circonstance dramatique jette un jour trop nouveau dans l'âme de Cromwell pour que l'auteur la dédaignât. Il fallait la mettre en œuvre; et la nécessité seule a pu le décider à hasarder cette esquisse, après la vision de Macbeth.

XI. — p. 97.

Et les fileuses centenaires
Qui soufflent en faisant des nœuds.

Ces vers inintelligibles sont textuellement traduits des sourates du Coran contre les enchanteurs et les magiciennes. Il paraît qu'on leur supposait une grande vertu, puisqu'on les gravait sur les amulettes. L'auteur a dû les traduire aveuglément, mais il déclare tout le premier qu'il n'y comprend rien.

## *ACTE QUATRIÈME.* — La Sentinelle.

I. — p. 99.

CROMWELL, *déguisé en soldat, etc.*

Ces travestissements étaient communs au Protecteur; il s'en servait fréquemment pour éprouver sa garde.

## *ACTE CINQUIÈME.* — Les Ouvriers.

### I. — p. 122.

Et lève par nos mains, contre Olivier-Premier
L'étendard, où revit la Harpe et le Palmier.

Les monnaies et les bannières de la république anglaise portaient d'un côté une harpe et un palmier, de l'autre une croix et un laurier.

### II. — p. 126.

Oui, dans le Croupion il faisait Maigre-Échine.

Cette gaieté de mauvais goût donne la date de l'époque et la couleur du pays. On appelait le Parlement *le Croupion* (*the Rump*). Un Barebone en avait été orateur, et *Barebone* signifie *maigre-échine*.

L'auteur n'a pas cru devoir refuser à la fidélité historique et locale de son drame la reproduction franche ou, si l'on veut, brutale, de ce genre de *lazzis anglais*, qui ont souvent besoin d'une explication pour être intelligibles.

### III. — p. 126.

Et ces Égyptiens, qui s'en venaient par bandes
Au jardin du Mûrier danser des sarabandes.

Lieu public hanté, sous les règnes précédents, par les bateleurs et les prostituées.

### IV. — p. 127.

Place aux Côtes-de-Fer du lion d'Angleterre!

On donnait ce nom au régiment de Cromwell.

### V. — p. 129.

Voyons si nous ferons un pendant à Dunbar,
Et si ta Durandal vaut mon Excalibar.

Deux noms d'épées fameuses dans les temps héroïques de la chevalerie. Durandal était l'épée de Roland, Excalibar l'épée d'Esplandian, si nous avons bonne mémoire.

### VI. — p. 130.

Mathews Hale était très-populaire, quoique dévoué de cœur aux Stuarts.

### VII. — p. 131.

Mylord! — quand Samuel offrait des sacrifices,
Il gardait à Saül l'épaule des génisses.

Voyez ce discours conservé dans les procès-verbaux du temps : « Mylord, on a souvent observé que lorsque » Samuel offrait un sacrifice, il réservait à Saül les » épaules des victimes, afin de lui montrer quel était » le poids du gouvernement. La considération de » cette vérité a fait dire à Maximilien qu'aucun de » ceux, etc., etc. »

### VIII. — p. 132.

Par le feu, par le fer, Harry, mon lieutenant,
Extirpe d'une main, cautérise de l'autre.

Le colonel Harry, second fils de Cromwell, lord-lieutenant d'Irlande. Aussi ferme et aussi décidé que Richard était mou et insouciant, Harry Cromwell était de ces hommes qui, comme Napoléon, sont toujours, quel que soit leur ordre de naissance, les aînés de leur famille.

### IX. — p. 133.

Arrêtez!
Que veux dire ceci? pourquoi cette couronne? etc.

Tout ce discours est en germe, et souvent en propres termes dans la harangue diffuse, emphatique, obscure, interminable, que Cromwell adressa au peuple à ce moment critique de sa vie. On en a scrupuleusement conservél es mots caractéristiques.

### X. — p. 133.

Et les yeux du Seigneur vont courant çà et là.

Il y a dans ce vers une irrégularité, que le « je suais » *sang et eau* » de Racine autoriserait au besoin, mais qui est plus que justifiée par la nécessité de conserver ici à Cromwell sa textuelle et pittoresque expression. C'est le cas de laisser crier Richelet.

### XI. — p. 135.

Hewlet a dressé dès l'aurore
Leur gibet à Tyburn.

Le lecteur devine que ce Hewlet, c'était le bourreau. C'est lui qui joua plus tard un rôle si dramatique dans les procès des régicides.

# MARION

# DE LORME.

# PRÉFACE.

Cette pièce, représentée dix-huit mois après *Hernani*, fut faite trois mois auparavant. Les deux drames ont été composés en 1829 : *Marion de Lorme* en juin, *Hernani* en septembre. A cela près de quelques changements de détail qui ne modifient en rien ni la donnée fondamentale de l'ouvrage, ni la nature des caractères, ni la valeur respective des passions, ni la marche des événements, ni même la distribution des scènes ou l'invention des épisodes, l'auteur donne au public, au mois d'août 1831, sa pièce telle qu'elle fut écrite au mois de juin 1829. Aucun remaniement profond, aucune mutilation, aucune soudure faite après coup dans l'intérieur du drame, aucune main-d'œuvre nouvelle, si ce n'est ce travail d'ajustement qu'exige toujours la représentation. L'auteur s'est borné à cela, c'est-à-dire à faire sur les bords extrêmes de son œuvre ces quelques rognures sans lesquelles le drame ne pourrait s'encadrer solidement dans le théâtre.

Cette pièce est donc restée éloignée deux ans du théâtre. Quant aux motifs de cette suspension, de juillet 1829 à juillet 1830, le public les connaît : elle a été forcée; l'auteur a été empêché. Il y a eu, et l'auteur écrira peut-être un jour cette petite histoire demi-politique, demi-littéraire, il y a eu *veto* de la censure, prohibition successive des deux ministères Martignac et Polignac, volonté formelle du roi Charles X. (Et si l'auteur vient de prononcer ici ce mot de *censure* sans y joindre d'épithète, c'est qu'il l'a combattue assez publiquement et assez longtemps pendant qu'elle régnait, pour être en droit de ne pas l'insulter maintenant qu'elle est au rang des puissances tombées. Si jamais on osait la relever, nous verrions.)

Pour la deuxième année, de 1830 à 1831, la suspension de *Marion de Lorme* a été volontaire. L'auteur s'est abstenu. Et, depuis cette époque, plusieurs personnes qu'il n'a pas l'honneur de connaître lui ayant écrit pour lui demander s'il existait encore quelques nouveaux obstacles à la représentation de cet ouvrage, l'auteur, en les remerciant d'avoir bien voulu s'intéresser à une chose si peu importante, leur doit une explication; la voici :

Après l'admirable révolution de 1830, le théâtre ayant conquis sa liberté dans la liberté générale, les pièces que la censure de la restauration avait inhumées toutes vives *brisèrent du crâne*, comme dit Job, *la pierre de leur tombeau*, et s'éparpillèrent en foule et à grand bruit sur les théâtres de Paris, où le public vint les applaudir, encore toutes haletantes de joie et de colère. C'était justice. Ce dégorgement des cartons de la censure dura plusieurs semaines, à la grande satisfaction de tous. La Comédie-Française songea à *Marion de Lorme*. Quelques personnes influentes de ce théâtre vinrent trouver l'auteur; elles le pressèrent de laisser jouer son ouvrage, relevé comme les autres de l'interdit. Dans ce moment de malédiction contre Charles X, le quatrième acte, défendu par Charles X, leur semblait promis à un succès de réaction politique. L'auteur doit le dire ici franchement, comme il le déclara alors dans l'intimité aux personnes qui faisaient cette démarche près de lui, et notamment à la grande actrice qui avait jeté tant d'éclat sur le rôle de dona Sol;

ce fut précisément cette raison, *la probabilité d'un succès de réaction politique*, qui le détermina à garder, pour quelque temps encore, son ouvrage en portefeuille. Il sentit qu'il était, lui, dans un cas particulier. Quoique placé depuis plusieurs années dans les rangs, sinon les plus illustres, du moins les plus laborieux, de l'opposition; quoique dévoué et acquis, depuis qu'il avait âge d'homme, à toutes les idées de progrès, d'améliorations, de liberté; quoique leur ayant donné peut-être quelques gages, et entre autres, précisément une année auparavant, à propos de cette même *Marion de Lorme*, il se souvint que, jeté à seize ans dans le monde littéraire par des passions politiques, ses premières opinions, c'est-à-dire ses premières illusions, avaient été royalistes et vendéennes; il se souvint qu'il avait écrit une *Ode du Sacre* à une époque, il est vrai, où Charles X, roi populaire, disait aux acclamations de tous : *Plus de censure! plus de hallebardes!* Il ne voulut pas qu'un jour on pût lui reprocher ce passé, passé d'erreur sans doute, mais aussi de conviction, de conscience, de désintéressement, comme sera, il l'espère, toute sa vie. Il comprit qu'un succès politique à propos de Charles X tombé, permis à tout autre, lui était défendu à lui; qu'il ne lui convenait pas d'être un des soupiraux par où s'échapperait la colère publique; qu'en présence de cette enivrante révolution de juillet, sa voix pouvait se mêler à celles qui applaudissaient le peuple, non à celles qui maudissaient le roi. Il fit son devoir. Il fit ce que tout homme de cœur eût fait à sa place. Il refusa d'autoriser la représentation de sa pièce. D'ailleurs les succès de scandale cherché et d'allusions politiques ne lui sourient guère, il l'avoue. Ces succès valent peu et durent peu. C'est Louis XIII qu'il avait voulu peindre dans sa bonne foi d'artiste, et non tel de ses descendants. Et puis c'est précisément quand il n'y a plus de censure qu'il faut que les auteurs se censurent eux-mêmes, honnêtement, consciencieusement, sévèrement. C'est ainsi qu'ils placeront haut la dignité de l'art. Quand on a toute liberté, il sied de garder toute mesure.

Aujourd'hui que trois cent soixante-cinq jours, c'est-à-dire, par le temps où nous vivons, trois cent soixante-cinq événements, nous séparent du roi tombé; aujourd'hui que le flot des indignations populaires a cessé de battre les dernières années croulantes de la restauration, comme la mer qui se retire d'une grève déserte; aujourd'hui que Charles X est plus oublié que Louis XIII, l'auteur a donné sa pièce au public, et le public l'a prise comme l'auteur la lui a donnée, naïvement, sans arrière-pensée, comme chose d'art, bonne ou mauvaise, mais voilà tout.

L'auteur s'en félicite et en félicite le public. C'est quelque chose, c'est beaucoup, c'est tout pour les hommes d'art, dans ce moment de préoccupations politiques, qu'une affaire littéraire soit prise littérairement.

Pour en finir sur cette pièce, l'auteur fera remarquer ici que, sous la branche aînée des Bourbons, elle eût été absolument et éternellement exclue du théâtre. Sans la révolution de juillet elle n'eût jamais été jouée. Si cet ouvrage avait une plus haute valeur, on pourrait soumettre cette observation aux personnes qui affirment que la révolution de juillet a été nuisible à l'art. Il serait facile de démontrer que cette grande secousse d'affranchissement et d'émancipation n'a pas été nuisible à l'art, mais qu'elle lui a été utile; qu'elle ne lui a pas été utile, mais qu'elle lui a été nécessaire. Et en effet, dans les dernières années de la restauration, l'esprit nouveau du dix-neuvième siècle avait pénétré tout, réformé tout, recommencé tout, histoire, poésie, philosophie, tout, excepté le théâtre. Et à ce phénomène, il y avait une raison bien simple : la censure murait le théâtre. Aucun moyen de traduire naïvement, grandement, loyalement sur la scène, avec l'impartialité, mais aussi avec la sévérité de l'artiste, un roi, un prêtre, un seigneur, le moyen âge, l'histoire, le passé. La censure était là, indulgente pour les ouvrages d'école et de convention, qui fardent tout, et par conséquent déguisent tout; impitoyable pour l'art vrai, consciencieux, sincère. A peine y a-t-il eu quelques exceptions; à peine trois ou quatre œuvres vraiment historiques et dramatiques ont-elles pu se glisser sur la scène dans les rares moments où la police, occupée ailleurs, en laissait la porte entre-bâillée. Ainsi la censure tenait l'art en échec devant le théâtre. Vidocq bloquait Corneille. Or, la censure faisait partie intégrante de la restauration : l'une ne pouvait disparaître sans l'autre. Il fallait donc que la révolution sociale se complétât, pour que la révolution de l'art pût s'achever. Un jour, juillet 1830 ne sera pas moins une date littéraire qu'une date politique.

Maintenant l'art est libre : c'est à lui de rester digne.

Ajoutons-le en terminant. Le public, cela devait être et cela est, n'a jamais été meilleur, n'a jamais été plus éclairé ni plus grave qu'en ce moment. Les révolutions ont cela de bon qu'elles mûrissent vite, et à la fois, et de tous les côtés, tous les esprits. Dans un temps comme le nôtre, en deux ans, l'instinct des masses devient goût. Les misérables mots à querelle, *classique* et *romantique*, sont tombés dans l'abîme de 1830, comme *gluckiste* et *picciniste* dans le gouffre de 1789. L'art

seul est resté. Pour l'artiste qui étudie le public, et il faut l'étudier sans cesse, c'est un grand encouragement de sentir se développer chaque jour au fond des masses une intelligence de plus en plus sérieuse et profonde de ce qui convient à ce siècle, en littérature non moins qu'en politique. C'est un beau spectacle de voir ce public, harcelé par tant d'intérêts matériels qui le pressent et le tiraillent sans relâche, accourir en foule aux premières transformations de l'art qui se renouvelle, lors même qu'elles sont aussi incomplètes et aussi défectueuses que celle-ci. On le sent attentif, sympathique, plein de bon vouloir, soit qu'on lui fasse, dans une scène d'histoire, la leçon du passé; soit qu'on lui fasse, dans un drame de passion, la leçon de tous les temps. Certes, selon nous, jamais moment n'a été plus propice au drame. Ce serait l'heure, pour celui à qui Dieu en aurait donné le génie, de créer tout un théâtre, un théâtre vaste et simple, un et varié, national par l'histoire, populaire par la vérité, humain, naturel, universel, par la passion. Poëtes dramatiques, à l'œuvre! Elle est belle, elle est haute. Vous avez affaire à un grand peuple habitué aux grandes choses. Il en a vu et il en a fait.

Des siècles passés au siècle présent, le pas est immense. Le théâtre, maintenant, peut ébranler les multitudes et les remuer dans leurs dernières profondeurs. Autrefois, le peuple, c'était une épaisse muraille sur laquelle l'art ne peignait qu'une fresque.

Il y a des esprits, et dans le nombre de fort élevés, qui disent que la poésie est morte, que l'art est impossible. Pourquoi? tout est toujours possible à tous les moments donnés, et jamais plus de choses ne furent possibles qu'au temps où nous vivons. Certes, on peut tout attendre de ces générations nouvelles qu'appelle un si magnifique avenir, que vivifie une pensée si haute, que soutient une foi si légitime en elles-mêmes. L'auteur de ce drame, qui est bien fier de leur appartenir, qui est bien glorieux d'avoir vu quelquefois son nom dans leur bouche, quoiqu'il soit le moindre d'entre eux, l'auteur de ce drame espère tout de ses jeunes contemporains, même un grand poëte. Que ce génie, caché encore, s'il existe, ne se laisse pas décourager par ceux qui crient à l'aridité, à la sécheresse, au prosaïsme des temps. Une époque trop avancée? pas de génie primitif possible?...... — Laissez-les parler, jeune homme! Si quelqu'un eût dit à la fin du dix-huitième siècle, après le régent, après Voltaire, après Beaumarchais, après Louis XV, après Cagliostro, après Marat, que les Charlemagnes, les Charlemagnes grandioses, poétiques et presque fabuleux, étaient encore possibles, tous les sceptiques d'alors, c'est-à-dire la société tout entière, eussent haussé les épaules et ri. Hé bien! au commencement du dix-neuvième siècle, on a eu l'empire et l'empereur. Pourquoi maintenant ne viendrait-il pas un poëte qui serait à Shakespeare ce que Napoléon est à Charlemagne?

Août 1831.

# MARION DE LORME.

## PERSONNAGES.

MARION DE LORME.
DIDIER.
LOUIS XIII.
Le marquis de SAVERNY.
Le marquis de NANGIS.
L'ANGELY.
M. DE LAFFEMAS.
Le duc de BELLEGARDE.
Le marquis de BRICHANTEAU, le comte de GASSÉ, le vicomte de BONCHAVANNES; le chevalier de ROCHEBARON, le comte de VILLAC, le chevalier de MONTPESAT, officiers du régiment d'Anjou.
LE SCARAMOUCHE, LE GRACIEUX, LE TAILLEBRAS, comédiens de province.
LE CRIEUR PUBLIC.
Le capitaine QUARTENIER de la ville de Blois.
UN GEOLIER.
UN GREFFIER.
UN CONSEILLER près la grand'chambre.
Dame ROSE.
Des seigneurs du lever du roi.
Des ouvriers.
Des comédiens de province.
Gardes, peuple, gentilshommes, pages.

1638.

# ACTE PREMIER.

## LE RENDEZ-VOUS.

---

### PERSONNAGES.

MARION DE LORME.
DIDIER.
LE MARQUIS DE SAVERNY.
DAME ROSE.

Blois.

---

*Une chambre à coucher. — Au fond, une fenêtre ouverte sur un balcon. A droite, une table avec une lampe et un fauteuil. A gauche, une porte sur laquelle retombe une portière en tapisserie. Dans l'ombre, un lit.*

---

### SCÈNE PREMIÈRE.

MARION DE LORME, *négligé très-paré, assise près de la table et brodant une tapisserie;* LE MARQUIS DE SAVERNY, *tout jeune homme blond sans moustaches, vêtu à la dernière mode de* 1638.

SAVERNY, *s'approchant de Marion et cherchant à l'embrasser.*

Réconcilions-nous, ma petite Marie!

MARION, *le repoussant.*

Réconcilions-nous de moins près, je vous prie.

SAVERNY, *insistant.*

Un seul baiser!

MARION, *avec colère.*

Monsieur le marquis!

SAVERNY.

Quel courroux!
Votre bouche eut parfois des caprices plus doux.

MARION.

Vous oubliez...

SAVERNY.

Non pas! Je me souviens, ma belle.

MARION, *à part.*

L'importun! Le fâcheux!

SAVERNY.

Parlez, mademoiselle.
Que devons-nous penser de la brusque façon
Dont vous quittez Paris? et pour quelle raison,
Tandis que l'on vous cherche à la place Royale,
Vous retrouvé-je à Blois, cachée?... Ah! déloyale!
Qu'est-on ici venu faire depuis deux mois?

MARION.

Je fais ce que je veux, et veux ce que je dois.
Je suis libre, monsieur.

SAVERNY.

Libre! et dites, madame,
Sont-ils libres aussi ceux dont vous avez l'âme?
Moi, Gondi, qui passa, l'autre jour, devant nous,

La moitié de sa messe, ayant un duel pour vous;
Nesmond, Le Pressigny, d'Arquien, les deux Caussades,
Tous de votre départ si fâchés, si maussades,
Que leurs femmes comme eux vous voudraient à Paris,
Pour leur faire après tout de moins tristes maris!

MARION, *souriant.*

Et Beauvillain?...

SAVERNY.

Toujours il vous aime.

MARION.

Et Céreste?

SAVERNY.

Il vous adore.

MARION.

Et Pons?

SAVERNY.

Celui-là vous déteste.

MARION.

C'est le seul amoureux. — Et le vieux président?

Riant.

Son nom déjà?...

Riant plus fort.

Leloup!

SAVERNY.

Mais, en vous attendant,
Il a votre portrait, et fait mainte élégie.

MARION.

Oui, voilà bien deux ans qu'il m'aime en effigie.

SAVERNY.

Ah! qu'il aimerait mieux vous brûler! — Çà, vraiment,
Peut-on fuir tant d'amis?

MARION, *sérieuse et baissant les yeux.*

Marquis, précisément.
Ce sont, à parler franc, les causes de ma fuite :
Tous ces brillants péchés qui, jeune, m'ont séduite,
N'ont laissé dans mon cœur que regrets trop souvent.
Je viens dans la retraite, et peut-être au couvent,
Expier une vie impure et débauchée.

SAVERNY.

Gageons qu'une amourette est là-dessous cachée!

MARION.

Vous croiriez...

SAVERNY.

Que jamais ensemble on ne dut voir
Un voile et tant d'éclairs sous les cils d'un œil noir.
C'est impossible. — Allons! vous aimez en province!
Clore un si beau roman d'un dénoûment si mince!

MARION.

Il n'en est rien.

SAVERNY.

Gageons!

MARION.

Rose, quelle heure est-il?

DAME ROSE, *du dehors.*

Minuit bientôt.

MARION, *à part.*

Minuit!

SAVERNY.

Le détour est subtil
Pour dire : Allez-vous-en!

MARION.

Je vis fort retirée...
Ne recevant personne et de tous ignorée...
Puis, il vous peut si tard arriver des malheurs...
Cette rue est déserte et pleine de voleurs.

SAVERNY.

Soit : je serai volé.

MARION.

Parfois on assassine!

SAVERNY.

On m'assassinera.

MARION.

Mais....

SAVERNY.

Vous êtes divine!
Mais, avant de partir, je veux savoir de vous
Quel est l'heureux berger qui nous succède à tous.

MARION.

Personne.

SAVERNY.

Je tiendrai secrètes vos paroles.
Nous autres gens de cour, on nous croit têtes folles,
Médisants, curieux, indiscrets, brouillons : mais
Nous bavardons toujours et ne parlons jamais. —
Vous vous taisez?

Il s'assied.

Je reste.

MARION.

Eh bien, oui, que m'importe!
J'aime et j'attends quelqu'un!

SAVERNY.

Parlez donc de la sorte!
A la bonne heure! Où donc l'attendez-vous?

MARION.

Ici.

SAVERNY.

Et quand?

MARION.

Dans un instant.

Elle va au balcon et écoute.

Peut-être le voici.

Revenant.

Non.

A Saverny.

Vous voilà content?

SAVERNY.

Pas trop.

MARION.

Partez, de grâce.

SAVERNY.

Oui, mais nommez-le-moi, ce galant qui me chasse
Et pour qui je me vois ainsi congédier.

MARION.

Je ne connais de lui que le nom de Didier.
Il ne connaît de moi que le nom de Marie.

SAVERNY, *éclatant de rire.*

Vrai?

MARION.

Vrai.

SAVERNY, *riant.*

Mais, pasquedieu, c'est de la bergerie
Que ces amitiés-là! c'est du Segrais tout pur.
Il va donc, pour entrer, escalader ce mur?

MARION.

Peut-être. — Maintenant, partez vite.

A part.

Il m'assomme.

SAVERNY, *reprenant son sérieux.*

Savez-vous seulement s'il est bon gentilhomme?

MARION.

Je n'en sais rien.

SAVERNY.

Comment!

A Marion, qui le pousse doucement vers la porte.

Je pars....

Il revient.

Encore un mot.

J'oubliais : un auteur, qui n'est pas un grimaud,

Il tire un livre de sa poche et le remet à Marion.

A fait pour vous ce livre. Il cause un bruit énorme.

MARION, *lisant le titre.*

*La Guirlande d'amour, à Marion de Lorme.*

SAVERNY.

On ne parle à Paris que *Guirlande d'amour,*
Et c'est, avec *le Cid*, le grand succès du jour.

MARION, *prenant le livre.*

C'est fort galant. Bonsoir.

SAVERNY.

A quoi bon être illustre?
Venir à Blois filer l'amour avec un rustre!

MARION, *appelant dame Rose.*

Prenez soin du marquis, Rose, et le dirigez.

SAVERNY, *saluant.*

Marion! Marion! hélas! vous dérogez!

Il sort.

## SCÈNE II.

MARION, *seule.*

Elle ferme la porte par laquelle Saverny est sorti.

Va, va donc!... Je tremblais que Didier...

On entend sonner minuit.

Minuit sonne.

Après avoir compté les coups.

Minuit! — Mais il devrait être arrivé...

Elle va au balcon et regarde dans la rue.

Personne!

Elle revient s'asseoir avec humeur.

Être en retard! — Déjà! —

Un jeune homme paraît derrière la balustrade du balcon, la franchit lestement, entre et dépose sur un fauteuil son manteau et une épée de main. Le costume du temps, tout noir. Bottines. — Il fait un pas, s'arrête, et regarde quelques instants Marion assise et les yeux baissés.

## SCÈNE III.

MARION, DIDIER.

MARION, *levant tout à coup les yeux, avec joie.*

Ha!

Avec reproche.

Me laisser compter
L'heure en vous attendant!

DIDIER, *gravement.*

J'hésitais à monter.

MARION, *piquée.*

Ah! monsieur!

DIDIER, *sans y prendre garde.*

Tout à l'heure, au pied de ces murailles,
J'ai senti de pitié s'émouvoir mes entrailles,
Oui, de pitié pour vous. — Moi, funeste et maudit,
Avant que d'achever ce pas, je me suis dit :
« Là-haut, dans sa vertu, dans sa beauté première,
» Veille, sans tache encore, un ange de lumière,
» Un être chaste et doux, à qui sur les chemins
» Les passants, à genoux, devraient joindre les mains.
» Et moi, qui suis-je, hélas! qui rampe avec la foule?
» Pourquoi troubler cette eau si belle qui s'écoule?
» Pourquoi cueillir ce lis? Pourquoi d'un souffle impur
» De cette âme sereine aller ternir l'azur?
» Puisqu'à ma loyauté, candide, elle se fie,
» Elle que l'innocence à mes yeux sanctifie,
» Ai-je droit d'accepter ce don de son amour,
» Et de mêler ma brume et ma nuit à son jour? »

MARION, *à part.*

Çà, je crois qu'il me fait de la théologie.
Serait-ce un huguenot?

DIDIER.

Mais la douce magie
De votre voix, venant jusqu'à moi dans la nuit,
M'a tiré de mon doute et près de vous conduit.

MARION.

Quoi! vous m'avez ouï parler? l'étrange chose!

DIDIER.

Avec une autre voix...

MARION, *vivement.*

Celle de dame Rose.
N'est-ce pas qu'on dirait une voix d'homme? Elle a
Le parler rude et fort. — Mais, puisque vous voilà,
Je ne vous en veux plus. — Séyez-vous, je vous prie,

Lui montrant une place près d'elle.

Ici.

DIDIER.

Non, à vos pieds.

Il s'assied sur un tabouret aux pieds de Marion, et la regarde quelques instants dans une contemplation muette.

— Écoutez-moi, Marie.
J'ai pour tout nom Didier. Je n'ai jamais connu
Mon père ni ma mère. On me déposa nu,
Tout enfant, sur le seuil d'une église. Une femme,
Vieille et du peuple, ayant quelque pitié dans l'âme,
Me prit, fut ma nourrice, et ma mère en chrétien
M'éleva, puis mourut, me laissant tout son bien,
Neuf cents livres de rente, à peu près, dont j'existe.
Seul, à vingt ans, la vie était amère et triste,
Je voyageai. Je vis les hommes; et j'en pris
En haine quelques-uns, et le reste en mépris;
Car je ne vis qu'orgueil, que misère, et que peine
Sur ce miroir terni qu'on nomme face humaine.
Si bien que me voici, jeune encore, et pourtant
Vieux, et du monde las comme on l'est en sortant;
Ne me heurtant à rien où je ne me déchire;
Trouvant le monde mal, mais trouvant l'homme pire.
Or, je vivais ainsi, pauvre, sombre, isolé,
Quand vous êtes venue, et m'avez consolé.
Je ne vous connais pas. Au détour d'une rue,
C'est à Paris qu'un soir vous m'êtes apparue;
Puis, je vous ai parfois rencontrée, et toujours
J'ai trouvé doux vos yeux et tendres vos discours.

J'ai craint de vous aimer, j'ai fui... — Hasard étrange!
Je vous retrouve ici, partout, comme mon ange!
Enfin, troublé d'amour, flottant, irrésolu,
J'ai voulu vous parler, vous avez bien voulu.
Maintenant, disposez de mon cœur, de ma vie.
A quoi puis-je être bon dont vous ayez envie?
Quel est l'homme ou l'objet qui vous est importun?
Voulez-vous quelque chose, et vous faut-il quelqu'un
Qui meure pour cela? qui meure sans rien dire
Et trouve tout son sang trop payé d'un sourire?
Vous le faut-il? parlez, ordonnez, me voici.

MARION, *souriant.*

Vous êtes singulier, mais je vous aime ainsi.

DIDIER.

Vous m'aimez! prenez garde, une telle parole,
Hélas! ne se dit pas d'une façon frivole.
Vous m'aimez! Savez-vous ce que c'est que l'amour?
Qu'un amour qui devient notre sang, notre jour,
Qui longtemps étouffé, s'allume, et dont la flamme
S'accroît incessamment en purifiant l'âme,
Qui seul au fond du cœur, où nous les entassions,
Brûle les vains débris des autres passions!
Qu'un amour, à la fois sans espoir et sans borne,
Et qui, même au bonheur, survit, profond et morne!
— Dites, est-ce l'amour dont vous parliez?

MARION, *émue.*

Vraiment...

DIDIER.

Oh! vous ne savez pas, je vous aime ardemment!
Du jour où je vous vis, ma vie encor bien sombre
Se dora, vos regards m'éclairèrent dans l'ombre.
Dès lors, tout a changé. Vous brillez à mes yeux
Comme un être inconnu, de l'espèce des cieux.
Cette vie, où longtemps gémit mon cœur rebelle,
Je la vois sous un jour qui la rend presque belle;
Car, jusqu'à vous, hélas! seul, errant, opprimé,
J'ai lutté, j'ai souffert... Je n'avais point aimé!

MARION.

Pauvre Didier!

DIDIER.

Marie!...

MARION.

Eh bien, oui, je vous aime!
Oui, je vous aime... autant que vous m'aimez vous-même.
Plus peut-être!... C'est moi qui suivis tous vos pas,
Et je suis toute à vous.

DIDIER, *tombant à genoux.*

Oh! ne me trompez pas!
A mon amour si pur que votre amour réponde,
Et mon bonheur pourra faire la dot d'un monde,
Et mes jours ne seront, prosternés à vos pieds,
Qu'amour, délice et joie... — Oh! si vous me trompiez!

MARION.

Pour croire à mon amour que vous faut-il? J'écoute.

DIDIER.

Une preuve.

MARION.

Parlez. Quoi?

DIDIER.

Vous êtes sans doute
Libre!

MARION, *avec embarras.*

Oui...

DIDIER.

Prenez-moi pour frère, pour appui;
Épousez-moi!

MARION, *à part.*

Pourquoi suis-je indigne de lui!

DIDIER.

Hé bien?

MARION.

Mais...

DIDIER.

Je comprends. Orphelin, sans fortune,
L'audace est inouïe, étrange, et j'importune.
Laissez-moi donc mon deuil, mes maux, mon abandon.
Adieu.

Il fait un pas pour sortir, Marion le retient.

MARION.

Didier, Didier! que dites-vous?

Elle fond en larmes.

DIDIER, *revenant.*

Pardon.

S'approchant d'elle.

Mais pourquoi balancer! Comprends-tu bien, Marie?
Nous être l'un à l'autre un monde, une patrie,
Un ciel!... Vivre ignorés dans un lieu de ton choix,
Y cacher un bonheur à faire envie aux rois!...

MARION.

Ah! ce serait le ciel!

DIDIER.

En veux-tu?

MARION, *à part.*

Malheureuse!

Haut.

Je ne puis. Jamais!

Elle s'arrache des bras de Didier et tombe sur son fauteuil.

DIDIER, *glacial.*

L'offre était peu généreuse
De ma part. Il suffit. Je n'en parlerai plus,
Allons!

MARION, *à part.*

Ah! maudit soit le jour où je lui plus!

Haut.

Didier! je vous dirai... vous me déchirez l'âme...
Je vous expliquerai...

DIDIER, *froidement.*

Que lisiez-vous, madame,
Quand je suis arrivé?

Il prend le livre sur la table et lit:

*La Guirlande d'amour.*
*A Marion de Lorme.*

Amèrement.

Oui, la beauté du jour!

Jetant le livre à terre avec violence.

Ah! vile créature, impure entre les femmes!

MARION, *tremblante.*

Monsieur...

DIDIER.

Que faites-vous de ces livres infâmes?
Comment sont-ils ici?

MARION, *faiblement et baissant les yeux.*

Le hasard...

DIDIER.

Savez-vous,
Vous dont l'œil est si pur, dont le front est si doux,
Savez-vous ce que c'est que Marion de Lorme?
Une femme, de corps belle et de cœur difforme!
Une Phryné qui vend à tout homme, en tout lieu,
Son amour qui fait honte et fait horreur!

MARION, *la tête dans ses mains.*

Grand Dieu!

Un bruit de pas, un cliquetis d'épées au dehors et des cris:

Au meurtre!

DIDIER, *étonné.*

Mais quel bruit dans la place voisine?

Les cris continuent.

A l'aide! au meurtre!

DIDIER, *regardant au balcon.*

C'est quelqu'un qu'on assassine...

Il prend son épée et enjambe la balustrade du balcon. Marion se lève, court à lui et cherche à le retenir par son manteau.

MARION.

Didier! si vous m'aimez... —Ils vous tueront!—restez!

DIDIER, *sautant dans la rue.*

Mais c'est lui qu'ils tueront, le pauvre homme!

Dehors aux combattants:

Arrêtez!
— Tenez ferme, monsieur!

Cliquetis d'épées.

Poussez! — Tiens, misérable!

Bruit d'épées, de voix et de pas.

MARION, *au balcon, avec terreur.*

O ciel! six contre deux!

VOIX DANS LA RUE.

Mais cet homme est le diable!

Le cliquetis d'armes décroit peu à peu; puis cesse tout à fait. Bruit de pas qui s'éloignent. On voit reparaître Didier qui escalade le balcon.

DIDIER, *encore en dehors du balcon et tourné vers la rue.*

Vous voici hors d'affaire. Allez votre chemin.

SAVERNY, *du dehors.*

Je ne m'en irai pas sans vous serrer la main,
Sans vous remercier, s'il vous plaît.

DIDIER, *avec humeur.*

Passez vite!
De vos remerciments, monsieur, je vous tiens quitte.

SAVERNY.

Je vous remercirai!

Il escalade le balcon.

DIDIER.

Hé! sans monter ici.
Ne pouvez-vous d'en bas me dire : Grand merci?

## SCÈNE IV.

MARION, DIDIER, SAVERNY.

SAVERNY, *sautant dans la chambre l'épée à la main.*

Pardieu, la tyrannie est étrange, et trop forte,
De me sauver la vie et me mettre à la porte!
— La porte, c'est-à-dire à la fenêtre! — Non,
Il ne sera pas dit qu'un homme de mon nom
Soit bravement sauvé par un bon gentilhomme
Sans lui dire : Marquis...—le nom dont on vous nomme,
Monsieur?

DIDIER.

Didier.

SAVERNY.

Didier de quoi?

DIDIER.

Didier de rien.
Çà, l'on vous tue, et moi, je vous secours. C'est bien;
Allez-vous-en.

SAVERNY.

Voilà vos façons! — Par ces traîtres
Que ne me laissiez-vous tuer sous vos fenêtres!
J'eusse aimé mieux cela, car sans vous, sur ma foi,
J'étais mort. Six larrons, six voleurs contre moi!
Mort! six larges poignards contre une mince épée!....

Apercevant Marion qui jusque-là a cherché à l'éviter.

Mais vous aviez ici l'âme bien occupée :
Je comprends; je dérange un entretien fort doux;
Pardon.

A part.

Voyons pourtant la dame.

Il s'approche de Marion tremblante, et la reconnait. — Bas.

Quoi! c'est vous!

Montrant Didier.

C'est donc lui!

MARION, *bas.*

Ah! monsieur, vous me perdez!

SAVERNY, *saluant.*

Madame...

MARION, *bas.*

C'est la première fois que j'aime.

DIDIER, *à part.*

Sur mon âme,
Cet homme la regarde avec des yeux hardis!

Il renverse la lampe d'un coup de poing.

SAVERNY.

Quoi donc, vous éteignez cette lampe?

DIDIER.

Je dis
Qu'il convient, s'il vous plaît, que nous partions ensem-[ble.

SAVERNY.

Soit; je vous suis.

A Marion, qu'il salue profondément.

Adieu, madame.

DIDIER, *à part.*

A quoi ressemble
Ce muguet?

A Saverny.

Venez donc!

SAVERNY.

Vous êtes brusque, mais
Je vous dois d'être en vie, et s'il vous faut jamais
Dévoûment, zèle, ardeur, amitié fraternelle... —
Marquis de Saverny, Paris, hôtel de Nesle.

DIDIER.

Bon!

A part.

La voir par un fat examinée ainsi!

Ils sortent par le balcon. On entend la voix de Didier dehors.

Votre route est par là; — la mienne est par ici.

## SCÈNE V.

MARION, DAME ROSE.

*Marion reste un moment rêveuse, puis elle appelle.*

MARION.

Dame Rose !

*Dame Rose paraît. Lui montrant la fenêtre.*

Fermez.

DAME ROSE.

*La fenêtre fermée, elle se retourne et voit Marion essuyant une larme. — A part.*

On dirait qu'elle pleure.

*Haut.*

Il est temps de dormir, madame.

MARION.

Oui, c'est votre heure,

A vous autres.

*Défaisant ses cheveux.*

Venez m'accommoder.

DAME ROSE, *la déshabillant.*

Eh bien,

Madame, le monsieur de ce soir est-il bien ?

— Riche ?

MARION.

Non.

DAME ROSE.

Galant ?

MARION.

Non.

*Se tournant vers Rose.*

Rose, il ne m'a pas même

Baisé la main.

DAME ROSE.

Alors, qu'en faites-vous ?

MARION, *pensive.*

Je l'aime.

# ACTE DEUXIÈME.

## LA RENCONTRE.

---

### PERSONNAGES.

MARION DE LORME.
DIDIER.
LE MARQUIS DE SAVERNY.
L'ANGELY.
LE MARQUIS DE BRICHANTEAU.
LE VICOMTE DE BONCHAVANNES.
LE COMTE DE GASSÉ.
LE CHEVALIER DE ROCHEBARON.
LE CHEVALIER DE MONTPESAT.
LE COMTE DE VILLAC.
LE CAPITAINE QUARTENIER.
LE CRIEUR PUBLIC.

Blois.

---

La porte d'un cabaret. On voit dans le fond la ville de Blois en amphithéâtre, et les tours de Saint-Nicolas sur la colline couverte de maisons.

---

### SCÈNE PREMIÈRE.

LE COMTE DE GASSÉ, LE MARQUIS DE BRICHANTEAU, LE VICOMTE DE BONCHAVANNES, LE CHEVALIER DE ROCHEBARON. *Ils sont assis à des tables devant la porte; les uns fument, les autres jouent aux dés et boivent.*

BRICHANTEAU, *se levant, à Gassé qui entre.*

Gassé! —

Ils se serrent la main.

Tu viens à Blois joindre le régiment?

Le saluant.

Nous te complimentons de ton enterrement.

Examinant sa toilette.

Ah!

GASSÉ.

C'est la mode. Orange, avec des faveurs bleues.

Croisant les bras et retroussant ses moustaches.

Savez-vous bien que Blois est à quarante lieues
De Paris?

BRICHANTEAU.

C'est la Chine!

GASSÉ.

Et cela fait crier
Les femmes. Pour nous suivre il faut s'expatrier!

BONCHAVANNES, *se détournant du jeu.*

Monsieur vient de Paris?

ROCHEBARON, *quittant sa pipe.*

Dit-on quelques nouvelles?

GASSÉ, *saluant.*

Point. — Corneille toujours met en l'air les cervelles.

Guiche a l'ordre. Ast est duc. Puis des riens à foison :
De trente huguenots on a fait pendaison.
Toujours nombre de duels. Le trois, c'était d'Angennes
Contre Arquien, pour avoir porté du point de Gênes;
Lavardin avec Pons s'est rencontré le dix
Pour avoir pris à Pons la femme de Sourdis ;
Sourdis avec d'Ailly pour une du théâtre
De Mondori. Le neuf, Nogent avec Lachâtre,
Pour avoir mal écrit trois vers de Colletet ;
Gorde avec Margaillan, pour l'heure qu'il était;
D'Humière avec Gondi, pour le pas à l'église;
Et puis tous les Brissac contre tous les Soubise
A propos d'un pari d'un cheval contre un chien.
Enfin, Caussade avec Latournelle, pour rien,
Pour le plaisir : Caussade a tué Latournelle.

BRICHANTEAU.

Heureux Paris! les duels ont repris de plus belle!

GASSÉ.

C'est la mode.

BRICHANTEAU.

Toujours festins, amours, combats.
On ne peut s'amuser et vivre que là-bas.

*Bâillant.*

Mais on s'ennuie ici de façon paternelle!

*A Gassé.*

Tu dis donc que Caussade a tué Latournelle?

GASSÉ.

Oui, d'un beau coup d'estoc.

*Examinant les manches de Rochebaron.*

Qu'avez-vous là, mon cher?
Songez que ce n'est plus la mode du bel air.
Aiguillettes! boutons! d'honneur, rien n'est plus triste.
Des nœuds et des rubans!

BRICHANTEAU.

Refais-nous donc la liste
De tous ces duels. Qu'en dit le roi?

GASSÉ.

Le cardinal
Est furieux, et veut un prompt remède au mal.

BONCHAVANNES.

Point de courrier du camp?

GASSÉ.

Je crois que par surprise
Nous avons pris Figuère, ou bien qu'on nous l'a prise.

*Réfléchissant.*

C'est à nous qu'on l'a prise.

ROCHEBARON.

Et que dit de ce coup
Le roi?

GASSÉ.

Le cardinal n'est pas content du tout.

BRICHANTEAU.

Que fait la cour? Le roi se porte bien sans doute?

GASSÉ.

Non pas. Le cardinal a la fièvre et la goutte,
Et ne va qu'en litière.

BRICHANTEAU.

Étrange original!
Quand nous te parlons roi, tu réponds cardinal.

GASSÉ.

Ah! — C'est la mode.

BONCHAVANNES.

Ainsi rien de nouveau?

GASSÉ.

Que dis-je?
Pas de nouvelle? — Mais, un miracle, un prodige
Qui tient depuis deux mois Paris en passion?
La fuite, le départ, la disparition...

BRICHANTEAU.

De qui?

GASSÉ.

De Marion de Lorme, de la belle
Des belles.

BRICHANTEAU, *d'un air mystérieux.*

A ton tour écoute une nouvelle.
Elle est ici.

GASSÉ.

Vraiment! à Blois!

BRICHANTEAU.

Incognito!

GASSÉ, *haussant les épaules.*

Marion! — Vous raillez, monsieur de Brichanteau!
Elle ici! Marion! elle qui fait la mode!
Mais c'est que de Paris ce Blois est l'antipode!
Regardez. — Tout est laid, tout est vieux, tout est mal.

*Montrant les tours de Saint-Nicolas.*

Ces clochers même ont l'air gauche et provincial!

ROCHEBARON.

C'est vrai.

BRICHANTEAU.

Douterez-vous que Saverny l'ait vue?
Cachée ici? déjà d'un grand amant pourvue?
Lequel même a sauvé Saverny, s'il vous plait,
De voleurs qui la nuit l'avaient pris au collet,
Bons larrons, qui voulaient faire en cette rencontre
L'aumône avec sa bourse et voir l'heure à sa montre.

GASSÉ.

Mais c'est toute une histoire!

ROCHEBARON, *à Brichanteau.*

En êtes-vous bien sûr?

BRICHANTEAU.

Comme j'ai six besants d'argent sur champ d'azur.
Si bien que Saverny depuis n'a d'autre envie
Que de trouver cet homme auquel il doit la vie.

BONCHAVANNES.

Mais il peut bien l'aller trouver chez elle.

BRICHANTEAU.

Non.
Elle a changé depuis de logis et de nom.
On a perdu sa trace.

*Marion et Didier traversent lentement le fond du théâtre sans être vus des interlocuteurs, et entrent par une petite porte dans une des maisons latérales.*

GASSÉ.

Il fallait que je vinsse
A Blois pour retrouver Marion en province!

*Entrent MM. de Villac et de Montpesat, parlant haut et se disputant.*

VILLAC.

Moi, je te dis que non!

MONTPESAT.

Moi je te dis que si!

VILLAC.

Le Corneille est mauvais!

MONTPESAT.

Traiter Corneille ainsi!
Corneille enfin, l'auteur du *Cid* et de *Mélite!*

VILLAC.

*Mélite* soit! j'en dois avouer le mérite;
Mais Corneille n'a fait que descendre depuis,
Comme ils font tous! pour toi je fais ce que je puis.
Parle-moi de *Mélite* et de *la Galerie*
*Du Palais!* Mais *le Cid*, qu'est cela, je te prie?

GASSÉ, *à Montpesat*.

Monsieur est modéré.

MONTPESAT.

Le *Cid* est bon!

VILLAC.

Méchant!
Ton *Cid*, mais Scudéri l'écrase en le touchant!
Quel style! ce ne sont que choses singulières,
Que façons de parler basses et familières.
Il nomme à tout propos les choses par leurs noms!
Puis *le Cid* est obscène et blesse les canons.
Le Cid n'a pas le droit d'épouser son amante.
Tiens, mon cher, as-tu lu *Pyrame* et *Bradamante?*
Quand Corneille en fera de pareils, donne-m'en.

ROCHEBARON, *à Montpesat*.

Lisez aussi *le grand et dernier Soliman*
De monsieur Mairet. C'est la grande tragédie;
Mais *le Cid!*

VILLAC.

Puis il a l'âme vaine et hardie,
Croit-il pas égaler messieurs de Boisrobert,
Chapelain, Serisay, Mairet, Gombault, Habert,
Bautru, Giry, Faret, Desmarets, Malleville,
Duryer, Cherisy, Colletet, Gomberville,
Toute l'académie enfin!

BRICHANTEAU, *riant de pitié et haussant les épaules*.

C'est excellent!

VILLAC.

Puis monsieur veut créer! inventer! Insolent!
Créer après Garnier! après le Théophile!
Après Hardy! Le fat! créer, chose facile!
Comme si ces esprits fameux avaient laissé
Quelque chose après eux qui ne fût pas usé!
Chapelain là-dessus le raille d'une grâce!...

ROCHEBARON.

Corneille est un croquant.

BONCHAVANNES.

Mais l'évêque de Grasse,
Monsieur Godeau, m'a dit qu'il a beaucoup d'esprit.

MONTPESAT.

Beaucoup!

VILLAC.

S'il écrivait autrement qu'il n'écrit,
S'il suivait Aristote et la bonne méthode...

GASSÉ.

Messieurs, faites la paix. Corneille est à la mode!
Il succède à Garnier, comme font de nos jours
Les grands chapeaux de feutre aux toques de velours.

MONTPESAT.

Moi, je suis pour Corneille et les chapeaux de feutre.

GASSÉ, *à Montpesat*.

Tu vas trop loin! —

A Villac.

Garnier est très-beau. — Je suis neutre.
Mais Corneille a du bon parfois.

VILLAC.

D'accord.

ROCHEBARON.

D'accord.
C'est un garçon d'esprit et que j'estime fort.

BRICHANTEAU.

Mais ce Corneille-là, c'est de courte noblesse?

ROCHEBARON.

Ce nom sent le bourgeois d'une façon qui blesse.

BONCHAVANNES.

Famille de robins, de petits avocats,
Qui se sont fait des sous en rognant des ducats.

Entre L'Angely, qui va s'asseoir à une table seul et en silence. — En noir, velours et brandebourgs d'or.

VILLAC.

Messieurs, si le public goûte ses rapsodies,
C'en est fait du bel art des tragi-comédies!
Le théâtre est perdu, ma parole d'honneur!
C'est ce que Richelieu...

GASSÉ, *regardant L'Angely de travers*.

Dites donc monseigneur,
Ou parlez plus bas...

BRICHANTEAU.

Baste! au diable l'Éminence!
N'est-ce donc pas assez que soldats et finance,
Il ait tout, que de tout il puisse disposer,
Sans que sur notre langue il vienne encor peser?

BONCHAVANNES.

Meure le Richelieu qui déchire et qui flatte!
L'homme à la main sanglante, à la robe écarlate!

ROCHEBARON.

A quoi donc sert le roi?

BRICHANTEAU.

Les peuples dans la nuit
Vont marchant, l'œil fixé sur un flambeau qui luit.
Il est le flambeau, lui; le roi c'est la lanterne
Qui le sauve du vent sous sa vitre un peu terne.

BONCHAVANNES.

Oh! puissions-nous un jour, et ce jour sera beau,
Du vent de notre épée éteindre ce flambeau!

ROCHEBARON.

Ah! si chacun pensait comme moi sur son compte!...

BRICHANTEAU.

Nous nous réunirions...

A Bonchavannes.

Qu'en penses-tu, vicomte?

BONCHAVANNES.

Et nous lui donnerions un bon coup de Jarnac?

L'ANGELY, *se levant, d'une voix lugubre*.

Un complot! Jeunes gens, songez à Marillac!

Tous tressaillent, se retournent et se taisent, consternés, l'œil fixé sur L'Angely qui se rassied en silence.

VILLAC, *prenant Montpesat à l'écart*.

Chevalier, tout à l'heure, à propos de Corneille,
Tu m'as parlé d'un ton qui m'a choqué l'oreille;
Je voudrais, à mon tour, te dire, s'il te plaît,
Deux mots.

MONTPESAT.

A l'épée?

VILLAC.

Oui.

MONTPESAT.

Veux-tu le pistolet?

VILLAC.

L'un et l'autre.

MONTPESAT, *lui prenant le bras.*

Cherchons quelque coin par la ville.

L'ANGELY, *se levant.*

Un duel! Souvenez-vous du sieur de Boutteville!

Nouvelle consternation dans l'assistance. Villac et Montpesat se quittent, l'œil attaché sur L'Angely.

ROCHEBARON.

Quel est cet homme noir qui me fait peur, ma foi?

L'ANGELY.

Mon nom est L'Angely. Je suis bouffon du roi.

BRICHANTEAU, *riant.*

Je ne m'étonne plus que le roi soit si triste.

BONCHAVANNES, *riant.*

C'est un plaisant bouffon qu'un fou cardinaliste!

L'ANGELY, *debout.*

Prenez garde, messieurs! le ministre est puissant :
C'est un large faucheur qui verse à flots le sang;
Et puis, il couvre tout de sa soutane rouge,
Et tout est dit.

Un silence.

GASSÉ.

Mortdieu!

ROCHEBARON.

Du diable si je bouge!

BRICHANTEAU.

Çà, près de ce bouffon Pluton est un rieur.

Entre une foule de peuple qui sort des rues et des maisons et couvre la place, au milieu, le crieur public à cheval, avec quatre valets de ville en livrée, dont un sonne la trompe, tandis qu'un autre bat du tambour.

GASSÉ.

Que vient donc faire ici ce peuple? — Ah! le crieur!
Que vient-il nous chanter en fait de patenôtre?

BRICHANTEAU, *à un bateleur qui est mêlé à la foule et qui porte un singe sur son dos.*

Mon bon ami, lequel de vous deux fait voir l'autre?

MONTPESAT, *à Rochebaron.*

Voyez donc si nos jeux de cartes sont complets.

Montrant les quatre valets de ville en livrée.

Je gage qu'en l'un d'eux on a pris ces valets.

LE CRIEUR PUBLIC, *d'une voix nasillarde.*

Bourgeois, silence!

BRICHANTEAU, *bas, à Gassé.*

Il est d'une mine farouche,
Et sa voix doit user son nez plus que sa bouche.

LE CRIEUR.

« Ordonnance. — Louis, par la grâce de Dieu...

BONCHAVANNES, *bas, à Brichanteau.*

Manteau fleurdelisé qui cache Richelieu!

L'ANGELY.

Écoutez, messieurs!

LE CRIEUR, *poursuivant.*

...« Roi de France et de Navarre....

BRICHANTEAU, *à Bonchavannes.*

Un beau nom dont jamais ministre n'est avare.

LE CRIEUR, *poursuivant.*

« ... A tous ceux qui verront ces présentes, salut!

Il salue.

» Ayant considéré que chaque roi voulut
» Exterminer le duel par des peines sévères;
» Que malgré les édits, signés des rois nos pères,
» Les duels sont aujourd'hui plus nombreux que jamais;
» Ordonnons et mandons, voulons que désormais
» Les duellistes félons qui de sujets nous privent,
» Qu'il en survive un seul ou que tous deux survivent,
» Soient pour être amendés traduits en notre cour,
» Et, nobles ou vilains, soient pendus haut et court;
» Et, pour rendre en tout point l'édit plus efficace,
» Renonçons pour ce crime à notre droit de grâce.
» C'est notre bon plaisir. — Signé Louis. — plus bas.
» Richelieu. »

Indignation parmi les gentilshommes.

BRICHANTEAU.

Nous pendus comme des Barabbas!

BONCHAVANNES.

Nous pendre! Dites-moi comment l'endroit se nomme
Où l'on trouve une corde à pendre un gentilhomme?

LE CRIEUR, *poursuivant.*

« Nous, prévôt, pour que tous se le tiennent pour dit,
» Enjoignons qu'en la place on attache l'édit. »

Deux valets de ville attachent un grand écriteau à une potence en fer qui sort d'un mur à droite.

GASSÉ.

A la bonne heure, au moins! c'est l'édit qu'il faut pendre!

BONCHAVANNES, *secouant la tête.*

Oui, comte!... — en attendant celui qui l'a fait rendre.

Le crieur sort. Le peuple se retire. — Entre Saverny. — Le jour commence à baisser.

## SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS; LE MARQUIS DE SAVERNY.

BRICHANTEAU, *allant à Saverny.*

Mon cousin Saverny! — Hé bien, as-tu trouvé
L'homme qui des larrons l'autre nuit t'a sauvé?

SAVERNY.

Non. Par la ville en vain je cherche, je m'informe;
Les voleurs, le jeune homme, et Marion de Lorme,
Tout s'est évanoui comme un rêve qu'on a.

BRICHANTEAU.

Mais tu dois l'avoir vu quand il te ramena
Comme un chrétien tiré des mains de l'infidèle?

SAVERNY.

Il a d'abord du poing renversé la chandelle!

GASSÉ.

C'est étrange.

BRICHANTEAU.

Pourtant tu le reconnaîtrais
En le rencontrant?

SAVERNY.

Non, je n'ai point vu ses traits.

BRICHANTEAU.

Sais-tu son nom?

SAVERNY.

Didier.

ROCHEBARON.

Ce n'est pas un nom d'homme,
C'est un nom de bourgeois.

SAVERNY.

C'est Didier qu'il se nomme.
Beaucoup, qui sont de race et qui font les vainqueurs,
Ont bien de plus grands noms, mais non de plus grands cœurs.
Moi, j'avais six voleurs; lui, Marion de Lorme;
Il la quitte, et me sauve. Ah! ma dette est énorme,

Et je la lui pairai, je vous le jure à tous,
De tout mon sang!

VILLAC.

Marquis, depuis quand payez-vous
Vos dettes?

SAVERNY, *fièrement.*

J'ai toujours payé celles qu'on paye
Avec du sang. Mon sang, c'est ma seule monnaie.

La nuit est tout à fait tombée. On voit les fenêtres de la ville s'éclairer l'une après l'autre. — Entre un allumeur qui allume un réverbère au-dessus de l'écriteau et s'en va. — La petite porte par laquelle sont entrés Marion et Didier se rouvre; Didier en sort rêveur, marchant lentement, les bras croisés dans son manteau.

## SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS; DIDIER.

DIDIER, *s'avançant lentement du fond du théâtre sans être vu ni entendu des autres.*

Marquis de Saverny!... — Je voudrais bien revoir
Ce fat qui fut près d'elle effronté l'autre soir;
J'ai son air sur le cœur.

BONCHAVANNES, *à Saverny qui cause avec Brichanteau.*

Saverny!

DIDIER, *à part.*

C'est mon homme!

Il s'avance à pas lents, l'œil fixé sur les gentilshommes, et vient s'asseoir à une table placée sous le réverbère qui éclaire l'écriteau, à quelques pas de L'Angely qui demeure aussi immobile et silencieux.

BONCHAVANNES, *à Saverny qui se retourne.*

Connaissez-vous l'édit?

SAVERNY.

Quel édit?

BONCHAVANNES.

Qui nous somme
De renoncer au duel?

SAVERNY.

Mais c'est très-sage.

BRICHANTEAU.

Oui, mais
Sous peine de la corde!

SAVERNY.

Ah! tu railles! — Jamais.
Qu'on pende les vilains, c'est très-bien.

BRICHANTEAU, *lui montrant l'écriteau.*

Lis toi-même,
L'édit est sur le mur.

SAVERNY, *apercevant Didier.*

Ah! cette face blême
Peut me le lire.

A Didier, haussant la voix.

Hola! hé! l'homme au grand manteau!
L'ami! — Mon cher! —

A Brichanteau.

Je crois qu'il est sourd, Brichanteau.

DIDIER, *qui ne l'a pas quitté des yeux, levant lentement la tête.*

Me parlez-vous?

SAVERNY.

Pardieu! — Pour récompense honnête,
Lisez-nous l'écriteau placé sur votre tête.

DIDIER.

Moi?

SAVERNY.

Vous. — Savez-vous pas épeler l'alphabet?

DIDIER, *se levant.*

C'est l'édit qui punit tout bretteur du gibet,
Qu'il soit noble ou vilain.

SAVERNY.

Vous vous trompez, brave homme.
Sachez qu'on ne doit pas pendre un bon gentilhomme;
Et qu'il n'est dans ce monde, où tous droits nous sont dus,
Que les vilains qui soient faits pour être pendus.

Aux gentilshommes.

Ce peuple est insolent!

A Didier, en ricanant.

Vous lisez mal, mon maître!
Mais vous avez la vue un peu basse, peut-être.
Otez votre chapeau, vous lirez mieux. — Otez!

DIDIER, *renversant la table qui est devant lui.*

Ah! prenez garde à vous, monsieur, vous m'insultez.
Maintenant que j'ai lu, ma récompense honnête
Il me la faut! — Marquis, c'est ton sang, c'est ta tête!

SAVERNY, *souriant.*

Nos titres à tous deux, certes, sont bien acquis.
Je le devine peuple, il me flaire marquis.

DIDIER.

Peuple et marquis pourront se colleter ensemble.
Marquis, si nous mêlions notre sang, que t'en semble?

SAVERNY, *reprenant son sérieux.*

Monsieur, vous allez vite, et tout n'est pas fini.
Je me nomme Gaspard, marquis de Saverny.

DIDIER.

Que m'importe?

SAVERNY, *froidement.*

Voici mes deux témoins. Le comte
De Gassé; l'on n'a rien à dire sur son compte;
Et monsieur de Villac, qui tient à la maison
La Feuillade, dont est le marquis d'Aubusson.
Maintenant, êtes-vous noble homme?

DIDIER.

Que m'importe?
Je ne suis qu'un enfant trouvé sur une porte,
Et je n'ai pas de nom; mais, cela suffit bien,
J'ai du sang à répandre en échange du tien!

SAVERNY.

Non pas, monsieur, cela ne peut suffire, en somme;
Mais un enfant trouvé de droit est gentilhomme,
Attendu qu'il peut l'être, et que c'est plus grand mal,
Dégrader un seigneur qu'anoblir un rival.
Je vous rendrai raison. — Votre heure?

DIDIER.

Tout de suite.

SAVERNY.

Soit. — Vous n'usurpez pas la qualité susdite?...

DIDIER.

Une épée!

SAVERNY.

Il n'a pas d'épée! Ah! pasquedieu,
C'est mal. On vous prendrait pour quelqu'un de bas lieu.

Offrant sa propre épée à Didier.

La voulez-vous? Elle est fidèle et bien trempée.

L'Angely se lève, tire son épée et la présente à Didier.

L'ANGELY.
Pour faire une folie, ami, prenez l'épée
D'un fou. — Vous êtes brave, et lui ferez honneur.
Ricanant.
En échange, écoutez, pour me porter bonheur
Vous me laisserez prendre un bout de votre corde.

DIDIER, *prenant l'épée, amèrement.*
Soit.
Au marquis.
Maintenant Dieu fasse aux bons miséricorde!

BRICHANTEAU, *sautant de joie.*
Un bon duel! c'est charmant!

SAVERNY, *à Didier.*
Mais où nous mettre?

DIDIER.
Sous
Ce réverbère.

GASSÉ.
Allons, messieurs, êtes-vous fous?
On n'y voit pas. Ils vont s'éborgner, par saint George!

DIDIER.
On y voit assez clair pour se couper la gorge!

SAVERNY.
Bien dit.

VILLAC.
On n'y voit pas!

DIDIER.
On y voit assez clair,
Vous dis-je! et chaque épée est dans l'ombre un éclair,
Allons, marquis!
Tous deux jettent leurs manteaux, ôtent leurs chapeaux dont ils se saluent et qu'ils jettent derrière eux; puis ils tirent leurs épées.

SAVERNY.
Monsieur, à vos ordres.

DIDIER.
En garde!
Ils croisent le fer et ferraillent pied à pied, en silence et avec fureur. — Tout à coup la petite porte s'entr'ouvre, et Marion, en robe blanche, paraît.

## SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS; MARION.

MARION.
Quel est ce bruit?
Apercevant Didier sous le réverbère.
Didier!
Aux combattants.
Arrêtez!
Les combattants continuent.
A la garde!

SAVERNY.
Qu'est-ce que cette femme?

DIDIER, *se détournant.*
Ah Dieu!

BOUCHAVANNES, *accourant à Saverny.*
Tout est perdu!
Le cri de cette femme au loin s'est entendu.
J'ai des archers de nuit vu briller les rapières.
Entrent les archers avec des torches.

BRICHANTEAU, *à Saverny.*
Fais le mort, ou tu l'es!

SAVERNY, *se laissant tomber.*
Ah!
Bas, à Brichanteau qui se penche sur lui.
Les maudites pierres!
Didier, qui croit l'avoir tué, s'arrête.

LE CAPITAINE QUARTENIER.
De par le roi!

BRICHANTEAU, *aux gentilshommes.*
Sauvons le marquis! il est mort
S'il est pris!
Les gentilshommes entourent Saverny.

LE CAPITAINE QUARTENIER.
Arrêtez! messieurs! — pardieu, c'est fort!
Venir se battre en duel sous la propre lanterne
De l'édit!
A Didier.
Rendez-vous!
Les archers saisissent et désarment Didier qui est resté seul.
Montrant Saverny couché à terre et entouré des gentilshommes.
Et cet autre à l'œil terne,
Qu'est-il? son nom?

BRICHANTEAU.
Gaspard, marquis de Saverny.
Il est mort.

LE CAPITAINE QUARTENIER.
Mort? alors son procès est fini.
Il fait bien, cette mort vaut encor mieux que l'autre.

MARION, *effrayée.*
Que dit-il?

LE CAPITAINE QUARTENIER, *à Didier.*
Maintenant, cette affaire est la vôtre.
Venez, monsieur.
Les archers emmènent Didier d'un côté; les gentilshommes emportent Saverny de l'autre.

DIDIER, *à Marion, immobile de terreur.*
Adieu, Marie, oubliez-moi!
Adieu!
Ils sortent.

## SCÈNE V.

MARION, L'ANGELY.

MARION, *courant pour le retenir.*
Didier! pourquoi cet adieu-là? pourquoi
T'oublier?
Les soldats la repoussent; elle revient vers L'Angely avec angoisse.
Est-il donc perdu pour cette affaire?
Monsieur, qu'a-t-il donc fait, et que veut-on lui faire?

L'ANGELY.
Il lui prend les mains et la mène en silence devant l'écriteau.
Lisez!
Elle lit et recule avec horreur.

MARION.
Dieu! juste Dieu! la mort! ils me l'ont pris!
Ils le tûront! c'est moi qui le perds par mes cris!
J'appelais au secours; mais à mes cris funèbres
La mort venait, hâtant ses pas dans les ténèbres!
— C'est impossible! un duel, est-ce un si grand forfait?
A L'Angely.
N'est-ce pas qu'on ne peut le condamner?

L'ANGELY.

Si fait.

MARION.

Mais il peut s'échapper?

L'ANGELY.

Les murailles sont hautes!

MARION.

Ah! c'est moi qui lui fais un crime avec mes fautes!
Dieu le frappe pour moi. — Mon Didier! —

*A L'Angely.*

Savez-vous
Que c'est lui pour qui rien ne m'eût semblé trop doux?
Dieu! les cachots! la mort! peut-être la torture!...

L'ANGELY.

Peut-être. — Si l'on veut.

MARION.

Mais je puis d'aventure
Voir le roi? Le roi porte un cœur vraiment royal,
Il fait grâce?

L'ANGELY.

Oui, le roi. Mais non le cardinal.

MARION, *égarée.*

Mais qu'en ferez-vous donc?

L'ANGELY.

L'affaire est capitale;
Il faut qu'il roule au bas de la pente fatale.

MARION.

C'est horrible!

*A L'Angely.*

Monsieur, vous me glacez d'effroi!
Et qui donc êtes-vous?

L'ANGELY.

Je suis bouffon du roi.

MARION.

O mon Didier! je suis indigne, vile, infâme.
Mais ce que Dieu peut faire avec des mains de femme,
Je te le montrerai. Je te suis!

*Elle sort du côté par où est sorti Didier.*

L'ANGELY, *resté seul.*

Dieu sait où!

*Ramassant son épée laissée à terre par Didier.*

Çà, qui dirait qu'ici c'est moi qui suis le fou?

*Il sort.*

# ACTE TROISIÈME.

## LA COMÉDIE.

---

### PERSONNAGES.

MARION DE LORME.
DIDIER.
LE MARQUIS DE SAVERNY.
LE MARQUIS DE NANGIS.
M. DE LAFFEMAS.
LE MARQUIS DE BRICHANTEAU.
LE GRACIEUX.
LE TAILLEBRAS.
LE SCARAMOUCHE.
UN VALET.
COMÉDIENS DE PROVINCE.

Château de Nangis.

Un parc dans le goût de Henri IV. — Au fond, sur une hauteur, on voit le château de Nangis, neuf et vieux. Le vieux, donjon à ogives et tourelles; le n·uf, maison haute en briques à coins de pierre de taille, à toit pointu. — La grande porte du vieux donjon est tendue de noir, et de loin on y distingue un écusson, celui des familles de Nangis et de Saverny.

---

### SCÈNE PREMIÈRE.

M. DE LAFFEMAS; *petit costume de magistrat du temps.* LE MARQUIS DE SAVERNY, *déguisé en officier du régiment d'Anjou; moustaches et royales noires; un emplâtre sur l'œil.*

LAFFEMAS.

Çà, vous étiez présent, monsieur, à l'algarade ?

SAVERNY, *retroussant sa moustache.*

Monsieur, j'avais l'honneur d'être son camarade.
Il est mort.

LAFFEMAS.

Le marquis de Saverny ?

SAVERNY.

Bien mort !
D'une botte poussée en tierce, qui d'abord
A rompu le pourpoint, puis s'est fait une voie
Entre les côtes, par le poumon, jusqu'au foie
Qui fait le sang, ainsi que vous devez savoir.
Si bien que la blessure était horrible à voir !

LAFFEMAS.

Certe, on mourrait à moins !

SAVERNY.

Une botte assassine !

LAFFEMAS.

Vous êtes donc, monsieur, docteur en médecine ?

SAVERNY.

Non.

LAFFEMAS.

Vous l'avez pourtant étudiée ?

SAVERNY.

Un peu,
Dans Aristote.

LAFFEMAS.

Aussi vous en parlez, morbleu !

SAVERNY.

Ma foi, je suis d'un cœur fort épris de malice;
Nuire me plaît. Je fais le mal avec délice;
J'aime à tuer. Aussi j'eus toujours le dessein
De me faire à vingt ans soldat ou médecin.
J'ai longtemps hésité. Puis j'ai choisi l'épée.
C'est moins sûr, mais plus prompt. — J'eus bien l'âme [occupée
Un moment, d'être acteur, poëte et montreur d'ours;
Mais j'aime assez dîner et souper tous les jours.
Foin des ours et des vers !

LAFFEMAS.

Pour cette fantaisie,
Vous aviez donc, mon cher, appris la poésie ?

SAVERNY.

Un peu, dans Aristote.

LAFFEMAS.

Et vous étiez connu
Du marquis ?

SAVERNY.

Je ne suis qu'un soldat parvenu.
Il était lieutenant que j'étais anspessade.

LAFFEMAS.

Vraiment !

SAVERNY.

J'étais d'abord à monsieur de Caussade,
Lequel au colonel du marquis me donna.
Maigre était le cadeau; l'on donne ce qu'on a.
Ils m'ont fait officier; j'ai la moustache noire,
Et j'en vaux bien un autre, et voilà mon histoire !

LAFFEMAS.

On vous a donc chargé de venir au château
Avertir l'oncle ?

SAVERNY.

Avec son cousin Brichanteau
Je suis venu, traînant son cercueil en carrosse,
Pour qu'on l'enterre ici, comme on eût fait sa noce.

LAFFEMAS.

Comment le vieux marquis de Nangis a-t-il pris
La mort de son neveu ?

SAVERNY.

Sans bruit, sans pleurs, sans cris.

LAFFEMAS.

Il l'aimait fort pourtant !

SAVERNY.

Comme on aime sa vie.
Sans enfants, il n'avait qu'un amour, qu'une envie,
Qu'un espoir, — ce neveu, qu'il aimait d'un cœur chaud,
Quoiqu'il ne l'eût pas vu depuis cinq ans bientôt.

Passe au fond du théâtre le vieux marquis de Nangis. — Cheveux blancs, visage pâle, les bras croisés sur la poitrine. Habit à la mode de Henri IV; grand deuil. La plaque et le cordon du Saint-Esprit. Il marche lentement et traverse le théâtre. Neuf gardes, vêtus de deuil, la hallebarde sur l'épaule droite et le mousquet sur l'épaule gauche, le suivent sur trois rangs à quelque distance, s'arrêtant quand il s'arrête et marchant quand il marche.

LAFFEMAS, *le regardant passer.*

Pauvre homme !

Il va au fond du théâtre et suit le marquis des yeux.

SAVERNY, *à part.*

Mon cher oncle !

Entre Brichanteau qui va à Saverny.

## SCÈNE II.

LES MÊMES; BRICHANTEAU.

BRICHANTEAU.

Ah ! deux mots à l'oreille.

Riant.

Mais depuis qu'il est mort, il se porte à merveille !

SAVERNY, *bas, lui montrant le marquis qui passe.*

Regarde, Brichanteau. — Pourquoi m'as-tu forcé
De lui porter ce coup que j'étais trépassé ?
Si nous lui disions tout ? Veux-tu pas que j'essaye ?.....

BRICHANTEAU.

Garde-t'en bien. Il faut que sa douleur soit vraie.
Il faut qu'à tous les yeux il pleure abondamment.
Son deuil est un côté de ton déguisement.

SAVERNY.

Mon pauvre oncle !

BRICHANTEAU.

Il se peut bientôt qu'il te revoie.

SAVERNY.

S'il n'est mort de douleur, il en mourra de joie.
De tels coups sont trop forts pour un vieillard.

BRICHANTEAU.

Mon cher.
Il le faut.

SAVERNY.

J'ai grand'peine à voir son rire amer
Par moments, son silence et ses pleurs. Il me navre
A baiser ce cercueil !

BRICHANTEAU.

Un cercueil sans cadavre.

SAVERNY.

Oui, mais il m'a bien mort et sanglant dans son cœur.
C'est là qu'est le cadavre.

LAFFEMAS, *revenant.*

Ah ! pauvre vieux seigneur !
Comme on voit dans ses yeux le chagrin qui le mine !

BRICHANTEAU, *bas, à Saverny.*

Quel est cet homme noir et de mauvaise mine ?

SAVERNY, *avec un geste d'ignorance.*

Quelque ami qui se trouve au château.

BRICHANTEAU, *bas.*

Le corbeau
Est noir de même et vient à l'odeur du tombeau.
Plus que jamais, tais-toi. — C'est une face ingrate
Et louche, à rendre un fou prudent comme Socrate.

Rentre le marquis de Nangis, toujours plongé dans une profonde rêverie. Il vient à pas lents, sans paraître voir personne, s'asseoir sur un banc de gazon au-devant du théâtre.

## SCÈNE III.

LES MÊMES; LE MARQUIS DE NANGIS.

LAFFEMAS, *allant au-devant du vieux marquis.*

Ah! monsieur le marquis! nous avons bien perdu.
C'était un neveu rare, et qui vous eût rendu
La vieillesse bien douce. Avec vous je le pleure.
Beau, jeune, on n'était point de nature meilleure!
Servant Dieu, réservé près des femmes, toujours
Juste en ses actions et sage en ses discours.
Un seigneur parfait, brave, et que chacun célèbre!
Mourir sitôt!

*Le vieux marquis laisse tomber sa tête dans ses mains.*

SAVERNY, *bas, à Brichanteau.*

Le diable ait l'oraison funèbre!
Il me loue, et le rend plus triste, sur ma foi!
Toi, pour le consoler, dis-lui du mal de moi.

BRICHANTEAU, *à Laffemas.*

Vous vous trompez, monsieur. J'étais du même grade
Que Saverny. C'était un mauvais camarade,
Un fort méchant sujet, qui dans ces derniers temps
Se gâtait tous les jours. Brave, on l'est à vingt ans :
Mais, après tout, sa mort n'est pas digne d'estime.

LAFFEMAS.

Un duel! Mais voyez donc! le grand mal! le grand crime!

*A Brichanteau, d'un air goguenard, lui montrant son épée.*

Vous êtes officier?

BRICHANTEAU, *du même ton, lui montrant sa perruque.*

Vous êtes magistrat?

SAVERNY, *bas.*

Continue.

BRICHANTEAU.

Il était quinteux, menteur, ingrat.
Peu regrettable au fond; il allait aux églises,
Mais pour cligner de l'œil avec les Cidalises.
Ce n'était qu'un galant, qu'un fou, qu'un libertin.

SAVERNY, *bas.*

Bien, bien!

BRICHANTEAU.

Avec ses chefs indocile et mutin.
Quant à sa bonne mine, il l'avait fort perdue,
Boitait, avait sur l'œil une loupe étendue,
De blond devenait roux, et de courbé bossu.

SAVERNY, *bas.*

Assez.

BRICHANTEAU.

Puis il jouait, on s'en est aperçu,
Il eût joué son âme aux dés, et je parie
Qu'il avait au brelan mangé sa seigneurie.
Tout son bien chaque nuit s'en allait au grand trot.

SAVERNY, *le tirant par la manche, bas.*

Assez, que diable, assez! tu le consoles trop!

LAFFEMAS, *à Brichanteau.*

Mal parler d'un ami défunt, c'est sans excuse!

BRICHANTEAU, *montrant Saverny.*

Demandez à monsieur.

SAVERNY.

Ah! moi, je me récuse.

LAFFEMAS, *affectueusement, au vieux marquis.*

Monseigneur, monseigneur, nous vous consolerons.
On a son meurtrier; — eh bien! nous le pendrons!
Il est sous bonne garde, et son affaire est sûre.

*A Brichanteau et à Saverny.*

Comprend-on le marquis de Saverny? Je jure
Qu'il est des duels que nul ne peut répudier;
Mais s'aller battre avec je ne sais quel Didier!

SAVERNY, *à part.*

Didier?

*Le vieux marquis, qui est resté pendant toute la scène immobile et muet, se lève et sort à pas lents du côté opposé à celui d'où il est venu; ses gardes le suivent.*

LAFFEMAS, *essuyant une larme et le suivant des yeux.*

En vérité! sa douleur me pénètre.

UN VALET, *accourant.*

Monseigneur!

BRICHANTEAU.

Laissez donc tranquille votre maître!

LE VALET.

C'est pour l'enterrement du feu marquis Gaspard.
Quelle heure fixe-t-on?

BRICHANTEAU.

Vous le saurez plus tard.

LE VALET.

Puis, des comédiens, qui viennent de la ville,
Pour cette nuit céans demandent un asile.

BRICHANTEAU.

Pour les comédiens le jour est mal choisi;
Mais l'hospitalité, c'est un devoir aussi.

*Montrant une grange à la gauche du théâtre.*

Donnez-leur cette grange.

LE VALET, *tenant une lettre.*

Une lettre qui presse...

*Lisant.*

Monsieur de Laffemas...

LAFFEMAS.

Donnez. C'est mon adresse.

BRICHANTEAU, *bas, à Saverny qui est resté pensif dans un coin.*

Hâtons-nous, Saverny! Viens tout expédier
Pour ton enterrement.

*Le tirant par la manche.*

Çà, rêves-tu?

SAVERNY, *à part.*

Didier!

*Ils sortent.*

## SCÈNE IV.

LAFFEMAS, *seul.*

C'est le sceau de l'État. — Oui, le grand sceau de cire
Rouge. Allons! quelque affaire! Ouvrons vite.

*Lisant.*

« Messire,
» Lieutenant criminel, on vous fait ici part,
» Que Didier, l'assassin du feu marquis Gaspard,
» S'est échappé... » — Mon Dieu! c'est un malheur énorme!
» Une femme, qu'on dit la Marion de Lorme,
» L'accompagne. Veuillez au plus tôt revenir. »
— Vite, des chevaux! — Moi! qui croyais le tenir,
Bon! une affaire encor manquée et mal conduite!
Malheur! sur deux, pas un! L'un est mort, l'autre en fuite!

Ah! Je le reprendrai!

Il sort. — Entre une troupe de comédiens de campagne, hommes, femmes, enfants, en costumes de caractère. Parmi eux, Marion et Didier vêtus à l'espagnole; Didier coiffé d'un grand feutre et enveloppé d'un manteau.

## SCÈNE V.

LES COMÉDIENS, MARION, DIDIER.

UN VALET, *conduisant les comédiens à la grange.*

Voici votre logis.
Vous êtes chez monsieur le marquis de Nangis.
Tenez-vous décemment et tâchez de vous taire,
Car nous avons un mort que demain l'on enterre.
Surtout ne mêlez pas de chansons et de bruit
Aux chants que pour son âme on chantera la nuit.

LE GRACIEUX (*petit et bossu*).

Nous ferons moins de bruit que tous vos chiens de chasse
Qui vous vont aboyant aux jambes quand on passe.

LE VALET.

Mais des chiens ne sont point des baladins, mon cher.

LE TAILLEBRAS, *au Gracieux.*

Tais-toi! tu nous feras, toi, coucher en plein air.

Le valet sort.

LE SCARAMOUCHE, *à Marion et à Didier qui jusque-là sont restés immobiles dans un coin du théâtre.*

Çà, maintenant causons. Vous voilà de la troupe.
Pourquoi monsieur courait portant madame en croupe,
Si l'on est deux époux ou deux tendres amants,
Si l'on fuit la police, ou bien les nécromants
Qui tenaient méchamment madame prisonnière,
Cela ne me regarde en aucune manière.
Que joûrez-vous? voilà tout ce que je veux voir :
— Écoute, tu feras les Chimènes, œil noir!

Marion fait une révérence.

DIDIER, *indigné, à part.*

Lui voir ainsi parler par un vil saltimbanque!

LE SCARAMOUCHE, *à Didier.*

Quant à toi, si tu veux d'un beau rôle, il nous manque
Un matamore. — On est fendu comme un compas,
On fait la grosse voix et l'on marche à grands pas,
Puis, quand on a d'Orgon pris la femme ou la nièce,
On vient tuer le More à la fin de la pièce.
C'est un rôle tragique. Il t'irait entre tous.

DIDIER.

Comme il vous plaira.

LE SCARAMOUCHE.

Bon. Mais ne me dis plus *vous*.
Tu me manques.

Avec une profonde révérence.

Salut, matamore!

DIDIER, *à part.*

Ces drôles!

LE SCARAMOUCHE, *aux autres comédiens.*

Sur ce, faisons la soupe, et repassons nos rôles.

Tous entrent dans la grange, excepté Marion et Didier.

## SCÈNE VI.

MARION, DIDIER.

DIDIER, *après un long silence et avec un rire amer.*

Marie! Eh bien, l'abîme est-il assez profond?
Vous ai-je, misérable, assez conduite au fond?
Vous m'avez voulu suivre! hélas, ma destinée
Marche, et brise la vôtre, à sa roue enchaînée.
Hé bien, où sommes-nous? — Je vous l'avais bien dit.

MARION, *tremblante et joignant les mains.*

Didier! est-ce un reproche?

DIDIER.

Ah! que je sois maudit,
Et plus maudit du ciel, et plus proscrit des hommes,
Qu'on ne le fût jamais et que nous ne le sommes,
Hélas! si de ce cœur, dont toi seule es la foi,
Jamais il peut sortir un reproche pour toi!
Quand tout me frappe ici, me repousse et m'exile;
N'es-tu pas mon sauveur, mon espoir, mon asile?
Qui trompa le geôlier? Qui vint limer mes fers?
Qui descendit du ciel pour me suivre aux enfers?
Avec le prisonnier qui donc s'est fait captive?
Avec le fugitif qui s'est fait fugitive?
Quelle autre eût eu ce cœur, plein de ruse et d'amour,
Qui délivre, soutient, console tour à tour?
Moi, fatal et méchant, m'as-tu pas, faible femme,
Sauvé de mon destin, hélas! et de mon âme?
N'as-tu pas eu pitié de ce pauvre opprimé?
Moi, que tout haïssait, ne m'as-tu pas aimé?

MARION, *pleurant.*

Didier! c'est mon bonheur, vous aimer et vous suivre!

DIDIER.

Oh! laisse, de tes yeux, laisse, que je m'enivre!
Dieu voulut, en mêlant une âme à mon limon,
Accompagner mes jours d'un ange et d'un démon :
Mais, oh! qu'il soit béni, lui dont la grâce étrange
Me cache le démon et me laisse voir l'ange!

MARION.

Vous êtes mon Didier, mon maître et mon seigneur.

DIDIER.

Ton mari, n'est-ce pas?

MARION, *à part.*

Hélas!

DIDIER.

Que de bonheur,
En quittant cette terre implacable et jalouse,
Te prendre et t'avouer pour dame et pour épouse!
Tu veux bien? dis, réponds.

MARION.

Je serai votre sœur,
Et vous serez mon frère.

DIDIER.

Oh non! cette douceur
De t'avoir devant Dieu pour mienne, pour sacrée,
Ne la refuse pas à mon âme altérée!
Va, tu peux avec moi venir en sûreté,
Car l'amant à l'époux garde ta pureté!

MARION, *à part.*

Hélas!

DIDIER.

Savez-vous bien quel était mon supplice?
Souffrir qu'un baladin vous parle et vous salisse!
Ah! ce n'est pas la moindre entre tant de douleurs
Que de vous voir mêlée à ces vils bateleurs!
Vous, chaste et noble fleur, jetée avec ces femmes,
Avec ces hommes pleins d'impuretés infâmes!

MARION.

Didier, soyez prudent.

DIDIER.

Dieu! que j'ai combattu
Contre ma colère... Ah! cet homme, il vous dit: *Tu!*
Quand moi, moi, votre époux, à peine encor je l'ose,
De crainte d'enlever à ce front quelque chose!

MARION.

Vivez bien avec eux, il y va de vos jours,
Des miens!

DIDIER.

Elle a raison, elle a raison toujours!
Ah! quoique à chaque instant mon mauvais sort renaisse,
Tu me donnes ton cœur, ton bonheur, ta jeunesse!
D'où vient que tous ces dons sont prodigués pour moi,
Qui seraient peu payés du royaume d'un roi?
Je ne t'offre en retour que misère et folie.
Le ciel te donne à moi, l'enfer à moi te lie.
Pour mériter tous deux ce partage inégal,
Qu'ai-je donc fait de bien et qu'as-tu fait de mal?

MARION.

Ah Dieu! tout mon bonheur me vient de vous.

DIDIER, *redevenu sombre.*

Écoute,
Quand tu parles ainsi, tu le penses sans doute.
Mais je dois t'avertir, oui, mon astre est mauvais,
J'ignore d'où je viens et j'ignore où je vais.
Mon ciel est noir. — Marie, écoute une prière. —
Il en est temps encor, toi, retourne en arrière,
Laisse-moi suivre seul ma sombre route; hélas!
Après ce dur voyage, et quand je serai las,
La couche qui m'attend, froide d'un froid de glace,
Est étroite, et pour deux n'a pas assez de place.
— Va-t'en!

MARION.

Didier, je veux dans l'ombre et sans témoins,
Partager avec vous... — oh! celle-là du moins!

DIDIER.

Que veux-tu donc? sais-tu qu'à me suivre poussée,
Tu vas cherchant l'exil, la misère! Insensée!
Et peut-être, entends-tu? de si longues douleurs
Que tes yeux adorés s'éteindront dans les pleurs!

Marion laisse tomber sa tête dans ses mains.

Ah! je le jure ici, cette peinture est vraie,
Et tu me fais pitié! ton avenir m'effraye,
Va-t'en!

MARION, *éclatant en sanglots.*

Ah! tuez-moi, si vous voulez encor
Parler ainsi!

Sanglotant.

Mon Dieu!

DIDIER, *la prenant dans ses bras.*

Marie, ô mon trésor!
Tant de larmes! j'aurais donné mon sang pour une!
Fais ce que tu voudras! suis-moi, sois ma fortune,
Ma gloire, mon amour, mon bien et ma vertu!
Marie! ah! réponds-moi; je parle, m'entends-tu?

Il l'assied doucement sur le banc de gazon.

MARION, *se dégageant de ses bras.*

Ah! vous m'avez fait mal.

DIDIER, *à genoux et courbé sur sa main.*

Moi qui mourrais pour elle!

MARION, *souriant dans ses larmes.*

Vous m'avez fait bien mal, méchant!

DIDIER.

Vous êtes belle!

Il s'assied sur le banc à côté d'elle.

Un seul baiser! au front, pur comme nos amours.

Il la baise au front. — Tous deux assis se regardent avec ivresse.

Regarde-moi, Marie, — encore, — ainsi, — toujours!

LE GRACIEUX, *entrant.*

On appelle dona Chimène dans la grange.

Marion se lève précipitamment d'auprès de Didier. — En même temps que le Gracieux, entre Saverny qui s'arrête au fond du théâtre et considère attentivement Marion sans voir Didier qui est resté assis sur le banc et qu'une broussaille lui cache.

SAVERNY, *au fond du théâtre sans être vu, à part.*

Pardieu! c'est Marion! l'aventure est étrange!

Riant.

Chimène!

LE GRACIEUX, *à Didier, qui veut suivre Marion.*

Restez là. Vous, monsieur le jaloux,
Je veux vous taquiner.

DIDIER.

Corps-Dieu!

MARION, *bas, à Didier.*

Contenez-vous.

Didier se rassied, elle entre dans la grange.

SAVERNY, *au fond du théâtre, à part.*

Qui donc lui fait courir le pays de la sorte?
Serait-ce le galant qui m'a prêté main-forte
Et sauvé l'autre soir?... Son Didier! c'est cela.

Entre Laffemas.

LAFFEMAS, *en habit de voyage, saluant Saverny.*

Monsieur, je prends congé de vous...

SAVERNY, *saluant.*

Ah! vous voilà,
Monsieur! Vous nous quittez...

Il rit.

LAFFEMAS.

Qu'avez-vous donc à rire?

SAVERNY, *riant.*

C'est une folle histoire, et l'on peut vous la dire.
Parmi ces bateleurs qui ne font qu'arriver,
Là, devinez un peu qui je viens de trouver!

LAFFEMAS.

Parmi ces bateleurs?

SAVERNY.

Oui.

Riant plus fort.

Marion de Lorme!

LAFFEMAS, *tressaillant.*

Marion de Lorme!

DIDIER, *qui depuis leur arrivée a le regard fixé sur eux.*

Hein!

Il se lève à demi sur son banc.

SAVERNY, *riant toujours.*

Il faut que j'en informe
Tout Paris. — Allez-vous, monsieur, de ce côté ?

LAFFEMAS.

Oui ! le fait y sera fidèlement porté.
Mais êtes-vous bien sûr d'avoir cru reconnaître?

SAVERNY.

Vive-France ! On connaît sa Marion, peut-être !

Fouillant dans sa poche.

J'ai sur moi son portrait, doux gage de sa foi,
Qu'elle fit peindre exprès par l'imagier du roi.

Il donne à Laffemas un médaillon.

Comparez.

Montrant la porte de la grange.

On la voit par cette porte ouverte... —
En Espagnole, — avec une basquine verte...

LAFFEMAS, *portant les yeux tour à tour sur le portrait et sur la grange.*

C'est elle ! Marion de Lorme !...

A part.

Je le tiens !

A Saverny.

A-t-elle un compagnon parmi tous ces païens?

SAVERNY.

Sans l'avoir vu, j'en jure ! Hé! sans être bégueules,
Ces dames n'aiment pas courir le pays seules.

LAFFEMAS, *à part.*

Faisons vite garder la porte. Il faudra bien
Que je démêle après le faux comédien.
A coup sûr, il est pris !

Il sort.

SAVERNY, *regardant sortir Laffemas, à part.*

J'ai fait quelque sottise.
Bah!

Prenant à part le Gracieux qui jusque-là est resté dans un coin, gesticulant tout seul et grommelant son rôle entre ses dents.

— Quelle est cette dame, — ici, dans l'ombre, — assise?

Il lui montre la porte de la grange.

LE GRACIEUX.

La Chimène?

Avec solennité.

Seigneur, je ne sais pas son nom.

Montrant Didier.

Parlez à ce seigneur, son noble compagnon.

Il sort du côté du parc.

## SCÈNE VII.

DIDIER, SAVERNY.

SAVERNY, *se tournant vers Didier.*

C'est monsieur? Dites-moi... — Mais c'est singulier comme
Il me regarde... Allons, mais c'est lui, c'est mon homme.

Haut, à Didier.

S'il n'était en prison, vous ressemblez, mon cher...

DIDIER.

Et vous, s'il n'était mort, vous avez un faux air
D'un homme... — Que son sang sur sa tête retombe!...
A qui j'ai dit deux mots qui l'ont mis dans la tombe.

SAVERNY.

Chut !... — Vous êtes Didier !

DIDIER.

Vous, le marquis Gaspard !

SAVERNY.

C'est vous qui vous trouviez certain soir quelque part.
Donc, je vous dois la vie...

Il s'approche les bras ouverts. Didier recule.

DIDIER.

Excusez ma surprise,
Marquis, mais je croyais vous l'avoir bien reprise.

SAVERNY.

Point. Vous m'avez sauvé, non tué. Maintenant,
Vous faut-il un second, un frère, un lieutenant ?
Que voulez-vous de moi ? mon bien, mon sang, mon âme?

DIDIER.

Non, rien de tout cela ! mais ce portrait de femme.

Saverny lui donne le portrait.

Amèrement, en regardant le portrait.

Oui ! voilà son beau front, son œil noir, son cou blanc,
Surtout son air candide, — il est bien ressemblant.

SAVERNY.

Vous trouvez?

DIDIER.

C'est pour vous, dites, qu'elle fit faire
Ce portrait?

SAVERNY, *avec un geste affirmatif, saluant Didier.*

A présent, c'est vous qu'elle préfère,
Vous qu'elle aime et choisit entre tant d'amoureux.
Heureux homme!

DIDIER, *avec un rire éclatant et désespéré.*

Est-ce pas que je suis bien heureux !

SAVERNY.

Je vous fais compliment. C'est une bonne fille,
Et qui n'aime jamais que des fils de famille.
D'une telle maîtresse on a droit d'être fier,
C'est honorable ; et puis cela donne bon air;
C'est le bon goût ; et si de vous quelqu'un s'informe
On dit tout haut : L'amant de Marion de Lorme :

Didier veut lui rendre le portrait, il refuse de le recevoir.

Non, gardez le portrait. Elle est à vous ; ainsi
Le portrait vous revient de droit; gardez.

DIDIER.

Merci.

Il serre le portrait dans sa poitrine.

SAVERNY.

Mais savez-vous qu'elle est charmante en Espagnole ! —
Donc vous me succédez ! — Un peu, sur ma parole,
Comme le roi Louis succède à Pharamond. —
Moi, ce sont les Brissac, — oui, tous les deux — qui m'ont
Supplanté.

Riant.

Croiriez-vous ?... le cardinal lui-même !
Puis le petit d'Effiat, puis les trois Sainte-Mesme;
Puis les quatre Argenteau... — Vous êtes dans son cœur
En bonne compagnie...

Riant.

Un peu nombreuse...

DIDIER, *à part.*

Horreur !

SAVERNY.

Çà, vous me conterez... Moi, pour ne rien vous taire,
Je passe ici pour mort, et demain on m'enterre.
Vous, vous aurez trompé sbires et sénéchaux,
Marion vous aura fait ouvrir les cachots;
Vous aurez joint en route une troupe ambulante,

N'est-ce pas?... Ce doit être une histoire excellente!

DIDIER.

Toute une histoire!

SAVERNY.

Elle a, pour vous, fait les yeux doux
Sans doute à quelque archer?

DIDIER *d'une voix de tonnerre.*

Tête et sang! croyez-vous?

SAVERNY.

Quoi! seriez-vous jaloux?

*Riant.*

Oh! ridicule énorme!
Jaloux de qui? jaloux de Marion de Lorme!
La pauvre enfant! N'allez pas lui faire un sermon.

DIDIER.

Soyez tranquille!

*A part.*

O Dieu! l'ange était un démon!

*Entrent Laffemas et le Gracieux. Didier sort. Saverny le suit.*

## SCÈNE VIII.

LAFFEMAS, LE GRACIEUX.

LE GRACIEUX, *à Laffemas.*

Seigneur, je ne sais pas ce que vous voulez dire.

*A part.*

Humph! Costume d'alcade et figure de sbire!
Un petit œil, orné d'un immense sourcil!
Sans doute il joue ici le rôle d'alguazil!

LAFFEMAS, *tirant une bourse.*

L'ami!

LE GRACIEUX, *se rapprochant, bas, à Laffemas.*

Notre Chimène est ce qui vous intrigue,
Et vous voulez savoir?...

LAFFEMAS, *bas, en souriant.*

Oui, quel est son Rodrigue?

LE GRACIEUX.

Son galant?

LAFFEMAS.

Oui.

LE GRACIEUX.

Celui qui gémit sous sa loi?

LAFFEMAS, *avec impatience.*

Est-il là?

LE GRACIEUX.

Sans doute.

LAFFEMAS, *s'approchant vivement de lui.*

Hé! fais-le-moi voir.

LE GRACIEUX, *avec une profonde révérence.*

C'est moi.
J'en suis fou.

*Laffemas désappointé s'éloigne avec dépit, puis se rapproche faisant sonner sa bourse à l'oreille et aux yeux du Gracieux.*

LAFFEMAS.

Connais-tu le son des génovines?

LE GRACIEUX.

Ah Dieu! cette musique a des douceurs divines!

LAFFEMAS.

*A part.*

J'ai mon Didier!

*Au Gracieux.*

Vois-tu cette bourse?

LE GRACIEUX.

Combien?

LAFFEMAS.

Vingt génovines d'or.

LE GRACIEUX.

Humph!

LAFFEMAS, *lui faisant sonner la bourse sous le nez.*

Veux-tu?

LE GRACIEUX, *lui arrachant la bourse.*

Je veux bien.

*D'un ton théâtral, à Laffemas qui l'écoute avec anxiété.*

Monseigneur! si ton dos portait, — bien à son centre, —
Une bosse, en grosseur égale à ton gros ventre,
Si tu faisais remplir ces deux sacs de ducats,
De louis, de doublons, de sequins,... en ce cas...

LAFFEMAS, *vivement.*

Eh bien! que dirais-tu?

LE GRACIEUX, *mettant la bourse dans sa poche.*

J'empocherais la somme.
Et je dirais:

*Avec une profonde révérence.*

Merci, vous êtes un bon homme!

LAFFEMAS, *à part, furieux.*

Peste du jeune singe!

LE GRACIEUX, *à part, riant.*

Au diable le vieux chat!

LAFFEMAS, *à part.*

Ils se sont entendus au cas qu'on le cherchât.
C'est un complot tramé. Tous se tairont de même.
Oh! les maudits satans d'Égypte et de Bohême!

*Au Gracieux qui s'en va.*

Çà, rends la bourse au moins!

LE GRACIEUX, *se retournant d'un ton tragique.*

Pour qui me prenez-vous,
Seigneur? et l'univers, que dirait-il de nous?
Vous, proposer, et moi, faire la chose infâme
De vous vendre à prix d'or une tête et mon âme?

*Il veut sortir.*

LAFFEMAS, *le retenant.*

Fort bien! mais rends l'argent.

LE GRACIEUX, *toujours sur le même ton.*

Je garde mon honneur,
Et je n'ai pas de compte à vous rendre, seigneur!

*Il le salue et rentre dans la grange.*

## SCÈNE IX.

LAFFEMAS, *seul.*

Vil baladin! l'orgueil en des âmes si basses!
S'il se pouvait qu'un jour en mes mains tu tombasses,
Et si je ne chassais un plus noble gibier... —
Comment dans tout cela découvrir le Didier? —
Prendre toute la bande en masse, et puis la faire
Mettre à la question, on ne peut. — Quelle affaire!
C'est chercher une aiguille en tout un champ de blé.
Il faudrait un creuset d'alchimiste endiablé
Qui, rongeant cuivre et plomb, mit à nu la parcelle
D'or pur que ce lingot d'alliage recèle. —
Retourner sans ma prise auprès de monseigneur
Le cardinal!

*Se frappant le front.*

Mais oui... quelle idée!... ô bonheur!...
Il est pris!

Appelant par la porte de la grange.

Hé, messieurs de la troupe comique,
Deux mots!

Les comédiens sortent en foule de la grange.

## SCÈNE X.

LES MÊMES; LES COMÉDIENS, *parmi eux* MARION *et* DIDIER.

LE SCARAMOUCHE, *à Laffemas.*

Que nous veut-on?

LAFFEMAS.

Sans phrase académique,
Voici : — Le cardinal m'a commis à l'effet
De trouver, pour jouer dans les pièces qu'il fait
Aux moments de loisir que lui laisse le prince,
De bons comédiens, s'il en est en province.
Car, malgré ses efforts, son théâtre est caduc
Et lui fait peu d'honneur pour un cardinal-duc.

Tous les comédiens s'approchent avec empressement. Entre Saverny, qui observe avec curiosité ce qui se passe.

LE GRACIEUX, *à part, comptant les génovines de Laffemas, dans un coin.*

Douze! il m'avait dit vingt! il m'a volé! Vieux drôle!

LAFFEMAS.

Dites-moi tour à tour chacun un bout de rôle,
Tous! — pour que je choisisse et que je juge enfin.

A part.

S'il se tire de là, le Didier sera fin!

Haut.

Êtes-vous au complet?

Marion s'approche furtivement de Didier, et cherche à l'entraîner. Didier recule et la repousse.

LE GRACIEUX, *allant à eux.*

Eh! venez donc, vous autres!

MARION.

Juste ciel!

Didier la quitte et va se mêler aux comédiens; elle le suit.

LE GRACIEUX.

Êtes-vous heureux d'être des nôtres?
Avoir des habits neufs, tous les jours un régal,
Et dire tous les soirs des vers de cardinal!
C'est un sort!

Tous les comédiens se rangent devant Laffemas. Marion et Didier parmi eux. Didier sans regarder Marion, l'œil fixé en terre, les bras croisés sous son manteau; Marion, au contraire, attache sur Didier des yeux pleins d'anxiété.

LE GRACIEUX, *en tête de la troupe.*

A part.

Eût-on cru que ce corbeau sinistre
Recrutât des farceurs au cardinal-ministre?

LAFFEMAS, *au Gracieux.*

Toi, d'abord. Quel es-tu?

LE GRACIEUX, *avec un grand salut et une pirouette qui fait ressortir sa bosse.*

Je suis le Gracieux
De la troupe, et voici ce que je sais le mieux :

Il chante.

Des magistrats, sur des nuques
Ce ne sont qu'énormes perruques.
De toute cette toison,
On voit sortir à foison
Gêne, gibet, roue, amende,
Au moindre signe évident
D'une perruque plus grande
Qu'on nomme le président.

L'avocat, c'est un déluge
De mots tombant sur le juge,
C'est un mélange matois
De latin et de patois...

LAFFEMAS, *l'interrompant.*

Tu chantes faux, à rendre envieuse une orfraie!
Tais-toi!

LE GRACIEUX, *riant.*

Le chant est faux, mais la chanson est vraie.

LAFFEMAS, *au Scaramouche.*

A votre tour.

LE SCARAMOUCHE, *saluant.*

Je suis Scaramouche, seigneur.
J'ouvre la scène ainsi dans *la Duègne d'honneur :*

Déclamant.

« Rien n'est plus beau, disait une reine d'Espagne,
» Qu'un évêque à l'autel, un gendarme en campagne,
» Si ce n'est dame au lit et voleur au gibet... »

Laffemas l'interrompt du geste, et fait signe au Taillebras de parler. Le Taillebras salue profondément et se redresse.

LE TAILLEBRAS, *avec emphase.*

Moi, je suis Taillebras. J'arrive du Thibet,
J'ai puni le grand Khan, pris le Mogol rebelle...

LAFFEMAS.

Autre chose!

Bas à Saverny, qui est debout près de lui.

Vraiment! que Marion est belle!

LE TAILLEBRAS.

C'est pourtant du meilleur. — S'il vous plaît, cependant,
Je serai Charlemagne, empereur d'Occident.

Il déclame avec emphase.

« Quel étrange destin! ô ciel! je vous appelle!
» Soyez témoin, ô ciel, de ma peine cruelle;
» Il me faut dépouiller moi-même de mon bien,
» Délivrer à un autre un amour qui est mien,
» En douer mon contraire, et l'emplir de liesse,
» M'enfiellant l'estomac d'une amère tristesse.
» Ainsi pour vous, oiseaux, au bois vous ne nichez;
» Ainsi, mouches, pour vous aux champs vous ne ruchez;
» Ainsi pour vous, moutons, vous ne portez la laine;
» Ainsi pour vous, taureaux, vous n'écorchez la plaine.»

LAFFEMAS.

A Saverny.

Bon. — Tudieu! les beaux vers! c'est dans *la Bradamante*
De Garnier! Quel poëte!

A Marion.

A votre tour, charmante!
Votre nom!

MARION, *tremblante.*

Moi, je suis la Chimène.

LAFFEMAS.

Vraiment!
La Chimène? en ce cas, vous avez un amant
Qui tue en duel quelqu'un...

MARION, *effrayée.*

Moi!

LAFFEMAS, *ricanant.*

J'ai bonne mémoire,

Et qui se sauve...

MARION, *à part.*

Dieu!

LAFFEMAS.

Contez-nous cette histoire.

MARION, *à demi tournée vers Didier.*

« Puisque, pour t'empêcher de courir au trépas,
» Ta vie et ton honneur sont de faibles appas!
» Si jamais je t'aimai, cher Rodrigue, en revanche
» Défends-toi maintenant pour m'ôter à don Sanche.
» Combats pour m'affranchir d'une condition
» Qui me livre à l'objet de mon aversion.
» Te dirai-je encor plus? va, songe à ta défense,
» Pour forcer mon devoir, pour m'imposer silence;
» Et si tu sens pour moi ton cœur encore épris,
» Sors vainqueur d'un combat dont Chimène est le prix! »

Laffemas se lève avec galanterie et lui baise la main. Marion, pâle, regarde Didier, qui demeure immobile, les yeux baissés.

LAFFEMAS.

Certe, il n'est pas de voix qui, mieux que vous ne faites,
Nous prenne au fond du cœur par des fibres secrètes;
Vous êtes adorable!

A Saverny.

On ne peut le nier,
Le Corneille, après tout, ne vaut pas le Garnier.
Pourtant, il fait en vers meilleure contenance
Depuis qu'il a l'honneur d'être à Son Éminence.

A Marion.

Quel talent, quels beaux yeux! vous enterrer ainsi!
Vous n'êtes pas, madame, à votre place ici.
Asseyez-vous donc là.

Il s'assied et fait signe à Marion de venir s'asseoir près de lui. Elle recule.

MARION, *bas à Didier, avec angoisse.*

Grand Dieu! restons ensemble!

LAFFEMAS, *souriant.*

Mais venez près de moi vous asseoir.

Didier repousse Marion qui vient tomber effrayée sur le banc, près de Laffemas.

MARION, *à part.*

Ah! je tremble.

LAFFEMAS, *souriant à Marion d'un air de reproche.*

Enfin!...

A Didier.

Vous, votre nom?

Didier fait un pas vers Laffemas, jette son manteau et enfonce son chapeau sur sa tête.

DIDIER, *d'un ton grave.*

Je suis Didier.

MARION, LAFFEMAS, SAVERNY.

Didier!

Étonnement et stupeur.

DIDIER, *à Laffemas qui ricane avec triomphe.*

Vous pouvez à présent tous les congédier!
Vous avez votre proie : elle reprend sa chaîne.
Ah! cette joie enfin vous coûte assez de peine!

MARION, *courant à lui.*

Didier!

DIDIER, *avec un regard glacé.*

De celui-ci ne me détournez pas,
Madame!

Elle recule et vient tomber anéantie sur le banc.

A Laffemas.

Autour de moi j'ai vu tourner tes pas.
Démon! j'ai dans tes yeux vu la sinistre flamme
De ce rayon d'enfer qui t'illuminait l'âme!
Je pouvais fuir ton piége, inutile à moitié;
Mais tant d'efforts perdus, cela m'a fait pitié!
Prends-moi, fais-moi payer ta pauvre perfidie!

LAFFEMAS, *avec une colère concentrée et s'efforçant de rire.*

Donc, vous ne jouez pas, monsieur, la comédie?

DIDIER.

C'est toi qui l'as jouée!

LAFFEMAS.

Oh! je la joûrais mal.
Mais j'en fais une avec monsieur le cardinal;
C'est une tragédie, — où vous aurez un rôle.

Marion pousse un cri d'effroi. Didier se détourne avec dédain.

Ne tournez pas ainsi la tête sur l'épaule,
Nous irons jusqu'au bout admirer votre jeu.
Allez! recommandez, monsieur, votre âme à Dieu.

MARION.

Ah!...

En ce moment le marquis de Nangis repasse au fond du théâtre, toujours dans sa première attitude et avec son peloton de hallebardiers. Au cri de Marion, il s'arrête et se tourne vers les assistants, pâle, muet et immobile.

LAFFEMAS, *au marquis de Nangis.*

Monsieur le marquis, je réclame main-forte.
Bonne nouvelle! mais prêtez-moi votre escorte.
L'assassin du marquis Gaspard s'était enfui,
Mais nous l'avons repris.

MARION, *se jetant aux genoux de Laffemas.*

Monsieur, pitié pour lui!

LAFFEMAS, *avec galanterie.*

Vous à mes pieds, madame! Hé! ma place est aux vôtres.

MARION, *toujours à genoux et joignant les mains.*

Oh, monseigneur le juge! ayez pitié des autres,
Si vous voulez qu'un jour un juge plus jaloux,
Prêt à punir aussi, prenne pitié de vous!

LAFFEMAS, *souriant.*

Mais quoi! c'est un sermon, vraiment, que vous nous faites!
Ah! madame, régnez aux bals, brillez aux fêtes,
Mais cet homme a tué, c'est un meurtre...

DIDIER, *à Marion.*

Debout!

Marion se lève tremblante.

A Laffemas.

Tu mens! ce n'est qu'un duel.

LAFFEMAS.

Monsieur.

DIDIER.

Tu mens! te dis-je!

LAFFEMAS.

A Marion.

Paix! — Le sang veut du sang. Cette rigueur m'afflige.
Il a tué! tué, qui? — Le marquis Gaspard
De Saverny, —

Montrant M. de Nangis.

Neveu de ce digne vieillard,
Jeune seigneur parfait! c'est la plus grande perte
Pour la France et le roi!... S'il n'était pas mort, certe,
Je ne dis pas... mon cœur n'est pas de roche... et si...

SAVERNY, *faisant un pas.*

Celui que l'on croit mort n'est pas mort. — Le voici.

Étonnement général.

LAFFEMAS, *tressaillant.*

Gaspard de Saverny! mais à moins d'un prodige!...
Ils ont là son cercueil!

SAVERNY, *arrachant ses fausses moustaches, son emplâtre et sa perruque noire.*

Il n'est pas mort, vous dis-je!
Me reconnaissez-vous?

LE MARQUIS DE NANGIS, *comme réveillé d'un rêve, pousse un cri et se jette dans ses bras.*

Mon Gaspard! mon neveu!
Mon enfant!

Ils se tiennent étroitement embrassés.

MARION, *tombant à genoux, et les yeux au ciel.*

Ah! Didier est sauvé! — Juste Dieu!

DIDIER, *froidement, à Saverny.*

A quoi bon? Je voulais mourir.

MARION, *toujours prosternée.*

Dieu le protége!

DIDIER, *continuant sans l'écouter.*

Autrement croyez-vous qu'il m'eût pris à son piége,
Et que je n'eusse pas rompu de l'éperon
Sa toile d'araignée à prendre un moucheron?
La mort est désormais le seul bien que j'envie.
Vous me servez bien mal, pour me devoir la vie.

MARION.

Que dit-il? vous vivrez!

LAFFEMAS.

Çà, tout n'est pas fini.
Est-il sûr que c'est là Gaspard de Saverny?

MARION.

Oui!

LAFFEMAS.

C'est ce qu'il convient d'éclaircir à cette heure.

MARION, *lui montrant le marquis de Nangis qui tient toujours Saverny embrassé.*

Regardez ce vieillard qui sourit et qui pleure.

LAFFEMAS.

Est-ce bien là Gaspard de Saverny?

MARION.

Comment
Pouvez-vous en douter à cet embrassement?

LE MARQUIS DE NANGIS, *se détournant.*

Si c'est lui! mon Gaspard! mon fils! mon sang! mon âme!

A Marion.

N'a-t-il pas demandé si c'était lui, madame?

LAFFEMAS, *au marquis de Nangis.*

Ainsi vous affirmez que c'est votre neveu
Gaspard de Saverny?

LE MARQUIS DE NANGIS, *avec force.*

Oui!

LAFFEMAS.

D'après cet aveu,

A Saverny.

De par le roi, marquis Gaspard, je vous arrête.
— Votre épée!

Étonnement et consternation dans l'assistance.

LE MARQUIS DE NANGIS.

O mon fils!

MARION.

Ciel!

DIDIER.

Encore une tête!
Au fait, il en faut deux. Au cardinal romain
C'est le moins qu'il revienne une dans chaque main!

LE MARQUIS DE NANGIS.

De quel droit?...

LAFFEMAS.

Demandez compte à Son Éminence.
Tous survivants au duel tombent sous l'ordonnance.

A Saverny.

Donnez-moi votre épée!

DIDIER, *regardant Saverny.*

Insensé!

SAVERNY, *tirant son épée et la présentant à Laffemas.*

La voici.

LE MARQUIS DE NANGIS, *l'arrêtant.*

Un instant! devant moi nul n'est seigneur ici.
Seul j'ai dans ce château justice basse et haute;
Notre sire le roi n'y serait que mon hôte.

A Saverny.

Ne remettez qu'à moi votre épée.

Saverny lui remet son épée et le serre dans ses bras.

LAFFEMAS.

En honneur,
C'est un droit féodal fort déchu, monseigneur.
Monsieur le cardinal pourra m'en faire un blâme,
Mais moi qui ne veux pas vous affliger...

DIDIER.

Infâme!

LAFFEMAS, *s'inclinant devant le marquis.*

J'y souscris. En revanche, à présent, pour raison,
Prêtez-moi votre garde avec votre prison.

LE MARQUIS DE NANGIS, *à ses gardes.*

Vos pères ont été vassaux de mes ancêtres.
Je vous défends à tous de faire un pas!

LAFFEMAS, *d'une voix tonnante.*

Mes maîtres!
Écoutez, je suis juge au secret tribunal,
Lieutenant criminel du seigneur cardinal.
Qu'on les mène tous deux en prison. Il importe
Que quatre d'entre vous veillent à chaque porte.
Vous en répondez tous. Or, vous seriez hardis
De ne pas m'obéir; car, si, lorsque je dis
A l'un de vous qu'il aille, exécute et se taise,
Il hésite, alors c'est — que sa tête lui pèse.

Les gardes consternés entraînent en silence les deux prisonniers. Le marquis de Nangis se détourne indigné et cache ses yeux de sa main.

MARION, *à Laffemas.*

Tout est perdu! monsieur, si votre cœur....

LAFFEMAS, *bas, à Marion.*

Ce soir,
Je vous dirai deux mots, si vous me venez voir.

MARION, *à part.*

Que me veut-il? Il a des sourires funèbres.
C'est une âme profonde et pleine de ténèbres.

Se jetant vers Didier.

Didier!

DIDIER, *froidement.*

Adieu, madame !

MARION, *frissonnant du son de sa voix.*

Hé bien, qu'ai-je donc fait ?
Ah ! malheureuse !

Elle tombe sur le banc.

DIDIER.

Oui, malheureuse en effet

SAVERNY, *il embrasse le marquis de Nangis, puis se tourne vers Laffemas.*

Monsieur, doublera-t-on le paiment pour deux têtes ?

UN VALET *entrant, au vieux marquis.*

De monseigneur Gaspard les obsèques sont prêtes;
Pour la cérémonie on vient, de votre voix,
Savoir l'heure et le jour.

LAFFEMAS.

Revenez dans un mois.

Les gardes emmènent Didier et Saverny.

# ACTE QUATRIÈME.

## LE ROI.

---

### PERSONNAGES.

MARION DE LORME.
LOUIS XIII.
LE MARQUIS DE NANGIS.
L'ANGELY.
M. DE LAFFEMAS.
LE DUC DE BELLEGARDE.
UN MOUSQUETAIRE.
UN HUISSIER.
GARDES.

Le château de Chambord.

---

La salle des gardes au château de Chambord.

---

### SCÈNE PREMIÈRE.

LE DUC DE BELLEGARDE, *riche costume de cour, avec toutes les broderies et toutes les dentelles, le cordon du Saint-Esprit au cou et la plaque au manteau.* LE MARQUIS DE NANGIS, *grand deuil, et toujours suivi de son peloton de gardes.*

Ils traversent tous deux le fond du théâtre.

LE DUC DE BELLEGARDE.

Condamné ?

LE MARQUIS DE NANGIS.

Condamné !

LE DUC DE BELLEGARDE.

Bien. Mais le roi fait grâce.
C'est un droit de son trône, un devoir de sa race.
Soyez tranquille. Il est, de cœur comme de nom,
Fils d'Henri quatre.

LE MARQUIS DE NANGIS.

Et moi j'en fus le compagnon.

LE DUC DE BELLEGARDE.

Vive Dieu! nous avons pour le père, avec joie,
Usé plus d'un pourpoint de fer, et non de soie!
Marquis, allez au fils, montrez vos cheveux gris,
Et pour tout plaidoyer, dites : Ventre-Saint-Gris!
— Que Richelieu lui donne une raison meilleure!
— Mais cachez-vous d'abord.

Il lui ouvre une porte latérale.

Il viendra tout à l'heure.
Puis, à vous parler franc, vos habits que voici
Sont coupés d'une mode à faire rire ici.

LE MARQUIS DE NANGIS.

Rire de mon deuil!

LE DUC DE BELLEGARDE.

Ah ! tous ces muguets ! — Compère,
Tenez-vous là. Le roi viendra bientôt, j'espère.
Je le disposerai contre le cardinal.
Puis, quand je frapperai du pied, à ce signal
Vous viendrez.

LE MARQUIS DE NANGIS, *lui serrant la main.*

Dieu vous paye !

LE DUC DE BELLEGARDE, *à un mousquetaire qui se promène devant une petite porte dorée.*

Hé, monsieur de Navaille,
Que fait le roi ?

LE MOUSQUETAIRE.

Mon duc, Sa Majesté travaille...

Baissant la voix.

Avec un homme noir.

LE DUC DE BELLEGARDE, *à part.*

Je crois que justement
C'est un arrêt de mort qu'il signe en ce moment.

Au vieux marquis, en lui serrant la main.

Courage !

Il l'introduit dans la galerie voisine.

En attendant que je vous avertisse,
Regardez ces plafonds qui sont du Primatice.

Ils sortent tous deux. Entre Marion, en grand deuil, par la grande porte du fond de l'escalier.

## SCÈNE II.

MARION; LES GARDES.

LE HALLEBARDIER *de garde, à Marion.*

Madame, on n'entre pas.

MARION, *avançant.*

Monsieur...

LE HALLEBARDIER, *mettant sa hallebarde en travers de la porte.*

On n'entre point.

MARION, *avec dédain.*

Ici contre une dame on met la lance au poing !
Ailleurs c'est pour.

LE MOUSQUETAIRE, *riant, au hallebardier.*

Attrape !

MARION, *d'une voix ferme.*

Il faut, monsieur le garde,
Que je parle à l'instant au duc de Bellegarde.

LE HALLEBARDIER, *baissant sa hallebarde, à part.*

Hum ! tous ces verts-galants !

LE MOUSQUETAIRE.

Madame, entrez.

Elle entre et s'avance d'un pas déterminé.

LE HALLEBARDIER, *à part, et la regardant du coin de l'œil.*

C'est clair !
Le bon vieux duc n'est pas si vieux qu'il en a l'air.
Jadis le roi l'eût fait mettre à la tour du Louvre
Pour donner rendez-vous chez lui.

LE MOUSQUETAIRE, *faisant signe au hallebardier de se taire.*

La porte s'ouvre.

La petite porte s'ouvre. M. de Laffemas en sort tenant à la main un rouleau de parchemin auquel pend un sceau de cire rouge à des tresses de soie.

## SCÈNE III.

MARION, LAFFEMAS.

Geste de surprise de tous deux. Marion se détourne avec horreur.

LAFFEMAS, *s'avançant vers Marion à pas lents, bas.*

Que faites-vous céans ?

MARION.

Et vous ?

Laffemas déroule le parchemin et l'étale devant ses yeux.

LAFFEMAS.

Signé du roi.

MARION, *après un coup d'œil, cachant son visage de ses mains.*

Dieu !

LAFFEMAS, *se penchant à son oreille.*

Voulez-vous ?

Marion tressaille, et le regarde en face. Il fixe ses yeux sur ceux de Marion.

Baissant la voix.

Veux-tu ?

MARION, *le repoussant.*

Tentateur ! laisse-moi !

LAFFEMAS, *se redressant, avec un ricanement.*

Donc, vous ne voulez pas ?

MARION.

Crois-tu que je te craigne ?
Le roi peut faire grâce, et c'est le roi qui règne.

LAFFEMAS.

Essayez-en. — Usez du bon vouloir du roi !

Il lui tourne le dos, puis revient tout à coup sur ses pas, croise les bras et se penche à son oreille.

Prenez garde qu'un jour je ne veuille plus, moi !

Il sort. Entre le duc de Bellegarde.

## SCÈNE IV.

MARION, LE DUC DE BELLEGARDE.

MARION, *allant au duc.*

Monsieur le duc, ici vous êtes capitaine.

LE DUC DE BELLEGARDE.

Quoi, charmante, c'est vous !

Saluant.

Que voulez-vous, ma reine ?

MARION.

Voir le roi.

LE DUC DE BELLEGARDE.

Quand ?

MARION.

Sur l'heure.

LE DUC DE BELLEGARDE.

Hé, l'ordre est bref ! — Pourquoi ?

MARION.

Pour quelque chose.

LE DUC DE BELLEGARDE, *éclatant de rire.*

Allons, faites venir le roi.
Comme elle y va !

MARION.

C'est un refus ?

LE DUC DE BELLEGARDE.

Mais je suis vôtre !

En souriant.

Nous sommes-nous jamais rien refusé l'un l'autre ?

MARION.

C'est fort bien, monseigneur, mais parlerai-je au roi?

LE DUC DE BELLEGARDE.

Parlez d'abord au duc. Je vous donne ma foi
Que vous verrez le roi tout à l'heure au passage.
Mais causons cependant. Çà, petite! est-on sage?
Vous en noir! on dirait une dame d'honneur.
Vous aimiez tant à rire autrefois.

MARION.

Monseigneur,
Je ne ris plus.

LE DUC DE BELLEGARDE.

Pardieu! mais je crois qu'elle pleure.
Vous!

MARION, *essuyant ses larmes, d'une voix ferme.*

Monseigneur le duc, je veux parler sur l'heure
Au roi.

LE DUC DE BELLEGARDE.

Mais dans quel but?

MARION.

Ah! c'est pour...

LE DUC DE BELLEGARDE.

Est-ce aussi
Contre le cardinal?

MARION.

Oui, duc.

LE DUC DE BELLEGARDE, *lui ouvrant la galerie.*

Entrez ici.
Je mets les mécontents dans cette galerie.
Ne sortez pas avant le signal, je vous prie.

Marion entre. Il referme la porte.

J'eusse pour le marquis fait ce coup hasardeux;
Il n'en coûte pas plus de travailler pour deux.

Peu à peu la salle se remplit de courtisans qui causent entre eux. Le duc de Bellegarde va de l'un à l'autre. Entre L'Angely.

## SCÈNE V.

LES COURTISANS.

LE DUC DE BELLEGARDE, *au duc de Beaupréau.*

Bonjour, duc.

LE DUC DE BEAUPRÉAU.

Bonjour, duc.

LE DUC DE BELLEGARDE.

Et que dit-on?

LE DUC DE BEAUPRÉAU.

On parle
D'un nouveau cardinal.

LE DUC DE BELLEGARDE.

Qui? l'archevêque d'Arle?

LE DUC DE BEAUPRÉAU.

Non, l'évêque d'Autun. Du moins, tout Paris croit
Qu'il a le chapeau rouge.

L'ABBÉ DE GONDI.

Il lui revient de droit.
C'est lui qui commandait l'artillerie au siége
De la Rochelle.

LE DUC DE BELLEGARDE.

Oui-da!

L'ANGELY.

J'approuve le saint-siége.
Un cardinal du moins fait selon les canons.

L'ABBÉ DE GONDI, *riant.*

Ce fou de L'Angely!

L'ANGELY, *saluant.*

Monsieur sait tous mes noms.

Entre Laffemas. Tous les courtisans l'entourent à l'envi et s'empressent autour de lui. Le duc de Bellegarde les observe avec humeur.

LE DUC DE BELLEGARDE, *à L'Angely.*

Bouffon, quel est cet homme à fourrure d'hermine?

L'ANGELY.

A qui de toute part on fait si bonne mine?

LE DUC DE BELLEGARDE.

Oui. Je n'ai point encor vu cet homme céans.
Est-ce que c'est quelqu'un de monsieur d'Orléans?

L'ANGELY.

On l'accueillerait moins.

LE DUC DE BELLEGARDE, *l'œil sur Laffemas qui se pavane.*

Quels airs de grand d'Espagne!

L'ANGELY, *bas.*

C'est le sieur Laffemas, intendant de Champagne,
Lieutenant criminel.

LE DUC DE BELLEGARDE, *bas.*

Lieutenant infernal?
Celui qu'on surnommait bourreau du cardinal?

L'ANGELY, *bas.*

Oui.

LE DUC DE BELLEGARDE.

Cet homme à la cour!

L'ANGELY.

Pourquoi pas, je vous prie?
Un chat-tigre de plus dans la ménagerie!
Vous le présenterai-je?

LE DUC DE BELLEGARDE, *avec hauteur.*

Ah, bouffon!

L'ANGELY.

En honneur,
Je le ménagerais si j'étais grand seigneur.
Soyez de ses amis. Voyez! chacun le fête.
S'il ne vous prend la main, il vous prendra la tête.

Il va chercher Laffemas et le présente au duc qui s'incline d'assez mauvaise grâce.

LAFFEMAS, *saluant.*

Monsieur le duc...

LE DUC DE BELLEGARDE, *saluant.*

Monsieur, je suis charmé...

A part.

Vrai Dieu!
Où sommes-nous tombés!.. — Monsieur de Richelieu!..

Laffemas s'éloigne.

LE VICOMTE DE ROHAN, *éclatant de rire, au fond de la salle, dans un groupe de courtisans.*

Charmant!

L'ANGELY.

Quoi?

M. DE ROHAN.

Marion, là, dans la galerie!

L'ANGELY.

Marion?

M. DE ROHAN.

Je faisais cette plaisanterie :
Marion chez Louis le Chaste, c'est charmant!

L'ANGELY.

Oui-da, monsieur, c'est très-spirituel, vraiment!

LE DUC DE BELLEGARDE, *au comte de Charnacé.*

Monsieur le louvetier, avez-vous quelque proie?
Bonne chasse?

LE COMTE DE CHARNACÉ.

Nulle. Hier, j'eus une fausse joie,
Les loups avaient mangé trois paysans. D'abord
J'ai cru que nous aurions force loups à Chambord.
Bah! j'ai fouillé le bois, pas un loup, pas de trace!

A L'Angely.

Fou, que sais-tu de gai?

L'ANGELY.

Rien de ce qui se passe.
Ah! si fait. — On va pendre, à Beaugency, je croi,
Deux hommes pour un duel.

L'ABBÉ DE GONDI.

Bah! pour si peu!

La petite porte dorée s'ouvre.

UN HUISSIER.

Le roi!

Entre le roi, tout en noir, pâle, les yeux baissés, avec le Saint-Esprit au pourpoint et au manteau. Chapeau sur la tête. — Tous les courtisans se découvrent et se rangent en silence sur deux haies. — Les gardes baissent leurs piques ou présentent leurs mousquets.

## SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS; LE ROI.

Le roi entre à pas lents, traverse sans lever la tête la foule des courtisans; puis s'arrête sur le devant du théâtre, et reste quelques instants rêveur et silencieux. Les courtisans se retirent au fond de la salle.

LE ROI, *sur le devant de la scène.*

Tout va de mal en pis... tout! —

Aux courtisans, avec un signe de tête.

Messieurs, Dieu vous garde!

Il se jette dans un grand fauteuil et soupire profondément.

Ah! j'ai bien mal dormi, monsieur de Bellegarde!

LE DUC, *s'avançant, avec trois profondes révérences.*

Mais, sire, on ne dort plus maintenant.

LE ROI, *vivement.*

N'est-ce pas?
Tout l'État marche au gouffre et se hâte à grands pas!

LE DUC.

Ah, sire! Il est guidé d'une main forte et large...

LE ROI.

Oui, le cardinal-duc porte une lourde charge!

LE DUC.

Sire!

LE ROI.

A ses vieilles mains je devrais l'épargner.
Mais, duc, — j'ai bien assez de vivre, sans régner!

LE DUC.

Sire,... le cardinal n'est pas vieux...

LE ROI.

Bellegarde,
Franchement, — nul ici n'écoute et ne regarde, —
Que pensez-vous de lui?

LE DUC.

De qui, sire?

LE ROI.

De lui.

LE DUC.

De l'Éminence?

LE ROI.

Hé, oui!

LE DUC.

Mon regard ébloui
Peut se fixer à peine...

LE ROI.

Est-ce votre franchise?

Regardant autour de lui.

Pourtant point d'Éminence ici, — rouge ni grise! —
Pas d'espion! Parlez, que craignez-vous? Le roi
Veut votre avis tout franc sur le cardinal.

LE DUC.

Quoi!
Tout franc, sire?

LE ROI.

Tout franc.

LE DUC, *hardiment.*

Eh bien! — C'est un grand homme.

LE ROI.

Au besoin, n'est-ce pas, vous l'iriez dire à Rome?
Entendez-vous? — L'État souffre, entendez-vous bien?
Entre lui qui fait tout, et moi qui ne suis rien.

LE DUC.

Ah!...

LE ROI.

Règle-t-il pas tout, paix, guerre, État, finances?
Fait-il pas lois, édits, mandements, ordonnances?
Il est roi, dis-je! il a dissous par trahison
La ligue catholique; il frappe la maison
D'Autriche, qui me veut du bien, — dont est la reine.

LE DUC.

Sire! il vous laisse au Louvre une garenne.
Vous avez votre part!

LE ROI.

Avec le Danemarck
Il intrigue!

LE DUC.

Il vous a laissé fixer le marc
De l'argent aux joailliers.

LE ROI, *dont l'humeur augmente.*

A Rome il fait la guerre.

LE DUC.

Il vous a laissé seul rendre un édit naguère,
Qui défend qu'un bourgeois, quand même il le voudrait,
Mange plus d'un écu par tête au cabaret.

LE ROI.

Et tous les beaux traités qu'il arrange en cachette!

LE DUC.

Et votre rendez-vous de chasse à la Planchette?

LE ROI.

Lui seul fait tout. Vers lui requêtes et placets
Se précipitent. Moi, je suis pour les Français
Une ombre. En est-il un qui pour ce qu'il désire
Vienne à moi?

LE DUC.

Quand on a les écrouelles, sire!

La colère du roi va croissant.

LE ROI.

Il veut donner mon ordre à monsieur de Lyon,
Son frère; mais non pas, j'entre en rébellion!

LE DUC.

Mais...

LE ROI.

On m'a dégoûté des siens.

LE DUC.

Sire, l'envie!

LE ROI.

Sa nièce Combalet mène une belle vie!

LE DUC.

La médisance!

LE ROI.

Il a deux cents gardes à pié!

LE DUC.

Mais il n'en a que cent à cheval.

LE ROI.

C'est pitié!

LE DUC.

Sire, il sauve la France.

LE ROI.

Oui, duc! il perd mon âme!
D'un bras il fait la guerre à nos païens, — l'infâme!
De l'autre il signe un pacte aux huguenots suédois.

Bas, à l'oreille de Bellegarde.

Puis si j'osais compter les têtes sur mes doigts,
Les têtes qu'il a fait tomber en Grève! Toutes
De mes amis! sa pourpre est faite avec des gouttes
De leur sang! Et c'est lui qui m'habille de deuil!

LE DUC.

Traite-t-il mieux les siens? Épargna-t-il Saint-Preuil?

LE ROI.

S'il a pour ceux qu'il aime une tendresse amère,
Certe, il m'aime ardemment!

Brusquement, après un silence, en croisant les bras.

Il m'exile ma mère!

LE DUC.

Mais sire, il croit toujours agir à vos souhaits,
Il est fidèle, sûr, dévoué...

LE ROI.

Je le hais!
Il me gêne, il m'opprime! et je ne suis ni maître,
Ni libre, moi qui suis quelque chose peut-être.
A force de marcher à pas si lourds sur moi,
Craint-il pas à la fin de réveiller le roi?
Car près de moi, chétif, si grande qu'elle brille,
Sa fortune à mon souffle incessamment vacille,
Et tout s'écroulerait si, disant un seul mot,
Ce que je veux tout bas, je le voulais tout haut!

Un silence.

Cet homme fait le bon mauvais, le mauvais pire.
Comme le roi, l'État, déjà malade, empire.
Cardinal au dehors, cardinal au dedans,
Le roi jamais! — Il mord l'Autriche à belles dents.
Laisse prendre à qui veut mes vaisseaux dans le golfe
De Gascogne, me ligue avec Gustave-Adolphe...
Que sais-je?.. Il est partout comme l'âme du roi.
Emplissant mon royaume, et ma famille, et moi!
Ah! je suis bien à plaindre!

Allant à la fenêtre.

Et toujours de la pluie!

LE DUC.

Votre Majesté donc souffre bien?

LE ROI.

Je m'ennuie.

Un silence.

Moi, le premier de France, en être le dernier!
Je changerais mon sort au sort d'un braconnier.
O! chasser tout le jour! en vos allures franches,
N'avoir rien qui vous gêne, et dormir sous les branches!
Rire des gens du roi! chanter pendant l'éclair,
Et vivre libre au bois, comme l'oiseau dans l'air!
Le manant est du moins maître et roi dans son bouge.
— Mais toujours sous les yeux avoir cet homme rouge,
Toujours là, grave et dur, me disant à loisir:
— «Sire! il faut que ceci soit votre bon plaisir!»
— Dérision! Cet homme au peuple me dérobe.
Comme on fait d'un enfant, il me met dans sa robe,
Et quand un passant dit: — Qu'est-ce donc que je voi
Dessous le cardinal? — On répond: C'est le roi!
— Puis ce sont tous les jours quelques nouvelles listes
Hier des huguenots, aujourd'hui des duellistes
Dont il lui faut la tête. — Un duel! le grand forfait!
Mais des têtes toujours! — Qu'est-ce donc qu'il en fait?

Bellegarde frappe du pied. Entrent le marquis de Nangis et Marion.

## SCÈNE VII.

LES MÊMES; MARION, LE MARQUIS DE NANGIS.

Le marquis de Nangis s'avance avec sa suite à quelques pas du roi, et met un genou en terre; Marion tombe à genoux à la porte.

LE MARQUIS DE NANGIS.

Justice!

LE ROI.

Contre qui?

LE MARQUIS DE NANGIS.

Contre un tyran sinistre,
Armand, qu'on nomme ici le cardinal-ministre.

MARION.

Grâce!

LE ROI.

Pour qui?

MARION.

Didier...

LE MARQUIS DE NANGIS.

Pour le marquis Gaspard
De Saverny.

LE ROI.

J'ai vu ces deux noms quelque part

LE MARQUIS DE NANGIS.

Sire, grâce et justice.

LE ROI.

Et quel titre est le vôtre!

LE MARQUIS DE NANGIS.

Je suis oncle de l'un.

LE ROI, *à Marion.*

Vous?

MARION.

Je suis sœur de l'autre.

LE ROI.

Or, çà, l'oncle et la sœur, que voulez-vous ici?

LE MARQUIS DE NANGIS, *montrant tour à tour les deux mains du roi.*

De cette main justice, et de l'autre merci.
Moi, Guillaume, marquis de Nangis, capitaine

De cent lances, baron du mont et de la plaine,
Contre Armand Duplessis, cardinal Richelieu,
Requiers mes deux seigneurs, le roi de France et Dieu.
C'est de justice enfin qu'ici je suis en quête.
Gaspard de Saverny, pour qui je fais requête,
Est mon neveu.

MARION, *bas, au marquis.*

Parlez pour les deux, monseigneur!

LE MARQUIS DE NANGIS, *continuant.*

Il eut le mois dernier une affaire d'honneur
Avec un gentilhomme, avec un capitaine,
Un Didier, que je crois de noblesse incertaine.
Ce fut un tort. — Tous deux ont fait en braves gens.
Mais le ministre avait aposté des sergents...

LE ROI.

Je sais l'affaire. Assez. Qu'avez-vous à me dire?

LE MARQUIS DE NANGIS, *se relevant.*

Je dis qu'il est bien temps que vous y songiez, sire,
Que le cardinal-duc a de sombres projets,
Et qu'il boit le meilleur du sang de vos sujets.
Votre père Henri, de mémoire royale,
N'eût pas ainsi livré sa noblesse loyale;
Il ne la frappait pas sans y fort regarder;
Et, bien gardé par elle, il la savait garder.
Il savait qu'on peut faire, avec des gens d'épées,
Quelque chose de mieux que des têtes coupées;
Qu'ils sont bons à la guerre. Il ne l'ignorait point,
Lui dont plus d'une balle a troué le pourpoint.
Ce temps était le bon. J'en fus, et je l'honore.
Un peu de seigneurie y palpitait encore.
Jamais à des seigneurs un prêtre n'eût touché.
On n'avait point alors de tête à bon marché.
Sire! en des jours mauvais comme ceux où nous sommes,
Croyez un vieux, gardez un peu de gentilshommes.
Vous en aurez besoin peut-être à votre tour.
Hélas! vous gémirez peut-être quelque jour
Que la place de Grève ait été si fêtée,
Et que tant de seigneurs de bravoure indomptée,
Vers qui se tourneront vos regrets envieux,
Soient morts depuis longtemps qui ne seraient pas vieux!
Car nous sommes tout chauds de la guerre civile,
Et le tocsin d'hier gronde encor dans la ville.
Soyez plus ménager des peines du bourreau.
C'est lui qui doit garder son estoc au fourreau,
Non pas nous. D'échafauds montrez-vous économe.
Craignez d'avoir un jour à pleurer tel brave homme,
Tel vaillant de grand cœur, dont, à l'heure qu'il est,
Le squelette blanchit aux chaînes d'un gibet!
Sire! le sang n'est pas une bonne rosée;
Nulle moisson ne vient sur la Grève arrosée,
Et le peuple des rois évite le balcon,
Quand aux dépens du Louvre on peuple Montfaucon.
Meurent les courtisans, s'il faut que leur voix aille
Vous amuser, pendant que le bourreau travaille!
Cette voix des flatteurs qui dit que tout est bon,
Qu'après tout on est fils d'Henri quatre, et Bourbon,
Si haute qu'elle soit, ne couvre pas sans peine
Le bruit sourd qu'en tombant fait une tête humaine.
Je vous en donne avis, ne jouez pas ce jeu,
Roi, qui serez un jour face à face avec Dieu.
Donc je vous dis, avant que rien ne s'accomplisse,
Qu'à tout prendre il vaut mieux un combat qu'un supplice;
Que ce n'est pas la joie et l'honneur des États
De voir plus de besogne aux bourreaux qu'aux soldats;
Que c'est un pasteur dur pour la France où vous êtes,
Qu'un prêtre qui se paye une dîme de têtes;
Et que cet homme illustre entre les inhumains,
Qui touche à votre sceptre, — a du sang à ses mains!

LE ROI.

Monsieur le cardinal est mon ami. Qui m'aime
L'aimera!

LE MARQUIS DE NANGIS.

Sire!...

LE ROI.

Assez. C'est un autre moi-même.

LE MARQUIS DE NANGIS.

Sire!...

LE ROI.

Plus de harangue à troubler nos esprits!

*Montrant ses cheveux qui grisonnent.*

Ce sont les harangueurs qui font nos cheveux gris.

LE MARQUIS DE NANGIS.

Pourtant, sire, un vieillard, une femme qui pleure!
C'est de vie et de mort qu'il s'agit à cette heure!

LE ROI.

Que demandez-vous donc?

LE MARQUIS DE NANGIS.

La grâce de Gaspard!

MARION.

La grâce de Didier!

LE ROI.

Tout ce qu'un roi départ
En grâces, trop souvent est pris à la justice.

MARION.

Ah! sire! à notre deuil que le roi compatisse!
Savez-vous ce que c'est? Deux jeunes insensés,
Par un duel, jusqu'au fond de l'abîme poussés!
Mourir, grand Dieu! mourir sur un gibet infâme!
Vous aurez pitié d'eux! — Je ne sais pas, moi femme,
Comment on parle aux rois; pleurer peut-être est mal.
Mais c'est un monstre enfin que votre cardinal!
Pourquoi leur en veut-il? qu'ont-ils fait? il n'a même
Jamais vu mon Didier. — Hélas! qui l'a vu, l'aime.
— A leur âge, tous deux, les tuer pour un duel!
Leurs mères! songez donc! — Ah! c'est horrible! — O ciel!
Vous ne le voudrez pas!... — Ah! femmes que nous sommes!
Nous ne savons pas bien parler comme les hommes;
Nous n'avons que des pleurs, des cris, et des genoux
Que le regard d'un roi ploie et brise sous nous!
Ils ont eu tort, c'est vrai! — Si leur faute vous blesse,
Tenez, pardonnez-leur. Vous savez? la jeunesse!
Mon Dieu! les jeunes gens savent-ils ce qu'ils font?
Pour un geste, un coup d'œil, un mot, — souvent au fond
Ce n'est rien, — on se blesse, on s'irrite, on s'emporte.
Les choses tous les jours se passent de la sorte;
Chacun de ces messieurs le sait. Demandez-leur,
Sire. — Est-ce pas, messieurs? — Ah Dieu! l'affreux malheur!
Dire que vous pouvez d'un mot sauver deux têtes!
Oh! je vous aimerai, sire, si vous le faites!
Grâce! grâce! — Oh, mon Dieu! si je savais parler,
Vous verriez, vous diriez : Il faut la consoler,
C'est une pauvre enfant, son Didier c'est son âme... —
J'étouffe. Ayez pitié!

LE ROI.

Qu'est-ce que cette dame?

MARION.

Une sœur, Majesté, qui tremble à vos genoux!
Vous vous devez au peuple.

LE ROI.

Oui, je me dois à tous.
Le duel n'a jamais fait de ravages plus amples.

MARION.

Il faut de la pitié, sire!

LE ROI.

Il faut des exemples.

LE MARQUIS DE NANGIS.

Deux enfants de vingt ans, sire! songez-y bien.
Ah! leur âge à tous deux fait la moitié du mien.

MARION.

Majesté, vous avez une mère, une femme,
Un fils, quelqu'un enfin que vous aimez dans l'âme,
Un frère, sire! — Eh bien! pitié pour une sœur!

LE ROI.

Un frère! non, madame.

*Il réfléchit un instant.*

Ah! si fait. J'ai MONSIEUR.

*Apercevant la suite du marquis.*

Çà, marquis de Nangis, quelle est cette brigade?
Sommes-nous assiégés? allons-nous en croisade?
Pour nous mener ainsi vos gardes sous les yeux,
Êtes-vous duc et pair?

LE MARQUIS DE NANGIS.

Non, sire, je suis mieux
Qu'un duc et pair, créé par des cérémonies;
Je suis baron breton de quatre baronnies.

LE DUC DE BELLEGARDE, *à part.*

L'orgueil est un peu fort et par trop maladroit!

LE ROI.

Bien. Dans votre manoir remportez votre droit,
Monsieur; mais laissez-nous le nôtre sur nos terres.
Nous sommes justicier.

LE MARQUIS DE NANGIS, *frissonnant.*

Sire! au nom de vos pères,
Considérez leur âge et leurs torts expiés,

*Il tombe à genoux.*

Et l'orgueil d'un vieillard qui se brise à vos pieds.
Grâce!

*Le roi fait un signe brusque de colère et de refus. Il se relève lentement.*

Du roi Henri, votre père et le nôtre,
Je fus le compagnon; et j'étais là quand l'autre...
L'autre monstre—enfonça le poignard...—Jusqu'au soir
Je gardai mon roi mort, car c'était mon devoir.
Sire, j'ai vu mon père, hélas! et mes six frères
Choir tour à tour au choc des factions contraires.
La femme qui m'aimait, je l'ai perdue aussi.
Maintenant, — le vieillard que vous voyez ici
Est comme un patient qu'un bourreau, qui s'en joue,
A pour tout un grand jour attaché sur la roue.
Le Seigneur a brisé mes membres tour à tour
De sa barre de fer. — Voici la fin du jour,

*Mettant la main sur sa poitrine.*

Et j'ai le dernier coup. — Sire, Dieu vous conserve!

*Il salue profondément, et sort. Marion se lève péniblement et va tomber mourante dans l'enfoncement de la porte dorée du cabinet du roi.*

LE ROI, *essuyant une larme, et le suivant des yeux, à Bellegarde.*

Pour ne pas défaillir il faut qu'un roi s'observe.
Bien faire est malaisé... Ce vieillard m'a touché...

*Il rêve un moment et sort brusquement de son silence.*

Aujourd'hui pas de grâce! hier j'ai trop péché.

*Se rapprochant de Bellegarde.*

Pour vous, duc, avant lui vous veniez de me dire
Mainte chose hardie et qui pourra vous nuire,
Quand au cardinal-duc je redirai ce soir
La conversation que nous venons d'avoir.
J'en suis fâché pour vous. Désormais prenez garde.

*Bâillant.*

Ah! j'ai bien mal dormi, mon pauvre Bellegarde!

*Congédiant du geste gardes et courtisans.*

Messieurs, laissez-nous seuls. Allez.

*A L'Angely.*

Demeure, toi.

*Tout le monde sort, excepté Marion, que le roi ne voit pas. Le duc de Bellegarde l'aperçoit accroupie au seuil de la porte et va à elle.*

LE DUC DE BELLEGARDE, *bas, à Marion.*

Vous ne pouvez rester à la porte du roi.
Qu'y faites-vous, collée ainsi qu'une statue?
Ma chère, allez-vous-en.

MARION.

J'attendrai qu'on m'y tue.

L'ANGELY, *bas, au duc.*

Laissez-la, duc.

*Bas, à Marion.*

Restez.

*Il revient auprès du roi qui s'est assis dans le grand fauteuil et rêve profondément.*

## SCÈNE VIII.

LE ROI, L'ANGELY.

LE ROI, *avec un soupir profond.*

L'Angely! L'Angely,
Viens! j'ai le cœur malade et d'amertume empli.
Point de rire à la bouche, et dans mes yeux arides,
Point de pleurs. Toi qui, seul, quelquefois me dérides,
Viens. — Toi qui n'as jamais peur de ma majesté,
Fais luire dans mon âme un rayon de gaîté.

*Un silence.*

L'ANGELY.

N'est-ce pas que la vie est une chose amère,
Sire?

LE ROI.

Hélas!

L'ANGELY.

Et que l'homme est un souffle éphémère?

LE ROI.

Un souffle! et rien de plus.

L'ANGELY.

N'est-ce pas, dites-moi,
Qu'on est bien malheureux d'être homme et d'être roi,
Sire?

LE ROI.

On a double charge.

L'ANGELY.

Et, plutôt qu'être au monde,

Que mieux vaut le tombeau, si l'ombre en est profonde?

LE ROI.

Je l'ai toujours dit.

L'ANGELY.

Sire! être mort, ou pas né,
Voilà le seul bonheur. Mais l'homme est condamné.

LE ROI.

Que tu me fais plaisir de parler de la sorte!

*Un silence.*

L'ANGELY.

Une fois au tombeau, pensez-vous qu'on en sorte?

LE ROI, *dont la tristesse a été toujours croissant aux paroles du fou.*

Nous le saurons plus tard. — J'en voudrais être là.

*Un silence.*

Fou, je suis malheureux! — Entends-tu bien cela?

L'ANGELY.

Je le vois. — Vos regards, votre face amaigrie,
Votre deuil...

LE ROI.

Et comment veux-tu donc que je rie?

*Se rapprochant du fou.*

Car avec moi, vois-tu? — Tu perds ta peine. — A quoi
Te sert de vivre donc? Beau métier! fou de roi!
Grelot faussé, — pantin qu'on jette et qu'on ramasse,
Dont le rire vieilli n'est plus qu'une grimace? —
Que fais-tu sur la terre, à jouer arrêté?
Pourquoi vis-tu?

L'ANGELY.

Je vis par curiosité.
Mais vous, — à quoi bon vivre? — Ah! je vous plains dans [l'âme!
Comme vous êtes roi, mieux vaudrait être femme!
Je ne suis qu'un pantin dont vous tenez le fil;
Mais votre habit royal cache un fil plus subtil
Que tient un bras plus fort, et moi j'aime mieux être
Pantin aux mains d'un roi, sire, qu'aux mains d'un prêtre.

*Un silence.*

LE ROI, *rêvant et de plus en plus triste.*

Tu ris, mais tu dis vrai; c'est un homme infernal.
— Satan pourrait-il pas s'être fait cardinal?
Si c'était lui dont j'ai l'âme ainsi possédée?
Qu'en dis-tu?

L'ANGELY.

J'ai souvent, sire, eu la même idée.

LE ROI.

Ne parlons plus ainsi, ce doit être un péché.
Vois comme le malheur sur moi s'est attaché:
Je viens ici; j'avais des cormorans d'Espagne: —
Pas une goutte d'eau pour pêcher! — La campagne!
Point d'étang assez large en ce maudit Chambord
Pour qu'un ciron s'y voie en s'y mirant du bord!
Je veux chasser; — la mer! je veux pêcher; — la plaine!
Suis-je assez malheureux?

L'ANGELY.

Oui, votre vie est pleine
D'affreux chagrins.

LE ROI.

Comment me consolerais-tu!

L'ANGELY.

Tenez, un autre encor. Vous tenez pour vertu,
Avec raison, cet art de dresser les alètes
A la chasse aux perdrix; un bon chasseur, vous l'êtes,
Fait cas du fauconnier.

LE ROI, *vivement.*

Le fauconnier est Dieu!

L'ANGELY.

Eh bien! il en est deux qui vont mourir sous peu.

LE ROI.

A la fois?

L'ANGELY.

Oui.

LE ROI.

Qui donc?

L'ANGELY.

Deux fameux!

LE ROI.

Qui, de grâce?

L'ANGELY.

Ces jeunes gens pour qui l'on vous demandait grâce...

LE ROI.

Ce Gaspard? ce Didier?...

L'ANGELY.

Je crois qu'oui, les derniers.

LE ROI.

Quelle calamité! vraiment, deux fauconniers!
Avec cela que l'art se perd! Ah! duel funeste!
Moi mort, cet art aussi s'en va, — comme le reste!
— Pourquoi ce duel?

L'ANGELY.

Mais l'un à l'autre soutenait
Que l'alète au grand vol ne vaut pas l'alfanet.

LE ROI.

Il avait tort. — Pourtant le cas n'est pas pendable.

*Un silence.*

Mais après tout, mon droit de grâce est imperdable.
Au gré du cardinal je suis toujours trop doux.

*Un silence.*

*A L'Angely.*

Richelieu veut leur mort.

L'ANGELY.

Sire, que voulez-vous?

LE ROI, *après réflexion et silence.*

Ils mourront!

L'ANGELY.

C'est cela.

LE ROI.

Pauvre fauconnerie!

L'ANGELY, *allant à la fenêtre.*

Voyez donc, sire!

LE ROI, *se détournant en sursaut.*

Quoi?

L'ANGELY.

Regardez, je vous prie!

LE ROI, *se levant et allant à la fenêtre.*

Qu'est-ce?

L'ANGELY, *lui montrant quelque chose en dehors.*

On vient relever la sentinelle.

LE ROI.

Hé bien?
C'est tout?

L'ANGELY.

Quel est ce drôle aux galons jaunes?

LE ROI.

Rien.
Le caporal.

L'ANGELY.

Il met un autre homme à la place.
Que lui dit-il ainsi tout bas?

LE ROI.

Le mot de passe.
Bouffon, où veux-tu donc en venir?

L'ANGELY.

A ceci :
Que les rois ici-bas font sentinelle aussi.
Au lieu de pique, ils ont un sceptre qui les charge.
Quand ils ont tout leur temps trôné de long en large,
La mort, ce caporal des rois, met en leur lieu
Un autre porte-sceptre, et de la part de Dieu
Lui donne le mot d'ordre, et ce mot, c'est : CLÉMENCE!

LE ROI.

Non. C'est : JUSTICE. — Ah! deux fauconniers, perte im-
Ils mourront! [mense!

L'ANGELY.

Comme vous, comme moi. — Grand, petit,
La mort dévore tout d'un égal appétit;
Mais, tout pressés qu'ils sont, les morts dorment à l'aise.
Monsieur le cardinal vous obsède et vous pèse,
Attendez, sire! — Un jour, un mois, l'an révolu,
Lorsque nous aurons bien, durant le temps voulu,
Fait tous trois, moi le fou, vous le roi, lui le maître,
Nous nous endormirons; et si fier qu'on puisse être,
Si grand que soit un homme au compte de l'orgueil,
Nul n'a plus de six pieds de haut dans le cercueil!
Lui, voyez déjà comme en litière on le traîne!...

LE ROI.

Oui, la vie est bien sombre et la tombe est sereine. —
Si je ne t'avais pas pour m'égayer un peu...

L'ANGELY.

Sire, précisément, je viens vous dire adieu.

LE ROI.

Que dis-tu?

L'ANGELY.

Je vous quitte.

LE ROI.

Allons, quelle folie!
Du service des rois la mort seule délie.

L'ANGELY.

Aussi vais-je mourir!

LE ROI.

Es-tu fou pour de bon,
Dis?

L'ANGELY.

Condamné par vous, roi de France et Bourbon.

LE ROI.

Si tu railles, bouffon, dis-nous où nous en sommes.

L'ANGELY.

Sire, j'étais du duel de ces deux gentilshommes.
Mon épée en était, du moins, si ce n'est moi.
Je vous la rends.

Il tire son épée et la présente au roi, un genou en terre.

LE ROI, *prenant l'épée et l'examinant.*

Vraiment! une épée! oui, ma foi.
D'où te vient-elle, ami?

L'ANGELY.

Sire, on est gentilhomme.
Vous n'avez point fait grâce aux coupables, en somme.
J'en suis.

LE ROI, *grave et sombre.*

Alors, bonsoir! Laisse-moi, pauvre fou,
Avant qu'il soit coupé, t'embrasser par ton cou.

Il embrasse L'Angely.

L'ANGELY, *à part.*

Il prend terriblement au sérieux la chose!

LE ROI, *après un silence.*

Jamais à la justice un vrai roi ne s'oppose.
Mais, cardinal Armand, vous êtes bien cruel.
Deux fameux fauconniers et mon fou, pour un duel!

Il se promène vivement agité et la main sur le front. Puis se tourne vers L'Angely, inquiet.

Va, va! console-toi, la vie est bien amère;
Mieux vaut la tombe, et l'homme est un souffle éphémère.

L'ANGELY.

Diable!

Le roi continue de se promener et paraît violemment agité.

LE ROI.

Ainsi, pauvre fou, tu crois qu'ils te pendront.

L'ANGELY, *à part.*

Comme il y va! j'en ai la sueur sur le front!

Haut.

A moins d'un mot de vous...

LE ROI.

Qui donc me fera rire? —
Si l'on sort du tombeau, tu viendras me le dire.
C'est une occasion.

L'ANGELY.

Le message est charmant!

Le roi continue de se promener à grands pas, adressant çà et là la parole à L'Angely.

LE ROI.

L'Angely! quel triomphe au cardinal Armand?

Croisant ses bras.

Crois-tu, si je voulais, que je serais le maître?

L'ANGELY.

Montaigne eût dit : *Que sais-je?* et Rabelais : *Peut-être.*

LE ROI, *avec un geste de résolution.*

Bouffon! un parchemin!

L'Angely lui présente avec empressement un parchemin qui se trouve sur une table près d'une écritoire. Le roi écrit précipitamment quelques mots, puis rend le parchemin à L'Angely.

Je vous fais grâce à tous!

L'ANGELY.

A tous trois?

LE ROI.

Oui.

L'ANGELY, *courant à Marion.*

Madame, arrivez! à genoux!
Remerciez le roi!

MARION, *tremblante, à genoux.*

Nous avons notre grâce?

L'ANGELY.

Et c'est moi....

MARION.

Quels genoux faut-il donc que j'embrasse?
Les vôtres ou les siens?

LE ROI, *étonné, examinant Marion.*

A part.

Que veut dire ceci?
Est-ce un piége?

L'ANGELY, *donnant le parchemin à Marion.*

Prenez le papier que voici.

Marion baise le parchemin et le met dans son sein.

LE ROI.

A part.

Suis-je dupe ?

A Marion.

Un instant! Madame! il faut me rendre
Cette feuille....

MARION.

Grand Dieu!

Au roi, avec hardiesse, en montrant sa gorge.

Sire, venez la prendre,
Et m'arracher aussi le cœur!

Le roi s'arrête et recule embarrassé.

L'ANGELY, *bas, à Marion.*

Bon, gardez-la.
Tenez ferme! le roi ne met pas ses mains là.

LE ROI, *à Marion.*

Donnez, dis-je!

MARION.

Prenez.

LE ROI, *baissant les yeux.*

Quelle est cette sirène?

L'ANGELY, *bas, à Marion.*

Il n'oserait rien prendre au corset de la reine!

LE ROI, *congédiant Marion du geste, après un moment d'hésitation, et sans lever les yeux sur elle.*

Hé bien, allez!

MARION, *saluant profondément le roi.*

Courons sauver les prisonniers!

Elle sort.

L'ANGELY, *au roi.*

C'est la sœur de Didier, l'un des deux fauconniers.

LE ROI.

Elle est ce qu'elle veut! mais c'est étrange comme
Elle m'a fait baisser les yeux, — moi qui suis homme!

Un silence.

Bouffon! tu m'as joué. C'est un autre pardon
Qu'il faut que je t'accorde.

L'ANGELY.

Hé, sire! accordez donc!
Toute grâce est un poids qu'un roi du cœur s'enlève.

LE ROI.

Tu dis vrai. J'ai toujours souffert les jours de Grève.
Nangis avait raison, un mort jamais ne sert,
Et Montfaucon peuplé rend le Louvre désert.

Se promenant à grands pas.

C'est une trahison que de venir en face
Au fils du roi Henri rayer son droit de grâce.
Que fais-je ainsi, déchu, détrôné, désarmé?
Comme dans un sépulcre, en cet homme enfermé?
Sa robe est mon linceul, et mes peuples me pleurent.
Non! non! je ne veux pas que ces deux enfants meurent!
Vivre est un don du ciel trop visible et trop beau.

Après une rêverie.

Dieu qui sait où l'on va peut ouvrir un tombeau,
Un roi, non! — Je les rends tous deux à leur famille.
Ils vivront. Ce vieillard et cette jeune fille
Me béniront! C'est dit. J'ai signé, moi le roi!
Le cardinal sera furieux; mais, ma foi,
Tant pis! cela fera plaisir à Bellegarde.

L'ANGELY.

On peut bien une fois être roi par mégarde!

# ACTE CINQUIÈME.

## LE CARDINAL.

---

## PERSONNAGES.

MARION DE LORME.
DIDIER.
LE MARQUIS DE SAVERNY.
M. DE LAFFEMAS.
UN CONSEILLER A LA GRAND'CHAMBRE.
LE BOURREAU.
LE GEOLIER.
LE GUICHETIER.
OUVRIERS.
HALLEBARDIERS.
GARDES.
PEUPLE.

---

Le donjon de Beaugency. — Un préau. — Au fond, le donjon; tout à l'entour un grand mur. — A gauche, une haute porte en ogive. — A droite, une petite porte surbaissée dans le mur. Près de la porte de droite, une table de pierre, un banc de pierre.

---

### SCÈNE PREMIÈRE.

DES OUVRIERS.

Ils travaillent à démolir l'angle du mur du fond à la gauche. La brèche est déjà assez avancée.

PREMIER OUVRIER, *piochant.*

Hum! c'est dur!

DEUXIÈME OUVRIER, *piochant.*

Peste soit du gros mur qu'il nous faut
Jeter par terre!

TROISIÈME OUVRIER, *piochant.*

Pierre, as-tu vu l'échafaud?

PREMIER OUVRIER.

Oui.

Il va à la porte et la mesure.

La porte est étroite, et jamais la litière
Du seigneur cardinal n'y passerait entière.

TROISIÈME OUVRIER.

C'est donc une maison?

PREMIER OUVRIER, *avec un geste affirmatif.*

Avec de grands rideaux.
Vingt-quatre hommes à pied la portent sur le dos.

DEUXIÈME OUVRIER.

Moi, j'ai vu la machine, un soir, par un temps sombre,
Qui marchait... On eût dit Léviathan dans l'ombre.

TROISIÈME OUVRIER.

Que vient-il ici faire avec tant de sergents ?

PREMIER OUVRIER.

Voir l'exécution de ces deux jeunes gens.
Il est malade, il a besoin de se distraire.

DEUXIÈME OUVRIER.

Finissons !

*Ils se remettent au travail. Le mur est presque démoli.*

TROISIÈME OUVRIER.

As-tu vu l'échafaud noir, mon frère ?
Ce que c'est qu'être noble !

PREMIER OUVRIER.

Ils ont tout !

DEUXIÈME OUVRIER.

Il faut voir
Si l'on ferait pour nous un bel échafaud noir !

PREMIER OUVRIER.

Qu'ont donc fait ces seigneurs, qu'on les tue ? Hein, Maurice,
Comprends-tu cela, toi ?

TROISIÈME OUVRIER.

Non, c'est de la justice.

*Ils continuent à démolir le mur. Entre Laffemas. Les ouvriers se taisent. Il arrive par le fond du théâtre, comme s'il venait d'une cour intérieure de la prison. Il s'arrête devant les ouvriers, et paraît examiner la brèche et leur donner quelques ordres. La brèche finie, il leur fait tendre d'un côté à l'autre un grand drap noir, qui la cache entièrement, puis il les congédie. Presque en même temps paraît Marion, en blanc, voilée. Elle entre par la grande porte, traverse rapidement le théâtre, et court frapper au guichet de la petite porte. Laffemas se dirige du même côté à pas lents. Le guichet s'ouvre. Paraît le guichetier.*

## SCÈNE II.

MARION, LAFFEMAS.

MARION, *montrant un parchemin au guichetier.*

Ordre du roi.

LE GUICHETIER.

Madame, on n'entre pas.

MARION.

Comment ?

LAFFEMAS, *présentant un papier au guichetier.*

Signé du cardinal.

LE GUICHETIER.

Entrez.

*Laffemas, au moment d'entrer, se retourne, considère en entrant Marion, et revient vers elle. Le guichetier referme la porte.*

LAFFEMAS, *à Marion.*

Mais quoi, vraiment,
C'est encor vous ! ici ! — L'endroit est équivoque.

MARION.

Oui.

*Avec triomphe et montrant le parchemin.*

J'ai la grâce !

LAFFEMAS, *montrant le sien.*

Et moi l'ordre qui la révoque.

MARION, *avec un cri d'effroi.*

L'ordre est d'hier matin !

LAFFEMAS.

Le mien de cette nuit.

MARION, *les mains sur les yeux.*

Oh ! plus d'espoir !

LAFFEMAS.

L'espoir n'est qu'un éclair qui luit.
La clémence des rois est chose bien fragile.
Elle vient à pas lents et fuit d'un pied agile.

MARION.

Pourtant le roi lui-même à les sauver s'émeut !...

LAFFEMAS.

Est-ce que le roi peut quand le cardinal veut ?

MARION.

O Didier ! la dernière espérance est éteinte !

LAFFEMAS, *bas.*

Pas la dernière.

MARION, *à part.*

Ciel !

LAFFEMAS, *se rapprochant d'elle, bas.*

Il est dans cette enceinte —
Un homme... — qu'un seul mot de vous — peut faire ici
Plus heureux qu'un roi même, et plus puissant aussi !

MARION.

Oh ! va-t'en !

LAFFEMAS.

Est-ce là le dernier mot ?

MARION, *avec hauteur.*

De grâce !

LAFFEMAS.

Qu'un caprice de femme est chose qui me passe !
Vous étiez autrefois tendre facilement.
Aujourd'hui — qu'il s'agit de sauver votre amant... —

MARION, *l'interrompant.*

Il faut que vous soyez un homme bien infâme,
Bien vil, — décidément ! — pour croire qu'une femme,
— Oui ! Marion de Lorme, — après avoir aimé
Un homme, le plus pur que le ciel ait formé,
Après s'être épurée à cette chaste flamme,
Après s'être refait une âme avec cette âme,
Du haut de cet amour si sublime et si doux,
Peut retomber si bas qu'elle aille jusqu'à vous !

LAFFEMAS.

Aimez-le donc !

MARION.

Le monstre ! il va du crime au vice !
Laisse-moi pure !

LAFFEMAS.

Donc je n'ai plus qu'un service
A vous rendre à présent !

MARION.

Quoi ?

LAFFEMAS.

Si vous voulez voir
Je puis vous faire entrer. — Ce sera pour ce soir.

MARION, *tremblant de tout son corps.*

Dieu ! ce soir !

LAFFEMAS.

Oui, ce soir. — Pour voir par la portière,
Monsieur le cardinal viendra dans sa litière.

*Marion est plongée dans une profonde et convulsive rêverie. Tout à coup, elle passe ses deux mains sur son front et se tourne comme égarée vers Laffemas.*

MARION.

Comment feriez-vous donc pour les faire évader ?

LAFFEMAS, *bas.*

Si... vous vouliez.... — Alors je puis faire garder

Cette brèche, par où viendra Son Éminence,
Par deux hommes à moi...

*Il écoute du côté de la petite porte.*

Du bruit...—On vient, je pense.

MARION, *se tordant les mains.*

Et vous le sauverez!

LAFFEMAS.

Oui.

*Bas.*

Pour tout dire ici,
Les murs ont trop d'échos... — Ailleurs...

MARION, *avec désespoir.*

Venez!

*Laffemas se dirige vers la grande porte, et lui fait signe du doigt de le suivre. — Marion tombe à genoux, tournée vers le guichet de la prison. Puis elle se lève avec un mouvement convulsif et disparait par la grande porte à la suite de Laffemas. — Le petit guichet s'ouvre. Entrent, au milieu d'un groupe de gardes, Saverny et Didier.*

## SCÈNE III.

DIDIER, SAVERNY.

*Saverny, vêtu à la dernière mode, entre avec pétulance et gaieté. Didier, tout en noir, pâle, à pas lents. Un geôlier, accompagné de deux hallebardiers, les conduit. — Le geôlier place les deux hallebardiers en sentinelle près du rideau noir. — Didier va s'asseoir en silence sur le banc de pierre.*

SAVERNY, *au geôlier qui vient de lui ouvrir la porte.*

Merci!
Le bon air!

LE GEOLIER, *le tirant à l'écart, bas.*

Monseigneur, à vous deux mots, de grâce.

SAVERNY.

Quatre!

LE GEOLIER, *baissant de plus en plus la voix.*

Voulez-vous fuir?

SAVERNY, *vivement.*

Par où faut-il qu'on passe?

LE GEOLIER.

C'est mon affaire.

SAVERNY.

Vrai?

*Le geôlier fait un signe de tête.*

Monsieur le cardinal,
Vous vouliez m'empêcher de retourner au bal!
Pardieu! Nous danserons encor. La bonne chose
Que de vivre!

*Au geôlier.*

Ah çà, quand?

LE GEOLIER.

Ce soir, à la nuit close.

SAVERNY, *se frottant les mains.*

D'honneur, je suis charmé de quitter ce logis.
D'où me vient ce secours?

LE GEOLIER.

Du marquis de Nangis!

SAVERNY.

Mon bon oncle!

*Au geôlier.*

A propos, c'est pour tous deux, je pense?

LE GEOLIER.

Je n'en puis sauver qu'un.

SAVERNY.

Pour double récompense?

LE GEOLIER.

Je n'en puis sauver qu'un.

SAVERNY, *hochant la tête.*

Qu'un?

*Bas, au geôlier.*

Alors, écoutez,

*Montrant Didier.*

Voilà celui qu'il faut sauver.

LE GEOLIER.

Vous plaisantez.

SAVERNY.

Non pas. — Lui.

LE GEOLIER.

Monseigneur, quelle idée est la vôtre!
Votre oncle fait cela pour vous, non pour un autre.

SAVERNY.

Est-ce dit? En ce cas, préparez deux linceuls.

*Il tourne le dos au geôlier, qui sort étonné. — Entre un greffier.*

Bon! — On ne pourra pas rester un instant seuls!

LE GREFFIER, *saluant les prisonniers.*

Messieurs, un conseiller du roi près la grand'chambre
Va venir.

*Il salue de nouveau et sort.*

SAVERNY.

Bien. —

*En riant.*

Avoir vingt ans, être en septembre,
Et ne pas voir octobre! — Est-ce pas ennuyeux?

DIDIER, *tenant le portrait à la main, immobile sur le devant du théâtre, et comme absorbé dans une contemplation profonde.*

Viens, viens. Regarde-moi. — Bien, tes yeux sur mes yeux.
— Ainsi! — Comme elle est belle! et quelle grâce étrange!
Dirait-on une femme? Oh non! c'est un front d'ange!
Dieu lui-même, en douant ce regard de candeur,
S'il y mit plus de flamme, y mit plus de pudeur.
Cette bouche d'enfant, qu'entr'ouvre un doux caprice,
Palpite d'innocence!....

*Jetant à terre le portrait avec violence.*

Oh! pourquoi ma nourrice,
Au lieu de recueillir le pauvre enfant trouvé,
M'a-t-elle pas brisé le front sur le pavé!
Qu'est-ce que j'avais fait à ma mère pour naître?
Pourquoi la malheureuse, — elle était plus peut-être, —
En m'exilant du sein qui me dut réchauffer,
Fut-elle pas ma mère assez pour m'étouffer!

SAVERNY, *revenant du fond du préau.*

Regardez, mon ami, comme cette hirondelle
Vole bas! Il pleuvra ce soir.

DIDIER, *sans l'entendre.*

Chose infidèle
Et folle, qu'une femme! être inconstant, amer,
Orageux et profond, comme l'eau de la mer!
Hélas! à cette mer j'avais livré ma voile,
Je n'avais dans mon ciel rien qu'une seule étoile,
J'allais, j'ai fait naufrage, et j'aborde au tombeau!
Pourtant, j'étais né bon, l'avenir m'était beau;
J'avais peut-être même une céleste flamme, —
Un esprit dans le cœur!... — O malheureuse femme!
Oh! n'as-tu pas frémi de me mentir ainsi,
Moi qui laissais aller mon âme à ta merci!

SAVERNY.

C'est encor Marion ! — Vous avez vos idées
Là-dessus.

DIDIER, *sans l'écouter, ramassant le portrait et y fixant les yeux.*

Quoi ! parmi les choses dégradées
Il faut te rejeter, femme qui m'as trompé !
Démon, d'une aile d'ange aux yeux enveloppé !

*Il remet le portrait sur son cœur.*

Reviens là, c'est ta place ! —

*Se rapprochant de Saverny.*

Un bizarre prodige !
Ce portrait est vivant. — Il est vivant, te dis-je ! —
Tandis que tu dormais, en silence et sans bruit,
Écoute, il m'a rongé le cœur toute la nuit !

SAVERNY.

Pauvre ami ! — De la mort disons quelque parole.

*A part.*

Cela m'attriste un peu, mais cela le console.

DIDIER.

Que me demandez-vous ? Je n'ai point écouté.
Car, depuis qu'on m'a dit ce nom, il m'est resté
Un étourdissement dont j'ai l'âme affaiblie.
Je ne me souviens pas, je ne sais pas, j'oublie.

SAVERNY, *lui prenant le bras.*

La mort ?

DIDIER, *avec joie.*

Ah !

SAVERNY.

Oui, parlez-moi de mort, mon ami.
Qu'est-ce enfin ?

DIDIER.

Cette nuit avez-vous bien dormi ?

SAVERNY.

Très-mal. — Mon lit est dur à meurtrir qui le touche !

DIDIER.

Bon. — Quand vous serez mort, mon ami, votre couche
Sera plus dure encor, mais vous dormirez bien.
Voilà tout. On a bien l'enfer, mais ce n'est rien
Près de la vie !

SAVERNY.

Allons ! ma crainte s'est enfuie.
Mais, diable ! être pendu, voilà ce qui m'ennuie !

DIDIER.

Hé ! c'est toujours la mort, n'en demandez pas tant !

SAVERNY.

A votre aise ! mais moi, je ne suis pas content,
Je crains peu de mourir, je le dis sans jactance,
Quand la mort est la mort, et n'est pas la potence.

DIDIER.

La mort a mille aspects; le gibet en est un.
Sans doute ce doit être un moment importun
Quand ce nœud vous éteint comme on souffle une flamme,
Et vous serre la gorge, et vous fait jaillir l'âme !
Mais après tout, qu'importe ! et si tout est bien noir,
Pourvu que sur la terre on ne puisse rien voir, —
Qu'on soit sous un tombeau qui vous pèse et vous cloue,
Ou que le vent des nuits vous tourmente et se joue
A rouler des débris de vous, que les corbeaux
Ont du gibet de pierre arrachés par lambeaux, —
Qu'est-ce que cela fait ?

SAVERNY.

Vous êtes philosophe !

DIDIER.

Que le bec du vautour déchire mon étoffe,
Ou que le ver la ronge, ainsi qu'il fait d'un roi,
C'est l'affaire du corps : mais que m'importe, à moi !
Lorsque la lourde tombe a clos notre paupière,
L'âme lève du doigt le couvercle de pierre,
Et s'envole...

*Entre un conseiller, suivi et précédé de hallebardiers en noir.*

## SCÈNE IV.

LES MÊMES; UN CONSEILLER A LA GRAND'CHAMBRE *en grand costume,* GEOLIERS, GARDES.

LE GEOLIER, *annonçant.*

Monsieur le conseiller du roi.

LE CONSEILLER, *saluant tour à tour Saverny et Didier.*

Messieurs, mon ministère est pénible, et la loi
Est sévère...

SAVERNY.

J'entends. Il n'est plus d'espérance.
Hé bien, parlez, monsieur !

LE CONSEILLER.

*Il déroule un parchemin, et lit.*

« Nous, Louis, roi de France
» Et de Navarre, au fond, rejetons le pourvoi
» Que lesdits condamnés ont formé près du roi ;
» Pour la forme, des leurs ayant l'âme touchée,
» Nous commuons leur peine à la tête tranchée. »

SAVERNY, *avec joie.*

A la bonne heure !

LE CONSEILLER, *saluant de nouveau.*

Ainsi, messieurs, tenez-vous prêts,
Ce doit être aujourd'hui.

*Il salue et se dispose à sortir.*

DIDIER, *qui est resté dans son attitude rêveuse, à Saverny.*

Je disais donc qu'après,
Après la mort, qu'on ait mis le cadavre en claie,
Qu'on ait sur chaque membre élargi quelque plaie,
Qu'on ait tordu les bras, qu'on ait brisé les os,
Qu'on ait souillé le corps de ruisseaux en ruisseaux,
De toute cette chair, morte, sanglante, impure,
L'âme immortelle sort sans tache et sans blessure !

LE CONSEILLER, *revenant sur ses pas, à Didier.*

Messieurs, occupez-vous de passer ce grand pas ;
Pensez-y bien.

DIDIER, *avec douceur.*

Monsieur, ne m'interrompez pas.

SAVERNY, *gaiement, à Didier.*

Plus de gibet !

DIDIER.

Je sais ; on a changé la fête.
Le cardinal ne va qu'avec son coupe-tête.
Il faut bien l'employer ; la hache rouillerait.

SAVERNY.

Tiens ! vous prenez cela froidement ! l'intérêt
Est grand pourtant.

*Au conseiller.*

Merci de la bonne nouvelle.

LE CONSEILLER.

Monsieur, je la voudrais meilleure encor. — Mon zèle...

SAVERNY.

Ah! pardon. A quelle heure?

LE CONSEILLER.

A neuf heures, ce soir.

DIDIER.

Bien! que du moins le ciel, comme mon cœur, soit noir.

SAVERNY.

Où sera l'échafaud?

LE CONSEILLER, *montrant de la main la cour voisine.*

Ici, dans la cour même.
Monseigneur doit venir.

Le conseiller sort avec tout son cortége. Les deux prisonniers restent seuls. Le jour commence à baisser. On aperçoit seulement au fond briller la hallebarde des deux sentinelles qui se promènent en silence devant la brèche.

## SCÈNE V.

DIDIER, SAVERNY.

DIDIER, *solennellement, après un silence.*

A ce moment suprême,
Il convient de songer au sort qui nous attend.
Nous sommes à peu près du même âge, et pourtant
Je suis plus vieux que vous. Donc je dois faire en sorte
Que ma voix jusqu'au bout vous guide et vous exhorte,
D'autant plus que c'est moi qui vous perds : le défi
Vint de moi ; vous viviez heureux, il m'a suffi
De toucher votre vie, hélas! pour la corrompre.
Votre sort sous le mien a ployé jusqu'à rompre.
Or, nous entrons tous deux ensemble dans la nuit
Du tombeau. Tenons-nous par la main...

On entend des coups de marteau.

SAVERNY.

Qu'est ce bruit?

DIDIER.

C'est l'échafaud qu'on dresse, ou nos cercueils qu'on [cloue.

Saverny s'assied sur un banc de pierre.

Continuant.

— Souvent au dernier pas le cœur de l'homme échoue.
La vie encor nous tient par de secrets côtés... —

L'horloge sonne un coup.

Mais je crois qu'une voix nous appelle... Écoutez!

Un nouveau coup.

SAVERNY.

Non, c'est l'heure qui sonne.

Un troisième coup.

DIDIER.

Oui, l'heure!

Un quatrième coup.

SAVERNY.

A la chapelle.

Quatre autres coups.

DIDIER.

C'est toujours une voix, frère, qui nous appelle.

SAVERNY.

Encore une heure.

Il appuie ses coudes sur la table de pierre et sa tête sur ses mains. — On vient relever les hallebardiers de garde.

DIDIER.

Ami! gardez-vous de fléchir,
De trébucher au seuil qui nous reste à franchir!
Du sépulcre sanglant qu'un bourreau nous apprête
La porte est basse, et nul n'y passe avec sa tête.
Frère! allons d'un pas ferme au-devant de leurs coups.
Que ce soit l'échafaud qui tremble, et non pas nous.
On veut notre tête? hé! pour n'être pas en faute,
Au bourreau qui l'attend il faut la porter haute.

Il s'approche de Saverny immobile.

Courage!...

Il lui prend le bras, et s'aperçoit qu'il dort.

Il dort. — Et moi qui lui prêchais si bien
Le courage!... Il dormait! qu'est le mien près du sien!

Il s'assied.

Dors, toi qui peux dormir! — Bientôt me viendra l'heure
De dormir à mon tour. — Oh, pourvu que tout meure!
Pourvu que rien d'un cœur dans la tombe enfermé
Ne vive pour haïr ce qu'il a trop aimé!

La nuit est tout à fait tombée. Pendant que Didier se plonge de plus en plus dans ses pensées, entrent par la brèche du fond Marion et le geôlier. Le geôlier la précède avec une lanterne sourde et un paquet. Il dépose le paquet et la lanterne à terre. Puis il s'avance avec précaution vers Marion, qui est restée sur le seuil, pâle, immobile, égarée.

## SCÈNE VI.

LES MÊMES; MARION, LE GEOLIER.

LE GEOLIER, *à Marion.*

Surtout, soyez dehors avant l'heure indiquée.

Il s'éloigne. Pendant tout le reste de la scène il continue de se promener de long en large au fond du théâtre.

MARION.

Elle s'avance en chancelant et comme absorbée dans une pensée de désespoir. De temps en temps elle passe la main sur son visage, comme si elle cherchait à effacer quelque chose.

... Sa lèvre est un fer rouge et m'a toute marquée!

Tout à coup, dans l'ombre, elle aperçoit Didier, pousse un cri, court, se précipite et tombe haletante à ses genoux.

Didier! Didier! Didier!

DIDIER, *comme éveillé en sursaut.*

Elle ici! Dieu!

D'un ton froid.

— C'est vous?

MARION, *levant la tête.*

Qui veux-tu que ce soit? — Oh! laisse! à tes genoux!
Je me sens si bien là! — Tes mains! tes mains chéries,
Donne-les-moi, tes mains! — Comme ils les ont meurtries!
Des chaînes, n'est-ce pas? des fers?... — Les malheureux!
Je suis ici, vois-tu? c'est que... — c'est bien affreux!

Elle pleure. On l'entend sangloter.

DIDIER.

Qu'avez-vous à pleurer?

MARION.

Non. Est-ce que je pleure?
Non, je ris.

Elle rit.

Nous allons nous enfuir tout à l'heure.
Je ris, je suis contente, il vivra! c'est passé!

Elle tombe sur les genoux de Didier, et pleure.

Oh! tout cela me tue, et j'ai le cœur brisé!

DIDIER.

Madame...

MARION.

Elle se lève sans l'entendre, et court chercher le paquet qu'elle apporte à Didier.

Profitons de l'instant où nous sommes.
Mets ce déguisement. J'ai gagné ces deux hommes.
On peut, sans être vu, sortir de Beaugency.
Nous prendrons une rue au bout de ce mur-ci.
Richelieu va venir voir comme on exécute
Ses ordres. Gardons-nous de perdre une minute.
Le canon tirera pour sa venue. Ainsi
Tout alors est perdu si nous sommes ici !

DIDIER.

C'est bien.

MARION.

Vite! — Ah, mon Dieu! c'est bien lui! c'est lui-même!
Sauvé! Parlez-moi donc. Mon Didier, je vous aime!

DIDIER.

Vous dites une rue au détour de ce mur?

MARION.

Oui, j'en viens, j'ai tout vu. C'est un chemin très-sûr.
J'ai regardé fermer la dernière fenêtre.
Nous y rencontrerons quelques femmes peut-être.
D'ailleurs, on vous prendra pour un passant. Voilà.
Quand vous serez bien loin, — mettez ces habits-là ! —
Nous rirons de vous voir déguisé de la sorte.
Vite!

DIDIER, *repoussant les habits du pied.*

Rien ne presse.

MARION.

Ah! la mort est à la porte!
Fuyons, Didier! — C'est moi qui viens ici.

DIDIER.

Pourquoi?

MARION.

Pour vous sauver! Grand Dieu! quelle demande, à moi!
Pourquoi ce ton glacé?

DIDIER, *avec un sourire triste.*

Vous savez que nous sommes
Bien souvent insensés, nous autres pauvres hommes!

MARION.

Viens! oh viens! le temps presse, et les chevaux sont prêts;
Tout ce que tu voudras, tu le diras après.
Mais partons !

DIDIER.

Que fait là cet homme qui regarde?

MARION.

C'est le geôlier. Il est gagné comme la garde.
Doutez-vous de ces gens? Vous avez l'air frappé...

DIDIER.

Non, rien. — C'est que souvent on peut être trompé.

MARION.

Oh viens! — Si tu savais, chaque instant qui s'écoule,
Je meurs : je crois entendre au loin marcher la foule,
Oh ! hâtons-nous de fuir, je t'en prie à genoux !

DIDIER, *montrant Saverny endormi.*

Dites-moi, pour lequel de nous deux venez-vous?

MARION, *un moment interdite.*

A part.

Gaspard est généreux, il ne m'a point nommée!

Haut.

Est-ce ainsi que Didier parle à sa bien-aimée?
Mon Didier, qu'avez-vous contre moi?

DIDIER.

Je n'ai rien.
Voyons, levez la tête et regardez-moi bien.

Marion tremblante fixe son regard sur le sien.

Oui, c'est bien ressemblant.

MARION.

Mon Didier, je t'adore,
Mais viens donc!

DIDIER.

Voulez-vous me regarder encore?

Il la regarde fixement. Elle tremble comme la feuille.

MARION, *terrifiée sous le regard de Didier.*

A part.

Dieu! les baisers de l'autre, est-ce qu'il les verrait?

Haut.

Écoutez-moi, Didier, vous avez un secret.
Vous êtes mal pour moi. Vous avez quelque chose!
Il faut me dire tout. Vous savez, on suppose
Souvent le mal; et puis, plus tard, on est fâché
Quand un malheur survient pour un secret caché!
Ah! j'avais autrefois ma part dans vos pensées!
Toutes ces choses-là sont-elles donc passées?
Ne m'aimez-vous donc plus? — Vous souvient-il de Blois?
De la petite chambre où j'étais autrefois?
Comme nous nous aimions dans une paix profonde!
Que c'était un oubli de toute chose au monde!
Seulement, vous, parfois, vous étiez inquiet.
Souvent j'ai dit : — Mon Dieu! si quelqu'un le voyait!
— C'était charmant! — Un jour a tout perdu. — Chère âme,
Combien m'avez-vous dit de fois, en mot de flamme,
Que j'étais votre amour, que j'avais vos secrets,
Que je ferais de vous tout ce que je voudrais!
Quelles grâces jamais vous ai-je demandées?
Vous savez, bien souvent j'entre dans vos idées :
Mais aujourd'hui cédez ! — Il y va de vos jours!
Ah! vivez ou mourez, je vous suivrai toujours;
Toute chose avec vous, Didier, me sera douce,
La fuite ou l'échafaud!... Hé bien! il me repousse!
Laissez-moi votre main, cela vous est égal,
Mon front sur vos genoux ne vous fait pas de mal!
J'ai couru pour venir : je suis bien fatiguée.
Ah! qu'est-ce qu'ils diraient ceux qui m'ont vu si gaie,
Si contente autrefois, de me voir pleurer là!
— As-tu quelque grief sur moi? dis-moi cela!
Hélas! souffre à tes pieds la pauvre malheureuse!
C'est une chose, ami, vraiment bien douloureuse
Que je ne puisse pas obtenir un seul mot
De vous! — Enfin on dit ce qu'on a. — Non, plutôt,
Poignardez-moi. — Voyons, mes larmes sont taries,
Et je veux te sourire, et je veux que tu ries.
Et si tu ne ris pas, je ne t'aimerai plus!
— Je fis assez longtemps tout ce que tu voulus,
C'est ton tour. Dans les fers ton âme s'est aigrie,
Parle-moi, voyons, parle, appelle-moi : Marie!...

DIDIER.

Marie, ou Marion?

MARION, *tombant épouvantée à terre.*

Didier, soyez clément!

DIDIER, *d'une voix terrible.*

Madame, on n'entre pas ici facilement!
Les bastilles d'État sont nuit et jour gardées,
Les portes sont de fer, les murs ont vingt coudées,

Pour que devant vos pas la prison s'ouvre ainsi,
A qui vous êtes-vous prostituée ici?

MARION.

Didier, qui vous a dit?...

DIDIER.

Personne. Je devine.

MARION.

Didier! j'en jure ici par la bonté divine,
C'était pour vous sauver, vous arracher d'ici,
Pour fléchir les bourreaux, pour vous sauver!

DIDIER.

Merci!

*Croisant les bras.*

Ah! qu'on soit jusque-là sans pudeur et sans âme,
C'est véritablement une honte, madame!

*Il parcourt le théâtre à grands pas avec une explosion de cris de rage.*

Où donc est le marchand d'opprobre et de mépris
Qui se fait acheter ma tête à de tels prix?
Où donc est le geôlier? le juge? où donc est l'homme?
Que je le broie ici, que je l'écrase comme
Ceci!

*Il brise le portrait entre ses mains.*

— Le juge! — Allez, messieurs! faites des lois
Et jugez! Que m'importe, à moi, que le faux poids
Qui fait toujours pencher votre balance infâme
Soit la tête d'un homme ou l'honneur d'une femme!

*A Marion.*

— Allez le retrouver!

MARION.

Oh! ne me traitez pas
Ainsi! de vos mépris poussée à chaque pas,
Je tremble; un mot de plus, Didier, je tombe morte!
Ah! si jamais amour fut vraie, ardente et forte,
Si jamais homme fut adoré parmi tous,
Didier! Didier! c'est vous par moi!

DIDIER.

Ha! taisez-vous. [me;
—J'aurais pu,—pour ma perte,—aussi, moi, naître fem-
J'aurais pu,—comme une autre,—être vile, être infâme.
Me donner pour de l'or, vendre au premier venu
Un amour à son gré, naïf, tendre, ingénu; —
Mais s'il était venu vers moi, bonne et facile,
Un honnête homme, épris d'un honneur imbécile;
Si j'avais, d'aventure, en passant rencontré,
Un cœur d'illusions encor tout pénétré : —
Plutôt que de ne pas dire à cet homme honnête :
« Je suis cela! » — Plutôt que de lui faire fête;
Plutôt que de ne pas moi-même l'avertir
Que mon œil chaste et pur ne faisait que mentir;
Plutôt qu'être à ce point perfide, ingrate et fausse,
J'eusse aimé mieux creuser de mes ongles ma fosse!

MARION.

Oh!

DIDIER.

Que vous ririez bien si vous pouviez vous voir
Comme vous fit mon cœur, cet étrange miroir!
Que vous avez bien fait de le briser, madame!
Vous étiez là, candide, et pure, et chaste!... O femme!
Que t'avait fait cet homme, au cœur profond et doux,
Et qui t'a si longtemps aimée à deux genoux?

LE GEOLIER.

L'heure passe.

MARION.

Ah! le temps marche, et l'instant s'envole!
— Didier! je n'ai pas droit de dire une parole,
Je ne suis qu'une femme à qui l'on ne doit rien;
Vous m'avez réprouvée et maudite, et c'est bien!
Et j'ai mérité plus que haine et que risée,
Et vous êtes trop bon, et mon âme brisée
Vous bénit; mais voici l'heure où le bourreau vient;
Lui que vous oubliez, de vous il se souvient;
Mais j'ai disposé tout. Vous pouvez fuir... — Écoute :
Ne me refuse pas, — tu sais ce qu'il m'en coûte : —
Frappe-moi, laisse-moi dans l'opprobre où je suis,
Repousse-moi du pied, marche sur moi; — mais fuis!

DIDIER.

Fuir! qui fuir? Il n'est rien que j'aie à fuir au monde
Hors vous,—et je vous fuis,—et la tombe est profonde.

LE GEOLIER.

L'heure passe.

MARION.

Viens, fuis!

DIDIER.

Je ne veux pas!

MARION.

Pitié!...

DIDIER.

Pour qui?

MARION.

Te voir saisi, grand Dieu! te voir lié,
Te voir... — Non, d'y penser j'en mourrai d'épouvante.
—Oh! dis, viens, viens! veux-tu que je sois ta servante?
Veux-tu me prendre, avec mes crimes expiés,
Pour avoir quelque chose à fouler sous tes piés?
Celle que tu daignas nommer, aux jours d'épreuve,
Épouse...

DIDIER.

Épouse!

*On entend le canon dans l'éloignement.*

Alors, voici qui vous fait veuve.

MARION.

Didier!...

LE GEOLIER.

L'heure est passée!

*Un roulement de tambours. Entre le conseiller de la grand'chambre, accompagné de pénitents portant des torches, du bourreau, et suivi de soldats et de peuple qui inondent le théâtre.*

MARION.

Ah!

## SCÈNE VII.

LES MÊMES; LE CONSEILLER, LE BOURREAU, PEUPLE, SOLDATS, ETC.

LE CONSEILLER.

Messieurs, je suis prêt.

MARION, *à Didier.*

Quand je te l'avais dit que le bourreau viendrait!

DIDIER, *au conseiller.*

Nous sommes prêts aussi.

LE CONSEILLER.

Quel est celui qu'on nomme

Marquis de Saverny?

Didier lui montrant du doigt Saverny endormi. — Au bourreau.

Réveillez-le.

LE BOURREAU, *le secouant.*

Mais comme
Il dort! — Hé, monseigneur!

SAVERNY, *se frottant les yeux.*

Ah! comment ont-ils pu
M'ôter mon bon sommeil!

DIDIER.

Il n'est qu'interrompu.

SAVERNY, *à demi éveillé, apercevant Marion et la saluant.*

Tiens! je rêvais de vous justement, belle dame.

LE CONSEILLER.

Avez-vous bien à Dieu recommandé votre âme?

DIDIER.

Oui, monsieur.

LE CONSEILLER, *lui présentant un parchemin.*

Bien; veuillez me signer ce papier.

SAVERNY, *prenant le parchemin et le parcourant des yeux.*

C'est le procès-verbal. — Ce sera singulier.
Le récit de ma mort signé de mon paraphe!

Il signe, et parcourt de nouveau le papier.

Au greffier.

Monsieur, vous avez fait trois fautes d'orthographe.

Il reprend la plume et les corrige.

Au bourreau.

Toi qui m'as éveillé, tu vas me rendormir.

LE CONSEILLER, *à Didier.*

Didier?

Didier se présente. Il lui passe la plume.

Votre nom là.

MARION, *se cachant les yeux.*

Dieu! cela fait frémir!

DIDIER, *signant.*

Jamais à rien signer je n'eus autant de joie!

Les gardes font la haie, et les entraînent tous deux.

SAVERNY, *à quelqu'un de la foule.*

Monsieur, rangez-vous donc pour que cet enfant voie.

DIDIER, *à Saverny.*

Mon frère! c'est pour moi que vous faites ce pas.
Embrassons-nous.

Il embrasse Saverny.

MARION, *courant à lui.*

Et moi, vous ne m'embrassez pas!
Didier, embrassez-moi!

DIDIER, *montrant Saverny.*

C'est mon ami, madame.

MARION, *joignant les mains.*

Oh! que vous m'accablez durement, faible femme
Qui, sans cesse aux genoux ou du juge, ou du roi,
Demande grâce à tous pour vous, à vous pour moi!

DIDIER.

Il se précipite vers Marion, haletant et fondant en larmes.

Hé bien non! non, mon cœur se brise! c'est horrible!
Non, je l'ai trop aimée! il est bien impossible
De la quitter ainsi! — Non, c'est trop malaisé
De garder un front dur quand le cœur est brisé!
Viens! oh viens dans mes bras!

Il la serre convulsivement dans ses bras.

Je vais mourir; je t'aime!
Et de le dire ici, c'est le bonheur suprême!

MARION.

Didier!...

Il l'embrasse de nouveau avec emportement.

DIDIER.

Viens! pauvre femme! — Ah! dites-moi, vraiment,
Est-il un seul de vous qui dans un tel moment
Refusât d'embrasser la pauvre infortunée
Qui s'est à lui sans cesse et tout à fait donnée?
J'avais tort! j'avais tort! — Messieurs, voulez-vous donc
Que je meure à ses yeux sans pitié, sans pardon?
— Oh! viens, que je te dise! — Entre toutes les femmes,
Et ceux qui sont ici m'approuvent dans leurs âmes,
Celle que j'aime, celle à qui reste ma foi,
Celle que je vénère enfin, c'est encor toi! —
Car tu fus bonne, douce, aimante, dévouée! —
Écoute-moi: — ma vie est déjà dénouée,
Je vais mourir, la mort fait tout voir au vrai jour.
Va, si tu m'as trompé, c'est par excès d'amour!
— Et ta chute, d'ailleurs, l'as-tu pas expiée!
— Ta mère en ton berceau t'a peut-être oubliée
Comme moi. — Pauvre enfant! toute jeune, ils auront
Vendu ton innocence!... — Ah! relève ton front!
— Écoutez tous: — à l'heure où je suis, cette terre
S'efface comme une ombre, et la bouche est sincère,
Hé bien, en ce moment, — du haut de l'échafaud,
— Quand l'innocent y meurt, il n'est rien de plus haut
Marie, ange du ciel que la terre a flétrie,
Mon amour, mon épouse, — écoute-moi, Marie, —
Au nom de Dieu vers qui la mort va m'entraînant,
Je te pardonne!

MARION, *étouffée de larmes.*

O ciel!

DIDIER.

A ton tour maintenant,

Il s'agenouille devant elle.

Pardonne-moi!

MARION.

Didier!...

DIDIER, *toujours à genoux.*

Pardonne-moi, te dis-je!
C'est moi qui fus méchant. Dieu te frappe et t'afflige
Par moi. Tu daigneras encor pleurer ma mort.
Avoir fait ton malheur, va, c'est un grand remord.
Ne me le laisse pas, pardonne-moi, Marie!

MARION.

Ah!...

DIDIER.

Dis un mot, tes mains sur mon front, je t'en prie,
Ou si ton cœur est plein, si tu ne peux parler,
Fais-moi signe... je meurs, il faut me consoler!

Marion lui impose les mains sur le front. Il se relève et l'embrasse étroitement, avec un sourire de joie céleste.

Adieu! — Marchons, messieurs!

MARION.

Elle se jette égarée entre lui et les soldats.

Non, c'est une folie!
Si l'on croit t'égorger aisément, on oublie
Que je suis là! — Messieurs, messieurs, épargnez-nous!
Voyons, comment faut-il qu'on vous parle? à genoux?
M'y voilà. Maintenant, si vous avez dans l'âme
Quelque chose qui tremble à la voix d'une femme,

Si Dieu ne vous a pas maudits et frappés tous,
Ne me le tuez pas! —

*Aux spectateurs.*

Et vous, messieurs, et vous,
Lorsque vous rentrerez ce soir dans vos familles,
Vous ne manquerez pas de mères et de filles
Qui vous diront : — Mon Dieu ! c'est un bien grand for-
Vous pouviez l'empêcher, vous ne l'avez pas fait! (fait!
— Didier! on doit savoir qu'il faut que je vous suive.
Ils ne vous tueront pas s'ils veulent que je vive!

DIDIER.

Non, laisse-moi mourir. Cela vaut mieux, vois-tu!
Ma blessure est profonde, amie! elle aurait eu
Trop de peine à guérir. Il vaut mieux que je meure.
Seulement, si jamais, — vois-tu comme je pleure! —
Un autre vient vers toi, plus heureux ou plus beau,
Songe à ton pauvre ami couché dans le tombeau!

MARION.

Non! tu vivras pour moi; sont-ils donc inflexibles?
Tu vivras!

DIDIER.

Ne dis pas des choses impossibles;
A ma tombe plutôt accoutume tes yeux.
Embrasse-moi. Vois-tu, mort, tu m'aimeras mieux;
J'aurai dans ta mémoire une place sacrée;
Mais vivre près de toi, vivre l'âme ulcérée,
O ciel! Moi qui n'aurais jamais aimé que toi,
Tous les jours, peux-tu bien y songer sans effroi?
Je te ferais pleurer, j'aurais mille pensées,
Que je ne dirais pas, sur les choses passées;
J'aurais l'air d'épier, de douter, de souffrir.
Tu serais malheureuse! — Oh! laisse-moi mourir!

LE CONSEILLER, *à Marion.*

Il faut dans un moment que le cardinal passe.
Il sera temps encor de demander leur grâce.

MARION.

Le cardinal! c'est vrai. Le cardinal viendra.
Il viendra. Vous verrez, messieurs, qu'il m'entendra.
Mon Didier, tu vas voir ce que je vais lui dire.
Ah! comment peux-tu croire, enfin c'est un délire,
Que ce bon cardinal, un vieillard, un chrétien,
Ne te pardonne pas? — Tu me pardonnes bien!

*Neuf heures sonnent. — Didier fait signe à tous de se taire. Marion écoute avec terreur; — Les neufs coups sonnés, Didier s'appuie sur Saverny.*

DIDIER, *au peuple.*

Vous qui venez ici pour nous voir au passage,
Si l'on parle de nous, rendez-nous témoignage
Que tous deux, sans pâlir, nous avons écouté
Cette heure qui pour nous sonnait l'éternité!

*Le canon éclate à la porte du donjon. Le voile noir qui cachait la brèche du mur tombe. Paraît la litière gigantesque du cardinal, portée par vingt-quatre gardes à pied, entourée par trente autres gardes portant des hallebardes et des torches. Elle est écarlate et armoriée aux armes de la maison de Richelieu. Les rideaux de la litière sont fermés. Elle traverse lentement le fond du théâtre. Rumeur dans la foule.*

MARION, *se traînant sur les mains jusqu'à la litière, et se tordant les bras.*

Au nom de votre Christ, au nom de votre race,
Grâce! grâce pour eux, monseigneur!

UNE VOIX, *sortant de la litière.*

Pas de grâce!

*Marion tombe sur le pavé. — La litière passe, et le cortége des deux condamnés se met en marche et sort à sa suite. — La foule se précipite sur leurs pas à grand bruit.*

MARION, *seule.*

*Elle se lève à demi et se traîne sur les mains en regardant autour d'elle.*

Qu'a-t-il dit? — Où sont-ils? — Didier! Didier! plus rien!
Personne ici!... — Ce peuple! Était-ce un rêve? ou bien
Est-ce que je suis folle?

*Rentre le peuple en désordre. — La litière reparaît au fond du théâtre par le côté où elle a disparu. — Marion se lève et pousse un cri terrible.*

Il revient!

LES GARDES, *écartant le peuple.*

Place! place!

MARION, *debout, échevelée et montrant la litière au peuple.*

Regardez tous! voilà l'homme rouge qui passe!

*Elle tombe sur le pavé.*

# HERNANI,

OU

# L'HONNEUR CASTILLAN.

# PRÉFACE.

L'auteur de ce drame écrivait il y a peu de semaines, à propos d'un poëte mort avant l'âge :

« . . . Dans ce moment de mêlée et de tourmente littéraire, qui faut-il plaindre, ceux qui » meurent ou ceux qui combattent? Sans doute c'est » pitié de voir un poëte de vingt ans qui s'en va, » une lyre qui se brise, un avenir qui s'évanouit; » mais n'est-ce pas quelque chose aussi que le re- » pos? N'est-il pas permis à ceux autour desquels » s'amassent incessamment calomnies, injures, » haines, jalousies, sourdes menées, basses trahi- » sons; hommes loyaux auxquels on fait une guerre » déloyale; hommes dévoués qui ne voudraient » enfin que doter le pays d'une liberté de plus, » celle de l'art, celle de l'intelligence; hommes la- » borieux qui poursuivent paisiblement leur œuvre » de conscience, en proie d'un côté à de viles ma- » chinations de censure et de police, en butte de » l'autre, trop souvent, à l'ingratitude des esprits » mêmes pour lesquels ils travaillent; ne leur est- » il pas permis de retourner quelquefois la tête » avec envie vers ceux qui sont tombés derrière » eux, et qui dorment dans le tombeau? *Invideo,* » disait Luther dans le cimetière de Worms, *in-* » *video, quia quiescunt.*

» Qu'importe toutefois? Jeunes gens, ayons bon » courage! Si rude qu'on nous veuille faire le pré- » sent, l'avenir sera beau. Le romantisme, tant de » fois mal défini, n'est, à tout prendre, et c'est là » sa définition réelle, que le *libéralisme* en littéra- » ture. Cette vérité est déjà comprise à peu près de » tous les bons esprits, et le nombre en est grand; » et bientôt, car l'œuvre est déjà bien avancée, le » libéralisme littéraire ne sera pas moins populaire » que le libéralisme politique. La liberté dans l'art, » la liberté dans la société, voilà le double but » auquel doivent tendre d'un même pas tous les es- » prits conséquents et logiques; voilà la double ma- » nière qui rallie, à bien peu d'intelligences près » (lesquelles s'éclaireront), toute la jeunesse si forte » et si patiente d'aujourd'hui; puis, avec la jeu- » nesse et, à sa tête, l'élite de la génération qui » nous a précédés, tous ces sages vieillards qui, » après le premier moment de défiance et d'exa- » men, ont reconnu que ce que font leurs fils est » une conséquence de ce qu'ils ont fait eux-mêmes, » et que la liberté littéraire est fille de la liberté » politique. Ce principe est celui du siècle, et pré- » vaudra. Ces *ultras* de tout genre, classiques ou » monarchiques, auront beau se prêter secours » pour refaire l'ancien régime de toutes pièces, » société et littérature, chaque progrès du pays, » chaque développement des intelligences, chaque » pas de la liberté fera crouler tout ce qu'ils auront » échafaudé. Et, en définitive, leurs efforts de » réaction auront été utiles. En révolution, tout » mouvement fait avancer. La vérité et la liberté » ont cela d'excellent que tout ce qu'on fait pour » elles, et tout ce qu'on fait contre elles, les sert » également. Or, après tant de grandes choses que » nos pères ont faites, et que nous avons vues, nous » voilà sortis de la vieille forme sociale; comment » ne sortirons-nous pas de la vieille forme poéti- » que? A peuple nouveau, art nouveau. Tout en » admirant la littérature de Louis XIV, si bien » adaptée à sa monarchie, elle saura bien avoir sa » littérature propre, et personnelle, et nationale, » cette France actuelle, cette France du dix-neu-

» vième siècle, à qui Mirabeau a fait sa liberté et » Napoléon sa puissance[1]. »

Qu'on pardonne à l'auteur de ce drame de se citer ici lui-même, ses paroles ont si peu le don de se graver dans les esprits, qu'il aurait souvent besoin de les rappeler. D'ailleurs, aujourd'hui, il n'est peut-être point hors de propos de remettre sous les yeux des lecteurs la page qu'on vient de transcrire. Ce n'est pas que ce drame puisse en rien mériter le beau nom d'*art nouveau*, de *poésie nouvelle*, loin de là; mais c'est que le principe de la liberté, en littérature, vient de faire un pas; c'est qu'un progrès vient de s'accomplir, non dans l'art, ce drame est trop peu de chose, mais dans le public; c'est que, sous ce rapport du moins, une partie des pronostics hasardés plus haut viennent de se réaliser.

Il y avait péril, en effet, à changer ainsi brusquement d'auditoire, à risquer sur le théâtre des tentatives confiées jusqu'ici seulement au papier *qui souffre tout;* le public des livres est bien différent du public des spectacles; et l'on pouvait craindre de voir le second repousser ce que le premier avait accepté. Il n'en a rien été. Le principe de la liberté littéraire, déjà compris par le monde qui lit et qui médite, n'a pas été moins complétement adopté par cette immense foule, avide des pures émotions de l'art, qui inonde chaque soir les théâtres de Paris. Cette voix haute et puissante du peuple, qui ressemble à celle de Dieu, veut désormais que la poésie ait la même devise que la politique : TOLÉRANCE ET LIBERTÉ.

Maintenant, vienne le poëte! il y a un public.

Et cette liberté, le public la veut telle qu'elle doit être, se conciliant avec l'ordre dans l'État, avec l'art dans la littérature. La liberté a une sagesse qui lui est propre, et sans laquelle elle n'est pas complète. Que les vieilles règles de d'Aubignac meurent avec les vieilles coutumes de Cujas, cela est bien; qu'à une littérature de cour succède une littérature de peuple, cela est mieux encore; mais surtout qu'une raison intérieure se rencontre au fond de toutes ces nouveautés. Que le principe de liberté fasse son affaire, mais qu'il la fasse bien. Dans les lettres, comme dans la société, point d'étiquette, point d'anarchie : des lois. Ni talons rouges, ni bonnets rouges.

Voilà ce que veut le public, et il veut bien. Quant à nous, par déférence pour ce public qui a accueilli avec tant d'indulgence un essai qui en méritait si peu, nous lui donnons ce drame aujourd'hui tel qu'il a été représenté. Le jour viendra peut-être de le publier tel qu'il a été conçu par l'auteur, en indiquant et en discutant les modifications que la scène lui a fait subir. Ces détails de critique peuvent ne pas être sans intérêt ni sans enseignements, mais ils sembleraient minutieux aujourd'hui; la liberté de l'art est admise, la question principale est résolue, à quoi bon s'arrêter aux questions secondaires? nous y reviendrons du reste quelque jour; et nous parlerons aussi, bien en détail, en la ruinant par les raisonnements et par les faits, de cette censure dramatique qui est le seul obstacle à la liberté du théâtre, maintenant qu'il n'y en a plus dans le public. Nous essayerons, à nos risques et périls et par dévouement aux choses de l'art, de caractériser les mille abus de cette petite inquisition de l'esprit, qui a, comme l'autre saint-office, ses juges secrets, ses bourreaux masqués, ses tortures, ses mutilations, et sa peine de mort. Nous déchirerons, s'il se peut, ces langes de police dont il est honteux que le théâtre soit encore emmailloté au dix-neuvième siècle.

Aujourd'hui il ne doit y avoir place que pour la reconnaissance et les remercîments. C'est au public que l'auteur de ce drame adresse les siens, et du fond du cœur. Cette œuvre, non de talent, mais de conscience et de liberté, a été généreusement protégée contre bien des inimitiés par le public, parce que le public est toujours, aussi lui, consciencieux et libre. Grâces lui soient donc rendues, ainsi qu'à cette jeunesse puissante qui a porté aide et faveur à l'ouvrage d'un jeune homme sincère et indépendant comme elle! C'est pour elle surtout qu'il travaille, parce que ce serait une gloire bien haute que l'applaudissement de cette élite de jeunes hommes, intelligente, logique, conséquente, vraiment libérale en littérature comme en politique, noble génération qui ne se refuse pas à ouvrir les deux yeux à la vérité et à recevoir la lumière des deux côtés.

Quant à son œuvre en elle-même, il n'en parlera pas. Il accepte les critiques qui en ont été faites, les plus sévères comme les plus bienveillantes, parce qu'on peut profiter à toutes. Il n'ose se flatter que tout le monde ait compris du premier coup ce drame, dont le *romancero general* est la véritable clef. Il prierait volontiers les personnes que cet ouvrage a pu choquer de relire *le Cid*, *Nicomède*, ou plutôt tout Corneille, et tout Molière, ces grands et admirables poëtes. Cette lecture, si pourtant elles veulent bien faire d'abord la part de l'immense infériorité de l'auteur d'*Hernani*, les rendra peut-être moins sévères pour certaines choses qui ont pu les blesser dans la forme ou dans le fond de ce drame. En somme, le moment n'est peut-être pas encore venu de le juger. *Hernani* n'est jusqu'ici que la première pierre d'un

[1] Lettre aux Éditeurs des Poésies de M. Dovalle.

édifice qui existe tout construit dans la tête de son auteur, mais dont l'ensemble peut seul donner quelque valeur à ce drame. Peut-être ne trouvera-t-on pas mauvaise un jour la fantaisie qui lui a pris de mettre, comme l'architecte de Bourges, une porte presque moresque à sa cathédrale gothique.

En attendant, ce qu'il a fait est bien peu de chose, il le sait. Puissent le temps et la force ne pas lui manquer pour achever son œuvre! Elle ne vaudra qu'autant qu'elle sera terminée. Il n'est pas de ces poëtes privilégiés qui peuvent mourir ou s'interrompre avant d'avoir fini, sans péril pour leur mémoire; il n'est pas de ceux qui restent grands, même sans avoir complété leur ouvrage, heureux hommes dont on peut dire ce que Virgile disait de Carthage ébauchée,

> Opera pendent interrupta, minæque
> Murorum ingestes!

9 mars 1830.

# HERNANI.

## PERSONNAGES.

HERNANI.
Don CARLOS.
Don RUY GOMEZ DE SILVA.
Dona SOL DE SILVA.
Le roi de BOHÊME, le duc de BAVIÈRE, électeurs du Saint-Empire romain.
Le duc de GOTHA, le baron de HOHENBOURG, le duc de LUTZELBOURG, seigneurs allemands.
IAQUEZ, page de Silva.
Don SANCHEZ, don MATIAS, don RICARDO, don GARCIE SUAREZ, don FRANCISCO, don JUAN DE HARO, don GUSMAN DE LARA, don GIL TELLEZ GIRON, Espagnols.
Un montagnard.
Dona JOSEFA DUARTE, duègne.
Une dame.
Premier conjuré.
Deuxième conjuré.
Troisième conjuré.
Conjurés de la Ligue sacro-sainte, Allemands et Espagnols.
Montagnards, Seigneurs, Soldats, Pages, Peuple, etc.

1519.

La scène est à Saragosse aux premier, second et cinquième actes; dans les environs de Saragosse, au troisième; à Aix-la-Chapelle, au quatrième.

# ACTE PREMIER.

Une chambre à coucher. — La nuit. — Une lampe sur une table.

## SCÈNE PREMIÈRE.

DONA JOSEFA DUARTE, *vieille, en noir, avec le corps de sa jupe cousu de jais, à la mode d'Isabelle la Catholique ;* DON CARLOS.

DONA JOSEFA *seule. Elle ferme les rideaux cramoisis de la fenêtre, et met en ordre quelques fauteuils. On frappe à une petite porte dérobée, à droite. Elle écoute. On frappe un second coup.*

Un nouveau coup.

Serait-ce déjà lui ? C'est bien à l'escalier
Dérobé.

Un quatrième coup.

Vite, ouvrons.

Elle ouvre la petite porte masquée. Entre don Carlos, le manteau sur le visage et le chapeau sur les yeux.

Bonjour, beau cavalier.

Elle l'introduit. Il écarte son manteau, et laisse voir un riche costume de velours et de soie, à la mode castillane de 1519. Elle le regarde sous le nez et recule.

Quoi! seigneur Hernani, ce n'est pas vous ? main-forte!
Au feu!

DON CARLOS, *lui saisissant le bras.*

Deux mots de plus, duègne, vous êtes morte!

Il la regarde fixement. Elle se tait effrayée.

Suis-je chez dona Sol, fiancée au vieux duc
De Pastrana, son oncle, un bon seigneur, caduc,
Vénérable et jaloux ? Dites. La belle adore
Un cavalier sans barbe et sans moustache encore,
Et reçoit tous les soirs, malgré les envieux,
Le jeune amant sans barbe, à la barbe du vieux.
Suis-je bien informé ?

Elle se tait. Il la secoue par le bras.

Vous répondrez, peut-être.

DONA JOSEFA.

Vous m'avez défendu de dire deux mots, maître.

DON CARLOS.

Aussi n'en veux-je qu'un. — Oui, non. Ta dame est bien
Dona Sol de Silva ? Parle.

DONA JOSEFA.

Oui, pourquoi ?

DON CARLOS.

Pour rien,
Le duc, son vieux futur, est absent à cette heure ?

DONA JOSEFA.

Oui.

DON CARLOS.

Sans doute elle attend son jeune ?

DONA JOSEFA.

Oui.

DON CARLOS.

Que je meure !

DONA JOSEFA.

Oui.

DON CARLOS.

Duègne, c'est ici qu'aura lieu l'entretien ?

DONA JOSEFA.

Oui.

DON CARLOS.

Cache-moi céans.

DONA JOSEFA.

Vous ?

DON CARLOS.

Moi.

DONA JOSEFA.

Pourquoi?

DON CARLOS.

Pour rien.

DONA JOSEFA.

Moi, vous cacher?

DON CARLOS.

Ici.

DONA JOSEFA.

Jamais.

DON CARLOS, *tirant de sa ceinture un poignard et une bourse.*

Daignez, madame,
Choisir de cette bourse ou bien de cette lame.

DONA JOSEFA, *prenant la bourse.*

Vous êtes donc le diable?

DON CARLOS.

Oui, duègne.

DONA JOSEFA, *ouvrant une armoire étroite, dans le mur.*

Entrez ici.

DON CARLOS, *examinant l'armoire.*

Cette boîte!

DONA JOSEFA, *refermant l'armoire.*

Va-t'en, si tu n'en veux pas.

DON CARLOS, *rouvrant l'armoire.*

Si.

L'examinant encore.

Serait-ce l'écurie où tu mets d'aventure
Le manche du balai qui te sert de monture?

Il s'y blottit avec peine.

Ouf!

DONA JOSEFA, *joignant les mains avec scandale.*

Un homme ici!

DON CARLOS, *dans l'armoire restée ouverte.*

C'est une femme, est-ce pas,
Qu'attendait ta maîtresse?

DONA JOSEFA.

O ciel! j'entends le pas
De dona Sol. Seigneur, fermez vite la porte.

Elle pousse la porte de l'armoire qui se referme.

DON CARLOS, *de l'intérieur de l'armoire.*

Si vous dites un mot, duègne, vous êtes morte.

DONA JOSEFA, *seule.*

Qu'est cet homme? Jésus mon Dieu, si j'appelais!...
Qui? hors madame et moi, tout dort dans le palais.
Bah! l'autre va venir, la chose le regarde.
Il a sa bonne épée, et que le ciel nous garde
De l'enfer!

Pesant la bourse.

Après tout, ce n'est pas un voleur.

Entre dona Sol, en blanc; dona Josefa cache la bourse.

## SCÈNE II.

LES MÊMES; DONA SOL, *puis* HERNANI.

DONA SOL.

Josefa?

DONA JOSEFA.

Madame!

DONA SOL.

Ah! je crains quelque malheur.

Bruit de pas à la petite porte.

Hernani devrait être ici. — Voici qu'il monte.
Ouvre avant qu'il ne frappe, et fais vite, et sois prompte.

Josefa ouvre la petite porte. Entre Hernani. Grand manteau, grand chapeau. Dessous, un costume de montagnard d'Aragon, gris, avec une cuirasse de cuir, une épée, un poignard, et un cor à sa ceinture.

DONA SOL, *courant à lui.*

Hernani!

HERNANI.

Dona Sol! Ah! c'est vous que je vois
Enfin! et cette voix qui parle est votre voix!
Pourquoi le sort mit-il mes jours si loin des vôtres?
J'ai tant besoin de vous pour oublier les autres!

DONA SOL, *touchant ses vêtements.*

Jésus! votre manteau ruisselle. Il pleut donc bien!

HERNANI.

Je ne sais.

DONA SOL.

Vous devez avoir froid!

HERNANI.

Ce n'est rien.

DONA SOL.

Otez donc ce manteau.

HERNANI.

Dona Sol, mon amie,
Dites-moi, quand la nuit vous êtes endormie,
Calme, innocente et pure, et qu'un sommeil joyeux
Entr'ouvre votre bouche et du doigt clôt vos yeux,
Un ange vous dit-il combien vous êtes douce
Au malheureux que tout abandonne et repousse?

DONA SOL.

Ami, vous avez bien tardé! Mais dites-moi
Si vous avez froid.

HERNANI.

Moi! je brûle près de toi.
Ah! quand l'amour jaloux bouillonne dans nos têtes,
Quand notre cœur se gonfle et s'emplit de tempêtes,
Qu'importe ce que peut un nuage des airs
Nous jeter en passant de tempête et d'éclairs!

DONA SOL, *lui défaisant son manteau.*

Allons, donnez la cape et l'épée avec elle!

HERNANI, *la main sur son épée.*

Non. C'est mon autre amie, innocente et fidèle!
Dona Sol, le vieux duc, votre futur époux,
Votre oncle est donc absent!

DONA SOL.

Oui, cette heure est à nous.

HERNANI.

Cette heure! et voilà tout. Pour nous, plus rien qu'une heure;
Après, qu'importe? il faut qu'on oublie ou qu'on meure.
Ange! une heure avec vous! une heure; en vérité,
A qui voudrait la vie, et puis l'éternité!

DONA SOL.

Hernani!

HERNANI, *amèrement.*

Que je suis heureux que le duc sorte
Comme un larron qui tremble et qui force une porte,
Vite, j'entre, et vous vois, et dérobe au vieillard
Une heure de vos chants et de votre regard,

Et je suis bien heureux, et sans doute on m'envie
De lui voler une heure; et lui me prend ma vie!

DONA SOL.

Calmez-vous.

*Remettant le manteau à la duègne.*

Josefa, fais sécher son manteau.

*Josefa sort.*

*Elle s'assied et fait signe à Hernani de venir près d'elle.*

Venez là.

HERNANI, *sans l'entendre.*

Donc le duc est absent du château?

DONA SOL, *souriant.*

Comme vous êtes grand!

HERNANI.

Il est absent?

DONA SOL.

Chère âme,
Ne pensons plus au duc.

HERNANI.

Ah! pensons-y, madame!
Ce vieillard! il vous aime, il va vous épouser!
Quoi donc! Vous prit-il pas l'autre jour un baiser?
N'y plus penser!

DONA SOL, *souriant.*

C'est là ce qui vous désespère!
Un baiser d'oncle! au front! presque un baiser de père!

HERNANI.

Non; un baiser d'amant, de mari, de jaloux.
Ah! vous serez à lui, madame. Y pensez-vous?
O l'insensé vieillard, qui, la tête inclinée,
Pour achever sa route et finir sa journée,
A besoin d'une femme, et va, spectre glacé,
Prendre une jeune fille! ô vieillard insensé!
Pendant que d'une main il s'attache à la vôtre,
Ne voit-il pas la mort qui l'épouse de l'autre!
Il vient dans nos amours se jeter sans frayeur?
Vieillard, va-t'en donner mesure au fossoyeur! —
Qui fait ce mariage? On vous force, j'espère!

DONA SOL.

Le roi, dit-on, le veut.

HERNANI.

Le roi! le roi! Mon père
Est mort sur l'échafaud, condamné par le sien.
Or, quoiqu'on ait vieilli depuis ce fait ancien,
Pour l'ombre du feu roi, pour son fils, pour sa veuve,
Pour tous les siens, ma haine est encor toute neuve!
Lui, mort, ne compte plus. Et tout enfant, je fis
Le serment de venger mon père sur son fils.
Je te cherchais partout, Carlos, roi des Castilles!
Car la haine est vivace entre nos deux familles.
Les pères ont lutté sans pitié, sans remords,
Trente ans! or, c'est en vain que les pères sont morts!
La haine vit. Pour eux la paix n'est point venue,
Car les fils sont debout, et le duel continue.
Ah! c'est donc toi qui veux cet exécrable hymen!
Tant mieux. Je te cherchais, tu viens dans mon chemin.

DONA SOL.

Vous m'effrayez.

HERNANI.

Chargé d'un mandat d'anathème,
Il faut que j'en arrive à m'effrayer moi-même!
Écoutez. L'homme auquel, jeune, on vous destina,
Ruy de Silva, votre oncle, est duc de Pastrana,
Riche homme d'Aragon, comte et grand de Castille.
A défaut de jeunesse, il peut, ô jeune fille,
Vous apporter tant d'or, de bijoux, de joyaux
Que votre front reluise entre des fronts royaux;
Et pour le rang, l'orgueil, la gloire et la richesse,
Mainte reine peut-être envira sa duchesse!
Voilà donc ce qu'il est. Moi je suis pauvre, et n'eus
Tout enfant, que les bois où je fuyais pieds nus.
Peut-être aurais-je aussi quelque blason illustre
Qu'une rouille de sang à cette heure délustre:
Peut-être ai-je des droits, dans l'ombre ensevelis,
Qu'un drap d'échafaud noir cache encor sous ses plis,
Et qui, si mon attente un jour n'est pas trompée,
Pourront de ce fourreau sortir avec l'épée.
En attendant, je n'ai reçu du ciel jaloux
Que l'air, le jour et l'eau, la dot qu'il donne à tous.
Or, du duc ou de moi souffrez qu'on vous délivre,
Il faut choisir des deux, l'épouser, ou me suivre.

DONA SOL.

Je vous suivrai.

HERNANI.

Parmi mes rudes compagnons?
Proscrits dont le bourreau sait d'avance les noms,
Gens dont jamais le fer ni le cœur ne s'émousse,
Ayant tous quelque sang à venger qui les pousse?
Vous viendrez commander ma bande, comme on dit?
Car, vous ne savez pas, moi, je suis un bandit!
Quand tout me poursuivait dans toutes les Espagnes,
Seule, dans ses forêts, dans ses hautes montagnes,
Dans ses rocs où l'on n'est que de l'aigle aperçu,
La vieille Catalogne en mère m'a reçu.
Parmi ses montagnards, libres, pauvres et graves,
Je grandis, et demain, trois mille de ses braves,
Si ma voix dans leurs monts fait résonner ce cor,
Viendront... Vous frissonnez, réfléchissez encor.
Me suivre dans les bois, dans les monts, sur les grèves,
Chez des hommes pareils aux démons de vos rêves,
Soupçonner tout, les yeux, les voix, les pas, le bruit,
Dormir sur l'herbe, boire au torrent, et la nuit
Entendre, en allaitant quelque enfant qui s'éveille,
Les balles des mousquets siffler à votre oreille.
Être errante avec moi, proscrite, et, s'il le faut,
Me suivre où je suivrai mon père, — à l'échafaud.

DONA SOL.

Je vous suivrai.

HERNANI.

Le duc est riche, grand, prospère.
Le duc n'a pas de tache au vieux nom de son père.
Le duc peut tout. Le duc vous offre avec sa main,
Trésors, titres, bonheur...

DONA SOL.

Nous partirons demain.
Hernani, n'allez pas sur mon audace étrange
Me blâmer. Êtes-vous mon démon ou mon ange?
Je ne sais, mais je suis votre esclave. Écoutez,
Allez où vous voudrez, j'irai. Restez, partez,
Je suis à vous. Pourquoi fais-je ainsi? Je l'ignore.
J'ai besoin de vous voir, et de vous voir encore,
Et de vous voir toujours. Quand le bruit de vos pas
S'efface, alors je crois que mon cœur ne bat pas;

Vous me manquez, je suis absente de moi-même :
Mais dès qu'enfin ce pas que j'entends et que j'aime
Vient frapper mon oreille, alors il me souvient
Que je vis, et je sens mon âme qui revient.

HERNANI, *la serrant dans ses bras.*

Ange !

DONA SOL.

A minuit. Demain. Amenez votre escorte.
Sous ma fenêtre. Allez, je serai brave et forte.
Vous frapperez trois coups.

HERNANI.

Savez-vous qui je suis,
Maintenant ?

DONA SOL.

Monseigneur, qu'importe ? je vous suis.

HERNANI.

Non, puisque vous voulez me suivre, faible femme,
Il faut que vous sachiez quel nom, quel rang, quelle âme,
Quel destin est caché dans le pâtre Hernani.
Vous vouliez d'un brigand, voulez-vous d'un banni ?

DON CARLOS, *ouvrant avec fracas la porte de l'armoire.*

Quand aurez-vous fini de conter votre histoire ?
Croyez-vous donc qu'on soit si bien dans une armoire ?

Hernani recule étonné. Dona Sol pousse un cri et se réfugie dans ses bras, en fixant sur don Carlos des yeux effarés.

HERNANI, *la main sur la garde de son épée.*

Quel est cet homme ?

DONA SOL.

O ciel ! au secours !

HERNANI.

Taisez-vous,
Dona Sol ! vous donnez l'éveil aux yeux jaloux.
Quand je suis près de vous, veuillez, quoi qu'il advienne,
Ne réclamer jamais d'autre aide que la mienne.

A don Carlos.

Que faisiez-vous là ?

DON CARLOS.

Moi ? mais, à ce qu'il paraît,
Je ne chevauchais pas à travers la forêt.

HERNANI.

Qui raille après l'affront s'expose à faire rire
Aussi son héritier !

DON CARLOS.

Chacun son tour, messire !
Parlons franc. Vous aimez madame et ses yeux noirs,
Vous y venez mirer les vôtres tous les soirs,
C'est fort bien. J'aime aussi madame, et veux connaître
Qui j'ai vu tant de fois entrer par la fenêtre,
Tandis que je restais à la porte.

HERNANI.

En honneur,
Je vous ferai sortir par où j'entre, seigneur.

DON CARLOS.

Nous verrons. J'offre donc mon amour à madame.
Partageons, voulez-vous ? J'ai vu dans sa belle âme
Tant d'amour, de bonté, de tendres sentiments,
Que madame, à coup sûr, en a pour deux amants.
Or, ce soir, voulant mettre à fin mon entreprise,
Pris, je pense, pour vous, j'entre ici par surprise ;
Je me cache, j'écoute, à ne vous céler rien ;
Mais j'entendais très-mal et j'étouffais très-bien ;
Et puis je chiffonnais ma veste à la française.
Ma foi, je sors !

HERNANI.

Ma dague aussi n'est pas à l'aise,
Et veut sortir.

DON CARLOS, *le saluant.*

Monsieur, c'est comme il vous plaira.

HERNANI, *tirant son épée.*

En garde !

Don Carlos tire son épée.

DONA SOL, *se jetant entre eux.*

Hernani ! ciel !

DON CARLOS.

Calmez-vous, senora.

HERNANI.

Dites-moi votre nom.

DON CARLOS.

Hé ! dites-moi le vôtre !

HERNANI.

Je le garde, secret et fatal, pour un autre
Qui doit un jour sentir, sous mon genou vainqueur,
Mon nom à son oreille, et ma dague à son cœur !

DON CARLOS.

Alors quel est le nom de l'autre ?

HERNANI.

Que t'importe ?
En garde ! défends-toi !

Ils croisent leurs épées. Dona Sol tombe tremblante sur un fauteuil. On entend des coups à la porte.

DONA SOL, *se levant avec effroi.*

Ciel ! on frappe à la porte !

Les champions s'arrêtent. Entre Josefa par la petite porte et tout effarée.

HERNANI, *à Josefa.*

Qui frappe ainsi ?

DONA JOSEFA, *à dona Sol.*

Madame ! un coup inattendu !
C'est le duc qui revient !

DONA SOL.

Le duc ! tout est perdu !
Malheureuse !

DONA JOSEFA, *jetant les yeux autour d'elle.*

Mon Dieu ! l'inconnu ! des épées !
On se battait. Voilà de belles équipées !

Les deux combattants remettent leurs épées dans le fourreau, don Carlos s'enveloppe de son manteau et rabat son chapeau sur ses yeux. On frappe de nouveau.

HERNANI.

Que faire ?

On frappe.

UNE VOIX, *en dehors.*

Dona Sol, ouvrez-moi !

Dona Josefa fait un pas vers la porte, Hernani l'arrête.

HERNANI.

N'ouvrez pas.

DONA JOSEFA, *tirant son chapelet.*

Saint Jacques, mon seigneur, tirez-nous de ce pas !

On frappe de nouveau.

HERNANI, *montrant l'armoire à don Carlos.*

Cachons-nous.

DON CARLOS.

Dans l'armoire ?

HERNANI.

Entrez-y, je m'en charge.
Nous y tiendrons tous deux.

DON CARLOS.

Grand merci c'est trop large.

HERNANI, *montrant la petite porte.*

Fuyons par là.

DON CARLOS.

Bonsoir. Pour moi, je reste ici.

HERNANI.

Ah! tête et sang! seigneur, vous me pairez ceci!

A dona Sol.

Si je barricadais l'entrée?

DON CARLOS, *à Josefa.*

Ouvrez la porte.

HERNANI.

Que dit-il?

DON CARLOS, *à Josefa interdite.*

Ouvrez donc, vous dis-je!

On frappe toujours. Dona Josefa va ouvrir en tremblant.

DONA SOL.

Je suis morte!

## SCÈNE III.

LES MÊMES; DON RUY GOMEZ DE SILVA, VALETS AVEC DES FLAMBEAUX.

DON RUY GOMEZ, *barbe et cheveux blancs; en noir, la Toison d'Or au cou.*

Des hommes chez ma nièce à cette heure de nuit!
Venez tous! cela vaut la lumière et le bruit.

A dona Sol.

Par saint Jean d'Avila, je crois que, sur mon âme,
Nous sommes trois chez vous! c'est trop de deux, madame.

Aux deux jeunes gens.

Mes jeunes cavaliers, que faites-vous céans? —
Quand nous avions le Cid et Bernard, ces géants
De l'Espagne et du monde allaient par les Castilles
Honorant les vieillards et protégeant les filles.
C'étaient des hommes forts et qui trouvaient moins lourds
Leur fer et leur acier, que vous votre velours.
Ces hommes-là portaient respect aux barbes grises,
Faisaient agenouiller leur amour aux églises,
Ne trahissaient personne et donnaient pour raison
Qu'ils avaient à garder l'honneur de leur maison.
S'ils voulaient une femme, ils la prenaient sans tache,
En plein jour, devant tous, et l'épée, ou la hache,
Ou la lance à la main. — Et quant à ces félons
Qui le soir, et les yeux tournés vers leurs talons,
Ne fiant qu'à la nuit leurs manœuvres infâmes,
Dérobent aux maris la chasteté des femmes,
J'affirme que le Cid, cet aïeul de nous tous,
Les eût tenus pour vils et fait mettre à genoux,
Et qu'il eût, dégradant leur noblesse usurpée,
Souffleté leur blason du plat de son épée!...
Voilà ce que feraient, j'y songe avec ennui,
Les hommes d'autrefois aux hommes d'aujourd'hui.
— Qu'êtes-vous venus faire ici? C'est donc à dire
Que je ne suis qu'un vieux dont les jeunes vont rire!
On va rire de moi, soldat de Zamora!
Et quand je passerai, tête blanche, on rira!
Ce n'est pas vous du moins qui rirez!...

HERNANI.

Duc.

DON RUY GOMEZ.

Silence!
Quoi! vous avez l'épée, et la dague, et la lance,
La chasse, les festins, les meutes, les faucons,
Les chansons à chanter le soir sous les balcons,
Les plumes au chapeau, les casaques de soie,
Les bals, les carrousels, la jeunesse, la joie,
Enfants, l'ennui vous gagne! à tout prix, au hasard,
Il vous faut un hochet : vous prenez un vieillard!
Ah! vous l'avez brisé, le hochet!

HERNANI.

Excellence!

DON GUY GOMEZ.

Qui donc ose parler, lorsque j'ai dit : silence!

HERNANI.

Seigneur duc...

DON RUY GOMEZ.

Cavaliers! suivez-moi! suivez-moi!
Messieurs, avons-nous fait cela pour rire? Quoi!
Un trésor est chez moi; c'est l'honneur d'une fille,
D'une femme, l'honneur de toute une famille;
Cette fille, je l'aime, elle est ma nièce et doit
Bientôt changer sa bague à l'anneau de mon doigt;
Je la crois chaste et pure, et sacrée à tout homme,
Or, il faut que je sorte une heure, et moi qu'on nomme
Ruy Gomez de Silva, je ne puis l'essayer
Sans qu'un larron d'honneur se glisse à mon foyer!
Arrière, jeunes gens! Ah! ce sont là vos fêtes!
Des bâtards rougiraient d'agir comme vous faites.
Non. C'est bien. Poursuivez. Ai-je autre chose encor?

Il arrache son collier.

Tenez, foulez aux pieds, foulez ma Toison d'Or,

Il jette son chapeau.

Arrachez mes cheveux, faites-en chose vile,
Et vous pourrez demain vous vanter par la ville
Que jamais débauchés, dans leurs jeux insolents,
N'ont sur plus noble front souillé cheveux plus blancs.

DONA SOL.

Monseigneur...

DON RUY GOMEZ, *à ses valets.*

Écuyers, écuyers, à mon aide.
Ma hache, mon poignard, ma dague de Tolède,

Aux deux jeunes gens.

Et suivez-moi tous deux!

DON CARLOS, *faisant un pas.*

Duc, ce n'est pas d'abord
De cela qu'il s'agit. Il s'agit de la mort
De Maximilien, empereur d'Allemagne.

Il jette son manteau, et découvre son visage caché par son chapeau.

DON RUY GOMEZ.

Raillez-vous?... Dieu! le roi!

DONA SOL.

Le roi!

HERNANI, *dont les yeux s'allument.*

Le roi d'Espagne!

DON CARLOS, *gravement.*

Oui, Carlos. Seigneur duc, es-tu donc insensé?
Mon aïeul l'empereur est mort, je ne le sai
Que de ce soir. Je viens, tout en hâte, et moi-même,
Dire la chose à toi, féal sujet que j'aime,
Te demander conseil, incognito, la nuit,

Et l'affaire est bien simple, et voilà bien du bruit !

*Don Ruy Gomez renvoie ses gens d'un signe. Il examine don Carlos, que dona Sol regarde avec crainte et surprise, et sur lequel Hernani, demeuré dans un coin, fixe des yeux étincelants.*

DON RUY GOMEZ.

Mais pourquoi tarder tant à m'ouvrir cette porte ?

DON CARLOS.

Belle raison ! tu viens avec toute une escorte !
Quand un secret d'État m'amène en ton palais,
Duc, est-ce pour l'aller dire à tous les valets ?

DON RUY GOMEZ.

Altesse, pardonnez; l'apparence...

DON CARLOS.

Bon père,
Je t'ai fait gouverneur du château de Figuère;
Mais qui dois-je à présent faire ton gouverneur ?

DON RUY GOMEZ.

Pardonnez...

DON CARLOS.

Il suffit. N'en parlons plus, seigneur.
Donc l'empereur est mort.

DON RUY GOMEZ.

L'aïeul de Votre Altesse
Est mort ?

DON CARLOS.

Duc, tu m'en vois pénétré de tristesse.

DON RUY GOMEZ.

Qui lui succède ?

DON CARLOS.

Un duc de Saxe est sur les rangs.
François premier, de France, est un des concurrents.

DON RUY GOMEZ.

Où vont se rassembler les électeurs d'empire ?

DON CARLOS.

Ils ont choisi, je crois, Aix-la-Chapelle, ou Spire,
Ou Francfort.

DON RUY GOMEZ.

Notre roi, dont Dieu garde les jours,
N'a-t-il pensé jamais à l'empire ?

DON CARLOS.

Toujours.

DON RUY GOMEZ.

C'est à vous qu'il revient.

DON CARLOS.

Je le sais.

DON RUY GOMEZ.

Votre père
Fut archiduc d'Autriche, et l'empire, j'espère,
Aura ceci présent, que c'était votre aïeul,
Celui qui vient de choir de la pourpre au linceul.

DON CARLOS.

Et puis on est bourgeois de Gand.

DON RUY GOMEZ.

Dans mon jeune âge
Je le vis, votre aïeul. Hélas ! seul je surnage
D'un siècle tout entier. Tout est mort à présent.
C'était un empereur magnifique et puissant !

DON CARLOS.

Rome est pour moi.

DON RUY GOMEZ.

Vaillant, ferme, point tyrannique.
Cette tête allait bien au vieux corps germanique.

DON CARLOS.

Ce roi François premier, c'est un ambitieux !
Le vieil empereur mort, vite il fait les doux yeux
A l'empire ! A-t-il pas sa France très-chrétienne !
Ah ! la part est pourtant belle, et vaut qu'on s'y tienne !
L'empereur mon aïeul disait au roi Louis :
Si j'étais Dieu le père, et si j'avais deux fils,
Je ferais l'aîné Dieu, le second roi de France.

*Au duc.*

Crois-tu que François puisse avoir quelque espérance ?

DON RUY GOMEZ.

C'est un victorieux.

DON CARLOS.

Il faudrait tout changer.
La bulle d'or défend d'élire un étranger.

DON RUY GOMEZ.

A ce compte, seigneur, vous êtes roi d'Espagne.

DON CARLOS.

Je suis bourgeois de Gand.

DON RUY GOMEZ.

La dernière campagne
A fait monter bien haut le roi François premier.

DON CARLOS.

L'aigle qui va peut-être éclore à mon cimier
Peut aussi déployer ses ailes.

DON RUY GOMEZ.

Votre Altesse
Sait-elle le latin ?

DON CARLOS.

Mal.

DON RUY GOMEZ.

Tant pis. La noblesse
D'Allemagne aime fort qu'on lui parle latin.

DON CARLOS.

Ils se contenteront d'un espagnol hautain,
Car il importe peu, croyez-en le roi Charle,
Quand la voix parle haut, quelle langue elle parle.
— Je vais en Flandre. Il faut que ton roi, cher Silva,
Te revienne empereur. Le roi de France va
Tout remuer. Je veux le gagner de vitesse.
Je partirai sous peu.

DON RUY GOMEZ.

Vous nous quittez, Altesse,
Sans purger l'Aragon des rebelles maudits
Qui partout dans nos monts lèvent leurs fronts hardis ?

DON CARLOS.

J'ordonne au duc d'Arcos d'exterminer la bande.

DON RUY GOMEZ.

Donnez-vous aussi l'ordre au chef qui la commande
De se laisser faire ?

DON CARLOS.

Hé ! quel est ce chef ? son nom ?

DON RUY GOMEZ.

Je l'ignore. On le dit un rude compagnon.

DON CARLOS.

Bah ! je sais que pour l'heure il se cache en Galice,
Et j'en aurai raison avec quelque milice.

DON RUY GOMEZ.

De faux avis alors le disaient près d'ici.

DON CARLOS.

Faux avis ! Cette nuit tu me loges.

DON RUY GOMEZ, *s'inclinant jusqu'à terre.*

Merci,

Altesse !

Il appelle ses valets.

Faites tous honneur au roi mon hôte.

Les valets entrent avec des flambeaux. Le duc les range sur deux haies jusqu'à la porte du fond. Cependant dona Sol s'approche lentement d'Hernani. Le roi les épie tous deux.)

DONA SOL, *bas, à Hernani.*

Demain, sous ma fenêtre, à minuit, et sans faute,
Vous frapperez des mains trois fois.

HERNANI, *bas.*

Demain.

DON CARLOS, *à part.*

Demain.

Haut, à dona Sol vers laquelle il fait un pas avec galanterie.

Souffrez que pour rentrer je vous offre la main.

Il lui donne la main et la reconduit à la porte. — Elle sort.

HERNANI, *la main dans sa poitrine sur la poignée de sa dague.*

Mon bon poignard !

DON CARLOS, *revenant, à part.*

Notre homme a la mine attrapée.

Il prend Hernani à part.

Je vous ai fait l'honneur de toucher votre épée,
Monsieur, vous me seriez suspect pour cent raisons,
Mais le roi don Carlos répugne aux trahisons.
Allez. Je daigne encor protéger votre fuite.

DON RUY GOMEZ, *revenant en montrant Hernani.*

Qu'est ce seigneur?

DON CARLOS.

Il part. C'est quelqu'un de ma suite.

Ils sortent avec les valets et les flambeaux. Le duc précédant le roi, une cire à la main.

## SCÈNE IV.

HERNANI, *seul.*

Oui, de ta suite, ô roi ! de ta suite ! — J'en suis.
Nuit et jour, en effet, pas à pas, je te suis !
Un poignard à la main, l'œil fixé sur ta trace,
Je vais ! Ma race en moi poursuit en toi ta race !
Et puis, te voilà donc mon rival ! Un instant,
Entre aimer et haïr je suis resté flottant :
Mon cœur pour elle et toi n'était point assez large,
J'oubliais en l'aimant ta haine qui me charge ;
Mais puisque tu le veux, puisque c'est toi qui viens
Me faire souvenir, c'est bon, je me souviens !
Mon amour fait pencher la balance incertaine,
Et tombe tout entier du côté de ma haine.
Oui, je suis de ta suite, et c'est toi qui l'as dit !
Va, jamais courtisan de ton lever maudit,
Jamais seigneur baisant ton ombre, ou majordome
Ayant à te servir abjuré son cœur d'homme,
Jamais chiens de palais dressés à suivre un roi,
Ne seront sur tes pas plus assidus que moi !
Ce qu'ils veulent de toi, tous ces grands de Castille,
C'est quelque titre creux, quelque hochet qui brille,
C'est quelque mouton d'or qu'on se va pendre au cou ;
Moi, pour vouloir si peu, je ne suis pas si fou !
Ce que je veux de toi, ce n'est point faveurs vaines,
C'est l'âme de ton corps, c'est le sang de tes veines,
C'est tout ce qu'un poignard, furieux et vainqueur,
En y fouillant longtemps peut prendre au fond d'un cœur.
Va devant, je te suis. Ma vengeance qui veille
Avec moi toujours marche et me parle à l'oreille !
Va, marche, je suis là, je te pousse, et sans bruit
Mon pas cherche ton pas, et le presse, et le suit !
Le jour tu ne pourras, ô roi, tourner la tête,
Sans me voir immobile et sombre dans ta fête ;
La nuit tu ne pourras tourner les yeux, ô roi,
Sans voir mes yeux ardents luire derrière toi !

Il sort par la petite porte.

# ACTE DEUXIÈME.

Une cour ouverte. — A gauche, les grands murs de l'hôtel de Silva, avec une fenêtre à balcon; au-dessous de la fenêtre, une petite porte; à droite et au fond, des maisons et des rues. — Il est nuit. — On voit briller çà et là, aux façades des édifices, quelques fenêtres encore éclairées.

## SCÈNE PREMIÈRE.

DON CARLOS, DON SANCHEZ, DON MATIAS, DON RICARDO.

Ils arrivent tous quatre, don Carlos en tête. Ils sont enveloppés de longs manteaux dont leurs épées soulèvent le bord inférieur.

DON CARLOS, *examinant le balcon.*

Voilà bien le balcon, la porte... Mon sang bout.

Montrant la fenêtre qui n'est pas éclairée.

Pas de lumière encor... Des lumières partout
Où je n'en voudrais pas, hors à cette fenêtre
Où j'en voudrais.

DON SANCHEZ.

Seigneur, reparlons de ce traître.
Et vous l'avez laissé partir!...

DON CARLOS.

Comme tu dis.

DON MATIAS.

Et peut-être c'était le major des bandits!

DON CARLOS.

Qu'il en soit le major ou bien le capitaine,
Jamais roi couronné n'eut mine plus hautaine.

DON SANCHEZ.

Son nom, seigneur?

DON CARLOS, *les yeux sur la fenêtre.*

Munoz..., Fernan..., un nom en *i*.

DON SANCHEZ.

Hernani, peut-être?

DON CARLOS.

Oui.

DON SANCHEZ.

C'est lui.

DON MATIAS.

C'est Hernani?
Le chef!

DON SANCHEZ, *au roi.*

De ses propos vous reste-t-il mémoire?

DON CARLOS, *sans quitter la fenêtre des yeux.*

Hé! je n'entendais rien dans leur maudite armoire!

DON SANCHEZ.

Mais pourquoi le lâcher lorsque vous le tenez?

Don Carlos se détourne gravement et le regarde en face.

DON CARLOS.

Comte de Monterey, vous me questionnez!

Les seigneurs reculent et se taisent.

Et d'ailleurs ce n'est point le souci qui m'arrête.
J'en veux à sa maîtresse et non point à sa tête.
Rien de plus.

DON RICARDO.

Pourquoi pas à toutes deux, seigneur?

DON CARLOS.

Comte, un digne conseil, et qui vous fait honneur!
Vous allez droit au but! vous avez la main prompte!

DON RICARDO, *s'inclinant.*

Sous quel titre plaît-il au roi que je sois comte?

DON SANCHEZ.

C'est méprise.

DON RICARDO, *à Sanchez.*

Le roi m'a nommé comte.

DON CARLOS.

Assez !

A Ricardo.

Bien ! j'ai laissé tomber ce titre... Ramassez.

DON RICARDO, *s'inclinant.*

Merci, seigneur.

DON SANCHEZ, *à don Matias.*

Beau comte ! un comte de surprise !

Don Carlos se promène au fond du théâtre, examinant avec impatience les fenêtres éclairées.

DON MATIAS, *à don Sanchez, sur le devant du théâtre.*

Mais que fera le roi, la belle une fois prise ?

DON SANCHEZ, *regardant Ricardo de travers.*

Il la fera comtesse, et puis dame d'honneur ;
Puis, qu'il en ait un fils, il sera roi.

DON MATIAS.

Seigneur,
Allons donc ! un bâtard ! comte, fût-on altesse,
On ne saurait tirer un roi d'une comtesse !

DON SANCHEZ.

Il la fera marquise, alors, mon cher marquis.

DON MATIAS.

On garde les bâtards pour les pays conquis,
On les fait vice-rois. C'est à cela qu'ils servent.

Don Carlos revient et regarde avec colère toutes les fenêtres éclairées.

DON CARLOS.

Dirait-on pas des yeux jaloux qui nous observent ?...

Deux fenêtres s'éteignent.

Enfin, en voilà deux qui s'éteignent !... allons !
Messieurs, que les instants de l'attente sont longs !
Qui fera marcher l'heure avec plus de vitesse ?

DON SANCHEZ.

C'est ce que nous disons souvent chez Votre Altesse.

DON CARLOS.

Cependant que chez vous mon peuple le redit.

La dernière fenêtre éclairée s'éteint.

La dernière est éteinte !

Tourné vers le balcon de dona Sol, toujours noir.

O vitrage maudit !
Quand t'allumeras-tu ? Cette nuit est bien sombre.
Dona Sol ! viens briller comme un astre dans l'ombre !
Est-il minuit ?

DON RICARDO.

Minuit bientôt.

DON CARLOS.

Il faut finir
Pourtant ! A tout moment l'autre peut survenir.

La fenêtre de dona Sol s'éclaire, on voit son ombre se dessiner sur les vitraux lumineux.

Mes amis ! un flambeau !... son ombre à la fenêtre !...
Jamais jour ne me fut plus charmant à voir naître.
Hâtons-nous ! faisons-lui le signal qu'elle attend :
Il faut frapper des mains trois fois. Dans un instant
Mes amis ! vous allez la voir ! Mais notre nombre
Va l'effrayer peut-être... Allez tous trois dans l'ombre
Là-bas, épier l'autre. Amis, partageons-nous
Les deux amants ; tenez, à moi la dame, à vous
Le brigand.

DON RICARDO.

Grand merci.

DON CARLOS.

S'il vient, de l'embuscade
Sortez vite, et poussez au drôle une estocade !
Pendant qu'il reprendra ses esprits sur le grès,
J'emporterai la belle et nous rirons après.
N'allez pas cependant le tuer ! C'est un brave
Après tout ; et la mort d'un homme est chose grave !

Les seigneurs s'inclinent et sortent. Don Carlos les laisse s'éloigner, puis frappe des mains à trois reprises ; à la troisième la fenêtre s'ouvre, et dona Sol paraît sur le balcon.

## SCÈNE II.

DON CARLOS, DONA SOL.

DONA SOL, *au balcon.*

Est-ce vous, Hernani ?

DON CARLOS, *à part.*

Diable ! ne parlons pas !

Il frappe de nouveau des mains.

DONA SOL.

Je descends.

Elle referme la fenêtre, dont la lumière disparaît. Un moment après la petite porte s'ouvre, dona Sol sort, une lampe à la main, elle dit :

Hernani !

Entr'ouvrant la porte.

Don Carlos rabat son chapeau et s'avance précipitamment vers elle. Dona Sol laisse tomber sa lampe.

Dieu ! ce n'est point son pas !

Elle veut rentrer.

DON CARLOS, *courant à elle et la retenant par le bras.*

Dona Sol !

DONA SOL.

Ce n'est point sa voix ! Ah ! malheureuse !

DON CARLOS.

Eh ! quelle voix veux-tu qui soit plus amoureuse ?
C'est toujours un amant, et c'est un amant roi !

DONA SOL.

Le roi !

DON CARLOS.

Souhaite, ordonne. Un royaume est à toi !
Car celui dont tu veux briser la douce entrave
C'est le roi ton seigneur, c'est Carlos ton esclave !

DONA SOL, *cherchant à se dégager de ses bras.*

Au secours, Hernani...

DON CARLOS.

Le juste et digne effroi !
Ce n'est pas ton bandit qui te tient ; c'est le roi !

DONA SOL.

Non, le bandit, c'est vous ! n'avez-vous pas de honte ?
Ah ! pour vous au visage une rougeur me monte !
Sont-ce là des exploits dont le roi fera bruit ?
Venir ravir de force une femme, la nuit !
Ah ! qu'Hernani vaut mieux cent fois ! Roi, je proclame
Que si l'homme naissait où le place son âme,
Si le cœur seul faisait le brigand et le roi,
A lui serait le sceptre et le poignard à toi.

DON CARLOS, *essayant de l'attirer.*

Madame !...

DONA SOL.

Oubliez-vous que mon père était comte ?

DON CARLOS.

Je vous ferai duchesse.

DONA SOL, *le repoussant.*

Allez, c'est une honte !

*Elle recule de quelques pas.*

Il ne peut être rien entre nous, don Carlos.
Mon vieux père a pour vous versé son sang à flots.
Moi, je suis fille noble, et, de ce sang jalouse,
Trop pour la favorite et trop peu pour l'épouse!

DON CARLOS.

Hé bien!... partage donc et mon trône et mon nom!
Venez. — Vous serez reine, impératrice...

DONA SOL.

Non.
C'est un piége. Et d'ailleurs, Altesse, avec franchise,
S'agit-il pas de vous? S'il faut que je le dise,
J'aime mieux avec lui, mon Hernani, mon roi,
Vivre errante, en dehors du monde et de la loi,
Ayant faim, ayant soif, fuyant toute l'année,
Partageant jour à jour sa pauvre destinée,
Abandon, guerre, exil, deuil, misère et terreur,
Que d'être impératrice avec un empereur.

DON CARLOS.

Que cet homme est heureux!

DONA SOL.

Quoi, pauvre, proscrit même!

DON CARLOS.

Qu'il fait bien d'être pauvre et proscrit, puisqu'on l'aime!
Moi je suis seul!... Un ange accompagne ses pas!
Donc vous me haïssez?

DONA SOL.

Je ne vous aime pas.

DON CARLOS, *la saisissant avec violence.*

Hé ien! qu'importe?

DONA SOL.

O ciel! quoi! vous êtes Altesse,
Vous êtes roi! Duchesse, ou marquise, ou comtesse,
Vous n'avez qu'à choisir. Les femmes de la cour
Ont toujours un amour tout prêt pour votre amour;
Mais mon proscrit! qu'a-t-il reçu du ciel avare?
Ah! vous avez Castille, Aragon et Navarre,
Et Murcie et Léon, dix royaumes encor,
Et les Flamands, et l'Inde avec les mines d'or!
Vous avez un empire auquel nul roi ne touche,
Si vaste que jamais le soleil ne s'y couche!
Et quand vous avez tout, voudrez-vous, vous, le roi!
Me prendre, pauvre fille, à lui qui n'a que moi?...

*Elle se jette à ses genoux; il cherche à l'entraîner.*

DON CARLOS.

Viens, je n'écoute rien, viens! si tu m'accompagnes,
Je te donne... choisis... quatre de mes Espagnes!
Dis, lesquelles veux-tu? choisis!

*Elle se débat dans ses bras.*

DONA SOL.

Pour mon honneur,
Je ne veux rien de vous, que ce poignard, seigneur!

*Elle lui arrache le poignard de sa ceinture. Il la lâche et recule.*

Avancez maintenant, faites un pas.

DON CARLOS.

La belle!
Je ne m'étonne plus si l'on aime un rebelle.

*Il veut faire un pas. Dona Sol lève le poignard.*

DONA SOL.

Pour un pas je vous tue et me tue...

*Il recule. Elle se détourne et crie :*

Hernani!...
Hernani!...

DON CARLOS.

Taisez-vous.

DONA SOL, *le poignard levé.*

Un pas, tout est fini.

DON CARLOS.

Madame, à cet excès ma douceur est réduite!
J'ai là pour vous forcer trois hommes de ma suite.

## SCÈNE III.

DON CARLOS, DONA SOL, HERNANI.

HERNANI, *surgissant tout à coup derrière lui.*

Vous en oubliez un.

*Le roi se retourne, et voit Hernani immobile derrière lui dans l'ombre, les bras croisés sous le long manteau qui l'enveloppe, et le large bord de son chapeau relevé. Dona Sol pousse un cri, court à lui et l'entoure de ses bras.*

HERNANI, *immobile, ses yeux étincelants fixés sur le roi.*

Ah! le ciel m'est témoin
Que volontiers je l'eusse été chercher plus loin!

DONA SOL.

Hernani, sauvez-moi de lui!

HERNANI.

Soyez tranquille.

DON CARLOS.

Monterey! Que font donc mes amis par la ville?
Avoir laissé passer ce chef de Bohémiens!

*Appelant.*

Monterey.

HERNANI.

Vos amis sont au pouvoir des miens.
Et ne réclamez pas leur épée impuissante : [xante.
Pour trois qui vous viendraient, il m'en viendrait soi-
Soixante dont un seul vous vaut tous quatre. Ainsi,
Vidons entre nous deux notre querelle ici.
Quoi! vous portiez la main sur cette noble fille!
C'était d'un imprudent, seigneur roi de Castille,
Et d'un lâche.

DON CARLOS, *souriant avec dédain.*

Seigneur bandit, de vous à moi
Pas de reproche!

HERNANI.

Il raille!... Oh! je ne suis pas roi;
Mais quand un roi m'insulte et pour surcroît me raille,
Ma colère va haut et me monte à sa taille!
Et prenez garde! On craint, lorsqu'on me fait affront,
Plus qu'un cimier de roi la rougeur de mon front!
Vous êtes insensé si quelque espoir vous leurre.

*Il lui saisit le bras.*

Savez-vous quelle main vous étreint à cette heure?
Écoutez : votre père a fait mourir le mien,
Je vous hais. Vous avez pris mon titre et mon bien,
Je vous hais. Nous aimons tous deux la même femme,
Je vous hais, je vous hais; oui, je te hais dans l'âme.

DON CARLOS.

Monsieur!

HERNANI.

Ce soir pourtant, toute haine avait fui!
Tout ce que je cherchais, c'est elle... Ah! Dieu! c'est lui!
Don Carlos, te voilà pris à ton propre piége.

Ni fuite ni secours; je te tiens et t'assiége!
Seul, entouré partout d'ennemis acharnés,
Que vas-tu faire?

DON CARLOS, *fièrement*.

Allons! vous me questionnez!

HERNANI.

Va, va! Je ne veux pas qu'un bras obscur te frappe,
Il ne sied pas qu'ainsi ma vengeance m'échappe.
Tu ne seras touché par un autre que moi.
Défends-toi donc.

Il tire son épée.

DON CARLOS.

Je suis votre seigneur le roi.
Frappez; mais pas de duel.

HERNANI.

Seigneur, qu'il te souvienne
Qu'hier encor ta dague a rencontré la mienne.

DON CARLOS.

Je le pouvais hier. J'ignorais votre nom,
Vous ignoriez mon titre. Aujourd'hui, compagnon,
Vous savez qui je suis et je sais qui vous êtes.

HERNANI.

Peut-être.

DON CARLOS.

Pas de duel. Assassinez-moi : faites!

HERNANI.

Crois-tu donc que pour nous il soit des noms sacrés?
Çà, te défendras-tu?

DON CARLOS.

Vous m'assassinerez.

Hernani recule. Don Carlos fixe des yeux d'aigle sur lui.

Ah! vous croyez, bandits, que vos brigades viles
Pourront impunément s'épandre dans mes villes!
Que, teints de sang, chargés de meurtres, malheureux,
Vous pourrez, après tout, faire les généreux!
Et que nous daignerons, nous, victimes trompées,
Anoblir vos poignards du choc de nos épées!...
Non! le crime vous tient! partout vous le traînez :
Nous, des duels avec vous! arrière! assassinez!

Hernani, sombre et pensif, tourmente quelques instants de la main la poignée de son épée, puis se retourne brusquement vers le roi, et brise la lame sur le pavé.

HERNANI.

Va-t'en donc.

Le roi se retourne à demi vers lui, et le regarde avec dédain.

Nous aurons des rencontres meilleures.
Va-t'en.

DONA SOL.

Mon Hernani!

DON CARLOS.

C'est bien : dans quelques heures
Je serai, moi le roi, dans le palais ducal.
Mon premier soin sera de mander le fiscal!
A-t-on fait mettre à prix votre tête?

HERNANI.

Oui.

DON CARLOS.

Maître,
Je vous tiens de ce jour sujet rebelle et traître,
Je vous en avertis. Partout je vous poursuis,
Je vous fais mettre au ban du royaume.

HERNANI.

J'y suis
Déjà.

DON CARLOS.

Bien!

HERNANI.

Mais la France est auprès de l'Espagne,
C'est un port.

DON CARLOS.

Je vais être empereur d'Allemagne.
Je vous fais mettre au ban de l'empire.

HERNANI.

A ton gré.
J'ai le reste du monde, où je te braverai.
Il est plus d'un asile où ta puissance tombe.

DON CARLOS.

Et quand j'aurai le monde!

HERNANI.

Alors j'aurai la tombe.

DON CARLOS.

Je saurai déjouer vos complots insolents.

HERNANI.

La vengeance est boiteuse, elle vient à pas lents,
Mais elle vient.

DON CARLOS, *riant avec dédain*.

Toucher à la dame qu'adore
Ce bandit!

HERNANI, *dont les yeux s'allument*.

Songes-tu que je te tiens encore?
Ne me rappelle pas, futur César romain,
Que je t'ai là, chétif et petit dans ma main,
Et que si je serrais cette main trop loyale,
J'écraserais dans l'œuf ton aigle impériale!

DON CARLOS.

Faites.

HERNANI.

Va-t'en, va-t'en.

Il ôte son manteau et le jette sur les épaules du roi.

Fuis, et prends ce manteau :
Car, dans nos rangs, pour toi, je crains quelque couteau.

Le roi s'enveloppe du manteau.

Pars tranquille à présent! ma vengeance altérée
Pour tout autre que moi fait ta tête sacrée.

DON CARLOS.

Monsieur, vous qui venez de me parler ainsi,
Ne demandez un jour ni grâce, ni merci.

Il sort.

## SCÈNE IV.

HERNANI, DONA SOL.

DONA SOL, *saisissant la main d'Hernani*.

Maintenant, fuyons vite.

HERNANI, *la repoussant avec une douceur grave*.

Il vous sied, mon amie,
D'être dans mon malheur toujours plus raffermie,
De n'y point renoncer, et de vouloir toujours
Jusqu'au fond, jusqu'au bout, accompagner mes jours.
C'est un noble dessein, digne d'un cœur fidèle!
Mais, tu le vois, mon Dieu, pour tant accepter d'elle,
Pour l'entraîner, sans honte encore et sans regret,
Il n'est plus temps, je vois l'échafaud de trop près!

DONA SOL.

Que dites-vous?

HERNANI.

Ce roi que je bravais en face
Va me punir d'avoir osé lui faire grâce.
Il fuit; déjà peut-être il est dans son palais;
Il appelle ses gens, ses gardes, ses valets,
Ses seigneurs, ses bourreaux...

DONA SOL.

Hernani! Dieu! je tremble!
Eh bien! hâtons-nous donc alors, fuyons ensemble!

HERNANI.

Ensemble! non, non; l'heure en est passée! hélas!
Dona Sol, à mes yeux quand tu te révélas,
Bonne, et daignant m'aimer d'un amour secourable,
J'ai bien pu vous offrir, moi, pauvre misérable,
Ma montagne, mon bois, mon torrent, — ta pitié
M'enhardissait, — mon pain de proscrit, la moitié
Du lit vert et touffu que la forêt me donne;
Mais t'offrir la moitié de l'échafaud! pardonne,
Dona Sol! l'échafaud, — c'est à moi seul!

DONA SOL.

Pourtant
Vous me l'aviez promis!

HERNANI, *tombant à ses genoux.*

Ange! Ah! dans cet instant
Où la mort vient peut-être, où s'approche dans l'ombre
Un sombre dénoûment pour un destin bien sombre,
Je le déclare ici, proscrit, traînant au flanc
Un souci profond, né dans un berceau sanglant,
Si noir que soit le deuil qui s'épand sur ma vie,
Je suis un homme heureux et je veux qu'on m'envie!
Car vous m'avez aimé! car vous me l'avez dit!
Car vous avez tout bas béni mon front maudit.

DONA SOL.

Souffre que je te suive.

HERNANI.

Ah! ce serait un crime
Que d'arracher la fleur en tombant dans l'abîme!
Va : j'en ai respiré le parfum! c'est assez!
Renoue à d'autres jours tes jours par moi froissés!
Épouse ce vieillard! c'est moi qui te délie,
Je rentre dans la nuit. Toi, sois heureuse, oublie!

DONA SOL.

Non, je te suis, je veux ma part de ton linceul!
Je m'attache à tes pas.

HERNANI.

Oh! laisse-moi fuir seul.

DONA SOL, *au désespoir. Hernani sur le seuil de la porte.*

Hernani! tu me fuis. — Ainsi donc, insensée,
Avoir donné sa vie et se voir repoussée!
Et n'avoir, après tant d'amour et tant d'ennui,
Pas même le bonheur de mourir près de lui!

HERNANI, *hésitant.*

Je suis banni, je suis proscrit! je suis funeste!

DONA SOL.

Ah! vous êtes ingrat!

HERNANI, *revenant avec amour.*

Eh bien! non, non, je reste.
Tu le veux; me voici. Viens! oh! viens dans mes bras!
Je reste et resterai tant que tu le voudras!
Oublions-les : restons. Sieds-toi sur cette pierre.

Il se place à ses pieds.

Des flammes de tes yeux inonde ma paupière :
Parle-moi! ravis-moi!... N'est-ce pas qu'il est doux
D'aimer et de sentir qu'on vous aime à genoux?
D'être deux? d'être seuls! et que c'est douce chose
De se parler d'amour, la nuit quand tout repose?
Oh! laisse-moi dormir et rêver sur ton sein,
Dona Sol! mon amour!... ma beauté!...

Bruit de cloches au loin.

DONA SOL, *se levant.*

Le tocsin!
Entends-tu? le tocsin!

HERNANI, *toujours assis à ses genoux.*

Eh! non, c'est notre noce
Qu'on sonne.

Le bruit des cloches augmente. Cris confus, flambeaux et lumières aux fenêtres, dans les rues, sur les toits.

DONA SOL.

Lève-toi, fuis, grand Dieu, Saragosse
S'allume!

HERNANI, *se soulevant à demi.*

Nous aurons une noce aux flambeaux!

DONA SOL.

C'est la noce des morts! la noce des tombeaux!

Bruit d'épées, cris.

HERNANI, *se recouchant sur le banc de pierre.*

Viens dans mes bras.

UN MONTAGNARD, *l'épée à la main, accourant.*

Seigneur! les sbires, les alcades
Débouchent dans la place en longues cavalcades!
Alerte, monseigneur!

Hernani se lève.

DONA SOL, *pâle.*

Ah! tu l'avais bien dit.

LE MONTAGNARD.

Au secours!

HERNANI, *au montagnard.*

Me voici! c'est bien!

CRIS CONFUS, *au dehors.*

Mort au bandit!

HERNANI, *au montagnard.*

Ton épée...

A dona Sol.

Adieu donc!

DONA SOL.

C'est moi qui fais ta perte!
Où vas-tu?

Lui montrant la petite porte.

Viens, fuyons par cette porte ouverte!

HERNANI.

Dieu! laisser mes amis, que dis-tu?

Tumulte et cris.

DONA SOL.

Ces clameurs

Retenant Hernani.

Me brisent. Souviens-toi que si tu meurs, je meurs.

HERNANI, *la tenant embrassée.*

Un baiser.

DONA SOL.

Mon époux, mon Hernani, mon maître!

HERNANI, *la baisant sur le front.*

Hélas, c'est le premier!

DONA SOL.

C'est le dernier peut-être.

Il part; elle tombe sur le banc.

# ACTE TROISIÈME.

La scène est au château de Silva, dans les montagnes d'Aragon. — La galerie des portraits de famille de Silva; grande salle, dont ces portraits, entourés de riches bordures, et surmontés de couronnes ducales et d'écussons dorés, font la décoration. Au fond une haute porte gothique. Entre chaque portrait une panoplie complète, toutes ces armures de siècles différents.

## SCÈNE PREMIÈRE.

DONA SOL, *en blanc et debout devant une table.* DON RUY GOMEZ DE SILVA, *en habits magnifiques, assis dans un grand fauteuil ducal de bois de chêne.*

DON RUY GOMEZ.

Enfin c'est aujourd'hui! Dans une heure on sera
Ma duchesse! plus d'oncle!... et l'on m'embrassera!
Mais, m'as-tu pardonné? j'avais tort, je l'avoue.
J'ai fait rougir ton front, j'ai fait pâlir ta joue;
J'ai soupçonné trop vite, et je n'aurais point dû
Te condamner ainsi sans avoir entendu.
Que l'apparence a tort! Injustes que nous sommes!
Certe, ils étaient bien là, les deux beaux jeunes hommes!
C'est égal. Je devais n'en pas croire mes yeux.
Mais que veux-tu, ma pauvre enfant? quand on est vieux!

DONA SOL, *immobile et grave.*

Vous reparlez toujours de cela; qui vous blâme?

DON RUY GOMEZ.

Moi. J'eus tort. Je devais savoir qu'avec ton âme
On n'a point de galants, quand on est dona Sol,
Et qu'on a dans le cœur de bon sang espagnol.

DONA SOL.

Certe, il est bon et pur, monseigneur; et peut-être
On le verra bientôt.

DON RUY GOMEZ, *se levant et allant à elle.*

Écoute, on n'est pas maître
De soi-même, amoureux comme je suis de toi,
Et vieux. On est jaloux, on est méchant! Pourquoi?
Parce que l'on est vieux. Parce que beauté, grâce,
Jeunesse, dans autrui, tout fait peur, tout menace.
Parce qu'on est jaloux des autres et honteux
De soi. Dérision! que cet amour boiteux
Qui nous remet au cœur tant d'ivresse et de flamme,
Ait oublié le corps en rajeunissant l'âme! —
Quand passe un jeune pâtre, — oui, c'en est là! — souvent,
Tandis que nous allons, lui chantant, moi rêvant,
Lui, dans son pré vert, moi, dans mes noires allées,
Souvent je dis tout bas : O mes tours écroulées,
Mon vieux donjon ducal, que je vous donnerais!
Oh! que je donnerais mes blés et mes forêts,
Et les vastes troupeaux qui tondent mes collines,
Mon vieux nom, mon vieux titre et toutes mes ruines,
Et tous mes vieux aïeux qui bientôt me verront,
Pour sa chaumière neuve, et pour son jeune front!...
Car ses cheveux sont noirs; car son œil reluit comme
Le tien. Tu peux le voir et dire : Ce jeune homme!
Et puis penser à moi qui suis vieux. — Je le sais!
Pourtant, j'ai nom Silva, mais ce n'est plus assez.
Oui, je me dis cela. Vois à quel point je t'aime!
Le tout, pour être jeune et beau comme toi-même!
Mais à quoi vais-je ici rêver? moi, jeune et beau!
Qui te dois de si loin devancer au tombeau!

DONA SOL.

Qui sait?

DON RUY GOMEZ.

Mais, va, crois-moi, ces cavaliers frivoles
N'ont pas d'amour si grand qu'il ne s'use en paroles.

Qu'une fille aime et croie un de ces jouvenceaux,
Elle en meurt ; il en rit. Tous ces jeunes oiseaux,
A l'aile vive et peinte, au langoureux ramage,
Ont un amour qui mue ainsi que leur plumage.
Les vieux, dont l'âge éteint la voix et les couleurs,
Ont l'aile plus fidèle, et, moins beaux, sont meilleurs.
Nous aimons bien. Nos pas sont lourds? nos yeux arides?
Nos fronts ridés? au cœur on n'a jamais de rides.
Hélas! quand un vieillard aime, il faut l'épargner;
Le cœur est toujours jeune et peut toujours saigner.
Ah! je t'aime en époux, en père! et puis encore
De cent autres façons, comme on aime l'aurore,
Comme on aime les fleurs, comme on aime les cieux!
De te voir tous les jours, toi, ton pas gracieux,
Ton front pur, le beau feu de ta douce prunelle...
Je ris, et j'ai dans l'âme une fête éternelle.

DONA SOL.

Hélas!

DON RUY GOMEZ.

Et puis, vois-tu, le monde trouve beau,
Lorsqu'un homme s'éteint, et, lambeau par lambeau
S'en va, lorsqu'il trébuche au marbre de la tombe,
Qu'une femme, ange pur, innocente colombe,
Veille sur lui, l'abrite, et daigne encor souffrir
L'inutile vieillard qui n'est bon qu'à mourir.
C'est une œuvre sacrée, et qu'à bon droit on loue,
Que ce suprême effort d'un cœur qui se dévoue,
Qui console un mourant jusqu'à la fin du jour.
Et, sans aimer peut-être, a des semblants d'amour.
Ah! tu seras pour moi cet ange au cœur de femme,
Qui du pauvre vieillard réjouit encor l'âme,
Et de ses derniers ans lui porte la moitié,
Fille par le respect et sœur par la pitié.

DONA SOL.

Loin de me précéder, vous pourrez bien me suivre.
Monseigneur! ce n'est pas une raison pour vivre
Que d'être jeune. Hélas! je vous le dis, souvent
Les vieillards sont tardifs, les jeunes vont devant!
Et leurs yeux brusquement referment leur paupière,
Comme un sépulcre ouvert dont retombe la pierre.

DON RUY GOMEZ.

Oh! les sombres discours! Mais je vous gronderai,
Enfant! un pareil jour est joyeux et sacré.
Comment à ce propos, quand l'heure nous appelle,
N'êtes-vous pas encor prête pour la chapelle?
Mais, vite! habillez-vous. — Je compte les instants.
La parure de noce!

DONA SOL.

Il sera toujours temps.

DON RUY GOMEZ.

Non pas.

Au page qui entre.

Que veut Iaquez?

LE PAGE.

Monseigneur, à la porte,
Un homme, un pèlerin, un mendiant, n'importe,
Est là qui vous demande asile.

DON RUY GOMEZ.

Quel qu'il soit,
Le bonheur entre avec l'étranger qu'on reçoit,
Qu'il vienne. — Du dehors a-t-on quelques nouvelles?
Que dit-on de ce chef de bandits infidèles
Qui remplit nos forêts de sa rébellion?

LE PAGE.

C'en est fait d'Hernani; c'en est fait du lion
De la montagne.

DONA SOL, *à part.*

Dieu!

DON RUY GOMEZ, *au page.*

Quoi!

LE PAGE.

La troupe est détruite.
Le roi, dit-on, s'est mis lui-même à leur poursuite.
La tête d'Hernani vaut mille écus du roi,
Pour l'instant; mais on dit qu'il est mort.

DONA SOL, *à part.*

Ah! sans moi.
Hernani!...

DON RUY GOMEZ.

Grâce au ciel! il est mort, le rebelle!
On peut se réjouir maintenant, chère belle.
Allez donc vous parer, mon amour, mon orgueil,
Aujourd'hui, double fête.

DONA SOL, *à part.*

Oh! des habits de deuil.

Elle sort.

## SCÈNE II.

DON RUY GOMEZ, LE PAGE.

DON RUY GOMEZ, *au page.*

Fais-lui vite porter l'écrin que je lui donne.

Il se rassied dans un fauteuil.

Je veux la voir parée ainsi qu'une madone,
Et, grâce à ses yeux noirs, et grâce à mon écrin,
Belle à faire à genoux tomber un pèlerin.
A propos, et celui qui nous demande un gîte!
Dis-lui d'entrer! fais-lui mes excuses : cours vite.

Le page salue et sort.

Laissez son hôte attendre!... Ah! c'est mal!

La porte du fond s'ouvre, Hernani paraît, déguisé en pèlerin. Le duc se lève.

## SCÈNE III.

DON RUY GOMEZ, HERNANI.

HERNANI, *s'arrêtant sur le seuil de la porte.*

Monseigneur.
Paix et bonheur à vous!

DON RUY GOMEZ, *le saluant de la main.*

A toi paix et bonheur,
Mon hôte!...

Il se rassied.

N'es-tu pas pèlerin?

HERNANI, *s'inclinant.*

Oui.

DON RUY GOMEZ.

Sans doute
Tu viens d'Armillas?

HERNANI.

Non, j'ai pris une autre route.
On se battait par là.

DON RUY GOMEZ.

La troupe du banni,
N'est-ce pas?

HERNANI.

Je ne sais.

DON RUY GOMEZ.

Le chef, le Hernani,
Que devient-il? sais-tu?

HERNANI.

Seigneur, quel est cet homme?

DON RUY GOMEZ.

Tu ne le connais pas? tant pis! la grosse somme
Ne sera point pour toi. Vois-tu, ce Hernani,
C'est un rebelle au roi, trop longtemps impuni.
Si tu vas à Madrid, tu le pourras voir pendre.

HERNANI.

Je n'y vais pas.

DON RUY GOMEZ.

Sa tête est à qui veut la prendre.

HERNANI, *à part*.

Qu'on y vienne.

DON RUY GOMEZ.

Où vas-tu, bon pèlerin?

HERNANI.

Seigneur,
Je vais à Saragosse.

DON RUY GOMEZ.

Un vœu? fait en l'honneur
D'un saint? de Notre-Dame?

HERNANI.

Oui, duc, de Notre-Dame.

DON RUY GOMEZ.

Del Pilar?

HERNANI.

Del Pilar.

DON RUY GOMEZ.

Il faut n'avoir point d'âme
Pour ne point acquitter les vœux qu'on fait aux saints.
Mais, le tien accompli, n'as-tu d'autres desseins?
Voir le Pilier, c'est là tout ce que tu désires?

HERNANI.

Oui, je veux voir brûler les flambeaux et les cires,
Voir Notre-Dame, au fond du sombre corridor,
Luire en sa châsse ardente, avec sa chappe d'or; —
Et puis m'en retourner.

DON RUY GOMEZ.

Fort bien! Ton nom, mon frère?
Je suis Ruy de Silva.

HERNANI.

Mon nom?

DON RUY GOMEZ.

Tu peux le taire,
Si tu veux. Nul n'a droit de le savoir ici.
Viens-tu pas demander asile?

HERNANI.

Oui, duc.

DON RUY GOMEZ.

Merci.
Sois le bienvenu. Reste, ami! ne te fais faute
De rien. Quant à ton nom, tu te nommes mon hôte.
Qui que tu sois, c'est bien! et sans être inquiet,
J'accueillerais Satan, si Dieu me l'envoyait.

La porte s'ouvre à deux battants. Dona Sol entre avec sa parure de mariée. Pages, valets, deux femmes portant sur un coussin de velours un coffret d'acier ciselé qu'elles vont déposer sur une table, et qui renferme un riche écrin : couronne de duchesse, bracelets, collier, perles, brillants, etc.

## SCÈNE IV.

DON RUY GOMEZ, HERNANI, DONA SOL.

Hernani, effaré, considère dona Sol avec des yeux ardents, sans écouter le duc.

DON RUY GOMEZ.

Voici ma Notre Dame, à moi! l'avoir priée
Te portera bonheur.

Il va présenter la main à dona Sol, toujours pâle et grave.

Ma belle mariée,
Venez. Quoi! pas d'anneau! pas de couronne encor!

HERNANI, *d'une voix tonnante*.

Qui veut gagner ici mille carolus d'or?

Tous se retournent étonnés. Il déchire sa robe de pèlerin, la foule aux pieds et paraît en costume de montagnard.

Je suis Hernani!

DONA SOL, *à part, avec joie*.

Ciel! vivant!

HERNANI, *aux valets*.

Je suis cet homme

Au duc.

Qu'on cherche. Vous vouliez savoir si je me nomme
Perez ou Diégo? non! je me nomme Hernani!
C'est un bien plus beau nom, c'est un nom de banni,
C'est un nom de proscrit. — Vous voyez cette tête?
Elle vaut assez d'or pour payer votre fête!

Aux valets.

Je vous la donne à tous! vous serez bien payés!
Prenez : liez mes mains, liez mes pieds, liez!
Mais, non : c'est inutile; une chaîne me lie
Que je ne romprai point.

DONA SOL, *à part*.

Malheureuse!

DON RUY GOMEZ.

Folie!
Çà, mon hôte est un fou!

HERNANI.

Votre hôte est un bandit.

DONA SOL.

Oh! ne l'écoutez pas.

HERNANI.

J'ai dit ce que j'ai dit.

DON RUY GOMEZ.

Mille carolus d'or, monsieur! la somme est forte,
Et je ne suis pas sûr de tous mes gens.

HERNANI.

Qu'importe?
Livrez-moi!

DON RUY GOMEZ.

Taisez-vous.

HERNANI, *aux valets*.

Hernani!

DONA SOL, *d'une voix éteinte, à son oreille.*
Oh ! tais-toi.
HERNANI, *se retournant à demi vers dona Sol.*
On se marie ici ! Je veux en être, moi.
Au duc.
Ma fiancée aussi m'attend. Elle est moins belle
Que la vôtre, seigneur; mais n'est pas moins fidèle : —
La mort ! — Aucun de vous ne fait un pas encor !
DONA SOL, *bas.*
Par pitié !...
HERNANI, *aux valets.*
Mes amis, mille carolus d'or.
DON RUY GOMEZ.
C'est le démon !
HERNANI, *à un jeune valet.*
Viens, toi ; tu gagneras la somme.
Riche alors, de valet tu redeviendras homme.
Aux valets.
Vous aussi vous tremblez ! ai-je assez de malheur !
DON RUY GOMEZ.
Frère, à toucher ta tête ils risqueraient la leur.
Fusses-tu Hernani, fusses-tu cent fois pire,
Pour ta vie, au lieu d'or, offrît-on un empire,
Mon hôte, je te dois protéger en ce lieu,
Même contre le roi, car je te tiens de Dieu !
S'il tombe un seul cheveu de ton front, que je meure !
A dona Sol.
Ma nièce, vous serez ma femme dans une heure.
Rentrez chez vous. Je vais faire armer le château,
J'en vais fermer la porte.
Il sort.
HERNANI.
Oh ! pas même un couteau !
Dona Sol, après que le duc a disparu, fait quelques pas comme pour suivre ses femmes, puis s'arrête, et dès qu'elles sont sorties, revient vers Hernani avec anxiété.

## SCÈNE V.

HERNANI, DONA SOL.

Hernani, immobile, considère avec un regard froid l'écrin nuptial placé sur la table. Puis il hoche la tête, et ses yeux s'allument.
HERNANI.
Je vous fais compliment ! — Plus que je ne puis dire,
La parure me charme, et m'enchante, et j'admire !
Examinant le coffret.
Sans doute tout est vrai, tout est bon, tout est beau !
Il n'oserait tromper, lui, qui touche au tombeau.
Il prend l'une après l'autre toutes les pièces de l'écrin.
Rien n'y manque ! colliers, brillants, pendants d'oreille,
Couronne de duchesse, anneau d'or... — A merveille !
Grand merci de l'amour sûr, fidèle et profond !
Le précieux écrin !
DONA SOL *va au coffre, y fouille et en tire un poignard.*
Vous n'allez pas au fond.
Hernani pousse un cri et tombe prosterné à ses pieds.
C'est le poignard ! qu'avec l'aide de ma patrone
Je pris au roi Carlos lorsqu'il m'offrit un trône,
Et que je refusai pour vous qui m'outragez !
HERNANI, *toujours à genoux.*
Oh ! laisse, qu'à genoux, dans tes yeux affligés
J'efface tous ces pleurs amers et pleins de charmes,
Et tu prendras après tout mon sang pour tes larmes !
DONA SOL, *attendrie.*
Hernani ! je vous aime et vous pardonne, et n'ai
Que de l'amour pour vous.
HERNANI.
Elle m'a pardonné,
Et m'aime ! Qui pourra faire aussi que moi-même,
Après ce que j'ai dit, je me pardonne et m'aime ?...
Oh ! je voudrais savoir, ange au ciel réservé,
Où vous avez marché, pour baiser le pavé !
DONA SOL.
Croire que mon amour eût si peu de mémoire ?
Que jamais ils pourraient, tous ces hommes sans gloire,
Jusqu'à d'autres amours, plus nobles à leur gré,
Rapetisser un cœur où son nom est entré !
HERNANI.
Hélas ! j'ai blasphémé !... Si j'étais à ta place,
Dona Sol, j'en aurais assez ; je serais lasse
De ce fou furieux, de ce sombre insensé
Qui ne sait caresser qu'après qu'il a blessé !
DONA SOL.
Ah ! vous ne m'aimez plus !
HERNANI.
Oh ! mon cœur et mon âme,
C'est toi ! l'ardent foyer d'où me vient toute flamme,
C'est toi ! ne m'en veux pas de fuir, être adoré !...
DONA SOL.
Je ne vous en veux pas, seulement j'en mourrai.
HERNANI.
Mourir ! grand Dieu ! pour moi se peut-il que tu meures ?
DONA SOL, *pleurant et tombant dans un fauteuil.*
Pour qui, sinon pour vous ?
HERNANI, *s'asseyant près d'elle.*
Oh ! tu pleures ! tu pleures !
Et c'est encor ma faute ! et qui me punira ?
Car tu pardonneras encor ! Qui te dira
Ce que je souffre au moins, lorsqu'une larme noie
La flamme de tes yeux, dont l'éclair est ma joie !
Oh ! mes amis sont morts ! Oh ! je suis insensé !
Pardonne ! Je voudrais aimer, je ne le sai.
Hélas ! j'aime pourtant d'une amour bien profonde !
Ne pleure pas ; mourons plutôt ! que n'ai-je un monde !
Je te le donnerais ! Je suis bien malheureux !
DONA SOL, *se jetant à son cou.*
Vous êtes mon seigneur, vaillant et généreux !
Je vous aime.
HERNANI.
Ah ! l'amour serait un bien suprême
Si l'on pouvait mourir de trop aimer !
DONA SOL.
Je t'aime !
Hernani ! je vous aime ! et je suis toute à vous.
Hernani laisse tomber sa tête sur son épaule.
HERNANI.
Oh ! qu'un coup de poignard de toi me serait doux !
DONA SOL, *suppliante.*
Quoi ! ne craignez-vous pas que le ciel vous punisse
De parler de la sorte !
HERNANI.
Eh bien ! qu'il nous unisse,

Tu le veux!... qu'il en soit ainsi! j'ai résisté!

Tous deux, dans les bras l'un de l'autre, se regardent avec extase, sans voir, sans entendre, et comme absorbés dans leurs regards. Don Ruy Gomez entre, et s'arrête comme pétrifié sur le seuil.

## SCÈNE VI.

HERNANI, DON RUY GOMEZ, DONA SOL.

DON RUY GOMEZ, *immobile et croisant les bras.*

Voici donc le paiment de l'hospitalité!
Voilà ce que céans notre hôte nous apporte!

Tous deux se détournent comme réveillés en sursaut.

Bon seigneur, va-t'en voir si ta muraille est forte,
Si la porte est bien close et l'archer dans sa tour;
De ton château pour nous fais et refais le tour;
Cherche en ton arsenal une armure à ta taille;
Ressaye, à soixante ans, ton harnois de bataille!
Voici la loyauté dont nous paierons ta foi!
Tu fais cela pour nous, et nous, ceci pour toi. —
Saints du ciel! j'ai vécu plus de soixante années,
J'ai vu bien des bandits aux mains empoisonnées,
J'en ai vu qui mouraient sans croix et sans pater;
J'ai vu Sforce, j'ai vu Borgia, je vois Luther;
Mais je n'ai jamais vu perversité si haute
Qui n'eût craint le tonnerre en trahissant son hôte!
Ce n'est pas de mon temps! — Si noire trahison
Pétrifie un vieillard au seuil de sa maison,
Et fait que le vieux maître, en attendant qu'il tombe,
A l'air d'une statue à mettre sur sa tombe!
Maures et Castillans! — quel est cet homme-ci?

Il lève les yeux et les promène sur les portraits qui entourent la salle.

O vous! tous les Silva qui m'écoutez ici,
Pardon si devant vous, pardon si ma colère
Dit l'hospitalité mauvaise conseillère! —
Oh! je me vengerai!

HERNANI.

Ruy Gomez de Silva,
Si jamais vers le ciel noble front s'éleva,
Si jamais cœur fut grand, si jamais âme haute,
C'est la vôtre, seigneur! c'est la tienne, ô mon hôte!
Moi qui te parle ici, je suis coupable, et n'ai
Rien à dire, sinon que je suis bien damné!
Oui, j'ai voulu te prendre et t'enlever ta femme:
Oui, j'ai voulu souiller ton lit; oui, c'est infâme!
J'ai du sang: tu feras très-bien de le verser,
D'essuyer ton épée, et de n'y plus penser.

DONA SOL.

Seigneur, ce n'est pas lui!... ne frappez que moi-même!...

HERNANI.

Attendez, dona Sol; car cette heure est suprême.
Cette heure m'appartient. Je n'ai plus qu'elle. Ainsi
Laissez-moi m'expliquer avec le duc ici.
Duc! crois aux derniers mots de ma bouche: j'en jure,
Je suis coupable; mais sois tranquille, — elle est pure.

DONA SOL.

Ah! moi seule ai tout fait; car je l'aime.

A ce mot Ruy Gomez se détourne en tressaillant, et fixe sur dona Sol un regard terrible.

DONA SOL, *à genoux.*

Oui, pardon.
Je l'aime, monseigneur!

DON RUY GOMEZ.

Vous l'aimez!

A Hernani.

Tremble donc.

Bruit de trompettes au dehors. Au page qui entre.

Qu'est ce bruit?

LE PAGE.

C'est le roi, monseigneur, en personne,
Avec un gros d'archers et son héraut qui sonne.

DONA SOL.

Dieu! le roi! Dernier coup!

LE PAGE, *au duc.*

Il demande pourquoi
La porte est close, et veut qu'on ouvre.

DON RUY GOMEZ.

Ouvrez au roi!

Le page s'incline et sort.

DONA SOL.

Il est perdu!

Don Ruy Gomez va à l'un des tableaux, qui est son propre portrait, et le dernier à gauche. Il presse un ressort; le portrait s'ouvre comme une porte, et laisse voir une cachette pratiquée dans le mur. Le duc se tourne vers Hernani.

DON RUY GOMEZ.

Monsieur, entrez ici.

HERNANI.

Ma tête
Est à toi, livre-la, seigneur, je la tiens prête.
Je suis ton prisonnier.

Il entre dans la cachette. Don Ruy Gomez presse le ressort, tout se referme, et le portrait revient à sa place.

DONA SOL, *au duc.*

Seigneur, pitié pour lui.

LE PAGE, *entrant.*

Son Altesse le roi!

Dona Sol baisse précipitamment son voile. La porte s'ouvre à deux battants. Entre don Carlos en habit de guerre, suivi d'une foule de gentilshommes également armés, de pertuisaniers, d'arquebusiers, d'arbalétriers; il avance à pas lents, la main gauche sur le pommeau de son épée, la droite dans sa poitrine, et fixe sur le vieux duc un œil de défiance et de colère. Le duc va au-devant du roi et le salue profondément. Silence, attente et terreur à l'entour. Enfin le roi, arrivé en face du duc, lève brusquement la tête.

## SCÈNE VII.

DON RUY GOMEZ, DONA SOL, *voilée,* DON CARLOS, SUITE.

DON CARLOS.

D'où vient donc aujourd'hui,
Mon cousin, que ta porte est si bien verrouillée?
Par les saints! je croyais ta dague plus rouillée!
Et je ne savais pas qu'elle eût hâte à ce point,
Quand nous te venons voir, de reluire à ton poing!

Don Ruy Gomez veut parler, le roi poursuit avec un geste impérieux.

C'est s'y prendre un peu tard pour faire le jeune homme!
Avons-nous des turbans? serait-ce qu'on me nomme
Mahom ou Boabdil, et non Carlos, répond!
Pour nous baisser la herse et nous lever le pont?

DON RUY GOMEZ, *s'inclinant.*

Seigneur!

DON CARLOS, *à ses gentilshommes.*
Prenez les clefs! saisissez-vous des portes!
Deux officiers sortent, plusieurs autres rangent les soldats en triple haie dans la salle. Don Carlos se tourne vers le duc.
Ah! vous réveillez donc les rébellions mortes,
Pardieu! si vous prenez de ces airs avec moi,
Messieurs les ducs, le roi prendra des airs de roi!
Et j'irai par les monts, de mes mains aguerries,
Dans leurs nids crénelés, tuer les seigneuries!

DON RUY GOMEZ, *se redressant.*
Altesse, les Silva sont loyaux.

DON CARLOS, *avec colère.*
Sans détours,
Réponds, duc, ou je fais raser tes onze tours!
De l'incendie éteint il reste une étincelle,
Des bandits morts il reste un chef : — qui le recèle?
C'est toi! ce Hernani, rebelle empoisonneur,
Ici, dans ton château, tu le caches!

DON RUY GOMEZ.
Seigneur,
C'est vrai.

DON CARLOS.
Fort bien! je veux sa tête ou bien la tienne,
Entends-tu, mon cousin?

DON RUY GOMEZ, *s'inclinant.*
Mais qu'à cela ne tienne!
Vous serez satisfait.
Dona Sol se cache la tête dans ses mains et tombe sur un fauteuil.

DON CARLOS, *radouci.*
Ah! tu t'amendes!... Va
Chercher mon prisonnier.
Le duc croise les bras, baisse la tête et reste un instant rêveur. Le roi et dona Sol l'observent en silence et agités d'émotions contraires; enfin le duc relève son front, prend la main du roi, le mène devant le plus ancien des portraits, celui qui commence la galerie à droite du spectateur.

DON RUY GOMEZ, *montrant le vieux portrait.*
Écoutez! — des Silva
C'est l'aîné, c'est l'aïeul, l'ancêtre, le grand homme!
Don Silvius, qui fut trois fois consul de Rome.
Mouvement d'impatience de Carlos.

DON RUY GOMEZ, *à un autre portrait.*
Écoutez-moi : — Voici Ruy Gomez de Silva,
Grand maître de Saint-Jacque et de Calatrava.
Son armure géante irait mal à nos tailles.
Il prit trois cents drapeaux, gagna trente batailles,
Conquit au roi Motril, Antequera, Suez,
Nijar; et mourut pauvre. — Altesse, saluez.
Il s'incline, se découvre et passe à un autre. Le roi l'écoute avec une impatience et une colère toujours croissantes.
Près de lui Juan, son fils, cher aux âmes loyales.
Sa main pour un serment valait les mains royales.
A un autre.
Don Gaspar, de Mendoce et de Silva l'honneur!
Toute noble maison tient à Silva, seigneur.
Sandoval tour à tour nous craint et nous épouse.
Manrique nous envie et Lara nous jalouse.
Alencastre nous hait. Nous touchons à la fois
Du pied à tous les ducs, du front à tous les rois!
— Vasquez qui soixante ans garda la foi jurée...
Geste d'impatience du roi.
J'en passe, et des meilleurs! — Cette tête sacrée,
C'est mon père, il fut grand, quoiqu'il vînt le dernier.
Les Maures de Grenade avaient fait prisonnier
Le comte Alvar Giron son ami; mais mon père
Prit pour l'aller chercher six cents hommes de guerre,
Il fit tailler en pierre un comte Alvar Giron,
Qu'à sa suite il traîna, jurant par son patron
De ne point reculer que le comte de pierre
Ne tournât front lui-même et n'allât en arrière;
Il combattit, puis vint au comte, et le sauva.

DON CARLOS, *hors de lui.*
Mon prisonnier!

DON RUY GOMEZ.
C'était un Gomez de Silva.
Voilà donc ce qu'on dit, quand dans cette demeure
On voit tous ces héros...

DON CARLOS, *frappant du pied.*
Mon prisonnier, sur l'heure!

DON RUY GOMEZ.
Il s'incline devant le roi, lui prend la main et le mène devant le dernier portrait, derrière lequel est caché Hernani. Dona Sol le suit des yeux avec anxiété.
Ce portrait, c'est le mien. — Roi don Carlos, merci!
Car vous voulez qu'on dise en le voyant ici :
« Ce dernier, digne fils d'une race si haute,
» Fut un traître, et vendit la tête de son hôte! »
Le roi déconcerté s'éloigne avec colère, et reste un instant silencieux, les lèvres tremblantes et l'œil enflammé.

DON CARLOS.
Duc, ton château me gêne, et je le mettrai bas!

DON RUY GOMEZ.
Car, vous me la paîriez, Altesse, n'est-ce pas?

DON CARLOS.
Duc, j'en ferai raser les tours pour tant d'audace,
Et je ferai semer du chanvre sur la place.

DON RUY GOMEZ.
Mieux voir croître du chanvre où ma tour s'éleva,
Qu'une tache ronger le vieux nom de Silva.
Aux portraits.
N'est-il pas vrai, vous tous?

DON CARLOS.
Duc, cette tête est nôtre.
Et tu m'avais promis...

DON RUY GOMEZ.
J'ai promis l'une ou l'autre,
Se découvrant.
Je donne celle-ci. Prenez-la!

DON CARLOS.
Ma bonté
Est à bout! livre-moi cet homme!

DON RUY GOMEZ.
En vérité,
J'ai dit.

DON CARLOS, *à sa suite.*
Fouillez partout! et qu'il ne soit point d'aile,
De cave, ni de tour....

DON RUY GOMEZ.
Mon donjon est fidèle
Comme moi. Seul il sait le secret avec moi.
Nous le garderons bien tous deux.

DON CARLOS.
Je suis le roi.

DON RUY GOMEZ.
A moins de démolir le château pierre à pierre,
D'assassiner le maître, on n'aura rien!

DON CARLOS.
Prière.
Menace, tout est vain! Livre-moi le bandit,

DON CARLOS, *à ses gentilshommes.*

Prenez les clefs! saisissez-vous des portes!

Prit pour l'aller chercher six cents hommes de guerre,
Il fit tailler en pierre un comte Alvar Giron,

*Geste d'impatience du roi.*

J'en passe, et des meilleurs! — Cette tête sacrée,
C'est mon père, il fut grand, quoiqu'il vînt le dernier.
Les Maures de Grenade avaient fait prisonnier
Le comte Alvar Giron son ami; mais mon père

A moins de démolir le château pierre à pierre,
D'assassiner le maître, on n'aura rien!

DON CARLOS.

Prière,
Menace, tout est vain! Livre-moi le bandit.

Digitized by Google

Duc, ou, tête et château, j'abattrai tout.

DON RUY GOMEZ.

J'ai dit.

DON CARLOS.

Hé bien donc! au lieu d'une, alors j'aurai deux têtes.

Au duc d'Alcala.

— Jorge, arrêtez le duc.

DONA SOL *arrache son voile, et se jette entre le roi, le duc et les gardes.*

Roi don Carlos, vous êtes
Un mauvais roi!

DON CARLOS, *se détournant, avec un cri de surprise.*

Grand Dieu! que vois-je? dona Sol!

DONA SOL.

Altesse, tu n'as pas le cœur d'un Espagnol!

DON CARLOS, *troublé et chancelant.*

Madame, pour le roi vous êtes bien sévère.

Il s'approche de dona Sol. A voix basse.

C'est vous qui m'avez mis au cœur cette colère.
Un homme devient ange ou monstre en vous touchant!
Ah! quand on est haï, que vite on est méchant!
Si vous aviez voulu, peut-être, ô jeune fille,
J'étais grand! j'eusse été le lion de Castille;
Vous m'en faites le tigre avec votre courroux.
Le voilà qui rugit, madame! Taisez-vous!

Dona Sol lui jette un regard impérieux, il s'incline.

Se tournant vers le duc.

Pourtant, j'obéirai. Mon cousin, je t'estime.
Ton scrupule, après tout, peut sembler légitime.
Sois fidèle à ton hôte, infidèle à ton roi;
C'est bien; je te fais grâce et suis meilleur que toi.
J'emmène seulement ta nièce comme otage.

DON RUY GOMEZ.

Seulement!

DONA SOL, *interdite.*

Moi! seigneur!

DON CARLOS.

Oui, vous.

DON RUY GOMEZ.

Pas davantage!
Oh! la grande clémence! ô généreux vainqueur,
Qui ménage la tête et torture le cœur!
Belle grâce!

DON CARLOS.

Choisis: dona Sol, ou le traître.
Il me faut l'un des deux.

DON RUY GOMEZ.

Oh! vous êtes le maître!

Le roi s'approche de dona Sol; elle se réfugie vers don Ruy Gomez.

DONA SOL.

Sauvez-moi, monseigneur!

Elle s'arrête tout à coup. A part.

Malheureuse, il le faut!
La tête de mon oncle ou l'autre!... moi plutôt!

Au roi.

Je vous suis.

DON CARLOS, *à part.*

Par les saints, l'idée est triomphante,
Il faudra bien enfin s'adoucir, mon infante.

Dona Sol va au coffret, l'ouvre et y prend le poignard, qu'elle cache dans son sein. Don Carlos va à elle, et lui présente la main.

Qu'emportez-vous là?

DONA SOL.

Prince, un joyau précieux.

DON CARLOS, *souriant.*

Ah, voyons.

DONA SOL.

Vous verrez.

Elle donne la main à Carlos et se dispose à le suivre. Don Ruy Gomez, qui est resté profondément absorbé dans sa douleur, se retourne et fait quelques pas en criant.

DON RUY GOMEZ.

Dona Sol!... terre et cieux!
Dona Sol!... puisque l'homme ici n'a point d'entrailles,
A mon aide! croulez, armures et murailles!

Il court au roi.

Laissez-moi mon enfant! Je n'ai qu'elle, ô mon roi!

DON CARLOS, *lâchant la main de dona Sol.*

Alors... mon prisonnier!

Le duc baisse la tête et semble en proie à une horrible agitation; il se relève, regarde les portraits en joignant les mains vers eux.

DON RUY GOMEZ.

Ayez pitié de moi,
Vous tous!

Il fait un pas vers la porte masquée. Dona Sol le suit des yeux; il se tourne encore vers les portraits.

Ah! voilez-vous! votre regard m'arrête.

Il s'avance lentement vers son portrait, puis se détourne de nouveau vers le roi.

Tu le veux?...

DON CARLOS.

Oui.

Le duc lève en tremblant la main vers le ressort.

DONA SOL.

Dieu!

DON RUY GOMEZ, *tombant aux genoux du roi.*

Non! par pitié, prends ma tête!

DON CARLOS.

Ta nièce!

DON RUY GOMEZ, *se relevant.*

Prends-la donc, et laisse-moi l'honneur.

DON CARLOS, *reprenant la main de dona Sol tremblante.*

Adieu, duc!

DON RUY GOMEZ.

Au revoir!

Il suit de l'œil le roi qui se retire avec dona Sol, puis il met la main sur son poignard.

Dieu vous garde, seigneur!

Il revient sur le devant du théâtre, haletant, immobile, sans plus rien voir ni entendre, l'œil fixé, les bras croisés sur la poitrine. Cependant le roi sort avec dona Sol. La suite des seigneurs sort, après eux, deux à deux, chacun à son rang. Ils se parlent à voix basse entre eux. Dès qu'ils sont sortis, Don Ruy Gomez lève les yeux, les promène autour de lui et voit qu'il est seul. Il court à la muraille, détache deux épées d'une panoplie, les mesure toutes deux, et les dépose sur une table; puis il va au portrait, presse le ressort; la porte se rouvre.

## SCÈNE VIII.

### DON RUY GOMEZ, HERNANI.

DON RUY GOMEZ.

Sors.

Hernani paraît, don Ruy lui montre les deux épées sur la table.

Choisis. Don Carlos est hors de la maison.

Il s'agit maintenant de me rendre raison.
Choisis, et faisons vite. Allons donc! ta main tremble!

HERNANI.

Un duel! Nous ne pouvons, vieillard, combattre ensemble.

DON RUY GOMEZ.

Pourquoi donc? As-tu peur? n'es-tu point noble? Enfer!
Noble ou non, pour croiser le fer avec le fer,
Tout homme qui m'outrage est assez gentilhomme!

HERNANI.

Vieillard!

DON RUY GOMEZ.

Viens me tuer, ou viens mourir, jeune homme.

HERNANI.

Mourir, oui. Vous m'avez sauvé malgré mes vœux;
Donc, ma vie est à vous. Reprenez-la.

DON RUY GOMEZ.

Tu veux?
Ne t'en prends qu'à toi seul! C'est bon! fais ta prière.

HERNANI.

Oh! c'est à toi, seigneur, que je fais la dernière!

DON RUY GOMEZ.

Parle à l'autre Seigneur!

HERNANI.

Non, non, à toi! vieillard,
Frappe-moi. Tout m'est bon, dague, épée ou poignard!
Mais fais-moi, par pitié, cette suprême joie!
Duc, avant de mourir, permets que je la voie!

DON RUY GOMEZ.

La voir!

HERNANI.

Au moins permets que j'entende sa voix
Une dernière fois, rien qu'une seule fois!
Je ne lui dirai rien. Tu seras là, mon père.
Tu me prendras après.

DON RUY GOMEZ, *montrant la porte masquée.*

Saints du ciel, ce repaire
Est-il donc si profond, si sourd et si perdu,
Qu'il n'ait entendu rien!

HERNANI.

Je n'ai rien entendu.

DON RUY GOMEZ.

Il a fallu livrer dona Sol, ou toi-même.

HERNANI.

A qui livrée?

DON RUY GOMEZ.

Au roi.

HERNANI.

Vieillard stupide! il l'aime!

DON RUY GOMEZ.

Il l'aime!...

HERNANI.

Il nous l'enlève, il est notre rival.

DON RUY GOMEZ.

O malédiction! mes vassaux, à cheval!
A cheval! poursuivons le ravisseur!

HERNANI.

Écoute.
La vengeance au pied sûr fait moins de bruit en route.
Je t'appartiens, tu peux me tuer. Mais veux-tu
M'employer à venger ta nièce et sa vertu?
Ma part dans ta vengeance! oh! fais-moi cette grâce!
Et s'il faut embrasser tes pieds, je les embrasse!
Suivons le roi tous deux! Viens, je serai ton bras,
Je te vengerai, duc; après, tu me tûras.

DON RUY GOMEZ.

Alors, comme aujourd'hui, te laisseras-tu faire?

HERNANI.

Oui, duc.

DON RUY GOMEZ.

Qu'en jures-tu?

HERNANI.

La tête de mon père.

DON RUY GOMEZ.

Voudras-tu bien toi-même un jour t'en souvenir?

HERNANI, *lui présentant le cor qu'il ôte de sa ceinture.*

Écoute, prends ce cor. Quoi qu'il puisse advenir,
Quand tu voudras, seigneur, quel que soit le lieu, l'heure,
S'il te passe à l'esprit qu'il est temps que je meure,
Viens, sonne de ce cor, et ne prends d'autres soins;
Tout sera fait.

DON RUY GOMEZ, *lui tendant la main.*

Ta main?

Ils se serrent la main. — Aux portraits.

Vous tous, soyez témoins.

---

# ACTE QUATRIÈME.

Les caveaux qui renferment le tombeau de Charlemagne à Aix-la-Chapelle; de grandes voûtes d'architecture lombarde. Gros piliers bas. Pleins cintres. Chapiteaux d'oiseaux et de fleurs. — A droite le tombeau de Charlemagne, avec une petite porte de bronze basse et cintrée. Une seule lampe suspendue à une clef de voûte en éclaire l'inscription : KAROLO MAGNO. — Il est nuit, on ne voit pas le fond du souterrain; l'œil se perd dans les arcades et les piliers qui s'entre-croisent dans l'ombre.

## SCÈNE PREMIÈRE.

DON CARLOS, DON RICARDO, *grands manteaux.*

DON RICARDO, *tête nue, une lanterne à la main.*
C'est ici.

DON CARLOS.
C'est ici que la ligue s'assemble,
Que je vais dans ma main les tenir tous ensemble!
Ah! monsieur l'électeur de Trèves, c'est ici!
Vous leur prêtez ce lieu! Certe, il est bien choisi!
Un noir complot prospère à l'air des catacombes :
Il est bon d'aiguiser les stylets sur des tombes.
Pourtant, c'est jouer gros : la tête est de l'enjeu,
Messieurs les assassins, et nous verrons. — Pardieu,
Ils font bien de choisir pour une telle affaire
Un sépulcre! ils auront moins de chemin à faire.
*A don Ricardo.*
Ces caveaux sous le sol s'étendent-ils bien loin?

DON RICARDO.
Jusques au château fort.

DON CARLOS.
C'est plus qu'il n'est besoin.

DON RICARDO.
D'autres, de ce côté, vont jusqu'au monastère
D'Altenheim...

DON CARLOS.
Où Rodolphe extermina Lothaire.
Bien. — Une fois encor, comte, redites-moi
Les noms des conjurés, où, comment et pourquoi.

DON RICARDO.
Gotha.

DON CARLOS.
Je sais pourquoi le brave duc conspire.
Il veut un Allemand d'Allemagne à l'empire.

DON RICARDO.
Hohenbourg.

DON CARLOS.
Hohenbourg aimerait mieux, je croi,
L'enfer avec François que le ciel avec moi.

DON RICARDO.
Don Gil Tellez Giron.

DON CARLOS.
Castille et Notre-Dame!
Il se révolte donc contre son roi, l'infâme?

DON RICARDO.
On dit qu'il vous trouva chez madame Giron,
Un soir que vous veniez de le faire baron.
Il veut venger l'honneur de sa tendre compagne.

DON CARLOS.
C'est donc qu'il se révolte alors contre l'Espagne?
— Qui nomme-t-on encore?

DON RICARDO.

On cite avec ceux-là
Le révérend Vasquez, évêque d'Avila.

DON CARLOS.

Est-ce aussi pour venger la vertu de sa femme?

DON RICARDO.

Puis Guzman de Lara, mécontent qui réclame
Le collier de votre ordre.

DON CARLOS.

Ah! Guzman de Lara!
Si ce n'est qu'un collier qu'il lui faut, il l'aura.

DON RICARDO.

Le duc de Lutzelbourg. Quant aux plans qu'on lui prête...

DON CARLOS.

Le duc de Lutzelbourg est trop grand de la tête.

DON RICARDO.

Juan de Haro, qui veut Astorga.

DON CARLOS.

Ces Haro
Ont toujours fait doubler la solde du bourreau.

DON RICARDO.

C'est tout.

DON CARLOS.

Ce ne sont pas toutes mes têtes. Comte,
Cela ne fait que sept, et je n'ai pas mon compte.

DON RICARDO.

Oh! je ne nomme pas quelques bandits, gagés
Par Trêve ou par la France...

DON CARLOS.

Hommes sans préjugés,
Dont le poignard, toujours prêt à jouer son rôle,
Tourne aux plus gros écus, comme l'aiguille au pôle!

DON RICARDO.

Pourtant j'ai distingué deux hardis compagnons,
Tous deux nouveau-venus; un jeune, un vieux.

DON CARLOS.

Leurs noms?

Don Ricardo lève les épaules en signe d'ignorance.

Leur âge?

DON RICARDO.

Le plus jeune a vingt ans.

DON CARLOS.

C'est dommage.

DON RICARDO.

Le vieux, soixante au moins.

DON CARLOS.

L'un n'a pas encor l'âge,
Et l'autre ne l'a plus. Tant pis. J'en prendrai soin,
Le bourreau peut compter sur mon aide au besoin!
Mais... serai-je empereur, seulement?

DON RICARDO.

Le collége,
A cette heure assemblé, délibère.

DON CARLOS.

Que sais-je?
Ils nommeront François premier, — ou leur Saxon,
Leur Frédéric le Sage! — Ah! Luther a raison,
Tout va mal! Beaux faiseurs de majestés sacrées!
N'acceptant pour raisons que les raisons dorées!
Un Saxon hérétique! un comte Palatin
Imbécile! un primat de Trêves, libertin!
—Quant au roi de Bohême, il est pour moi. — Des princes
De Hesse, plus petits encor que leurs provinces!
De jeunes idiots, des vieillards débauchés!
Des couronnes, fort bien! mais des têtes!... Cherchez.
Des nains, que je pourrais, concile ridicule,
Dans ma peau de lion, emporter comme Hercule,
Et qui, démaillotés du manteau violet,
Auraient la tête encor de moins que Triboulet!
— Il me manque trois voix. Ricardo! tout me manque!
Ah! je donnerais Gand, Tolède et Salamanque.
Mon ami Ricardo, trois villes à leur choix,
Pour trois voix, s'ils voulaient! vois-tu, pour ces trois voix:
Oui, trois de mes cités de Castille, ou de Flandre,
Je les donnerais! — Sauf, plus tard, à les reprendre!

Ricardo salue profondément le roi et met son chapeau sur sa tête.

Vous vous couvrez?

DON RICARDO.

Seigneur, vous m'avez tutoyé,

Saluant de nouveau.

Me voilà grand d'Espagne.

DON CARLOS, *à part.*

Ah! tu me fais pitié,
Ambitieux de rien! Engeance intéressée!
Comme à travers la nôtre ils suivent leur pensée!
Pour un titre ils vendraient leur âme, en vérité!
Vanité! vanité! tout n'est que vanité!
Dieu seul, et l'empereur sont grands, — et le saint-père!
Le reste, rois et ducs! qu'est cela?

DON RICARDO.

Moi, j'espère
Qu'ils prendront Votre Altesse.

DON CARLOS, *à part.*

Altesse! Altesse! moi!
J'ai du malheur en tout. — S'il fallait rester roi!

DON RICARDO, *à part.*

Baste! empereur ou non, me voilà grand d'Espagne.

DON CARLOS, *haut.*

Sitôt qu'ils auront fait l'empereur d'Allemagne,
Quel signal à la ville annoncera son nom?

DON RICARDO.

Si c'est le duc de Saxe, un seul coup de canon;
Deux, si c'est le Français; trois, si c'est Votre Altesse.

DON CARLOS.

Et cette dona Sol! Tout m'irrite et me blesse!
Comte, si je suis fait empereur, par hasard,
Cours la chercher. Peut-être on voudra d'un César!

DON RICARDO, *souriant.*

Votre Altesse est bien bonne...

DON CARLOS, *l'interrompant avec hauteur.*

Ah! là-dessus, silence.
Je n'ai point dit encor ce que je veux qu'on pense.
— Quand saura-t-on le nom de l'élu?

DON RICARDO.

Mais, je crois,
Dans une heure au plus tard.

DON CARLOS.

Oh! trois voix! rien que trois!
Mais écrasons d'abord ce ramas qui conspire,
Et nous verrons après à qui sera l'empire.
Va-t'en. C'est l'heure où vont venir les conjurés.
Ah!... la clef du tombeau!...

DON RICARDO, *remettant la clef au roi.*

Seigneur, vous songerez

Au comte de Limbourg, gardien capitulaire,
Qui me l'a confiée, et fait tout pour vous plaire.

DON CARLOS, *le congédiant.*

Fais tout ce que j'ai dit, tout.

DON RICARDO, *s'inclinant.*

J'y vais de ce pas,
Altesse.

DON CARLOS.

Il faut trois coups de canon, n'est-ce pas?

Don Ricardo s'incline et sort.

Don Carlos, resté seul, tombe dans une profonde rêverie. Ses bras se croisent, sa tête se fléchit sur sa poitrine, il la relève et se tourne vers le tombeau.

## SCÈNE II.

DON CARLOS.

Charlemagne, pardon! — ces voûtes solitaires
Ne devraient répéter que paroles austères.
Tu t'indignes sans doute à ce bourdonnement
Que nos ambitions font sur ton monument.
— Ah! c'est un beau spectacle à ravir la pensée,
Que l'Europe, ainsi faite, et comme il l'a laissée!
Un édifice, avec deux hommes au sommet.
Deux chefs élus auxquels tout roi né se soumet.
Presque tous les États, duchés, fiefs militaires,
Royaumes, marquisats, tous sont héréditaires;
Mais le peuple a parfois son pape ou son César,
Tout marche, et le hasard corrige le hasard.
De là vient l'équilibre, et toujours l'ordre éclate.
Électeurs de drap d'or, cardinaux d'écarlate,
Double sénat sacré, dont la terre s'émeut,
Ne sont là qu'en parade, et Dieu veut ce qu'il veut.
Qu'une idée, au besoin des temps, un jour éclose,
Elle grandit, va, court, se mêle à toute chose,
Se fait homme; — saisit les cœurs, creuse un sillon; —
Maint roi la foule aux pieds ou lui met un bâillon:
Mais qu'elle entre un matin à la diète, au conclave,
Et tous les rois soudain verront l'idée esclave,
Sur leurs têtes de rois que ses pieds courberont,
Surgir, le globe en main, ou la tiare au front!
— Le pape et l'empereur sont tout. Rien n'est sur terre
Que par eux et pour eux. Un suprême mystère
Vit en eux, et le ciel, dont ils ont tous les droits,
Leur fait un grand festin des peuples et des rois.
Le monde, au-dessous d'eux, s'échelonne et se groupe.
Ils font et défont. L'un délie et l'autre coupe.
L'un est la vérité, l'autre est la force. Ils ont
Leur raison en eux-même, et sont parce qu'ils sont.
Quand ils sortent, tous deux égaux, du sanctuaire,
L'un dans sa pourpre, et l'autre avec son blanc suaire,
L'univers ébloui contemple avec terreur
Ces deux moitiés de Dieu, le pape et l'empereur!
— L'empereur! l'empereur! être empereur! — O rage,
Ne pas l'être — et sentir son cœur plein de courage!
Qu'il fut heureux celui qui dort dans ce tombeau,
Qu'il fut grand! de son temps c'était encor plus beau!
O quel destin! — Pourtant cette tombe est la sienne!
Tout est-il donc si peu que ce soit là qu'on vienne!
Quoi donc, avoir été prince, empereur et roi!
Avoir été colosse et tout dépassé! Quoi!
Vivant, pour piédestal avoir eu l'Allemagne!
Quoi! pour titre César et pour nom Charlemagne! —
Avoir été plus grand qu'Annibal, qu'Attila,
Aussi grand que le monde!...— et que tout tienne là!
Ah! briguez donc l'empire et voyez la poussière
Que fait un empereur! Couvrez la terre entière
De bruit et de tumulte. — Élevez, bâtissez
Votre empire, et jamais ne dites: « C'est assez! »
Si haut que soit le but où votre orgueil aspire,
Voilà le dernier terme!...— Oh! l'empire! l'empire!
Que m'importe? j'y touche et le trouve à mon gré.
Quelque chose me dit: « Tu l'auras. » Je l'aurai!
Si je l'avais!.. — O ciel! être ce qui commence!
Seul, debout, au plus haut de la spirale immense!
D'une foule d'États l'un sur l'autre étagés
Être la clef de voûte, et voir sous soi rangés
Les rois, et sur leur tête essuyer ses sandales;
Voir au-dessous des rois les maisons féodales,
Margraves, cardinaux, doges, ducs à fleurons;
Puis évêques, abbés, chefs de clans, hauts barons; [mes.
Puis, clercs et soldats; puis, loin du faîte où nous som-
Dans l'ombre, tout au fond de l'abîme, — les hommes.
Les hommes! c'est-à-dire une foule, une mer,
Un grand bruit: pleurs et cris; parfois un rire amer.
Ah! le peuple! — océan! onde sans cesse émue!
Où l'on ne jette rien sans que tout ne remue!
Vague qui broie un trône et qui berce un tombeau!
Miroir où rarement un roi se voit en beau!
Ah! si l'on regardait parfois dans un flot sombre,
On y verrait au fond des empires sans nombre,
Grands vaisseaux naufragés, que son flux et reflux
Roule, et qui le gênaient, et qu'il ne connaît plus!
Gouverner tout cela! monter, si l'on vous nomme,
A ce faîte! y monter, sachant qu'on n'est qu'un homme!
Avoir l'abîme là! — Malheureux! qu'ai-je en moi?
Être empereur! mon Dieu! j'avais trop d'être roi.
Certe il n'est qu'un mortel de race peu commune
Dont puisse s'élargir l'âme avec la fortune!
Mais moi! qui me fera grand? qui sera ma loi?...
Qui me conseillera? —

Il tombe à genoux devant le tombeau.

Charlemagne! c'est toi!
Ah! puisque Dieu, pour qui tout obstacle s'efface,
Prend nos deux majestés et les met face à face,
Verse-moi dans le cœur, du fond de ce tombeau,
Quelque chose de grand, de sublime et de beau!
Oh! par tous ses côtés fais-moi voir toute chose!
Montre-moi que le monde est petit, car je n'ose
Y toucher; apprends-moi ton secret de régner,
Et dis-moi qu'il vaut mieux punir que pardonner,
N'est-ce pas? — Ombre auguste! Empereur d'Allemagne,
Oh! dis-moi ce qu'on peut faire après Charlemagne!
Parle, — dût en parlant ton souffle souverain
Me briser sur le front cette porte d'airain! —
Ou, si tu ne dis rien, laisse, en ta paix profonde,
Carlos étudier ta tête comme un monde. —
Laisse qu'il te mesure à loisir, ô géant!
Car rien n'est ici-bas si grand que ton néant!
Que la cendre, à défaut de l'ombre, me conseille!...

Il approche la clef de la serrure.

Il recule.

Entrons! — Dieu! s'il allait me parler! s'il s'éveille!
S'il était là, debout et marchant à pas lents!
Si j'allais ressortir avec des cheveux blancs!
Entrons toujours.

Bruit de pas.

On vient! qui donc ose, à cette heure,
Hors moi, d'un pareil mort éveiller la demeure?
Qui donc?...

Le bruit s'approche.

Ah! j'oubliais! ce sont mes assassins!

Il ouvre la porte du tombeau, qu'il referme sur lui. Entrent de divers côtés plusieurs hommes marchant à pas sourds, cachés sous leurs manteaux et leurs chapeaux.

## SCÈNE III.

LES CONJURÉS.

Ils vont les uns aux autres, en se prenant la main, et en échangeant quelques paroles à voix basse.

DEUXIÈME CONJURÉ.

Qui vive?

PREMIER CONJURÉ, *portant une torche allumée.*

Ad augusta.

DEUXIÈME CONJURÉ.

Per angusta.

PREMIER CONJURÉ.

Les saints
Nous protégent!

TROISIÈME CONJURÉ.

Les morts nous servent!

PREMIER CONJURÉ.

Dieu nous garde!

Bruit de pas dans l'ombre.

DEUXIÈME CONJURÉ.

Qui vive?

VOIX DANS L'OMBRE.

Ad augusta.

DEUXIÈME CONJURÉ.

Per angusta.

Nouveau conjuré. Bruit de pas.

PREMIER CONJURÉ, *au troisième.*

Regarde.
Il vient encor quelqu'un.

TROISIÈME CONJURÉ.

Qui vive?

VOIX DANS L'OMBRE.

Ad augusta.

TROISIÈME CONJURÉ.

Per angusta.

Entrent de nouveaux conjurés qui échangent des signes mystérieux avec les autres.

PREMIER CONJURÉ.

C'est bien, nous voilà tous. Gotha,
Fais le rapport. Amis, l'ombre attend la lumière.

Les conjurés s'asseyent en demi-cercle sur des tombeaux. Le premier conjuré passe tour à tour devant tous, et chacun allume à sa torche une cire qu'il tient à la main. Puis le premier conjuré va s'asseoir en silence sur une tombe au centre du cercle, et plus haute que les autres.

LE DUC DE GOTHA, *se levant.*

Amis, Charles d'Espagne, étranger par sa mère,
Prétend au saint empire.

PREMIER CONJURÉ.

Il aura le tombeau.

LE DUC DE GOTHA, *jetant sa torche à terre et l'écrasant du pied.*

Qu'il en soit de son front comme de ce flambeau!

TOUS.

Que ce soit!

PREMIER CONJURÉ.

Mort à lui.

LE DUC DE GOTHA.

Qu'il meure!

TOUS.

Qu'on l'immole!

DON JUAN DE HARO.

Son père est Allemand.

LE DUC DE LUTZELBOURG.

Sa mère est Espagnole.

LE DUC DE GOTHA.

Il n'est plus Espagnol et n'est pas Allemand.
Mort!

UN CONJURÉ.

Si les électeurs allaient en ce moment
Le nommer empereur!

PREMIER CONJURÉ.

Lui! jamais!

DON GIL TELLEZ GIRON.

Dans la tombe,
Amis, jetons la tête, et la couronne y tombe.

PREMIER CONJURÉ.

S'il a le saint empire, il devient, quel qu'il soit,
Très-auguste, et Dieu seul peut le toucher du doigt.

LE DUC DE GOTHA.

Le plus sûr, c'est qu'avant d'être auguste il expire!

PREMIER CONJURÉ.

On ne l'élira point.

TOUS.

Il n'aura pas l'empire.

PREMIER CONJURÉ.

Combien faut-il de bras pour le mettre au linceul?

TOUS.

Un seul.

PREMIER CONJURÉ.

Combien faut-il de coups au cœur?

TOUS.

Un seul.

PREMIER CONJURÉ.

Qui frappera?

TOUS.

Nous tous.

PREMIER CONJURÉ.

La victime est un traître.
Ils font un empereur; nous, faisons un grand prêtre.
Tirons au sort.

Les conjurés écrivent leurs noms sur leurs tablettes, déchirent la feuille, la roulent et vont l'un après l'autre la jeter dans l'urne d'un tombeau, puis le premier conjuré dit :

Prions.

Tous s'agenouillent; le premier conjuré se lève.

Que l'élu croie en Dieu,
Frappe comme un Romain, meure comme un Hébreu!
Il faut qu'il brave roue et tenailles mordantes;
Qu'il chante aux chevalets, rie aux lampes ardentes,

Enfin, que, pour tuer et mourir, résigné,
Il fasse tout.

Il tire un des parchemins de l'urne.

TOUS.

Quel nom ?

PREMIER CONJURÉ, *à haute voix.*

Hernani !

HERNANI, *sortant de la foule des conjurés.*

J'ai gagné !
Je te tiens, toi que j'ai si longtemps poursuivie,
Vengeance !

DON RUY GOMEZ, *prenant Hernani à part.*

Oh ! cède-moi ce coup !

HERNANI.

Non ! sur ma vie !
Oh ! ne m'enviez pas ma fortune, seigneur !
C'est la première fois qu'il m'arrive bonheur !

DON RUY GOMEZ.

Tu n'as rien. Eh bien, tout, fiefs, châteaux, vasselages,
Cent mille paysans dans mes trois cents villages,
Pour ce coup à frapper, je te les donne, ami !

HERNANI.

Non !

LE DUC DE GOTHA.

Ton bras porterait un coup moins affermi,
Vieillard !

DON RUY GOMEZ.

Arrière, vous ! sinon le bras, j'ai l'âme !
Aux rouilles du fourreau ne jugez point la lame.

A Hernani.

Tu m'appartiens !

HERNANI.

Ma vie à vous, la sienne à moi.

DON RUY GOMEZ, *tirant le cor de sa ceinture.*

Eh bien, écoute, ami : je te rends ce cor !

HERNANI.

Quoi !
La vie ! Eh, que m'importe, ah ! je tiens ma vengeance !
Avec Dieu, dans ceci je suis d'intelligence !
J'ai mon père à venger... peut-être plus encor !
— Elle, me la rends-tu ?

DON RUY GOMEZ.

Jamais ! Je rends ce cor.

HERNANI.

Non !

DON RUY GOMEZ.

Réfléchis, enfant.

HERNANI.

Duc, laisse-moi ma proie.

DON RUY GOMEZ.

Eh bien ! maudit sois-tu de m'ôter cette joie !

Il remet le cor à sa ceinture.

PREMIER CONJURÉ, *à Hernani.*

Frère, avant qu'on ait pu l'élire, il serait bien
D'attendre dès ce soir Carlos...

HERNANI.

Ne craignez rien !
Je sais comment on pousse un homme dans la tombe.

PREMIER CONJURÉ; *il impose les mains à Hernani.*

Que toute trahison sur le traître retombe,
Et Dieu soit avec vous ! Nous, comtes et barons,
S'il périt sans tuer, continuons ! Jurons
De frapper tour à tour et sans nous y soustraire
Carlos qui doit mourir.

TOUS, *tirant leurs épées.*

Jurons !

LE DUC DE GOTHA, *au premier conjuré.*

Sur quoi, mon frère ?

DON RUY GOMEZ.

Il prend son épée par la pointe et l'élève au-dessus de sa tête.

Jurons sur cette croix !

TOUS, *élevant leurs épées.*

Qu'il meure impénitent !

On entend un coup de canon éloigné. Tous s'arrêtent en silence. La porte du tombeau s'entr'ouvre. Don Carlos paraît sur le seuil. Pâle, il écoute. Un second coup. Un troisième. Il ouvre tout à fait le tombeau, mais sans faire un pas, debout et immobile sur le seuil.

## SCÈNE IV.

DON CARLOS, HERNANI, DON RUY GOMEZ, LES CONJURÉS.

DON CARLOS.

Messieurs, allez plus loin ! l'empereur vous entend.

Tous les flambeaux s'éteignent à la fois. Profond silence. Il fait un pas dans les ténèbres, si épaisses qu'on y distingue à peine les conjurés muets et immobiles.

Silence et nuit ! — L'essaim en sort et s'y replonge.
Croyez-vous que ceci va passer comme un songe ?
Frappez, c'est Charles-Quint ! frappez, faites un pas !
Voyons, oserez-vous ? non, vous n'oserez pas.
Vos torches flamboyaient sanglantes sous ces voûtes ;
Mon souffle a donc suffi pour les éteindre toutes !
Mais voyez, et tournez vos yeux irrésolus,
Si j'en éteins beaucoup, j'en allume encor plus.

Il frappe de la clef de fer sur la porte de bronze du tombeau. A ce bruit toutes les profondeurs du souterrain se remplissent de soldats portant des torches et des pertuisanes; à leur tête le duc d'Alcala, le comte de Casa Palma, etc.

Accourez, mes faucons ! j'ai le nid, j'ai la proie !

Aux conjurés.

J'illumine à mon tour. Le sépulcre flamboie,
Regardez !

Aux soldats.

Venez tous, car le crime est flagrant.

HERNANI, *regardant les soldats.*

A la bonne heure ! — Seul, il me semblait trop grand.
C'est bien. J'ai cru d'abord que c'était Charlemagne.
Ce n'est que Charles-Quint !

DON CARLOS.

Connétable d'Espagne !
Amiral de Castille ! ici ! Désarmez-les.

On entoure les conjurés et on les désarme.

DON RICARDO, *accourant et s'inclinant jusqu'à terre.*

Majesté !

DON CARLOS.

Je te fais alcade du palais.

DON RICARDO, *s'inclinant.*

Deux électeurs, au nom de la chambre dorée,
Viennent complimenter Ta Majesté sacrée !

DON CARLOS.

Qu'ils entrent.

Bas, à Ricardo.

Dona Sol !

Ricardo salue et sort. Entrent, avec flambeaux et fanfares, le roi de Bohême et le duc de Bavière, vêtus en drap d'or, couronne en tête. Nombreux cortége de seigneurs allemands portant la bannière de l'empire, l'aigle à deux têtes, avec l'écusson d'Espagne au milieu. Les soldats s'écartent, se rangent en haie, et font passage aux deux électeurs jusqu'à l'empereur, qu'ils saluent profondément, et qui leur rend leur salut en soulevant son chapeau.

## SCÈNE V.

DON CARLOS, LE DUC DE BAVIÈRE, LE ROI DE BOHÊME, HERNANI, RUY GOMEZ, LES CONJURÉS.

LE DUC DE BAVIÈRE.

Sire ! roi des Romains !
Majesté très-sacrée, empereur ! dans vos mains
Le monde est maintenant, car vous avez l'empire.
Il est à vous, ce trône où tout monarque aspire !
Frédéric, duc de Saxe, y fut d'abord élu :
Mais, vous jugeant plus digne, il n'en a pas voulu.
Venez donc recevoir la couronne et le globe.
Le saint Empire, ô roi, vous revêt de la robe ;
Il vous arme du glaive, et vous êtes très-grand !

DON CARLOS.

J'irai remercier le collége en rentrant.
Allez, messieurs ; merci, mon frère de Bohême,
Mon cousin de Bavière ; allez ! j'irai moi-même.

Les deux électeurs baisent la main de l'empereur et sortent.

LA FOULE.

Vivat ! vivat !

DON CARLOS, *à part*.

J'y suis ! — Et tout m'a fait passage.
Empereur ! — Au refus de Frédéric le Sage.

## SCÈNE VI.

LES MÊMES ; RICARDO, DONA SOL.

DONA SOL, *conduite par don Ricardo*.

Des soldats ! l'empereur ! ô ciel ! coup imprévu !
Hernani !...

HERNANI, *à part*.

Dona Sol !

DON RUY GOMEZ, *à côté d'Hernani*.

Elle ne m'a point vu !

Dona Sol court à Hernani, il la fait reculer d'un regard de défiance.

HERNANI.

Madame...

DONA SOL, *tirant le poignard de son sein*.

J'ai toujours son poignard !

HERNANI, *lui tendant les bras*.

Mon amie !

DON CARLOS.

Aux conjurés.

Silence, tous ! — Votre âme est-elle raffermie ?
Il convient que je donne au monde une leçon.
Lara le Castillan et Gotha le Saxon,
Vous tous ! que venait-on faire ici ? parlez !

HERNANI *fait un pas*.

Sire,
La chose est toute simple, et l'on peut vous la dire :
Nous gravions la sentence au mur de Balthazar ;

Il tire un poignard et l'agite.

Nous rendions à César ce qu'on doit à César.

DON CARLOS.

A don Ruy Gomez.

Bien ! — Vous, traître, Silva ?

DON RUY GOMEZ.

Lequel de nous deux, sire ?

HERNANI, *se retournant vers les conjurés*.

Nos têtes et l'empire ! il a ce qu'il désire.

A l'empereur.

Le bleu manteau des rois pouvait gêner vos pas ;
La pourpre vous va mieux, le sang n'y paraît pas !

DON CARLOS, *à don Ruy Gomez*.

Mon cousin de Silva, c'est une félonie
A faire du blason rayer ta baronnie !
C'est haute trahison, don Ruy, songes-y bien.

DON RUY GOMEZ.

Les rois Rodrigue font les comtes Julien.

DON CARLOS, *au duc d'Alcala*.

Ne prenez que ce qui peut être duc ou comte.
Le reste...

Les grands seigneurs sortent du groupe des conjurés où est resté Hernani. Le duc d'Alcala les entoure de gardes.

DONA SOL, *à part*.

Il est sauvé !...

HERNANI, *sortant du groupe des conjurés*.

Je prétends qu'on me compte !

A don Carlos.

Puisqu'il s'agit de hache ici ; puisqu'Hernani,
Pâtre obscur, sous tes pieds passerait impuni ;
Puisque son front n'est plus au niveau de ton glaive ;
Puisqu'il faut être grand pour mourir, — je me lève !
Dieu, qui donne le sceptre et qui te le donna,
M'a fait duc de Ségorbe et duc de Cardona,
Marquis de Monroy, comte Albatera, vicomte
De Gor, seigneur de lieux dont j'ignore le compte.
Je suis Jean d'Aragon, grand maître d'Avis, né
Dans l'exil, fils proscrit d'un père assassiné
Par sentence du tien, roi Carlos de Castille.
Le meurtre est entre nous affaire de famille.
Vous avez l'échafaud, nous avons le poignard.
Donc le ciel m'a fait duc, et l'exil montagnard.
Mais puisque j'ai sans fruit aiguisé mon épée
Sur les monts, et dans l'eau des torrents retrempée,

Il met son chapeau.

Couvrons-nous, grands d'Espagne.

Tous les conjurés grands d'Espagne se couvrent en même temps.

Oui, nos têtes, ô roi,
Ont le droit de tomber couvertes devant toi !

Aux prisonniers.

Silva, Haro, Lara, gens de titre et de race,
Place à Jean d'Aragon ! ducs et comtes, ma place !

Aux courtisans et aux gardes.

Je suis Jean d'Aragon, roi, bourreaux et valets !
Et si vos échafauds sont petits, changez-les !

Il va se joindre au groupe des seigneurs.

DONA SOL.

Ciel !

DON CARLOS.

En effet, j'avais oublié cette histoire.

HERNANI.

Celui dont le flanc saigne a meilleure mémoire.
L'affront que l'offenseur oublie en insensé
Vit, et toujours remue au cœur de l'offensé!

DON CARLOS.

Donc, je suis, c'est un titre à n'en point vouloir d'autres,
Fils de pères qui font choir la tête des vôtres?

DONA SOL, *à genoux devant l'empereur.*

Sire! pardon! pitié! sire! soyez clément!
Ou frappez-nous tous deux, car il est mon amant,
Mon époux. En lui seul je respire! Oh! je tremble...
Sire! ayez la pitié de nous tuer ensemble!
Majesté! je me traîne à vos sacrés genoux!
Je l'aime! il est à moi comme l'empire à vous! —
Oh grâce!

L'empereur la regarde immobile.

Quel penser sinistre vous absorbe?

DON CARLOS, *avec un soupir profond.*

Allons, relevez-vous, duchesse de Ségorbe,
Comtesse Albatera, marquise de Monroy... —

A Hernani.

Tes autres noms, don Juan?

HERNANI.

Qui parle ainsi? le roi?

DON CARLOS.

Non, l'empereur.

DONA SOL, *se relevant.*

O ciel!

DON CARLOS, *la montrant à Hernani.*

Duc! voilà ton épouse.

HERNANI, *les yeux au ciel.*

Juste Dieu!

DON CARLOS, *à don Ruy Gomez.*

Mon cousin, ta noblesse est jalouse,
Je sais, mais Aragon peut épouser Silva.

DON RUY GOMEZ, *sombre.*

Ce n'est pas ma noblesse.

HERNANI, *regardant dona Sol avec amour et la tenant embrassée.*

Oh! ma haine s'en va!

Il jette son poignard.

DONA SOL, *dans les bras d'Hernani.*

O mon duc!

HERNANI.

Je n'ai plus que de l'amour dans l'âme,
Dona Sol!

DON CARLOS, *à part, la main dans sa poitrine.*

Éteins-toi, cœur jeune et plein de flamme!
Laisse régner l'esprit que longtemps tu troublas.
Tes amours désormais, tes maîtresses, hélas!
C'est l'Allemagne, c'est la Flandre, c'est l'Espagne.

L'œil fixé sur sa bannière.

L'empereur est pareil à l'aigle sa compagne :
A la place du cœur il n'a qu'un écusson!

HERNANI.

Ah! vous êtes César!

DON CARLOS.

De ta noble maison,
Don Juan, ton cœur est digne...

Montrant dona Sol.

Il est digne aussi d'elle.
— A genoux, duc!

Hernani s'agenouille. Don Carlos détache sa Toison d'Or et la lui passe au cou.

Reçois ce collier;

Il tire son épée, et l'en frappe trois fois sur l'épaule.

Sois fidèle!
Par saint Étienne, duc, je te fais chevalier.

Il le relève et l'embrasse.

Mais tu l'as, le plus doux et le plus beau collier!
Celui que je n'ai pas, qui manque au rang suprême,
Les deux bras d'une femme aimée et qui vous aime!
Ah! tu vas être heureux; moi, je suis empereur.

Aux conjurés.

Je ne sais plus vos noms, messieurs; haine et fureur,
Je veux tout oublier. Allez : je vous pardonne!
C'est la leçon qu'au monde il convient que je donne.

LES CONJURÉS, *à genoux.*

Gloire à Carlos!

DON RUY GOMEZ, *à don Carlos.*

Moi seul, je reste condamné.

DON CARLOS.

Et moi!

DON RUY GOMEZ, *à part.*

Mais comme lui je n'ai point pardonné!

HERNANI.

Qui donc nous change tous ainsi!

TOUS.

Vive Allemagne!
Honneur à Charles-Quint!

DON CARLOS, *se tournant vers le tombeau.*

Honneur à Charlemagne!
Laissez-nous seuls tous deux.

Tous se retirent au fond du théâtre.

## SCÈNE VII.

DON CARLOS *seul, s'inclinant devant le tombeau.*

Es-tu content de moi?
Ai-je bien dépouillé les misères du roi? —
Ah! j'étais seul, perdu, seul devant un empire;
Tout un monde qui hurle, et bouillonne, et conspire.
Le Danois à punir; le saint-père à payer;
Venise, Soliman, Luther, François premier :
Mille poignards jaloux, luisant déjà dans l'ombre;
Des piéges, des écueils, des menaces sans nombre,
Vingt peuples dont un seul ferait peur à vingt rois,
Tout pressé, tout pressant, tout à faire à la fois;
Je t'ai crié : «Par où faut-il que je commence?»
Et tu m'as répondu : «Mon fils, par la clémence!»

# ACTE CINQUIÈME.

A Saragosse. — Une terrasse du palais d'Aragon. — Au fond, la rampe d'un escalier qui s'enfonce dans le jardin. — A droite et à gauche, deux portes donnant sur cette terrasse que ferme, au fond du théâtre, une balustrade surmontée de deux rangs d'arcades moresques, au-dessus et au travers desquelles on voit les jardins du palais, les jets d'eau dans l'ombre, les bosquets avec des lumières qui s'y promènent, et, au fond, les faîtes gothiques et arabes du palais illuminé. Il est nuit. On entend des fanfares éloignées. Des masques en domino, épars, isolés ou groupés, traversent çà et là la terrasse. — Sur le devant du théâtre, un groupe de jeunes seigneurs, leurs masques à la main, riant et causant à grand bruit.

## SCÈNE PREMIÈRE.

DON SANCHEZ, DON MATIAS, DON RICARDO, DON FRANCISCO, DON GARCIE-SUAREZ.

DON GARCIE.

Ma foi, vive la joie et vive l'épousée !

DON MATIAS, *regardant au balcon.*

Saragosse ce soir se met à la croisée...

DON GARCIE.

Et fait bien ! on ne vit jamais noce aux flambeaux
Plus gaie, et nuit plus douce, et mariés plus beaux !

DON MATIAS.

Bon empereur !

DON SANCHEZ.

Marquis, certain soir qu'à la brune
Nous allions avec lui tous deux cherchant fortune,
Qui nous eût dit qu'un jour tout finirait ainsi ?

DON RICARDO, *l'interrompant.*

J'en étais.

Aux autres.

Écoutez l'histoire que voici :
Trois galants, un bandit que l'échafaud réclame,
Puis un duc, puis un roi, du même cœur de femme
Font le siége à la fois. L'assaut donné, qui l'a ?
C'est le bandit.

DON FRANCISCO.

Mais rien que de simple en cela.
L'amour et la fortune, ailleurs comme en Espagne,
Sont jeux de dés pipés : c'est le voleur qui gagne.

DON RICARDO.

Moi, j'ai fait ma fortune à voir faire l'amour.
D'abord comte, puis grand, puis alcade de cour,
J'ai fort bien employé mon temps, sans qu'on s'en doute.

DON SANCHEZ.

Le secret de monsieur, c'est d'être sur la route
Du roi...

DON RICARDO.

Faisant valoir mes droits, mes actions.

DON GARCIE.

Vous avez profité de ses distractions.

DON MATIAS.

Que devient le vieux duc ? fait-il clouer sa bière ?

DON SANCHEZ.

Marquis, ne riez pas ! car c'est une âme fière.
Il aimait dona Sol, ce vieillard ! Soixante ans
Ont fait ses cheveux gris, un jour les a faits blancs.

DON GARCIE.

Il n'a pas reparu, dit-on, à Saragosse ?

DON SANCHEZ.

Vouliez-vous pas qu'il mit son cercueil de la noce ?

DON FRANCISCO.

Et que fait l'empereur ?

DON SANCHEZ.

L'empereur, aujourd'hui,

Est triste. Le Luther lui donne de l'ennui.

DON RICARDO.

Ce Luther ! beau sujet de soucis et d'alarmes !
Que j'en finirais vite avec quatre gens d'armes !

DON MATIAS.

Le Soliman aussi lui fait ombre.

DON GARCIE.

Ah ! Luther,
Soliman, Neptunus, le Diable et Jupiter,
Que me font ces gens-là ? les femmes sont jolies,
La mascarade est rare, et j'ai dit cent folies.

DON SANCHEZ.

Voilà l'essentiel.

DON RICARDO.

Garcie a raison : — Moi,
Je ne suis plus le même un jour de fête, et croi
Qu'un masque que je mets me fait une autre tête,
En vérité !

DON SANCHEZ, *bas, à Matias.*

Que n'est-ce alors tous les jours fête !

DON FRANCISCO, *montrant la porte à droite.*

Messeigneurs, n'est-ce pas la chambre des époux ?

DON GARCIE, *avec un signe de tête.*

Nous les verrons venir dans l'instant.

DON FRANCISCO.

Croyez-vous ?

DON GARCIE.

Hé ! sans doute.

DON FRANCISCO.

Tant mieux ! l'épousée est si belle !

DON RICARDO.

Que l'empereur est bon ! — Hernani, ce rebelle,
Avoir la Toison d'Or ! — Marié, pardonné !
Loin de là, s'il m'eût cru, l'empereur eût donné
Lit de pierre au galant, lit de plume à la dame.

DON SANCHEZ, *bas, à don Matias.*

Que je le crèverais volontiers de ma lame,
Faux seigneur de clinquant ! parvenu lâche et vil !
Pourpoint de comte, empli de conseils d'alguazil.

DON RICARDO, *s'approchant.*

Que dites-vous là ?

DON MATIAS, *bas, à don Sanchez.*

Comte, ici, pas de querelle !

A don Ricardo.

Il me chante un sonnet de Pétrarque à sa belle.

DON GARCIE.

Avez-vous remarqué, messieurs, parmi les fleurs,
Les femmes, les habits de toutes les couleurs,
Ce spectre, qui, debout contre une balustrade,
De son domino noir tachait la mascarade ?

DON RICARDO.

Oui, pardieu !

DON GARCIE.

Qu'est-ce donc ?

DON CARLOS.

Mais, sa taille, son air...
C'est don Prancasio, général de la mer.

DON FRANCISCO.

Non.

DON GARCIE.

Il n'a pas quitté son masque ?

DON FRANCISCO.

Il n'avait garde.
C'est le duc de Soma, qui veut qu'on le regarde.
Rien de plus.

DON RICARDO.

Non. Le duc m'a parlé.

DON GARCIE.

Qu'est-ce alors
Que ce masque ? — Tenez, le voilà.

Entre un domino noir qui traverse lentement le fond du théâtre. Tous se retournent et le suivent des yeux, sans qu'il paraisse prendre garde à eux.

DON SANCHEZ.

Si les morts
Marchent, voici leur pas.

DON GARCIE, *au domino noir.*

Beau masque !...

Le masque se retourne. Il recule.

— Sur mon âme,
Messeigneurs, dans ses yeux j'ai vu luire une flamme.

DON MATIAS.

Si c'est le diable, il trouve à qui parler, pardieu !

Le masque s'arrête, le regarde fixement ; il revient tout interdit.

Je vous jure qu'il a deux prunelles de feu !

Le masque reprend sa marche et disparait par l'escalier ; tous le suivent des yeux avec effroi.

DON FRANCISCO.

La vision est sombre autant qu'on le peut dire.

DON GARCIE.

Baste ! ce qui fait peur ailleurs, au bal fait rire.

DON SANCHEZ.

Quelque mauvais plaisant !

DON GARCIE.

Ou si c'est Lucifer,
Qui vient nous voir danser, en attendant l'enfer,
Dansons !

DON SANCHEZ.

C'est à coup sûr quelque bouffonnerie.

DON MATIAS.

Nous le saurons demain.

DON SANCHEZ, *à don Matias.*

Regardez, je vous prie,
Que devient-il ?

DON MATIAS, *à la balustrade de la terrasse.*

Il a descendu l'escalier.
Plus rien.

DON SANCHEZ.

Rêvant.

C'est un plaisant drôle !... C'est singulier.

DON GARCIE, *à une dame qui passe.*

Marquise, dansons-nous celle-ci ?

Il lui présente la main.

LA DAME.

Mon cher comte,
Vous savez, avec vous, que mon mari les compte.

DON GARCIE.

Raison de plus ! cela l'amuse apparemment.
C'est son plaisir ; il compte, et nous dansons.

La dame lui donne la main et ils sortent.

DON SANCHEZ.

Vraiment
C'est singulier !

DON MATIAS.
Voici les mariés... Silence!

*Entrent Hernani et dona Sol se donnant la main. Une foule de masques, de dames et de seigneurs. Deux hallebardiers en magnifiques livrées les suivent; quatre pages les précèdent. On se range et l'on s'incline sur leur passage. Fanfare.*

## SCÈNE II.

HERNANI, DONA SOL, SANCHEZ, MATIAS, RICARDO, FRANCISCO.

HERNANI, *saluant.*
Chers amis!

DON RICARDO, *allant à lui et s'inclinant.*
Ton bonheur fait le nôtre. Excellence!

DON FRANCISCO, *contemplant dona Sol.*
Saint Jacques, monseigneur! c'est Vénus qu'il conduit.

DON SANCHEZ, *à Hernani.*
*Aux seigneurs.*
Soyez heureux, seigneur. — Partons, il est minuit.

*Pendant tout le commencement de la scène qui suit, les fanfares et les lumières éloignées s'éteignent par degrés; la nuit et le silence reviennent peu à peu.*

## SCÈNE III.

HERNANI, DONA SOL.

DONA SOL.
Ils s'en vont enfin! c'est qu'il est tard, ce me semble.

HERNANI.
Ange! il est toujours tard pour être seuls ensemble.

DONA SOL.
Ce bruit me fatiguait. Est-ce pas, cher seigneur,
Que toute cette joie étourdit le bonheur?

HERNANI.
Tu dis vrai. Le bonheur, amie, est chose grave;
Il veut des cœurs de bronze et lentement s'y grave.
Le plaisir l'effarouche en lui jetant des fleurs;
Son sourire est moins près du rire que des pleurs!

DONA SOL.
Dans vos yeux, ce sourire est le jour.
*Il cherche à l'entraîner.*
— Tout à l'heure!

HERNANI.
Oh! je suis ton esclave! Oui, demeure, demeure.
Fais ce que tu voudras, je ne demande rien.
Tu sais ce que tu fais! Ce que tu fais est bien.
Je rirai, si tu veux, pour te plaire... — Mon âme
Brûle. Eh! dis au volcan qu'il étouffe sa flamme,
Le volcan fermera ses gouffres entr'ouverts,
Et n'aura sur ses flancs que fleurs et gazons verts.

DONA SOL.
Oh! que vous êtes bon pour une pauvre femme,
Hernani de mon cœur!...

HERNANI.
Quel est ce nom, madame?
Oh! ne me nomme plus de ce nom, par pitié!
Tu me fais souvenir que j'ai tout oublié!
Je sais qu'il existait autrefois, dans un rêve,
Un Hernani dont l'œil avait l'éclair du glaive.
Un homme de la nuit et des monts, un proscrit,
Sur qui le mot *vengeance* était partout écrit,
Un malheureux traînant après lui l'anathème!
Mais je ne connais pas ce Hernani. — Moi, j'aime
Les jeux et les festins, je suis noble espagnol,
Je suis Jean d'Aragon, mari de dona Sol!
Je suis heureux!

DONA SOL.
Je suis heureuse!

HERNANI.
Que m'importe
Les haillons qu'en entrant j'ai laissés à la porte?
Voici que je reviens à mon palais en deuil.
Un ange du Seigneur m'attendait sur le seuil!
J'entre, et remets debout les colonnes brisées,
Je rallume les feux, je rouvre les croisées,
Je fais arracher l'herbe au pavé de la cour;
Je ne suis plus que joie, enchantement, amour!
Qu'on me rende mes tours, mes vassaux, mes bastilles,
Mon panache, mon siége au conseil des Castilles,
Vienne ma dona Sol, rouge et le front baissé,
Qu'on nous laisse tous deux, et le reste est passé!
Je n'ai rien vu, rien dit, rien fait. Je recommence,
J'efface tout, j'oublie! ou sagesse ou démence,
Je vous ai, je vous aime et vous êtes mon bien!

DONA SOL, *examinant sa Toison d'Or.*
Que sur ce velours noir ce collier d'or fait bien!

HERNANI.
Vous vîtes avant moi le roi mis de la sorte.

DONA SOL.
Je n'ai pas remarqué. Tout autre, que m'importe?
Puis, est-ce le velours ou le satin encor?
Non, mon duc, c'est ton cou qui sied au collier d'or.
*Il veut l'entraîner.*
Vous êtes noble et fier, monseigneur...—Tout à l'heure!
Un moment! vois-tu bien, c'est la joie! et je pleure!
*A la balustrade.*
Viens voir la belle nuit,—mon duc, rien qu'un moment
Le temps de respirer et de voir seulement!
Tout s'est éteint, flambeaux, et musique de fête.
Rien que la nuit et nous. Félicité parfaite!
Dis, ne le crois-tu pas? Sur nous, tout en dormant,
La nature à demi veille amoureusement.
Pas un nuage au ciel! Tout, comme nous, repose.
Viens, respire avec moi l'air embaumé de rose!
Regarde : plus de feux, plus de bruit. Tout se tait.
La lune tout à l'heure à l'horizon montait
Tandis que tu parlais; — sa lumière qui tremble
Et ta voix, toutes deux m'allaient au cœur ensemble,
Je me sentais joyeuse et calme, ô mon amant!
Et j'aurais bien voulu mourir en ce moment.

HERNANI.
Ah! qui n'oublirait tout à cette voix céleste!
Ta parole est un chant où rien d'humain ne reste.

DONA SOL.
Ce silence est trop noir, ce calme est trop profond.
Dis, ne voudrais-tu point voir une étoile au fond?
Ou qu'une voix des nuits, tendre et délicieuse,
S'élevant tout à coup, chantât?...

HERNANI, *souriant.*

Capricieuse!
Tout à l'heure on fuyait la lumière et les chants!

DONA SOL.

Le bal! mais un oiseau qui chanterait aux champs!
Un rossignol perdu dans l'ombre et dans la mousse,
Ou quelque flûte au loin! Car la musique est douce,
Fait l'âme harmonieuse, et, comme un divin chœur,
Éveille mille voix qui chantent dans le cœur!
Oh! ce serait charmant!

*Bruit lointain d'un cor dans l'ombre.*

— Dieu! je suis exaucée!

HERNANI, *tressaillant, à part.*

Ah! malheureuse!

DONA SOL.

Un ange a compris ma pensée... —
Ton bon ange, sans doute?

HERNANI, *amèrement.*

Oui, mon bon ange!

*A part.*

Encor!...

DONA SOL, *souriant.*

Don Juan! je reconnais le son de votre cor!

HERNANI.

N'est-ce pas?

DONA SOL.

Seriez-vous dans cette sérénade
De moitié?

HERNANI.

De moitié, tu l'as dit.

DONA SOL.

Bal maussade!
Ah! que j'aime bien mieux le cor au fond des bois!...
Et puis, c'est votre cor, c'est comme votre voix.

*Le cor recommence.*

HERNANI, *à part.*

Ah! le tigre est en bas qui hurle et veut sa proie!

DONA SOL.

Don Juan, cette harmonie emplit le cœur de joie!...

HERNANI, *se levant, terrible.*

Nommez-moi Hernani! nommez-moi Hernani!
Avec ce nom fatal je n'en ai pas fini!

DONA SOL, *tremblante.*

Qu'avez-vous?

HERNANI.

Le vieillard!

DONA SOL.

Dieu! quels regards funèbres!
Qu'avez-vous?

HERNANI.

Le vieillard qui rit dans les ténèbres!...
Ne le voyez-vous pas?

DONA SOL.

Où vous égarez-vous?
Qu'est-ce que ce vieillard?

HERNANI.

Le vieillard!

DONA SOL.

A genoux
Je t'en supplie, oh! dis! quel secret te déchire?
Qu'as-tu?

HERNANI.

Je l'ai juré!...

DONA SOL.

Juré!

*Elle suit tous ses mouvements avec anxiété. Il s'arrête tout à coup et passe la main sur son front.*

HERNANI, *à part.*

Qu'allais-je dire!
Épargnons-la...

*Haut.*

Moi, rien! de quoi t'ai-je parlé?

DONA SOL.

Vous avez dit...

HERNANI.

Non, non; j'avais l'esprit troublé...
Je souffre un peu, vois-tu! N'en prends pas d'épouvante.

DONA SOL.

Te faut-il quelque chose? ordonne à ta servante!

*Le cor recommence.*

HERNANI, *à part.*

Il le veut! il le veut! Il a mon serment.

*Cherchant son poignard.*

Rien!
Ce devrait être fait!... — Ah!...

DONA SOL.

Tu souffres donc bien?

HERNANI.

Une blessure ancienne, et que j'ai cru fermée,

*A part.* *Haut.*

Se rouvre... Éloignons-la. — Dona Sol bien-aimée,
Écoute: ce coffret qu'en des jours moins heureux
Je portais avec moi...

DONA SOL.

Je sais ce que tu veux.
Eh bien, qu'en veux-tu faire?

HERNANI.

Un flacon qu'il renferme
Contient un élixir qui pourra mettre un terme
Au mal que je ressens... Va!

DONA SOL.

J'y vais, monseigneur.

*Elle sort par la porte de la chambre nuptiale.*

## SCÈNE IV.

HERNANI, *seul.*

Voilà donc ce qu'il vient faire de mon bonheur!
Voici le doigt fatal qui luit sur la muraille!
Oh! que la destinée amèrement me raille!

*Il tombe dans une profonde et convulsive rêverie, puis se détourne brusquement.*

Hé bien?... Mais tout se tait. Je n'entends rien venir.
Si je m'étais trompé!...

*Le masque en domino noir paraît au haut de la rampe. Hernani s'arrête pétrifié.*

## SCÈNE V.

HERNANI, LE MASQUE.

LE MASQUE, *d'une voix sépulcrale.*

— « Quoi qu'il puisse advenir, [re,
» Quand tu voudras, vieillard, quel que soit le lieu, l'heu-

« S'il te passe à l'esprit qu'il est temps que je meure,
» Viens, sonne de ce cor, et ne prends d'autres soins!
» Tout sera fait.» —Ce pacte eut les morts pour témoins:
Hé bien! tout est-il fait?

HERNANI, *à voix basse.*

C'est lui!

LE MASQUE.

Dans ta demeure
Je viens, et je te dis qu'il est temps. C'est mon heure.
Je te trouve en retard.

HERNANI.

Bien. Quel est ton plaisir?
Que feras-tu de moi? Parle.

LE MASQUE.

Tu peux choisir
Du fer ou du poison. Ce qu'il faut, je l'apporte.
Nous partirons tous deux.

HERNANI.

Soit.

LE MASQUE.

Prions-nous?

HERNANI.

Qu'importe!

LE MASQUE.

Que prends-tu?

HERNANI.

Le poison.

LE MASQUE.

Bien! donne-moi ta main.

Il présente une fiole à Hernani qui la reçoit en pâlissant.

Bois, pour que je finisse.

Hernani approche la fiole de ses lèvres, puis recule.

HERNANI.

Oh! par pitié! demain! —
Oh! s'il te reste un cœur, duc, ou du moins une âme;
Si tu n'es pas un spectre échappé de la flamme;
Un mort damné, fantôme ou démon désormais;
Si Dieu n'a point encor mis sur ton front: « Jamais! »
Si tu sais ce que c'est que ce bonheur suprême
D'aimer, d'avoir vingt ans, d'épouser quand on aime;
Si jamais femme aimée a tremblé dans tes bras,
Attends jusqu'à demain. — Demain tu reviendras!

LE MASQUE.

Simple qui parle ainsi! demain! demain! — tu railles!
Ta cloche a ce matin sonné tes funérailles!
Et que ferais-je, moi, cette nuit? J'en mourrais.
Et qui viendrait te prendre et t'emporter après? [vre!
Seul descendre au tombeau! Jeune homme, il faut me sui-

HERNANI.

Eh bien, non! et de toi, démon, je me délivre!
Je n'obéirai pas.

LE MASQUE.

Je m'en doutais. — Fort bien.
Sur quoi donc m'as-tu fait ce serment? Ah, sur rien.
Peu de chose, après tout! La tête de ton père.
Cela peut s'oublier, la jeunesse est légère.

HERNANI.

Mon père! — Mon père!... Ah! j'en perdrai la raison!...

LE MASQUE.

Non, ce n'est qu'un parjure et qu'une trahison.

HERNANI.

Duc!...

LE MASQUE.

Puisque les aînés des maisons espagnoles
Se font jeu maintenant de fausser leurs paroles,
Adieu!...

Il fait un pas pour sortir.

HERNANI.

Ne t'en va pas.

LE MASQUE.

Alors...

HERNANI.

Vieillard cruel!

Il prend la fiole.

Revenir sur mes pas à la porte du ciel!...

Rentre dona Sol, sans voir le masque qui est debout près de la rampe au fond du théâtre.

## SCÈNE VI.

LES MÊMES; DONA SOL.

DONA SOL.

Je n'ai pu le trouver, ce coffret!

HERNANI, *à part.*

Dieu! c'est elle!
Dans quel moment!

DONA SOL.

Qu'a-t-il? je l'effraye, il chancelle
A ma voix!—Que tiens-tu dans ta main? quel soupçon!
Que tiens-tu dans ta main? réponds.

Le domino se démasque. Elle pousse un cri, et reconnaît don Ruy.

—C'est du poison!

HERNANI.

Grand Dieu!

DONA SOL, *à Hernani.*

Que t'ai-je fait? quel horrible mystère!...
Vous me trompiez, don Juan!...

HERNANI.

Ah! j'ai dû te le taire.
J'ai promis de mourir au duc qui me sauva.
Aragon doit payer cette dette à Silva.

DONA SOL.

Vous n'êtes pas à lui, mais à moi. Que m'importe
Tous vos autres serments?

A don Ruy Gomez.

Duc, l'amour me rend forte.
Contre vous, contre tous, duc, je le défendrai.

DON RUY GOMEZ, *immobile.*

Défends-le, si tu peux, contre un serment juré!

DONA SOL.

Quel serment?

HERNANI.

J'ai juré.

DONA SOL.

Non, non; rien ne te lie;
Cela ne se peut pas! crime, attentat, folie!

DON RUY GOMEZ.

Allons, duc!

Hernani fait un geste pour obéir. Dona Sol cherche à l'arrêter.

HERNANI.

Laissez-moi, dona Sol, il le faut.
Le duc a ma parole, et mon père est là haut!

DONA SOL, *à don Ruy.*

Il vaudrait mieux pour vous aller aux tigres même
Arracher leurs petits, qu'à moi celui que j'aime.
Savez-vous ce que c'est que dona Sol? Longtemps,
Par pitié pour votre âge et pour vos soixante ans,
J'ai fait la fille douce, innocente et timide;
Mais voyez-vous cet œil de pleurs, de rage humide?

Elle tire un poignard de son sein.

Voyez-vous ce poignard? Ah! vieillard insensé,
Craignez-vous pas le fer, quand l'œil a menacé?
Prenez garde, don Ruy! — Je suis de la famille,
Mon oncle! écoutez-moi, fussé-je votre fille,
Malheur si vous portez la main sur mon époux!

Elle jette le poignard et tombe à genoux devant le duc.

Ah! je tombe à vos pieds! Ayez pitié de nous!
Grâce! hélas! monseigneur, je ne suis qu'une femme,
Je suis faible, ma force avorte dans mon âme,
Je me brise aisément..... Je tombe à vos genoux!
Ah! je vous en supplie, ayez pitié de nous!

DON RUY GOMEZ.

Dona Sol!

DONA SOL.

Pardonnez!... Nous autres Espagnoles,
Notre douleur s'emporte à de vives paroles;
Vous le savez. Hélas! vous n'étiez pas méchant!
Pitié! vous me tuez, mon oncle, en le touchant!
Pitié! je l'aime tant!

DON RUY GOMEZ, *sombre.*

Vous l'aimez trop!

HERNANI.

Tu pleures!

DONA SOL.

Non, non, je ne veux pas, mon amour, que tu meures!

A don Ruy.

Non, je ne le veux pas. Faites grâce aujourd'hui;
Je vous aimerai bien aussi, vous.

DON RUY GOMEZ.

Après lui!
Allons.

Hernani approche la fiole de ses lèvres. Dona Sol se jette sur son bras.

DONA SOL.

Oh! pas encor! Daignez tous deux m'entendre.

DON RUY GOMEZ.

Le sépulcre est ouvert, et je ne puis attendre.

DONA SOL.

Un instant, monseigneur!... mon don Juan! Ah! tous deux
Vous êtes bien cruels! — Qu'est-ce que je veux d'eux?
Un instant! voilà tout... tout ce que je réclame!...
Enfin on laisse dire à cette pauvre femme
Ce qu'elle a dans le cœur! Oh! laissez-moi parler...

DON RUY GOMEZ, *à Hernani.*

J'ai hâte.

DONA SOL.

Messeigneurs! vous me faites trembler!
Que vous ai-je donc fait?

HERNANI.

Ah! son cri me déchire.

DONA SOL, *lui retenant toujours le bras.*

Vous voyez bien que j'ai mille choses à dire.

DON RUY GOMEZ, *à Hernani.*

Il faut mourir.

DONA SOL, *toujours pendue au cou d'Hernani.*

Don Juan, lorsque j'aurai parlé,
Tout ce que tu voudras tu le feras.

Elle lui arrache la fiole.

Je l'ai.

Elle élève la fiole aux yeux d'Hernani et du vieillard étonné.

DON RUY GOMEZ.

Puisque je n'ai céans affaire qu'à deux femmes,
Don Juan, il faut qu'ailleurs j'aille chercher des âmes,
Tu fais de beaux serments par le sang dont tu sors,
Et je vais à ton père en parler chez les morts!
— Adieu!...

Il fait quelques pas pour sortir. Hernani le retient.

HERNANI.

Duc, arrêtez.

A dona Sol.

Hélas! je t'en conjure.
Veux-tu me voir faussaire, et félon, et parjure?
Veux-tu que partout j'aille avec la trahison
Écrite sur le front? Par pitié, ce poison,
Rends-le-moi! Par l'amour, par notre âme immortelle!

DONA SOL, *sombre.*

Tu veux?

Elle boit.

Tiens, maintenant.

DON RUY GOMEZ.

Ah! c'était donc pour elle!

DONA SOL, *rendant à Hernani la fiole à demi vidée.*

Prends, te dis-je.

HERNANI, *à don Ruy.*

Vois-tu, misérable vieillard?

DONA SOL.

Ne te plains pas de moi, je t'ai gardé ta part.

HERNANI, *prenant la fiole.*

Dieu!

DONA SOL.

Tu ne m'aurais pas ainsi laissé la mienne,
Toi!... tu n'as pas le cœur d'une épouse chrétienne,
Tu ne sais pas aimer comme aime une Silva,
Mais j'ai bu la première et suis tranquille. — Va!
Bois si tu veux!

HERNANI.

Hélas! qu'as-tu fait, malheureuse!

DONA SOL.

C'est toi qui l'as voulu.

HERNANI.

C'est une mort affreuse!...

DONA SOL.

Non. — Pourquoi donc?

HERNANI.

Ce philtre au sépulcre conduit.

DONA SOL.

Devions-nous pas dormir ensemble cette nuit?
Qu'importe dans quel lit!

HERNANI.

Mon père, tu te venges
Sur moi qui t'oubliais!

Il porte la fiole à sa bouche.

DONA SOL, *se jetant sur lui.*

Ciel! des douleurs étranges!
Ah! jette loin de toi ce philtre!... ma raison
S'égare. — Arrête! hélas! mon don Juan! ce poison
Est vivant, ce poison dans le cœur fait éclore

Une hydre à mille dents, qui ronge et qui dévore!
Oh! je ne savais pas qu'on souffrît à ce point!
Qu'est-ce donc que cela? c'est du feu! ne bois point!
Oh! tu souffrirais trop!

HERNANI, *à don Ruy.*

Ah! ton âme est cruelle!
Pouvais-tu pas choisir d'autre poison pour elle?

Il boit et jette la fiole.

DONA SOL.

Que fais-tu?

HERNANI.

Qu'as-tu fait?

DONA SOL.

Viens, ô mon jeune amant,
Dans mes bras.

Ils s'asseyent l'un près de l'autre.

Est-ce pas qu'on souffre horriblement?

HERNANI.

Non!

DONA SOL.

Voilà notre nuit de noce commencée!
Je suis bien pâle, dis, pour une fiancée?

HERNANI.

Ah!

DON RUY GOMEZ.

La fatalité s'accomplit.

HERNANI.

Désespoir!
O tourment! Dona Sol souffrir, et moi le voir!

DONA SOL.

Calme-toi. Je suis mieux. — Vers des clartés nouvelles
Nous allons tout à l'heure ensemble ouvrir nos ailes.
Partons d'un vol égal vers un monde meilleur.
Un baiser seulement, un baiser!

Ils s'embrassent.

DON RUY GOMEZ.

O douleur!

HERNANI, *d'une voix affaiblie.*

Oh! béni soit le ciel qui m'a fait une vie
D'abîmes entourée et de spectres suivie,
Mais qui permet que, las d'un si rude chemin,
Je puisse m'endormir, ma bouche sur ta main!

DON RUY GOMEZ.

Ils sont encore heureux!

HERNANI, *d'une voix de plus en plus faible.*

Dona Sol, tout est sombre.....
Souffres-tu?

DONA SOL, *d'une voix également éteinte.*

Rien, plus rien.

HERNANI.

Vois-tu des feux dans l'ombre?

DONA SOL.

Pas encor.

HERNANI, *avec un soupir.*

Voici...

Il tombe.

DON RUY GOMEZ, *soulevant sa tête qui retombe.*

Mort!

DONA SOL.

Échevelée et se dressant à demi sur son séant.

Mort! non pas!... nous dormons.
Il dort! c'est mon époux, vois-tu, nous nous aimons,
Nous sommes couchés là. C'est notre nuit de noce...

D'une voix qui s'éteint.

Ne le réveillez pas, seigneur duc de Mendoce!
Il est las...

Elle retourne la figure d'Hernani.

Mon amour, tiens-toi vers moi tourné...
Plus près... plus près encor...

Elle retombe.

DON RUY GOMEZ.

Morte!... Oh! je suis damné.

Il se tue.

LE

# ROI S'AMUSE.

# PRÉFACE.

L'apparition de ce drame au théâtre a donné lieu à un acte ministériel inouï.

Le lendemain de la première représentation, l'auteur reçut de M. Jouslain de la Salle, directeur de la scène au Théâtre-Français, le billet suivant, dont il conserve précieusement l'original :

« Il est dix heures et demie, et je reçois à l'in-
» stant l'*ordre*[1] de suspendre les représentations
» du *Roi s'amuse*. C'est M. Taylor qui me commu-
» nique cet ordre de la part du ministre.

» Ce 23 novembre. »

Le premier mouvement de l'auteur fut de douter. L'acte était arbitraire au point d'être incroyable.

En effet, ce qu'on a appelé *la Charte-Vérité* dit : « Les Français ont le droit de *publier*... » Remarquez que le texte ne dit pas seulement *le droit d'imprimer*, mais largement et grandement *le droit de publier*. Or, le théâtre n'est qu'un moyen de publication comme la presse, comme la gravure, comme la lithographie. La liberté du théâtre est donc implicitement écrite dans la Charte, avec toutes les autres libertés de la pensée. La loi fondamentale ajoute : « *La censure ne pourra jamais être rétablie.* » Or, le texte ne dit pas *la censure des journaux, la censure des livres*, il dit *la censure*, la censure en général, toute censure, celle du théâtre comme celle des écrits. Le théâtre ne saurait donc désormais être légalement censuré.

Ailleurs, la Charte dit : « *La confiscation est abolie.* » Or, la suppression d'une pièce de théâtre après la représentation n'est pas seulement un acte monstrueux de censure et d'arbitraire, c'est une véritable confiscation, c'est une propriété violemment dérobée au théâtre et à l'auteur.

Enfin, pour que tout soit net et clair, pour que les quatre ou cinq grands principes sociaux que la révolution française a coulés en bronze restent intacts sur leurs piédestaux de granit, pour qu'on ne puisse attaquer sournoisement le droit commun des Français avec ces quarante mille vieilles armes ébréchées que la rouille et la désuétude dévorent dans l'arsenal de nos lois, la Charte, dans un dernier article, abolit expressément tout ce qui, dans les lois antérieures, serait contraire à son texte et à son esprit.

Ceci est formel. La suppression ministérielle d'une pièce de théâtre attente à la liberté par la censure, à la propriété par la confiscation. Tout notre droit public se révolte contre une pareille voie de fait.

L'auteur, ne pouvant croire à tant d'insolence et de folie, courut au théâtre. Là le fait lui fut confirmé de toutes parts. Le ministre avait en effet, de son autorité privée, de son droit divin de ministre, intimé l'*ordre* en question. Le ministre n'avait pas de raison à donner. Le ministre lui avait pris sa pièce, lui avait pris son droit, lui avait pris sa chose. Il ne restait plus qu'à le mettre, lui poëte, à la Bastille.

Nous le répétons, dans le temps où nous vivons, lorsqu'un pareil acte vient vous barrer le passage et vous prendre brusquement au collet, la première

[1] Le mot est souligné dans le billet écrit.

impression est un profond étonnement. Mille questions se pressent dans votre esprit. — Où est la loi? Où est le droit? Est-ce que cela peut se passer ainsi? Est-ce qu'il y a eu en effet quelque chose qu'on a appelé la révolution de juillet? Il est évident que nous ne sommes plus à Paris? Dans quel pachalik vivons-nous? —

La Comédie-Française, stupéfaite et consternée, voulut encore essayer quelques démarches près du ministre pour obtenir la révocation de cette étrange décision; mais elle perdit sa peine. Le divan, je me trompe, le conseil des ministres s'était assemblé dans la journée. Le 23, ce n'était qu'un ordre du ministre; le 24, ce fut un ordre du ministère. Le 23, la pièce n'était que *suspendue;* le 24, elle fut définitivement *défendue.* Il fut même enjoint au théâtre de rayer de son affiche ces quatre mots redoutables: *Le Roi s'amuse.* Il lui fut enjoint en outre, à ce malheureux Théâtre-Français, de ne pas se plaindre et de ne souffler mot. Peut-être serait-il beau, loyal et noble de résister à un despotisme si asiatique: mais les théâtres n'osent pas. La crainte du retrait de leurs privilèges les fait serfs et sujets, taillables et corvéables à merci, eunuques et muets.

L'auteur demeura et dut demeurer étranger à ces démarches du théâtre. Il ne dépend, lui poëte, d'aucun ministre. Ces prières et ses sollicitations que son intérêt mesquinement consulté lui conseillait peut-être, son devoir de libre écrivain les lui défendait. Demander grâce au pouvoir, c'est le reconnaître. La liberté et la propriété ne sont pas choses d'antichambre. Un droit ne se traite pas comme une faveur. Pour une faveur, réclamez devant le ministre; pour un droit, réclamez devant le pays.

C'est donc au pays qu'il s'adresse. Il a deux voies pour obtenir justice, l'opinion publique et les tribunaux. Il les choisit toutes deux.

Devant l'opinion publique le procès est déjà jugé et gagné. Et ici l'auteur doit remercier hautement toutes les personnes graves et indépendantes de la littérature et des arts, qui lui ont donné dans cette occasion tant de preuves de sympathie et de cordialité. Il comptait d'avance sur leur appui. Il sait que, lorsqu'il s'agit de lutter pour la liberté de l'intelligence et de la pensée, il n'ira pas seul au combat.

Et, disons-le ici en passant, le pouvoir, par un assez lâche calcul, s'était flatté d'avoir pour auxiliaires, dans cette occasion, jusque dans les rangs de l'opposition, les passions littéraires soulevées depuis si longtemps autour de l'auteur. Il avait cru les haines littéraires plus tenaces encore que les haines politiques, se fondant sur ce que les premières ont leurs racines dans les amours-propres, et les secondes seulement dans les intérêts. Le pouvoir s'est trompé. Son acte brutal a révolté les hommes honnêtes dans tous les camps. L'auteur a vu se rallier à lui, pour faire face à l'arbitraire et à l'injustice, ceux-là mêmes qui l'attaquaient le plus violemment la veille. Si par hasard quelques haines invétérées ont persisté, elles regrettent maintenant le secours momentané qu'elles ont apporté au pouvoir. Tout ce qu'il y a d'honorable et de loyal parmi les ennemis de l'auteur est venu lui tendre la main, quitte à recommencer le combat littéraire aussitôt que le combat politique sera fini. En France, quiconque est persécuté n'a plus d'ennemis que le persécuteur.

Si maintenant, après avoir établi que l'acte ministériel est odieux, inqualifiable, impossible en droit, nous voulons bien descendre pour un moment à le discuter comme fait matériel et à chercher de quels éléments ce fait semble devoir être composé, la première question qui se présente est celle-ci, et il n'est personne qui ne se la soit faite: — Quel peut être le motif d'une pareille mesure?

Il faut bien le dire, parce que cela est, et que, si l'avenir s'occupe un jour de nos petits hommes et de nos petites choses, cela ne sera pas le détail le moins curieux de ce curieux événement, il paraît que nos faiseurs de censure se prétendent scandalisés dans leur morale par *le Roi s'amuse;* cette pièce a révolté la pudeur des gendarmes; la brigade Léotaud y était et l'a trouvée obscène; le bureau des mœurs s'est voilé la face; M. Vidocq a rougi. Enfin le mot d'ordre que la censure a donné à la police, et que l'on balbutie depuis quelques jours autour de nous, le voici tout net: *C'est que la pièce est immorale.* — Holà, mes maîtres! silence sur ce point.

Expliquez-nous pourtant, non pas avec la police, à laquelle, moi, honnête homme, je défends de parler de ces matières, mais avec le petit nombre de personnes respectables et consciencieuses qui, sur des ouï-dire ou après avoir mal entrevu la représentation, se sont laissé entraîner à partager cette opinion, pour laquelle peut-être le nom seul du poëte inculpé aurait dû être une suffisante réfutation. Le drame est imprimé aujourd'hui. Si vous n'étiez pas à la représentation, lisez. Si vous y étiez, lisez encore. Souvenez-vous que cette représentation a été moins une représentation qu'une bataille, une espèce de bataille de Monthléry (qu'on nous passe cette comparaison un peu ambitieuse) où les Parisiens et les Bourguignons ont prétendu chacun de leur côté avoir *empoché la victoire*, comme dit Matthieu.

La pièce est immorale? croyez-vous? Est-ce par

le fond? Voici le fond. Triboulet est difforme, Triboulet est malade, Triboulet est bouffon de cour; triple misère qui le rend méchant. Triboulet hait le roi parce qu'il est le roi, les seigneurs parce qu'ils sont les seigneurs, les hommes parce qu'ils n'ont pas tous une bosse sur le dos. Son seul passe-temps est d'entre-heurter sans relâche les seigneurs contre le roi, brisant le plus faible au plus fort. Il déprave le roi, il le corrompt, il l'abrutit; il le pousse à la tyrannie, à l'ignorance, au vice; il le lâche à travers toutes les familles des gentilshommes, lui montrant sans cesse du doigt la femme à séduire, la sœur à enlever, la fille à déshonorer. Le roi, dans les mains de Triboulet, n'est qu'un pantin tout-puissant qui brise toutes les existences au milieu desquelles le bouffon le fait jouer. Un jour, au milieu d'une fête, au moment même où Triboulet pousse le roi à enlever la femme de M. de Cossé, M. de Saint-Vallier pénètre jusqu'au roi et lui reproche hautement le déshonneur de Diane de Poitiers. Ce père auquel le roi a pris sa fille, Triboulet le raille et l'insulte. Le père lève le bras et maudit Triboulet. De ceci découle toute la pièce. Le sujet véritable du drame, c'est *la malédiction de M. de Saint-Vallier*. Écoutez. Vous êtes au second acte. Cette malédiction, sur qui est-elle tombée? sur Triboulet fou du roi? Non. Sur Triboulet qui est homme, qui est père, qui a un cœur, qui a une fille. Triboulet a une fille, tout est là. Triboulet n'a que sa fille au monde; il la cache à tous les yeux, dans un quartier désert, dans une maison solitaire. Plus il fait circuler dans la ville la contagion de la débauche et du vice, plus il tient sa fille isolée et murée. Il élève son enfant dans l'innocence, dans la foi et dans la pudeur. Sa plus grande crainte est qu'elle ne tombe dans le mal, car il sait, lui méchant, tout ce qu'on y souffre. Eh bien! la malédiction du vieillard atteindra Triboulet dans la seule chose qu'il aime au monde, dans sa fille. Ce même roi, que Triboulet pousse au rapt, ravira sa fille à Triboulet. Le bouffon sera frappé par la Providence exactement de la même manière que M. de Saint-Vallier. Et puis, une fois sa fille séduite et perdue, il tendra un piége au roi pour la venger; c'est sa fille qui y tombera. Ainsi Triboulet a deux élèves, le roi et sa fille, le roi qu'il dresse au vice, sa fille qu'il fait croître pour la vertu. L'un perdra l'autre. Il veut enlever pour le roi madame de Cossé, c'est sa fille qu'il enlève. Il veut assassiner le roi pour venger sa fille, c'est sa fille qu'il assassine. Le châtiment ne s'arrête pas à moitié chemin; la malédiction du père de Diane s'accomplit sur le père de Blanche.

Sans doute, ce n'est pas à nous de décider si c'est là une idée dramatique; mais à coup sûr c'est là une idée morale.

Au fond de l'un des autres ouvrages de l'auteur, il y a la Fatalité. Au fond de celui-ci, il y a la Providence.

Nous le redisons expressément, ce n'est pas avec la police que nous discutons ici, nous ne lui faisons pas tant d'honneur, c'est avec la partie du public à laquelle cette discussion peut sembler nécessaire. Poursuivons.

Si l'ouvrage est moral par l'invention, est-ce qu'il serait immoral par l'exécution? La question ainsi posée nous paraît se détruire d'elle-même, mais voyons. Probablement rien d'immoral au premier ni au second acte. Est-ce la situation du troisième qui vous choque? lisez ce troisième acte, et dites-nous, en toute probité, si l'impression qui en résulte n'est pas profondément chaste, vertueuse et honnête?

Est-ce le quatrième acte? mais depuis quand n'est-il plus permis à un roi de courtiser sur la scène une servante d'auberge? Cela n'est même nouveau ni dans l'histoire, ni au théâtre. Il y a mieux, l'histoire nous permettait de vous montrer François Ier ivre dans les bouges de la rue du Pélican. Mener un roi dans un mauvais lieu, cela ne serait pas même nouveau non plus. Le théâtre grec, qui est le théâtre classique, l'a fait; Shakespeare, qui est le théâtre romantique, l'a fait; eh bien! l'auteur de ce drame ne l'a pas fait. Il sait tout ce qu'on a écrit de la maison de Saltabadil. Mais pourquoi lui faire dire ce qu'il n'a pas dit? pourquoi lui faire franchir de force une limite qui est tout en pareil cas et qu'il n'a pas franchie? Cette bohémienne Maguelonne, tant calomniée, n'est, assurément, pas plus effrontée que toutes les Lisettes et toutes les Martons du vieux théâtre. La cabane de Saltabadil est une hôtellerie, une taverne, le cabaret de *la Pomme du Pin*, une auberge suspecte, un coupe-gorge, soit, mais non un lupanar. C'est un lieu sinistre, terrible, horrible, effroyable, si vous voulez; ce n'est pas un lieu obscène.

Restent donc les détails du style. Lisez [1]. L'auteur accepte pour juges de la sévérité austère de son style les personnes mêmes qui s'effarouchent de la nourrice de Juliette et du père d'Ophelia, de Beaumarchais et de Regnard, de l'*École des Femmes* et d'*Amphitryon*, de Dandin et de Sganarelle, et de la grande scène du *Tartufe*, du *Tartufe* ac-

[1] La confiance de l'auteur dans le résultat de la lecture est telle qu'il croit à peine nécessaire de faire remarquer que sa pièce est imprimée telle qu'il l'a faite, et non telle qu'on l'a jouée, c'est-à-dire qu'elle contient un

cusé aussi d'immoralité dans son temps! Seulement, là où il fallait être franc, il a cru devoir l'être, à ses risques et périls, mais toujours avec gravité et mesure. Il veut l'art chaste, et non l'art prude.

La voilà pourtant cette pièce contre laquelle le ministère cherche à soulever tant de préventions! Cette immoralité, cette obscénité, la voilà mise à nu. Quelle pitié! Le pouvoir avait ses raisons cachées, et nous les indiquerons tout à l'heure, pour ameuter contre *le Roi s'amuse* le plus de préjugés possible. Il aurait bien voulu que le public en vînt à étouffer cette pièce sans l'entendre, pour un tort imaginaire, comme Othello étouffe Desdemona. *Honest Iago!*

Mais comme il se trouve qu'Othello n'a pas étouffé Desdemona, c'est Iago qui se démasque et qui s'en charge. Le lendemain de la représentation, la pièce est défendue *par ordre*.

Certes, si nous daignions descendre encore un instant à accepter pour une minute cette fiction ridicule, que dans cette occasion c'est le soin de la morale publique qui émeut nos maîtres, et que, scandalisés de l'état de licence où certains théâtres sont tombés depuis deux ans, ils ont voulu à la fin, poussés à bout, faire, à travers toutes les lois et tous les droits, un exemple sur un ouvrage et sur un écrivain; certes, le choix de l'ouvrage serait singulier, il faut en convenir, mais le choix de l'écrivain ne le serait pas moins. Et, en effet, quel est l'homme auquel ce pouvoir myope s'attaque si étrangement? C'est un écrivain ainsi placé que, si son talent peut être contesté de tous, son caractère ne l'est de personne. C'est un honnête homme avéré, prouvé et constaté, chose rare et vénérable en ce temps-ci. C'est un poëte que cette même licence des théâtres révolterait et indignerait tout le premier; qui, il y a dix-huit mois, sur le bruit que l'inquisition des théâtres allait être illégalement rétablie, est allé de sa personne, en compagnie de plusieurs autres auteurs dramatiques, avertir le ministre qu'il eût à se garder d'une pareille mesure; et qui, là, a réclamé hautement une loi répressive des excès du théâtre, tout en protestant contre la censure, avec des paroles sévères que le ministre, à coup sûr, n'a pas oubliées. C'est un artiste dévoué à l'art, qui n'a jamais cherché le succès par de pauvres moyens, qui s'est habitué toute sa vie à regarder le public fixement et en face. C'est un homme sincère et modéré, qui a déjà livré plus d'un combat pour toute liberté et contre tout arbitraire; qui, en 1829, dans la dernière année de la restauration, a repoussé tout ce que le gouvernement d'alors lui offrait pour le dédommager de l'interdit lancé sur *Marion de Lorme*, et qui, un an plus tard, en 1830, la révolution de juillet étant faite, a refusé, malgré tous les conseils de son intérêt matériel, de laisser représenter cette même *Marion de Lorme*, tant qu'elle pourrait être une occasion d'attaque et d'insulte contre le roi tombé qui l'avait proscrite; conduite bien simple sans doute, que tout homme d'honneur eût tenue à sa place, mais qui aurait peut-être dû le rendre inviolable désormais à toute censure, et à propos de laquelle il écrivait, lui, en août 1831 : ... « Les » succès de scandale cherché et d'allusions politi- » ques ne lui sourient guère, il l'avoue. Ces succès » valent peu et durent peu. Et puis, c'est précisé- » ment quand il n'y a plus de censure qu'il faut » que les auteurs se censurent eux-mêmes, hon- » nêtement, consciencieusement, sévèrement. C'est » ainsi qu'ils placeront haut la dignité de l'art. » Quand on a toute liberté, il sied de garder toute » mesure [1]. »

Jugez maintenant. Vous avez d'un côté l'homme et son œuvre; de l'autre le ministère et ses actes.

A présent que la prétendue immoralité de ce drame est réduite à néant, à présent que tout l'échafaudage des mauvaises et honteuses raisons est là, gisant sous nos pieds, il serait temps de signaler le véritable motif de la mesure, le motif d'antichambre, le motif de cour, le motif secret, le motif qu'on ne dit pas, le motif qu'on n'ose s'avouer à soi-même, le motif qu'on avait si bien caché sous un prétexte. Ce motif a déjà transpiré dans le public, et le public a deviné juste. Nous n'en dirons pas davantage. Il est peut-être utile à notre cause que ce soit nous qui offrions à nos adversaires l'exemple de la courtoisie et de la modération. Il est bon que la leçon de dignité et de sagesse soit donnée par le particulier au gouvernement, par celui qui est persécuté à celui qui persécute. D'ail-

assez grand nombre de détails que le livre imprimé comporte, et qu'il avait retranchés pour les susceptibilités de la scène. Ainsi, par exemple, le jour de la représentation, au lieu de ces vers :

J'ai ma sœur Maguelonne, une fort belle fille
Qui danse dans la rue et qu'on trouve gentille.
Elle attire chez nous le galant une nuit.

Saltabadil a dit :

J'ai ma sœur, une jeune et belle créature,
Qui chez nous aux passants dit la bonne aventure;
Votre homme la viendrait consulter une nuit.

Il y a eu également des variantes pour plusieurs autres vers, mais cela ne vaut pas la peine d'y insister.

[1] Voyez la préface de *Marion de Lorme*.

leurs, nous ne sommes pas de ceux qui pensent guérir leur blessure en empoisonnant la plaie d'autrui. Il n'est que trop vrai qu'il y a au troisième acte de cette pièce un vers où la sagacité maladroite de quelques familiers du palais a découvert une allusion (je vous demande un peu, moi, une allusion!) à laquelle ni le public ni l'auteur n'avaient songé jusque-là, mais qui, une fois dénoncée de cette façon, devient la plus cruelle et la plus sanglante des injures. Il n'est que trop vrai que ce vers a suffi pour que l'affiche déconcertée du Théâtre-Français reçût l'ordre de ne plus offrir une seule fois à la curiosité du public la petite phrase séditieuse : *le Roi s'amuse*. Ce vers, qui est un fer rouge, nous ne le citerons pas ici; nous ne le signalerons même ailleurs qu'à la dernière extrémité, et si l'on est assez imprudent pour y acculer notre défense. Nous ne ferons pas revivre de vieux scandales historiques. Nous épargnerons autant que possible à une personne haut placée les conséquences de cette étourderie de courtisans. On peut faire, même à un roi, une guerre généreuse. Nous entendons la faire ainsi. Seulement que les puissants méditent sur l'inconvénient d'avoir pour ami l'ours qui ne sait écraser qu'avec le pavé de la censure les allusions imperceptibles qui viennent se poser sur leur visage.

Nous ne savons même pas si nous n'aurions pas dans la lutte quelque indulgence pour le ministère lui-même. Tout ceci, à vrai dire, nous inspire une grande pitié. Le gouvernement de juillet est tout nouveau-né, il n'a que trente mois, il est encore au berceau, il a de petites fureurs d'enfant. Mérite-t-il en effet qu'on dépense contre lui beaucoup de colère virile? Quand il sera grand, nous verrons.

Cependant à n'envisager la question, pour un instant, que sous le point de vue privé, la confiscation censoriale dont il s'agit cause encore plus de dommage peut-être à l'auteur de ce drame qu'à tout autre. En effet, depuis quatorze ans qu'il écrit, il n'est pas un de ses ouvrages qui n'ait eu l'honneur malheureux d'être choisi pour champ de bataille à son apparition, et qui n'ait disparu d'abord pendant un temps plus ou moins long sous la poussière, la fumée et le bruit. Aussi quand il donne une pièce au théâtre, ce qui lui importe avant tout, ne pouvant espérer un auditoire calme dès la première soirée, c'est la série des représentations. S'il arrive que le premier jour sa voix soit couverte par le tumulte, que sa pensée ne soit pas comprise, les jours suivants peuvent corriger le premier jour. *Hernani* a eu cinquante-trois représentations; *Marion de Lorme* a eu soixante et une représentations; *Le Roi s'amuse*, grâce à une violence ministérielle, n'aura eu qu'une représentation. Assurément le tort fait à l'auteur est grand. Qui lui rendra intacte et au point où elle en était cette troisième expérience si importante pour lui? Qui lui dira de quoi eût été suivie cette première représentation? Qui lui rendra le public du lendemain, ce public ordinairement impartial, ce public sans amis et sans ennemis, ce public qui enseigne le poëte et que le poëte enseigne?

Le moment de transition politique où nous sommes est curieux. C'est un de ces instants de fatigue générale où tous les actes despotiques sont possibles dans la société même la plus infiltrée d'idées d'émancipation et de liberté. La France a marché vite en juillet 1830; elle a fait trois bonnes journées; elle a fait trois grandes étapes dans le champ de la civilisation et du progrès. Maintenant beaucoup sont harassés, beaucoup sont essoufflés, beaucoup demandent à faire halte. On veut retenir les esprits généreux qui ne se lassent pas et qui vont toujours. On veut attendre les tardifs qui sont restés en arrière et leur donner le temps de rejoindre. De là une crainte singulière de tout ce qui marche, de tout ce qui remue, de tout ce qui parle, de tout ce qui pense. Situation bizarre, facile à comprendre, difficile à définir. Ce sont toutes les existences qui ont peur de toutes les idées. C'est la ligue des intérêts froissés du mouvement des théories. C'est le commerce qui s'effarouche des systèmes; c'est le marchand qui veut vendre; c'est la rue qui effraye le comptoir; c'est la boutique armée qui se défend.

A notre avis, le gouvernement abuse de cette disposition au repos et de cette crainte des révolutions nouvelles. Il en est venu à tyranniser petitement. Il a tort pour lui et pour nous. S'il croit qu'il y a maintenant indifférence dans les esprits pour les idées de liberté, il se trompe; il n'y a que lassitude. Il lui sera demandé sévèrement compte un jour de tous les actes illégaux que nous voyons s'accumuler depuis quelque temps. Que de chemin il nous a fait faire! Il y a deux ans on pouvait craindre pour l'ordre, on en est maintenant à trembler pour la liberté. Des questions de libre pensée, d'intelligence et d'art sont tranchées impérialement par les vizirs du roi des barricades. Il est profondément triste de voir comment se termine la révolution de juillet, *mulier formosa supernè*.

Sans doute, si l'on ne considère que le peu d'importance de l'ouvrage et de l'auteur dont il est ici question, la mesure ministérielle qui les frappe n'est pas grand'chose. Ce n'est qu'un méchant petit coup d'État littéraire, qui n'a d'autre mérite que de ne pas trop dépareiller la collection d'actes arbitraires à laquelle il fait suite. Mais si l'on s'é-

lève plus haut, on verra qu'il ne s'agit pas seulement dans cette affaire d'un drame et d'un poëte ; mais, nous l'avons dit en commençant, que la liberté et la propriété sont toutes deux, sont tout entières engagées dans la question. Ce sont là de hauts et sérieux intérêts ; et quoique l'auteur soit obligé d'entamer cette importante affaire par un simple procès commercial au Théâtre-Français, ne pouvant attaquer directement le ministère barricadé derrière les fins de non-recevoir du conseil d'État, il espère que sa cause sera aux yeux de tous une grande cause, le jour où il se présentera à la barre du tribunal consulaire, avec la liberté à sa droite et la propriété à sa gauche. Il parlera lui-même, au besoin, pour l'indépendance de son art. Il plaidera son droit fermement, avec gravité et simplicité, sans haine des personnes et sans crainte aussi. Il compte sur le concours de tous, sur l'appui franc et cordial de la presse, sur la justice de l'opinion, sur l'équité des tribunaux. Il réussira. Il n'en doute pas. L'état de siége sera levé dans la cité littéraire comme dans la cité politique.

Quand cela sera fait, quand il aura rapporté chez lui, intacte, inviolable et sacrée, sa liberté de poëte et de citoyen, il se remettra paisiblement à l'œuvre de sa vie dont on l'arrache violemment et qu'il eût voulu ne jamais quitter un instant. Il a sa besogne à faire, il le sait, et rien ne l'en distraira. Pour le moment, un rôle politique lui vient ; il ne l'a pas cherché, il l'accepte. Vraiment, le pouvoir qui s'attaque à nous n'aura pas gagné grand'chose à ce que nous, hommes d'art, nous quittions notre tâche consciencieuse, tranquille, sincère, profonde, notre tâche sainte, notre tâche du passé et de l'avenir, pour aller nous mêler, indignés, offensés et sévères, à cet auditoire irrévérent et railleur, qui, depuis quinze ans, regarde passer, avec des huées et des sifflets, quelques pauvres diables de gâcheurs politiques, lesquels s'imaginent qu'ils bâtissent un édifice social parce qu'ils vont tous les jours à grand'peine, suant et soufflant, brouetter des tas de projets de lois des Tuileries au Palais-Bourbon et du Palais-Bourbon au Luxembourg !

30 novembre 1832.

# LE ROI S'AMUSE.

## PERSONNAGES.

FRANÇOIS PREMIER.
TRIBOULET.
BLANCHE.
M. DE SAINT-VALLIER.
SALTABADIL.
MAGUELONNE.
CLÉMENT MAROT.
M. DE PIENNE.
M. DE GORDES.
M. DE PARDAILLAN.
M. DE BRION.
M. DE MONTCHENU.
M. DE MONTMORENCY.
M. DE COSSÉ.
M. DE LA TOUR-LANDRY.
MADAME DE COSSÉ.
DAME BÉRARDE.
UN GENTILHOMME DE LA REINE.
UN VALET DU ROI.
UN MÉDECIN.
SEIGNEURS. PAGES. GENS DU PEUPLE.

Paris — 152...

# ACTE PREMIER.

## M. DE SAINT-VALLIER.

---

### PERSONNAGES.

FRANÇOIS PREMIER.
TRIBOULET.
M. DE SAINT-VALLIER.
CLÉMENT MAROT.
M. DE PIENNE.
M. DE GORDES.
M. DE PARDAILLAN.
M. DE BRION.
M. DE MONTCHENU.
M. DE MONTMORENCY.
M. DE COSSÉ.
M. DE LA TOUR-LANDRY.
MADAME DE COSSÉ.

---

Une fête de nuit au Louvre. Salles magnifiques pleines d'hommes et de femmes en parure. Flambeaux, musique, danses, éclats de rire. — Des valets portant des plats d'or et des vaisselles d'émail, des groupes de seigneurs et de dames passent et repassent sur le théâtre. — La fête tire à sa fin ; l'aube blanchit les vitraux. Une certaine liberté règne; la fête a un peu le caractère d'une orgie. — Dans l'architecture, dans les ameublements, dans les vêtements, le goût de la renaissance.

---

### SCÈNE PREMIÈRE.

LE ROI — *comme l'a peint Titien.* — M. DE LA TOUR-LANDRY.

LE ROI.

Comte, je veux mener à fin cette aventure.
Une femme bourgeoise, et de naissance obscure,
Sans doute, mais charmante !

M. DE LA TOUR-LANDRY.

Et vous la rencontrez.
Le dimanche à l'église ?

LE ROI.

A Saint-Germain-des-Prés.
J'y vais chaque dimanche.

M. DE LA TOUR-LANDRY.

Et voilà tout à l'heure
Deux mois que cela dure ?

LE ROI.

Oui.

M. DE LA TOUR-LANDRY.

La belle demeure... ?

LE ROI.

Au cul-de-sac Bussy.

M. DE LA TOUR-LANDRY.

Près de l'hôtel Cossé ?

LE ROI, *avec un signe affirmatif.*

Dans l'endroit où l'on trouve un grand mur.

M. DE LA TOUR-LANDRY.

Ah! je sai.
Et vous la suivez, sire?

LE ROI.

Une farouche vieille,
Qui lui garde les yeux, et la bouche, et l'oreille,
Est toujours là.

M. DE LA TOUR-LANDRY.

Vraiment?

LE ROI.

Et le plus curieux,
C'est que le soir, un homme, à l'air mystérieux,
Très-bien enveloppé, pour se glisser dans l'ombre,
D'une cape fort noire et de la nuit fort sombre,
Entre dans la maison.

M. DE LA TOUR-LANDRY.

Hé, faites de même!

LE ROI.

Hein!
La maison est fermée et murée au prochain!

M. DE LA TOUR-LANDRY.

Par Votre Majesté quand la dame est suivie,
Vous a-t-elle parfois donné signe de vie?

LE ROI.

Mais à certains regards, je crois, sans trop d'erreur,
Qu'elle n'a pas pour moi d'insurmontable horreur.

M. DE LA TOUR-LANDRY.

Sait-elle que le roi l'aime?

LE ROI, *avec un signe négatif.*

Je me déguise
D'une livrée en laine et d'une robe grise.

M. DE LA TOUR-LANDRY, *riant.*

Je vois que vous aimez d'un amour épuré
Quelque auguste Toinon, maîtresse d'un curé!

Entrent plusieurs seigneurs et Triboulet.

LE ROI, *à M. de la Tour-Landry.*

Chut! on vient. — En amour il faut savoir se taire.
Quand on veut réussir.

Se tournant vers Triboulet, qui s'est approché pendant ces dernières paroles et les a entendues.

N'est-ce pas?

TRIBOULET.

Le mystère
Est la seule enveloppe où la fragilité
D'une intrigue d'amour puisse être en sûreté.

## SCÈNE II.

LE ROI, TRIBOULET, M. DE GORDES, PLUSIEURS SEIGNEURS. *Les seigneurs superbement vêtus. Triboulet, dans son costume de fou comme l'a peint Boniface.*

Le Roi regarde passer un groupe de femmes.

M. DE LA TOUR-LANDRY.

Madame de Vendôme est divine!

M. DE GORDES.

Mesdames
D'Albe et de Montchevreuil sont de fort belles femmes.

LE ROI.

Madame de Cossé les passe toutes trois.

M. DE GORDES.

Madame de Cossé! sire, baissez la voix.

Lui montrant M. de Cossé qui passe au fond du théâtre. — M. de Cossé, court et ventru, *un des quatre plus gros gentilshommes de France*, dit Brantôme.

Le mari vous entend.

LE ROI.

Hé, mon cher Simiane,
Qu'importe!

M. DE GORDES.

Il l'ira dire à madame Diane.

LE ROI.

Qu'importe!

Il va au fond du théâtre parler à d'autres femmes qui passent.

TRIBOULET, *à M. de Gordes.*

Il va fâcher Diane de Poitiers.
Il ne lui parle pas depuis huit jours entiers.

M. DE GORDES.

S'il l'allait renvoyer à son mari?

TRIBOULET.

J'espère
Que non.

M. DE GORDES.

Elle a payé la grâce de son père.
Partant quitte.

TRIBOULET.

A propos du sieur de Saint-Vallier,
Quelle idée avait-il, ce vieillard singulier,
De mettre dans un lit nuptial sa Diane,
Sa fille, une beauté choisie et diaphane,
Un ange, que du ciel la terre avait reçu,
Tout pêle-mêle avec un sénéchal bossu!

M. DE GORDES.

C'est un vieux fou.—J'étais sur son échafaud même
Quand il reçut sa grâce.—Un vieillard grave et blême.
— J'étais plus près de lui que je ne suis de toi.
— Il ne dit rien, sinon : Que Dieu garde le roi!
Il est fou maintenant tout à fait.

LE ROI, *passant avec madame de Cossé.*

Inhumaine!
Vous partez!

MADAME DE COSSÉ, *soupirant.*

Pour Soissons, où mon mari m'emmène.

LE ROI.

N'est-ce pas une honte, alors que tout Paris,
Et les plus grands seigneurs et les plus beaux esprits,
Fixent sur vous des yeux pleins d'amoureuse envie,
A l'instant le plus beau d'une si belle vie,
Quand tous faiseurs de duels et de sonnets, pour vous,
Gardent leurs plus beaux vers et leurs plus fameux coups,
A l'heure où vos beaux yeux, semant partout les flammes,
Font sur tous leurs amants veiller toutes les femmes,
Que vous, qui d'un tel lustre éblouissez la cour
Que, ce soleil parti, l'on doute s'il fait jour,
Vous alliez, méprisant duc, empereur, roi, prince,
Briller, astre bourgeois, dans un ciel de province!

MADAME DE COSSÉ.

Calmez-vous!

LE ROI.

Non, non, rien. Caprice original
Que d'éteindre le lustre au beau milieu du bal!

Entre M. de Cossé.

MADAME DE COSSÉ.

Voici mon jaloux, sire!

*Elle quitte vivement le roi.*

LE ROI.

Ah! le diable ait son âme!

*A Triboulet.*

Je n'en ai pas moins fait un quatrain à sa femme!
Marot t'a-t-il montré ces derniers vers de moi?...

TRIBOULET.

Je ne lis pas de vers de vous. — Des vers de roi
Sont toujours très-mauvais.

LE ROI.

Drôle!

TRIBOULET.

Que la canaille
Fasse rimer amour et jour vaille que vaille.
Mais près de la beauté gardez vos lots divers,
Sire, faites l'amour, Marot fera les vers,
Roi qui rime déroge.

LE ROI, *avec enthousiasme.*

Ah! rimer pour les belles
Cela hausse le cœur. — Je veux mettre des ailes
A mon donjon royal.

TRIBOULET.

C'est en faire un moulin.

LE ROI.

Si je ne voyais là madame de Coislin,
Je te ferais fouetter.

*Il court à madame de Coislin et parait lui adresser quelques galanteries.*

TRIBOULET, *à part.*

Suis le vent qui t'emporte
Aussi vers celle-là!

M. DE GORDES, *s'approchant de Triboulet, et lui faisant remarquer ce qui se passe au fond du théâtre.*

Voici par l'autre porte
Madame de Cossé. Je te gage ma foi
Qu'elle laisse tomber son gant pour que le roi
Le ramasse.

TRIBOULET.

Observons.

*Madame de Cossé, qui voit avec dépit les attentions du roi pour madame de Coislin, laisse en effet tomber son bouquet. Le roi quitte madame de Coislin et ramasse le bouquet de madame de Cossé, avec qui il entame une conversation qui parait fort tendre.*

M. DE GORDES, *à Triboulet.*

L'ai-je dit?

TRIBOULET.

Admirable!

M. DE GORDES.

Voilà le roi repris!

TRIBOULET.

Une femme est un diable
Très-perfectionné.

*Le roi serre la taille de madame de Cossé et lui baise la main. Elle rit et babille gaiement. Tout à coup M. de Cossé entre par la porte du fond; M. de Gordes le fait remarquer à Triboulet. — M. de Cossé s'arrête l'œil fixé sur le groupe du roi et de sa femme.*

M. DE GORDES, *à Triboulet.*

Le mari!

MADAME DE COSSÉ, *apercevant son mari, au roi qui la tient presque embrassée.*

Quittons-nous!

*Elle glisse des mains du roi et s'enfuit.*

TRIBOULET.

Que vient-il faire ici, ce gros ventru jaloux?

*Le roi s'approche d'un buffet au fond, et se fait verser à boire.*

M. DE COSSÉ, *s'avançant sur le devant du théâtre, tout rêveur.*

*A part.*

Que se disaient-ils?

*Il s'approche avec vivacité de M. de la Tour-Landry, qui lui fait signe qu'il a quelque chose à lui dire.*

Quoi?

M. DE LA TOUR-LANDRY, *mystérieusement.*

Votre femme est bien belle!

*M. de Cossé se rebiffe et va à M. de Gordes qui parait avoir aussi quelque chose à lui confier.*

M. DE GORDES, *bas.*

Qu'est-ce donc qui vous trotte ainsi par la cervelle?
Pourquoi regardez-vous si souvent de côté?

*M. de Cossé le quitte avec humeur et se trouve face à face avec Triboulet, qui l'attire d'un air discret dans un coin du théâtre, pendant que MM. de Gordes et de la Tour-Landry rient à gorge déployée.*

TRIBOULET, *bas, à M. de Cossé.*

Monsieur, vous avez l'air tout encharibotté!

*Il éclate de rire et tourne le dos à M. de Cossé qui sort furieux.*

LE ROI, *revenant.*

Oh! que je suis heureux! Près de moi, non, Hercules
Et Jupiter ne sont que des fats ridicules!
L'Olympe est un taudis!—Ces femmes, c'est charmant.
Je suis heureux! et toi?

TRIBOULET.

Considérablement!
Je ris tout bas du bal, des jeux, des amourettes;
Moi, je critique, et vous, vous jouissez; vous êtes
Heureux comme un roi, sire, et moi, comme un bossu.

LE ROI.

Jour de joie où ma mère en riant m'a conçu!

*Regardant M. de Cossé qui sort.*

Ce monsieur de Cossé, seul, dérange la fête.
Comment te semble-t-il?

TRIBOULET.

Outrageusement bête.

LE ROI.

Ah! n'importe! excepté ce jaloux, tout me plaît.
Tout pouvoir, tout vouloir, tout avoir! Triboulet,
Quel plaisir d'être au monde, et qu'il fait bon de vivre!
Quel bonheur!

TRIBOULET.

Je crois bien, sire, vous êtes ivre!

LE ROI.

Mais, là-bas, j'aperçois... les beaux yeux! les beaux bras!

TRIBOULET.

Madame de Cossé?

LE ROI.

Viens, tu nous garderas!

*Il chante.*

Vivent les gais dimanches
Du peuple de Paris!
Quand les femmes sont blanches...

TRIBOULET, *chantant.*

Quand les hommes sont gris!

*Ils sortent. Entrent plusieurs gentilshommes.*

## SCÈNE III.

M. DE GORDES, M. DE PARDAILLAN, *jeune page blond,* M. DE VIC, MAITRE CLÉMENT MAROT, *en habit de valet de chambre du roi; puis* M. DE PIENNE, *un ou deux autres gentilshommes. De temps en temps* M. DE COSSÉ *qui se promène d'un air rêveur et très-sérieux.*

CLÉMENT MAROT, *saluant M. de Gordes.*
Que savez-vous, ce soir?

M. DE GORDES.
Rien, que la fête est belle
Et que le roi s'amuse.

MAROT.
Ah! c'est une nouvelle!
Le roi s'amuse? Ah diable!

M. DE COSSÉ, *qui passe derrière eux.*
Et c'est très-malheureux,
Car un roi qui s'amuse est un roi dangereux.
Il passe outre.

M. DE GORDES.
Ce pauvre gros Cossé me met la mort dans l'âme.

MAROT, *bas.*
Il paraît que le roi serre de près sa femme?
M. de Gordes lui fait un signe affirmatif. Entre M. de Pienne.

M. DE GORDES.
Hé, voilà ce cher duc!
Ils se saluent.

M. DE PIENNE, *d'un air mystérieux.*
Mes amis! du nouveau!
Une chose à brouiller le plus sage cerveau!
Une chose admirable! une chose risible!
Une chose amoureuse! une chose impossible!

M. DE GORDES.
Quoi donc?

M. DE PIENNE.
Il les ramasse en groupe autour de lui.
Chut!
A Marot, qui est allé causer avec d'autres dans un coin.
Venez çà, maître Clément Marot!

MAROT, *approchant.*
Que me veut monseigneur?

M. DE PIENNE.
Vous êtes un grand sot.

MAROT.
Je ne me croyais grand en aucune manière.

M. DE PIENNE.
J'ai lu dans votre écrit du siége de Peschière,
Ces vers sur Triboulet: « Fou de tête écorné,
Aussi sage à trente ans que le jour qu'il est né...— »
Vous êtes un grand sot!

MAROT.
Que Cupido me damne
Si je vous comprends!

M. DE PIENNE.
Soit.
A M. de Gordes.
Monsieur de Simiane,
A M. de Pardaillan.
Monsieur de Pardaillan,
M. de Gordes, M. de Pardaillan, Marot et M. de Cossé qui est venu se joindre au groupe, font cercle autour du duc.
Devinez, s'il vous plaît.
Une chose inouïe arrive à Triboulet.

M. DE PARDAILLAN.
Il est devenu droit?

M. DE COSSÉ.
On l'a fait connétable?

MAROT.
On l'a servi tout cuit par hasard sur la table?

M. DE PIENNE.
Non, c'est plus drôle. Il a...—Devinez ce qu'il a.—
C'est incroyable!

M. DE GORDES.
Un duel avec Gargantua?

M. DE PIENNE.
Point.

M. DE PARDAILLAN.
Un singe plus laid que lui?

M. DE PIENNE.
Non pas.

MAROT.
Sa poche
Pleine d'écus?

M. DE COSSÉ.
L'emploi du chien du tourne-broche?

MAROT.
Un rendez-vous avec la Vierge au paradis?

M. DE GORDES.
Une âme, par hasard?

M. DE PIENNE.
Je vous le donne en dix!
Triboulet le bouffon, Triboulet le difforme,
Cherchez bien ce qu'il a...—quelque chose d'énorme!

MAROT.
Sa bosse?

M. DE PIENNE.
Non. Il a...—Je vous le donne en cent!—
Une maîtresse!
Tous éclatent de rire.

MAROT.
Ah! ah! le duc est fort plaisant.

M. DE PARDAILLAN.
Le bon conte!

M. DE PIENNE.
Messieurs, j'en jure sur mon âme,
Et je vous ferai voir la porte de la dame.
Il y va tous les soirs, vêtu d'un manteau brun,
L'air sombre et furieux, comme un poëte à jeun.
Je lui veux faire un tour. Rôdant, à la nuit close,
Près de l'hôtel Cossé, j'ai découvert la chose.
Gardez-moi le secret.

MAROT.
Quel sujet de rondeau!
Quoi! Triboulet la nuit se change en Cupido!

M. DE PARDAILLAN, *riant.*
Une femme à messer Triboulet!

M. DE GORDES, *riant.*
Une selle
Sur un cheval de bois!

MAROT, *riant.*

Je crois que la donzelle,
Si quelqu'autre Bedfort débarquait à Calais,
Aurait tout ce qu'il faut pour chasser les Anglais!

Tous rient. Survient M. de Vic. M. de Pienne met son doigt sur sa bouche.

M. DE PIENNE.

Chut!

M. DE PARDAILLAN, *à M. de Pienne.*

D'où vient que le roi sort aussi vers la brune
Tous les jours, et tout seul, comme cherchant fortune?

M. DE PIENNE.

Vic nous dira cela.

M. DE VIC.

Ce que je sais d'abord,
C'est que Sa Majesté paraît s'amuser fort.

M. DE COSSÉ.

Ah! ne m'en parlez pas!

M. DE VIC.

Mais, que je me soucie
De quel côté le vent pousse sa fantaisie,
Pourquoi le soir il sort, dans sa cape d'hiver,
Méconnaissable en tout de vêtements et d'air,
Si de quelque fenêtre il se fait une porte,
N'étant pas marié, mes amis, que m'importe!

M. DE COSSÉ, *hochant la tête.*

Un roi, — les vieux seigneurs, messieurs, savent cela,
Prend toujours chez quelqu'un tout le plaisir qu'il a.
Gare à quiconque a sœur, femme ou fille à séduire!
Un puissant en gaîté ne peut songer qu'à nuire.
Il est bien des sujets de craindre là dedans.
D'une bouche qui rit on voit toutes les dents.

M. DE VIC, *bas, aux autres.*

Comme il a peur du roi!

M. DE PARDAILLAN.

Sa femme fort charmante
En a moins peur que lui.

MAROT.

C'est ce qui l'épouvante.

M. DE GORDES.

Cossé, vous avez tort. Il est très-important
De maintenir le roi gai, prodigue et content.

M. DE PIENNE, *à M. de Gordes.*

Je suis de ton avis, comte! un roi qui s'ennuie,
C'est une fille en noir, c'est un été de pluie.

M. DE PARDAILLAN.

C'est un amour sans duel.

M. DE VIC.

C'est un flacon plein d'eau.

MAROT, *bas.*

Le roi revient avec Triboulet-Cupido.

Entrent le roi et Triboulet. Les courtisans s'écartent avec respect.

## SCÈNE IV.

LES MÊMES; LE ROI, TRIBOULET.

TRIBOULET, *entrant, et comme poursuivant une conversation commencée.*

Des savants à la cour! monstruosité rare!

LE ROI.

Fais entendre raison à ma sœur de Navarre.
Elle veut m'entourer de savants.

TRIBOULET.

Entre nous,
Convenez de ceci, — que j'ai bu moins que vous.
Donc, sire, j'ai sur vous, pour bien juger les choses,
Dans tous leurs résultats et dans toutes leurs causes,
Un avantage immense, et même deux, je croi,
C'est de n'être pas gris, et de n'être pas roi.
— Plutôt que des savants, ayez ici la peste,
La fièvre, et cætera!

LE ROI.

L'avis est un peu leste.
Ma sœur veut m'entourer de savants!

TRIBOULET.

C'est bien mal
De la part d'une sœur. — Il n'est pas d'animal,
Pas de corbeau goulu, pas de loup, pas de chouette,
Pas d'oison, pas de bœuf, pas même de poëte,
Pas de mahométan, pas de théologien,
Pas d'échevin flamand, pas d'ours et pas de chien,
Plus laid, plus chevelu, plus repoussant de formes,
Plus caparaçonné d'absurdités énormes,
Plus hérissé, plus sale et plus gonflé de vent
Que cet âne bâté qu'on appelle un savant!
—Manquez-vous de plaisirs, de pouvoir, de conquêtes,
Et de femmes en fleur pour parfumer vos fêtes?

LE ROI.

Hai... ma sœur Marguerite un soir m'a dit très-bas
Que les femmes toujours ne me suffiraient pas,
Et quand je m'ennuirai...

TRIBOULET.

Médecine inouïe!
Conseiller les savants à quelqu'un qui s'ennuie
Madame Marguerite est, vous en conviendrez,
Toujours pour les partis les plus désespérés.

LE ROI.

Hé bien, pas de savants, mais cinq ou six poëtes...

TRIBOULET.

Sire! j'aurais plus peur, étant ce que vous êtes,
D'un poëte, toujours de rimes barbouillé,
Que Belzébuth n'a peur d'un goupillon mouillé.

LE ROI.

Cinq ou six...

TRIBOULET.

Cinq ou six! c'est toute une écurie!
C'est une académie, une ménagerie!

Montrant Marot.

N'avons-nous pas assez de Marot que voici,
Sans nous empoisonner de poëtes ainsi!

MAROT.

Grand merci!

A part.

Le bouffon eût mieux fait de se taire.

TRIBOULET.

Les femmes, sire! ah Dieu! c'est le ciel, c'est la terre!
C'est tout! Mais vous avez les femmes! vous avez
Les femmes! laissez-moi tranquille! vous rêvez,
De vouloir des savants!

LE ROI.

Moi, foi de gentilhomme!

Je m'en soucie autant qu'un poisson d'une pomme.

Éclats de rire dans un groupe au fond.

LE ROI, *à Triboulet.*

Tiens, voilà des muguets qui se raillent de toi.

Triboulet va les écouter et revient.

TRIBOULET.

Non, c'est d'un autre fou.

LE ROI.

Bah! de qui donc?

TRIBOULET.

Du roi.

LE ROI.

Vrai! Que chantent-ils?

TRIBOULET.

Sire, ils vous disent avare,
Et qu'argent et faveurs s'en vont dans la Navarre!
Qu'on ne fait rien pour eux.

LE ROI.

Oui, je les vois d'ici
Tous les trois. — Montchenu, Brion, Montmorency.

TRIBOULET.

Juste.

LE ROI.

Ces courtisans! engeance détestable!
J'ai fait l'un amiral, le second connétable,
Et l'autre, Montchenu, maître de mon hôtel.
Ils ne sont pas contents! as-tu vu rien de tel?

TRIBOULET.

Mais vous pouvez encor, c'est justice à leur rendre,
Les faire quelque chose.

LE ROI.

Et quoi?

TRIBOULET.

Faites-les pendre.

M. DE PIENNE, *riant, aux trois seigneurs qui sont toujours au fond du théâtre.*

Messieurs, entendez-vous ce que dit Triboulet?

M. DE BRION.

Il jette sur le fou un regard de colère.

Oui, certe!

M. DE MONTMORENCY.

Il le paira!

M. DE MONTCHENU.

Misérable valet!

TRIBOULET, *au roi.*

Mais, sire, vous devez avoir parfois dans l'âme
Un vide... — Autour de vous n'avoir pas une femme
Dont l'œil vous dise non, dont le cœur dise oui!

LE ROI.

Qu'en sais-tu?

TRIBOULET.

N'être aimé que d'un cœur ébloui,
Ce n'est pas être aimé.

LE ROI.

Sais-tu si pour moi-même
Il n'est pas dans ce monde une femme qui m'aime?

TRIBOULET.

Sans vous connaître?

LE ROI.

Eh oui!

A part.

Sans compromettre ici
Ma petite beauté du cul-de-sac Bussy.

TRIBOULET.

Une bourgeoise donc?

LE ROI.

Pourquoi non?

TRIBOULET, *vivement.*

Prenez garde.
Une bourgeoise! ô ciel! votre amour se hasarde.
Les bourgeois sont parfois de farouches Romains.
Quand on touche à leur bien, la marque en reste aux mains.
Tenez, contentons-nous, fous et rois que nous sommes,
Des femmes et des cœurs de vos bons gentilshommes.

LE ROI.

Oui, je m'arrangerais de la femme à Cossé.

TRIBOULET.

Prenez-la.

LE ROI, *riant.*

C'est facile à dire et malaisé
A faire.

TRIBOULET.

Enlevons-la cette nuit.

LE ROI, *montrant M. de Cossé.*

Et le comte?

TRIBOULET.

Et la Bastille?

LE ROI.

Oh non!

TRIBOULET.

Pour régler votre compte,
Faites-le duc.

LE ROI.

Il est jaloux comme un bourgeois.
Il refusera tout et crira sur les toits.

TRIBOULET, *rêveur.*

Cet homme est fort gênant, qu'on le paye ou l'exile...

Depuis quelques instants, M. de Cossé s'est rapproché par derrière du roi et du fou, et il écoute leur conversation. Triboulet se frappe le front avec joie.

Mais il est un moyen, commode, très-facile,
Simple, auquel je devrais avoir déjà pensé.

M. de Cossé se rapproche encore et écoute.

— Faites couper la tête à monsieur de Cossé.

M. de Cossé recule tout effrayé.

—...On suppose un complot avec l'Espagne ou Rome...

M. DE COSSÉ, *éclatant.*

Oh! le petit satan!

LE ROI, *riant et frappant sur l'épaule de M. de Cossé.*

A Triboulet.

Là, foi de gentilhomme,
Y penses-tu? couper la tête que voilà?
Regarde cette tête, ami! Vois-tu cela?
S'il en sort une idée, elle est toute cornue.

TRIBOULET.

Comme le moule auquel elle était contenue.

M. DE COSSÉ.

Couper ma tête!

TRIBOULET.

Eh bien!

LE ROI, *à Triboulet.*

Tu le pousses à bout.

TRIBOULET.

Que diable! on n'est pas roi pour se gêner en tout,
Pour ne point se passer la moindre fantaisie.

M. DE COSSÉ.

Me couper la tête! ah! j'en ai l'âme saisie.

TRIBOULET.

Mais c'est tout simple. — Où donc est la nécessité
De ne pas vous couper la tête?

M. DE COSSÉ.

En vérité!
Je te châtirai, drôle!

TRIBOULET.

Oh! je ne vous crains guère!
Entouré de puissants auxquels je fais la guerre,
Je ne crains rien, monsieur, car je n'ai sur le cou
Autre chose à risquer que la tête d'un fou.
Je ne crains rien, sinon que ma bosse me rentre
Au corps, et comme à vous me tombe dans le ventre,—
Ce qui m'enlaidirait.

M. DE COSSÉ, *la main sur son épée.*

Maraud!

LE ROI.

Comte, arrêtez. —
Viens, fou!

Il s'éloigne avec Triboulet, en riant.

M. DE GORDES.

Le roi se tient de rire les côtés!

M. DE PARDAILLAN.

Comme à la moindre chose il rit, il s'abandonne!

MAROT.

C'est curieux. Un roi qui s'amuse en personne!

Une fois le roi et le fou éloignés, les courtisans se rapprochent, et suivent Triboulet d'un regard de haine.

M. DE BRION.

Vengeons-nous du bouffon!

TOUS.

Hun!

MAROT.

Il est cuirassé.
Par où le prendre? où donc le frapper?

M. DE PIENNE.

Je le sai.
Nous avons contre lui chacun quelque rancune.
Nous pouvons nous venger.

Tous se rapprochent avec curiosité de M. de Pienne.

Trouvez-vous à la brune,
Ce soir, tous bien armés, au cul-de-sac Bussy, —
Près de l'hôtel Cossé. — Plus un mot de ceci.

MAROT.

Je devine.

M. DE PIENNE.

C'est dit?

TOUS.

C'est dit.

M. DE PIENNE.

Silence! il rentre.

Rentrent Triboulet et le roi entouré de femmes.

TRIBOULET, *seul de son côté, à part.*

A qui jouer un tour maintenant?—au roi?...—Diantre!

UN VALET, *entrant, bas, à Triboulet.*

Monsieur de Saint-Vallier, un vieillard tout en noir,
Demande à voir le roi.

TRIBOULET, *se frottant les mains.*

Mortdieu! laissez-vous voir
Monsieur de Saint-Vallier.

Le valet sort.

C'est charmant! comment diable!
Mais cela va nous faire un esclandre effroyable!

Bruit, tumulte au fond du théâtre, à la grande porte.

UNE VOIX, *au dehors.*

Je veux parler au roi!

LE ROI, *s'interrompant de sa causerie.*

Non!... qui donc est entré?

LA MÊME VOIX.

Parler au roi!

LE ROI, *vivement.*

Non, non!

Un vieillard vêtu de deuil perce la foule, et vient se placer devant le roi, qu'il regarde fixement. Tous les courtisans s'écartent avec étonnement.

## SCÈNE V.

LES MÊMES; M. DE SAINT-VALLIER; *grand deuil, barbe et cheveux blancs.*

M. DE SAINT-VALLIER, *au roi.*

Si! je vous parlerai!

LE ROI.

Monsieur de Saint-Vallier!

M. DE SAINT-VALLIER, *immobile au seuil.*

C'est ainsi qu'on me nomme.

Le roi fait un pas vers lui avec colère. Triboulet l'arrête.

TRIBOULET.

Oh, sire! laissez-moi haranguer le bonhomme.

A M. de Saint-Vallier, avec une attitude théâtrale.

Monseigneur! — vous aviez conspiré contre nous,
Nous vous avons fait grâce, en roi clément et doux.
C'est au mieux. Quelle rage à présent vient vous prendre
D'avoir des petits-fils de monsieur votre gendre?
Votre gendre est affreux, mal bâti, mal tourné,
Marqué d'une verrue au beau milieu du né,
Borgne, disent les uns, velu, chétif et blême,
Ventru comme monsieur,

Il montre M. de Cossé, qui se cabre.

bossu comme moi-même.
Qui verrait votre fille à son côté, rirait.
Si le roi n'y mettait bon ordre, il vous ferait
Des petits-fils tortus, des petits-fils horribles,
Roux, brèche-dents, manqués, effroyables, risibles,
Ventrus comme monsieur,

Montrant encore M. de Cossé, qu'il salue, et qui s'indigne.

et bossus comme moi!
Votre gendre est trop laid! — Laissez faire le roi,
Et vous aurez un jour des petits-fils ingambes
Pour vous tirer la barbe et vous grimper aux jambes.

Les courtisans applaudissent Triboulet avec des huées et des éclats de rire.

M. DE SAINT-VALLIER, *sans regarder le bouffon.*

Une insulte de plus! — Vous, sire, écoutez-moi,
Comme vous le devez, puisque vous êtes roi!
Vous m'avez fait un jour mener pieds nus en Grève;
Là, vous m'avez fait grâce, ainsi que dans un rêve;
Et je vous ai béni, ne sachant en effet
Ce qu'un roi cache au fond d'une grâce qu'il fait.
Or, vous aviez caché ma honte dans la mienne. —
Oui, sire, sans respect pour une race ancienne,
Pour le sang de Poitiers, noble depuis mille ans,
Tandis que, revenant de la Grève à pas lents,

Je priais dans mon cœur le dieu de la victoire
Qu'il vous donnât mes jours de vie en jours de gloire,
Vous, François de Valois, le soir du même jour,
Sans crainte, sans pitié, sans pudeur, sans amour,
Dans votre lit, tombeau de la vertu des femmes,
Vous avez froidement, sous vos baisers infâmes,
Terni, flétri, souillé, déshonoré, brisé
Diane de Poitiers, comtesse de Brézé!
Quoi, lorsque j'attendais l'arrêt qui me condamne,
Tu courais donc au Louvre, ô ma chaste Diane!
Et lui, ce roi, sacré chevalier par Bayard,
Jeune homme auquel il faut des plaisirs de vieillard,
Pour quelques jours de plus dont Dieu seul sait le comp-
Ton père sous ses pieds, te marchandait ta honte, [te,
Et cet affreux tréteau, chose horrible à penser!
Qu'un matin le bourreau vint en Grève dresser,
Avant la fin du jour, devait être, ô misère!
Ou le lit de la fille, ou l'échafaud du père!
O Dieu! qui nous jugez! qu'avez-vous dit là-haut,
Quand vos regards ont vu, sur ce même échafaud,
Se vautrer, triste et louche, et sanglante et souillée,
La luxure royale en clémence habillée!
Sire! en faisant cela, vous avez mal agi.
Que du sang d'un vieillard le pavé fût rougi,
C'était bien. Ce vieillard, peut-être respectable,
Le méritait, étant de ceux du connétable.
Mais que pour le vieillard vous ayez pris l'enfant,
Que vous ayez broyé sous un pied triomphant
La pauvre femme en pleurs, à s'effrayer trop prompte,
C'est une chose impie, et dont vous rendrez compte!
Vous avez dépassé votre droit d'un grand pas.
Le père était à vous, mais la fille, non pas.
Ah! vous m'avez fait grâce!—Ah! vous nommez la chose
Une grâce! et je suis un ingrat, je suppose!
— Sire, au lieu d'abuser ma fille, bien plutôt
Que n'êtes-vous venu vous-même en mon cachot!
Je vous aurais crié : — Faites-moi mourir, grâce!
Oh! grâce pour ma fille, et grâce pour ma race!
Oh! faites-moi mourir! la tombe, et non l'affront!
Pas de tête plutôt qu'une souillure au front!
Oh! mon seigneur le roi, puisqu'ainsi l'on vous nomme,
Croyez-vous qu'un chrétien, un comte, un gentilhomme,
Soit moins décapité, répondez, mon seigneur,
Quand au lieu de la tête il lui manque l'honneur?
— J'aurais dit cela, sire, et le soir, dans l'église,
Dans mon cercueil sanglant, baisant ma barbe grise,
Ma Diane au cœur pur, ma fille au front sacré,
Honorée, eût prié pour son père honoré!
— Sire, je ne viens pas redemander ma fille;
Quand on n'a plus d'honneur, on n'a plus de famille.
Qu'elle vous aime ou non d'un amour insensé,
Je n'ai rien à reprendre où la honte a passé.
Gardez-la. — Seulement je me suis mis en tête
De venir vous troubler ainsi dans chaque fête,
Et jusqu'à ce qu'un père, un frère, ou quelque époux,
— La chose arrivera, — nous ait vengé de vous,
Pâle, à tous vos banquets, je reviendrai vous dire :
— Vous avez mal agi, vous avez mal fait, sire! —
Et vous m'écouterez, et votre front terni
Ne se relèvera que quand j'aurai fini.
Vous voudrez, pour forcer ma vengeance à se taire,
Me rendre au bourreau. Non. Vous ne l'oserez faire,
De peur que ce ne soit mon spectre qui demain

Montrant sa tête.

Revienne vous parler, — cette tête à la main!

LE ROI, *comme suffoqué de colère.*

On s'oublie à ce point d'audace et de délire!...—

A M. de Pienne.

Duc! arrêtez monsieur!

M. de Pienne fait un signe, et deux hallebardiers se placent de chaque côté de M. de Saint-Vallier.

TRIBOULET, *riant.*

Le bonhomme est fou, sire!

M. DE SAINT-VALLIER, *levant le bras.*

Soyez maudits tous deux! —

Au roi.

Sire, ce n'est pas bien.
Sur le lion mourant vous lâchez votre chien!

A Triboulet.

Qui que tu sois, valet à langue de vipère,
Qui fais risée ainsi de la douleur d'un père,
Sois maudit! —

Au roi.

J'avais droit d'être par vous traité
Comme une majesté par une majesté.
Vous êtes roi, moi père, et l'âge vaut le trône.
Nous avons tous les deux au front une couronne
Où nul ne doit lever de regards insolents,
Vous, de fleurs de lis d'or, et moi, de cheveux blancs.
Roi, quand un sacrilége ose insulter la vôtre,
C'est vous qui la vengez, — c'est Dieu qui venge l'autre!

# ACTE DEUXIÈME.

SALTABADIL.

---

## PERSONNAGES.

FRANÇOIS PREMIER.
TRIBOULET.
BLANCHE.
SALTABADIL.
CLÉMENT MAROT.
M. DE PIENNE.
M. DE GORDES.
M. DE PARDAILLAN.
M. DE BRION.
M. DE MONTCHENU.
M. DE MONTMORENCY.
M. DE COSSÉ.
DAME BÉRARDE.

Le recoin le plus désert du cul-de-sac Bussy. A droite, une petite maison de discrète apparence, avec une petite cour entourée d'un mur qui occupe une partie du théâtre. Dans cette cour, quelques arbres, un banc de pierre. Dans le mur une porte qui donne sur la rue; sur le mur, une terrasse étroite couverte d'un toit supporté par des arcades dans le goût de la renaissance. — La porte du premier étage de la maison donne sur cette terrasse qui communique avec la cour par un degré. — A gauche, les murs très-hauts des jardins de l'hôtel de Cossé. — Au fond, des maisons éloignées; le clocher de Saint-Severin.

---

### SCÈNE PREMIÈRE.

TRIBOULET, SALTABADIL. — *Pendant une partie de la scène* M. DE PIENNE *et* M. DE GORDES *au fond du théâtre.*

Triboulet, enveloppé d'un manteau et sans aucun de ses attributs de bouffon, paraît dans la rue, et se dirige vers la porte pratiquée dans le mur. Un homme vêtu de noir et également couvert d'une cape, dont le bas est relevé par une épée, le suit.

TRIBOULET, *rêveur.*

Ce vieillard m'a maudit !

L'HOMME, *le saluant.*

Monsieur...

TRIBOULET, *se détournant avec humeur.*

Ah !...

Cherchant dans sa poche.

Je n'ai rien.

L'HOMME.

Je ne demande rien, monsieur ! fi donc !

TRIBOULET, *lui faisant signe de le laisser tranquille et de s'éloigner.*

C'est bien !

Entrent M. de Pienne et M. de Gordes, qui s'arrêtent en observation au fond du théâtre.

L'HOMME, *le saluant.*

Monsieur me juge mal. Je suis homme d'épée.

TRIBOULET, *reculant.*

A part.

Est-ce un voleur ?

L'HOMME, *s'approchant d'un air doucereux.*

Monsieur a la mine occupée.
Je vous vois tous les soirs de ce côté rôder.

Vous avez l'air d'avoir une femme à garder !

TRIBOULET.

A part.

Diable !

Haut.

Je ne dis pas mes affaires aux autres.

Il veut passer outre; l'homme le retient.

L'HOMME.

Mais c'est pour votre bien qu'on se mêle des vôtres.
Si vous me connaissiez, vous me traiteriez mieux.

S'approchant.

Peut-être à votre femme un fat fait les doux yeux.
Et vous êtes jaloux ?

TRIBOULET, *impatienté.*

Que voulez-vous en somme ?

L'HOMME, *avec un sourire aimable, bas et vite.*

Pour quelque paraguante on vous tûra votre homme.

TRIBOULET, *respirant.*

Ah ! c'est fort bien !

L'HOMME.

Monsieur, vous voyez que je suis
Un honnête homme.

TRIBOULET.

Peste !

L'HOMME.

Et que si je vous suis,
C'est pour de bons desseins.

TRIBOULET.

Oui, certe, un homme utile !

L'HOMME, *modestement.*

Le gardien de l'honneur des dames de la ville.

TRIBOULET.

Et combien prenez-vous pour tuer un galant ?

L'HOMME.

C'est selon le galant qu'on tue, — et le talent
Qu'on a.

TRIBOULET.

Pour dépêcher un grand seigneur ?

L'HOMME.

Ah ! diantre !
On court plus d'un péril de coups d'épée au ventre.
Ces gens-là sont armés. On y risque sa chair.
Le grand seigneur est cher.

TRIBOULET.

Le grand seigneur est cher !
Est-ce que les bourgeois, par hasard, se permettent
De se faire tuer entre eux ?

L'HOMME, *souriant.*

Mais ils s'y mettent !
—C'est un luxe pourtant. — Luxe, vous comprenez,
Qui reste en général parmi les gens bien nés.
Il est quelques faquins, qui, pour de grosses sommes,
Tiennent à se donner des airs de gentilshommes,
Et me font travailler. — Mais ils me font pitié...
— On me donne moitié d'avance, et la moitié
Après.

TRIBOULET, *hochant la tête.*

Oui, vous risquez le gibet, le supplice...

L'HOMME, *souriant.*

Non, non, nous redevons un droit à la police.

TRIBOULET.

Tant pour un homme ?

L'HOMME, *avec un signe affirmatif.*

A moins... que vous dirai-je, moi ?...
Qu'on n'ait tué, mon Dieu !... qu'on n'ait tué... le roi !

TRIBOULET.

Et comment t'y prends-tu ?

L'HOMME.

Monsieur, je tue en ville
Ou chez moi, comme on veut.

TRIBOULET.

Ta manière est civile.

L'HOMME.

J'ai, pour aller en ville, un estoc bien pointu.
J'attends l'homme le soir...

TRIBOULET.

Chez toi, comment fais-tu ?

L'HOMME.

J'ai ma sœur Maguelonne, une fort belle fille
Qui danse dans la rue et qu'on trouve gentille.
Elle attire chez nous le galant une nuit...

TRIBOULET.

Je comprends.

L'HOMME.

Vous voyez, cela se fait sans bruit,
C'est décent. — Donnez-moi, monsieur, votre pratique.
Vous en serez content. Je ne tiens pas boutique,
Je ne fais pas d'éclat. Surtout, je ne suis point
De ces gens à poignard, serrés dans leur pourpoint,
Qui vont se mettre dix pour la moindre équipée,
Bandits, dont le courage est court comme l'épée.

Il tire de dessous sa cape une épée démesurément longue.

Voici mon instrument. —

Triboulet recule d'effroi.

Pour vous servir.

TRIBOULET, *considérant l'épée avec surprise.*

Vraiment !
— Merci, je n'ai besoin de rien pour le moment.

L'HOMME, *remettant l'épée dans le fourreau.*

Tant pis.—Quand vous voudrez me voir, je me promène
Tous les jours à midi devant l'hôtel du Maine.
Mon nom, Saltabadil.

TRIBOULET.

Bohême ?

L'HOMME, *saluant.*

Et Bourguignon.

M. DE GORDES, *écrivant sur ses tablettes, au fond du théâtre.*

Bas, à M. de Pienne.

Un homme précieux, et dont je prends le nom.

L'HOMME, *à Triboulet.*

Monsieur, ne pensez pas mal de moi, je vous prie.

TRIBOULET.

Non. Que diable, il faut bien avoir une industrie !

L'HOMME.

A moins de mendier, et d'être un fainéant,
Un gueux. — J'ai quatre enfants...

TRIBOULET.

Qu'il serait malséant
De ne pas élever... —

Le congédiant.

Le ciel vous tienne en joie !

M. DE PIENNE, *à M. de Gordes, au fond, montrant Triboulet.*

Il fait grand jour encor, je crains qu'il ne nous voie.

*Tous deux sortent.*

TRIBOULET, *à l'homme.*

Bonsoir !

L'HOMME, *le saluant.*

Adiusias. Tout votre serviteur.

*Il sort.*

TRIBOULET, *le regardant s'éloigner.*

Nous sommes tous les deux à la même hauteur.
Une langue acérée, une lame pointue.
Je suis l'homme qui rit, il est l'homme qui tue.

## SCÈNE II.

*L'homme disparu, Triboulet ouvre doucement la petite porte pratiquée dans le mur de la cour; il regarde au dehors avec précaution, puis il tire la clef de la serrure, et referme soigneusement la porte en dedans; il fait quelques pas dans la cour d'un air soucieux et préoccupé.*

TRIBOULET, *seul.*

Ce vieillard m'a maudit !... — Pendant qu'il me parlait,
Pendant qu'il me criait : — Oh ! sois maudit, valet !
Je raillais sa douleur, — oh, oui ! j'étais infâme,
Je riais, mais j'avais l'épouvante dans l'âme. —

*Il va s'asseoir sur le petit banc près de la table de pierre.*

Maudit !

*Profondément rêveur et la main sur son front.*

Ah ! la nature et les hommes m'ont fait
Bien méchant, bien cruel et bien lâche en effet !
O rage ! être bouffon ! ô rage ! être difforme !
Toujours cette pensée ! et, qu'on veille ou qu'on dorme,
Quand du monde en rêvant vous avez fait le tour,
Retomber sur ceci : Je suis bouffon de cour !
Ne vouloir, ne pouvoir, ne devoir et ne faire
Que rire ! — Quel excès d'opprobre et de misère !
Quoi ! ce qu'ont les soldats, ramassés en troupeau
Autour de ce haillon qu'ils appellent drapeau,
Ce qui reste, après tout, au mendiant d'Espagne,
A l'esclave en Tunis, au forçat dans son bagne,
A tout homme, ici-bas, qui respire et se meut,
Le droit de ne pas rire et de pleurer, s'il veut,
Je ne l'ai pas ! — O Dieu ! triste et l'humeur mauvaise,
Pris dans un corps mal fait où je suis mal à l'aise,
Tout rempli de dégoût de ma difformité,
Jaloux de toute force et de toute beauté,
Entouré de splendeurs qui me rendent plus sombre,
Parfois, farouche et seul, si je cherche un peu l'ombre,
Si je veux recueillir et calmer un moment
Mon âme qui sanglote et pleure amèrement,
Mon maître tout à coup survient, mon joyeux maître,
Qui, tout-puissant, aimé des femmes, content d'être,
A force de bonheur oubliant le tombeau,
Grand, jeune, et bien portant, et roi de France, et beau,
Me pousse avec le pied dans l'ombre où je soupire,
Et me dit en bâillant : Bouffon ! fais-moi donc rire !
— O pauvre fou de cour ! — C'est un homme, après tout !
— Eh bien ! la passion qui dans son âme bout,
La rancune, l'orgueil, la colère hautaine,
L'envie et la fureur dont sa poitrine est pleine,
Le calcul éternel de quelque affreux dessein,
Tous ces noirs sentiments qui lui rongent le sein,
Sur un signe du maître, en lui-même il les broie,
Et, pour quiconque en veut, il en fait de la joie !
— Abjection ! — S'il marche, ou se lève, ou s'assied,
Toujours il sent le fil qui lui tire le pied.
— Mépris de toute part ! — Tout homme l'humilie.
Ou bien, c'est une reine, une femme, jolie,
Demi-nue et charmante, et dont il voudrait bien,
Qui le laisse jouer sur son lit, comme un chien ! — [mes,
Aussi, mes beaux seigneurs, mes railleurs gentilshom-
Hun ! comme il vous hait bien ! quels ennemis nous som-
Comme il vous fait parfois payer cher vos dédains ! [mes !
Comme il sait leur trouver des contre-coups soudains !
Il est le noir démon qui conseille le maître.
Vos fortunes, messieurs, n'ont plus le temps de naître,
Et, sitôt qu'il a pu dans ses ongles saisir
Quelque belle existence, il l'effeuille à plaisir !
— Vous l'avez fait méchant ! — O douleur ! est-ce vivre ?
Mêler du fiel au vin dont un autre s'enivre,
Si quelque bon instinct germe en soi, l'effacer,
Étourdir de grelots l'esprit qui veut penser,
Traverser, chaque jour, comme un mauvais génie,
Des fêtes, qui pour vous ne sont qu'une ironie,
Démolir le bonheur des heureux, par ennui,
N'avoir d'ambition qu'aux ruines d'autrui,
Et, contre tous, partout où le hasard vous pose,
Porter toujours en soi, mêler à toute chose,
Et garder, et cacher, sous un rire moqueur
Un fond de vieille haine extravasée au cœur !
Oh ! je suis malheureux. —

*Se levant du banc de pierre où il est assis.*

Mais ici, que m'importe ?
Suis-je pas un autre homme en passant cette porte ?
Oublions un instant le monde dont je sors.
Ici, je ne dois rien apporter du dehors.

*Retombant dans sa rêverie.*

— Ce vieillard m'a maudit ! — Pourquoi cette pensée
Revient-elle toujours lorsque je l'ai chassée ?
Pourvu qu'il n'aille rien m'arriver !

*Haussant les épaules.*

Suis-je fou ?

*Il va à la porte de la maison, et frappe. Elle s'ouvre. Une jeune fille vêtue de blanc en sort et se jette joyeusement dans ses bras.*

## SCÈNE III.

TRIBOULET, BLANCHE, *ensuite* DAME BÉRARDE.

TRIBOULET.

Ma fille !

*Il la serre sur sa poitrine avec transport.*

Oh ! mets tes bras alentour de mon cou !
— Sur mon cœur ! — Près de toi, tout rit, rien ne me pèse.
Enfant, je suis heureux, et je respire à l'aise !

*Il la regarde d'un œil enivré.*

— Plus belle tous les jours ! — Tu ne manques de rien,
Dis ? — Es-tu bien ici ? — Blanche, embrasse-moi bien !

BLANCHE, *dans ses bras.*

Comme vous êtes bon, mon père !

TRIBOULET, *s'asseyant.*

Non, je t'aime.
Voilà tout. N'es-tu pas ma vie et mon sang même ?

Si je ne t'avais point, qu'est-ce que je ferais,
Mon Dieu!

BLANCHE, *lui posant la main sur le front.*

Vous soupirez, quelques chagrins secrets,
N'est-ce pas? Dites-les à votre pauvre fille.
Hélas! je ne sais pas, moi, quelle est ma famille.

TRIBOULET.

Enfant, tu n'en as pas!

BLANCHE.

J'ignore votre nom.

TRIBOULET.

Que t'importe mon nom!

BLANCHE.

Nos voisins de Chinon,
De la petite ville où je fus élevée,
Me croyaient orpheline, avant votre arrivée.

TRIBOULET.

J'aurais dû t'y laisser. C'eût été plus prudent.
Mais je ne pouvais plus vivre ainsi cependant.
J'avais besoin de toi, besoin d'un cœur qui m'aime.

Il la serre de nouveau dans ses bras.

BLANCHE.

Si vous ne voulez pas me parler de vous-même...

TRIBOULET.

Ne sors jamais!

BLANCHE.

Je suis ici depuis deux mois,
Je suis allée en tout à l'église huit fois.

TRIBOULET.

Bien.

BLANCHE.

Mon bon père; au moins, parlez-moi de ma mère!

TRIBOULET.

Oh! ne réveille pas une pensée amère,
Ne me rappelle pas qu'autrefois j'ai trouvé,
— Et, si tu n'étais là, je dirais : j'ai rêvé, —
Une femme, contraire à la plupart des femmes,
Qui, dans ce monde, où rien n'appareille les âmes,
Me voyant seul, infirme, et pauvre, et détesté,
M'aima pour ma misère et ma difformité!
Elle est morte, emportant dans la tombe avec elle
L'angélique secret de son amour fidèle,
De son amour, passé sur moi comme un éclair,
Rayon du paradis tombé dans mon enfer!
Que la terre, toujours à nous recevoir prête,
Soit légère à ce sein qui reposa ma tête!
— Toi, seule, m'est restée! —

Levant les yeux au ciel.

Eh bien, mon Dieu, merci!

Il pleure et cache son front dans ses mains.

BLANCHE.

Que vous devez souffrir! vous voir pleurer ainsi,
Non, je ne le veux pas, non, cela me déchire!

TRIBOULET.

Et que dirais-tu donc si tu me voyais rire!

BLANCHE.

Mon père, qu'avez-vous? dites-moi votre nom,
Oh! versez dans mon sein toutes vos peines?

TRIBOULET.

Non.
A quoi bon me nommer? Je suis ton père. — Écoute,
Hors d'ici, vois-tu bien, peut-être on me redoute,
Qui sait? l'un me méprise et l'autre me maudit.
Mon nom, qu'en ferais-tu quand je te l'aurais dit?
Je veux ici, du moins, je veux, en ta présence,
Dans ce seul coin du monde où tout soit innocence,
N'être pour toi qu'un père, un père vénéré,
Quelque chose de saint, d'auguste et de sacré!

BLANCHE.

Mon père!

TRIBOULET, *la serrant avec emportement dans ses bras.*

Est-il ailleurs un cœur qui me réponde?
Oh! je t'aime pour tout ce que je hais au monde!
— Assieds-toi près de moi. Viens, parlons de cela.
Dis, aimes-tu ton père? et puisque nous voilà
Ensemble, et que ta main entre mes mains repose,
Qu'est-ce donc qui nous force à parler d'autre chose?
Ma fille, ô seul bonheur que le ciel m'ait permis,
D'autres ont des parents, des frères, des amis,
Une femme, un mari, des vassaux, un cortége
D'aïeuls et d'alliés, plusieurs enfants, que sais-je?
Moi, je n'ai que toi seule! Un autre est riche,—eh bien,
Toi seule es mon trésor, et toi seule es mon bien!
Un autre croit en Dieu. Je ne crois qu'en ton âme!
D'autres ont la jeunesse et l'amour d'une femme.
Ils ont l'orgueil, l'éclat, la grâce et la santé,
Ils sont beaux; moi, vois-tu, je n'ai que ta beauté!
Chère enfant! — Ma cité, mon pays, ma famille,
Mon épouse, ma mère, et ma sœur, et ma fille,
Mon bonheur, ma richesse, et mon culte, et ma loi,
Mon univers, c'est toi, toujours toi, rien que toi!
De tout autre côté, ma pauvre âme est froissée.
— Oh! si je te perdais!... — Non, c'est une pensée
Que je ne pourrais pas supporter un moment!
—Souris-moi donc un peu.—Ton sourire est charmant!
Oui, c'est toute ta mère! — Elle était aussi belle.
Tu te passes souvent la main au front comme elle,
Comme pour l'essuyer, car il faut au cœur pur
Un front tout innocence et des cieux tout azur.
Tu rayonnes pour moi d'une angélique flamme,
A travers ton beau corps mon âme voit ton âme,
Même les yeux fermés, c'est égal, je te vois.
Le jour me vient de toi. Je me voudrais parfois
Aveugle, et l'œil voilé d'obscurité profonde,
Afin de n'avoir pas d'autre soleil au monde!

BLANCHE.

Oh! que je voudrais bien vous rendre heureux!

TRIBOULET.

Qui? moi?
Je suis heureux ici, quand je vous aperçoi,
Ma fille, c'est assez pour que mon cœur se fonde.

Il lui passe la main dans les cheveux en souriant.

Oh! les beaux cheveux noirs! enfant, vous étiez blonde,
Qui le croirait?

BLANCHE, *prenant un air caressant.*

Un jour, avant le couvre-feu,
Je voudrais bien sortir, et voir Paris un peu.

TRIBOULET, *impétueusement.*

Jamais, jamais! — Ma fille, avec dame Bérarde,
Tu n'es jamais sortie au moins!

BLANCHE, *tremblante.*

Non.

TRIBOULET.

Prends-y garde !

BLANCHE.

Je ne vais qu'à l'église.

TRIBOULET, *à part.*

O ciel ! on la verrait,
On la suivrait, peut-être on me l'enlèverait !
La fille d'un bouffon, cela se déshonore,
Et l'on ne fait qu'en rire ! oh ! —

Haut.

Je t'en prie encore,
Reste ici renfermée ! — Enfant ! si tu savais
Comme l'air de Paris aux femmes est mauvais !
Comme les débauchés vont courant par la ville !
Oh ! les seigneurs surtout !

Levant les yeux au ciel.

O Dieu ! dans cet asile,
Fais croître sous tes yeux, préserve des douleurs
Et du vent orageux qui flétrit d'autres fleurs,
Garde de toute haleine impure, même en rêve,
Pour qu'un malheureux père, à ses heures de trêve,
En puisse respirer le parfum abrité,
Cette rose de grâce et de virginité !

Il cache sa tête dans ses mains, et pleure.

BLANCHE.

Je ne parlerai plus de sortir, mais, par grâce,
Ne pleurez pas ainsi !

TRIBOULET.

Non, cela me délasse.
J'ai tant ri l'autre nuit !

Se levant.

Mais c'est trop m'oublier.
Blanche, il est temps d'aller reprendre mon collier.
Adieu.

Le jour baisse.

BLANCHE, *l'embrassant.*

Reviendrez-vous bientôt, dites ?

TRIBOULET.

Peut-être.
Vois-tu, ma pauvre enfant, je ne suis pas mon maître.

Appelant.

Dame Bérarde !

Une vieille duègne paraît à la porte de la maison.

DAME BÉRARDE.

Quoi, monsieur ?

TRIBOULET.

Lorsque je vien,
Personne ne me voit entrer ?

DAME BÉRARDE.

Je le crois bien,
C'est si désert !

Il est presque nuit. De l'autre côté du mur, dans la rue, paraît le roi, déguisé sous des vêtements simples et de couleur sombre ; il examine la hauteur du mur et la porte qui est fermée, avec des signes d'impatience et de dépit.

TRIBOULET, *tenant Blanche embrassée.*

Adieu, ma fille bien-aimée !

A dame Bérarde.

La porte sur le quai, vous la tenez fermée ?

Dame Bérarde fait un signe affirmatif.

Je sais une maison, derrière Saint-Germain,
Plus retirée encor. Je la verrai demain.

BLANCHE.

Mon père, celle-ci me plaît pour la terrasse
D'où l'on voit des jardins.

TRIBOULET.

N'y monte pas, de grâce !

Écoutant.

Marche-t-on pas dehors ?

Il va à la porte de la cour, l'ouvre et regarde avec inquiétude dans la rue. Le roi se cache dans un enfoncement près de la porte, que Triboulet laisse entr'ouverte.

BLANCHE, *montrant la terrasse.*

Quoi ! ne puis-je le soir
Aller respirer là ?

TRIBOULET, *revenant.*

Prends garde, on peut t'y voir.

Pendant qu'il a le dos tourné, le roi se glisse dans la cour par la porte entre-bâillée, et se cache derrière un gros arbre.

A dame Bérarde.

Vous, ne mettez jamais de lampe à la fenêtre.

DAME BÉRARDE, *joignant les mains.*

Et comment voulez-vous qu'un homme ici pénètre ?

Elle se retourne et aperçoit le roi derrière l'arbre. Elle s'interrompt ébahie. Au moment où elle ouvre la bouche pour crier, le roi lui jette dans la gorgerette une bourse qu'elle prend, qu'elle pèse dans sa main, et qui la fait taire.

BLANCHE, *à Triboulet, qui est allé visiter la terrasse avec une lanterne.*

Quelles précautions ! mon père, dites-moi,
Mais que craignez-vous donc ?

TRIBOULET.

Rien pour moi, tout pour toi !

Il la serre encore une fois dans ses bras.

Blanche, ma fille, adieu !

Un rayon de la lanterne que tient dame Bérarde éclaire Triboulet et Blanche.

LE ROI, *à part, derrière l'arbre.*

Triboulet !

Il rit.

Comment diable !
La fille à Triboulet ! l'histoire est impayable !

TRIBOULET.

Au moment de sortir il revient sur ses pas.

J'y pense, quand tu vas à l'église prier,
Personne ne vous suit ?

Blanche baisse les yeux avec embarras.

DAME BÉRARDE.

Jamais !

TRIBOULET.

Il faut crier
Si l'on vous suivait.

DAME BÉRARDE.

Ah ! j'appellerais main-forte !

TRIBOULET.

Et puis, n'ouvrez jamais si l'on frappe à la porte.

DAME BÉRARDE, *comme enchérissant sur les précautions de Triboulet.*

Quand ce serait le roi !

TRIBOULET.

Surtout si c'est le roi !

Il embrasse encore une fois sa fille, et sort en refermant la porte avec soin.

## SCÈNE IV.

BLANCHE, DAME BÉRARDE, LE ROI.

Pendant la première partie de la scène, le roi reste caché derrière l'arbre.

BLANCHE, *pensive, écoutant les pas de son père, qui s'éloigne.*

J'ai du remords, pourtant!

DAME BÉRARDE.

Du remords! et pourquoi?

BLANCHE.

Comme à la moindre chose il s'effraye et s'alarme!
En partant, dans ses yeux j'ai vu luire une larme.
Pauvre père! si bon! j'aurais dû l'avertir
Que le dimanche, à l'heure où nous pouvons sortir,
Un jeune homme nous suit. — Tu sais, ce beau jeune [homme?

DAME BÉRARDE.

Pourquoi donc lui conter cela, madame? en somme,
Votre père est un peu sauvage et singulier.
Vous haïssez donc bien ce jeune cavalier?

BLANCHE.

Moi le haïr! oh non! — Hélas! bien au contraire,
Depuis que je l'ai vu rien ne peut m'en distraire;
Du jour où son regard à mon regard parla,
Le reste n'est plus rien, je le vois toujours là,
Je suis à lui! vois-tu, je m'en fais une idée... —
Il me semble plus grand que tous d'une coudée!
Comme il est brave et doux! comme il est noble et fier,
Bérarde! et qu'à cheval il doit avoir bel air!

DAME BÉRARDE.

C'est vrai qu'il est charmant!

Elle passe près du roi, qui lui donne une poignée de pièces d'or, qu'elle empoche.

BLANCHE.

Un tel homme doit être...

DAME BÉRARDE, *tendant la main au roi, qui lui donne toujours de l'argent.*

Accompli.

BLANCHE.

Dans ses yeux on voit son cœur paraître.
Un grand cœur!

DAME BÉRARDE.

Certe, un cœur immense!

A chaque mot que dit dame Bérarde, elle tend la main au roi, qui la lui remplit de pièces d'or.

BLANCHE.

Valeureux.

DAME BÉRARDE, *continuant son manége.*

Formidable!

BLANCHE.

Et pourtant... bon.

DAME BÉRARDE, *tendant la main.*

Tendre!

BLANCHE.

Généreux.

DAME BÉRARDE, *tendant la main.*

Magnifique!

BLANCHE, *avec un profond soupir.*

Il me plaît!

DAME BÉRARDE, *tendant toujours la main à chaque mot qu'elle dit.*

Sa taille est sans pareille!
Ses yeux! — Son front! — Son nez!... —

LE ROI, *à part.*

O Dieu! voilà la vieille
Qui m'admire en détail! je suis dévalisé!

BLANCHE.

Je t'aime d'en parler aussi bien.

DAME BÉRARDE.

Je le sai.

LE ROI, *à part.*

De l'huile sur le feu!

DAME BÉRARDE.

Bon, tendre, un cœur immense,
Valeureux, généreux...

LE ROI, *vidant ses poches.*

Diable! elle recommence!

DAME BÉRARDE, *continuant.*

C'est un très-grand seigneur, il a l'air élégant,
Et quelque chose en or de brodé sur son gant.

Elle tend la main. Le roi lui fait signe qu'il n'a plus rien.

BLANCHE.

Non. Je ne voudrais pas qu'il fût seigneur ni prince.
Mais un pauvre écolier qui vient de sa province,
Cela doit mieux aimer.

DAME BÉRARDE.

C'est possible, après tout,
Si vous le préférez ainsi.

A part.

Drôle de goût!
Cerveau de jeune fille où tout se contrarie!

Essayant encore de tendre la main au roi.

Ce beau jeune homme-là vous aime à la furie.

Le roi ne donne pas.

A part.

Je crois notre homme à sec. — Plus un sou, plus un mot.

BLANCHE, *toujours sans voir le roi.*

Le dimanche jamais ne revient assez tôt.
Quand je ne le vois pas, ma tristesse est bien grande.
Oh! j'ai cru l'autre jour, au moment de l'offrande,
Qu'il allait me parler, et le cœur m'a battu!
J'y songe nuit et jour! de son côté, vois-tu,
L'amour qu'il a pour moi l'absorbe. Je suis sûre
Que toujours dans son âme il porte ma figure.
C'est un homme ainsi fait, oh! cela se voit bien!
D'autres femmes que moi ne le touchent en rien.
Il n'est pour lui ni jeux, ni passe-temps, ni fête,
Il ne pense qu'à moi.

DAME BÉRARDE, *faisant un dernier effort et tendant la main au roi.*

J'en jurerais ma tête!

LE ROI, *ôtant son anneau qu'il lui donne.*

Ma bague pour la tête!

BLANCHE.

Ah! je voudrais souvent,
En y songeant, le jour, la nuit, en y rêvant,
L'avoir là,... — devant moi,...

Le roi sort de sa cachette et va se mettre à genoux près d'elle. Elle a le visage tourné du côté opposé.

...pour lui dire à lui-même:
Sois heureux! sois content! oh oui, je t'ai...

Elle se retourne, voit le roi à ses genoux, et s'arrête pétrifiée.

LE ROI, *lui tendant les bras.*

Je t'aime!
Achève! achève! — Oh! dis: je t'aime! — Ne crains rien.
Dans une telle bouche un tel mot va si bien!

BLANCHE, *effrayée, cherchant des yeux dame Bérarde, qui a disparu.*

Bérarde!... — Plus personne, ô Dieu, qui me réponde!
Personne!

LE ROI, *toujours à genoux.*

Deux amants heureux, c'est tout un monde!

BLANCHE, *tremblante.*

Monsieur, d'où venez-vous?

LE ROI.

De l'enfer ou du ciel,
Qu'importe! que je sois Satan ou Gabriel,
Je t'aime!

BLANCHE.

O ciel! ô ciel! ayez pitié... — J'espère
Qu'on ne vous a point vu! sortez! — Dieu! si mon père...

LE ROI.

Sortir, quand palpitante en mes bras je te tiens,
Lorsque je t'appartiens! lorsque tu m'appartiens!
— Tu m'aimes! tu l'as dit!

BLANCHE, *confuse.*

Il m'écoutait!

LE ROI.

Sans doute!
Quel concert plus divin veux-tu donc que j'écoute?

BLANCHE, *suppliante.*

Ah! vous m'avez parlé. — Maintenant, par pitié,
Sors!

LE ROI.

Sortir, quand mon sort à ton sort est lié,
Quand notre double étoile au même horizon brille,
Quand je viens éveiller ton cœur de jeune fille,
Quand le ciel m'a choisi pour ouvrir à l'amour
Ton âme vierge encore et ta paupière au jour!
Viens, regarde, oh! l'amour, c'est le soleil de l'âme!
Te sens-tu réchauffée à cette douce flamme?
Le sceptre que la mort vous donne et vous reprend,
La gloire qu'on ramasse à la guerre en courant,
Se faire un nom fameux, avoir de grands domaines,
Être empereur ou roi, ce sont choses humaines;
Il n'est sur cette terre, où tout passe à son tour,
Qu'une chose qui soit divine, et c'est l'amour!
Blanche, c'est le bonheur que ton amant t'apporte,
Le bonheur, qui, timide, attendait à ta porte!
La vie est une fleur, l'amour en est le miel.
C'est la colombe unie à l'aigle dans le ciel,
C'est la grâce tremblante à la force appuyée,
C'est ta main dans ma main doucement oubliée...
— Aimons-nous! aimons-nous!

Il cherche à l'embrasser. Elle se débat.

BLANCHE.

Non! Laissez!

Il la serre dans ses bras, et lui prend un baiser.

DAME BÉRARDE, *au fond du théâtre, sur la terrasse, à part.*

Il va bien!

LE ROI, *à part.*

Elle est prise!

Haut.

Dis-moi que tu m'aimes!

DAME BÉRARDE, *au fond, à part.*

Vaurien!

LE ROI.

Blanche! redis-le-moi!

BLANCHE, *baissant les yeux.*

Vous m'avez entendue.
Vous le savez.

LE ROI, *l'embrassant de nouveau avec transport.*

Je suis heureux!

BLANCHE.

Je suis perdue!

LE ROI.

Non, heureuse avec moi!

BLANCHE, *s'arrachant de ses bras.*

Vous m'êtes étranger.
Dites-moi votre nom.

DAME BÉRARDE, *au fond, à part.*

Il est temps d'y songer.

BLANCHE.

Vous n'êtes pas au moins seigneur ni gentilhomme?
Mon père les craint tant!

LE ROI.

Mon Dieu non, je me nomme...

A part.

— Voyons?...

Il cherche.

Gaucher Mahiet. — Je suis un écolier...
Très-pauvre...

DAME BÉRARDE, *occupée en ce moment même à compter l'argent qu'il lui a donné.*

Est-il menteur!

Entrent dans la rue M. de Pienne et M. de Pardaillan, enveloppés de manteaux, une lanterne sourde à la main.

M. DE PIENNE, *bas, à M. de Pardaillan.*

C'est ici, chevalier!

DAME BÉRARDE, *bas, et descendant précipitamment la terrasse.*

J'entends quelqu'un dehors.

BLANCHE, *effrayée.*

C'est mon père, peut-être!

DAME BÉRARDE, *au roi.*

Partez, monsieur!

LE ROI.

Que n'ai-je entre mes mains le traître
Qui me dérange ainsi!

BLANCHE, *à Bérarde.*

Fais-le vite passer
Par la porte du quai.

LE ROI, *à Blanche.*

Quoi! déjà te laisser!
M'aimeras-tu demain?

BLANCHE.

Et vous?

LE ROI.

Ma vie entière!

BLANCHE.

Ah! vous me tromperez, car je trompe mon père!

LE ROI.

Jamais! — Un seul baiser, Blanche, sur tes beaux yeux.

DAME BÉRARDE, *à part.*

Mais c'est un embrasseur tout à fait furieux!

BLANCHE, *faisant quelque résistance.*

Non! non!

Le roi l'embrasse, et rentre avec dame Bérarde dans la maison. Blanche reste quelque temps les yeux fixés sur la porte par où il est sorti; puis elle rentre elle-même. Pendant ce temps-là, la rue se peuple de gentilshommes armés, couverts de manteaux et masqués. M. de Gordes, M. de Cossé, MM. de Montchenu, de Brion et de Montmorency, Clément Marot, rejoignent successivement M. de Pienne et M. de Pardaillan. La nuit est très-noire. La lanterne sourde de ces messieurs est bouchée. Ils se font entre eux des signes de reconnaissance, et se montrent la maison de Blanche. Un valet les suit portant une échelle.

## SCÈNE V.

LES GENTILSHOMMES, *puis* TRIBOULET, *puis* BLANCHE.

Blanche reparaît par la porte du premier étage sur la terrasse. Elle tient à la main un flambeau qui éclaire son visage.

BLANCHE, *sur la terrasse.*

Gaucher Mahiet! nom de celui que j'aime,
Grave-toi dans mon cœur!

M. DE PIENNE, *aux gentilshommes.*

Messieurs! c'est elle-même!

M. DE PARDAILLAN.

Voyons!

M. DE GORDES, *dédaigneusement.*

Quelque beauté bourgeoise!

A monsieur de Pienne.

Je te plains
Si tu fais ton régal des femmes de vilains!

En ce moment Blanche se retourne, de façon que les gentilshommes peuvent la voir.

M. DE PIENNE, *à M. de Gordes.*

Comment la trouves-tu?

MAROT.

La vilaine est jolie!

M. DE GORDES.

C'est une fée! un ange! une grâce accomplie!

M. DE PARDAILLAN.

Quoi! c'est là la maîtresse à messer Triboulet!
Le sournois!

M. DE GORDES.

Le faquin!

MAROT.

La plus belle au plus laid.
C'est juste. — Jupiter aime à croiser les races.

Blanche rentre chez elle. On ne voit plus qu'une lumière à une fenêtre.

M. DE PIENNE.

Messieurs, ne perdons pas notre temps en grimaces.
Nous avons résolu de punir Triboulet.
Or, nous sommes ici, tous, à l'heure qu'il est,
Avec notre rancune, et, de plus, une échelle.
Escaladons le mur et volons-lui sa belle,
Portons la dame au Louvre, et que Sa Majesté
A son lever demain trouve cette beauté.

M. DE COSSÉ.

Le roi mettra la main dessus, que je suppose.

MAROT.

Le diable à sa façon débrouillera la chose!

M. DE PIENNE.

Bien dit. A l'œuvre!

M. DE GORDES.

Au fait, c'est un morceau de roi.

Entre Triboulet.

TRIBOULET, *rêveur, au fond du théâtre.*

Je reviens... à quoi bon? Ah! je ne sais pourquoi!

M. DE COSSÉ, *aux gentilshommes.*

Çà, trouvez-vous si bien, messieurs, que, brune et [blonde,
Notre roi prenne ainsi la femme à tout le monde?
Je voudrais bien savoir ce que le roi dirait
Si quelqu'un usurpait la reine?

TRIBOULET, *avançant de quelques pas.*

Oh! mon secret!
—Ce vieillard m'a maudit! —quelque chose me trouble.

La nuit est si épaisse qu'il ne voit pas M. de Gordes près de lui, et qu'il le heurte en passant.

Qui va là?

M. DE GORDES, *revenant tout effaré, bas, aux gentilshommes.*

Triboulet, messieurs!

M. DE COSSÉ, *bas.*

Victoire double!
Tuons le traître!

M. DE PIENNE.

Oh, non!

M. DE COSSÉ.

Il est dans notre main.

M. DE PIENNE.

Et nous ne l'aurions plus pour en rire demain!

M. DE GORDES.

Oui, si nous le tuons, le tour n'est plus si drôle.

M. DE COSSÉ.

Mais il va nous gêner.

MAROT.

Laissez-moi la parole.
Je vais arranger tout.

TRIBOULET, *qui est resté dans son coin aux aguets et l'oreille tendue.*

On s'est parlé tout bas.

MAROT, *approchant.*

Triboulet!

TRIBOULET, *d'une voix terrible.*

Qui va là?

MAROT.

Là, ne nous mange pas.
C'est moi.

TRIBOULET.

Qui, toi?

MAROT.

Marot.

TRIBOULET.

Ah! la nuit est si noire!

MAROT.

Oui, le diable s'est fait du ciel une écritoire.

TRIBOULET.

Dans quel but?...

MAROT.

Nous venons, ne l'as-tu pas pensé?
Enlever pour le roi madame de Cossé.

TRIBOULET, *respirant.*

Ah!... — Très-bien!

M. DE COSSÉ, *à part.*

Je voudrais lui rompre quelque membre!

TRIBOULET, *à Marot.*

Mais comment ferez-vous pour entrer dans sa chambre?

MAROT.

Bas, à M. de Cossé.

Donnez-moi votre clef.

M. de Cossé lui passe sa clef, qu'il transmet à Triboulet.

Tiens, touche cette clé.
Y sens-tu le blason de Cossé ciselé?

TRIBOULET, *palpant la clef.*

Les trois feuilles de scie, oui.

A part.

Mon Dieu, suis-je bête!

Montrant le mur à gauche.

Voilà l'hôtel Cossé. Que diable avais-je en tête?

A Marot, en lui rendant la clef.

Vous enlevez sa femme, au gros Cossé? j'en suis!

MAROT.

Nous sommes tous masqués.

TRIBOULET.

Eh bien, un masque!

Marot lui met un masque et ajoute au masque un bandeau qu'il lui attache sur les yeux et sur les oreilles.

Et puis?

MAROT.

Tu nous tiendras l'échelle?

Les gentilshommes appliquent l'échelle au mur de la terrasse. Marot y conduit Triboulet, auquel il la fait tenir.

TRIBOULET, *les mains sur l'échelle.*

Hum! êtes-vous en nombre,
Je n'y vois plus du tout.

MAROT.

C'est que la nuit est sombre.

Aux autres, en riant.

Vous pouvez crier haut et marcher d'un pas lourd.
Le bandeau que voilà le rend aveugle et sourd.

Les gentilshommes montent l'échelle, enfoncent la porte du premier étage sur la terrasse, et pénètrent dans la maison. Un moment après, l'un d'eux reparait dans la cour, dont il ouvre la porte en dedans; puis le groupe tout entier arrive à son tour dans la cour, et franchit la porte, emportant Blanche demi-nue et bâillonnée, qui se débat.

BLANCHE, *échevelée, dans l'éloignement.*

Mon père, à mon secours! ô mon père!

VOIX DE GENTILSHOMMES, *dans l'éloignement.*

Victoire!

Ils disparaissent avec Blanche.

TRIBOULET, *resté seul au bas de l'échelle.*

Çà, me font-ils ici faire mon purgatoire?
— Ont-ils bientôt fini? quelle dérision!

Il lâche l'échelle, porte la main à son masque et rencontre le bandeau.

J'ai les yeux bandés!

Il arrache son bandeau et son masque. A la lumière de la lanterne sourde qui a été oubliée à terre, il y voit quelque chose de blanc, il le ramasse et reconnait le voile de sa fille; il se retourne, l'échelle est appliquée au mur de sa terrasse, la porte de sa maison est ouverte, il y entre comme un furieux, et reparait un moment après trainant dame Bérarde bâillonnée et demi-vêtue. Il la regarde avec stupeur, puis il s'arrache les cheveux en poussant quelques cris inarticulés. Enfin la voix lui revient.

Oh! la malédiction!

Il tombe évanoui.

# ACTE TROISIÈME.

LE ROI.

---

## PERSONNAGES.

FRANÇOIS PREMIER.
TRIBOULET.
BLANCHE.
M. DE SAINT-VALLIER.
CLÉMENT MAROT.
M. DE PIENNE.
M. DE GORDES.
M. DE PARDAILLAN.
M. DE MONTCHENU.
M. DE COSSÉ.
PAGES ET GENTILSHOMMES.

L'antichambre du roi au Louvre. — Dorures, ciselures, meubles, tapisseries dans le goût de la renaissance. — Sur le devant de la scène, une table, un fauteuil et un pliant. — Au fond, une grande porte dorée. — A gauche, la porte de la chambre à coucher du roi, revêtue d'une portière en tapisserie. — A droite, un dressoir chargé de vaisselles d'or et d'émaux. — La porte du fond s'ouvre sur un mail.

---

### SCÈNE PREMIÈRE.

LES GENTILSHOMMES.

M. DE GORDES.

Maintenant, arrangeons la fin de l'aventure.

M. DE PARDAILLAN.

Il faut que Triboulet s'intrigue, se torture,
Et ne devine pas que sa belle est ici!

M. DE COSSÉ.

Qu'il cherche sa maîtresse, oui, c'est fort bien! mais si
Les portiers cette nuit nous ont vus l'introduire?

M. DE MONTCHENU.

Tous les huissiers du Louvre ont ordre de lui dire
Qu'ils n'ont point vu de femme entrer céans la nuit.

M. DE PARDAILLAN.

De plus, un mien laquais, drôle aux ruses instruit,
Pour lui donner le change, est allé sur sa porte
Dire aux gens du bouffon que, d'une et d'autre sorte,
Il avait vu traîner à l'hôtel d'Hautefort
Une femme, à minuit, qui se débattait fort.

M. DE COSSÉ, *riant.*

Bon, l'hôtel d'Hautefort le jette loin du Louvre!

M. DE GORDES.

Serrons bien sur ses yeux le bandeau qui les couvre.

MAROT.

J'ai ce matin au drôle envoyé ce billet :

*Il tire un papier et lit.*

« Je viens de t'enlever ta belle, ô Triboulet!
» Je l'emmène, s'il faut t'en donner des nouvelles,
» Hors de France avec moi. »

*Tous rient.*

M. DE GORDES, *à Marot.*

Signé?

Digitized by Google

MAROT.

Jean de Nivelles !

Les éclats de rire redoublent.

M. DE PARDAILLAN.

LE ROI.

Avoir pitié de toi, Blanche ! moi qui t'adore !
Ce que Gaucher disait, François le dit encore.
Tu m'aimes, et je t'aime, et nous sommes [illegible]

[illegible]ait !

[illegible]t la tête dans ses

[illegible]n pauvre père !

[illegible] à genoux.

Oh ! qui que vous soyez, ayez pitié de moi !

Quoi, tout est donc à vous !

Elle sanglote. Il se jette à ses pieds pour la consoler.

MAROT.

Jean de Nivelles!

Les éclats de rire redoublent.

M. DE PARDAILLAN.

Oh! comme il va chercher!

M. DE COSSÉ.

Je jouis de le voir.

M. DE GORDES.

Qu'il va, le malheureux, avec son désespoir,
Ses poings crispés, ses dents de colère serrées,
Nous payer en un jour de dettes arriérées!

La porte latérale s'ouvre. Entre le roi, vêtu d'un magnifique négligé du matin. Il est accompagné de M. de Pienne. Tous les courtisans se rangent et se découvrent. Le roi et M. de Pienne rient aux éclats.

LE ROI, *désignant la porte du fond.*

Elle est là?

M. DE PIENNE.

La maîtresse à Triboulet!

LE ROI.

Vraiment!
Dieu! souffler sa maîtresse à mon fou! c'est charmant!

M. DE PIENNE.

Sa maîtresse, ou sa femme!

LE ROI, *à part.*

Une femme! une fille!
Je ne le savais pas si père de famille!

M. DE PIENNE.

Le roi la veut-il voir?

LE ROI.

Pardieu!

M. de Pienne sort et revient un moment après soutenant Blanche, voilée et toute chancelante. Le roi s'assied nonchalamment dans son fauteuil.

M. DE PIENNE, *à Blanche.*

Ma belle, entrez.
Vous tremblerez après tant que vous le voudrez.
Vous êtes près du roi.

BLANCHE, *toujours voilée.*

C'est le roi! ce jeune homme!

Elle court se jeter aux pieds du roi.
A la voix de Blanche, le roi tressaille et fait signe à tous de sortir.

## SCÈNE II.

LE ROI, BLANCHE.

Le roi, resté seul avec Blanche, soulève le voile qui la cache.

LE ROI.

Blanche!

BLANCHE.

Gaucher Mahiet! ciel!

LE ROI, *éclatant de rire.*

Foi de gentilhomme,
Méprise ou fait exprès, je suis ravi du tour.
Vive Dieu! ma beauté, ma Blanche, mon amour,
Viens dans mes bras!

BLANCHE, *reculant.*

Le roi! le roi! laissez-moi, sire! —
Mon Dieu! je ne sais plus comment parler, ni dire...—
—Monsieur Gaucher Mahiet... — Non, vous êtes le roi.—

Retombant à genoux.

Oh! qui que vous soyez, ayez pitié de moi!

LE ROI.

Avoir pitié de toi, Blanche! moi qui t'adore!
Ce que Gaucher disait, François le dit encore.
Tu m'aimes, et je t'aime, et nous sommes heureux!
Être roi ne saurait gâter un amoureux.
Enfant! tu me croyais bourgeois, clerc, moins peut-être.
Parce que le hasard m'a fait un peu mieux naître,
Parce que je suis roi, ce n'est pas un motif
De me prendre en horreur subitement tout vif!
Je n'ai pas le bonheur d'être un manant, qu'importe!

BLANCHE, *à part.*

Comme il rit! ô mon Dieu, je voudrais être morte!

LE ROI, *souriant et riant plus encore.*

Oh! les fêtes, les jeux, les danses, les tournois,
Les doux propos d'amour le soir au fond des bois,
Cent plaisirs que la nuit couvrira de son aile,
Voilà ton avenir auquel le mien se mêle!
Oh! soyons deux amants, deux heureux, deux époux!
Il faut un jour vieillir, et la vie, entre nous,
Cette étoffe, où, malgré les ans qui la morcellent,
Quelques instants d'amour par places étincellent,
N'est qu'un triste haillon sans ces [paillettes]-là!
Blanche, j'ai réfléchi souvent à tout cela,
Et voici la sagesse: honorons Dieu le père,
Aimons et jouissons, et faisons bonne chère!

BLANCHE, *atterrée et reculant.*

O mes illusions! qu'il est peu ressemblant!

LE ROI.

Quoi! me croyais-tu donc un amoureux tremblant,
Un cuistre, un de ces fous lugubres et sans flammes,
Qui pensent qu'il suffit, pour que toutes les femmes
Et tous les cœurs charmés se rendent devant eux,
De pousser des soupirs avec un air piteux!

BLANCHE, *le repoussant.*

Laissez-moi!—malheureuse!

LE ROI.

Oh! sais-tu qui nous sommes?
La France, un peuple entier, quinze millions d'hommes,
Richesse, honneurs, plaisirs, pouvoir sans frein ni loi,
Tout est pour moi, tout est à moi, je suis le roi!
Hé bien! du souverain tu seras souveraine.
Blanche! je suis le roi; toi, tu seras la reine!

BLANCHE.

La reine! et votre femme!

LE ROI, *riant.*

Innocence! ô vertu!
Ah! ma femme n'est pas ma maîtresse, vois-tu?

BLANCHE.

Votre maîtresse! oh non! quelle honte!

LE ROI.

La fière!

BLANCHE.

Je ne suis pas à vous, non, je suis à mon père!

LE ROI.

Ton père! mon bouffon! mon fou! mon Triboulet!
Ton père! il est à moi! j'en fais ce qui me plaît!
Il veut ce que je veux!

BLANCHE, *pleurant amèrement et la tête dans ses mains.*

O Dieu! mon pauvre père!
Quoi, tout est donc à vous!

Elle sanglote. Il se jette à ses pieds pour la consoler.

LE ROI, *avec un accent attendri.*

Blanche! oh! tu m'es bien chère.
Blanche! ne pleure plus. Viens sur mon cœur!

BLANCHE, *résistant.*

Jamais.

LE ROI, *tendrement.*

Tu ne m'as pas encor redit que tu m'aimais.

BLANCHE.

Oh! c'est fini!

LE ROI.

Je t'ai, sans le vouloir, blessée.
Ne sanglote donc pas comme une délaissée.
Oh! plutôt que de faire ainsi pleurer tes yeux,
J'aimerais mieux mourir, Blanche! j'aimerais mieux
Passer dans mon royaume et dans ma seigneurie
Pour un roi sans courage et sans chevalerie!
Un roi qui fait pleurer une femme! ô mon Dieu!
Lâcheté!

BLANCHE, *égarée et sanglotant.*

N'est-ce pas? tout ceci n'est qu'un jeu?
Si vous êtes le roi, j'ai mon père. Il me pleure.
Faites-moi ramener près de lui. Je demeure
Devant l'hôtel Cossé. Mais vous le savez bien.
Oh! qui donc êtes-vous? je n'y comprends plus rien.
Comme ils m'ont emportée avec des cris de fête!
Tout ceci comme un rêve est brouillé dans ma tête.

Pleurant.

Je ne sais même plus, vous que j'ai cru si doux,
Si je vous aime encor!

Reculant avec un mouvement de terreur.

Vous roi! — J'ai peur de vous!

LE ROI, *cherchant à la prendre dans ses bras.*

Je vous fais peur, méchante!

BLANCHE, *le repoussant.*

Oh! laissez-moi!

LE ROI, *la serrant de plus près.*

Qu'entends-je?
Un baiser de pardon!

BLANCHE, *se débattant.*

Non.

LE ROI, *riant, à part.*

Quelle fille étrange!

BLANCHE, *s'échappant de ses bras.*

Laissez-moi! — Cette porte!...

Elle aperçoit la porte de la chambre du roi ouverte, s'y précipite, et la referme violemment sur elle.

LE ROI, *prenant une petite clef d'or à sa ceinture.*

Oh! j'ai la clef sur moi.

Il ouvre la porte, la pousse vivement, entre, et la referme sur lui.

MAROT, *en observation à la porte du fond depuis quelques instants. Il rit.*

Elle se réfugie en la chambre du roi!
O la pauvre petite!

Appelant M. de Gordes.

Hé, comte!

## SCÈNE III.

MAROT, *puis* LES GENTILSHOMMES, *ensuite* TRIBOULET.

M. DE GORDES, *à Marot.*

Est-ce qu'on rentre?

MAROT.

Le lion a traîné la brebis dans son antre.

M. DE PARDAILLAN, *sautant de joie.*

Oh! pauvre Triboulet!

M. DE PIENNE, *qui est resté à la porte et qui a les yeux fixés vers le dehors.*

Chut! le voici!

M. DE GORDES, *bas, aux seigneurs.*

Tout doux!
Çà, n'ayons l'air de rien et tenons-nous bien tous.

MAROT.

Messieurs, je suis le seul qu'il puisse reconnaître.
Il n'a parlé qu'à moi.

M. DE PIENNE.

Ne faisons rien paraître.

Entre Triboulet. Rien ne paraît changé en lui. Il a le costume et l'air indifférent du bouffon. Seulement, il est très-pâle.

M. DE PIENNE, *ayant l'air de poursuivre une conversation commencée, et faisant des yeux aux plus jeunes gentilshommes qui compriment des rires étouffés en voyant Triboulet.*

Oui, messieurs, c'est alors, — Hé! bonjour, Triboulet, —
Qu'on fit cette chanson en forme de couplet:

Il chante.

Quand Bourbon vit Marseille,
Il a dit à ses gens:
Vrai dieu! quel capitaine
Trouverons-nous dedans?

TRIBOULET, *continuant la chanson.*

Au mont de la Coulombe
Le passage est étroit,
Montèrent tous ensemble
En soufflant à leurs doigts.

Rires et applaudissements ironiques.

TOUS.

Parfait!

TRIBOULET, *qui s'est avancé lentement jusque sur le devant du théâtre, à part.*

Où peut-elle être?

Il se remet à fredonner:

Montèrent tous ensemble
En soufflant à leurs doigts.

M. DE GORDES, *applaudissant.*

Ah! Triboulet, bravo!

TRIBOULET, *examinant tous ces visages qui rient autour de lui.*

A part.

Ils ont tous fait le coup, c'est sûr !

M. DE COSSÉ, *frappant sur l'épaule de Triboulet, avec un gros rire.*

Quoi de nouveau?
Bouffon !

TRIBOULET, *aux autres, montrant M. de Cossé.*

Ce gentilhomme est lugubre à voir rire.

Contrefaisant M. de Cossé.

— Quoi de nouveau, bouffon ?

M. DE COSSÉ, *riant toujours.*

Oui, que viens-tu nous dire ?

TRIBOULET, *le regardant de la tête aux pieds.*

Que si vous vous mettez à faire le charmant,
Vous allez devenir encor plus assommant !

Pendant toute la première partie de la scène, Triboulet a l'air de chercher, d'examiner, de fureter. Le plus souvent, son regard seul indique cette préoccupation. Quelquefois, quand il croit qu'on n'a pas l'œil sur lui, il déplace un meuble, il tourne le bouton d'une porte pour voir si elle est fermée. Du reste, il cause avec tous comme à son habitude, d'une manière railleuse, insouciante et dégagée. Les gentilshommes, de leur côté, ricanent entre eux et se font des signes, tout en parlant de choses et d'autres.

TRIBOULET, *jetant un regard de côté.*

A part.

Où l'ont-ils cachée ? — Oh ! si je la leur demande,
Ils se riront de moi !

Accostant Marot d'un air riant.

Marot, ma joie est grande
Que tu ne te sois pas cette nuit enrhumé.

MAROT, *jouant la surprise.*

Cette nuit !

TRIBOULET, *clignant de l'œil d'un air d'intelligence.*

Un bon tour, et dont je suis charmé!

MAROT.

Quel tour ?

TRIBOULET, *hochant la tête.*

Oui !

MAROT, *d'un air candide.*

Je me suis, pour toutes aventures,
Le couvre-feu sonnant, mis sous mes couvertures.
Et le soleil brillait quand je me suis levé.

TRIBOULET.

Ah ! tu n'es pas sorti cette nuit ? J'ai rêvé !

Il aperçoit un mouchoir sur une table et se jette dessus.

M. DE PARDAILLAN, *bas, à M. de Pienne.*

Tiens, duc, de mon mouchoir il regarde la lettre.

TRIBOULET, *laissant retomber le mouchoir.*

A part.

Non, ce n'est pas le sien !

M. DE PIENNE, *à quelques jeunes gens qui rient au fond.*

Messieurs !

TRIBOULET, *à part.*

Où peut-elle être ?

M. DE PIENNE, *à M. de Gordes.*

Qu'avez-vous donc à rire ainsi?

M. DE GORDES, *regardant Marot.*

Pardieu, c'est lui
Qui nous fait rire !

TRIBOULET, *à part.*

Ils sont bien joyeux aujourd'hui !

M. DE GORDES, *à Marot, en riant.*

Ne me regarde pas de cet air malhonnête,
Ou je vais te jeter Triboulet à la tête.

TRIBOULET, *à M. de Pienne.*

Le roi n'est pas encore éveillé ?

M. DE PIENNE.

Non, vraiment!

TRIBOULET.

Se fait-il quelque bruit dans son appartement ?

Il veut approcher de la porte. M. de Pardaillan le retient.

M. DE PARDAILLAN.

Ne va pas réveiller Sa Majesté!

M. DE GORDES, *à M. de Pardaillan.*

Vicomte,
Ce faquin de Marot nous fait un plaisant conte.
Les trois Guy, revenus, ma foi, l'on ne sait d'où,
Ont trouvé l'autre nuit, — qu'en dit ce maître fou? —
Leurs femmes, toutes trois, avec d'autres...

MAROT.

Cachées.

TRIBOULET.

Les morales du temps se font si relâchées ?

M. DE COSSÉ.

Les femmes, c'est si traître !

TRIBOULET, *à M. de Cossé.*

Oh ! prenez garde!

M. DE COSSÉ.

Quoi?

TRIBOULET.

Prenez garde, monsieur de Cossé !

M. DE COSSÉ.

Quoi ?

TRIBOULET.

Je voi
Quelque chose d'affreux qui vous pend à l'oreille.

M. DE COSSÉ.

Quoi donc ?

TRIBOULET, *lui riant au nez.*

Une aventure absolument pareille !

M. DE COSSÉ, *le menaçant avec colère.*

Hun !

TRIBOULET.

Messieurs, l'animal est, vraiment, curieux.
Voilà le cri qu'il fait quand il est furieux.

Contrefaisant M. de Cossé.

— Hun !

Tous rient. Entre un gentilhomme à la livrée de la reine.

M. DE PIENNE.

Qu'est-ce, Vandragon ?

LE GENTILHOMME.

La reine ma maîtresse
Demande à voir le roi pour affaire qui presse.

M. de Pienne lui fait signe que la chose est impossible, le gentilhomme insiste.

Madame de Brézé n'est pas chez lui pourtant.

M. DE PIENNE, *avec impatience.*

Le roi n'est pas levé !

LE GENTILHOMME.

Comment, duc ! dans l'instant,
Il était avec vous.

M. DE PIENNE, *dont l'humeur redouble, et qui fait au gentilhomme des signes que celui-ci ne comprend pas et que Triboulet observe avec une attention profonde.*

Le roi chasse !

LE GENTILHOMME.

Sans pages
Et sans piqueurs alors; car tous ses équipages
Sont là.

M. DE PIENNE.

*A part.*

Diable!

*Parlant au gentilhomme entre deux yeux et avec colère.*

On vous dit, comprenez-vous ceci?
Que le roi ne peut voir personne!

TRIBOULET, *éclatant, d'une voix de tonnerre.*

Elle est ici!
Elle est avec le roi!

*Étonnement entre les gentilshommes.*

M. DE GORDES.

Qu'a-t-il donc? il délire!
Elle!

TRIBOULET.

Oh! vous savez bien, messieurs, qui je veux dire!
Ce n'est pas une affaire à me dire : va-t'en!
— La femme qu'à vous tous, Cossé, Pienne et Satan,
Brion, Montmorency! la femme désolée
Que vous avez hier dans ma maison volée,
— Monsieur de Pardaillan, vous en étiez aussi! —
Oh! je la reprendrai, messieurs! — Elle est ici!

M. DE PIENNE, *riant.*

Triboulet a perdu sa maîtresse! — gentille
Ou laide, qu'il la cherche ailleurs.

TRIBOULET, *effrayant.*

Je veux ma fille!

TOUS.

Sa fille!

*Mouvement de surprise.*

TRIBOULET, *croisant les bras.*

C'est ma fille! — Oui, riez maintenant!
Ah! vous restez muets! vous trouvez surprenant
Que ce bouffon soit père et qu'il ait une fille?
Les loups et les seigneurs n'ont-ils pas leur famille?
Ne puis-je avoir aussi la mienne! allons! assez!

*D'une voix terrible.*

Que si vous plaisantiez, c'est charmant, finissez!
Ma fille, je la veux, voyez-vous! — Oui, l'on cause,
On chuchotte, on se parle en riant de la chose.
Moi, je n'ai pas besoin de votre air triomphant.
Messeigneurs! je vous dis qu'il me faut mon enfant!

*Il se jette sur la porte du roi.*

Elle est là!

*Tous les gentilshommes se placent devant la porte, et l'empêchent.*

MAROT.

Sa folie en furie est tournée.

TRIBOULET, *reculant avec désespoir.*

Courtisans! courtisans! démons! race damnée!
C'est donc vrai qu'ils m'ont pris ma fille, ces bandits!
— Une femme, à leurs yeux, ce n'est rien, je vous dis!
Quand le roi, par bonheur, est un roi de débauches,
Les femmes des seigneurs, lorsqu'ils ne sont pas gauches,
Les servent fort. — L'honneur d'une vierge, pour eux,
C'est un luxe inutile, un trésor onéreux.
Une femme est un champ qui rapporte, une ferme
Dont le royal loyer se paye à chaque terme.
Ce sont mille faveurs pleuvant on ne sait d'où,
C'est un gouvernement, un collier sur le cou,
Un tas d'accroissements que sans cesse on augmente!

*Les regardant tous en face.*

— En est-il parmi vous un seul qui me démente?
N'est-ce pas que c'est vrai, messeigneurs? — En effet,

*Il va de l'un à l'autre.*

Vous lui vendriez tous, si ce n'est déjà fait,
Pour un nom, pour un titre, ou toute autre chimère,

*A M. de Brion.*

Toi, ta femme, Brion!

*A M. de Gordes.*

Toi, ta sœur!

*Au jeune page Pardaillan*

Toi, ta mère!

*Un page se verse un verre de vin au buffet, et se met à boire en fredonnant.*

Quand Bourbon vit Marseille,
Il a dit à ses gens :
Vrai dieu! quel capitaine....

TRIBOULET, *se retournant.*

Je ne sais à quoi tient, vicomte d'Aubusson,
Que je te brise aux dents ton verre et ta chanson!

*A tous.*

Qui le croirait? des ducs et pairs, des grands d'Espagne,
O honte! un Vermandois qui vient de Charlemagne,
Un Brion, dont l'aïeul était duc de Milan,
Un Gordes-Simiane, un Pienne, un Pardaillan,
Vous, un Montmorency! — les plus grands noms qu'on nomme,
Avoir été voler sa fille à ce pauvre homme!
— Non, il n'appartient point à ces grandes maisons
D'avoir des cœurs si bas sous d'aussi fiers blasons!
Non, vous n'en êtes pas! — Au milieu des huées
Vos mères aux laquais se sont prostituées!
Vous êtes tous bâtards!

M. DE GORDES.

Ah çà, drôle!

TRIBOULET.

Combien
Le roi vous donne-t-il pour lui vendre mon bien?
Il a payé le coup, dites?

*S'arrachant les cheveux.*

Moi qui n'ai qu'elle!
— Si je voulais. — Sans doute. — Elle est jeune, elle est belle!
Certe, il me la pairait!

*Les regardant tous.*

Est-ce que votre roi
S'imagine qu'il peut quelque chose pour moi?
Peut-il couvrir mon nom d'un nom comme les vôtres?
Peut-il me faire beau, bien fait, pareil aux autres?
— Enfer! il m'a tout pris! — Oh! que ce tour charmant
Est vil, atroce, horrible, et s'est fait lâchement!
Scélérats! assassins! vous êtes des infâmes,
Des voleurs, des bandits, des tourmenteurs de femmes!
Messeigneurs, il me faut ma fille! il me la faut
A la fin! allez-vous me la rendre bientôt?
— Oh! voyez! — Cette main, — main qui n'a rien d'illustre,
Main d'un homme du peuple, et d'un serf, et d'un rustre,
Cette main qui paraît désarmée aux rieurs,
Et qui n'a pas d'épée, a des ongles, messieurs!
— Voici longtemps déjà que j'attends, il me semble!
Rendez-la-moi! — La porte! ouvrez-la!

*Il se jette de nouveau en furieux sur la porte, que défendent tous les gentilshommes. Il lutte contre eux quelque temps et revient enfin tomber sur le devant du théâtre, haletant, à genoux.*

Tous ensemble

Contre moi! dix contre un!

Fondant en larmes et en sanglots.

Hé bien! je pleure, oui!

A Marot.

Marot, tu t'es de moi bien assez réjoui.
Si tu gardes une âme, une tête inspirée,
Un cœur d'homme du peuple, encor, sous ta livrée,
Où me l'ont-ils cachée, et qu'en ont-ils fait, dis?
Elle est là, n'est-ce pas? Oh! parmi ces maudits,
Faisons cause commune en frères que nous sommes!
Toi seul as de l'esprit dans tous ces gentilshommes.
Marot! mon bon Marot! — Tu te tais!

Se traînant vers les seigneurs.

Oh! voyez!

Je demande pardon, messeigneurs, sous vos pieds!
Je suis malade... Ayez pitié, je vous en prie!
— J'aurais un autre jour mieux pris l'espièglerie.
Mais, voyez-vous, souvent j'ai, quand je fais un pas,
Bien des maux dans le corps dont je ne parle pas.
On a comme cela ses mauvaises journées
Quand on est contrefait. — Depuis bien des années,
Je suis votre bouffon : je demande merci!
Grâce! ne brisez pas votre hochet ainsi! —
Ce pauvre Triboulet qui vous a tant fait rire! —
Vraiment! je ne sais plus maintenant que vous dire.
Rendez-moi mon enfant, messeigneurs, rendez-moi
Ma fille, qu'on me cache en la chambre du roi!
Mon unique trésor! — Mes bons seigneurs! par grâce,
Qu'est-ce que vous voulez à présent que je fasse
Sans ma fille? — Mon sort est déjà si mauvais!
C'était la seule chose au monde que j'avais!

Tous gardent le silence. Il se relève désespéré.

Ah Dieu! Vous ne savez que rire ou que vous taire!
C'est donc un grand plaisir de voir un pauvre père
Se meurtrir la poitrine, et s'arracher du front
Des cheveux que deux nuits pareilles blanchiront!

La porte de la chambre du roi s'ouvre brusquement. Blanche en sort éperdue, égarée, en désordre; elle vient tomber dans les bras de son père avec un cri terrible.

BLANCHE.

Mon père! ah!

TRIBOULET, *la serrant dans ses bras.*

Mon enfant! ah! c'est elle! ah! ma fille!

Ah! messieurs!

Suffoqué de sanglots et riant au travers.

Voyez-vous? c'est toute ma famille,
Mon ange! — Elle de moins, quel deuil dans ma maison!
— Messeigneurs, n'est-ce pas que j'avais bien raison,
Qu'on ne peut m'en vouloir des sanglots que je pousse,
Et qu'une telle enfant, si charmante et si douce
Qu'à la voir seulement on deviendrait meilleur,
Cela ne se perd pas sans des cris de douleur?

A Blanche.

— Ne crains plus rien. — C'était une plaisanterie,
C'était pour rire. — Ils t'ont fait bien peur, je parie.
Mais ils sont bons. — Ils ont vu comme je t'aimais.
Blanche, ils nous laisseront tranquilles désormais.

Aux seigneurs.

— N'est-ce pas?

A Blanche, en la serrant dans ses bras.

— Quel bonheur de te revoir encore!

J'ai tant de joie au cœur que maintenant j'ignore
Si ce n'est pas heureux — je ris, moi qui pleurais! —
De te perdre un moment pour te ravoir après!

La regardant avec inquiétude.

— Mais pourquoi pleurer, toi?

BLANCHE, *voilant dans ses mains son visage couvert de larmes et de rougeur.*

Malheureux que nous sommes!

La honte...

TRIBOULET, *tressaillant.*

Que dis-tu?

BLANCHE, *cachant sa tête dans la poitrine de son père.*

Pas devant tous ces hommes!

Rougir devant vous seul!

TRIBOULET, *se tournant avec un tremblement de rage vers la porte du roi.*

Oh! l'infâme! — Elle aussi!

BLANCHE, *sanglotant et tombant à ses pieds.*

Rester seule avec vous!

TRIBOULET, *faisant trois pas, et balayant du geste tous les seigneurs interdits.*

Allez-vous-en d'ici!

Et si le roi François par malheur se hasarde
A passer près d'ici,

A M. de Vermandois.

vous êtes de sa garde,

Dites-lui de ne pas entrer, — que je suis là!

M. DE PIENNE.

On n'a jamais rien vu de fou comme cela.

M. DE GORDES, *lui faisant signe de se retirer.*

Aux fous comme aux enfants on cède quelque chose.
Veillons pourtant de peur d'accident.

Ils sortent.

TRIBOULET, *s'asseyant sur le fauteuil du roi et relevant sa fille.*

Allons, cause,

Dis-moi tout. —

Il se retourne, et apercevant M. de Cossé qui est resté, il se lève à demi en lui montrant la porte.

M'avez-vous entendu, monseigneur?

M. DE COSSÉ, *tout en se retirant comme subjugué par l'ascendant du bouffon.*

Ces fous, cela se croit tout permis, en honneur!

Il sort.

## SCÈNE IV.

BLANCHE, TRIBOULET.

TRIBOULET, *grave.*

Parle à présent.

BLANCHE, *les yeux baissés, interrompue de sanglots.*

Mon père, il faut que je vous conte
Qu'il s'est hier glissé dans la maison... —

Pleurant et les mains sur ses yeux.

J'ai honte!

Triboulet la serre dans ses bras et lui essuie le front avec tendresse.

— Depuis longtemps, — j'aurais dû vous parler plus tôt,
Il me suivait. —

S'interrompant encore.

Il faut reprendre de plus haut.

— Il ne me parlait pas. — Il faut que je vous dise

Que ce jeune homme allait le dimanche à l'église...—

TRIBOULET.

Oui! le roi!

BLANCHE, *continuant.*

Que toujours, pour être vu, je croi,
Il remuait ma chaise en passant près de moi.

D'une voix de plus en plus faible.

Hier dans la maison il a su s'introduire...—

TRIBOULET.

Que je t'épargne au moins l'angoisse de tout dire!
Je devine le reste! —

Il se lève.

O douleur! il a pris,
Pour en marquer ton front, l'opprobre et le mépris!
Son haleine a souillé l'air pur qui t'environne!
Il a brutalement effeuillé ta couronne!
Blanche! ô mon seul asile en l'état où je suis!
Jour qui me réveillais au sortir de leurs nuits!
Ame par qui mon âme à la vertu remonte!
Voile de dignité déployé sur ma honte!
Seul abri du maudit à qui tout dit adieu!
Ange oublié chez moi par la pitié de Dieu! —
Ciel! perdue, enfouie, en cette boue immonde,
La seule chose sainte où je crusse en ce monde!
Que vais-je devenir, après ce coup fatal,
Moi qui dans cette cour, prostituée au mal,
Hors de moi comme en moi, ne voyais sur la terre
Que vice, effronterie, impudeur, adultère,
Infamie et débauche, et n'avais sous les cieux
Que ta virginité pour reposer mes yeux! —
Je m'étais résigné, j'acceptais ma misère.
Les pleurs, l'abjection profonde et nécessaire,
L'orgueil qui toujours saigne au fond du cœur brisé,
Le rire du mépris sur mes maux aiguisé,
Oui, toutes ces douleurs où la honte se mêle,
J'en voulais bien pour moi, mon Dieu, mais non pour elle.
Plus j'étais tombé bas, plus je la voulais haut.
Il faut bien un autel auprès d'un échafaud.
L'autel est renversé! — Cache ton front, — oui, pleure,
Chère enfant! je t'ai trop fait parler tout à l'heure,
N'est-ce pas? pleure bien. — Une part de douleurs,
A ton âge, parfois, s'écoule avec les pleurs. —
Verse tout, si tu peux, dans le cœur de ton père!

Rêvant.

Blanche, quand j'aurai fait ce qui me reste à faire,
Nous quitterons Paris. — Si j'échappe pourtant!

Rêvant toujours.

Quoi, suffit-il d'un jour pour que tout change tant!

Se relevant avec fureur.

O malédiction! qui donc m'aurait pu dire
Que cette cour infâme, effrénée, en délire,
Qui va, qui court, broyant et la femme et l'enfant,
Échappée à travers tout ce que Dieu défend,
N'effaçant un forfait que par un plus étrange,
Éparpillant au loin du sang et de la fange,
Irait, jusque dans l'ombre où tu fuyais leurs yeux,
Éclabousser ce front chaste et religieux!

Se tournant vers la chambre du roi.

O roi François Premier! puisse Dieu qui m'écoute
Te faire trébucher bientôt dans cette route!
Puisse s'ouvrir demain le sépulcre où tu cours!

BLANCHE, *levant les yeux au ciel.*

A part.

O Dieu! n'écoutez pas, car je l'aime toujours!

Bruit au fond du théâtre; dans la galerie extérieure paraît un cortége de soldats et de gentilshommes. A leur tête, M. de Pienne.

M. DE PIENNE, *appelant.*

Monsieur de Montchenu, faites ouvrir la grille
Au sieur de Saint-Vallier qu'on mène à la Bastille.

Le groupe de soldats défile deux à deux au fond. Au moment où M. de Saint-Vallier, qu'ils entourent, passe devant la porte, il s'y arrête et se tourne vers la chambre du roi.

M. DE SAINT-VALLIER, *d'une voix haute.*

Puisque par votre roi d'outrages abreuvé,
Ma malédiction n'a pas encor trouvé
Ici-bas ni là-haut de voix qui me réponde,
Pas une foudre au ciel, pas un bras d'homme au monde,
Je n'espère plus rien. Ce roi prospérera.

TRIBOULET, *relevant la tête et le regardant en face.*

Comte! vous vous trompez. — Quelqu'un vous vengera.

# ACTE QUATRIÈME.

## BLANCHE.

---

### PERSONNAGES.

FRANÇOIS PREMIER.
TRIBOULET.
BLANCHE.
SALTABADIL.
MAGUELONNE.

---

La grève déserte voisine de la Tournelle (ancienne porte de Paris). — A droite, une masure misérablement meublée de grosses poteries et d'escabeaux de chêne, avec un premier étage en grenier où l'on distingue un grabat par la fenêtre. La devanture de cette masure, tournée vers le spectateur, est tellement à jour qu'on en voit tout l'intérieur. Il y a une table, une cheminée et au fond un roide escalier qui mène au grenier. Celle des faces de cette masure qui est à la gauche de l'acteur est percée d'une porte qui s'ouvre en dedans. Le mur est mal joint, troué de crevasses et de fentes, et il est facile de voir au travers ce qui se passe dans la maison. Il y a un judas grillé à la porte, qui est recouverte au dehors d'un auvent et surmontée d'une enseigne d'auberge. — Le reste du théâtre représente la grève. A gauche, il y a un vieux parapet en ruine au bas duquel coule la Seine, et dans lequel est scellé le support de la cloche du bac. — Au fond, au delà de la rivière, le vieux Paris.

---

### SCÈNE PREMIÈRE.

TRIBOULET, BLANCHE, *en dehors;* SALTABADIL *dans la maison.*

Pendant toute cette scène, Triboulet doit avoir l'air inquiet et préoccupé d'un homme qui craint d'être dérangé, vu et surpris. Il doit regarder souvent autour de lui, et surtout du côté de la masure. Saltabadil, assis dans l'auberge, près d'une table, s'occupe à fourbir son ceinturon sans rien entendre de ce qui se passe à côté.

TRIBOULET.

Et tu l'aimes!

BLANCHE.

Toujours!

TRIBOULET.

Je t'ai pourtant laissé
Tout le temps de guérir cet amour insensé.

BLANCHE.

Je l'aime.

TRIBOULET.

O pauvre cœur de femme! — Mais explique
Tes raisons de l'aimer.

BLANCHE.

Je ne sais.

TRIBOULET.

C'est unique!
C'est étrange!

BLANCHE.

Oh! non pas. C'est bien cela qui fait
Justement que je l'aime. On rencontre en effet
Des hommes quelquefois qui vous sauvent la vie,
Des maris qui vous font riche et digne d'envie. —
Les aime-t-on toujours? — Lui ne m'a fait, je croi,
Que du mal, et je l'aime, et j'ignore pourquoi.
Tenez, c'est à ce point qu'il n'est rien que j'oublie,
Et que s'il le fallait, — voyez quelle folie! —

Lui qui m'est si fatal, vous qui m'êtes si doux,
Mon père, je mourrais pour lui comme pour vous!

TRIBOULET.

Je te pardonne, enfant!

BLANCHE.

Mais, écoutez, il m'aime.

TRIBOULET.

Non! — Folle!

BLANCHE.

Il me l'a dit! il me l'a juré même!
Et puis il dit si bien, et d'un air si vainqueur,
De ces choses d'amour qui vous prennent au cœur!
Et puis il a des yeux si doux pour une femme!
C'est un roi brave, illustre et beau!

TRIBOULET, *éclatant.*

C'est un infâme!
Il ne sera pas dit, le lâche suborneur,
Qu'il m'ait impunément arraché mon bonheur!

BLANCHE.

Vous aviez pardonné, mon père...

TRIBOULET.

Au sacrilége!
Il me fallait le temps de connaître le piége.
Voilà.

BLANCHE.

Depuis un mois, — je vous parle en tremblant —
Vous avez l'air d'aimer le roi.

TRIBOULET.

Je fais semblant.
— Je te vengerai, Blanche!

BLANCHE, *joignant les mains.*

Épargnez-moi, mon père!

TRIBOULET.

Te viendrait-il du moins au cœur quelque colère,
S'il te trompait?

BLANCHE.

Lui? non. Je ne crois pas cela.

TRIBOULET.

Et si tu le voyais de ces yeux que voilà?
Dis, s'il ne t'aimait plus, tu l'aimerais encore!

BLANCHE.

Je ne sais pas. — Il m'aime, il me dit qu'il m'adore;
Il me l'a dit hier!

TRIBOULET, *amèrement.*

A quelle heure?

BLANCHE.

Hier soir!

TRIBOULET.

Eh bien! regarde donc, et vois si tu peux voir!

Il désigne à Blanche une des crevasses du mur de la maison; elle regarde.

BLANCHE, *bas.*

Je ne vois rien qu'un homme.

TRIBOULET, *baissant aussi la voix.*

Attends un peu.

Le roi, vêtu en simple officier, paraît dans la salle basse de l'hôtellerie. Il entre par une petite porte qui communique avec quelque chambre voisine.

BLANCHE, *tressaillant.*

Mon père!

Pendant toute la scène qui suit, elle demeure collée à la crevasse du mur, regardant, écoutant tout ce qui se passe dans l'intérieur de la salle, inattentive à tout le reste, agitée par moments d'un tremblement convulsif.

## SCÈNE II.

LES MÊMES; LE ROI, MAGUELONNE.

Le roi frappe sur l'épaule de Saltabadil, qui se retourne, dérangé brusquement dans son opération.

LE ROI.

Deux choses, sur-le-champ.

SALTABADIL.

Quoi?

LE ROI.

Ta sœur et mon verre.

TRIBOULET, *dehors.*

Voilà ses mœurs. Ce roi par la grâce de Dieu
Se risque souvent seul dans plus d'un méchant lieu,
Et le vin qui le mieux le grise et le gouverne
Est celui que lui verse une Hébé de taverne!

LE ROI, *dans le cabaret, chantant.*

Souvent femme varie,
Bien fol est qui s'y fie!
Une femme souvent
N'est qu'une plume au vent!

Saltabadil est allé silencieusement chercher dans la pièce voisine une bouteille et un verre qu'il apporte sur la table. Puis il frappe deux coups au plafond avec le pommeau de sa longue épée. A ce signal, une belle jeune fille, vêtue en bohémienne, leste et riante, descend l'escalier en sautant. Dès qu'elle entre, le roi cherche à l'embrasser, mais elle lui échappe.

LE ROI, *à Saltabadil qui s'est remis gravement à frotter son baudrier.*

L'ami, ton ceinturon deviendrait bien plus clair
Si tu l'allais un peu nettoyer en plein air.

SALTABADIL.

Je comprends.

Il se lève, salue gauchement le roi, ouvre la porte du dehors et sort en la refermant sur lui. Une fois hors de la maison, il aperçoit Triboulet, vers qui il se dirige d'un air de mystère. Pendant les quelques paroles qu'ils échangent, la jeune fille fait des agaceries au roi, et Blanche observe avec terreur.

SALTABADIL, *bas, à Triboulet, désignant du doigt la maison.*

Voulez-vous qu'il vive ou bien qu'il meure?
Votre homme est dans nos mains. — Là.

TRIBOULET.

Reviens tout à l'heure.

Il lui fait signe de s'éloigner. Saltabadil disparait à pas lents derrière le vieux parapet. Pendant ce temps-là, le roi lutine la jeune bohémienne, qui le repousse en riant.

MAGUELONNE, *que le roi veut embrasser.*

Nenni!

LE ROI.

Bon. Dans l'instant, pour te serrer de près,
Tu m'as très-fort battu. Nenni, c'est un progrès.
Nenni, c'est un grand pas! — toujours elle recule!
— Causons. —

La bohémienne se rapproche.

Voilà huit jours. — C'est à l'hôtel d'Hercule...
— Qui m'avait mené là? mons Triboulet, je crois, —
Que j'ai vu tes beaux yeux pour la première fois.
Or, depuis ces huit jours, belle enfant, je t'adore,
Je n'aime que toi seule!

MAGUELONNE, *riant.*
Et vingt autres encore!
Monsieur, vous m'avez l'air d'un libertin parfait!
LE ROI, *riant aussi.*
Oui, j'ai fait le malheur de plus d'une, en effet.
C'est vrai, je suis un monstre!
MAGUELONNE.
Oh! le fat!
LE ROI.
Je t'assure.
Çà, tu m'as ce matin mené dans ta masure,
Méchante hôtellerie où l'on dîne fort mal
Avec du vin que fait ton frère, un animal
Fort laid, et qui doit être un drôle bien farouche
D'oser montrer son muffle à côté de ta bouche.
C'est égal, je prétends y passer cette nuit.
MAGUELONNE, *à part.*
Bon, cela va tout seul!
Au roi, qui veut encore l'embrasser.
Laissez-moi!
LE ROI.
Que de bruit!
MAGUELONNE.
Soyez sage!
LE ROI.
Voici la sagesse, ma chère.
— Aimons, et jouissons, et faisons bonne chère.
Je pense là-dessus comme feu Salomon.
MAGUELONNE.
Tu vas au cabaret plus souvent qu'au sermon!
LE ROI, *lui tendant les bras.*
Maguelonne!
MAGUELONNE, *lui échappant.*
Demain!
LE ROI.
Je renverse la table
Si tu redis ce mot sauvage et détestable.
Jamais une beauté ne doit dire demain!
MAGUELONNE, *s'apprivoisant tout d'un coup et venant s'asseoir gaiement sur la table à côté du roi.*
Hé bien, faisons la paix.
LE ROI, *lui prenant la main.*
Mon Dieu, la belle main!
Et qu'on recevrait mieux, sans être un bon apôtre,
Soufflets de celle-là que caresses d'une autre!
MAGUELONNE, *charmée.*
Vous vous moquez!
LE ROI.
Jamais!
MAGUELONNE.
Je suis laide!
LE ROI.
Oh! non pas.
Rends donc plus de justice à tes divins appas!
Je brûle! ignores-tu, reine des inhumaines,
Comme l'amour nous tient, nous autres capitaines,
Et que, quand la beauté nous accepte pour siens,
Nous sommes braise et feu jusque chez les Russiens!
MAGUELONNE, *éclatant de rire.*
Vous avez lu cela quelque part dans un livre.
LE ROI, *à part.*
C'est possible.
Haut.
Un baiser!
MAGUELONNE.
Allons! vous êtes ivre!
LE ROI, *souriant.*
D'amour!
MAGUELONNE.
Vous vous raillez, avec votre air mignon,
Monsieur l'insouciant de belle humeur!
LE ROI.
Oh non!
Le roi l'embrasse.
MAGUELONNE.
C'est assez!
LE ROI.
Çà, je veux t'épouser.
MAGUELONNE, *riant.*
Ta parole?
LE ROI.
Quelle fille d'amour délicieuse et folle!
Il la prend sur ses genoux et se met à lui parler tout bas. Elle rit et minaude. Blanche n'en peut supporter davantage. Elle se retourne, pâle et tremblante, vers Triboulet.
TRIBOULET, *après l'avoir regardée un instant en silence.*
Eh bien! que penses-tu de la vengeance, enfant?
BLANCHE, *pouvant à peine parler.*
O trahison! — L'ingrat! — Grand Dieu! mon cœur se fend!
Oh! comme il me trompait! — Mais c'est qu'il n'a point d'âme,
Mais c'est abominable, il dit à cette femme
Des choses qu'il m'avait déjà dites à moi!
Cachant sa tête dans la poitrine de son père.
— Et cette femme, est-elle effrontée! — oh!...
TRIBOULET, *à voix basse.*
Tais-toi.
Pas de pleurs. Laisse-moi te venger!
BLANCHE.
Hélas! — Faites
Tout ce que vous voudrez.
TRIBOULET.
Merci!
BLANCHE.
Grand Dieu! vous êtes
Effrayant. Quel dessein avez-vous?
TRIBOULET.
Tout est prêt.
Ne me le reprends pas, cela m'étoufferait!
Écoute. Va chez moi, prends-y des habits d'homme,
Un cheval, de l'argent, n'importe quelle somme,
Et pars, sans t'arrêter un instant en chemin,
Pour Évreux, où j'irai te joindre après-demain.
— Tu sais, ce coffre auprès du portrait de ta mère?
L'habit est là. — Je l'ai d'avance exprès fait faire. —
Le cheval est sellé. — Que tout soit fait ainsi.
Va. — Surtout garde-toi de revenir ici,
Car il va s'y passer une chose terrible.
Va.
BLANCHE.
Venez avec moi, mon bon père!
TRIBOULET.
Impossible.
Il l'embrasse.
BLANCHE.
Ah! je tremble!

TRIBOULET.

A bientôt!

Il l'embrasse encore. Blanche se retire en chancelant.

Fais ce que je te dis.

Pendant toute cette scène et la suivante, le roi et Maguelonne, toujours seuls dans la salle basse, continuent de se faire des agaceries et de se parler à voix basse en riant. — Une fois Blanche éloignée, Triboulet va au parapet, et fait un signe. Saltabadil reparaît. Le jour baisse.

## SCÈNE III.

TRIBOULET, SALTABADIL, *dehors*. — MAGUELONNE, LE ROI, *dans la maison*.

TRIBOULET, *comptant des écus d'or devant Saltabadil.*

Tu m'en demandes vingt, en voici d'abord dix.

S'arrêtant au moment de les lui donner.

Il passe ici la nuit, pour sûr?

SALTABADIL, *qui a été examiner l'horizon avant de répondre.*

Le temps se couvre.

TRIBOULET, *à part.*

Au fait, il ne va pas toujours coucher au Louvre.

SALTABADIL.

Soyez tranquille; avant une heure il va pleuvoir.
La tempête et ma sœur le retiendront ce soir.

TRIBOULET.

A minuit, je reviens.

SALTABADIL.

N'en prenez pas la peine.
Je puis jeter tout seul un cadavre à la Seine.

TRIBOULET.

Non, je veux l'y jeter moi-même!

SALTABADIL.

A votre gré.
Tout cousu dans un sac, je vous le livrerai.

TRIBOULET, *lui donnant l'argent.*

Bien. — A minuit! — J'aurai le reste de la somme.

SALTABADIL.

Tout sera fait. — Comment nommez-vous ce jeune homme?

TRIBOULET.

Son nom? Veux-tu savoir le mien également?
Il s'appelle le crime, et moi le châtiment!

Il sort.

## SCÈNE IV.

LES MÊMES, *moins* TRIBOULET.

SALTABADIL, *resté seul, examinant l'horizon qui se charge de nuages. La nuit est presque tombée; quelques éclairs.*

L'orage vient, la ville en est presque couverte.
Tant mieux, tantôt la grève en sera plus déserte.

Réfléchissant.

Autant qu'on peut juger de tout ceci, ma foi,
Tous ces gens-là m'ont l'air d'avoir on ne sait quoi.
Je ne devine rien de plus, l'aze me quille!

Il examine le ciel en hochant la tête. Pendant ce temps-là, le roi badine avec Maguelonne.

LE ROI, *essayant de lui prendre la taille.*

Maguelonne!

MAGUELONNE, *lui échappant.*

Attendez!

LE ROI.

O la méchante fille!

MAGUELONNE, *chantant.*

Bourgeon qui pousse en avril
Met peu de vin au baril.

LE ROI.

Quelle épaule! quel bras! ma charmante ennemie,
Qu'il est blanc! — Jupiter! la belle anatomie!
Pourquoi faut-il que Dieu qui fit ces beaux bras nus
Ait mis le cœur d'un Turc dans ce corps de Vénus?

MAGUELONNE.

Lairelanlaire!

Repoussant encore le roi.

Point. Mon frère vient.

Entre Saltabadil, qui referme la porte sur lui.

LE ROI.

Qu'importe!

On entend un tonnerre éloigné.

MAGUELONNE.

Il tonne.

SALTABADIL.

Il va pleuvoir d'une admirable sorte.

LE ROI, *frappant sur l'épaule de Saltabadil.*

Bon. Qu'il pleuve. — Il me plaît cette nuit de choisir
Ta chambre pour logis.

MAGUELONNE.

C'est votre bon plaisir?
Prend-il des airs de roi! — Monsieur, votre famille
S'alarmera.

Saltabadil la tire par le bras et lui fait des signes.

LE ROI.

Je n'ai ni grand'mère, ni fille,
Et je ne tiens à rien.

SALTABADIL, *à part.*

Tant mieux!

La pluie commence à tomber à larges gouttes. Il est nuit noire.

LE ROI, *à Saltabadil.*

Tu coucheras,
Mon cher, à l'écurie, au diable, où tu voudras.

SALTABADIL, *saluant.*

Merci.

MAGUELONNE, *au roi, très-bas et très-vivement, tout en allumant une lampe.*

Va-t'en!

LE ROI, *éclatant de rire et tout haut.*

Il pleut! veux-tu pas que je sorte
D'un temps à ne pas mettre un poëte à la porte?

Il va regarder à la fenêtre.

SALTABADIL, *bas, à Maguelonne, lui montrant l'or qu'il a dans la main.*

Laisse-le donc rester! — Dix écus d'or! et puis
Dix autres à minuit!

Gracieusement, au roi.

Trop heureux si je puis
Offrir pour cette nuit à monseigneur ma chambre!

LE ROI, *riant.*

On y grille en juillet, en revanche en décembre

On y gèle, est-ce pas?

SALTABADIL.

Monsieur la veut-il voir?

LE ROI.

Voyons.

Saltabadil prend la lampe. Le roi va dire deux mots en riant à l'oreille de Maguelonne. Puis tous deux montent l'échelle qui mène à l'étage supérieur, Saltabadil précédant le roi.

MAGUELONNE, *restée seule.*

Pauvre jeune homme!

Allant à une fenêtre.

Oh mon Dieu! qu'il fait noir!

On voit par la lucarne d'en haut Saltabadil et le roi dans le grenier.

SALTABADIL, *au roi.*

Voici le lit, monsieur, la chaise, et puis la table.

LE ROI.

Combien de pieds en tout?

Il regarde alternativement le lit, la table et la chaise.

Trois, six, neuf, — admirable!
Tes meubles étaient donc à Marignan, mon cher,
Qu'ils sont tout éclopés?

S'approchant de la lucarne, dont les carreaux sont cassés.

Et l'on dort en plein air.
Ni vitres, ni volets. Impossible qu'on traite
Le vent qui veut entrer de façon plus honnête!

A Saltabadil, qui vient d'allumer une veilleuse sur la table.

Bonsoir.

SALTABADIL.

Que Dieu vous garde!

Il sort, pousse la porte et on l'entend redescendre lentement l'escalier.

LE ROI, *seul, débouclant son baudrier.*

Ah! je suis las, mortdieu! —
Donc, en attendant mieux, je vais dormir un peu.

Il pose sur la chaise son chapeau et son épée, défait ses bottes et s'étend sur le lit.

Que cette Maguelonne est fraîche, vive, alerte!

Se redressant.

J'espère bien qu'il a laissé la porte ouverte.
— Oui, c'est bien!

Il se recouche, et un moment après on le voit profondément endormi sur le grabat. Cependant Maguelonne et Saltabadil sont tous deux dans la salle inférieure. L'orage a éclaté depuis quelques instants. Il couvre le théâtre de pluie et d'éclairs. A chaque instant des coups de tonnerre. Maguelonne est assise près de la table, quelque couture à la main. Son frère achève de vider d'un air réfléchi la bouteille qu'a laissée le roi. Tous deux gardent quelque temps le silence, comme préoccupés d'une idée grave.

MAGUELONNE.

Ce jeune homme est charmant!

SALTABADIL.

Je crois bien.
Il met vingt écus d'or dans ma poche.

MAGUELONNE.

Combien?

SALTABADIL.

Vingt écus.

MAGUELONNE.

Il valait plus que cela.

SALTABADIL.

Poupée!
Va voir là-haut s'il dort. N'a-t-il pas une épée?
Descends-la.

Maguelonne obéit. L'orage est dans toute sa violence. On voit paraître au fond du théâtre Blanche, vêtue d'habits d'homme, habit de cheval, des bottes et des éperons, en noir; elle s'avance lentement vers la masure, tandis que Saltabadil boit et que Maguelonne, dans le grenier, considère avec sa lampe le roi endormi.

MAGUELONNE, *les larmes aux yeux.*

Quel dommage!

Elle prend l'épée.

Il dort. Pauvre garçon!

Elle redescend et rapporte l'épée à son frère.

## SCÈNE V.

LE ROI *endormi dans le grenier*, SALTABADIL *et* MAGUELONNE *dans la salle basse*, BLANCHE *dehors.*

BLANCHE, *venant à pas lents dans l'ombre, à la lueur des éclairs. Il tonne à chaque instant.*

Une chose terrible? — Ah! je perds la raison.
— Il doit passer la nuit dans cette maison même.
— Oh! je sens que je touche à quelque instant suprême!
— Mon père, pardonnez, vous n'êtes plus ici,
Je vous désobéis d'y revenir ainsi.
Mais je n'y puis tenir. —

S'approchant de la maison.

Qu'est-ce donc qu'on va faire?
Comment cela va-t-il finir? — Moi qui naguère,
Ignorant l'avenir, le monde et les douleurs,
Pauvre fille, vivais cachée avec des fleurs,
Me voir soudain jetée en des choses si sombres! —
Ma vertu, mon bonheur, hélas, tout est décombres!
Tout est deuil! — Dans les cœurs où ses flammes ont lui
L'amour ne laisse donc que ruine après lui?
De tout cet incendie il reste un peu de cendre.
Il ne m'aime donc plus! —

Relevant la tête.

Il me semblait entendre,
Tout à l'heure, à travers ma pensée, un grand bruit
Sur ma tête. Il tonnait, je crois. — L'affreuse nuit!
Il n'est rien qu'une femme au désespoir ne fasse.
Moi qui craignais mon ombre! —

Apercevant la lumière de la maison.

Oh! qu'est-ce qui se passe!

Elle avance, puis recule.

Tandis que je suis là, Dieu! j'ai le cœur saisi,
Pourvu qu'on n'aille pas tuer quelqu'un ici!

Maguelonne et Saltabadil se remettent à causer dans la salle voisine.

SALTABADIL.

Quel temps!

MAGUELONNE.

Pluie et tonnerre.

SALTABADIL.

Oui, l'on fait à cette heure
Mauvais ménage au ciel; l'un gronde et l'autre pleure.

BLANCHE.

Si mon père savait à présent où je suis!

MAGUELONNE.

Mon frère!

BLANCHE, *tressaillant.*

On a parlé, je crois.

Elle se dirige en tremblant vers la maison et applique à la fente du mur ses yeux et ses oreilles.

MAGUELONNE.

Mon frère!

SALTABADIL.

Et puis?

MAGUELONNE.
Sais-tu, mon frère, à quoi je pense ?

SALTABADIL.
Non.

MAGUELONNE.
Devine.

SALTABADIL.
Au diable!

MAGUELONNE.
Ce jeune homme est de fort bonne mine.
Grand, fier comme Apollo, beau, galant par-dessus.
Il m'aime fort. Il dort comme un enfant Jésus.
Ne le tuons pas.

BLANCHE, *qui entend et voit tout.*
Ciel!

SALTABADIL, *tirant d'un coffre un vieux sac de toile et un pavé, et présentant le sac à Maguelonne, d'un air impassible.*
Recouds-moi tout de suite
Ce vieux sac.

MAGUELONNE.
Pourquoi donc?

SALTABADIL.
Pour y mettre au plus vite,
Quand j'aurai dépêché là-haut ton Apollo,
Son cadavre et ce grès, et tout jeter à l'eau.

MAGUELONNE.
Mais....

SALTABADIL.
Ne te mêle pas de cela, Maguelonne.

MAGUELONNE.
Si....

SALTABADIL.
Si l'on t'écoutait, on ne tûrait personne.
Raccommode le sac.

BLANCHE.
Quel est ce couple-ci?
N'est-ce pas dans l'enfer que je regarde ainsi!

MAGUELONNE, *se mettant à raccommoder le sac.*
J'obéis. — Mais causons.

SALTABADIL.
Soit.

MAGUELONNE.
Tu n'as pas de haine
Contre ce cavalier?

SALTABADIL.
Moi! C'est un capitaine!
J'aime les gens d'épée, en étant moi-même un.

MAGUELONNE.
Tuer un beau garçon, qui n'est pas du commun,
Pour un méchant bossu fait comme une S!

SALTABADIL.
En somme,
J'ai reçu d'un bossu pour tuer un bel homme,
Cela m'est fort égal, dix écus tout d'abord.
J'en aurai dix de plus en livrant l'homme mort.
Livrons. C'est clair.

MAGUELONNE.
Tu peux tuer le petit homme.
Quand il va repasser avec toute la somme.
Cela revient au même.

BLANCHE.
O mon père!

MAGUELONNE.
Est-ce dit?

SALTABADIL, *regardant Maguelonne en face.*
Hein? pour qui me prends-tu, ma sœur? suis-je un bandit?
Suis-je un voleur? tuer un client qui me paye!

MAGUELONNE, *lui montrant un fagot.*
Hé bien! mets dans le sac ce fagot de futaie.
Dans l'ombre, il le prendra pour son homme.

SALTABADIL.
C'est fort.
Comment veux-tu qu'on prenne un fagot pour un mort.
C'est immobile, sec, tout d'une pièce, roide,
Cela n'est pas vivant.

BLANCHE.
Que cette pluie est froide!

MAGUELONNE.
Grâce pour lui.

SALTABADIL.
Chansons!

MAGUELONNE.
Mon bon frère!

SALTABADIL.
Plus bas!
Il faut qu'il meure! Allons, tais-toi.

MAGUELONNE.
Je ne veux pas!
Je l'éveille et le fais évader.

BLANCHE.
Bonne fille!

SALTABADIL.
Et les dix écus d'or?

MAGUELONNE.
C'est vrai.

SALTABADIL.
Là, sois gentille,
Laisse-moi faire, enfant!

MAGUELONNE.
Non. Je veux le sauver!

Maguelonne se place d'un air déterminé devant l'escalier pour barrer le passage à son frère. Saltabadil, vaincu par sa résistance, revient sur le devant de la scène et paraît chercher dans son esprit un moyen de tout concilier.

SALTABADIL.
Voyons. — L'autre à minuit viendra me retrouver.
Si d'ici là quelqu'un, un voyageur, n'importe,
Vient nous demander gîte et frappe à notre porte,
Je le prends, je le tue, et puis, au lieu du tien
Je le mets dans le sac. L'autre n'y verra rien.
Il jouira toujours autant dans la nuit close,
Pourvu qu'il jette à l'eau quelqu'un ou quelque chose.
C'est tout ce que je puis faire pour toi.

MAGUELONNE.
Merci.
Mais qui diable veux-tu qui passe par ici?

SALTABADIL.
Seul moyen de sauver ton homme.

MAGUELONNE.
A pareille heure?

BLANCHE.
O Dieu, vous me tentez, vous voulez que je meure!
Faut-il que pour l'ingrat je franchisse ce pas?
Oh! non, je suis trop jeune! — Oh! ne me poussez pas,
Mon Dieu!

Il tonne.

MAGUELONNE.

S'il vient quelqu'un dans une nuit pareille,
Je m'engage à porter la mer dans ma corbeille.

SALTABADIL.

Si personne ne vient, ton beau jeune homme est mort.

BLANCHE, *frissonnant.*

Horreur! — Si j'appelais le guet?... mais non, tout dort.
D'ailleurs, cet homme-là dénoncerait mon père.
Je ne veux pas mourir pourtant. J'ai mieux à faire;
J'ai mon père à soigner, à consoler, et puis
Mourir avant seize ans, c'est affreux. Je ne puis!
O Dieu! sentir le fer entrer dans ma poitrine!
Ah!

Une horloge frappe un coup.

SALTABADIL.

Ma sœur, l'heure sonne à l'horloge voisine.

Deux autres coups.

C'est onze heures trois quarts. Personne avant minuit
Ne viendra. Tu n'entends au dehors aucun bruit?
Il faut pourtant finir, je n'ai plus qu'un quart d'heure.

Il met le pied sur l'escalier. Maguelonne le retient en sanglotant.

MAGUELONNE.

Mon frère, encore un peu!

BLANCHE.

Quoi! cette femme pleure!
Et moi, je reste là, qui peux le secourir!
Puisqu'il ne m'aime plus, je n'ai plus qu'à mourir.
Eh bien! mourons pour lui —

Hésitant encore.

C'est égal, c'est horrible!

SALTABADIL, *à Maguelonne.*

Non, je ne puis attendre enfin, c'est impossible!

BLANCHE.

Encor si l'on savait comme ils vous frapperont,
Si l'on ne souffrait pas! mais on vous frappe au front,
Au visage... Oh! mon Dieu!

SALTABADIL, *essayant toujours de se dégager de Maguelonne qui l'arrête.*

Que veux-tu que je fasse?
Crois-tu pas que quelqu'un viendra prendre sa place?

BLANCHE, *grelottant sous la pluie.*

Je suis glacée!

Se dirigeant vers la porte.

Allons!

S'arrêtant.

Mourir ayant si froid!

Elle se traine en chancelant jusqu'à la porte, et y frappe un faible coup.

MAGUELONNE.

On frappe!

SALTABADIL.

C'est le vent qui fait craquer le toit.

Blanche frappe de nouveau.

MAGUELONNE.

On frappe!

Elle court ouvrir la lucarne et regarde au dehors.

SALTABADIL.

C'est étrange!

MAGUELONNE, *à Blanche.*

Holà! qu'est-ce?

A Saltabadil.

Un jeune homme.

BLANCHE.

Asile pour la nuit!

SALTABADIL.

Il va faire un fier somme!

MAGUELONNE.

Oui, la nuit sera longue.

BLANCHE.

Ouvrez!

SALTABADIL, *à Maguelonne.*

Attends! — Mortdieu!
Donne-moi mon couteau que je l'aiguise un peu.

Elle lui donne son couteau, qu'il aiguise au fer d'une faux.

BLANCHE.

Ciel! j'entends le couteau qu'ils aiguisent ensemble!

MAGUELONNE.

Pauvre jeune homme, il frappe à son tombeau.

BLANCHE.

Je tremble!
Quoi, je vais donc mourir!

Tombant à genoux.

O Dieu, vers qui je vais,
Je pardonne à tous ceux qui m'ont été mauvais,
Mon père, et vous, mon Dieu! pardonnez-leur de même,
Au roi François Premier, que je plains et que j'aime,
A tous, même au démon, même à ce réprouvé
Qui m'attend là, dans l'ombre, avec un fer levé!
J'offre pour un ingrat ma vie en sacrifice.
S'il en est plus heureux, oh! qu'il m'oublie! — et puisse,
Dans sa prospérité que rien ne doit tarir,
Vivre longtemps celui pour qui je vais mourir!

Se levant.

— L'homme doit être prêt!

Elle va frapper de nouveau à la porte.

MAGUELONNE, *à Saltabadil.*

Hé! dépêche, il se lasse.

SALTABADIL, *essayant sa lame sur une table.*

Bon. — Derrière la porte attends que je me place.

BLANCHE.

J'entends tout ce qu'il dit! Oh!

Saltabadil se place derrière la porte, de manière qu'en ouvrant en dedans elle le cache à la personne qui entre, sans le cacher au spectateur.

MAGUELONNE, *à Saltabadil.*

J'attends le signal.

SALTABADIL, *derrière la porte, le couteau à la main.*

Ouvre.

MAGUELONNE, *ouvrant à Blanche.*

Entrez.

BLANCHE, *à part.*

Ciel! il va me faire bien du mal!

Elle recule.

MAGUELONNE.

Eh bien! qu'attendez-vous?

BLANCHE, *à part.*

La sœur aide le frère.
— O Dieu! pardonnez-leur! — Pardonnez-moi, mon père!

Elle entre. Au moment où elle paraît sur le seuil de la cabane, on voit Saltabadil lever son poignard. La toile tombe.

# ACTE CINQUIÈME.

## TRIBOULET.

---

### PERSONNAGES.

FRANÇOIS PREMIER.
TRIBOULET.
BLANCHE.
SALTABADIL.
HOMMES ET FEMMES DU PEUPLE.
UN MÉDECIN.

---

Même décoration, seulement quand la toile se lève, la maison de Saltabadil est complétement fermée au regard : la devanture est garnie de ses volets. On n'y voit aucune lumière. Tout est ténèbres.

---

### SCÈNE PREMIÈRE.

TRIBOULET.

*Il s'avance lentement du fond du théâtre, enveloppé d'un manteau. L'orage a diminué de violence. La pluie a cessé. Il n'y a plus que quelques éclairs et par moments un tonnerre lointain.*

TRIBOULET, *seul.*

Je vais donc me venger ! — Enfin ! la chose est faite. —
Voici bientôt un mois que j'attends, que je guette,
Resté bouffon, cachant mon trouble intérieur,
Pleurant des pleurs de sang sous mon masque rieur.

*Examinant une porte basse dans la devanture de la maison.*

Cette porte... — Oh ! tenir et toucher sa vengeance ! —
C'est bien par là qu'ils vont me l'apporter, je pense !
Il n'est pas l'heure encor. Je reviens cependant.
Oui, je regarderai la porte en attendant.
Oui, c'est toujours cela. —

*Il tonne.*

Quel temps! nuit de mystère!
Une tempête au ciel ! un meurtre sur la terre !
Que je suis grand ici ! ma colère de feu
Va de pair cette nuit avec celle de Dieu.
Quel roi je tue ! Un roi dont vingt autres dépendent,
Des mains de qui la paix ou la guerre s'épandent !
Il porte maintenant le poids du monde entier.
Quand il n'y sera plus, comme tout va plier !
Quand j'aurai retiré ce pivot, la secousse
Sera forte et terrible, et ma main qui la pousse
Ébranlera longtemps toute l'Europe en pleurs,
Contrainte de chercher son équilibre ailleurs ! —
Songer que si demain Dieu disait à la terre :
— O terre, quel volcan vient d'ouvrir son cratère ?
Qui donc émeut ainsi le chrétien, l'ottoman,
Clément-Sept, Doria, Charles-Quint, Soliman ?
Quel César, quel Jésus, quel guerrier, quel apôtre,
Jette les nations ainsi l'une sur l'autre ?
Quel bras te fait trembler, terre, comme il lui plaît ?
La terre, avec terreur, répondrait : Triboulet ! —

Oh! jouis, vil bouffon, dans ta fierté profonde.
La vengeance d'un fou fait osciller le monde!

Au milieu des derniers bruits de l'orage, on entend sonner minuit à une horloge éloignée. Triboulet écoute.

Minuit!

Il court à la maison et frappe à la porte basse.

VOIX DE L'INTÉRIEUR.

Qui va là?

TRIBOULET.

Moi.

LA VOIX.

Bon.

Le panneau inférieur de la porte s'ouvre seul.

TRIBOULET.

Vite!

LA VOIX.

N'entrez pas.

Saltabadil sort en rampant par le panneau inférieur de la porte. Il tire par une ouverture assez étroite quelque chose de pesant, une espèce de paquet de forme oblongue, qu'on distingue avec peine dans l'obscurité. Il n'a pas de lumière à la main, il n'y en a pas dans la maison.

## SCÈNE II.

TRIBOULET, SALTABADIL.

SALTABADIL.

Ouf! c'est lourd.—Aidez-moi, monsieur, pour quelques [pas.

Triboulet, agité d'une joie convulsive, l'aide à apporter sur le devant de la scène un long sac de couleur brune, qui paraît contenir un cadavre.

—Votre homme est dans ce sac.

TRIBOULET.

Voyons-le! quelle joie!
Un flambeau!

SALTABADIL.

Pardieu non!

TRIBOULET.

Que crains-tu qui nous voie?

SALTABADIL.

Les archers de l'écuelle et les guetteurs de nuit.
Diable! pas de flambeau! c'est bien assez du bruit. —
L'argent!

TRIBOULET, *lui remettant une bourse.*

Tiens!

Examinant le sac étendu à terre pendant que l'autre compte.

Il est donc des bonheurs dans la haine!

SALTABADIL.

Vous aiderai-je un peu pour le jeter en Seine?

TRIBOULET.

J'y suffirai tout seul.

SALTABADIL, *insistant.*

A nous deux, c'est plus court.

TRIBOULET.

Un ennemi qu'on porte en terre n'est pas lourd.

SALTABADIL.

Vous voulez dire en Seine? Hé bien, maître, à votre aise.

Allant à un point du parapet.

Ne le jetez pas là. Cette place est mauvaise.

Lui montrant une brèche dans le parapet.

Ici, c'est très-profond. — Faites vite. — Bonsoir.

Il rentre et ferme la maison sur lui.

## SCÈNE III.

TRIBOULET.

TRIBOULET, *seul, l'œil fixé sur le sac.*

Il est là! — Mort! — Pourtant je voudrais bien le voir.

Tâtant le sac.

C'est égal, c'est bien lui. — Je le sens sous ce voile. —
Voici ses éperons qui traversent la toile. —
C'est bien lui! —

Se redressant et mettant le pied sur le sac.

Maintenant, monde, regarde-moi.
Ceci c'est un bouffon, et ceci c'est un roi! —
Et quel roi! le premier de tous! le roi suprême!
Le voilà sous mes pieds, je le tiens, c'est lui-même.
La Seine pour sépulcre, et ce sac pour linceul.
Qui donc a fait cela?

Croisant les bras.

Hé bien oui, c'est moi seul. —
Non, je ne reviens pas d'avoir eu la victoire,
Et les peuples demain refuseront d'y croire.
Que dira l'avenir? quel long étonnement,
Parmi les nations, d'un tel événement!
Sort, qui nous mets ici, comme tu nous en ôtes!
Une des majestés humaines les plus hautes,
Quoi, François de Valois, ce prince au cœur de feu,
Rival de Charles-Quint, un roi de France, un dieu,
— A l'éternité près, — un gagneur de batailles
Dont le pas ébranlait les bases des murailles,

Il tonne de temps en temps.

L'homme de Marignan, lui, qui, toute une nuit,
Poussa des bataillons l'un sur l'autre à grand bruit,
Et qui, quand le jour vint, les mains de sang trempées,
N'avait plus qu'un tronçon de trois grandes épées,
Ce roi! de l'univers par sa gloire étoilé!
Dieu! comme il se sera brusquement en allé!
Emporté tout à coup, dans toute sa puissance,
Avec son nom, son bruit et sa cour qui l'encense,
Emporté, comme on fait d'un enfant mal venu,
Une nuit qu'il tonnait, par quelqu'un d'inconnu!
Quoi! cette cour, ce siècle et ce règne, fumée!
Ce roi, qui se levait dans une aube enflammée,
Éteint, évanoui, dissipé dans les airs!
Apparu, disparu, — comme un de ces éclairs!
Et peut-être demain des crieurs inutiles,
Montrant des tonnes d'or, s'en iront par les villes,
Et criront au passant, de surprise éperdu:
— A qui retrouvera François Premier perdu! —
— C'est merveilleux! —

Après un silence.

Ma fille, ô ma pauvre affligée,
Le voilà donc puni, te voilà donc vengée!
Oh! que j'avais besoin de son sang! un peu d'or,
Et je l'ai!

Se penchant avec rage sur le cadavre.

Scélérat! peux-tu m'entendre encor?
Ma fille, qui vaut plus que ne vaut ta couronne,
Ma fille, qui n'avait fait de mal à personne,
Tu me l'as enviée et prise! tu me l'as
Rendue avec la honte, — et le malheur, hélas!
Eh bien! dis, m'entends-tu? maintenant, c'est étrange,

Oui, c'est moi qui suis là, qui ris et qui me venge !
Parce que je feignais d'avoir tout oublié,
Tu t'étais endormi ! — Tu croyais donc, pitié !
La colère d'un père aisément édentée ! —
Oh, non ! dans cette lutte, entre nous suscitée,
Lutte du faible au fort, le faible est le vainqueur.
Lui, qui léchait tes pieds, il te ronge le cœur !
Je te tiens.

*Se penchant de plus en plus sur le sac.*

M'entends-tu ? c'est moi, roi gentilhomme,
Moi, ce fou, ce bouffon, moi, cette moitié d'homme,
Cet animal douteux à qui tu disais : Chien !

*Il frappe le cadavre.*

C'est que, quand la vengeance est en nous, vois-tu bien?
Dans le cœur le plus mort il n'est plus rien qui dorme,
Le plus chétif grandit, le plus vil se transforme,
L'esclave tire alors sa haine du fourreau,
Et le chat devient tigre, et le bouffon bourreau !

*Se relevant à demi.*

Oh ! que je voudrais bien qu'il pût m'entendre encore,
Sans pouvoir remuer ! —

*Se penchant de nouveau.*

M'entends-tu ? je t'abhorre !
Va voir au fond du fleuve, où tes jours sont finis,
Si quelque courant d'eau remonte à Saint-Denis !

*Se relevant.*

A l'eau François Premier !

*Il prend le sac par un bout et le traîne au bord de l'eau. Au moment où il le dépose sur le parapet, la porte basse de la maison s'entr'ouvre avec précaution, Maguelonne en sort, regarde autour d'elle avec inquiétude, fait le geste de quelqu'un qui ne voit rien, rentre et reparaît un instant après avec le roi, auquel elle explique par signes qu'il n'y a plus personne là, et qu'il peut s'en aller. Elle rentre en refermant la porte, et le roi traverse le fond du théâtre dans la direction que lui a indiquée Maguelonne. C'est le moment où Triboulet se dispose à pousser le sac dans la Seine.*

TRIBOULET, *la main sur le sac.*

Allons !

LE ROI, *chantant au fond du théâtre.*

Souvent femme varie,
Bien fol est qui s'y fie.

TRIBOULET, *tressaillant.*

Quelle voix ! quoi ?
Illusions des nuits, vous jouez-vous de moi ?

*Il se retourne et prête l'oreille, effaré. Le roi a disparu; mais on l'entend chanter dans l'éloignement.*

VOIX DU ROI.

Souvent femme varie,
Bien fol est qui s'y fie.

TRIBOULET.

O malédiction ! ce n'est pas lui que j'ai !
Ils le font évader, quelqu'un l'a protégé,
On m'a trompé ! —

*Courant à la maison, dont la fenêtre supérieure est seule ouverte.*

Bandit !

*La mesurant des yeux comme pour l'escalader.*

— C'est trop haut, la fenêtre !

*Revenant au sac avec fureur.*

Mais qui donc m'a-t-il mis à sa place, le traître !
Quel innocent ? — Je tremble...

*Touchant le sac.*

Oui, c'est un corps humain.

*Il déchire le sac du haut en bas avec son poignard, et y regarde avec anxiété.*

Je n'y vois pas ! — La nuit !

*Se retournant égaré.*

Quoi ! rien dans le chemin !
Rien dans cette maison ! pas un flambeau qui brille !

*S'accoudant avec désespoir sur le corps.*

Attendons un éclair.

*Il reste quelques instants l'œil fixé sur le sac entr'ouvert, dont il a tiré Blanche à demi.*

## SCÈNE IV.

TRIBOULET, BLANCHE.

TRIBOULET.

*Un éclair passe; il se lève et recule avec un cri frénétique.*

— Ma fille ! Ah Dieu ! ma fille !
Ma fille ! Terre et cieux ! c'est ma fille, à présent !

*Tâtant sa main.*

Dieu ! ma main est mouillée ! à qui donc est ce sang ?
— Ma fille ! — Oh ! je m'y perds ! c'est un prodige horrible !
C'est une vision ! Oh non, c'est impossible,
Elle est partie, elle est en route pour Évreux !

*Tombant à genoux près du corps, les yeux au ciel.*

O mon Dieu, n'est-ce pas que c'est un rêve affreux,
Que vous avez gardé ma fille sous votre aile,
Et que ce n'est pas elle, ô mon Dieu ? —

*Un second éclair passe et jette une vive lumière sur le visage pâle et les yeux fermés de Blanche.*

Si ! c'est elle !
C'est bien elle !

*Se jetant sur le corps avec des sanglots.*

Ma fille ! enfant ! réponds-moi, dis,
Ils t'ont assassinée ! oh ! réponds ! oh ! bandits !
Personne ici, grand Dieu, que l'horrible famille !
Parle-moi ! parle-moi ! ma fille, ô ciel, ma fille !

BLANCHE, *comme ranimée aux cris de son père, entr'ouvrant la paupière et d'une voix éteinte.*

Qui m'appelle ?

TRIBOULET, *éperdu.*

Elle parle ! elle remue un peu !
Son cœur bat, son œil s'ouvre, elle est vivante, ô Dieu !

BLANCHE.

*Elle se relève à demi; elle est en chemise, tout ensanglantée, les cheveux épars. Le bas du corps, qui est resté vêtu, est caché dans le sac.*

Où suis-je ?

TRIBOULET, *la soulevant dans ses bras.*

Mon enfant, mon seul bien sur la terre,
Reconnais-tu ma voix ? m'entends-tu ? dis ?

BLANCHE.

Mon père !...

TRIBOULET.

Blanche ! que t'a-t-on fait ? quel mystère infernal ? —
Je crains en te touchant de te faire du mal.
Je n'y vois pas. Ma fille, as-tu quelque blessure ?
Conduis ma main !

BLANCHE, *d'une voix entrecoupée.*

Le fer a touché — j'en suis sûre —
— Le cœur, — je l'ai senti... —

TRIBOULET.

Ce coup, qui l'a frappé?

BLANCHE.

Ah! tout est de ma faute, — et je vous ai trompé. —
— Je l'aimais trop, — je meurs — pour lui.

TRIBOULET.

Sort implacable!
Prise dans ma vengeance! oh! c'est Dieu qui m'accable!
Comment donc ont-ils fait! ma fille, explique-toi!
Dis!

BLANCHE, *mourante.*

Ne me faites pas parler!

TRIBOULET, *la couvrant de baisers.*

Pardonne-moi. [penche!
Mais, sans savoir comment, te perdre! — Oh! ton front

BLANCHE, *faisant un effort pour se retourner.*

Oh!.. de l'autre côté... — J'étouffe!...

TRIBOULET, *la soulevant avec angoisse.*

Blanche! Blanche!
Ne meurs pas!...

Se retournant désespéré.

Au secours! quelqu'un! personne ici!
Est-ce qu'on va laisser mourir ma fille ainsi!
— Ah! la cloche du bac est là, sur la muraille,
Ma pauvre enfant, peux-tu m'attendre un peu que j'aille
Chercher de l'eau, sonner pour qu'on vienne? — un in-

Blanche fait signe que c'est inutile. [stant.

Non, tu ne le veux pas? — Il le faudrait pourtant!

Appelant sans la quitter.

Quelqu'un! —

Silence partout. La maison demeure impassible dans l'ombre.

Cette maison, grand Dieu, c'est une tombe!

Blanche agonise.

Oh! ne meurs pas! enfant, mon trésor, ma colombe,
Blanche! si tu t'en vas, moi, je n'aurai plus rien!
Ne meurs pas, je t'en prie!

BLANCHE.

Oh!...

TRIBOULET.

Mon bras n'est pas bien,
N'est-ce pas, il te gêne? — Attends que je me place
Autrement. — Es-tu mieux comme cela? — Par grâce,
Tâche de respirer jusqu'à ce que quelqu'un
Vienne nous assister! — Aucun secours! aucun!

BLANCHE, *d'une voix éteinte et avec effort.*

Pardonnez-lui! mon père.... — Adieu!

Sa tête retombe.

TRIBOULET, *s'arrachant les cheveux.*

Blanche!... — Elle expire!

Il court à la cloche du bac et la secoue avec fureur.

A l'aide! au meurtre! au feu!

Revenant à Blanche.

Tâche encor de me dire
Un mot! un seulement! parle-moi, par pitié!

Essayant de la relever.

Pourquoi veux-tu rester ainsi le corps plié? [morte!
Seize ans! non, c'est trop jeune! oh non! tu n'es pas
Blanche! as-tu pu quitter ton père de la sorte!
Est-ce qu'il ne doit plus t'entendre? ô Dieu! pourquoi?

Entrent des gens du peuple, accourant au bruit avec des flambeaux.

Le ciel fut sans pitié de te donner à moi!
Que ne t'a-t-il reprise au moins, ô pauvre femme,
Avant de me montrer la beauté de ton âme?
Pourquoi m'a-t-il laissé connaître mon trésor?
Que n'es-tu morte, hélas! toute petite encor,
Le jour où des enfants en jouant te blessèrent?
Mon enfant, mon enfant!

## SCÈNE V.

LES MÊMES; HOMMES, FEMMES DU PEUPLE.

UNE FEMME.

Ses paroles me serrent
Le cœur!

TRIBOULET, *se retournant.*

Ah! vous voilà! vous venez maintenant!
Il est bien temps!

Prenant au collet un charretier, qui tient un fouet à la main.

As-tu des chevaux toi, manant?
Une voiture? dis?

LE CHARRETIER.

Oui. — Comme il me secoue!

TRIBOULET.

Oui? — Eh bien, prends ma tête, et mets-la sous ta roue!

Il revient se jeter sur le corps de Blanche.

Ma fille!

UN DES ASSISTANTS.

Quelque meurtre! un père au désespoir!
Séparons-les.

Ils veulent entraîner Triboulet, qui se débat.

TRIBOULET.

Je veux rester! je veux la voir!
Je ne vous ai point fait de mal pour me la prendre!
Je ne vous connais pas. — Voulez-vous bien m'entendre?

A une femme.

Madame, vous pleurez, vous êtes bonne, vous!
Dites-leur de ne pas m'emmener.

La femme intercède pour lui. Il revient près de Blanche.

TRIBOULET, *tombant à genoux.*

A genoux!
A genoux, misérable! et meurs à côté d'elle!

LA FEMME.

Ah! calmez-vous. Si c'est pour crier de plus belle,
On va vous remmener.

TRIBOULET, *égaré.*

Non, non! laissez! —

Saisissant Blanche dans ses bras.

Je croi
Qu'elle respire encore! elle a besoin de moi!
Allez vite chercher du secours à la ville.
Laissez-la dans mes bras, je serai bien tranquille.

Il la prend tout à fait sur lui et l'arrange comme une mère son enfant endormi.

Non! elle n'est pas morte! oh! Dieu ne voudrait pas.
Car enfin il le sait, je n'ai qu'elle ici-bas.
Tout le monde vous hait quand vous êtes difforme,
On vous fuit, de vos maux personne ne s'informe,
Elle m'aime, elle! — elle est ma joie et mon appui.
Quand on rit de son père, elle pleure avec lui.
Si belle et morte! oh! non! — Donnez-moi quelque chose
Pour essuyer son front. —

Il lui essuie le front.

Sa lèvre est encor rose.
Oh! si vous l'aviez vue, oh! je la vois encor

Quand elle avait deux ans avec ses cheveux d'or!
Elle était blonde alors! —

*La serrant sur son cœur avec emportement.*

O ma pauvre opprimée!
Ma Blanche! mon bonheur! ma fille bien-aimée! —
Lorsqu'elle était enfant, je la tenais ainsi.
Elle dormait sur moi, tout comme la voici!
Quand elle s'éveillait, si vous saviez quel ange!
Je ne lui semblais pas quelque chose d'étrange,
Elle me souriait avec ses yeux divins,
Et moi je lui baisais ses deux petites mains!
Pauvre agneau! — Morte, oh non! elle dort et répose.
Tout à l'heure, messieurs, c'était bien autre chose,
Elle s'est cependant réveillée. — Oh! j'attend.
Vous l'allez voir rouvrir ses yeux dans un instant!
Vous voyez maintenant, messieurs, que je raisonne,
Je suis tranquille et doux, je n'offense personne,
Puisque je ne fais rien de ce qu'on me défend,
On peut bien me laisser regarder mon enfant.

*Il la contemple.*

Pas une ride au front! pas de douleurs anciennes! —
J'ai déjà réchauffé ses mains entre les miennes,
Voyez, touchez-les donc un peu!

*Entre un médecin.*

LA FEMME, *à Triboulet.*

Le chirurgien.

TRIBOULET, *au chirurgien qui s'approche.*

Tenez, regardez-la, je n'empêcherai rien.
Elle est évanouie, n'est-ce pas?

LE CHIRURGIEN, *examinant Blanche.*

Elle est morte.

*Triboulet se lève debout d'un mouvement convulsif. Le médecin poursuit froidement.*

Elle a dans le flanc gauche une plaie assez forte.
Le sang a dû causer la mort en l'étouffant.

TRIBOULET.

J'ai tué mon enfant! j'ai tué mon enfant!

*Il tombe sur le pavé.*

# ODES

ET

# BALLADES.

# PRÉFACE.

( 1822. )

La première édition de ces Odes (juin 1822) était précédée des réflexions qu'on va lire :

« Il y a deux intentions dans la publication de » ce livre, l'intention littéraire et l'intention poli» tique; mais, dans la pensée de l'auteur, la der» nière est la conséquence de la première, car l'his» toire des hommes ne présente de poésie que » jugée du haut des idées monarchiques et des » croyances religieuses.

» On pourra voir dans l'arrangement de ces Odes » une division qui, néanmoins, n'est pas métho» diquement tracée. Il a semblé à l'auteur que les » émotions d'une âme n'étaient pas moins fécondes » pour la poésie que les révolutions d'un empire.

» Au reste, le domaine de la poésie est illimité. » Sous le monde réel, il existe un monde idéal, qui » se montre resplendissant à l'œil de ceux que des » méditations graves ont accoutumés à voir dans » les choses plus que les choses. Les beaux ouvra» ges de poésie en tout genre, soit en vers, soit en » prose, qui ont honoré notre siècle, ont révélé » cette vérité à peine soupçonnée auparavant, que » la poésie n'est pas dans la forme des idées, mais » dans les idées elles-mêmes. La poésie, c'est tout » ce qu'il y a d'intime dans tout. »

Il est permis peut-être aujourd'hui à l'auteur d'ajouter à ce peu de lignes quelques autres observations sur le but qu'il s'est proposé en composant ces Odes.

Convaincu que tout écrivain, dans quelque sphère que s'exerce son esprit, doit avoir pour objet principal d'être utile, et espérant qu'une intention honorable lui ferait pardonner la témérité de ses essais, il a tenté de solenniser quelques-uns de ceux des principaux souvenirs de notre époque qui peuvent être des leçons pour les sociétés futures. Il a adopté, pour consacrer ces événements, la forme de l'Ode, parce que c'était sous cette forme que les inspirations des premiers poëtes apparaissaient jadis aux premiers peuples.

Cependant l'Ode française, généralement accusée de froideur et de monotonie, paraissait peu propre à retracer ce que les trente dernières années de notre histoire présentent de touchant et de terrible, de sombre et d'éclatant, de monstrueux et de merveilleux. L'auteur de ce recueil, en réfléchissant sur cet obstacle, a cru découvrir que cette froideur n'était point dans l'essence de l'Ode, mais seulement dans la forme que lui ont jusqu'ici donnée les poëtes lyriques. Il lui a semblé que la cause de cette monotonie était dans l'abus des apostrophes, des exclamations, des prosopopées, et autres figures véhémentes que l'on prodiguait dans l'Ode; moyens de chaleur qui glacent lorsqu'ils sont trop multipliés, et étourdissent au lieu d'émouvoir. Il a donc pensé que, si l'on plaçait le mouvement de l'Ode dans les idées plutôt que dans les mots, si de plus on en asseyait la composition sur une idée fondamentale quelconque qui fût appropriée au sujet, et dont le développement s'appuyât dans

toutes ses parties sur le développement de l'événement qu'elle raconterait; en substituant aux couleurs usées et fausses de la mythologie païenne les couleurs neuves et vraies de la théogonie chrétienne, on pourrait jeter dans l'Ode quelque chose de l'intérêt du drame, et lui faire parler en outre ce langage austère, consolant et religieux, dont a besoin une vieille société qui sort encore toute chancelante des saturnales de l'athéisme et de l'anarchie.

Voilà ce que l'auteur de ce livre a tenté, mais sans se flatter du succès; voilà ce qu'il ne pouvait dire à la première édition de son recueil, de peur que l'exposé de ses doctrines ne parût la défense de ses ouvrages. Il peut, aujourd'hui que ses Odes ont subi l'épreuve hasardeuse de la publication, livrer au lecteur la pensée qui les a inspirées, et qu'il a eu la satisfaction de voir déjà, sinon approuvée, du moins comprise en partie. Au reste, ce qu'il désire avant tout, c'est qu'on ne lui croie pas la prétention de frayer une route ou de créer un genre.

La plupart des idées qu'il vient d'énoncer s'appliquent principalement aux sujets historiques traités dans ce recueil; mais le lecteur pourra, sans qu'on s'étende davantage, remarquer dans le reste le même but littéraire et un semblable système de composition.

On arrêtera ici ces observations préliminaires, qui exigeraient un volume de développement, et auxquelles on ne fera peut-être pas attention; mais il faut toujours parler comme si l'on devait être entendu, écrire comme si l'on devait être lu, et penser comme si l'on devait être médité.

Décembre 1822.

# PRÉFACE.

(1824.)

Voici de nouvelles preuves pour ou contre le système de composition lyrique indiqué ailleurs [1] par l'auteur de ces Odes. Ce n'est pas sans une défiance extrême qu'il les présente à l'examen des gens de goût; car, s'il croit à des théories nées d'études consciencieuses et de méditations assidues, d'un autre côté, il croit fort peu à son talent. Il prie donc les hommes éclairés de vouloir bien ne pas étendre jusqu'à ses doctrines littéraires l'arrêt qu'ils seront sans doute fondés à prononcer contre ses essais poétiques. Aristote n'est-il pas innocent des tragédies de l'abbé d'Aubignac?

Cependant, malgré son obscurité, il a déjà eu la douleur de voir ses principes littéraires, qu'il croyait irréprochables, calomniés ou du moins mal interprétés. C'est ce qui le détermine aujourd'hui à fortifier cette publication nouvelle d'une déclaration simple et loyale, laquelle le mette à l'abri de tout soupçon d'hérésie dans la querelle qui divise aujourd'hui le public lettré. Il y a maintenant deux partis dans la littérature comme dans l'État, et la guerre poétique ne paraît pas devoir être moins acharnée que la guerre sociale n'est furieuse. Les deux camps semblent plus impatients de combattre que de traiter. Ils s'obstinent à ne vouloir point parler la même langue; ils n'ont d'autre langage que le mot d'ordre à l'intérieur et le cri de guerre à l'extérieur. Ce n'est pas le moyen de s'entendre.

[1] *Voyez* la préface précédente.

Quelques voix importantes néanmoins se sont élevées, depuis quelque temps, parmi les clameurs des deux armées. Des conciliateurs se sont présentés, avec de sages paroles, entre les deux fronts d'attaque. Ils seront peut-être les premiers immolés, mais n'importe! C'est dans leurs rangs que l'auteur de ce livre veut être placé, dût-il y être confondu. Il discutera, sinon avec la même autorité, du moins avec la même bonne foi. Ce n'est pas qu'il ne s'attende aux imputations les plus étranges, aux accusations les plus singulières. Dans le trouble où sont les esprits, le danger de parler est plus grand encore que celui de se taire; mais, quand il s'agit d'éclairer et d'être éclairé, il faut regarder où est le devoir, et non où est le péril : il se résigne donc. Il agitera, sans hésitation, les questions les plus redoutées, et, comme le petit enfant thébain, il osera secouer la peau du lion.

Et d'abord, pour donner quelque dignité à cette discussion impartiale, dans laquelle il cherche la lumière bien plus qu'il ne l'apporte, il répudie tous ces termes de convention que les partis rejettent réciproquement comme des ballons vides, signes sans signification, expressions sans expression, mots vagues que chacun définit au besoin de ses haines ou de ses préjugés, et qui ne servent de raisons qu'à ceux qui n'en ont pas. Pour lui, il ignore profondément ce que c'est que le *genre classique* et que le *genre romantique*. Selon une femme de génie, qui, la première, a prononcé le mot de *littérature romantique* en France, *cette divi-*

*sion se rapporte aux deux grandes ères du monde, celle qui a précédé l'établissement du christianisme et celle qui l'a suivi* [1]. D'après le sens littéral de cette explication, il semble que le *Paradis perdu* serait un poëme *classique*, et la *Henriade* une œuvre *romantique*. Il ne paraît pas démontré que les deux mots importés par madame de Staël soient aujourd'hui compris de cette façon.

En littérature, comme en toute chose, il n'y a que le bon et le mauvais, le beau et le difforme, le vrai et le faux. Or, sans établir ici de comparaisons qui exigeraient des restrictions et des développements, le *beau* [2] dans Shakespeare est tout aussi classique (si *classique* signifie digne d'être étudié) que le *beau* dans Racine; et le *faux* dans Voltaire est tout aussi romantique (si *romantique* veut dire mauvais) que le *faux* dans Calderon. Ce sont là de ces vérités naïves qui ressemblent plus encore à des pléonasmes qu'à des axiomes : mais où n'est-on pas obligé de descendre pour convaincre l'entêtement et pour déconcerter la mauvaise foi?

On objectera peut-être ici que les deux mots de guerre ont depuis quelque temps changé encore d'acception, et que certains critiques sont convenus d'honorer désormais du nom de *classique* toute production de l'esprit antérieure à notre époque, tandis que la qualification de *romantique* serait spécialement restreinte à cette littérature qui grandit et se développe avec le dix-neuvième siècle. Avant d'examiner en quoi cette littérature est propre à notre siècle, on demande en quoi elle peut avoir mérité ou encouru une désignation exceptionnelle. Il est reconnu que chaque littérature s'empreint plus ou moins profondément du ciel, des mœurs et de l'histoire du peuple dont elle est l'expression. Il y a donc autant de littératures diverses qu'il y a de sociétés différentes. David, Homère, Virgile, le Tasse, Milton et Corneille, ces hommes dont chacun représente une poésie et une nation, n'ont de commun entre eux que le génie. Chacun d'eux a exprimé et a fécondé la pensée publique dans son pays et dans son temps. Chacun d'eux a créé pour sa sphère sociale un monde d'idées et de sentiments, approprié au mouvement et à l'étendue de cette sphère. Pourquoi donc envelopper d'une désignation vague et collective ces créations qui, pour être toutes animées de la même âme, la vérité, n'en sont pas moins dissemblables, et souvent contraires dans leurs formes, dans leurs éléments et dans leurs natures? Pourquoi en même temps cette contradiction bizarre de décerner à une autre littérature, expression imparfaite encore d'une époque encore incomplète, l'honneur ou l'outrage d'une qualification également vague, mais exclusive, qui la sépare des littératures qui l'ont précédée? Comme si elle ne pouvait être pesée que dans l'autre plateau de la balance! Comme si elle ne devait être inscrite que sur le revers du livre! D'où lui vient ce nom de *romantique?* Est-ce que vous lui avez découvert quelque rapport bien évident et bien intime avec la langue *romance* ou *romane ?*...... Alors expliquez-vous; examinons la valeur de cette allégation : prouvez d'abord qu'elle est fondée; il vous restera ensuite à démontrer qu'elle n'est pas insignifiante.

Mais on se garde fort aujourd'hui d'entamer de ce côté une discussion qui pourrait n'enfanter que le *ridiculus mus;* on veut laisser à ce mot de *romantique* un certain vague fantastique et indéfinissable qui en redouble l'horreur. Aussi, tous les anathèmes lancés contre d'illustres écrivains et poëtes contemporains peuvent-ils se réduire à cette argumentation : — « Nous condamnons la littérature du dix-neuvième siècle, parce qu'elle est » *romantique*.... — Et pourquoi est-elle romantique? — Parce qu'elle est la littérature du dix-neuvième siècle. » — On ose affirmer ici, après un mûr examen, que l'évidence d'un tel raisonnement ne paraît pas absolument incontestable.

Abandonnons enfin cette question de mots, qui ne peut suffire qu'aux esprits superficiels dont elle est le risible labeur. Laissons en paix la procession des rhéteurs et des pédagogues apporter gravement de l'eau claire au tonneau vide. Souhaitons longue haleine à tous ces pauvres Sisyphes essoufflés, qui vont roulant et roulant sans cesse leur pierre au haut d'une butte :

*Palus inamabilis undâ*
*Alligat, et novies Styx interfusa coercet.*

Passons, et abordons la question de choses, car la frivole querelle des *romantiques* et des *classiques* n'est que la parodie d'une importante discussion, qui occupe aujourd'hui les esprits judicieux et les âmes méditatives. Quittons donc la *Batrachomyomachie* pour l'*Iliade*. Ici du moins les adversaires peuvent espérer de s'entendre parce qu'ils en sont dignes. Il y a une discordance absolue entre les rats et les grenouilles, tandis qu'un intime rapport de noblesse et de grandeur existe entre Achille et Hector.

Il faut en convenir, un mouvement vaste et profond travaille intérieurement la littérature de ce siècle. Quelques hommes distingués s'en étonnent, et il n'y a précisément dans tout cela d'étonnant

[1] *De l'Allemagne.*

[2] Il est inutile de déclarer que cette expression est employée ici dans toute son étendue.

que leur surprise. En effet, si après une révolution politique qui a frappé la société dans toutes ses sommités et dans toutes ses racines, qui a touché à toutes les gloires et à toutes les infamies, qui a tout désuni et tout mêlé, au point d'avoir dressé l'échafaud à l'abri de la tente, et mis la hache sous la garde du glaive; après une commotion effrayante qui n'a rien laissé dans le cœur des hommes qu'elle n'ait remué, rien dans l'ordre des choses qu'elle n'ait déplacé; si, disons-nous, après un si prodigieux événement, nul changement n'apparaissait dans l'esprit et dans le caractère d'un peuple, n'est-ce pas alors qu'il faudrait s'étonner, et d'un étonnement sans bornes?.....— Ici se présente une objection spécieuse et déjà développée avec une conviction respectable par des hommes de talent et d'autorité. C'est précisément, disent-ils, parce que cette *révolution littéraire* est le résultat de notre *révolution politique*, que nous en déplorons le triomphe, que nous en condamnons les œuvres. — Cette conséquence ne paraît pas juste. La littérature actuelle peut être en partie le *résultat* de la révolution, sans en être l'*expression*. La société, telle que l'avait faite la révolution, a eu sa littérature, hideuse et inepte comme elle. Cette littérature et cette société sont mortes ensemble et ne revivront plus. L'ordre renaît de toutes parts dans les institutions; il renaît également dans les lettres. La religion consacre la liberté : nous avons des citoyens. La foi épure l'imagination : nous avons des poëtes. La vérité revient partout, dans les mœurs, dans les lois, dans les arts. La littérature nouvelle est vraie. Et qu'importe qu'elle soit le résultat de la révolution? La moisson est-elle moins belle, parce qu'elle a mûri sur le volcan? Quel rapport trouvez-vous entre les laves qui ont consumé votre maison et l'épi de blé qui vous nourrit?

Les plus grands poëtes du monde sont venus après de grandes calamités publiques. Sans parler des chantres sacrés, toujours inspirés par des malheurs passés ou futurs, nous voyons Homère apparaître après la chute de Troie et les catastrophes de l'Argolide; Virgile, après le triumvirat. Jeté au milieu des discordes des Guelfes et des Gibelins, Dante avait été proscrit avant d'être poëte. Milton rêvait Satan chez Cromwell. Le meurtre de Henri IV précéda Corneille. Racine, Molière, Boileau, avaient assisté aux orages de la Fronde. Après la révolution française, Châteaubriand s'élève, et la proportion est gardée.

Et ne nous étonnons point de cette liaison remarquable entre les grandes époques politiques et les belles époques littéraires. La marche sombre et imposante des événements par lesquels le pouvoir d'en haut se manifeste aux pouvoirs d'ici-bas, l'unité éternelle de leur cause, l'accord solennel de leurs résultats, ont quelque chose qui frappe profondément la pensée. Ce qu'il y a de sublime et d'immortel dans l'homme se réveille comme en sursaut, au bruit de toutes ces voix merveilleuses qui avertissent de Dieu. L'esprit des peuples, en un religieux silence, entend longtemps retentir de catastrophe en catastrophe la parole mystérieuse qui témoigne dans les ténèbres :

*Admonet, et magnâ testatur voce per umbras.*

Quelques âmes choisies recueillent cette parole et s'en fortifient. Quand elle a cessé de tonner dans les événements, elles la font éclater dans leurs inspirations, et c'est ainsi que les enseignements célestes se continuent par des chants. Telle est la mission du génie; ses élus sont *ces sentinelles laissées par le Seigneur sur les tours de Jérusalem, et qui ne se tairont ni jour ni nuit.*

La littérature présente, telle que l'ont créée les Châteaubriand, les Staël, les La Mennais, n'appartient donc en rien à la révolution. De même que les écrits sophistiques et déréglés des Voltaire, des Diderot et des Helvétius, ont été d'avance l'expression des innovations sociales écloses dans la décrépitude du dernier siècle; la littérature actuelle, que l'on attaque avec tant d'instinct d'un côté et si peu de sagacité de l'autre, est l'expression anticipée de la société religieuse et monarchique qui sortira sans doute du milieu de tant d'anciens débris, de tant de ruines récentes. Il faut le dire et le redire, ce n'est pas un besoin de nouveauté qui tourmente les esprits, c'est un besoin de vérité; et il est immense.

Ce besoin de vérité, la plupart des écrivains supérieurs de l'époque tendent à le satisfaire. Le goût, qui n'est autre chose que l'*autorité* en littérature, leur a enseigné que leurs ouvrages, vrais pour le fond, devaient être également vrais dans la forme; sous ce rapport, ils ont fait faire un pas à la poésie. Les écrivains des autres peuples et des autres temps, même les admirables poëtes du grand siècle, ont trop souvent oublié dans l'exécution le principe de vérité dont ils vivifiaient leur composition. On rencontre fréquemment dans leurs plus beaux passages des détails empruntés à des mœurs, à des religions, ou à des époques trop étrangères au sujet. Ainsi l'*horloge* qui, au grand amusement de Voltaire, désigne au Brutus de Shakespeare l'heure où il doit frapper César, cette *horloge*, qui existait, comme on voit, bien avant qu'il y eût des horlogers, se retrouve, au milieu d'une brillante description des dieux mythologiques, placée par Boileau *à la main du Temps*. Le *canon*, dont Cal-

deron arme les soldats d'Héraclius et Milton les archanges de ténèbres, est tiré, dans l'*Ode sur Namur*, par *dix mille vaillants Alcides* qui en font *pétiller les remparts*. Et certes, puisque les *Alcides* du législateur du Parnasse tirent du canon, le *Satan* de Milton peut à toute force considérer cet anachronisme comme de *bonne guerre*. Si, dans un siècle littéraire encore barbare, le père Lemoyne, auteur d'un poëme de *saint Louis*, fait *sonner les vespres siciliennes* par *les cors des noires Euménides*, un âge éclairé nous montre J.-B. Rousseau envoyant (dans son *Ode au comte de Luc*, dont le mouvement lyrique est fort remarquable) un *prophète fidèle jusque chez les dieux interroger le Sort;* et, en trouvant fort ridicules les *Néréides* dont Camoëns obsède les compagnons de Gama, on désirerait, dans le célèbre *Passage du Rhin* de Boileau [1], voir autre chose que des *Naïades craintives* fuir devant Louis, par la grâce de Dieu, roi de France et de Navarre, accompagné de ses maréchaux des camps et armées.

Des citations de ce genre se prolongeraient à l'infini, mais il est inutile de les multiplier. Si de pareilles fautes de vérité se présentent fréquemment dans nos meilleurs auteurs, il faut se garder de leur en faire un crime. Ils auraient pu sans doute se borner à étudier les formes pures des divinités grecques, sans leur emprunter leurs attributs païens. Lorsqu'à Rome on voulut convertir en *saint Pierre* un *Jupiter olympien*, on commença du moins par ôter au maître du tonnerre l'aigle qu'il foulait sous ses pieds. Mais quand on considère les immenses services rendus à la langue et aux lettres par nos premiers grands poëtes, on s'humilie devant leur génie, et on ne se sent pas la force de leur reprocher un défaut de goût. Certainement ce défaut a été bien funeste, puisqu'il a introduit en France je ne sais quel genre faux, qu'on a fort bien nommé le *genre scolastique*, genre qui est au *classique* ce que la superstition et le fanatisme sont à la religion, et qui ne contre-balance aujourd'hui le triomphe de la vraie poésie que par l'autorité respectable des illustres maîtres chez lesquels il trouve malheureusement des modèles. On a rassemblé ci-dessus quelques exemples pareils entre eux de ce faux goût, empruntés à la fois aux écrivains les plus opposés, à ceux que les scolastiques appellent *classiques* et à ceux qu'ils qualifient de *romantiques;* on espère par là faire voir que, si Calderon a pu pécher par excès d'ignorance, Boileau a pu faillir aussi par excès de science; et que si, lorsqu'on étudie les écrits de ce dernier, on doit suivre religieusement les règles imposées au langage par le critique [2], il faut en même temps se garder scrupuleusement d'adopter les fausses couleurs employées quelquefois par le poëte.

Et remarquons en passant que, si la littérature du grand siècle de Louis le Grand eût invoqué le christianisme au lieu d'adorer les dieux païens; si ses poëtes eussent été ce qu'étaient ceux des temps primitifs, des prêtres chantant les grandes choses de leur religion et de leur patrie, le triomphe des doctrines sophistiques du dernier siècle eût été beaucoup plus difficile, peut-être même impossible. Aux premières attaques des novateurs, la religion et la morale se fussent réfugiées dans le sanctuaire des lettres, sous la garde de tant de grands hommes. Le goût national, accoutumé à ne point séparer les idées de religion et de poésie, eût répudié tout essai de poésie irréligieuse, et flétri cette monstruosité non moins comme un sacrilége littéraire que comme un sa-

[1] Les personnes de bonne foi comprendront aisément pourquoi nous citons ici fréquemment le nom de Boileau. Les fautes de goût, dans un homme d'un goût aussi pur, ont quelque chose de frappant qui les rend d'un utile exemple. Il faut que l'absence de vérité soit bien contraire à la poésie, puisqu'elle dépare même les vers de Boileau. Quant aux critiques malveillants, qui voudraient voir dans ces citations un manque de respect à un grand nom, ils sauront que nul ne pousse plus loin que l'auteur de ce livre l'estime pour cet excellent esprit. Boileau partage avec notre Racine le mérite *unique* d'avoir fixé la langue française, ce qui suffirait pour prouver que lui aussi avait un *génie créateur*.

[2] Insistons sur ce point, afin d'ôter tout prétexte aux *mal-voyants*. S'il est utile et parfois nécessaire de rajeunir quelques tournures usées, de renouveler quelques vieilles expressions, et peut-être d'essayer encore d'embellir notre versification par la plénitude du mètre et la pureté de la rime, on ne saurait trop répéter que là doit s'arrêter l'esprit de perfectionnement. Toute innovation contraire à la nature de notre prosodie et au génie de notre langue doit être signalée comme un attentat aux premiers principes du goût.

Après une si franche déclaration, il sera sans doute permis de faire observer ici aux *hyper-critiques* que le vrai talent regarde avec raison les règles comme la limite qu'il ne faut jamais franchir, et non comme le sentier qu'il faut toujours suivre. Elles rappellent incessamment la pensée vers un centre unique, *le beau;* mais elles ne la circonscrivent pas. Les règles sont en littérature ce que sont les lois en morale : elles ne peuvent tout prévoir. Un homme ne sera jamais réputé vertueux, parce qu'il aura borné sa conduite à l'observance du Code. Un poëte ne sera jamais réputé grand, parce qu'il se sera contenté d'écrire suivant les règles. La morale ne résulte pas des lois, mais de la religion et de la vertu. La littérature ne vit pas seulement par le goût; il faut qu'elle soit vivifiée par la poésie et fécondée par le génie.

crilége social. Qui peut calculer ce qui fût arrivé de la *philosophie*, si la cause de Dieu, défendue en vain par la vertu, eût été aussi plaidée par le génie?..... Mais la France n'eut pas ce bonheur; ses poëtes nationaux étaient presque tous des poëtes païens, et notre littérature était plutôt l'expression d'une société idolâtre et démocratique que d'une société monarchique et chrétienne. Aussi les philosophes parvinrent-ils, en moins d'un siècle, à chasser des cœurs une religion qui n'était pas dans les esprits.

C'est surtout à réparer le mal fait par les sophistes que doit s'attacher aujourd'hui le poëte; il doit marcher devant les peuples comme une lumière, et leur montrer le chemin. Il doit les ramener à tous les grands principes d'ordre, de morale et d'honneur; et, pour que sa puissance leur soit douce, il faut que toutes les fibres du cœur humain vibrent sous ses doigts comme les cordes d'une lyre. Il ne sera jamais l'écho d'aucune parole, si ce n'est de celle de Dieu. Il se rappellera toujours ce que ses prédécesseurs ont trop oublié, que lui aussi il a une religion et une patrie. Ses chants célébreront sans cesse les gloires et les infortunes de son pays, les austérités et les ravissements de son culte, afin que ses aïeux et ses contemporains recueillent quelque chose de son génie et de son âme, et que, dans la postérité, les autres peuples ne disent pas de lui : «Celui-là chantait dans une terre barbare.»

*In quâ scribebat, barbara terra fuit!*

Février 1824.

# PRÉFACE.

(1826.)

Pour la première fois, l'auteur du Recueil de compositions lyriques, dont les *Odes* et *Ballades* forment le troisième volume, a cru devoir séparer les genres de ces compositions par une division marquée.

Il continue à comprendre sous le titre d'*Odes* toute inspiration purement religieuse, toute étude purement antique, toute traduction d'un événement contemporain ou d'une impression personnelle. Les pièces qu'il intitule *Ballades* ont un caractère différent : ce sont des esquisses d'un genre capricieux; tableaux, rêves, scènes, récits; légendes superstitieuses, traditions populaires. L'auteur, en les composant, a essayé de donner quelque idée de ce que pouvaient être les poëmes des premiers troubadours du moyen âge, de ces rapsodes chrétiens qui n'avaient au monde que leur épée et leur guitare, et s'en allaient de château en château, payant l'hospitalité avec des chants.

S'il n'y avait beaucoup trop de pompe dans ces expressions, l'auteur dirait, pour compléter son idée, qu'il a mis plus de son âme dans les *Odes*, plus de son imagination dans les *Ballades*.

Au reste, il n'attache pas à ces classifications plus d'importance qu'elles n'en méritent. Beaucoup de personnes, dont l'opinion est grave, ont dit que ses *Odes* n'étaient pas des odes; soit. Beaucoup d'autres diront sans doute, avec non moins de raison, que ses *Ballades* ne sont pas des ballades; passe encore. Qu'on leur donne tel autre titre qu'on voudra, l'auteur y souscrit d'avance.

A cette occasion, mais en laissant absolument de côté ses propres ouvrages, si imparfaits et si incomplets, il hasardera quelques réflexions.

On entend tous les jours, à propos de productions littéraires, parler de la *dignité* de tel genre, des *convenances* de tel autre, des *limites* de celui-ci, des *latitudes* de celui-là : la *tragédie* interdit ce que le *roman* permet; la *chanson* tolère ce que l'*ode* défend, etc. L'auteur de ce livre a le malheur de ne rien comprendre à tout cela; il y cherche des choses et n'y voit que des mots : il lui semble que ce qui est réellement beau et vrai, est beau et vrai partout; que ce qui est dramatique dans un roman sera dramatique sur la scène; que ce qui est lyrique dans un couplet sera lyrique dans une strophe; qu'enfin et toujours la seule distinction véritable dans les œuvres de l'esprit est celle du bon et du mauvais. La pensée est une terre vierge et féconde dont les productions veulent croître librement, et pour ainsi dire au hasard, sans se classer, sans s'aligner en plates-bandes, comme les bouquets dans un jardin classique de Le Nôtre, ou comme les fleurs du langage dans un traité de rhétorique.

Il ne faut pas croire pourtant que cette liberté doive produire le désordre; bien au contraire. Développons notre idée. Comparez un moment au jardin royal de Versailles, bien nivelé, bien taillé, bien nettoyé, bien ratissé, bien sablé; tout plein de petites cascades, de petits bassins, de petits bosquets, de tritons de bronze folâtrant en cérémonie sur des océans pompés à grands frais dans la Seine, de faunes de marbre courtisant les dryades allégoriquement renfermées dans une multitude

d'ifs coniques, de lauriers cylindriques, d'orangers sphériques, de myrtes elliptiques, et d'autres arbres dont la forme naturelle, trop triviale sans doute, a été gracieusement corrigée par la serpette du jardinier; comparez ce jardin si vanté à une forêt primitive du nouveau monde, avec ses arbres géants, ses hautes herbes, sa végétation profonde, ses mille oiseaux de mille couleurs, ses larges avenues où l'ombre et la lumière ne se jouent que sur de la verdure, ses sauvages harmonies, ses grands fleuves qui charrient des îles de fleurs, ses immenses cataractes qui balancent des arcs-en-ciel! Nous ne dirons pas : Où est la magnificence? où est la grandeur? où est la beauté? mais simplement : Où est l'ordre? où est le désordre? Là, des eaux captives ou détournées de leur cours, ne jaillissant que pour croupir; des dieux pétrifiés; des arbres transplantés de leur sol natal, arrachés de leur climat, privés même de leur forme, de leurs fruits, et forcés de subir les grotesques caprices de la serpe et du cordeau; partout enfin l'ordre naturel contrarié, interverti, bouleversé, détruit. Ici, au contraire, tout obéit à une loi invariable; un Dieu semble vivre en tout. Les gouttes d'eau suivent leur pente et font des fleuves qui feront des mers; les semences choisissent leur terrain et produisent une forêt. Chaque plante, chaque arbuste, chaque arbre naît dans sa saison, croît en son lieu, produit son fruit, meurt à son temps. La ronce même y est belle. Nous le demandons encore : Où est l'ordre?

Choisissez donc du chef-d'œuvre du jardinage ou de l'œuvre de la nature, de ce qui est beau de convention ou de ce qui est beau sans les règles, d'une littérature artificielle ou d'une poésie originale!

On nous objectera que la forêt vierge cache dans ses magnifiques solitudes mille animaux dangereux, et que les bassins marécageux du jardin français recèlent tout au plus quelques bêtes insipides. C'est un malheur sans doute; mais à tout prendre, nous aimons mieux un crocodile qu'un crapaud; nous préférons une barbarie de Shakespeare à une ineptie de Campistron.

Ce qu'il est très-important de fixer, c'est qu'en littérature comme en politique, l'ordre se concilie merveilleusement avec la liberté; il en est même le résultat. Au reste, il faut bien se garder de confondre l'ordre avec la régularité. La régularité ne s'attache qu'à la forme extérieure; l'ordre résulte du fond même des choses, de la disposition intelligente des éléments intimes d'un sujet. La régularité est une combinaison matérielle et purement humaine; l'ordre est pour ainsi dire divin. Ces deux qualités si diverses dans leur essence marchent fréquemment l'une sans l'autre. Une cathédrale gothique présente un ordre admirable dans sa naïve irrégularité; nos édifices français modernes, auxquels on a si gauchement appliqué l'architecture grecque ou romaine, n'offrent qu'un désordre régulier. Un homme ordinaire pourra toujours faire un ouvrage régulier; il n'y a que les grands esprits qui sachent ordonner une composition. Le créateur qui voit de haut ordonne; l'imitateur qui regarde de près régularise : le premier procède selon la loi de sa nature, le dernier suivant les règles de son école. L'art est une inspiration pour l'un; il n'est qu'une science pour l'autre. En deux mots, et nous ne nous opposons pas à ce qu'on juge d'après cette observation les deux littératures dites *classique* et *romantique*, la régularité est le goût de la médiocrité, l'ordre est le goût du génie.

Il est bien entendu que la liberté ne doit jamais être l'anarchie; que l'originalité ne peut en aucun cas servir de prétexte à l'incorrection. Dans une œuvre littéraire, l'exécution doit être d'autant plus irréprochable que la conception est plus hardie. Si vous voulez avoir raison autrement que les autres, vous devez avoir dix fois raison. Plus on dédaigne la rhétorique, plus il sied de respecter la grammaire. On ne doit détrôner Aristote que pour faire régner Vaugelas; et il faut aimer l'*Art poétique* de Boileau, sinon pour les principes, du moins pour le style. Un écrivain qui a quelque souci de la postérité cherchera sans cesse à purifier sa diction, sans effacer toutefois le caractère particulier par lequel son expression révèle l'individualité de son esprit. Le néologisme n'est d'ailleurs qu'une triste ressource pour l'impuissance. Des fautes de langue ne rendront jamais une pensée; et le style est comme le cristal : sa pureté fait son éclat.

L'auteur de ce Recueil développera peut-être ailleurs tout ce qui n'est ici qu'indiqué. Qu'il lui soit permis de déclarer, avant de terminer, que l'esprit d'imitation, recommandé par d'autres comme le salut des écoles, lui a toujours paru le fléau de l'art; et il ne condamnerait pas moins l'imitation qui s'attache aux écrivains dits *romantiques*, que celle dont on poursuit les auteurs dits *classiques*. Celui qui imite un poëte *romantique* devient nécessairement un *classique*, puisqu'il imite [1]. Que vous soyez l'écho de Racine ou le reflet de Shakespeare, vous n'êtes toujours qu'un écho et qu'un reflet. Quand vous viendrez à bout de calquer exactement un homme de génie, il vous manquera toujours son originalité, c'est-à-dire son génie. Admirons les grands maîtres; ne les imitons pas.

[1] Ces mots sont employés ici dans l'acception à demi comprise, bien que non définie, qu'on leur donne le plus généralement.

Faisons autrement. Si nous réussissons, tant mieux; si nous échouons, qu'importe?

Il existe certaines eaux qui, si vous y plongez une fleur, un fruit, un oiseau, ne vous les rendent au bout de quelque temps que revêtus d'une épaisse croûte de pierre sous laquelle on devine encore, il est vrai, leur forme primitive; mais le parfum, la saveur, la vie, ont disparu. Les pédantesques enseignements, les préjugés scolastiques, la contagion de la routine, la manie d'imitation, produisent le même effet. Si vous y ensevelissez vos facultés natives, votre imagination, votre pensée, elles n'en sortiront pas. Ce que vous en retirerez conservera bien peut-être quelque apparence d'esprit, de talent et de génie; mais ce sera pétrifié.

A entendre des écrivains qui se proclament *classiques*, celui-là s'écarte de la route du vrai et du beau qui ne suit pas servilement les vestiges que d'autres y ont imprimés avant lui. Erreur! ces écrivains confondent la routine avec l'art; ils prennent l'ornière pour le chemin.

Le poëte ne doit avoir qu'un modèle, la nature; qu'un guide, la vérité. Il ne doit pas écrire avec ce qui a été écrit, mais avec son âme et avec son cœur. De tous les livres qui circulent entre les mains des hommes, deux seuls doivent être étudiés par lui, Homère et la Bible. C'est que ces deux livres vénérables, les premiers de tous par leur date et par leur valeur, presque aussi anciens que le monde, sont eux-mêmes deux mondes pour la pensée. On y retrouve en quelque sorte la création tout entière considérée sous son double aspect, dans Homère par le génie de l'homme, dans la Bible par l'esprit de Dieu.

Octobre 1826.

# ODES.

## LIVRE PREMIER.

### 1818. - 1822.

*Vox clamabat in deserto.*

## ODE PREMIÈRE.

### LE POËTE DANS LES RÉVOLUTIONS.

Mourir sans vider mon carquois!
Sans percer, sans fouler, sans pétrir dans leur fange
Ces bourreaux barbouilleurs de lois!...

André Chénier. *Iambe.*

« Le vent chasse loin des campagnes
» Le gland tombé des rameaux verts;
» Chêne, il le bat sur les montagnes;
» Esquif, il le bat sur les mers.
» Jeune homme, ainsi le sort nous presse.
» Ne joins pas, dans ta folle ivresse,
» Les maux du monde à tes malheurs;
» Gardons, coupables et victimes,
» Nos remords pour nos propres crimes,
» Nos pleurs pour nos propres douleurs! »

Quoi! mes chants sont-ils téméraires?
Faut-il donc, en ces jours d'effroi,
Rester sourd aux cris de ses frères?
Ne souffrir jamais que pour soi?

Non, le poëte sur la terre
Console, exilé volontaire,
Les tristes humains dans leurs fers;
Parmi les peuples en délire,
Il s'élance, armé de sa lyre,
Comme Orphée au sein des enfers!

« Orphée, aux peines éternelles
» Vint un moment ravir les morts;
» Toi, sur les têtes criminelles
» Tu chantes l'hymne du remords.
» Insensé! quel orgueil t'entraîne?
» De quel droit viens-tu dans l'arène
» Juger sans avoir combattu?
» Censeur échappé de l'enfance,

« Laisse vieillir ton innocence,
» Avant de croire à ta vertu! »

Quand le crime, Python livide,
Brave, impuni, le frein des lois,
La Muse devient l'Euménide :
Apollon saisit son carquois!
Je cède au Dieu qui me rassure,
J'ignore à ma vie encor pure
Quels maux le sort veut attacher;
Je suis sans orgueil mon étoile;
L'orage déchire la voile :
La voile sauve le nocher.

« Les hommes vont aux précipices!
» Tes chants ne les sauveront pas.
» Avec eux, loin des cieux propices,
» Pourquoi donc égarer tes pas?
» Peux-tu, dès tes jeunes années,
» Sans briser d'autres destinées,
» Rompre la chaîne de tes jours?
» Épargne ta vie éphémère;
» Jeune homme, n'as-tu pas de mère?
» Poëte, n'as-tu pas d'amours? »

Eh bien! à mes terrestres flammes,
Si je meurs, les cieux vont s'ouvrir.
L'amour chaste agrandit les âmes,
Et qui sait aimer sait mourir.
Le poëte, en des temps de crime,
Fidèle aux justes qu'on opprime,
Célèbre, imite les héros;
Il a, jaloux de leur martyre,
Pour les victimes une lyre,
Une tête pour les bourreaux!

« On dit que jadis le Poëte,
» Chantant des jours encor lointains,
» Savait à la terre inquiète
» Révéler ses futurs destins.
» Mais toi, que peux-tu pour le monde?
» Tu partages sa nuit profonde :
» Le ciel se voile et veut punir;
» Les lyres n'ont plus de prophète,
» Et la Muse, aveugle et muette,
» Ne sait plus rien de l'avenir! »

Le mortel qu'un Dieu même anime
Marche à l'avenir, plein d'ardeur;
C'est en s'élançant dans l'abîme
Qu'il en sonde la profondeur.
Il se prépare au sacrifice;
Il sait que le bonheur du vice
Par l'innocent est expié;
Prophète à son jour mortuaire,
La prison est son sanctuaire,
Et l'échafaud est son trépied!

« Que n'es-tu né sur les rivages
» Des Abbas et des Cosroës,
» Aux rayons d'un ciel sans nuages,
» Parmi le myrte et l'aloës!
» Là, sourd aux maux que tu déplores,
» Le poëte voit ses aurores
» Se lever sans trouble et sans pleurs;
» Et la colombe, chère aux sages,
» Porte aux vierges ses doux messages
» Où l'amour parle avec des fleurs! »

Qu'un autre au céleste martyre
Préfère un repos sans honneur!
La gloire est le but où j'aspire;
On n'y va point par le bonheur.
L'alcyon, quand l'Océan gronde,
Craint que les vents ne troublent l'onde
Où se berce son doux sommeil;
Mais pour l'aiglon, fils des orages,
Ce n'est qu'à travers les nuages
Qu'il prend son vol vers le soleil!

Mars 1821.

# ODE DEUXIÈME.

## LA VENDÉE.

*Ave, Cæsar, morituri te salutant.*

I

« Qui de nous, en posant une urne cinéraire,
» N'a trouvé quelque ami pleurant sur un cercueil?
» Autour du froid tombeau d'une épouse ou d'un frère,
» Qui de nous n'a mené le deuil? »

— Ainsi, sur les malheurs de la France éplorée,
Gémissait la Muse sacrée
Qui nous montra le ciel ouvert,
Dans ces chants où, planant sur Rome et sur Palmyre,
Sublime, elle annonçait les douceurs du martyre
Et l'humble bonheur du désert!

Depuis, à nos tyrans rappelant tous leurs crimes,
Et vouant aux remords ces cœurs sans repentirs,
Elle a dit : « En ces temps la France eut des victimes;
» Mais la Vendée eut des martyrs! »
— Déplorable Vendée, a-t-on séché tes larmes?
Marches-tu, ceinte de tes armes,
Au premier rang de nos guerriers?
Si l'Honneur, si la Foi n'est pas un vain fantôme,
Montre-moi quels palais ont remplacé le chaume
De tes rustiques chevaliers!

Hélas! tu te souviens des jours de ta misère!
Des flots de sang baignaient tes sillons dévastés,
Et le pied des coursiers n'y foulait de poussière
Que la cendre de tes cités!
Ceux-là qui n'avaient pu te vaincre avec l'épée
Semblaient, dans leur rage trompée,
Implorer l'enfer pour appui;
Et, roulant sur la plaine en torrents de fumée,
Le vaste embrasement poursuivait ton armée,
Qui ne fuyait que devant lui!

II

La Loire vit alors, sur ses plages désertes,
S'assembler les tribus des vengeurs de nos rois,
Peuple qui ne pleurait, fier de ses nobles pertes,
Que sur le Trône et sur la Croix.
C'étaient quelques vieillards fuyant leurs toits en flam-
C'étaient des enfants et des femmes, [mes,
Suivis d'un reste de héros;
Au milieu d'eux marchait leur Patrie exilée;
Car ils ne laissaient plus qu'une terre peuplée
De cadavres et de bourreaux.

On dit qu'en ce moment, dans un divin délire,
Un vieux prêtre parut parmi ces fiers soldats,
Comme un saint, chargé d'ans, qui parle du martyre
Aux nobles anges des combats;
Tranquille, en proclamant de sinistres présages,
Les souvenirs des anciens âges
S'éveillaient dans son cœur glacé;
Et, racontant le sort qu'ils devaient tous attendre,
La voix de l'avenir semblait se faire entendre,
Dans ses discours pleins du passé.

III

« Au delà du Jourdain, après quarante années,
» Dieu promit une terre aux enfants d'Israël;
» Au delà de ces flots, après quelques journées,
» Le Seigneur vous promet le ciel.
» Ces bords ne verront plus vos phalanges errantes.
» Dieu, sur des plaines dévorantes,
» Vous prépare un tombeau lointain :
» Votre astre doit s'éteindre, à peine à son aurore;
» Mais Samson expirant peut ébranler encore
» Les colonnes du Philistin!

» Vos guerriers périront. Mais, toujours invincibles,
» S'ils ne peuvent punir, ils sauront se venger :
» Car ils verront encor fuir ces soldats terribles,
» Devant qui fuyait l'étranger!
» Vous ne mourrez pas tous sous des bras intrépides :
» Les uns, sur des nefs homicides,
» Seront jetés aux flots mouvants;
» Ceux-là promèneront des os sans sépulture,
» Et cacheront leurs morts sous une terre obscure,
» Pour les dérober aux vivants!

» Et vous, ô jeune Chef, ravi par la victoire
» Aux hasards de Mortagne, aux périls de Saumur,
» L'honneur de vous frapper dans un combat sans gloire
» Rendra célèbre un bras obscur.
» Il ne sera donné qu'à bien peu de nos frères
» De revoir, après tant de guerres,
» La place où furent leurs foyers;
» Alors, ornant son toit de ses armes oisives,
» Chacun d'eux attendra que Dieu rende à nos rives
» Les lis, qu'il préfère aux lauriers.

» Vendée, ô noble terre! ô ma triste patrie!
» Tu dois payer bien cher le retour de tes rois!
» Avant que sur nos bords croisse la fleur chérie,
» Ton sang l'arrosera deux fois.
» Mais aussi lorsqu'un jour l'Europe réunie
» De l'arbre de la tyrannie
» Aura brisé les rejetons,
» Tous les rois vanteront leurs camps, leur flotte immense,
» Et, seul, le Roi Chrétien mettra dans la balance
» L'humble glaive des vieux Bretons!

» Grand Dieu! — Si toutefois, après ces jours d'ivresse,
» Blessant le cœur aigri du héros oublié,
» Une voix insultante offrait à sa détresse
» Les dons ingrats de la pitié;
» Si sa mère, et sa veuve, et sa fille éplorées,
» S'arrêtaient, de faim dévorées,
» Au seuil d'un favori puissant,
» Rappelant à celui qu'implore leur misère,
» Qu'elles n'ont plus ce fils, cet époux et ce père
» Qui croyait leur léguer son sang;

» Si, pauvre et délaissé, le citoyen fidèle,
» Lorsqu'un traître enrichi se rirait de sa foi,
» Entendait au sénat calomnier son zèle
» Par celui qui jugea son Roi;
» Si, pour comble d'affronts, un magistrat injuste,
» Déguisant sous un nom auguste
» L'abus d'un insolent pouvoir,
» Venait, de vils soupçons chargeant sa noble tête,
» Lui demander ce fer, sa première conquête, —
» Peut-être son dernier espoir;

» Qu'il se résigne alors! — Par ses crimes prospères,
» L'impie heureux insulte au fidèle souffrant :
» Mais que le juste pense aux forfaits de nos pères,
» Et qu'il songe à son Dieu mourant.
» Le Seigneur veut parfois les triomphes du vice;
» Il veut aussi, dans sa justice,

» Que l'innocent verse des pleurs;
» Souvent, dans ses desseins, Dieu suit d'étranges voies,
» Lui qui livre Satan aux infernales joies,
» Et Marie aux saintes douleurs! »

IV

Le vieillard s'arrêta. Sans croire à son langage,
Ils quittèrent ces bords pour n'y plus revenir;
Et tous croyaient couvert des ténèbres de l'âge
L'esprit qui voyait l'avenir! —
Ainsi, faible en soldats, mais fort en renommée,
Ce débris d'une illustre armée
Suivait sa bannière en lambeaux;
Et ces derniers Français, que rien ne put défendre,
Loin de leur temple en deuil et de leur chaume en cendre,
Allaient conquérir des tombeaux!

1819.

# ODE TROISIÈME.

## LES VIERGES DE VERDUN.

*Le prêtre portera l'étole blanche et noire*
*Lorsque les saints flambeaux pour vous s'allumeront·*
*Et de leurs longs cheveux voilant leurs fronts d'ivoire*
*Les jeunes filles pleureront.*

A. Guiraud.

I

Pourquoi m'apportez-vous ma lyre,
Spectres légers? — que voulez-vous?
Fantastiques beautés, ce lugubre sourire
M'annonce-t-il votre courroux?
Sur vos écharpes éclatantes
Pourquoi flotte à longs plis ce crêpe menaçant?
Pourquoi sur des festons ces chaînes insultantes,
Et ces roses teintes de sang?

Retirez-vous: rentrez dans les sombres abîmes... [beaux?
Ah! que me montrez-vous?... quels sont ces trois tom-
Quel est ce char affreux, surchargé de victimes?
Quels sont ces meurtriers couverts d'impurs lambeaux?
J'entends des chants de mort; j'entends des cris de fête.
Cachez-moi le char qui s'arrête!....
Un fer lentement tombe à mes regards troublés; —
J'ai vu couler du sang... Est-il bien vrai, parlez,
Qu'il ait rejailli sur ma tête?

Venez-vous dans mon âme éveiller le remord?
Ce sang... je n'en suis point coupable!
Fuyez, Vierges; fuyez, famille déplorable....
Lorsque vous n'étiez plus, je n'étais pas encor!
Qu'exigez-vous de moi? J'ai pleuré vos misères:
Dois-je donc expier les crimes de mes pères?
Pourquoi troublez-vous mon repos?
Pourquoi m'apportez-vous ma lyre frémissante?
Demandez-vous des chants à ma voix innocente,
Et des remords à vos bourreaux?

II

Sous des murs entourés de cohortes sanglantes,
Siége le sombre tribunal.
L'Accusateur se lève, et ses lèvres tremblantes
S'agitent d'un rire infernal.
C'est Tainville: on le voit, au nom de la patrie,
Convier aux forfaits cette horde flétrie
D'assassins, juges à leur tour;
Le besoin du sang le tourmente;
Et sa voix homicide à la hache fumante
Désigne les têtes du jour.

Il parle: — ses licteurs vers l'enceinte fatale
Traînent les malheureux que sa fureur signale;
Les portes devant eux s'ouvrent avec fracas;
Et trois vierges, de grâce et de pudeur parées,
De leurs compagnes entourées,
Paraissent parmi les soldats.
Le peuple, qui se tait, frémit de son silence:
Il plaint son esclavage en plaignant leurs malheurs,
Et repose sur l'innocence
Ses regards, las du crime et troublés par ses pleurs.

Eh quoi! quand ces beautés, lâchement accusées,
Vers ces juges de mort s'avançaient dans les fers,
Ces murs n'ont pas, croulant sous leurs voûtes brisées,
Rendu les monstres aux enfers!
Que faisaient nos guerriers?.... Leur vaillance trompée
Prêtait au vil couteau le secours de l'épée;
Ils sauvaient ces bourreaux qui souillaient leurs combats.

Hélas! un même jour, jour d'opprobre et de gloire,
Voyait Moreau monter au char de la victoire,
Et son père au char du trépas!

Quand nos chefs, entourés des armes étrangères,
Couvrant nos cyprès de lauriers,
Vers Paris lentement reportaient leurs bannières,
Frédéric sur Verdun dirigeait ses guerriers.
Verdun, premier rempart de la France opprimée,
D'un roi libérateur crut saluer l'armée.
En vain tonnaient d'horribles lois :
Verdun se revêtit de sa robe de fête,
Et, libre de ses fers, vint offrir sa conquête
Au monarque vengeur des rois.

Alors, Vierges, vos mains (ce fut là votre crime!)
Des festons de la joie ornèrent les vainqueurs.
Ah! pareilles à la victime,
La hache à vos regards se cachait sous des fleurs.
Ce n'est pas tout : hélas! sans chercher la vengeance,
Quand nos bannis, bravant la mort et l'indigence,
Combattaient nos tyrans encor mal affermis,
Vos nobles cœurs ont plaint de si nobles misères;
Votre or a secouru ceux qui furent nos frères,
Et n'étaient pas nos ennemis!

Quoi! ce trait glorieux, qui trahit leur belle âme,
Sera donc l'arrêt de leur mort!
Mais non, l'Accusateur, que leur aspect enflamme,
Tressaille d'un honteux transport.
Il veut, Vierges, au prix d'un affreux sacrifice,
En taisant vos bienfaits, vous ravir au supplice;
Il croit vos chastes cœurs par la crainte abattus.
Du mépris qui le couvre acceptez le partage,
Souillez-vous d'un forfait, l'infâme aréopage
Vous absoudra de vos vertus!

Répondez-moi, Vierges timides :
Qui d'un si noble orgueil arma ces yeux si doux?
Dites, qui fit rouler dans vos regards humides
Les pleurs généreux du courroux?
Je le vois à votre courage :
Quand l'oppresseur qui vous outrage
N'eût pas offert la honte en offrant son bienfait,
Coupables de pitié pour des Français fidèles,
Vous n'auriez pas voulu, devant des lois cruelles,
Nier un si noble forfait!

C'en est donc fait : déjà sous la lugubre enceinte
A retenti l'arrêt dicté par la fureur.
Dans un muet murmure, étouffé par la crainte,
Le peuple, qui l'écoute, exhale son horreur.
Regagnez des cachots les sinistres demeures,
O Vierges! encor quelques heures....
Ah! priez sans effroi, votre âme est sans remord.
Coupez ces longues chevelures,
Où la main d'une mère enlaçait des fleurs pures,
Sans voir qu'elle y mêlait les pavots de la mort!

Bientôt ces fleurs encore pareront votre tête;
Les anges vous rendront ces symboles touchants;
Votre hymne de trépas sera l'hymne de fête
Que les Vierges du ciel rediront dans leurs chants.
Vous verrez près de vous, dans ces chœurs d'innocenc ,
Charlotte, autre Judith, qui vous vengea d'avance;
Cazotte, Élisabeth, si malheureuse en vain;
Et Sombreuil, qui trahit par ses pâleurs soudaines
Le sang glacé des morts circulant dans ses veines;
Martyres, dont l'encens plait au Martyr divin!

III

Ici, devant mes yeux erraient des lueurs sombres;
Des visions troublaient mes sens épouvantés
Les Spectres sur mon front balançaient dans les ombres
De longs linceuls ensanglantés.
Les trois tombeaux, le char, les échafauds funèbres,
M'apparurent dans les ténèbres;
Tout rentra dans la nuit des siècles révolus;
Les Vierges avaient fui vers la naissante aurore;
Je me retrouvai seul, et je pleurais encore
Quand ma lyre ne chantait plus

Octobre 1818.

# ODE QUATRIÈME.

## QUIBERON.

*Pudor inde et miseratio.*
TACIT.

I

Par ses propres fureurs le Maudit se dévoile,
Dans le Démon vainqueur on voit l'Ange proscrit;
L'anathème éternel, qui poursuit son étoile,
Dans ses succès même est écrit.
Il est, lorsque des cieux nous oublions la voie,
Des jours que Dieu sans doute envoie
Pour nous rappeler les enfers;
Jours sanglants qui, voués au triomphe du crime,
Comme d'affreux rayons échappés de l'abîme,
Apparaissent sur l'univers.

Poëtes qui toujours, loin du siècle où nous sommes,
Chantres des pleurs sans fin et des maux mérités,
Cherchez des attentats tels que la voix des hommes
N'en ait point encor racontés;
Si quelqu'un vient à vous, vantant la jeune France,
Nos exploits, notre tolérance,
Et nos temps féconds en bienfaits,
Soyez contents; lisez nos récentes histoires,
Évoquez nos vertus, interrogez nos gloires : —
Vous pourrez choisir des forfaits!

Moi, je n'ai point reçu de la Muse funèbre
Votre lyre de bronze, ô chantres des remords!
Mais je voudrais flétrir les bourreaux qu'on célèbre,
Et venger la cause des morts.
Je voudrais, un moment, troublant l'impur Génie,
Arrêter sa gloire impunie
Qu'on pousse à l'immortalité;
Comme autrefois un Grec, malgré les vents rapides,
Seul, retint de ses bras, de ses dents intrépides,
L'esquif sur les mers emporté!

II

Quiberon vit jadis, sur son bord solitaire,
Des Français assaillis s'apprêter à mourir,
Puis, devant les deux chefs, l'airain fumant se taire,
Et les rangs désarmés s'ouvrir.
Pour sauver ses soldats l'un d'eux offrit sa tête;
L'autre accepta cette conquête,
De leur traité gage inhumain;
Et nul guerrier ne crut sa promesse frivole,
Car devant les drapeaux, témoins de leur parole,
Tous deux s'étaient donnés la main!

La phalange fidèle alors livra ses armes.
Ils marchaient : une armée environnait leurs pas,
Et le peuple accourait, en répandant des larmes,
Voir ces preux, sauvés du trépas.
Ils foulaient en vaincus les champs de leurs ancêtres;
Ce fut un vieux temple, sans prêtres,
Qui reçut ces vengeurs des rois;
Mais l'humble autel manquait à la pieuse enceinte,
Et pour se consoler, dans cette prison sainte
Leurs yeux en vain cherchaient la croix!

Tous prièrent ensemble, et d'une voix plaintive,
Tous, se frappant le sein, gémirent à genoux;
Un seul ne pleurait pas dans la tribu captive :
C'était lui qui mourait pour tous;
C'était Sombreuil, leur chef : jeune et plein d'espérance,
L'heure de son trépas s'avance;
Il la salue avec ferveur.
Le supplice, entouré des apprêts funéraires,
Est beau pour un chrétien qui, seul, va pour ses frères
Expirer, semblable au Sauveur.

« Oh! cessez, disait-il, ces larmes, ces reproches,
» Guerriers ; votre salut prévient tant de douleurs!
» Combien à votre mort vos amis et vos proches,
» Hélas! auraient versé de pleurs!
» Je romps avec vos fers mes chaînes éphémères;
» A vos épouses, à vos mères,
» Conservez vos jours précieux.
» On vous rendra la paix, la liberté, la vie;
» Tout ce bonheur n'a rien que mon cœur vous envie :
» Vous, ne m'enviez pas les cieux! »

Le sinistre tambour sonna l'heure dernière;
Les bourreaux étaient prêts : on vit Sombreuil partir.
La sœur ne fut point là pour leur ravir le frère, —
Et le héros devint martyr.
L'exhortant de la voix et de son saint exemple,
Un évêque exilé du temple,
Le suivit au funeste lieu;
Afin que le vainqueur vît, dans son camp rebelle,

Mourir, près d'un soldat à son prince fidèle,
Un prêtre fidèle à son Dieu!

III

Vous pour qui s'est versé le sang expiatoire
Bénissez le Seigneur, louez l'heureux Sombreuil;
Celui qui monte au ciel, brillant de tant de gloire,
N'a pas besoin de chants de deuil!
Bannis, on va vous rendre enfin une patrie;
Captifs, la liberté chérie
Se montre à vous dans l'avenir.
Oui, de vos longs malheurs chantez la fin prochaine;
Vos prisons vont s'ouvrir, on brise votre chaîne;
Chantez! votre exil va finir.

En effet,—des cachots la porte à grand bruit roule.
Un étendard paraît, qui flotte ensanglanté;
Des chefs et des soldats l'environnent en foule,
En invoquant la Liberté!
« Quoi! disaient les captifs, déjà l'on nous délivre!.. »
Quelques-uns s'empressent de suivre
Les bourreaux devenus meilleurs;
« Adieu, leur criait-on, adieu, plus de souffrance;
» Nous nous reverrons tous, libres, dans notre France!»
Ils devaient se revoir ailleurs.

Bientôt, jusqu'aux prisons des captifs en prières,
Arrive un sourd fracas, par l'écho répété:
C'étaient leurs fiers vainqueurs qui délivraient leurs [frères,
Et qui remplissaient leur traité!
Sans troubler les proscrits, ce bruit vint les surprendre;
Aucun d'eux ne savait comprendre
Qu'on pût se jouer des serments;
Ils disaient aux soldats: « Votre foi nous protége; »
Et pour toute réponse, un lugubre cortége
Les traîna sur des corps fumants!

Le jour fit place à l'ombre et la nuit à l'aurore;
Hélas! et pour mourir traversant la cité,
Les crédules proscrits passaient, passaient encore,
Aux yeux du peuple épouvanté!
Chacun d'eux racontait, brûlant d'un saint délire,
A ses compagnons de martyre
Les malheurs qu'il avait soufferts;
Tous succombaient sans peur, sans faste, sans murmure,
Regrettant seulement qu'il fallût un parjure
Pour les immoler dans les fers!

A coups multipliés la hache abat les chênes.
Le vil chasseur, dans l'antre ignoré du soleil,
Égorge lentement le lion dont ses chaînes
Ont surpris le noble sommeil.
On massacra longtemps la tribu sans défense.
A leur mort assistait la France,
Jouet des bourreaux triomphants;
Comme jadis, aux pieds des idoles impures,
Tour à tour, une veuve, en de longues tortures,
Vit expirer ses sept enfants.

C'étaient là les vertus d'un Sénat qu'on nous vante!
Le sombre Esprit du mal sourit en le créant;
Mais ce corps aux cent bras, fort de notre épouvante,
En son sein portait son néant.
Le colosse de fer s'est dissous dans la fange.
L'Anarchie, alors que tout change,
Pense voir ses œuvres durer;
Mais ce Pygmalion, dans ses travaux frivoles,
Ne peut donner la vie aux horribles idoles
Qu'il se fait pour les adorer.

IV

On dit que de nos jours, viennent, versant des larmes,
Prier au champ fatal où ces preux sont tombés,
Les vierges, les soldats fiers de leurs jeunes armes,
Et les vieillards lents et courbés.
Du ciel sur les bourreaux appelant l'indulgence,
Là, nul n'implore la vengeance,
Tous demandent le repentir;
Et chez ces vieux Bretons, témoins de tant de crimes,
Le pèlerin, qui vient invoquer les victimes,
Souvent lui-même est un martyr!

Février 1821.

## ODE CINQUIÈME.

### LOUIS XVII.

Capet, éveille-toi!

I

En ces temps-là, du ciel les portes d'or s'ouvrirent;
Du Saint des Saints ému les feux se découvrirent:
Tous les cieux un moment brillèrent dévoilés;
Et les élus voyaient, lumineuses phalanges,
Venir une jeune âme entre de jeunes anges
Sous les portiques étoilés.

C'était un bel enfant qui fuyait de la terre ; —
Son œil bleu du malheur portait le signe austère :
Ses blonds cheveux flottaient sur ses traits pâlissants ;
Et les vierges du ciel, avec des chants de fête,
Aux palmes du Martyre unissaient sur sa tête
La couronne des innocents.

II

On entendit des voix qui disaient dans la nue :
— « Jeune ange, Dieu sourit à ta gloire ingénue ;
» Viens, rentre dans ses bras pour ne plus en sortir ;
» Et vous, qui du Très-Haut racontez les louanges,
» Séraphins, prophètes, archanges,
» Courbez-vous, c'est un Roi; chantez, c'est un Martyr! »

— « Où donc ai-je régné ? demandait la jeune ombre ;
» Je suis un prisonnier, je ne suis point un roi.
» Hier je m'endormis au fond d'une tour sombre.
» Où donc ai-je régné ? Seigneur, dites-le-moi.
» Hélas ! mon père est mort d'une mort bien amère ;
» Ses bourreaux, ô mon Dieu, m'ont abreuvé de fiel ;
» Je suis un orphelin ; je viens chercher ma mère,
» Qu'en mes rêves j'ai vue au ciel. »

Les anges répondaient : — « Ton Sauveur te réclame.
» Ton Dieu d'un monde impie a rappelé ton âme.
» Fuis la terre insensée où l'on brise la Croix,
» Où jusque dans la mort descend le Régicide,
» Où le Meurtre, d'horreurs avide,
» Fouille dans les tombeaux pour y chercher des rois! »

— « Quoi ! de ma longue vie ai-je achevé le reste ? »
Disait-il ; « tous mes maux, les ai-je enfin soufferts ?
» Est-il vrai qu'un geôlier, de ce rêve céleste,
» Ne viendra pas demain m'éveiller dans mes fers ?
» Captif, de mes tourments cherchant la fin prochaine,
» J'ai prié, Dieu veut-il enfin me secourir ?
» Oh ! n'est-ce pas un songe ? A-t-il brisé ma chaîne ?
» Ai-je eu le bonheur de mourir ?

» Car vous ne savez point quelle était ma misère !
» Chaque jour dans ma vie amenait des malheurs;
» Et lorsque je pleurais, je n'avais pas de mère,
» Pour chanter à mes cris, pour sourire à mes pleurs.
» D'un châtiment sans fin languissante victime,
» De ma tige arrachée comme un tendre arbrisseau,
» J'étais proscrit bien jeune, et j'ignorais quel crime
» J'avais commis dans mon berceau.

» Et pourtant, écoutez : bien loin dans ma mémoire,
» J'ai d'heureux souvenirs avant ces temps d'effroi;
» J'entendais en dormant des bruits confus de gloire,
» Et des peuples joyeux veillaient autour de moi.
» Un jour tout disparut dans un sombre mystère;
» Je vis fuir l'avenir à mes destins promis;
» Je n'étais qu'un enfant, faible et seul sur la terre,
» Hélas ! et j'eus des ennemis !

» Ils m'ont jeté vivant sous des murs funéraires;
» Mes yeux voués aux pleurs n'ont plus vu le soleil;
» Mais vous que je retrouve, anges du ciel, mes frères,
» Vous m'avez visité souvent dans mon sommeil.
» Mes jours se sont flétris dans leurs mains meurtrières,
» Seigneur, mais les méchants sont toujours malheureux;
» Oh ! ne soyez pas sourd comme eux à mes prières,
» Car je viens vous prier pour eux. »

Et les anges chantaient : — « L'arche à toi se dévoile,
» Suis-nous : sur ton beau front nous mettrons une étoile.
» Prends les ailes d'azur des chérubins vermeils.
» Tu viendras avec nous bercer l'enfant qui pleure,
» Ou, dans leur brûlante demeure,
» D'un souffle lumineux rajeunir les soleils ! »

III

Soudain le chœur cessa, les élus écoutèrent :
Il baissa son regard par les larmes terni;
Au fond des cieux muets les mondes s'arrêtèrent,
Et l'éternelle voix parla dans l'infini.

« O Roi ! je t'ai gardé loin des grandeurs humaines.
» Tu t'es réfugié du trône dans les chaînes.
» Va, mon fils, bénis tes revers.
» Tu n'as point su des rois l'esclavage suprême,
» Ton front du moins n'est pas meurtri du diadème,
» Si tes bras sont meurtris de fers.

» Enfant, tu t'es courbé sous le poids de la vie.
» Et la terre, pourtant, d'espérance et d'envie
» Avait entouré ton berceau !
» Viens, ton Seigneur lui-même eut ses douleurs divines,
» Et mon fils, comme toi, roi couronné d'épines,
» Porta le sceptre de roseau ! »

Décembre 1822.

# ODE SIXIÈME.

## LE RÉTABLISSEMENT DE LA STATUE DE HENRI IV.

*Accingunt omnes operi, pedibusque rotarum*
*Subjiciunt lapsus, et stupea vincula collo*
*Intendunt... Pueri circum innuptæque puellæ*
*Sacra canunt, funemque manu contingere gaudent!*

VIRGILE.

I

Je voyais s'élever, dans le lointain des âges,
Ces monuments, espoir de cent rois glorieux;
Puis je voyais crouler les fragiles images
De ces fragiles demi-dieux.
Alexandre, un pêcheur des rives du Pyrée
Foule ta statue ignorée,
Sur le pavé du Parthénon :
Et les premiers rayons de la naissante aurore
En vain dans le désert interrogent encore
Les muets débris de Memnon.

Ont-ils donc prétendu, dans leur esprit superbe,
Qu'un bronze inanimé dût les rendre immortels?
Demain le temps peut-être aura caché sous l'herbe
Leurs imaginaires autels.
Le proscrit à son tour peut remplacer l'idole;
Des piédestaux du Capitole
Sylla détrône Marius.
Aux outrages du sort insensé qui s'oppose !
Le sage, de l'affront dont frémit Théodose,
Sourit avec Démétrius.

D'un héros toutefois l'image auguste et chère
Hérite du respect qui payait ses vertus :
Trajan domine encor les champs que de Tibère
Couvrent les temples abattus.
Souvent, lorsqu'en l'horreur des discordes civiles
La terreur planait sur les villes,
Aux cris des peuples révoltés,
Un héros, respirant dans le marbre immobile,
Arrêtait tout à coup par son regard tranquille
Les factieux épouvantés !

II

Eh quoi ! sont-ils donc loin ces jours de notre histoire
Où Paris sur son prince osa lever son bras ?
Où l'aspect de Henri, ses vertus, sa mémoire,
N'ont pu désarmer des ingrats?
Que dis-je? Ils ont détruit sa statue adorée.
Hélas ! cette horde égarée
Mutilait l'airain renversé;
Et cependant, des morts souillant le saint asile,
Leur sacrilége main demandait à l'argile
L'empreinte de son front glacé !

Voulaient-ils donc jouir d'un portrait plus fidèle
Du héros dont leur haine a payé les bienfaits?
Voulaient-ils, réprouvant leur fureur criminelle,
Le rendre à nos yeux satisfaits?
Non; mais c'était trop peu de briser son image :
Ils venaient encor, dans leur rage,
Briser son cercueil outragé.
Tel, troublant le désert d'un rugissement sombre,
Le tigre en se jouant cherche à dévorer l'ombre
Du cadavre qu'il a rongé.

Assis près de la Seine, en mes douleurs amères,
Je me disais : « La Seine arrose encore Ivry,
Et les flots sont passés où, du temps de nos pères,
Se peignaient les traits de Henri.
Nous ne verrons jamais l'image vénérée
D'un roi qu'à la France éplorée
Enleva sitôt le trépas;
Sans saluer Henri nous irons aux batailles,
Et l'étranger viendra chercher dans nos murailles
Un héros qu'il n'y verra pas ! »

III

Où courez-vous? — Quel bruit naît, s'élève et s'avance?
Qui porte ces drapeaux, signe heureux de nos rois?
Dieux ! quelle masse au loin semble, en sa marche im-[mense,
Broyer la terre sous son poids?
Répondez.... Ciel ! c'est lui ! je vois sa noble tête...
Le peuple fier de sa conquête,

Répète en chœur son nom chéri.
O ma lyre, tais-toi dans la publique ivresse;
Que seraient tes concerts près des chants d'allégresse
De la France aux pieds de Henri?

Par mille bras traîné, le lourd colosse roule.
Ah! volons, joignons-nous à ces efforts pieux.
Qu'importe si mon bras est perdu dans la foule!
Henri me voit du haut des cieux.
Tout un peuple a voué ce bronze à ta mémoire,
O chevalier, rival en gloire
Des Bayard et des Duguesclin!
De l'amour des Français reçois la noble preuve,
Nous devons ta statue au denier de la veuve,
A l'obole de l'orphelin.

N'en doutez pas : l'aspect de cette image auguste
Rendra nos maux moins grands, notre bonheur plus doux,
O Français! louez Dieu; vous voyez un Roi juste,
Un Français de plus parmi vous.
Désormais, dans ses yeux, en volant à la gloire,
Nous viendrons puiser la victoire;
Henri recevra notre foi;
Et quand on parlera de ses vertus si chères,
Nos enfants n'iront pas demander à nos pères
Comment souriait le bon Roi!

IV

Jeunes amis, dansez autour de cette enceinte;
Mêlez vos pas joyeux, mêlez vos heureux chants.
Henri, car sa bonté dans ses traits est empreinte,
Bénira vos transports touchants.
Près des vains monuments que des tyrans s'élèvent,
Qu'après de longs siècles achèvent
Les travaux d'un peuple opprimé,
Qu'il est beau cet airain où d'un Roi tutélaire
La France aime à revoir le geste populaire
Et le regard accoutumé!

Que le fier conquérant de la Perse avilie,
Las de léguer ses traits à de frêles métaux,
Menace, dans l'accès de sa vaste folie,
D'imposer sa forme à l'Athos;
Qu'un Pharaon cruel, superbe en sa démence,
Couvre d'un obélisque immense
Le grand néant de son cercueil,
Son nom meurt, et bientôt l'ombre des Pyramides,
Pour l'étranger, perdu dans ces plaines arides,
Est le seul bienfait de l'orgueil!

Un jour (mais repoussons tout présage funeste!)
Si des ans ou du sort les coups encor vainqueurs
Brisaient de notre amour le monument modeste,
Henri! tu vivrais dans nos cœurs;
Cependant que du Nil les montagnes altières,
Cachant cent royales poussières,
Du monde inutile fardeau,
Du temps et de la mort attestent le passage,
Et ne sont déjà plus à l'œil ému du sage
Que la ruine d'un tombeau.

Février 1819.

# ODE SEPTIÈME.

## LA MORT DU DUC DE BERRY.

Le Meurtre d'une main violente brise les liens
les plus sacrés,
la Mort vient enlever le jeune homme florissant,
et le Malheur s'approche comme un ennemi rusé
au milieu des jours de fête.

SCHILLER.

I

Modérons les transports d'une ivresse insensée;
Le passage est bien court de la joie aux douleurs;
La mort aime à poser sa main lourde et glacée
Sur des fronts couronnés de fleurs.
Demain, souillés de cendre, humbles, courbant nos têtes,
Le vain souvenir de nos fêtes
Sera pour nous presque un remords;
Nos jeux seront suivis des pompes sépulcrales;
Car chez nous, malheureux! l'hymne des Saturnales
Sert de prélude au chant des Morts.

II

Fuis les banquets : fais trêve à ton joyeux délire.
Paris, triste cité! détourne tes regards
Vers le cirque où l'on voit aux accords de la lyre

S'unir les prestiges des arts.
Chœurs, interrompez-vous; cessez, danses légères;
Qu'on change en torches funéraires
Ces feux purs, ces brillants flambeaux; —
Dans cette enceinte, auprès d'une couche sanglante,
J'entends un prêtre saint dont la voix chancelante
Dit la prière des tombeaux!

Sous ces lambris frappés des éclats de la joie,
Près d'un lit où soupire un mourant étendu,
D'une famille auguste, au désespoir en proie,
Je vois le cortége éperdu.
C'est un père à genoux, c'est un frère en alarmes,
Une sœur qui n'a point de larmes
Pour calmer ses sombres douleurs;
Car ses affreux revers ont, dès son plus jeune âge,
Dans ses yeux, enflammés d'un si mâle courage,
Tari la source de ses pleurs.

Sur l'échafaud, aux cris d'un sénat sanguinaire,
Sa mère est morte en reine et son père en héros;
Elle a vu dans les fers périr son jeune frère,
Et n'a pu trouver des bourreaux.
Et quand des rois ligués la main brisa ses chaînes,
Longtemps, sur des rives lointaines,
Elle a fui nos bords désolés;
Elle a revu la France, après tant de misères,
Pour apprendre, en rentrant au palais de ses pères,
Que ses maux n'étaient pas comblés!

Plus loin, c'est une épouse... Oh! qui peindra ses craintes,
Sa force, ses doux soins, son amour assidu?
Hélas! et qui dira ses lamentables plaintes,
Quand tout espoir sera perdu?
Quels étaient nos transports, ô vierge de Sicile,
Quand naguère à ta main docile
Berry joignit sa noble main!
Devais-tu donc, princesse, en touchant ce rivage,
Voir sitôt succéder le crêpe du veuvage
Au chaste voile de l'hymen!

Berry, quand nous vantions ta paisible conquête,
Nos chants ont réveillé le dragon endormi;
L'Anarchie en grondant a relevé sa tête,
Et l'enfer même en a frémi.
Elle a rugi : soudain, du milieu des ténèbres,
Clément poussa des cris funèbres :
Ravaillac agita ses fers;
Et le monstre, étendant ses deux ailes livides,
Aux applaudissements des ombres régicides,
S'envola du fond des enfers!

Le Démon, vers nos bords tournant son vol funeste,
Voulut, brisant ces lis qu'il flétrit tant de fois,
Épuiser d'un seul coup le déplorable reste
D'un sang trop fertile en bons rois.
Longtemps le sbire obscur qu'il arma pour son crime,
Rêveur, autour de la victime
Promena ses affreux loisirs;
Enfin le ciel permet que son vœu s'accomplisse :
Pleurons tous, car le meurtre a choisi pour complice
Le tumulte de nos plaisirs!

Le fer brille... un cri part : guerriers, volez aux armes!
C'en est fait : la duchesse accourt en pâlissant;
Son bras soutient Berry qu'elle arrose de larmes,
Et qui l'inonde de son sang.
Dressez un lit funèbre : est-il quelque espérance?...
Hélas! un lugubre silence
A condamné son triste époux.
Assistez-le, Madame, en ce moment horrible;
Les soins cruels de l'art le rendront plus terrible,
Les vôtres le rendront plus doux.

Monarque en cheveux blancs, hâte-toi, le temps presse;
Un Bourbon va rentrer au sein de ses aïeux;
Viens, accours vers ce fils, l'espoir de ta vieillesse :
Car ta main doit fermer ses yeux!
Il a béni sa fille, à son amour ravie;
Puis, des vanités de sa vie
Il proclame un noble abandon;
Vivant, il pardonna ses maux à la patrie;
Et son dernier soupir, digne du Dieu qu'il prie,
Est encore un cri de pardon.

Mort sublime! ô regrets! vois sa grande âme, et pleure;
Porte au ciel tes clameurs, ô peuple désolé.
Tu l'as trop peu connu : c'est à sa dernière heure
Que le héros s'est révélé.
Pour consoler la Veuve, apportez l'Orpheline;
Donnez sa fille à Caroline,
La nature encore a ses droits.
Mais, quand périt l'espoir d'une tige féconde,
Qui pourra consoler, dans sa terreur profonde,
La France, veuve de ses rois?

A l'horrible récit, quels cris expiatoires
Vont pousser nos guerriers, fameux par leur valeur!
L'Europe, qu'ébranlait le bruit de leurs victoires,
Va retentir de leur douleur.
Mais toi, que diras-tu, chère et noble Vendée?
Si longtemps de sang inondée,
Tes regrets seront superflus;
Et tu seras semblable à la mère accablée,
Qui s'assied sur sa couche et pleure inconsolée,
Parce que son enfant n'est plus!

Bientôt vers Saint-Denis, désertant nos murailles,
Au bruit sourd des clairons, peuple, prêtres, soldats,
Nous suivrons à pas lents le char des funérailles,
Entouré des chars des combats.
Hélas! jadis souillé par des mains téméraires,
Saint-Denis, où dormaient ses pères,
A vu déjà bien des forfaits;
Du moins, puisse, à l'abri des complots parricides,
Sous ces murs profanés, parmi ces tombes vides,
Sa cendre reposer en paix!

III

D'Enghien s'étonnera, dans les célestes sphères,
De voir sitôt l'ami cher à ses jeunes ans,
A qui le vieux Condé, prêt à quitter nos terres,
Léguait ses devoirs bienfaisants.

A l'aspect de Berry, leur dernière espérance,
Des rois que révère la France
Les ombres frémiront d'effroi;
Deux héros gémiront sur leurs races éteintes
Et le vainqueur d'Ivry viendra mêler ses plaintes
Aux pleurs du vainqueur de Rocroy.

Ainsi, Bourbon, au bruit du forfait sanguinaire,
On te vit vers d'Artois accourir désolé;
Car tu savais les maux que laisse au cœur d'un père
Un fils avant l'âge immolé.
Mais bientôt, chancelant dans ta marche incertaine,
L'affreux souvenir de Vincenne
Vint s'offrir à tes sens glacés;
Tu pâlis; et d'Artois, dans la douleur commune,
Sembla presque oublier sa récente infortune,
Pour plaindre tes revers passés.

Et toi, veuve éplorée, au milieu de l'orage,
Attends des jours plus doux, espère un sort meilleur;
Prends ta sœur pour modèle, et puisse ton courage
Être aussi grand que ton malheur!

Tu porteras comme elle une urne funéraire;
Comme elle, au sein du sanctuaire,
Tu gémiras sur un cercueil;
L'Hydre des factions, qui, sorti des ténèbres,
A marqué pour ta sœur tant d'époques funèbres,
Te fait aussi ton jour de deuil!

IV

Pourtant, ô frêle appui de la tige royale,
Si Dieu par ton secours signale son pouvoir,
Tu peux sauver la France, et de l'Hydre infernale
Tromper encor l'affreux espoir.
Ainsi, quand le Serpent, auteur de tous les crimes,
Vouait d'avance aux noirs abîmes
L'homme que son forfait perdit,
Le Seigneur abaissa sa farouche arrogance;
Une femme apparut, qui, faible et sans défense,
Brisa du pied son front maudit!

Février 1820.

# ODE HUITIÈME.

## LA NAISSANCE DU DUC DE BORDEAUX.

Le ciel... prodigue en leur faveur les miracles.
La postérité de Joseph rentre dans la terre de Gessen;
et cette conquête, due aux larmes des vainqueurs,
ne coûte pas une larme aux vaincus.

CHATEAUBRIAND. *Martyrs.*

I

Savez-vous, voyageur, pourquoi, dissipant l'ombre,
D'innombrables clartés brillent dans la nuit sombre?
Quelle immense vapeur rougit les cieux couverts?
Et pourquoi mille cris, frappant la nue ardente,
Dans la ville, au loin rayonnante,
Comme un concert confus, s'élèvent dans les airs?

II

O joie! ô triomphe! ô mystère!
Il est né l'Enfant glorieux,
L'Ange que promit à la terre
Un Martyr partant pour les cieux!
L'avenir voilé se révèle.
Salut à la flamme nouvelle
Qui ranime l'ancien flambeau!
Honneur à ta première aurore,
O jeune lis qui viens d'éclore,
Tendre fleur qui sors d'un tombeau!

C'est Dieu qui l'a donné, le Dieu de la prière :
La cloche, balancée aux tours du sanctuaire,
Comme aux jours du repos, y rappelle nos pas.
C'est Dieu qui l'a donné, le Dieu de la victoire! —
Chez les vieux martyrs de la gloire
Les canons ont tonné, comme au jour des combats.

Ce bruit si cher à ton oreille,
Joint aux voix des temples bénis,
N'a-t-il donc rien qui te réveille,
O toi, qui dors à Saint-Denis?
Lève-toi! Henri doit te plaire
Au sein du berceau populaire;

Accours! ô père triomphant!
Enivre sa lèvre trompée,
Et viens voir si ta grande épée
Pèse aux mains du royal enfant.

Hélas! il est absent, il est au sein des justes.
Sans doute, en ce moment, de ses aïeux augustes
Le cortége vers lui s'avance consolé :
Car il rendit, mourant sous des coups parricides,
Un héros à leurs tombes vides,
Une race de rois à leur trône isolé.

Parmi tous ces nobles fantômes,
Qu'il élève un front couronné,
Qu'il soit fier dans les saints royaumes,
Le père du roi nouveau-né!
Une race longue et sublime
Sort de l'immortelle victime :
Tel un fleuve mystérieux,
Fils d'un mont frappé du tonnerre,
De son cours fécondant la terre,
Cache sa source dans les cieux!

Honneur au rejeton qui deviendra la tige!
Henri, nouveau Joas, sauvé par un prodige,
A l'ombre de l'autel croîtra vainqueur du sort;
Un jour, de ses vertus notre France embellie,
A ses sœurs, comme Cornélie,
Dira : Voilà mon fils, c'est mon plus beau trésor.

III

O toi, de ma pitié profonde
Reçois l'hommage solennel,
Humble objet des regards du monde,
Privé du regard paternel!
Puisses-tu, né dans la souffrance,
Et de ta mère et de la France
Consoler la longue douleur!
Que le bras divin t'environne,
Et puisse, ô Bourbon, la couronne
Pour toi ne pas être un malheur!

Oui, souris, Orphelin, aux larmes de ta mère!
Écarte, en te jouant, ce crêpe funéraire
Qui voile ton berceau des couleurs du cercueil;
Chasse le noir passé qui nous attriste encore;
Sois à nos yeux comme une aurore!
Rends le jour et la joie à notre ciel en deuil.

Ivre d'espoir, ton Roi lui-même,
Consacrant le jour où tu nais,
T'impose, avec le saint baptême,
Le baptême du Béarnais.
La Veuve t'offre à l'Orpheline!
Vers toi, conduit par l'Héroïne,
Vient ton aïeul en cheveux blancs;
Et la foule, bruyante et fière,
Se presse à ce Louvre, où naguère,
Muette, elle entrait à pas lents.

Guerriers, peuple, chantez : Bordeaux, lève ta tête,
Cité qui, la première, aux jours de la conquête,
Rendue aux fleurs de lis, as proclamé ta foi.
Et toi, que le Martyr aux combats eût guidée,
Sors de ta douleur, ô Vendée!
Un roi naît pour la France, un soldat naît pour toi.

IV

Rattachez la nef à la rive : —
La Veuve reste parmi nous,
Et de sa patrie adoptive
Le ciel lui semble enfin plus doux.
L'espoir à la France l'enchaîne :
Aux champs où fut frappé le chêne
Dieu fait croître un frêle roseau.
L'amour retient l'humble colombe;
Il faut prier sur une tombe,
Il faut veiller sur un berceau.

Dis, qu'irais-tu chercher au lieu qui te vit naître,
Princesse? Parthénope outrage son vieux maître :
L'étranger, qu'attiraient des bords exempts d'hivers,
Voit Palerme en fureur, voit Messine en alarmes,
Et, plaignant la Sicile en armes,
De ce funèbre Éden fuit les sanglantes mers!

Mais que les deux Volcans s'éveillent!
Que le souffle du Dieu jaloux
Des sombres géants qui sommeillent
Rallume enfin l'ardent courroux;
Devant les flots brûlants des laves,
Que seront ces hautains esclaves,
Ces chefs d'un jour, ces grands soldats?
Courage! ô vous, vainqueurs sublimes! —
Tandis que vous marchez aux crimes,
La terre tremble sous vos pas!

Reste au sein des Français, ô fille de Sicile!
Ne fuis pas, pour des bords d'où le bonheur s'exile,
Une terre où le lis se relève immortel;
Où du Peuple et des Rois l'union salutaire
N'est point cet hymen adultère
Du trône et des partis, des camps et de l'autel.

V

Nous, ne craignons plus les tempêtes!
Bravons l'horizon menaçant :
Les forfaits qui chargeaient nos têtes
Sont rachetés par l'innocent!
Quand les nochers, dans la tourmente,
Jadis voyaient l'onde écumante
Entr'ouvrir leur frêle vaisseau,
Sûrs de la clémence éternelle,
Pour sauver la nef criminelle
Ils y suspendaient un berceau.

Octobre 1820.

# ODE NEUVIÈME.

## LE BAPTÊME DU DUC DE BORDEAUX.

*Sinite parvulos venire ad me. — Venerunt reges.*
ÉVANGILE.

I

« Oh! disaient les peuples du monde,
» Les derniers temps sont-ils venus?
» Nos pas, dans une nuit profonde,
» Suivent des chemins inconnus.
» Où va-t-on? dans la nuit perfide,
» Quel est ce fanal qui nous guide,
» Tous courbés sous un bras de fer?
» Est-il propice? est-il funeste?
» Est-ce la colonne céleste?
» Est-ce une flamme de l'enfer?

» Les tribus des chefs se divisent:
» Les troupeaux chassent les pasteurs;
» Et les sceptres des Rois se brisent
» Devant les faisceaux des Préteurs.
» Les trônes tombent; l'autel croule;
» Les factions naissent en foule
» Sur les bords des deux Océans;
» Et les ambitions serviles
» Qui dormaient comme des reptiles,
» Se lèvent comme des géants!

» Ah! malheur! nous avons fait gloire,
» Hélas! d'attentats inouïs,
» Tels qu'en cherche en vain la mémoire
» Dans les siècles évanouis.
» Malheur! tous nos forfaits l'appellent,
» Tous les signes nous le révèlent,
» Le jour des arrêts solennels.
» L'homme est digne enfin des abîmes;
» Et rien ne manque à ses longs crimes,
» Que les châtiments éternels. »

Le Très-Haut a pris leur défense,
Lorsqu'ils craignaient son abandon;
L'homme peut épuiser l'offense,
Dieu n'épuise pas le pardon!
Il mène au repentir l'impie:
Lui-même, pour nous, il expie
L'oubli des lois qu'il nous donna;
Pour lui seul il reste sévère;
C'est la Victime du Calvaire
Qui fléchit le Dieu du Sina!

II

Par un autre berceau sa main nous sauve encore!
Le monde du bonheur n'ose entrevoir l'aurore,
Quoique Dieu des méchants ait puni les défis;
Et troublant leurs conseils, dispersant leurs phalanges,
Nous ait donné l'un de ses Anges,
Comme aux antiques jours il nous donna son Fils.
Tel, lorsqu'il sort vivant du gouffre des ténèbres,
Le Prophète voit fuir les visions funèbres!
La terre est sous ses pas, le jour luit à ses yeux;
Mais lui, tout ébloui de la flamme éternelle,
Longtemps à sa vue infidèle
La lueur de l'enfer voile l'éclat des cieux.

Peuples, ne doutez pas! chantez votre victoire.
Un sauveur naît, vêtu de puissance et de gloire;
Il réunit le glaive et le sceptre en faisceau;
Des leçons du malheur naîtront nos jours prospères,
Car de soixante Rois, ses pères,
Les ombres sans cercueils veillent sur son berceau!

Son nom seul a calmé nos tempêtes civiles,
Ainsi qu'un bouclier il a couvert les villes.
La révolte et la haine ont déserté nos murs.
Tel du jeune lion, qui lui-même s'ignore,
Le premier cri, paisible encore,
Fait de l'antre royal fuir cent monstres impurs.

III

Quel est cet Enfant débile
Qu'on porte aux sacrés parvis?
Toute une foule immobile
Le suit de ses yeux ravis;
Son front est nu, ses mains tremblent,
Ses pieds, que des nœuds rassemblent,
N'ont point commencé de pas;
La faiblesse encor l'enchaîne;
Son regard ne voit qu'à peine
Et sa voix ne parle pas.

C'est un Roi parmi les hommes;
En entrant dans le saint lieu,

Il devient ce que nous sommes : —
C'est un homme aux pieds de Dieu!
Cet enfant est notre joie ;
Dieu pour sauveur nous l'envoie,
Sa loi l'abaisse aujourd'hui.
Les Rois, qu'arme son tonnerre,
Sont tout par lui sur la terre,
Et ne sont rien devant lui!

Que tout tremble et s'humilie.
L'orgueil mortel parle en vain ;
Le Lion royal se plie
Au joug de l'Agneau divin.
Le Père, entouré d'étoiles,
Vers l'Enfant, faible et sans voiles
Descend, sur les vents porté ;
L'Esprit-Saint de feux l'inonde,
Il n'est encor né qu'au monde,
Qu'il naisse à l'éternité !

Marie, aux rayons modestes,
Heureuse et priant toujours,
Guide les Vierges célestes
Vers son vieux temple aux deux tours.
Toutes les saintes Armées,
Parmi les soleils semées,
Suivent son char triomphant ;
La Charité les devance,
La Foi brille, et l'Espérance
S'assied près de l'humble Enfant!

IV

Jourdain! te souvient-il de ce qu'ont vu tes rives?
Naguère un pèlerin près de tes eaux captives
Vint s'asseoir et pleura, pareil en sa ferveur
A ces Preux qui jadis, terrible et saint cortége,
Ravirent au joug sacrilége
Ton onde baptismale et le tombeau sauveur!

Ce Chrétien avait vu, dans la France usurpée,
Trône, autel, chartres, lois, tomber sous une épée ;
Les vertus sans honneur, les forfaits impunis ;
Et lui, des vieux croisés cherchait l'ombre sublime,
Et, s'exilant près de Solime,
Aux lieux où Dieu mourut pleurait ses rois bannis!

L'eau du saint fleuve emplit sa gourde voyageuse ;
Il partit ; il revit notre rive orageuse,
Ignorant quel bonheur attendait son retour,
Et qu'à l'enfant des rois, du fond de l'Arabie,
Il apportait, nouveau Tobie,
Le remède divin qui rend l'aveugle au jour.

Qu'il soit fier dans ses flots, le fleuve des prophètes!
Peuples, l'eau du salut est présente à nos fêtes ;
Le ciel sur cet Enfant a placé sa faveur ;
Qu'il reçoive les eaux que reçut Dieu lui-même ;
Et qu'à l'onde de son baptême,
Le monde rassuré reconnaisse un Sauveur!

A vous, comme à Clovis, prince, Dieu se révèle.
Soyez du temple saint la colonne nouvelle.
Votre âme en vain du lis efface la blancheur ;
Quittez l'orgueil du rang, l'orgueil de l'innocence ;
Dieu vous offre, dans sa puissance,
La piscine du pauvre et la croix du pécheur.

V

L'Enfant, quand du Seigneur sur lui brille l'aurore,
Ignore le martyre et sourit à la croix ;
Mais un autre baptême, hélas! attend encore
Le front infortuné des Rois. —
Des jours viendront, jeune homme, où ton âme troublée,
Du fardeau d'un peuple accablée,
Frémira d'un effroi pieux,
Quand l'Évêque sur toi répandra l'huile austère,
Formidable présent qu'aux maîtres de la terre
La colombe apporta des cieux.

Alors ! ô Roi chrétien, au Seigneur sois semblable ;
Sache être grand par toi, comme il est grand par lui ;
Car le sceptre devient un fardeau redoutable
Dès qu'on veut s'en faire un appui.
Un vrai Roi sur sa tête unit toutes les gloires ;
Et si, dans ses justes victoires,
Par la mort il est arrêté,
Il voit, comme Bayard, une croix dans son glaive,
Et ne fait, quand le ciel à la terre l'enlève,
Que changer d'immortalité !

A LA MUSE.

Je vais, ô Muse, où tu m'envoies!
Je ne sais que verser des pleurs ;
Mais qu'il soit fidèle à leurs joies,
Ce luth fidèle à leurs douleurs!
Ma voix, dans leur récente histoire,
N'a point, sur des tons de victoire,
Appris à louer le Seigneur.
O Rois, victimes couronnées!
Lorsqu'on chante vos destinées,
On sait mal chanter le bonheur.

Mai 1821.

# ODE DIXIÈME.

## VISION.

---

*7. Quia defecimus in irâ tuâ, et in furore tuo turbati sumus;*
*8. Posuisti iniquitates nostras in conspectu tuo, seculum nostrum in illuminatione vultûs tui;*
*9. Quoniam omnes dies nostri defecerunt, et in irâ tuâ defecimus.*

PSAUME 89.

Parce que nous sommes tombés dans votre colère, et que nous avons été troublés dans votre fureur;
Vous avez placé nos iniquités en votre présence, et notre siècle dans la lumière de votre face;
Puisque tous nos jours ont failli, et que nous sommes tombés dans votre colère!

Voici ce qu'ont dit les prophètes,
Aux jours où ces hommes pieux
Voyaient en songe sur leurs têtes
L'Esprit-Saint descendre des cieux :
« Dès qu'un siècle, éteint pour le monde,
» Redescend dans la nuit profonde,
» De gloire ou de honte chargé,
» Il va répondre et comparaître
» Devant le Dieu qui le fit naître,
» Seul juge qui n'est pas jugé. »

Or écoutez, fils de la terre,
Vil peuple à la tombe appelé,
Ce qu'en un rêve solitaire
La vision m'a révélé : —
C'était dans la Cité flottante,
De joie et de gloire éclatante,
Où le jour n'a pas de soleil,
D'où sortit la première aurore,
Et d'où résonneront encore
Les clairons du dernier réveil!

Adorant l'Essence inconnue,
Les Saints, les Martyrs glorieux
Contemplaient, sous l'ardente nue,
Le Triangle mystérieux!
Près du trône où dort le tonnerre,
Parut un spectre centenaire,
Par l'Ange des Français conduit;
Et l'Ange, vêtu d'un long voile,
Était pareil à l'humble étoile
Qui mène au ciel la sombre nuit.

Dans les cieux et dans les abîmes
Une voix alors s'entendit,
Qui jusque parmi ses victimes
Fit trembler l'Archange maudit.
Le char des Séraphins fidèles,
Semé d'yeux, brillant d'étincelles,
S'arrêta sur son triple essieu;
Et la roue, aux flammes bruyantes,
Et les quatre ailes tournoyantes
Se turent au souffle de Dieu.

LA VOIX.

« Déjà du Livre séculaire
» La page a dix-sept fois tourné;
» Le gouffre attend que ma colère
» Te pardonne ou t'ait condamné!
» Approche : — je tiens la balance :
» Te voilà nu dans ma présence,
» Siècle innocent ou criminel.
» Faut-il que ton souvenir meure?
» Réponds, un siècle est comme une heure
» Devant mon regard éternel.

LE SIÈCLE.

» — J'ai, dans mes pensers magnanimes,
» Tout divisé, tout réuni;
» J'ai soumis à mes lois sublimes
» Et l'Immuable et l'Infini;
» J'ai pesé tes volontés mêmes....

LA VOIX.

» — Fantôme, arrête! tes blasphèmes
» Troublent mes Saints d'un juste effroi;
» Sors de ton orgueilleuse ivresse;
» Doute aujourd'hui de ta sagesse,
» Car tu ne peux douter de moi.

» Fier de tes aveugles sciences,
» N'as-tu pas ri, dans tes clameurs,

» Et de mon être et des croyances
» Qui gardent les lois et les mœurs?
» De la mort souillant le mystère,
» N'as-tu pas effrayé la terre
» D'un crime aux humains inconnu?
» Des rois, avant les temps célestes,
» N'as-tu pas réveillé les restes?

LE SIÈCLE.

» — O Dieu! votre jour est venu!

LA VOIX.

» — Pleure, ô Siècle! D'abord timide,
» L'erreur grandit comme un géant;
» L'athée invite au régicide :
» Le chaos est fils du néant.
» J'aimais une terre lointaine;
» Un Roi bon, une belle Reine
» Conduisaient son peuple joyeux;
» Je bénissais leurs jours augustes;
» Réponds : qu'as-tu fait de ces justes?

LE SIÈCLE.

» — Seigneur! je les vois dans vos cieux.

LA VOIX.

» Oui : l'épouvante enfin t'éclaire!
» C'est moi qui marque leur séjour
» Aux réprouvés de ma colère,
» Comme aux élus de mon amour.
» Qu'un rayon tombe de ma face,
» Soudain tout s'anime ou s'efface,
» Tout naît ou retourne au tombeau.
» Mon souffle, propice ou terrible,
» Allume l'incendie horrible,
» Comme il éteint le pur flambeau!
» Que l'oubli muet te dévore.

LE SIÈCLE.

» — Seigneur, votre bras s'est levé;
» Seigneur, le maudit vous implore!

LA VOIX.

» Non : tais-toi, Siècle réprouvé!

LE SIÈCLE.

» — Eh bien donc! l'Age qui va naître
» Absoudra mes forfaits peut-être
» Par des forfaits plus odieux! »
Ici gémit l'humble Espérance,
Et le bel Ange de la France
De son aile voila ses yeux.

LA VOIX.

« Va, ma main t'ouvre les abîmes;
» Un siècle nouveau prend l'essor;
» Mais, loin de t'absoudre, ses crimes,
» Maudit! t'accuseront encor. »
Et comme l'ouragan qui gronde
Chasse à grand bruit jusque sur l'onde
Le flocon vers les mers jeté,
Longtemps la Voix inexorable
Poursuivit le Siècle coupable,
Qui tombait dans l'Éternité.

1821.

# ODE ONZIÈME.

## BUONAPARTE.

*De Deo.*

I

Quand la terre engloutit les cités qui la couvrent;
Que le vent sème au loin un poison voyageur;
Quand l'ouragan mugit, quand des monts brûlants s'ouvrent,
C'est le réveil du Dieu vengeur.
Et si, lassant enfin les clémences célestes,
Le monde à ces signes funestes
Ose répondre en les bravant,
Un homme alors, choisi par la main qui foudroie,
Des aveugles fléaux ressaisissant la proie,
Paraît, comme un fléau vivant!

Parfois, élus maudits de la fureur suprême,
Entre les nations des hommes sont passés,
Triomphateurs longtemps armés de l'anathème, —
Par l'anathème renversés!
De l'esprit de Nemrod héritiers formidables,
Ils ont sur les peuples coupables
Régné par la flamme et le fer!
Et dans leur gloire impie, en désastres féconde,
Ces envoyés du ciel sont apparus au monde,
Comme s'ils venaient de l'enfer!

II

Naguère, de lois affranchie,
Quand la Reine des nations
Descendit de la monarchie,

Prostitué aux factions,
On vit, dans ce chaos fétide,
Naître de l'hydre régicide
Un despote, empereur d'un camp.
Telle souvent la mer qui gronde
Dévore une plaine féconde
Et vomit un sombre volcan.

D'abord, troublant du Nil les hautes catacombes,
Il vint, chef populaire, y combattre en courant,
Comme pour insulter des tyrans dans leurs tombes,
Sous sa tente de conquérant. —
Il revint pour régner sur ses compagnons d'armes.
En vain l'auguste France en larmes
Se promettait des jours plus beaux;
Quand des vieux Pharaons il foulait la couronne,
Sourd à tant de néant, ce n'était qu'un grand trône
Qu'il rêvait sur leurs grands tombeaux!

Un sang royal teignit sa pourpre usurpatrice.
Un guerrier fut frappé par ce guerrier sans foi.
L'Anarchie, à Vincenne, admira son complice, —
Au Louvre elle adora son Roi.
Il fallut presque un Dieu pour consacrer cet homme.
Le Prêtre-Monarque de Rome
Vint bénir son front menaçant;
Car sans doute, en secret effrayé de lui-même,
Il voulait recevoir son sanglant diadème
Des mains d'où le pardon descend.

III

Lorsqu'il veut, le Dieu secourable,
Qui livre au méchant le pervers,
Brise le jouet formidable
Dont il tourmentait l'univers.
Celui qu'un instant il seconde
Se dit le seul maître du monde;
Fier, il s'endort dans son néant;
Enfin, bravant la loi commune,
Quand il croit tenir sa fortune,
Le fantôme échappe au géant.

IV

Dans la nuit des forfaits, dans l'éclat des victoires,
Cet homme, ignorant Dieu qui l'avait envoyé,
De cités en cités promenant ses prétoires,
Marchait, sur sa gloire appuyé.
Sa dévorante armée avait, dans son passage,
Asservi les fils de Pélage,
Devant les fils de Galgacus;
Et quand dans leurs foyers il ramenait ses braves,
Aux fêtes qu'il vouait à ces vainqueurs esclaves,
Il invitait les rois vaincus!

Dix empires conquis devinrent ses provinces.
Il ne fut pas content dans son orgueil fatal. —
Il ne voulait dormir qu'en une cour de princes,
Sur un trône continental!
Ses aigles, qui volaient sous vingt cieux parsemées,
Au Nord, de ses longues armées
Guidèrent l'immense appareil;
Mais là, parut l'écueil de sa course hardie.
Les peuples sommeillaient : un sanglant incendie
Fut l'aurore du grand réveil!

Il tomba Roi; — puis dans sa route,
Il voulut, fantôme ennemi,
Se relever, afin sans doute
De ne plus tomber à demi.
Alors, loin de sa tyrannie,
Pour qu'une effrayante harmonie
Frappât l'orgueil anéanti,
On jeta ce captif suprême
Sur un rocher, débris lui-même
De quelque ancien monde englouti!

Là, se refroidissant comme un torrent de lave,
Gardé par ses vaincus, chassé de l'univers,
Ce reste d'un tyran, en s'éveillant esclave,
N'avait fait que changer de fers.
Des trônes restaurés écoutant la fanfare,
Il brillait de loin comme un phare,
Montrant l'écueil au nautonnier.
Il mourut. — Quand ce bruit éclata dans nos villes,
Le monde respira dans les fureurs civiles,
Délivré de son prisonnier!

Ainsi l'orgueil s'égare en sa marche éclatante,
Colosse né d'un souffle et qu'un regard abat. —
Il fit du glaive un sceptre, et du trône une tente.
Tout son règne fut un combat.
Du fléau qu'il portait lui-même tributaire,
Il tremblait, prince de la terre;
Soldat, on vantait sa valeur.
Retombé dans son cœur comme dans un abîme,
Il passa par la gloire, il passa par le crime,
Et n'est arrivé qu'au malheur.

V

Peuples, qui poursuivez d'hommages
Les victimes et les bourreaux,
Laissez-le fuir seul dans les âges : —
Ce ne sont point là les héros!
Ces faux dieux, que leur siècle encense,
Dont l'avenir hait la puissance,
Vous trompent dans votre sommeil;
Tels que ces nocturnes aurores
Où passent de grands météores,
Mais que ne suit pas le soleil.

Mars 1822.

# ODES.

## LIVRE DEUXIÈME.

### 1822. - 1823.

*Nos canimus surdis.*

## ODE PREMIÈRE.

### A MES ODES.

*. . . . . Tentanda via est quâ me quoque possim*
*Tollere humo, victorque virûm volitare per ora.*

VIRGILE.

I

Mes odes, c'est l'instant de déployer vos ailes.
Cherchez d'un même essor les voûtes immortelles;
Le moment est propice... Allons!
La foudre en grondant vous éclaire,
Et la tempête populaire
Se livre au vol des aquilons.

Pour qui rêva longtemps le jour du sacrifice,
Oui, l'heure où vient l'orage est une heure propice;
Mais moi, sous un ciel calme et pur,
Si j'avais, fortuné génie,
Dans la lumière et l'harmonie
Vu flotter vos robes d'azur;

Si nul profanateur n'eût touché vos offrandes;
Si nul reptile impur sur vos chastes guirlandes
N'eût traîné ses nœuds flétrissants;
Si la terre, à votre passage,
N'eût exhalé d'autre nuage
Que la vapeur d'un doux encens;

J'aurais béni la muse et chanté ma victoire.
J'aurais dit au poëte, élancé vers la gloire :
« O ruisseau! qui cherches les mers,
» Coule vers l'océan du monde

« Sans craindre d'y mêler ton onde ;
« Car ses flots ne sont pas amers. »

II

Heureux qui de l'oubli ne fuit point les ténèbres!
Heureux qui ne sait pas combien d'échos funèbres
Le bruit d'un nom fait retentir!
Et si la gloire est inquiète!
Et si la palme du poëte
Est une palme de martyr!

Sans craindre le chasseur, l'orage ou le vertige,
Heureux l'oiseau qui plane et l'oiseau qui voltige!
Heureux qui ne veut rien tenter!
Heureux qui suit ce qu'il doit suivre!
Heureux qui ne vit que pour vivre,
Qui ne chante que pour chanter!

III

Vous! ô mes chants, adieu! cherchez votre fumée!
Bientôt, sollicitant ma porte refermée,
Vous pleurerez, au sein du bruit,
Ce temps où, cachés sous des voiles,
Vous étiez pareils aux étoiles
Qui ne brillent que pour la nuit;

Quand, tour à tour, prenant et rendant la balance,
Quelques amis, le soir, vous jugeaient en silence,
Poëtes, par la lyre émus,
Qui fuyaient la ville sonore,
Et transplantaient les fleurs d'Isaure
Dans les jardins d'Académus.

Comme un ange, porté sur ses ailes dorées,
Vous veniez, murmurant des paroles sacrées,
Pour abattre et pour relever.
Vous disiez, dans votre délire,
Tout ce que peut chanter la lyre,
Tout ce que l'âme peut rêver.

Disputant un prix noble en une sainte arène,
Vous laissiez tout l'Olympe aux fils de l'Hippocrène,
Rivaux de votre ardent essor;
Ainsi que l'amant d'Atalante,
Pour rendre leur course plus lente,
Vous leur jetiez les pommes d'or.

On vous voyait, suivis de sylphes et de fées,
Liant d'anciens faisceaux à nos jeunes trophées,
Chanter les camps et leurs travaux,
Ou pousser des cris prophétiques,
Ou demander aux temps gothiques
Leurs vieux contes, toujours nouveaux.

Souvent vos luths pieux consolaient les couronnes,
Et du haut du trépied vous défendiez les trônes;
Souvent, appuis de l'innocent,
Comme un tribut expiatoire,
Vous mêliez, pour fléchir l'histoire,
Une larme à des flots de sang.

IV

C'en est fait maintenant, pareils aux hirondelles,
Partez; qu'un même but vous retrouve fidèles.
Et moi, pourvu qu'en vos combats
De votre foi nul cœur ne doute;
Et qu'une âme en secret écoute
Ce que vous lui direz tout bas;

Pourvu, quand sur les flots, en vingt courants contraires,
L'ouragan chassera vos voiles téméraires,
Qu'un seul ami, plaignant mon sort,
Vous voyant battus de l'orage,
Pose un fanal sur le rivage,
S'afflige, et vous souhaite un port;

D'un œil moins désolé je verrai vos naufrages.
Mais le temps presse, allez! rassemblez vos courages.
Il faut combattre les méchants.
C'est un sceptre aussi que la lyre!
Dieu, dont nos âmes sont l'empire,
A mis un pouvoir dans les chants.

V

Le poëte, inspiré lorsque la terre ignore,
Ressemble à ces grands monts que la nouvelle aurore
Dore avant tous à son réveil,
Et qui, longtemps vainqueurs de l'ombre,
Gardent jusque dans la nuit sombre
Le dernier rayon du soleil.

1823.

# ODE DEUXIÈME.

## L'HISTOIRE.

Ferrea vox.
VIRGILE.

I

Le sort des nations, comme une mer profonde,
A ses écueils cachés et ses gouffres mouvants.
Aveugle qui ne voit, dans les destins du monde,
Que le combat des flots sous la lutte des vents!

Un souffle immense et fort domine ces tempêtes.
Un rayon du ciel plonge à travers cette nuit.
Quand l'homme aux cris de mort mêle le cri des fêtes,
Une secrète voix parle dans ce vain bruit.

Les siècles tour à tour, ces gigantesques frères,
Différents par leur sort, semblables dans leurs vœux,
Trouvent un but pareil par des routes contraires,
Et leurs fanaux divers brillent des mêmes feux.

II

Muse! il n'est point de temps que tes regards n'embrassent;
Tu suis dans l'avenir leur cercle solennel;
Car les jours, et les ans, et les siècles ne tracent
Qu'un sillon passager dans le fleuve éternel.

Bourreaux, n'en doutez pas, n'en doutez pas, victimes!
Elle porte en tous lieux son immortel flambeau,
Plane au sommet des monts, plonge au fond des abîmes,
Et souvent fonde un temple où manquait un tombeau.

Elle apporte une palme aux héros qui succombent,
Du char des conquérants brise le frêle essieu,
Marche en rêvant au bruit des empires qui tombent,
Et dans tous les chemins montre les pas de Dieu!

Du vieux palais des temps elle pose le faîte;
Les siècles à sa voix viennent se réunir;
Sa main, comme un captif honteux de sa défaite,
Traîne tout le passé jusque dans l'avenir.

Recueillant les débris du monde en ses naufrages,
Son œil de mers en mers suit le vaste vaisseau,
Et sait voir tout ensemble, aux deux bornes des âges,
Et la première tombe et le dernier berceau!

1823.

# ODE TROISIÈME.

## LA BANDE NOIRE.

Voyageur obscur, mais religieux, au travers
des ruines de la patrie... Je priais.
CH. NODIER.

I

« O murs! ô créneaux! ô tourelles!
» Remparts! fossés aux ponts mouvants!
» Lourds faisceaux de colonnes frêles!
» Fiers châteaux! modestes couvents!
» Cloîtres poudreux, salles antiques,
» Où gémissaient les saints cantiques,

» Où riaient les banquets joyeux!
» Lieux où le cœur met ses chimères!
» Églises où priaient nos mères,
» Tours où combattaient nos aïeux!

» Parvis où notre orgueil s'enflamme!
» Maisons de Dieu! manoirs des rois!
» Temples que gardait l'oriflamme,
» Palais que protégeait la croix!
» Réduits d'amour! arcs de victoires!
» Vous qui témoignez de nos gloires,
» Vous qui proclamez nos grandeurs!
» Chapelles, donjons, monastères!
» Murs voilés de tant de mystères,
» Murs brillants de tant de splendeurs!

» O débris! ruines de France,
» Que notre amour en vain défend,
» Séjours de joie ou de souffrance,
» Vieux monuments d'un peuple enfant!
» Restes, sur qui le temps s'avance!
» De l'Armorique à la Provence,
» Vous que l'honneur eut pour abri!
» Arceaux tombés, voûtes brisées!
» Vestiges des races passées!
» Lit sacré d'un fleuve tari!

» Oui, je crois, quand je vous contemple,
» Des héros entendre l'adieu;
» Souvent, dans les débris du temple,
» Brille comme un rayon du Dieu.
» Mes pas errants cherchent la trace
» De ces fiers guerriers dont l'audace
» Faisait un trône d'un pavois;
» Je demande, oubliant les heures,
» Au vieil écho de leurs demeures
» Ce qui lui reste de leur voix.

» Souvent ma muse aventurière,
» S'enivrant de rêves soudains,
» Ceignit la cuirasse guerrière,
» Et l'écharpe des paladins;
» S'armant d'un fer rongé de rouille,
» Elle déroba leur dépouille
» Aux lambris du long corridor;
» Et vers régions des nouvelles,
» Pour hâter son coursier sans ailes,
» Osa chausser l'éperon d'or.

» J'aimais le manoir dont la route
» Cache dans les bois ses détours,
» Et dont la porte sous la voûte
» S'enfonce entre deux larges tours;
» J'aimais l'essaim d'oiseaux funèbres
» Qui sur les toits, dans les ténèbres,
» Vient grouper ses noirs bataillons;
» Ou, levant des voix sépulcrales,
» Tournoie, en mobiles spirales
» Autour des légers pavillons.

» J'aimais la tour, verte de lierre,
» Qu'ébranle la cloche du soir;
» Les marches de la croix de pierre
» Où le voyageur vient s'asseoir;
» L'église veillant sur les tombes,
» Ainsi qu'on voit d'humbles colombes
» Couver les fruits de leur amour;
» La citadelle crénelée,
» Ouvrant ses bras sur la vallée
» Comme les ailes d'un vautour.

» J'aimais le beffroi des alarmes;
» La cour où sonnaient les clairons;
» La salle où, déposant leurs armes,
» Se rassemblaient les hauts barons;
» Les vitraux éclatants ou sombres,
» Le caveau froid où, dans les ombres,
» Sous des murs que le temps abat,
» Les preux, sourds au vent qui murmure,
» Dorment couchés dans leur armure,
» Comme la veille d'un combat.

» Aujourd'hui, parmi les cascades,
» Sous le dôme des bois touffus,
» Les piliers, les sveltes arcades,
» Hélas! penchent leurs fronts confus;
» Les forteresses écroulées,
» Par la chèvre errante foulées,
» Courbent leurs têtes de granit;
» Restes qu'on aime et qu'on vénère!
» L'aigle à leurs tours suspend son aire,
» L'hirondelle y cache son nid.

» Comme cet oiseau de passage,
» Le poëte, dans tous les temps,
» Chercha, de voyage en voyage,
» Les ruines et le printemps.
» Ces débris, chers à la patrie,
» Lui parlent de chevalerie;
» La gloire habite leurs néants;
» Les héros peuplent ces décombres; —
» Si ce ne sont plus que des ombres,
» Ce sont des ombres de géants!

» O Français! respectons ces restes!
» Le ciel bénit les fils pieux
» Qui gardent, dans les jours funestes,
» L'héritage de leurs aïeux.
» Comme une gloire dérobée,
» Comptons chaque pierre tombée;
» Que le temps suspende sa loi;
» Rendons les Gaules à la France,
» Les souvenirs à l'espérance,
» Les vieux palais au jeune roi!... »

II

— Tais-toi, lyre! Silence, ô lyre du poëte!
Ah! laisse en paix tomber ces débris glorieux
Au gouffre où nul ami, dans sa douleur muette,
Ne les suivra longtemps des yeux!
Témoins que les vieux temps ont laissés dans notre âge,
Gardiens d'un passé qu'on outrage,

Ah! fuyez ce siècle ennemi!
Croulez, restes sacrés, ruines solennelles!
Pourquoi veiller encor, dernières sentinelles
D'un camp pour jamais endormi?

Ou plutôt, — que du temps la marche soit hâtée.
Quoi donc! n'avons-nous point, parmi nous, ces héros
Qui chassèrent les rois de leur tombe insultée,
Que les morts ont eus pour bourreaux?
Honneur à ces vaillants que notre orgueil renomme!
Gloire à ces braves! Sparte et Rome
Jamais n'ont vu d'exploits plus beaux!
Gloire! ils ont triomphé de ces funèbres pierres,
Ils ont brisé des os, dispersé des poussières!
Gloire! ils ont proscrit des tombeaux!

Quel Dieu leur inspira ces travaux intrépides?
Tout joyeux du néant par leurs soins découvert,
Peut-être ils ne voulaient que des sépulcres vides,
Comme ils n'avaient qu'un ciel désert?
Ou, domptant les respects dont la mort nous fascine,
Leur main peut-être, en sa racine,
Frappait quelque auguste arbrisseau;
Et, courant en espoir à d'autres hécatombes
Leur sublime courage, en attaquant ces tombes,
S'essayait à vaincre un berceau?...

Qu'ils viennent maintenant, que leur foule s'élance,
Qu'ils se rassemblent tous, ces soldats aguerris!
Voilà des ennemis dignes de leur vaillance :
Des ruines et des débris.
Qu'ils entrent sans effroi sous ces portes ouvertes;
Qu'ils assiégent ces tours désertes;
Un tel triomphe est sans dangers.
Mais qu'ils n'éveillent pas les preux de ces murailles,
Ces ombres qui jadis ont gagné des batailles
Les prendraient pour des étrangers!

Ce siècle entre les temps veut être solitaire.
Allons! frappez ces murs, des ans encor vainqueurs.
Non, qu'il ne reste rien des vieux jours sur la terre :
Il n'en reste rien dans nos cœurs.
Cet héritage immense, où nos gloires s'entassent,
Pour les nouveaux peuples qui passent,
Est trop pesant à soutenir;
Il retarde leur pas, qu'un même élan ordonne.
Que nous fait le passé? Du temps que Dieu nous donne,
Nous ne gardons que l'avenir.

Qu'on ne nous vante plus nos crédules ancêtres!
Ils voyaient leurs devoirs où nous voyons nos droits.
Nous avons nos vertus. Nous égorgeons les prêtres,
Et nous assassinons les rois. —
Hélas! il est trop vrai, l'antique Honneur de France,
La Foi, sœur de l'humble Espérance,
Ont fui notre âge infortuné;
Des anciennes vertus le crime a pris la place;
Il cache leurs sentiers, comme la ronce efface
Le seuil d'un temple abandonné.

Quand de ses souvenirs la France dépouillée,
Hélas! aura perdu sa vieille majesté,
Lui disputant encor quelque pourpre souillée,
Ils riront de sa nudité!
Nous, ne profanons point cette mère sacrée,
Consolons sa gloire éplorée,
Chantons ses astres éclipsés.
Car notre jeune muse, affrontant l'anarchie,
Ne veut pas secouer sa bannière, blanchie
De la poudre des temps passés.

1823.

# ODE QUATRIÈME.

## A MON PÈRE.

*Domestica facta.*
HORACE.

I

Quoi toujours une lyre et jamais une épée!
Toujours d'un voile obscur ma vie enveloppée!
Point d'arène guerrière à mes pas éperdus!...
Mais jeter ma colère en strophes cadencées!
Consumer tous mes jours en stériles pensées,
Toute mon âme en chants perdus!

Et cependant, livrée aux tyrans qu'elle brave,
La Grèce aux Rois chrétiens montre sa Croix esclave!
Et l'Espagne à grands cris appelle nos exploits!

Car elle a de l'erreur connu l'ivresse amère ;
Et, comme un orphelin qu'on arrache à sa mère,
Son vieux trône a perdu l'appui des vieilles lois.

Je rêve quelquefois que je saisis ton glaive,
O mon père ! et je vais, dans l'ardeur qui m'enlève,
Suivre au pays du Cid nos glorieux soldats,
Ou faire dire aux fils de Sparte révoltée
Qu'un Français, s'il ne put rendre aux Grecs un Tyrtée,
Leur sut rendre un Léonidas.

Songes vains ! Mais du moins ne crois pas que ma muse
Ait pour tes compagnons des chants qu'elle refuse,
Mon père ! le poëte est fidèle aux guerriers.
Des honneurs immortels il revêt la victoire;
Il chante sur leur vie ; et l'amant de la gloire
Comme toutes les fleurs aime tous les lauriers.

## II

O Français ! des combats la palme vous décore :
Courbés sous un tyran, vous étiez grands encore.
Ce Chef prodigieux par vous s'est élevé ;
Son immortalité sur vos gloires se fonde,
Et rien n'effacera des annales du monde
Son nom, par vos glaives gravé.

Ajoutant une page à toutes les histoires,
Il attelait des Rois au char de ses victoires.
Dieu dans sa droite aveugle avait mis le trépas.
L'univers haletait sous son poids formidable.
Comme ce qu'un enfant a tracé sur le sable,
Les empires confus s'effaçaient sous ses pas.

Flatté par la fortune, il fut puni par elle.
L'imprudent confiait son destin vaste et frêle
A cet orgueil, toujours sur la terre expié.
Où donc, en sa folie, aspirait ta pensée,
Malheureux ! qui voulais, dans ta route insensée,
Tous les trônes pour marchepied ?

Son jour vint : on le vit, vers la France alarmée,
Fuir, traînant après lui comme un lambeau d'armée,
Chars, coursiers et soldats, pressés de toutes parts.
Tel, en son vol immense atteint du plomb funeste,
Le grand aigle, tombant de l'empire céleste,
Sème sa trace au loin de son plumage épars.

Qu'il dorme maintenant dans son lit de poussière !
On ne voit plus, autour de sa couche guerrière,
Vingt courtisans royaux épier son réveil ;
L'Europe, si longtemps sous son bras palpitante,
Ne compte plus, assise aux portes de sa tente,
Les heures de son noir sommeil.

Reprenez, ô Français, votre gloire usurpée.
Assez dans tant d'exploits on n'a vu qu'une épée !
Assez de la louange il fatigua la voix !
Mesurez la hauteur du géant sur la poudre.
Quel aigle ne vaincrait, armé de votre foudre ?
Et qui ne serait grand, du haut de vos pavois ?

L'étoile de Brennus luit encor sur vos têtes.
La Victoire eut toujours des Français à ses fêtes.
La paix du monde entier dépend de leur repos.
Sur les pas des Moreau, des Condé, des Xaintrailles,
Ce peuple glorieux dans les champs de batailles
A toujours usé ses drapeaux.

## III

Toi, mon père, ployant ta tente voyageuse,
Conte-nous les écueils de ta route orageuse,
Le soir, d'un cercle étroit en silence entouré.
Si d'opulents trésors ne sont plus ton partage,
Va, tes fils sont contents de ton noble héritage :
Le plus beau patrimoine est un nom révéré.

Pour moi, puisqu'il faut voir, et mon cœur en murmure,
Pendre aux lambris poudreux ta vénérable armure ;
Puisque ton étendard dort près de ton foyer,
Et que, sous l'humble abri de quelques vieux portiques,
Le coursier, qui m'emporte aux luttes poétiques,
Laisse rouiller ton char guerrier ;

Lègue à mon luth obscur l'éclat de ton épée ;
Et du moins, qu'à ma voix, de ta vie occupée,
Ce beau souvenir prête un charme solennel;
Je dirai tes combats aux muses attentives,
Comme un enfant joyeux, parmi ses sœurs craintives,
Traîne, débile et fier, le glaive paternel.

Août 1823.

# ODE CINQUIÈME.

## LE REPAS LIBRE.

### Aux Rois de l'Europe.

Il y avait à Rome un antique usage : la veille de l'exécution des condamnés à mort, on leur donnait, à la porte de la prison, un repas public appelé *le Repas libre*.

CHATEAUBRIAND. *Les Martyrs.*

I

Lorsqu'à l'antique Olympe immolant l'Évangile,
Le préteur, appuyant d'un tribunal fragile
Ses temples odieux,
Livide, avait proscrit des Chrétiens pleins de joie,
Victimes qu'attendaient, acharnés sur leur proie,
Les tigres et les dieux;

Rome offrait un festin à leur élite sainte;
Comme si, sur les bords du calice d'absynthe,
Versant un peu de miel,
Sa pitié des martyrs ignorait l'énergie,
Et voulait consoler par une folle orgie,
Ceux qu'appelait le ciel.

La pourpre recevait ces convives austères;
Le Falerne écumait dans de larges cratères
Ceints de myrtes fleuris;
Le miel d'Hybla dorait les vins de Malvoisie,
Et, dans les vases d'or, les parfums de l'Asie
Lavaient leurs pieds meurtris.

Un art profond, mêlant les tributs des trois mondes,
Dévastait les forêts et dépeuplait les ondes
Pour ce libre repas;
On eût dit qu'épuisant la prodigue nature,
Sybaris conviait aux banquets d'Épicure
Ces élus du trépas.

Les tigres cependant s'agitaient dans leur chaîne :
Les léopards captifs de la sanglante arène
Cherchaient le noir chemin;
Et bientôt, moins cruels que les femmes de Rome,
Ces monstres s'étonnaient d'être applaudis par l'homme,
Baignés de sang humain.

On jetait aux lions les confesseurs, les prêtres.
Telle une main servile à de dédaigneux maîtres
Offre un mets savoureux.
Lorsqu'au pompeux banquet siégeait leur saint conclave,
La pâle mort, debout, comme un muet esclave,
Se tenait derrière eux.

II

O rois, comme un festin, s'écoule votre vie.
La coupe des grandeurs, que le vulgaire envie,
Brille dans votre main;
Mais au concert joyeux de la fête éphémère,
Se mêle le cri sourd du tigre populaire
Qui vous attend demain!

1823.

# ODE SIXIÈME.

## LA LIBERTÉ.

*Christus nos liberavit.*

I

Quand l'impie a porté l'outrage au sanctuaire,
Tout fuit le temple en deuil, de splendeur dépouillé;
Mais le prêtre fidèle, à genoux sur la pierre,
Prodigue plus d'encens, répand plus de prière,
Courbe plus bas son front devant l'autel souillé.

II

Non, sur nos tristes bords, ô belle voyageuse!
Sœur auguste des Rois, fille sainte de Dieu,
Liberté! pur flambeau de la gloire orageuse,
Non, je ne t'ai point dit adieu!
Car mon luth est de ceux dont les voix importunes
Pleurent toutes les infortunes,
Bénissent toutes les vertus.
Mes hymnes dévoués ne traînent point la chaîne
Du vil gladiateur, mais ils vont dans l'arène
Du linceul des martyrs vêtus.

Dans l'âge où le cœur porte un souffle magnanime,
Où l'homme à l'avenir jette un défi sublime,
Et montre à sa menace un sourire hardi;
Avant l'heure où périt la fleur de l'espérance,
Quand l'âme, lasse de souffrance,
Passa du frais matin à l'aride midi;

Je disais : « Oh, salut! vierge aimable et sévère!
» Le monde, ô Liberté, suit tes nobles élans;
» Comme une jeune épouse il t'aime, et te révère
» Comme une aïeule en cheveux blancs!
» Salut! tu sais, de l'âme écartant les entraves,
» Descendre au cachot des esclaves
» Plutôt qu'au palais des tyrans;
» Aux concerts du Cédron mêlant ceux du Permesse,
» Ta voix douce a toujours quelque illustre promesse
» Qu'entendent les héros mourants. »

Je disais. Souriant à mon ivresse austère,
Je vis venir à moi les sages de la terre :
« Voici la Liberté! plus de sang! plus de pleurs!
» Les peuples réveillés s'inclinent devant elle.
» Viens, ô son jeune amant! car voici l'immortelle!... »
Et j'accourus, portant des palmes et des fleurs.

III

O Dieu! leur Liberté, c'était un monstre immense,
Se nommant Vérité parce qu'il était nu,
Balbutiant les cris de l'aveugle démence,
Et l'aveu du vice ingénu!
La fable eût pu donner à ses fureurs impies
L'ongle flétrissant des Harpies
Et les mille bras d'Égéon.
La dépouille de Rome ornait l'impure idole.
Le vautour remplaçait l'aigle à son Capitole.
L'Enfer peuplait son Panthéon.

Le Supplice hagard, la Torture écumante
Lui conduisaient la Mort comme une heureuse amante.
Le Monstre aux pieds foulait tout un peuple innocent;
Et les sages menteurs, aux paroles divines,
Soutenaient ses pas lourds, quand, parmi les ruines,
Il chancelait, ivre de sang!

Mêlant les lois de Sparte aux fêtes de Sodome,
Dans tous les attentats cherchant tous les fléaux,
Par le néant de l'âme il croyait grandir l'homme,
Et réveillait le vieux chaos.
Pour frapper leur couronne osant frapper leur tête,
Des Rois, perdus dans la tempête,
Il brisait le trône avili;
Et, de l'éternité lui laissant quelque reste,
Daignait à Dieu, muet dans son exil céleste,
Offrir un échange d'oubli!

IV

Et les sages disaient : « Gloire à notre sagesse!
» Voici les jours de Rome et les temps de la Grèce!
» Nations, de vos Rois brisez l'indigne frein.
» Liberté! n'ayez plus de maîtres que vous-même :
» Car nous tenons de toi notre pouvoir suprême,
» Sois donc heureux et libre, ô peuple souverain!... »

Tyrans adulateurs! caresses mensongères!
O honte!... Asie, Afrique, où sont tous vos sultans?

Que leurs sceptres sont doux, et leurs chaînes légères
Près de ces bourreaux insultants!
Rends gloire, ô foule abjecte en tes fers assoupie,
Au vil monstre d'Éthiopie,
Par un fer jaloux mutilé!
Gloire aux muets cachés au harem du prophète!
Gloire à l'esclave obscur, qui leur livre sa tête,
Du moins en silence immolé!

Le sultan, sous des murs de jaspe et de porphyre,
Jetant à cent beautés un dédaigneux sourire,
Foule la pourpre et l'or, et l'ambre et le corail;
Et de loin, en passant, le peuple peut connaître
Où sont les plaisirs de son maître,
A la tête qui pend aux portes du sérail.

Peuple heureux! éveillant la révolte hardie,
Parmi ses toits troublés, dans l'ombre, bien souvent,
L'inquiet janissaire égare l'incendie
Sur l'aile bruyante du vent.
Peuple heureux! d'un vizir sa vie est le domaine;
Un poison, que la mort promène,
Flétrit son rivage infecté;
L'esclavage le courbe au joug de l'épouvante :
Peuple trois fois heureux! divins sages qu'on vante,
Il n'a pas votre Liberté!

V

O France! c'est au ciel, qu'en nos jours de colère,
A fui la Liberté, mère des saints exploits;
Il faut, pour réfléchir cet astre tutélaire,
Que, pur dans tous ses flots, le fleuve populaire
Coule à l'ombre du trône appuyé sur les lois.

Un dieu du joug du mal a délivré le monde.
Parmi les opprimés il vint prendre son rang;
Rois! — en vœux fraternels sa parole est féconde;
Peuple! — il fut pauvre, humble et souffrant.
La Liberté sourit à toutes les victimes,
A tous les dévoûments sublimes,
Sauveurs des États secourus;
A ses yeux la Vendée est sœur des Thermopyles :
Et le même laurier, dans les mêmes asiles,
Unit Malesherbe et Codrus.

VI

Quand l'impie a porté l'outrage au sanctuaire,
Tout fuit le temple en deuil, de splendeur dépouillé;
Mais le prêtre fidèle, assis dans la poussière,
Prodigue plus d'encens, répand plus de prière,
Courbe plus bas son front devant l'autel souillé.

Juillet 1823.

# ODE SEPTIÈME.

## LA GUERRE D'ESPAGNE.

*Sine clade victor.*

I

Oh! que la Royauté, puissante et vénérable,
Fille, aux cheveux blanchis, des âges révolus;
Perçant de ses clartés leur nuit impénétrable,
Où tant d'astres ne brillent plus;
Soumettant l'aigle au cygne et l'autour aux colombes;
S'élevant de tombes en tombes;
Géant, que grandit son fardeau;
Consacrant sur l'autel le fer dont elle est ceinte
Et mêlant les rayons de l'auréole sainte
Aux fleurons du royal bandeau;

Oh! que la Royauté, peuples, est douce et belle —
A force de bienfaits elle achète ses droits.
Son bras fort, quand bouillonne une foule rebelle,
Couvre les sceptres d'une croix.
Ce colosse d'airain, de ses mains séculaires,
Dans les nuages populaires,
Lève un phare aux feux éclatants;
Et, liant au passé l'avenir qu'il féconde,
Pose à la fois ses pieds, en vain battus de l'onde,
Sur les deux rivages du temps.

II

Aussi, que de malheurs suprêmes
Elle impose aux infortunés,
Qui, sous le joug des diadèmes

Courbèrent leurs fronts condamnés!
Il faut que leur cœur soit sublime.
Affrontant la foudre et l'abîme,
Leur nef ne doit pas fuir l'écueil.
Un Roi digne de la couronne
Ne sait pas descendre du trône,
Mais il sait descendre au cercueil.

Il faut, comme un soldat, qu'un prince ait une épée.
Il faut, des factions quand l'astre impur a lui,
Que, nuit et jour, bravant leur attente trompée,
Un glaive veille auprès de lui;
Ou que de son armée il se fasse un cortége;
Que son fier palais se protége
D'un camp au front étincelant;
Car de la Royauté la Guerre est la compagne:
On ne peut te briser, sceptre de Charlemagne,
Sans briser le fer de Roland!

III

Roland! — N'est-il pas vrai, noble élu de la Guerre,
Que ton ombre, éveillée aux cris de nos guerriers,
Aux champs de Roncevaux lorsqu'ils passaient naguère,
Les prit pour d'anciens chevaliers?
Car le héros, assis sur sa tombe célèbre,
Les voyait, vers les bords de l'Èbre
Déployant leur vol immortel,
Du haut des monts, pareils à l'aigle ouvrant ses ailes,
Secouer, pour chasser de nouveaux infidèles,
L'éclatant cimier de Martel!

Mais un autre héros encore,
Pélage, l'effroi des tyrans,
Pélage, autre vainqueur du Maure,
Dans les cieux saluait nos rangs.
Au char où notre gloire brille,
Il attelait de la Castille
Le vieux lion, fier et soumis;
Répétant notre cri d'alarmes,
Il mêlait sa lance à nos armes,
Et sa voix nous disait : Amis!

IV

Des pas d'un conquérant l'Espagne encor fumante,
Pleurait, prostituée à notre Liberté,
Entre les bras sanglants de l'effroyable amante,
Sa royale virginité.
Ce peuple altier, chargé de despotes vulgaires,
Maudissait, épuisé de guerres,
Le monstre, en ses champs accouru;
Si las des vils tribuns et des tyrans serviles,
Que lui-même appelait l'étranger dans ses villes,
Sans frémir d'être secouru!

Les Français sont venus: — du Rhin jusqu'au Bosphore,
Peuples de l'aquilon, du couchant, du midi,
Pourquoi, vous dont le front, que l'effroi trouble encore,
Se courba sous leur pied hardi;
Nations, de la veille à leur chaîne échappées,
Qu'on vit tomber sous leurs épées,
Ou qui par eux avez vécu;
Empires, potentats, cités, royaumes, princes!
Pourquoi, puissants États, qui fûtes nos provinces,
Me demander s'ils ont vaincu?

Ils ont appris à l'anarchie
Ce que pèse le fer gaulois;
Mais par eux l'Espagne affranchie
Ne peut rougir de leurs exploits;
Tous les peuples, que Dieu seconde,
Quand l'hydre, en désastres féconde,
Tourne vers eux son triple dard,
Ont, ligués contre sa furie,
Le temple pour même patrie,
La croix pour commun étendard.

V

Pourtant, que désormais Madrid taise à l'histoire
Des succès trop longtemps par son orgueil redits,
Et le royal captif que l'ingrate victoire
Dans ses murs envoya jadis.
Cadix nous a vengés de l'affront de Pavie.
A l'ombre d'un héros ravie
La gloire a rendu tous ses droits;
Oubliant quel Français a porté ses entraves,
La fière Espagne a vu si les mains de nos braves
Savent briser les fers des rois!

Préparez, Castillans, des fêtes solennelles,
Des murs de Sarragosse aux champs d'Almonacid.
Mêlez à nos lauriers vos palmes fraternelles;
Chantez Bayard, — chantons le Cid!
Qu'au vieil Escurial le vieux Louvre réponde;
Que votre drapeau se confonde
A nos drapeaux victorieux.
Que Gadès édifie un autel sur sa plage!
Que de lui-même, aux monts d'où se leva Pélage,
S'allume un feu mystérieux!

Pour témoigner de leurs paroles,
Où sont ces nouveaux Décius?
Le brasier attend les Scévoles!
Le gouffre attend les Curtius!
Quoi, traînant leurs fronts dans la poudre,
Tous, de Bourbon qui tient la foudre,
Embrassent les sacrés genoux!... —
Ah! la victoire est généreuse,
Leur cause inique est malheureuse,
Ils sont vaincus, ils sont absous!

VI

Un Bourbon pour punir ne voudrait pas combattre.
Le droit de son triomphe est toujours le pardon.
Pourtant des factions que son bras vient d'abattre

Il éteint le dernier brandon.
Oh! de combien de maux, peuples, il vous délivre!
Hélas! à quels forfaits se livre
Le Monstre, à ses pieds frémissant!
Nous qui l'avons vaincu, nous fûmes sa conquête.
Nous savons, lorsque tombe une royale tête,
Combien il en coule de sang!

O nos guerriers, venez! vos mères sont contentes!
Vos bras, terreur du monde, en deviennent l'appui.
Assez on vit crouler de trônes sous vos tentes!
Relevez les rois aujourd'hui.
Dieu met sur votre char son arche glorieuse;
Votre tente victorieuse
Est son tabernacle immortel;
Des saintes légions votre étendard dispose;
Il veut que votre casque à sa droite repose
Entre les vases de l'autel!

VII

C'en est fait : loin de l'espérance
Chassant le crime épouvanté,
Les cieux commettent à la France
La garde de la Royauté.
Son génie, éclairant les trames,
Luit comme la lampe aux sept flammes,
Cachée aux temples du Jourdain;
Gardien des trônes qu'il relève,
Son glaive est le céleste glaive
Qui flamboie aux portes d'Éden!

Novembre 1823.

# ODE HUITIÈME.

## A L'ARC DE TRIOMPHE DE L'ÉTOILE.

*Non deficit alter.*

VIRGILE.

I

La France a des palais, des tombeaux, des portiques,
De vieux châteaux, tout pleins de bannières antiques,
Héroïques joyaux, conquis dans les dangers;
Sa pieuse valeur, prodigue en fiers exemples,
Pour parer de superbes temples,
Dépouille les camps étrangers.

On voit dans ses cités, de monuments peuplées,
Rome et ses dieux, Memphis et ses noirs mausolées;
Le lion de Venise en leurs murs a dormi;
Et quand, pour embellir nos vastes Babylones,
Le bronze manque à ses colonnes,
Elle en demande à l'ennemi!

Lorsque luit aux combats son armure enflammée,
Son oriflamme auguste et de lis parsemée
Chasse les escadrons ainsi que des troupeaux;
Puis elle offre aux vaincus des dons après les guerres,
Et, comme des hochets vulgaires,
Y mêle leurs propres drapeaux.

II

Arc triomphal! la foudre, en terrassant ton maître,
Semblait avoir frappé ton front encore à naître.
Par nos exploits nouveaux te voilà relevé!
Car on n'a pas voulu, dans notre illustre armée,
Qu'il fût de notre renommée
Un monument inachevé!

Dis aux siècles le nom de leur chef magnanime.
Qu'on lise sur ton front que nul laurier sublime
A des glaives français ne peut se dérober.
Lève-toi jusqu'aux cieux, portique de victoire!
Que le géant de notre gloire
Puisse passer sans se courber!

Novembre 1823.

# ODE NEUVIÈME.

## LA MORT DE MADEMOISELLE DE SOMBREUIL.

*Sunt lacrymæ rerum.*
VIRGILE.

I

Lyre! encore un hommage à la vertu qui t'aime!
Assez tu dérobas des hymnes d'anathème
Au funèbre Isaïe, au triste Ézéchiel!
Pour consoler les morts, pour pleurer les victimes,
Lyre! il faut de ces chants sublimes
Dont tous les échos sont au ciel.

Elle aussi, Dieu l'a rappelée!... —
Les cieux nous enviaient Sombreuil;
Ils ont repris leur exilée :
Nous tous, bannis! traînons le deuil.
Répondez, a-t-on vu son ombre
S'évanouir dans la nuit sombre,
Ou fuir vers le jour immortel?
La vit-on monter ou descendre?
Où déposerons-nous sa cendre?
Est-ce à la tombe? est-ce à l'autel?

Ne pleurez pas, — prions : les saints l'ont réclamée;
Prions : adorez-la, vous qui l'avez aimée :
Elle est avec ses sœurs, anges purs et charmants,
Ces vierges qui, jadis, sur la croix attachées,
Ou, comme au sein des fleurs, sur des brasiers couchées,
S'endormirent dans les tourments.

Sa vie était un pur mystère
D'innocence et de saints remords;
Cette âme a passé sur la terre
Entre les vivants et les morts.
Souvent, hélas! l'infortunée,
Comme si de sa destinée
La mort eût rompu le lien,
Sentit, avec des terreurs vaines,
Se glacer dans ses pâles veines
Un sang, qui n'était pas le sien!

II

O jour! où le trépas perdit son privilége,
Où, rachetant un meurtre au prix d'un sacrilége,
Le sang des morts coula dans son sein virginal!
Entre l'impur breuvage et le fer parricide,
Les bourreaux poursuivaient l'héroïne timide
D'une insulte funèbre et d'un rire infernal!

Son triomphe est dans son supplice.
Elle a, levant ses yeux au ciel,
Bu le sang au même calice
Où Jésus mourant but le fiel.
Oh! que d'amour dans ce courage!...
Mais, quand périrent dans l'orage
Ses parents, que la France a plaints,
Pour consoler l'auguste fille
Dieu lui confia sa famille
Et de veuves et d'orphelins.

III

Car il lui fut donné de survivre au martyre : —
Elle fut sur nos bords, d'où la foi se retire,
Comme un rayon du soir reste sur l'horizon;
Dieu la marqua d'un signe entre toutes les femmes;
Et voulut dans son champ, où glanent si peu d'âmes,
Laisser cet épi mûr de la sainte moisson.

Elle était heureuse, ici même!
Du bras dont il venge ses droits,
Le Seigneur soutient ceux qu'il aime.
Et les aide à porter la croix.
Il montre, en visions étranges,
A Jacob l'échelle des anges,
A Saül les antres d'Endor;
Sa main mystérieuse et sainte,
Sait cacher le miel dans l'absynthe,
Et la cendre dans les fruits d'or.

Sa constante équité n'est jamais assoupie :
Le méchant, sous la pourpre où son bonheur s'expie,
Envie un toit de chaume au fidèle abattu;
Et quand l'impie heureux, bercé sur des abîmes,
Se crée un enfer de ses crimes,
Le juste en pleurs se fait un ciel de sa vertu.

On dit qu'en dépouillant la vie,
Elle parut la regretter,
Et jeta des regards d'envie
Sur les fers qu'elle allait quitter.
« — O mon Dieu! retardez mon heure.
» Loin de la vallée où l'on pleure
» Suis-je digne de m'envoler?
» Ce n'est pas la mort que j'implore,
» Seigneur; je puis souffrir encore,
» Et je veux encor consoler.

» Je pars : ayez pitié de ceux que j'abandonne;
» Quel amour leur rendra l'amour que je leur donne?
» Pourquoi du saint bonheur sitôt me couronner?
» Laissez mon âme encor sur leurs maux se répandre;
» Je n'aurai plus au ciel d'opprimés à défendre,
» Ni d'oppresseurs à pardonner! »

Il faut donc que le juste meure! —
En vain, dans ses regrets nommés,
Ont passé devant sa demeure
Tous ses pauvres accoutumés.
Maintenant, ô fils des chaumières,
Payez son aumône en prières;
Suivez-la d'un pieux adieu,
Orphelins, veuves déplorables,
Vous tous, faibles et misérables,
Images augustes de Dieu!

IV

O Dieu! ne reprends pas ceux que ta flamme anime.
Si la vertu s'en va, que deviendra le crime?
Où pourront du méchant se reposer les yeux?
N'enlève pas au monde un espoir salutaire.
Laisse des justes sur la terre!
N'as-tu donc pas, Seigneur, assez d'anges aux cieux?

Décembre 1823

# ODE DIXIÈME.

## LE DERNIER CHANT.

---

O muse, qui daignas me soutenir dans une carrière aussi longue que périlleuse, retourne maintenant aux célestes demeures!... Adieu, consolatrice de mes jours, toi qui partageas mes plaisirs, et bien plus souvent mes douleurs!

Chateaubriand. *Les Martyrs.*

Et toi, dépose aussi ta lyre!
Qu'importe le dieu qui t'inspire,
A ces mortels vains et grossiers?
On en rit quand ta main l'encense.
Brise donc ce luth sans puissance!
Descends de ce char sans coursiers!

— Oh! qu'il est saint et pur le transport du poëte,
Quand il voit en espoir, bravant la mort muette,
Du voyage des temps sa gloire revenir!
Sur les âges futurs, de sa hauteur sublime
Il se penche, écoutant son lointain souvenir;
Et son nom, comme un poids jeté dans un abîme,
Éveille mille échos au fond de l'avenir.

Je n'ai point cette auguste joie.
Les siècles ne sont point ma proie :
La gloire ne dit pas mon rang.
Ma Muse, en l'orage qui gronde,
Est tombée au courant du monde,
Comme un lis aux flots d'un torrent.

Pourtant, ma douce Muse est innocente et belle.
L'astre de Bethléem a des regards pour elle :
J'ai suivi l'humble étoile, aux rois pasteurs pareil.
Le Seigneur m'a donné le don de sa parole,
Car son peuple l'oublie en un lâche sommeil;
Et, soit que mon luth pleure, ou menace, ou console,
Mes chants volent à Dieu, comme l'aigle au soleil.

Mon âme, à sa source embrasée,
Monte de pensée en pensée;
Ainsi du ruisseau précieux
Où l'Arabe altéré s'abreuve,
La goutte d'eau passe au grand fleuve,
Du fleuve aux mers, des mers aux cieux.

Mais, ô fleurs sans parfums, foyers sans étincelles,

Hommes! l'air parmi vous manque à mes larges ailes.
Votre monde est borné, votre souffle est mortel!
Les lyres sont pour vous comme des voix vulgaires.
Je m'enivre d'absynthe : enivrez-vous de miel.
Bien : — aimez vos amours et combattez vos guerres,
Vous, dont l'œil mort se ferme à tout rayon du ciel!

Sans éveiller d'écho sonore
J'ai haussé ma voix faible encore;
Et ma lyre aux fibres d'acier
A passé sur ces âmes viles,
Comme sur le pavé des villes
L'ongle résonnant du coursier.

En vain j'ai fait gronder la vengeance éternelle;
En vain, j'ai, pour fléchir leur âme criminelle,
Fait parler le pardon par la voix des douleurs.
Du haut des cieux tonnants, mon austère pensée,
Sur cette terre ingrate où germent les malheurs,
Tombant, pluie orageuse ou propice rosée,
N'a point flétri l'ivraie et fécondé les fleurs.

Du tombeau tout franchit la porte.
L'homme, hélas! que le temps emporte,
En vain contre lui se débat.
Rien de Dieu ne trompe l'attente;
Et la vie est comme une tente
Où l'on dort avant le combat.

Voilà, tristes mortels, ce que leur âme oublie!
L'urne des ans pour tous n'est pas toujours remplie.
Mais qu'ils passent en paix sous le ciel outragé!
Qu'ils jouissent des jours dans leurs frêles demeures!
Quand dans l'éternité leur sort sera plongé,
Les insensés en vain s'attacheront aux heures,
Comme aux débris épars d'un vaisseau submergé.

Adieu donc ce luth qui soupire!
Muse, ici tu n'as plus d'empire,
O Muse, aux concerts immortels!
Fuis la foule qui te contemple;
Referme les voiles du temple;
Rends leur ombre aux chastes autels.

Je vous rapporte, ô Dieu, le rameau d'espérance. —
Voici le divin glaive et la céleste lance :
J'ai mal atteint le but où j'étais envoyé.
Souvent, des vents jaloux jouet involontaire,
L'aiglon suspend son vol, à peine déployé;
Souvent, d'un trait de feu cherchant en vain la terre,
L'éclair remonte au ciel, sans avoir foudroyé!

1823.

# ODES.

## LIVRE TROISIÈME.

### 1824. - 1828.

Le temps qui dérobe à la jeunesse ses années m'en a déjà ravi vingt-trois sur son aile. Mes jours s'écoulent à longs flots.... Mais quelle que soit mon intelligence, étendue ou bornée, précoce ou tardive, elle sera toujours mesurée au but vers lequel m'entraîne le temps, me guide le ciel; car j'userai sans cesse de moi-même sous l'œil de celui qui me donne ma tâche, de mon divin Créateur.

MILTON. *Sonnet.*

## ODE PREMIÈRE.

### A MONSIEUR ALPHONSE DE L.

Or, sachant ces choses,
nous venons enseigner aux hommes la crainte de Dieu.

II. COR. V.

I

Pourtant je m'étais dit : « Abritons mon navire.
Ne livrons plus ma voile au vent qui la déchire.
Cachons ce luth. Mes chants peut-être auraient vécu!...
Soyons comme un soldat qui revient sans murmure
Suspendre à son chevet un vain reste d'armure,
Et s'endort, vainqueur ou vaincu! »

Je ne demandais plus à la muse que j'aime,
Qu'un seul chant pour ma mort, solennel et suprême!
Le Poëte avec joie au tombeau doit s'offrir;
S'il ne souriait pas au moment où l'on pleure,
Chacun lui dirait : « Voici l'heure!
» Pourquoi ne pas chanter, puisque tu vas mourir? »

C'est que la mort n'est pas ce que la foule en pense!
C'est l'instant où notre âme obtient sa récompense,
Où le fils exilé rentre au sein paternel.
Quand nous penchons près d'elle une oreille inquiète,
La voix du trépassé, que nous croyons muette,
A commencé l'hymne éternel!

II

Plus tôt que je n'ai dû, je reviens dans la lice;
Mais tu le veux, ami! Ta muse est ma complice;
Ton bras m'a réveillé; c'est toi qui m'as dit : « Va!
» Dans la mêlée encor jetons ensemble un gage.
» De plus en plus elle s'engage.
» Marchons, et confessons le nom de Jéhova! »

J'unis donc à tes chants quelques chants téméraires.
Prends ton luth immortel : nous combattrons en frères
Pour les mêmes autels et les mêmes foyers.
Montés au même char, comme un couple homérique,
Nous tendrons, pour lutter dans l'arène lyrique,
Toi la lance, moi les coursiers.

Puis, pour faire une part à la faiblesse humaine,
Je ne sais quelle pente au combat me ramène.
J'ai besoin de revoir ce que j'ai combattu,
De jeter sur l'impie un dernier anathème,
De te dire, à toi, que je t'aime,
Et de chanter encor un hymne à la vertu!

III

Ah! nous ne sommes plus au temps où le poëte
Parlait au ciel en prêtre, à la terre en prophète!
Que Moïse, Isaïe, apparaisse en nos champs,
Les peuples qu'ils viendront juger, punir, absoudre,
Dans leurs yeux pleins d'éclairs méconnaîtront la foudre
Qui tonne en éclats dans leurs chants.

Vainement ils iront s'écriant dans les villes :
« Plus de rébellions! plus de guerres civiles!
» Aux autels du Veau d'Or pourquoi danser toujours?
» Dagon va s'écouler; Baal va disparaître.
» Le Seigneur a dit à son prêtre :
» Pour faire pénitence, ils n'ont que peu de jours! »

« Rois, peuples, couvrez-vous d'un sac souillé de cendre!
» Bientôt sur la nuée un juge doit descendre.
» Vous dormez! que vos yeux daignent enfin s'ouvrir.
» Tyr appartient aux flots, Gomorrhe à l'incendie.
» Secouez le sommeil de votre âme engourdie,
» Et réveillez-vous pour mourir!

» Ah! malheur au puissant qui s'enivre en des fêtes,
» Riant de l'opprimé qui pleure, et des prophètes!
» Ainsi que Balthazar ignorant ses malheurs,
» Il ne voit pas, aux murs de la salle bruyante,
» Les mots qu'une main flamboyante
» Trace en lettres de feu parmi les nœuds de fleurs!

» Il sera rejeté comme ce noir Génie,
» Effrayant par sa gloire et par son agonie,
» Qui tomba jeune encor, dont ce siècle est rempli.
» Pourtant Napoléon du monde était le faîte.
» Ses pieds éperonnés des rois pliaient la tête,
» Et leur tête gardait le pli.

» Malheur donc! — Malheur même au mendiant qui [frappe,
» Hypocrite et jaloux, aux portes du satrape!
» A l'esclave en ses fers! au maître en son château,
» A qui, voyant marcher l'innocent aux supplices,
» Entre deux meurtriers complices,
» N'étend point sous ses pas son plus riche manteau!

» Malheur à qui dira : « Ma mère est adultère! »
» A qui voile un cœur vil sous un langage austère!
» A qui change en blasphème un serment effacé!
» Au flatteur médisant, reptile à deux visages!
» A qui s'annoncera sage entre tous les sages!
» Oui, malheur à cet insensé!

» Peuples, vous ignorez le Dieu qui vous fit naître!
» Et pourtant vos regards le peuvent reconnaître;
» Dans vos biens, dans vos maux, à toute heure, en tout [lieu!
» Un Dieu compte vos jours, un Dieu règne en vos fêtes.
» Lorsqu'un chef vous mène aux conquêtes,
» Le bras qui vous entraîne est poussé par un Dieu!

» A sa voix, en vos temps de folie et de crime,
» Les Révolutions ont ouvert leur abîme.
» Les justes ont versé tout leur sang précieux;
» Et les peuples, troupeau qui dormait sous le glaive,
» Ont vu, comme Jacob, dans un étrange rêve,
» Des anges remonter aux cieux!

» Frémissez donc! Bientôt, annonçant sa venue,
» Le clairon de l'Archange entr'ouvrira la nue.
» Jour d'éternels tourments! jour d'éternel bonheur!
» Resplendissant d'éclairs, de rayons, d'auréoles,
» Dieu vous montrera vos idoles,
» Et vous demandera : « Qui donc est le Seigneur? »

« La trompette, sept fois sonnant dans les nuées,
» Poussera, jusqu'à lui, pâles, exténuées,
» Les races à grands flots se heurtant dans la nuit;
» Jésus appellera sa mère virginale;
» Et la porte céleste, et la porte infernale
» S'ouvriront ensemble avec bruit!

» Dieu vous dénombrera d'une voix solennelle.
» Les rois se courberont sous le vent de son aile.
» Chacun lui portera son espoir, ses remords.
» Sous les mers, sur les monts, au fond des catacombes.
» A travers le marbre des tombes,
» Son souffle remûra la poussière des morts!

» O siècle! arrache-toi de tes pensers frivoles.
» L'air va bientôt manquer dans l'espace où tu voles!
» Mortels! gloire, plaisirs, biens, tout est vanité!
» A quoi pensez-vous donc, vous qui dans vos demeures
» Voulez voir en riant entrer toutes les heures?...
» L'Éternité! l'Éternité! »

IV

Nos sages répondront : — « Que nous veulent ces hommes?
» Ils ne sont pas du monde et du temps dont nous sommes.

« Ces poëtes sont-ils nés au sacré vallon?
» Où donc est leur Olympe? où donc est leur Parnasse?
» Quel est leur Dieu qui nous menace?
» A-t-il le char de Mars? A-t-il l'arc d'Apollon?

» S'ils veulent emboucher le clairon de Pindare,
» N'ont-ils pas Hiéron, la fille de Tyndare,
» Castor, Pollux, l'Élide et les Jeux des vieux temps,
» L'arène où l'encens roule en longs flots de fumée,
» La roue aux rayons d'or, de clous d'airain semée,
» Et les quadriges éclatants?

» Pourquoi nous effrayer de clartés symboliques?
» Nous aimons qu'on nous charme en des chants bucoliques,
» Qu'on y fasse lutter Ménalque et Palémon.
» Pour dire l'avenir à notre âme débile,
» On a l'écumante sibylle,
» Que bat à coups pressés l'aile d'un noir démon.

» Pourquoi dans nos plaisirs nous suivre comme une ombre?
» Pourquoi nous dévoiler dans sa nudité sombre
» L'affreux sépulcre, ouvert devant nos pas tremblants?
» Anacréon, chargé du poids des ans moroses,
» Pour songer à la mort se comparait aux roses
» Qui mouraient sur ses cheveux blancs.

» Virgile n'a jamais laissé fuir de sa lyre
» Des vers qu'à Lycoris son Gallus ne pût lire.
» Toujours l'hymne d'Horace au sein des ris est né;
» Jamais il n'a versé de larmes immortelles:
» La poussière des cascatelles
» Seule a mouillé son luth de myrtes couronné! »

V

Voilà de quels dédains leurs âmes satisfaites
Accueilleraient, ami, Dieu même et ses prophètes!
Et puis, tu les verrais, vainement irrité,
Continuer, joyeux, quelque festin folâtre,
Ou pour dormir aux sons d'une lyre idolâtre
Se tourner de l'autre côté.

Mais qu'importe? accomplis ta mission sacrée.
Chante, juge, bénis; ta bouche est inspirée!
Le Seigneur en passant t'a touché de sa main;
Et pareil au rocher qu'avait frappé Moïse,
Pour la foule au désert assise,
La poésie en flots s'échappe de ton sein!

Moi! fussé-je vaincu, j'aimerai ta victoire.
Tu le sais, pour mon cœur, ami de toute gloire,
Les triomphes d'autrui ne sont pas un affront.
Poëte, j'eus toujours un chant pour les poëtes;
Et jamais le laurier qui pare d'autres têtes,
Ne jeta d'ombre sur mon front!

Souris même à l'envie amère et discordante.
Elle outrageait Homère; elle attaquait le Dante.
Sous l'arche triomphale elle insulte au guerrier.
Il faut bien que ton nom dans ses cris retentisse;
Le temps amène la justice:
Laisse tomber l'orage et grandir ton laurier!

VI

Telle est la majesté de tes concerts suprêmes,
Que tu sembles savoir comment les anges mêmes
Sur les harpes du ciel laissent errer leurs doigts!
On dirait que Dieu même, inspirant ton audace,
Parfois dans le désert t'apparaît face à face,
Et qu'il te parle avec la voix!

Octobre 1825.

# ODE DEUXIÈME.

## A M. DE CHATEAUBRIAND.

On ne tourmente pas les arbres stériles et desséchés; ceux-là seulement sont battus de pierres dont le front est couronné de fruits d'or.

ABENHAMED.

I

Il est, Châteaubriand, de glorieux navires
Qui veulent l'ouragan plutôt que les zéphires.
Il est des astres, rois des cieux étincelants,
Mondes volcans jetés parmi les autres mondes,
Qui volent dans les nuits profondes
Le front paré des feux qui dévorent leurs flancs.

Le Génie a partout des symboles sublimes.

Ses plus chers favoris sont toujours des victimes,
Et doivent aux revers l'éclat que nous aimons;
Une vie éminente est sujette aux orages;
La foudre à des éclats, le ciel a des nuages
Qui ne s'arrêtent qu'aux grands monts!

Oui, tout grand cœur a droit aux grandes infortunes :
Aux âmes que le sort sauve des lois communes,
C'est un tribut d'honneur par la terre payé.
Le grand homme en souffrant s'élève au rang des justes.
La gloire en ses trésors augustes
N'a rien qui soit plus beau qu'un laurier foudroyé!

II

Aussi dans une cour, dis-moi, qu'allais-tu faire?
N'es-tu pas, noble enfant d'une orageuse sphère,
Que nul malheur n'étonne et ne trouve en défaut,
De ces amis des rois, rares dans les tempêtes,
Qui, ne sachant flatter qu'au péril de leurs têtes,
Les courtisent sur l'échafaud?

Ce n'est pas lorsqu'un trône a retrouvé le faite,
Ce n'est pas dans les temps de puissance et de fête,
Que la faveur des cours sur de tels fronts descend.
Il faut l'onde en courroux, l'écueil et la nuit sombre,
Pour que le pilote qui sombre
Jette au phare sauveur un œil reconnaissant.

Va, c'est en vain déjà qu'aux jours de la conquête,
Une main de géant a pesé sur ta tête;
Et chaque fois qu'au gouffre entraînée à grands pas,
La tremblante patrie errait au gré du crime,
Elle eut pour s'appuyer au penchant de l'abîme
Ton front qui ne se courbe pas!

III

A ton tour soutenu par la France unanime,
Laisse donc s'accomplir ton destin magnanime!
Chacun de tes revers pour ta gloire est compté.
Quand le sort t'a frappé, tu lui dois rendre grâce,
Toi qu'on voit à chaque disgrâce
Tomber plus haut encor que tu n'étais monté!

Juin 1824.

# ODE TROISIÈME.

## LES FUNÉRAILLES DE LOUIS XVIII.

Ces changements lui sont peu difficiles;
c'est l'œuvre de la droite du Très-Haut.

Ps. LXXVI, 10.

I

La foule, au seuil d'un temple en priant est venue.
Mères, enfants, vieillards, gémissent réunis;
Et l'airain qu'on balance ébranle dans la nue
Les hauts clochers de Saint-Denis.
Le sépulcre est troublé dans ses mornes ténèbres.
La Mort de ses couches funèbres
Resserre les rangs incomplets.
Silence au noir séjour que le trépas protége! —
Le Roi Chrétien, suivi de son dernier cortége,
Entre dans son dernier palais.

II

Un autre avait dit : « De ma race
» Ce grand tombeau sera le port;
» Je veux, aux rois que je remplace,
» Succéder jusque dans la mort.
» Ma dépouille ici doit descendre!
» C'est pour faire place à ma cendre
» Qu'on dépeupla ces noirs caveaux.
» Il faut un nouveau maître au monde;
» A ce sépulcre, que je fonde,
» Il faut des ossements nouveaux.

» Je promets ma poussière à ces voûtes funestes.
» A cet insigne honneur ce temple a seul des droits;
» Car je veux que le ver qui rongera mes restes
» Ait déjà dévoré des rois.
» Et lorsque mes neveux, dans leur fortune altière,
» Domineront l'Europe entière,
» Du Kremlin à l'Escurial,
» Ils viendront tour à tour dormir dans ces lieux sombres,

« Afin que je sommeille, escorté de leurs ombres,
» Dans mon linceul impérial! »

Celui qui disait ces paroles
Croyait, soldat audacieux,
Voir, en magnifiques symboles,
Sa destinée écrite aux cieux.
Dans ses étreintes foudroyantes,
Son aigle, aux serres flamboyantes,
Eût étouffé l'aigle romain;
La Victoire était sa compagne;
Et le Globe de Charlemagne
Était trop léger pour sa main.

Eh bien! des potentats ce formidable maître
Dans l'espoir de sa mort par le ciel fut trompé.
De ses ambitions c'est la seule peut-être
Dont le but lui soit échappé.
En vain tout secondait sa marche meurtrière;
En vain sa gloire incendiaire,
En tous lieux portait son flambeau;
Tout chargé de faisceaux, de sceptres, de couronnes,
Ce vaste ravisseur d'empires et de trônes
Ne put usurper un tombeau!

Tombé sous la main qui châtie,
L'Europe le fit prisonnier.
Premier roi de sa dynastie,
Il en fut aussi le dernier.
Une île où grondent les tempêtes
Reçut ce géant des conquêtes,
Tyran que nul n'osait juger,
Vieux guerrier qui, dans sa misère,
Dut l'obole de Bélisaire
A la pitié de l'étranger.

Loin du sacré tombeau qu'il s'arrangeait naguère,
C'est là que, dépouillé du royal appareil,
Il dort enveloppé de son manteau de guerre,
Sans compagnon de son sommeil.
Et tandis qu'il n'a plus de l'empire du monde
Qu'un noir rocher battu de l'onde,
Qu'un vieux saule battu du vent,
Un Roi longtemps banni, qui fit nos jours prospères,
Descend au lit de mort où reposaient ses pères,
Sous la garde du Dieu vivant.

III

C'est qu'au gré de l'humble qui prie,
Le Seigneur, qui donne et reprend,
Rend à l'Exilé sa patrie,
Livre à l'exil le Conquérant!
Dieu voulait qu'il mourût en France
Ce Roi, si grand dans la souffrance,
Qui des douleurs portait le sceau;
Pour que, victime consolée,
Du seuil noir de son mausolée,
Il pût voir encor son berceau.

IV

Oh! qu'il s'endorme en paix dans la nuit funéraire!
N'a-t-il pas oublié ses maux pour nos malheurs?
Ne nous lègue-t-il pas à son généreux frère,
Qui pleure en essuyant nos pleurs?
N'a-t-il pas, dissipant nos rêves politiques,
De notre âge et des temps antiques,
Proclamé l'auguste traité?
Loi sage qui, domptant la fougue populaire,
Donne aux sujets égaux un maître tutélaire,
Esclave de leur liberté!

Sur nous un Roi Chevalier veille.
Qu'il conserve l'aspect des cieux!
Que nul bruit de longtemps n'éveille
Ce sépulcre silencieux!
Hélas! le démon régicide,
Qui, du sang des Bourbons avide,
Paya de meurtres leurs bienfaits,
A comblé d'assez de victimes
Ces murs, dépeuplés par des crimes,
Et repeuplés par des forfaits!

Qu'il sache que jamais la couronne ne tombe!
Ce haut sommet échappe à son fatal niveau.
Le supplice, où des rois le corps mortel succombe,
N'est pour eux qu'un sacre nouveau.
Louis, chargé de fers par des mains déloyales,
Dépouillé des pompes royales,
Sans cour, sans guerriers, sans hérauts;
Gardant sa royauté devant la hache même,
Jusque sur l'échafaud prouva son droit suprême,
En faisant grâce à ses bourreaux!

V

De Saint-Denis, de Sainte-Hélène,
Ainsi je méditais le sort;
Sondant d'une vue incertaine
Ces grands mystères de la mort.
Qui donc êtes-vous, Dieu superbe?
Quel bras jette les tours sous l'herbe,
Change la pourpre en vil lambeau?
D'où vient votre souffle terrible,
Et quelle est la main invisible
Qui garde les clefs du tombeau?

Septembre 1824.

# ODE QUATRIÈME.

## LE SACRE DE CHARLES X.

*Os superbum conticescat,*
*Simplex fides acquiescat*
*Dei magisterio.*

Que l'orgueil se taise,
que la simple foi contemple l'exercice du pouvoir de Dieu.

PROSE. — *Prières du Sacre.*

I

L'orgueil depuis trente ans est l'erreur de la terre.
C'est lui qui sous les droits étouffa le devoir;
C'est lui qui dépouilla de son divin mystère
Le sanctuaire du pouvoir.
L'orgueil enfanta seul nos fureurs téméraires,
Et ces lois dont tant de nos frères
Ont subi l'arrêt criminel,
Et ces règnes sanglants, et ces hideuses fêtes,
Où, sur un échafaud se proclamant prophètes,
Des bourreaux créaient l'Éternel!

En vain, pour dissiper cette ingrate folie,
Les leçons du Seigneur sur nous ont éclaté;
Dans les faits merveilleux que notre siècle oublie,
En vain Dieu s'est manifesté!
En vain un Conquérant, aux ailes enflammées,
A rempli du bruit des armées
Le monde en ses fers engourdi;
Des peuples obstinés l'aveuglement vulgaire
N'a point vu quelle main poussait ses chars de guerre
Du Septentrion au Midi!

II

Qui jamais de Clovis surpassa l'insolence,
Peuples? dans son orgueil il plaçait son appui.
Ne mettant que le monde et lui dans la balance,
Il crut qu'elle penchait sous lui.
Il bravait de vingt rois les armes épuisées;
Des nations s'étaient brisées
Sur ce Sicambre audacieux;
Sur la terre à ses yeux rien n'était redoutable:
Il fallut, pour courber cette tête indomptable,
Qu'une colombe vînt des cieux!

Peuples! au même autel elle est redescendue!
Elle vient, échappée aux profanations,
Comme elle a de Clovis fléchi l'âme éperdue,
Vaincre l'orgueil des nations.
Que le siècle à son tour comme un roi s'humilie.
De la voix qui réconcilie,
L'oracle est enfin entendu;
La Royauté, longtemps veuve de ses couronnes,
De la chaîne d'airain qui lie au ciel les trônes,
A retrouvé l'anneau perdu.

III

Naguère on avait vu les tyrans populaires,
Attaquant le passé comme un vieil ennemi,
Poursuivre, sous l'abri des marbres séculaires,
Le trésor gardé par Remy.
Du pontife endormi profanant le front pâle,
De sa tunique épiscopale
Ils déchirèrent les lambeaux;
Car ils bravaient la Mort dans sa majesté sainte;
Et les vieillards souvent s'écriaient pleins de crainte
« Que leur ont donc fait les tombeaux? »

Mais trompant des vautours la fureur criminelle,
Dieu garda sa colombe au lis abandonné.
Elle va sur un Roi poser encor son aile:
Ce bonheur à Charle est donné!
Charles sera sacré suivant l'ancien usage,
Comme Salomon, le roi sage,
Qui goûta les célestes mets,
Quand Sadoch et Nathan d'un baume l'arrosèrent,
Et, s'approchant de lui, sur le front le baisèrent,
En disant: « Qu'il vive à jamais! »

IV

Le vieux pays des Francs, parmi ses métropoles,
Compte une église illustre, où venaient tous nos rois,

De ce pas triomphant dont tremblent les deux pôles,
S'humilier devant la Croix.
Le peuple en racontait cent prodiges antiques :
Ce temple a des voûtes gothiques,
Dont les saints aimaient les détours ;
Un séraphin veillait à ses portes fermées ;
Et les anges du ciel, quand passaient leurs armées,
Plantaient leurs drapeaux sur ses tours !

C'est là que pour la fête on dresse des trophées.
L'or, la moire et l'azur parent les noirs piliers
Comme un de ces palais où voltigeaient les fées,
Dans les rêves des chevaliers.
D'un trône et d'un autel les splendeurs s'y répondent ;
Des festons de flambeaux confondent
Leurs rayons purs dans le saint lieu ;
Le lis royal s'enlace aux arches tutélaires ;
Le soleil, à travers les vitraux circulaires,
Mêle aux fleurs des roses de feu.

V

Voici que le cortége à pas égaux s'avance.
Le pontife aux guerriers demande Charles Dix.
L'autel de Reims revoit l'Oriflamme de France,
Retrouvée aux murs de Cadix.
Les cloches dans les airs tonnent ; le canon gronde ;
Devant l'Aîné des rois du monde
Tout un peuple tombe à genoux ;
Mille cris de triomphe en sons confus se brisent ;
Puis le Roi se prosterne, et les évêques disent :
— « Seigneur, ayez pitié de nous !

» Celui qui vient en pompe à l'autel du Dieu juste,
» C'est l'héritier nouveau du vieux droit de Clovis,
» Le chef des Douze Pairs, que son appel auguste
» Convoque en ces sacrés parvis.
» Ses preux, quand de sa voix leur oreille est frappée,
» Touchent le pommeau de l'épée,
» Et l'ennemi pâlit d'effroi ;
» Lorsque ses légions rentrent après la guerre,
» Leur marche pacifique ébranle encor la terre : —
» O Dieu ! prenez pitié du Roi !

» Car vous êtes plus grand que la grandeur des hommes !
» Nous vous louons, Seigneur, nous vous confessons Dieu !
» Vous nous placez au faîte, et dès que nous y sommes,
» A la vie il faut dire adieu !
» Vous êtes Sabaoth, le Dieu de la victoire !
» Les Chérubins, remplis de gloire,
» Vous ont proclamé Saint trois fois ;
» Dans votre éternité le temps se précipite ;
» Vous tenez dans vos mains le monde qui palpite
» Comme un passereau sous nos doigts ! »

VI

Le Roi dit : « Nous jurons, comme ont juré nos pères,
» De rendre à nos sujets paix, amour, équité ;
» D'aimer, aux mauvais jours comme en des temps prospères,
» La Charte de leur liberté.
» Nous vivrons dans la foi par nos aïeux chérie.
» Des Ordres de chevalerie
» Nous suivrons le chemin étroit.
» Pour sauver l'opprimé nos pas seront agiles.
» Ainsi nous le jurons sur les saints Évangiles :
» Que Dieu soit en aide au bon droit ! »

Montjoie et Saint-Denis ! — Voilà que Clovis même
Se lève pour l'entendre, et les deux saints guerriers,
Charlemagne et Louis, portant pour diadème
Une auréole de lauriers ;
Et Charles Sept, guidé par Jeanne encor ravie ;
Et François Premier, dont Pavie
Trouva l'armure sans défaut ;
Et du dernier Martyr l'héroïque fantôme,
Ce Roi, deux fois sacré pour un double royaume,
A l'autel et sur l'échafaud !

Devant ces grands témoins de la grandeur française,
Le Saint-Chrême de Charle a rajeuni les droits.
Il reçoit, sans faiblir, cette Couronne où pèse
La gloire de soixante rois.
L'Archevêque bénit l'Épée héréditaire,
Et le Sceptre, et la Main austère
Dont nul signe n'est démenti ;
Puis il plonge à leur tour dans le divin calice
Ces Gants, qu'un roi jamais n'a jetés dans la lice
Sans qu'un monde en ait retenti !

VII

Entre, ô peuple ! — Sonnez, clairons, tambours, fanfare !
Le prince est sur le trône ; il est grand et sacré !
Sur la foule ondoyante il brille comme un phare
Des flots d'une mer entouré.
Mille chantres des airs, du peuple heureuse image,
Mêlant leur voix et leur plumage,
Croisent leur vol sous les arceaux ;
Car les Francs, nos aïeux, croyaient voir dans la nue,
Planer la Liberté, leur mère bien connue,
Sur l'aile errante des oiseaux.

Le voilà Prêtre et Roi ! — De ce titre sublime
Puisque le double éclat sur sa couronne a lui,
Il faut qu'il sacrifie : où donc est la Victime ? —
La Victime, c'est encor lui !
Ah ! pour les Rois français qu'un sceptre est formidable !
Ils guident ce peuple indomptable,
Qui des peuples règle l'essor ;
Le monde entier gravite et penche sur leur trône ;
Mais aussi l'indigent que cherche leur aumône,
Compte leurs jours comme un trésor !

VIII

PRIÈRE.

O Dieu ! garde à jamais ce Roi qu'un peuple adore !
Romps de ses ennemis les flèches et les dards,
Qu'ils viennent du couchant, qu'ils viennent de l'aurore,

Sur des coursiers ou sur des chars!
Charles, comme au Sina, t'a pu voir face à face!
Du moins qu'un long bonheur efface
Ses bien longues adversités.
Qu'ici-bas des élus il ait l'habit de fête.
Prête à son front royal deux rayons de ta tête;
Mets deux anges à ses côtés!

Reims, mai — juin 1825.

# ODE CINQUIÈME.

## AU COLONEL G.-A. GUSTAFFSON.

*Habet sua sidera tellus.*
Ancienne devise.

I

Ce siècle, jeune encore, est déjà pour l'histoire
Presque une éternité de malheurs et de gloire.
Tous ceux qu'il a vus naître ont vieilli dans vingt ans.
Il semble, tant sa place est vaste en leur mémoire,
Qu'il ne peut achever ses destins éclatants,
Sans fermer avec lui le grand cercle des temps.

Chez des peuples fameux, en des jours qu'on renomme,
Pour un siècle de gloire il suffisait d'un homme.
Le nôtre a déjà vu passer bien des flambeaux!
Il peut lutter sans crainte avec Athène et Rome :
Que lui fait la grandeur des âges les plus beaux?
Il les domine tous, rien que par ses tombeaux!

A peine il était né, que d'Enghien sur la poudre
Mourut, sous un arrêt que rien ne peut absoudre.
Il vit périr Moreau; Byron, nouveau Rhiga.
Il vit des cieux vengés tomber avec sa foudre
Cet aigle dont le vol douze ans se fatigua
Du Caire au Capitole et du Tage au Volga!

« — Qu'importe? dit la foule. Ah! laissons les tempêtes
» Naître, grossir, tonner sur ces sublimes têtes;
» Pourvu que chaque jour amène son festin,
» Que toujours le soleil rayonne pour nos fêtes,
» Et qu'on nous laisse en paix couler notre destin,
» Oublier jusqu'au soir, dormir jusqu'au matin!

» Que le crime s'élève et que l'innocent tombe,
» Qu'importe?—Des héros sont morts? paix à leur tombe!
» — Et nous-mêmes,... qui sait si demain nous vivrons?
» Quand nous aurons atteint le terme où tout succombe,
» Nous dirons : le temps passe! et nous ignorerons
» Quels vents ont amené l'orage sur nos fronts. »

II

Ce ne sont point là tes paroles,
Toi dont nul n'a jamais douté,
Toi qui sans relâche t'immoles
Au culte de la Vérité!
Victime et vengeur des victimes,
Ton cœur aux dévoûments sublimes
S'offrit en tout temps, en tout lieu;
Toute ta vie est un exemple;
Et ta grande âme est comme un temple
D'où ne sort que la voix d'un Dieu!

Il suffit de ton témoignage,
Pour que tout mortel incliné
Aille rendre un public hommage
A ce qu'il avait profané.
Ta bouche, pareille au temps même,
N'a besoin que d'un mot suprême
Pour récompenser ou punir;
Et parlant plus haut dans notre âge
Que la flatterie et l'outrage,
Dicte l'histoire à l'avenir!

Puisqu'il n'est plus d'autres miracles
Que les hommes nés parmi nous,
Tu succèdes aux vieux oracles
Que l'on écoutait à genoux.
A ta voix, qui juge les races,
Nos demi-dieux changent de places;
Comme, à des chants mystérieux,
Quand la nuit déroulait ses voiles,
Jadis on voyait les étoiles
Descendre ou monter dans les cieux!

Pour mériter ce rang auguste,
Aux vertus par le ciel offert,

Qui plus que lui fut noble et juste?
Et qui, surtout, a plus souffert?
Cet homme a payé tant de gloire
Par des malheurs que la mémoire
Ne peut rappeler sans effroi;
C'est un enfant des Scandinaves;
C'est Gustave, fils des Gustaves;
C'est un exilé; c'est un roi.

III

Il avait un ami dans ses fraîches années
Comme lui tout empreint du sceau des destinées.
C'est ce jeune d'Enghien qui fut assassiné!
Gustave à ce forfait se jeta sur ses armes;
Mais quand il vit l'Europe insensible à ses larmes,
Calme et stoïque, il dit : « Pourquoi donc suis-je né?

» Puisque du meurtrier les nations vassales
» Courbent leurs fronts tremblants sous ses mains colossales,
» Puisque sa volonté des princes est la loi;
» Puisqu'il est le soleil qui domine leur sphère;
» Sur un trône aujourd'hui je n'ai plus rien à faire,
» Moi qui voudrais régner en roi! »

Il céda. — Dieu montrait, par cet exemple insigne,
Qu'il refuse parfois la victoire au plus digne;
Que plus tard, pour punir, il apparaît soudain;
Qu'il fait seul ici-bas tomber ce qu'il élève;
Et que pour balancer Bonaparte et son glaive,
Il fallait déjà plus que le sceptre d'Odin!

Gustave, jeune encor, quitta le diadème,
Pour que rien ne manquât à sa grandeur suprême.
Et tant que de l'Europe, en proie aux longs revers,
Sous les pas du géant vacilla l'équilibre,
Plus haut que tous les rois il leva son front libre,
Échappé du trône et des fers!

IV

Combien d'un tel exil diffère
Le malheur du tyran banni,
Lorsqu'au fond de l'autre hémisphère,
Il tomba confus et puni!
Quand sous la haine universelle
L'Usurpateur enfin chancelle,
Dans sa chute il est insulté :
En vain il lutte opiniâtre;
Et de sa pourpre de théâtre
Rien ne reste à sa nudité!

Sa morne infortune est pareille
A la mer aux bords détestés,
Dont l'eau morte à jamais sommeille
Sur de fastueuses cités.
Ce lac, noir vengeur de leurs crimes,
Du ciel, qui maudit ses abîmes,
Ne peut réfléchir les tableaux;
Et l'œil cherche en vain quelque dôme
De l'éblouissante Sodome,
Sous les ténèbres de ses flots.

Gustave! âme forte et loyale!
Si parfois, d'un bras raffermi,
Tu reprends ta robe royale,
C'est pour couvrir quelque ennemi.
Dans ta retraite que j'envie,
Tu portes sur ta noble vie
Un souvenir calme et sans fiel;
Reine, comme toi, sans asile,
La vertu, que la terre exile,
Dans ton grand cœur retrouve un ciel!

V

Ah! laisse croître l'herbe en tes cours solitaires!
Que t'importe, au milieu de tes pensers austères,
Qu'on n'ose, de nos jours, saluer un héros;
Et que chez d'autres rois puissants, heureux encore,
Une foule de chars ébranlent dès l'aurore
Les grands pavés de marbre et l'azur des vitraux?

Tu règnes cependant! tu règnes sur toute âme
Dont ce siècle glacé n'a pas éteint la flamme;
Sur tout cœur né pour croire, aimer et secourir;
Sur tous ces chevaliers que tant d'oubli protége,
Étranges courtisans dont le rare cortége
N'accourt au seuil des rois qu'à l'heure d'y mourir!

En tous lieux où la foi, l'honneur et le génie
Rendent un libre hommage à la vertu bannie,
Ton nom règne, entouré d'un éclat immortel.
Par un beau dévoûment toute vie animée,
Toute gloire nouvelle, en notre âge allumée,
Est un flambeau de plus brûlant sur ton autel!

Ni maître! ni sujet! — Seul homme sur la terre,
Qui d'un pouvoir humain ne sois pas tributaire,
Dieu seul sur tes destins a de suprêmes droits;
Et comme la comète, aux clartés vagabondes,
Marche libre à travers les soleils et les mondes,
Tu passes à côté des peuples et des rois!

Septembre 1825.

# ODE SIXIÈME.

## LES DEUX ILES.

Dites-moi d'où il est venu, je vous dirai où il est allé.
E. H.

Il est deux Iles dont un monde
Sépare les deux Océans,
Et qui de loin dominent l'onde,
Comme des têtes de géants.
On devine, en voyant leurs cimes,
Que Dieu les tira des abîmes
Pour un formidable dessein;
Leur front de coups de foudre fume,
Sur leurs flancs nus la mer écume,
Des volcans grondent dans leur sein.

Ces Iles où le flot se broie
Entre des écueils décharnés,
Sont comme des vaisseaux de proie,
D'une ancre éternelle enchaînés.
La main qui de ces noirs rivages
Disposa les sites sauvages,
Et d'effroi les voulut couvrir,
Les fit si terribles peut-être,
Pour que Bonaparte y pût naître,
Et Napoléon y mourir!

« — Là fut son berceau! — là sa tombe! »
Pour les siècles, c'en est assez.
Ces mots, qu'un monde naisse ou tombe,
Ne seront jamais effacés.
Sur ces Iles, à l'aspect sombre,
Viendront, à l'appel de son ombre,
Tous les peuples de l'avenir;
Les foudres qui frappent leurs crêtes,
Et leurs écueils, et leurs tempêtes,
Ne sont plus que son souvenir!

Loin de nos rives, ébranlées
Par les orages de son sort,
Sur ces deux Iles isolées
Dieu mit sa naissance et sa mort,
Afin qu'il pût venir au monde
Sans qu'une secousse profonde
Annonçât son premier moment,
Et que sur son lit militaire,
Enfin, sans remuer la terre,
Il pût expirer doucement!

II

Comme il était rêveur au matin de son âge!
Comme il était pensif au terme du voyage!
C'est qu'il avait joui de son rêve insensé;
Du trône et de la gloire il savait le mensonge;
Il avait vu de près ce que c'est qu'un tel songe,
Et quel est le néant d'un avenir passé!

Enfant, des visions, dans la Corse, sa mère,
Lui révélaient déjà sa couronne éphémère,
Et l'aigle impérial planant sur son pavois;
Il entendait d'avance, en sa superbe attente,
L'hymne qu'en toute langue, aux portes de sa tente,
Son peuple universel chantait tout d'une voix:

III

ACCLAMATION.

« Gloire à Napoléon! gloire au maître suprême!
» Dieu même a sur son front posé le diadème.
» Du Nil au Borysthène il règne triomphant.
» Les rois, fils de cent rois, s'inclinent quand il passe,
» Et dans Rome il ne voit d'espace
» Que pour le trône d'un enfant!

» Pour porter son tonnerre aux villes effrayées,
» Ses aigles ont toujours les ailes déployées.
» Il régit le Conclave; il commande au Divan.
» Il mêle à ses drapeaux, de sang toujours humides,
» Des croissants pris aux Pyramides,
» Et la croix d'or du grand Yvan!

» Le Mameluk bronzé, le Goth plein de vaillance,
» Le Polonais, qui porte une flamme à sa lance,
» Prêtent leur force aveugle à ses ambitions.
» Ils ont son vœu pour loi, pour foi sa renommée.
» On voit marcher dans son armée
» Tout un peuple de nations!

» Sa main, s'il touche un but où son orgueil aspire,
» Fait à quelque soldat l'aumône d'un empire,
» Ou fait veiller des rois au seuil de son palais,
» Pour qu'il puisse, en quittant les combats ou les fêtes,
» Dormir en paix dans ses conquêtes,
» Comme un pêcheur sur ses filets!

» Il a bâti si haut son aire impériale,
» Qu'il nous semble habiter cette sphère idéale
» Où jamais on n'entend un orage éclater!
» Ce n'est plus qu'à ses pieds que gronde la tempête;
» Il faudrait, pour frapper sa tête,
» Que la foudre pût remonter! »

IV

La foudre remonta! — Renversé de son aire,
Il tomba, tout fumant de cent coups de tonnerre.
Les rois punirent leur tyran.
On l'exposa vivant sur un roc solitaire;
Et le géant captif fut remis par la terre
A la garde de l'Océan.

Oh! comme à Sainte-Hélène il dédaignait sa vie,
Quand le soir il voyait, avec un œil d'envie,
Le soleil fuir sous l'horizon;
Et qu'il s'égarait seul sur le sable des grèves,
Jusqu'à ce qu'un Anglais, l'arrachant de ses rêves,
Le ramenât dans sa prison!

Comme avec désespoir ce prince de la guerre
S'entendait accuser par tous ceux qui naguère
Divinisaient son bras vainqueur!
Car des peuples ligués la clameur solennelle
Répondait à la voix implacable, éternelle,
Qui se lamentait dans son cœur!

V

IMPRÉCATION.

« Honte! opprobre! malheur! anathème! vengeance!
» Que la terre et les cieux frappent d'intelligence!
» Enfin nous avons vu le colosse crouler!
» Que puisse retomber, sur ses jours, sur sa cendre,
» Tous les pleurs qu'il a fait répandre,
» Tout le sang qu'il a fait couler!

» Qu'à son nom, du Volga, du Tibre, de la Seine,
» Des murs de l'Alhambra, des fossés de Vincenne,
» De Jaffa, du Kremlin qu'il brûla sans remords,
» Des plaines du carnage et des champs de victoire,
» Tonne, comme un écho de sa fatale gloire,
» La malédiction des morts!

» Qu'il voie autour de lui se presser ses victimes!
» Que tout ce peuple, en foule échappé des abîmes,
» Innombrable, annonçant les secrets du cercueil,
» Mutilé par le fer, sillonné par la foudre,
» Heurtant confusément des os noircis de poudre,
» Lui fasse un Josaphat de Sainte-Hélène en deuil!

» Qu'il vive pour mourir tous les jours, à toute heure!
» Que le fier conquérant baisse les yeux et pleure!
» Sachant sa gloire à peine et riant de ses droits,
» Des geôliers ont chargé d'une chaîne glacée
» Cette main qui s'était lassée
» A courber les têtes des rois!

» Il crut que sa fortune, en victoires féconde,
» Vaincrait le souvenir du peuple roi du monde;
» Mais Dieu vient, et d'un souffle éteint son noir flam-
» Et ne laisse au rival de l'éternelle Rome [beau,
» Que ce qu'il faut de place et de temps à tout homme
» Pour se coucher dans le tombeau.

» Ces mers auront sa tombe, et l'oubli la devance.
» En vain à Saint-Denis il fit parer d'avance
» Un sépulcre de marbre et d'or étincelant:
» Le ciel n'a pas voulu que de royales ombres
» Vissent, en revenant pleurer sous ces murs sombres,
» Dormir dans leur tombeau son cadavre insolent! »

VI

Qu'une coupe vidée est amère! et qu'un rêve
Commencé dans l'ivresse, avec terreur s'achève!
Jeune, on livre à l'espoir sa crédule raison;
Mais on frémit plus tard, quand l'âme est assouvie,
Hélas! et qu'on revoit sa vie,
De l'autre bord de l'horizon!

Ainsi, quand vous passez au pied d'un mont sublime,
Longtemps en conquérant vous admirez sa cime,
Et ses pics, que jamais les ans n'humiliront;
Ses forêts, vert manteau qui pend aux rocs sauvages,
Et ces couronnes de nuages
Qui s'amoncellent sur son front!

Montez donc, et tentez ces zones inconnues! —
Vous croyiez fuir aux cieux... Vous vous perdez aux nues!
Le mont change à vos yeux d'aspect et de tableaux:
C'est un gouffre obscurci de sapins centenaires,
Où les torrents et les tonnerres
Croisent des éclairs et des flots!

VII

Voilà l'image de la gloire:
D'abord, un prisme éblouissant,
Puis un miroir expiatoire,
Où la pourpre paraît du sang!
Tour à tour puissante, asservie,
Voilà quel double aspect sa vie
Offrit à ses âges divers.
Il faut à son nom deux histoires;
Jeune, il inventait ses victoires:
Vieux, il méditait ses revers.

En Corse, à Sainte-Hélène encore,
Dans les nuits d'hiver, le nocher,
Si quelque orageux météore
Brille au sommet d'un noir rocher,
Croit voir le sombre capitaine
Projetant son ombre lointaine,
Immobile, croiser ses bras
Et dit, que pour dernière fête,
Il vient régner dans la tempête,
Comme il régnait dans les combats !

VIII

S'il perdit un empire, il aura deux patries,
De son seul souvenir illustres et flétries,
L'une aux mers d'Annibal, l'autre aux mers de Vasco;
Et jamais de ce siècle attestant la merveille,
On ne prononcera son nom, sans qu'il n'éveille
Aux bouts du monde un double écho !

Telles, quand une bombe ardente, meurtrière,
Décrit dans un ciel noir sa courbe incendiaire,
Se balance au-dessus des murs épouvantés,
Puis, comme un vautour chauve, à la serre cruelle,
Qui frappe en s'abattant la terre de son aile,
Tombe, et fouille à grand bruit le pavé des cités ;

Longtemps après sa chute, on voit fumer encore
La bouche du mortier, large, noire et sonore,
D'où monta pour tomber le globe au vol pesant,
Et la place où la bombe, éclatée en mitrailles,
Mourut, en vomissant la mort de ses entrailles,
Et s'éteignit en embrasant !

Juillet 1825.

# ODE SEPTIÈME.

## LA COLONNE DE LA PLACE VENDOME.

*Parva magnis.*

I

O Monument vengeur ! Trophée indélébile !
Bronze qui, tournoyant sur ta base immobile,
Sembles porter au ciel ta gloire et ton néant ;
Et, de tout ce qu'a fait une main colossale,
Seul es resté debout ; — ruine triomphale
De l'édifice du géant !

Débris du Grand Empire et de la Grande Armée,
Colonne, d'où si haut parle la renommée !
Je t'aime : l'étranger t'admire avec effroi.
J'aime tes vieux héros, sculptés par la Victoire ;
Et tous ces fantômes de gloire
Qui se pressent autour de toi.

J'aime à voir sur tes flancs, Colonne étincelante,
Revivre ces soldats qu'en leur onde sanglante
Ont roulé le Danube, et le Rhin, et le Pô !
Tu mets comme un guerrier le pied sur ta conquête.
J'aime ton piédestal d'armures, et ta tête
Dont le panache est un drapeau !

Au bronze de Henri mon orgueil te marie :
J'aime à vous voir tous deux, honneur de la patrie,
Immortels, dominant nos troubles passagers,
Sortir, signes jumeaux d'amour et de colère,
Lui, de l'épargne populaire,
Toi, des arsenaux étrangers !

Que de fois, tu le sais, quand la nuit sous ses voiles
Fait fuir la blanche lune ou trembler les étoiles,
Je viens, triste, évoquer tes fastes devant moi ;
Et d'un œil enflammé dévorant ton histoire,
Prendre, convive obscur, ma part de tant de gloire,
Comme un Pâtre au banquet d'un Roi !

Que de fois j'ai cru voir, ô Colonne française,
Ton airain ennemi rugir dans la fournaise !
Que de fois, ranimant des combattants épars,
Heurtant sur tes parois leurs armes dérouillées,
J'ai ressuscité ces mêlées
Qui t'assiégent de toutes parts !

Jamais, ô monument, même ivres de leur nombre,
Les étrangers sans peur n'ont passé sous ton ombre.
Leurs pas n'ébranlent point ton bronze souverain.
Quand le sort une fois les poussa vers nos rives,
Ils n'osaient étaler leurs parades oisives
Devant tes batailles d'airain !

II

Mais quoi! n'entends-je point, avec de sourds murmures,
De ta base à ton front bruire les armures?
Colonne! il m'a semblé qu'éblouissant mes yeux,
Tes bataillons cuivrés cherchaient à redescendre...
Que tes demi-dieux, noirs d'une héroïque cendre,
Interrompaient soudain leur marche vers les cieux!

Leur voix mêlait des noms à leur vieille devise :
— « TARENTE, REGGIO, DALMATIE et TRÉVISE! » —
Et leurs aigles, sortant de leur puissant sommeil,
Suivaient d'un bec ardent cette aigle à double tête,
Dont l'œil, ami de l'ombre où son essor s'arrête,
Se baisse à leur regard, comme aux feux du soleil!

Qu'est-ce donc? — Et pourquoi, bronze envié de Rome,
Vois-je tes légions frémir comme un seul homme?
Quel impossible outrage à ta hauteur atteint?
Qui donc a réveillé ces ombres immortelles,
Ces aigles qui, battant ta base de leurs ailes,
Dans leur ongle captif pressent leur foudre éteint?

III

Je comprends : — l'étranger, qui nous croit sans mémoire,
Veut, feuillet par feuillet, déchirer notre histoire,
Écrite avec du sang, à la pointe du fer. —
Ose-t-il, imprudent! heurter tant de trophées?
De ce bronze, forgé de foudres étouffées,
Chaque étincelle est un éclair!

Est-ce Napoléon qu'il frappe en notre armée?
Veut-il de cette gloire en tant de lieux semée,
Disputer l'héritage à nos vieux généraux?
Pour un fardeau pareil il a la main débile :
L'empire d'Alexandre et les armes d'Achille
Ne se partagent qu'aux héros.

Mais non : l'Autrichien, dans sa fierté qu'il dompte,
Est content, si leurs noms ne disent que sa honte.
Il fait de sa défaite un titre à nos guerriers.
Et craignant des vainqueurs moins que des feudataires,
Il pardonne aux fleurons de nos ducs militaires,
Si ce ne sont que des lauriers.

Bronze! il n'a donc jamais, fier pour une victoire,
Subi de tes splendeurs l'aspect expiatoire?
D'où vient tant de courage à cet audacieux?
Croit-il impunément toucher à nos annales?
Et comment donc lit-il ces pages triomphales
Que tu déroules dans les cieux?

Est-ce un langage obscur à ses regards timides?
Eh! qu'il s'en fasse instruire au pied des Pyramides,
A Vienne, au vieux Kremlin, au morne Escurial!
Qu'il en parle à ces Rois, cour dorée et nombreuse,
Qui naguère peuplait d'une tente poudreuse
Le vestibule impérial!

IV

A quoi pense-t-il donc l'étranger qui nous brave?
N'avions-nous pas hier l'Europe pour esclave?
Nous, subir de son joug l'indigne talion!
Non! au champ du combat nous pouvons reparaître.
On nous a mutilés; mais le temps a peut-être
Fait croître l'ongle du lion.

De quel droit viennent-ils découronner nos gloires?
Les Bourbons ont toujours adopté des victoires.
Nos Rois t'ont défendu d'un ennemi tremblant,
O Trophée! à leurs pieds tes palmes se déposent;
Et si tes quatre aigles reposent,
C'est à l'ombre du drapeau blanc.

Quoi! le globe est ému de volcans électriques;
Derrière l'Océan grondent les Amériques;
Stamboul rugit; Hellé remonte aux jours anciens;
Lisbonne se débat aux mains de l'Angleterre....
Seul, le vieux peuple franc s'indigne que la terre
Tremble à d'autres pas que les siens!

Prenez garde, étrangers : — nous ne savons que faire!
La paix nous berce en vain dans son oisive sphère,
L'arène de la guerre a pour nous tant d'attrait!
Nous froissons dans nos mains, hélas! inoccupées,
Des lyres, à défaut d'épées!
Nous chantons, comme on combattrait!

Prenez garde! — La France, où grandit un autre âge,
N'est pas si morte encor qu'elle souffre un outrage!
Les partis pour un temps voileront leur tableau.
Contre une injure ici, tout s'unit, tout se lève,
Tout s'arme, et la Vendée aiguisera son glaive
Sur la pierre de Waterloo.

Vous dérobez des noms! — Quoi donc? Faut-il qu'on aille
Lever sur tous vos champs des titres de bataille?
Faut-il, quittant ces noms par la valeur trouvés,
Pour nos gloires, chez vous, chercher d'autres baptêmes?
Sur l'airain de vos canons mêmes
Ne sont-ils point assez gravés?

L'étranger briserait le blason de la France!
On verrait, enhardi par notre indifférence,
Sur nos fiers écussons tomber son vil marteau!
Ah!... comme ce Romain qui remuait la terre,
Vous portez, ô Français! et la paix et la guerre
Dans le pli de votre manteau.

Votre aile en un moment touche, à sa fantaisie,
L'Afrique par Cadix et par Moscou l'Asie.
Vous chassez en courant Anglais, Russes, Germains;
Les tours croulent devant vos trompettes fatales;
Et de toutes les capitales
Vos drapeaux savent les chemins.

Quand leur destin se pèse avec vos destinées,
Toutes les nations s'inclinent détrônées.
La gloire pour vos noms n'a point assez de bruit.

Sans cesse autour de vous les États se déplacent.
Quand votre astre parait, tous les autres s'effacent ;
Quand vous marchez l'univers suit!

Que l'Autriche en rampant de nœuds vous environne.
Les deux géants de France ont foulé sa couronne!
L'histoire, qui des temps ouvre le Panthéon,
Montre, empreints aux deux fronts du vautour d'Allemagne,
La sandale de Charlemagne,
L'éperon de Napoléon.

Allez ! — Vous n'avez plus l'Aigle qui de son aire
Sur tous les fronts trop hauts portait votre tonnerre ;
Mais il vous reste encor l'oriflamme et les lis.
Mais c'est le Coq gaulois qui réveille le monde ;
Et son cri peut promettre à votre nuit profonde
L'aube du soleil d'Austerlitz !

V

C'est moi qui me tairais! Moi qu'enivrait naguère
Mon nom saxon, mêlé parmi des cris de guerre !
Moi, qui suivais le vol d'un drapeau triomphant !
Qui, joignant aux clairons ma voix entrecoupée,
Eus pour premier hochet le nœud d'or d'une épée !
Moi, qui fus un soldat quand j'étais un enfant !

Non, Frères ! non, Français de cet âge d'attente!
Nous avons tous grandi sur le seuil de la tente.
Condamnés à la paix, aiglons bannis des cieux,
Sachons du moins, veillant aux gloires paternelles,
Garder de tout affront, jalouses sentinelles,
Les armures de nos aïeux !

*Février 1827.*

# ODE HUITIÈME.

## FIN.

*Ubi defuit orbis.*

I

Ainsi d'un peuple entier je feuilletais l'histoire !
Livre fatal de deuil, de grandeur, de victoire.
Et je sentais frémir mon luth contemporain,
Chaque fois que passait un grand nom, un grand crime,
Et que l'une sur l'autre, avec un bruit sublime,
Retombaient les pages d'airain.

Fermons-le maintenant ce livre formidable.
Cessons d'interroger ce sphinx inabordable
Qui le garde en silence, à la fois monstre et dieu.
L'énigme qu'il propose échappe à bien des lyres ;
Il n'en écrit le mot, sur le front des empires,
Qu'en lettres de sang et de feu.

II

Ne cherchons pas ce mot. — Alors, pourquoi, poëte,
Ne t'endormais-tu pas sur ta lyre muette ?
Pourquoi la mettre au jour et la prostituer ?
Pourquoi ton chant sinistre et ta voix insensée ?... —
C'est qu'il fallait à ma pensée
Tout un grand peuple à remuer.

Des révolutions j'ouvrais le gouffre immonde ?
C'est qu'il faut un chaos à qui veut faire un monde.
C'est qu'une grande voix dans ma nuit m'a parlé.
C'est qu'enfin je voulais, menant au but la foule,
Avec le siècle qui s'écoule
Confronter le siècle écoulé.

Le Génie a besoin d'un peuple que sa flamme
Anime, éclaire, échauffe, embrase comme une âme.
Il lui faut tout un monde à régir en tyran.
Dès qu'il a pris son vol du haut de la falaise,
Pour que l'ouragan soit à l'aise,
Il n'a pas trop de l'Océan !

C'est là qu'il peut ouvrir ses ailes ; là, qu'il gronde
Sur un abîme large et sur une eau profonde ;
C'est là qu'il peut bondir, géant capricieux,
Et tournoyer, debout dans l'orage qui tombe,
D'un pied s'appuyant sur la tombe,
Et d'un bras soutenant les cieux !

*Mai 1828.*

# ODES.

## LIVRE QUATRIÈME.

1819. - 1827.

*Spiritus flat ubi vult.*

## ODE PREMIÈRE.

### LE POËTE.

Muse! contemple ta victime.
LAMARTINE.

I

Qu'il passe en paix, au sein d'un monde qui l'ignore,
L'auguste infortuné que son âme dévore!
Respectez ses nobles malheurs;
Fuyez, ô plaisirs vains, son existence austère;
Sa palme qui grandit, jalouse et solitaire,
Ne peut croître parmi vos fleurs.

Il souffre assez de maux, sans y joindre vos joies!
Chaque pas qui l'enfonce en de sublimes voies
Par une douleur est compté.
Il pleure sa jeunesse avant l'âge envolée,
Sa vie, humble roseau, qui se courbe accablée
Du poids de l'immortalité.

Il pleure, ô belle enfance, et ta grâce et tes charmes,
Et ton rire innocent et tes naïves larmes,
Ton bonheur doux et turbulent,
Et, loin des vastes cieux, l'aile que tu reposes,
Et, dans les jeux bruyants, ta couronne de roses
Que flétrirait son front brûlant!

Il accuse et son siècle, et ses chants, et sa lyre,
Et la coupe enivrante où, trompant son délire,
La gloire verse tant de fiel,
Et ses vœux, poursuivant des promesses funestes,

Et son cœur, et la Muse, et tous ces dons célestes,
Hélas ! qui ne sont pas le ciel !

II

Ah ! si du moins, couché sur le char de la vie,
L'hymne de son triomphe et les cris de l'envie
Passaient, sans troubler son sommeil !
S'il pouvait dans l'oubli préparer sa mémoire !
Ou, voilé de rayons, se cacher dans sa gloire,
Comme un ange dans le soleil !

Mais sans cesse il faut suivre, en la commune arène,
Le flot qui le repousse et le flot qui l'entraîne !
Les hommes troublent son chemin !
Sa voix grave se perd dans leurs vaines paroles,
Et leur fol orgueil mêle à leurs jouets frivoles
Le sceptre qui pèse à sa main !

Pourquoi traîner ce roi si loin de ses royaumes ?
Qu'importe à ce géant un cortége d'atomes ?
Fils du monde, c'est vous qu'il fuit.
Que fait à l'immortel votre éphémère empire ?
Sans les chants de sa voix, sans les sons de sa lyre,
N'avez-vous point assez de bruit ?

III

Laissez-le dans son ombre où descend la lumière. —
Savez-vous qu'une Muse, épurant sa poussière,
Y charme en secret ses ennuis ?
Et que, laissant pour lui les éternelles fêtes,
La colombe du Christ et l'aigle des Prophètes
Souvent y visitent ses nuits ?

Sa veille redoutable, en ses visions saintes,
Voit les soleils naissants et les sphères éteintes
Passer en foule au fond du ciel ;
Et, suivant dans l'espace un chœur brûlant d'archanges,
Cherche, aux mondes lointains, quelles formes étranges
Y revêt l'Être universel.

Savez-vous que ses yeux ont des regards de flamme ?
Savez-vous que le voile étendu sur son âme
Ne se lève jamais en vain ?
De lumière dorée et de flammes rougie,
Son aile, en un instant, de l'infernale orgie
Peut monter au banquet divin.

Laissez donc loin de vous, ô mortels téméraires,
Celui que le Seigneur marqua, parmi ses frères,
De ce signe funeste et beau,
Et dont l'œil entrevoit plus de mystères sombres
Que les morts effrayés n'en lisent, dans les ombres,
Sous la pierre de leur tombeau !

IV

Un jour vient dans sa vie, où la Muse elle-même,
D'un sacerdoce auguste armant son luth suprême,
L'envoie au monde ivre de sang,
Afin que, nous sauvant de notre propre audace,
Il apporte d'en-haut à l'homme qui menace
La prière du Tout-Puissant.

Un formidable esprit descend dans sa pensée.
Il paraît ; et soudain, en éclairs élancée,
Sa parole luit comme un feu.
Les peuples prosternés en foule l'environnent ;
Sina mystérieux, les foudres le couronnent,
Et son front porte tout un Dieu.

Août 1825.

# ODE DEUXIÈME.

## LA LYRE ET LA HARPE.

### A M. Alphonse de L.

*Alternis dicetis, amant alterna Camenæ.*
VIRGILE.

*Et cœpit loqui, prout Spiritus Sanctus dabat eloqui.*
ACT. APOST.

LA LYRE.

Dors, ô fils d'Apollon ! ses lauriers te couronnent,
Dors en paix ! Les neuf Sœurs t'adorent comme un roi ;
De leurs chœurs nébuleux les Songes t'environnent ;
La Lyre chante auprès de toi !

LA HARPE.

Éveille-toi, jeune homme, enfant de la misère !
Un rêve ferme au jour tes regards obscurcis,
Et pendant ton sommeil, un indigent, ton frère,
A ta porte en vain s'est assis !

LA LYRE.

Ton jeune âge est cher à la Gloire.
Enfant, la Muse ouvrit tes yeux,
Et d'une immortelle mémoire
Couronna ton nom radieux ;
En vain Saturne te menace :
Va, l'Olympe est né du Parnasse,
Les poëtes ont fait les dieux !

LA HARPE.

Homme, une femme fut ta mère.
Elle a pleuré sur ton berceau ;
Souffre donc. Ta vie éphémère
Brille et tremble, ainsi qu'un flambeau.
Dieu, ton maître, a d'un signe austère
Tracé ton chemin sur la terre,
Et marqué ta place au tombeau.

LA LYRE.

Chante. Jupiter règne et l'univers l'implore ;
Vénus embrasse Mars d'un souris gracieux ;
Iris brille dans l'air, dans les champs brille Flore ;
Chante : les immortels, du couchant à l'aurore,
En trois pas parcourent les cieux !

LA HARPE.

Prie! Il n'est qu'un vrai Dieu, juste dans sa clémence,
Par la fuite des temps sans cesse rajeuni.
Tout s'achève dans lui, par lui tout recommence.
Son être emplit le monde ainsi qu'une âme immense ;
L'Éternel vit dans l'Infini.

LA LYRE.

Ta douce Muse à fuir t'invite.
Cherche un abri calme et serein ;
Les mortels, que le sage évite,
Subissent le siècle d'airain.
Viens ; près de tes Lares tranquilles,
Tu verras de loin dans les villes
Mugir la Discorde aux cent voix.
Qu'importe à l'heureux solitaire
Que l'Autan dévaste la terre,
S'il ne fait qu'agiter ses bois !

LA HARPE.

Dieu, par qui tout forfait s'expie,
Marche avec celui qui le sert.
Apparais dans la foule impie,
Tel que Jean, qui vint du désert.
Va donc, parle aux peuples du monde :
Dis-leur la tempête qui gronde,
Révèle le Juge irrité ;
Et, pour mieux frapper leur oreille,
Que ta voix s'élève, pareille
A la rumeur d'une cité !

LA LYRE.

L'Aigle est l'oiseau du Dieu qu'avant tous on adore.
Du Caucase à l'Athos l'Aigle planant dans l'air,
Roi du feu qui féconde et du feu qui dévore,
Contemple le soleil et vole sur l'éclair !

LA HARPE.

La Colombe descend du ciel qui la salue,
Et, voilant l'Esprit-Saint sous son regard de feu,
Chère au Vieillard choisi comme à la Vierge élue,
Porte un rameau dans l'arche, annonce au monde un Dieu !

LA LYRE.

Aime ! Éros règne à Gnide, à l'Olympe, au Tartare.
Son flambeau de Sestos allume le doux phare,
Il consume Ilion par la main de Pâris.
Toi, fuis de belle en belle, et change avec leurs charmes.
L'Amour n'enfante que des larmes ;
Les Amours sont frères des Ris !

LA HARPE.

L'Amour divin défend de la Haine infernale.
Cherche pour ton cœur pur une âme virginale ;
Chéris-la ; Jéhovah chérissait Israël.
Deux êtres que dans l'ombre unit un saint mystère,
Passent en s'aimant sur la terre,
Comme deux exilés du ciel !

LA LYRE.

Jouis ! c'est au fleuve des ombres
Que va le fleuve des vivants.
Le sage, s'il a des jours sombres,
Les laisse aux dieux, les jette aux vents.
Enfin, comme un pâle convive,
Quand la mort imprévue arrive,
De sa couche il lui tend la main ;
Et, riant de ce qu'il ignore,
S'endort dans la nuit sans aurore,
En rêvant un doux lendemain !

LA HARPE.

Soutiens ton frère qui chancelle,
Pleure si tu le vois souffrir :
Veille avec soin, prie avec zèle,
Vis en songeant qu'il faut mourir.
Le pécheur croit, lorsqu'il succombe,
Que le néant est dans la tombe,
Comme il est dans la volupté ;
Mais quand l'ange impur le réclame,
Il s'épouvante d'être une âme,
Et frémit de l'Éternité !

Le poëte écoutait, à peine à son aurore,
Ces deux lointaines voix qui descendaient du ciel ;
Et plus tard il osa parfois, bien faible encore,
Dire à l'écho du Pinde un hymne du Carmel !

Avril 1822.

# ODE TROISIÈME.

## MOÏSE SUR LE NIL.

En ce même temps, la fille de Pharaon vint au fleuve pour se baigner, accompagnée de ses filles qui marchaient le long du bord de l'eau.

Ex.

« Mes sœurs, l'onde est plus fraîche aux premiers feux du jour!
» Venez : le moissonneur repose en son séjour ;
» La rive est solitaire encore ;
» Memphis élève à peine un murmure confus ;
» Et nos chastes plaisirs, sous ces bosquets touffus,
» N'ont d'autre témoin que l'aurore.

» Au palais de mon père on voit briller les arts ;
» Mais ces bords pleins de fleurs charment plus mes regards
» Qu'un bassin d'or ou de porphyre ;
» Ces chants aériens sont mes concerts chéris ;
» Je préfère aux parfums qu'on brûle en nos lambris
» Le souffle embaumé du zéphyre!

» Venez : l'onde est si calme et le ciel est si pur!
» Laissez sur ces buissons flotter les plis d'azur
» De vos ceintures transparentes ;
» Détachez ma couronne et ces voiles jaloux;
» Car je veux aujourd'hui folâtrer avec vous,
» Au sein des vagues murmurantes.

» Hâtons-nous... Mais parmi les brouillards du matin,
» Que vois-je ? — Regardez à l'horizon lointain...
» Ne craignez rien, filles timides!
» C'est sans doute, par l'onde entraîné vers les mers,
» Le tronc d'un vieux palmier qui, du fond des déserts,
» Vient visiter les Pyramides.

» Que dis-je! si j'en crois mes regards indécis,
» C'est la barque d'Hermès ou la conque d'Isis,
» Que pousse une brise légère.
» Mais non : c'est un esquif où, dans un doux repos,
» J'aperçois un enfant qui dort au sein des flots,
» Comme on dort au sein de sa mère!

» Il sommeille ; et, de loin, à voir son lit flottant,
» On croirait voir voguer sur le fleuve inconstant
» Le nid d'une blanche colombe.
» Dans sa couche enfantine il erre au gré du vent ;
» L'eau le balance, il dort, et le gouffre mouvant
» Semble le bercer dans sa tombe!

» Il s'éveille : accourez, ô vierges de Memphis!
» Il crie... Ah! quelle mère a pu livrer son fils
» Au caprice des flots mobiles?
» Il tend les bras ; les eaux grondent de toute part.
» Hélas! contre la mort il n'a d'autre rempart
» Qu'un berceau de roseaux fragiles.

» Sauvons-le...—C'est peut-être un enfant d'Israël.
» Mon père les proscrit : mon père est bien cruel
» De proscrire ainsi l'innocence!
» Faible enfant! ses malheurs ont ému mon amour,
» Je veux être sa mère : il me devra le jour,
» S'il ne me doit pas la naissance. »

Ainsi parlait Iphis, l'espoir d'un Roi puissant,
Alors qu'aux bords du Nil son cortége innocent
Suivait sa course vagabonde ;
Et ces jeunes beautés qu'elle effaçait encor,
Quand la Fille des Rois quittait ses voiles d'or,
Croyaient voir la Fille de l'Onde.

Sous ses pieds délicats déjà le flot frémit.
Tremblante, la pitié vers l'enfant qui gémit
La guide en sa marche craintive ;
Elle a saisi l'esquif! fière de ce doux poids,
L'orgueil sur son beau front, pour la première fois,
Se mêle à la pudeur naïve.

Bientôt divisant l'onde et brisant les roseaux,
Elle apporte à pas lents l'enfant sauvé des eaux
Sur le bord de l'arène humide ;
Et ses sœurs tour à tour, au front du nouveau-né,
Offrant leur doux sourire à son œil étonné,
Déposaient un baiser timide!

Accours, toi qui, de loin, dans un doute cruel,
Suivais des yeux ton fils sur qui veillait le ciel ;
Viens ici comme une étrangère ;
Ne crains rien : en pressant Moïse entre tes bras,
Tes pleurs et tes transports ne te trahiront pas,
Car Iphis n'est pas encor mère!

Alors, tandis qu'heureuse et d'un pas triomphant,
La vierge au roi farouche amenait l'humble enfant,
Baigné des larmes maternelles,
On entendait en chœur, dans les cieux étoilés,
Des anges, devant Dieu de leurs ailes voilés,
Chanter les lyres éternelles.

« Ne gémis plus, Jacob, sur la terre d'exil;
» Ne mêle plus tes pleurs aux flots impurs du Nil:
» Le Jourdain va t'ouvrir ses rives.
» Le jour enfin approche où vers les champs promis
» Gessen verra s'enfuir, malgré leurs ennemis,
» Les tribus si longtemps captives.

» Sous les traits d'un enfant délaissé sur les flots,
» C'est l'élu du Sina, c'est le roi des Fléaux,
» Qu'une vierge sauve de l'onde.
» Mortels, vous dont l'orgueil méconnaît l'Éternel,
» Fléchissez : un berceau va sauver Israël,
» Un berceau doit sauver le monde! »

Février 1820.

# ODE QUATRIÈME.

## LE DÉVOUEMENT.

*In urbe omne mortalium genus vis pestilentiæ depopulabatur; nulla cœli intemperie, quæ occurreret oculis; sed domus corporibus exanimis, itinera funeribus complebantur; non sexus, non ætas periculo vacua.*

TACIT.

Dans la ville, la peste dévorait tout ce qui meurt; aucun nuage dans le ciel ne s'offrait aux yeux; mais les maisons étaient pleines de corps sans vie, les voies de funérailles. Ni le sexe ni l'âge n'étaient exempts du péril.

I

Je rends grâce au Seigneur : il m'a donné la vie!
La vie est chère à l'homme, entre les dons du ciel;
Nous bénissons toujours le Dieu qui nous convie
Au banquet d'absynthe et de miel.
Un nœud de fleurs se mêle aux fers qui nous enlacent;
Pour vieillir parmi ceux qui passent,
Tout homme est content de souffrir;
L'éclat du jour nous plaît; l'air des cieux nous enivre.
Je rends grâce au Seigneur : — c'est le bonheur de vivre
Qui fait la gloire de mourir!

Malheureux le mortel qui meurt, triste victime,
Sans qu'un frère sauvé vive par son trépas,
Sans refermer sur lui, comme un Romain sublime,
Le gouffre où se perdent ses pas!
Infortuné le peuple, en proie à l'anathème,
Qui voit, se consumant lui-même,
Périr son nom et son orgueil,
Sans que toute la terre à sa chute s'incline,
Sans qu'un beau souvenir reste sur sa ruine,
Comme un flambeau sur un cercueil!

II

Quand Dieu, las de forfaits, se lève en sa colère,
Il suscite un Fléau formidable aux cités,
Qui laisse après sa fuite un effroi séculaire
Aux murs, longtemps inhabités.
D'un vil germe, ignoré des peuples en démence,
Un Géant pâle, un Spectre immense
Sort et grandit au milieu d'eux;
Et la Ville veut fuir, mais le Monstre fidèle,
Comme un horrible époux, la couvre de son aile,
Et l'étreint dans ses bras hideux!

Le peuple en foule alors sous le mal qui fermente [cons;
Tombe, ainsi qu'en nos champs la neige aux blancs flo-
Tout succombe, et partout la mort qui s'alimente
Renaît des cadavres féconds.
Le Monstre l'une à l'autre enchaîne ses victimes;
Il les traîne aux mêmes abîmes;
Il se repaît de leurs lambeaux;
Et parmi les bûchers, le deuil et les décombres,
Les vivants sans abris, tels que d'impures ombres,
Errent loin des morts sans tombeaux.

Quand le cirque s'ouvrait, aux jours des funérailles,
Tous les Romains en paix, par leurs licteurs couverts,
Voyaient de loin lutter les captifs des batailles,
Livrés aux tigres des déserts.
Ainsi dans leur effroi les nations s'assemblent;
Un long cri monte aux cieux qui tremblent,

Au loin, de mers en mers porté.
Le monde armé, craignant l'Hydre aux ailes rapides,
Garde sous leur fléau ces mourants homicides,
Et les menace, épouvanté !

III

Alors n'est-il pas vrai, sybarites des villes,
Que les jeux sont plus doux, et les plaisirs meilleurs,
Lorsqu'un mal, plus affreux que les haines civiles,
Sème en d'autres murs les douleurs?
Loin des couches de feu qu'infecte un germe immonde,
Qu'avec charme l'enfant du monde
Sur un lit parfumé s'endort!
Et qu'on savoure mieux l'air natal de la vie,
Quand tout un peuple en deuil, qui pleure et nous envie,
Respire ailleurs un vent de mort!

Chacun reste absorbé dans un cercle éphémère.
La mère embrasse en paix l'enfant qui lui sourit,
Sans s'informer des lieux où le sein d'une mère
Est mortel au fils qu'il nourrit!
Quelque pitié vulgaire au fond des cœurs s'éveille,
Entre les fêtes de la veille
Et les fêtes du lendemain;
Car tels sont les humains : plaindre les importune,
Ils passent à côté d'une grande infortune,
Sans s'arrêter sur le chemin.

IV

Quelques hommes pourtant, qu'un feu secret anime,
Se lèvent de la foule, et chacun dans leurs yeux
Cherche quel beau destin, quel avenir sublime
Rayonne sur leurs fronts joyeux. —
Un triomphe éclatant peut-être les réclame?
Quel espoir enivre leur âme?
Quel bien? quel trésor? quel honneur?... —
Ainsi toujours, hélas! dans ce monde stérile,
Si la vertu paraît, à son aspect tranquille
Nous la prenons pour le bonheur!

O peuples! ces mortels, qu'un Dieu guide et seconde,
Vont d'un pas assuré, d'un regard radieux,
Combattre le fléau devant qui fuit le monde :
Adressez-leur vos longs adieux.
Et vous, ô leurs parents, leurs épouses, leurs mères!
Contenez vos larmes amères;
Laissez les victimes s'offrir :
Ne les poursuivez pas de plaintes téméraires;
Devaient-ils préférer aucun d'entre leurs frères
A ceux pour qui l'on peut mourir?

Bientôt s'ouvre pour eux la cité solitaire.
Mille spectres vivants les appellent en pleurs,
Surpris qu'il soit encore un mortel sur la terre
Qui vienne au cri de leurs douleurs.
Ils parlent; et déjà leur voix rassure et guide
Ces peuples qu'un fléau livide
Pousse au tombeau d'un bras de fer,
Et le Monstre, attaqué dans les murs qu'il opprime,
Frémit comme Satan, quand, sauveur et victime,
Un Dieu parut dans son enfer!

Ils contemplent de près l'Hydre non assouvie.
Pour ravir ses secrets résignés à leur sort,
Leur art audacieux lui dispute la vie,
Ou l'interroge dans la mort.
Quand leurs secours sont vains, leur prière console.
Le mourant croit à leur parole
Que le ciel ne peut démentir;
Et si le trépas même, enfin, frappe leur tête,
De l'apôtre serein l'humble voix ne s'arrête
Qu'au dernier souffle du martyr!

V

O mortels trop heureux! qui pourrait vous atteindre,
Vous qui domptez la mort en affrontant ses coups?
Lorsqu'en vous admirant la foule ose vous plaindre,
Je vous suis de mes pleurs jaloux.
Infortuné! jamais, victime volontaire,
Je n'irai, pour sauver la terre,
Braver un fléau dévorant,
Ni, calmant par mes soins ses douleurs meurtrières,
Mêler ma plainte amie et mes saintes prières
Aux soupirs impurs d'un mourant!

Hélas! ne puis-je aussi m'immoler pour mes frères?
N'est-il plus d'opprimés? n'est-il plus de bourreaux?
Sur quel noble échafaud, dans quels murs funéraires
Chercher le trépas des héros?
Oui, que brisant mon corps, la torture sanglante,
Sur la croix, à ma soif brûlante
Offre le breuvage de fiel;
Fier et content, Seigneur, je dirai vos louanges;
Car l'ange du martyre est le plus beau des anges
Qui portent les âmes au ciel!

Décembre 1821.

# ODE CINQUIÈME.

## A L'ACADÉMIE DES JEUX FLORAUX.

*At mihi jam puero cœlestia sacra placebant,*
*Inque suum furtim musa trahebat opus.*
OVID.

Vous dont le poétique empire
S'étend des bords du Rhône aux rives de l'Adour,
Vous dont l'art tout-puissant n'est qu'un joyeux délire,
Rois des combats du chant, Rois des jeux de la lyre,
O maîtres du savoir d'amour !

Aussi belle qu'à sa naissance,
Votre muse se rit des ans et des douleurs;
Le temps semble en passant respecter son enfance;
Et la gloire, à ses yeux se voilant d'innocence,
Cache ses lauriers sous des fleurs.

Salut ! enfant, j'ai pour ma mère
Cueilli quelques rameaux dans vos sacrés bosquets;
Votre main s'est offerte à ma main téméraire;
Étranger, vous m'avez accueilli comme un frère,
Et fait asseoir dans vos banquets.

Parmi les juges de l'arène
L'athlète fut admis, vainqueur bien faible encor.
Jamais pourtant, errant sur les monts de Pyrène,
Il n'avait réveillé de belle suzeraine
Aux sons hospitaliers du cor.

D'une fée, aux lointaines sphères,
Jamais il n'avait dit les magiques jardins;
Ni, le soir, pour charmer des dames peu sévères,
Conté, près du foyer, les exploits des trouvères,
Et les amours des paladins.

D'autres, d'une voix immortelle,
Vous peindront d'heureux jours en de joyeux accords.
Moi, la douleur m'éprouve et mes chants viennent d'elle.
Je souffre et je console, et ma muse fidèle
Se souvient de ceux qui sont morts !

Mai 1822.

# ODE SIXIÈME.

## LE GÉNIE.

### A M. de Chateaubriand.

Les circonstances ne forment pas les hommes; elles les montrent : elles dévoilent, pour ainsi dire, la royauté du Génie, dernière ressource des peuples éteints. Ces rois qui n'en ont pas le nom, mais qui règnent véritablement par la force du caractère et la grandeur des pensées, sont élus par les événements auxquels ils doivent commander. Sans ancêtres et sans postérité, seuls de leur race, leur mission remplie, ils disparaissent en laissant à l'avenir des ordres qu'il exécutera fidèlement. F. DE LA MENNAIS.

I

Malheur à l'enfant de la terre,
Qui, dans ce monde injuste et vain,
Porte en son âme solitaire
Un rayon de l'Esprit divin !
Malheur à lui ! l'impure Envie
S'acharne sur sa noble vie,

Semblable au Vautour éternel ;
Et, de son triomphe irritée,
Punit ce nouveau Prométhée
D'avoir ravi le feu du ciel !

La Gloire, fantôme céleste,
Apparaît de loin à ses yeux ;
Il subit le pouvoir funeste
De son sourire impérieux !
Ainsi l'oiseau, faible et timide,
Veut en vain fuir l'hydre perfide
Dont l'œil le charme et le poursuit ;
Il voltige de cime en cime,
Puis il accourt, et meurt victime
Du doux regard qui l'a séduit.

Ou, s'il voit luire enfin l'aurore
Du jour promis à ses efforts,
Vivant, si son front se décore
Du laurier qui croît pour les morts ;
L'erreur, l'ignorance hautaine,
L'injure impunie et la haine
Usent les jours de l'immortel.
Du malheur imposant exemple,
La Gloire l'admet dans son temple
Pour l'immoler sur son autel !

## II

Pourtant, fallût-il être en proie,
A l'injustice, à la douleur,
Qui n'accepterait avec joie
Le génie au prix du malheur ?
Quel mortel, sentant dans son âme
S'éveiller la céleste flamme
Que le temps ne saurait ternir,
Voudrait, redoutant sa victoire,
Au sein d'un bonheur sans mémoire
Fuir son triste et noble avenir ?

Châteaubriand, je t'en atteste,
Toi, qui, déplacé parmi nous,
Reçus du ciel le don funeste
Qui blesse notre orgueil jaloux ;
Quand ton nom doit survivre aux âges,
Que t'importe, avec ses outrages,
A toi, géant, un peuple nain ?
Tout doit un tribut au génie.
Eux, ils n'ont que la calomnie ;
Le serpent n'a que son venin.

Brave la haine empoisonnée !
Le nocher rit des flots mouvants,
Lorsque sa poupe couronnée
Entre au port à l'abri des vents.
Longtemps ignoré dans le monde,
Ta nef a lutté contre l'onde
Souvent prête à l'ensevelir ;
Ainsi jadis le vieil Homère
Errait inconnu sur la terre,
Qu'un jour son nom devait remplir !

## III

Jeune encor, quand des mains du crime
La France en deuil reçut des fers,
Tu fuis : le souffle qui t'anime
S'éveilla dans l'autre univers.
Contemplant ces vastes rivages,
Ces grands fleuves, ces bois sauvages,
Aux humains tu disais adieu ;
Car dans ces lieux que l'homme ignore,
Du moins ses pas n'ont point encore
Effacé les traces de Dieu.

Tu vins, dans un temps plus tranquille,
Fouler cette terre des arts,
Où croît le laurier de Virgile,
Où tombent les murs des Césars.
Tu vis la Grèce humble et domptée :
Hélas ! il n'est plus de Tyrtée
Chez ces peuples, jadis si grands ;
Les Grecs courbent leurs fronts serviles,
Et le rocher des Thermopyles
Porte les tours de leurs tyrans !

Ces cités que vante l'histoire
Pleurent leurs enfants aguerris ;
Le vieux souvenir de leur gloire
N'habite plus que leurs débris.
Les dieux ont fui : dans les prairies,
Adieu les blanches théories !
Plus de jeux, plus de saints concerts !
Adieu les fêtes fraternelles !
L'airain qui gronde aux Dardanelles
Trouble seul les temples déserts.

Mais si la Grèce est sans prestiges,
Tu savais des lieux solennels
Où sont de plus sacrés vestiges,
Des monuments plus éternels,
Une tombe pleine de vie,
Et Jérusalem asservie
Qu'un pacha foule sans remord,
Et le Bédouin, fils du Numide,
Et Carthage, et la Pyramide
Tente immobile de la mort !

Enfin, au foyer de tes pères,
Tu vins, rapportant pour trésor
Tes maux aux rives étrangères,
Et les hautes leçons du sort.
Tu déposas ta douce lyre :
Dès lors, la raison qui t'inspire
Au sénat parla par ta voix ;
Et la Liberté rassurée
Confia sa cause sacrée
A ton bras, défenseur des Rois.

Dans cette arène où l'on t'admire,
Sois fier d'avoir tant combattu,
Honoré du double martyre
Du génie et de la vertu.

Poursuis, remplis notre espérance;
Sers ton prince, éclaire la France
Dont les destins vont s'accomplir.
L'Anarchie, altière et servile,
Pâlit devant ton front tranquille
Qu'un tyran n'a point fait pâlir.

Que l'envie, aux pervers unie,
Te poursuive de ses clameurs,
Ton noble essor, fils du Génie,
T'enlève à ces vaines rumeurs.
Tel l'oiseau du cap des tempêtes
Voit les nuages sur nos têtes
Rouler leurs flots séditieux;
Pour lui, loin des bruits de la terre,
Bercé par son vol solitaire,
Il va s'endormir dans les cieux!

Juin 1820.

# ODE SEPTIÈME.

## LA FILLE D'O-TAITI.

Que fait-il donc celui que sa douleur attend?
Sans doute il n'aime pas, celui qu'elle aime tant.
Alfred de Vigny. *Dolorida.*

« O! dis-moi, tu veux fuir? et la voile inconstante
» Va bientôt de ces bords t'enlever à mes yeux?
» Cette nuit j'entendais, trompant ma douce attente,
» Chanter les matelots qui repliaient leur tente.
» Je pleurais à leurs cris joyeux!

» Pourquoi quitter notre île? En ton île étrangère,
» Les cieux sont-ils plus beaux? a-t-on moins de douleurs?
» Les tiens, quand tu mourras, pleureront-ils leur frère?
» Couvriront-ils tes os du plane funéraire
» Dont on ne cueille pas les fleurs?

» Te souvient-il du jour où les vents salutaires
» T'amenèrent vers nous pour la première fois?
» Tu m'appelas de loin sous nos bois solitaires,
» Je ne t'avais point vu jusqu'alors sur nos terres,
» Et pourtant je vins à ta voix.

» Oh! j'étais belle alors; mais les pleurs m'ont flétrie.
» Reste, ô jeune étranger! ne me dis pas adieu.
» Ici, nous parlerons de ta mère chérie;
» Tu sais que je me plais aux chants de ta patrie,
» Comme aux louanges de ton Dieu.

» Tu rempliras mes jours: à toi je m'abandonne.
» Que t'ai-je fait pour fuir? Demeure sous nos cieux.
» Je guérirai tes maux, je serai douce et bonne,
» Et je t'appellerai du nom que l'on te donne
» Dans le pays de tes aïeux!

» Je serai, si tu veux, ton esclave fidèle,
» Pourvu que ton regard brille à mes yeux ravis.
» Reste, ô jeune étranger! reste, et je serai belle.
» Mais tu n'aimes qu'un temps, comme notre hirondelle;
» Moi, je t'aime comme je vis.

» Hélas! tu veux partir.—Aux monts qui t'ont vu naître,
» Sans doute quelque vierge espère ton retour.
» Eh bien! daigne avec toi m'emmener, ô mon maître!
» Je lui serai soumise, et l'aimerai peut-être,
» Si ta joie est dans son amour!

» Loin de mes vieux parents, qu'un tendre orgueil enivre,
» Du bois où dans tes bras j'accourus sans effroi,
» Loin des fleurs, des palmiers, je ne pourrai plus vivre.
» Je mourrais seule ici. Va, laisse-moi te suivre,
» Je mourrai du moins près de toi.

» Si l'humble bananier accueillit ta venue,
» Si tu m'aimas jamais, ne me repousse pas.
» Ne t'en va pas sans moi dans ton île inconnue,
» De peur que ma jeune âme, errante dans la nue,
» N'aille seule suivre tes pas! »

Quand le matin dora les voiles fugitives,
En vain on la chercha sous son dôme léger;
On ne la revit plus dans les bois, sur les rives.
Pourtant la douce vierge, aux paroles plaintives,
N'était pas avec l'étranger.

Janvier 1821.

# ODE HUITIÈME.

## L'HOMME HEUREUX.

### A M. Ulric Guttinguer.

*Beatus qui non prosper!*

« Je vous abhorre, ô dieux! Hélas! si jeune encore,
» Je puis déjà ce que je veux;
» Accablé de vos dons, ô dieux, je vous abhorre.
» Que vous ai-je donc fait pour combler tous mes vœux?

» Du détroit de Léandre aux colonnes d'Alcide,
» Mes vaisseaux parcourent les mers;
» Mon palais engloutit, ainsi qu'un gouffre avide,
» Les trésors des cités et les fruits des déserts.

» Je dors au bruit des eaux, au son lointain des lyres,
» Sur un lit aux pieds de vermeil;
» Et sur mon front brûlant appelant les zéphyres,
» Dix vierges de l'Indus veillent pour mon sommeil.

» Je laisse, en mes banquets, à l'ingrat parasite
» Des mets que repousse ma main;
» Et, dans les plats dorés, ma faim que rien n'excite
» Dédaigne des poissons nourris de sang humain.

» Aux bords du Tibre, aux monts qui vomissent les laves,
» J'ai des jardins délicieux;
» Mes domaines, partout couverts de mes esclaves,
» Fatiguent mes coursiers, importunent mes yeux!

» Je vois les grands me craindre et César me sourire;
» Je protége les suppliants;
» J'ai des pavés de marbre et des bains de porphyre;
» Mon char est salué d'un peuple de clients.

» Je m'ennuie au forum, je m'ennuie aux arènes;
» Je demande à tous : Que fait-on?
» Je fais jeter par jour un esclave aux murènes,
» Et je m'amuse à peine à ce jeu de Caton.

» Les femmes de l'Europe et celles de l'Asie
» Touchent peu mon cœur déjà mort;
» Dans une coupe d'or l'ennui me rassasie,
» Et le pauvre qui pleure est jaloux de mon sort!

» D'implacables faveurs me poursuivant sans cesse,
» Vous m'avez flétri dans ma fleur,
» Dieux! donnez l'espérance à ma froide jeunesse;
» Je vous rends tous ces biens pour un peu de bonheur. »

---

Dans le temple, traînant sa langueur opulente,
Ainsi parlait Celsus de sa couche indolente;
Il blasphémait ses dieux; et bénissant le ciel,
Un martyr expirait devant l'impur autel!

1822.

# ODE NEUVIÈME.

## L'AME.

Je ne sais quel destin trouble l'esprit des mortels, semblables à des cylindres, ils roulent çà et là accablés d'une infinité de maux.... Mais prends courage, la race des hommes est divine; lorsque dépouillé de ton corps, tu t'élèveras dans les régions éthérées, la mort n'aura plus sur toi de pouvoir, tu seras un dieu immortel et incorruptible.

*Vers dorés de Pythagore.*

I

Fils du ciel, je fuirai les honneurs de la terre;
Dans mon abaissement je mettrai mon orgueil;
Je suis le roi banni, superbe et solitaire,
Qui veut le trône ou le cercueil;
Je hais le bruit du monde, et je crains sa poussière.
La retraite, paisible et fière,
Réclame un cœur indépendant;
Je ne veux point d'esclave et ne veux point de maître;
Laissez-moi rêver seul au désert de mon être : —
J'y cherche le buisson ardent.

Toi, qu'aux douleurs de l'homme un Dieu caché convie,
Compagne sous les cieux de l'humble humanité,
Passagère immortelle, esclave de la vie,
Et reine de l'éternité,
Ame! aux instants heureux comme aux heures funèbres,
Rayonne au fond de mes ténèbres;
Règne sur mes sens combattus;
Oh! de ton sceptre d'or romps leur chaîne fatale,
Et nuit et jour, pareille à l'antique vestale,
Veille au feu sacré des vertus.

Est-ce toi dont le souffle a visité ma lyre,
Ma lyre, chaste sœur des harpes de Sion;
Et qui viens dans ma nuit avec un doux sourire,
Comme une belle vision?
Sur mes terrestres fers, ô Vierge glorieuse,
Pose l'aile mystérieuse
Qui t'emporte au ciel dévoilé.
Viens-tu m'apprendre, écho de la voix infinie,
Quelque secret d'amour, de joie ou d'harmonie,
Que les anges t'ont révélé?

II

Vis-tu ces temps d'innocence,
Où, quand rien n'était maudit,
Dieu, content de sa puissance,
Fit le monde et s'applaudit?
Vis-tu, dans ces jours prospères,
Du jeune aïeul de nos pères
Ève enchanter le réveil;
Et, dans la sainte phalange,
Au front du premier archange
Luire le premier soleil?

Vis-tu, des torrents de l'être,
Parmi de brûlants sillons,
Les astres, joyeux de naître,
S'échapper en tourbillons;
Quand Dieu, dans sa paix féconde,
Penché de loin sur le monde,
Contemplait ces grands tableaux,
Lui, centre commun des âmes,
Foyer de toutes les flammes,
Océan de tous les flots?

III

Suivais-tu du Seigneur la marche solennelle,
Lorsque l'Esprit porta la parole éternelle
De l'abîme des eaux aux régions du feu;
Au jour où, menaçant la terre virginale,
Comme, d'un char léger pressant l'ardent essieu,
Un roi vaincu refuse une lutte inégale,
Le Chaos éperdu s'enfuyait devant Dieu?

As-tu vu, loin des cieux, châtiant ses complices,
Le Roi du mal, armé du sceptre des supplices,
Dans le gouffre où jamais la terreur ne s'endort?
Lieu funèbre, où pleurant les songes de la terre,
Le crime se réveille enfantant le remord,
Et qu'un Dieu visita, revêtu de mystère,
Quand d'enfer en enfer il poursuivit la Mort?

IV

Montre-moi l'Éternel, donnant, comme un royaume,
Le temps à l'éphémère et l'espace à l'atome;
Le vide obscur, des nuits tombeau silencieux;
Les foudres se croisant dans leur sphère tonnante,
Et la comète rayonnante
Traînant sa chevelure éparse dans les cieux.

Mon esprit sur ton aile, ô puissante compagne,
Vole de fleur en fleur, de montagne en montagne,
Remonte aux champs d'azur d'où l'homme fut banni,
Du secret éternel lève le voile austère;
Car il voit plus loin que la terre :
Ma pensée est un monde errant dans l'infini.

V

Mais la vie, ô mon âme! a des piéges dans l'ombre.
Sois le guerrier captif qui garde sa prison,
Des feux de l'ennemi compte avec soin le nombre,
Et sous le jour brûlant ainsi qu'en la nuit sombre,
Surveille au loin tout l'horizon.

Je ne suis point celui qu'une ardeur vaine enflamme,
Qui refuse à son cœur un amour chaste et saint,
Porte à Dagon l'encens que Jéhovah réclame,
Et, voyageur sans guide, erre autour de son âme,
Comme autour d'un cratère éteint.

Il n'ose, offrant à Dieu sa nudité parée,
Flétrir les fleurs d'Éden d'un souffle criminel;
Fils banni, qui, traînant sa misère ignorée,
Mendie et pleure, assis sur la borne sacrée
De l'héritage paternel.

Et les Anges entre eux disent : « Voilà l'impie!
» Il a bu des faux biens le philtre empoisonneur;
» Devant le juste heureux que son crime s'expie;
» Dieu rejette son âme! elle s'est assoupie
» Durant la veille du Seigneur. »

Toi,—puisses-tu bientôt, secouant ma poussière,
Retourner radieuse au radieux séjour!
Tu remonteras pure à la source première,
Et, comme le soleil emporte sa lumière,
Tu n'emporteras que l'amour!

VI

Malheureux l'insensé dont la vue asservie
Ne sent point qu'un esprit s'agite dans la vie!
Mortel, il reste sourd à la voix du tombeau;
Sa pensée est sans aile, et son cœur est sans flamme :
Car il marche, ignorant son âme,
Tel qu'un aveugle errant qui porte un vain flambeau.

Juin 1823.

# ODE DIXIÈME.

## LE CHANT DE L'ARÈNE.

Généreux Grecs, voilà les prix que remporteront les vainqueurs.
HOMÈRE.

L'athlète, vainqueur dans l'arène,
Est en honneur dans la cité;
Son nom, sans que le temps l'entraîne,
Par les peuples est répété,
Depuis cette plage inféconde
Où dort sur la borne du monde
L'Hiver, vieillard au dur sommeil,
Jusqu'aux lieux où, quand naît l'aurore,
On entend, sous l'onde sonore,
Hennir les coursiers du Soleil.

Voici la fête d'Olympie!
Tressez l'acanthe et le laurier!
Que les dieux confondent l'impie!
Que l'antique audace assoupie
Se réveille au cœur du guerrier!

Venez, vous que la gloire enchaîne.
Voyez les prêtres d'Apollon,
Pour votre victoire prochaine,
Ravir des couronnes au chêne
Qui jadis a vaincu Milon.

Venez de Corinthe et de Crète,
De Tyr, aux tissus précieux,
De Scylla, que bat la tempête,

Et d'Athos, où l'aigle s'arrête
Pour voir de plus haut dans les cieux !

Venez de l'île des Colombes,
Venez des mers de l'Archipel,
De Rhode, aux riches hécatombes,
Dont les guerriers jusqu'en leurs tombes
De Bellone entendent l'appel !

Venez du palais centenaire
Dont Cécrops a fondé la tour;
D'Argos, de Sparte qu'on vénère ;
De Lemnos où naît le tonnerre,
D'Amathonte où naquit l'Amour !

Les temples saints, les gynécées,
Chargés de verdoyants festons,
Tels que de jeunes fiancées,
Sous des guirlandes enlacées,
Ont caché leurs chastes frontons.

Les Archontes et les Éphores
Dans le stade se sont assis ;
Les vierges et les canéphores
Ont purifié les amphores
Suivant les rites d'Éleusis.

On a consulté la pythie,
Et ceux qui parlent en rêvant.
A l'heure où s'éveille Clytie,
D'un vautour fauve de Scythie
On a jeté la plume au vent.

Le vainqueur de la course agile
Recevra deux trépieds divins,
Et la coupe, agreste et fragile,
Dont Bacchus a touché l'argile,
Lorsqu'il goûta les premiers vins.

Celui dont le disque mobile
Renversera les trois faisceaux,
Aura cette urne indélébile,
Que sculpta d'une main habile
Phlégon, du pays de Naxos.

Juges de la gloire innocente,
Nous offrons au lutteur ardent
Une chlamyde éblouissante
De Sidon, qui, riche et puissante,
Joint le caducée au trident.

Lutteurs, discoboles, athlètes,
Réparez vos forces au bain;
Puis venez vaincre dans nos fêtes,
Afin d'obtenir des poëtes
Un chant sur le mode thébain !

L'athlète, vainqueur dans l'arène,
Est en honneur dans la cité;
Son nom, sans que le temps l'entraîne,
Par les peuples est répété,
Depuis cette plage inféconde
Où dort sur la borne du monde
L'Hiver, vieillard au dur sommeil,
Jusqu'aux lieux où, quand naît l'aurore,
On entend sous l'onde sonore
Hennir les coursiers du Soleil.

Janvier 1824.

# ODE ONZIÈME.

## LE CHANT DU CIRQUE.

---

*Panem et circenses!*
JUVÉNAL.

César, empereur magnanime,
Le monde, à te plaire unanime,
A tes fêtes doit concourir !
Éternel héritier d'Auguste,
Salut ! prince immortel et juste,
César ! sois salué par ceux qui vont mourir !

Seul entre tous les rois, César aux dieux de Rome
Peut en libations offrir le sang de l'homme.
A nos solennités nous invitons la Mort.
De monstres pour nos jeux nous dépeuplons le monde;
Nous mêlons dans le cirque, où fume un sang immonde,
Les tigres d'Hircanie aux barbares du Nord.

Des colosses d'airain, des vases de porphyre,
Des ancres, des drapeaux, que gonfle le zéphyre,
Parent du champ fatal les murs éblouissants ;
Les parfums chargent l'air d'un odorant nuage,

Car le peuple romain aime que le carnage
Exhale ses vapeurs parmi des flots d'encens.

Des portes tout à coup les gonds d'acier gémissent.
La foule entre en froissant les grilles qui frémissent.
Les panthères dans l'ombre ont tressailli d'effroi,
Et poussant mille cris qu'un long bruit accompagne,
Comme un fleuve épandu de montagne en montagne,
De degrés en degrés roule le peuple-roi.

Les deux chaises d'ivoire ont reçu les Édiles.
L'hippopotame informe et les noirs crocodiles
Nagent autour du cirque en un large canal;
Dans leurs cages de fer les cinq cents lions grondent!
Les Vestales en chœur, dont les chants se répondent,
Apportent l'autel chaste et le feu virginal.

L'œil ardent, le sein nu, l'impure courtisane
Près du foyer sacré pose un trépied profane.
On voile de cyprès l'autel des Suppliants.
A travers leur cortége et de rois et d'esclaves,
Les Sénateurs, vêtus d'augustes laticlaves,
Dans la foule, de loin, comptent tous leurs clients.

Chaque vierge est assise auprès d'une matrone.
A la voix des tribuns, on voit autour du trône
Les soldats du Prétoire en cercle se ranger;
Les prêtres de Cybèle entonnent la louange;
Et, sur de vils tréteaux, les histrions du Gange
Chantent, en attendant ceux qui vont s'égorger.

Les voilà!...—Tout le peuple applaudit et menace
Ces captifs, que César d'un bras puissant ramasse
Des temples de Manès aux antres d'Irmensul.
Ils entrent tour à tour, et le licteur les nomme;
Vil troupeau, que la Mort garde aux plaisirs de Rome,
Et que d'un fer brûlant a marqué le Consul!

On découvre en leurs rangs, à leur tête penchée,
Des Juifs, traînant partout une honte cachée;
Plus loin, d'altiers Gaulois que nul péril n'abat;
Et d'infâmes Chrétiens, qui, dépouillés d'armures,
Refusant aux bourreaux leurs chants ou leurs murmures,
Vont souffrir sans orgueil et mourir sans combat.

Bientôt, quand rugiront les bêtes échappées,
Les murs, tout hérissés de piques et d'épées,
Livreront cette proie entière à leur fureur.—
Du trône de César la pourpre orne le faîte,
Afin qu'un jour plus doux, durant l'ardente fête,
Flatte les yeux divins du clément Empereur.

César, empereur magnanime,
Le monde, à te plaire unanime,
A tes fêtes doit concourir!
Éternel héritier d'Auguste,
Salut! prince immortel et juste,
César! sois salué par ceux qui vont mourir!

Janvier 1824.

# ODE DOUZIÈME.

## LE CHANT DU TOURNOI.

Servants d'amour, regardez doucement
Aux échafauds anges de paradis;
Lors joûterez fort et joyeusement,
Et vous serez honorés et chéris.

*Ancienne ballade.*

Largesse, ô chevaliers! largesse aux suivants d'armes!
Venez tous! soit qu'au sein des jeux ou des alarmes,
Votre écu de Milan porte le vert dragon,
Le manteau noir d'Agra, semé de blanches larmes,
La fleur de lis de France ou la croix d'Aragon.

Déjà la lice est ouverte;
Les clercs en ont fait le tour;
La bannière blanche et verte
Flotte au front de chaque tour;

La foule éclate en paroles;
Les légères banderolles
Se mêlent en voltigeant;
Et le héraut du portique,
Sur l'or de sa dalmatique
Suspend le griffon d'argent.

Les maisons peuplent leur faîte;
Au loin gronde le beffroi;
Tout nous promet une fête

Digne des regards du Roi.
La Reine à ce jour suprême
A de son épargne même
Consacré douze deniers,
Et, pour l'embellir encore,
Racheté des fers du More
Douze chrétiens prisonniers.

Or, comme la loi l'ordonne,
Chevaliers au cœur loyal,
Avant que le clairon sonne,
Écoutez l'édit royal!
Car, sans l'entendre en silence,
Celui qui saisit la lance
N'a plus qu'un glaive maudit.
Croyez ces conseils prospères!
C'est ce qu'ont dit à nos pères
Ceux à qui Dieu l'avait dit!

D'abord, des saintes louanges
Chantez les versets bénis,
Chantez Jésus, les Archanges,
Et monseigneur saint Denis!
Jurez sur les Évangiles
Que, si vos bras sont fragiles,
Rien ne ternit votre honneur;
Que vous pourrez, s'il se lève,
Montrer au Roi votre glaive,
Comme votre âme au Seigneur!

D'un saint touchez la dépouille!
Jurez, comtes et barons,
Que nulle fange ne souille
L'or pur de vos éperons!
Que de ses vassaux fidèles,
Dans ses noires citadelles,
Nul de vous n'est le bourreau!
Que, du sort bravant l'épreuve,
Pour l'orphelin et la veuve
Votre épée est sans fourreau!

Preux que l'honneur accompagne,
N'oubliez pas les vertus
Des vieux pairs de Charlemagne,
Des vieux champions d'Artus!
Malheur au vainqueur sans gloire,
Qui doit sa lâche victoire
A de hideux nécromans!
Honte au guerrier sans vaillance
Qui combat la noble lance
Avec d'impurs talismans!

Un jour, sur les murs funestes
De son infâme château,
On voit pendre ses vils restes
Aux bras d'un sanglant poteau;
Éternisant ses supplices,
Les enchanteurs, ses complices,
Dans les ombres déchaînés,
Parmi d'affreux sortiléges,
A leurs festins sacriléges,
Mêlent ses os décharnés!

Mais gloire au guerrier austère!
Gloire au pieux châtelain!
Chaque belle sans mystère
Brode son nom sur le lin.
Le mélodieux trouvère,
A son glaive, qu'on révère,
Consacre un chant immortel.
Dans sa tombe est une fée;
Et l'on donne à son trophée
Pour piédestal un autel.

Donc, en vos âmes courtoises,
Gravez, pairs et damoisels,
La loi des joûtes gauloises,
Et des galants carrousels!
Par les juges de l'épée,
Par leur belle détrompée,
Les félons seront honnis.
Leur opprobre est sans refuges:
Ceux que condamnent les juges
Par les dames sont punis!

Largesse, ô chevaliers! largesse aux suivants d'armes
Venez tous! soit qu'au sein des jeux ou des alarmes,
Votre écu de Milan porte le vert dragon,
Le manteau noir d'Agra, semé de blanches larmes,
La fleur de lis de France ou la croix d'Aragon.

*Janvier 1824.*

# ODE TREIZIÈME.

## L'ANTECHRIST.

> Après que les mille ans seront accomplis, Satan sera délié; il sortira de sa prison, et il séduira les nations qui sont aux quatre coins du monde, Gog et Magog.
>
> Saint Jean. *Apocalypse.*

I

Il viendra, — quand viendront les dernières ténèbres;
Que la source des jours tarira ses torrents;
Qu'on verra les soleils, au front des nuits funèbres,
Pâlir comme des yeux mourants;
Quand l'abime inquiet rendra des bruits dans l'ombre;
Que l'enfer comptera le nombre
De ses soldats audacieux;
Et qu'enfin le fardeau de la suprême voûte
Fera, comme un vieux char tout poudreux de sa route,
Crier l'axe affaibli des cieux.

Il viendra, — quand la mère, au fond de ses entrailles,
Sentira tressaillir son fruit épouvanté;
Quand nul ne suivra plus les saintes funérailles
Du juste, en sa tombe attristé;
Lorsqu'approchant des mers sans lit et sans rivages,
L'homme entendra gronder, sous le vaisseau des âges,
La vague de l'éternité.

Il viendra, — quand l'orgueil, et le crime, et la haine,
De l'antique Alliance auront enfreint le vœu;
Quand les peuples verront, craignant leur fin prochaine,
Du monde décrépit se détacher la chaîne;
Les astres se heurter dans leurs chemins de feu;
Et dans le ciel, — ainsi qu'en ses salles oisives,
Un hôte se promène, attendant ses convives, —
Passer et repasser l'ombre immense de Dieu.

II

Parmi les nations il luira comme un signe.
Il viendra des captifs dissiper la rançon;
Le Seigneur l'enverra pour dévaster la vigne,
Et pour disperser la moisson.
Les peuples ne sauront, dans leur stupeur profonde,
Si ses mains dans quelque autre monde
Ont porté le sceptre ou les fers;
Et dans leurs chants de deuil et leurs hymnes de fête,
Ils se demanderont si les feux de sa tête
Sont des rayons ou des éclairs.

Tantôt ses traits au ciel emprunteront leurs charmes:
Tel qu'un ange, vêtu de radieuses armes,
Tout son corps brillera de reflets éclatants,
Et ses yeux souriront, baignés de douces larmes,
Comme la jeune aurore au front du beau printemps.

Tantôt, hideux amant de la nuit solitaire,
Noir dragon, déployant l'aile aux ongles de fer,
Pâle, et s'épouvantant de son propre mystère,
Du sein profané de la terre
Ses pas feront monter les vapeurs de l'enfer.
La nature entendra sa voix miraculeuse,
Son souffle emportera les cités aux déserts;
Il guidera des vents la course nébuleuse;
Il aura des chars dans les airs;

Il domptera la flamme, il marchera sur l'onde;
On verra l'arène inféconde
Sous ses pieds de fleurs s'émailler;
Et les astres sur lui descendre en auréole;
Et les morts tressaillir au bruit de sa parole,
Comme s'ils allaient s'éveiller!

Fleuve aux flots débordés, volcan aux noires laves,
Il n'aura point d'amis pour avoir plus d'esclaves;
Il pèsera sur tous de toute sa hauteur;
Le monde, où passera le funeste fantôme,
Paraîtra sa conquête et non pas son royaume;
Il ne sera qu'un maître où Dieu fut un pasteur.

Il semblera, courbé sur la terre asservie,
Porter un autre poids, vivre d'une autre vie.
Il ne pourra vieillir, il ne pourra changer.
Les fleurs que nous cueillons pour lui seront flétries;
Sans tendresse et sans foi, dans toutes nos patries
Il sera comme un étranger.

Son attente jamais ne sera l'espérance:
Battu de ses désirs comme d'un flot des mers,
Sa science en secret envira l'ignorance,
Et n'aura que des fruits amers.
Il bravera l'arrêt suspendu sur sa tête,

Calme, comme avant la tempête,
Et muet, comme après la mort;
Et son cœur ne sera qu'une arène insensible
Où dans le noir combat d'un hymen impossible,
Le Crime étreindra le Remord!

Du temps prêt à finir il saisira le reste.
Son bras du dernier port éteindra le fanal!
Dieu, qui combla de maux son envoyé céleste,
Accablera de biens le Messie infernal.
Couché sur ses plaisirs ainsi que sur des proies,
Ses yeux n'exprimeront, durant son vain pouvoir,
Que la honte cachée au sein des fausses joies,
Et l'orgueil qui se lève au fond du désespoir.

De l'enfer aux mortels apportant les messages,
Sa main, semant l'erreur au champ de la raison,
Mêlera dans sa coupe, où boiront les faux sages,
Les venins aux parfums et le miel au poison.

Comme un funèbre mur, entre le ciel et l'homme
Il osera placer un effroyable adieu;
Ses forfaits n'auront pas de langue qui les nomme,
Et l'athée effrayé dira : Voilà mon Dieu!

III

Enfin, quand ce hérault du suprême mystère
Aura de crime en crime usé ses noirs destins,
Que la sainte vertu, que la foi salutaire
Trouveront tous les cœurs éteints;
Quand du signe du meurtre et du sceau des supplices
Il aura marqué ses complices;
Que son troupeau sera compté;
Il quittera la vie ainsi qu'une demeure,
Et son règne ici-bas n'aura pour dernière heure
Que l'heure de l'Éternité.

1823.

# ODE QUATORZIÈME.

## ÉPITAPHE.

*Hic præteritos commemora dies, æternos meditare.*

Jeune ou vieux, imprudent ou sage,
Toi qui, de cieux en cieux errant comme un nuage,
Suis l'instinct d'un plaisir ou l'appel d'un besoin,
Voyageur, où vas-tu si loin? —
N'est-ce donc pas ici le but de ton voyage?

La Mort, qui partout pose un pied victorieux,
A couvert mes splendeurs d'ombres expiatoires,
Mon nom même a subi son voile injurieux;
Et le morne oubli cache à ton œil curieux
S'il est dans mon néant quelqu'une de tes gloires.

Passant, comme toi j'ai passé.
Le fleuve est revenu se perdre dans sa source.
Fais silence : assieds-toi sur ce marbre brisé.
Pose un instant le poids qui fatigue ta course :
J'eus de même un fardeau qu'ici j'ai déposé.

Si tu veux du repos, si tu cherches de l'ombre,
Ta couche est prête, accours! loin du bruit on y dort.
Si ton fragile esquif lutte sur la mer sombre,
Viens, c'est ici l'écueil; viens, c'est ici le port!

Ne sens-tu rien ici dont tressaille ton âme?
Rien, qui borne tes pas d'un cercle impérieux?
Sur l'asile qui te réclame,
Ne lis-tu pas ton nom en mots mystérieux?

Éphémère histrion qui sait son rôle à peine,
Chaque homme, ivre d'audace ou palpitant d'effroi,
Sous le sayon du pâtre ou la robe du roi,
Vient passer à son tour son heure sur la scène.

Ne foule pas les morts d'un pied indifférent :
Comme moi, dans leur ville il te faudra descendre;
L'homme de jour en jour s'en va pâle et mourant,
Et tu ne sais quel vent doit emporter ta cendre.

Mais devant moi ton cœur à peine est agité!
Quoi donc! pas un soupir! pas même une prière!
Tout ton néant te parle, et n'est point écouté!

Tu passes : — en effet, qu'importe cette pierre?
Que peut cacher la tombe à ton œil attristé?
Quelques os desséchés, un reste de poussière,
Rien peut-être, — et l'éternité!

1823.

# ODE QUINZIÈME.

## UN CHANT DE FÊTE DE NÉRON.

### A M. de V.

*Nescio quid molle atque facetum.*
HORACE.

Amis! l'ennui nous tue, et le sage l'évite!
Venez tous admirer la fête où vous invite
Néron, César, Consul pour la troisième fois;
Néron, maître du monde et dieu de l'harmonie,
Qui, sur le mode d'Ionie,
Chante, en s'accompagnant de la lyre à dix voix!

Que mon joyeux appel sur l'heure vous rassemble!
Jamais vous n'aurez eu tant de plaisirs ensemble,
Chez Pallas l'affranchi, chez le Grec Agénor;
Ni dans ces gais festins, d'où s'exilait la gêne,
Où l'austère Sénèque, en louant Diogène,
Buvait le falerne dans l'or!

Ni lorsque sur le Tibre, Aglaé, de Phalère,
Demi-nue, avec nous voguait dans sa galère,
Sous des tentes d'Asie aux brillantes couleurs;
Ni quand au son des luths, le préfet des Bataves
Jetait aux lions vingt esclaves,
Dont on avait caché les chaînes sous des fleurs!

Venez, Rome à vos yeux va brûler, — Rome entière!
J'ai fait sur cette tour apporter ma litière
Pour contempler la flamme en bravant ses torrents.
Que sont les vains combats des tigres et de l'homme!
Les sept monts aujourd'hui sont un grand cirque, où Rome
Lutte avec les feux dévorants.

C'est ainsi qu'il convient au maître de la terre
De charmer son ennui profond et solitaire!
Il doit lancer parfois la foudre, comme un dieu!
Mais, venez, la nuit tombe et la fête commence!
Déjà l'Incendie, hydre immense,
Lève son aile sombre et ses langues de feu!

Voyez-vous? voyez-vous? sur sa proie enflammée,
Il déroule en courant ses replis de fumée;
Il semble caresser ces murs qui vont périr;
Dans ses embrassements les palais s'évaporent...
— Oh! que n'ai-je aussi, moi, des baisers qui dévorent,
Des caresses qui font mourir!

Écoutez ces rumeurs, voyez ces vapeurs sombres,
Ces hommes dans les feux errants comme des ombres,
Ce silence de mort par degrés renaissant!
Les colonnes d'airain, les portes d'or s'écroulent!
Des fleuves de bronze qui roulent
Portent des flots de flamme au Tibre frémissant!

Tout périt! jaspe, marbre, et porphyre, et statues,
Malgré leurs noms divins dans la cendre abattues.
Le fléau triomphant vole au gré de mes vœux,
Il va tout envahir dans sa course agrandie,
Et l'Aquilon joyeux tourmente l'incendie,
Comme une tempête de feux.

Fier Capitole, adieu! — Dans les feux qu'on excite,
L'aqueduc de Sylla semble un pont du Cocyte.
Néron le veut: ces tours, ces dômes tomberont.
Bien: sur Rome, à la fois, partout, la flamme gronde!
— Rends-lui grâces, Reine du monde:
Vois quel beau diadème il attache à ton front!

Enfant, on me disait que les voix sybillines
Promettaient l'avenir aux murs des sept collines,
Qu'aux pieds de Rome, enfin, mourrait le temps dompté,
Que son astre immortel n'était qu'à son aurore...—
Mes amis! dites-moi combien d'heures encore
Peut durer son éternité?

Qu'un incendie est beau lorsque la nuit est noire!
Érostrate lui-même eût envié ma gloire.
D'un peuple à mes plaisirs qu'importe les douleurs?
Il fuit: de toutes parts le brasier l'environne...—
Otez de mon front ma couronne,
Le feu qui brûle Rome en flétrirait les fleurs.

Quand le sang rejaillit sur vos robes de fête,
Amis, lavez la tache avec du vin de Crète;
L'aspect du sang n'est doux qu'au regard des méchants.
Couvrons un jeu cruel de voluptés sublimes.
Malheur à qui se plaît au cri de ses victimes! —
Il faut l'étouffer dans des chants.

Je punis cette Rome et je me venge d'elle!
Ne poursuit-elle pas d'un encens infidèle
Tour à tour Jupiter et ce Christ odieux?
Qu'enfin à leur niveau sa terreur me contemple!
Je veux avoir aussi mon temple,
Puisque ces vils Romains n'ont point assez de dieux.

J'ai détruit Rome, afin de la fonder plus belle.
Mais que sa chute au moins brise la croix rebelle!
Plus de chrétiens! allez, exterminez-les tous!
Que Rome de ses maux punisse en eux les causes;
Exterminez!...—Esclave! apporte-moi des roses,
Le parfum des roses est doux!

Mars 1825.

# ODE SEIZIÈME.

## LA DEMOISELLE.

Un rien sait l'animer. Curieuse et volage,
Elle va parcourant tous les objets flatteurs,
Sans se fixer jamais, non plus que sur les fleurs
Les zéphirs vagabonds doux rivaux des abeilles,
Ou le baiser ravi sur des lèvres vermeilles

André Chénier.

Quand la demoiselle dorée
S'envole au départ des hivers,
Souvent sa robe diaprée,
Souvent son aile est déchirée
Aux mille dards des buissons verts.

Ainsi, jeunesse vive et frêle,
Qui, t'égarant de tous côtés,
Voles où ton instinct t'appelle,
Souvent tu déchires ton aile
Aux épines des voluptés.

Mai 1827.

# ODE DIX-SEPTIÈME.

## A MON AMI S. B.

*Perseverando.*

Devise des Ducie.

L'Aigle, c'est le génie! oiseau de la tempête,
Qui des monts les plus hauts cherche le plus haut faîte;
Dont le cri fier, du jour chante l'ardent réveil;
Qui ne souille jamais sa serre dans la fange,
Et dont l'œil flamboyant incessamment échange
Des éclairs avec le soleil.

Son nid n'est pas un nid de mousse; c'est une aire,
Quelque rocher, creusé par un coup de tonnerre,
Quelque brèche d'un pic, épouvantable aux yeux,
Quelque croulant asile, aux flancs des monts sublimes,
Qu'on voit, battu des vents, pendre entre deux abimes,
Le noir précipice et les cieux!

Ce n'est pas l'humble ver, les abeilles dorées,
La verte demoiselle, aux ailes bigarrées,
Qu'attendent ses petits, béants, de faim pressés;
Non! c'est l'oiseau douteux, qui dans la nuit végète,
C'est l'immonde lézard, c'est le serpent qu'il jette,
Hideux, aux aiglons hérissés.

Nid royal! palais sombre, et que d'un flot de neige
La roulante avalanche en bondissant assiége!
Le génie y nourrit ses fils avec amour,
Et, tournant au soleil leurs yeux remplis de flammes,
Sous son aile de feu couve de jeunes âmes,
Qui prendront des ailes un jour!

Pourquoi donc t'étonner, Ami, si sur ta tête,
Lourd de foudres, déjà le nuage s'arrête?
Si quelque impur reptile en ton nid se débat?
Ce sont tes premiers jeux, c'est ta première fête:
Pour vous autres aiglons chaque heure a sa tempête,
Chaque festin est un combat.

Rayonne, il en est temps! et s'il vient un orage,
En prisme éblouissant change le noir nuage.
Que ta haute pensée accomplisse sa loi.
Viens, joins ta main de frère à ma main fraternelle.
Poëte, prends ta lyre; aigle, ouvre ta jeune aile;
Étoile, étoile, lève-toi!

La brume de ton aube, Ami, va se dissoudre.
Fais-toi connaître, aiglon, du soleil, de la foudre.
Viens arracher un nom par tes chants inspirés;
Viens; cette gloire, en butte à tant de traits vulgaires,
Ressemble aux fiers drapeaux qu'on rapporte des guerres,
Plus beaux quand ils sont déchirés!

Vois l'astre chevelu qui, royal météore,
Roule, en se grossissant des mondes qu'il dévore;
Tel, ô jeune géant, qui t'accrois tous les jours,
Tel ton génie ardent, loin des routes tracées,
Entraînant dans son cours des mondes de pensées,
Toujours marche et grandit toujours!

Décembre 1827.

# ODE DIX-HUITIÈME.

## JÉHOVAH.

*Domini enim sunt cardines terræ et posuit super eos orbem.*
CANT. ANNÆ I.

Jéhovah est le maître des deux pôles, et sur eux il fait tourner le monde.
JOSEPH DE MAISTRE. *Soirées de Saint-Pétersbourg.*

Gloire à Dieu seul! son nom rayonne en ses ouvrages!
Il porte dans sa main l'univers réuni;
Il mit l'éternité par delà tous les âges,
Par delà tous les cieux, il jeta l'infini.

Il a dit au chaos sa parole féconde,
Et d'un mot de sa voix laissé tomber le monde!
L'archange auprès de lui compte les nations;
Quand, des jours et des lieux franchissant les espaces,
Il dispense aux siècles leurs races,
Et mesure leur temps aux générations!

Rien n'arrête en son cours sa puissance prudente.
Soit que son souffle immense, aux ouragans pareil,
Pousse de sphère en sphère une comète ardente,
Ou dans un coin du monde éteigne un vieux soleil!

Soit qu'il sème un volcan sous l'océan qui gronde,
Courbe ainsi que des flots le front altier des monts,
Ou de l'enfer troublé touchant la voûte immonde,
Au fond des mers de feu chasse les noirs démons!

Oh! la création se meut dans ta pensée,
Seigneur! tout suit la voie en tes desseins tracée,
Ton bras jette un rayon au milieu des hivers,
Défend la veuve en pleurs du publicain avide,
Ou dans un ciel lointain, séjour désert du vide,
Crée en passant un univers!

L'homme n'est rien sans lui, l'homme, débile proie,
Que le malheur dispute un moment au trépas.
Dieu lui donne le deuil ou lui reprend la joie.
Du berceau vers la tombe il a compté ses pas.

Son nom, que des élus la harpe d'or célèbre,
Est redit par les voix de l'univers sauvé,
Et lorsqu'il retentit dans son écho funèbre,
L'enfer maudit son roi par les cieux réprouvé!

Oui, les anges, les saints, les sphères étoilées,
Et les âmes des morts devant toi rassemblées,
O Dieu ! font de ta gloire un concert solennel ;
Et tu veux bien que l'homme, être humble et périssable,
Marchant dans la nuit sur le sable,
Mêle un chant éphémère à cet hymne éternel !

Gloire à Dieu seul ! son nom rayonne en ses ouvrages.
Il porte dans sa main l'univers réuni;
Il mit l'éternité par delà tous les âges,
Par delà tous les cieux, il jeta l'infini !

Décembre 1822.

# ODES.

## LIVRE CINQUIÈME.

1819 - 1828.

Prend-moy tel que je suy.
*Devise des Ély.*

## ODE PREMIÈRE.

### PREMIER SOUPIR.

C'est que j'ai rencontré des regards dont la flamme
Semble avec mes regards ou briller ou mourir,
Et cette âme, sœur de mon âme,
Hélas! que j'attendais pour aimer et souffrir.

ÉMILE DESCHAMPS.

Sois heureuse, ô ma douce amie,
Salue en paix la vie et jouis des beaux jours;
Sur le fleuve du temps mollement endormie,
Laisse les flots suivre leur cours!

Va, le sort te sourit encore,
Le ciel ne peut vouloir, dissipe tout effroi,
Qu'un jour triste succède à ta joyeuse aurore.
Le ciel doit m'écouter quand pour toi je l'implore.
Notre avenir commun ne pèse que sur moi!

Bientôt tu peux m'être ravie :
Peut-être, loin de toi, demain j'irai languir.
Quoi, déjà tout est sombre et fatal dans ma vie!
J'ai dû t'aimer, je dois te fuir!

Puis, — hélas! sur mon front que le malheur retombe!
Il faudra qu'à l'absence, à de nouveaux désirs,
Un sentiment bien doux succombe :
Tu m'oublieras dans les plaisirs,
Je me souviendrai dans la tombe.

Oui, je mourrai : déjà ma lyre en est en deuil.
Jeune, je m'éteindrai, laissant peu de mémoire,
Sans peur; puisque de front j'ai contemplé la gloire,
Je puis voir de près le cercueil.
L'Élysée immortel est près des noirs royaumes,
Et la gloire et la mort ne sont que deux fantômes
En habit de fête ou de deuil!

Vis heureuse, ô ma jeune amie,
Jouis en paix de tes beaux jours!
Sur le fleuve du temps mollement endormie,
Laisse les flots suivre leur cours!

Décembre 1819.

# ODE DEUXIÈME.

## REGRET.

Il s'est trouvé parfois, comme pour faire voir
Que du bonheur en nous est encor le pouvoir,
Deux âmes s'élevant sur les plaines du monde,
Toujours l'une pour l'autre existence féconde,
Puissantes à sentir avec un feu pareil,
Double et brûlant rayon né d'un même soleil,
Vivant comme un seul être, intime et pur mélange,
Semblables dans leur vol aux deux ailes d'un ange,
Ou telles que des nuits les jumeaux radieux
D'un fraternel éclat illuminent les cieux.
Si l'homme a séparé leur ardeur mutuelle,
C'est alors que l'on voit, et rapide et fidèle,
Chacune, de la foule écartant l'épaisseur,
Traverser l'univers et voler à sa sœur.

Alfred de Vigny. *Héléna.*

Oui, le bonheur bien vite a passé dans ma vie!
On le suit; dans ses bras on se livre au sommeil;
Puis, comme cette vierge aux champs crétois ravie,
On se voit seul à son réveil.

On le cherche de loin dans l'avenir immense,
On lui crie : « Oh! reviens, compagnon de mes jours. »
Et le plaisir accourt; mais sans remplir l'absence
De celui qu'on pleure toujours.

Moi, si l'impur plaisir m'offre sa vaine flamme,
Je lui dirai : « Va, fuis, et respecte mon sort :
» Le bonheur a laissé le regret dans mon âme;
» Mais toi, tu laisses le remord! »

Pourtant je ne dois point troubler votre délire,
Amis; je veux paraître ignorer les douleurs;
Je souris avec vous, je vous cache ma lyre,
Lorsqu'elle est humide de pleurs!

Chacun de vous peut-être, en son cœur solitaire,
Sous des ris passagers étouffe un long regret;
Hélas! nous souffrons tous ensemble sur la terre,
Et nous souffrons tous en secret!

Tu n'as qu'une colombe, à tes lois asservie;
Tu mets tous tes amours, vierge, dans une fleur.
Mais à quoi bon? La fleur passe comme la vie,
L'oiseau fuit comme le bonheur!

On est honteux des pleurs; on rougit de ses peines,
Des innocents chagrins, des souvenirs touchants;
Comme si nous n'étions sous les terrestres chaînes
Que pour la joie et pour les chants!

Hélas! il m'a donc fui sans me laisser de trace,
Mais pour le retenir j'ai fait ce que j'ai pu,
Ce temps où le bonheur brille, et soudain s'efface,
Comme un sourire interrompu!

Février 1821.

# ODE TROISIÈME.

## AU VALLON DE CHERIZY.

*Factus sum peregrinus.... et quæsivi qui simul contristaretur, et non fuit.*
Ps. 68.

*Perfice gressus meos semitis tuis.*
Ps. 16.

Je suis devenu voyageur,.... et j'ai cherché qui s'affligerait avec moi, et nul n'est venu.
Permets à mes pas de suivre ta trace.

Le voyageur s'assied sous votre ombre immobile,
Beau vallon; triste et seul, il contemple en rêvant,
L'oiseau qui fuit l'oiseau, l'eau que souille un reptile
Et le jonc qu'agite le vent!

Hélas! l'homme fuit l'homme; et souvent avant l'âge
Dans un cœur noble et pur se glisse le malheur;
Heureux l'humble roseau qu'alors un prompt orage
En passant brise dans sa fleur!

Cet orage, ô vallon, le voyageur l'implore.
Déjà las de sa course, il est bien loin encore
Du terme où ses maux vont finir;
Il voit devant ses pas, seul pour se soutenir,
Aux rayons nébuleux de sa funèbre aurore,
Le grand désert de l'avenir!

De dégoûts en dégoûts il va traîner sa vie.
Que lui font ces faux biens qu'un faux orgueil envie?
Il cherche un cœur fidèle, ami de ses douleurs;
Mais en vain : nuls secours n'aplaniront sa voie,
Nul parmi les mortels ne rira de sa joie,
Nul ne pleurera de ses pleurs!

Son sort est l'abandon; et sa vie isolée
Ressemble au noir cyprès qui croît dans la vallée.
Loin de lui, le lis vierge ouvre au jour son bouton;
Et jamais, égayant son ombre malheureuse,
Une jeune vigne amoureuse
A ses sombres rameaux n'enlace un vert feston.

Avant de gravir la montagne,
Un moment au vallon le voyageur a fui.
Le silence du moins répond à son ennui.
Il est seul dans la foule : ici, douce compagne,
La solitude est avec lui!

Isolés comme lui, mais plus que lui tranquilles,
Arbres, gazons, riants asiles,
Sauvez ce malheureux du regard des humains!
Ruisseaux, livrez vos bords, ouvrez vos flots dociles
A ses pieds qu'a souillés la fange de leurs villes,
Et la poudre de leurs chemins!

Ah! laissez-lui chanter, consolé sous vos ombres,
Ce long songe idéal de nos jours les plus sombres,
La vierge au front si pur, au sourire si beau!
Si pour l'hymen d'un jour c'est en vain qu'il l'appelle,
Laissez du moins rêver à son âme immortelle
L'éternel hymen du tombeau!

La terre ne tient point sa pensée asservie;
Le bel espoir l'enlève au triste souvenir;
Deux ombres désormais dominent sur sa vie :
L'une est dans le passé, l'autre dans l'avenir!

Oh! dis, quand viendras-tu? quel Dieu va te conduire,
Être charmant et doux, vers celui que tu plains?
Astre ami, quand viendras-tu luire,
Comme un soleil nouveau, sur ses jours orphelins?

Il ne t'obtiendra point, chère et noble conquête,
Au prix de ces vertus qu'il ne peut oublier;
Il laisse au gré du vent le jonc courber sa tête;
Il sera le grand chêne, et devant la tempête
Il saura rompre et non plier.

Elle approche, il la voit; mais il la voit sans crainte.
Adieu, flots purs, berceaux épais,
Beau vallon où l'on trouve un écho pour sa plainte,
Bois heureux où l'on souffre en paix!

Heureux qui peut au sein du vallon solitaire,
Naître, vivre et mourir dans le champ paternel!
Il ne connaît rien de la terre,
Et ne voit jamais que le ciel!

Juillet 1821.

# ODE QUATRIÈME.

## A TOI.

*Sub umbra alarum tuarum protege me.*
Ps. 16.

Couvre-moi de l'ombre de tes ailes.

Lyre longtemps oisive, éveillez-vous encore.
Il se lève, et nos chants le salûront toujours
Ce jour que son doux nom décore,
Ce jour sacré parmi les jours!

O Vierge! à mon enfance un Dieu t'a révélée,
Belle et pure; et rêvant mon sort mystérieux,
Comme une blanche étoile aux nuages mêlée,
Dès mes plus jeunes ans je te vis dans mes cieux!

Je te disais alors: « O toi, mon espérance,
» Viens, partage un bonheur qui ne doit pas finir. »
Car de ma vie encor, dans ces jours d'ignorance,
Le passé n'avait point obscurci l'avenir.

Ce doux penchant devint une indomptable flamme;
Et je pleurai ce temps, écoulé sans retour,
Où la vie était pour mon âme
Le songe d'un enfant que berce un vague amour.

Aujourd'hui, réveillant sa victime endormie,
Sombre, au lieu du bonheur que j'avais tant rêvé,
Devant mes yeux, troublés par l'espérance amie,
Avec un rire affreux le malheur s'est levé!

Quand seul dans cette vie, hélas! d'écueils semée,
Il faut boire le fiel dont le calice est plein;
Sans les pleurs de sa bien-aimée
Que reste-t-il à l'orphelin?

Si les heureux d'un jour parent de fleurs leurs têtes,
Il fuit, souillé de cendre et vêtu de lambeaux;
Et pour lui la coupe des fêtes
Ressemble à l'urne des tombeaux!

Il est chez les vivants comme une lampe éteinte.
Le monde en ses douleurs se plaît à l'exiler;
Seulement vers le ciel il élève sans crainte
Ses yeux, chargés de pleurs qui ne peuvent couler.

Mais toi, console-moi, viens, consens à me suivre,
Arrache de mon sein le trait envenimé,
Daigne vivre pour moi, pour toi laisse-moi vivre,
J'ai bien assez souffert, Vierge, pour être aimé!

Oh! de ton doux sourire embellis-moi la vie!
Le plus grand des bonheurs est encor dans l'amour.
La lumière à jamais ne me fut point ravie,
Viens, je suis dans la nuit, mais je puis voir le jour!

Mes chants ne cherchent pas une illustre mémoire;
Et s'il faut me courber sous ce fatal honneur,
Ne crains rien, ton époux ne veut pas que sa gloire
Retentisse dans son bonheur.

Goûtons du chaste hymen le charme solitaire.
Que la félicité nous cache à tous les yeux.
Le serpent couché sur la terre
N'entend pas deux oiseaux qui volent dans les cieux!

Mais si ma jeune vie, à tant de flots livrée,
Si mon destin douteux t'inspire un juste effroi,
Alors fuis, toi qui fus mon épouse adorée; —
Toi qui fus ma mère, attends-moi.

Bientôt j'irai dormir d'un sommeil sans alarmes,
Heureux si, dans la nuit dont je serai couvert,
Un œil indifférent donne en passant des larmes
A mon luth oublié, sur mon tombeau désert!

Toi, que d'aucun revers les coups n'osent t'atteindre,
Et puisses-tu jamais, gémissant à ton tour,
Ne regretter celui qui mourut sans se plaindre,
Et qui t'aimait de tant d'amour!

Décembre 1821.

# ODE CINQUIÈME.

## LA CHAUVE-SOURIS.

Que me veux-tu ? un ange planait sur mon cœur, et tu l'as effrayé... Viens donc, je te chanterai des chansons que les esprits des cimetières m'ont apprises.

MATURIN. *Bertram.*

Oui, je te reconnais, je t'ai vu dans mes songes,
Triste oiseau! mais sur moi vainement tu prolonges
Les cercles inégaux de ton vol ténébreux ;
Des spectres réveillés porte ailleurs les messages ;
Va, pour craindre tes noirs présages,
Je ne suis point coupable et ne suis point heureux !

Attends qu'enfin la vierge, à mon sort asservie,
Que le ciel comme un ange envoya dans ma vie,
De ma longue espérance ait couronné l'orgueil ;
Alors tu reviendras, troublant la douce fête,
Joyeuse, déployer tes ailes sur ma tête,
Ainsi que deux voiles de deuil !

Sœur du hibou funèbre et de l'orfraie avide,
Mêlant le houx lugubre au nénuphar livide,
Les filles de Satan t'invoquent sans remords ;
Fuis l'abri qui me cache et l'air que je respire ;
De ton ongle hideux ne touche pas ma lyre,
De peur de réveiller des morts !

La nuit, quand les démons dansent sous le ciel sombre,
Tu suis le chœur magique en tournoyant dans l'ombre.
L'hymne infernal t'invite au conseil malfaisant.
Fuis ! car un doux parfum sort de ces fleurs nouvelles ;
Fuis, il faut à tes mornes ailes
L'air du tombeau natal et la vapeur du sang.

Qui t'amène vers moi ? Viens-tu de ces collines
Où la lune s'enfuit sur de blanches ruines ?
Son front est, comme toi, sombre dans sa pâleur.
Tes yeux dans leur route incertaine
Ont donc suivi les feux de ma lampe lointaine ?
Attiré par la gloire, ainsi vient le malheur !

Sors-tu de quelque tour qu'habite le Vertige,
Nain bizarre et cruel, qui sur les monts voltige,
Prête aux feux du marais leur errante rougeur,
Rit dans l'air, des grands pins courbe en criant les cimes,
Et chaque soir, rôdant sur le bord des abîmes,
Jette aux vautours du gouffre un pâle voyageur ?

En vain autour de moi ton vol qui se promène
Sème une odeur de tombe et de poussière humaine ;
Ton aspect m'importune et ne peut m'effrayer.
Fuis donc, fuis, ou demain je livre aux yeux profanes
Ton corps sombre et velu, tes ailes diaphanes,
Dont le pâtre conteur orne son noir foyer.

Des enfants se joûront de ta dent furieuse ;
Une vierge viendra, tremblante et curieuse,
De son rire craintif t'effrayer à grand bruit ;
Et le jour te verra, dans le ciel exilée,
A mille oiseaux joyeux mêlée,
D'un vol aveugle et lourd chercher en vain la nuit.

Avril 1822.

# ODE SIXIÈME.

## LE NUAGE.

> J'erre au hasard, en tous lieux, d'un mouvement plus doux que la sphère de la lune.
>
> SHAKESPEARE.

Ce beau nuage, ô Vierge ! aux hommes est pareil.
Bientôt tu le verras, grondant sur notre tête,
Aux champs de la lumière amasser la tempête,
Et leur rendre en éclairs les rayons du soleil.

Oh ! qu'un ange longtemps d'un souffle salutaire
Le soutienne en son vol, tel que l'ont vu tes yeux !
Car, s'il descend vers nous, le nuage des cieux
N'est plus qu'un brouillard sur la terre.

Vois, pour orner le soir, ce matin il est né.
L'astre géant, fécond en splendeurs inconnues,
Change en cortége ardent l'amas jaloux des nues :
Le Génie est plus grand d'envieux couronné !

La tempête qui fuit d'un orage est suivie.
L'âme a peu de beaux jours ; mais, dans son ciel obscur,
L'Amour, soleil divin, peut dorer d'un feu pur
Le nuage errant de la vie.

Hélas ! ton beau nuage aux hommes est pareil.
Bientôt tu le verras, grondant sur notre tête,
Aux champs de la lumière amasser la tempête,
Et leur rendre en éclairs les rayons du soleil !

Avril 1822.

# ODE SEPTIÈME.

## LE CAUCHEMAR.

> Oh ! j'ai fait un songe !... Il est au-dessus des facultés de l'homme de dire ce qu'était mon songe.... L'œil de l'homme n'a jamais vu, l'oreille de l'homme n'a jamais ouï, la main de l'homme ne peut jamais tâter, ni ses sens concevoir, ni sa langue exprimer en paroles ce qu'était mon rêve.
>
> SHAKESPEARE.

Sur mon sein haletant, sur ma tête inclinée,
Écoute, cette nuit il est venu s'asseoir,
Posant sa main de plomb sur mon âme enchaînée,
Dans l'ombre il la montrait, comme une fleur fanée,
Aux spectres qui naissent le soir.

Ce monstre aux éléments prend vingt formes nouvelles.
Tantôt d'une eau dormante il lève son front bleu;
Tantôt son rire éclate en rouges étincelles;
Deux éclairs sont ses yeux, deux flammes sont ses ailes;
Il vole sur un lac de feu !

Comme d'impurs miroirs, des ténèbres mouvantes
Répètent son image en cercle autour de lui;

Son front confus se perd dans des vapeurs vivantes;
Il remplit le sommeil de vagues épouvantes,
Et laisse à l'âme un long ennui.

Vierge! ton doux repos n'a point de noir mensonge.
La nuit d'un pas léger court sur ton front vermeil.
Jamais jusqu'à ton cœur un rêve affreux ne plonge;
Et quand ton âme au ciel s'envole dans un songe,
Un ange garde ton sommeil!

Avril 1822.

# ODE HUITIÈME.

## LE MATIN.

*Moriturus morituræ!*

Le voile du matin sur les monts se déploie.
Vois, un rayon naissant blanchit la vieille tour;
Et déjà dans les cieux s'unit avec amour,
Ainsi que la gloire à la joie,
Le premier chant des bois aux premiers feux du jour.

Oui, souris à l'éclat dont le ciel se décore! —
Tu verras, si demain le cercueil me dévore,
Un soleil aussi beau luire à ton désespoir,
Et les mêmes oiseaux chanter la même aurore,
Sur mon tombeau muet et noir!

Mais dans l'autre horizon l'âme alors est ravie.
L'avenir sans fin s'ouvre à l'être illimité.
Au matin de l'éternité,
On se réveille de la vie,
Comme d'une nuit sombre ou d'un rêve agité!

Avril 1822.

# ODE NEUVIÈME.

## MON ENFANCE.

Voilà que tout cela est passé.... Mon enfance n'est plus,
elle est morte pour ainsi dire, quoique je vive encore.
SAINT AUGUSTIN. *Confessions.*

I

J'ai des rêves de guerre en mon âme inquiète;
J'aurais été soldat, si je n'étais poëte.
Ne vous étonnez point que j'aime les guerriers!
Souvent, pleurant sur eux, dans ma douleur muette,
J'ai trouvé leur cyprès plus beau que nos lauriers.

Enfant, sur un tambour ma crèche fut posée.
Dans un casque pour moi l'eau sainte fut puisée.
Un soldat, m'ombrageant d'un belliqueux faisceau,
De quelque vieux lambeau d'une bannière usée
Fit les langes de mon berceau.

Parmi les chars poudreux, les armes éclatantes,
Une muse des camps m'emporta sous les tentes;
Je dormis sur l'affût des canons meurtriers;
J'aimai les fiers coursiers, aux crinières flottantes,
Et l'éperon froissant les rauques étriers.

J'aimai les forts tonnants, aux abords difficiles;
Le glaive nu des chefs guidant les rangs dociles;

La vedette, perdue en un bois isolé;
Et les vieux bataillons, qui passaient dans les villes,
Avec un drapeau mutilé.

Mon envie admirait et le hussard rapide,
Parant de gerbes d'or sa poitrine intrépide,
Et le panache blanc des agiles lanciers,
Et les dragons, mêlant sur leur casque gépide
Le poil taché du tigre aux crins noirs des coursiers.

Et j'accusais mon âge : — « Ah! dans une ombre obscure,
» Grandir, vivre! laisser refroidir sans murmure
» Tout ce sang jeune et pur, bouillant chez mes pareils,
» Qui, dans un noir combat, sur l'acier d'une armure
» Coulerait à flots si vermeils! »

Et j'invoquais la guerre, aux scènes effrayantes;
Je voyais en espoir, dans les plaines bruyantes,
Avec mille rumeurs d'hommes et de chevaux,
Secouant à la fois leurs ailes foudroyantes,
L'un sur l'autre à grands cris fondre deux camps rivaux.

J'entendais le son clair des tremblantes cymbales,
Le roulement des chars, le sifflement des balles,
Et de monceaux de morts semant leurs pas sanglants,
Je voyais se heurter, au loin, par intervalles
Les escadrons étincelants!

II

Avec nos camps vainqueurs, dans l'Europe asservie
J'errai, je parcourus la terre avant la vie;
Et, tout enfant encor, les vieillards recueillis
M'écoutaient racontant, d'une bouche ravie,
Mes jours si peu nombreux et déjà si remplis!

Chez dix peuples vaincus je passai sans défense,
Et leur respect craintif étonnait mon enfance.
Dans l'âge où l'on est plaint, je semblais protéger.
Quand je balbutiais le nom chéri de France,
Je faisais pâlir l'étranger.

Je visitai cette île, en noirs débris féconde,
Plus tard, premier degré d'une chute profonde.
Le haut Cenis, dont l'aigle aime les rocs lointains,
Entendit, de son antre où l'avalanche gronde,
Ces vieux glaçons crier sous mes pas enfantins.

Vers l'Adige et l'Arno je vins des bords du Rhône.
Je vis de l'Occident l'auguste Babylone,
Rome, toujours vivante au fond de ses tombeaux,
Reine du monde encor sur un débris de trône,
Avec une pourpre en lambeaux.

Puis Turin, puis Florence aux plaisirs toujours prête,
Naple, aux bords embaumés, où le printemps s'arrête
Et que Vésuve en feu couvre d'un dais brûlant,
Comme un guerrier jaloux qui, témoin d'une fête,
Jette au milieu des fleurs son panache sanglant.

L'Espagne m'accueillit, livrée à la conquête.
Je franchis le Bergare, où mugit la tempête;
De loin, pour un tombeau je pris l'Escurial;
Et le triple aqueduc vit s'incliner ma tête
Devant son front impérial.

Là, je voyais les feux des haltes militaires
Noircir les murs croulants des villes solitaires;
La tente, de l'église envahissait le seuil;
Les rires des soldats, dans les saints monastères,
Par l'écho répétés, semblaient des cris de deuil.

III

Je revins, rapportant de mes courses lointaines
Comme un vague faisceau de lueurs incertaines.
Je rêvais, comme si j'avais, durant mes jours,
Rencontré sur mes pas les magiques fontaines
Dont l'onde enivre pour toujours.

L'Espagne me montrait ses couvents, ses bastilles;
Burgos, sa cathédrale aux gothiques aiguilles;
Irun, ses toits de bois; Vittoria, ses tours;
Et toi, Valladolid, tes palais de familles,
Fiers de laisser rouiller des chaînes dans leurs cours.

Mes souvenirs germaient dans mon âme échauffée;
J'allais, chantant des vers d'une voix étouffée;
Et ma mère, en secret observant tous mes pas,
Pleurait et souriait, disant : « C'est une fée
» Qui lui parle, et qu'on ne voit pas! »

1823.

# ODE DIXIÈME.

## A G . . . . . . Y.

*O rus!*
Virgile.

Il est pour tout mortel, soit que, loin de l'envie,
Un astre aux rayons purs illumine sa vie;
Soit qu'il suive à pas lents un cercle de douleurs,
Et, regrettant quelque ombre à son amour ravie,
Veille auprès de sa lampe, et répande des pleurs;

Il est des jours de paix, d'ivresse et de mystère,
Où notre cœur savoure un charme involontaire,
Où l'air vibre, animé d'ineffables accords,
Comme si l'âme heureuse entendait de la terre
Le bruit vague et lointain de la cité des morts.

Souvent ici, domptant mes douleurs étouffées,
Mon bonheur s'éleva comme un château de fées,
Avec ses murs de nacre, aux mobiles couleurs,
Ses tours, ses portes d'or, ses piéges, ses trophées,
Et ses fruits merveilleux et ses magiques fleurs.

Puis soudain tout fuyait: sur d'informes décombres
Tour à tour à mes yeux passaient de pâles ombres;
D'un crêpe nébuleux le ciel était voilé;
Et de spectres de deuil peuplant ces déserts sombres,
Un tombeau dominait le palais écroulé.

Vallon! j'ai bien souvent laissé dans ta prairie,
Comme une eau murmurante, errer ma rêverie;
Je n'oublirai jamais ces fugitifs instants;
Ton souvenir sera, dans mon âme attendrie,
Comme un son triste et doux qu'on écoute longtemps.

1823.

# ODE ONZIÈME.

## PAYSAGE.

*Hoc erat in votis!*
Horace.

Lorsque j'étais enfant: — « Viens, me disait la Muse,
» Viens voir le beau Génie assis sur mon autel!
» Il n'est dans mes trésors rien que je te refuse,
» Soit que l'altier clairon ou l'humble cornemuse
» Attendent ton souffle immortel.

» Mais fuis d'un monde étroit l'impure turbulence;
» Là, rampent les ingrats, là, règnent les méchants.
» Sur un luth inspiré lorsqu'une âme s'élance,
» Il faut que, l'écoutant dans un chaste silence,
» L'écho lui rende tous ses chants!

» Choisis quelque désert pour y cacher ta vie.
» Dans une ombre sacrée emporte ton flambeau.
» Heureux qui, loin des pas d'une foule asservie,
» Dérobant ses concerts aux clameurs de l'envie,
» Lègue sa gloire à son tombeau!

» L'horizon de ton âme est plus haut que la terre.
» Mais cherche à ta pensée un monde harmonieux,
» Où tout, en l'exaltant, charme ton cœur austère,
» Où des saintes clartés, que nulle ombre n'altère,
» Le doux reflet suive tes yeux.

» Qu'il soit un frais vallon, ton paisible royaume,
» Où parmi l'églantier, le saule et le glayeul,
» Tu penses voir parfois, errant comme un fantôme,
» Ces magiques palais qui naissent sous le chaume,
» Dans les beaux contes de l'aïeul.

» Qu'une tour en ruine, au flanc de la montagne,
» Pende, et jette son ombre aux flots d'un lac d'azur.
» Le soir, qu'un feu de pâtre, au fond de la campagne,
» Comme un ami dont l'œil de loin nous accompagne,
» Perce le crépuscule obscur.

» Quand, guidant sur le lac deux rames vagabondes,
» Le ciel, dans ce miroir, t'offrira ses tableaux,
» Qu'une molle nuée, en déroulant ses ondes,
» Montre à tes yeux, baissés sur les vagues profondes,
» Des flots se jouant dans les flots.

» Que, visitant parfois une île solitaire
» Et des bords ombragés de feuillages mouvants,
» Tu puisses, savourant ton exil volontaire,
» En silence épier s'il est quelque mystère
» Dans le bruit des eaux et des vents.

» Qu'à ton réveil joyeux, les chants des jeunes mères
» T'annoncent et l'enfance, et la vie et le jour.
» Qu'un ruisseau passe auprès de tes fleurs éphémères,
» Comme entre les doux soins et les tendres chimères
» Passent l'espérance et l'amour.

» Qu'il soit dans la contrée un souvenir fidèle
» De quelque bon seigneur, de hauteur dépourvu,
» Ami de l'indigence et toujours aimé d'elle;
» Et que chaque vieillard, le citant pour modèle,
» Dise : « Vous ne l'avez pas vu ! »

» Loin du monde surtout mon culte te réclame.
» Sois le Prophète ardent, qui vit le ciel ouvert,
» Dont l'œil, au sein des nuits, brillait comme une flam-[me,
» Et qui, de l'Esprit Saint ayant rempli son âme,
» Allait, parlant dans le désert ! »

Tu le disais, ô Muse ! Et la cité bruyante
Autour de moi pourtant mêle ses mille voix !
Muse ! Et je ne fuis pas la sphère tournoyante
Où le sort, agitant la foule imprévoyante,
Meut tant de destins à la fois !

C'est que, pour m'amener au terme où tout aspire,
Il m'est venu du ciel un guide au front joyeux ;
Pour moi, l'air le plus pur est l'air qu'elle respire;
Je vois tous mes bonheurs, Muse, dans son sourire,
Et tous mes rêves dans ses yeux !

1823

# ODE DOUZIÈME.

## ENCORE A TOI.

*Ahora y siempre.*
Devise des Pomfret.

A toi ! toujours à toi ! que chanterait ma lyre ?
A toi l'hymne d'amour ! A toi l'hymne d'hymen !
Quel autre nom pourrait éveiller mon délire ?
Ai-je appris d'autres chants ? sais-je un autre chemin ?

C'est toi, dont le regard éclaire ma nuit sombre;
Toi, dont l'image luit sur mon sommeil joyeux;
C'est toi qui tiens ma main quand je marche dans l'om-[bre,
Et les rayons du ciel me viennent de tes yeux !

Mon destin est gardé par ta douce prière :
Elle veille sur moi, quand mon ange s'endort;
Lorsque mon cœur entend ta voix modeste et fière,
Au combat de la vie il provoque le sort.

N'est-il pas dans le ciel de voix qui te réclame ?
N'es-tu pas une fleur étrangère à nos champs ?
Sœur des vierges du ciel, ton âme est pour mon âme
Le reflet de leurs feux et l'écho de leurs chants !

Quand ton œil noir et doux me parle et me contemple,
Quand ta robe m'effleure avec un léger bruit,
Je crois avoir touché quelque voile du temple,
Je dis comme Tobie : Un ange est dans ma nuit !

Lorsque de mes douleurs tu chassas le nuage,
Je compris qu'à ton sort mon sort devait s'unir,
Pareil au saint pasteur, lassé d'un long voyage,
Qui vit vers la fontaine une vierge venir !

Je t'aime comme un être au-dessus de ma vie,
Comme une antique aïeule aux prévoyants discours,
Comme une sœur craintive, à mes maux asservie,
Comme un dernier enfant, qu'on a dans ses vieux jours.

Hélas! je t'aime tant qu'à ton nom seul je pleure,
Je pleure, car la vie est si pleine de maux!
Dans ce morne désert tu n'as point de demeure,
Et l'arbre où l'on s'assied lève ailleurs ses rameaux.

Mon Dieu! mettez la paix et la joie auprès d'elle.
Ne troublez pas ses jours, ils sont à vous, Seigneur!
Vous devez la bénir, car son âme fidèle
Demande à la vertu le secret du bonheur.

1823.

# ODE TREIZIÈME.

## SON NOM.

*Nomen, aut numen!*

Le parfum d'un lis pur, l'éclat d'une auréole,
La dernière rumeur du jour,
La plainte d'un ami qui s'afflige et console,
L'adieu mystérieux et l'heure qui s'envole,
Le doux bruit d'un baiser d'amour,

L'écharpe aux sept couleurs que l'orage en la nue
Laisse, comme un trophée, au soleil triomphant,
L'accent inespéré d'une voix reconnue,
Le vœu le plus secret d'une vierge ingénue,
Le premier rêve d'un enfant,

Le chant d'un chœur lointain, le soupir qu'à l'aurore
Rendait le fabuleux Memnon,
Le murmure d'un son qui tremble et s'évapore,...
Tout ce que la pensée a de plus doux encore,
O lyre, est moins doux que son nom!

Prononce-le tout bas, ainsi qu'une prière.
Mais que dans tous nos chants il résonne à la fois!
Qu'il soit du temple obscur la secrète lumière!
Qu'il soit le mot sacré qu'au fond du sanctuaire
Redit toujours la même voix!

O mes amis! avant qu'en paroles de flamme,
Ma muse, égarant son essor,
Ose aux noms profanés qu'un vain orgueil proclame,
Mêler ce chaste nom, que l'amour dans mon âme
A caché, comme un saint trésor,

Il faudra que le chant de mes hymnes fidèles
Soit comme un de ces chants qu'on écoute à genoux,
Et que l'air soit ému de leurs voix solennelles,
Comme si, secouant ses invisibles ailes,
Un ange passait près de nous!

1823.

# ODE QUATORZIÈME.

## ACTIONS DE GRACES.

*Ceux qui auront semé dans les larmes moissonneront dans l'allégresse.*
SALOMON. *Ps.* CXXV, v. 5.

Vous avez dans le port poussé ma voile errante ;
Ma tige a refleuri de séve et de verdeur;
Seigneur, je vous bénis ! de ma lampe mourante
Votre souffle vivant rallume la splendeur.

Surpris par l'ouragan comme un aiglon sans ailes,
Qui tombe du grand chêne au pied de l'arbrisseau,
Faible enfant, du malheur j'ai su les lois cruelles.
L'orage m'assaillit voguant dans mon berceau.

Oui, la vie a pour moi commencé dès l'enfance,
Quoique le ciel jamais n'ait foudroyé de fleurs,
Et qu'il ne veuille pas qu'un être sans défense
Mêle à ses premiers jours l'amertume des pleurs.

La jeunesse en riant m'apporta ses mensonges,
Son avenir de gloire, et d'amour, et d'orgueil;
Mais quand mon cœur brûlant poursuivait ces beaux songes,
Hélas! je m'éveillai dans la nuit d'un cercueil.

Alors je m'exilai du milieu de mes frères.
Calme, car ma douleur n'était pas le remords,
J'accompagnais de loin les pompes funéraires :
L'hymne de l'orphelin est écouté des morts.

L'œil tourné vers le ciel, je marchais dans l'abîme;
Bien souvent, de mon sort bravant l'injuste affront,
Les flammes ont jailli de ma pensée intime,
Et la langue de feu descendit sur mon front.

Mon esprit de Patmos connut le saint délire,
L'effroi qui le précède et l'effroi qui le suit;
Et mon âme était triste, et les chants de ma lyre
Étaient comme ces voix qui pleurent dans la nuit.

J'ai vu sans murmurer la fuite de ma joie,
Seigneur; à l'abandon vous m'aviez condamné.
J'ai, sans plainte, au désert tenté la triple voie;
Et je n'ai pas maudit le jour où je suis né.

Voici la vérité qu'au monde je révèle :
Du ciel dans mon néant je me suis souvenu.
Louez Dieu! la brebis vient quand l'agneau l'appelle;
J'appelais le Seigneur, le Seigneur est venu.

Il m'a dit : « Va, mon fils, ma loi n'est pas pesante !
» Toi qui, dans la nuit même, as suivi mes chemins,
» Tu ceindras des heureux la robe éblouissante;
» Parmi les innocents tu laveras tes mains. »

Je ne veux plus de loin t'offrir ma vie obscure,
Gloire, immortel reflet de l'éternel flambeau,
Du génie en son cours trace éclatante et pure,
Ou rayon merveilleux, émané d'un tombeau!

Un ange sur mon cœur ploie aujourd'hui ses ailes.
Pour Elle un orphelin n'est pas un étranger;
Les heures de mes jours à ses côtés sont belles :
Car son joug est aimable et son fardeau léger.

Vous avez dans le port poussé ma voile errante;
Ma tige a refleuri de séve et de verdeur;
Seigneur, je vous bénis ! de ma lampe mourante
Votre souffle vivant rallume la splendeur.

Août 1823.

# ODE QUINZIÈME.

## A MES AMIS.

O combien est heureux celui qui, solitaire,
Ne va point mendiant de ce sot populaire
L'appui ni la faveur; qui, paisible, s'étant
Retiré de la cour et du monde inconstant,
Ne s'entremêlant point des affaires publiques,
Ne s'assujettissant aux plaisirs tyranniques
D'un seigneur ignorant, et ne vivant qu'à soi,
Est lui-même sa cour, son seigneur et son roi!

JEAN DE LA TAILLE.

Sans monter au char de victoire,
Meurt le poëte créateur;
Son siècle est trop près de sa gloire
Pour en mesurer la hauteur.
C'est Bélisaire au Capitole :
La foule court à quelque idole,
Et jette en passant une obole
Au mendiant triomphateur.

Amis, dans ma douce retraite
A tous vos maux je dis adieu.
Là, ma vie est molle et secrète :
J'ai des autels pour chaque dieu.
Le myrte, qu'au laurier j'enchaîne,
Y croît sous l'ombrage du chêne;
J'y mets Horace avec Mécène,
Et Corneille sans Richelieu.

Là, dans l'ombre descend ma muse,
A l'œil fier, aux traits ingénus,
Image éclatante et confuse
Des anges à l'homme inconnus.
Ses rayons cherchent le mystère :
Son aile, chaste et solitaire,
Jamais ne permet à la terre
D'effleurer ses pieds blancs et nus.

Là, je cache un hymen prospère;
Et, sur mon seuil hospitalier,
Parfois tu t'assieds, ô mon père!
Comme un antique chevalier;
Ma famille est ton humble empire;
Et mon fils, avec un sourire,
Dort aux sons de ma jeune lyre,
Bercé dans ton vieux bouclier.

Août 1823.

# ODE SEIZIÈME.

## A L'OMBRE D'UN ENFANT.

*Qui es in cælis!*

O! parmi les soleils, les sphères, les étoiles,
Les portiques d'azur, les palais de saphir,
Parmi les saints rayons, parmi les sacrés voiles
Qu'agite un éternel zéphir!

Dans le torrent d'amour où toute âme se noie,
Où s'abreuve de feux le séraphin brûlant;
Dans l'orbe flamboyant qui sans cesse tournoie
Autour du trône étincelant!

Parmi les jeux sans fin des âmes enfantines ;
Quand leurs soins, d'un vieil astre, égaré dans les cieux,
Avec de longs efforts et des voix argentines,
Guident les chancelants essieux ;

Ou lorsqu'entre ses bras quelque vierge ravie
Les prend, d'un saint baiser leur imprime le sceau,
Et rit, leur demandant si l'aspect de la vie
Les effrayait dans leur berceau ;

Ou qu'enfin, dans son arche éclatante et profonde,
Rangeant de cieux en cieux son cortége ébloui,
Jésus, pour accomplir ce qui fut dit au monde,
Les place le plus près de lui ;

O ! dans ce monde auguste où rien n'est éphémère,
Dans ces flots de bonheur que ne trouble aucun fiel,
Enfant ! loin du sourire et des pleurs de ta mère,
N'es-tu pas orphelin au ciel ?

Octobre 1823.

# ODE DIX-SEPTIÈME.

## A UNE JEUNE FILLE.

*Pourquoi te plaindre, tendre fille? tes jours n'appartiennent-ils pas à la première jeunesse?*
*Daïno Lithuanien.*

Vous qui ne savez pas combien l'enfance est belle,
Enfant ! n'enviez pas notre âge de douleurs,
Où le cœur tour à tour est esclave et rebelle,
Où le rire est souvent plus triste que vos pleurs.

Votre âge insouciant est si doux qu'on l'oublie !
Il passe, comme un souffle au vaste champ des airs,
Comme une voix joyeuse en fuyant affaiblie,
Comme un alcyon sur les mers.

Oh ! ne vous hâtez point de mûrir vos pensées !
Jouissez du matin, jouissez du printemps ;
Vos heures sont des fleurs l'une à l'autre enlacées ;
Ne les effeuillez pas plus vite que le temps.

Laissez venir les ans ! le destin vous dévoue,
Comme nous, aux regrets, à la fausse amitié,
A ces maux sans espoir que l'orgueil désavoue,
A ces plaisirs qui font pitié !

Riez pourtant ! du sort ignorez la puissance ;
Riez ! n'attristez pas votre front gracieux,
Votre œil d'azur, miroir de paix et d'innocence,
Qui révèle votre âme et réfléchit les cieux !

Février 1825.

## ODE DIX-HUITIÈME.

### AUX RUINES DE MONTFORT-L'AMAURY.

*La voyez-vous croître*
*La tour du vieux cloître,*
*Et le grand mur noir*
*Du royal manoir?*

ALFRED DE VIGNY.

I

Je vous aime, ô débris! et surtout quand l'automne
Prolonge en vos échos sa plainte monotone.
Sous vos abris croulants je voudrais habiter,
Vieilles tours, que le temps l'une vers l'autre incline,
Et qui semblez de loin, sur la haute colline,
Deux noirs géants prêts à lutter.

Lorsque d'un pas rêveur foulant les grandes herbes,
Je monte jusqu'à vous, restes forts et superbes!
Je contemple longtemps vos créneaux meurtriers,
Et la tour octogone et ses briques rougies,
Et mon œil, à travers vos brèches élargies,
Voit jouer des enfants, où mouraient des guerriers.

Écartez de vos murs ceux que leur chute amuse!
Laissez le seul poëte y conduire sa muse,
Lui qui donne du moins une larme au vieux fort;
Et, si l'air froid des nuits sous vos arceaux murmure,
Croit qu'une ombre a froissé la gigantesque armure
D'Amaury, comte de Montfort!

II

Là, souvent je m'assieds, aux jours passés fidèle,
Sur un débris qui fut un mur de citadelle.
Je médite longtemps, en mon cœur replié;
Et la ville, à mes pieds, d'arbres enveloppée,
Étend ses bras en croix et s'allonge en épée,
Comme le fer d'un preux dans la plaine oublié.

Mes yeux errent, du pied de l'antique demeure,
Sur les bois éclairés ou sombres, suivant l'heure,
Sur l'église gothique, hélas! prête à crouler,
Et je vois, dans le champ où la mort nous appelle,
Sous l'arcade de pierre et devant la chapelle,
Le sol immobile onduler.

Foulant créneaux, ogive, écussons, astragales,
M'attachant comme un lierre aux pierres inégales,
Au faîte des grands murs je m'élève parfois;
Là je mêle des chants au sifflement des brises;
Et dans les cieux profonds suivant ses ailes grises,
Jusqu'à l'aigle effrayé j'aime à lancer ma voix!

Là quelquefois j'entends le luth doux et sévère
D'un ami qui sait rendre aux vieux temps un trouvère.
Nous parlons des héros, du ciel, des chevaliers,
De ces âmes en deuil dans le monde orphelines,
Et le vent qui se brise à l'angle des ruines,
Gémit dans les hauts peupliers!

Octobre 1825.

# ODE DIX-NEUVIÈME.

## LE VOYAGE.

Je veux que mon retour
Te paraisse bien long. Je veux que nuit et jour
Tu m'aimes. — Nuit et jour, hélas! je me tourmente! —
Présente au milieu d'eux, sois seule, sois absente.
Dors en pensant à moi, rêve-moi près de toi,
Ne vois que moi sans cesse, et sois tout avec moi!

ANDRÉ CHÉNIER.

I

Le cheval fait sonner son harnois qu'il secoue,
Et l'éclair du pavé va jaillir sous la roue :
Il faut partir, adieu! de ton cœur inquiet
Chasse la crainte amère, adieu! point de faiblesse!
Mais quoi! le char s'ébranle et m'emporte, et te laisse...
Hélas! j'ai cru qu'il t'oubliait!

Oh! suis-le bien longtemps d'une oreille attentive!
Ne t'en va pas avant d'avoir, triste et pensive,
Écouté des coursiers s'évanouir le bruit!
L'un à l'autre déjà l'espace nous dérobe;
Je ne vois plus de loin flotter ta blanche robe,
Et toi, tu n'entends plus rouler le char qui fuit...

Quoi! plus même un vain bruit! plus même une vaine om-
L'absence a sur mon âme étendu sa nuit sombre; [bre!
C'en est fait; chaque pas m'y plonge plus avant,
Et dans cet autre enfer, plein de douleurs amères,
De tourments insensés, d'angoisses, de chimères,
Me voilà descendu vivant!

II

Que faire maintenant de toutes mes pensées,
De mon front, qui dormait dans tes mains enlacées,
De tout ce que j'entends, de tout ce que je vois?
Que faire de mes maux, sans toi pleins d'amertume,
De mes yeux dont la flamme à tes regards s'allume,
De ma voix qui ne sait parler qu'après ta voix?

Et mon œil tour à tour, distrait, suit dans l'espace
Chaque arbre du chemin qui paraît et qui passe,
Les bois verts, le flot d'or de la jaune moisson,
Et les monts, et du soir l'étincelante étoile,
Et les clochers aigus, et les villes que voile
Un dais de brume à l'horizon!

Qu'importe les bois verts, la moisson, la colline,
Et l'astre qui se lève et l'astre qui décline,
Et la plaine et les monts, si tu ne les vois pas?
Que me font ces châteaux, ruines féodales,
Si leur donjon moussu n'entend point sur ses dalles
Tes pas légers courir à côté de mes pas?

Ainsi donc aujourd'hui, demain, après encore,
Il faudra voir sans toi naître et mourir l'aurore,
Sans toi! sans ton sourire et ton regard joyeux!
Sans t'entendre marcher près de moi quand je rêve;
Sans que ta douce main, quand mon front se soulève,
Se pose en jouant sur mes yeux!

Pourtant, il faut encore, à tant d'ennuis en proie,
Dans mes lettres du soir t'envoyer quelque joie,
Dire : « Console-toi, le calme m'est rendu; »
Quand je crains chaque instant qui loin de toi s'écoule,
Et qu'inventant des maux qui t'assiégent en foule,
Chaque heure est sur ma tête un glaive suspendu!

III

Que fais-tu maintenant? Près du foyer sans doute
La carte est déployée, et ton œil suit ma route;
Tu dis : « Où peut-il être? — Ah! qu'il trouve en tous lieux
» De tendres soins, un cœur qui l'estime et qui l'aime,
» Et quelque bonne hôtesse, ayant, comme moi-même,
» Un être cher sous d'autres cieux!

» Comme il s'éloigne vite, hélas! j'en suis certaine,
» Il a déjà franchi cette ville lointaine,
» Ces forêts, ce vieux pont d'un grand exploit témoin;
» Peut-être en ce moment il roule en ces vallées,
» Par une croix sinistre au passant signalées,
» Où l'an dernier... Pourvu qu'il soit déjà plus loin! »

Et mon père, essuyant une larme qui brille,
T'invite en souriant à sourire à ta fille :

« Rassurez-vous ! bientôt nous le reverrons tous.
» Il rit, il est tranquille, il visite à cette heure
» De quelque vieux héros la tombe ou la demeure ;
» Il prie à quelque autel pour vous.

» Car, vous le savez bien, ma fille, il aime encore
» Ces créneaux, ces portails qu'un art naïf décore ;
» Il nous a dit souvent, assis à vos côtés,
» L'ogive chez les Goths de l'Orient venue,
» Et la flèche romane aiguisant dans la nue
» Ses huit angles de pierre en écailles sculptés ! »

IV

Et puis le Vétéran à ta douleur trompée
Conte sa vie errante, et nos grands coups d'épée,
Et quelque ancien combat du Tage ou du Tésin,
Et l'Empereur, du siècle imposante merveille,—
Tout en baissant sa voix de peur qu'elle n'éveille
Ton enfant qui dort sur ton sein !

1825.

# ODE VINGTIÈME.

## PROMENADE.

Voici les lieux chers à ma rêverie,
Voici les prés dont j'ai chanté les fleurs...
Amable Tastu. *La Lyre égarée.*

Ceins le voile de gaze aux pudiques couleurs,
Où ta féconde aiguille a semé tant de fleurs !
Viens respirer sous les platanes ;
Couvre-toi du tissu, trésor de Cachemir,
Qui peut-être a caché le poignard d'un émir,
Ou le sein jaloux des sultanes.

Aux lueurs du couchant vois fumer les hameaux.
La vapeur monte et passe; ainsi s'en vont nos maux,
Gloire, ambition, renommée !
Nous brillons tour à tour, jouets d'un fol espoir :
Tel ce dernier rayon, ce dernier vent du soir
Dore et berce un peu de fumée.

A l'heure où le jour meurt à l'horizon lointain,
Qu'il m'est doux, près d'un cœur qui bat pour mon destin,
D'égarer mes pas dans la plaine !
Qu'il m'est doux près de toi d'errer libre d'ennuis,
Quand tu mêles, pensive, à la brise des nuits
Le parfum de ta douce haleine !

C'est pour un tel bonheur, dès l'enfance rêvé,
Que j'ai longtemps souffert et que j'ai tout bravé !
Dans nos temps de fureurs civiles,
Je te dois une paix que rien ne peut troubler;
Plus de vide en mes jours ! Pour moi tu sais peupler
Tous les déserts, même les villes !

Chaque étoile à son tour vient apparaître au ciel.
Tels, quand un grand festin d'ambroisie et de miel
Embaume une riche demeure,
Souvent sur les velours et le damas soyeux,
On voit les plus hâtifs des convives joyeux
S'asseoir au banquet avant l'heure.

Vois, — c'est un météore ! il éclate et s'éteint.
Plus d'un grand homme, aussi, d'un mal secret atteint,
Rayonne et descend dans la tombe.
Le vulgaire l'ignore et suit le tourbillon ;
Au laboureur courbé le soir sur le sillon
Qu'importe l'étoile qui tombe !

Ah ! tu n'es point ainsi, toi dont les nobles pleurs
De toute âme sublime honorent les malheurs !
Toi qui gémis sur le poete !
Toi qui plains la victime et surtout les bourreaux !
Qui visites souvent la tombe des héros,
Silencieuse, et non muette !

Si quelqu'ancien château devant tes pas distraits
Lève son donjon noir sur les noires forêts,
Bien loin de la ville importune ;
Tu t'arrêtes soudain ; et ton œil tour à tour
Cherche et perd à travers les créneaux de la tour
Le pâle croissant de la lune.

C'est moi qui t'inspirai d'aimer ces vieux piliers,
Ces temples où jadis les jeunes chevaliers
Priaient, armés par leur marraine ;
Ces palais où parfois le poete endormi
A senti sur sa bouche entr'ouverte à demi
Tomber le baiser d'une reine.

Mais rentrons : vois le ciel d'ombres s'environner ;
Déjà le frêle esquif qui nous doit ramener
Sur les eaux du lac étincelle ;
Cette barque ressemble à nos jours inconstants
Qui flottent dans la nuit sur l'abime des temps ;
Le gouffre porte la nacelle !

La vie à chaque instant fuit vers l'éternité ;
Et le corps, sur la terre où l'âme l'a quitté,
Reste comme un fardeau frivole.
Ainsi quand meurt la rose, aux royales couleurs,
Sa feuille, que l'aurore en vain baigne de pleurs,
Tombe, et son doux parfum s'envole !

Octobre 1825.

# ODE VINGT ET UNIÈME.

## A RAMON, DUC DE BENAV.

*Por la boca de su herida.*
GUILLEN DE CASTRO.

Hélas ! j'ai compris ton sourire,
Semblable au ris du condamné,
Quand le mot qui doit le proscrire
A son oreille a résonné !
En pressant ta main convulsive,
J'ai compris ta douleur pensive
Et ton regard morne et profond,
Qui, pareil à l'éclair des nues,
Brille sur des mers inconnues,
Mais ne peut en montrer le fond.

« Pourquoi faut-il donc qu'on me plaigne ?
M'as-tu dit ; je n'ai pas gémi !
Jamais de mes pleurs je ne baigne
La main d'un frère ou d'un ami !
Je n'en ai pas ! puisqu'à ma vie
La joie est pour toujours ravie,
Qu'on m'épargne au moins la pitié !
Je paye assez mon infortune
Pour que nulle voix importune
N'ose en réclamer la moitié !

» D'ailleurs, vaut-elle tant de larmes ?
Appelle-t-on cela malheur ? —
Oui ! ce qui pour l'homme a des charmes,
Pour moi n'a qu'ennuis et douleur.
Sur mon passé rien ne surnage
Des vains rêves de mon jeune âge,
Que le sort chaque jour dément ;
L'amour éteint pour moi sa flamme ;
Et jamais la voix d'une femme
Ne dira mon nom doucement !

» Jamais d'enfants ! jamais d'épouse !
Nul cœur près du mien n'a battu ;
Jamais une bouche jalouse
Ne m'a demandé : « D'où viens-tu ? »
Point d'espérance qui me reste !
Mon avenir sombre et funeste
Ne m'offre que des jours mauvais ;
Dans cet horizon de ténèbres,
Ont passé vingt spectres funèbres,
Jamais l'ombre que je rêvais !

» Ma tête ne s'est point courbée ;
Mais la main du sort ennemi
Est plus lourdement retombée
Sur mon front toujours raffermi.
A la jeunesse qui s'envole,
A la gloire, au plaisir frivole,
J'ai dit l'adieu fier de Caton.
Toutes fleurs pour moi sont fanées ;
Mais c'est l'ordre des destinées,
Et si je souffre, qu'en sait-on ?

» Esclaves d'une loi fatale,
Sachons taire les maux soufferts.
Pourquoi veux-tu donc que j'étale
La meurtrissure de mes fers ?
Aux yeux que la misère effraie,
Qu'importe ma secrète plaie ?
Passez, je dois vivre isolé ;
Vos voix ne sont qu'un bruit sonore ;
Passez tous ! j'aime mieux encore
Souffrir que d'être consolé !

» Je n'appartiens plus à la vie.
Qu'importe si parfois mes yeux,
Soit qu'on me plaigne ou qu'on m'envie,
Lancent un feu sombre ou joyeux !

Qu'importe, quand la coupe est vide,
Que ses bords, sur la lèvre avide,
Laissent encore un goût amer!
A-t-il vaincu le flot qui gronde,
Le vaisseau qui, perdu sous l'onde,
Lève encor son mât sur la mer?

« Qu'importe mon deuil solitaire?
D'autres coulent des jours meilleurs.
Qu'est-ce que le bruit de la terre?
Un concert de ris et de pleurs.
Je veux, comme tous les fils d'Ève,
Sans qu'une autre main le soulève,
Porter mon fardeau jusqu'au soir;
A la foule qui passe et tombe,
Qu'importe au seuil de quelle tombe
Mon ombre un jour ira s'asseoir! »

Ainsi, quand tout bas tu soupires,
De ton cœur partent des sanglots,
Comme un son s'échappe des lyres,
Comme un murmure sort des flots!
Va, ton infortune est ta gloire!
Les fronts marqués par la victoire
Ne se couronnent pas de fleurs.
De ton sein la joie est bannie;
Mais tu sais bien que le génie
Prélude à ses chants par des pleurs.

Comme un soc de fer, dès l'aurore,
Fouille le sol de son tranchant,
Et l'ouvre, et le sillonne encore,
Aux derniers rayons du couchant;
Sur chaque heure qui t'est donnée,
Revient l'infortune acharnée,
Infatigable à t'obséder;
Mais si de son glaive de flamme
Le malheur déchire ton âme,
Ami, c'est pour la féconder!

Novembre 1825.

# ODE VINGT-DEUXIÈME.

## LE PORTRAIT D'UNE ENFANT.

### A Mademoiselle J.-D. de M.

Quand ie voy tant de couleurs
Et de fleurs
Qui esmaillent un rivage;
Ie pense voir le beau teint
Qui est peint
Si vermeil en son visage.

Quand ie sens parmy les prez
Diaprez,
Les fleurs dont la terre est pleine,
Lors ie fait croire à mes sens
Que ie sens
La douceur de son haleine.

RONSARD.

I

Oui, ce front, ce sourire et cette fraîche joue,
C'est bien l'enfant qui pleure et joue,
Et qu'un esprit du ciel défend!
De ses doux traits, ravis à la sainte phalange,
C'est bien le délicat mélange;
Poëte, j'y crois voir un ange,
Père, j'y trouve mon enfant.

On devine à ses yeux pleins d'une pure flamme,
Qu'au paradis d'où vient son âme,
Elle a dit un récent adieu,
Son regard, rayonnant d'une joie éphémère,
Semble en suivre encore la chimère,
Et revoir dans sa douce mère
L'humble mère de l'Enfant-Dieu!

On dirait qu'elle écoute un chœur de voix célestes,
Que, de loin, des vierges modestes
Elle entend l'appel gracieux;
A son joyeux regard, à son naïf sourire,
On serait tenté de lui dire :

« Jeune ange, quel fut ton martyre,
Et quel est ton nom dans les cieux? »

II

O toi dont le pinceau me la fit si touchante,
Tu me la peins, je te la chante!
Car tes nobles travaux vivront;
Une force virile à ta grâce est unie;
Tes couleurs sont une harmonie;
Et dans ton enfance, un génie
Mit une flamme sur ton front!

Sans doute quelque fée, à ton berceau venue,
Des sept couleurs que dans la nue
Suspend le prisme aérien,
Des roses de l'aurore humide et matinale,
Des feux de l'aube boréale,
Fit une palette idéale
Pour ton pinceau magicien!

Novembre 1825.

# ODE VINGT-TROISIÈME.

## A MADAME LA COMTESSE A. H.

Sur ma lyre, l'autre fois,
Dans un bois,
Ma main préludait à peine,
Une colombe descend
En passant,
Blanche sur le luth d'ébène.

Mais au lieu d'accords touchants,
De doux chants,
La colombe gémissante
Me demande par pitié
Sa moitié,
Sa moitié loin d'elle absente.

SAINTE-BEUVE.

O! quel que soit le rêve, ou paisible, ou joyeux,
Qui dans l'ombre à cette heure illumine tes yeux,
C'est le bonheur qu'il te signale;
Loin des bras d'un époux qui n'est encor qu'amant,
Dors tranquille, ma sœur! passe-la doucement,
Ta dernière nuit virginale!

Dors: nous prirons pour toi, jusqu'à ce beau matin!
Tu devais être à nous, et c'était ton destin,
Et rien ne pouvait t'y soustraire.
Oui, la voix de l'autel va te nommer ma sœur;
Mais ce n'est que l'écho d'une voix de mon cœur
Qui déjà me nommait ton frère.

Dors, cette nuit encor, d'un sommeil pur et doux!
Demain, serments, transports, caresses d'un époux,
Festins que la joie environne,
Et soupirs inquiets dans ton sein renaissant,
Quand une main fera de ton front rougissant
Tomber la tremblante couronne!

Ah! puisse dès demain se lever sur tes jours
Un bonheur qui jamais ne s'éclipse, et toujours
Brille, plus beau qu'un rêve même!
Vers le ciel étoilé laisse monter nos vœux.
Dors en paix cette nuit où nous veillons tous deux,
Moi qui te chante, et lui qui t'aime!

Décembre 1827.

# ODE VINGT-QUATRIÈME.

## PLUIE D'ÉTÉ.

L'aubépine et l'églantin,
Et le thym,
L'œillet, le lys et les roses,
En cette belle saison,
A foison
Montrent leurs robes écloses:

Le gentil rossignolet,
Doucelet,
Découpe, dessous l'ombrage,
Mille fredons babillards,
Frétillards,
Aux doux sons de son ramage.

REMI BELLEAU.

Que la soirée est fraiche et douce!
O viens! il a plu ce matin;
Les humides tapis de mousse
Verdissent tes pieds de satin.
L'oiseau vole sous les feuillées,
Secouant ses ailes mouillées;
Pauvre oiseau que le ciel bénit!
Il écoute le vent bruire,
Chante, et voit des gouttes d'eau luire,
Comme des perles, dans son nid.

La pluie a versé ses ondées;
Le ciel reprend son bleu changeant;
Les terres luisent fécondées
Comme sous un réseau d'argent.
Le petit ruisseau de la plaine,
Pour une heure enflé, roule et traîne
Brins d'herbe, lézards endormis,
Court, et précipitant son onde
Du haut d'un caillou qu'il inonde,
Fait des Niagaras aux fourmis!

Tourbillonnant dans ce déluge,
Des insectes sans avirons
Voguent pressés, frêle refuge!
Sur des ailes de moucherons;
D'autres pendent, comme à des îles,
A des feuilles, errants asiles;
Heureux dans leur adversité,
Si, perçant les flots de sa cime,
Une paille au bord de l'abîme
Retient leur flottante cité!

Les courants ont lavé le sable;
Au soleil montent les vapeurs,
Et l'horizon insaisissable
Tremble et fuit sous leurs plis trompeurs.
On voit seulement sous leurs voiles,
Comme d'incertaines étoiles,
Des points lumineux scintiller,
Et les monts, de la brume enfuie,
Sortir, et ruisselants de pluie,
Les toits d'ardoise étinceler.

Viens errer dans la plaine humide.
A cette heure nous serons seuls.
Mets sur mon bras ton bras timide;
Viens, nous prendrons par les tilleuls.
Le soleil rougissant décline:
Avant de quitter la colline,
Tourne un moment tes yeux pour voir,
Avec ses palais, ses chaumières,
Rayonnants des mêmes lumières,
La ville d'or sur le ciel noir.

O! vois voltiger les fumées
Sur les toits de brouillards baignés!
Là, sont des épouses aimées,
Là, des cœurs doux et résignés.
La vie, hélas! dont on s'ennuie,
C'est le soleil après la pluie. —
Le voilà qui baisse toujours!
De la ville, que ses feux noient,
Toutes les fenêtres flamboient
Comme des yeux au front des tours.

L'arc-en-ciel! l'arc-en-ciel! Regarde. —
Comme il s'arrondit pur dans l'air!

Quel trésor le Dieu bon nous garde
Après le tonnerre et l'éclair !
Que de fois, sphères éternelles,
Mon âme a demandé ses ailes,
Implorant quelque Ithuriel,
Hélas, pour savoir à quel monde
Mène cette courbe profonde,
Arche immense d'un pont du ciel !

Juin 1828.

# ODE VINGT-CINQUIÈME.

## RÊVES.

En la amena soledad
de aquesta apacible estancia,
bellisimo laberinto
de arboles, flores, y plantas,
podeis dexarme, dexando
conmigo, que ellos me bastan
por compania, los libros
que os mande sacar de casa ;
que yo, en tanto que Antioquia,
célebra con fiestas tantas
la fabrica de esse templo,
que oy à Jupiter consagra,
. . . . . . . . . .
huyendo del gran bullicio,
que hay en sus calles, y plazas,
passar estudiando quiero
la edad que al dia le falta.

Caldéron. *El Mágico prodigioso*

I

Amis, loin de la ville,
Loin des palais de roi,
Loin de la cour servile,
Loin de la foule vile,
Trouvez-moi, trouvez-moi,

Aux champs où l'âme oisive
Se recueille en rêvant,
Sur une obscure rive
Où du monde n'arrive
Ni le flot, ni le vent,

Quelque asile sauvage,
Quelque abri d'autrefois,
Un port sur le rivage,
Un nid sous le feuillage,
Un manoir dans les bois !

Trouvez-le-moi bien sombre,
Bien calme, bien dormant,
Couvert d'arbres sans nombre,
Dans le silence et l'ombre
Caché profondément !

Que là, sur toute chose,
Fidèle à ceux qui m'ont,
Mon vers plane, et se pose
Tantôt sur une rose,
Tantôt sur un grand mont.

Qu'il puisse avec audace
De tout nœud détaché,
D'un vol que rien ne lasse,
S'égarer dans l'espace
Comme un oiseau lâché.

II

Qu'un songe au ciel m'enlève,
Que plein d'ombre et d'amour,
Jamais il ne s'achève,
Et que la nuit je rêve
A mon rêve du jour !

Aussi blanc que la voile
Qu'à l'horizon je voi,
Qu'il recèle une étoile,
Et qu'il soit comme un voile
Entre la vie et moi!

Que la muse qui plonge
En ma nuit pour briller,
Le dore et le prolonge,
Et de l'éternel songe
Craigne de m'éveiller!

Que toutes mes pensées
Viennent s'y déployer,
Et s'asseoir, empressées,
Se tenant embrassées,
En cercle à mon foyer.

Qu'à mon rêve enchaînées,
Toutes, l'œil triomphant,
Le bercent inclinées,
Comme des sœurs aînées
Bercent leur frère enfant!

III

On croit sur la falaise,
On croit dans les forêts,
Tant on respire à l'aise,
Et tant rien ne nous pèse,
Voir le ciel de plus près!

Là, tout est comme un rêve :
Chaque voix a des mots,
Tout parle, un chant s'élève
De l'onde sur la grève,
De l'air dans les rameaux.

C'est une voix profonde,
Un chœur universel,
C'est le globe qui gronde,
C'est le roulis du monde
Sur l'océan du ciel.

C'est l'écho magnifique
Des voix de Jéhova,
C'est l'hymne séraphique
Du monde pacifique
Où va ce qui s'en va;

Où, sourde aux cris de femmes,
Aux plaintes, aux sanglots,
L'âme se mêle aux âmes,
Comme la flamme aux flammes,
Comme le flot aux flots!

IV

Ce bruit vaste, à toute heure,
On l'entend au désert.
Paris, folle demeure,
Pour cette voix qui pleure
Nous donne un vain concert.

Oh! la Bretagne antique!
Quelque roc écumant!
Dans la forêt celtique
Quelque donjon gothique!
Pourvu que seulement

La tour hospitalière
Où je pendrai mon nid,
Ait, vieille chevalière,
Un panache de lierre
Sur son front de granit!

Pourvu que blasonnée
D'un écusson altier,
La haute cheminée,
Béante, illuminée,
Dévore un chêne entier!

Que, l'été, la charmille
Me dérobe un ciel bleu;
Que, l'hiver, ma famille,
Dans l'âtre assise, brille
Toute rouge au grand feu!

Dans les bois, mes royaumes,
Si, le soir, l'air bruit,
Qu'il semble, à voir leurs dômes,
Des têtes de fantômes
Se heurtant dans la nuit!

Que des vierges, abeilles
Dont les cieux sont remplis,
Viennent sur moi, vermeilles,
Secouer dans mes veilles
Leur robe à mille plis!

Qu'avec des voix plaintives,
Les ombres des héros
Repassent fugitives,
Blanches sous mes ogives,
Sombres sous mes vitraux!

V

Si ma muse envolée
Porte son nid si cher
Et sa famille ailée
Dans la salle écroulée
D'un vieux baron de fer;

C'est que j'aime ces âges
Plus beaux, sinon meilleurs,
Que nos siècles plus sages;
A leurs débris sauvages
Je m'attache, et d'ailleurs

L'hirondelle enlevée
Par son vol sur la tour,
Parfois, des vents sauvée,
Choisit pour sa couvée
Un vieux nid de vautour.

Sa famille humble et douce,
Souvent en se jouant,
Du bec remue et pousse,
Tout brisé sur la mousse,
L'œuf de l'oiseau géant.

Dans les armes antiques
Mes vers ainsi joûront,
Et remuant des piques,
Riront, nains fantastiques,
De grands casques au front!

VI

Ainsi noués en gerbe,
Reverdiront mes jours
Dans le donjon superbe,
Comme une touffe d'herbe
Dans les brèches des tours.

Mais, donjon ou chaumière,
Du monde délié,
Je vivrai de lumière,
D'extase et de prière,
Oubliant, oublié!

Juin 1828.

# BALLADES.

Renouvelons aussi
Toute vieille pensée.
JOACHIM DU BELLAY.

## 1823 - 1828.

## BALLADE PREMIÈRE.

### UNE FÉE.

. . . . . La reine Mab m'a visité. C'est elle
Qui fait dans le sommeil veiller l'âme immortelle.
ÉMILE DESCHAMPS, *Roméo et Juliette*.

Que ce soit Urgèle ou Morgane,
J'aime, en un rêve sans effroi,
Qu'une fée, au corps diaphane,
Ainsi qu'une fleur qui se fane,
Vienne pencher son front sur moi.

C'est elle dont le luth d'ivoire
Me redit, sur un mâle accord,
Vos contes, qu'on n'oserait croire,
Bons paladins, si votre histoire
N'était plus merveilleuse encor.

C'est elle, aux choses qu'on révère
Qui m'ordonne de m'allier,
Et qui veut que ma main sévère
Joigne la harpe du trouvère
Au gantelet du chevalier.

Dans le désert qui me réclame,
Cachée en tout ce que je vois,
C'est elle qui fait, pour mon âme,
De chaque rayon une flamme,
Et de chaque bruit une voix ;

Elle, — qui dans l'onde agitée
Murmure en sortant du rocher ;

Et, de me plaire tourmentée.
Suspend la cigogne argentée
Au faite aigu du noir clocher ;

Quand, l'hiver, mon foyer pétille,
C'est elle qui vient s'y tapir ;
Et me montre, au ciel qui scintille,
L'étoile qui s'éteint et brille,
Comme un œil prêt à s'assoupir ;

Qui, lorsqu'en des manoirs sauvages,
J'erre, cherchant nos vieux berceaux,
M'environnant de mille images,
Comme un bruit du torrent des âges,
Fait mugir l'air sous les arceaux ;

Elle, — qui, la nuit, quand je veille,
M'apporte de confus abois ;
Et pour endormir mon oreille,
Dans le calme du soir, éveille
Un cor lointain au fond des bois !

Que ce soit Urgèle ou Morgane,
J'aime, en un rêve sans effroi,
Qu'une fée, au corps diaphane,
Ainsi qu'une fleur qui se fane,
Vienne pencher son front sur moi !

1824.

# BALLADE DEUXIÈME.

## LE SYLPHE.

*Le vent, le froid et l'orage*
*Contre l'enfant faisaient rage.*
*— Ouvrez, dit-il, je suis nu !*
La Fontaine. *Imitation d'Anacréon.*

« Toi qu'en ces murs, pareille aux rêveuses Sylphides,
» Ce vitrage éclairé montre à mes yeux avides,
» Jeune fille, ouvre-moi ! Voici la nuit, j'ai peur,
» La nuit, qui, peuplant l'air de figures livides,
» Donne aux âmes des morts des robes de vapeur!

» Vierge, je ne suis point de ces pèlerins sages
» Qui font de longs récits après de longs voyages ;
» Ni de ces paladins, qu'aime et craint la beauté,
» Dont le cor, éveillant les varlets et les pages,
» Porte un appel de guerre à l'hospitalité.

» Je n'ai ni lourd bâton, ni lance redoutée,
» Point de longs cheveux noirs, point de barbe argen-
» Ni d'humble chapelet, ni de glaive vainqueur. [tée,
» Mon souffle, dont une herbe est à peine agitée,
» N'arrache au cor des preux qu'un murmure moqueur.

» Je suis l'enfant de l'air, un sylphe, moins qu'un rêve,
» Fils du printemps qui naît, du matin qui se lève,
» L'hôte du clair foyer, durant les nuits d'hiver,
» L'esprit que la lumière à la rosée enlève,
» Diaphane habitant de l'invisible éther.

» Ce soir un couple heureux, d'une voix solennelle,
» Parlait tout bas d'amour et de flamme éternelle.
» J'entendais tout ; près d'eux je m'étais arrêté :
» Ils ont dans un baiser pris le bout de mon aile,
» Et la nuit est venue avant ma liberté.

» Hélas ! il est trop tard pour rentrer dans ma rose !
» Châtelaine, ouvre-moi, car ma demeure est close.
» Recueille un fils du jour, égaré dans la nuit ;
» Permets, jusqu'à demain, qu'en ton lit je repose ;
» Je tiendrai peu de place et ferai peu de bruit.

» Mes frères ont suivi la lumière éclipsée,
» Ou les larmes du soir dont l'herbe est arrosée ;
» Les lis leur ont ouvert leurs calices de miel ;
» Où fuir ?... Je ne vois plus de gouttes de rosée,
» Plus de fleurs dans les champs ! plus de rayons au ciel !

» Damoiselle, entends-moi, de peur que la Nuit sombre,
» Comme en un grand filet, ne me prenne en son ombre
» Parmi les spectres blancs et les fantômes noirs,
» Les démons, dont l'enfer même ignore le nombre,
» Les hiboux du sépulcre et l'autour des manoirs !

» Voici l'heure où les morts dansent d'un pied débile.
» La lune au pâle front les regarde immobile ;
» Et le hideux vampire, ô comble de frayeur !
» Soulevant d'un bras fort une pierre inutile,
» Traîne en sa tombe ouverte un tremblant fossoyeur.

» Bientôt, nains monstrueux, noirs de poudre et de cendre,
» Dans leur gouffre sans fond les Gnômes vont descendre,
» Le follet fantastique erre sur les roseaux.
» Au frais Ondin s'unit l'ardente Salamandre,
» Et de bleuâtres feux se croisent sur les eaux.

» Oh !... si pour amuser son ennui taciturne,
» Un mort, parmi ses os, m'enfermait dans son urne!
» Si quelque nécroman, riant de mon effroi,
» Dans la tour, d'où minuit lève sa voix nocturne,
» Liait mon vol paisible au sinistre beffroi !

» Que ta fenêtre s'ouvre!.. Ah! si tu me repousses,
» Il me faudra chercher quelques vieux nids de mousses,
» A des lézards troublés livrer de grands combats...
» Ouvre!... mes yeux sont purs, mes paroles sont douces
» Comme ce qu'à sa belle un amant dit tout bas.

» Et je suis si joli! Si tu voyais mes ailes
» Trembler aux feux du jour, transparentes et frêles!
» J'ai la blancheur des lis, où, le soir, nous fuyons;
» Et les roses, nos sœurs, se disputent entr'elles
» Mon souffle de parfums et mon corps de rayons.

» Je veux qu'un rêve heureux te révèle ma gloire.
» Près de moi (ma Sylphide en garde la mémoire),
» Les papillons sont lourds, les colibris sont laids,
» Quand, roi vêtu d'azur, et de nacre et de moire,
» Je vais de fleurs en fleurs visiter mes palais.

» J'ai froid : l'ombre me glace, et vainement je pleure.
» Si je pouvais t'offrir, pour m'ouvrir ta demeure,
» Ma goutte de rosée ou mes corolles d'or!
» Mais non : je n'ai plus rien, il faudra que je meure.
» Chaque soleil me donne et me prend mon trésor.

» Que veux-tu qu'en dormant je t'apporte en échange?
» L'écharpe d'une fée, ou le voile d'un ange?...
» J'embellirai ta nuit des prestiges du jour!
» Ton sommeil passera, sans que ton bonheur change,
» Des beaux songes du ciel aux doux rêves d'amour.

» Mais mon haleine en vain ternit la vitre humide!
» O Vierge, crois-tu donc que, dans la nuit perfide,
» La voix du Sylphe errant cache un amant trompeur?
» Ne me crains pas, c'est moi qui suis faible et timide,
» Et si j'avais une ombre, hélas! j'en aurais peur. »

Il pleurait. — Tout à coup devant la tour antique,
S'éleva, murmurant comme un appel mystique,
Une voix... ce n'était sans doute qu'un esprit!
Bientôt parût la dame à son balcon gothique : —
On ne sait si ce fut au Sylphe qu'elle ouvrit.

1823.

# BALLADE TROISIÈME.

## LA GRAND'MÈRE

*To die, — to sleep.*
SHAKESPEARE.

« Dors-tu?.. réveille-toi, mère de notre mère!
» D'ordinaire en dormant ta bouche remuait;
» Car ton sommeil souvent ressemble à ta prière.
» Mais, ce soir, on dirait la madone de pierre;
» Ta lèvre est immobile et ton souffle est muet.

» Pourquoi courber ton front plus bas que de coutume?
» Quel mal avons-nous fait, pour ne plus nous chérir?
» Vois, la lampe pâlit, l'âtre scintille et fume;
» Si tu ne parles pas, le feu qui se consume,
» Et la lampe, et nous deux, nous allons tous mourir!

» Tu nous trouveras morts près de la lampe éteinte.
» Alors, que diras-tu quand tu t'éveilleras?
» Tes enfants à leur tour seront sourds à ta plainte.
» Pour nous rendre la vie, en invoquant ta sainte,
» Il faudra bien longtemps nous serrer dans tes bras!

» Donne-nous donc tes mains dans nos mains réchauffées.
» Chante-nous quelque chant de pauvre troubadour.
» Dis-nous ces chevaliers qui, servis par les fées,
» Pour bouquets à leur dame apportaient des trophées,
» Et dont le cri de guerre était un nom d'amour.

» Dis-nous quel divin signe est funeste aux fantômes ;
» Quel ermite dans l'air vit Lucifer volant ;
» Quel rubis étincelle au front du roi des Gnômes ;
» Et si le noir démon craint plus, dans ses royaumes,
» Les psaumes de Turpin que le fer de Roland.

» Ou, montre-nous ta Bible et les belles images,
» Le ciel d'or, les saints bleus, les saintes à genoux.
» L'enfant-Jésus, la crèche, et le bœuf, et les mages ;
» Fais-nous lire du doigt dans le milieu des pages,
» Un peu de ce latin, qui parle à Dieu de nous.

» Mère !... — Hélas ! par degrés s'affaisse la lumière,
» L'ombre joyeuse danse autour du noir foyer,
» Les esprits vont peut-être entrer dans la chaumière...
» Oh ! sors de ton sommeil, interromps ta prière ;
» Toi qui nous rassurais, veux-tu nous effrayer ?

» Dieu! que tes bras sont froids! rouvre les yeux..Naguère
» Tu nous parlais d'un monde, où nous mènent nos pas,
» Et de ciel, et de tombe, et de vie éphémère,
» Tu parlais de la mort... dis-nous, ô notre mère!
» Qu'est-ce donc que la mort? — Tu ne nous réponds pas!»

Leur gémissante voix longtemps se plaignit seule.
La jeune aube parut sans réveiller l'aïeule.
La cloche frappa l'air de ses funèbres coups ;
Et, le soir, un passant, par la porte entr'ouverte
Vit, devant le saint livre et la couche déserte,
Les deux petits-enfants qui priaient à genoux.

1823.

# BALLADE QUATRIÈME.

## A TRILBY, LE LUTIN D'ARGAIL.

A vous, ombre légère,
Qui d'aile passagère
Par le monde volez,
Et d'un sifflant murmure
L'ombrageuse verdure
Doucement esbranlez ;

J'offre ces violettes,
Ces lys et ces fleurettes,
Et ces roses ici,
Ces vermeillettes roses,
Tout fraischement escloses,
Et ces œillets aussi !

*Vieille chanson.*

C'est toi, Lutin ! — Qui t'amène ?
Sur ce rayon du couchant
Es-tu venu ? ton haleine
Me caresse en me touchant !
A mes yeux tu te révèles ;
Tu m'inondes d'étincelles !
Et tes frémissantes ailes
Ont un bruit doux comme un chant.

Ta voix, de soupirs mêlée,
M'apporte un accent connu.
Dans ma cellule isolée,
Beau Trilby, sois bien venu !
Ma demeure hospitalière
N'a point d'humble batelière
Dont ta bouche familière
Baise le sein demi-nu !

Viens-tu, dans l'âtre perfide,
Chercher mon Follet qui fuit,
Et ma Fée et ma Sylphide,
Qui me visitent sans bruit,
Et m'apportent, empressées,
Sur leurs ailes nuancées,
Le jour, de douces pensées,
Et de doux rêves, la nuit !

Viens-tu pas voir mes Ondines
Ceintes d'algue et de glayeul ?
Mes Nains, dont les voix badines
N'osent parler qu'à moi seul ?
Viens-tu réveiller mes Gnômes,
Poursuivre en l'air les atômes,
Et lutiner mes Fantômes
En jouant dans leur linceul ?

Hélas! fuis! — Ces lieux que j'aime
N'ont plus ces hôtes chéris!
Des cruels à l'anathème
Ont livré tous mes Esprits!
Mon Ondine est étouffée;
Et comme un double trophée,
Leurs mains ont cloué ma Fée
Près de ma Chauve-Souris!

Mes Spectres, mes Nains si frêles,
Quand leur courroux gronde encor,
N'osent plus sur les tourelles
S'appeler au son du cor;
Ma cour magique, en alarmes,
A fui leurs pesantes armes;
Ils ont de mon Sylphe en larmes
Arraché les ailes d'or!

Toi-même, crains leur tonnerre,
Crains un combat inégal,
Plus que la voix centenaire
Qui jadis vengea Dougal,
Dont la cabane fumeuse
Voit, durant la nuit brumeuse,
Sur une roche écumeuse,
S'asseoir l'ombre de Fingal!

Celui qui de ta montagne
T'a rapporté dans nos champs,
Eut comme toi pour compagne
L'Espérance aux vœux touchants.
Longtemps la France, sa mère,
Vit fuir sa jeunesse amère
Dans l'exil, où, comme Homère,
Il n'emportait que ses chants!

A la fois triste et sublime,
Grave en son vol gracieux,
Le Poete aime l'abîme
Où fuit l'aigle audacieux,
Le parfum des fleurs mourantes,
L'or des comètes errantes,
Et les cloches murmurantes
Qui se plaignent dans les cieux!

Il aime un désert sauvage
Où rien ne borne ses pas;
Son cœur, pour fuir l'esclavage,
Vit plus loin que le trépas.
Quand l'opprimé le réclame,
Des peuples il devient l'âme;
Il est pour eux une flamme
Que le tyran n'éteint pas!

Tel est Nodier, le poete! —
Va, dis à ce noble ami
Que ma tendresse inquiète
De tes périls a frémi;
Dis-lui bien qu'il te surveille;
De tes jeux charme sa veille,
Enfant! Et lorsqu'il sommeille,
Dors sur son front endormi!

N'erre pas à l'aventure!
Car on en veut aux Trilbys.
Crains les maux et la torture
Que mon doux Sylphe a subis.
S'ils te prenaient, quelle gloire!
Ils souilleraient d'encre noire,
Hélas! ton manteau de moire,
Ton aigrette de rubis!

Ou, pour danser avec Faune,
Contraignant tes pas tremblants,
Leurs Satyres au pied jaune,
Leurs vieux Sylvains pétulants
Joindraient tes mains enchaînées
Aux vieilles mains décharnées
De leurs Naïades fanées,
Mortes depuis deux mille ans!

Avril 1825.

# BALLADE CINQUIÈME.

## LE GÉANT.

Les nuées du ciel elles-mêmes craignent que je ne vienne chercher mes ennemis dans leur sein.

MOTENABBI.

O Guerriers! Je suis né dans le pays des Gaules.
Mes aïeux franchissaient le Rhin comme un ruisseau,
Ma mère me baigna dans la neige des pôles
Tout enfant, et mon père, aux robustes épaules,
De trois grandes peaux d'ours décora mon berceau.

Car mon père était fort! L'âge à présent l'enchaîne.
De son front tout ridé tombent ses cheveux blancs.
Il est faible; il est vieux. Sa fin est si prochaine,
Qu'à peine il peut encor déraciner un chêne
Pour soutenir ses pas tremblants!

C'est moi qui le remplace! et j'ai sa javeline,
Ses bœufs, son arc de fer, ses haches, ses colliers;
Moi! qui peux, succédant au vieillard qui décline,
Les pieds dans le vallon, m'asseoir sur la colline,
Et de mon souffle au loin courber les peupliers!

A peine adolescent, sur les Alpes sauvages,
De rochers en rochers je m'ouvrais des chemins;
Ma tête ainsi qu'un mont arrêtait les nuages;
Et souvent, dans les cieux épiant leurs passages,
J'ai pris des aigles dans mes mains!

Je combattais l'orage, et ma bruyante haleine
Dans leur vol anguleux éteignait les éclairs;
Ou, joyeux, devant moi chassant quelque baleine,
L'Océan à mes pas ouvrait sa vaste plaine,
Et mieux que l'ouragan mes jeux troublaient les mers!!

J'errais, je poursuivais d'une atteinte trop sûre
Le requin dans les flots, dans les airs l'épervier;
L'ours, étreint dans mes bras, expirait sans blessure,
Et j'ai souvent, l'hiver, brisé dans leur morsure
Les dents blanches du loup-cervier!

Ces plaisirs enfantins pour moi n'ont plus de charmes.
J'aime aujourd'hui la guerre et son mâle appareil,
Les malédictions des familles en larmes,
Les camps, et le soldat, bondissant dans ses armes,
Qui vient du cri d'alarme égayer mon réveil!

Dans la poudre et le sang, quand l'ardente Mêlée
Broie et roule une armée en bruyants tourbillons,
Je me lève, je suis sa course échevelée,
Et, comme un cormoran fond sur l'onde troublée,
Je plonge dans les bataillons!

Ainsi qu'un moissonneur parmi des gerbes mûres,
Dans les rangs écrasés, seul debout, j'apparais.
Leurs clameurs dans ma voix se perdent en murmures;
Et mon poing désarmé martelle les armures
Mieux qu'un chêne noueux choisi dans les forêts.

Je marche toujours nu. Ma valeur souveraine
Rit des soldats de fer dont vos camps sont peuplés.
Je n'emporte au combat que ma pique de frêne,
Et ce casque léger que traîneraient sans peine
Dix taureaux au joug accouplés.

Sans assiéger les forts d'échelles inutiles,
Des chaînes de leurs ponts je brise les anneaux.
Mieux qu'un bélier d'airain je bats leurs murs fragiles.
Je lutte corps à corps avec les tours des villes.
Pour combler les fossés j'arrache les créneaux.

O! quand mon tour viendra de suivre mes victimes,
Guerriers! ne laissez pas ma dépouille au corbeau;
Ensevelissez-moi parmi des monts sublimes,
Afin que l'étranger cherche en voyant leurs cimes
Quelle montagne est mon tombeau!

Mars 1825.

# BALLADE SIXIÈME.

## LA FIANCÉE DU TIMBALIER.

### A M. J.-F.

> Douce est la mort qui vient en bien aimant!
>
> DESPORTES. *Sonnet.*

« Monseigneur le duc de Bretagne
» A, pour les combats meurtriers,
» Convoqué de Nante à Mortagne,
» Dans la plaine et sur la montagne,
» L'arrière-ban de ses guerriers.

» Ce sont des barons dont les armes
» Ornent des forts ceints d'un fossé;
» Des preux vieillis dans les alarmes,
» Des écuyers, des hommes d'armes;
» L'un d'entre eux est mon fiancé.

» Il est parti pour l'Aquitaine
» Comme timbalier, et pourtant
» On le prend pour un capitaine,
» Rien qu'à voir sa mine hautaine,
» Et son pourpoint, d'or éclatant!

» Depuis ce jour, l'effroi m'agite.
» J'ai dit, joignant son sort au mien :
» Ma patrone, sainte Brigitte,
» Pour que jamais il ne le quitte,
» Surveillez son ange gardien!

» J'ai dit à notre abbé : Messire,
» Priez bien pour tous nos soldats!
» Et, comme on sait qu'il le désire,
» J'ai brûlé trois cierges de cire
» Sur la châsse de saint Gildas.

» A Notre-Dame de Lorette
» J'ai promis, dans mon noir chagrin,
» D'attacher sur ma gorgerette,
» Fermée à la vue indiscrète,
» Les coquilles du pèlerin.

» Il n'a pu, par d'amoureux gages,
» Absent, consoler mes foyers;
» Pour porter les tendres messages,
» La vassale n'a point de pages,
» Le vassal n'a pas d'écuyers.

» Il doit aujourd'hui de la guerre
» Revenir avec monseigneur;
» Ce n'est plus un amant vulgaire;
» Je lève un front baissé naguère,
» Et mon orgueil est du bonheur!

» Le duc triomphant nous rapporte
» Son drapeau dans les camps froissé;
» Venez tous sous la vieille porte
» Voir passer la brillante escorte,
» Et le prince, et mon fiancé!

» Venez voir pour ce jour de fête
» Son cheval caparaçonné,
» Qui, sous son poids hennit, s'arrête,
» Et marche en secouant la tête,
» De plumes rouges couronné!

» Mes sœurs, à vous parer si lentes,
» Venez voir près de mon vainqueur
» Ces timbales étincelantes
» Qui, sous sa main toujours tremblantes,
» Sonnent et font bondir le cœur!

» Venez surtout le voir lui-même
» Sous le manteau que j'ai brodé.
» Qu'il sera beau! c'est lui que j'aime!
» Il porte comme un diadème
» Son casque de crins inondé!

» L'Égyptienne sacrilége,
» M'attirant derrière un pilier,
» M'a dit hier (Dieu nous protége!)
» Qu'à la fanfare du cortége
» Il manquerait un timbalier.

» Mais j'ai tant prié, que j'espère!
» Quoique, me montrant de la main

» Un sépulcre, son noir repaire,
» La vieille aux regards de vipère,
» M'ait dit : Je t'attends là demain !

» Volons ! plus de noires pensées ! —
» Ce sont les tambours que j'entends.
» Voici les dames entassées,
» Les tentes de pourpre dressées,
» Les fleurs et les drapeaux flottants !

» Sur deux rangs le cortége ondoie :
» D'abord, les piquiers aux pas lourds;
» Puis, sous l'étendard qu'on déploie,
» Les barons, en robes de soie,
» Avec leurs toques de velours.

» Voici les chasubles des prêtres;
» Les hérauts sur un blanc coursier.
» Tous, en souvenir des ancêtres,
» Portent l'écusson de leurs maîtres,
» Peint sur leur corselet d'acier.

» Admirez l'armure persane
» Des Templiers, craints de l'enfer;
» Et, sous la longue pertuisane,
» Les archers venus de Lausanne,
» Vêtus de buffle, armés de fer.

» Le duc n'est pas loin : ses bannières
» Flottent parmi les chevaliers;
» Quelques enseignes prisonnières,
» Honteuses, passent les dernières.... —
» Mes sœurs ! Voici les timbaliers !... »

Elle dit, et sa vue errante
Plonge, hélas ! dans les rangs pressés;
Puis, dans la foule indifférente,
Elle tomba, froide et mourante...
— Les timbaliers étaient passés.

Octobre 1825.

# BALLADE SEPTIÈME.

## LA MÊLÉE.

Les armées s'ébranlent, le choc est terrible, les combattants sont terribles, les blessures sont terribles, la mêlée est terrible.

Gonzalo Berceo. *La Bataille de Simancas.*

Pâtre ! change de route. — Au pied de ces collines
Vois onduler deux rangs d'épaisses javelines ;
Vois ces deux bataillons l'un vers l'autre marchant ;
Au signal de leurs chefs que divise la haine,
Ils se sont pour combattre arrêtés dans la plaine.
Écoute ces clameurs.... tu frémis : c'est leur chant !

« Accourez tous, oiseaux de proie,
» Aigles, hiboux, vautours, corbeaux !
» Volez ! volez tous pleins de joie
» A ces champs comme à des tombeaux !
» Que l'ennemi sous notre glaive
» Tombe avec le jour qui s'achève !
» Les psaumes du soir sont finis.
» Le prêtre, qui suit leurs bannières,
» Leur a dit leurs vêpres dernières,
» Et le nôtre nous a bénis ! »

Halbert, baron normand, Ronan, prince de Galles,
Vont mesurer ici leurs forces presqu'égales ;
Les Normands sont adroits ; les Gallois sont ardents.
Ceux-là viennent chargés d'une armure sonore ;
Ceux-ci font, pour couvrir leur front sauvage encore,
De la gueule des loups un casque armé de dents !

« Que nous fait la plainte des veuves,
» Et de l'orphelin gémissant ?
» Demain nous laverons aux fleuves
» Nos bras teints de fange et de sang.
» Serrons nos rangs, brûlons nos tentes !
» Que nos trompettes éclatantes
» Glacent l'ennemi méprisé !
» En vain leurs essaims se déroulent ;
» Pour eux chaque sillon qu'ils foulent
» Est un sépulcre tout creusé ! »

Le signal est donné. — Parmi des flots de poudre,
Leurs pas courts et pressés roulent comme la foudre...—
Comme deux chevaux noirs qui dévorent le frein,
Comme deux grands taureaux luttant dans les vallées,

Les deux masses de fer, à grand bruit ébranlées,
Brisent d'un même choc leur double front d'airain!

« Allons, guerriers! la charge sonne!
» Courez, frappez, c'est le moment!
» Aux sons de la trompe saxonne,
» Aux accords du clairon normand!
» Dagues, hallebardes, épées,
» Pertuisanes de sang trempées,
» Haches, poignards à deux tranchants,
» Parmi les cuirasses froissées,
» Mêlez vos pointes hérissées,
» Comme la ronce dans les champs! »

Où donc est le soleil? — Il luit dans la fumée,
Comme un bouclier rouge en la forge enflammée.
Dans des vapeurs de sang on voit briller le fer;
La vallée au loin semble une fournaise ardente;
On dirait qu'au milieu de la plaine grondante
S'est ouverte soudain la bouche de l'enfer.

« Le jeu des héros se prolonge,
» Les rangs s'enfoncent dans les rangs,
» Le pied des combattants se plonge
» Dans la blessure des mourants.
» Avançons! avançons! courage!
» Le fantassin mord avec rage
» Le poitrail de fer du coursier;
» Les chevaux blanchissants frissonnent;
» Et les masses d'armes résonnent
» Sur leurs caparaçons d'acier! »

Noir chaos de coursiers, d'hommes, d'armes heurtées,
Les Gallois, tout couverts de peaux ensanglantées,
Se roulent sur le dard des écus meurtriers;
A mourir sur leurs morts obstinés et fidèles,
Ils semblent assiéger comme des citadelles
Les cavaliers normands sur leurs grands destriers.

« Que ceux qui brisent leur épée
» Luttent des ongles et des dents,
» S'ils veulent fuir la faim trompée
» Des loups autour de nous rôdants!
» Point de prisonniers! point d'esclaves!
» S'il faut mourir, mourons en braves
» Sur nos compagnons immolés.
» Que demain le jour, s'il se lève,
» Voie encor des tronçons de glaive
» Étreints par nos bras mutilés!... »

Viens, berger: la nuit tombe, et plus de sang ruisselle;
De coups plus furieux chaque armure étincelle;
Les chevaux éperdus se dérobent au mors.
Viens, laissons achever cette lutte brûlante.
Ces hommes acharnés à leur tâche sanglante
Se reposeront tous demain, vainqueurs ou morts!

Septembre 1825.

# BALLADE HUITIÈME.

## LES DEUX ARCHERS.

### A M. Louis Boulanger.

---

Dames, oyez un conte lamentable.
BAÏF.

C'était l'instant funèbre où la nuit est si sombre,
Qu'on tremble à chaque pas de réveiller dans l'ombre
Un démon, ivre encor du banquet des sabbats;
Le moment où, liant à peine sa prière,
Le voyageur se hâte à travers la clairière;
C'était l'heure où l'on parle bas!

Deux francs-archers passaient au fond de la vallée,
Là-bas! où vous voyez une tour isolée,
Qui, lorsqu'en Palestine allaient mourir nos rois,
Fut bâtie en trois nuits, au dire de nos pères,
Par un ermite saint qui remuait les pierres
Avec le signe de la croix.

Tous deux, sans craindre l'heure, en ce lieu taciturne
Allumèrent un feu pour leur repas nocturne;
Puis ils vinrent s'asseoir, en déposant leur cor,
Sur un saint de granit dont l'image grossière,
Les mains jointes, le front couché dans la poussière,
Avait l'air de prier encor.

Cependant sur la tour, les monts, les bois antiques,
L'ardent foyer jetait des clartés fantastiques;
Les hiboux s'effrayaient au fond des vieux manoirs;
Et les chauves-souris, que tout sabbat réclame,
Volaient, et par moments épouvantaient la flamme,
De leur grande aile aux ongles noirs!

Le plus vieux des archers alors dit au plus jeune :
« Portes-tu le cilice! — Observes-tu le jeûne? »
Reprit l'autre, et leur rire accompagna leur voix.
D'autres rires de loin tout à coup s'entendirent.
Le val était désert, l'ombre épaisse; ils se dirent :
« C'est l'écho qui rit dans les bois. »

Soudain à leurs regards une lueur rampante
En bleuâtres sillons sur la hauteur serpente;
Les deux blasphémateurs, hélas! sans s'effrayer,
Jetèrent au brasier d'autres branches de chênes,
Disant : « C'est, au miroir des cascades prochaines,
» Le reflet de notre foyer. »

Or cet écho (d'effroi qu'ici chacun s'incline!)
C'était Satan, riant tout haut sur la colline!
Ce reflet, émané du corps de Lucifer,
C'était le pâle jour qu'il traine en nos ténèbres,
Le rayon sulfureux qu'en des songes funèbres
Il nous apporte de l'enfer!

Aux profanes éclats de leur coupable joie,
Il était accouru comme un loup vers sa proie,
Sur les archers dans l'ombre erraient ses yeux ardents.
— « Riez et blasphémez dans vos heures oisives.
» Moi, je ferai passer vos bouches convulsives
» Du rire au grincement de dents! »

---

A l'aube du matin, un peu de cendre éteinte
D'un pied large et fourchu portait l'étrange empreinte.
Le val fut tout le jour désert, silencieux.
Mais, au lieu du foyer, à minuit même, un pâtre
Vit soudain apparaître une flamme bleuâtre
Qui ne montait pas vers les cieux!

Dès qu'au sol attachée elle rampa livide,
De longs rires soudain, éclatant dans le vide,
Glacèrent le berger d'un grand effroi saisi;
Il ne vit point Satan et ceux de l'autre monde,
Et ne put concevoir, dans sa terreur profonde,
Ce qu'ils souffraient pour rire ainsi!

Dès lors, toutes les nuits, aux monts, aux bois antiques
L'ardent foyer jeta ses clartés fantastiques;
Des rires effrayaient les hiboux des manoirs;
Et les chauves-souris, que tout sabbat réclame,
Volaient, et par moments épouvantaient la flamme,
De leur grande aile aux ongles noirs.

Rien, avant le rayon de l'aube matinale,
Enfants, rien n'éteignait cette flamme infernale.
Si l'orage, à grands flots tombant, grondait dans l'air,
Les rires éclataient aussi haut que la foudre,
La flamme en tournoyant s'élançait de la poudre,
Comme pour s'unir à l'éclair!

Mais enfin une nuit, vêtu du scapulaire,
Se leva du vieux saint le marbre séculaire;
Il fit trois pas, armé de son rameau bénit;
De l'effrayant prodige effrayant exorciste,
De ses lèvres de pierre il dit : « Que Dieu m'assiste! »
En ouvrant ses bras de granit!

Alors tout s'éteignit, flammes, rires, phosphore,
Tout! et le lendemain, on trouva dès l'aurore
Les deux gens d'armes morts sur la statue assis;
On les ensevelit; et suivant sa promesse,
Le seigneur du hameau, pour fonder une messe,
Légua trois deniers parisis.

---

Si quelque enseignement se cache en cette histoire,
Qu'importe! il ne faut pas la juger, mais la croire.
La croire! Qu'ai-je dit? ces temps sont loin de nous!
Ce n'est plus qu'à demi qu'on se livre aux croyances.
Nul, dans notre âge aveugle et vain de ses sciences,
Ne sait plier les deux genoux!

Juillet 1825.

# BALLADE NEUVIÈME.

## ÉCOUTE-MOI, MADELEINE!

Pource aimez-moy, cependant qu'estes belle.
RONSARD.

Écoute-moi, Madeleine!
L'hiver a quitté la plaine
Qu'hier il glaçait encor.
Viens dans ces bois d'où ma suite
Se retire, au loin conduite
Par les sons errants du cor!

Viens! on dirait, Madeleine,
Que le printemps, dont l'haleine
Donne aux roses leurs couleurs,
A cette nuit, pour te plaire,
Secoué sur la bruyère
Sa robe pleine de fleurs!

Si j'étais, ô Madeleine,
L'agneau dont la blanche laine
Se démêle sous tes doigts!...
Si j'étais l'oiseau qui passe,
Et que poursuit dans l'espace
Un doux appel de ta voix!...

Si j'étais, ô Madeleine,
L'ermite de Tombelaine
Dans son pieux tribunal,
Quand ta bouche à son oreille
De tes péchés de la veille
Livre l'aveu virginal!...

Si j'avais, ô Madeleine,
L'œil du nocturne phalène,
Lorsqu'au sommeil tu te rends,
Et que son aile indiscrète
De ta cellule secrète
Bat les vitraux transparents;...

Quand ton sein, ô Madeleine,
Sort du corset de baleine,
Libre enfin du velours noir;
Quand, de peur de te voir nue,
Tu jettes, fille ingénue,
Ta robe sur ton miroir!

Si tu voulais, Madeleine,
Ta demeure serait pleine
De pages et de vassaux;
Et ton splendide oratoire
Déroberait sous la moire
La pierre de ses arceaux!...

Si tu voulais, Madeleine,
Au lieu de la marjolaine
Qui pare ton chaperon,
Tu porterais la couronne
De comtesse ou de baronne,
Dont la perle est le fleuron!

Si tu voulais, Madeleine,
Je te ferais châtelaine;
Je suis le comte Roger;
Quitte pour moi ces chaumières,
A moins que tu ne préfères
Que je me fasse berger!

Septembre 1825.

# BALLADE DIXIÈME.

## A UN PASSANT.

Au soleil couchant,
Toi qui vas cherchant
Fortune,
Prends garde de choir :
La terre, le soir,
Est brune.

L'Océan trompeur
Couvre de vapeur
La dune.
Vois ; à l'horizon,
Aucune maison !
Aucune !

Maint voleur te suit ;
La chose est, la nuit,
Commune,
Les dames des bois
Nous gardent parfois
Rancune.

Elles vont errer :
Crains d'en rencontrer
Quelqu'une.
Les lutins de l'air
Vont danser au clair
De Lune.

*La Chanson du Fou.*

Voyageur qui, la nuit, sur le pavé sonore
De ton chien inquiet passes accompagné,
Après le jour brûlant, pourquoi marcher encore ?
Où mènes-tu si tard ton cheval résigné ?

La nuit ! — Ne crains-tu pas d'entrevoir la stature
Du brigand dont un sabre a chargé la ceinture ?
Ou qu'un de ces vieux loups près des routes rôdants,
Qui du fer des coursiers méprisent l'étincelle,
D'un bond brusque et soudain s'attachant à ta selle,
Ne mêle à ton sang noir l'écume de ses dents ?

Ne crains-tu pas surtout qu'un follet à cette heure
N'allonge sous tes pas le chemin qui te leurre,
Et ne te fasse, hélas ! ainsi qu'aux anciens jours,
Rêvant quelque logis dont la vitre scintille,
Et le faisan doré par l'âtre qui pétille,
Marcher vers des clartés qui reculent toujours ?

Crains d'aborder la plaine où le sabbat s'assemble,
Où les démons hurlants viennent danser ensemble ;
Ces murs maudits par Dieu, par Satan profanés,
Ce magique château dont l'enfer sait l'histoire,
Et qui, désert le jour, quand tombe la nuit noire
Enflamme ses vitraux dans l'ombre illuminés !

Voyageur isolé, qui t'éloignes si vite,
De ton chien inquiet la nuit accompagné,
Après le jour brûlant, quand le repos t'invite,
Où mènes-tu si tard ton cheval résigné ?

Octobre 1825.

# BALLADE ONZIÈME.

## LA CHASSE DU BURGRAVE.

### A Paul.

---

Un vieux faune en riait dans sa grotte sauvage.

SEGRAIS.

« Daigne protéger notre chasse,
» Châsse
» De monseigneur saint Godefroi,
» Roi !

» Si tu fais ce que je désire,
» Sire,
» Nous t'édifirons un tombeau
» Beau ;

» Puis je te donne un cor d'ivoire ;
» Voire
» Un dais neuf à pans de velours,
» Lourds,

» Avec dix chandelles de cire,
» Sire !
» Donc, te prions à deux genoux,
» Nous,

» Nous qui, né de bons gentilshommes,
» Sommes
» Le seigneur burgrave Alexis
» Six ! » —

Voilà ce que dit le burgrave,
Grave,
Au tombeau de saint Godefroi,
Froid.

— « Mon page, emplis mon escarcelle,
» Selle
» Mon cheval de Calatrava ;
» Va !

» Piqueur, va convier le comte.
» Conte
» Que ma meute aboie en mes cours.
» Cours !

» Archers, mes compagnons de fêtes,
» Faites
» Votre épieu lisse et vos cornets
» Nets.

» Nous ferons ce soir une chère
» Chère ;
» Vous n'y recevrez, maître-queux,
» Qu'eux.

» En chasse, amis ! je vous invite.
» Vite !
» En chasse ! allons courre les cerfs,
» Serfs ! »

Il part, et madame Isabelle,
Belle,
Dit gaîment du haut des remparts :
— Pars !

Tous les chasseurs sont dans la plaine,
Pleine
D'ardents seigneurs, de sénéchaux
Chauds.

Ce ne sont que baillis et prêtres,
Reîtres
Qui savent traquer à pas lourds
L'ours.

Dames en brillants équipages,
Pages,
Fauconniers, clercs, et peu benins
Nains.

En chasse ! — Le maître en personne
Sonne.
Fuyez ! voici les paladins,
Daims.

Il n'est pour vous comte d'empire
Pire
Que le vieux burgrave Alexis
Six !

Fuyez ! — Mais un cerf dans l'espace
Passe,
Et disparaît comme l'éclair
Clair !

— « Taïaut les chiens, taïaut les hommes !
» Sommes
» D'argent et d'or paîront sa chair
» Cher !

» Mon château pour ce cerf ! — Marraine,
» Reine
» Des beaux sylphes et des follets
» Laids !

» Donne-moi son bois pour trophée,
» Fée !
» Mère du brave, et du chasseur
» Sœur !

» Tout ce qu'un prêtre à sa madone
» Donne,
» Moi, je te le promets ici,
» Si

» Notre main, ta serve et sujette,
» Jette
» Ce beau cerf qui s'enfuit là-bas
» Bas ! »

Du Chasseur Noir craignant l'injure,
Jure
Le vieux burgrave haletant,
Tant

Que déjà sa meute qui jappe
Happe,
Et fête le pauvre animal
Mal.

Il fuit. La bande malévole
Vole
Sur sa trace, et par le plus court
Court.

Adieu clos, plaines diaprées,
Prées,
Vergers fleuris, jardins sablés,
Blés !

Le cerf, s'échappant de plus belle,
Bêle ;
Un bois à sa course est ouvert,
Vert.

Il entend venir sur ses traces
Races
De chiens dont vous seriez jaloux,
Loups ;

Piqueurs, ardentes haquenées,
Nées
De ces étalons aux longs crins
Craints.

Leurs flancs, que de blancs harnois ceignent,
Saignent
Des coups fréquents des éperons
Prompts.

Le cerf, que le son de la trompe
Trompe,
Se jette dans le bois épais.... —
Paix !

Hélas, en vain !.... la meute cherche,
Cherche,
Et là tu retentis encor,
Cor !

Où fuir ? dans le lac ! il s'y plonge,
Longe
Le bord où maint buisson rampant
Pend.

Ah ! dans les eaux du lac agreste
Reste !
Hélas ! pauvre cerf aux abois,
Bois !

Contre toi la fanfare ameute
Meute,
Et veneurs sonnant du hautbois.....
Bois !

Les archers sournois qui t'attendent,
Tendent
Leurs arcs dans l'épaisseur du bois !...
Bois !

Ils sont avides de carnage ;
Nage !
C'est ton seul espoir désormais ;
Mais

L'essaim, que sa chair palpitante
Tente,
Après lui dans le lac profond
Fond.

Il sort. — Plus d'espoir qui te leurre !
L'heure
Vient où pour toi tout est fini.
Ni

Tes pieds vifs, ni saint Marc de Leyde,
L'aide
Du cerf qu'un chien, à demi-mort,
Mord,

Ne te sauveront des morsures
Sûres
Des limiers ardents de courroux,
Roux.

Vois ces chiens qu'un serf bas et lâche
Lâche,
Vois les épieux à férir prêts,
Près !

Meurs donc ! la fanfare méchante
Chante
Ta chute au milieu des clameurs.
Meurs !

Et ce soir, sur les délectables
Tables,
Tu feras un excellent mets ;
Mais

On t'a vengé. — Fille d'Autriche
Triche
Quand l'hymen lui donne un barbon
Bon.

Or, sans son hôte le bon comte
Compte ;
Il revient, quoique fatigué,
Gai.

Et tandis que ton sang ruisselle,
Celle
Qu'épousa le comte Alexis
Six,

Sur le front ridé du burgrave,
Grave,
Pauvre cerf, des rameaux aussi ;
Si

Qu'au burg, vous rentrez à la brune,
Brune,
Après un jour si hasardeux,
Deux !

Janvier 1828.

# BALLADE DOUZIÈME.

## LE PAS D'ARMES DU ROI JEAN.

Plus de six cents lances y furent brisées ; on se battit à pied et à cheval, à la barrière, à coups d'épée et de pique, où partout les tenants et les assaillants ne firent rien qui ne répondit à la haute estime qu'ils s'étaient déjà acquise ; ce qui fit éclater ces tournois doublement. Enfin, au dernier, un gentilhomme, nommé de Fontaines, beau-frère de Chandiou, grand-prévôt des maréchaux, fut blessé à mort ; et au second encore, Saint-Aubain, autre gentilhomme, fut tué d'un coup de lance.

*Ancienne chronique.*

Çà, qu'on selle,
Écuyer,
Mon fidèle
Destrier.
Mon cœur ploie
Sous la joie,
Quand je broie
L'étrier.

Par saint Gille,
Viens nous-en,
Mon agile
Alezan ;
Viens, écoute,
Par la route,
Voir la joute
Du Roi Jean.

Qu'un gros carme
Chartrier
Ait pour arme
L'encrier ;
Qu'une fille,
Sous la grille,
S'égosille
A prier.

Nous qui sommes,
De par Dieu,
Gentilshommes
De haut lieu,
Il faut faire
Bruit sur terre,
Et la guerre
N'est qu'un jeu.

Ma vieille âme
Enrageait,
Car ma lame
Que rongeait
Cette rouille
Qui la souille,
En quenouille
Se changeait.

Cette ville
Aux longs cris,
Qui profile
Son front gris,
Des toits frêles,
Cent tourelles,
Clochers grêles,
C'est Paris !

Quelle foule,
Par mon sceau !
Qui s'écoule
En ruisseau,
Et se rue,
Incongrue,
Par la rue
Saint-Marceau.

Notre-Dame ! —
Que c'est beau !
Sur mon âme
De corbeau,
Voudrais être
Clerc ou prêtre
Pour y mettre
Mon tombeau !

Les quadrilles,
Les chansons
Mêlent filles
Et garçons.
Quelles fêtes !
Que de têtes
Sur les faîtes
Des maisons !

Un maroufle,
Mis à neuf,
Joue et souffle
Comme un bœuf
Une marche
De Luzarche
Sur chaque arche
Du Pont-Neuf.

Le vieux Louvre ! —
Large et lourd,
Il ne s'ouvre
Qu'au grand jour,
Emprisonne
La couronne,
Et bourdonne
Dans sa tour.

Los aux dames !
Au roi los !
Vois les flammes
Du champ clos,
Où la foule,
Qui s'écoule,
Hurle et roule
A grands flots !

Sans attendre,
Çà, piquons !
L'œil bien tendre,
Attaquons
De nos selles
Les donzelles,
Roses, belles,
Aux balcons.

Saulx-Tavane,
Le ribaud,
Se pavane,
Et Chabot
Qui ferraille,
Bossu, raille
Mons Fontraille
Le pied bot.

Là-bas, Serge
Qui fit vœu
D'aller vierge
Au saint lieu ;
Là, Lothaire,
Duc sans terre ;
Sauveterre,
Diable et dieu.

Le vidame
De Conflans
Suit sa dame

A pas lents,
Et plus d'une
S'importune
De la brune
Aux bras blancs.

Là-haut brille,
Sur ce mur,
Yseult, fille
Au front pur;
Là-bas, seules,
Force aïeules
Portant gueules
Sur azur.

Dans la lice,
Vois encor
Berthe, Alice,
Léonor,
Dame Irène,
Ta marraine,
Et la reine
Toute en or.

Dame Irène
Parle ainsi :
— Quoi! la reine
Triste ici!
Son Altesse
Dit : — Comtesse,
J'ai tristesse
Et souci.

On commence!
Le beffroi!
Coups de lance,
Cris d'effroi!
On se forge,
On s'égorge,
Par saint George!
Par le Roi!

La cohue,
Flot de fer,
Frappe, hue,
Remplit l'air,
Et, profonde,
Tourne et gronde,
Comme une onde
Sur la mer!

Dans la plaine
Un éclair
Se promène
Vaste et clair :
Quels mélanges!
Sang et franges!
Plaisirs d'anges!
Bruit d'enfer!

Sus, ma bête,
De façon
Que je fête
Ce grison!
Je te baille
Pour ripaille
Plus de paille,
Plus de son

Qu'un gros frère,
Gai, friand,
Ne peut faire,
Mendiant
Par les places
Où tu passes,
De grimaces
En priant!

Dans l'orage,
Lis courbé,
Un beau page
Est tombé.
Il se pâme,
Il rend l'âme;
Il réclame
Un abbé.

La fanfare
Aux sons d'or,
Qui t'effare,
Sonne encor
Pour sa chute;
Triste lutte
De la flûte
Et du cor!

Moines, vierges,
Porteront
De grands cierges
Sur son front;
Et dans l'ombre
Du lieu sombre,
Deux yeux d'ombre
Pleureront.

Car madame
Isabeau
Suit son âme
Au tombeau.
Que d'alarmes!
Que de larmes!... —
Un pas d'armes,
C'est très-beau!

Çà, mon frère,
Viens, rentrons
Dans notre aire
De barons;
Va plus vite,
Car au gîte
Qui t'invite,
Trouverons,

Toi, l'avoine
Du matin,

Moi, le moine
Augustin,
Ce saint homme,
Suivant Rome,
Qui m'assomme
De latin,

Et rédige
En romain
Tout prodige
De ma main,
Qu'à ma charge
Il émarge
Sur un large
Parchemin.

Un vrai sire
Châtelain
Laisse écrire
Le vilain;
Sa main digne,
Quand il signe,
Égratigne
Le vélin.

Juin 1828.

# BALLADE TREIZIÈME.

## LA LÉGENDE DE LA NONNE.

### A M. Louis Boulanger.

*Acabose vuestro bien*
*Y vuestros males no acaban.*
Reproches al Rey Rodrigo.

Venez, vous dont l'œil étincelle,
Pour entendre une histoire encor,
Approchez : je vous dirai celle
De dona Padilla del Flor.
Elle était d'Alanje, où s'entassent
Les collines et les halliers. —
Enfants, voici des bœufs qui passent,
Cachez vos rouges tabliers!

Il est des filles à Grenade,
Il en est à Séville aussi,
Qui, pour la moindre sérénade,
A l'amour demandent merci;
Il en est que d'abord embrassent,
Le soir, les hardis cavaliers. —
Enfants, voici des bœufs qui passent,
Cachez vos rouges tabliers!

Ce n'est pas sur ce ton frivole
Qu'il faut parler de Padilla,
Car jamais prunelle espagnole
D'un feu plus chaste ne brilla;
Elle fuyait ceux qui pourchassent
Les filles sous les peupliers. —
Enfants, voici des bœufs qui passent,
Cachez vos rouges tabliers!

Rien ne touchait ce cœur farouche,
Ni doux soins, ni propos joyeux;
Pour un mot d'une belle bouche,
Pour un signe de deux beaux yeux,
On sait qu'il n'est rien que ne fassent
Les seigneurs et les bacheliers. —
Enfants, voici des bœufs qui passent,
Cachez vos rouges tabliers!

Elle prit le voile à Tolède,
Au grand soupir des gens du lieu,
Comme si, quand on n'est pas laide,
On avait droit d'épouser Dieu.
Peu s'en fallut que ne pleurassent
Les soudards et les écoliers. —
Enfants, voici des bœufs qui passent,
Cachez vos rouges tabliers!

Mais elle disait : « Loin du monde,
» Vivre et prier pour les méchants!
» Quel bonheur! quelle paix profonde
» Dans la prière et dans les chants!
» Là, si les démons nous menacent,
» Les anges sont nos boucliers! » —
Enfants, voici des bœufs qui passent,
Cachez vos rouges tabliers!

Or, la belle à peine cloîtrée,
Amour dans son cœur s'installa.
Un fier brigand de la contrée
Vint alors et dit : Me voilà !
Quelquefois les brigands surpassent
En audace les chevaliers. —
Enfants, voici des bœufs qui passent,
Cachez vos rouges tabliers !

Il était laid : des traits austères,
La main plus rude que le gant ;
Mais l'amour a bien des mystères,
Et la nonne aima le brigand.
On voit des biches qui remplacent
Leurs beaux cerfs par des sangliers. —
Enfants, voici des bœufs qui passent,
Cachez vos rouges tabliers !

Pour franchir la sainte limite,
Pour approcher du saint couvent,
Souvent le brigand d'un ermite
Prenait le cilice, et souvent
La cotte de maille où s'enchâssent
Les croix noires des Templiers. —
Enfants, voici des bœufs qui passent,
Cachez vos rouges tabliers !

La nonne osa, dit la chronique,
Au brigand par l'enfer conduit,
Aux pieds de sainte Véronique
Donner un rendez-vous la nuit,
A l'heure où les corbeaux croassent,
Volant dans l'ombre par milliers. —
Enfants, voici des bœufs qui passent,
Cachez vos rouges tabliers !

Padilla voulait, anathème !
Oubliant sa vie en un jour,
Se livrer, dans l'église même,
Sainte à l'enfer, vierge à l'amour,
Jusqu'à l'heure pâle où s'effacent
Les cierges sur les chandeliers. —
Enfants, voici des bœufs qui passent,
Cachez vos rouges tabliers !

Or quand, dans la nef descendue,
La nonne appela le bandit,
Au lieu de la voix attendue,
C'est la foudre qui répondit.
Dieu voulut que ses coups frappassent
Les amants par Satan liés. —
Enfants, voici des bœufs qui passent,
Cachez vos rouges tabliers !

Aujourd'hui, des fureurs divines
Le pâtre, enflammant ses récits,
Vous montre au penchant des ravines
Quelques tronçons de murs noircis,
Deux clochers que les ans crevassent,
Dont l'abri tûrait ses béliers. —
Enfants, voici des bœufs qui passent,
Cachez vos rouges tabliers !

Quand la nuit, du cloître gothique
Brunissant les portraits béants,
Change à l'horizon fantastique
Les deux clochers en deux géants ;
A l'heure où les corbeaux croassent,
Volant dans l'ombre par milliers.... —
Enfants, voici des bœufs qui passent,
Cachez vos rouges tabliers !

Une nonne, avec une lampe,
Sort d'une cellule à minuit ;
Le long des murs le spectre rampe,
Un autre fantôme le suit ;
Des chaînes sur leurs pieds s'amassent,
De lourds carcans sont leurs colliers. —
Enfants, voici des bœufs qui passent,
Cachez vos rouges tabliers !

La lampe vient, s'éclipse, brille,
Sous les arceaux court se cacher,
Puis tremble derrière une grille,
Puis scintille au bout d'un clocher ;
Et ses rayons dans l'ombre tracent
Des fantômes multipliés. —
Enfants, voici des bœufs qui passent,
Cachez vos rouges tabliers !

Les deux spectres qu'un feu dévore,
Traînant leur suaire en lambeaux,
Se cherchent pour s'unir encore,
En trébuchant sur des tombeaux ;
Leurs pas aveugles s'embarrassent
Dans les marches des escaliers. —
Enfants, voici des bœufs qui passent,
Cachez vos rouges tabliers !

Mais ce sont des escaliers fées
Qui sous eux s'embrouillent toujours ;
L'un est aux caves étouffées,
Quand l'autre marche au front des tours ;
Sous leurs pieds, sans fin se déplacent
Les étages et les paliers. —
Enfants, voici des bœufs qui passent,
Cachez vos rouges tabliers !

Élevant leurs voix sépulcrales,
Se cherchant les bras étendus,
Ils vont... Les magiques spirales
Mêlent leurs pas toujours perdus ;
Ils s'épuisent et se harassent
En détours, sans cesse oubliés. —
Enfants, voici des bœufs qui passent,
Cachez vos rouges tabliers !

La pluie alors, à larges gouttes,
Bat les vitraux frêles et froids ;
Le vent siffle aux brèches des voûtes ;
Une plainte sort des beffrois ;
On entend des soupirs qui glacent,
Des rires d'esprits familiers. —
Enfants, voici des bœufs qui passent,
Cachez vos rouges tabliers !

Une voix faible, une voix haute
Disent : « Quand finiront les jours?
» Ah! nous souffrons par notre faute,
» Mais l'éternité, c'est toujours!
» Là, les mains des heures se lassent
» A retourner les sabliers... » —
Enfants, voici des bœufs qui passent,
Cachez vos rouges tabliers!

L'enfer, hélas! ne peut s'éteindre.
Toutes les nuits, dans ce manoir,
Se cherchent sans jamais s'atteindre
Une ombre blanche, un spectre noir,
Jusqu'à l'heure pâle où s'effacent
Les cierges sur les chandeliers. —
Enfants, voici des bœufs qui passent,
Cachez vos rouges tabliers!

Si, tremblant à ces bruits étranges,
Quelque nocturne voyageur
En se signant demande aux anges
Sur qui sévit le Dieu vengeur,
Des serpents de feu qui s'enlacent
Tracent deux noms sur les piliers. —
Enfants, voici des bœufs qui passent,
Cachez vos rouges tabliers!

Cette histoire de la novice,
Saint Ildefonse, abbé, voulut
Qu'afin de préserver du vice
Les vierges qui font leur salut,
Les prieures la racontassent
Dans tous les couvents réguliers. —
Enfants, voici des bœufs qui passent,
Cachez vos rouges tabliers!

Avril 1828.

# BALLADE QUATORZIÈME.

## LA RONDE DU SABBAT.

### A M. Charles N.

*Hic chorus ingens.*
*....Colit orgia.*
AVIENUS.

Voyez devant les murs de ce noir monastère
La lune se voiler, comme pour un mystère,
L'esprit de minuit passe, et, répandant l'effroi,
Douze fois se balance au battant du beffroi.
Le bruit ébranle l'air, roule, et longtemps encore
Gronde, comme enfermé sous la cloche sonore.
Le silence retombe avec l'ombre... Écoutez!
Qui pousse ces clameurs? qui jette ces clartés?
Dieu! les voûtes, les tours, les portes découpées,
D'un long réseau de feu semblent enveloppées,
Et l'on entend l'eau sainte, où trempe un buis bénit,
Bouillonner à grands flots dans l'urne de granit!...
A nos patrons du ciel recommandons nos âmes!
Parmi les rayons bleus, parmi les rouges flammes,
Avec des cris, des chants, des soupirs, des abois,
Voilà que de partout, des eaux, des monts, des bois,
Les larves, les dragons, les vampires, les gnômes,
Des monstres dont l'enfer rêve seul les fantômes,
La sorcière, échappée aux sépulcres déserts,
Volant sur le bouleau qui siffle dans les airs,
Les nécromants, parés de tiares mystiques,
Où brillent flamboyants les mots cabalistiques,
Et les graves démons, et les lutins rusés,
Tous, par les toits rompus, par les portails brisés,
Par les vitraux détruits que mille éclairs sillonnent,
Entrent dans le vieux cloître où leurs flots tourbillonnent.
Debout au milieu d'eux, leur prince Lucifer
Cache un front de taureau sous la mitre de fer;
La chasuble a voilé son aile diaphane,
Et sur l'autel croulant il pose un pied profane.
O terreur! Les voilà qui chantent dans ce lieu
Où veille incessamment l'œil éternel de Dieu.
Les mains cherchent les mains... Soudain la ronde immense,
Comme un ouragan sombre, en tournoyant commence,
A l'œil qui n'en pourrait embrasser le contour,
Chaque hideux convive apparaît à son tour;
On croirait voir l'enfer tourner dans les ténèbres
Son zodiaque affreux, plein de signes funèbres.
Tous volent, dans le cercle emportés à la fois.
Satan règle du pied les éclats de leur voix;
Et leurs pas, ébranlant les arches colossales,
Troublent les morts couchés sous le pavé des salles.

---

« Mêlons-nous sans choix !
» Tandis que la foule
» Autour de lui roule,
» Satan joyeux foule
» L'autel et la croix.
» L'heure est solennelle.
» La flamme éternelle
» Semble, sur son aile,
» La pourpre des rois ! »

Et leurs pas, ébranlant les arches colossales,
Troublent les morts couchés sous le pavé des salles.

« Oui, nous triomphons !
» Venez, sœurs et frères,
» De cent points contraires ;
» Des lieux funéraires,
» Des antres profonds.
» L'enfer vous escorte :
» Venez en cohorte
» Sur des chars qu'emporte
» Le vol des griffons ! »

Et leurs pas, ébranlant les arches colossales,
Troublent les morts couchés sous le pavé des salles.

« Venez sans remords !
» Nains aux pieds de chèvre,
» Goules, dont la lèvre
» Jamais ne se sèvre
» Du sang noir des morts !
» Femmes infernales,
» Accourez rivales !
» Pressez vos cavales
» Qui n'ont point de mors ! »

Et leurs pas, ébranlant les arches colossales,
Troublent les morts couchés sous le pavé des salles.

« Juifs, par Dieu frappés,
» Zingaris, Bohêmes,
» Chargés d'anathèmes,
» Follets, spectres blêmes
» La nuit échappés,
» Glissez sur la brise,
» Montez sur la frise
» Du mur qui se brise,
» Volez, ou rampez ! »

Et leurs pas, ébranlant les arches colossales,
Troublent les morts couchés sous le pavé des salles.

« Venez, boucs méchants,
» Psylles aux corps grêles,
» Aspioles frêles,
» Comme un flot de grêles,
» Fondre dans les champs !
» Plus de discordance !
» Venez en cadence
» Élargir la danse,
» Répéter les chants ! »

Et leurs pas, ébranlant les arches colossales,
Troublent les morts couchés sous le pavé des salles.

« Qu'en ce beau moment,
» Les clercs en magie
» Brûlent dans l'orgie
» Leur barbe rougie
» D'un sang tout fumant ;
» Que chacun envoie
» Au feu quelque proie,
» Et sous ses dents broie
» Un pâle ossement ! »

Et leurs pas, ébranlant les arches colossales,
Troublent les morts couchés sous le pavé des salles.

« Riant au saint lieu !
» D'une voix hardie,
» Satan parodie
» Quelque psalmodie
» Selon saint Mathieu,
» Et dans la chapelle
» Où son roi l'appelle,
» Un démon épèle
» Le livre de Dieu ! »

Et leurs pas, ébranlant les arches colossales,
Troublent les morts couchés sous le pavé des salles.

« Sorti des tombeaux,
» Que dans chaque stalle
» Un faux moine étale
» La robe fatale
» Qui brûle ses os,
» Et qu'un noir lévite
» Attache bien vite
» La flamme maudite
» Aux sacrés flambeaux ! »

Et leurs pas, ébranlant les arches colossales,
Troublent les morts couchés sous le pavé des salles.

« Satan vous verra !
» De vos mains grossières
» Parmi des poussières,
» Écrivez, sorcières :
» ABRACADABRA !
» Volez, oiseaux fauves,
» Dont les ailes chauves
» Aux ciels des alcôves
» Suspendent Smarra ! »

Et leurs pas, ébranlant les arches colossales,
Troublent les morts couchés sous le pavé des salles.

« Voici le signal ! —
» L'enfer nous réclame :

« Puisse un jour toute âme
» N'avoir d'autre flamme
» Que son noir fanal !
» Puisse notre ronde,
» Dans l'ombre profonde,
» Enfermer le monde
» D'un cercle infernal ! »

L'aube pâle a blanchi les arches colossales.
Il fuit, l'essaim confus des démons dispersés !
Et les morts rendormis sous le pavé des salles,
Sur leurs chevets poudreux posent leurs fronts glacés.

Octobre 1825.

# BALLADE QUINZIÈME.

## LA FÉE ET LA PÉRI.

Leur ombre vagabonde, à travers le feuillage,
Frémira ; sur les vents ou sur quelque nuage
Tu les verras descendre, ou, du sein de la mer
S'élevant comme un songe, étinceler dans l'air ;
Et leur voix, toujours tendre et doucement plaintive,
Caresser en fuyant ton oreille attentive.

André Chénier.

I

Enfants ! si vous mouriez, gardez bien qu'un esprit
De la route des cieux ne détourne votre âme !
Voici ce qu'autrefois un vieux sage m'apprit : —
Quelques démons, sauvés de l'éternelle flamme,
Rebelles moins pervers que l'Archange proscrit,
Sur la terre, où le feu, l'onde ou l'air les réclame,
Attendent, exilés, le jour de Jésus-Christ.
Il en est qui, bannis des célestes phalanges,
Ont de si douces voix qu'on les prend pour des anges.
Craignez-les : pour mille ans exclus du paradis,
Ils vous entraîneraient, enfants, au purgatoire ! —
Ne me demandez pas d'où me vient cette histoire ;
Nos pères l'ont contée, et moi je la redis.

II

LA PÉRI.

Où vas-tu donc, jeune âme ?... Écoute !
Mon palais pour toi veut s'ouvrir.
Suis-moi, des cieux quitte la route.
Hélas ! tu t'y perdrais sans doute,
Nouveau-né, qui viens de mourir !

Tu pourras jouer à toute heure
Dans mes beaux jardins aux fruits d'or ;
Et de ma riante demeure
Tu verras ta mère qui pleure
Près de ton berceau, tiède encor.

Des Péris je suis la plus belle :
Mes sœurs règnent où naît le jour ;
Je brille en leur troupe immortelle,
Comme, entre les fleurs, brille celle
Que l'on cueille en rêvant d'amour.

Mon front porte un turban de soie ;
Mes bras de rubis sont couverts ;
Quand mon vol ardent se déploie,
L'aile de pourpre qui tournoie
Roule trois yeux de flamme ouverts.

Plus blanc qu'une lointaine voile,
Mon corps n'en a point la pâleur ;
En quelque lieu qu'il se dévoile,
Il l'éclaire comme une étoile,
Il l'embaume comme une fleur !

LA FÉE.

Viens, bel enfant ! je suis la Fée.
Je règne aux bords où le soleil,
Au sein de l'onde réchauffée,
Se plonge éclatant et vermeil.
Les peuples d'Occident m'adorent :
Les vapeurs de leur ciel se dorent,
Lorsque je passe en les touchant ;
Reine des ombres léthargiques,
Je bâtis mes palais magiques
Dans les nuages du couchant.

Mon aile bleue est diaphane :
L'essaim des Sylphes enchantés

Croit voir sur mon dos, quand je plane,
Frémir deux rayons argentés.
Ma main luit, rose et transparente;
Mon souffle est la brise odorante
Qui, le soir, erre dans les champs;
Ma chevelure est radieuse,
Et ma bouche mélodieuse
Mêle un sourire à tous ses chants!

J'ai des grottes de coquillages;
J'ai des tentes de rameaux verts;
C'est moi que bercent les feuillages,
Moi que berce le flot des mers.
Si tu me suis, ombre ingénue,
Je puis t'apprendre où va la nue,
Te montrer d'où viennent les eaux;
Viens, sois ma compagne nouvelle,
Si tu veux que je te révèle
Ce que dit la voix des oiseaux.

III

LA PÉRI.

Ma sphère est l'Orient, région éclatante
Où le soleil est beau comme un roi dans sa tente!
Son disque s'y promène en un ciel toujours pur.
Ainsi, portant l'émir d'une riche contrée,
Aux sons de la flûte sacrée,
Vogue un navire d'or sur une mer d'azur.

Tous les dons ont comblé la zone orientale.
Dans tout autre climat, par une loi fatale,
Près des fruits savoureux croissent les fruits amers;
Mais Dieu, qui pour l'Asie a des yeux moins austères,
Y donne plus de fleurs aux terres,
Plus d'étoiles aux cieux, plus de perles aux mers!

Mon royaume s'étend depuis ces catacombes
Qui paraissent des monts et ne sont que des tombes,
Jusqu'à ce mur qu'un peuple ose en vain assiéger,
Qui, tel qu'une ceinture où le Cathay respire,
Environnant tout un empire,
Garde dans l'univers comme un monde étranger!

J'ai de vastes cités qu'en tous lieux on admire:
Lahore aux champs fleuris, Golconde, Cachemire,
La guerrière Damas, la royale Ispahan,
Bagdad que ses remparts couvrent comme une armure,
Alep dont l'immense murmure
Semble au pâtre lointain le bruit d'un Océan.

Mysore est sur son trône une reine placée;
Médine aux mille tours, d'aiguilles hérissée,
Avec ses flèches d'or, ses kiosques brillants,
Est comme un bataillon arrêté dans les plaines,
Qui, parmi ses tentes hautaines,
Élève une forêt de dards étincelants.

On dirait qu'au désert, Thèbes debout encore
Attend son peuple entier absent depuis l'aurore.
Madras a deux cités dans ses larges contours.
Plus loin brille Delhy, la ville sans rivales,
Et sous ses portes triomphales
Douze éléphants de front passent avec leurs tours!

Bel enfant! viens errer parmi tant de merveilles
Sur ces toits pleins de fleurs, ainsi que des corbeilles,
Dans le camp vagabond des Arabes ligués.
Viens; nous verrons danser les jeunes bayadères,
Le soir, lorsque les dromadaires
Près du puits du désert s'arrêtent fatigués.

Là, sous de verts figuiers, sous d'épais sycomores,
Luit le dôme d'étain du minaret des Maures;
La pagode de nacre au toit rose et changeant;
La tour de porcelaine aux clochettes dorées,
Et, dans les jonques azurées,
Le palanquin de pourpre aux longs rideaux d'argent.

J'écarterai pour toi les rameaux du platane
Qui voile dans son bain la rêveuse sultane;
Viens, nous rassurerons contre un ingrat oubli
La vierge qui, timide, ouvrant la nuit sa porte,
Écoute si le vent lui porte
La voix qu'elle préfère au chant du bengali.

L'Orient fut jadis le paradis du monde. —
Un printemps éternel de ses roses l'inonde,
Et ce vaste hémisphère est un riant jardin.
Toujours autour de nous sourit la douce joie;
Toi qui gémis, suis notre voie:
Que t'importe le Ciel, quand je t'ouvre l'Éden?

LA FÉE.

L'Occident nébuleux est ma patrie heureuse.
Là, variant dans l'air sa forme vaporeuse,
Fuit la blanche nuée,... et de loin bien souvent
Le mortel isolé qui, radieux ou sombre,
Poursuit un songe ou pleure une ombre,
Assis, la contemple en rêvant!

Car il est des douceurs pour les âmes blessées
Dans les brumes du lac sur nos bois balancées;
Dans nos monts où l'hiver semble à jamais s'asseoir;
Dans l'étoile, pareille à l'espoir solitaire,
Qui vient, quand le jour fuit la terre,
Mêler son orient au soir.

Nos cieux voilés plairont à ta douleur amère,
Enfant, que Dieu retire et qui pleures ta mère!
Viens, l'écho des vallons, les soupirs du ruisseau,
Et la voix des forêts au bruit des vents unie,
Te rendront la vague harmonie
Qui t'endormait dans ton berceau!

Crains des bleus horizons le cercle monotone.
Les brouillards, les vapeurs, le nuage qui tonne,
Tempèrent le soleil dans nos cieux parvenu;
Et l'œil voit au loin fuir leurs lignes nébuleuses,
Comme des flottes merveilleuses
Qui viennent d'un monde inconnu!

C'est pour moi que les vents font, sur nos mers bruyantes,
Tournoyer l'air et l'onde en trombes foudroyantes ;
La tempête à mes chants suspend son vol fatal ;
L'arc-en-ciel pour mes pieds, qu'un or fluide arrose,
Comme un pont de nacre, se pose
Sur les cascades de cristal.

Du moresque Alhambra j'ai les frêles portiques ;
J'ai la grotte enchantée aux piliers basaltiques,
Où la mer de Staffa brise un flot inégal ;
Et j'aide le pêcheur, roi des vagues brumeuses,
A bâtir ses huttes fumeuses
Sur les vieux palais de Fingal.

Épouvantant les nuits d'une trompeuse aurore,
Là, souvent à ma voix un rouge météore
Croise en voûte de feu ses gerbes dans les airs ;
Et le chasseur, debout sur la roche pendante,
Croit voir une comète ardente
Baignant ses flammes dans les mers?

Viens, jeune âme, avec moi, de mes sœurs obéie,
Peupler de gais follets la morose abbaye ;
Mes nains et mes géants te suivront à ma voix ;
Viens, troublant de ton cor les monts inaccessibles,
Guider ces meutes invisibles
Qui la nuit chassent dans nos bois.

Tu verras les barons, sous leurs tours féodales,
De l'humble pèlerin détachant les sandales ;
Et les sombres créneaux d'écussons décorés ;
Et la dame tout bas priant, pour un beau page,
Quelque mystérieuse image
Peinte sur des vitraux dorés.

C'est nous qui, visitant les gothiques églises,
Ouvrons leur nef sonore au murmure des brises ;
Quand la lune du tremble argente les rameaux,
Le pâtre voit dans l'air, avec des chants mystiques,
Folâtrer nos chœurs fantastiques
Autour du clocher des hameaux.

De quels enchantements l'Occident se décore ! —
Viens, le ciel est bien loin, ton aile est faible encore !
Oublie en notre empire un voyage fatal.
Un charme s'y révèle aux lieux les plus sauvages ;
Et l'étranger dit nos rivages
Plus doux que le pays natal !

IV

Et l'enfant hésitait, et déjà moins rebelle
Écoutait des esprits l'appel fallacieux ;
La terre qu'il fuyait semblait pourtant si belle ! —
Soudain il disparut à leur vue infidèle...
Il avait entrevu les cieux !

Juillet 1824.

# NOTES.

## ODES.

### LIVRE PREMIER.

LA VENDÉE. — ODE II.

I

*Page* 304.

« Autour du froid tombeau d'une épouse ou d'un frère,
» Qui de nous n'a mené le deuil ?

« Quel Français ignore aujourd'hui les cantiques funèbres? Qui de nous n'a mené le deuil autour d'un tombeau, n'a fait retentir le cri des funérailles? »

CHATEAUBRIAND. *Martyrs.*

II

*Page* 305.

Elle a dit : « Dans ces temps, la France eut des victimes;
» Mais la Vendée eut des martyrs. »

Allusion à la belle Notice sur la Vendée, publiée dans le *Conservateur* en 1819, par M. de Châteaubriand. C'est dans l'émotion de cette lecture que l'ode fut composée, et publiée d'abord sous ce titre emphatique et vague : *les Destins de la Vendée*.

III

*Page* 305.

Ceux-là promèneront des os sans sépulture,
Et cacheront leurs morts sous une terre obscure
Pour les dérober aux vivants.

La noble veuve de M. de Lescure emporta, dans sa voiture, le corps de son mari, et on l'enterra dans un coin de terre ignoré pour le soustraire aux outrages de l'exhumation.

IV

*Page* 305.

Grand Dieu ! si toutefois, etc....

Cette strophe et la suivante renferment, sur des actes du ministère d'alors envers les Vendéens, des allusions devenues obscures aujourd'hui, et qui en 1819 n'étaient peut-être que trop claires pour le repos de l'auteur. Au reste, s'il ne les explique pas ici, c'est qu'il n'y a plus de danger à le faire, et que d'ailleurs ces passages sont trop empreints de colère de parti.

LES VIERGES DE VERDUN. — ODE III.

V

*Page* 306.

Henriette, Hélène et Agathe Watrin, filles d'un officier supérieur, Barbe Henri, Sophie Tabouillot, et plusieurs autres jeunes filles de Verdun, furent traduites devant le tribunal révolutionnaire, comme coupables d'avoir présenté des fleurs aux Prussiens, lors de leur entrée en cette ville. Les trois premières, qui seules font le sujet de cette Ode, étaient accusées, en outre, d'avoir distribué de l'argent et des secours aux émigrés. Une loi punissait de mort ce singulier genre de délit. Fouquier-Tainville, charmé de la beauté des trois jeunes filles, leur fit insinuer qu'il tairait cette dernière partie de l'accusation, si elles voulaient écouter des propositions injurieuses à leur honneur. Elles refusèrent, furent condamnées et traînées à la mort, avec vingt-neuf habitants de Verdun. La plus âgée de ces trois sœurs avait dix-sept ans.

Barbe Henri, Sophie Tabouillot et leurs compagnes, parmi lesquelles se trouvaient des enfants de treize à quatorze ans, furent condamnées au carcan et à vingt

ans de détention à la Salpêtrière. Le Directoire leur rendit la liberté.

VI

*Page* 306.

C'est Tainville, on le voit, au nom de la patrie,
Convier aux forfaits cette horde flétrie
D'assassins, juges à leur tour;
Le besoin du sang le tourmente;
Et sa voix homicide à la hache fumante
Désigne les têtes du jour !

Fouquier-Tainville, accusateur public, réunissait à cette horrible fonction le privilége non moins horrible de marquer les soixante ou quatre-vingts têtes qui devaient tomber chaque jour à Paris.

VII

*Page* 306.

Que faisaient nos guerriers?... Leur vaillance trompée
Prêtait au vil couteau le secours de l'épée;
Ils sauvaient ces bourreaux qui souillaient leurs combats.
Hélas! un même jour, jour d'opprobre et de gloire,
Voyait Moreau monter au char de la victoire,
Et son père au char du trépas!

Moreau enlevait à des ennemis supérieurs en nombre l'île Cazan et le fort de l'Écluse, le jour où son vieux père marchait à l'échafaud.

VIII

*Page* 307.

Verdun se revêtit de sa robe de fête,
Et, libre de ses fers, vint offrir sa conquête
Au monarque vengeur des rois!

Verdun brûlait d'ouvrir ses portes au roi de Prusse. L'intrépide commandant résista durant trois jours aux instances des habitants et aux menaces de Frédéric-Guillaume. Forcé enfin de capituler, il se brûla la cervelle. Ce brave se nommait Beaurepaire. L'honneur français ne s'est jamais démenti dans les camps.

IX

*Page* 307.

Charlotte, autre Judith, qui vous venges d'avance.

L'année précédente, Charlotte Corday avait tué Marat, l'un des représentants qui contribuèrent le plus puissamment à faire adopter la loi contre ceux qui secouraient les émigrés.

X

*Page* 307.

Et Sombreuil, qui trahit par ses pâleurs soudaines
Le sang glacé des morts circulant dans ses veines.

Mademoiselle de Sombreuil acheta le bonheur de sauver son père en buvant un verre de sang. Longtemps après encore, on l'a vue pâlir et tressaillir au seul souvenir de cet horrible et sublime effort, qui détruisit sa santé, et la laissa, pour sa vie, sujette à de douloureuses convulsions.

QUIBERON. — ODE IV.

XI

*Page* 308.

Après la prise du fort Penthièvre, les émigrés, commandés par le comte de Sombreuil, frère de l'illustre mademoiselle de Sombreuil, se virent poussés à l'extrémité de la presqu'île de Quiberon par les soldats de la Convention. Le général républicain, Hoche, craignit l'horrible carnage qui allait commencer de part et d'autre, les gentilshommes étant réduits au désespoir. Il proposa à Sombreuil de les traiter comme prisonniers de guerre, s'ils voulaient se rendre. Il ajouta que Sombreuil était le seul pour lequel il ne pût rien promettre. *Je mourrai volontiers,* répondit ce jeune homme, *si je puis sauver mes frères d'armes.* Se fiant à cette capitulation verbale, Sombreuil ordonna aux siens de mettre bas les armes. On observa le traité à son égard: il fut fusillé avec l'évêque de Dol. Mais on n'eut pas la même fidélité envers les émigrés faits prisonniers de guerre. Le cri d'horreur et de pitié qui s'élève aujourd'hui au seul nom de Quiberon dispense d'en dire davantage.

Au reste, ce n'est pas le nom du général Hoche qui reste souillé de cet attentat.

Les Vendéens ont donné le nom de *Prairie des Martyrs* à la plaine où ces vaillants gentilshommes furent fusillés par détachements, et les soldats de Larochejaquelein viennent aujourd'hui en pèlerinage visiter les restes des compagnons de Sombreuil.

LA STATUE DE HENRI IV. — ODE VI.

XII

*Page* 311.

Que dis-je? Ils ont détruit sa statue adorée.
Hélas! cette horde égarée
Mutilait l'airain renversé;
Et cependant, des morts souillant le saint asile,
Leur sacrilége main demandait à l'argile
L'empreinte de son front glacé.

La statue de Henri IV fut renversée à l'époque du 10 août.

On sait que ce fut vers le même temps, qu'après avoir violé les tombes royales, on posa un masque de plâtre sur le visage de Henri exhumé, pour mouler ses traits.

XIII

*Page* 311.

Assis près de la Seine, en mes douleurs amères,
Je me disais : « La Seine arrose encore Ivry,
» Et les flots sont passés où, du temps de nos pères,
» Se peignaient les traits de Henri. »

Il y a ici une énorme faute d'histoire et de géographie. Cette ode fut composée au sortir du collége, et ce n'est pas là qu'on apprend la géographie et l'histoire.

XIV

*Page* 311.

Où courez-vous ?...

Personne n'ignore l'enthousiasme avec lequel le peuple, le 13 août 1818, s'empara de la statue de Henri IV, et la traina à force de bras au lieu où elle devait être élevée.

LA MORT DU DUC DE BERRY. — ODE VII.

XV

*Page* 313.

Et tu seras semblable à la mère accablée,
Qui s'assied sur sa couche, et pleure inconsolée,
Parce que son enfant n'est plus !

*Et noluit consolari, quia non sunt.*

XVI

*Page* 313.

D'Enghien s'étonnera, dans les célestes sphères,
De voir sitôt l'ami cher à ses jeunes ans,
A qui le vieux Condé, prêt à quitter nos terres,
Léguait ses devoirs bienfaisants.

On se rappelle que le prince de Condé recommandait, en mourant, à M. le duc de Berry, l'honorable indigence de ses vieux compagnons d'armes.

NAISSANCE DU DUC DE BORDEAUX. — ODE VIII.

XVII

*Page* 314.

Lève-toi ! Henri doit te plaire
Au sein du berceau populaire.

Le berceau donné par les halles de Bordeaux.

XVIII

*Page* 315.

Dis, qu'irais-tu chercher au lieu qui te vit naître,
Princesse ? Parthénope outrage son vieux maître :
L'étranger, qu'attiraient des bords exempts d'hivers,
Voit Palerme en fureur, voit Messine en alarmes,
Et, plaignant la Sicile en armes,
De ce funèbre Éden fuit les sanglantes mers !

A l'époque où cette Ode fut publiée pour la première fois, la révolution de Naples venait d'éclater.

LIVRE DEUXIÈME.

LA BANDE NOIRE. — ODE III.

XIX

*Page* 325.

Quel Dieu leur inspira ces travaux intrépides ?
Tout joyeux du néant par leurs soins découvert,
Peut-être ils ne voulaient que des sépulcres vides,
Comme ils n'avaient qu'un ciel désert ;
Ou, domptant les respects dont la mort nous fascine,
Leur main, peut-être, en sa racine
Frappait quelque auguste arbrisseau ;
Et, courant en espoir à d'autres hécatombes,
Leur sublime courage, en attaquant ces tombes,
S'essayait à vaincre un berceau.

On sait qu'à l'époque de notre révolution, la violation des tombes royales précéda les attentats régicides, dont le plus odieux peut-être fut celui qui s'exécuta lentement et comme à plaisir sur un enfant.

LA LIBERTÉ. — ODE VI.

XX

*Page* 328.

Car mon luth est de ceux dont les voix importunes
Pleurent toutes les infortunes,
Bénissent toutes les vertus.
Mes hymnes dévoués ne traînent point la chaîne
Du vil gladiateur, mais ils vont dans l'arène
Du linceul des martyrs vêtus.

Les martyrs condamnés aux bêtes descendaient dans le cirque couverts d'une tunique bleue.

LA GUERRE D'ESPAGNE. — ODE VII.

XXI

*Page* 330.

Des pas d'un conquérant l'Espagne encor fumante
Pleurait, prostituée à notre liberté,
Entre les bras sanglants de l'effroyable amante,
Sa royale virginité.

La constitution des cortès était calquée sur notre constitution de 1791. Selon nous, c'était là son tort.

LA MORT DE MADEMOISELLE DE SOMBREUIL. — ODE IX.

XXII

*Page* 332.

Nous avons conservé ici à mademoiselle de Sombreuil (morte, en 1823, comtesse *de Villelume*) le nom qu'elle a illustré. Il est inutile de rien ajouter à ce nom. Il en dit assez, il en dit trop. Nous ne pouvons cependant nous empêcher de rappeler ici que la charité de madame

de Villelume fut aussi admirable peut-être que l'héroïsme de mademoiselle de Sombreuil.

## LIVRE TROISIÈME.

### LE SACRE DE CHARLES X. — ODE IV.

#### XXIII

*Page* 340.

Elle vient, échappée aux profanations.

Le 6 octobre 1793, la sainte-ampoule, qui, depuis quatorze siècles, déposée dans le tombeau de saint Remy, était en vénération dans l'église de Reims, fut brisée par un commissaire de la Convention sur le piédestal de la statue de Louis XV; mais des mains fidèles parvinrent à recueillir des fragments de la sainte-ampoule, et une partie du baume qu'elle renfermait, ainsi qu'il est constaté par un procès-verbal authentique, déposé au greffe du tribunal de Reims.

— *Livre des prières et cérémonies du Sacre, publié par ordre de M. l'Archevêque de Reims.* —

#### XXIV

*Page* 340.

Charles sera sacré suivant l'ancien usage,
Comme Salomon, le roi sage,
Qui goûta les célestes mets,
Quand Sadoch et Nathan d'un baume l'arrosèrent;
Et s'approchant de lui, sur le front le baisèrent,
En disant : « Qu'il vive à jamais! »

*Unxerunt Salomonem Sadoch sacerdos et Nathan propheta regem in Sion, etc.*

— Prière du Sacre. —

#### XXV

*Page* 341.

Puis le roi se prosterne, et les évêques disent :
« Seigneur, ayez pitié de nous! »

« Le Roi se prosterne, et on récite les litanies :

LES ÉVÊQUES.

« Seigneur, ayez pitié de nous! — *Kirie Eleison.* »

— Cérémonial du Sacre. —

#### XXVI

*Page* 341.

Nous vous louons, Seigneur; nous vous confessons Dieu!

*Te Deum laudamus, te Dominum confitemur.*

— Hymne d'actions de grâces. —

#### XXVII

*Page* 341.

Vous êtes Sabaoth, le Dieu de la victoire!
Les chérubins, remplis de gloire,
Vous ont proclamé Saint trois fois.

*Tibi Cherubim et Seraphim incessabili voce proclamant :*

*Sanctus, sanctus, sanctus,*
*Dominus Deus Sabaoth.*

— Hymne d'actions de grâces. —

#### XXVIII

*Page* 341.

Devant ces grands témoins de la grandeur française, etc.

L'auteur a essayé de caractériser dans cette strophe les principales cérémonies du Sacre, la *préparation du saint-chrême*, la *consécration du Roi*, le *couronnement*, la *bénédiction de l'épée*, la *tradition du sceptre et de la main de justice*, la *bénédiction des gants*.

#### XXIX

*Page* 341.

Entre, ô peuple!...

Quand le Roi est intronisé, on ouvre la porte au peuple et on lâche les oiseaux, conformément aux vieilles traditions de ce royaume.

#### XXX

*Page* 341.

Le voilà Prêtre et Roi!...

*Tu es sacerdos in æternum secundum ordinem Melchisedech.*

— Psaume 109. —

L'Église appelle le Roi l'*Évêque du dehors;* à la messe du Sacre, il communie sous les deux espèces.

#### XXXI

*Page* 341.

Il faut qu'il sacrifie...

*Holocaustum tuum pingue fiat.*

— Psaume. —

#### XXXII

*Page* 341.

O Dieu! garde à jamais ce Roi qu'un peuple adore.

*Domine, salvum fac Regem!*

— Prière pour le Roi. —

XXXIII

*Page* 341.

Romps de ses ennemis les flèches et les dards !

*Rumpe tela inimicorum.*

— Psaume. —

XXXIV

*Page* 341.

Qu'ils viennent du couchant, qu'ils viennent de l'aurore,
Sur des coursiers ou sur des chars.

*Hi in curribus, et hi in equis.*

— Prière pour le Roi. —

A LA COLONNE. — ODE VII.

XXXV

*Page* 347.

Mais non : l'Autrichien, dans sa fierté qu'il dompte,
Est content, si leurs noms ne disent que sa honte.
Il fait de sa défaite un titre à nos guerriers,
Et, craignant des vainqueurs moins que des feudataires,
Il pardonne aux fleurons de nos ducs militaires
Si ce ne sont que des lauriers !

L'Autriche refuse de reconnaître les titres qui semblent instituer des fiefs dans ses domaines ; mais elle admet ceux qui rappellent simplement *des victoires*.

LIVRE QUATRIÈME.

MOÏSE SUR LE NIL. — ODE III.

XXXVI

*Page* 352.

Et ces jeunes beautés qu'elle effaçait encor,
Quand la fille des Rois quittait ses voiles d'or,
Croyaient voir la fille de l'Onde.

Les Égyptiens, comme les Grecs et les Tyriens, croyaient la déesse de la beauté née de l'écume des mers.

XXXVII

*Page* 352.

Accours, toi qui de loin, dans un doute cruel,
Suivais des yeux ton fils sur qui veillait le ciel.

La Bible dit que la mère de Moïse laissa sa fille au bord du fleuve pour veiller sur le berceau ; l'auteur a cru pouvoir supposer que la mère était restée elle-même afin de remplir ce triste devoir.

LE GÉNIE. — ODE VI.

XXXVIII

*Page* 356.

Les Grecs courbent leurs fronts serviles,
Et le rocher des Thermopyles
Porte les tours de leurs tyrans !

Il est inutile sans doute de rappeler au lecteur que la première publication de cette ode est antérieure au réveil héroïque de la Grèce.

XXXIX

*Page* 357.

Tel l'oiseau du cap des Tempêtes
Voit les nuages sur nos têtes
Rouler leurs flots séditieux ;
Pour lui, loin des bruits de la terre,
Bercé par son vol solitaire,
Il va s'endormir dans les cieux.

L'albatros dort en volant.

LIVRE CINQUIÈME.

MON ENFANCE. — ODE IX.

XL

*Page* 377.

Je visitai cette île en noirs débris féconde,
Plus tard premier degré d'une chute profonde.

L'île d'Elbe, où l'on trouve une foule de vestiges volcaniques.

XLI

*Page* 377.

De loin, pour un tombeau je pris l'Escurial ;
Et le triple aqueduc vit s'incliner ma tête
Devant son front impérial.

Le célèbre aqueduc romain de Ségovie, où l'on admire trois rangs superposés d'arcades de granit.

# BALLADES.

LES DEUX ARCHERS. — BALLADE VIII. *Page* 403.

LA LÉGENDE DE LA NONNE. — BALLADE XIII. *Page* 412.

XLII

M. Louis Boulanger, à qui ces deux ballades sont dédiées, s'est placé bien jeune au premier rang de cette nouvelle génération de peintres qui promet d'élever notre école au niveau des magnifiques écoles d'Italie, d'Espagne, de Flandre et d'Angleterre. La réputation de M. Boulanger s'appuie déjà sur beaucoup d'œuvres du premier ordre, entre lesquelles nous rappellerons seulement le beau tableau de *Mazeppa,* si remarqué au dernier Salon, et cette gigantesque lithographie où il a jeté tant de vie, de réalité et de poésie sur la *Ronde du Sabbat.* L'auteur de ce Recueil lui a donné ces deux ballades en signe d'admiration, de reconnaissance et d'amitié.

LA CHASSE DU BURGRAVE. — BALLADE XI.

XLIII

*Page* 407.

Le sujet de cette ballade, peut-être trop gothique de forme, est emprunté au *Recueil des Traditions des bords du Rhin.*

LA FÉE ET LA PÉRI. — BALLADE XV.

XLIV

*Page* 418.

Épouvantant les nuits d'une trompeuse aurore,
Là souvent à ma voix un rouge météore
Croise en voûte de feu ses gerbes dans les airs.

L'aurore boréale.

LES

# ORIENTALES.

# PRÉFACE.

L'auteur de ce recueil n'est pas de ceux qui reconnaissent à la critique le droit de questionner le poëte sur sa fantaisie, et de lui demander pourquoi il a choisi tel sujet, broyé telle couleur, cueilli à tel arbre, puisé à telle source. L'ouvrage est-il bon ou est-il mauvais? voilà tout le domaine de la critique. Du reste, ni louanges ni reproches pour les couleurs employées, mais seulement pour la façon dont elles sont employées. A voir les choses d'un peu haut, il n'y a en poésie ni bons ni mauvais sujets, mais de bons et de mauvais poëtes. D'ailleurs, tout est sujet; tout relève de l'art; tout a droit de cité en poésie. Ne nous enquérons donc pas du motif qui vous a fait prendre ce sujet, triste ou gai, horrible ou gracieux, éclatant ou sombre, étrange ou simple, plutôt que cet autre. Examinons comment vous avez travaillé, non sur quoi et pourquoi.

Hors de là, la critique n'a pas de raison à demander, le poëte pas de compte à rendre. L'art n'a que faire des lisières, des menottes, des bâillons; il vous dit : Va! et vous lâche dans ce jardin de poésie, où il n'y a pas de fruit défendu. L'espace et le temps sont au poëte. Que le poëte donc aille où il veut en faisant ce qui lui plaît : c'est la loi. Qu'il croie en Dieu ou aux dieux, à Pluton ou à Satan, à Canidie ou à Morgane, ou à rien; qu'il acquitte le péage du Styx, qu'il soit du sabbat; qu'il écrive en prose ou en vers, qu'il sculpte en marbre ou coule en bronze; qu'il prenne pied dans tel siècle ou dans tel climat; qu'il soit du midi, du nord, de l'occident, de l'orient; qu'il soit antique ou moderne; que sa muse soit une muse ou une fée, qu'elle se drape de la colocasia ou s'ajuste la cotte-hardie : c'est à merveille. Le poëte est libre. Mettons-nous à son point de vue, et voyons.

L'auteur insiste sur ces idées, si évidentes qu'elles paraissent, parce qu'un certain nombre d'*aristarques* n'en est pas encore à les admettre pour telles. Lui-même, si peu de place qu'il tienne dans la littérature contemporaine, il a été plus d'une fois l'objet de ces méprises de la critique. Il est advenu souvent qu'au lieu de lui dire simplement : « Votre livre est mauvais », on lui a dit : « Pourquoi avez-vous fait ce livre? Pourquoi ce sujet? Ne voyez-vous point que l'idée première est horrible, grotesque, absurde (n'importe!) et que le sujet chevauche hors des *limites de l'art?* Cela n'est pas joli, cela n'est pas gracieux. Pourquoi ne point traiter des sujets qui nous plaisent et nous agréent? Les étranges caprices que vous avez là! etc., etc. » A quoi il a toujours fermement répondu que ces caprices étaient ses caprices; qu'il ne savait pas en quoi étaient faites les *limites de l'art;* que de géographie précise du monde intellectuel, il n'en connaissait point; qu'il n'avait point encore vu de cartes routières de l'art, avec les frontières du possible et de l'impossible tracées en rouge et en bleu; qu'enfin il avait fait cela, parce qu'il avait fait cela.

Si donc aujourd'hui quelqu'un lui demande à quoi bon ces *Orientales;* qui a pu lui inspirer de s'aller promener en Orient pendant tout un volume; que signifie ce livre inutile de pure poésie, jeté au milieu des préoccupations graves du public et au seuil d'une session; où est l'opportunité; à quoi rime l'Orient..., il répondra qu'il n'en sait rien, que c'est une idée qui lui a pris, et qui lui a pris d'une façon assez ridicule, l'été passé, en allant voir coucher le soleil.

Il regrettera seulement que le livre ne soit pas meilleur.

Et puis, pourquoi n'en serait-il pas d'une littérature dans son ensemble, et en particulier de l'œu-

vre d'un poëte, comme de ces belles vieilles villes d'Espagne, par exemple, où vous trouvez tout : fraîche promenade d'orangers le long d'une rivière; larges places ouvertes au grand soleil pour les fêtes; rues étroites, tortueuses, quelquefois obscures, où se lient les unes aux autres mille maisons de toute forme, de tout âge, hautes, basses, noires, blanches, peintes, sculptées; labyrinthes d'édifices dressés côte à côte, pêle-mêle, palais, hospices, couvents, casernes, tous divers, tous portant leur destination écrite dans leur architecture; marchés pleins de peuple et de bruit; cimetières où les vivants se taisent comme les morts; ici, le théâtre avec ses clinquants, sa fanfare et ses oripeaux; là-bas, le vieux gibet permanent, dont la pierre est vermoulue, dont le fer est rouillé, avec quelque squelette qui craque au vent; — au centre, la grande cathédrale gothique avec ses hautes flèches tailladées en scies, sa large tour du bourdon, ses cinq portails brodés de bas-reliefs, sa frise à jour comme une collerette, ses solides arcs-boutants si frêles à l'œil; et puis, ses cavités profondes, sa forêt de piliers à chapiteaux bizarres, ses chapelles ardentes, ses myriades de saints et de châsses, ses colonnettes en gerbes, ses rosaces, ses ogives, ses lancettes qui se touchent à l'abside et en font comme une cage de vitraux, son maître-autel aux mille cierges; merveilleux édifice, imposant par sa masse, curieux par ses détails, beau à deux lieues et beau à deux pas ; — et enfin, à l'autre bout de la ville, cachée dans les sycomores et les palmiers, la mosquée orientale, aux dômes de cuivre et d'étain, aux portes peintes, aux parois vernissées, avec son jour d'en haut, ses grêles arcades, ses cassolettes qui fument jour et nuit, ses versets du Koran sur chaque porte, ses sanctuaires éblouissants, et la mosaïque de son pavé et la mosaïque de ses murailles; épanouie au soleil comme une large fleur pleine de parfums?

Certes, ce n'est pas l'auteur de ce livre qui réalisera jamais un ensemble d'œuvres auquel puisse s'appliquer la comparaison qu'il a cru pouvoir hasarder. Toutefois, sans espérer que l'on trouve dans ce qu'il a déjà bâti même quelque ébauche informe des monuments qu'il vient d'indiquer, soit la cathédrale gothique, soit le théâtre, soit encore le hideux gibet, si on lui demandait ce qu'il a voulu faire ici, il dirait que c'est la mosquée.

Il ne se dissimule pas, pour le dire en passant, que bien des critiques le trouveront hardi et insensé de souhaiter pour la France une littérature qu'on puisse comparer à une ville du moyen âge. C'est là une des imaginations les plus folles où l'on se puisse aventurer. C'est vouloir hautement le désordre, la profusion, la bizarrerie, le mauvais goût. Qu'il vaut bien mieux une belle et correcte nudité, de grandes murailles toutes *simples*, comme on dit, avec quelques ornements sobres et de *bon goût* : des oves et des volutes, un bouquet de bronze pour les corniches, un nuage de marbre avec des têtes d'anges pour les voûtes, une flamme de pierre pour les frises, et puis les oves et les volutes. Le château de Versailles, la place Louis XV, la rue de Rivoli : voilà. Parlez-moi d'une belle littérature tirée au cordeau !

Les autres peuples disent : Homère, Dante, Shakespeare. Nous disons : Boileau.

Mais passons.

En y réfléchissant, si cela pourtant vaut la peine qu'on y réfléchisse, peut-être trouvera-t-on moins étrange la fantaisie qui a produit ces *Orientales*. On s'occupe aujourd'hui, et ce résultat est dû à mille causes qui toutes ont amené un progrès, on s'occupe beaucoup plus de l'Orient qu'on ne l'a jamais fait. Les études orientales n'ont jamais été poussées si avant. Au siècle de Louis XIV on était helléniste, maintenant on est orientaliste. Il y a un pas de fait. Jamais tant d'intelligences n'ont fouillé à la fois ce grand abîme de l'Asie. Nous avons aujourd'hui un savant cantonné dans chacun des idiomes de l'Orient, depuis la Chine jusqu'à l'Égypte.

Il résulte de tout cela que l'Orient, soit comme image, soit comme pensée, est devenu pour les intelligences autant que pour les imaginations une sorte de préoccupation générale à laquelle l'auteur de ce livre a obéi peut-être à son insu. Les couleurs orientales sont venues comme d'elles-mêmes empreindre toutes ses pensées, toutes ses rêveries; et ses rêveries et ses pensées se sont trouvées tour à tour, et presque sans l'avoir voulu, hébraïques, turques, grecques, persanes, arabes, espagnoles même, car l'Espagne c'est encore l'Orient; l'Espagne est à demi africaine, l'Afrique à demi asiatique.

Lui s'est laissé faire à cette poésie qui lui venait. Bonne ou mauvaise, il l'a acceptée et en a été heureux. D'ailleurs il avait toujours eu une vive sympathie de poëte, qu'on lui pardonne d'usurper un moment ce titre, pour le monde oriental. Il lui semblait y voir briller de loin une haute poésie. C'est une source à laquelle il désirait depuis longtemps se désaltérer. Là, en effet, tout est grand, riche, fécond, comme dans le moyen âge, cette autre mer de poésie. Et, puisqu'il est amené à le dire ici en passant, pourquoi ne le dirait-il pas? il lui semble que jusqu'ici on a beaucoup trop vu l'époque moderne dans le siècle de Louis XIV et l'antiquité dans Rome et la Grèce : ne verrait-on pas de plus haut et plus loin, en étudiant l'ère moderne dans le moyen âge et l'antiquité dans l'Orient?

Au reste, pour les empires comme pour les lit-

téralures, avant peu peut-être l'Orient est appelé à jouer un rôle dans l'Occident. Déjà la mémorable guerre de Grèce avait fait se retourner tous les peuples de ce côté. Voici maintenant que l'équilibre de l'Europe paraît prêt à se rompre; le *statu quo* européen, déjà vermoulu et lézardé, craque du côté de Constantinople. Tout le continent penche à l'Orient. Nous verrons de grandes choses. La vieille barbarie asiatique n'est peut-être pas aussi dépourvue d'hommes supérieurs que notre civilisation le veut croire. Il faut se rappeler que c'est elle qui a produit le seul colosse que ce siècle puisse mettre en regard de Bonaparte, si toutefois Bonaparte peut avoir un pendant; cet homme de génie, turc et tartare à la vérité, c'est Ali-Pacha, qui est à Napoléon ce que le tigre est au lion, le vautour à l'aigle.

Janvier 1829.

# ORIENTALES.

## ORIENTALE PREMIÈRE.

### LE FEU DU CIEL.

> 24. Alors le Seigneur fit descendre sur Sodome et sur Gomorrhe une pluie de soufre et de feu.
> 25. Et il perdit ces villes avec tous leurs habitants, tous les pays à l'entour avec ceux qui l'habitaient, et tout ce qui avait quelque verdeur sur la terre.
>
> GENÈSE.

I

La voyez-vous passer, la nuée au flanc noir?
Tantôt pâle, tantôt rouge et splendide à voir,
Morne comme un été stérile?
On croit voir à la fois, sur le vent de la nuit,
Fuir toute la fumée ardente et tout le bruit
De l'embrasement d'une ville.

D'où vient-elle? des cieux, de la mer ou des monts?
Est-ce le char de feu qui porte les démons
A quelque planète prochaine?
O terreur! de son sein, chaos mystérieux,
D'où vient que par moments un éclair furieux
Comme un long serpent se déchaine?

II

La mer! partout la mer! des flots, des flots encor!
L'oiseau fatigue en vain son inégal essor,
Ici les flots, là-bas les ondes;
Toujours des flots sans fin par des flots repoussés :
L'œil ne voit que des flots dans l'abime entassés
Rouler sous les vagues profondes.

Parfois de grands poissons, à fleur d'eau voyageant,
Font reluire au soleil leurs nageoires d'argent,
Ou l'azur de leurs larges queues.
La mer semble un troupeau secouant sa toison :
Mais un cercle d'airain ferme au loin l'horizon;
Le ciel bleu se mêle aux eaux bleues.

— Faut-il sécher ces mers? dit le nuage en feu.
— Non! — Il reprit son vol sous le souffle de Dieu.

III

Un golfe aux vertes collines
Se mirant dans le flot clair! —
Des buffles, des javelines,
Et des chants joyeux dans l'air! —
C'était la tente et la crèche,

La tribu qui chasse et pêche,
Qui vit libre, et dont la flèche
Joûterait avec l'éclair.

Pour ces errantes familles
Jamais l'air ne se corrompt.
Les enfants, les jeunes filles,
Les guerriers dansaient en rond,
Autour d'un feu sur la grève,
Que le vent courbe et relève,
Pareils aux esprits qu'en rêve
On voit tourner sur son front.

Les vierges aux seins d'ébène,
Belles comme les beaux soirs,
Riaient de se voir à peine
Dans le cuivre des miroirs;
D'autres, joyeuses comme elles,
Faisaient jaillir des mamelles
De leurs dociles chamelles
Un lait blanc sous leurs doigts noirs.

Les hommes, les femmes nues
Se baignaient au gouffre amer. —
Ces peuplades inconnues,
Où passaient-elles hier? —
La voix grêle des cymbales,
Qui fait hennir les cavales,
Se mêlait par intervalles
Aux bruits de la grande mer.

La nuée un moment hésita dans l'espace.
— Est-ce là? — Nul ne sait qui lui répondit: — Passe!

IV

L'Égypte! — Elle étalait, toute blonde d'épis,
Ses champs, bariolés comme un riche tapis,
Plaines que des plaines prolongent;
L'eau vaste et froide au nord, au sud le sable ardent
Se disputent l'Égypte: elle rit cependant
Entre ces deux mers qui la rongent.

Trois monts bâtis par l'homme au loin perçaient les cieux
D'un triple angle de marbre, et dérobaient aux yeux
Leurs bases de cendre inondées;
Et de leur faîte aigu jusqu'aux sables dorés,
Allaient s'élargissant leurs monstrueux degrés,
Faits pour des pas de six coudées.

Un sphinx de granit rose, un dieu de marbre vert,
Les gardaient, sans qu'il fût vent de flamme au désert
Qui leur fît baisser la paupière.
Des vaisseaux au flanc large entraient dans un grand port.
Une ville géante, assise sur le bord,
Baignait dans l'eau ses pieds de pierre.

On entendait gémir le semoun meurtrier,
Et sur les cailloux blancs les écailles crier
Sous le ventre des crocodiles.
Les obélisques gris s'élançaient d'un seul jet.
Comme une peau de tigre, au couchant s'allongeait
Le Nil jaune, tacheté d'îles.

L'astre roi se couchait. Calme, à l'abri du vent.
La mer réfléchissait ce globe d'or vivant,
Ce monde, âme et flambeau du nôtre;
Et dans le ciel rougeâtre et dans les flots vermeils,
Comme deux rois amis, on voyait deux soleils
Venir au-devant l'un de l'autre.

— Où faut-il s'arrêter? dit la nuée encor.
— Cherche! dit une voix dont trembla le Thabor.

V

Du sable, puis du sable!
Le désert! noir chaos
Toujours inépuisable
En monstres, en fléaux!
Ici rien ne s'arrête.
Ces monts à jaune crête,
Quand souffle la tempête,
Roulent comme des flots!

Parfois, de bruits profanes
Troublant ce lieu sacré,
Passent les caravanes
D'Ophyr ou de Membré.
L'œil de loin suit leur foule,
Qui sur l'ardente houle
Ondule et se déroule
Comme un serpent marbré.

Ces solitudes mornes,
Ces déserts sont à Dieu:
Lui seul en sait les bornes,
En marque le milieu.
Toujours plane une brume
Sur cette mer qui fume,
Et jette pour écume
Une cendre de feu.

— Faut-il changer en lac ce désert? dit la nue.
— Plus loin! dit l'autre voix du fond des cieux venue.

VI

Comme un énorme écueil sur les vagues dressé,
Comme un amas de tours, vaste et bouleversé,
Voici Babel, déserte et sombre.
Du néant des mortels prodigieux témoin,
Aux rayons de la lune, elle couvrait au loin
Quatre montagnes de son ombre.

L'édifice écroulé plongeait aux lieux profonds.
Les ouragans captifs sous ses larges plafonds
Jetaient une étrange harmonie.
Le genre humain jadis bourdonnait alentour,

Et sur le globe entier Babel devait un jour
 Asseoir sa spirale infinie.

Ses escaliers devaient monter jusqu'au zénith.
Chacun des plus grands monts à ses flancs de granit
 N'avait pu fournir qu'une dalle.
Et des sommets nouveaux d'autres sommets chargés
Sans cesse surgissaient aux yeux découragés
 Sur sa tête pyramidale.

Les boas monstrueux, les crocodiles verts,
Moindres que des lézards sur ses murs entr'ouverts,
 Glissaient parmi des blocs superbes;
Et, colosses perdus dans ses larges contours,
Les palmiers chevelus, pendant au front des tours,
 Semblaient d'en bas des touffes d'herbes.

Des éléphants passaient aux fentes de ses murs;
Une forêt croissait sous ses piliers obscurs,
 Multipliés par la démence;
Des essaims d'aigles roux et de vautours géants
Jour et nuit tournoyaient à ses porches béants,
 Comme autour d'une ruche immense.

— Faut-il l'achever? dit la nuée en courroux. —
Marche! — Seigneur, dit-elle, où donc m'emportez-vous?

## VII

Voilà que deux cités, étranges, inconnues,
Et d'étage en étage escaladant les nues,
Apparaissent, dormant dans la brume des nuits,[bruits.
Avec leurs dieux, leur peuple, et leurs chars, et leurs
Dans le même vallon c'étaient deux sœurs couchées.
L'ombre baignait leurs tours par la lune ébauchées:
Puis l'œil entrevoyait, dans le chaos confus,
Aqueducs, escaliers, piliers aux larges fûts,
Chapiteaux évasés, puis un groupe difforme
D'éléphants de granit portant un dôme énorme;
Des colosses debout, regardant autour d'eux
Ramper des monstres nés d'accouplements hideux;
Des jardins suspendus, pleins de fleurs et d'arcades,
Où la lune jetait son écharpe aux cascades;
Des temples, où siégeaient sur de riches carreaux
Cent idoles de jaspe à tête de taureaux;
Des plafonds d'un seul bloc couvrant de vastes salles
Où, sans jamais lever leurs têtes colossales,
Veillaient, assis en cercle, et se regardant tous,
Des dieux d'airain, posant leurs mains sur leurs genoux.
Ces rampes, ces palais, ces sombres avenues
Où partout surgissaient des formes inconnues,
Ces ponts, ces aqueducs, ces arcs, ces rondes tours,
Effrayaient l'œil perdu dans leurs profonds détours;
On voyait dans les cieux, avec leurs larges ombres,
Monter comme des caps ces édifices sombres,
Immense entassement de ténèbres voilé!
Le ciel à l'horizon scintillait étoilé,
Et, sous les mille arceaux du vaste promontoire,
Brillait comme à travers une dentelle noire.

Ah! villes de l'enfer, folles dans leurs désirs!
Là, chaque heure inventait de monstrueux plaisirs,
Chaque toit recélait quelque mystère immonde,
Et comme un double ulcère, elles souillaient le monde.

Tout dormait cependant: au front des deux cités,
A peine encor glissaient quelques pâles clartés,
Lampes de la débauche, en naissant disparues,
Derniers feux des festins oubliés dans les rues.
De grands angles de murs, par la lune blanchis, [chis.
Coupaient l'ombre, ou tremblaient dans une eau réflé-
Peut-être on entendait vaguement dans les plaines
S'étouffer des baisers, se mêler des haleines,
Et les deux villes sœurs, lasses des feux du jour,
Murmurer mollement d'une étreinte d'amour!
Et le vent, soupirant sous le frais sycomore,
Allait tout parfumé de Sodome à Gomorrhe.
C'est alors que passa le nuage noirci,
Et que la voix d'en haut lui cria: — C'est ici!

## VIII

La nuée éclate!
La flamme écarlate
Déchire ses flancs,
L'ouvre comme un gouffre,
Tombe en flots de soufre
Aux palais croulants,
Et jette, tremblante,
Sa lueur sanglante
Sur leurs frontons blancs!

Gomorrhe! Sodome!
De quel brûlant dôme
Vos murs sont couverts!
L'ardente nuée
Sur vous s'est ruée,
O peuples pervers!
Et ses larges gueules
Sur vos têtes seules
Soufflent leurs éclairs!

Ce peuple s'éveille,
Qui dormait la veille
Sans penser à Dieu.
Les grands palais croulent;
Mille chars qui roulent
Heurtent leur essieu;
Et la foule accrue
Trouve en chaque rue
Un fleuve de feu.

Sur ces tours altières,
Colosses de pierres
Trop mal affermis,
Abondent dans l'ombre
Des mourants sans nombre
Encore endormis.
Sur des murs qui pendent
Ainsi se répandent
De noires fourmis!

Se peut-il qu'on fuie
Sous l'horrible pluie?
Tout périt, hélas!
Le feu qui foudroie
Bat les ponts qu'il broie,
Crève les toits plats,
Roule, tombe, et brise
Sur la dalle grise
Ses rouges éclats!

Sous chaque étincelle
Grossit et ruisselle
Le feu souverain.
Vermeil et limpide,
Il court plus rapide
Qu'un cheval sans frein;
Et l'idole infâme,
Croulant dans la flamme,
Tord ses bras d'airain!

Il gronde, il ondule,
Du peuple incrédule
Bat les tours d'argent,
Son flot vert et rose,
Que le soufre arrose,
Fait, en les rongeant,
Luire les murailles
Comme les écailles
D'un lézard changeant.

Il fond comme cire
Agathe, porphyre,
Pierres du tombeau,
Ploie, ainsi qu'un arbre,
Le géant de marbre
Qu'ils nommaient Nabo;
Et chaque colonne
Brûle et tourbillonne
Comme un grand flambeau

En vain quelques mages
Portent les images
Des Dieux du haut lieu;
En vain leur roi penche
Sa tunique blanche
Sur le soufre bleu;
Le flot qu'il contemple
Emporte leur temple
Dans ses plis de feu!

Plus loin il charie
Un palais, où crie
Un peuple à l'étroit;
L'onde incendiaire
Mord l'îlot de pierre
Qui fume et décroît,
Flotte à sa surface,
Puis fond et s'efface
Comme un glaçon froid!

Le grand prêtre arrive
Sur l'ardente rive
D'où le reste a fui.
Soudain sa tiare
Prend feu comme un phare,
Et, pâle, ébloui,
Sa main qui l'arrache
A son front s'attache,
Et brûle avec lui.

Le peuple, hommes, femmes,
Court.... Partout les flammes
Aveuglent ses yeux;
Des deux villes mortes
Assiégeant les portes
A flots furieux,
La foule maudite
Croit voir, interdite,
L'enfer dans les cieux.

## IX

On dit qu'alors, ainsi que pour voir un supplice
Un vieux captif se dresse aux murs de sa prison,
On vit de loin Babel, leur fatale complice,
Regarder par-dessus les monts de l'horizon.
On entendit, durant cet étrange mystère,
Un grand bruit qui remplit le monde épouvanté,
Si profond qu'il troubla, dans leur morne cité,
Jusqu'à ces peuples sourds qui vivent sous la terre.

## X

Le feu fut sans pitié! Pas un des condamnés
Ne put fuir de ces murs brûlants et calcinés.
Pourtant, ils levaient leurs mains viles,
Et ceux qui s'embrassaient dans un dernier adieu,
Terrassés, éblouis, se demandaient quel dieu
Versait un volcan sur leurs villes.

Contre le feu vivant, contre le feu divin,
De larges toits de marbre ils s'abritaient en vain.
Dieu sait atteindre qui le brave.
Ils invoquaient leurs dieux; mais le feu qui punit
Frappait ces dieux muets dont les yeux de granit
Soudain fondaient en pleurs de lave!

Ainsi tout disparut sous le noir tourbillon,
L'homme avec la cité, l'herbe avec le sillon!
Dieu brûla ces mornes campagnes;
Rien ne resta debout de ce peuple détruit,
Et le vent inconnu qui souffla cette nuit
Changea la forme des montagnes.

## XI

Aujourd'hui le palmier qui croît sur le rocher
Sent sa feuille jaunir et sa tige sécher
A cet air qui brûle et qui pèse.
Ces villes ne sont plus; et, miroir du passé,
Sur leurs débris éteints s'étend un lac glacé,
Qui fume comme une fournaise!

Octobre 1828.

# ORIENTALE DEUXIÈME.

## CANARIS.

Faire sans dire.
*Vieille devise.*

Lorsqu'un vaisseau vaincu dérive en pleine mer ;
Que ses voiles carrées
Pendent le long des mâts, par les boulets de fer
Largement déchirées ;

Qu'on n'y voit que des morts, tombés de toutes parts,
Ancres, agrès, voilures,
Grands mâts rompus, traînant leurs cordages épars
Comme des chevelures ;

Que le vaisseau, couvert de fumée et de bruit,
Tourne ainsi qu'une roue ;
Qu'un flux et qu'un reflux d'hommes roule et s'enfuit
De la poupe à la proue ;

Lorsqu'à la voix des chefs nul soldat ne répond :
Que la mer monte et gronde ;
Que les canons éteints nagent dans l'entrepont,
S'entre-choquant dans l'onde ;

Qu'on voit le lourd colosse ouvrir au flot marin
Sa blessure béante,
Et saigner, à travers son armure d'airain,
La galère géante ;

Qu'elle vogue au hasard, comme un corps palpitant,
La carène entr'ouverte,
Comme un grand poisson mort, dont le ventre flottant
Argente l'onde verte ;

Alors, gloire au vainqueur ! Son ancre noir s'abat
Sur la nef qu'il foudroie :
Tel un aigle puissant pose, après le combat,
Son ongle sur sa proie !

Puis, il pend au grand mât, comme au front d'une tour,
Son drapeau que l'air ronge,
Et dont le reflet d'or dans l'onde, tour à tour
S'élargit et s'allonge.

Et c'est alors qu'on voit les peuples étaler
Les couleurs les plus fières,
Et la pourpre, et l'argent, et l'azur onduler
Aux plis de leurs bannières.

Dans ce riche appareil leur orgueil insensé
Se flatte et se repose,
Comme si le flot noir, par le flot effacé,
En gardait quelque chose !

Malte arborait sa croix ; Venise, peuple-roi,
Sur ses poupes mouvantes,
L'héraldique lion qui fait rugir d'effroi
Les lionnes vivantes.

Le pavillon de Naple est éclatant dans l'air,
Et quand il se déploie
On croit voir ondoyer de la poupe à la mer
Un flot d'or et de soie.

Espagne peint aux plis des drapeaux voltigeant
Sur ses flottes avares
Léon aux lions d'or, Castille aux tours d'argent,
Les chaînes des Navarres.

Rome a les clefs ; Milan, l'enfant qui hurle encor
Dans les dents de la guivre ;
Et les vaisseaux de France ont des fleurs de lis d'or
Sur leurs robes de cuivre.

Stamboul la Turque autour du croissant abhorré
Suspend trois blanches queues :
L'Amérique enfin libre étale un ciel doré
Semé d'étoiles bleues.

L'Autriche a l'aigle étrange, aux ailerons dressés,
Qui, brillant sur la moire,
Vers les deux bouts du monde à la fois menacés
Tourne une tête noire.

L'autre aigle au double front, qui des czars suit les lois,
Son antique adversaire,
Comme elle regardant deux mondes à la fois,
En tient un dans sa serre.

L'Angleterre en triomphe impose aux flots amers
Sa splendide oriflamme,
Si riche qu'on prendrait son reflet dans les mers
Pour l'ombre d'une flamme.

C'est ainsi que les rois font aux mâts des vaisseaux
Flotter leurs armoiries,
Et condamnent les nefs conquises sur les eaux
A changer de patries.

Ils traînent dans leurs rangs ces voiles dont le sort
Trompa les destinées,
Tout fiers de voir rentrer plus nombreuses au port
Leurs flottes blasonnées.

Aux navires captifs toujours ils appendront
Leurs drapeaux de victoire,
Afin que le vaincu porte écrite à son front
Sa honte avec leur gloire!

Mais le bon Canaris, dont un ardent sillon
Suit la barque hardie,
Sur les vaisseaux qu'il prend, comme son pavillon,
Arbore l'incendie!

Novembre 1828.

# ORIENTALE TROISIÈME.

## LES TÊTES DU SÉRAIL [1].

*O horrible! horrible! most horrible!*

SHAKESPEARE, Hamlet.

I

Le dôme obscur des nuits, semé d'astres sans nombre,
Se mirait dans la mer resplendissante et sombre;
La riante Stamboul, le front d'ombres voilé,
Semblait, couchée au bord du golfe qui l'inonde,
Entre les feux du ciel et les reflets de l'onde,
Dormir dans un globe étoilé.

On eût dit la cité dont les esprits nocturnes
Bâtissent dans les airs les palais taciturnes,
A voir ses grands harems, séjours des longs ennuis,
Ses dômes bleus, pareils au ciel qui les colore,
Et leurs mille croissants, que semblaient faire éclore
Les rayons du croissant des nuits.

L'œil distinguait les tours par leurs angles marquées,
Les maisons aux toits plats, les flèches des mosquées,
Les moresques balcons en trèfles découpés,
Les vitraux, se cachant sous des grilles discrètes,
Et les palais dorés, et comme des aigrettes
Les palmiers sur leur front groupés.

Là, de blancs minarets dont l'aiguille s'élance
Tels que des mâts d'ivoire armés d'un fer de lance;
Là, des kiosques peints; là, des fanaux changeants;
Et sur le vieux sérail, que ses hauts murs décèlent,
Cent coupoles d'étain, qui dans l'ombre étincellent,
Comme des casques de géants!

II

Le sérail...! Cette nuit il tressaillait de joie.
Au son des gais tambours, sur des tapis de soie,
Les sultanes dansaient sous son lambris sacré;
Et, tel qu'un roi couvert de ses joyaux de fête,
Superbe, il se montrait aux enfants du Prophète,
De six mille têtes paré!

Livides, l'œil éteint, de noirs cheveux chargées,
Ces têtes couronnaient, sur les créneaux rangées,
Les terrasses de rose et de jasmins en fleur:
Triste comme un ami, comme lui consolante,
La lune, astre des morts, sur leur pâleur sanglante
Répandait sa douce pâleur.

Dominant le sérail, de la porte fatale
Trois d'entre elles marquaient l'ogive orientale;
Ces têtes, que battait l'aile du noir corbeau,
Semblaient avoir reçu l'atteinte meurtrière,
L'une dans les combats, l'autre dans la prière,
La dernière dans le tombeau.

On dit qu'alors, tandis qu'immobiles comme elles,
Veillaient stupidement les mornes sentinelles,
Les trois têtes soudain parlèrent; et leurs voix
Ressemblaient à ces chants qu'on entend dans les rêves,
Aux bruits confus du flot qui s'endort sur les grèves,
Du vent qui s'endort dans les bois!

[1] On a cru devoir réimprimer cette ode telle qu'elle a été composée et publiée en juin 1826, à l'époque du désastre de Missolonghi. Il est important de se rappeler, en lisant, que tous les journaux d'Europe annoncèrent alors la mort de Canaris, tué dans son brûlot par une bombe turque, devant la ville qu'il venait secourir. Depuis, cette nouvelle fatale a été heureusement démentie.

III

LA PREMIÈRE VOIX.

« Où suis-je...? mon brûlot! à la voile! à la rame!
» Frères, Missolonghi fumante nous réclame,
» Les Turcs ont investi ses remparts généreux.
» Renvoyons leurs vaisseaux à leurs villes lointaines,
» Et que ma torche, ô capitaines!
» Soit un phare pour vous, soit un foudre pour eux!

» Partons! Adieu, Corinthe et son haut promontoire,
» Mers dont chaque rocher porte un nom de victoire,
» Écueils de l'Archipel sur tous les flots semés,
» Belles îles, des cieux et du printemps chéries,
» Qui le jour paraissez des corbeilles fleuries,
» La nuit, des vases parfumés!

» Adieu, fière patrie, Hydra, Sparte nouvelle!
» Ta jeune liberté par des chants se révèle :
» Des mâts voilent tes murs, ville de matelots!
» Adieu! j'aime ton île où notre espoir se fonde,
» Tes gazons caressés par l'onde,
» Tes rocs battus d'éclairs et rongés par les flots!

» Frères, si je reviens, Missolonghi sauvée,
» Qu'une église nouvelle au Christ soit élevée.
» Si je meurs, si je tombe en la nuit sans réveil,
» Si je verse le sang qui me reste à répandre,
» Dans une terre libre allez porter ma cendre,
» Et creusez ma tombe au soleil!

» Missolonghi! — Les Turcs! — Chassons, ô camarades,
» Leurs canons de ses forts, leurs flottes de ses rades;
» Brûlons le capitan sous son triple canon.
» Allons! que des brûlots l'ongle ardent se prépare.
» Sur sa nef, si je m'en empare,
» C'est en lettres de feu que j'écrirai mon nom.

» Victoire! amis...! — O ciel! de mon esquif agile
» Une bombe, en tombant, brise le pont fragile...
» Il éclate, il tournoie, il s'ouvre aux flots amers!
» Ma bouche crie en vain, par les vagues couverte!
» Adieu! je vais trouver mon linceul d'algue verte,
» Mon lit de sable au fond des mers.

» Mais non! Je me réveille enfin...! Mais quel mystère!
» Quel rêve affreux..! Mon bras manque à mon cimeterre.
» Quel est donc près de moi ce sombre épouvantail?
» Qu'entends-je au loin..? des chœurs... Sont-ce des voix [de femmes?
» Des chants murmurés par des âmes?
» Ces concerts..! suis-je au ciel? — Du sang.. c'est le sérail? »

IV

LA DEUXIÈME VOIX.

« Oui, Canaris, tu vois le sérail, et ma tête
» Arrachée au cercueil pour orner cette fête.
» Les Turcs m'ont poursuivi sous mon tombeau glacé.
» Vois! ces os desséchés sont leur dépouille opime :
» Voilà de Botzaris ce qu'au sultan sublime
» Le ver du sépulcre a laissé!

» Écoute : Je dormais dans le fond de ma tombe,
» Quand un cri m'éveilla : *Missolonghi succombe!*
» Je me lève à demi dans la nuit du trépas;
» J'entends des canons sourds les tonnantes volées,
» Les clameurs aux clameurs mêlées,
» Les chocs fréquents du fer, le bruit pressé des pas.

» J'entends, dans le combat qui remplissait la ville,
» Des voix crier : « Défends d'une horde servile,
» Ombre de Botzaris, tes Grecs infortunés! »
» Et moi, pour m'échapper, luttant dans les ténèbres,
» J'achevais de briser sur les marbres funèbres
» Tous mes ossements décharnés.

» Soudain, comme un volcan, le sol s'embrase et gronde.
» Tout se tait : — et mon œil ouvert pour l'autre monde
» Voit ce que nul vivant n'eût pu voir de ses yeux.
» De la terre, des flots, du sein profond des flammes,
» S'échappaient des tourbillons d'âmes
» Qui tombaient dans l'abîme ou s'envolaient aux cieux!

» Les Musulmans vainqueurs dans ma tombe fouillèrent.
» Ils mêlèrent ma tête aux vôtres qu'ils souillèrent.
» Dans le sac du Tartare on les jeta sans choix.
» Mon corps décapité tressaillit d'allégresse :
» Il me semblait, ami, pour la Croix et la Grèce
» Mourir une seconde fois.

» Sur la terre aujourd'hui notre destin s'achève.
» Stamboul, pour contempler cette moisson du glaive,
» Vile esclave, s'émeut du Fanar aux Sept-Tours;
» Et nos têtes, qu'on livre aux publiques risées,
» Sur l'impur sérail exposées,
» Repaissent le sultan, convive des vautours!

» Voilà tous nos héros! Costas le palicare;
» Christo, du mont Olympe; Hellas, des mers d'Icare;
» Kitzos, qu'aimait Byron, le poëte immortel;
» Et cet enfant des monts, notre ami, notre émule,
» Mayer, qui rapportait aux fils de Thrasybule
» La flèche de Guillaume Tell!

» Mais ces morts inconnus, qui dans nos rangs stoïques
» Confondent leurs fronts vils à des fronts héroïques,
» Ce sont des fils maudits d'Eblis et de Satan,
» Des Turcs, obscur troupeau, foule au sabre asservie,
» Esclaves dont on prend la vie,
» Quand il manque une tête au compte du sultan!

» Semblable au Minotaure inventé par nos pères,
» Un homme est seul vivant dans ces hideux repaires
» Qui montrent nos lambeaux aux peuples à genoux;
» Car les autres témoins de ces fêtes fétides,
» Ses eunuques impurs, ses muets homicides,
» Ami, sont aussi morts que nous.

» Quels sont ces cris...? — C'est l'heure où ses plaisirs infâ- [mes.
» Ont réclamé nos sœurs, nos filles et nos femmes.

» Ces fleurs vont se flétrir à son souffle inhumain.
» Le tigre impérial, rugissant dans sa joie,
» Tour à tour compte chaque proie,
» Nos vierges cette nuit, et nos têtes demain ! »

V

LA TROISIÈME VOIX.

« O mes frères ! Joseph, évêque, vous salue.
» Missolonghi n'est plus ! A sa mort résolue,
» Elle a fui la famine et son venin rongeur.
» Enveloppant les Turcs dans son malheur suprême,
» Formidable victime, elle a mis elle-même
» La flamme à son bûcher vengeur.

» Voyant depuis vingt jours notre ville affamée,
» J'ai crié : « Venez tous ; il est temps, peuple, armée !
» Dans le saint sacrifice il faut nous dire adieu.
» Recevez de mes mains, à la table céleste,
» Le seul aliment qui nous reste,
» Le pain qui nourrit l'âme et la transforme en dieu ! »

» Quelle communion ! Des mourants immobiles,
» Cherchant l'hostie offerte à leurs lèvres débiles,
» Des soldats défaillants, mais encor redoutés,
» Des femmes, des vieillards, des vierges désolées,
» Et, sur le sein flétri des mères mutilées,
» Des enfants de sang allaités !

» La nuit vint, on partit; mais les Turcs dans les ombres
» Assiégèrent bientôt nos morts et nos décombres.
» Mon église s'ouvrit à leurs pas inquiets.
» Sur un débris d'autel, leur dernière conquête,
» Un sabre fit rouler ma tête...
» J'ignore quelle main me frappa ; je priais.

» Frères, plaignez Mahmoud ! Né dans sa loi barbare,
» Des hommes et de Dieu son pouvoir le sépare.
» Son aveugle regard ne s'ouvre pas au ciel.
» Sa couronne fatale, et toujours chancelante,
» Porte à chaque fleuron une tête sanglante ;
» Et peut-être il n'est pas cruel !

» Le malheureux, en proie aux terreurs implacables,
» Perd pour l'éternité ses jours irrévocables.
» Rien ne marque pour lui les matins et les soirs.
» Toujours l'ennui ! Semblable aux idoles qu'ils dorent,
» Ses esclaves de loin l'adorent,
» Et le fouet d'un spahi règle leurs encensoirs.

» Mais pour vous tout est joie, honneur, fête, victoire.
» Sur la terre vaincus, vous vaincrez dans l'histoire.
» Frères, Dieu vous bénit sur le sérail fumant.
» Vos gloires par la mort ne sont pas étouffées :
» Vos têtes sans tombeaux deviennent vos trophées ;
» Vos débris sont un monument !

» Que l'apostat surtout vous envie ! Anathème
» Au chrétien qui souilla l'eau sainte du baptême !
» Sur le livre de vie en vain il fut compté :
» Nul ange ne l'attend dans les cieux où nous sommes ;
» Et son nom, exécré des hommes,
» Sera, comme un poison, des bouches rejeté !

» Et toi, chrétienne Europe, entends nos voix plaintives.
» Jadis, pour nous sauver, saint Louis vers nos rives
» Eût de ses chevaliers guidé l'arrière-ban.
» Choisis enfin, avant que ton Dieu ne se lève,
» De Jésus et d'Omar, de la croix et du glaive,
» De l'auréole et du turban. »

VI

Oui, Botzaris, Joseph, Canaris, ombres saintes,
Elle entendra vos voix, par le trépas éteintes ;
Elle verra le signe empreint sur votre front ;
Et, soupirant ensemble un chant expiatoire,
A vos débris sanglants portant leur double gloire,
Sur la harpe et le luth les deux Grèces diront :

« Hélas ! vous êtes saints et vous êtes sublimes,
» Confesseurs, demi-dieux, fraternelles victimes !
» Votre bras aux combats s'est longtemps signalé ;
» Morts, vous êtes tous trois souillés par des mains viles.
» Voici votre Calvaire après vos Thermopyles ;
» Pour tous les dévouements votre sang a coulé !

» Ah ! si l'Europe en deuil, qu'un sang si pur menace,
» Ne suit jusqu'au sérail le chemin qu'il lui trace,
» Le Seigneur la réserve à d'amers repentirs.
» Marin, prêtre, soldat, nos autels vous demandent ;
» Car l'Olympe et le ciel à la fois vous attendent,
» Pléiade de héros ! Trinité de martyrs ! »

Juin 1826.

# ORIENTALE QUATRIÈME.

## ENTHOUSIASME.

Allons! jeune homme! allons! marche...
André Chénier.

En Grèce! en Grèce! adieu, vous tous! il faut partir!
Qu'enfin, après le sang de ce peuple martyr,
Le sang vil des bourreaux ruisselle!
En Grèce, ô mes amis! vengeance! liberté!
Ce turban sur mon front! ce sabre à mon côté!
Allons! ce cheval, qu'on le selle!

Quand partons-nous? ce soir? demain serait trop long.
Des armes! des chevaux! un navire à Toulon!
Un navire, ou plutôt des ailes!
Menons quelques débris de nos vieux régiments,
Et nous verrons soudain ces tigres ottomans
Fuir avec des pieds de gazelles!

Commande-nous, Fabvier, comme un prince invoqué!
Toi qui seul fus au poste où les rois ont manqué,
Chef des hordes disciplinées,
Parmi les Grecs nouveaux ombre d'un vieux Romain,
Simple et brave soldat, qui dans ta rude main
D'un peuple as pris les destinées!

De votre long sommeil éveillez-vous là-bas,
Fusils français! et vous, musique des combats,
Bombes, canons, grêles cymbales!
Éveillez-vous, chevaux au pied retentissant,
Sabres, auxquels il manque une trempe de sang,
Longs pistolets gorgés de balles!

Je veux voir des combats, toujours au premier rang!
Voir comment les spahis s'épanchent en torrent
Sur l'infanterie inquiète;
Voir comment leur damas, qu'emporte leur coursier,
Coupe une tête au fil de son croissant d'acier!
Allons...! — Mais quoi! pauvre poëte,

Où m'emporte moi-même un accès belliqueux?
Les vieillards, les enfants m'admettent avec eux!
Que suis-je? — Esprit qu'un souffle enlève.
Comme une feuille morte échappée aux bouleaux,
Qui sur une onde en pente erre de flots en flots,
Mes jours s'en vont de rêve en rêve.

Tout me fait songer : l'air, les prés, les monts, les bois,
J'en ai pour tout un jour des soupirs d'un hautbois,
D'un bruit de feuilles remuées;
Quand vient le crépuscule, au fond d'un vallon noir,
J'aime un grand lac d'argent, profond et clair miroir
Où se regardent les nuées.

J'aime une lune ardente et rouge comme l'or,
Se levant dans la brume épaisse, ou bien encor
Blanche au bord d'un nuage sombre;
J'aime ces chariots lourds et noirs, qui la nuit,
Passant devant le seuil des fermes avec bruit,
Font aboyer les chiens dans l'ombre.

1827.

# ORIENTALE CINQUIÈME.

## NAVARIN.

Hélas! hélas! nos vaisseaux,
Hélas! hélas! sont détruits!
Eschyle. *Les Perses.*

I

Canaris! Canaris! pleure! cent vingt vaisseaux!
Pleure! une flotte entière! — Où donc, démon des eaux,
Où donc était ta main hardie?
Se peut-il que sans toi l'Ottoman succombât?
Pleure comme Crillon exilé d'un combat :
Tu manquais à cet incendie!

Jusqu'ici, quand parfois la vague de tes mers
Soudain s'ensanglantait, comme un lac des enfers,
D'une lueur large et profonde,
Si quelque lourd navire éclatait à nos yeux,
Couronné tout à coup d'une aigrette de feux,
Comme un volcan s'ouvrant dans l'onde;

Si la lame roulait turbans, sabres courbés,
Voiles, tentes, croissants des mâts rompus tombés,
Vestiges de flotte et d'armée,
Pelisses de visirs, sayons de matelots,
Rebuts stigmatisés de la flamme et des flots,
Blancs d'écume et noirs de fumée;

Si partait de ces mers d'Égine et d'Iolchos
Un bruit d'explosion, tonnant dans mille échos,
Et roulant au loin dans l'espace,
L'Europe se tournait vers le rouge Orient;
Et, sur la poupe assis, le nocher souriant
Disait : — C'est Canaris qui passe!

Jusqu'ici, quand brûlaient au sein des flots fumants
Les capitans-pachas avec leurs armements,
Leur flotte dans l'ombre engourdie,
On te reconnaissait à ce terrible jeu;
Ton brûlot expliquait tous ces vaisseaux en feu;
Ta torche éclairait l'incendie!

Mais pleure aujourd'hui, pleure, on s'est battu sans toi!
Pourquoi, sans Canaris, sur ces flottes pourquoi
Porter la guerre et ses tempêtes?
Du Dieu qui garde Hellé n'est-il plus le bras droit?
On aurait dû l'attendre! Et n'est-il pas de droit
Convive de toutes ces fêtes?

II

Console-toi : la Grèce est libre.
Entre les bourreaux, les mourants,
L'Europe a remis l'équilibre;
Console-toi : plus de tyrans!
La France combat : le sort change.
Souffre que sa main qui vous venge
Du moins te dérobe en échange
Une feuille de ton laurier.
Grèce de Byron et d'Homère,
Toi, notre sœur, toi, notre mère,
Chantez! si votre voix amère
Ne s'est pas éteinte à crier.

Pauvre Grèce! qu'elle était belle
Pour être couchée au tombeau!
Chaque visir, de la rebelle
S'arrachait un sacré lambeau.
Où la fable mit ses Ménades,
Où l'amour eut ses sérénades,
Grondaient les sombres canonnades
Sapant les temples du vrai Dieu;
Le ciel de cette terre aimée
N'avait, sous sa voûte embaumée,
De nuages que la fumée
De toutes ses villes en feu.

Voilà six ans qu'ils l'ont choisie!
Six ans qu'on voyait accourir
L'Afrique au secours de l'Asie
Contre un peuple instruit à mourir!
Ibrahim, que rien ne modère,
Vole de l'Isthme au Belvédère,
Comme un faucon qui n'a plus d'aire,
Comme un loup qui règne au bercail;
Il court où le butin le tente,

Et, lorsqu'il retourne à sa tente,
Chaque fois sa main dégouttante
Jette des têtes au sérail!

III

Enfin! — C'est Navarin, la ville aux maisons peintes,
La ville au dôme d'or, la blanche Navarin,
Sur la colline assise entre les térébinthes,
Qui prête son beau golfe aux ardentes étreintes
De deux flottes heurtant leurs carènes d'airain.

Les voilà toutes deux : — la mer en est chargée,
Prête à noyer leurs feux, prête à boire leur sang.
Chacune par son dieu semble au combat rangée :
L'une s'étend en croix sur les flots allongée;
L'autre ouvre ses bras lourds et se courbe en croissant.

Ici l'Europe : enfin l'Europe qu'on déchaine!
Avec ses grands vaisseaux voguant comme des tours.
Là l'Égypte des Turcs, cette Asie africaine,
Ces vivaces forbans, mal tués par Duquesne,
Qui mit en vain le pied sur ces nids de vautours!

IV

Écoutez! — Le canon gronde.
Il est temps qu'on lui réponde.
Le patient est le fort.
Éclatent donc les bordées!
Sur ces nefs intimidées,
Frégates, jetez la mort!
Et qu'au souffle de vos bouches
Fondent ces vaisseaux farouches,
Broyés aux rochers du port!

La bataille enfin s'allume :
Tout à la fois tonne et fume.
La mort vole où nous frappons.
Là, tout brûle pêle-mêle.
Ici, court le brûlot frêle,
Qui jette aux mâts ses crampons,
Et, comme un chacal dévore
L'éléphant qui lutte encore,
Ronge un navire à trois ponts.

— L'abordage! l'abordage! —
On se suspend au cordage;
On s'élance des haubans.
La poupe heurte la proue.
La mêlée a dans sa roue
Rameurs courbés sur leurs bancs,
Fantassins pleurant la terre,
L'épée et le cimeterre,
Les casques et les turbans!

La vergue aux vergues s'attache;
La torche insulte à la hache;
Tout s'attaque en même temps.
Sur l'abîme la mort nage,
Épouvantable carnage!
Champs de bataille flottants,
Qui, battus de cent volées,
S'écroulent sous les mêlées,
Avec tous leurs combattants!

V

Lutte horrible! Ah! quand l'homme, à l'étroit sur la terre,
Jusque sur l'Océan précipite la guerre,
Le sol tremble sous lui, tandis qu'il se débat.
La mer, la grande mer joue avec ses batailles.
Vainqueurs, vaincus, à tous elle ouvre ses entrailles :
Le naufrage éteint le combat.

O spectacle! Tandis que l'Afrique grondante
Bat nos puissants vaisseaux de sa flotte imprudente,
Qu'elle épuise à leurs flancs sa rage et ses efforts,
Chacun d'eux, géant fier, sur ces hordes bruyantes,
Ouvrant à temps égaux ses gueules foudroyantes,
Vomit tranquillement la mort de tous ses bords!

Tout s'embrase : voyez! l'eau de cendre est semée,
Le vent aux mâts en flamme arrache la fumée,
Le feu sur les tillacs s'abat en ponts mouvants.
Déjà brûlent les nefs : déjà, sourde et profonde,
La flamme en leurs flancs noirs ouvre un passage à l'onde;
Déjà, sur les ailes des vents,

L'incendie, attaquant la frégate amirale,
Déroule autour des mâts son ardente spirale,
Prend les marins hurlants dans ses brûlants réseaux,
Couronne de ses jets la poupe inabordable,
Triomphe, et jette au loin un reflet formidable
Qui tremble, élargissant ses cercles sur les eaux!

VI

Où sont, enfants du Caire,
Ces flottes qui naguère
Emportaient à la guerre
Leurs mille matelots?
Ces voiles, où sont-elles,
Qu'armaient les infidèles,
Et qui prêtaient leurs ailes
A l'ongle des brûlots?

Où sont tes mille antennes
Et tes hunes hautaines,
Et tes fiers capitaines,
Armada du sultan?
Ta ruine commence,
Toi qui, dans ta démence,
Battais les mers, immense
Comme Léviathan!

Le capitan qui tremble
Voit éclater ensemble

Ces chébecs que rassemble
Alger et Tetuan.
Le feu vengeur embrasse
Son vaisseau dont la masse
Soulève, quand il passe,
Le fond de l'Océan.

Sur les mers irritées,
Dérivent, démâtées,
Nefs par les nefs heurtées,
Yachts aux mille couleurs,
Galères capitanes,
Caïques et tartanes
Qui portaient aux sultanes
Des têtes et des fleurs !

Adieu, sloops intrépides,
Adieu, jonques rapides,
Qui sur les eaux limpides
Berçaient les icoglans !
Adieu, la goëlette
Dont la vague reflète
Le flamboyant squelette,
Noir dans les feux sanglants !

Adieu, la barcarolle
Dont l'humble banderole
Autour des vaisseaux vole,
Et qui, peureuse, fuit,
Quand du souffle des brises
Les frégates surprises,
Gonflant leurs voiles grises,
Déferlent à grand bruit !

Adieu, la caravelle
Qu'une voile nouvelle
Aux yeux de loin révèle;
Adieu, le dogre ailé,
Le brick dont les amures
Rendent de sourds murmures,
Comme un amas d'armures
Par le vent ébranlé.

Adieu, la brigantine
Dont la voile latine
Du flot qui se mutine
Fend les vallons amers !
Adieu, la balancelle
Qui sur l'onde chancelle,
Et, comme une étincelle,
Luit sur l'azur des mers !

Adieu, lougres difformes,
Galéasses énormes,
Vaisseaux de toutes formes,
Vaisseaux de tous climats !
L'yole aux triples flammes,
Les mahonnes, les prames,
La felouque à six rames,
La polacre à deux mâts !

Chaloupes canonnières,
Et lanches marinières
Où flottaient les bannières
Du pacha souverain !
Bombardes que la houle,
Sur son front qui s'écroule,
Soulève, emporte et roule
Avec un bruit d'airain !

Adieu, ces nefs bizarres,
Caraques et gabarres,
Qui de leurs cris barbares
Troublaient Chypre et Délos !
Que sont donc devenues
Ces galères chenues ?
La mer les jette aux nues,
Le ciel les rend aux flots !

## VII

Silence ! tout est fait : tout retombe à l'abîme.
L'écume des hauts mâts a recouvert la cime.
Des vaisseaux du sultan les flots se sont joués.
Quelques-uns, bricks rompus, prames désemparées,
Comme l'algue des eaux qu'apportent les marées,
Sur la grève noircie expirent échoués.

Ah ! c'est une victoire ! — Oui, l'Afrique défaite,
Le vrai Dieu sous ses pieds foulant le faux prophète,
Les tyrans, les bourreaux criant grâce ! à leur tour,
Ceux qui meurent enfin sauvés par ceux qui règnent,
Hellé lavant ses flancs qui saignent,
Et six ans vengés dans un jour !

Depuis assez longtemps les peuples disaient : — « Grèce !
» Grèce ! Grèce ! tu meurs. Pauvre peuple en détresse
» A l'horizon en feu chaque jour tu décrois.
» En vain, pour te sauver, patrie illustre et chère,
» Nous réveillons le prêtre endormi dans sa chaire ;
» En vain nous mendions une armée à nos rois.

» Mais les rois restent sourds, les chaires sont muettes.
» Ton nom n'échauffe ici que des cœurs de poëtes.
» A la gloire, à la vie on demande tes droits ?
» A la croix grecque, Hellé, ta valeur se confie....
» C'est un peuple qu'on crucifie !
» Qu'importe, hélas ! sur quelle croix ?

» Tes dieux s'en vont aussi. Parthénon, Propylées,
» Murs de Grèce, ossements des villes mutilées,
» Vous devenez une arme aux mains des mécréants.
» Pour battre ses vaisseaux du haut des Dardanelles,
» Chacun de vos débris, ruines solennelles,
» Donne un boulet de marbre à leurs canons géants ! »

Qu'on chante cette plainte en joyeuse fanfare ;
Une rumeur surgit de l'Isthme jusqu'au Phare.
Regardez ce ciel noir plus beau qu'un ciel serein.
Le vieux colosse turc sur l'Orient retombe.
La Grèce est libre, et dans la tombe
Byron applaudit Navarin.

Salut donc, Albion, vieille reine des ondes !
Salut, aigle des Czars, qui planes sur deux mondes !
Gloire à nos fleurs de lis, dont l'éclat est si beau !
L'Angleterre aujourd'hui reconnait sa rivale.
Navarin la lui rend. Notre gloire navale
A cet embrasement rallume son flambeau.

Je te retrouve, Autriche ! — Oui, la voilà, c'est elle !
Non pas ici, mais là, — dans la flotte infidèle.
Parmi les rangs chrétiens en vain on te chercha.
Nous surprenons, honteuse et la tête penchée,
Ton aigle au double front cachée
Sous les crinières d'un pacha !

C'est bien ta place, Autriche ! — On te voyait naguère
Briller près d'Ibrahim, ce Tamerlan vulgaire :
Tu dépouillais les morts qu'il foulait en passant ;
Tu l'admirais, mêlée aux eunuques serviles,
Promenant au hasard sa torche dans les villes,
Horrible, et n'éteignant le feu qu'avec du sang.

Tu préférais ces feux aux clartés de l'aurore.
Aujourd'hui qu'à leur tour la flamme enfin dévore
Ses noirs vaisseaux, vomis des ports égyptiens,
Rouvre les yeux, regarde, Autriche abâtardie !
Que dis-tu de cet incendie ?
Est-il aussi beau que les siens ?

Novembre 1827.

# ORIENTALE SIXIÈME.

## CRI DE GUERRE DU MUFTI.

*Hierro, despierta te!*
Fer, réveille-toi !
Cri de guerre des Almogavares.

En guerre les guerriers ! Mahomet ! Mahomet !
Les chiens mordent les pieds du lion qui dormait ;
Ils relèvent leur tête infâme.
Écrasez, ô croyants du Prophète divin,
Ces chancelants soldats qui s'enivrent de vin,
Ces hommes qui n'ont qu'une femme !

Meure la race franque et ses rois détestés !
Spahis, timariots, allez, courez, jetez
A travers les sombres mêlées
Vos sabres, vos turbans, le bruit de votre cor,
Vos tranchants étriers, larges triangles d'or,
Vos cavales échevelées !

Qu'Othman, fils d'Ortogrul, vive en chacun de vous ;
Que l'un ait son regard et l'autre son courroux.
Allez, allez, ô capitaines !
Et nous te reprendrons, ville aux dômes d'azur,
Molle Setiniah, qu'en leur langage impur
Les barbares nomment Athènes !

Octobre 1828.

# ORIENTALE SEPTIÈME.

## LA DOULEUR DU PACHA.

Séparé de tout ce qui m'était cher,
je me consume solitaire et désolé.
BYRON.

— Qu'a donc l'ombre d'Allah? disait l'humble derviche.
Son aumône est bien pauvre et son trésor bien riche!
Sombre, immobile, avare, il rit d'un rire amer.
A-t-il donc ébréché le sabre de son père?
Ou bien de ses soldats autour de son repaire
Vu rugir l'orageuse mer?

— Qu'a-t-il donc le pacha, le visir des armées?
Disaient les bombardiers, leurs mèches allumées.
Les imams troublent-ils cette tête de fer?
A-t-il du ramazan rompu le jeûne austère?
Lui font-ils voir en rêve, aux bornes de la terre,
L'ange Azraël, debout sur le pont de l'enfer?

— Qu'a-t-il donc? murmuraient les icoglans stupides.
Dit-on qu'il ait perdu, dans les courants rapides,
Le vaisseau des parfums qui le font rajeunir?
Trouve-t-on à Stamboul sa gloire assez ancienne?
Dans les prédictions de quelque Égyptienne
A-t-il vu le muet venir?

— Qu'a donc le doux sultan? demandaient les sultanes.
A-t-il avec son fils surpris sous les platanes
Sa brune favorite aux lèvres de corail?
A-t-on souillé son bain d'une essence grossière?
Dans le sac du fellah, vidé sur la poussière,
Manque-t-il quelque tête attendue au sérail?

— Qu'a donc le maître? Ainsi s'agitent les esclaves.
Tous se trompent.—Hélas! si, perdu pour ses braves,
Assis comme un guerrier qui dévore un affront,
Courbé comme un vieillard sous le poids des années,
Depuis trois longues nuits et trois longues journées,
Il croise ses mains sur son front,

Ce n'est pas qu'il ait vu la révolte infidèle,
Assiégeant son harem comme une citadelle,
Jeter jusqu'à sa couche un sinistre brandon;
Ni d'un père en sa main s'émousser le vieux glaive;
Ni paraître Azraël; ni passer dans un rêve
Les muets bigarrés armés du noir cordon.

Hélas! l'ombre d'Allah n'a pas rompu le jeûne;
La sultane est gardée, et son fils est trop jeune;
Nul vaisseau n'a subi d'orages importuns;
Le Tartare avait bien sa charge accoutumée;
Il ne manque au sérail, solitude embaumée,
Ni les têtes ni les parfums.

Ce ne sont pas non plus les villes écroulées,
Les ossements humains noircissant les vallées,
La Grèce incendiée, en proie aux fils d'Omar,
L'orphelin, ni la veuve et ses plaintes amères,
Ni l'enfance égorgée aux yeux des pauvres mères,
Ni la virginité marchandée au bazar.

Non, non, ce ne sont pas ces figures funèbres,
Qui, d'un rayon sanglant luisant dans les ténèbres,
En passant dans son âme ont laissé le remord.
Qu'a-t-il donc ce pacha que la guerre réclame,
Et qui, triste et rêveur, pleure comme une femme...?
Son tigre de Nubie est mort.

Décembre 1827.

# ORIENTALE HUITIÈME.

## CHANSON DE PIRATES.

> Alerte ! alerte ! voici les pirates d'Ochali
> qui traversent le détroit.
>
> *Le captif d'Ochali.*

Nous emmenions en esclavage
Cent chrétiens, pêcheurs de corail!
Nous recrutions pour le sérail
Dans tous les moutiers du rivage.
En mer, les hardis écumeurs!
Nous allions de Fez à Catane...
Dans la galère capitane
Nous étions quatre-vingts rameurs.

On signale un couvent à terre :
Nous jetons l'ancre près du bord :
A nos yeux s'offre tout d'abord
Une fille du monastère.
Près des flots, sourde à leurs rumeurs,
Elle dormait sous un platane...
Dans la galère capitane
Nous étions quatre-vingts rameurs.

— La belle fille, il faut vous taire,
Il faut nous suivre ! il fait bon vent.
Ce n'est que changer de couvent :
Le harem vaut le monastère.
Sa Hautesse aime les primeurs,
Nous vous ferons mahométane...
Dans la galère capitane
Nous étions quatre-vingts rameurs.

Elle veut fuir vers sa chapelle.
— Osez-vous bien, fils de Satan...?
— Nous osons, dit le capitan.
Elle pleure, supplie, appelle.
Malgré sa plainte et ses clameurs,
On l'emporta dans la tartane...
Dans la galère capitane
Nous étions quatre-vingts rameurs.

Plus belle encor dans sa tristesse,
Ses yeux étaient deux talismans.
Elle valait mille tomans ;
On la vendit à Sa Hautesse.
Elle eut beau dire : Je me meurs !
De nonne elle devint sultane...
Dans la galère capitane
Nous étions quatre-vingts rameurs.

Mars 1828.

# ORIENTALE NEUVIÈME.

## LA CAPTIVE.

On entendait le chant des oiseaux
aussi harmonieux que la poésie
SADI. *Gulistan.*

Si je n'étais captive,
J'aimerais ce pays,
Et cette mer plaintive,
Et ces champs de maïs,
Et ces astres sans nombre,
Si le long du mur sombre
N'étincelait dans l'ombre
Le sabre des spahis.

Je ne suis point Tartare
Pour qu'un eunuque noir
M'accorde ma guitare,
Me tienne mon miroir.
Bien loin de ces Sodomes,
Au pays dont nous sommes,
Avec les jeunes hommes
On peut parler le soir.

Pourtant j'aime une rive
Où jamais des hivers
Le souffle froid n'arrive
Par les vitraux ouverts.
L'été, la pluie est chaude;
L'insecte vert qui rôde,
Luit, vivante émeraude,
Sous les brins d'herbe verts.

Smyrne est une princesse
Avec son beau chapel;
L'heureux printemps sans cesse
Répond à son appel,
Et, comme un riant groupe
De fleurs dans une coupe,
Dans ses mers se découpe
Plus d'un frais archipel.

J'aime ces tours vermeilles,
Ces drapeaux triomphants,
Ces maisons d'or, pareilles
A des jouets d'enfants;
J'aime, pour mes pensées
Plus mollement bercées,
Ces tentes balancées
Au dos des éléphants.

Dans ce palais de fées,
Mon cœur, plein de concerts,
Croit, aux voix étouffées
Qui viennent des déserts,
Entendre les génies
Mêler les harmonies
Des chansons infinies
Qu'ils chantent dans les airs!

J'aime de ces contrées
Les doux parfums brûlants;
Sur les vitres dorées
Les feuillages tremblants;
L'eau que la source épanche
Sous le palmier qui penche,
Et la cigogne blanche
Sur les minarets blancs.

J'aime en un lit de mousses
Dire un air espagnol,
Quand mes compagnes douces,
Du pied rasant le sol,
Légion vagabonde
Où le sourire abonde,
Font tournoyer leur ronde
Sous un rond parasol.

Mais surtout, quand la brise
Me touche en voltigeant,
La nuit, j'aime être assise,
Être assise en songeant,
L'œil sur la mer profonde,
Tandis que, pâle et blonde,
La lune ouvre dans l'onde
Son éventail d'argent.

Juillet 1828.

# ORIENTALE DIXIÈME.

## CLAIR DE LUNE.

*Per amica silentia lunæ.*
VIRGILE.

La lune était sereine et jouait sur les flots.
La fenêtre enfin libre est ouverte à la brise;
La sultane regarde, et la mer qui se brise,
Là-bas, d'un flot d'argent brode les noirs ilots.

De ses doigts en vibrant s'échappe la guitare.
Elle écoute... un bruit sourd frappe les sourds échos.
Est-ce un lourd vaisseau turc qui vient des eaux de Cos,
Battant l'archipel grec de sa rame tartare?

Sont-ce des cormorans qui plongent tour à tour,
Et coupent l'eau, qui roule en perles sur leur aile?
Est-ce un djinn qui là-haut siffle d'une voix grêle,
Et jette dans la mer les créneaux de la tour?

Qui trouble ainsi les flots près du sérail des femmes? —
Ni le noir cormoran, sur la vague bercé;
Ni les pierres du mur; ni le bruit cadencé
D'un lourd vaisseau rampant sur l'onde avec des rames.

Ce sont des sacs pesants, d'où partent des sanglots.
On verrait, en sondant la mer qui les promène,
Se mouvoir dans leurs flancs comme une forme humaine...
La lune était sereine et jouait sur les flots.

Septembre 1828.

# ORIENTALE ONZIÈME.

## LE VOILE.

Avez-vous prié Dieu ce soir, Desdémona?
SHAKESPEARE.

LA SOEUR.

— Qu'avez-vous, qu'avéz-vous, mes frères?
Vous baissez des fronts soucieux.
Comme des lampes funéraires,
Vos regards brillent dans vos yeux.
Vos ceintures sont déchirées;
Déjà trois fois, hors de l'étui,
Sous vos doigts, à demi tirées,
Les lames des poignards ont lui.

LE FRÈRE AINÉ.

N'avez-vous pas levé votre voile aujourd'hui?

LA SOEUR.

Je revenais du bain, mes frères,
Seigneurs, du bain je revenais.
Cachée aux regards téméraires
Des Giaours et des Albanais.
En passant près de la mosquée
Dans mon palanquin recouvert,
L'air de midi m'a suffoquée:
Mon voile un instant s'est ouvert.

LE SECOND FRÈRE.

Un homme alors passait? un homme en caftan vert?

LA SOEUR.

Oui...., peut-être..., mais son audace
N'a point vu mes traits dévoilés... —
Mais vous vous parlez à voix basse,
A voix basse vous vous parlez.
Vous faut-il du sang? sur votre âme,
Mes frères, il n'a pu me voir.
Grâce! tûrez-vous une femme,
Faible et nue en votre pouvoir?

LE TROISIÈME FRÈRE.

Le soleil était rouge à son coucher ce soir!

LA SOEUR.

Grâce! qu'ai-je fait? grâce! grâce!
Dieu! quatre poignards dans mon flanc!
Ah! par vos genoux que j'embrasse...
O mon voile! ô mon voile blanc!
Ne fuyez pas mes mains qui saignent,
Mes frères, soutenez mes pas!
Car sur mes regards qui s'éteignent
S'étend un voile de trépas.

LE QUATRIÈME FRÈRE.

C'en est un que du moins tu ne lèveras pas!

Septembre 1828.

# ORIENTALE DOUZIÈME.

## LA SULTANE FAVORITE.

Perfide comme l'onde.

SHAKESPEARE.

N'ai-je pas pour toi, belle juive,
Assez dépeuplé mon sérail?
Souffre qu'enfin le reste vive :
Faut-il qu'un coup de hache suive
Chaque coup de ton éventail?

Repose-toi, jeune maîtresse;
Fais grâce au troupeau qui me suit.
Je te fais sultane et princesse :
Laisse en paix tes compagnes, cesse
D'implorer leur mort chaque nuit.

Quand à ce penser tu t'arrêtes,
Tu viens plus tendre à mes genoux;
Toujours je comprends dans les fêtes
Que tu vas demander des têtes
Quand ton regard devient plus doux.

Ah! jalouse entre les jalouses!
Si belle avec ce cœur d'acier!
Pardonne à mes autres épouses.
Voit-on que les fleurs des pelouses
Meurent à l'ombre du rosier?

Ne suis-je pas à toi? qu'importe,
Quand sur toi mes bras sont fermés,
Que cent femmes qu'un feu transporte
Consument en vain à ma porte
Leur souffle en soupirs enflammés!

Dans leur solitude profonde,
Laisse-les t'envier toujours;
Vois-les passer comme fuit l'onde;
Laisse-les vivre : à toi le monde,
A toi mon trône, à toi mes jours!

A toi tout mon peuple qui tremble,
A toi Stamboul qui, sur ce bord
Dressant mille flèches ensemble,
Se berce dans la mer et semble
Une flotte à l'ancre qui dort!

A toi, jamais à tes rivales,
Mes spahis aux rouges turbans,
Qui, se suivant sans intervalles,
Volent courbés sur leurs cavales
Comme des rameurs sur leurs bancs!

A toi Bassora, Trébisonde,
Chypre où de vieux noms sont gravés,
Fez où la poudre d'or abonde,
Mosul où trafique le monde,
Erzeroum aux chemins pavés!

A toi Smyrne et ses maisons neuves,
Où vient blanchir le flot amer!
Le Gange redouté des veuves!
Le Danube qui par cinq fleuves
Tombe échevelé dans la mer!

Dis, crains-tu les filles de Grèce ?
Les lis pâles de Damanhour ?
Ou l'œil ardent de la négresse
Qui, comme une jeune tigresse,
Bondit rugissante d'amour?

Que m'importe, juive adorée,
Un sein d'ébène, un front vermeil?
Tu n'es point blanche ni cuivrée :
Mais il semble qu'on t'a dorée
Avec un rayon du soleil.

N'appelle donc plus la tempête,
Princesse, sur ces humbles fleurs ;
Jouis en paix de ta conquête,
Et n'exige pas qu'une tête
Tombe avec chacun de tes pleurs!

Ne songe plus qu'aux frais platanes,
Au bain mêlé d'ambre et de nard,
Au golfe où glissent les tartanes...
Il faut au sultan des sultanes;
Il faut des perles au poignard!

Octobre 1828.

# ORIENTALE TREIZIÈME.

## LE DERVICHE.

Quand la perte d'un mortel est écrite dans le livre fatal de la destinée, quoi qu'il fasse il n'échappera jamais à son funeste avenir : la mort le poursuit partout; elle le surprend même dans son lit, suce de ses lèvres avides son sang, et l'emporte sur ses épaules.

PANAGO SOUTZO.

Un jour Ali passait : les têtes les plus hautes
Se courbaient au niveau des pieds de ses arnautes.
Tout le peuple disait : Allah !
Un derviche soudain, cassé par l'âge aride,
Fendit la foule, prit son cheval par la bride,
Et voici comme il lui parla :

« Ali-Tépéléni, lumière des lumières,
» Qui siéges au divan sur les marches premières,
» Dont le grand nom toujours grandit,
» Écoute-moi, visir de ces guerriers sans nombre,
» Ombre du padischah qui de Dieu même est l'ombre !
» Tu n'es qu'un chien et qu'un maudit !

» Un flambeau du sépulcre à ton insu t'éclaire.
» Comme un vase trop plein tu répands ta colère
» Sur tout un peuple frémissant;
» Tu brilles sur leurs fronts comme une faux dans l'herbe,
» Et tu fais un ciment à ton palais superbe
» De leurs os broyés dans leur sang.

» Mais ton jour vient. Il faut dans Janina qui tombe,
» Que sous tes pas enfin croule et s'ouvre ta tombe !
» Dieu te garde un carcan de fer
» Sous l'arbre du segjin chargé d'âmes impies
» Qui sur ses rameaux noirs frissonnent accroupies,
» Dans la nuit du septième enfer !

» Ton âme fuira nue ! au livre de tes crimes
» Un démon te lira le nom de tes victimes;
» Tu les verras autour de toi,
» Ces spectres, teints du sang qui n'est plus dans leurs vei- [nes,
» Se presser, plus nombreux que les paroles vaines
» Que balbutiera ton effroi !

» Ceci t'arrivera, sans que ta forteresse
» Ou ta flotte te puisse aider, dans ta détresse,
» De sa rame ou de son canon;
» Quand même Ali-Pacha, comme le juif immonde,
» Pour tromper l'ange noir qui l'attend hors du monde,
» En mourant changerait de nom ! »

Ali sous sa pelisse avait un cimeterre,
Un tromblon tout chargé, s'ouvrant comme un cratère,
Trois longs pistolets, un poignard :
Il écouta le prêtre et lui laissa tout dire,
Pencha son front rêveur, puis avec un sourire
Donna sa pelisse au vieillard.

Novembre 1828.

# ORIENTALE QUATORZIÈME.

## LE CHATEAU FORT.

A quoi pensent ces flots qui baisent sans murmure
Les flancs de ce rocher luisant comme une armure?
Quoi donc! n'ont-ils pas vu dans leur propre miroir,
Que ce roc, dont le pied déchire leurs entrailles,
A sur sa tête un fort, ceint de blanches murailles,
Roulé comme un turban autour de son front noir?

Que font-ils? à qui donc gardent-ils leur colère?
Allons! acharne-toi sur ce cap séculaire,
O mer! trêve un moment aux pauvres matelots!
Ronge, ronge ce roc! qu'il chancelle, qu'il penche,
Et tombe enfin, avec sa forteresse blanche,
La tête la première, enfoncé dans les flots!

Dis, combien te faut-il de temps, ô mer fidèle,
Pour jeter bas ce roc avec sa citadelle?
Un jour? un an? un siècle?... Au nid du criminel
Précipite toujours ton eau jaune de sable!
Que t'importe le temps, ô mer intarissable?
Un siècle est comme un flot dans ton gouffre éternel.

Engloutis cet écueil! que ta vague l'efface
Et sur son front perdu toujours passe et repasse!
Que l'algue aux verts cheveux dégrade ses contours!
Que, sur son flanc couché, dans ton lit sombre il dorme!
Qu'on n'y distingue plus sa forteresse informe!
Que chaque flot emporte une pierre à ses tours!

Afin que rien n'en reste au monde, et qu'on respire
De ne plus voir la tour d'Ali, pacha d'Épire;
Et qu'un jour, côtoyant les bords qu'Ali souilla,
Si le marin de Cos dans la mer ténébreuse
Voit un grand tourbillon dont le centre se creuse,
Aux passagers muets il dise : C'était là!

Novembre 1828.

# ORIENTALE QUINZIÈME.

## MARCHE TURQUE.

Là —Allah—Ellàllah!
Koran.
Il n'y a d'autre dieu que Dieu.

Ma dague d'un sang noir à mon côté ruisselle,
Et ma hache est pendue à l'arçon de ma selle.

J'aime le vrai soldat, effroi de Bélial :
Son turban évasé rend son front plus sévère;
Il baise avec respect la barbe de son père,
Il voue à son vieux sabre un amour filial,
Et porte un doliman percé dans les mêlées
De plus de coups que n'a de taches étoilées
La peau du tigre impérial.

Ma dague d'un sang noir à mon côté ruisselle,
Et ma hache est pendue à l'arçon de ma selle.

Un bouclier de cuivre à son bras sonne et luit,
Rouge comme la lune au milieu d'une brume;

Son cheval hennissant mâche un frein blanc d'écume;
Un long sillon de poudre en sa course le suit.
Quand il passe au galop sur le pavé sonore,
On fait silence, on dit : C'est un cavalier maure!
Et chacun se retourne au bruit.

Ma dague d'un sang noir à mon côté ruisselle,
Et ma hache est pendue à l'arçon de ma selle.

Quand dix mille Giaours viennent au son du cor,
Il leur répond; il vole, et d'un souffle farouche
Fait jaillir la terreur du clairon qu'il embouche,
Tue, et parmi les morts sent croître son essor,
Rafraîchit dans leur sang son caftan écarlate,
Et pousse son coursier qui se lasse, et le flatte
Pour en égorger plus encor!

Ma dague d'un sang noir à mon côté ruisselle,
Et ma hache est pendue à l'arçon de ma selle.

J'aime, s'il est vainqueur, quand s'est tû le tambour,
Qu'il ait sa belle esclave aux paupières arquées,
Et, laissant les imans qui prêchent aux mosquées
Boire du vin la nuit, qu'il en boive au grand jour!
J'aime, après le combat, que sa voix enjouée
Rie, et des cris de guerre encor tout enrouée,
Chante les houris et l'amour!

Ma dague d'un sang noir à mon côté ruisselle,
Et ma hache est pendue à l'arçon de ma selle.

Qu'il soit grave, et rapide à venger un affront;
Qu'il aime mieux savoir le jeu du cimeterre
Que tout ce qu'à vieillir on apprend sur la terre;
Qu'il ignore quel jour les soleils s'éteindront,
Quand rouleront les mers sur les sables arides;
Mais qu'il soit brave et jeune, et préfère à des rides
Des cicatrices sur son front.

Ma dague d'un sang noir à mon côté ruisselle,
Et ma hache est pendue à l'arçon de ma selle.

Tel est, comparadgis, spahis, timariots,
Le vrai guerrier croyant! mais celui qui se vante,
Et qui tremble au moment de semer l'épouvante,
Qui le dernier arrive aux camps impériaux,
Qui, lorsque d'une ville on a forcé la porte,
Ne fait pas, sous le poids du butin qu'il rapporte,
Plier l'essieu des chariots;

Ma dague d'un sang noir à mon côté ruisselle,
Et ma hache est pendue à l'arçon de ma selle.

Celui qui d'une femme aime les entretiens;
Celui qui ne sait pas dire dans une orgie
Quelle est d'un beau cheval la généalogie;
Qui cherche ailleurs qu'en soi force, amis et soutiens,
Sur de soyeux divans se couche avec mollesse,
Craint le soleil, sait lire, et par scrupule laisse
Tout le vin de Chypre aux chrétiens;

Ma dague d'un sang noir à mon côté ruisselle,
Et ma hache est pendue à l'arçon de ma selle.

Celui-là, c'est un lâche, et non pas un guerrier.
Ce n'est pas lui qu'on voit dans la bataille ardente
Pousser un fier cheval, à la housse pendante,
Le sabre en main, debout sur le large étrier;
Il n'est bon qu'à presser des talons une mule,
En murmurant tout bas quelque vaine formule,
Comme un prêtre qui va prier!

Ma dague d'un sang noir à mon côté ruisselle,
Et ma hache est pendue à l'arçon de ma selle.

Mai 1828.

# ORIENTALE SEIZIÈME.

## LA BATAILLE PERDUE.

Sur la plus haute colline
Il monte, et sa javeline
Soutenant ses membres lourds,
Il voit son armée en fuite
Et de sa tente détruite
Pendre en lambeaux le velours.

Ém. Deschamps. *Rodrigue pendant la bataille.*

« Allah! qui me rendra ma formidable armée,
» Émirs, cavalerie au carnage animée,
» Et ma tente, et mon camp, éblouissant à voir,
» Qui la nuit allumait tant de feux qu'à leur nombre
» On eût dit que le ciel sur la colline sombre
» Laissait ses étoiles pleuvoir?

» Qui me rendra mes beys aux flottantes pelisses?
» Mes fiers timariots, turbulentes milices?
» Mes khans bariolés? mes rapides spahis?
» Et mes bédouins hâlés, venus des Pyramides,
» Qui riaient d'effrayer les laboureurs timides,
» Et poussaient leurs chevaux par les champs de maïs?

» Tous ces chevaux, à l'œil de flamme, aux jambes grêles,
» Qui volaient dans les blés comme des sauterelles,
» Quoi! je ne verrai plus, franchissant les sillons,
» Leurs troupes, par la mort en vain diminuées,
» Sur les carrés pesants s'abattant par nuées,
» Couvrir d'éclairs les bataillons!

» Ils sont morts : dans le sang traînent leurs belles housses;
» Le sang souille et noircit leur croupe aux taches rousses;
» L'éperon s'userait sur leur flanc arrondi
» Avant de réveiller leurs pas jadis rapides,
» Et près d'eux sont couchés leurs maîtres intrépides
» Qui dormaient à leur ombre aux haltes de midi!

» Allah! qui me rendra ma redoutable armée?
» La voilà par les champs tout entière semée,
» Comme l'or d'un prodigue épars sur le pavé.
» Quoi! chevaux, cavaliers, Arabes et Tartares,
» Leurs turbans, leur galop, leurs drapeaux, leurs fanfares,
» C'est comme si j'avais rêvé!

» O mes vaillants soldats et leurs coursiers fidèles!
» Leur voix n'a plus de bruit et leurs pieds n'ont plus d'ailes.
» Ils ont oublié tout, et le sabre et le mors.
» De leurs corps entassés cette vallée est pleine :
» Voilà pour bien longtemps une sinistre plaine!
» Ce soir, l'odeur du sang; demain, l'odeur des morts.

» Quoi! c'était une armée, et ce n'est plus qu'une ombre!
» Ils se sont bien battus! de l'aube à la nuit sombre,
» Dans le cercle fatal ardents à se presser.
» Les noirs linceuls des nuits sur l'horizon se posent.
» Les braves ont fini : maintenant ils reposent,
» Et les corbeaux vont commencer.

» Déjà, passant leur bec entre leurs plumes noires,
» Du fond des bois, du haut des chauves promontoires,
» Ils accourent : des morts ils rongent les lambeaux;
» Et cette armée, hier formidable et suprême,
» Cette puissante armée, hélas! ne peut plus même
» Effaroucher un aigle et chasser des corbeaux!

» Oh! si j'avais encor cette armée immortelle,
» Je voudrais conquérir des mondes avec elle;
» Je la ferais régner sur les rois ennemis;
» Elle serait ma sœur, ma dame et mon épouse.
» Mais que fera la Mort, inféconde et jalouse,
» De tant de braves endormis?

» Que n'ai-je été frappé! que n'a sur la poussière
» Roulé mon vert turban avec ma tête altière!
» Hier j'étais puissant; hier trois officiers,
» Immobiles et fiers sur leur selle tigrée,
» Portaient, devant le seuil de ma tente dorée,
» Trois panaches ravis aux croupes des coursiers.

» Hier j'avais cent tambours tonnant à mon passage :
» J'avais quarante agas contemplant mon visage,
» Et d'un sourcil froncé tremblant dans leurs palais.
» Au lieu des lourds pierriers qui dorment sur les proues,
» J'avais de beaux canons, roulant sur quatre roues,
» Avec leurs canonniers anglais.

» Hier j'avais des châteaux, j'avais de belles villes :
» Des Grecques par milliers à vendre aux juifs serviles,
» J'avais de grands harems et de grands arsenaux.
» Aujourd'hui, dépouillé, vaincu, proscrit, funeste,
» Je fuis... De mon empire hélas! rien ne me reste;
» Allah! je n'ai plus même une tour à créneaux!

» Il faut fuir, moi, pacha, moi, visir à trois queues!
» Franchir l'horizon vaste et les collines bleues,
» Furtif, baissant les yeux, presque tendant la main,
» Comme un voleur qui fuit troublé dans les ténèbres,
» Et croit voir des gibets, dressant leurs bras funèbres,
» Dans tous les arbres du chemin! »

Ainsi parlait Reschid, le soir de sa défaite.
Nous eûmes mille Grecs tués à cette fête.
Mais le visir fuyait, seul, ce champ meurtrier.
Rêveur, il essuyait son rouge cimeterre;
Deux chevaux près de lui du pied battaient la terre,
Et vides, sur leurs flancs sonnaient les étriers.

Mai 1828.

# ORIENTALE DIX-SEPTIÈME.

## LE RAVIN.

*.... Alte fosse*
*Che vallan quella terra sconsolata.*
DANTE.

Un ravin de ces monts coupe la noire crête;
Comme si, voyageant du Caucase au Cédar,
Quelqu'un de ces Titans que nul rempart n'arrête
Avait fait passer sur leur tête
La roue immense de son char.

Hélas! combien de fois dans nos temps de discorde,
Des flots de sang chrétien et de sang mécréant,
Baignant le cimeterre et la miséricorde,
Ont changé tout à coup en torrent qui déborde
Cette ornière d'un char géant!

Avril 1828.

# ORIENTALE DIX-HUITIÈME.

## L'ENFANT.

*O horror! horror! horror!*
SHAKESPEARE, *Macbeth.*

Les Turcs ont passé là : tout est ruine et deuil,
Chio, l'île des vins, n'est plus qu'un sombre écueil,
Chio, qu'ombrageaient les charmilles,
Chio, qui dans les flots reflétait ses grands bois,
Ses coteaux, ses palais, et le soir quelquefois
Un chœur dansant de jeunes filles.

Tout est désert : mais non, seul près des murs noircis,
Un enfant aux yeux bleus, un enfant grec, assis,
Courbait sa tête humiliée.
Il avait pour asile, il avait pour appui
Une blanche aubépine, une fleur, comme lui
Dans le grand ravage oubliée.

— Ah! pauvre enfant, pieds nus sur les rocs anguleux
Hélas! pour essuyer les pleurs de tes yeux bleus
Comme le ciel et comme l'onde,
Pour que dans leur azur, de larmes orageux,
Passe le vif éclair de la joie et des jeux,
Pour relever ta tête blonde,

Que veux-tu? bel enfant que te faut-il donner
Pour rattacher gaîment et gaîment ramener
En boucles sur ta blanche épaule
Ces cheveux qui du fer n'ont pas subi l'affront,
Et qui pleurent épars autour de ton beau front,
Comme les feuilles sur le saule?

Qui pourrait dissiper tes chagrins nébuleux?
Est-ce d'avoir ce lis, bleu comme tes yeux bleus,
Qui d'Iran borde le puits sombre?
Ou le fruit du tuba, de cet arbre si grand
Qu'un cheval au galop met toujours en courant
Cent ans à sortir de son ombre?

Veux-tu, pour me sourire, un bel oiseau des bois,
Qui chante avec un chant plus doux que le hautbois?
Plus éclatant que les cymbales?
Que veux-tu? fleur, beau fruit ou l'oiseau merveilleux?
— Ami, dit l'enfant grec, dit l'enfant aux yeux bleus,
Je veux de la poudre et des balles.

Juin 1828.

# ORIENTALE DIX-NEUVIÈME.

## SARA LA BAIGNEUSE.

Le soleil et les vents, dans ces bocages sombres,
Des feuilles sur son front faisaient flotter les ombres.
ALFRED DE VIGNY.

Sara, belle d'indolence,
Se balance
Dans un hamac, au-dessus
Du bassin d'une fontaine
Toute pleine
D'eau puisée à l'Ilyssus;

Et la frêle escarpolette
Se reflète
Dans le transparent miroir,
Avec la baigneuse blanche
Qui se penche,
Qui se penche pour se voir.

Chaque fois que la nacelle
Qui chancelle,
Passe à fleur d'eau dans son vol,
On voit sur l'eau qui s'agite
Sortir vite
Son beau pied et son beau col.

Elle bat d'un pied timide
L'onde humide
Qui ride son clair tableau;
Du beau pied rougit l'albâtre;
La folâtre
Rit de la fraîcheur de l'eau.

Reste ici caché : demeure!
Dans une heure,
D'un œil ardent tu verras
Sortir du bain l'ingénue,
Toute nue,
Croisant ses mains sur ses bras!

Car c'est un astre qui brille
Qu'une fille
Qui sort d'un bain au flot clair,
Cherche s'il ne vient personne,
Et frissonne,
Toute mouillée au grand air!

Elle est là, sous la feuillée,
Éveillée
Au moindre bruit de malheur;
Et rouge pour une mouche
Qui la touche,
Comme une grenade en fleur.

On voit tout ce que dérobe
Voile ou robe;
Dans ses yeux d'azur en feu,
Son regard que rien ne voile
Est l'étoile
Qui brille au fond d'un ciel bleu.

L'eau sur son corps qu'elle essuie
Roule en pluie,
Comme sur un peuplier;
Comme si, gouttes à gouttes,
Tombaient toutes
Les perles de son collier.

Mais Sara la nonchalante
Est bien lente
A finir ses doux ébats;
Toujours elle se balance
En silence,
Et va murmurant tout bas :

« Oh! si j'étais capitane,
» Ou sultane,
» Je prendrais des bains ambrés,
» Dans un bain de marbre jaune,
» Près d'un trône,
» Entre deux griffons dorés!

» J'aurais le hamac de soie
» Qui se ploie
» Sous le corps prêt à pâmer;
» J'aurais la molle ottomane
» Dont émane
» Un parfum qui fait aimer.

» Je pourrais folâtrer nue,
» Sous la nue,
» Dans le ruisseau du jardin,

« Sans craindre de voir dans l'ombre
« Du bois sombre
« Deux yeux s'allumer soudain.

« Il faudrait risquer sa tête
« Inquiète,
« Et tout braver pour me voir,
« Le sabre nu de l'heyduque,
« Et l'eunuque
« Aux dents blanches, au front noir!

« Puis, je pourrais sans qu'on presse
« Ma paresse,
« Laisser avec mes habits
« Traîner sur les larges dalles
« Mes sandalles
« De drap brodé de rubis. »

Ainsi se parle en princesse,
Et sans cesse
Se balance avec amour
La jeune fille rieuse,
Oublieuse
Des promptes ailes du jour.

L'eau, du pied de la baigneuse
Peu soigneuse
Rejaillit sur le gazon,
Sur sa chemise plissée,
Balancée
Aux branches d'un vert buisson.

Et cependant des campagnes
Ses compagnes
Prennent toutes le chemin.
Voici leur troupe frivole
Qui s'envole
En se tenant par la main.

Chacune, en chantant comme elle,
Passe et mêle
Ce reproche à sa chanson :
— Oh! la paresseuse fille
Qui s'habille
Si tard un jour de moisson!

*Juillet 1828.*

# ORIENTALE VINGTIÈME.

## ATTENTE.

*Esperaba, desperada.*

Monte, écureuil, monte au grand chêne,
Sur la branche des cieux prochaine,
Qui plie et tremble comme un jonc.
Cigogne, aux vieilles tours fidèle,
Oh! vole! et monte à tire d'aile
De l'église à la citadelle,
Du haut clocher au grand donjon.

Vieux aigle, monte de ton aire
A la montagne centenaire
Que blanchit l'hiver éternel;
Et toi qu'en ta couche inquiète
Jamais l'aube ne vit muette,
Monte, monte, vive alouette,
Vive alouette, monte au ciel!

Et maintenant, du haut de l'arbre,
Des flèches de la tour de marbre,
Du grand mont, du ciel enflammé,
A l'horizon, parmi la brume,
Voyez-vous flotter une plume,
Et courir un cheval qui fume,
Et revenir mon bien-aimé?

*Juin 1828.*

# ORIENTALE VINGT ET UNIÈME.

## LAZZARA.

Et cette femme était fort belle.
Rois. Chap. XI, v. 2.

Comme elle court! voyez : — par les poudreux sentiers,
Par les gazons tout pleins de touffes d'églantiers,
Par les blés où le pavot brille,
Par les chemins perdus, par les chemins frayés,
Par les monts, par les bois, par les plaines, voyez
Comme elle court, la jeune fille!

Elle est grande, elle est svelte, et quand, d'un pas joyeux,
Sa corbeille de fleurs sur sa tête, à nos yeux
Elle apparait vive et folâtre,
A voir sur son beau front s'arrondir ses bras blancs,
On croirait voir de loin, dans nos temples croulants,
Une amphore aux anses d'albâtre.

Elle est jeune et rieuse, et chante sa chanson.
Et, pieds nus, près du lac, de buisson en buisson,
Poursuit les vertes demoiselles.
Elle lève sa robe et passe les ruisseaux.
Elle va, court, s'arrête, et vole, et les oiseaux
Pour ses pieds donneraient leurs ailes.

Quand, le soir, pour la danse on va se réunir,
A l'heure où l'on entend lentement revenir
Les grelots du troupeau qui bêle,
Sans chercher quels atours à ses traits conviendront
Elle arrive, et la fleur qu'elle attache à son front
Nous semble toujours la plus belle.

Certes, le vieux Omer, pacha de Négrepont,
Pour elle eût tout donné, vaisseaux à triple pont,
Foudroyantes artilleries,
Harnois de ses chevaux, toisons de ses brebis,
Et son rouge turban de soie, et ses habits
Tout ruisselants de pierreries;

Et ses lourds pistolets, ses tromblons évasés,
Et leurs pommeaux d'argent par sa main rude usés,
Et ses sonores espingoles,
Et son courbe damas, et, don plus riche encor,
La grande peau de tigre où pend son carquois d'or,
Hérissé de flèches mogoles.

Il eût donné sa housse et son large étrier;
Donné tous ses trésors avec le trésorier :
Donné ses trois cents concubines;
Donné ses chiens de chasse aux colliers de vermeil;
Donné ses Albanais, brûlés par le soleil,
Avec leurs longues carabines.

Il eût donné les Francs, les Juifs et leur rabbin;
Son kiosque rouge et vert, et ses salles de bain
Aux grands pavés de mosaïque;
Sa haute citadelle aux créneaux anguleux;
Et sa maison d'été qui se mire aux flots bleus
D'un golfe de Cyrénaïque.

Tout! jusqu'au cheval blanc qu'il élève au sérail,
Dont la sueur à flots argente le poitrail;
Jusqu'au frein que l'or damasquine :
Jusqu'à cette Espagnole, envoi du dey d'Alger,
Qui soulève, en dansant son fandango léger,
Les plis brodés de sa basquine!

Ce n'est point un pacha, c'est un klephte à l'œil noir
Qui l'a prise, et qui n'a rien donné pour l'avoir;
Car la pauvreté l'accompagne;
Un klephte a pour tous biens l'air du ciel, l'eau des puits,
Un bon fusil bronzé par la fumée, et puis
La liberté sur la montagne.

Mai 1828.

# ORIENTALE VINGT-DEUXIÈME.

## VŒU.

Ainsi qu'on choisit une rose
Dans les guirlandes de Sârons,
Choisissez une vierge éclose
Parmi les lis de vos vallons.

LAMARTINE.

Si j'étais la feuille que roule
L'aile tournoyante du vent,
Qui flotte sur l'eau qui s'écoule,
Et qu'on suit de l'œil en rêvant ;

Je me livrerais, fraîche encore,
De la branche me détachant,
Au zéphir qui souffle à l'aurore,
Au ruisseau qui vient du couchant.

Plus loin que le fleuve qui gronde,
Plus loin que les vastes forêts,
Plus loin que la gorge profonde,
Je fuirais, je courrais, j'irais!

Plus loin que l'antre de la louve,
Plus loin que le bois des ramiers,
Plus loin que la plaine où l'on trouve
Une fontaine et trois palmiers;

Par delà ces rocs qui répandent
L'orage en torrent dans les blés;
Par delà ce lac morne où pendent
Tant de buissons échevelés;

Plus loin que les terres arides
Du chef maure au large ataghan,
Dont le front pâle a plus de rides
Que la mer un jour d'ouragan.

Je franchirais comme la flèche
L'étang d'Arta, mouvant miroir,
Et le mont dont la cime empêche
Corynthe et Mykos de se voir.

Comme par un charme attirée,
Je m'arrêterais au matin
Sur Mykos, la ville carrée,
La ville aux coupoles d'étain.

J'irais chez la fille du prêtre,
Chez la blanche fille à l'œil noir,
Qui le jour chante à sa fenêtre,
Et joue à sa porte le soir.

Enfin, pauvre feuille envolée,
Je viendrais, au gré de mes vœux,
Me poser sur son front, mêlée
Aux boucles de ses blonds cheveux;

Comme une perruche au pied leste
Dans le blé jaune, ou bien encor
Comme dans un jardin céleste
Un fruit vert sur un arbre d'or.

Et là, sur sa tête qui penche,
Je serais, fût-ce peu d'instants,
Plus fière que l'aigrette blanche
Au front étoilé des sultans.

Septembre 1828.

# ORIENTALE VINGT-TROISIÈME.

## LA VILLE PRISE.

Feu, feu, sang, sang et ruine!
Corte Real. *Le Siége de Dieu.*

La flamme par ton ordre, ô roi, luit et dévore.
De ton peuple en grondant elle étouffe les cris;
Et, rougissant les toits comme une sombre aurore,
Semble en son vol joyeux danser sur leurs débris.

Le meurtre aux mille bras comme un géant se lève;
Les palais embrasés se changent en tombeaux;
Pères, femmes, époux, tout tombe sous le glaive;
Autour de la cité s'appellent les corbeaux.

Les mères ont frémi! les vierges palpitantes,
O calife! ont pleuré leurs jeunes ans flétris;
Et les coursiers fougueux ont traîné hors des tentes
Leurs corps vivants, de coups et de baisers meurtris!

Vois d'un vaste linceul la ville enveloppée;
Vois! quand ton bras puissant passe, il fait tout plier.
Les prêtres qui priaient ont péri par l'épée,
Jetant leur livre saint comme un vain bouclier!

Les tout petits enfants, écrasés sous les dalles,
Ont vécu : de leur sang le fer s'abreuve encor... —
Ton peuple baise, ô roi, la poudre des sandales
Qu'à ton pied glorieux attache un cercle d'or!

Avril 1825.

# ORIENTALE VINGT-QUATRIÈME.

## ADIEUX DE L'HOTESSE ARABE

10. Habitez avec nous : la terre est
en votre puissance; cultivez-la,
trafiquez-y, et la possédez.
Genèse, chap. XXIV.

Puisque rien ne t'arrête en cet heureux pays,
Ni l'ombre du palmier, ni le jaune maïs,
Ni le repos, ni l'abondance;
Ni de voir à ta voix battre le jeune sein
De nos sœurs, dont, les soirs, le tournoyant essaim
Couronne un coteau de sa danse;

Adieu, voyageur blanc! J'ai sellé de ma main,
De peur qu'il ne te jette aux pierres du chemin,
Ton cheval à l'œil intrépide;
Ses pieds fouillent le sol, sa croupe est belle à voir,
Ferme, ronde et luisante, ainsi qu'un rocher noir
Que polit une onde rapide.

Tu marches donc sans cesse! Oh! que n'es-tu de ceux
Qui donnent pour limite à leurs pieds paresseux
Leur toit de branches ou de toiles!
Qui, rêveurs, sans en faire, écoutent les récits,
Et souhaitent, le soir, devant leur porte assis,
De s'en aller dans les étoiles!

Si tu l'avais voulu, peut-être une de nous,
O jeune homme! eût aimé te servir à genoux
Dans nos huttes toujours ouvertes;
Elle eût fait, en berçant ton sommeil de ses chants,
Pour chasser de ton front les moucherons méchants,
Un éventail de feuilles vertes.

Mais tu pars! — Nuit et jour tu vas seul et jaloux.
Le fer de ton cheval arrache aux durs cailloux
Une poussière d'étincelles;
A ta lance qui passe et dans l'ombre reluit,
Les aveugles démons qui volent dans la nuit
Souvent ont déchiré leurs ailes.

Si tu reviens, gravis, pour trouver ce hameau,
Ce mont noir qui de loin semble un dos de chameau;
Pour trouver ma hutte fidèle,
Songe à son toit aigu comme une ruche à miel,
Qu'elle n'a qu'une porte et qu'elle s'ouvre au ciel
Du côté d'où vient l'hirondelle.

Si tu ne reviens pas, songe un peu quelquefois
Aux filles du désert, sœurs à la douce voix,
Qui dansent pieds nus sur la dune;
O beau jeune homme blanc, bel oiseau passager,
Souviens-toi; car, peut-être, ô rapide étranger,
Ton souvenir reste à plus d'une!

Adieu donc! — Va tout droit. Garde-toi du soleil,
Qui dore nos fronts bruns, mais brûle un teint vermeil;
De l'Arabie infranchissable;
De la vieille qui va seule et d'un pas tremblant;
Et de ceux qui, le soir, avec un bâton blanc,
Tracent des cercles sur le sable!

Novembre 1828.

# ORIENTALE VINGT-CINQUIÈME.

## MALÉDICTION.

*Ed altro disse : ma non l'ho a mente.*
DANTE.
Et d'autres choses encore : mais je ne les ai plus dans l'esprit.

Qu'il erre sans repos, courbé dès sa jeunesse,
En des sables sans borne où le soleil renaisse
Sitôt qu'il aura lui!
Comme un noir meurtrier qui fuit, dans la nuit sombre
S'il marche, que sans cesse il entende dans l'ombre
Un pas derrière lui!

En des glaciers polis comme un tranchant de hache,
Qu'il glisse et roule, et tombe, et tombe, et se rattache
De l'ongle à leurs parois!
Qu'il soit pris pour un autre, et, râlant sur la roue,
Dise : Je n'ai rien fait! et qu'alors on le cloue
Sur un gibet en croix.

Qu'il pende échevelé, la bouche violette!
Que, visible à lui seul, la mort, chauve squelette,
Rie en le regardant!
Que son cadavre souffre, et vive assez encore
Pour sentir, quand la mort le ronge et le dévore,
Chaque coup de sa dent!

Qu'il ne soit plus vivant, et ne soit pas une âme!
Que sur ses membres nus tombe un soleil de flamme
Ou la pluie à ruisseaux!
Qu'il s'éveille en sursaut chaque nuit dans la brume,
La lutte, et se secoue, et vainement écume
Sous des griffes d'oiseaux!

Août 1828.

# ORIENTALE VINGT-SIXIÈME.

## LES TRONÇONS DU SERPENT.

D'ailleurs les sages ont dit : Il ne faut point
attacher son cœur aux choses passagères.

SADI, *Gulistan.*

Je veille, et nuit et jour mon front rêve enflammé,
Ma joue en pleurs ruisselle
Depuis qu'Albaydé dans la tombe a fermé
Ses beaux yeux de gazelle.

Car elle avait quinze ans, un sourire ingénu,
Et m'aimait sans mélange,
Et quand elle croisait ses bras sur son sein nu,
On croyait voir un ange!

Un jour, pensif, j'errais au bord d'un golfe ouvert
Entre deux promontoires,
Et je vis sur le sable un serpent jaune et vert,
Jaspé de taches noires.

La hache en vingt tronçons avait coupé vivant
Son corps que l'onde arrose,
Et l'écume des mers que lui jetait le vent
Sur son sang flottait rose.

Tous ses anneaux vermeils rampaient en se tordant
Sur la grève isolée,
Et le sang empourprait d'un rouge plus ardent
Sa crête dentelée.

Ces tronçons déchirés, épars, près d'épuiser
Leurs forces languissantes,
Se cherchaient, se cherchaient, comme pour un baiser
Deux bouches frémissantes!

Et comme je rêvais, triste et suppliant Dieu
Dans ma pitié muette,
La tête aux mille dents rouvrit son œil de feu.
Et me dit : « O poëte!

» Ne plains que toi! ton mal est plus envenimé,
» Ta plaie est plus cruelle;
» Car ton Albaydé dans la tombe a fermé
» Ses beaux yeux de gazelle.

» Ce coup de hache aussi brise ton jeune essor.
» Ta vie et tes pensées
» Autour d'un souvenir, chaste et dernier trésor,
» Se traînent dispersées.

» Ton génie, au vol large, éclatant, gracieux,
» Qui, mieux que l'hirondelle,
» Tantôt rasait la terre et tantôt dans les cieux
» Donnait de grands coups d'aile,

» Comme moi maintenant, meurt près des flots troublés;
» Et ses forces s'éteignent,
» Sans pouvoir réunir ses tronçons mutilés
» Qui rampent et qui saignent. »

Novembre 1828.

## ORIENTALE VINGT-SEPTIÈME.

### NOURMAHAL-LA-ROUSSE.

*No es bestia que non fus hy trobada.*

JOAN LORENZO SEGURA DE ASTORGA.

Pas de bête fauve qui ne s'y trouvât.

Entre deux rocs d'un noir d'ébène
Voyez-vous ce sombre hallier
Qui se hérisse dans la plaine,
Ainsi qu'une touffe de laine
Entre les cornes du bélier?

Là, dans une ombre non frayée,
Grondent le tigre ensanglanté,
La lionne, mère effrayée,
Le chacal, l'hyène rayée
Et le léopard tacheté.

Là, des monstres de toute forme
Rampent : — le basilic rêvant,
L'hippopotame au ventre énorme,
Et le boa, vaste et difforme,
Qui semble un tronc d'arbre vivant.

L'orfraie aux paupières vermeilles,
Le serpent, le singe méchant,
Sifflent comme un essaim d'abeilles;
L'éléphant aux larges oreilles,
Casse les bambous en marchant.

Là, vit la sauvage famille
Qui glapit, bourdonne et mugit.
Le bois entier hurle et fourmille.
Sous chaque buisson son œil brille,
Dans chaque antre une voix rugit.

Eh bien ! seul et nu sur la mousse,
Dans ce bois-là je serais mieux
Que devant Nourmahal-la-Rousse,
Qui parle avec une voix douce
Et regarde avec de doux yeux !

Novembre 1828.

## ORIENTALE VINGT-HUITIÈME.

### LES DJINNS.

*E come i gru van cantando lor lai,*
*Facendo in aer di se lunga riga;*
*Così vid' io venir traendo guai*
*Ombre portate d' alla detta briga.*

DANTE.

Et comme les grues qui font dans l'air de longues files vont chantant leur plainte, ainsi je vis venir traînant des gémissements les ombres emportées par cette tempête.

Murs, ville,
Et port,
Asile
De mort,
Mer grise
Où brise
La brise :
Tout dort.

Dans la plaine
Naît un bruit.
C'est l'haleine
De la nuit.
Elle brame
Comme une âme
Qu'une flamme
Toujours suit.

La voix plus haute
Semble un grelot. —
D'un nain qui saute
C'est le galop :
Il fuit, s'élance,
Puis en cadence
Sur un pied danse
Au bout d'un flot.

La rumeur approche :
L'écho la redit.
C'est comme la cloche
D'un couvent maudit ; —
Comme un bruit de foule,
Qui tonne et qui roule,
Et tantôt s'écoule
Et tantôt grandit.

Dieu ! la voix sépulcrale
Des Djinns... ! — Quel bruit ils font !
Fuyons sous la spirale
De l'escalier profond !
Déjà s'éteint ma lampe ;
Et l'ombre de la rampe,
Qui le long du mur rampe,
Monte jusqu'au plafond.

C'est l'essaim des Djinns qui passe,
Et tourbillonne en sifflant.
Les ifs, que leur vol fracasse,
Craquent comme un pin brûlant.
Leur troupeau lourd et rapide,
Volant dans l'espace vide,
Semble un nuage livide
Qui porte un éclair au flanc.

Ils sont tout près ! — Tenons fermée
Cette salle où nous les narguons.
Quel bruit dehors ! hideuse armée
De vampires et de dragons !
La poutre du toit descellée
Ploie ainsi qu'une herbe mouillée,
Et la vieille porte rouillée,
Tremble à déraciner les gonds !

Cris de l'enfer ! voix qui hurle et qui pleure !
L'horrible essaim, poussé par l'aquilon,
Sans doute, ô ciel ! s'abat sur ma demeure.
Le mur fléchit sous le noir bataillon.
La maison crie et chancelle penchée,
Et l'on dirait que, du sol arrachée,
Ainsi qu'il chasse une feuille séchée,
Le vent la roule avec leur tourbillon !

Prophète ! si ta main me sauve
De ces impurs démons des soirs,
J'irai prosterner mon front chauve
Devant tes sacrés encensoirs !
Fais que sur ces portes fidèles
Meure leur souffle d'étincelles,
Et qu'en vain l'ongle de leurs ailes
Grince et crie à ces vitraux noirs !

Ils sont passés ! — Leur cohorte
S'envole et fuit, et leurs pieds
Cessent de battre ma porte
De leurs coups multipliés.
L'air est plein d'un bruit de chaînes,
Et dans les forêts prochaines,
Frissonnent tous les grands chênes,
Sous leur vol de feu pliés !

De leurs ailes lointaines
Le battement décroît,
Si confus dans les plaines,
Si faible, que l'on croit
Ouïr la sauterelle
Crier d'une voix grêle,
Ou pétiller la grêle
Sur le plomb d'un vieux toit.

D'étranges syllabes
Nous viennent encor ; —
Ainsi, des Arabes
Quand sonne le cor,
Un chant sur la grève,
Par instants s'élève,
Et l'enfant qui rêve
Fait des rêves d'or !

Des Djinns funèbres,
Fils du trépas,
Dans les ténèbres
Pressent leurs pas ;
Leur essaim gronde :
Ainsi, profonde,
Murmure une onde,
Qu'on ne voit pas.

Ce bruit vague
Qui s'endort,
C'est la vague
Sur le bord ;
C'est la plainte
Presque éteinte
D'une sainte
Pour un mort.

On doute
La nuit...
J'écoute : —
Tout fuit.
Tout passe ;
L'espace
Efface
Le bruit.

Août 1828.

# ORIENTALE VINGT-NEUVIÈME.

## SULTAN ACHMET.

Oh! permets, charmante fille, que j'enveloppe mon cou avec tes bras.

HAFIZ.

A Juana la Grenadine,
Qui toujours chante et badine,
Sultan Achmet dit un jour :
— Je donnerais sans retour
Mon royaume pour Médine,
Médine pour ton amour.

— Fais-toi chrétien, roi sublime!
Car il est illégitime
Le plaisir qu'on a cherché
Aux bras d'un Turc débauché.
J'aurais peur de faire un crime :
C'est bien assez du péché.

— Par ces perles dont la chaîne
Rehausse, ô ma souveraine,
Ton cou blanc comme le lait,
Je ferai ce qui te plaît,
Si tu veux bien que je prenne
Ton collier pour chapelet.

Octobre 1828.

# ORIENTALE TRENTIÈME.

## ROMANCE MAURESQUE.

*Dixòle : — dime, buen hombre,*
*Lo que preguntarte queria.*

ROMANCERO GENERAL.

Don Rodrigue est à la chasse.
Sans épée et sans cuirasse,
Un jour d'été, vers midi,
Sous la feuillée et sur l'herbe
Il s'assied, l'homme superbe,
Don Rodrigue le hardi.

La haine en feu le dévore,
Sombre, il pense au bâtard maure,
A son neveu Mudarra,
Dont les complots sanguinaires
Jadis ont tué ses frères,
Les sept infants de Lara.

Pour le trouver en campagne,
Il traverserait l'Espagne
De Figuère à Setuval.
L'un des deux mourrait sans doute.
En ce moment sur la route
Il passe un homme à cheval.

— Chevalier, chrétien ou maure,
Qui dors sous le sycomore,
Dieu te guide par la main!
— Que Dieu répande ses grâces
Sur toi, l'écuyer qui passes,
Qui passes par le chemin!

— Chevalier, chrétien ou maure,
Qui dors sous le sycomore,
Parmi l'herbe du vallon,
Dis ton nom, afin qu'on sache
Si tu portes le panache
D'un vaillant ou d'un félon.

— Si c'est là ce qui t'intrigue,
On m'appelle don Rodrigue,
Don Rodrigue de Lara;
Dona Sanche est ma sœur même :
Du moins, c'est à mon baptême
Ce qu'un prêtre déclara.

J'attends sous ce sycomore :
J'ai cherché d'Albe à Zamore
Ce Mudarra le bâtard,
Le fils de la renégate,
Qui commande une frégate
Du roi maure Aliatar.

Certe, à moins qu'il ne m'évite,
Je le reconnaîtrais vite :
Toujours il porte avec lui
Notre dague de famille;
Une agate au pommeau brille,
Et la lame est sans étui.

Oui, par mon âme chrétienne,
D'une autre main que la mienne
Ce mécréant ne mourra.
C'est le bonheur que je brigue...
— On t'appelle don Rodrigue,
Don Rodrigue de Lara?

Eh bien! seigneur, le jeune homme
Qui te parle et qui te nomme,
C'est Mudarra le bâtard.
C'est le vengeur et le juge.
Cherche à présent un refuge! —
L'autre dit : Tu viens bien tard!

— Moi, fils de la renégate,
Qui commande une frégate
Du roi maure Aliatar,
Moi, ma dague et ma vengeance,
Tous les trois d'intelligence,
Nous voici! — Tu viens bien tard!

— Trop tôt pour toi, don Rodrigue,
A moins qu'il ne te fatigue
De vivre... Ah! la peur t'émeut,
Ton front pâlit; rends, infâme,
A moi ta vie, et ton âme
A ton ange, s'il en veut!

Si mon poignard de Tolède
Et mon Dieu me sont en aide,
Regarde mes yeux ardents,
Je suis ton seigneur, ton maître,
Et je t'arracherai, traître,
Le souffle d'entre les dents!

Le neveu de dona Sanche
Dans ton sang enfin étanche
La soif qui le dévora.
Mon oncle, il faut que tu meures.
Pour toi plus de jours ni d'heures!. .
— Mon bon neveu Mudarra,

Un moment! attends que j'aille
Chercher mon fer de bataille.
— Tu n'auras d'autres délais
Que celui qu'ont eu mes frères :
Dans les caveaux funéraires
Où tu les as mis, suis-les!

Si, jusqu'à l'heure venue,
J'ai gardé ma lame nue,
C'est que je voulais, bourreau,
Que, vengeant la renégate,
Ma dague au pommeau d'agate
Eût ta gorge pour fourreau.

Mai 1828.

# ORIENTALE TRENTE ET UNIÈME.

## GRENADE.

*Quien no ha visto à Sevilla*
*No ha visto à maravilla.*

Soit lointaine, soit voisine,
Espagnole ou sarrasine,
Il n'est pas une cité
Qui dispute, sans folie,
A Grenade la jolie
La pomme de la beauté,

Et qui, gracieuse, étale
Plus de pompe orientale
Sous un ciel plus enchanté.

Cadix a les palmiers : Murcie a les oranges :
Jaën son palais goth aux tourelles étranges :
Agreda son couvent bâti par saint Edmond ;
Ségovie a l'autel dont on baise les marches,
Et l'aqueduc aux trois rangs d'arches
Qui lui porte un torrent pris au sommet d'un mont.

Llers a des tours : Barcelone
Au faîte d'une colonne
Lève un phare sur la mer ;
Aux rois d'Aragon fidèle,
Dans leurs vieux tombeaux, Tudèle
Garde leur sceptre de fer ;
Tolose a des forges sombres
Qui semblent, au sein des ombres,
Des soupiraux de l'enfer.

Le poisson qui rouvrit l'œil mort du vieux Tobie
Se joue au fond du golfe où dort Fontarabie;
Alicante aux clochers mêle les minarets ;
Compostelle a son saint; Cordoue aux maisons vieilles
A sa mosquée où l'œil se perd dans les merveilles ;
Madrid a le Manzanarès.

Bilbao, des flots couverte,
Jette une pelouse verte
Sur ses murs noirs et caducs ;
Medina la chevalière,
Cachant sa pauvreté fière
Sous le manteau de ses ducs,
N'a rien que ses sycomores,
Car ses beaux ponts sont aux Maures,
Aux Romains ses aqueducs.

Valence a les clochers de ses trois cents églises ;
L'austère Alcantara livre au souffle des brises
Les drapeaux turcs, pendus en foule à ses piliers;
Salamanque en riant s'assied sur trois collines,
S'endort au son des mandolines,
Et s'éveille en sursaut aux cris des écoliers.

Tortose est chère à saint Pierre ;
Le marbre est comme la pierre
Dans la riche Puycerda ;
De sa bastille octogone
Tuy se vante, et Tarragone
De ses murs qu'un roi fonda ;
Le Douro coule à Zamore ;
Tolède a l'alcazar maure,
Séville a la giralda.

Burgos de son chapitre étale la richesse ;
Penaflor est marquise, et Gironne est duchesse ;
Bivar est une nonne aux sévères atours ;
Toujours prête au combat, la sombre Pampelune,
Avant de s'endormir aux rayons de la lune,
Ferme sa ceinture de tours.

Toutes ces villes d'Espagne
S'épandent dans la campagne
Ou hérissent la Sierra ;
Toutes ont des citadelles
Dont sous des mains infidèles
Aucun beffroi ne vibra ;
Toutes sur leurs cathédrales
Ont des clochers en spirales ;
Mais Grenade a l'Alhambra.

L'Alhambra ! l'Alhambra ! palais que les génies
Ont doré comme un rêve et rempli d'harmonies :
Forteresse aux créneaux festonnés et croulants,
Où l'on entend la nuit de magiques syllabes,
Quand la lune, à travers les mille arceaux arabes,
Sème les murs de trèfles blancs !

Grenade a plus de merveilles
Que n'a de graines vermeilles
Le beau fruit de ses vallons ;
Grenade, la bien nommée,
Lorsque la guerre enflammée
Déroule ses pavillons,
Cent fois plus terrible éclate
Que la grenade écarlate
Sur le front des bataillons.

Il n'est rien de plus beau ni de plus grand au monde ;
Soit qu'à Vivataubin Vivaconlud réponde,
Avec son clair tambour de clochettes orné ;
Soit que, se couronnant de feux comme un calife,
L'éblouissant Généralife
Élève dans la nuit son faîte illuminé.

Les clairons des Tours-Vermeilles
Sonnent comme des abeilles
Dont le vent chasse l'essaim ;
Alcacava pour les fêtes
A des cloches toujours prêtes
A bourdonner dans son sein,
Qui dans leurs tours africaines
Vont éveiller les dulcaynes
Du sonore Albaycin.

Grenade efface en tout ses rivales : Grenade
Chante plus mollement la molle sérénade ;
Elle peint ses maisons de plus riches couleurs ;
Et l'on dit que les vents suspendent leurs haleines
Quand par un soir d'été Grenade dans ses plaines
Répand ses femmes et ses fleurs.

L'Arabie est son aïeule.
Les Maures, pour elle seule,
Aventuriers hasardeux,
Joûraient l'Asie et l'Afrique ;
Mais Grenade est catholique,
Grenade se raille d'eux ;
Grenade, la belle ville,
Serait une autre Séville
S'il en pouvait être deux.

Avril 1828.

# ORIENTALE TRENTE-DEUXIÈME.

## LES BLEUETS.

*Si es verdad ò non, yo no lo he hy de ver,*
*Pero non lo quiero en olvido poner.*

JOAN LORENZO SEGURA DE ASTORGA.

Si cela est vrai ou non, je n'ai pas à le voir ici, mais je ne le veux pas mettre en oubli.

Tandis que l'étoile inodore
Que l'été mêle aux blonds épis,
Émaille de son bleu lapis
Les sillons que la moisson dore,
Avant que, de fleurs dépeuplés,
Les champs n'aient subi les faucilles,
Allez, allez, ô jeunes filles,
Cueillir des bleuets dans les blés!

Entre les villes andalouses,
Il n'en est pas qui sous le ciel
S'étende mieux que Penafiel
Sur les gerbes et les pelouses;
Pas qui dans ses murs crénelés
Lève de plus fières bastilles...
Allez, allez, ô jeunes filles,
Cueillir des bleuets dans les blés!

Il n'est pas de cité chrétienne,
Pas de monastère à beffroi,
Chez le saint-père et chez le roi,
Où, vers la Saint-Ambroise, il vienne
Plus de bons pèlerins hâlés,
Portant bourdon, gourde et coquilles...
Allez, allez, ô jeunes filles,
Cueillir des bleuets dans les blés!

Dans nul pays, les jeunes femmes,
Les soirs, lorsque l'on danse en rond,
N'ont plus de roses sur le front,
Et n'ont dans le cœur plus de flammes;
Jamais plus vifs et plus voilés
Regards n'ont lui sous les mantilles...
Allez, allez, ô jeunes filles,
Cueillir des bleuets dans les blés!

La perle de l'Andalousie,
Alice, était de Penafiel,
Alice, qu'en faisant son miel
Pour fleur une abeille eût choisie.
Ces jours, hélas! sont envolés!
On la citait dans les familles...
Allez, allez, ô jeunes filles,
Cueillir des bleuets dans les blés!

Un étranger vint dans la ville,
Jeune, et parlant avec dédain.
Était-ce un Maure grenadin?
Ou de Murcie ou de Séville?
Venait-il des bords désolés
Où Tunis a ses escadrilles...?
Allez, allez, ô jeunes filles,
Cueillir des bleuets dans les blés!

On ne savait. — La pauvre Alice
En fut aimée, et puis l'aima.
Le doux vallon du Xarama
De leur doux péché fut complice.
Le soir, sous les cieux étoilés,
Tous deux erraient par les charmilles...
Allez, allez, ô jeunes filles,
Cueillir des bleuets dans les blés!

La ville était lointaine et sombre;
Et la lune, douce aux amours,
Se levant derrière les tours
Et les clochers perdus dans l'ombre
Des édifices dentelés
Découpait en noir les aiguilles...
Allez, allez, ô jeunes filles,
Cueillir des bleuets dans les blés!

Cependant, d'Alice jalouses,
En rêvant au bel étranger,
Sous l'arbre à soie et l'oranger
Dansaient les brunes Andalouses;
Les cors, aux guitares mêlés,
Animaient les joyeux quadrilles...
Allez, allez, ô jeunes filles,
Cueillir des bleuets dans les blés!

L'oiseau dort dans le lit de mousse
Que déjà menace l'autour;
Ainsi dormait dans son amour
Alice confiante et douce.
Le jeune homme aux cheveux bouclés,
C'était don Juan, roi des Castilles...
Allez, allez, ô jeunes filles,
Cueillir des bleuets dans les blés!

Or, c'est péril qu'aimer un prince.
Un jour, sur un noir palefroi
On la jeta de par le roi :
On l'arracha de la province;
Un cloître sur ses jours troublés
De par le roi ferma ses grilles...
Allez, allez, ô jeunes filles,
Cueillir des bleuets dans les blés!

Avril 1828.

# ORIENTALE TRENTE-TROISIÈME.

## FANTOMES.

*Luenga es su noche, y cerrados*
*Estan sus ojos pesados.*
*Idos, idos en paz, vientos alados!*

Longue est sa nuit, et fermés sont ses yeux lourds. Allez, allez en paix, vents ailés!

I

Hélas! que j'en ai vu mourir de jeunes filles!
C'est le destin. Il faut une proie au trépas.
Il faut que l'herbe tombe au tranchant des faucilles;
Il faut que dans le bal les folâtres quadrilles
Foulent des roses sous leurs pas.

Il faut que l'eau s'épuise à courir les vallées;
Il faut que l'éclair brille, et brille peu d'instants;
Il faut qu'avril jaloux brûle de ses gelées
Le beau pommier, trop fier de ses fleurs étoilées,
Neige odorante du printemps.

Oui, c'est la vie. Après le jour, la nuit livide.
Après tout, le réveil, infernal ou divin.
Autour du grand banquet siége une foule avide;
Mais bien des conviés laissent leur place vide,
Et se lèvent avant la fin.

II

Que j'en ai vu mourir! — L'une était rose et blanche;
L'autre semblait ouïr de célestes accords;
L'autre, faible, appuyait d'un bras son front qui penche,
Et, comme en s'envolant l'oiseau courbe la branche,
Son âme avait brisé son corps.

Une, pâle, égarée, en proie au noir délire,
Disait tout bas un nom dont nul ne se souvient :
Une s'évanouit, comme un chant sur la lyre;
Une autre en expirant avait le doux sourire
D'un jeune ange qui s'en revient.

Toutes fragiles fleurs, sitôt mortes que nées!
Alcyons engloutis avec leurs nids flottants!
Colombes, que le ciel au monde avait données!
Qui, de grâce, et d'enfance, et d'amour couronnées,
Comptaient leurs ans par les printemps!

Quoi, mortes! quoi, déjà, sous la pierre couchées!
Quoi! tant d'êtres charmants sans regard et sans voix!
Tant de flambeaux éteints! tant de fleurs arrachées!...
Oh! laissez-moi fouler les feuilles desséchées,
Et m'égarer au fond des bois!

Doux fantômes! c'est là, quand je rêve dans l'ombre,
Qu'ils viennent tour à tour m'entendre et me parler.
Un jour douteux me montre et me cache leur nombre;
A travers les rameaux et le feuillage sombre,
Je vois leurs yeux étinceler.

Mon âme est une sœur pour ces ombres si belles.
La vie et le tombeau pour nous n'ont plus de loi.
Tantôt j'aide leurs pas, tantôt je prends leurs ailes.
Vision ineffable où je suis mort comme elles,
Elles, vivantes comme moi!

Elles prêtent leur forme à toutes mes pensées.
Je les vois! je les vois! Elles me disent : Viens!

Puis autour d'un tombeau dansent entrelacées;
Puis s'en vont lentement, par degrés éclipsées;
Alors je songe et me souviens...

III

Une surtout : — un ange, une jeune Espagnole! —
Blanches mains, sein gonflé de soupirs innocents,
Un œil noir, où luisaient des regards de créole,
Et ce charme inconnu, cette fraiche auréole,
Qui couronne un front de quinze ans!

Non, ce n'est point d'amour qu'elle est morte : pour elle
L'amour n'avait encor ni plaisirs ni combats :
Rien ne faisait encor battre son cœur rebelle;
Quand tous en la voyant s'écriaient : qu'elle est belle!
Nul ne le lui disait tout bas.

Elle aimait trop le bal, c'est ce qui l'a tuée.
Le bal éblouissant! le bal délicieux!
Sa cendre encor frémit, doucement remuée,
Quand, dans la nuit sereine, une blanche nuée
Danse autour du croissant des cieux.

Elle aimait trop le bal. — Quand venait une fête,
Elle y pensait trois jours, trois nuits elle en rêvait;
Et femmes, musiciens, danseurs que rien n'arrête,
Venaient, dans son sommeil, troublant sa jeune tête,
Rire et bruire à son chevet.

Puis c'étaient des bijoux, des colliers, des merveilles!
Des ceintures de moire aux ondoyants reflets;
Des tissus plus légers que des ailes d'abeilles;
Des festons; des rubans, à remplir des corbeilles;
Des fleurs, à payer un palais!

La fête commencée, avec ses sœurs rieuses
Elle accourait, froissant l'éventail sous ses doigts;
Puis s'asseyait parmi les écharpes soyeuses,
Et son cœur éclatait en fanfares joyeuses,
Avec l'orchestre aux mille voix.

C'était plaisir de voir danser la jeune fille!
Sa basquine agitait ses paillettes d'azur;
Ses grands yeux noirs brillaient sous la noire mantille;
Telle une double étoile au front des nuits scintille
Sous les plis d'un nuage obscur.

Tout en elle était danse, et rire, et folle joie.
Enfant! — Nous l'admirions dans nos tristes loisirs;
Car ce n'est point au bal que le cœur se déploie;
La cendre y vole autour des tuniques de soie,
L'ennui sombre autour des plaisirs.

Mais elle, par la valse ou la ronde emportée,
Volait, et revenait, et ne respirait pas,
Et s'enivrait des sons de la flûte vantée,
Des fleurs, des lustres d'or, de la fête enchantée,
Du bruit des voix, du bruit des pas.

Quel bonheur de bondir, éperdue, en la foule,
De sentir par le bal ses sens multipliés,
Et de ne pas savoir si dans la nue on roule,
Si l'on chasse en fuyant la terre, ou si l'on foule
Un flot tournoyant sous ses pieds!

Mais hélas! il fallait, quand l'aube était venue,
Partir, attendre au seuil le manteau de satin.
C'est alors que souvent la danseuse ingénue
Sentit en frissonnant sur son épaule nue
Glisser le souffle du matin.

Quels tristes lendemains laisse le bal folâtre!
Adieu, parure, et danse, et rires enfantins!
Aux chansons succédait la toux opiniâtre,
Au plaisir rose et frais la fièvre au teint bleuâtre,
Aux yeux brillants les yeux éteints.

IV

Elle est morte.—A quinze ans, belle, heureuse, adorée!
Morte au sortir d'un bal qui nous mit tous en deuil,
Morte, hélas! et des bras d'une mère égarée
La mort aux froides mains la prit toute parée,
Pour l'endormir dans le cercueil.

Pour danser d'autres bals elle était encor prête,
Tant la mort fut pressée à prendre un corps si beau!
Et ces roses d'un jour qui couronnaient sa tête,
Qui s'épanouissaient la veille en une fête,
Se fanèrent dans un tombeau.

V

Sa pauvre mère! — hélas! de son sort ignorante,
Avoir mis tant d'amour sur ce frêle roseau,
Et si longtemps veillé son enfance souffrante,
Et passé tant de nuits à l'endormir pleurante
Toute petite en son berceau!

A quoi bon? Maintenant la jeune trépassée,
Sous le plomb du cercueil, livide, en proie au ver,
Dort : et si, dans la tombe où nous l'avons laissée,
Quelque fête des morts la réveille glacée,
Par une belle nuit d'hiver,

Un spectre, au rire affreux, à sa morne toilette
Préside au lieu de mère, et lui dit : Il est temps!
Et glaçant d'un baiser sa lèvre violette,
Presse les doigts noueux de sa main de squelette
Sous ses cheveux longs et flottants.

Puis, tremblante, il la mène à la danse fatale,
Au chœur aérien dans l'ombre voltigeant!
Et sur l'horizon gris la lune est large et pâle,
Et l'arc-en-ciel des nuits teint d'un reflet d'opale
Le nuage aux franges d'argent.

VI

Vous toutes qu'à ses jeux le bal riant convie,
Pensez à l'Espagnole éteinte sans retour,
Jeunes filles ! Joyeuse et d'une main ravie,
Elle allait moissonnant les roses de la vie,
Beauté, plaisirs, jeunesse, amour !

La pauvre enfant, de fête en fête promenée,
De ce bouquet charmant arrangeait les couleurs :
Mais qu'elle a passé vite, hélas ! l'infortunée !
Ainsi qu'Ophélia, par le fleuve entraînée,
Elle est morte en cueillant des fleurs !

Avril 1828.

# ORIENTALE TRENTE-QUATRIÈME.

## MAZEPPA.

### A M. Louis Boulanger.

*Away! — Away! —*
BYRON, *Mazeppa.*
En avant! En avant!

I

Ainsi, quand Mazeppa, qui rugit et qui pleure,
A vu ses bras, ses pieds, ses flancs qu'un sabre effleure,
Tous ses membres liés
Sur un fougueux cheval, nourri d'herbes marines,
Qui fume, et fait jaillir le feu de ses narines
Et le feu de ses pieds;

Quand il s'est dans ses nœuds roulé comme un reptile,
Qu'il a bien réjoui de sa rage inutile
Ses bourreaux tout joyeux,
Et qu'il retombe enfin sur la croupe farouche,
La sueur sur le front, l'écume dans la bouche,
Et du sang dans les yeux,

Un cri part, et soudain voilà que dans la plaine
Et l'homme et le cheval, emportés, hors d'haleine,
Sur les sables mouvants,
Seuls, emplissant de bruit un tourbillon de poudre
Pareil au noir nuage où serpente la foudre,
Volent avec les vents !

Ils vont. Dans les vallons comme un orage ils passent,
Comme ces ouragans qui dans les monts s'entassent,
Comme un globe de feu;
Puis déjà ne sont plus qu'un point noir dans la brume,
Puis s'effacent dans l'air comme un flocon d'écume
Au vaste océan bleu.

Ils vont. L'espace est grand. Dans le désert immense,
Dans l'horizon sans fin qui toujours recommence,
Ils se plongent tous deux.
Leur course comme un vol les emporte, et grands chênes,
Villes et tours, monts noirs liés en longues chaînes,
Tout chancelle autour d'eux.

Et si l'infortuné, dont la tête se brise,
Se débat, le cheval, qui devance la brise,
D'un bond plus effrayé,
S'enfonce au désert vaste, aride, infranchissable,
Qui devant eux s'étend, avec ses plis de sable,
Comme un manteau rayé.

Tout vacille et se peint de couleurs inconnues :
Il voit courir les bois, courir les larges nues,
Le vieux donjon détruit,
Les monts dont un rayon baigne les intervalles;
Il voit; et des troupeaux de fumantes cavales
Le suivent à grand bruit !

Et le ciel, où déjà les pas du soir s'allongent,
Avec ses océans de nuages où plongent
Des nuages encor,
Et son soleil qui fend leurs vagues de sa proue,
Sur son front ébloui tourne comme une roue
De marbre aux veines d'or !

Son œil s'égare et luit, sa chevelure traîne,
Sa tête pend; son sang rougit la jaune arène,
Les buissons épineux :
Sur ses membres gonflés la corde se replie,
Et comme un long serpent resserre et multiplie
Sa morsure et ses nœuds.

Le cheval, qui ne sent ni le mors ni la selle,

Toujours fuit, et toujours son sang coule et ruisselle,
Sa chair tombe en lambeaux;
Hélas! voici déjà qu'aux cavales ardentes
Qui le suivaient, dressant leurs crinières pendantes,
Succèdent les corbeaux!

Les corbeaux, le grand-duc à l'œil rond, qui s'effraye,
L'aigle effaré des champs de bataille, et l'orfraie,
Monstre au jour inconnu,
Les obliques hiboux, et le grand vautour fauve
Qui foule au flanc des morts où son col rouge et chauve
Plonge comme un bras nu!

Tous viennent élargir la funèbre volée:
Tous quittent pour le suivre et l'yeuse isolée,
Et les nids du manoir.
Lui, sanglant, éperdu, sourd à leurs cris de joie,
Demande en les voyant qui donc là-haut déploie
Ce grand éventail noir.

La nuit descend lugubre, et sans robe étoilée,
L'essaim s'acharne, et suit, tel qu'une meute ailée,
Le voyageur fumant.
Entre le ciel et lui, comme un tourbillon sombre,
Il les voit, puis les perd, et les entend dans l'ombre
Voler confusément.

Enfin, après trois jours d'une course insensée,
Après avoir franchi fleuves à l'eau glacée,
Steppes, forêts, déserts,
Le cheval tombe aux cris de mille oiseaux de proie,
Et son ongle de fer sur la pierre qu'il broie
Éteint ses quatre éclairs.

Voilà l'infortuné, gisant, nu, misérable,
Tout tacheté de sang, plus rouge que l'érable
Dans la saison des fleurs.
Le nuage d'oiseaux sur lui tourne et s'arrête;
Maint bec ardent aspire à ronger dans sa tête
Ses yeux brûlés de pleurs.

Eh bien! ce condamné qui hurle et qui se traîne,
Ce cadavre vivant, les tribus de l'Ukraine
Le feront prince un jour.
Un jour, semant les champs de morts sans sépultures,
Il dédommagera par de larges pâtures
L'orfraie et le vautour.

Sa sauvage grandeur naîtra de son supplice.
Un jour, des vieux hetmans il ceindra la pelisse,
Grand à l'œil ébloui;
Et quand il passera, ces peuples de la tente,
Prosternés, enverront la fanfare éclatante
Bondir autour de lui!

II

Ainsi, lorsqu'un mortel, sur qui son dieu s'étale,
S'est vu lier vivant sur ta croupe fatale,
Génie, ardent coursier,
En vain il lutte, hélas! tu bondis, tu l'emportes
Hors du monde réel dont tu brises les portes
Avec tes pieds d'acier!

Tu franchis avec lui déserts, cimes chenues
Des vieux monts, et les mers, et, par delà les nues,
De sombres régions;
Et mille impurs esprits que ta course réveille
Autour du voyageur, insolente merveille,
Pressent leurs légions!

Il traverse d'un vol, sur tes ailes de flamme,
Tous les champs du possible, et les mondes de l'âme;
Boit au fleuve éternel;
Dans la nuit orageuse ou la nuit étoilée,
Sa chevelure, aux crins des comètes mêlée,
Flamboie au front du ciel.

Les six lunes d'Herschel, l'anneau du vieux Saturne,
Le pôle, arrondissant une aurore nocturne
Sur son front boréal,
Il voit tout; et pour lui ton vol, que rien ne lasse,
De ce monde sans borne à chaque instant déplace
L'horizon idéal.

Qui peut savoir, hormis les démons et les anges,
Ce qu'il souffre à te suivre, et quels éclairs étranges
A ses yeux reluiront,
Comme il sera brûlé d'ardentes étincelles,
Hélas! et dans la nuit combien de froides ailes
Viendront battre son front!

Il crie épouvanté, tu poursuis implacable.
Pâle, épuisé, béant, sous ton vol qui l'accable
Il ploie avec effroi;
Chaque pas que tu fais semble creuser sa tombe.
Enfin le terme arrive... il court, il vole, il tombe,
Et se relève roi!

Mai 1828.

# ORIENTALE TRENTE-CINQUIÈME.

## LE DANUBE EN COLÈRE.

*Admonet, et magnâ testatur voce per umbras.*
VIRGILE.

Belgrade et Semlin sont en guerre.
Dans son lit, paisible naguère,
Le vieillard Danube leur père
S'éveille au bruit de leur canon.
Il doute s'il rêve, il tressaille,
Puis entend gronder la bataille,
Et frappe dans ses mains d'écaille,
Et les appelle par leur nom.

« Allons! la turque et la chrétienne!
» Semlin! Belgrade! qu'avez-vous?
» On ne peut, le ciel me soutienne!
» Dormir un siècle, sans que vienne
» Vous éveiller d'un bruit jaloux
» Belgrade ou Semlin en courroux!

» Hiver, été, printemps, automne,
» Toujours votre canon qui tonne!
» Bercé du courant monotone,
» Je sommeillais dans mes roseaux;
» Et, comme des louves marines
» Jettent l'onde de leurs narines,
» Voilà vos longues coulevrines
» Qui soufflent du feu sur mes eaux!

» Ce sont des sorcières oisives
» Qui vous mirent, pour rire un jour,
» Face à face sur mes deux rives,
» Comme au même plat deux convives,
» Comme au front de la même tour
» Une aire d'aigle, un nid d'autour.

» Quoi! ne pouvez-vous vivre ensemble,
» Mes filles? faut-il que je tremble
» Du destin qui ne vous rassemble
» Que pour vous haïr de plus près,
» Quand vous pourriez, sœurs pacifiques,
» Mirer dans mes eaux magnifiques,
» Sémlin, tes noirs clochers gothiques,
» Belgrade, tes blancs minarets!

» Mon flot, qui dans l'Océan tombe,
» Vous sépare en vain, large et clair;
» Du haut du château qui surplombe
» Vous vous unissez, et la bombe,
» Entre vous courbant son éclair,
» Vous trace un pont de feu dans l'air.

» Trêve! taisez-vous, les deux villes!
» Je m'ennuie aux guerres civiles.
» Nous sommes vieux, soyons tranquilles.
» Dormons à l'ombre des bouleaux.
» Trêve à ces débats de familles!
» Hé! sans le bruit de vos bastilles,
» N'ai-je donc point assez, mes filles,
» De l'assourdissement des flots?

» Une croix, un croissant fragile
» Changent en enfer ce beau lieu.
» Vous échangez la bombe agile
» Pour le Koran et l'Évangile?
» C'est perdre le bruit et le feu:
» Je le sais, moi qui fus un dieu!

» Vos dieux m'ont chassé de leur sphère
» Et dégradé, c'est leur affaire!
» L'ombre est le bien que je préfère;
» Pourvu qu'ils gardent leurs palais,
» Et ne viennent pas sur mes plages
» Déraciner mes verts feuillages,
» Et m'écraser mes coquillages
» Sous leurs bombes et leurs boulets!

» De leurs abominables cultes
» Ces inventions sont le fruit.
» De mon temps point de ces tumultes.
» Si la pierre des catapultes
» Battait les cités jour et nuit,
» C'était sans fumée et sans bruit.

» Voyez Ulm, votre sœur jumelle:
» Tenez-vous en repos comme elle.
» Que le fil des rois se démêle,
» Tournez vos fuseaux, et riez.
» Voyez Bude, votre voisine;

« Voyez Dristra la sarrasine !
» Que dirait l'Etna si Messine
» Faisait tout ce bruit à ses pieds ?

» Semlin est la plus querelleuse :
» Elle a toujours les premiers torts.
» Croyez-vous que mon eau houleuse,
» Suivant sa pente rocailleuse,
» N'ait rien à faire entre ses bords
» Qu'à porter à l'Euxin vos morts ?

» Vos mortiers ont tant de fumée,
» Qu'il fait nuit dans ma grotte aimée,
» D'éclats d'obus toujours semée !
» Du jour j'ai perdu le tableau ;
» Le soir, la vapeur de leur bouche
» Me couvre d'une ombre farouche,
» Quand je cherche à voir de ma couche
» Les étoiles à travers l'eau.

» Sœurs, à vous cribler de blessures
» Espérez-vous un grand renom ?
» Vos palais deviendront masures.
» Ah ! qu'en vos noires embrasures
» La guerre se taise, ou sinon
» J'éteindrai, moi, votre canon.

» Car je suis le Danube immense.
» Malheur à vous, si je commence !
» Je vous souffre ici par clémence.
» Si je voulais, de leur prison,
» Mes flots lâchés dans les campagnes,
» Emportant vous et vos compagnes,
» Comme une chaîne de montagnes
» Se lèveraient à l'horizon ! »

Certe, on peut parler de la sorte
Quand c'est au canon qu'on répond :
Quand des rois on baigne la porte,
Lorsqu'on est Danube, et qu'on porte,
Comme l'Euxin et l'Hellespont,
De grands vaisseaux au triple pont ;

Lorsqu'on ronge cent ponts de pierres,
Qu'on traverse les huit Bavières,
Qu'on reçoit soixante rivières
Et qu'on les dévore en fuyant ;
Qu'on a, comme une mer, sa houle ;
Quand sur le globe on se déroule
Comme un serpent, et quand on coule
De l'occident à l'orient !

Juin 1828.

# ORIENTALE TRENTE-SIXIÈME.

## RÊVERIE.

*Lo giorno se n'andava, e l'aer bruno*
*Toglieva gli animai che sono 'n terra*
*Dalle fatiche loro.*

DANTE.

Oh ! laissez-moi ! c'est l'heure où l'horizon qui fume
Cache un front inégal sous un cercle de brume,
L'heure où l'astre géant rougit et disparaît.
Le grand bois jaunissant dore seul la colline ;
On dirait qu'en ces jours où l'automne décline,
Le soleil et la pluie ont rouillé la forêt.

Oh ! qui fera surgir soudain, qui fera naître,
Là-bas, — tandis que seul je rêve à la fenêtre
Et que l'ombre s'amasse au fond du corridor, —
Quelque ville mauresque, éclatante, inouïe,
Qui, comme la fusée en gerbe épanouie,
Déchire ce brouillard avec ses flèches d'or !

Qu'elle vienne inspirer, ranimer, ô génies !
Mes chansons, comme un ciel d'automne rembrunies,
Et jeter dans mes yeux son magique reflet,
Et longtemps, s'éteignant en rumeurs étouffées,
Avec les mille tours de ses palais de fées,
Brumeuse, denteler l'horizon violet !

Septembre 1828.

# ORIENTALE TRENTE-SEPTIÈME.

## EXTASE.

Et j'entendis une grande voix.
*Apocalypse.*

J'étais seul près des flots, par une nuit d'étoiles.
Pas un nuage aux cieux, sur les mers pas de voiles.
Mes yeux plongeaient plus loin que le monde réel.
Et les bois, et les monts, et toute la nature,
Semblaient interroger dans un confus murmure
Les flots des mers, les feux du ciel.

Et les étoiles d'or, légions infinies,
A voix haute, à voix basse, avec mille harmonies,
Disaient, en inclinant leurs couronnes de feu ;
Et les flots bleus, que rien ne gouverne et n'arrête,
Disaient en recourbant l'écume de leur crête :
— C'est le seigneur, le seigneur Dieu !

Novembre 1828.

# ORIENTALE TRENTE-HUITIÈME.

## LE POËTE AU CALIFE.

Tous les habitants de la terre sont devant lui comme un néant; il fait tout ce qui lui plait; et nul ne peut résister à sa main puissante, et lui dire : Pourquoi avez-vous fait ainsi?
DANIEL.

O sultan Noureddin, calife aimé de Dieu !
Tu gouvernes, seigneur, l'empire du milieu,
De la mer Rouge au fleuve Jaune.
Les rois des nations, vers ta face tournés,
Pavent, silencieux, de leurs fronts prosternés
Le chemin qui mène à ton trône.

Ton sérail est très-grand, tes jardins sont très-beaux.
Tes femmes ont des yeux vifs comme des flambeaux,
Qui pour toi seul percent leurs voiles.
Lorsque, astre impérial, aux peuples pleins d'effroi
Tu luis, tes trois cents fils brillent autour de toi
Comme ton cortége d'étoiles.

Ton front porte une aigrette et ceint le turban vert.
Tu peux voir folâtrer dans leur bain, entr'ouvert
Sous la fenêtre où tu te penches,
Les femmes de Madras plus douces qu'un parfum,
Et les filles d'Alep qui sur leur beau sein brun
Ont des colliers de perles blanches.

Ton sabre large et nu semble en ta main grandir.
Toujours dans la bataille on le voit resplendir,
Sans trouver turban qui le rompe,
Au point où la mêlée a de plus noirs détours,
Où les grands éléphants, entre-choquant leurs tours,
Prennent des chevaux dans leur trompe.

Une fée est cachée en tout ce que tu vois.
Quand tu parles, calife, on dirait que ta voix
Descend d'un autre monde au nôtre ;
Dieu lui-même t'admire, et de félicités
Emplit la coupe d'or que tes jours enchantés,
Joyeux, se passent l'un à l'autre.

Mais souvent dans ton cœur, radieux Noureddin,
Une triste pensée apparaît, et soudain
Glace ta grandeur taciturne :
Telle en plein jour, parfois, sous un soleil de feu,
La lune, astre des morts, blanche au fond d'un ciel bleu,
Montre à demi son front nocturne.

Octobre 1828.

# ORIENTALE TRENTE-NEUVIÈME.

## BOUNABERDI.

Grand comme le monde.

Souvent Bounaberdi, sultan des Francs d'Europe,
Que, comme un noir manteau, le semoun enveloppe,
Monte, géant lui-même, au front d'un mont géant,
D'où son regard, errant sur le sable et sur l'onde,
Embrasse d'un coup d'œil les deux moitiés du monde,
Gisantes à ses pieds dans l'abîme béant.

Il est seul et debout sur ce sublime faîte.
A sa droite couché, le désert qui le fête
D'un nuage de poudre importune ses yeux ;
A sa gauche, la mer, dont jadis il fut l'hôte,
Élève jusqu'à lui sa voix profonde et haute,
Comme aux pieds de son maître aboie un chien joyeux.

Et le vieil empereur, que tour à tour réveille
Ce nuage à ses yeux, ce bruit à son oreille,
Rêve, et, comme à l'amante on voit songer l'amant,
Croit que c'est une armée, invisible et sans nombre,
Qui fait cette poussière et ce bruit pour son ombre,
Et sous l'horizon gris passe éternellement !

PRIÈRE.

Oh ! quand tu reviendras rêver sur la montagne,
Bounaberdi ! regarde un peu dans la campagne
Ma tente qui blanchit dans les sables grondants,
Car je suis libre et pauvre, un Arabe du Caire,
Et quand j'ai dit Allah ! mon bon cheval de guerre
Vole, et sous sa paupière a deux charbons ardents !

Novembre 1828.

# ORIENTALE QUARANTIÈME.

## LUI.

J'étais géant alors, et haut de cent coudées.
BONAPARTE.

I

Toujours lui ! lui partout ! — Ou brûlante ou glacée,
Son image sans cesse ébranle ma pensée.
Il verse à mon esprit le souffle créateur.
Je tremble, et dans ma bouche abondent les paroles
Quand son nom gigantesque, entouré d'auréoles,
Se dresse dans mon vers de toute sa hauteur.

Là, je le vois, guidant l'obus aux bonds rapides;
Là, massacrant le peuple au nom des régicides;
Là, soldat, aux tribuns arrachant leurs pouvoirs;
Là, consul jeune et fier, amaigri par des veilles
Que des rêves d'empire emplissaient de merveilles,
Pâle sous ses longs cheveux noirs.

Puis, empereur puissant, dont la tête s'incline,
Gouvernant un combat du haut de la colline,
Promettant une étoile à ses soldats joyeux,
Faisant signe aux canons qui vomissent les flammes,
De son âme à la guerre armant six cent mille âmes,
Grave et serein, avec un éclair dans les yeux.

Puis, pauvre prisonnier, qu'on raille et qu'on tourmente,
Croisant ses bras oisifs sur son sein qui fermente,
En proie aux geôliers vils comme un vil criminel,
Vaincu, chauve, courbant son front noir de nuages,
Promenant sur un roc où passent les orages
Sa pensée, orage éternel.

Qu'il est grand, là surtout! quand, puissance brisée,
Des porte-clefs anglais misérable risée,
Au sacre du malheur il retrempe ses droits,
Tient au bruit de ses pas deux mondes en haleine,
Et mourant de l'exil, gêné dans Sainte-Hélène,
Manque d'air dans la cage où l'exposent les rois!

Qu'il est grand à cette heure où, prêt à voir Dieu même,
Son œil qui s'éteint roule une larme suprême!
Il évoque à sa mort sa vieille armée en deuil,
Se plaint à ses guerriers d'expirer solitaire,
Et, prenant pour linceul son manteau militaire,
Du lit de camp passe au cercueil!

## II

A Rome, où du sénat hérite le conclave,
A l'Elbe, aux monts blanchis de neige ou noirs de lave,
Au menaçant Kremlin, à l'Alhambra riant,
Il est partout! — Au Nil je le retrouve encore.
L'Égypte resplendit des feux de son aurore;
Son astre impérial se lève à l'orient.

Vainqueur, enthousiaste, éclatant de prestiges,
Prodige, il étonna la terre des prodiges.
Les vieux scheiks vénéraient l'émir jeune et prudent;
Le peuple redoutait ses armes inouïes;
Sublime, il apparut aux tribus éblouies
Comme un Mahomet d'occident.

Leur féerie a déjà réclamé son histoire.
La tente de l'Arabe est pleine de sa gloire.
Tout Bédouin libre était son hardi compagnon;
Les petits enfants, l'œil tourné vers nos rivages,
Sur un tambour français règlent leurs pas sauvages,
Et les ardents chevaux hennissent à son nom.

Parfois il vient, porté sur l'ouragan numide,
Prenant pour piédestal la grande pyramide,
Contempler les déserts, sablonneux océans;
Là, son ombre, éveillant le sépulcre sonore
Comme pour la bataille y ressuscite encore
Les quarante siècles géants.

Il dit : debout! Soudain chaque siècle se lève,
Ceux-ci portant le sceptre et ceux-là ceints du glaive,
Satrapes, pharaons, mages, peuple glacé.
Immobiles, poudreux, muets, sa voix les compte :
Tous semblent, adorant son front qui les surmonte,
Faire à ce roi des temps une cour du passé.

Ainsi tout, sous les pas de l'homme ineffaçable,
Tout devient monument; il passe sur le sable;
Mais qu'importe qu'Assur de ses flots soit couvert,
Que l'aquilon sans cesse y fatigue son aile,
Son pied colossal laisse une trace éternelle
Sur le front mouvant du désert.

## III

Histoire, poésie, il joint du pied vos cimes.
Éperdu, je ne puis dans ces mondes sublimes
Remuer rien de grand sans toucher à son nom;
Oui, quand tu m'apparais, pour le culte ou le blâme,
Les chants volent pressés sur mes lèvres de flamme,
Napoléon! soleil dont je suis le Memnon!

Tu domines notre âge; ange ou démon, qu'importe!
Ton aigle dans son vol, haletant, nous emporte.
L'œil même qui te fuit te retrouve partout.
Toujours dans nos tableaux tu jettes ta grande ombre;
Toujours Napoléon, éblouissant et sombre,
Sur le seuil du siècle est debout.

Ainsi quand du Vésuve explorant le domaine,
De Naple à Portici l'étranger se promène,
Lorsqu'il trouble, rêveur, de ses pas importuns,
Ischia, de ses fleurs embaumant l'onde heureuse
Dont le bruit, comme un chant de sultane amoureuse,
Semble une voix qui vole au milieu des parfums;

Qu'il hante de Pœstum l'auguste colonnade;
Qu'il écoute à Pouzzol la vive sérénade
Chantant la tarentelle au pied d'un mur toscan;
Qu'il éveille en passant cette cité momie,
Pompéi, corps gisant d'une ville endormie,
Saisie un jour par le volcan;

Qu'il erre au Pausilippe avec la barque agile
D'où le brun marinier chante Tasse à Virgile;
Toujours, sous l'arbre vert, sur les lits de gazon,
Toujours il voit, du sein des mers ou des prairies,
Du haut des caps, du bord des presqu'îles fleuries,
Toujours le noir géant qui fume à l'horizon!

Décembre 1827.

# ORIENTALE QUARANTE ET UNIÈME.

## NOVEMBRE.

*Je lui dis : la rose du jardin, comme tu sais, dure peu; et la saison des roses est bien vite écoulée.*

SADI.

Quand l'Automne, abrégeant les jours qu'elle dévore,
Éteint leurs soirs de flamme et glace leur aurore,
Quand Novembre de brume inonde le ciel bleu,
Que le bois tourbillonne et qu'il neige des feuilles,
O ma muse! en mon âme alors tu te recueilles,
Comme un enfant transi qui s'approche du feu.

Devant le sombre hiver de Paris qui bourdonne,
Ton soleil d'orient s'éclipse et t'abandonne,
Ton beau rêve d'Asie avorte, et tu ne vois,
Sous tes yeux, que la rue au bruit accoutumée,
Brouillard à ta fenêtre, et longs flots de fumée
Qui baignent en fuyant l'angle noirci des toits.

Alors s'en vont en foule et sultans et sultanes,
Pyramides, palmiers, galères capitanes
Et le tigre vorace et le chameau frugal,
Djinns au vol furieux, danses des bayadères,
L'Arabe qui se penche au cou des dromadaires,
Et la fauve girafe au galop inégal!

Alors, éléphants blancs chargés de femmes brunes,
Cités aux dômes d'or où les mois sont des lunes,
Imams de Mahomet, mages, prêtres de Bel,
Tout fuit, tout disparaît : — plus de minaret maure,
Plus de sérail fleuri, plus d'ardente Gomorrhe
Qui jette un reflet rouge au front noir de Babel!

C'est Paris, c'est l'hiver. — A ta chanson confuse
Odalisques, émirs, pachas, tout se refuse.
Dans ce vaste Paris le klephte est à l'étroit;
Le Nil déborderait ; les roses du Bengale
Frissonnent dans ces champs où se tait la cigale :
A ce soleil brumeux les péris auraient froid.

Pleurant ton Orient, alors, muse ingénue,
Tu viens à moi, honteuse, et seule, et presque nue.
— N'as-tu pas, me dis-tu, dans ton cœur jeune encor
Quelque chose à chanter, ami? car je m'ennuie
A voir ta blanche vitre où ruisselle la pluie,
Moi qui dans mes vitraux avais un soleil d'or!

Puis, tu prends mes deux mains dans tes mains diaphanes,
Et nous nous asseyons, et loin des yeux profanes,
Entre mes souvenirs je t'offre les plus doux,
Mon jeune âge, et ses jeux, et l'école mutine,
Et les serments sans fin de la vierge enfantine,
Aujourd'hui mère heureuse aux bras d'un autre époux.

Je te raconte aussi comment, aux Feuillantines,
Jadis tintaient pour moi les cloches argentines;
Comment, jeune et sauvage, errait ma liberté,
Et qu'à dix ans, parfois, resté seul à la brune,
Rêveur, mes yeux cherchaient les deux yeux de la lune,
Comme la fleur qui s'ouvre aux tièdes nuits d'été.

Puis tu me vois du pied pressant l'escarpolette
Qui d'un vieux marronnier fait crier le squelette,
Et vole, de ma mère éternelle terreur!
Puis je te dis les noms de mes amis d'Espagne,
Madrid, et son collége où l'ennui t'accompagne,
Et nos combats d'enfants pour le grand empereur!

Puis encor mon bon père, ou quelque jeune fille
Morte à quinze ans, à l'âge où l'œil s'allume et brille.
Mais surtout tu te plais aux premières amours,
Frais papillons dont l'aile, en fuyant rajeunie,
Sous le doigt qui la fixe est si vite ternie,
Essaim doré qui n'a qu'un jour dans tous nos jours.

15 novembre 1828.

# LES FEUILLES

## D'AUTOMNE.

# PRÉFACE.

Le moment politique est grave : personne ne le conteste, et l'auteur de ce livre moins que personne. Au dedans, toutes les solutions sociales remises en question; toutes les membrures du corps politique tordues, refondues ou reforgées, dans la fournaise d'une révolution, sur l'enclume sonore des journaux : le vieux mot *pairie*, jadis presque aussi reluisant que le mot *royauté*, qui se transforme et change de sens; le retentissement perpétuel de la tribune sur la presse et de la presse sur la tribune; l'émeute qui fait la morte. Au dehors, çà et là, sur la face de l'Europe, des peuples tout entiers qu'on assassine, qu'on déporte en masse ou qu'on met aux fers; l'Irlande dont on fait un cimetière, l'Italie dont on fait un bagne, la Sibérie qu'on peuple avec la Pologne; partout d'ailleurs, dans les États même les plus paisibles, quelque chose de vermoulu qui se disloque, et, pour les oreilles attentives, le bruit sourd que font les révolutions, encore enfouies dans la sape, en poussant sous tous les royaumes de l'Europe leurs galeries souterraines, ramifications de la grande révolution centrale dont le cratère est Paris. Enfin, au dehors comme au dedans, les croyances en lutte, les consciences en travail; de nouvelles religions, chose sérieuse! qui bégayent des formules, mauvaises d'un côté, bonnes de l'autre; les vieilles religions qui font peau neuve; Rome, la cité de la foi, qui va se redresser peut-être à la hauteur de Paris, la cité de l'intelligence; les théories, les imaginations et les systèmes aux prises de toutes parts avec le vrai; la question de l'avenir déjà explorée et sondée comme celle du passé. Voilà où nous en sommes au mois de novembre 1831.

Sans doute, en un pareil moment, au milieu d'un si orageux conflit de toutes les choses et de tous les hommes, en présence de ce concile tumultueux de toutes les idées, de toutes les croyances, de toutes les erreurs, occupées à rédiger et à débattre en discussion publique la formule de l'humanité au dix-neuvième siècle, c'est folie de publier un volume de pauvres vers désintéressés. Folie! pourquoi?

L'art, et l'auteur de ce livre n'a jamais varié dans cette pensée, l'art a sa loi qu'il suit, comme le reste a la sienne. Parce que la terre tremble, est-ce une raison pour qu'il ne marche pas? Voyez le seizième siècle : c'est une immense époque pour la société humaine, mais c'est une immense époque pour l'art. C'est le passage de l'unité religieuse et politique à la liberté de conscience et de cité, de l'orthodoxie au schisme, de la discipline à l'examen, de la grande synthèse sacerdotale qui a fait le moyen âge à l'analyse philosophique qui va le dissoudre; c'est tout cela; et c'est aussi le tournant, magnifique et éblouissant de perspectives sans nombre, de l'art gothique à l'art classique. Ce n'est partout, sur le sol de la vieille Europe, que guerres religieuses, guerres civiles, guerres pour un dogme, guerres pour un sacrement, guerres pour une idée, de peuple à peuple, de roi à roi, d'homme à homme; que cliquetis d'épées toujours tirées et de docteurs toujours irrités; que commotions politiques; que chutes et écroulements des choses anciennes; que

bruyant et sonore avénement des nouveautés; en même temps, ce n'est dans l'art que chefs-d'œuvre. On convoque la diète de Worms, mais on peint la chapelle sixtine. Il y a Luther, mais il y a Michel-Ange.

Ce n'est donc pas une raison, parce qu'aujourd'hui d'autres vieilleries croulent à leur tour autour de nous, et remarquons en passant que Luther est dans les vieilleries et que Michel-Ange n'y est pas, ce n'est pas une raison, parce qu'à leur tour aussi d'autres nouveautés surgissent dans ces décombres, pour que l'art, cette chose éternelle, ne continue pas de verdoyer et de fleurir entre la ruine d'une société qui n'est plus et l'ébauche d'une société qui n'est pas encore.

Parce que la tribune aux harangues regorge de Démosthènes, parce que les rostres sont encombrés de Cicérons, parce que nous avons trop de Mirabeaux, ce n'est pas une raison pour que nous n'ayons pas, dans quelque coin obscur, un poëte.

Il est donc tout simple, quel que soit le tumulte de la place publique, que l'art persiste, que l'art s'entête, que l'art se reste fidèle à lui-même, *tenax propositi*. Car la poésie ne s'adresse pas seulement au sujet de telle monarchie, au sénateur de telle oligarchie, au citoyen de telle république, au natif de telle nation; elle s'adresse à l'homme, à l'homme tout entier. A l'adolescent, elle parle de l'amour; au père, de la famille; au vieillard, du passé; et, quoi qu'on fasse, quelles que soient les révolutions futures, soit qu'elles prennent les sociétés caduques aux entrailles, soit qu'elles leur écorchent seulement l'épiderme, à travers tous les changements politiques possibles, il y aura toujours des enfants, des mères, des jeunes filles, des vieillards, des hommes enfin, qui aimeront, qui se réjouiront, qui souffriront. C'est à eux que va la poésie. Les révolutions, ces glorieux changements d'âge de l'humanité, les révolutions transforment tout, excepté le cœur humain. Le cœur humain est comme la terre; on peut semer, on peut planter, on peut bâtir ce qu'on veut à sa surface; mais il n'en continuera pas moins à produire ses verdures, ses fleurs, ses fruits naturels; mais jamais pioches ni sondes ne le troubleront à de certaines profondeurs; mais, de même qu'elle sera toujours la terre, il sera toujours le cœur humain : la base de l'art, comme elle de la nature.

Pour que l'art fût détruit, il faudrait donc commencer par détruire le cœur humain.

Ici se présente une objection d'une autre espèce : — sans contredit, dans le moment même le plus critique d'une crise politique, un pur ouvrage d'art peut apparaître à l'horizon, mais toutes les passions, toutes les attentions, toutes les intelligences ne seront-elles pas trop absorbées par l'œuvre sociale qu'elles élaborent en commun, pour que le lever de cette sereine étoile de poésie fasse tourner les yeux à la foule? — Ceci n'est plus qu'une question de second ordre, la question de succès; la question du libraire et non du poëte. Le fait répond d'ordinaire oui ou non aux questions de ce genre, et au fond, il importe peu. Sans doute il y a des moments où les affaires matérielles de la société vont mal, où le courant ne les porte pas, où, accrochées à tous les accidents politiques qui se rencontrent chemin faisant, elles se gênent, s'engorgent, se barrent et s'embarrassent les unes dans les autres. Mais qu'est-ce que cela fait? D'ailleurs, parce que le vent, comme on dit, n'est pas à la poésie, ce n'est pas un motif pour que la poésie ne prenne pas son vol. Tout au contraire des vaisseaux, les oiseaux ne volent bien que contre le vent. Or, la poésie tient de l'oiseau. *Musa ales*, dit un ancien.

Et c'est pour cela même qu'elle est plus belle et plus forte, risquée au milieu des orages politiques. Quand on sent la poésie d'une certaine façon, on l'aime mieux habitant la montagne et la ruine, planant sur l'avalanche, bâtissant son aire dans la tempête, qu'en fuite vers un perpétuel printemps. On l'aime mieux aigle qu'hirondelle.

Hâtons-nous de déclarer ici, car il en est peut-être temps, que dans tout ce que l'auteur de ce livre vient de dire pour expliquer l'opportunité d'un volume de véritable poésie qui apparaîtrait dans un moment où il y a tant de prose dans les esprits, et à cause de cette prose même, il est très loin d'avoir voulu faire la moindre allusion à son propre ouvrage. Il en sent l'insuffisance et l'indigence tout le premier. L'artiste, comme l'auteur le comprend, qui prouve la vitalité de l'art au milieu d'une révolution, le poëte qui fait acte de poésie entre deux émeutes, est un grand homme, un génie, un œil, ὀφθαλμός, comme dit admirablement la métaphore grecque. L'auteur n'a jamais prétendu à la splendeur de ces titres au-dessus desquels il n'y a rien. Non; s'il publie, dans ce mois de novembre 1831, *les Feuilles d'automne*, c'est que le contraste entre la tranquillité de ces vers et l'agitation fébrile des esprits lui a paru curieux à voir au grand jour. Il ressent, en abandonnant ce livre inutile au flot populaire qui emporte tant d'autres choses meilleures, un peu de ce mélancolique plaisir qu'on éprouve à jeter une fleur dans un torrent, et à voir ce qu'elle devient.

Qu'on lui passe un image une peu ambitieuse; le volcan d'une révolution était ouvert devant ses yeux. Le volcan l'a tenté. Il s'y précipite. Il sait

fort bien, du reste, qu'Empédocle n'est pas un grand homme, et qu'il n'est resté de lui que sa chaussure.

Il laisse donc aller ce livre à sa destinée, quelle qu'elle soit, *liber, ibis in urbem,* et demain il se tournera d'un autre côté. Qu'est-ce d'ailleurs que ces pages qu'il livre ainsi, au hasard, au premier vent qui en voudra? Des feuilles tombées, des feuilles mortes, comme toutes feuilles d'automne. Ce n'est point là de la poésie de tumulte et de bruit; ce sont des vers sereins et paisibles, des vers comme tout le monde en fait ou en rêve, des vers de la famille, du foyer domestique, de la vie privée; des vers de l'intérieur de l'âme. C'est un regard mélancolique et résigné, jeté çà et là sur ce qui est, surtout sur ce qui a été. C'est l'écho de ces pensées, souvent inexprimables, qu'éveillent confusément dans notre esprit les mille objets de la création qui souffrent ou qui languissent autour de nous, une fleur qui s'en va, une étoile qui tombe, un soleil qui se couche, une église sans toit, une rue pleine d'herbe; ou l'arrivée imprévue d'un ami de collége presque oublié, quoique toujours aimé dans un repli obscur du cœur; ou la contemplation de ces hommes à volonté forte qui brisent le destin ou se font briser par lui; ou le passage d'un de ces êtres faibles qui ignorent l'avenir, tantôt un enfant, tantôt un roi. Ce sont enfin, sur la vanité des projets et des espérances, sur l'amour à vingt ans, sur l'amour à trente ans, sur ce qu'il y a de triste dans le bonheur, sur cette infinité de choses douloureuses dont se composent nos années, ce sont de ces élégies comme le cœur du poëte en laisse sans cesse écouler par toutes les fêlures que lui font les secousses de la vie. Il y a deux mille ans que Térence disait :

> Plenus rimarum sum; hàc atque illàc
> Perfluo.

C'est maintenant le lieu de répondre à la question des personnes qui ont bien voulu demander à l'auteur si les deux ou trois odes inspirées par les événements contemporains, qu'il a publiées à différentes époques depuis dix-huit mois, seraient comprises dans *les Feuilles d'automne*. Non. Il n'y a point ici place pour cette poésie qu'on appelle politique et qu'il voudrait qu'on appelât historique. Ces poésies véhémentes et passionnées auraient troublé le calme et l'unité de ce volume. Elles font d'ailleurs partie d'un recueil de poésie politique, que l'auteur tient en réserve [1]. Il attend pour le publier un moment plus littéraire.

Ce que sera ce recueil, quelles sympathies et quelles antipathies l'inspireront, on peut en juger, si l'on en est curieux, par la pièce quarantième du livre que nous mettons au jour. Cependant, dans la position indépendante, désintéressée et laborieuse où l'auteur a voulu rester, dégagé de toute haine comme de toute reconnaissance politique, ne devant rien à aucun de ceux qui sont puissants aujourd'hui, prêt à se laisser reprendre tout ce qu'on aurait pu lui laisser par indifférence ou par oubli, il croit avoir le droit de dire d'avance que ses vers seront ceux d'un homme honnête, simple et sérieux, qui veut toute liberté, toute amélioration, tout progrès, et en même temps toute précaution, tout ménagement, toute mesure; qui n'a plus, il est vrai, la même opinion qu'il y a dix ans sur ces choses variables qui constituent les questions politiques; mais qui, dans ses changements de conviction, s'est toujours laissé conseiller par sa conscience, jamais par son intérêt. Il répétera en outre ici ce qu'il a déjà dit ailleurs [2] et ce qu'il ne se lassera jamais de dire et de prouver : que, quelle que soit sa partialité passionnée pour les peuples dans l'immense querelle qui s'agite au dix-neuvième siècle entre eux et les rois, jamais il n'oubliera quelles ont été les opinions, les crédulités et même les erreurs de sa première jeunesse. Il n'attendra jamais qu'on lui rappelle qu'il a été, à dix-sept ans, stuartiste, jacobite et cavalier; qu'il a presque aimé la Vendée avant la France; que si son père a été un des premiers volontaires de la grande république, sa mère, pauvre fille de quinze ans, en fuite à travers le Bocage, a été une *brigande*, comme madame de Bonchamp et madame de Larochejacquelin. Il n'insultera pas la race tombée, parce qu'il est de ceux qui ont eu foi en elle, et qui, chacun pour sa part et selon son importance, avaient cru pouvoir répondre d'elle à la France. D'ailleurs, quelles que soient les fautes, quels que soient même les crimes, c'est le cas plus que jamais de prononcer le nom de Bourbon avec précaution, gravité et respect, maintenant que le vieillard qui a été le Roi n'a plus sur la tête que des cheveux blancs.

[1] Nous pensons que le public nous saura gré d'avoir mis à la suite de ces poésies les odes désignées ici par l'auteur.

[2] Préface de *Marion de Lorme*.

Paris, 20 novembre 1831.

# LES FEUILLES

## D'AUTOMNE.

---

## PREMIÈRE.

*Data fata secutus.*

DEVISE DES ST.-JOHN.

Ce siècle avait deux ans! Rome remplaçait Sparte;
Déjà Napoléon perçait sous Bonaparte,
Et du premier consul déjà, par maint endroit,
Le front de l'empereur brisait le masque étroit.
Alors dans Besançon, vieille ville espagnole,
Jeté comme la graine au gré de l'air qui vole,
Naquit d'un sang breton et lorrain à la fois
Un enfant sans couleur, sans regard et sans voix;
Si débile, qu'il fut, ainsi qu'une chimère,
Abandonné de tous, excepté de sa mère,
Et que son cou ployé comme un frêle roseau
Fit faire en même temps sa bière et son berceau.
Cet enfant que la vie effaçait de son livre,
Et qui n'avait pas même un lendemain à vivre,
C'est moi. —

Je vous dirai peut-être quelque jour
Quel lait pur, que de soins, que de vœux, que d'amour,
Prodigués pour ma vie en naissant condamnée,
M'ont fait deux fois l'enfant de ma mère obstinée,
Ange qui sur trois fils attachés à ses pas,
Épandait son amour et ne mesurait pas!

O l'amour d'une mère! — amour que nul n'oublie!
Pain merveilleux qu'un Dieu partage et multiplie!
Table toujours servie au paternel foyer!
Chacun en a sa part, et tous l'ont tout entier!

Je pourrai dire un jour, lorsque la nuit douteuse
Fera parler les soirs ma vieillesse conteuse,
Comment ce haut destin de gloire et de terreur
Qui remuait le monde aux pas de l'empereur,
Dans son souffle orageux m'emportant sans défense,
A tous les vents de l'air fit flotter son enfance.
Car, lorsque l'aquilon bat ses flots palpitants,
L'océan convulsif tourmente en même temps
Le navire à trois ponts qui tonne avec l'orage
Et la feuille échappée aux arbres du rivage!

Maintenant jeune encore et souvent éprouvé,
J'ai plus d'un souvenir profondément gravé,
Et l'on peut distinguer bien des choses passées
Dans ces plis de mon front que creusent mes pensées.
Certes, plus d'un vieillard sans flamme et sans cheveux,
Tombé de lassitude au bout de tous ses vœux,
Pâlirait s'il voyait, comme un gouffre dans l'onde,
Mon âme où ma pensée habite comme un monde,
Tout ce que j'ai souffert, tout ce que j'ai tenté,
Tout ce qui m'a menti comme un fruit avorté,
Mon plus beau temps passé sans espoir qu'il renaisse,
Les amours, les travaux, les deuils de ma jeunesse,
Et quoiqu'encore à l'âge où l'avenir sourit,
Le livre de mon cœur à toute page écrit!

Si parfois de mon sein s'envolent mes pensées,

Mes chansons par le monde en lambeaux dispersées;
S'il me plaît de cacher l'amour et la douleur
Dans le coin d'un roman ironique et railleur;
Si j'ébranle la scène avec ma fantaisie;
Si j'entre-choque aux yeux d'une foule choisie
D'autres hommes comme eux, vivant tout à la fois
De mon souffle et parlant au peuple avec ma voix;
Si ma tête, fournaise où mon esprit s'allume,
Jette le vers d'airain qui bouillonne et qui fume
Dans le rhythme profond, moule mystérieux
D'où sort la strophe ouvrant ses ailes dans les cieux,
C'est que l'amour, la tombe, et la gloire, et la vie,
L'onde qui fuit, par l'onde incessamment suivie,
Tout souffle, tout rayon, ou propice ou fatal,
Fait reluire et vibrer mon âme de cristal,
Mon âme aux mille voix, que le Dieu que j'adore
Mit au centre de tout comme un écho sonore !

D'ailleurs j'ai purement passé les jours mauvais,
Et je sais d'où je viens si j'ignore où je vais.
L'orage des partis avec son vent de flamme
Sans en altérer l'onde a remué mon âme;
Rien d'immonde en mon cœur, pas de limon impur
Qui n'attendit qu'un vent pour en troubler l'azur !

Après avoir chanté, j'écoute et je contemple,
A l'empereur tombé dressant dans l'ombre un temple,
Aimant la liberté pour ses fruits, pour ses fleurs,
Le trône pour son droit, le roi pour ses malheurs;
Fidèle enfin au sang qu'ont versé dans ma veine
Mon père vieux soldat, ma mère vendéenne !

Juin 1830.

# DEUXIÈME.

## A M. LOUIS B.

*Lyrnessi domus alta, solo Laurente sepulcrum.*
VIRG.

Louis, quand vous irez, dans un de vos voyages,
Voir Bordeaux, Pau, Bayonne et ses charmants rivages,
Toulouse la Romaine, où dans des jours meilleurs
J'ai cueilli tout enfant la poésie en fleurs,
Passez par Blois. — Et là, bien volontiers sans doute,
Laissez dans le logis vos compagnons de route,
Et tandis qu'ils joûront, riront ou dormiront,
Vous, avec vos pensers qui haussent votre front,
Montez à travers Blois cet escalier de rues
Que n'inonde jamais la Loire au temps des crues;
Laissez là le château, quoique sombre et puissant,
Quoiqu'il ait à la face une tache de sang;
Admirez, en passant, cette tour octogone
Qui fait à ses huit pans hurler une gorgone;
Mais passez. — Et sorti de la ville, au midi,
Cherchez un tertre vert, circulaire, arrondi,
Que surmonte un grand arbre, un noyer, ce me semble
Comme au cimier d'un casque une plume qui tremble.
Vous le reconnaîtrez, ami; car tout rêvant,
Vous l'aurez vu de loin sans doute en arrivant.

Sur le tertre monté, que la plaine bleuâtre,
Que la ville étagée en long amphithéâtre,
Que l'église, ou la Loire et ses voiles aux vents,
Et ses mille archipels plus que ses flots mouvants,
Et de Chambord là-bas au loin les cent tourelles,
Ne fassent pas voler votre pensée entre elles.
Ne levez pas vos yeux si haut que l'horizon,
Regardez à vos pieds. —

Louis, cette maison
Qu'on voit, bâtie en pierre et d'ardoise couverte,
Blanche et carrée, au bas de la colline verte,
Et qui, fermée à peine aux regards étrangers,
S'épanouit charmante entre ses deux vergers :
C'est là. — Regardez bien : c'est le toit de mon père,
C'est ici qu'il s'en vint dormir après la guerre,
Celui que tant de fois mes vers vous ont nommé,
Que vous n'avez pas vu, qui vous aurait aimé!

Alors, ô mon ami, plein d'une extase amère,
Pensez pieusement, d'abord à votre mère
Et puis à votre sœur, et dites : « Notre ami
» Ne reverra jamais son vieux père endormi !

» Hélas ! il a perdu cette sainte défense
» Qui protége la vie encore après l'enfance,
» Ce pilote prudent, qui pour dompter le flot
» Prête une expérience au jeune matelot !
» Plus de père pour lui ! plus rien qu'une mémoire !
» Plus d'auguste vieillesse à couronner de gloire !
» Plus de récits guerriers! plus de beaux cheveux blancs

» A faire caresser par les petits enfants!
» Hélas! il a perdu la moitié de sa vie,
» L'orgueil de faire voir à la foule ravie
» Son père, un vétéran, un général ancien!
» Ce foyer où l'on est plus à l'aise qu'au sien,
» Et le seuil paternel qui tressaille de joie
» Quand du fils qui revient le chien fidèle aboie!

» Le grand arbre est tombé! resté seul au vallon,
» L'arbuste est désormais à nu sous l'aquilon.
» Quand l'aïeul disparait du sein de la famille,
» Tout le groupe orphelin, mère, enfant, jeune fille,
» Se rallie inquiet autour du père seul
» Que ne dépasse plus le front blanc de l'aïeul.
» C'est son tour maintenant. Du soleil, de la pluie,
» On s'abrite à son ombre, à sa tige on s'appuie.
» C'est à lui de veiller, d'enseigner, de souffrir,
» De travailler pour tous, d'agir et de mourir!

» Voilà que va bientôt sur sa tête vieillie
» Descendre la sagesse austère et recueillie;
» Voilà que ses beaux ans s'envolent tour à tour,
» Emportant l'un sa joie et l'autre son amour,
» Ses songes de grandeur et de gloire ingénue,
» Et que pour travailler son âme reste nue,
» Laissant là l'espérance et les rêves dorés,
» Ainsi que la glaneuse, alors que dans les prés
» Elle marche, d'épis remplissant sa corbeille,
» Quitte son vêtement de fête de la veille!
» Mais le soir, la glaneuse aux branches d'un buisson
» Reprendra ses atours, et chantant sa chanson,
» S'en reviendra parée, et belle et consolée;
» Tandis que cette vie, âpre et morne vallée,
» N'a point de buisson vert où l'on retrouve un jour
» L'espoir, l'illusion, l'innocence et l'amour!

» Il continûra donc sa tâche commencée,
» Tandis que sa famille autour de lui pressée,
» Sur son front, où des ans s'imprimera le cours,
» Verra tomber sans cesse et s'amasser toujours,
» Comme les feuilles d'arbre au vent de la tempête,
» Cette neige des jours qui blanchit notre tête!
» Ainsi du vétéran par la guerre épargné,
» Rien ne reste à son fils, muet et résigné,
» Qu'un tombeau vide, et toi, la maison orpheline
» Qu'on voit blanche et carrée au bas de la colline,
» Gardant, comme un parfum dans le vase resté,
» Un air de bienvenue et d'hospitalité!

» Un sépulcre à Paris! de pierre ou de porphyre,
» Qu'importe! les tombeaux des aigles de l'empire
» Sont auprès. Ils sont là tous ces vieux généraux
» Morts un jour de victoire en antiques héros,
» Ou, regrettant peut-être et canons et mitraille,
» Tombés à la tribune, autre champ de bataille.
» Ses fils ont déposé sa cendre auprès des leurs,
» Afin qu'en l'autre monde, heureux pour les meilleurs,
» Il puisse converser avec ses frères d'armes;
» Car sans doute ces chefs, pleurés de tant de larmes,
» Ont là-bas une tente. Ils y viennent le soir
» Parler de guerre; au loin, dans l'ombre, ils peuvent [voir
» Flotter de l'ennemi les enseignes rivales;
» Et l'empereur au fond passe par intervalles.

» Une maison à Blois! riante, quoique en deuil,
» Élégante et petite, avec un lierre au seuil,
» Et qui fait soupirer le voyageur d'envie
» Comme un charmant asile à reposer sa vie,
» Tant sa neuve façade a de fraiches couleurs!
» Tant son front est caché dans l'herbe et dans les fleurs!

» Maison! sépulcre! hélas! pour retrouver quelque ombre
» De ce père parti sur le navire sombre,
» Où faut-il que le fils aille égarer ses pas?...
» Maison, tu ne l'as plus! tombeau, tu ne l'as pas! »

Juin 1830.

# TROISIÈME.

## RÊVERIE D'UN PASSANT A PROPOS D'UN ROI.

*Præbete aures vos qui continetis multitudines et placetis vobis in turbis nationum, quoniam non custodistis legem justitiæ, neque secundùm voluntatem Dei ambulástis.*

Sap. 6.

Voitures et chevaux à grand bruit, l'autre jour,
Menaient le roi de Naple au gala de la cour.
J'étais au Carrousel, passant avec la foule
Qui par ses trois guichets incessamment s'écoule
Et traverse ce lieu quatre cents fois par an
Pour regarder un prince ou voir l'heure au cadran.

Je suivais lentement, comme l'onde suit l'onde,
Tout ce peuple, songeant qu'il était dans le monde,
Certes, le fils aîné du vieux peuple romain,
Et qu'il avait un jour, d'un revers de sa main,
Déraciné du sol les tours de la Bastille.
Je m'arrêtai : le suisse avait fermé la grille.

Et le tambour battait, et parmi les bravos
Passait chaque voiture avec ses huit chevaux.
La fanfare emplissait la vaste cour, jonchée
D'officiers redressant leur tête empanachée ;
Et les royaux coursiers marchaient sans s'étonner,
Fiers de voir devant eux des drapeaux s'incliner.
Or, attentive au bruit, une femme, une vieille,
En haillons, et portant au bras quelque corbeille,
Branlant son chef ridé, disait à haute voix :
— Un roi ! sous l'empereur, j'en ai tant vu des rois !

Alors je ne vis plus des voitures dorées
La haute impériale et les rouges livrées,
Et tandis que passait et repassait cent fois
Tout ce peuple inquiet plein de confuses voix,
Je rêvai. Cependant la vieille vers la Grève
Poursuivait son chemin en me laissant mon rêve,
Comme l'oiseau qui va, dans la forêt lâché,
Laisse trembler la feuille où son aile a touché.

Oh ! disais-je, la main sur mon front étendue,
Philosophie, au bas du peuple descendue !
Des petits sur les grands grave et hautain regard !
Où ce peuple est venu, le peuple arrive tard ;
Mais il est arrivé. Le voilà qui dédaigne !
Il n'est rien qu'il admire, ou qu'il aime, ou qu'il craigne.
Il sait tirer de tout d'austères jugements,
Tant le marteau de fer des grands événements
A, dans ces durs cerveaux qu'il façonnait sans cesse,
Comme un coin dans le chêne enfoncé la sagesse !

Il s'est dit tant de fois : Où le monde en est-il?
Que font les rois ? à qui le trône ? à qui l'exil ? —
Qu'il médite aujourd'hui comme un juge suprême,
Sachant la fin de tout, se croyant en soi-même
Assez fort pour tout voir et pour tout épargner,
Lui qu'on n'exile pas et qui laisse régner !

La cour est en gala ! pendant qu'au-dessous d'elle,
Comme sous le vaisseau l'océan qui chancelle,
Sans cesse remué, gronde un peuple profond
Dont nul regard de roi ne peut sonder le fond.

Démence et trahison qui disent sans relâche :
— O rois, vous êtes rois ! confiez votre tâche
Aux mille bras dorés qui soutiennent vos pas.
Dormez, n'apprenez point et ne méditez pas,
De peur que votre front, qu'un prestige environne,
Fasse en s'élargissant éclater la couronne ! —

O rois, veillez, veillez ! tâchez d'avoir régné.
Ne nous reprenez pas ce qu'on avait gagné ;
Ne faites point, des coups d'une bride rebelle,
Cabrer la liberté qui vous porte avec elle :
Soyez de votre temps, écoutez ce qu'on dit,
Et tâchez d'être grands, car le peuple grandit.

Écoutez, écoutez, à l'horizon immense,
Ce bruit qui parfois tombe et soudain recommence,
Ce murmure confus, ce sourd frémissement
Qui roule et qui s'accroît de moment en moment.
C'est le peuple qui vient ! c'est la haute marée
Qui monte incessamment par son astre attirée.
Chaque siècle, à son tour, qu'il soit d'or ou de fer,
Dévoré comme un cap sur qui monte la mer,
Avec ses lois, ses mœurs, les monuments qu'il fonde,
Vains obstacles qui font à peine écumer l'onde,
Avec tout ce qu'on vit et qu'on ne verra plus,

Disparaît sous ce flot qui n'a pas de reflux !
Le sol toujours s'en va, le flot toujours s'élève.
Malheur à qui le soir s'attarde sur la grève
Et ne demande pas au pêcheur qui s'enfuit
D'où vient qu'à l'horizon on entend ce grand bruit !
Rois, hâtez-vous ! rentrez dans le siècle où nous sommes,
Quittez l'ancien rivage ! — A cette mer des hommes
Faites place, ou voyez si vous voulez périr
Sur le siècle passé que son flot doit couvrir !

Ainsi ce qu'en passant avait dit cette femme
Remuait mes pensers dans le fond de mon âme,
Quand un soldat soudain, du poste détaché,
Me cria : — Compagnon, le soleil est couché.

18 mai 1830.

# QUATRIÈME.

*De todo, nada. De todos nadie.*
Calderon.

Que t'importe, mon cœur, ces naissances des rois,
Ces victoires qui font éclater à la fois
Clochers et canons en volées,
Et louer le Seigneur en pompeux appareil ;
Et la nuit, dans le ciel des villes en éveil,
Monter des gerbes étoilées ?

Porte ailleurs ton regard sur Dieu seul arrêté !
Rien ici-bas qui n'ait en soi sa vanité :
La gloire fuit à tire d'aile ;
Couronnes, mitres d'or, brillent, mais durent peu ;
Elles ne valent pas le brin d'herbe que Dieu
Fait pour le nid de l'hirondelle !

Hélas ! plus de grandeur contient plus de néant !
La bombe atteint plutôt l'obélisque géant
Que la tourelle des colombes.
C'est toujours par la mort que Dieu s'unit aux rois ;
Leur couronne dorée a pour faîte sa croix,
Son temple est pavé de leurs tombes.

Quoi ! hauteur de nos tours, splendeur de nos palais,
Napoléon, César, Mahomet, Périclès,
Rien qui ne tombe et ne s'efface !
Mystérieux abîme où l'esprit se confond !
A quelques pieds sous terre un silence profond,
Et tant de bruit à la surface !

Juin 1830.

# CINQUIÈME.

## CE QU'ON ENTEND SUR LA MONTAGNE.

*O altitudo !*

Avez-vous quelquefois, calme et silencieux,
Monté sur la montagne, en présence des cieux ?
Était-ce aux bords du Sund ? aux côtes de Bretagne ?
Aviez-vous l'océan aux pieds de la montagne ?
Et là, penché sur l'onde et sur l'immensité,
Calme et silencieux, avez-vous écouté ?

Voici ce qu'on entend : — du moins un jour qu'en rêve
Ma pensée abattit son vol sur une grève,
Et du sommet d'un mont plongeant au gouffre amer,
Vit d'un côté la terre et de l'autre la mer,
J'écoutai, j'entendis, et jamais voix pareille
Ne sortit d'une bouche et n'émut une oreille.

Ce fut d'abord un bruit large, immense, confus,
Plus vague que le vent dans les arbres touffus,
Plein d'accords éclatants, de suaves murmures,
Doux comme un chant du soir, fort comme un choc d'armures
Quand la sourde mêlée étreint les escadrons,
Et souffle, furieuse, aux bouches des clairons.
C'était une musique ineffable et profonde
Qui, fluide, oscillait sans cesse autour du monde,
Et dans les vastes cieux, par ses flots rajeunis,
Roulait élargissant ses orbes infinis
Jusqu'au fond où son flux s'allait perdre dans l'ombre
Avec le temps, l'espace, et la forme, et le nombre!
Comme une autre atmosphère, épars et débordé,
L'hymne éternel couvrait tout le globe inondé.
Le monde enveloppé dans cette symphonie,
Comme il vogue dans l'air, voguait dans l'harmonie.

Et pensif, j'écoutais ces harpes de l'éther,
Perdu dans cette voix comme dans une mer.

Bientôt je distinguai, confuses et voilées,
Deux voix dans cette voix l'une à l'autre mêlées,
De la terre et des mers s'épanchant jusqu'au ciel,
Qui chantaient à la fois le chant universel;
Et je les distinguai dans la rumeur profonde
Comme on voit deux courants qui se croisent sous l'onde.

L'une venait des mers; chant de gloire! hymne heureux!
C'était la voix des flots qui se parlaient entre eux;
L'autre, qui s'élevait de la terre où nous sommes,
Était triste : c'était le murmure des hommes;
Et dans ce grand concert, qui chantait jour et nuit,
Chaque onde avait sa voix et chaque homme son bruit.
Or, comme je l'ai dit, l'océan magnifique
Épandait une voix joyeuse et pacifique,
Chantait comme la harpe aux temples de Sion,
Et louait la beauté de la création.
Sa clameur, qu'emportaient la brise et la rafale,
Incessamment vers Dieu montait plus triomphale,
Et chacun de ses flots, que Dieu seul peut dompter,
Quand l'autre avait fini, se levait pour chanter.
Comme ce grand lion dont Daniel fut l'hôte,
L'océan par moments abaissait sa voix haute;
Et moi je croyais voir, vers le couchant en feu,
Sous sa crinière d'or passer la main de Dieu.

Cependant, à côté de l'auguste fanfare,
L'autre voix, comme un cri de coursier qui s'effare,
Comme le gond rouillé d'une porte d'enfer,
Comme l'archet d'airain sur la lyre de fer,
Grinçait : et pleurs, et cris, l'injure, l'anathème,
Refus du viatique et refus du baptême,
Et malédiction, et blasphème, et clameur,
Dans le flot tournoyant de l'humaine rumeur,
Passaient, comme le soir on voit dans les vallées
De noirs oiseaux de nuit qui s'en vont par volées.
Qu'était-ce que ce bruit dont mille échos vibraient?
Hélas! c'était la terre et l'homme qui pleuraient.
Frères! de ces deux voix étranges, inouïes,
Sans cesse renaissant, sans cesse évanouies,
Qu'écoute l'Éternel durant l'éternité,
L'une disait : NATURE! et l'autre : HUMANITÉ!

Alors je méditai; car mon esprit fidèle,
Hélas! n'avait jamais déployé plus grande aile;
Dans mon ombre jamais n'avait lui tant de jour;
Et je rêvai longtemps, contemplant tour à tour,
Après l'abîme obscur qui me cachait la lame,
L'autre abîme sans fond qui s'ouvrait dans mon âme,
Et je me demandai pourquoi l'on est ici,
Quel peut être après tout le but de tout ceci,
Que fait l'âme, lequel vaut mieux d'être ou de vivre,
Et pourquoi le Seigneur, qui seul lit à son livre,
Mêle éternellement dans un fatal hymen
Le chant de la nature au cri du genre humain?

Juillet 1829.

# SIXIÈME.

## A UN VOYAGEUR.

L'une partie du monde ne sait point
comme l'autre vit et se gouverne.
PHILIPPE DE COMINES.

Ami! vous revenez d'un de ces longs voyages
Qui nous font vieillir vite et nous changent en sages
Au sortir du berceau.
De tous les océans votre course a vu l'onde,
Hélas! et vous feriez une ceinture au monde
Du sillon du vaisseau.

Le soleil de vingt cieux a mûri votre vie.

Partout où vous mena votre inconstante envie,
Jetant et ramassant,
Pareil au laboureur qui récolte et qui sème,
Vous avez pris des lieux et laissé de vous-même
Quelque chose en passant.

Tandis que votre ami, moins heureux et moins sage,
Attendait des saisons l'uniforme passage
Dans le même horizon;
Et comme l'arbre vert qui de loin la dessine,
A sa porte effeuillant ses jours, prenait racine
Au seuil de sa maison!

Vous êtes fatigué tant vous avez vu d'hommes!
Enfin vous revenez, las de ce que nous sommes,
Vous reposer en Dieu.
Triste, vous me contez vos courses inféconds,
Et vos pieds ont mêlé la poudre de trois mondes
Aux cendres de mon feu.

Or, maintenant, le cœur plein de choses profondes,
Des enfants dans vos mains tenant les têtes blondes,
Vous me parlez ici,
Et vous me demandez, sollicitude amère!
« — Où donc ton père? où donc ton fils? où donc ta mère? »
— Ils voyagent aussi!

Le voyage qu'ils font n'a ni soleil ni lune :
Nul homme n'y peut rien porter de sa fortune,
Tant le maître est jaloux!
Le voyage qu'ils font est profond et sans bornes :
On le fait à pas lents parmi des faces mornes,
Et nous le ferons tous!

J'étais à leur départ comme j'étais au vôtre.
En diverses saisons, tous trois, l'un après l'autre,
Ils ont prit leur essor.
Hélas! j'ai mis en terre, à cette heure suprême,
Ces têtes que j'aimais. Avare, j'ai moi-même
Enfoui mon trésor!

Je les ai vus partir. J'ai, faible et plein d'alarmes,
Vu trois fois un drap noir semé de blanches larmes
Tendre ce corridor.
J'ai sur leurs froides mains pleuré comme une femme;
Mais, le cercueil fermé, mon âme a vu leur âme
Ouvrir deux ailes d'or.

Je les ai vus partir comme trois hirondelles
Qui vont chercher bien loin des printemps plus fidèles
Et des étés meilleurs.
Ma mère vit le ciel et partit la première,
Et son œil en mourant fut plein d'une lumière
Qu'on n'a point vue ailleurs.

Et puis mon premier-né la suivit, puis mon père,
Fier vétéran âgé de quarante ans de guerre,
Tout chargé de chevrons.
Maintenant ils sont là, tous trois dorment dans l'ombre,
Tandis que leurs esprits font le voyage sombre
Et vont où nous irons!

Si vous voulez, à l'heure où la lune décline,
Nous monterons tous deux la nuit sur la colline
Où gisent nos aïeux.
Je vous dirai, montrant à votre vue amie
La ville morte auprès de la ville endormie :
Laquelle dort le mieux?

Venez; muets tous deux et couchés contre terre,
Nous entendrons, tandis que Paris fera taire
Son vivant tourbillon,
Ces millions de morts, moisson du fils de l'homme,
Sourdre confusément dans leurs sépulcres, comme
Le grain dans le sillon!

Combien vivent joyeux, qui devaient, sœurs ou frères,
Faire un pleur éternel de quelques ombres chères!
Pouvoir des ans vainqueurs!
Les morts durent bien peu; laissons-les sous la pierre!
Hélas! dans le cercueil ils tombent en poussière
Moins vite qu'en nos cœurs!

Voyageur! voyageur! quelle est notre folie!
Qui sait combien de morts à chaque heure on oublie,
Des plus chers, des plus beaux?
Qui peut savoir combien toute douleur s'émousse,
Et combien sur la terre un jour d'herbe qui pousse
Efface de tombeaux?

1829.

# SEPTIÈME.

## DICTÉ EN PRÉSENCE DU GLACIER DU RHONE.

*Causâ tangor ab omni.*

Ovid.

Souvent, quand mon esprit riche en métamorphoses
Flotte et roule endormi sur l'océan des choses,
Dieu, foyer du vrai jour qui ne luit point aux yeux,
Mystérieux soleil dont l'âme est embrasée,
Le frappe d'un rayon, et, comme une rosée,
    Le ramasse et l'enlève aux cieux.

Alors, nuage errant, ma haute poésie
Vole capricieuse, et sans route choisie,
De l'occident au sud, du nord à l'orient;
Et regarde, du haut des radieuses voûtes,
Les cités de la terre, et, les dédaignant toutes,
    Leur jette son ombre en fuyant.

Puis, dans l'or du matin luisant comme une étoile,
Tantôt elle y découpe une frange à son voile,
Tantôt, comme un guerrier qui résonne en marchant,
Elle frappe d'éclairs la forêt qui murmure;
Et tantôt en passant rougit sa noire armure
    Dans la fournaise du couchant.

Enfin sur un vieux mont, colosse à tête grise,
Sur des Alpes de neige un vent jaloux la brise.
Qu'importe! Suspendu sur l'abime béant
Le nuage se change en un glacier sublime,
Et des mille fleurons qui hérissent sa cime
    Fait une couronne au géant!

Comme le haut cimier du mont inabordable,
Alors il dresse au loin sa crête formidable.
L'arc-en-ciel vacillant joue à son flanc d'acier;
Et, chaque soir, tandis que l'ombre en bas l'assiége,
Le soleil, ruisselant en lave sur sa neige,
    Change en cratère le glacier.

Son front blanc dans la nuit semble une aube éternelle,
Le chamois effaré, dont le pied vaut une aile,
L'aigle même le craint, sombre et silencieux;
La tempête à ses pieds tourbillonne et se traine,
L'œil ose à peine atteindre à sa face sereine,
    Tant il est avant dans les cieux!

Et seul, à ces hauteurs, sans crainte et sans vertige,
Mon esprit, de la terre oubliant le prestige,
Voit le jour étoilé, le ciel qui n'est plus bleu,
Et contemple de près ces splendeurs sidérales
Dont la nuit sème au loin ses sombres cathédrales,
    Jusqu'à ce qu'un rayon de Dieu

Le frappe de nouveau, le précipite, et change
Les prismes du glacier en flots mêlés de fange;
Alors il croule, alors, éveillant mille échos,
Il retombe en torrent dans l'océan du monde,
Chaos aveugle et sourd, mer immense et profonde,
    Où se ressemblent tous les flots!

Au gré du divin souffle ainsi vont mes pensées,
Dans un cercle éternel incessamment poussées.
Du terrestre océan dont les flots sont amers,
Comme sous un rayon monte une nue épaisse,
Elles montent toujours vers le ciel, et sans cesse
    Redescendent des cieux aux mers.

Mai 1829.

# HUITIÈME.

## A M. DAVID, STATUAIRE.

D'hommes tu nous fais dieux.
RÉGNIER.

Oh! que ne suis-je un de ces hommes
Qui, géants d'un siècle effacé,
Jusque dans le siècle où nous sommes
Règnent du fond de leur passé!
Que ne suis-je. prince ou poëte,
De ces mortels à haute tête,
D'un monde à la fois base et faîte,
Que leur temps ne peut contenir;
Qui, dans le calme ou dans l'orage,
Qu'on les adore ou les outrage,
Devançant le pas de leur âge,
Marchent un pied dans l'avenir!

Que ne suis-je une de ces flammes,
Un de ces pôles glorieux,
Vers qui penchent toutes les âmes,
Sur qui se fixent tous les yeux!
De ces hommes dont les statues,
Du flot des temps toujours battues,
D'un tel signe sont revêtues
Que, si le hasard les abat,
S'il les détrône de leur sphère,
Du bronze auguste on ne peut faire
Que des cloches pour la prière
Ou des canons pour le combat!

Que n'ai-je un de ces fronts sublimes,
David! mon corps, fait pour souffrir,
Du moins sous tes mains magnanimes
Renaîtrait pour ne plus mourir!
Du haut du temple ou du théâtre,
Colosse de bronze ou d'albâtre,
Salué d'un peuple idolâtre,
Je surgirais sur la cité,
Comme un géant en sentinelle,
Couvrant la ville de mon aile,
Dans quelque attitude éternelle
De génie et de majesté!

Car c'est toi, lorsqu'un héros tombe,
Qui le relèves souverain!
Toi qui le scelles sur sa tombe
Qu'il foule avec des pieds d'airain!
Rival de Rome et de Ferrare,
Tu pétris pour le mortel rare
Ou le marbre froid de Carrare,
Ou le métal qui fume et bout.
Le grand homme au tombeau s'apaise
Quand ta main, à qui rien ne pèse,
Hors du bloc ou de la fournaise
Le jette vivant et debout!

Sans toi peut-être sa mémoire
Pâlirait d'un oubli fatal;
Mais c'est toi qui sculptes sa gloire
Visible sur un piédestal.
Ce fanal, perdu pour le monde,
Feu rampant dans la nuit profonde,
S'éteindrait, sans montrer sur l'onde
Ni les écueils ni le chemin;
C'est ton souffle qui le ranime;
C'est toi qui, sur le sombre abîme,
Dresses le colosse sublime
Qui prend le phare dans sa main.

Lorsqu'à tes yeux une pensée
Sous les traits d'un grand homme a lui,
Tu la fais marbre, elle est fixée,
Et les peuples disent : C'est lui!
Mais avant d'être pour la foule,
Longtemps dans ta tête elle roule
Comme une flamboyante houle
Au fond du volcan souterrain :
Loin du grand jour qui la réclame
Tu la fais bouillir dans ton âme;
Ainsi de ses langues de flamme
Le feu saisit l'urne d'airain.

Va! que nos villes soient remplies
De tes colosses radieux!
Qu'à jamais tu te multiplies
Dans un peuple de demi-dieux!
Fais de nos cités des Corinthes!
Oh! ta pensée a des étreintes
Dont l'airain garde les empreintes,
Dont le granit s'enorgueillit!

Honneur au sol que ton pied foule,
Un métal dans tes veines coule;
Ta tête ardente est un grand moule
D'où l'idée en bronze jaillit!

Bonaparte eût voulu renaître
De marbre et géant sous ta main;
Cromwell, son aïeul et son maître,
T'eût livré son front surhumain;
Ton bras eût sculpté pour l'Espagne
Charles-Quint; pour nous, Charlemagne,
Un pied sur l'hydre d'Allemagne,
L'autre sur Rome aux sept coteaux;
Au sépulcre prêt à descendre,
César t'eût confié sa cendre,
Et c'est toi qu'eût pris Alexandre
Pour lui tailler le mont Athos!

Juillet 1828.

# NEUVIÈME.

## A M. DE LAMARTINE.

*Te referent fluctus!*

HORAT.

Naguère une même tourmente,
Ami, battait nos deux esquifs;
Une même vague écumante
Nous jetait aux mêmes récifs;
Les mêmes haines débordées
Gonflaient sous nos nefs inondées
Leurs flots toujours multipliés;
Et, comme un océan qui roule,
Toutes les têtes de la foule
Hurlaient à la fois sous nos pieds!

Qu'allais-je faire en cet orage
Moi qui m'échappais du berceau?
Moi qui vivais d'un peu d'ombrage
Et d'un peu d'air, comme l'oiseau?
A cette mer qui le repousse
Pourquoi livrer mon nid de mousse
Où le jour n'osait pénétrer?
Pourquoi donner à la rafale
Ma belle robe nuptiale
Comme une voile à déchirer?

C'est que dans mes songes de flamme,
C'est que dans mes rêves d'enfant,
J'avais toujours présents à l'âme
Ces hommes au front triomphant,
Qui, tourmentés d'une autre terre,
En ont deviné le mystère
Avant que rien en soit venu,
Dont la tête au ciel est tournée,
Dont l'âme, boussole obstinée,
Toujours cherche un pôle inconnu!

Ces Gamas, en qui rien n'efface
Leur indomptable ambition,
Savent qu'on n'a vu qu'une face
De l'immense création.
Ces Colombs, dans leur main profonde,
Pèsent la terre et pèsent l'onde
Comme à la balance du ciel,
Et voyant d'en haut toute cause,
Sentent qu'il manque quelque chose
A l'équilibre universel!

Ce contre-poids qui se dérobe,
Ils le chercheront, ils iront;
Ils rendront sa ceinture au globe,
A l'univers son double front;
Ils partent, on plaint leur folie!
L'onde les emporte; on oublie
Le voyage et le voyageur!... —
Tout à coup de la mer profonde
Ils ressortent avec leur monde,
Comme avec sa perle un plongeur!

Voilà quelle était ma pensée.
Quand sur le flot sombre et grossi
Je risquai ma nef insensée,
Moi, je cherchais un monde aussi!
Mais à peine loin du rivage,
J'ai vu sur l'océan sauvage
Commencer dans un tourbillon
Cette lutte qui me déchire
Entre les voiles du navire
Et les ailes de l'aquilon!

C'est alors qu'en l'orage sombre
J'entrevis ton mât glorieux
Qui, bien avant le mien, dans l'ombre,
Fatiguait l'autan furieux.
Alors, la tempête était haute,
Nous combattîmes côte à côte,
Tous deux, moi barque, toi vaisseau,
Comme le frère auprès du frère,
Comme le nid auprès de l'aire,
Comme auprès du lit le berceau!

L'autan criait dans nos antennes,
Le flot lavait nos ponts mouvants,
Nos banderolles incertaines
Frissonnaient au souffle des vents.
Nous voyions les vagues humides,
Comme des cavales numides,
Se dresser, hennir, écumer;
L'éclair rougissant chaque lame
Mettait des crinières de flamme
A tous ces coursiers de la mer!

Nous, échevelés dans la brume,
Chantant plus haut dans l'ouragan,
Nous admirions la vaste écume
Et la beauté de l'océan!
Tandis que la foudre sublime
Planait tout en feu sur l'abîme,
Nous chantions, hardis matelots,
La laissant passer sur nos têtes,
Et, comme l'oiseau des tempêtes,
Tremper ses ailes dans les flots!

Échangeant nos signaux fidèles
Et nous saluant de la voix,
Pareils à deux sœurs hirondelles,
Nous voulions, tous deux à la fois,
Doubler le même promontoire,
Remporter la même victoire,
Dépasser le siècle en courroux;
Nous tentions le même voyage :
Nous voyions surgir dans l'orage
Le même Adamastor jaloux!

Bientôt la nuit toujours croissante,
Ou quelque vent qui t'emportait,
M'a dérobé ta nef puissante
Dont l'ombre auprès de moi flottait!
Seul je suis resté sous la nue.
Depuis, l'orage continue,
Le temps est noir, le vent mauvais;
L'ombre m'enveloppe et m'isole,
Et si je n'avais ma boussole
Je ne saurais pas où je vais!

Dans cette tourmente fatale
J'ai passé les nuits et les jours;
J'ai pleuré la terre natale,
Et mon enfance et mes amours.
Si j'implorais le flot qui gronde,
Toutes les cavernes de l'onde
Se rouvraient jusqu'au fond des mers;
Si j'invoquais le ciel, l'orage,
Avec plus de bruit et de rage,
Secouait sa gerbe d'éclairs!

Longtemps, laissant le vent bruire,
Je t'ai cherché, criant ton nom!
Voici qu'enfin je te vois luire
A la cime de l'horizon.
Mais ce n'est plus la nef ployée,
Battue, errante, foudroyée
Sous tous les caprices des cieux;
Rêvant d'idéales conquêtes,
Risquant à travers les tempêtes
Un voyage mystérieux!

C'est un navire magnifique
Bercé par le flot souriant,
Qui, sur l'océan pacifique,
Vient du côté de l'orient!
Toujours en avant de sa voile
On voit cheminer une étoile
Qui rayonne à l'œil ébloui;
Jamais on ne le voit éclore
Sans une étincelante aurore
Qui se lève derrière lui!

Le ciel serein, la mer sereine
L'enveloppent de tous côtés;
Par ses mâts et par sa carène
Il plonge aux deux immensités!
Le flot s'y brise en étincelles;
Ses voiles sont comme des ailes
Au souffle qui vient les gonfler;
Il vogue, il vogue vers la plage,
Et comme le cygne qui nage
On sent qu'il pourrait s'envoler!

Le peuple auquel il se révèle
Comme une blanche vision,
Roule, prolonge et renouvelle
Une immense acclamation.
La foule inonde au loin la rive,
Oh! dit-elle, il vient, il arrive!
Elle l'appelle avec des pleurs,
Et le vent porte au beau navire,
Comme à Dieu l'encens et la myrrhe,
L'haleine de la terre en fleurs!

Oh! rentre au port, esquif sublime!
Jette l'ancre loin des frimas!
Vois cette couronne unanime
Que la foule attache à tes mâts!
Oublie et l'onde et l'aventure,
Et le labeur de la mâture,
Et le souffle orageux du nord;
Triomphe à l'abri des naufrages,
Et ris-toi de tous les orages
Qui rongent les chaînes du port!

Tu reviens de ton Amérique!
Ton monde est trouvé! — Sur les flots

Ce monde, à ton souffle lyrique,
Comme un œuf sublime est éclos!
C'est un univers qui s'éveille!
Une création pareille
A celle qui rayonne au jour!
De nouveaux infinis qui s'ouvrent!
Un de ces mondes que découvrent
Ceux qui de l'âme ont fait le tour!

Tu peux dire à qui doute encore :
« J'en viens! j'en ai cueilli ce fruit!
» Votre aurore n'est pas l'aurore
» Et votre nuit n'est pas la nuit.
» Votre soleil ne vaut pas l'autre!
» Leur jour est plus bleu que le vôtre!
» Dieu montre sa face en leur ciel!
» J'ai vu luire une croix d'étoiles
» Clouée à leurs nocturnes voiles
» Comme un labarum éternel! »

Tu dirais la verte savane,
Les hautes herbes des déserts,
Et les bois dont le zéphyr vanne
Toutes les graines dans les airs;
Les grandes forêts inconnues;
Les caps d'où s'envolent les nues
Comme l'encens des saints trépieds;
Les fruits de lait et d'ambroisie,
Et les mines de poésie
Dont tu jettes l'or à leurs pieds!

Et puis encor tu pourrais dire,
Sans épuiser ton univers,
Ses monts d'agate et de porphyre,
Ses fleuves qui noieraient leurs mers;
De ce monde, né de la veille,
Tu peindrais la beauté vermeille,
Terre vierge et féconde à tous,
Patrie où rien ne nous repousse,
Et ta voix magnifique et douce
Les ferait tomber à genoux!

Désormais à tous tes voyages
Vers ce monde trouvé par toi,
En foule ils courront aux rivages
Comme un peuple autour de son roi!
Mille acclamations sur l'onde
Suivront longtemps ta voile blonde
Brillante en mer comme un fanal,
Salûront le vent qui t'enlève,
Puis sommeilleront sur la grève
Jusqu'à ton retour triomphal!

Ah! soit qu'au port ton vaisseau dorme,
Soit qu'il se livre sans effroi
Aux baisers de la mer difforme
Qui hurle béante sous moi,
De ta sérénité sublime
Regarde parfois dans l'abîme,
Avec des yeux de pleurs remplis,
Ce point noir dans ton ciel limpide,
Ce tourbillon sombre et rapide
Qui roule une voile en ses plis!

C'est mon tourbillon, c'est ma voile!
C'est l'ouragan qui, furieux,
A mesure éteint chaque étoile
Qui se hasarde dans mes cieux!
C'est la tourmente qui m'emporte!
C'est la nuée ardente et forte
Qui se joue avec moi dans l'air,
Et tournoyant comme une roue,
Fait étinceler sur ma proue
Le glaive acéré de l'éclair!

Alors, d'un cœur tendre et fidèle,
Ami, souviens-toi de l'ami
Qui toujours poursuit à coups d'aile
Le vent dans ta voile endormi!
Songe que du sein de l'orage
Il t'a vu surgir au rivage
Dans un triomphe universel,
Et qu'alors il levait la tête,
Et qu'il oubliait sa tempête
Pour chanter l'azur de ton ciel!

Et si mon invisible monde
Toujours à l'horizon me fuit,
Si rien ne germe dans cette onde
Que je laboure jour et nuit,
Si mon navire de mystère
Se brise à cette ingrate terre
Que cherchent mes yeux obstinés,
Pleure, ami, mon ombre jalouse!
Colomb doit plaindre Lapeyrouse.
Tous deux étaient prédestinés!

Juin 1830.

## DIXIÈME.

*Æstuat infelix.*

Un jour au mont Atlas les collines jalouses
Dirent: — Vois nos prés verts, vois nos fraîches pelouses,
Où vient la jeune fille, errant en liberté,
Chanter, rire, et rêver après qu'elle a chanté;
Nos pieds que l'océan baise en grondant à peine,
Le sauvage océan! notre tête sereine
A qui l'été de flamme et la rosée en pleurs
Font tant épanouir de couronnes de fleurs!

Mais toi, géant! — d'où vient que sur ta tête chauve
Planent incessamment des aigles à l'œil fauve?
Qui donc, comme une branche où l'oiseau fait son nid,
Courbe ta large épaule et ton dos de granit?
Pourquoi dans tes flancs noirs tant d'abimes pleins d'ombre?
Quel orage éternel te bat d'un éclair sombre?
Qui t'a mis tant de neige et de rides au front?
Et ce front, où jamais printemps ne souriront,
Qui donc le courbe ainsi? quelle sueur l'inonde?... —

Atlas leur répondit: C'est que je porte un monde.

Avril 1830.

## ONZIÈME.

### DÉDAIN.

### A lord Byron, en 1811.

*Yo contra todos y todos contra yo.*
Romance del Viejo Arias.

I

Qui peut savoir combien de jalouses pensées,
De haines, par l'envie en tous lieux ramassées,
De sourds ressentiments, d'inimitiés sans frein,
D'orages à courber les plus sublimes têtes,
Combien de passions, de fureurs, de tempêtes,
Grondent autour de toi, jeune homme au front serein!

Tu ne le sais pas, toi! — Car tandis qu'à ta base
La gueule des serpents s'élargit et s'écrase,
Tandis que ces rivaux, que tu croyais meilleurs,
Vont t'assiégeant en foule, ou dans la nuit secrète
Creusent maint piége infâme à ta marche distraite,
Pensif, tu regardes ailleurs!

Ou si parfois leurs cris montent jusqu'à ton âme,
Si ta colère, ouvrant ses deux ailes de flamme,
Veut foudroyer leur foule acharnée à ton nom,
Avant que le volcan n'ait trouvé son issue,
Avant que tu n'ais mis la main à ta massue,
Tu te prends à sourire et tu dis: A quoi bon?

Puis voilà que revient ta chère rêverie,

Famille, enfance, amour, Dieu, liberté, patrie :
La lyre à réveiller; la scène à rajeunir;
Napoléon, ce dieu dont tu seras le prêtre;
Les grands hommes, mépris du temps qui les voit naître,
Religion de l'avenir!

II

Allez donc! ennemis de son nom! foule vaine!
Autour de son génie épuisez votre haleine!
Recommencez toujours! ni trêve, ni remord.
Allez, recommencez, veillez, et sans relâche
Roulez votre rocher, refaites votre tâche,
Envieux!... — Lui poëte, il chante, il rêve, il dort.

Votre voix, qui s'aiguise et vibre comme un glaive,
N'est qu'une voix de plus dans le bruit qu'il soulève.
La gloire est un concert de mille échos épars,
Chœurs de démons, accords divins, chants angéliques,
Pareil au bruit que font dans les places publiques
Une multitude de chars.

Il ne vous connaît pas. — Il dit par intervalles
Qu'il faut aux jours d'été l'aigre cri des cigales,
L'épine à mainte fleur; que c'est le sort commun;
Que ce serait pitié d'écraser la cigale;
Que le trop bien est mal; que la rose au Bengale
Pour être sans épine est aussi sans parfum.

Et puis, qu'importe! amis, ennemis, tout s'écoule;
C'est au même tombeau que va toute la foule.
Rien ne touche un esprit que Dieu même a saisi.
Trônes, sceptres, lauriers, temples, chars de victoire,
On ferait à des rois des couronnes de gloire
De tout ce qu'il dédaigne ici!

Que lui font donc ces cris où votre voix s'enroue?
Que sert au flot amer d'écumer sur la proue?
Il ignore vos noms, il n'en a point souci,
Et quand pour ébranler l'édifice qu'il fonde,
La sueur de vos fronts ruisselle et vous inonde,
Il ne sait même pas qui vous fatigue ainsi!

III

Puis, quand il le voudra, scribes, docteurs, poëtes,
Il sait qu'il peut, d'un souffle, en vos bouches muettes
Éteindre vos clameurs,
Et qu'il emportera toutes vos voix ensemble
Comme le vent de mer emporte où bon lui semble
La chanson des rameurs!

En vain vos légions l'environnent sans nombre,
Il n'a qu'à se lever pour couvrir de son ombre
A la fois tous vos fronts;
Il n'a qu'à dire un mot pour couvrir vos voix grêles,
Comme un char en passant couvre le bruit des ailes
De mille moucherons!

Quand il veut, vos flambeaux, sublimes auréoles
Dont vous illuminez vos temples, vos idoles,
Vos dieux, votre foyer,
Phares éblouissants, clartés universelles,
Pâlissent à l'éclat des moindres étincelles
Du pied de son coursier!

Avril 1830.

# DOUZIÈME.

*In God is all.*

Devise des Saltoun.

O toi qui si longtemps vis luire à mon côté
Le jour égal et pur de la prospérité,
Toi qui, lorsque mon âme allait de doute en doute,
Et comme un voyageur te demandait sa route,
Endormis sur ton sein mes rêves ténébreux,
Et pour toute raison disais : Soyons heureux!
Hélas! ô mon amie, hélas! voici que l'ombre
Envahit notre ciel, et que la vie est sombre;
Voici que le malheur s'épanche lentement
Sur l'azur radieux de notre firmament;
Voici qu'à nos regards s'obscurcit et recule
Notre horizon, perdu dans un noir crépuscule;
Or, dans ce ciel, où va la nuit se propageant,
Comme un œil lumineux, vivant, intelligent,
Vois-tu briller là-bas cette profonde étoile?
Des mille vérités que le bonheur nous voile,
C'est une qui paraît! c'est la première encor
Qui nous ait éblouis de sa lumière d'or!
Notre ciel, que déjà la sombre nuit réclame,
N'a plus assez d'éclat pour cacher cette flamme,

Et du sud, du couchant, ou du septentrion,
Chaque ombre qui survient donne à l'astre un rayon.
Et plus viendra la nuit, et plus, à plis funèbres,
S'épaissiront sur nous son deuil et ses ténèbres,
Plus dans ce ciel sublime, à nos yeux enchantés
En foule apparaîtront de splendides clartés!
Plus nous verrons dans l'ombre, où leur loi les rassemble,
Toutes les vérités étinceler ensemble,
Et graviter autour d'un centre impérieux,
Et rompre et renouer leur chœur mystérieux!
Cette fatale nuit, que le malheur amène,
Fait voir plus clairement la destinée humaine,
Et montre à ses deux bouts écrits en traits de feu,
Ces mots : Ame immortelle! éternité de Dieu!

Car tant que luit le jour, de son soleil de flamme
Il accable nos yeux, il aveugle notre âme,
Et nous nous reposons dans un doute serein
Sans savoir si le ciel est d'azur ou d'airain.
Mais la nuit rend aux cieux leurs étoiles, leurs gloires,
Candélabres que Dieu pend à leurs voûtes noires.
L'œil dans leurs profondeurs découvre à chaque pas
Mille mondes nouveaux qu'il ne soupçonnait pas,
Soleils plus flamboyants, plus chevelus dans l'ombre,
Qu'en l'abîme sans fin il voit luire sans nombre!

Août 1829.

# TREIZIÈME.

## A MON AMI A. FON.... Y.

*Quot libras in duce summo ?*

JUVÉNAL.

C'est une chose grande et que tout homme envie
D'avoir un lustre en soi qu'on répand sur sa vie,
D'être choisi d'un peuple à venger son affront,
De ne point faire un pas qui n'ait trace en l'histoire,
Ou de chanter, les yeux au ciel, et que la gloire
Fasse avec un regard reluire votre front.

Il est beau de courir par la terre usurpée,
Disciplinant les rois du plat de son épée;
D'être Napoléon, l'empereur radieux;
D'être Dante, à son nom rendant les voix muettes.
Sans doute ils sont heureux les héros, les poëtes,
Ceux que le bras fait rois, ceux que l'esprit fait dieux!

Il est beau, conquérant, législateur, prophète,
De marcher dépassant les hommes de la tête;
D'être en la nuit de tous un éclatant flambeau;
Et que de vos vingt ans vingt siècles se souviennent!...
— Voilà ce que je dis : puis des pitiés me viennent
Quand je pense à tous ceux qui sont dans le tombeau!

Juillet 1829.

# QUATORZIÈME.

*Oh primavera! gioventù dell'anno;*
*Oh gioventù! primavera della vita.*

O mes lettres d'amour, de vertu, de jeunesse,
C'est donc vous! Je m'enivre encore à votre ivresse;
Je vous lis à genoux.
Souffrez que pour un jour je reprenne votre âge!
Laissez-moi me cacher, moi, l'heureux et le sage,
Pour pleurer avec vous!

J'avais donc dix-huit ans! j'étais donc plein de songes!
L'espérance en chantant me berçait de mensonges.
Un astre m'avait lui!
J'étais un dieu pour toi qu'en mon cœur seul je nomme!
J'étais donc cet enfant, hélas! devant qui l'homme
Rougit presque aujourd'hui!

O temps de rêverie, et de force, et de grâce!
Attendre tous les soirs une robe qui passe!
Baiser un gant jeté!
Vouloir tout de la vie, amour, puissance et gloire!
Être pur, être fier, être sublime, et croire
A toute pureté!

A présent j'ai senti, j'ai vu, je sais. — Qu'importe?
Si moins d'illusions viennent ouvrir ma porte
Qui gémit en tournant!
Oh! que cet âge ardent, qui me semblait si sombre,
A côté du bonheur qui m'abrite à son ombre,
Rayonne maintenant!

Que vous ai-je donc fait, ô mes jeunes années!
Pour m'avoir fui si vite et vous être éloignées,
Me croyant satisfait?
Hélas! pour revenir m'apparaître si belles,
Quand vous ne pouvez plus me prendre sur vos ailes,
Que vous ai-je donc fait?

Oh! quand ce doux passé, quand cet âge sans tache
Avec sa robe blanche où notre amour s'attache,
Revient dans nos chemins,
On s'y suspend, et puis que de larmes amères,
Sur les lambeaux flétris de vos jeunes chimères
Qui vous restent aux mains!

Oublions! oublions! Quand la jeunesse est morte,
Laissons-nous emporter par le vent qui l'emporte
A l'horizon obscur.
Rien ne reste de nous; notre œuvre est un problème.
L'homme, fantôme errant, passe sans laisser même
Son ombre sur le mur!

Mai 1830.

# QUINZIÈME.

*Sinite parvulos venire ad me.*
JÉSUS.

Laissez. — Tous ces enfants sont bien là. — Qui vous dit
Que la bulle d'azur que mon souffle agrandit
A leur souffle indiscret s'écroule?
Qui vous dit que leurs voix, leurs pas, leurs jeux, leurs [cris,
Effarouchent la muse et chassent les péris?... —
Venez, enfants, venez en foule!
Venez autour de moi; riez, chantez, courez!
Votre œil me jettera quelques rayons dorés,
Votre voix charmera mes heures.
C'est la seule en ce monde, où rien ne nous sourit,
Qui vienne du dehors sans troubler dans l'esprit
Le chœur des voix intérieures!

Fâcheux, qui les vouliez écarter! — croyez-vous
Que notre cœur n'est pas plus serein et plus doux
Au sortir de leurs jeunes rondes?
Croyez-vous que j'ai peur, quand je vois, au milieu
De mes rêves rougis ou de sang ou de feu,
Passer toutes ces têtes blondes?

La vie est-elle donc si charmante à vos yeux,
Qu'il faille préférer à tout ce bruit joyeux
Une maison vide et muette?
N'ôtez pas, la pitié même vous le défend,
Un rayon de soleil, un sourire d'enfant
Au ciel sombre, au cœur du poete.

— « Mais ils s'effaceront à leurs bruyants ébats,
» Ces mots sacrés que dit une muse tout bas,
» Ces chants purs où l'âme se noie!... » —
Et que m'importe à moi, muse, chants, vanité,
Votre gloire perdue et l'immortalité,
Si j'y gagne une heure de joie!

La belle ambition et le rare destin!
Chanter! toujours chanter pour un écho lointain!
Pour un vain bruit qui passe et tombe!
Vivre abreuvé de fiel, d'amertume et d'ennuis!
Expier dans ses jours les rêves de ses nuits!
Faire un avenir à sa tombe!

Oh! que j'aime bien mieux ma joie et mon plaisir,
Et toute ma famille avec tout mon loisir,
Dût la gloire ingrate et frivole,
Dussent mes vers, troublés de ces ris familiers,
S'enfuir, comme devant un essaim d'écoliers
Une troupe d'oiseaux s'envole!

Mais non. Au milieu d'eux rien ne s'évanouit.
L'orientale d'or plus riche épanouit
Ses fleurs peintes et ciselées;
La ballade est plus fraiche, et dans le ciel grondant
L'ode ne pousse pas d'un souffle moins ardent
Le groupe des strophes ailées!

Je les vois reverdir dans leurs jeux éclatants,
Mes hymnes parfumés comme un champ de printemps.
O vous, dont l'âme est épuisée,
O mes amis! l'enfance aux riantes couleurs
Donne la poésie à nos vers, comme aux fleurs
L'aurore donne la rosée!

Venez, enfants!—A vous jardins, cours, escaliers!
Ébranlez et planchers, et plafonds, et piliers!
Que le jour s'achève ou renaisse,
Courez et bourdonnez comme l'abeille aux champs!
Ma joie, et mon bonheur, et mon âme, et mes chants
Iront où vous irez, jeunesse!

Il est pour les cœurs sourds aux vulgaires clameurs
D'harmonieuses voix, des accords, des rumeurs,
Qu'on n'entend que dans les retraites,
Notes d'un grand concert interrompu souvent,
Vents, flots, feuilles des bois, bruits dont l'âme en rêvant
Se fait des musiques secrètes!

Moi, quel que soit le monde, et l'homme, et l'avenir,
Soit qu'il faille oublier ou se ressouvenir,
Que Dieu m'afflige ou me console,
Je ne veux habiter la cité des vivants
Que dans une maison qu'une rumeur d'enfants
Fasse toujours vivante et folle.

De même, si jamais enfin je vous revois,
Beau pays, dont la langue est faite pour ma voix,
Dont mes yeux aimaient les campagnes,
Bords où mes pas enfants suivaient Napoléon,
Fortes villes du Cid! ô Valence, ô Léon,
Castille, Aragon, mes Espagnes!

Je ne veux traverser vos plaines, vos cités,
Franchir vos ponts d'une arche entre deux monts jetés,
Voir vos palais romains ou maures,
Votre Guadalquivir qui serpente et s'enfuit,
Que dans ces chars dorés qu'emplissent de leur bruit
Les grelots des mules sonores!

Mai 1830.

---

# SEIZIÈME.

---

*Where should I steer?*

Byron.

Quand le livre où s'endort, chaque soir, ma pensée,
Quand l'air de la maison, les soucis du foyer,
Quand le bourdonnement de la ville insensée,
Où toujours on entend quelque chose crier,

Quand tous ces mille soins de misère ou de fête
Qui remplissent nos jours, cercle aride et borné,
Ont tenu trop longtemps, comme un joug sur ma tête,
Le regard de mon âme à la terre tourné;

Elle s'échappe enfin, va, marche, et dans la plaine
Prend le même sentier qu'elle prendra demain,
Qui l'égare au hasard et toujours la ramène,
Comme un coursier prudent qui connaît le chemin.

Elle court aux forêts, où dans l'ombre indécise
Flottent tant de rayons, de murmures, de voix,
Trouve la rêverie au premier arbre assise,
Et toutes deux s'en vont ensemble dans les bois!

Juin 1830.

# DIX-SEPTIÈME.

*Flebile nescio quid.*
Ovid.

Oh! pourquoi te cacher! Tu pleurais seule ici.
Devant tes yeux rêveurs qui donc passait ainsi?
Quelle ombre flottait dans ton âme?
Était-ce long regret ou noir pressentiment,
Ou jeunes souvenirs dans le passé dormant,
Ou vague faiblesse de femme?

Voyais-tu fuir déjà l'amour et ses douceurs,
Ou les illusions, toutes ces jeunes sœurs
Qui le matin, devant nos portes,
Dans l'avenir sans borne ouvrant mille chemins,
Dansent, des fleurs au front et les mains dans les mains,
Et bien avant le soir sont mortes?

Ou bien te venait-il des tombeaux endormis
Quelque ombre douloureuse avec des traits amis,
Te rappelant le peu d'années,
Et demandant tout bas quand tu viendrais, le soir,
Prier devant ces croix de pierre ou de bois noir
Où pendent tant de fleurs fanées?

Mais non, ces visions ne te poursuivaient pas.
Il suffit pour pleurer de songer qu'ici-bas
Tout miel est amer, tout ciel sombre,
Que toute ambition trompe l'effort humain,
Que l'espoir est un leurre, et qu'il n'est pas de main
Qui garde l'onde ou prenne l'ombre!

Toujours ce qui là-bas vole au gré du zéphir,
Avec des ailes d'or, de pourpre et de saphir,
Nous fait courir et nous devance;
Mais adieu l'aile d'or, pourpre, émail, vermillon,
Quand l'enfant a saisi le frêle papillon,
Quand l'homme a pris son espérance!

Pleure. Les pleurs vont bien, même au bonheur; tes chants
Sont plus doux dans les pleurs, tes yeux purs et touchants
Sont plus beaux quand tu les essuies.
L'été, quand il a plu, le champ est plus vermeil,
Et le ciel fait briller plus frais au beau soleil
Son azur, lavé par les pluies!

Pleure comme Rachel, pleure comme Sara.
On a toujours souffert ou bien on souffrira.
Malheur aux insensés qui rient!
Le Seigneur nous relève alors que nous tombons.
Car il préfère encor les malheureux aux bons,
Ceux qui pleurent à ceux qui prient!

Pleure afin de savoir! Les larmes sont un don.
Souvent les pleurs, après l'erreur et l'abandon,
Raniment nos forces brisées.
Souvent l'âme, sentant, au doute qui s'enfuit,
Qu'un jour intérieur se lève dans sa nuit,
Répand de ces douces rosées!

Pleure; mais tu fais bien, cache-toi pour pleurer.
Aie un asile en toi. Pour t'en désaltérer,
Pour les savourer avec charmes,
Sous le riche dehors de ta prospérité,
Dans le fond de ton cœur, comme un fruit pour l'été,
Mets à part ton trésor de larmes!

Car la fleur, qui s'ouvrit avec l'aurore en pleurs,
Et qui fait à midi de ses belles couleurs
Admirer la splendeur timide,
Sous ses corolles d'or, loin des yeux importuns,
Au fond de ce calice où sont tous ses parfums,
Souvent cache une perle humide!

Juin 1830.

# DIX-HUITIÈME.

*Sed satis est jam posse mori.*
LUCAN.

Où donc est le bonheur? disais-je.—Infortuné!
Le bonheur, ô mon Dieu! vous me l'avez donné.

Naître, et ne pas savoir que l'enfance éphémère,
Ruisseau de lait qui fuit sans une goutte amère,
Est l'âge du bonheur et le plus beau moment
Que l'homme, ombre qui passe, ait sous le firmament!

Plus tard, aimer garder dans son cœur de jeune homme
Un nom mystérieux que jamais on ne nomme;
Glisser un mot furtif dans une tendre main;
Aspirer aux douceurs d'un ineffable hymen;
Envier l'eau qui fuit, le nuage qui vole;
Sentir son cœur se fondre au son d'une parole;
Connaître un pas qu'on aime, et que jaloux on suit;
Rêver le jour, brûler et se tordre la nuit,
Pleurer surtout cet âge où sommeillent les âmes;
Toujours souffrir : parmi tous les regards de femmes,
Tous les buissons d'avril, les feux du ciel vermeil,
Ne chercher qu'un regard, qu'une fleur, qu'un soleil!

Puis effeuiller en hâte et d'une main jalouse
Les boutons d'orangers sur le front de l'épouse;
Tout sentir; être heureux, et pourtant, insensé!
Se tourner presque en pleurs vers le malheur passé;
Voir aux feux du midi, sans espoir qu'il renaisse,
Se faner son printemps, son matin, sa jeunesse;
Perdre l'illusion, l'espérance, et sentir
Qu'on vieillit au fardeau croissant du repentir!
Effacer de son front des taches et des rides;
S'éprendre d'art, de vers, de voyages arides,
De cieux lointains, de mers où s'égarent nos pas;
Redemander cet âge où l'on ne dormait pas;
Se dire qu'on était bien malheureux, bien triste,
Bien fou, que maintenant on respire, on existe,
Et, plus vieux de dix ans, s'enfermer tout un jour
Pour relire avec pleurs quelques lettres d'amour!

Vieillir enfin, vieillir! comme des fleurs fanées
Voir blanchir nos cheveux et tomber nos années;
Rappeler notre enfance et nos beaux jours flétris;
Boire le reste amer de ces parfums aigris;
Être sage, et railler l'amant et le poëte;
Et lorsque nous touchons à la tombe muette,
Suivre en les rappelant d'un œil mouillé de pleurs
Nos enfants qui déjà sont tournés vers les leurs!
Ainsi l'homme, ô mon Dieu! marche toujours plus sombre
Du berceau qui rayonne au sépulcre plein d'ombre.

C'est donc avoir vécu! c'est donc avoir été!
Dans l'amour, et la joie, et la félicité
C'est avoir eu sa part! et se plaindre est folie.
Voilà de quel nectar la coupe était remplie!
Hélas! naître pour vivre en désirant la mort!
Grandir en regrettant l'enfance où le cœur dort,
Vieillir en regrettant la jeunesse ravie,
Mourir en regrettant la vieillesse et la vie!

Où donc est le bonheur? disais-je. — Infortuné!
Le bonheur, ô mon Dieu, vous me l'avez donné!

Mai 1830.

# DIX-NEUVIÈME.

Le toit s'égaye et rit.
André Chénier.

Lorsque l'enfant paraît, le cercle de famille
Applaudit à grands cris ; son doux regard qui brille
Fait briller tous les yeux,
Et les plus tristes fronts, les plus souillés peut-être,
Se dérident soudain à voir l'enfant paraître,
Innocent et joyeux.

Soit que juin ait verdi mon seuil, ou que novembre
Fasse autour d'un grand feu vacillant dans la chambre
Les chaises se toucher,
Quand l'enfant vient, la joie arrive et nous éclaire.
On rit, on se récrie, on l'appelle, et sa mère
Tremble à le voir marcher.

Quelquefois nous parlons, en remuant la flamme,
De patrie et de Dieu, des poetes, de l'âme
Qui s'élève en priant ;
L'enfant paraît, adieu le ciel et la patrie
Et les poetes saints ! la grave causerie
S'arrête en souriant.

La nuit, quand l'homme dort, quand l'esprit rêve, à l'heure
Où l'on entend gémir, comme une voix qui pleure,
L'onde entre les roseaux,
Si l'aube tout à coup là-bas luit comme un phare,
Sa clarté dans les champs éveille une fanfare
De cloches et d'oiseaux !

Enfant, vous êtes l'aube et mon âme est la plaine
Qui des plus douces fleurs embaume son haleine
Quand vous la respirez ;
Mon âme est la forêt dont les sombres ramures
S'emplissent pour vous seul de suaves murmures
Et de rayons dorés !

Car vos beaux yeux sont pleins de douceurs infinies ;
Car vos petites mains, joyeuses et bénies,
N'ont point mal fait encor ;
Jamais vos jeunes pas n'ont touché notre fange ;
Tête sacrée ! enfant aux cheveux blonds ! bel ange
A l'auréole d'or !

Vous êtes parmi nous la colombe de l'arche.
Vos pieds tendres et purs n'ont point l'âge où l'on marche ;
Vos ailes sont d'azur.
Sans le comprendre encor, vous regardez le monde.
Double virginité ! corps où rien n'est immonde,
Ame où rien n'est impur !

Il est si beau, l'enfant, avec son doux sourire,
Sa douce bonne foi, sa voix qui veut tout dire,
Ses pleurs vite apaisés,
Laissant errer sa vue étonnée et ravie,
Offrant de toutes parts sa jeune âme à la vie
Et sa bouche aux baisers !

Seigneur ! préservez-moi, préservez ceux que j'aime,
Frères, parents, amis, et mes ennemis même
Dans le mal triomphants,
De jamais voir, Seigneur ! l'été sans fleurs nouvelles,
La cage sans oiseaux, la ruche sans abeilles,
La maison sans enfants !

Mai 1830.

# VINGTIÈME.

*Beau, frais, souriant d'aise à cette vie amère*

SAINTE-BEUVE.

Dans l'alcôve sombre,
Près d'un humble autel,
L'enfant dort à l'ombre
Du lit maternel.
Tandis qu'il repose,
Sa paupière rose,
Pour la terre close,
S'ouvre pour le ciel.

Il fait bien des rêves.
Il voit par moments
Le sable des grèves
Plein de diamants,
Des soleils de flammes,
Et de belles dames
Qui portent des âmes
Dans leurs bras charmants.

Songe qui l'enchante!
Il voit des ruisseaux.
Une voix qui chante
Sort du fond des eaux.
Ses sœurs sont plus belles.
Son père est près d'elles.
Sa mère a des ailes
Comme les oiseaux.

Il voit mille choses
Plus belles encor;
Des lis et des roses
Plein le corridor;
Des lacs de délice
Où le poisson glisse,
Où l'onde se plisse
A des roseaux d'or!

Enfant! rêve encore!
Dors, ô mes amours!
Ta jeune âme ignore
Où s'en vont tes jours.
Comme une algue morte,
Tu vas, que t'importe!
Le courant t'emporte,
Mais tu dors toujours!

Sans soin, sans étude,
Tu dors en chemin;
Et l'inquiétude
A la froide main,
De son ongle aride,
Sur ton front candide
Qui n'a point de ride,
N'écrit pas : Demain!

Il dort, innocence!
Les anges sereins
Qui savent d'avance
Le sort des humains,
Le voyant sans armes,
Sans peur, sans alarmes,
Baisent avec larmes
Ses petites mains.

Leurs lèvres effleurent
Ses lèvres de miel.
L'enfant voit qu'ils pleurent
Et dit : Gabriel!
Mais l'ange le touche,
Et berçant sa couche,
Un doigt sur sa bouche,
Lève l'autre au ciel!

Cependant sa mère,
Prompte à le bercer,
Croit qu'une chimère
Le vient oppresser;
Fière, elle l'admire,
L'entend qui soupire,
Et le fait sourire
Avec un baiser.

Novembre 1831.

# VINGT ET UNIÈME.

*Πᾶν μοι συναρμόζει, ὃ σοὶ εὐάρμοστόν ἐστι, ὦ κόσμε· οὐδὲν μοι πρόωρον, οὐδὲ ὄψιμον, τὸ σοὶ εὔκαιρον· πᾶν καρπὸς, ὃ φέρουσιν αἱ σαὶ ὧραι, ὦ φύσις· ἐκ σοῦ παντα, ἐν σοὶ πάντα, εἰς σὲ πάντα.*

MARC-AUREL.

**Parfois, lorsque tout dort, je m'assieds plein de joie**
**Sous le dôme étoilé qui sur nos fronts flamboie;**
**J'écoute si d'en haut il tombe quelque bruit;**
**Et l'heure vainement me frappe de son aile**
**Quand je contemple, ému, cette fête éternelle**
**Que le ciel rayonnant donne au monde la nuit!**

**Souvent alors j'ai cru que ces soleils de flamme**
**Dans ce monde endormi n'échauffaient que mon âme;**
**Qu'à les comprendre seul j'étais prédestiné;**
**Que j'étais, moi, vaine ombre obscure et taciturne,**
**Le roi mystérieux de la pompe nocturne;**
**Que le ciel pour moi seul s'était illuminé!**

Novembre 1829.

# VINGT-DEUXIÈME.

## A UNE FEMME.

C'est une âme charmante.

DIDEROT.

**Enfant! si j'étais roi, je donnerais l'empire,**
**Et mon char, et mon sceptre, et mon peuple à genoux,**
**Et ma couronne d'or, et mes bains de porphyre,**
**Et mes flottes, à qui la mer ne peut suffire,**
**Pour un regard de vous!**

**Si j'étais Dieu, la terre et l'air avec les ondes,**
**Les anges, les démons courbés devant ma loi,**
**Et le profond chaos aux entrailles fécondes,**
**L'éternité, l'espace, et les cieux et les mondes,**
**Pour un baiser de toi!**

Mai 18...

# VINGT-TROISIÈME.

*Quien no ama, no vive.*

Oh! qui que vous soyez, jeune ou vieux, riche ou sage,
Si jamais vous n'avez épié le passage,
Le soir, d'un pas léger, d'un pas mélodieux,
D'un voile blanc qui glisse et fuit dans les ténèbres,
Et, comme un météore au sein des nuits funèbres,
Vous laisse dans le cœur un sillon radieux;

Si vous ne connaissez que pour l'entendre dire
Au poëte amoureux qui chante et qui soupire,
Ce suprême bonheur qui fait nos jours dorés,
De posséder un cœur sans réserve et sans voiles,
De n'avoir pour flambeaux, de n'avoir pour étoiles,
De n'avoir pour soleils que deux yeux adorés;

Si vous n'avez jamais attendu, morne et sombre,
Sous les vitres d'un bal qui rayonne dans l'ombre,
L'heure où pour le départ les portes s'ouvriront,
Pour voir votre beauté, comme un éclair qui brille,
Rose avec des yeux bleus et toute jeune fille,
Passer dans la lumière avec des fleurs au front;

Si vous n'avez jamais senti la frénésie
De voir la main qu'on veut par d'autres mains choisie,
De voir le cœur aimé battre sur d'autres cœurs;
Si vous n'avez jamais vu d'un œil de colère
La valse impure, au vol lascif et circulaire,
Effeuiller en courant les femmes et les fleurs;

Si jamais vous n'avez descendu les collines,
Le cœur tout débordant d'émotions divines;
Si jamais vous n'avez, le soir, sous les tilleuls,
Tandis qu'au ciel luisaient des étoiles sans nombre,
Aspiré, couple heureux, la volupté de l'ombre,
Cachés, et vous parlant tout bas, quoique tout seuls;

Si jamais une main n'a fait trembler la vôtre;
Si jamais ce seul mot qu'on dit l'un après l'autre,
JE T'AIME! n'a rempli votre âme tout un jour;
Si jamais vous n'avez pris en pitié les trônes
En songeant qu'on cherchait les sceptres, les couronnes,
Et la gloire, et l'empire, et qu'on avait l'amour!

La nuit, quand la veilleuse agonise dans l'urne,
Quand Paris, enfoui sous la brume nocturne
Avec la tour saxonne et l'église des Goths,
Laisse sans les compter passer les heures noires
Qui, douze fois, semant les rêves illusoires,
S'envolent des clochers par groupes inégaux;

Si jamais vous n'avez, à l'heure où tout sommeille,
Tandis qu'elle dormait oublieuse et vermeille,
Pleuré comme un enfant à force de souffrir,
Crié cent fois son nom du soir jusqu'à l'aurore,
Et cru qu'elle viendrait en l'appelant encore,
Et maudit votre mère, et désiré mourir;

Si jamais vous n'avez senti que d'une femme
Le regard dans votre âme allumait une autre âme;
Que vous étiez charmé, qu'un ciel s'était ouvert,
Et que pour cette enfant, qui de vos pleurs se joue,
Il vous serait bien doux d'expirer sur la roue;...
Vous n'avez point aimé, vous n'avez point souffert!

Novembre 1831.

## VINGT-QUATRIÈME.

*Mens blanda in corpore blando.*

Madame, autour de vous tant de grâce étincelle,
Votre chant est si pur, votre danse recèle
Un charme si vainqueur,
Un si touchant regard baigne votre prunelle,
Toute votre personne a quelque chose en elle
De si doux pour le cœur,

Que lorsque vous venez, jeune astre qu'on admire,
Éclairer notre nuit d'un rayonnant sourire
Qui nous fait palpiter,
Comme l'oiseau des bois devant l'aube vermeille,
Une tendre pensée au fond des cœurs s'éveille
Et se met à chanter !

Vous ne l'entendez pas, vous l'ignorez, madame.
Car la chaste pudeur enveloppe votre âme
De ses voiles jaloux,
Et l'ange que le ciel commit à votre garde
N'a jamais à rougir quand, rêveur, il regarde
Ce qui se passe en vous.

Avril 1831.

## VINGT-CINQUIÈME.

*Amor, ch'a null' amato amar perdona,*
*Mi prese del costui piacer si forte,*
*Che, come vedi, ancor non m'abbandona.*

DANTE.

Contempler dans son bain sans voiles
Une fille aux yeux innocents :
Suivre de loin de blanches voiles :
Voir au ciel briller les étoiles
Et sous l'herbe les verts luisants ;

Voir autour des mornes idoles
Des sultanes danser en rond;
D'un bal compter les girandoles
La nuit, voir sur l'eau les gondoles
Fuir avec une étoile au front ;

Regarder la lune sereine ;
Dormir sous l'arbre du chemin ;
Être le roi lorsque la reine,
Par son sceptre d'or souveraine,
L'est aussi par sa blanche main ;

Ouïr sur les harpes jalouses
Se plaindre la romance en pleurs ;
Errer, pensif, sur les pelouses,
Le soir, lorsque les Andalouses
De leurs balcons jettent des fleurs ;

Rêver, tandis que les rosées
Pleuvent d'un beau ciel espagnol,
Et que les notes embrasées
S'épanouissent en fusées
Dans la chanson du rossignol ;

Ne plus se rappeler le nombre
De ses jours, songes oubliés;
Suivre fuyant dans la nuit sombre
Un esprit qui traîne dans l'ombre
Deux sillons de flamme à ses pieds ;

Des boutons d'or qu'avril étale
Dépouiller le riche gazon ;
Voir, après l'absence fatale,

Enfin, de sa ville natale
Grandir la flèche à l'horizon ;

Non, tout ce qu'a la destinée
De biens réels ou fabuleux,
N'est rien pour mon âme enchaînée,
Quand tu regardes inclinée
Mes yeux noirs avec tes yeux bleus !

Septembre 18...

# VINGT-SIXIÈME.

O les tendres propos et les charmantes choses
Que me disait Aline en la saison des roses !
Doux zéphyrs qui passiez alors dans ces beaux lieux,
N'en apportiez-vous rien à l'oreille des dieux ?

SEGRAIS.

Vois, cette branche est rude, elle est noire, et la nue
Verse la pluie à flots sur son écorce nue ;
Mais attends que l'hiver s'en aille, et tu vas voir
Une feuille percer ces nœuds si durs pour elle,
Et tu demanderas comment un bourgeon frêle
Peut, si tendre et si vert, jaillir de ce bois noir.

Demande alors pourquoi, ma jeune bien-aimée,
Quand sur mon âme, hélas ! endurcie et fermée,
Ton souffle passe, après tant de maux expiés,
Pourquoi remonte et court ma sève évanouie,
Pourquoi mon âme en fleur et tout épanouie
Jette soudain des vers que j'effeuille à tes pieds !

C'est que tout a sa loi, le monde et la fortune ;
C'est qu'une claire nuit succède aux nuits sans lune ;
C'est que tout ici-bas a ses reflux constants ;
C'est qu'il faut l'arbre au vent et la feuille au zéphire ;
C'est qu'après le malheur m'est venu ton sourire ;
C'est que c'était l'hiver et que c'est le printemps !

Février 18...

# VINGT-SEPTIÈME.

## A MES AMIS L. B. ET S.-B.

*Here 's a sigh to those who love me,*
*And a smile to those who hate ;*
*And, whatever sky's above me,*
*Here 's a heart for every fate.*

BYRON.

Amis ! c'est donc Rouen, la ville aux vieilles rues,
Aux vieilles tours, débris des races disparues,
La ville aux cent clochers carillonnant dans l'air,
Le Rouen des châteaux, des hôtels, des bastilles,
Dont le front hérissé de flèches et d'aiguilles
Déchire incessamment les brumes de la mer ;

C'est Rouen qui vous a ! Rouen qui vous enlève !

Je ne m'en plaindrai pas. J'ai souvent fait ce rêve
De l'aller voir avant qu'on ne l'ait démoli,
Et tout m'a retenu, la famille, l'étude,
Mille soins, et surtout la vague inquiétude
Qui fait que l'homme craint son désir accompli.

J'ai différé. La vie à différer se passe.
De projets en projets, et d'espace en espace
Le fol esprit de l'homme en tout temps s'envola.
Un jour enfin, lassés du songe qui nous leurre,
Nous disons : « Il est temps. Exécutons! c'est l'heure. »
Alors nous retournons les yeux, — la mort est là!

Ainsi de mes projets. — Quand vous verrai-je, Espagne,
Et Venise et son golfe, et Rome et sa campagne,
Toi, Sicile que ronge un volcan souterrain,
Grèce qu'on connait trop, Sardaigne qu'on ignore,
Cités de l'aquilon, du couchant, de l'aurore,
Pyramides du Nil, cathédrales du Rhin!

Qui sait? Jamais peut-être. — Et quand m'abriterai-je
Près de la mer, ou bien sous un mont blanc de neige,
Dans quelque vieux donjon, tout plein d'un vieux héros,
Où le soleil, dorant les tourelles du faîte,
N'enverra sur mon front que des rayons de fête
Teints de pourpre et d'azur au prisme des vitraux?

Jamais non plus, sans doute. — En attendant, vaine om-
Oublié dans l'espace et perdu dans le nombre, [bre,
Je vis. J'ai trois enfants en cercle à mon foyer;
Et lorsque la sagesse entr'ouvre un peu ma porte
Elle me crie : Ami! sois content. Que t'importe
Cette tente d'un jour qu'il faut sitôt ployer!

Et puis, dans mon esprit, des choses que j'espère
Je me fais cent récits, comme à son fils un père.
Ce que je voudrais voir je le rêve si beau!
Je vois en moi des tours, des Romes, des Cordoues,
Qui jettent mille feux, muse, quand tu secoues
Sous leurs sombres piliers ton magique flambeau!

Ce sont des Alhambras, de hautes cathédrales,
Des Babels, dans la nue enfonçant leurs spirales,
De noirs Escurials, mystérieux séjour,
Des villes d'autrefois, peintes et dentelées,
Où chantent jour et nuit mille cloches ailées,
Joyeuses d'habiter dans des clochers à jour!

Et je rêve! Et jamais villes impériales
N'éclipseront ce rêve aux splendeurs idéales.
Gardons l'illusion; elle fuit assez tôt.
Chaque homme, dans son cœur, crée à sa fantaisie
Tout un monde enchanté d'art et de poésie.
C'est notre Chanaan que nous voyons d'en haut.

Restons où nous voyons. Pourquoi vouloir descendre,
Et toucher ce qu'on rêve, et marcher dans la cendre?
Que ferons-nous après? où descendre? où courir?
Plus de but à chercher! plus d'espoir qui séduise!
De la terre donnée à la terre promise
Nul retour; et Moïse a bien fait de mourir!

Restons loin des objets dont la vue est charmée.
L'arc-en-ciel est vapeur, le nuage est fumée.
L'idéal tombe en poudre au toucher du réel.
L'âme en songes de gloire ou d'amour se consume.
Comme un enfant qui souffle en un flocon d'écume,
Chaque homme enfle une bulle où se reflète un ciel!

Frêle bulle d'azur, au roseau suspendue,
Qui tremble au moindre choc et vacille éperdue!
Voilà tous nos projets, nos plaisirs, notre bruit!
Folle création qu'un zéphir inquiète!
Sphère aux mille couleurs, d'une goutte d'eau faite!
Monde qu'un souffle crée et qu'un souffle détruit!

Rêver, c'est le bonheur; attendre, c'est la vie.
Courses! pays lointains! voyages! folle envie!
C'est assez d'accomplir le voyage éternel.
Tout chemine ici-bas vers un but de mystère.
Où va l'esprit dans l'homme? Où va l'homme sur terre?
Seigneur! Seigneur! où va la terre dans le ciel?

Le saurons-nous jamais? — Qui percera vos voiles,
Noirs firmaments, semés de nuages d'étoiles?
Mer, qui peut dans ton lit descendre et regarder?
Où donc est la science? où donc est l'origine?
Cherchez au fond des mers cette perle divine,
Et, l'océan connu, l'âme reste à sonder!

Que faire et que penser? — Nier, douter, ou croire!
Carrefour ténébreux! triple route! nuit noire!
Le plus sage s'assied sous l'arbre du chemin,
Disant tout bas : J'irai, Seigneur, où tu m'envoies.
Il espère; et, de loin, dans les trois sombres voies,
Il écoute, pensif, marcher le genre humain!

Mai 1830.

# VINGT-HUITIÈME.

## A MES AMIS S.-B. ET L. B.

*Buen viage!*
Goya.

Amis, mes deux amis! mon peintre, mon poete!
Vous me manquez toujours, et mon âme inquiète
Vous redemande ici.
Des deux amis, si chers à ma lyre engourdie,
Pas un ne m'est resté. Je t'en veux, Normandie,
De me les prendre ainsi!

Ils emportent en eux toute ma poésie :
L'un, avec son doux luth de miel et d'ambroisie,
L'autre avec ses pinceaux.
Peinture et poésie où s'abreuvait ma muse,
Adieu votre onde! Adieu l'Alphée et l'Aréthuse
Dont je mêlais les eaux!

Adieu surtout ces cœurs et ces âmes si hautes,
Dont toujours j'ai trouvé, pour mes maux et mes fautes,
Si tendre la pitié!
Adieu toute la joie à leur commerce unie!
Car tous deux! ô douceur! si divers de génie,
Ont la même amitié!

Je crois d'ici les voir, le poete et le peintre!
Ils s'en vont raisonnant de l'ogive et du cintre
Devant un vieux portail;
Ou, soudain, à loisir, changeant de fantaisie,
Poursuivent un œil noir dessous la jalousie,
A travers l'éventail.

Oh! de la jeune fille et du vieux monastère,
Toi, peins-nous la beauté, toi, dis-nous le mystère.
Charmez-nous tour à tour.
A travers le blanc voile et la muraille grise
Votre œil, ô mes amis, sait voir Dieu dans l'église,
Dans la femme l'amour!

Marchez, frères jumeaux, l'artiste avec l'apôtre,
L'un nous peint l'univers que nous explique l'autre;
Car, pour notre bonheur,
Chacun de vous, sur terre, a sa part qu'il réclame.
A toi, peintre, le monde! A toi, poete, l'âme!
A tous deux le Seigneur!

Mai 1830.

# VINGT-NEUVIÈME.

## LA PENTE DE LA RÊVERIE.

*Obscuritate rerum verba sæpè obscurantur.*
Gervasius Tilberiensis.

Amis, ne creusez pas vos chères rêveries;
Ne fouillez pas le sol de vos plaines fleuries;
Et quand s'offre à vos yeux un océan qui dort,
Nagez à la surface ou jouez sur le bord;
Car la pensée est sombre! Une pente insensible
Va du monde réel à la sphère invisible;
La spirale est profonde, et, quand on y descend,
Sans cesse se prolonge et va s'élargissant,

Et pour avoir touché quelque énigme fatale,
De ce voyage obscur souvent on revient pâle !

L'autre jour, il venait de pleuvoir, car l'été,
Cette année, est de brise et de pluie attristé,
Et le beau mois de mai, dont le rayon nous leurre,
Prend le masque d'avril, qui sourit et qui pleure.
J'avais levé le store aux gothiques couleurs.
Je regardais au loin les arbres et les fleurs.
Le soleil se jouait sur la pelouse verte
Dans les gouttes de pluie, et ma fenêtre ouverte
Apportait du jardin à mon esprit heureux
Un bruit d'enfants joueurs et d'oiseaux amoureux.
Paris, les grands ormeaux, maison, dôme, chaumière,
Tout flottait à mes yeux dans la riche lumière
De cet astre de mai dont le rayon charmant
Au bout de tout brin d'herbe allume un diamant !
Je me laissais aller à ces trois harmonies,
Printemps, matin, enfance, en ma retraite unies;
La Seine ainsi que moi laissait son flot vermeil
Suivre nonchalamment sa pente, et le soleil
Faisait évaporer à la fois sur les grèves
L'eau du fleuve en brouillards et ma pensée en rêves !

Alors, dans mon esprit, je vis autour de moi
Mes amis, non confus, mais tels que je les voi
Quand ils viennent le soir, troupe grave et fidèle,
Vous avec vos pinceaux dont la pointe étincelle,
Vous, laissant échapper vos vers au vol ardent,
Et nous tous, écoutant en cercle, ou regardant.
Ils étaient bien là tous, je voyais leurs visages,
Tous, même les absents qui font de longs voyages.
Puis tous ceux qui sont morts vinrent après ceux-ci,
Avec l'air qu'ils avaient quand ils vivaient aussi.
Quand j'eus, quelques instants, des yeux de ma pensée
Contemplé leur famille à mon foyer pressée,
Je vis trembler leurs traits confus, et par degrés
Pâlir en s'effaçant leurs fronts décolorés,
Et tous, comme un ruisseau qui dans un lac s'écoule,
Se perdre autour de moi dans une immense foule.

Foule sans nom ! chaos ! des voix, des yeux, des pas.
Ceux qu'on n'a jamais vus, ceux qu'on ne connait pas.
Tous les vivants ! — cités bourdonnant aux oreilles
Plus qu'un bois d'Amérique ou des ruches d'abeilles,
Caravanes campant sur le désert en feu,
Matelots dispersés sur l'océan de Dieu,
Et, comme un pont hardi, sur l'onde qui chavire,
Jetant d'un monde à l'autre un sillon de navire,
Ainsi que l'araignée entre deux chênes verts
Jette un fil argenté qui flotte dans les airs !

Les deux pôles ! le monde entier ! la mer, la terre,
Alpes aux fronts de neige, Etnas au noir cratère,
Tout à la fois, automne, été, printemps, hiver,
Les vallons, descendant de la terre à la mer
Et s'y changeant en golfe, et des mers aux campagnes
Les caps épanouis en chaînes de montagnes,
Et les grands continents, brumeux, verts ou dorés,
Par les grands océans sans cesse dévorés,
Tout, comme un paysage en une chambre noire
Se réfléchit avec ses rivières de moire,
Ses passants, ses brouillards flottant comme un duvet,
Tout dans mon esprit sombre allait, marchait, vivait !
Alors, en attachant, toujours plus attentives,
Ma pensée et ma vue aux mille perspectives
Que le souffle du vent ou le pas des saisons
M'ouvrait à tous moments dans tous les horizons,
Je vis soudain surgir, parfois du sein des ondes,
A côté des cités vivantes des deux mondes,
D'autres villes aux fronts étranges, inouïs,
Sépulcres ruinés des temps évanouis,
Pleines d'entassements, de tours, de pyramides,
Baignant leurs pieds aux mers, leur tête aux cieux humides.
Quelques-unes sortaient de dessous des cités
Où les vivants encor bruissent agités,
Et des siècles passés jusqu'à l'âge où nous sommes
Je pus compter ainsi trois étages de Romes.
Et tandis qu'élevant leurs inquiètes voix,
Les cités des vivants résonnaient à la fois
Des murmures du peuple ou du pas des armées,
Ces villes du passé, muettes et fermées,
Sans fumée à leurs toits, sans rumeurs dans leurs seins,
Se taisaient et semblaient des ruches sans essaims.
J'attendais. Un grand bruit se fit. Les races mortes
De ces villes en deuil vinrent ouvrir les portes,
Et je les vis marcher ainsi que les vivants,
Et jeter seulement plus de poussière aux vents.
Alors, tours, aqueducs, pyramides, colonnes,
Je vis l'intérieur des vieilles Babylones,
Les Carthages, les Tyrs, les Thèbes, les Sions,
D'où sans cesse sortaient des générations.

Ainsi j'embrassais tout : et la terre, et Cybèle;
La face antique auprès de la face nouvelle;
Le passé, le présent; les vivants et les morts :
Le genre humain complet comme au jour du remords.
Tout parlait à la fois, tout se faisait comprendre,
Le pélage d'Orphée et l'étrusque d'Évandre,
Les runes d'Irmensul, le sphinx égyptien,
La voix du nouveau monde aussi vieux que l'ancien.

Or, ce que je voyais, je doute que je puisse
Vous le peindre : c'était comme un grand édifice
Formé d'entassements de siècles et de lieux;
On n'en pouvait trouver les bords ni les milieux;
A toutes les hauteurs, nations, peuples, races,
Mille ouvriers humains, laissant partout leurs traces,
Travaillaient nuit et jour, montant, croisant leurs pas,
Parlant chacun leur langue et ne s'entendant pas;
Et moi je parcourais, cherchant qui me réponde,
De degrés en degrés cette Babel du monde.

La nuit avec la foule, en ce rêve hideux,
Venait, s'épaississant ensemble toutes deux,
Et, dans ces régions que nul regard ne sonde,
Plus l'homme était nombreux, plus l'ombre était profonde.
Tout devenait douteux et vague, seulement
Un souffle qui passait de moment en moment,
Comme pour me montrer l'immense fourmilière,
Ouvrait dans l'ombre au loin des vallons de lumière.
Ainsi qu'un coup de vent fait sur les flots troublés

Blanchir l'écume, ou creuse une onde dans les blés.
Bientôt autour de moi les ténèbres s'accrurent,
L'horizon se perdit, les formes disparurent,
Et l'homme avec la chose, et l'être avec l'esprit
Flottèrent à mon souffle, et le frisson me prit.
J'étais seul. Tout fuyait. L'étendue était sombre.
Je voyais seulement au loin, à travers l'ombre,
Comme d'un océan les flots noirs et pressés,
Dans l'espace et le temps les nombres entassés!

Oh! cette double mer du temps et de l'espace
Où le navire humain toujours passe et repasse,
Je voulus la sonder, je voulus en toucher
Le sable, y regarder, y fouiller, y chercher,
Pour vous en rapporter quelque richesse étrange,
Et dire si son lit est de roche ou de fange.
Mon esprit plongea donc sous ce flot inconnu;
Au profond de l'abîme il nagea seul et nu,
Toujours de l'ineffable allant à l'invisible...
Soudain il s'en revint avec un cri terrible,
Ébloui, haletant, stupide, épouvanté,
Car il avait au fond trouvé l'éternité.

Mai 1830.

# TRENTIÈME.

## SOUVENIR D'ENFANCE.

### A Joseph, comte de S.

*Cuncta supercilio.*
HORAT.

Dans une grande fête, un jour, au Panthéon,
J'avais sept ans, je vis passer Napoléon.

Pour voir cette figure illustre et solennelle,
Je m'étais échappé de l'aile maternelle,
Car il tenait déjà mon esprit inquiet;
Mais ma mère aux doux yeux, qui souvent s'effrayait
En m'entendant parler guerre, assauts et bataille,
Craignait pour moi la foule, à cause de ma taille.

Et ce qui me frappa, dans ma sainte terreur,
Quand au front du cortége apparut l'empereur,
Tandis que les enfants demandaient à leurs mères
Si c'est là ce héros dont on fait cent chimères,
Ce ne fut pas de voir tout ce peuple à grand bruit
Le suivre comme on suit un phare dans la nuit,
Et se montrer de loin sur sa tête suprême
Ce chapeau tout usé plus beau qu'un diadème,
Ni, pressés sur ses pas, dix vassaux couronnés
Regarder en tremblant ses pieds éperonnés,
Ni ses vieux grenadiers, se faisant violence,
Des cris universels s'enivrer en silence;
Non : tandis qu'à genoux la ville tout en feu,
Joyeuse comme on est lorsqu'on n'a qu'un seul vœu,
Qu'on n'est qu'un même peuple et qu'ensemble on respire,
Chantait en chœur : VEILLONS AU SALUT DE L'EMPIRE;
Ce qui me frappa, dis-je, et me resta gravé,
Même après que le cri sur sa route élevé
Se fut évanoui dans ma jeune mémoire,
Ce fut de voir, parmi ces fanfares de gloire,
Dans le bruit qu'il faisait, cet homme souverain
Passer, muet et grave, ainsi qu'un dieu d'airain!

Et le soir, curieux, je le dis à mon père,
Pendant qu'il défaisait son vêtement de guerre,
Et que je me jouais sur son dos indulgent
De l'épaulette d'or aux étoiles d'argent.

Mon père secoua la tête sans réponse.

Mais souvent une idée en notre esprit s'enfonce;
Ce qui nous a frappés nous revient par moments,
Et l'enfance naïve a ses étonnements.
Le lendemain, pour voir le soleil qui s'incline,
J'avais suivi mon père au haut de la colline
Qui domine Paris du côté du levant,
Et nous allions tous deux, lui pensant, moi rêvant.
Cet homme en mon esprit restait comme un prodige,
Et parlant à mon père : « O mon père, lui dis-je,
Pourquoi notre empereur, cet envoyé de Dieu,
Lui qui fait tout mouvoir et qui met tout en feu,
A-t-il ce regard froid et cet air immobile? »
Mon père dans ses mains prit ma tête débile,
Et me montrant au loin l'horizon spacieux:

— « Vois, mon fils! cette terre, immobile à tes yeux,
Plus que l'air, plus que l'onde et la flamme est émue,
Car le germe de tout dans son ventre remue.
Dans ses flancs ténébreux, nuit et jour, en rampant,
Elle sent se plonger la racine, serpent
Qui s'abreuve aux ruisseaux des séves toujours prêtes,
Et fouille, et boit sans cesse avec ses mille têtes.
Mainte flamme y ruisselle, et tantôt lentement
Imbibe le cristal qui devient diamant,
Tantôt dans quelque mine éblouissante et sombre,
Allume des monceaux d'escarboucles sans nombre,
Ou, s'échappant au jour, plus magnifique encor,
Au front du vieil Etna met une aigrette d'or.
Toujours l'intérieur de la terre travaille.
Son flanc universel incessamment tressaille.
Goutte à goutte, et sans bruit qui réponde à son bruit,
La source de tout fleuve y filtre dans la nuit.
Elle porte à la fois, sur sa face où nous sommes,
Les blés et les cités, les forêts et les hommes.
Vois, tout est vert au loin, tout rit, tout est vivant;
Elle livre le chêne et le brin d'herbe au vent.
Les fruits et les épis la couvrent à cette heure.
Hé bien! déjà, tandis que ton regard l'effleure,
Dans son sein, que n'épuise aucun enfantement,
Les futures moissons tremblent confusément!
Ainsi travaille, enfant, l'âme active et féconde
Du poete qui crée et du soldat qui fonde.
Mais ils n'en font rien voir. De la flamme à pleins bords
Qui les brûle au dedans, rien ne luit au dehors.
Ainsi Napoléon, que l'éclat environne
Et qui fit tant de bruit en forgeant sa couronne;
Ce chef que tout célèbre et que pourtant tu vois,
Immobile et muet, passer sur le pavois,
Quand le peuple l'étreint, sent en lui ses pensées,
Qui l'étreignent aussi, se mouvoir plus pressées.
Déjà peut-être en lui mille choses se font,
Et tout l'avenir germe en son cerveau profond.
Déjà, dans sa pensée immense et clairvoyante,
L'Europe ne fait plus qu'une France géante;
Berlin, Vienne, Madrid, Moscou, Londres, Milan,
Viennent rendre à Paris hommage une fois l'an;
Le Vatican n'est plus que le vassal du Louvre,
La terre à chaque instant sous les vieux trônes s'ouvre,
Et de tous leurs débris sort pour le genre humain
Un autre Charlemagne, un autre globe en main!
Et, dans le même esprit où ce grand dessein roule,
Les bataillons futurs déjà marchent en foule,
Le conscrit résigné, sous un avis fréquent,
Se dresse; le tambour résonne au front du camp;
D'ouvriers et d'outils Cherbourg couvre sa grève.
Le vaisseau colossal sur le chantier s'élève.
L'obusier rouge encor sort du fourneau qui bout.
Une marine flotte, une armée est debout!
Car la guerre toujours l'illumine et l'enflamme,
Et peut-être déjà, dans la nuit de cette âme,
Sous ce crâne, où le monde en silence est couvé,
D'un second Austerlitz le soleil s'est levé! »

---

Plus tard, une autre fois, je vis passer cet homme,
Plus grand dans son Paris que César dans sa Rome.
Des discours de mon père alors je me souvins.
On l'entourait encor d'honneurs presque divins,
Et je lui retrouvai, rêveur à son passage,
Et la même pensée et le même visage.
Il méditait toujours son projet surhumain,
Cent aigles l'escortaient en empereur romain.
Ses régiments marchaient, enseignes déployées;
Ses lourds canons, baissant leurs bouches essuyées,
Couraient, et, traversant la foule aux pas confus,
Avec un bruit d'airain sautaient sur leurs affûts.
Mais bientôt, au soleil, cette tête admirée
Disparut dans un flot de poussière dorée :
Il passa. Cependant son nom sur la cité
Bondissait, des canons aux cloches rejeté;
Son cortége emplissait de tumulte les rues;
Et par mille clameurs de sa présence accrues,
Par mille cris de joie et d'amour furieux,
Le peuple saluait ce passant glorieux!

Novembre 1830.

# TRENTE ET UNIÈME.

## A MADAME MARIE M.

*Ave, Maria, gratia plena.*

Oh! votre œil est timide et votre front est doux :
Mais quoique, par pudeur et par pitié pour nous,
Vous teniez secrète votre âme.

Quand du souffle d'en haut votre cœur est touché,
Votre cœur, comme un feu sous la cendre caché,
Soudain étincelle et s'enflamme.

Élevez-la souvent cette voix qui se tait.
Quand vous vîntes au jour, un rossignol chantait;
Un astre charmant vous vit naître.
Enfant, pour vous marquer du poétique sceau,
Vous eûtes au chevet de votre heureux berceau
Un dieu, votre père peut-être!

Deux vierges, Poésie et Musique, deux sœurs,
Vous font une pensée infinie en douceurs;
Votre génie a deux aurores,
Et votre esprit tantôt s'épanche en vers touchants,
Tantôt sur le clavier, qui frémit sous vos chants,
S'éparpille en notes sonores!

Oh! vous faites rêver le poëte le soir!
Souvent il songe à vous lorsque le ciel est noir,
Quand minuit déroule ses voiles;
Car l'âme du poëte, âme d'ombre et d'amour,
Est une fleur des nuits qui s'ouvre après le jour
Et s'épanouit aux étoiles!

Décembre 1830.

# TRENTE-DEUXIÈME.

## POUR LES PAUVRES.

Qui donne au pauvre prête à Dieu.
V. H.

Dans vos fêtes d'hiver, riches, heureux du monde,
Quand le bal tournoyant de ses feux vous inonde,
Quand partout alentour de vos pas vous voyez
Briller et rayonner cristaux, miroirs, balustres,
Candélabres ardents, cercle étoilé des lustres,
Et la danse, et la joie au front des conviés;

Tandis qu'un timbre d'or sonnant dans vos demeures
Vous change en joyeux chant la voix grave des heures,
Oh! songez-vous parfois que, de faim dévoré,
Peut-être un indigent dans les carrefours sombres
S'arrête et voit danser vos lumineuses ombres
Aux vitres du salon doré?

Songez-vous qu'il est là sous le givre et la neige,
Ce père sans travail que la famine assiége?
Et qu'il se dit tout bas : « Pour un seul que de biens!
» A son large festin que d'amis se récrient!
» Ce riche est bien heureux, ses enfants lui sourient!
» Rien que dans leurs jouets que de pain pour les miens! »

Et puis à votre fête il compare en son âme
Son foyer où jamais ne rayonne une flamme,
Ses enfants affamés, et leur mère en lambeau;
Et, sur un peu de paille, étendue et muette,
L'aïeule, que l'hiver, hélas! a déjà faite
Assez froide pour le tombeau!

Car Dieu mit ces degrés aux fortunes humaines.
Les uns vont tout courbés sous le fardeau des peines;
Au banquet du bonheur bien peu sont conviés.
Tous n'y sont point assis également à l'aise.
Une loi, qui d'en bas semble injuste et mauvaise
Dit aux uns : Jouissez! aux autres : Enviez!

Cette pensée est sombre, amère, inexorable,
Et fermente en silence au cœur du misérable.
Riches, heureux du jour, qu'endort la volupté,
Que ce ne soit pas lui qui des mains vous arrache
Tous ces biens superflus où son regard s'attache; —
Oh! que ce soit la charité!

L'ardente charité, que le pauvre idolâtre!
Mère de ceux pour qui la fortune est marâtre,
Qui relève et soutient ceux qu'on foule en passant,
Qui, lorsqu'il le faudra, se sacrifiant toute,
Comme le Dieu martyr dont elle suit la route,
Dira : « Buvez! mangez! c'est ma chair et mon sang. »

Que ce soit elle, oh! oui, riches! que ce soit elle
Qui, bijoux, diamants, rubans, hochets, dentelle,
Perles, saphirs, joyaux toujours faux, toujours vains,
Pour nourrir l'indigent et pour sauver vos âmes,
Des bras de vos enfants et du sein de vos femmes
Arrache tout à pleines mains!

Donnez, riches! L'aumône est sœur de la prière.
Hélas! quand un vieillard sur votre seuil de pierre,
Tout roidi par l'hiver, en vain tombe à genoux;
Quand les petits enfants, les mains de froid rougies,
Ramassent sous vos pieds les miettes des orgies,
La face du Seigneur se détourne de vous.

Donnez! afin que Dieu, qui dote les familles,
Donne à vos fils la force et la grâce à vos filles;
Afin que votre vigne ait toujours un doux fruit;
Afin qu'un blé plus mûr fasse plier vos granges;
Afin d'être meilleurs; afin de voir les anges
Passer dans vos rêves la nuit!

Donnez! il vient un jour où la terre nous laisse.
Vos aumônes là-haut vous font une richesse.
Donnez! afin qu'on dise : « Il a pitié de nous! »
Afin que l'indigent que glacent les tempêtes,
Que le pauvre qui souffre à côté de vos fêtes,
Au seuil de vos palais fixe un œil moins jaloux.

Donnez! pour être aimés du Dieu qui se fit homme,
Pour que le méchant même en s'inclinant vous nomme,
Pour que votre foyer soit calme et fraternel :
Donnez! afin qu'un jour, à votre heure dernière,
Contre tous vos péchés vous ayez la prière
D'un mendiant puissant au ciel!

Janvier 1830.

# TRENTE-TROISIÈME.

## A .... TRAPPISTE A LA MEILLERAYE.

*'Tis vain to struggle — let me perish young —*
*Live as I have lived; and love as I have loved;*
*To dust if I return, from dust I sprung,*
*And then, at least, my heart can ne'er be moved*

BYRON.

Mon frère, la tempête a donc été bien forte,
Le vent impétueux qui souffle et nous emporte
De récif en récif
A donc, quand vous partiez, d'une aile bien profonde,
Creusé le vaste abîme et bouleversé l'onde
Autour de votre esquif,

Que tour à tour, en hâte, et de peur du naufrage,
Pour alléger la nef en butte au sombre orage,
En proie au flot amer,
Il a fallu, plaisirs, liberté, fantaisie,
Famille, amour, trésors, jusqu'à la poésie,
Tout jeter à la mer!

Et qu'enfin, seul et nu, vous voguez solitaire,
Allant où va le flot, sans jamais prendre terre,
Calme, vivant de peu,
Ayant dans votre esquif, qui des nôtres s'isole,
Deux choses seulement, la voile et la boussole,
Votre âme et votre Dieu!

Mai 1830.

# TRENTE-QUATRIÈME.

## BIEVRE.

### A Mademoiselle Louise B.

> Un horizon fait à souhait pour le plaisir des yeux.
>
> FÉNELON.

I

Oui, c'est bien le vallon ! le vallon calme et sombre!
Ici l'été plus frais s'épanouit à l'ombre.
Ici durent longtemps les fleurs qui durent peu.
Ici l'âme contemple, écoute, adore, aspire,
Et prend pitié du monde, étroit et fol empire
Où l'homme tous les jours fait moins de place à Dieu !

Une rivière au fond, des bois sur les deux pentes :
Là des ormeaux, brodés de cent vignes grimpantes;
Des prés, où le faucheur brunit son bras nerveux;
Là, des saules pensifs qui pleurent sur la rive,
Et, comme une baigneuse indolente et naïve,
Laissent tremper dans l'eau le bout de leurs cheveux.

Là-bas, un gué bruyant dans les eaux poissonneuses
Qui montrent aux passants les pieds nus des faneuses :
Des carrés de blé d'or; des étangs au flot clair :
Dans l'ombre, un mur de craie et des toits noirs de suie;
Les ocres des ravins, déchirés par la pluie;
Et l'aqueduc au loin qui semble un pont de l'air.

Et, pour couronnement à ces collines vertes,
Les profondeurs du ciel toutes grandes ouvertes,
Le ciel, bleu pavillon par Dieu même construit,
Qui, le jour, emplissant de plis d'azur l'espace,
Semble un dais suspendu sur le soleil qui passe,
Et dont on ne peut voir les clous d'or que la nuit!

Oui, c'est un de ces lieux où notre cœur sent vivre
Quelque chose des cieux qui flotte et qui l'enivre;
Un de ces lieux, qu'enfant j'aimais et je rêvais,
Dont la beauté sereine, inépuisable, intime,
Verse à l'âme un oubli sérieux et sublime
De tout ce que la terre et l'homme ont de mauvais!

II

Si dès l'aube on suit les lisières
Du bois, abri des jeunes faons,
Par l'âpre chemin dont les pierres
Offensent les mains des enfants,
A l'heure où le soleil s'élève,
Où l'arbre sent monter la sève,
La vallée est comme un beau rêve.
La brume écarte son rideau.
Partout la nature s'éveille.
La fleur s'ouvre, rose et vermeille;
La brise y suspend une abeille,
La rosée une goutte d'eau!

Et dans ce charmant paysage
Où l'esprit flotte, où l'œil s'enfuit,
Le buisson, l'oiseau de passage,
L'herbe qui tremble et qui reluit,
Le vieil arbre que l'âge ploie,
Le donjon qu'un moulin coudoie,
Le ruisseau de moire et de soie,
Le champ où dorment les aïeux,
Ce qu'on voit pleurer ou sourire,
Ce qui chante et ce qui soupire,
Ce qui parle et ce qui respire,
Tout fait un bruit harmonieux!

III

Et si le soir, après mille errantes pensées,
De sentiers en sentiers en marchant dispersées,
Du haut de la colline on descend vers ce toit
Qui vous a tout le jour, dans votre rêverie,
Fait regarder en bas, au fond de la prairie,
Comme une belle fleur qu'on voit;

Et si vous êtes là, vous dont la main de flamme
Fait parler au clavier la langue de votre âme;
Si c'est un des moments, doux et mystérieux,
Où la musique, esprit d'extase et de délire,
Dont les ailes de feu font les bruits d'une lyre,
Réverbère en vos chants la splendeur de vos yeux;

Si les petits enfants, qui vous cherchent sans cesse,
Mêlent leur joyeux rire au chant qui vous oppresse;

Si votre noble père, à leurs jeux turbulents,
Sourit, en écoutant votre hymne commencée,
Lui, le sage et l'heureux, dont la jeune pensée
Se couronne de cheveux blancs;

Alors, à cette voix qui remue et pénètre,
Sous ce ciel étoilé qui luit à la fenêtre,
On croit à la famille, au repos, au bonheur;
Le cœur se fond en joie, en amour, en prière;
On sent venir des pleurs au bord de sa paupière;
On lève au ciel les mains en s'écriant : Seigneur!

IV

Et l'on ne songe plus, tant notre âme saisie
Se perd dans la nature et dans la poésie,
Que tout près, par les bois et les ravins caché,
Derrière le ruban de ces collines bleues,
A quatre de ses pas que nous nommons des lieues,
Le géant Paris est couché!

On ne s'informe plus si la ville fatale,
Du monde en fusion ardente capitale,
Ouvre et ferme à tel jour ses cratères fumants;
Et de quel air les rois, à l'instant où nous sommes,
Regardent bouillonner dans ce vésuve d'hommes
La lave des événements!

Juillet 1831.

# TRENTE-CINQUIÈME.

## SOLEILS COUCHANTS.

Merveilleux tableaux que la vue découvre à la pensée.

Ch. Nodier.

I

J'aime les soirs sereins et beaux, j'aime les soirs,
Soit qu'ils dorent le front des antiques manoirs
Ensevelis dans les feuillages;
Soit que la brume au loin s'allonge en bancs de feu;
Soit que mille rayons brisent dans un ciel bleu
A des archipels de nuages.

Oh! regardez le ciel! cent nuages mouvants,
Amoncelés là-haut sous le souffle des vents,
Groupent leurs formes inconnues;
Sous leurs flots par moments flamboie un pâle éclair,
Comme si tout à coup quelque géant de l'air
Tirait son glaive dans les nues.

Le soleil, à travers leurs ombres, brille encor;
Tantôt, fait, à l'égal des larges dômes d'or,
Luire le toit d'une chaumière;
Ou dispute aux brouillards les vagues horizons;
Ou découpe, en tombant sur les sombres gazons,
Comme de grands lacs de lumière.

Puis voilà qu'on croit voir, dans le ciel balayé,
Pendre un grand crocodile au dos large et rayé,
Aux trois rangs de dents acérées;
Sous son ventre plombé glisse un rayon du soir;
Cent nuages ardents luisent sous son flanc noir
Comme des écailles dorées.

Puis se dresse un palais; puis l'air tremble, et tout fuit.
L'édifice effrayant des nuages détruit
S'écroule en ruines pressées;
Il jonche au loin le ciel, et ses cônes vermeils
Pendent, la pointe en bas, sur nos têtes, pareils
A des montagnes renversées.

Ces nuages de plomb, d'or, de cuivre, de fer,
Où l'ouragan, la trombe, et la foudre, et l'enfer
Dorment avec de sourds murmures,
C'est Dieu qui les suspend en foule aux cieux profonds,
Comme un guerrier qui pend aux poutres des plafonds
Ses retentissantes armures!

Tout s'en va! le soleil, d'en haut précipité,
Comme un globe d'airain qui, rouge, est rejeté
Dans les fournaises remuées,
En tombant sur leurs flots que son choc désunit,
Fait en flocons de feu jaillir jusqu'au zénith
L'ardente écume des nuées!

Oh! contemplez le ciel! et dès qu'a fui le jour,
En tout temps, en tout lieu, d'un ineffable amour,
Regardez à travers ses voiles;
Un mystère est au fond de leur grave beauté :
L'hiver, quand ils sont noirs comme un linceul; l'été,
Quand la nuit les brode d'étoiles.

Juin 1828.

II

Le jour s'enfuit des cieux; sous leur transparent voile,
De moments en moments se hasarde une étoile;
La nuit, pas à pas, monte au trône obscur des soirs;
Un coin du ciel est brun, l'autre lutte avec l'ombre,
Et déjà, succédant au couchant rouge et sombre,
Le crépuscule gris meurt sur les coteaux noirs.

Et là-bas, allumant ses vitres étoilées,
Avec sa cathédrale aux flèches dentelées,
Les tours de son palais, les tours de sa prison,
Avec ses hauts clochers, sa bastille obscurcie,
Posée au bord du ciel comme une longue scie,
La ville aux mille toits découpe l'horizon.

Oh! qui m'emportera sur quelque tour sublime
D'où la cité sous moi s'ouvre comme un abîme!
Que j'entende, écoutant la ville où nous rampons,
Mourir sa vaste voix, qui semble un cri de veuve,
Et qui, le jour, gémit plus haut que le grand fleuve,
Le grand fleuve irrité luttant contre vingt ponts!

Que je voie, à mes yeux en fuyant apparues,
Les étoiles des chars se croiser dans les rues,
Et serpenter le peuple en l'étroit carrefour,
Et tarir la fumée au bout des cheminées,
Et, glissant sur le front des maisons blasonnées,
Cent clartés naître, luire et passer tour à tour!

Que la vieille cité, devant moi, sur sa couche,
S'étende; qu' unsoupir s'échappe de sa bouche,
Comme si de fatigue on l'entendait gémir!
Que, veillant seul, debout sur son front que je foule,
Avec mille bruits sourds d'océan et de foule,
Je regarde à mes pieds la géante dormir!

Juillet 1828.

III

[bre,
Plus loin! allons plus loin!—Aux feux du couchant som-
J'aime à voir dans les champs croître et marcher mon
Et puis, la ville est là! Je l'entends, je la voi. [ombre.
Pour que j'écoute en paix ce que dit ma pensée,
Ce Paris, à la voix cassée,
Bourdonne encor trop près de moi.

Je veux fuir assez loin pour qu'un buisson me cache
Ce brouillard, que son front porte comme un panache,
Ce nuage éternel sur ses tours arrêté;
Pour que du moucheron, qui bruit et qui passe,
L'humble et grêle murmure efface
La grande voix de la cité!

Août 1828.

IV

Oh! sur des ailes! dans les nues,
Laissez-moi fuir! laissez-moi fuir!
Loin des régions inconnues
C'est assez rêver et languir!
Laissez-moi fuir vers d'autres mondes.
C'est assez, dans les nuits profondes,
Suivre un phare, chercher un mot.
C'est assez de songe et de doute.
Cette voix que d'en bas j'écoute,
Peut-être on l'entend mieux là-haut.

Allons! des ailes ou des voiles!
Allons! un vaisseau tout armé!
Je veux voir les autres étoiles
Et la croix du sud enflammé.
Peut-être dans cette autre terre
Trouve-t-on la clef du mystère
Caché sous l'ordre universel;
Et peut-être aux fils de la lyre
Est-il plus facile de lire
Dans cette autre page du ciel!

Août 1828.

V

Quelquefois, sous les plis des nuages trompeurs,
Loin dans l'air, à travers les brèches des vapeurs
Par le vent du soir remuées,
Derrière les derniers brouillards, plus loin encor,
Apparaissent soudain les mille étages d'or
D'un édifice de nuées;

Et l'œil épouvanté, par delà tous nos cieux,
Sur une île de l'air au vol audacieux,
Dans l'éther libre aventurée,
L'œil croit voir jusqu'au ciel monter, monter toujours,
Avec ses escaliers, ses ponts, ses grandes tours,
Quelque Babel démesurée!

Septembre 1828.

VI

Le soleil s'est couché ce soir dans les nuées;
Demain viendra l'orage, et le soir, et la nuit;
Puis l'aube, et ses clartés de vapeurs obstruées;
Puis les nuits, puis les jours, pas du temps qui s'enfuit!

Tous ces jours passeront; ils passeront en foule
Sur la face des mers, sur la face des monts,
Sur les fleuves d'argent, sur les forêts où roule
Comme un hymne confus des morts que nous aimons.

Et la face des eaux, et le front des montagnes,
Ridés et non vieillis, et les bois toujours verts
S'iront rajeunissant; le fleuve des campagnes
Prendra sans cesse aux monts le flot qu'il donne aux mers.

Mais moi, sous chaque jour courbant plus bas ma tête,
Je passe, et, refroidi sous ce soleil joyeux,
Je m'en irai bientôt, au milieu de la fête,
Sans que rien manque au monde, immense et radieux!

Avril 1829.

# TRENTE-SIXIÈME.

*Oh ! talk not to me of a name great in story ;*
*The days of our youth are the days of our glory ;*
*And the myrtle and ivy of sweet two-and-twenty*
*Are worth all your laurels, though ever so plenty.*

BYRON.

Un jour vient où soudain l'artiste généreux
A leur poids sur son front sent les ans plus nombreux.
Un matin il s'éveille avec cette pensée :
—Jeunesse aux jours dorés, je t'ai donc dépensée !
Oh ! qu'il m'en reste peu ! Je vois le fond du sort,
Comme un prodigue en pleurs le bois du coffre-fort !—
Il sent, sous le soleil qui plus ardent s'épanche,
Comme à midi les fleurs, sa tête qui se penche;
Si d'aventure il trouve, en suivant son destin,
Le gazon sous ses pas mouillé comme au matin,
Il dit, car il sait bien que son aube est passée :
— C'est de la pluie, hélas ! et non de la rosée ! —

C'en est fait. Son génie est plus mûr désormais :
Son aile atteint peut-être à de plus fiers sommets;
La fumée est plus rare au foyer qu'il allume :
Son astre haut monté soulève moins de brume;
Son coursier applaudi parcourt mieux le champ clos ;
Mais il n'a plus en lui, pour l'épandre à grands flots
Sur des œuvres, de grâce et d'amour couronnées,
Le frais enchantement de ses jeunes années !

Oh ! rien ne rend cela ! — Quand il s'en va cherchant
Ces pensers de hasard que l'on trouve en marchant,
Et qui font que le soir l'artiste chez son hôte
Rentre le cœur plus fier et la tête plus haute ;
Quand il sort pour rêver, et qu'il erre incertain,
Soit dans les prés lustrés au gazon de satin,
Soit dans un bois qu'emplit cette chanson sonore
Que le petit oiseau chante à la jeune aurore,
Soit dans le carrefour bruyant et fréquenté,
— Car Paris et la foule ont aussi leur beauté,
Et les passants ne sont, le soir, sur les quais sombres,
Qu'un flux et qu'un reflux de lumières et d'ombres ; —
Toujours au fond de tout, toujours dans son esprit,
Même quand l'art le tient, l'enivre et lui sourit,
Même dans ses chansons, même dans ses pensées
Les plus joyeusement écloses et bercées,
Il retrouve, attristé, le regret morne et froid
Du passé disparu, du passé, quel qu'il soit !

Novembre 1831.

# TRENTE-SEPTIÈME.

## LA PRIÈRE POUR TOUS.

*Ora pro nobis !*

I

Ma fille, va prier ! — Vois, la nuit est venue.
Une planète d'or là-bas perce la nue ;
La brume des coteaux fait trembler le contour;
A peine un char lointain glisse dans l'ombre... Écoute !
Tout rentre et se repose : et l'arbre de la route
Secoue au vent du soir la poussière du jour !

Le crépuscule, ouvrant la nuit qui les recèle,

Fait jaillir chaque étoile en ardente étincelle;
L'occident amincit sa frange de carmin;
La nuit de l'eau dans l'ombre argente la surface :
Sillons, sentiers, buissons, tout se mêle et s'efface;
Le passant inquiet doute de son chemin.

Le jour est pour le mal, la fatigue et la haine,
Prions : voici la nuit! la nuit grave et sereine!
Le vieux pâtre, le vent aux brèches de la tour,
Les étangs, les troupeaux, avec leur voix cassée,
Tout souffre et tout se plaint. La nature lassée
A besoin de sommeil, de prière et d'amour!

C'est l'heure où les enfants parlent avec les anges.
Tandis que nous courons à nos plaisirs étranges,
Tous les petits enfants, les yeux levés au ciel,
Mains jointes et pieds nus, à genoux sur la pierre,
Disant à la même heure une même prière,
Demandent pour nous grâce au père universel!

Et puis ils dormiront. — Alors, épars dans l'ombre,
Les rêves d'or, essaim tumultueux, sans nombre,
Qui naît aux derniers bruits du jour à son déclin,
Voyant de loin leur souffle et leurs bouches vermeilles
Comme volent aux fleurs de joyeuses abeilles,
Viendront s'abattre en foule à leurs rideaux de lin!

O sommeil du berceau! prière de l'enfance!
Voix qui toujours caresse et qui jamais n'offense!
Douce religion, qui s'égaye et qui rit!
Prélude du concert de la nuit solennelle!
Ainsi que l'oiseau met sa tête sous son aile,
L'enfant dans la prière endort son jeune esprit!

II

Ma fille, va prier! — D'abord, surtout, pour celle
Qui berça tant de nuits ta couche qui chancelle,
Pour celle qui te prit jeune âme dans le ciel,
Et qui te mit au monde, et depuis, tendre mère,
Faisant pour toi deux parts dans cette vie amère,
Toujours a bu l'absinthe et t'a laissé le miel!

Puis ensuite pour moi! j'en ai plus besoin qu'elle!
Elle est ainsi que toi, bonne, simple et fidèle!
Elle a le cœur limpide et le front satisfait.
Beaucoup ont sa pitié; nul ne lui fait envie;
Sage et douce, elle prend patiemment la vie;
Elle souffre le mal sans savoir qui le fait.

Tout en cueillant des fleurs, jamais sa main novice
N'a touché seulement à l'écorce du vice;
Nul piége ne l'attire à son riant tableau;
Elle est pleine d'oubli pour les choses passées;
Elle ne connaît pas les mauvaises pensées
Qui passent dans l'esprit comme une ombre sur l'eau.

Elle ignore, — à jamais ignore-les comme elle!
Ces misères du monde où notre âme se mêle,
Faux plaisirs, vanités, remords, soucis rongeurs,
Passions sur le cœur flottant comme une écume,
Intimes souvenirs de honte et d'amertume
Qui font monter au front de subites rougeurs!

Moi je sais mieux la vie; et je pourrai te dire,
Quand tu seras plus grande et qu'il faudra t'instruire,
Que poursuivre l'empire, et la fortune et l'art,
C'est folie et néant; que l'urne aléatoire
Nous jette bien souvent la honte pour la gloire,
Et que l'on perd son âme à ce jeu de hasard!

L'âme en vivant s'altère; et quoiqu'en toute chose
La fin soit transparente et laisse voir la cause,
On vieillit sous le vice et l'erreur abattu;
A force de marcher, l'homme erre, l'esprit doute.
Tous laissent quelque chose aux buissons de la route,
Les troupeaux leur toison, et l'homme sa vertu!

Va donc prier pour moi! — Dis pour toute prière :
— Seigneur, Seigneur mon Dieu, vous êtes notre père;
Grâce, vous êtes bon! grâce, vous êtes grand! —
Laisse aller ta parole où ton âme l'envoie;
Ne t'inquiète pas, toute chose a sa voie,
Ne t'inquiète pas du chemin qu'elle prend!

Il n'est rien ici-bas qui ne trouve sa pente.
Le fleuve jusqu'aux mers dans les plaines serpente :
L'abeille sait la fleur qui recèle le miel.
Toute aile vers son but incessamment retombe :
L'aigle vole au soleil, le vautour à la tombe,
L'hirondelle au printemps et la prière au ciel!

Lorsque pour moi vers Dieu ta voix s'est envolée,
Je suis comme l'esclave, assis dans la vallée,
Qui dépose sa charge aux bornes du chemin;
Je me sens plus léger; car ce fardeau de peine,
De fautes et d'erreurs qu'en gémissant je traîne,
Ta prière en chantant l'emporte dans sa main!

Va prier pour ton père! — Afin que je sois digne
De voir passer en rêve un ange au vol de cygne,
Pour que mon âme brûle avec les encensoirs!
Efface mes péchés sous ton souffle candide,
Afin que mon cœur soit innocent et splendide
Comme un pavé d'autel qu'on lave tous les soirs!

III

Prie encor pour tous ceux qui passent
Sur cette terre de vivants!
Pour ceux dont les sentiers s'effacent
A tous les flots! à tous les vents!
Pour l'insensé qui met sa joie
Dans l'éclat d'un manteau de soie,
Dans la vitesse d'un cheval!
Pour quiconque souffre et travaille,
Qu'il s'en revienne ou qu'il s'en aille,
Qu'il fasse le bien ou le mal!

Pour celui que le plaisir souille
D'embrassements jusqu'au matin,

Qui prend l'heure où l'on s'agenouille
Pour sa danse et pour son festin,
Qui fait hurler l'orgie infâme
Au même instant du soir où l'âme
Répète son hymne assidu,
Et, quand la prière est éteinte,
Poursuit, comme s'il avait crainte
Que Dieu ne l'ait pas entendu!

Enfant! pour les vierges voilées!
Pour le prisonnier dans sa tour!
Pour les femmes échevelées
Qui vendent le doux nom d'amour!
Pour l'esprit qui rêve et médite!
Pour l'impie à la voix maudite
Qui blasphème la sainte loi! —
Car la prière est infinie!
Car tu crois pour celui qui nie!
Car l'enfance tient lieu de foi!

Prie aussi pour ceux que recouvre
La pierre du tombeau dormant,
Noir précipice qui s'entr'ouvre
Sous notre foule à tout moment!
Toutes ces âmes en disgrâce
Ont besoin qu'on les débarrasse
De la vieille rouille du corps.
Souffrent-elles moins pour se taire?
Enfant! regardons sous la terre!
Il faut avoir pitié des morts!

IV

A genoux, à genoux, à genoux sur la terre
Où ton père a son père, où ta mère a sa mère,
Où tout ce qui vécut dort d'un sommeil profond!
Abîme où la poussière est mêlée aux poussières,
Où sous son père encore on retrouve des pères,
Comme l'onde sous l'onde en une mer sans fond!

Enfant! quand tu t'endors, tu ris! L'essaim des songes
Tourbillonne, joyeux, dans l'ombre où tu te plonges,
S'effarouche à ton souffle, et puis revient encor;
Et tu rouvres enfin tes yeux divins que j'aime,
En même temps que l'aube, œil céleste elle-même,
Entr'ouvre à l'horizon sa paupière aux cils d'or!

Mais eux, si tu savais de quel sommeil ils dorment!
Leurs lits sont froids et lourds à leurs os qu'ils déforment.
Les anges autour d'eux ne chantent pas en chœur.
De tout ce qu'ils ont fait le rêve les accable.
Pas d'aube pour leur nuit; le remords implacable
S'est fait ver du sépulcre et leur ronge le cœur.

Tu peux avec un mot, tu peux d'une parole,
Faire que le remords prenne une aile et s'envole!
Qu'une douce chaleur réjouisse leurs os!
Qu'un rayon touche encor leur paupière ravie,
Et qu'il leur vienne un bruit de lumière et de vie,
Quelque chose des vents, des forêts et des eaux!

Oh! dis-moi, quand tu vas, jeune et déjà pensive,
Errer au bord d'un flot qui se plaint sur sa rive,
Sous des arbres dont l'ombre emplit l'âme d'effroi,
Parfois, dans les soupirs de l'onde et de la brise,
N'entends-tu pas de souffle et de voix qui te dise:
— Enfant! quand vous prirez, prirez-vous pas pour moi?—

C'est la plainte des morts! — Les morts pour qui l'on prie
Ont sur leur lit de terre une herbe plus fleurie.
Ils entendent du ciel le cantique lointain.
Ceux qu'on oublie, hélas! — Leur nuit est plus épaisse,
Un ver dans leur cercueil les dévore sans cesse,
Et l'orfraie à côté fait l'hymne du festin!

Prie! afin que le père, et l'oncle et les aïeules,
Qui ne demandent plus que nos prières seules,
Tressaillent dans leur tombe en s'entendant nommer,
Sachent que sur la terre on se souvient encore,
Et comme le sillon qui sent la fleur éclore,
Sentent dans leur œil vide une larme germer!

V

Ce n'est pas à moi, ma colombe,
De prier pour tous les mortels,
Pour les vivants dont la foi tombe,
Pour tous ceux qu'enferme la tombe,
Cette racine des autels!

Ce n'est pas moi dont l'âme est vaine,
Pleine d'erreurs, vide de foi,
Qui prirais pour la race humaine,
Puisque ma voix suffit à peine,
Seigneur, à vous prier pour moi!

Non, si pour la terre méchante
Quelqu'un peut prier aujourd'hui,
C'est toi, dont la parole chante,
C'est toi! ta prière innocente,
Enfant, peut se charger d'autrui.

Ah! demande à ce père auguste
Qui sourit à ton oraison
Pourquoi l'arbre étouffe l'arbuste,
Et qui fait du juste à l'injuste
Chanceler l'humaine raison.

Demande-lui si la sagesse
N'appartient qu'à l'éternité;
Pourquoi son souffle nous abaisse,
Pourquoi dans la tombe sans cesse
Il effeuille l'humanité.

Pour ceux que les vices consument,
Les enfants veillent au saint lieu;
Ce sont des fleurs qui le parfument,
Ce sont des encensoirs qui fument,
Ce sont des voix qui vont à Dieu!

Laissons faire ces voix sublimes.
Laissons les enfants à genoux.

Pécheurs! nous avons tous nos crimes,
Nous penchons tous sur les abîmes,
L'enfance doit prier pour tous!

VI

Comme une aumône, enfant, donne donc ta prière
A ton père, à ta mère, aux pères de ton père;
Donne au riche à qui Dieu refuse le bonheur,
Donne au pauvre, à la veuve, au crime, au vice immonde,
Fais, en priant, le tour des misères du monde; [gneur!
Donne à tous! donne aux morts!—Enfin donne au Sei-

» — Quoi! murmure ta voix qui veut parler et n'ose,
» Au Seigneur, au Très-Haut, manque-t-il quelque chose?
» Il est le saint des saints, il est le roi des rois!
» Il se fait des soleils un cortége suprême!
» Il fait baisser la voix à l'océan lui-même!
» Il est seul! il est tout! à jamais! à la fois! » —

Enfant, quand tout le jour vous avez en famille,
Tes deux frères et toi, joué sous la charmille,
Le soir vous êtes las, vos membres sont pliés,
Il vous faut un lait pur et quelques noix frugales,
Et, baisant tour à tour vos têtes inégales,
Votre mère à genoux lave vos faibles pieds.

Hé bien! il est quelqu'un dans ce monde où nous sommes
Qui tout le jour aussi marche parmi les hommes,
Servant et consolant, à toute heure, en tout lieu;
Un bon pasteur qui suit sa brebis égarée;
Un pèlerin qui va de contrée en contrée;
Ce passant, ce pasteur, ce pèlerin, c'est Dieu!

Le soir il est bien las! il faut, pour qu'il sourie,
Une âme qui le serve, un enfant qui le prie,
Un peu d'amour! O toi, qui ne sais pas tromper,
Porte-lui ton cœur plein d'innocence et d'extase,
Tremblante et l'œil baissé, comme un précieux vase
Dont on craint de laisser une goutte échapper!

Porte-lui ta prière! et quand, à quelque flamme
Qui d'une chaleur douce emplira ta jeune âme,
Tu verras qu'il est proche, alors, ô mon bonheur,
O mon enfant! sans craindre affront ni raillerie,
Verse, comme autrefois Marthe, sœur de Marie,
Verse tout ton parfum sur les pieds du Seigneur!

VII

O myrrhe! ô cinname!
Nard cher aux époux!
Baume! éther! dictame!
De l'eau, de la flamme,
Parfums les plus doux!

Prés que l'onde arrose!
Vapeurs de l'autel!
Lèvres de la rose
Où l'abeille pose
Sa bouche de miel!

Jasmin! asphodèle!
Encensoirs flottants!
Branche verte et frêle
Où fait l'hirondelle
Son nid au printemps!

Lis que fait éclore
Le frais arrosoir!
Ambre que Dieu dore!
Souffle de l'aurore,
Haleine du soir!

Parfum de la sève
Dans les bois mouvants!
Odeur de la grève
Qui la nuit s'élève
Sur l'aile des vents!

Fleurs dont la chapelle
Se fait un trésor!
Flamme solennelle,
Fumée éternelle
Des sept lampes d'or!

Tiges qu'a brisées
Le tranchant du fer!
Urnes embrasées!
Esprit des rosées
Qui flottez dans l'air!

Fêtes réjouies
D'encens et de bruits!
Senteurs inouïes!
Fleurs épanouies
Au souffle des nuits!

Odeurs immortelles
Que les Ariel,
Archanges fidèles,
Prennent sur leurs ailes
En venant du ciel!

O couche première
Du premier époux!
De la terre entière,
Des champs de lumière
Parfums les plus doux!

Dans l'auguste sphère
Parfums, qu'êtes-vous,
Près de la prière
Qui dans la poussière
S'épanche à genoux!

Près du cri d'une âme
Qui fond en sanglots,
Implore et réclame,
Et s'exhale en flamme,
Et se verse à flots!

Près de l'humble offrande
D'un enfant de lin
Dont l'extase est grande
Et qui recommande
Son père orphelin!

Bouche qui soupire,
Mais sans murmurer!
Ineffable lyre!
Voix qui fait sourire
Et qui fait pleurer!

VIII

Quand elle prie, un ange est debout auprès d'elle,
Caressant ses cheveux des plumes de son aile,
En essuyant les pleurs dont son œil est terni,
Venu pour l'écouter sans que l'enfant l'appelle,
Esprit qui tient le livre où l'innocente épèle,
Et qui pour remonter attend qu'elle ait fini.

Son beau front incliné semble un vase qu'il penche
Pour recevoir les flots de ce cœur qui s'épanche;
Il prend tout, pleurs d'amour et soupirs de douleur;
Sans changer de nature il s'emplit de cette âme,
Comme le pur cristal que notre soif réclame
S'emplit d'eau jusqu'aux bords sans changer de couleur.

Ah! c'est pour le Seigneur sans doute qu'il recueille
Ces larmes goutte à goutte et ce lis feuille à feuille!
Et puis il reviendra se ranger au saint lieu,
Tenant prêts ces soupirs, ces parfums, cette haleine,
Pour étancher le soir, comme une coupe pleine,
Ce grand besoin d'amour, la seule soif de Dieu!

Enfant! dans ce concert qui d'en bas le salue,
La voix par Dieu lui-même entre toutes élue,
C'est la tienne, ô ma fille! elle a tant de douceur,
Sur des ailes de flamme elle monte si pure,
Elle expire si bien en amoureux murmure
Que les vierges du ciel disent : C'est une sœur!

IX

Oh! bien loin de la voie
Où marche le pécheur,
Chemin où Dieu t'envoie!
Enfant! garde ta joie!
Lis! garde ta blancheur!

Sois humble! que t'importe
Le riche et le puissant!
Un souffle les emporte.
La force la plus forte
C'est un cœur innocent!

Bien souvent Dieu repousse
Du pied les hautes tours;
Mais dans le nid de mousse
Où chante une voix douce
Il regarde toujours!

Reste à la solitude!
Reste à la pauvreté!
Vis sans inquiétude!
Et ne te fais étude
Que de l'éternité!

Il est, loin de nos villes,
Et loin de nos douleurs,
Des lacs purs et tranquilles
Et dont toutes les îles
Sont des bouquets de fleurs!

Flots d'azur où l'on aime
A laver ses remords!
D'un charme si suprême
Que l'incrédule même
S'agenouille à leurs bords!

L'ombre qui les inonde
Calme et nous rend meilleurs;
Leur paix est si profonde
Que jamais à leur onde
On n'a mêlé de pleurs!

Et le jour, que leur plaine
Reflète éblouissant,
Trouve l'eau si sereine
Qu'il y hasarde à peine
Un nuage en passant!

Ces lacs que rien n'altère,
Entre des monts géants
Dieu les met sur la terre,
Loin du souffle adultère
Des sombres océans,

Pour que nul vent aride,
Nul flot mêlé de fiel
N'empoisonne et ne ride
Ces gouttes d'eau limpide
Où se mire le ciel!

O ma fille, âme heureuse!
O lac de pureté!
Dans la vallée ombreuse,
Reste où ton Dieu te creuse
Un lit plus abrité!

Lac que le ciel parfume!
Le monde est une mer;
Son souffle est plein de brume,
Un peu de son écume
Rendrait ton flot amer!

X

Et toi, céleste ami qui gardes son enfance,
Qui le jour et la nuit lui fais une défense

De tes ailes d'azur!
Invisible trépied où s'allume sa flamme!
Esprit de sa prière, ange de sa jeune âme,
Cygne de ce lac pur!

Dieu te l'a confiée et je te la confie!
Soutiens, relève, exhorte, inspire et fortifie
Sa frêle humanité!
Qu'elle garde à jamais, réjouie ou souffrante,
Cet œil plein de rayons, cette âme transparente,
Cette sérénité

Qui fait que tout le jour, et sans qu'elle te voie,
Écartant de son cœur faux désirs, fausse joie,
Mensonge et passion,
Prosternant à ses pieds ta couronne immortelle,
Comme elle devant Dieu, tu te tiens devant elle
En adoration!

Juin 1830.

# TRENTE-HUITIÈME.

## PAN.

Ὅλος νόος, ὅλος φῶς, ὅλος ὀφθαλμός.
Clem. Alex.

Si l'on vous dit que l'art et que la poésie
C'est un flux éternel de banale ambroisie,
Que c'est le bruit, la foule, attachés à vos pas,
Ou d'un salon doré l'oisive fantaisie,
Ou la rime en fuyant par la rime saisie,
Oh! ne le croyez pas!

O poëtes sacrés, échevelés, sublimes,
Allez, et répandez vos âmes sur les cimes,
Sur les sommets de neige en butte aux aquilons,
Sur les déserts pieux où l'esprit se recueille,
Sur les bois que l'automne emporte feuille à feuille,
Sur les lacs endormis dans l'ombre des vallons!

Partout où la nature est gracieuse et belle,
Où l'herbe s'épaissit pour le troupeau qui bêle,
Où le chevreau lascif mord le cytise en fleurs,
Où chante un pâtre assis sous une antique arcade,
Où la brise du soir fouette avec la cascade
Le rocher tout en pleurs;

Partout où va la plume et le flocon de laine;
Que ce soit une mer, que ce soit une plaine,
Une vieille forêt aux branchages mouvants,
Iles au sol désert, lacs à l'eau solitaire,
Montagnes, océans, neige ou sable, onde ou terre,
Flots ou sillons; partout où vont les quatre vents;

Partout où le couchant grandit l'ombre des chênes,
Partout où les coteaux croisent leurs molles chaînes,
Partout où sont des champs, des moissons, des cités,
Partout où pend un fruit à la branche épuisée,
Partout où l'oiseau boit des gouttes de rosée,
Allez, voyez, chantez!

Allez dans les forêts, allez dans les vallées.
Faites-vous un concert des notes isolées!
Cherchez dans la nature, étalée à vos yeux,
Soit que l'hiver l'attriste ou que l'été l'égaye,
Le mot mystérieux que chaque voix bégaye.
Écoutez ce que dit la foudre dans les cieux!

C'est Dieu qui remplit tout. Le monde, c'est son temple.
Œuvre vivante, où tout l'écoute et le contemple!
Tout lui parle et le chante. Il est seul, il est un.
Dans sa création tout est joie et sourire;
L'étoile qui regarde et la fleur qui respire,
Tout est flamme ou parfum!

Enivrez-vous de tout! enivrez-vous, poëtes,
Des gazons, des ruisseaux, des feuilles inquiètes,
Du voyageur de nuit dont on entend la voix,
De ces premières fleurs dont février s'étonne,
Des eaux, de l'air, des prés, et du bruit monotone
Que font les chariots qui passent dans les bois!

Frères de l'aigle! aimez la montagne sauvage:
Surtout à ces moments où vient un vent d'orage,
Un vent sonore et lourd qui grossit par degrés,
Emplit l'espace au loin de nuages et d'ombres,
Et penche sur le bord des précipices sombres
Les arbres effarés!

Contemplez du matin la pureté divine,
Quand la brume en flocons inonde la ravine,

Quand le soleil, que cache à demi la forêt,
Montrant sur l'horizon sa rondeur échancrée,
Grandit comme ferait la coupole dorée
D'un palais d'Orient dont on approcherait!

Enivrez-vous du soir! A cette heure où, dans l'ombre,
Le paysage obscur, plein de formes sans nombre,
S'efface, de chemins et de fleuves rayé;
Quand le mont dont la tête à l'horizon s'élève,
Semble un géant couché qui regarde et qui rêve,
Sur son coude appuyé!

Si vous avez en vous, vivantes et pressées,
Un monde intérieur d'images, de pensées,
De sentiments, d'amour, d'ardente passion,
Pour féconder ce monde, échangez-le sans cesse
Avec l'autre univers visible qui vous presse!
Mêlez toute votre âme à la création!

Car, ô poëtes saints! l'art est le son sublime,
Simple, divers, profond, mystérieux, intime,
Fugitif comme l'eau qu'un rien fait dévier,
Redit par un écho dans toute créature,
Que sous nos doigts puissants exhale la nature,
Cet immense clavier!

Novembre 1831.

# TRENTE-NEUVIÈME.

*Amor de mi pecho,*
*Pecho de mi amor!*
*Arbol, que has hecho*
*Que has hecho del flor?*

ROMANCE.

Avant que mes chansons aimées,
Si jeunes et si parfumées,
Du monde eussent subi l'affront,
Loin du peuple ingrat qui les foule,
Comme elles fleurissaient en foule,
Vertes et fraîches sur mon front!

De l'arbre à présent détachées,
Fleurs par l'aquilon desséchées,
Vains débris qu'on traîne en rêvant,
Elles errent éparpillées,
De fange ou de poudre souillées,
Au gré du flot, au gré du vent.

Moi, comme des feuilles flétries,
Je les vois, toutes défleuries
Courir sur le sol dépouillé;
Et la foule qui m'environne,
En broyant du pied ma couronne,
Passe et rit de l'arbre effeuillé!

Septembre 1828.

# QUARANTIÈME.

Toi, vertu, pleure si je meurs!

ANDRÉ CHÉNIER.

Amis, un dernier mot! — et je ferme à jamais
Ce livre, à ma pensée étranger désormais.
Je n'écouterai pas ce qu'en dira la foule.
Car, qu'importe à la source où son onde s'écoule?
Et que m'importe, à moi, sur l'avenir penché,
Où va ce vent d'automne au souffle desséché
Qui passe, en emportant sur son aile inquiète
Et les feuilles de l'arbre et les vers du poëte?

Oui, je suis jeune encore, et quoique sur mon front,
Où tant de passions et d'œuvres germeront,
Une ride de plus chaque jour soit tracée,
Comme un sillon qu'y fait le soc de ma pensée,
Dans le cours incertain du temps qui m'est donné,
L'été n'a pas encor trente fois rayonné.
Je suis fils de ce siècle ! une erreur, chaque année,
S'en va de mon esprit, d'elle-même étonnée,
Et, détrompé de tout, mon culte n'est resté
Qu'à vous, sainte patrie et sainte liberté !
Je hais l'oppression d'une haine profonde.
Aussi, lorsque j'entends, dans quelque coin du monde,
Sous un ciel inclément, sous un roi meurtrier,
Un peuple qu'on égorge appeler et crier,
Quand, par les rois chrétiens aux bourreaux turcs li-
La Grèce, notre mère, agonise éventrée ; [vrée,
Quand l'Irlande saignante expire sur sa croix ;
Quand Teutonie aux fers se débat sous dix rois ;
Quand Lisbonne, jadis belle et toujours en fête,
Pend au gibet, les pieds de Miguel sur sa tête ;
Lorsqu'Albani gouverne au pays de Caton ;
Que Naples mange et dort : lorsqu'avec son bâton,
Sceptre honteux et lourd que la peur divinise,
L'Autriche casse l'aile au lion de Venise ;
Quand Modène étranglé râle sous l'archiduc ;
Quand Dresde lutte et pleure au lit d'un roi caduc ;
Quand Madrid se rendort d'un sommeil léthargique ;
Quand Vienne tient Milan ; quand le lion belgique,
Courbé comme le bœuf qui creuse un vil sillon,
N'a plus même de dents pour mordre son bâillon ;
Quand un Cosaque affreux, que la rage transporte,
Viole Varsovie échevelée et morte,
Et souillant son linceul, chaste et sacré lambeau,
Se vautre sur la vierge étendue au tombeau ;
Alors, oh ! je maudis, dans leur cour, dans leur antre,
Ces rois dont les chevaux ont du sang jusqu'au ventre !
Je sens que le poëte est leur juge ! Je sens
Que la muse indignée, avec ses poings puissants,
Peut, comme au pilori, les lier sur leur trône,
Et leur faire un carcan de leur lâche couronne,
Et renvoyer ces rois, qu'on aurait pu bénir,
Marqués au front d'un vers que lira l'avenir !
Oh ! la muse se doit aux peuples sans défense.
J'oublie alors l'amour, la famille, l'enfance,
Et les molles chansons, et le loisir serein,
Et j'ajoute à ma lyre une corde d'airain !

Novembre 1831.

# POÉSIES

# POLITIQUES.

# POÉSIES

# POLITIQUES.

## A LA JEUNE FRANCE.

I

Frères ! et vous aussi vous avez vos journées !
Vos victoires, de chêne et de fleurs couronnées,
Vos civiques lauriers, vos morts ensevelis,
Vos triomphes, si beaux à l'aube de la vie,
Vos jeunes étendards troués à faire envie
A de vieux drapeaux d'Austerlitz.

Soyez fiers ! vous avez fait autant que vos pères.
Les droits d'un peuple entier conquis par tant de guerres,
Vous les avez tirés tout vivants du linceul.
Juillet vous a donné, pour sauver vos familles,
Trois de ces beaux soleils qui brûlent les bastilles;
Vos pères n'en ont eu qu'un seul !

Vous êtes bien leurs fils ! c'est leur sang, c'est leur âme
Qui fait vos bras d'airain et vos regards de flamme.
Ils ont tout commencé : vous avez votre tour.
Votre mère, c'est bien cette France féconde
Qui fait, quand il lui plaît, pour l'exemple du monde,
Tenir un siècle dans un jour !

L'Angleterre jalouse et la Grèce homérique,
Toute l'Europe admire : et la jeune Amérique,
Se lève et bat des mains du bord des océans.
Trois jours vous ont suffi pour briser vos entraves :
Vous êtes les aînés d'une race de braves,
Vous êtes les fils des géants !

C'est pour vous qu'ils traçaient avec des funérailles
Ce cercle triomphal de plaines de batailles,
Chemin victorieux, prodigieux travail,
Qui de France parti pour enserrer la terre,
En passant par Moscou, Cadix, Rome et le Caire,
Va de Jemmappe à Montmirail !

Vous êtes les enfants des belliqueux lycées !
Là vous applaudissiez nos victoires passées;
Tous vos jeux s'ombrageaient des plis d'un étendard.
Souvent Napoléon, plein de grandes pensées,
Passant, les bras croisés, dans vos lignes pressées,
Aimanta vos fronts d'un regard !

Aigle qu'ils devaient suivre ! aigle de notre armée,
Dont la plume sanglante en cent lieux est semée,
Dont le tonnerre un soir s'éteignit dans les flots;
Toi, qui les as couvés dans l'aire paternelle,
Regarde, et sois joyeuse, et crie, et bats de l'aile !
Mère, tes aiglons sont éclos !

II

Quand notre ville épouvantée,
Surprise un matin et sans voix,
S'éveilla toute garrottée
Sous un réseau d'iniques lois,
Chacun de vous dit en son âme :
« C'est une trahison infâme !

» Les peuples ont leur lendemain.
» Pour rendre leur route douteuse
» Suffit-il qu'une main honteuse
» Change l'écriteau du chemin ?

» La parole éclate et foudroie
» Tous les obstacles imprudents;
» Vérité, tu sais comme on broie
» Tous les bâillons entre ses dents;
» Un roi peut te fermer son Louvre;
» Ta flamme importune, on la couvre,
» On la fait éteindre aux valets;
» Mais elle brûle qui la touche!
» Mais on ne ferme pas ta bouche
» Comme la porte d'un palais!

» Quoi! ce que le temps nous amène;
» Quoi! ce que nos pères ont fait,
» Ce travail de la race humaine,
» Ils nous prendraient tout en effet!
» Quoi! les lois, la Charte, chimère!
» Comme un édifice éphémère
» Nous verrions, en un jour d'été,
» Crouler sous leurs mains acharnées
» Ton œuvre de quarante années,
» Laborieuse liberté!

» C'est donc pour eux que les épées
» Ont relui du nord au midi!
» Pour eux que les têtes coupées
» Sur les pavés ont rebondi!
» C'est pour ces tyrans satellites
» Que nos pères, braves élites,
» Ont dépassé Grecs et Romains!
» Que tant de villes sont désertes!
» Que tant de plaines, jadis vertes,
» Sont blanches d'ossements humains!

» Les insensés qui font ce rêve
» N'ont-ils donc pas des yeux pour voir,
» Depuis que leur pouvoir s'élève,
» Comme notre horizon est noir?
» N'ont-ils pas vu dans leur folie
» Que déjà la coupe est remplie,
» Qu'on les suit des yeux en rêvant,
» Qu'un foudre lointain nous éclaire,
» Et que le lion populaire
» Regarde ses ongles souvent ? »

III

Alors tout se leva. — L'homme, l'enfant, la femme,
Quiconque avait un bras, quiconque avait une âme,
Tout vint, tout accourut; et la ville à grand bruit
Sur les lourds bataillons se rua jour et nuit.
En vain boulets, obus, la balle et les mitrailles,
De la vieille cité déchiraient les entrailles;
Pavés et pans de murs croulant sous mille efforts,
Aux portes des maisons amoncelaient les morts;
Les bouches des canons trouaient au loin la foule;
Elle se refermait comme une mer qui roule,
Et de son râle affreux ameutant les faubourgs
Le tocsin haletant bondissait dans les tours!

IV

Trois jours, trois nuits, dans la fournaise
Tout ce peuple en feu bouillonna,
Crevant l'écharpe béarnaise
Du fer de lance d'Iéna.
En vain dix légions nouvelles
Vinrent s'abattre à grand bruit d'ailes
Dans le formidable foyer;
Chevaux, fantassins et cohortes
Fondaient comme des branches mortes
Qui se tordent dans le brasier.

Comment donc as-tu fait pour calmer ta colère,
Souveraine cité qui vainquis en trois jours?
Comment donc as-tu fait, ô fleuve populaire,
Pour rentrer dans ton lit et reprendre ton cours?
O terre qui tremblais, ô tempête, ô tourmente,
Vengeance de la foule au sourire effrayant,
Comment donc as-tu fait pour être intelligente
Et pour choisir en foudroyant?

C'est qu'il est plus d'un cœur stoïque
Parmi vous, fils de la cité :
C'est qu'une jeunesse héroïque
Combattait à votre côté!
Désormais, dans toute fortune,
Vous avez une âme commune
Qui dans tous vos exploits a lui.
Honneur au grand jour qui s'écoule!
Hier vous n'étiez qu'une foule;
Vous êtes un peuple aujourd'hui.

Ces lâches conseillers de bassesse et d'audace,
Voilà donc à quel peuple ils se sont attaqués!
Fléaux qu'aux derniers rois d'une fatale race
Toujours la Providence envoie aux jours marqués!
Malheureux qui croyaient, dans leur erreur profonde,
(Car Dieu les voulait perdre, et Dieu les aveuglait),
Qu'on prenait un matin la liberté du monde
Comme un oiseau dans un filet!

N'effacez rien. — Le coup d'épée
Embellit le front du soldat.
Laissons à la ville frappée
Les cicatrices du combat.
Adoptons héros et victimes;
Emplissons de ces morts sublimes
Les sépulcres du Panthéon.
Que nul souvenir ne nous pèse :
Rendons sa tombe à Louis seize [1],
Sa colonne à Napoléon!

[1] L'auteur ne peut approuver le changement de destination qu'on paraît vouloir faire subir au piédestal de la place de la Révolution. Quelle que puisse être la diversité des opinions sur ces morts fatales des Charles I^er et des Louis XVI, on doit savoir que de semblables pages ne s'effacent pas de l'histoire des empires : elles restent, et l'on doit trouver bon qu'elles restent, de quelque façon qu'on les considère, soit qu'on y voie une leçon pour les peuples, soit qu'on y voie une leçon pour les rois.

V

Oh! laissez-moi pleurer sur cette race morte
Que rapporta l'exil et que l'exil remporte,
Vent fatal qui trois fois déjà les enleva!
Reconduisons au moins ces vieux rois de nos pères.
Rends, drapeau de Fleurus, les honneurs militaires
A l'oriflamme qui s'en va!

Je ne leur dirai point de mot qui les déchire.
Qu'ils ne se plaignent pas des adieux de la lyre!
Point d'outrage au vieillard qui s'exile à pas lents!
C'est une piété d'épargner les ruines.
Je n'enfoncerai point la couronne d'épines
Que la main du malheur met sur des cheveux blancs.

D'ailleurs, infortunés! Ma voix achève à peine
L'hymne de leurs douleurs dont s'allonge la chaine.
L'exil et les tombeaux dans mes chants sont bénis;
Et tandis que d'un règne on salûra l'aurore,
Ma poésie en deuil ira longtemps encore
De Sainte-Hélène à Saint-Denis.

Mais que la leçon reste, éternelle et fatale,
A ces nains, étrangers sur la terre natale,
Qui font régner les rois pour leurs ambitions;
Et, pétrifiant tout sous leur groupe immobile,
Tourmentent, accroupis, de leur souffle débile
La cendre rouge encor des révolutions.

VI

Oh! l'avenir est magnifique!
Jeunes Français, jeunes amis,
Un siècle pur et pacifique
S'ouvre à vos pas mieux affermis :
Chaque jour aura sa conquête.
Depuis la base jusqu'au faîte,
Nous verrons avec majesté,
Comme une mer sur ses rivages,
Monter d'étages en étages
L'irrésistible liberté!

Vos pères, hauts de cent coudées,
Ont été forts et généreux,
Les nations intimidées
Se faisaient adopter par eux.
Ils ont fait une telle guerre
Que tous les peuples de la terre
De la France prenaient le nom,
Quittaient leur passé qui s'écroule,
Et venaient s'abriter en foule
A l'ombre de Napoléon!

Vous n'avez pas l'âme embrasée
D'une moins haute ambition,
Faites libre toute pensée,
Et reine toute nation :
Montrez la liberté dans l'ombre
A ceux qui sont dans la nuit sombre;
Allez, éclairez le chemin,
Guidez notre marche unanime,
Et faites, vers le but sublime,
Doubler le pas au genre humain.

Que l'esprit, dans sa fantaisie,
Suive d'un vol plus détaché
Ou les arts, ou la poésie,
Ou la science au front penché!
Qu'ouvert à quiconque l'implore
Le trône ait un écho sonore
Qui, pour rendre le roi meilleur,
Grossisse et répète sans cesse
Tous les conseils de la sagesse,
Toutes les plaintes du malheur!

Revenez prier sur les tombes,
Prêtres! Qui craignez-vous encor?
Qu'allez-vous faire aux catacombes
Tout reluisants de pourpre et d'or?
Venez! mais plus de mitre ardente,
Plus de vaine pompe imprudente,
Plus de trône dans le saint lieu!
Rien que l'aumône et la prière!
La croix de bois, l'autel de pierre
Suffit aux hommes comme à Dieu!

VII

Et désormais, chargés du seul fardeau des âmes,
Pauvres comme le peuple, humbles comme les femmes,
Ne redoutez plus rien. Votre église est le port!
Quand longtemps a grondé la bouche du Vésuve,
Quand sa lave écumant comme un vin dans la cuve
Apparaît toute rouge au bord,

Naples s'émeut; pleurante, effarée et lascive
Elle accourt, elle étreint la terre convulsive;
Elle demande grâce au volcan courroucé;
Point de grâce! Un long jet de cendre et de fumée
Grandit incessamment sur la cime enflammée
Comme un cou de vautour hors de l'aire dressé.

Soudain un éclair luit : hors du cratère immense
La sombre éruption bondit comme en démence.
Adieu le fronton grec et le temple toscan!
La flamme des vaisseaux empourpre la voilure,
La lave se répand comme une chevelure
Sur les épaules du volcan.

Elle vient, elle vient, cette lave profonde
Qui féconde les champs et fait des ports dans l'onde.
Plages, mer, archipels, tout tressaille à la fois.
Ses flots roulent, vermeils, fumants, inexorables,
Et Naple et ses palais tremblent plus misérables
Qu'au souffle de l'orage une feuille des bois!

Chaos prodigieux! la cendre emplit les rues,
La terre revomit des maisons disparues,
Chaque toit éperdu se heurte au toit voisin,

La mer bout dans le golfe et la plaine s'embrase,
Et les clochers géants, chancelant sur leur base!
Sonnent d'eux-mêmes le tocsin!

Mais (c'est Dieu qui le veut) tout en brisant des villes,
Tout en bouleversant les vallons et les îles,
En jetant bas les tours qu'il dévore en courroux,
En remuant au loin les ondes et la terre,
Toujours Vésuve oublie en son propre cratère,
L'humble ermitage où prie un vieux prêtre à genoux!

10 août 1830.

# ODE A LA COLONNE.

## N° 2.

I

Oh! quand il bâtissait de sa main colossale
Pour son trône, appuyé sur l'Europe vassale,
Ce pilier souverain,
Colonne, devant qui tout n'est que poudre et sable,
Sublime monument, deux fois impérissable,
Fait de gloire et d'airain;

Quand il le bâtissait, pour qu'un jour dans la ville
Ou la guerre étrangère ou la guerre civile
Y brisassent leur char,
Et pour qu'il fît pâlir sur nos places publiques
Les frêles héritiers de vos noms magnifiques,
Alexandre et César!

C'était un beau spectacle! — Il parcourait la terre
Avec ses vétérans, nation militaire
Dont il savait les noms:
Les rois fuyaient; les rois n'étaient pas de sa taille,
Et vainqueur, il allait par les champs de bataille
Glanant tous leurs canons.

Et puis il revenait avec la grande armée,
Encombrant de butin sa France bien-aimée
Qu'il faisait de granit;
Et les Parisiens jetaient des cris de joie
Comme font les aiglons, alors qu'avec sa proie
L'aigle rentre à son nid!

Et lui, poussant du pied tout ce métal sonore,
Il courait à la cuve où bouillonnait encore
Le monument promis;
Le moule en était fait d'une de ses pensées:
Dans la fournaise ardente il jetait à brassées
Les canons ennemis!

Puis il s'en retournait gagner quelque bataille;
Il dépouillait encore, à travers la mitraille,
Maints affûts dispersés:
Et rapportant ce bronze à la Rome française,
Il disait aux fondeurs penchés sur la fournaise:
« En avez-vous assez? »

C'était son œuvre, à lui! — Les feux du polygone,
Et la bombe, et le sabre, et l'or de la dragonne,
Furent ses premiers jeux:
Général, pour hochets il prit les pyramides;
Empereur, il voulut, dans ses vœux moins timides,
Quelque chose de mieux!

Il fit cette colonne! — Avec sa main romaine
Il tordit et mêla dans l'œuvre surhumaine
Tout un siècle fameux:
Les Alpes se courbant sous sa marche tonnante,
Le Nil, le Rhin, le Tibre, Austerlitz rayonnante,
Eylau froid et brumeux!

Car c'est lui qui, pareil à l'antique Encelade,
Du trône universel essaya l'escalade,
Qui vingt ans entassa,
Remuant terre et cieux avec une parole,
Wagram sur Marengo, Champaubert sur Arcole,
Pélion sur Ossa!

Oh! quand, par un beau jour sur la place Vendôme,
Homme dont tout un peuple adorait le fantôme,
Tu vins, grave et serein,
Et que tu découvris ton œuvre magnifique,
Tranquille, et contenant d'un geste pacifique
Tes quatre aigles d'airain;

A cette heure où les tiens t'entouraient par cent mille;
Ou, comme se pressaient autour de Paul-Émile
Tous les petits Romains,
Nous, enfants de huit ans, rangés sur ton passage,
Cherchant dans ton cortége un père au fier visage,
Nous te battions des mains;

Oh! qui t'eût dit alors, à ce faîte sublime,
Tandis que tu rêvais sur le trophée opime

Un avenir si beau,
Qu'un jour à cet affront il te faudrait descendre
Que trois cents avocats oseraient à ta cendre
Chicaner ce tombeau !

II

Attendez donc, jeunesse folle !
Nous n'avons pas le temps encor.
Que vient-on nous parler d'Arcole
Et de Wagram et du Tabor ?
Pour avoir commandé peut-être
Quelque armée, et s'être fait maître
De quelque ville dans son temps,
Croyez-vous que l'Europe tombe,
S'il n'ameute autour de sa tombe,
Les Démosthènes haletants ?

D'ailleurs, le ciel n'est pas tranquille;
Les soucis ne leur manquent pas;
L'inégal pavé de la ville
Fait encor trébucher leurs pas. —
Et pourquoi ces honneurs suprêmes ?
Ont-ils des monuments eux-mêmes ?
Quel temple leur a-t-on dressé ?
Étrange peuple que nous sommes !
Laissez passer tous ces grands hommes.
Napoléon est bien pressé !

Toute haine est-elle étouffée ?
Nous songerons à l'immortel
Quand ils auront tous leur trophée,
Quand ils auront tous leur autel !
Attendons, attendons, mes frères,
Attendez, restes funéraires,
Dépouille de Napoléon,
Que leur courage se rassure,
Et qu'ils aient donné leur mesure
Au fossoyeur du Panthéon !

III

Ainsi, — cent villes assiégées ;
Memphis, Milan, Cadix, Berlin ;
Soixante batailles rangées ;
L'univers d'un seul homme plein ;
N'avoir rien laissé dans le monde,
Dans la tombe la plus profonde,
Qu'il n'ait dompté, qu'il n'ait atteint ;
Avoir, dans sa course guerrière,
Ravi le Kremlin au czar Pierre,
L'Escurial à Charles-Quint;

Ainsi, ce souvenir qui pèse
Sur nos ennemis effarés,
Ainsi, dans une cage anglaise,
Tant de pleurs amers dévorés :
Cette incomparable fortune,
Cette gloire aux rois importune,
Ce nom si grand, si vite acquis,
Sceptre unique, exil solitaire,
Ne valent pas six pieds de terre
Sous les canons qu'il a conquis !

IV

Encor si c'était crainte austère !
Si c'était l'âpre liberté
Qui, d'une cendre militaire
N'ose ensemencer la cité ! —
Si c'était la vierge stoïque
Qui proscrit un nom héroïque
Fait pour régner et conquérir,
Qui se rappelle Sparte et Rome,
Et craint que l'ombre d'un grand homme
N'empêche son fruit de mûrir !

Mais non; la liberté sait aujourd'hui sa force :
Un trône est sous sa main comme un gui sur l'écorce
Quand les races de rois manquent au droit juré :
Nous avons parmi nous vu passer, ô merveille !
La plus nouvelle et la plus vieille;
Ce siècle, avant trente ans, avait tout dévoré.

La France, guerrière et paisible,
A deux filles du même sang :
L'une fait l'armée invincible,
L'autre fait le peuple puissant,
La gloire, qui n'est pas l'aînée,
N'est plus armée et couronnée;
Ni pavois, ni sceptre oppresseur :
La gloire n'est plus décevante,
Et n'a plus rien dont s'épouvante
La liberté, sa grande sœur !

V

Non. S'ils ont repoussé la relique immortelle,
C'est qu'ils en sont jaloux ! qu'ils tremblent devant elle,
Qu'ils en sont tout pâlis !
C'est qu'ils ont peur d'avoir l'Empereur sur leur tête,
Et de voir s'éclipser leurs lampions de fête
Au soleil d'Austerlitz !

Pourtant c'eût été beau ! — Lorsque sous la colonne
On eût senti présents dans notre Babylone
Ces ossements vainqueurs,
Qui pourrait dire, au jour d'une guerre civile,
Ce qu'une si grande ombre, hôtesse de la ville,
Eût mis dans tous les cœurs !

Si jamais l'étranger, ô cité souveraine,
Eût ramené brouter les chevaux de l'Ukraine
Sur ton sol bien-aimé,
Enfantant des soldats dans ton enceinte émue,
Sans doute qu'à travers ton pavé qui remue,
Ces os eussent germé !

Et toi, colonne! un jour, descendu sous ta base,
Le pèlerin pensif, contemplant en extase
Ce débris surhumain,
Serait venu peser, à genoux sur la pierre,
Ce qu'un Napoléon peut laisser de poussière
Dans le creux de la main.

O merveille! ô néant! — Tenir cette dépouille!
Compter et mesurer ces os que de sa rouille
Rongea le flot marin;
Ce genou qui jamais n'a ployé sous la crainte,
Ce pouce de géant dont tu portes l'empreinte
Partout sur ton airain.

Contempler le bras fort, la poitrine féconde,
Le talon qui, douze ans, éperonna le monde,
Et, d'un œil filial,
L'orbite du regard qui fascinait la foule,
Ce front prodigieux, ce crâne fait au moule
Du globe impérial!

Et croire entendre, en haut, dans tes noires entrailles,
Sortir du cliquetis des confuses batailles,
Des bouches du canon,
Des chevaux hennissants, des villes crénelées,
Des clairons, des tambours, du souffle des mêlées,
Ce bruit : « Napoléon! »

Rhéteurs embarrassés dans votre toge neuve,
Vous n'avez pas voulu consoler cette veuve
Vénérable aux partis!
Tout en vous partageant l'empire d'Alexandre,
Vous avez peur d'une ombre et peur d'un peu de cen- [dre. —
Oh! vous êtes petits!

## VI

Hélas! hélas! garde ta tombe!
Garde ton rocher écumant,
Où, t'abattant comme la bombe,
Tu vins tomber tiède et fumant!
Garde ton âpre Sainte-Hélène
Où de ta fortune hautaine
L'œil ébloui voit le revers;
Garde l'ombre où tu te recueilles,
Ton saule sacré dont les feuilles
S'éparpillent dans l'univers!

Là, du moins, tu dors sans outrage.
Souvent tu t'y sens réveillé
Par les pleurs d'amour et de rage
D'un soldat rouge agenouillé.
Là, si parfois tu te relèves,
Tu peux voir, du haut de ces grèves,
Sur le globe azuré des eaux,
Courir vers ton roc solitaire,
Comme au vrai centre de la terre,
Toutes les voiles des vaisseaux.

## VII

Dors, nous t'irons chercher! — Un jour viendra peut-être
Car nous t'avons pour dieu sans t'avoir eu pour maître,
Car notre œil s'est mouillé de ton destin fatal,
Et, sous les trois couleurs comme sous l'oriflamme,
Nous ne nous pendons pas à cette corde infâme
Qui t'arrache à ton piédestal!

Oh! va, nous te ferons de belles funérailles!
Nous aurons bien aussi peut-être nos batailles;
Nous en ombragerons ton cercueil respecté.
Nous y convirons tout, Europe, Afrique, Asie;
Et nous t'amènerons la jeune poésie,
Chantant la jeune liberté.

Tu seras bien chez nous! — Couché sous ta colonne,
Dans ce puissant Paris qui fermente et bouillonne,
Sous ce ciel tant de fois d'orages obscurci,
Sous ces pavés vivants qui grondent et s'amassent,
Où roulent les canons, où les légions passent!... —
Le peuple est une mer aussi!

S'il ne garde aux tyrans qu'abîme et que tonnerre,
Il a, pour le tombeau profond et centenaire
(La seule majesté dont il soit courtisan),
Un long gémissement infini, doux et sombre,
Qui ne laissera pas regretter à ton ombre
Le murmure de l'océan.

11 octobre 1830.

# HYMNE AUX MORTS DE JUILLET.

STROPHE.

Ceux qui pieusement sont morts pour la patrie
Ont droit qu'à leur cercueil la foule vienne et prie.
Entre les plus beaux noms, leur nom est le plus beau.
Toute gloire, près d'eux, passe et tombe éphémère ;
Et, comme ferait une mère,
La voix d'un peuple entier les berce en leur tombeau !

CHOEUR.

Gloire à notre France éternelle !
Gloire à ceux qui sont morts pour elle !
Aux martyrs ! aux vaillants ! aux forts !
A ceux qu'enflamme leur exemple,
Qui veulent place dans ce temple,
Et qui mourront comme ils sont morts !

STROPHE.

C'est pour ces morts, dont l'ombre est ici bien venue,
Que le haut Panthéon élève dans la nue,
Au-dessus de Paris, la ville aux mille tours,
La reine de nos Tyrs et de nos Babylones,
Cette couronne de colonnes
Que le soleil levant redore tous les jours !

CHOEUR.

Gloire à notre France éternelle !
Gloire à ceux qui sont morts pour elle !
Aux martyrs ! aux vaillants ! aux forts !
A ceux qu'enflamme leur exemple,
Qui veulent place dans ce temple,
Et qui mourront comme ils sont morts !

STROPHE.

Ainsi, quand de tels morts sont couchés dans la tombe,
En vain l'oubli, nuit sombre où va tout ce qui tombe,
Passe sur leur sépulcre où nous nous inclinons ;
Chaque jour, pour eux seuls se levant plus fidèle,
La gloire, aube toujours nouvelle,
Fait luire leur mémoire et redore leurs noms !

CHOEUR.

Gloire à notre France éternelle !
Gloire à ceux qui sont morts pour elle !
Aux martyrs ! aux vaillants ! aux forts !
A ceux qu'enflamme leur exemple,
Qui veulent place dans ce temple,
Et qui mourront comme ils sont morts !

28 juillet 1831.

# POÉSIES

# INÉDITES.

# POÉSIES

# INÉDITES.

## L'AVARICE ET L'ENVIE.

CONTE.

L'Avarice et l'Envie, à la marche incertaine,
Un jour s'en allaient par la plaine
Chez un méchant ou chez un fou :
Chez vous, ou chez quelqu'autre, ou chez moi-même... en somme
Elles allaient je ne sais où,
Comme le héron du Bonhomme.
Bien que sœurs, ces monstres hideux
Ne s'aiment pas ; aussi, tout le long de la route,
Sans se parler ils cheminaient tous deux.
L'Avarice, le dos en voûte,
Examinait ce coffre hasardeux
Pour qui sans cesse elle redoute.
L'Envie aussi l'examinait sans doute,
Comptant tous les écus dans son coffre entassés.
Chemin faisant, dame Avarice
Se répétait pour son supplice :
« Je n'en ai point encore assez ! »
De son côté, l'Envie, au regard louche,
Lorgnant cet or, objet de tous ses soins,
Disait en se tordant la bouche :
« Elle en a trop, car j'en ai moins. »
Chacune à sa façon méditait sur ce coffre :
Désir soudain à leurs yeux s'offre,
Désir, ce dieu galant, qui seul peut exaucer
Tous les souhaits qu'on lui veut adresser.
Désir dit aux deux sœurs : « Mesdames,
» Je suis galant, vous êtes femmes,
» Choisissez donc tout ce qui vous plaira,
» Trésors, honneurs, *et cætera ;*
» Surtout expliquons-nous sans trouble :
» La première qui parlera
» Aura tout ce qu'elle voudra ; —
» La seconde en aura le double. »
Vous jugez dans quel embarras
Ce discours mit nos deux luronnes ;
Avares, envieux, que faire en un tel cas ?
Chacune des deux sœurs en murmurant tout bas :
« Que me font, ô Désir ! tes trésors, tes couronnes ?
» Que m'importent ces biens que m'accorde ta loi ?...
» Une autre en aura plus que moi. »
— Et chacune à ce mot funeste,
D'hésiter sans savoir pourquoi.
Le Désir, dieu léger et leste,
Les donne au diable, jure, peste,
Et s'indigne de rester coi.
L'Envie, enfin, toujours implacable et cruelle,
Regarde sa sœur en grondant,
Puis, tout à coup, se décidant :
« Que l'on m'arrache un œil, » dit-elle !

1816.

# LA CANADIENNE.

ÉLÉGIE.

Sur ce palmier qui te balance,
Dors, tendre fruit de mon amour;
Mes bras, quelques instants, ont porté ton enfance,
Ce fragile palmier te soutient à son tour;
Ainsi me berçait l'espérance.

Dors en paix sur ce frêle appui.
Si le vent vient gémir sur ta tombe légère,
Le vent te dira que ta mère
Gémit sans cesse comme lui.
Aussi longtemps que les pleurs de l'aurore
Mouilleront ton front pâle, en arrosant les fleurs,
Aussi longtemps, mon fils, ta mère qui t'adore,
Te viendra baigner de ses pleurs.
Tout sur l'arbre de mort te peindra ma souffrance.
Si pourtant le ramier de ses accords touchants
Te fait entendre la cadence,
Ne crois pas de ta mère entendre les doux chants,
Car ta mère avec toi veut garder le silence.
Tu n'es donc plus! mes yeux ne te verront jamais
Rire et folâtrer dans nos plaines,
Poursuivre le chevreuil de sommets en sommets,
Et gravir le vieux tronc des chênes.
Je ne te verrai point dans l'âge des amours,
Quand un duvet léger t'embellirait à peine,
A ta craintive amante apportant tous les jours
Le fruit d'une chasse lointaine,
Lui demander, pour prix des dépouilles des ours,
L'une de ses tresses d'ébène.
Nos guerriers ne me diront pas :
« Ton fils est digne de son père;
» Il porte sans frémir la lance des combats,
» Et le calumet de la guerre. »
Je vivrai comme une étrangère,
Et l'on dira : « Son fils est le jouet du vent.
» Il n'est point mort en brave, étendu sur la terre
» C'est lui dont le cercueil mouvant
» Courbe le palmier solitaire. »

Tu n'es plus, quel est mon malheur!
Tes yeux, à peine ouverts, sont fermés à l'aurore;
Je fus un instant mère : hélas! à ma douleur,
Cher enfant, je crois l'être encore!
Au sommet du triste palmier,
Ce berceau qui te sert de tombe
Servira de nid au ramier,
Ou de demeure à la colombe;
Et quand demain l'astre des jours
Teindra ton froid cercueil de sa couleur riante,
Au fond de sa couche odorante
L'oiseau s'éveillera : tu dormiras toujours!
Quand, pour bénir l'enfant, dont sa fille est la mère,
Viendra mon père aux cheveux blancs,
Je guiderai ses pas tremblants
Au pied de l'arbre funéraire.
Que lui dirais-je? Hélas! son regard attristé
Se remplira des pleurs dont ici je l'arrose.
Le fils que j'ai porté repose
Sur le palmier qu'il a planté!

1816

# LES CHANTS

DU

# CRÉPUSCULE.

# PRÉFACE.

Les quelques vers placés en tête de ce recueil indiquent la pensée qu'il contient. Le *prélude* explique les *chants*.

Tout aujourd'hui, dans les idées comme dans les choses, dans la société comme dans l'individu, est à l'état de crépuscule. De quelle nature est ce crépuscule. De quoi sera-t-il suivi? Question immense, la plus haute de toutes celles qui s'agitent confusément dans ce siècle où un point d'interrogation se dresse à la fin de tout. La société attend que ce qui est à l'horizon s'allume tout à fait ou s'éteigne complétement. Il n'y a rien de plus à dire.

Quant à ce recueil en lui-même, l'auteur n'en dira rien non plus. A quoi bon faire remarquer le fil, à peine visible peut-être, qui lie ce livre aux livres précédents? C'est toujours la même pensée avec d'autres soucis, la même onde avec d'autres vents, le même front avec d'autres rides, la même vie avec un autre âge.

Il insistera peu sur cela. Il ne laisse même subsister dans ses ouvrages ce qui est personnel que parce que c'est peut-être quelquefois un reflet de ce qui est général. Il ne croit pas que son *individualité*, comme on dit aujourd'hui en assez mauvais style, vaille la peine d'être autrement étudiée. Aussi, quelque idée qu'on veuille bien s'en faire, n'est-elle que très-peu clairement entrevue dans ses livres. L'auteur est fort loin de croire que toutes les parties de celui-ci en particulier puissent jamais être considérées comme matériaux positifs pour l'histoire d'un cœur humain quelconque. Il y a dans ce livre beaucoup de choses rêvées.

Ce qui est peut-être exprimé parfois dans ce recueil, ce qui a été la principale préoccupation de l'auteur en jetant çà et là les vers qu'on va lire, c'est cet étrange état crépusculaire de l'âme et de la société dans le siècle où nous vivons; c'est cette brume au dehors, cette incertitude au dedans; c'est ce je ne sais quoi d'à demi éclairé qui nous environne. De là, dans ce livre, ces cris d'espoir mêlés d'hésitation, ces chants d'amour coupés de plaintes, cette sérénité pénétrée de tristesse, ces abattements qui se réjouissent tout à coup, ces défaillances relevées soudain, cette tranquillité qui souffre, ces troubles intérieurs qui remuent à peine la surface du vers au dehors, ces tumultes politiques contemplés avec calme, ces retours religieux de la place publique à la famille, cette crainte que tout n'aille s'obscurcissant, et par moments cette foi joyeuse et bruyante à l'épanouissement possible de l'humanité. Dans ce livre, bien petit cependant en présence d'objets si grands, il y a tous les contraires, le doute et le dogme, le jour et la nuit, le coin sombre et le point lumineux, comme dans tout ce que nous voyons, comme dans tout ce que nous pensons en ce siècle; comme dans nos théories politiques, comme dans nos opinions religieuses, comme dans notre existence domestique; comme dans l'histoire qu'on nous fait, comme dans la vie que nous nous faisons.

Le dernier mot que doit ajouter ici l'auteur, c'est que dans cette époque livrée à l'attente et à la transition, dans cette époque où la discussion est si acharnée, si tranchée, si absolument arrivée à l'extrême, qu'il n'y a guère aujourd'hui d'écoutés, de compris et d'applaudis que deux mots, le Oui et le Non, il n'est pourtant, lui, ni de ceux qui nient, ni de ceux qui affirment.

Il est de ceux qui espèrent.

25 octobre 1835.

# PRÉLUDE.

De quel nom te nommer, heure trouble où nous sommes?
Tous les fronts sont baignés de livides sueurs.
Dans les hauteurs du ciel et dans le cœur des hommes
Les ténèbres partout se mêlent aux lueurs.

Croyances, passions, désespoir, espérances,
Rien n'est dans le grand jour et rien n'est dans la nuit;
Et, le monde, sur qui flottent les apparences,
Est à demi couvert d'une ombre où tout reluit.

Le bruit que fait cette ombre assourdit la pensée :
Tout s'y mêle, depuis le chant de l'oiseleur
Jusqu'au frémissement de la feuille froissée
Qui cache un nid peut-être ou qui couve une fleur.

Tout s'y mêle! les pas égarés hors des voies
Qui cherchent leur chemin dans les champs spacieux;
Les roseaux verts froissant leurs luisantes courroies;
Les angélus lointains dispersés dans les cieux;

Le lierre tressaillant dans les fentes des voûtes;
Le vent, funeste au loin au nocher qui périt;
Les chars embarrassés dans les tournants des routes,
S'accrochant par l'essieu comme nous par l'esprit;

La mendiante en pleurs qui marche exténuée;
Celui qui dit Satan ou qui dit Jéhova;
La clameur des passants bientôt diminuée;
La voix du cœur qui sent, le bruit du pied qui va;

Les ondes que toi seul, ô Dieu, comptes et nommes;
L'air qui fuit; le caillou par le ruisseau lavé;
Et tout ce que, chargés des vains projets des hommes,
Le soc dit au sillon et la roue au pavé;

Et la barque, où dans l'ombre on entend une lyre,
Qui passe, et loin du bord s'abandonne au courant,
Et l'orgue des forêts qui sur les monts soupire,
Et cette voix qui sort des villes en pleurant!

Et l'homme qui gémit à côté de la chose;
Car dans ce siècle, en proie aux sourires moqueurs,
Toute conviction en peu d'instants dépose
Le doute, lie affreuse, au fond de tous les cœurs!

Et de ces bruits divers, redoutable ou propice,
Sort l'étrange chanson que chante sans flambeau
Cette époque en travail, fossoyeur ou nourrice,
Qui prépare une crèche ou qui creuse un tombeau!

---

— L'orient! l'orient! qu'y voyez-vous, poëtes?
Tournez vers l'orient vos esprits et vos yeux! —
« Hélas! ont répondu leurs voix longtemps muettes,
Nous voyons bien là-bas un jour mystérieux!

Un jour mystérieux dans le ciel taciturne,
Qui blanchit l'horizon derrière les coteaux,
Pareil au feu lointain d'une forge nocturne
Qu'on voit sans en entendre encore les marteaux!

Mais nous ne savons pas si cette aube lointaine
Vous annonce le jour, le vrai soleil ardent;
Car, survenus dans l'ombre à cette heure incertaine,
Ce qu'on croit l'orient peut-être est l'occident!

C'est peut-être le soir qu'on prend pour une aurore!
Peut-être ce soleil vers qui l'homme est penché,

Ce soleil qu'on appelle à l'horizon qu'il dore,
Ce soleil qu'on espère est un soleil couché ! » —

---

Seigneur ! est-ce vraiment l'aube qu'on voit éclore ?
Oh ! l'anxiété croît de moment en moment.
N'y voit-on déjà plus ? n'y voit-on pas encore ?
Est-ce la fin, Seigneur, ou le commencement ?

Dans l'âme et sur la terre effrayant crépuscule !
Les yeux pour qui fut fait, dans un autre univers,
Ce soleil inconnu qui vient ou qui recule,
Sont-ils déjà fermés ou pas encore ouverts ?

Ce tumulte confus, où nos esprits s'arrêtent,
Peut-être c'est le bruit, fourmillant en tout lieu,
Des ailes qui partout pour le départ s'apprêtent.
Peut-être en ce moment la terre dit : Adieu !

Ce tumulte confus qui frappe notre oreille,
Parfois pur comme un souffle et charmant comme un luth,
Peut-être c'est le bruit d'un Éden qui s'éveille.
Peut-être en ce moment la terre dit : Salut !

Là-bas l'arbre frissonne, est-ce allégresse ou plainte ?
Là-bas chante un oiseau, pleure-t-il ? a-t-il ri ?
Là-bas l'Océan parle, est-ce joie ? est-ce crainte ?
Là-bas l'homme murmure, est-ce un chant ? est-ce un cri ?

A si peu de clarté nulle âme n'est sereine.
Triste, assis sur le banc qui s'appuie à son mur,
Le vieux prêtre se courbe, et, n'y voyant qu'à peine,
A ce jour ténébreux épèle un livre obscur.

O prêtre ! vainement tu rêves, tu travailles.
L'homme ne comprend plus ce que Dieu révéla ;
Partout des sens douteux hérissent leurs broussailles ;
La menace est ici, mais la promesse est là !

Et qu'importe ! bien loin de ce qui doit nous suivre,
Le destin nous emporte, éveillés ou dormant.
Que ce soit pour mourir ou que ce soit pour vivre,
Notre siècle va voir un accomplissement !

Cet horizon, qu'emplit un bruit vague et sonore,
Doit-il pâlir bientôt ? doit-il bientôt rougir ?
Esprit de l'homme ! attends quelques instants encore :
Ou l'Ombre va descendre, ou l'Astre va surgir !

---

Vers l'orient douteux tourné comme les autres,
Recueillant tous les bruits formidables et doux,
Les murmures d'en haut qui répondent aux nôtres,
Le soupir de chacun et la rumeur de tous,

Le poëte, en ses chants où l'amertume abonde,
Reflétait, écho triste et calme cependant,
Tout ce que l'âme rêve et tout ce que le monde
Chante, bégaye ou dit dans l'ombre en attendant !

20 octobre 1835.

# LES CHANTS

DU

# CRÉPUSCULE.

## PREMIER.

### NOCES ET FESTINS.

---

La salle est magnifique et la table est immense.
Toujours par quelque bout le banquet recommence,
Un magique banquet, sans cesse amoncelé
Dans l'or et le cristal et l'argent ciselé.
A cette table auguste, où siégent peu de sages,
Tous les sexes ont place ainsi que tous les âges.
Guerrier de quarante ans au profil sérieux,
Jeune homme au blond duvet, jeune fille aux doux yeux,
Enfant qui balbutie et vieillard qui bégaye,
Tous mangent, tous ont faim, et leur faim les égaye,
Et les plus acharnés sont, autour des plats d'or,
Ceux qui n'ont plus de dents ou n'en ont pas encor!
Casques, cimiers, fleurons, bannières triomphales,
Les lions couronnés, les vautours bicéphales,
Les étoiles d'argent sur le sinople obscur,
L'abeille dans la pourpre et le lis dans l'azur,
Les chaînes, les chevrons, les lambels, les losanges,
Tout ce que le blason a de formes étranges,
De léopards ailés, d'aigles et de griffons,
Tourbillonne autour d'eux, se cramponne aux plafonds,
Se tord dans l'arabesque entre leurs pieds jetée,
Plonge un bec familier dans leur coupe sculptée,
Et suspend aux lambris maint drapeau rayonnant,
Qui des poutres du toit jusqu'à leurs fronts traînant,
Les effleure du bout de sa frange superbe,
Comme un oiseau dont l'aile en passant touche l'herbe!

Et comme à ce banquet tout résonne ou reluit,
On y croit voir jouter la lumière et le bruit.

La salle envoie au ciel une rumeur de fête.
Les convives ont tous une couronne en tête,
Tous un trône sous eux où leur orgueil s'assied,
Tous un sceptre à la main, tous une chaîne au pied;
Car il en est plus d'un qui voudrait fuir peut-être,
Et l'esclave le mieux attaché c'est le maître!

Le pouvoir enivrant qui change l'homme en dieu;
L'amour, miel et poison, l'amour, philtre de feu,
Fait du souffle mêlé de l'homme et de la femme,
Des frissons de la chair et des rêves de l'âme;
Le plaisir, fils des nuits, dont l'œil brûlant d'espoir
Languit vers le matin et se rallume au soir;
Les meutes, les piqueurs, les chasses effrénées

Tout le jour par les champs au son du cor menées;
La soie et l'or; les lits de cèdre et de vermeil,
Faits pour la volupté plus que pour le sommeil,
Où, quand votre maîtresse en vos bras est venue,
Sur une peau de tigre on peut la coucher nue;
Les palais effrontés, les palais imprudents
Qui, du pauvre enviés, lui font grincer des dents;
Les parcs majestueux, pleins d'horizons bleuâtres,
Où l'œil sous le feuillage entrevoit des albâtres,
Où le grand peuplier tremble auprès du bouleau,
Où l'on entend la nuit des musiques sur l'eau;
La pudeur des beautés facilement vaincue,
La justice du juge à prix d'or convaincue;
La terreur des petits, le respect des passants,
Cet assaisonnement du bonheur des puissants;
La guerre; le canon tout gorgé de mitrailles
Qui passe son long cou par-dessus les murailles;
Le régiment marcheur, polype aux mille pieds;
La grande capitale aux bruits multipliés;
Tout ce qui jette au ciel, soit ville, soit armée,
Des vagues de poussière et des flots de fumée;
Le budget, monstre énorme, admirable poisson
A qui de toutes parts on jette l'hameçon,
Et qui, laissant à flots l'or couler de ses plaies,
Traîne un ventre splendide, écaillé de monnaies;
Tels sont les mets divins que sur des plats dorés
Leur servent à la fois cent valets affairés,
Et que dans son fourneau, laboratoire sombre,
Souterrain qui flamboie au-dessous d'eux dans l'ombre,
Prépare nuit et jour pour le royal festin
Ce morose alchimiste, appelé le Destin!

Le sombre amphitryon ne veut pas de plats vides,
Et la profusion lasse les plus avides;
Et pour choisir parmi tant de mets savoureux,
Pour les bien conseiller, sans cesse derrière eux,
Ils ont leur conscience ou ce qu'ainsi l'on nomme,
Compagnon clairvoyant, guide sûr de tout homme,
A qui, par imprudence et dès les premiers jeux,
Les nourrices des rois crèvent toujours les yeux.

Oh! ce sont là les grands et les heureux du monde!
O vie intarissable où le bonheur abonde!
O magnifique orgie! ô superbe appareil!
Comme on s'enivre bien dans un festin pareil!
Comme il doit, à travers ces splendeurs éclatantes,
Vous passer dans l'esprit mille images flottantes!
Que les rires, les voix, les lampes et le vin
Vous doivent faire en l'âme un tourbillon divin!
Et que l'œil ébloui doit errer avec joie
De tout ce qui ruisselle à tout ce qui flamboie!

Mais tout à coup, tandis que l'échanson rieur
Leur verse à tous l'oubli du monde extérieur;
A l'heure où table, et salle, et valets, et convives,
Et flambeaux couronnés d'auréoles plus vives,
Et l'orchestre caché qui chante jour et nuit,
Épanchent plus de joie, et de flamme, et de bruit,
Hélas! à cet instant d'ivresse et de délire,
Où le banquet hautain semble éclater de rire,
Narguant le peuple assis à la porte en haillons,
Quelqu'un frappe soudain l'escalier des talons,
Quelqu'un survient, quelqu'un en bas se fait entendre,
Quelqu'un d'inattendu qu'on devrait bien attendre!

Ne fermez pas la porte. Il faut ouvrir d'abord,
Il faut qu'on laisse entrer! Et tantôt c'est la mort,
Tantôt l'exil qui vient, la bouche haletante,
L'une avec un tombeau, l'autre avec une tente,
La mort au pied pesant, l'exil au pas léger,
Spectre toujours vêtu d'un habit étranger!
Le spectre est effrayant. Il entre dans la salle,
Jette sur tous les fronts son ombre colossale,
Courbe chaque convive ainsi qu'un arbre au vent,
Puis il en choisit un, le plus ivre souvent,
L'arrache du milieu de la table effrayée,
Et l'emporte, la bouche encor mal essuyée!

Août 1832.

# DEUXIÈME.

## NAPOLÉON II.

I

Mil huit cent onze! — O temps, où des peuples sans nombre
Attendaient prosternés sous un nuage sombre
Que le Ciel eût dit oui!
Sentaient trembler sous eux les États centenaires,
Et regardaient le Louvre entouré de tonnerres,
Comme un Mont-Sinaï!

Courbés comme un cheval qui sent venir son maître,
Ils se disaient entre eux: — Quelqu'un de grand va naître!
L'immense empire attend un héritier demain.

Qu'est-ce que le Seigneur va donner à cet homme
Qui, plus grand que César, plus grand même que Rome,
Absorbe dans son sort le sort du genre humain ? —

Comme ils parlaient, la nue éclatante et profonde
S'entr'ouvrit, et l'on vit se dresser sur le monde
L'homme prédestiné,
Et les peuples béants ne purent que se taire,
Car ses deux bras levés présentaient à la terre
Un enfant nouveau-né !

Au souffle de l'enfant, dôme des Invalides,
Les drapeaux prisonniers sous tes voûtes splendides
Frémirent, comme au vent frémissent les épis ;
Et son cri, ce doux cri qu'une nourrice apaise,
Fit, nous l'avons tous vu, bondir et hurler d'aise
Les canons monstrueux à ta porte accroupis !

Et Lui ! l'orgueil gonflait sa puissante narine ;
Ses deux bras, jusqu'alors croisés sur sa poitrine,
S'étaient enfin ouverts !
Et l'enfant, soutenu dans sa main paternelle,
Inondé des éclairs de sa fauve prunelle,
Rayonnait au travers !

Quand il eut bien fait voir l'héritier de ses trônes
Aux vieilles nations comme aux vieilles couronnes,
Éperdu, l'œil fixé sur quiconque était roi,
Comme un aigle arrivé sur une haute cime,
Il cria tout joyeux avec un air sublime :
— L'avenir ! l'avenir ! l'avenir est à moi !

II

Non, l'avenir n'est à personne !
Sire ! l'avenir est à Dieu !
A chaque fois que l'heure sonne,
Tout ici-bas nous dit adieu.
L'avenir ! l'avenir ! mystère !
Toutes les choses de la terre,
Gloire, fortune militaire,
Couronne éclatante des rois,
Victoire aux ailes embrasées,
Ambitions réalisées,
Ne sont jamais sur nous posées
Que comme l'oiseau sur nos toits !

Non, si puissant qu'on soit, non, qu'on rie ou qu'on pleure,
Nul ne te fait parler, nul ne peut avant l'heure
Ouvrir ta froide main,
O fantôme muet, ô notre ombre, ô notre hôte,
Spectre toujours masqué qui nous suis côte à côte,
Et qu'on nomme demain !

Oh ! demain, c'est la grande chose !
De quoi demain sera-t-il fait?
L'homme aujourd'hui sème la cause,
Demain Dieu fait mûrir l'effet.
Demain, c'est l'éclair dans la voile,
C'est le nuage sur l'étoile,
C'est un traître qui se dévoile,
C'est le bélier qui bat les tours,
C'est l'astre qui change de zone,
C'est Paris qui suit Babylone ;
Demain, c'est le sapin du trône,
Aujourd'hui, c'en est le velours !

Demain, c'est le cheval qui s'abat blanc d'écume.
Demain, ô conquérant, c'est Moscou qui s'allume,
La nuit, comme un flambeau.
C'est votre vieille garde au loin jonchant la plaine.
Demain, c'est Waterloo ! demain, c'est Sainte-Hélène !
Demain, c'est le tombeau !

Vous pouvez entrer dans les villes
Au galop de votre coursier,
Dénouer les guerres civiles
Avec le tranchant de l'acier ;
Vous pouvez, ô mon capitaine,
Barrer la Tamise hautaine,
Rendre la victoire incertaine
Amoureuse de vos clairons,
Briser toutes portes fermées,
Dépasser toutes renommées,
Donner pour astre à des armées
L'étoile de vos éperons !

Dieu garde la durée et vous laisse l'espace ;
Vous pouvez sur la terre avoir toute la place,
Être aussi grand qu'un front peut l'être sous le ciel ;
Sire, vous pouvez prendre, à votre fantaisie,
L'Europe à Charlemagne, à Mahomet l'Asie ; —
Mais tu ne prendras pas demain à l'Éternel !

III

O revers ! ô leçon ! — Quand l'enfant de cet homme
Eut reçu pour hochet la couronne de Rome ;
Lorsqu'on l'eut revêtu d'un nom qui retentit ;
Lorsqu'on eut bien montré son front royal qui tremble
Au peuple émerveillé qu'on puisse tout ensemble
Être si grand et si petit ;

Quand son père eut pour lui gagné bien des batailles ;
Lorsqu'il eut épaissi de vivantes murailles
Autour du nouveau-né riant sur son chevet ;
Quand ce grand ouvrier, qui savait comme on fonde,
Eut, à coups de cognée, à peu près fait le monde
Selon le songe qu'il rêvait ;

Quand tout fut préparé par les mains paternelles,
Pour doter l'humble enfant de splendeurs éternelles ;
Lorsqu'on eut de sa vie assuré les relais ;
Quand pour loger un jour ce maître héréditaire,
On eut enraciné bien avant dans la terre
Les pieds de marbre des palais ;

Lorsqu'on eut pour sa soif posé devant la France
Un vase tout rempli du vin de l'espérance...
Avant qu'il eût goûté de ce poison doré,

Avant que de sa lèvre il eût touché la coupe,
Un cosaque survint qui prit l'enfant en croupe
Et l'emporta tout effaré!

IV

Oui, l'aigle, un soir, planait aux voûtes éternelles,
Lorsqu'un grand coup de vent lui cassa les deux ailes;
Sa chute fit dans l'air un foudroyant sillon;
Tous alors sur son nid fondirent pleins de joie;
Chacun selon ses dents se partagea la proie;
L'Angleterre prit l'aigle, et l'Autriche l'aiglon!

Vous savez ce qu'on fit du géant historique.
Pendant six ans on vit, loin derrière l'Afrique,
Sous le verrou des rois prudents,
— Oh! n'exilons personne! oh! l'exil est impie! —
Cette grande figure en sa cage accroupie,
Ployée, et les genoux aux dents!

Encor si ce banni n'eût rien aimé sur terre!... —
Mais les cœurs de lion sont les vrais cœurs de père.
Il aimait son fils, ce vainqueur!
Deux choses lui restaient dans sa cage inféconde,
Le portrait d'un enfant et la carte du monde,
Tout son génie et tout son cœur!

Le soir, quand son regard se perdait dans l'alcôve,
Ce qui se remuait dans cette tête chauve,
Ce que son œil cherchait dans le passé profond,
— Tandis que ses geôliers, sentinelles placées
Pour guetter nuit et jour le vol de ses pensées,
En regardaient passer les ombres sur son front; —

Ce n'était pas toujours, sire, cette épopée
Que vous aviez naguère écrite avec l'épée;
Arcole, Austerlitz, Montmirail;
Ni l'apparition des vieilles pyramides;
Ni le pacha du Caire et ses chevaux numides
Qui mordaient le vôtre au poitrail;

Ce n'était pas le bruit de bombe et de mitraille
Que vingt ans, sous ses pieds, avait fait la bataille
Déchaînée en noirs tourbillons,
Quand son souffle poussait sur cette mer troublée
Les drapeaux frissonnants, penchés dans la mêlée
Comme les mâts des bataillons;

Ce n'était pas Madrid, le Kremlin et le Phare,
La diane au matin fredonnant sa fanfare,
Le bivac sommeillant dans les feux étoilés,
Les dragons chevelus, les grenadiers épiques,
Et les rouges lanciers fourmillant dans les piques,
Comme des fleurs de pourpre en l'épaisseur des blés;

Non, ce qui l'occupait, c'est l'ombre blonde et rose
D'un bel enfant qui dort la bouche demi-close,
Gracieux comme l'Orient,
Tandis qu'avec amour, sa nourrice enchantée,
D'une goutte de lait au bout du sein restée,
Agace sa lèvre en riant!

Le père alors posait ses coudes sur sa chaise,
Son cœur plein de sanglots se dégonflait à l'aise,
Il pleurait, d'amour éperdu... —
Sois béni, pauvre enfant, tête aujourd'hui glacée,
Seul être qui pouvais distraire sa pensée
Du trône du monde perdu!

V

Tous deux sont morts.—Seigneur, votre droite est terrible,
Vous avez commencé par le maître invincible,
Par l'homme triomphant;
Puis vous avez enfin complété l'ossuaire;
Dix ans vous ont suffi pour filer le suaire
Du père et de l'enfant!

Gloire, jeunesse, orgueil, biens que la tombe emporte!
L'homme voudrait laisser quelque chose à la porte.
Mais la mort lui dit non!
Chaque élément retourne où tout doit redescendre.
L'air reprend la fumée, et la terre la cendre.
L'oubli reprend le nom.

VI

O révolutions! j'ignore,
Moi, le moindre des matelots,
Ce que Dieu dans l'ombre élabore
Sous le tumulte de vos flots.
La foule vous hait et vous raille.
Mais qui sait comment Dieu travaille?
Qui sait si l'onde qui tressaille,
Si le cri des gouffres amers,
Si la trombe aux ardentes serres,
Si les éclairs et les tonnerres,
Seigneur, ne sont pas nécessaires
A la perle que font les mers!

Pourtant, cette tempête est lourde
Aux princes comme aux nations.
Oh! quelle mer aveugle et sourde
Qu'un peuple en révolutions!
Que sert ta chanson, ô poëte?
Ces chants que ton génie émiette,
Tombent à la vague inquiète
Qui n'a jamais rien entendu!
Ta voix s'enroue en cette brume,
Le vent disperse au loin ta plume,
Pauvre oiseau chantant dans l'écume
Sur le mât d'un vaisseau perdu!

Longue nuit! tourmente éternelle!
Le ciel n'a pas un coin d'azur.
Hommes et choses, pêle-mêle,
Vont roulant dans l'abîme obscur.
Tout dérive et s'en va sous l'onde,

Rois au berceau, maîtres du monde,
Le front chauve et la tête blonde,
Grand et petit Napoléon!
Tout s'efface, tout se délie,
Le flot sur le flot se replie
Et la vague qui passe oublie
Léviathan comme Alcyon!

Août 1832.

# TROISIÈME.

## SUR LE BAL DE L'HOTEL DE VILLE.

Ainsi l'hôtel de ville illumine son faîte.
Le prince et les flambeaux, tout y brille, et la fête
Ce soir va resplendir sur ce comble éclairé,
Comme l'idée au front du poëte sacré!
Mais cette fête, amis, n'est pas une pensée.
Ce n'est pas d'un banquet que la France est pressée,
Et ce n'est pas un bal qu'il faut, en vérité,
A ce tas de douleurs qu'on nomme la cité!

Puissants! nous ferions mieux de panser quelque plaie
Dont le sage rêveur à cette heure s'effraye,
D'étayer l'escalier qui d'en bas monte en haut,
D'agrandir l'atelier, d'amoindrir l'échafaud,
De songer aux enfants qui sont sans pain dans l'ombre,
De rendre un paradis au pauvre impie et sombre,
Que d'allumer un lustre et de tenir la nuit
Quelques fous éveillés autour d'un peu de bruit!

O reines de nos toits, femmes chastes et saintes,
Fleurs qui de nos maisons parfumez les enceintes,
Vous à qui le bonheur conseille la vertu,
Vous qui contre le mal n'avez pas combattu,
A qui jamais la faim, empoisonneuse infâme,
N'a dit : Vends-moi ton corps, — c'est-à-dire, votre âme!
Vous dont le cœur de joie et d'innocence est plein,
Dont la pudeur a plus d'enveloppes de lin
Que n'en avait Isis, la déesse voilée,
Cette fête est pour vous comme une aube étoilée!
Vous riez d'y courir tandis qu'on souffre ailleurs!
C'est que votre belle âme ignore les douleurs;
Le hasard vous posa dans la sphère suprême;
Vous vivez, vous brillez, vous ne voyez pas même,
Tant vos yeux éblouis de rayons sont noyés,
Ce qu'au-dessous de vous dans l'ombre on foule aux pieds!

Oui, c'est ainsi. — Le prince, et le riche, et le monde
Cherche à vous réjouir, vous pour qui tout abonde.
Vous avez la beauté, vous avez l'ornement;
La fête vous enivre à son bourdonnement,
Et, comme à la lumière un papillon de soie,
Vous volez à la porte ouverte qui flamboie!
Vous allez à ce bal, et vous ne songez pas
Que parmi ces passants amassés sur vos pas,
En foule émerveillés des chars et des livrées,
D'autres femmes sont là, non moins que vous parées,
Qu'on farde et qu'on expose à vendre au carrefour;
Spectres où saigne encor la place de l'amour;
Comme vous pour le bal, belles et demi-nues;
Pour vous voir au passage, hélas! exprès venues,
Voilant leur deuil affreux d'un sourire moqueur,
Les fleurs au front, la boue aux pieds, la haine au cœur!

Mai 1833.

## QUATRIÈME.

O Dieu ! si vous avez la France sous vos ailes,
Ne souffrez pas, Seigneur, ces luttes éternelles ;
Ces trônes qu'on élève et qu'on brise en courant ;
Ces tristes libertés qu'on donne et qu'on reprend ;
Ce noir torrent de lois, de passions, d'idées,
Qui répand sur les mœurs ses vagues débordées ;
Ces tribuns opposant, lorsqu'on les réunit,
Une charte de plâtre aux abus de granit ;
Ces flux et ces reflux de l'onde contre l'onde ;
Cette guerre, toujours plus sombre et plus profonde,
Des partis au pouvoir, du pouvoir aux partis ;
L'aversion des grands qui ronge les petits ;
Et toutes ces rumeurs, ces chocs, ces cris sans nombre,
Ces systèmes affreux échafaudés dans l'ombre,
Qui font que le tumulte et la haine et le bruit
Emplissent les discours, et qu'on entend la nuit,
A l'heure où le sommeil veut des moments tranquilles,
Les lourds canons rouler sur le pavé des villes !

Août 1831.

## CINQUIÈME.

### A CANARIS.

Canaris ! Canaris ! nous t'avons oublié !
Lorsque sur un héros le temps s'est replié,
Quand le sublime acteur a fait pleurer au rire,
Et qu'il a dit le mot que Dieu lui donne à dire,
Quand, venus au hasard des révolutions,
Les grands hommes ont fait leurs grandes actions,
Qu'ils ont jeté leur lustre, étincelant ou sombre,
Et qu'ils sont pas à pas redescendus dans l'ombre,
Leur nom s'éteint aussi. Tout est vain ! tout est vain !
Et jusqu'à ce qu'un jour le poëte divin,
Qui peut créer un monde avec une parole,
Les prenne, et leur rallume au front une auréole,
Nul ne se souvient d'eux, et la foule aux cent voix
Qui rien qu'en les voyant hurlait d'aise autrefois,
Hélas ! si par hasard devant elle on les nomme,
Interroge et s'étonne et dit : Quel est cet homme ?
Nous t'avons oublié. Ta gloire est dans la nuit.
Nous faisons bien encor toujours beaucoup de bruit,
Mais plus de cris d'amour, plus de chants, plus de culte,
Plus d'acclamations pour toi dans ce tumulte !
Le bourgeois ne sait plus épeler ton grand nom.
Soleil qui t'es couché, tu n'as plus de Memnon !
Nous avons un instant crié : — « La Grèce ! Athènes !
Sparte ! Léonidas ! Botzaris ! Démosthènes !
Canaris, demi-dieu de gloire rayonnant !... » —
Puis, l'entr'acte est venu, c'est bien, et maintenant
Dans notre esprit, si plein de ton apothéose,
Nous avons tout rayé pour écrire autre chose !
Adieu les héros grecs ! leurs lauriers sont fanés.
Vers d'autres orients nos regards sont tournés.
On n'entend plus sonner ta gloire sur l'enclume
De la presse, géant par qui tout feu s'allume,
Prodigieux cyclope à la tonnante voix,
A qui plus d'un Ulysse a crevé l'œil parfois.
Oh ! la presse ! ouvrier qui chaque jour s'éveille,
Et qui défait souvent ce qu'il a fait la veille ;
Mais qui forge du moins, de son bras souverain,
A toute chose juste une armure d'airain !

Nous t'avons oublié !

Mais à toi, que t'importe ?
Il te reste, ô marin, la vague qui t'emporte,
Ton navire, un bon vent toujours prêt à souffler,
Et l'étoile du soir qui te regarde aller.
Il te reste l'espoir, le hasard, l'aventure,

Le voyage à travers une belle nature,
L'éternel changement de choses et de lieux,
La joyeuse arrivée et le départ joyeux;
L'orgueil qu'un homme libre a de se sentir vivre
Dans un brick fin voilier et bien doublé de cuivre,
Soit qu'il ait à franchir un détroit sinueux;
Soit que, par un beau temps, l'océan monstrueux,
Qui brise quand il veut les rocs et les murailles,
Le berce mollement sur ses larges écailles;
Soit que l'orage noir, envolé dans les airs,
Le batte à coups pressés de son aile d'éclairs!

Mais il te reste, ô Grec, ton ciel bleu, ta mer bleue,
Tes grands aigles qui font d'un coup d'aile une lieue,
Ton soleil toujours pur dans toutes les saisons,
La sereine beauté des tièdes horizons,
Ta langue harmonieuse, ineffable, amollie,
Que le temps a mêlée aux langues d'Italie,
Comme aux flots de Baia la vague de Samos;
Langue d'Homère où Dante a jeté quelques mots!
Il te reste, trésor du grand homme candide,
Ton long fusil sculpté, ton yatagan splendide,
Tes larges caleçons de toile, tes caftans
De velours rouge et d'or, aux coudes éclatants!
Quand ton navire fuit sur les eaux écumeuses,
Fier de ne côtoyer que des rives fameuses,
Il te reste, ô mon Grec, la douceur d'entrevoir
Tantôt un fronton blanc dans les brumes du soir,
Tantôt, sur le sentier qui près des mers chemine,
Une femme de Thèbe ou bien de Salamine,
Paysanne à l'œil fier qui va vendre ses blés
Et pique gravement deux grands bœufs accouplés,
Assise sur un char d'homérique origine,
Comme l'antique Isis des bas-reliefs d'Égine!

Octobre 1832.

# SIXIÈME.

---

Seule au pied de la tour d'où sort la voix du maître,
Dont l'ombre à tout moment au seuil vient apparaître,
Prête à voir en bourreau se changer ton époux,
Pâle et sur le pavé tombée à deux genoux,
Triste Pologne! hélas! te voilà donc liée,
Et vaincue, et déjà pour la tombe pliée!
Hélas! tes blanches mains, à défaut de tes fils,
Pressent sur ta poitrine un sanglant crucifix.
Les Baskirs ont marché sur la robe royale
Où sont encore empreints les clous de leur sandale.
Par instant une voix gronde, on entend le bruit
D'un pas lourd, et l'on voit un sabre qui reluit,
Et toi, serrée au mur qui sous tes pleurs ruisselle,
Levant tes bras meurtris et ton front qui chancelle
Et tes yeux que déjà la mort semble ternir,
Tu dis : France, ma sœur! ne vois-tu rien venir?

Septembre 1833.

# SEPTIÈME.

## A L'HOMME QUI A LIVRÉ UNE FEMME.

---

O honte! ce n'est pas seulement cette femme,
Sacrée alors pour tous, faible cœur, mais grande âme,
Mais c'est lui, c'est son nom dans l'avenir maudit,
Ce sont les cheveux blancs de son père interdit,
C'est la pudeur publique en face regardée
Tandis qu'il s'accouplait à son infâme idée,
C'est l'honneur, c'est la foi, la pitié, le serment,
Voilà ce que ce juif a vendu lâchement!
Juif! les impurs traitants à qui l'on vend son âme
Attendront bien longtemps avant qu'un plus infâme
Vienne réclamer d'eux, dans quelque jour d'effroi,
Le fond du sac plein d'or qu'on fit vomir sur toi!
Ce n'est pas même un juif! C'est un païen immonde,
Un renégat, l'opprobre et le rebut du monde,
Un fétide apostat, un oblique étranger
Qui nous donne du moins le bonheur de songer

Qu'après tant de revers et de guerres civiles,
Il n'est pas un bandit écumé dans nos villes,
Pas un forçat hideux blanchi dans les prisons,
Qui veuille mordre en France au pain des trahisons!

Rien ne te disait donc dans l'âme, ô misérable!
Que la proscription est toujours vénérable,
Qu'on ne bat pas le sein qui nous donna son lait,
Qu'une fille des rois dont on fut le valet
Ne se met point en vente au fond d'un antre infâme,
Et que, n'étant plus reine, elle était encor femme!

Rentre dans l'ombre où sont tous les monstres flétris
Qui, depuis quarante ans, bavent sur nos débris!
Rentre dans ce cloaque! et que jamais ta tête,
Dans un jour de malheur ou dans un jour de fête,
Ne songe à reparaître au soleil des vivants!
Qu'ainsi qu'une fumée abandonnée aux vents,
Infecte, et dont chacun se détourne au passage,
Ta vie erre au hasard de rivage en rivage!

Eh! tais-toi! que veux-tu balbutier encor!
Dis, n'as-tu pas vendu l'honneur, le vrai trésor?
Garde tous les soufflets entassés sur ta joue.
Que fait l'excuse au crime et le fard sur la boue!

Sans qu'un ami t'abrite à l'ombre de son toit,
Marche, autre juif errant! marche avec l'or qu'on voit
Luire à travers les doigts de tes mains mal fermées!
Tous les biens de ce monde en grappes parfumées
Pendent sur ton chemin, car le riche ici-bas
A tout, hormis l'honneur qui ne s'achète pas!
Hâte-toi de jouir, maudit! et sans relâche
Marche! et qu'en te voyant on dise : c'est ce lâche!
Marche! et que le remords soit ton seul compagnon!
Marche! sans rien pouvoir arracher de ton nom!
Car le mépris public, ombre de la bassesse,
Croît d'année en année et repousse sans cesse,
Et va s'épaississant sur les traîtres pervers
Comme la feuille au front des sapins toujours verts!

Et quand la tombe un jour, cette embûche profonde
Qui s'ouvre tout à coup sous les choses du monde,
Te fera, d'épouvante et d'horreur agité,
Passer de cette vie à la réalité,
La réalité sombre, éternelle, immobile!
Quand d'instant en instant plus seul et plus débile,
Tu te cramponneras en vain à ton trésor;
Quand la mort, t'accostant couché sur des tas d'or,
Videra brusquement ta main crispée et pleine
Comme une main d'enfant qu'un homme ouvre sans peine,
Alors, dans cet abîme où tout traître descend,
L'un roulé dans la fange et l'autre teint de sang,
Tu tomberas, perdu sur la fatale grève
Que Dante Alighieri vit avec l'œil du rêve!
Tu tomberas damné, désespéré, banni!
Afin que ton forfait ne soit pas impuni,
Et que ton âme, errante au milieu de ces âmes,
Y soit la plus abjecte entre les plus infâmes!
Et lorsqu'ils te verront paraître au milieu d'eux,
Ces fourbes dont l'histoire inscrit les noms hideux,
Que l'or tenta jadis, mais à qui, d'âge en âge,
Chaque peuple en passant vient cracher au visage,
Tous ceux, les plus obscurs comme les plus fameux,
Qui portent sur leur lèvre un baiser venimeux,
Judas qui vend son Dieu, Leclerc qui vend sa ville,
Groupe au louche regard, engeance ingrate et vile,
Tous en foule accourront joyeux sur ton chemin,
Et Louvel indigné repoussera ta main!

Novembre 1831.

# HUITIÈME.

## A M. LE D. D'O.

---

Prince, vous avez fait une sainte action.
Loin de la haute sphère où rit l'ambition,
Un père et ses enfants, cheveux blancs, têtes blondes,
Marchaient enveloppés de ténèbres profondes,
Prêts à se perdre au fond d'un gouffre de douleurs
Le père dans le crime et les filles ailleurs.

Comme des voyageurs, lorsque la nuit les gagne,
Vont s'appelant l'un l'autre aux flancs de la montagne,
Au penchant de l'abîme et rampant à genoux,
Ils ont crié vers moi, moi, j'ai crié vers vous.
Je vous ai dit : Voici, tout près du précipice,
Des malheureux perdus dont le pied tremble et glisse!
Oh! venez à leur aide et tendez-leur la main! —
Vous vous êtes penché sur le bord du chemin,
Sans demander leurs noms, vos mains se sont tendues
Et vous avez sauvé ces âmes éperdues.
Puis à moi, qui, de joie et de pitié saisi,

Vous contemplais rêveur, vous avez dit : Merci !

C'est bien. C'est noble et grand.—Sous la tente empres-
Que vos mains sur leurs fronts à la hâte ont dressée, [sée
Ils sont là maintenant, recueillant leur espoir,
Leur force et leur courage, et tâchant d'entrevoir,
Grâce à votre rayon qui perce leur nuage,
Quelque horizon moins sombre à leur triste voyage.
Groupe encor frissonnant à sa perte échappé!
Pareil au pauvre oiseau par l'orage trempé,
Qui, s'abritant d'un chêne aux branches éternelles,
Attend pour repartir qu'il ait séché ses ailes!

Jeune homme au cœur royal, soyez toujours ainsi.
La porte qui fait dire au pauvre : C'est ici !
La main toujours tendue au bord de cet abîme
Où tombe le malheur, d'où remonte le crime!
La clef sainte, qu'on trouve au besoin sans flambeau,
Qui rouvre l'espérance et ferme le tombeau !
Soyez l'abri, le toit, le port, l'appui, l'asile !
Faites au prisonnier qu'on frappe et qu'on exile,
A cette jeune fille, hélas ! vaincue enfin,
Que marchandent dans l'ombre et le froid et la faim,
Au vieillard qui des jours vide la lie amère,
Aux enfants grelottants qui n'ont ni pain ni mère,
Faites aux malheureux, sans cesse, nuit et jour,
Verser sur vos deux mains bien des larmes d'amour !
Car Dieu fait quelquefois sous ces saintes rosées
Regermer des fleurons aux couronnes rasées.

Comme la nue altière, en son sublime essor,
Se laisse dérober son fluide trésor
Par ces flèches de fer au ciel toujours dressées,
Heureux le prince, empli de pieuses pensées,
Qui sent, du haut des cieux sombres et flamboyants,
Tout son or s'en aller aux mains des suppliants !

15 septembre 1834.

# NEUVIÈME.

## A CANARIS.

D'où vient que ma pensée encor revole à toi,
Grec illustre à qui nul ne songe, excepté moi?
D'où vient que me voilà, seul et dans la nuit noire,
Grave et triste, essayant de redorer ta gloire?
Tandis que là, dehors, cent rhéteurs furieux
Grimpent sur des tréteaux pour attirer les yeux,
D'où vient que c'est vers toi que mon esprit retourne,
Vers toi sur qui l'oubli s'enracine et séjourne?
C'est que tu fus tranquille et grand sous les lauriers.
Nous autres qui chantons, nous aimons les guerriers,
Comme sans doute aussi vous aimez les poëtes.
Car ce que nous chantons vient de ce que vous faites!
Car le héros est fort et le poëte est saint!
Les poëtes profonds qu'aucun souffle n'éteint
Sont pareils au volcan de la Sicile blonde
Que tes regards sans doute ont vu fumer sur l'onde;
Comme le haut Etna, flamboyant et fécond,
Ils ont la lave au cœur et l'épi sur le front!

Et puis, ce fut toujours un instinct de mon âme,
Quand ce chaos mêlé de fumée et de flamme,
Quand ce grand tourbillon, par Dieu même conduit,
Qui nous emporte tous au jour ou dans la nuit,
A passé sur le front des héros et des sages,
Comme après la tempête on court sur les rivages,
Moi je vais ramasser ceux qu'il jette dehors,
Ceux qui sont oubliés comme ceux qui sont morts!

Va, ne regrette rien. Ta part est la meilleure.
Vieillir dans ce Paris qui querelle et qui pleure
Et qui chante ébloui par mille visions
Comme une courtisane aux folles passions;
Rouler sur cet amas de têtes sans idées
Pleines chaque matin et chaque soir vidées;
Croître, fruit ignoré, dans ces rameaux touffus;
Être admiré deux jours par tous ces yeux confus;
Écouter dans ce gouffre où tout ruisseau s'écoule
Le bruit que fait un nom en tombant sur la foule;
Si des mœurs du passé quelque reste est debout,
Se répandre en torrents, comme une onde qui bout,
Sur cette forteresse autrefois glorieuse
Par la brèche qu'y fait la presse furieuse;
Contempler jour et nuit ces flots et leur rumeur,
Et s'y mêler soi-même, inutile rameur;
Voir de près, haletants sous la main qui les pique,
Les ministres traîner la machine publique,
Charrue embarrassée en des sillons bourbeux
Dont nous sommes le soc et dont ils sont les bœufs;
Tirer sur le théâtre, en de funèbres drames,
Du choc des passions l'étincelle des âmes,
Et comme avec la main tordre et presser les cœurs
Pour en faire sortir goutte à goutte les pleurs;

Emplir de son fracas la tribune aux harangues,
Babel où de nouveau se confondent les langues;
Harceler les pouvoirs; jeter sur ce qu'ils font
L'écume d'un discours au flot sombre et profond;
Être un gond de la porte, une clef de la voûte;
Si l'on est grand et fort, chaque jour dans sa route
Écraser des serpents tout gonflés de venins;
Être arbuste dans l'herbe et géant chez les nains,
Tout cela ne vaut pas, ô noble enfant de l'onde,
Le bonheur de flotter sur cette mer féconde
Qui vit partir Argo, qui vit naître Colomb,
D'y jeter par endroits la sonde aux pieds de plomb,
Et de voir, à travers la vapeur du cigare,
Décroître à l'horizon Mantinée ou Mégare!

---

Que si tu nous voyais, ô fils de l'Archipel,
Quand la presse a battu l'unanime rappel,
Créneler à la hâte un droit qu'on veut détruire,
Ou, foule dévouée à qui veut nous conduire,
Contre un pouvoir pygmée agitant son beffroi,
Nous ruer pêle-mêle à l'assaut d'une loi,
Sur ces combats d'enfants, sur ces frêles trophées,
Oh! que tu jetterais le dédain par bouffées,
Toi qui brises tes fers rien qu'en les secouant,
Toi dont le bras, la nuit, envoie en se jouant,
Avec leurs icoglans, leurs noirs, leurs femmes nues,
Les capitans-pachas s'éveiller dans les nues!

---

Va, que te fait l'oubli de ceux dont tu rirais
Si tu voyais leurs mains et leurs âmes de près?
Que t'importent ces cœurs faits de cire ou de pierre,
Ces mémoires en qui tout est cendre et poussière;
Ce traitant qui, du peuple infructueux fardeau,
N'est bon qu'à s'emplir d'or comme l'éponge d'eau;
Ce marchand accoudé sur son comptoir avide,
Et ce jeune énervé, face imbécile et vide,
Eunuque par le cœur, qui n'admire à Paris
Que les femmes de race et les chevaux de prix!
Que t'importe l'oubli de l'Europe où tout roule,
L'homme et l'événement, sous les pieds de la foule!
De Paris qui s'éveille et s'endort tour à tour,
Et fait un mauvais rêve en attendant le jour!
De Londre où l'hôpital ne vaut pas l'hippodrome!
De Rome qui n'est plus que l'écaille de Rome!
Et de ceux qui sont rois ou tribuns, et de ceux
Qui tiennent ton Hellé sous leur joug paresseux,
Vandales vernissés, blonds et pâles barbares,
Qui viennent au pays des rudes Palikares,
Tout restaurer, mœurs, peuple et monuments, hélas!
Civiliser la Grèce et gratter Phidias!

Et puis, qui sait — candeur que j'admire et que j'aime!
Si tu n'as pas fini par t'oublier toi-même!

Que t'importe! tandis que, debout sur le port,
Tu vends à quelque Anglais un passage à ton bord;
Ou que tu fais rouler et ranger sur la grève
Des ballots que longtemps le marchand vit en rêve;
Ou que ton joyeux rire accueille tes égaux,
Tes amis, les patrons de Corinthe et d'Argos;
Peut-être en ce moment quelque femme de Grèce,
Dont un bandeau païen serre la noire tresse,
Mère féconde ou fille avec de vieux parents,
Tourne sur toi ses yeux fixes et transparents,
Se souvient de Psara, de Chio, de Nauplie,
Et de toute la mer de Canaris remplie,
Et t'admirant de loin comme on admire un roi,
Sans oser te parler, passe en priant pour toi!

Septembre 1835.

## DIXIÈME.

---

Il n'avait pas vingt ans. Il avait abusé
De tout ce qui peut être aimé, souillé, brisé.
Il avait tout terni sous ses mains effrontées.
Les blêmes voluptés sur sa trace ameutées
Sortaient, pour l'appeler, de leur repaire impur
Quand son ombre passait à l'angle de leur mur.
Sa séve, nuit et jour, s'épuisait aux orgies
Comme la cire ardente aux mèches des bougies.
Chassant l'été, l'hiver il posait au hasard
Son coude à l'Opéra sur Gluck ou sur Mosart.
Jamais il ne trempait sa tête dans ces ondes
Qu'Homère et que Shakspeare épanchent si profondes;
Il ne croyait à rien; jamais il ne rêvait;
Le bâillement hideux siégeait à son chevet;
Toujours son ironie, inféconde et morose,
Jappait sur les talons de quelque grande chose;
Il se faisait de tout le centre et le milieu;
Il achetait l'amour, il aurait vendu Dieu.
La nature, la mer, le ciel bleu, les étoiles,
Tous ces vents pour qui l'âme a toujours quelques voiles,
N'avaient rien dont son cœur fût dans l'ombre inquiet.
Il n'aimait pas les champs. Sa mère l'ennuyait.

Enfin, ivre, énervé, ne sachant plus que faire,
Sans haine, sans amour, et toujours, ô misère!
Avant la fin du jour blasé du lendemain,
Un soir qu'un pistolet se trouva sous sa main,
Il rejeta son âme au ciel, voûte fatale,
Comme le fond du verre au plafond de la salle!

Jeune homme, tu fus lâche, imbécile et méchant.
Nous ne te plaindrons pas. Lorsque le soc tranchant
A passé, donne-t-on une larme à l'ivraie?
Mais ce que nous plaindrons d'une douleur bien vraie,
C'est celle sur laquelle un tel fils est tombé,
C'est ta mère, humble femme au dos lent et courbé,
Qui sent fléchir sans toi son front que l'âge plombe,
Et qui fit le berceau de qui lui fait sa tombe!

Nous ne te plaindrons pas, mais ce que nous plaindrons,
Ce qui nous est encor sacré sous les affronts,
C'est cette triste enfant qui jadis pure et tendre
Chantait à sa mansarde où ton or l'alla prendre,
Qui s'y laissa tenter comme au soleil levant,
Croyant la faim derrière et le bonheur devant;
Qui voit son âme, hélas! qu'on mutile et qu'on foule,
Éparse maintenant sous les pieds de la foule;
Qui pleure son parfum par tout souffle enlevé;
Pauvre vase de fleurs tombé sur le pavé!

Non, ce que nous plaindrons, ce n'est pas toi, vaine om-
Chiffre qu'on n'a jamais compté dans aucun nombre,[bre,
C'est ton nom jadis pur, maintenant avili.
C'est ton père expiré, ton père enseveli,
Vénérable soldat de notre armée ancienne,
Que ta tombe en s'ouvrant réveille dans la sienne!
Ce sont tes serviteurs, tes parents, tes amis,
Tous ceux qui t'entouraient, tous ceux qui s'étaient mis
Follement à ton ombre, et dont la destinée
Par malheur dans la tienne était enracinée.
C'est tout ce qu'ont flétri tes caprices ingrats.
C'est ton chien qui t'aimait et que tu n'aimais pas!

Pour toi, triste orgueilleux, riche au cœur infertile,
Qui vivais impuissant et qui meurs inutile,
Toi qui tranchas tes jours pour faire un peu de bruit,
Sans même être aperçu, retourne dans la nuit!
C'est bien. Sors du festin sans qu'un flambeau s'efface!
Tombe au torrent, sans même en troubler la surface!
Ce siècle a son idée, elle marche à grands pas
Et toujours à son but! Ton sépulcre n'est pas
De ceux qui la feront trébucher dans sa route.
Ta porte en se fermant ne vaut pas qu'on l'écoute.
Va donc! Qu'as-tu trouvé, ton caprice accompli?
Voluptueux, la tombe, et vaniteux, l'oubli!

Avril 1831.

Certe, une telle mort, ignorée ou connue,
N'importe pas au siècle, et rien n'en diminue.
On n'en parle pas même et l'on passe à côté.
Mais lorsque, grandissant sous le ciel attristé,
L'aveugle suicide étend son aile sombre,
Et prend à chaque instant plus d'âmes sous son ombre;
Quand il éteint partout, hors des desseins de Dieu,
Des fronts pleins de lumière et des cœurs pleins de feu;
Quand Robert, qui voilait, peintre au pinceau de flamme,
Sous un regard serein l'orage de son âme,
Rejette le calice avant la fin du jour
Dès qu'il en a vidé ce qu'il contient d'amour;
Quand Castlereagh, ce taon qui piqua Bonaparte,
Cet Anglais mélangé de Carthage et de Sparte,
Se plonge au cœur l'acier et meurt désabusé,
Assouvi de pouvoir, de ruses épuisé;
Quand Rabbe de poison inonde ses blessures;
Comme un cerf poursuivi d'aboyantes morsures,
Lorsque Gros haletant se jette, faible et vieux,
Au fleuve, pour tromper sa meute d'envieux;
Quand de la mère au fils et du père à la fille,
Partout ce vent de mort ébranche la famille;
Lorsqu'on voit le vieillard se hâter au tombeau
Après avoir longtemps trouvé le soleil beau,
Et l'épouse quittant le foyer domestique,
Et l'écolier lisant dans quelque livre antique,
Et tous ces beaux enfants, hélas! trop tôt mûris,
Qui ne connaissaient pas les hommes, qu'à Paris
Souvent un songe d'or jusques au ciel enlève,
Et qui se sont tués quand, du haut de leur rêve
De gloire, de vertu, d'amour, de liberté,
Ils sont tombés le front sur la société; —
Alors le croyant prie et le penseur médite!
Hélas! l'humanité va peut-être trop vite.
Où tend ce siècle? où court le troupeau des esprits?
Rien n'est encor trouvé, rien n'est encor compris;
Car beaucoup ici-bas sentent que l'espoir tombe,
Et se brise la tête à l'angle de la tombe
Comme vous briseriez le soir sur le pavé
Un œuf où rien ne germe et qu'on n'a pas couvé!
Mal d'un siècle en travail où tout se décompose!
Quel en est le remède et quelle en est la cause?
Serait-ce que la foi derrière la raison
Décroît comme un soleil qui baisse à l'horizon?
Que Dieu n'est plus compté dans ce que l'homme fonde?
Et qu'enfin il se fait une nuit trop profonde
Dans ces recoins du cœur, du monde inaperçus,
Que peut seule éclairer votre lampe, ô Jésus!
Est-il temps, matelots mouillés par la tempête,
De rebâtir l'autel et de courber la tête?
Devons-nous regretter ces jours anciens et forts
Où les vivants croyaient ce qu'avaient cru les morts,
Jours de piété grave et de force féconde,
Lorsque la Bible ouverte éblouissait le monde!

Amas sombre et mouvant de méditations!
Problème périlleux! obscures questions
Qui font que, par moments s'arrêtant immobile,
Le poëte pensif erre encor dans la ville
A l'heure où sur ses pas on ne rencontre plus
Que le passant tardif aux yeux irrésolus
Et la ronde de nuit, comme un rêve apparue,
Qui va tâtant dans l'ombre à tous les coins de rue!

Septembre 1835.

# ONZIÈME.

Oh! n'insultez jamais une femme qui tombe!
Qui sait sous quel fardeau la pauvre âme succombe!
Qui sait combien de jours sa faim a combattu!
Quand le vent du malheur ébranlait leur vertu,
Qui de nous n'a pas vu de ces femmes brisées
S'y cramponner longtemps de leurs mains épuisées!
Comme au bout d'une branche on voit étinceler
Une goutte de pluie où le ciel vient briller,
Qu'on secoue avec l'arbre et qui tremble et qui lutte,
Perle avant de tomber et fange après sa chute!

La faute en est à nous : à toi, riche! à ton or!
Cette fange d'ailleurs contient l'eau pure encor.
Pour que la goutte d'eau sorte de la poussière,
Et redevienne perle en sa splendeur première,
Il suffit, c'est ainsi que tout remonte au jour,
D'un rayon du soleil ou d'un rayon d'amour!

Septembre 1835.

# DOUZIÈME.

## CONSEIL.

Rien encor n'a germé de vos rameaux flottants
Sur notre jeune terre où, depuis quarante ans,
Tant d'âmes se sont échouées,
Doctrines aux fruits d'or, espoir des nations,
Que la hâtive main des révolutions
Sur nos têtes a secouées!

Nous attendons toujours! Seigneur, prenez pitié
Des peuples qui, toujours satisfaits à moitié,
Vont d'espérance en espérance;
Et montrez-nous enfin l'homme de votre choix
Parmi tous ces tribuns et parmi tous ces rois
Que vous essayez à la France!

Qui peut se croire fort, puissant et souverain?
Qui peut dire en scellant des barrières d'airain :
Jamais vous ne serez franchies!
Dans ce siècle de bruit, de gloire et de revers,
Où les roseaux penchés au bord des étangs verts
Durent plus que les monarchies!

Rois! la bure est souvent jalouse du velours.
Le peuple a froid l'hiver, le peuple a faim toujours.
Rendez-lui son sort plus facile.
Le peuple souvent porte un bien rude collier.
Ouvrez l'école aux fils, aux pères l'atelier,
A tous vos bras, auguste asile!

Par la bonté des rois rendez les peuples bons.
Sous d'étranges malheurs souvent nous nous courbons;
Songez que Dieu seul est le maître.
Un bienfait par quelqu'un est toujours ramassé.
Songez-y, rois minés sur qui pèse un passé
Gros du même avenir peut-être!

Donnez à tous. Peut-être un jour tous vous rendront!
Donnez, — on ne sait pas quels épis germeront
Dans notre siècle autour des trônes! —
De la main droite aux bons, de la gauche aux méchants.
Comme le laboureur sème sa graine aux champs,
Ensemencez les cœurs d'aumônes!

---

O Rois! le pain qu'on porte au vieillard desséché,
La pauvre adolescente enlevée au marché,
Le bienfait souriant, toujours prêt à toute heure,
Qui vient riche et voilé, partout où quelqu'un pleure,

Le cri reconnaissant d'une mère à genoux,
L'enfant sauvé qui lève entre le peuple et vous
Ses deux petites mains sincères et joyeuses,
Sont la meilleure digue aux foules furieuses.

Hélas! je vous le dis, ne vous endormez pas,
Tandis que l'avenir s'amoncèle là-bas!

Il arrive parfois, dans le siècle où nous sommes,
Qu'un grand vent tout à coup soulève à flots les hommes;
Vent de malheur, formé, comme tous les autans,
De souffles quelque part comprimés trop longtemps;
Vent qui de tout foyer disperse la fumée;
Dont s'attise l'idée à cette heure allumée;
Qui passe sur tout homme, et, torche ou flot amer,
Le fait étinceler ou le fait écumer;
Ébranle toute digue et toute citadelle;
Dans la société met à nu d'un coup d'aile
Des sommets jusqu'alors par des brumes voilés,
Des gouffres ténébreux ou des coins étoilés;
Vent fatal qui confond les meilleurs et les pires,
Arrache mainte tuile au vieux toit des empires,
Et prenant dans l'État, en haut, en bas, partout,
Tout esprit qui dérive et toute âme qui bout,
Tous ceux dont un zéphir fait remuer les têtes,
Tout ce qui devient onde à l'heure des tempêtes,
Amoncelant dans l'ombre et chassant à la fois
Ces flots, ces bruits, ce peuple, et ces pas, et ces voix,
Et les groupes sans forme et les rumeurs sans nombre,
Pousse tout cet orage au seuil d'un palais sombre!

Palais sombre en effet, et plongé dans la nuit!
D'où les illusions s'envolent à grand bruit,
Quelques-unes en pleurs, d'autres qu'on entend rire!
C'en est fait. L'heure vient! le voile se déchire,
Adieu les songes d'or! On se réveille, on voit
Un spectre aux mains de chair qui vous touche du doigt.
C'est la réalité, qu'on sent là, qui vous pèse.
On rêvait Charlemagne, on pense à Louis seize!

Heure grande et terrible où, doutant des canons,
La royauté, nommant ses amis par leurs noms,
Recueillant tous les bruits que la tempête apporte,
Attend, l'œil à la vitre et l'oreille à la porte!
Où l'on voit dans un coin, ses filles dans ses bras,
La reine qui pâlit, pauvre étrangère, hélas!
Où les petits enfants des familles royales
De quelque vieux soldat pressent les mains loyales,
Et demandent, avec des sanglots superflus,
Aux valets, qui déjà ne leur répondent plus,
D'où viennent ces rumeurs, ces terreurs, ce mystère,
Et les ébranlements de cette affreuse terre
Qu'ils sentent remuer comme la mer aux vents,
Et qui ne tremble pas sous les autres enfants!

Hélas! vous crénelez nos mornes Tuileries;
Vous encombrez les ponts de vos artilleries;
Vous gardez chaque rue avec un régiment;
A quoi bon? à quoi bon? De moment en moment
La tourbe s'épaissit, grosse et désespérée
Et terrible : et qu'importe à l'heure où leur marée
Sort et monte en hurlant du fond du gouffre amer,
La mitraille à la foule et la grêle à la mer!

O redoutable époque! et quels temps que les nôtres!
Où, rien qu'en se serrant les uns contre les autres,
Les hommes dans leurs plis écrasent tours, châteaux,
Donjons que les captifs rayaient de leurs couteaux,
Créneaux, portes d'airain comme un carton ployées,
Et, sur leurs boulevards vainement appuyées,
Les pâles garnisons, et les canons de fer
Broyés avec le mur comme l'os dans la chair!

Comment se défendra ce roi qu'un peuple assiége?
Plus léger sur ce flot que sur l'onde un vain liége,
Plus vacillant que l'ombre aux approches du soir,
Écoutant sans entendre et regardant sans voir,
Il est là qui frissonne, impuissant, infertile.
Sa main tremble, et sa tête est un crible inutile,
Hélas! hélas! les rois en ont seuls de pareils!
Qui laisse tout passer, hors les mauvais conseils!

Que servent maintenant ces sabres, ces épées,
Ces lignes de soldats par des caissons coupées;
Ces bivacs, allumés dans les jardins profonds,
Dont la lueur sinistre empourpre les plafonds;
Ce général choisi, qui déjà, vaine garde,
Sent peut-être à son front sourdre une autre cocarde;
Et tous ces cuirassiers, soldats vieux et nouveaux,
Qui plantent dans la cour des pieux pour leurs chevaux?
Que sert la grille close et la mèche allumée?
Il faudrait une tête et tu n'as qu'une armée!

Que faire de ce peuple à l'immense roulis,
Mer qui traîne du moins une idée en ses plis,
Vaste inondation d'hommes, d'enfants, de femmes,
Flots qui tous ont des yeux, vagues qui sont des âmes!
Malheur alors! O Dieu! faut-il que nous voyions
Le côté monstrueux des révolutions!
Qui peut dompter la mer? Seigneur! qui peut répondre
Des ondes de Paris et des vagues de Londre,
Surtout lorsque la ville ameutée aux tambours
Sent ramper dans ses flots l'hydre de ses faubourgs!
Dans ce palais fatal où l'empire s'écroule,
Dont la porte bientôt va ployer sous la foule,
Où l'on parle tout bas de passages secrets,
Où le roi sent déjà qu'on le sert de moins près,
Où la mère en tremblant rit à l'enfant qui pleure,
O mon Dieu! que va-t-il se passer tout à l'heure?
Comment vont-ils jouer avec ce nid de rois?
Pourquoi faut-il qu'aux jours où le pauvre aux abois
Sent sa haine des grands de ce qu'il souffre accrue,
Notre faute ou la leur le lâchent dans la rue?
Temps de deuil où l'émeute en fureur sort de tout!
Où le peuple devient difforme tout à coup!

Malheur donc! c'est fini. Plus de barrière au trône!
Mais Dieu garde un trésor à qui lui fit l'aumône.
Si le prince a laissé, dans des temps moins changeants,
L'empreinte de ses pas à des seuils indigents,
Si des bienfaits cachés il fut parfois complice,
S'il a souvent dit : Grâce! où la loi dit : Supplice!
Ne désespérez pas. Le peuple aux mauvais jours

A pu tout oublier, Dieu se souvient toujours!
Souvent un cri du cœur sorti d'une humble bouche
Désarme, impérieux, une foule farouche
Qui tenait une proie en ses poings triomphants.
Les mères aux lions font rendre les enfants!
Oh! dans cet instant même où le naufrage gronde,
Où l'on sent qu'un boulet ne peut rien contre une onde,
Où liquide, et fangeuse, et pleine de courroux,
La populace à l'œil stupide, aux cheveux roux,
Aboyant sur le seuil comme un chien pour qu'on ouvre,
Arrive, éclaboussant les chapiteaux du Louvre,
Océan qui n'a point d'heure pour son reflux;
Au moment où l'on voit que rien n'arrête plus
Ce flot toujours grossi que chaque instant apporte,
Qui veut monter, qui hurle et qui mouille la porte;
C'est un spectacle auguste et que j'ai vu déjà
Souvent, quand mon regard dans l'histoire plongea,
Qu'une bonne action, cachée en un coin sombre,
Qui sort subitement toute blanche de l'ombre,
Et comme autrefois Dieu qu'elle prend à témoin,
Dit au peuple écumant : Tu n'iras pas plus loin!

Décembre 1834.

# TREIZIÈME.

Le grand homme vaincu peut perdre en un instant
Sa gloire, son empire, et son trône éclatant,
Et sa couronne qu'on renie,
Tout, jusqu'à ce prestige à sa grandeur mêlé
Qui faisait voir son front dans un ciel étoilé;
Il garde toujours son génie!

Ainsi, quand la bataille enveloppe un drapeau,
Tout ce qui n'est qu'azur, écarlate, oripeau,
Frange d'or, tunique de soie,
Tombe sous la mitraille en un moment haché,
Et, lambeau par lambeau, s'en va comme arraché
Par le bec d'un oiseau de proie!

Et qu'importe! à travers les cris, les pas, les voix,
Et la mêlée en feu qui sur tous à la fois
Fait tourner son horrible meule,
Au plus haut de la hampe, orgueil des bataillons,
Où pendait cette pourpre envolée en haillons,
L'aigle de bronze reste seule!

Février 1835.

# QUATORZIÈME.

## A ALPHONSE RABBE,

MORT LE 31 DÉCEMBRE 1829.

Hélas! que fais-tu donc, ô Rabbe, ô mon ami,
Sévère historien dans la tombe endormi?

Je l'ai pensé souvent dans mes heures funèbres,
Seul près de mon flambeau qui rayait les ténèbres,
O noble ami, pareil aux hommes d'autrefois,
Il manque parmi nous ta voix, ta forte voix
Pleine de l'équité qui gonflait ta poitrine;
Il nous manque ta main qui grave et qui burine,
Dans ce siècle où par l'or les sages sont distraits,
Où l'idée est servante auprès des intérêts,
Temps de fruits avortés et de tiges rompues,
D'instincts dénaturés, de raisons corrompues,
Où, dans l'esprit humain tout étant dispersé,

Le présent au hasard flotte sur le passé!

Si parmi nous ta tête était debout encore,
Cette cime où vibrait l'éloquence sonore,
Au milieu de nos flots tu serais calme et grand.
Tu serais comme un pont posé sur le courant.

Tu serais pour chacun la voix haute et sensée
Qui fait que tout brouillard s'en va de la pensée,
Et que la vérité, qu'en vain nous repoussions,
Sort de l'amas confus des sombres visions!

Tu dirais aux partis qu'ils font trop de poussière
Autour de la raison pour qu'on la voie entière;
Au peuple, que la loi du travail est sur tous,
Et qu'il est assez fort pour n'être pas jaloux;
Au pouvoir, que jamais le pouvoir ne se venge,
Et que pour le penseur c'est un spectacle étrange
Et triste quand la loi, figure au bras d'airain,
Déesse qui ne doit avoir qu'un front serein,
Sort à de certains jours de l'urne consulaire
L'œil hagard, écumante et folle de colère!

Et ces jeunes esprits, à qui tu souriais,
Et que leur âge livre aux rêves inquiets,
Tu leur dirais: « Amis, nés pour des temps prospères,
» Oh! n'allez pas errer comme ont erré vos pères!
» Laissez mûrir vos fronts! gardez-vous, jeunes gens,
» Des systèmes dorés aux plumages changeants
» Qui dans les carrefours s'en vont faire la roue!
» Et de ce qu'en vos cœurs l'Amérique secoue,
» Peuple à peine essayé, nation de hasard,
» Sans tige, sans passé, sans histoire et sans art!
» Et de cette sagesse impie, envenimée,
» Du cerveau de Voltaire éclose tout armée,
» Fille de l'ignorance et de l'orgueil, posant
» Les lois des anciens jours sur les mœurs d'à-présent;
» Qui refait un chaos partout où fut un monde;
» Qui rudement enfonce, ô démence profonde,
» Le casque étroit de Sparte au front du vieux Paris;
» Qui dans les temps passés, mal lus et mal compris,
» Viole effrontément tout sage pour lui faire
» Un monstre qui serait la terreur de son père!
» Si bien que les héros antiques tout tremblants
» S'en sont voilé la face, et qu'après trois mille ans,
» Par ses embrassements réveillé sous la pierre,
» Lycurgue qu'elle épouse enfante Robespierre! »

Tu nous dirais à tous: « Ne vous endormez pas!
» Veillez et soyez prêts! car déjà pas à pas
» La main de l'oiseleur dans l'ombre s'est glissée
» Partout où chante un nid couvé par la pensée!
» Car les plus nobles cœurs sont vaincus ou sont las!
» Car la Pologne aux fers ne peut plus même, hélas!
» Mordre le pied du czar appuyé sur sa gorge!
» Car on voit chaque jour s'allonger dans la forge
» La chaîne que les rois, craignant la Liberté,
» Font pour cette géante endormie à côté!
» Ne vous endormez pas! Travaillez sans relâche!
» Car les grands ont leur œuvre et les petits leur tâche.
» Chacun a son ouvrage à faire. Chacun met
» Sa pierre à l'édifice encor loin du sommet.
» Qui croit avoir fini pour un roi qu'on dépose
» Se trompe. Un roi qui tombe est toujours peu de chose.
» Il est plus difficile et c'est un plus grand poids
» De relever les mœurs que d'abattre les rois.
» Rien chez vous n'est complet. La ruine ou l'ébauche.
» L'épi n'est pas formé que votre main le fauche!
» Vous êtes encombrés de plans toujours rêvés
» Et jamais accomplis. Hommes, vous ne savez,
» Tant vous connaissez peu ce qui convient aux âmes,
» Que faire des enfants ni que faire des femmes!
» Où donc en êtes-vous? Vous vous applaudissez
» Pour quelques blocs de lois au hasard entassés!
» Ah! l'heure du repos pour aucun n'est venue.
» Travaillez! Vous cherchez une chose inconnue;
» Vous n'avez pas de foi, vous n'avez pas d'amour;
» Rien chez vous n'est encore éclairé du vrai jour!
» Crépuscule et brouillards que vos plus clairs systèmes!
» Dans vos lois, dans vos mœurs et dans vos esprits mêmes
» Partout l'aube blanchâtre ou le couchant vermeil!
» Nulle part le midi! nulle part le soleil! »

Tu parlerais ainsi dans des livres austères,
Comme parlaient jadis les anciens solitaires,
Comme parlent tous ceux devant qui l'on se tait,
Et l'on t'écouterait comme on les écoutait.
Et l'on viendrait vers toi dans ce siècle plein d'ombre
Où, chacun se heurtant aux obstacles sans nombre
Que faute de lumière on tâte avec la main,
Le conseil manque à l'âme et le guide au chemin!

---

Hélas! à chaque instant des souffles de tempêtes
Amassent plus de brume et d'ombre sur nos têtes.
De moment en moment l'avenir s'assombrit.
Dans le calme du cœur, dans la paix de l'esprit,
Je t'adressais ces vers où mon âme sereine
N'a laissé sur ta pierre écumer nulle haine,
A toi qui dors couché dans le tombeau profond,
A toi qui ne sais plus ce que les hommes font!
Je t'adressais ces vers pleins de tristes présages.
Car c'est bien follement que nous nous croyions sages!
Le combat furieux recommence à gronder
Entre le droit de croître et le droit d'émonder;
La bataille où les lois attaquent les idées
Se mêle de nouveau sur des mers mal sondées;
Chacun se sent troublé comme l'eau sous le vent;
Et moi-même, à cette heure, à mon foyer rêvant,
Voilà, depuis cinq ans qu'on oubliait Procuste,
Que j'entends aboyer au seuil du drame auguste
La censure à l'haleine immonde, aux ongles noirs,
Cette chienne au front bas qui suit tous les pouvoirs,
Vile, et mâchant toujours de sa gueule souillée,
O muse! quelque pan de ta robe étoilée!

Hélas! que fais-tu donc, ô Rabbe, ô mon ami,
Sévère historien dans la tombe endormi?

Septembre 1835.

# QUINZIÈME.

## ENVOI DES FEUILLES D'AUTOMNE A MADAME ***.

I

Ce livre errant qui va l'aile brisée,
Et que le vent jette à votre croisée
Comme un grêlon à tous les murs cogné,

Hélas! il sort des tempêtes publiques.
Le froid, la pluie, et mille éclairs obliques
L'ont assailli, le pauvre nouveau-né.

Il est puni d'avoir fui ma demeure.
Après avoir chanté, voici qu'il pleure;
Voici qu'il boite après avoir plané!

II

En attendant que le vent le remporte,
Ouvrez, Marie, ouvrez-lui votre porte.
Raccommodez ses vers estropiés!

Dans votre alcôve à tous les vents bien close,
Pour un instant souffrez qu'il se repose,
Qu'il se réchauffe au feu de vos trépieds,

Qu'à vos côtés, à votre ombre, il se couche,
Oiseau plumé, qui, frileux et farouche,
Tremble et palpite, abrité sous vos pieds!

Janvier 1832.

# SEIZIÈME.

Anacréon, poëte aux ondes érotiques
Qui filtres du sommet des sagesses antiques,
Et qu'on trouve à mi-côte alors qu'on y gravit,
Clair, à l'ombre, épandu sur l'herbe qui revit,

Tu me plais, doux poëte au flot calme et limpide!
Quand le sentier qui monte aux cimes est rapide,
Bien souvent, fatigués du soleil, nous aimons
Boire au petit ruisseau tamisé par les monts!

Août 1834.

# DIX-SEPTIÈME.

I

L'aurore s'allume,
L'ombre épaisse fuit;
Le rêve et la brume
Vont où va la nuit;
Paupières et roses
S'ouvrent demi-closes;
Du réveil des choses
On entend le bruit.

Tout chante et murmure,
Tout parle à la fois,
Fumée et verdure,
Les nids et les toits;
Le vent parle aux chênes,
L'eau parle aux fontaines;
Toutes les haleines
Deviennent des voix!

Tout reprend son âme,
L'enfant son hochet,
Le foyer sa flamme,
Le luth son archet;
Folie ou démence,
Dans le monde immense,
Chacun recommence
Ce qu'il ébauchait.

Qu'on pense ou qu'on aime,
Sans cesse agité,
Vers un but suprême
Tout vole emporté;
L'esquif cherche un môle,
L'abeille un vieux saule,
La boussole un pôle
Moi la vérité!

II

Vérité profonde!
Granit éprouvé
Qu'au fond de toute onde
Mon ancre a trouvé!
De ce monde sombre
Où passent dans l'ombre
Des songes sans nombre,
Plafond et pavé!

Vérité, beau fleuve
Que rien ne tarit!
Source où tout s'abreuve!
Tige où tout fleurit!
Lampe que Dieu pose
Près de toute cause!
Clarté que la chose
Envoie à l'esprit!

Arbre à rude écorce,
Chêne au vaste front,
Que selon sa force
L'homme ploie ou rompt;
D'où l'ombre s'épanche;
Où chacun se penche,
L'un sur une branche,
L'autre sur le tronc!

Mont d'où tout ruisselle!
Gouffre où tout s'en va!
Sublime étincelle
Que fait Jéhova!
Rayon qu'on blasphème!
Œil calme et suprême
Qu'au front de Dieu même
L'homme un jour creva!

III

O terre, ô merveilles
Dont l'éclat joyeux
Emplit nos oreilles,
Éblouit nos yeux!
Bords où meurt la vague,
Bois qu'un souffle élague,
De l'horizon vague
Plis mystérieux!

Azur dont se voile
L'eau du gouffre amer,
Quand, laissant ma voile
Fuir au gré de l'air,
Penché sur la lame,
J'écoute avec l'âme
Cet épithalame
Que chante la mer!

Azur non moins tendre
Du ciel qui sourit,
Quand, tâchant d'entendre
Ce que dit l'esprit,
Je cherche, ô nature,
La parole obscure
Que le vent murmure,
Que l'étoile écrit!

Création pure!
Être universel!
Océan, ceinture
De tout sous le ciel!
Astres que fait naître
Le souffle du maître,
Fleurs où Dieu peut-être
Cueille quelque miel!

O champs! ô feuillages!
Monde fraternel!
Clocher des villages
Humble et solennel!
Mont qui portes l'aire!
Aube fraîche et claire,
Sourire éphémère
De l'astre éternel!

N'êtes-vous qu'un livre
Sans fin ni milieu,
Où chacun pour vivre
Cherche à lire un peu?
Phrase si profonde
Qu'en vain on la sonde!
L'œil y voit un monde,
L'âme y trouve un Dieu!

Beau livre qu'achèvent
Les cœurs ingénus;
Où les penseurs rêvent
Des sens inconnus;
Où ceux que Dieu charge
D'un front vaste et large
Écrivent en marge :
Nous sommes venus!

Saint livre où la voile
Qui flotte en tous lieux,
Saint livre où l'étoile
Qui rayonne aux yeux,
Ne trace, ô mystère!
Qu'un nom solitaire,
Qu'un nom sur la terre,
Qu'un nom dans les cieux!

Livre salutaire
Où le cœur s'emplit!
Où tout sage austère
Travaille et pâlit!
Dont le sens rebelle
Parfois se révèle!
Pythagore épèle
Et Moïse lit!

Décembre 1834.

# DIX-HUITIÈME.

Hier, la nuit d'été, qui nous prêtait ses voiles,
Était digne de toi, tant elle avait d'étoiles!
Tant son calme était frais, tant son souffle était doux!
Tant elle éteignait bien ses rumeurs apaisées!
Tant elle répandait d'amoureuses rosées
Sur les fleurs et sur nous!

Moi, j'étais devant toi, plein de joie et de flamme,
Car tu me regardais avec toute ton âme!
J'admirais la beauté dont ton front se revêt;
Et sans même qu'un mot révélât ta pensée,
La tendre rêverie en ton cœur commencée
Dans mon cœur s'achevait!

Et je bénissais Dieu, dont la grâce infinie
Sur la nuit et sur toi jeta tant d'harmonie,
Qui, pour me rendre calme et pour me rendre heureux,
Vous fit, la nuit et toi, si belles et si pures,
Si pleines de rayons, de parfums, de murmures,
Si douces toutes deux!

Oh! oui, bénissons Dieu dans notre foi profonde!
C'est lui qui fit ton âme et qui créa le monde!
Lui qui charme mon cœur! lui qui ravit mes yeux!
C'est lui que je retrouve au fond de tout mystère!
C'est lui qui fait briller ton regard sur la terre
Comme l'étoile aux cieux!

C'est Dieu qui mit l'amour au bout de toute chose,
L'amour en qui tout vit, l'amour sur qui tout pose!
C'est Dieu qui fait la nuit plus belle que le jour.
C'est Dieu qui sur ton corps, ma jeune souveraine,
A versé la beauté comme une coupe pleine,
Et dans mon cœur l'amour!

Laisse-toi donc aimer! — Oh! l'amour, c'est la vie.
C'est tout ce qu'on regrette et tout ce qu'on envie
Quand on voit sa jeunesse au couchant décliner.
Sans lui rien n'est complet, sans lui rien ne rayonne.
La beauté c'est le front, l'amour c'est la couronne :
Laisse-toi couronner!

Ce qui remplit une âme, hélas! tu peux m'en croire.
Ce n'est pas un peu d'or, ni même un peu de gloire.
Poussière que l'orgueil rapporte des combats;
Ni l'ambition folle, occupée aux chimères,
Qui ronge tristement les écorces amères
Des choses d'ici-bas;

Non, il lui faut, vois-tu, l'hymen de deux pensées.
Les soupirs étouffés, les mains longtemps pressées,
Le baiser, parfum pur, enivrante liqueur,
Et tout ce qu'un regard dans un regard peut lire,
Et toutes les chansons de cette douce lyre
Qu'on appelle le cœur!

Il n'est rien sous le ciel qui n'ait sa loi secrète,
Son lieu cher et choisi, son abri, sa retraite,
Où mille instincts profonds nous fixent nuit et jour;
Le pêcheur a la barque où l'espoir l'accompagne,
Les cygnes ont le lac, les aigles la montagne,
Les âmes ont l'amour!

Mai 18..

## DIX-NEUVIÈME.

### NOUVELLE CHANSON SUR UN VIEIL AIR.

S'il est un charmant gazon
Que le ciel arrose,
Où brille en toute saison
Quelque fleur éclose,
Où l'on cueille à pleine main
Lis, chèvre-feuille et jasmin,
J'en veux faire le chemin
Où ton pied se pose!

S'il est un sein bien aimant
Dont l'honneur dispose,
Dont le ferme dévoûment
N'ait rien de morose,
Si toujours ce noble sein
Bat pour un digne dessein,
J'en veux faire le coussin
Où ton front se pose!

S'il est un rêve d'amour,
Parfumé de rose,
Où l'on trouve chaque jour
Quelque douce chose,
Un rêve que Dieu bénit,
Où l'âme à l'âme s'unit,
Oh! j'en veux faire le nid
Où ton cœur se pose!

Février 18...

## VINGTIÈME.

### AUTRE CHANSON.

L'aube naît et ta porte est close!
Ma belle, pourquoi sommeiller?
A l'heure où s'éveille la rose
Ne vas-tu pas te réveiller?

O ma charmante,
Écoute ici
L'amant qui chante
Et pleure aussi!

Tout frappe à ta porte bénie;
L'aurore dit : Je suis le jour!
L'oiseau dit : Je suis l'harmonie!
Et mon cœur dit : Je suis l'amour!

O ma charmante,
Écoute ici
L'amant qui chante
Et pleure aussi!

Je t'adore ange et t'aime femme.
Dieu qui par toi m'a complété
A fait mon amour pour ton âme
Et mon regard pour ta beauté!

O ma charmante,
Écoute ici
L'amant qui chante
Et pleure aussi!

Février 18...

# VINGT ET UNIÈME.

Oh! pour remplir de moi ta rêveuse pensée,
Tandis que tu m'attends, par la marche lassée,
Sous l'arbre au bord du lac, loin des yeux importuns,
Tandis que sous tes pieds l'odorante vallée,
Toute pleine de brume au soleil envolée,
Fume comme un beau vase où brûlent des parfums;

Que tout ce que tu vois, les coteaux et les plaines,
Les doux buissons de fleurs aux charmantes haleines,
La vitre au vif éclair,
Le pré vert, le sentier qui se noue aux villages,
Et le ravin profond débordant de feuillages
Comme d'ondes la mer,

Que le bois, le jardin, la maison, la nuée,
Dont midi ronge au loin l'ombre diminuée,
Que tous les points confus qu'on voit là-bas trembler,
Que la branche aux fruits mûrs, que la feuille séchée,
Que l'automne, déjà par septembre ébauchée,
Que tout ce qu'on entend ramper, marcher, voler,

Que ce réseau d'objets qui t'entoure et te presse,
Et dont l'arbre amoureux qui sur ton front se dresse
Est le premier chaînon;
Herbe et feuille, onde et terre, ombre, lumière et flamme,
Que tout prenne une voix, que tout devienne une âme,
Et te dise mon nom!

Enghien. Septembre 18...

# VINGT-DEUXIÈME.

Puisque j'ai mis ma lèvre à ta coupe encor pleine;
Puisque j'ai dans tes mains posé mon front pâli;
Puisque j'ai respiré parfois la douce haleine
De ton âme, parfum dans l'ombre enseveli;

Puisqu'il me fut donné de t'entendre me dire
Les mots où se répand le cœur mystérieux;
Puisque j'ai vu pleurer, puisque j'ai vu sourire
Ta bouche sur ma bouche et tes yeux sur mes yeux;

Puisque j'ai vu briller sur ma tête ravie
Un rayon de ton astre, hélas! voilé toujours;
Puisque j'ai vu tomber dans l'onde de ma vie
Une feuille de rose arrachée à tes jours;

Je puis maintenant dire aux rapides années :
— Passez! passez toujours! je n'ai plus à vieillir!
Allez-vous-en avec vos fleurs toutes fanées;
J'ai dans l'âme une fleur que nul ne peut cueillir!

Votre aile en le heurtant ne fera rien répandre
Du vase où je m'abreuve et que j'ai bien rempli.
Mon âme a plus de feu que vous n'avez de cendre!
Mon cœur a plus d'amour que vous n'avez d'oubli!

Janvier 18...

# VINGT-TROISIÈME.

## A MADEMOISELLE J.

Chantez! chantez! jeune inspirée!
La femme qui chante est sacrée
Même aux jaloux, même aux pervers!
La femme qui chante est bénie!
Sa beauté défend son génie.
Les beaux yeux sauvent les beaux vers!

Moi que déchire tant de rage,
J'aime votre aube sans orage;
Je souris à vos yeux sans pleurs.
Chantez donc vos chansons divines.
A moi la couronne d'épines!
A vous la couronne de fleurs!

Il fut un temps, un temps d'ivresse,
Où l'aurore qui vous caresse
Rayonnait sur mon beau printemps;
Où l'orgueil, la joie et l'extase,
Comme un vin pur d'un riche vase,
Débordaient de mes dix-sept ans!

Alors, à tous mes pas présente,
Une chimère éblouissante
Fixait sur moi ses yeux dorés;
Alors, prés verts, ciels bleus, eaux vives,
Dans les riantes perspectives
Mes regards flottaient égarés!

Alors je disais aux étoiles :
O mon astre, en vain tu te voiles.
Je sais que tu brilles là-haut!
Alors je disais à la rive :
Vous êtes la gloire, et j'arrive;
Chacun de mes jours est un flot!

Je disais au bois : Forêt sombre,
J'ai comme toi des bruits sans nombre.
A l'aigle : Contemple mon front!
Je disais aux coupes vidées :
Je suis plein d'ardentes idées
Dont les âmes s'enivreront!

Alors, du fond de vingt calices,
Rosée, amour, parfums, délices,
Se répandaient sur mon sommeil;
J'avais des fleurs plein mes corbeilles;
Et comme un vif essaim d'abeilles,
Mes pensers volaient au soleil!

Comme un clair de lune bleuâtre
Et le rouge brasier du pâtre
Se mirent au même ruisseau;
Comme dans les forêts mouillées,
A travers le bruit des feuillées,
On entend le bruit d'un oiseau;

Tandis que tout me disait : Aime!
Écoutant tout hors de moi-même,
Ivre d'harmonie et d'encens,
J'entendais, ravissant murmure,
Le chant de toute la nature
Dans le tumulte de mes sens!

Et roses par avril fardées,
Nuits d'été de lune inondées,
Sentiers couverts de pas humains,
Tout, l'écueil aux hanches énormes,
Et les vieux troncs d'arbres difformes
Qui se penchent sur les chemins,

Me parlaient cette langue austère,
Langue de l'ombre et du mystère,
Qui demande à tous : Que sait-on?
Qui, par moments presque étouffée,
Chante des notes pour Orphée,
Prononce des mots pour Platon!

La terre me disait : Poëte!
Le ciel me répétait : Prophète!
Marche! parle! enseigne! bénis!
Penche l'urne des chants sublimes!
Verse aux vallons noirs comme aux cimes,
Dans les aires et dans les nids!

Ces temps sont passés. — A cette heure,
Heureux pour quiconque m'effleure,
Je suis triste au dedans de moi;
J'ai sous mon toit un mauvais hôte;
Je suis la tour splendide et haute
Qui contient le sombre beffroi.

L'ombre en mon cœur s'est épanchée;
Sous mes prospérités cachée

La douleur pleure en ma maison;
Un ver ronge ma grappe mûre;
Toujours un tonnerre murmure
Derrière mon vague horizon!

L'espoir mène à des portes closes,
Cette terre est pleine de choses
Dont nous ne voyons qu'un côté.
Le sort de tous nos vœux se joue;
Et la vie est comme la roue
D'un char dans la poudre emporté!

A mesure que les années,
Plus pâles et moins couronnées,
Passent sur moi du haut du ciel,
Je vois s'envoler mes chimères
Comme des mouches éphémères
Qui n'ont pas su faire de miel!

Vainement j'attise en moi-même
L'amour, ce feu doux et suprême
Qui brûle sur tous les trépieds,
Et toute mon âme enflammée
S'en va dans le ciel en fumée
Ou tombe en cendre sous mes pieds!

Mon étoile a fui sous la nue.
La rose n'est plus revenue
Se poser sur mon rameau noir.
Au fond de la coupe est la lie,
Au fond des rêves la folie,
Au fond de l'aurore le soir!

Toujours quelque bouche flétrie,
Souvent par ma pitié nourrie,
Dans tous mes travaux m'outragea.
Aussi que de tristes pensées,
Aussi que de cordes brisées
Pendent à ma lyre déjà!

Mon avril se meurt feuille à feuille;
Sur chaque branche que je cueille
Croît l'épine de la douleur,
Toute herbe a pour moi sa couleuvre;
Et la haine monte à mon œuvre
Comme un bouc au cytise en fleur!

La nature grande et touchante,
La nature qui vous enchante
Blesse mes regards attristés.
Le jour est dur, l'aube est meilleure.
Hélas! la voix qui me dit : Pleure!
Est celle qui vous dit : Chantez!

Chantez! chantez! belle inspirée!
Saluez cette aube dorée
Qui jadis aussi m'enivra.
Tout n'est pas sourire et lumière.
Quelque jour de votre paupière
Peut-être une larme éclora!

Alors je vous plaindrai, pauvre âme!
Hélas! les larmes d'une femme,
Ces larmes où tout est amer,
Ces larmes où tout est sublime,
Viennent d'un plus profond abîme
Que les gouttes d'eau de la mer!

Mars 18...

# VINGT-QUATRIÈME.

La pauvre fleur disait au papillon céleste :
— Ne fuis pas!
Vois comme nos destins sont différents. Je reste,
Tu t'en vas!

Pourtant nous nous aimons, nous vivons sans les hom-
Et loin d'eux, [mes
Et nous nous ressemblons, et l'on dit que nous sommes
Fleurs tous deux!

Mais, hélas! l'air t'emporte et la terre m'enchaîne.
Sort cruel!
Je voudrais embaumer ton vol de mon haleine
Dans le ciel!

Mais non, tu vas trop loin! — Parmi des fleurs sans nom-
Vous fuyez, [bre
Et moi je reste seule à voir tourner mon ombre
A mes pieds!

Tu fuis, puis tu reviens, puis tu t'en vas encore
Luire ailleurs.
Aussi me trouves-tu toujours à chaque aurore
Toute en pleurs!

Oh! pour que notre amour coule des jours fidèles,
O mon roi,
Prends comme moi racine, ou donne-moi des ailes
Comme à toi!

ENVOI A ***.

Roses et papillons, la tombe nous rassemble
Tôt ou tard.
Pourquoi l'attendre, dis? Veux-tu pas vivre ensemble
Quelque part?

Quelque part dans les airs, si c'est là que se berce
Ton essor!
Aux champs, si c'est aux champs que ton calice verse
Son trésor!

Où tu voudras! qu'importe! oui, que tu sois haleine
Ou couleur,
Papillon rayonnant, corolle à demi pleine,
Aile ou fleur!

Vivre ensemble, d'abord! c'est le bien nécessaire
Et réel.
Après on peut choisir au hasard, ou la terre
Ou le ciel!

Septembre 18..

# VINGT-CINQUIÈME.

## AU BORD DE LA MER.

Vois, ce spectacle est beau. — Ce paysage immense
Qui toujours devant nous finit et recommence;
Ces blés, ces eaux, ces prés, ce bois charmant aux yeux;
Ce chaume où l'on entend rire un groupe joyeux;
L'océan qui s'ajoute à la plaine où nous sommes;
Ce golfe, fait par Dieu, puis refait par les hommes,
Montrant la double main empreinte en ses contours,
Et des amas de rocs sous des monceaux de tours;
Ces landes, ces forêts, ces crêtes déchirées;
Ces antres à fleur d'eau qui boivent les marées;
Cette montagne, au front de nuages couvert,
Qui dans un de ses plis porte un beau vallon vert,
Comme un enfant des fleurs dans un pan de sa robe;
La ville que la brume à demi nous dérobe,
Avec ses mille toits bourdonnants et pressés;
Ce bruit de pas sans nombre et de rameaux froissés,
De voix et de chansons qui par moments s'élève;
Ces lames que la mer amincit sur la grève,
Où les longs cheveux verts des sombres goëmons
Tremblent dans l'eau moirée avec l'ombre des monts;
Cet oiseau qui voyage et cet oiseau qui joue;
Ici, cette charrue, et là-bas, cette proue,
Traçant en même temps chacune leur sillon;
Ces arbres et ces mâts, jouets de l'aquilon;
Et là-bas, par delà des collines lointaines,
Ces horizons remplis de formes incertaines;
Tout ce que nous voyons, brumeux ou transparent,
Flottant dans les clartés, dans les ombres errant,
Fuyant, debout, penché, fourmillant, solitaire,
Vagues, rochers, gazons. — regarde, c'est la terre!

Et là-haut, sur ton front, ces nuages si beaux
Où pend et se déchire une pourpre en lambeaux;
Cet azur, qui ce soir sera l'ombre infinie;
Cet espace qu'emplit l'éternelle harmonie;
Ce merveilleux soleil, ce soleil radieux,
Si puissant à changer toute forme à nos yeux
Que parfois, transformant en métaux les bruines,
On ne voit plus dans l'air que splendides ruines,
Entassements confus, amas étincelants
De cuivres et d'airains l'un sur l'autre croulants,
Cuirasses, boucliers, armures dénouées,
Et caparaçons d'or aux croupes des nuées;
L'éther, cet océan si liquide et si bleu,
Sans rivage et sans fond, sans borne et sans milieu,
Que l'oscillation de toute haleine agite,
Où tout ce qui respire, ou remue, ou gravite,
A sa vague et son flot, à d'autres flots uni,
Où passent à la fois, mêlés dans l'infini,
Air tiède et vents glacés, aubes et crépuscules,
Brises d'hiver, ardeur des chaudes canicules,
Les parfums de la fleur et ceux de l'encensoir,
Les astres scintillant sur la robe du soir,
Et les brumes de gaze, et la douteuse étoile,
Paillette qui se perd dans les plis noirs du voile,
La clameur des soldats qu'enivre le tambour,
Le froissement du nid qui tressaille d'amour,
Les souffles, les échos, les brouillards, les fumées,
Mille choses que l'homme encor n'a pas nommées,
Les flots de la lumière et les ondes du bruit,
Tout ce qu'on voit le jour, tout ce qu'on sent la nuit;
Eh bien! nuage, azur, espace, éther, abîmes,
Ce fluide océan, ces régions sublimes
Toutes pleines de feux, de lueurs, de rayons,
Où l'âme emporte l'homme, où tous deux nous fuyons,
Où volent sur nos fronts, selon des lois profondes,

Près de nous les oiseaux et loin de nous les mondes,
Cet ensemble ineffable, immense, universel,
Formidable et charmant, — contemple, c'est le ciel!

---

Oh oui! la terre est belle et le ciel est superbe;
Mais quand ton sein palpite et quand ton œil reluit,
Quand ton pas gracieux court si léger sur l'herbe,
Que le bruit d'une lyre est moins doux que son bruit;

Lorsque ton frais sourire, aurore de ton âme,
Se lève rayonnant sur moi qu'il rajeunit,
Et de ta bouche rose, où naît sa douce flamme,
Monte jusqu'à ton front comme l'aube au zénith;

Quand, parfois, sans te voir, ta jeune voix m'arrive,
Disant des mots confus qui m'échappent souvent,
Bruit d'une eau qui se perd sous l'ombre de sa rive,
Chanson d'oiseau caché qu'on écoute en rêvant;

Lorsque ma poésie, insultée et proscrite,
Sur ta tête un moment se repose en chemin;
Quand ma pensée en deuil sous la tienne s'abrite,
Comme un flambeau de nuit sous une blanche main;

Quand nous nous asseyons tous deux dans la vallée;
Quand ton âme, soudain apparue en tes yeux,
Contemple, avec les pleurs d'une sœur exilée,
Quelque vertu sur terre ou quelque étoile aux cieux;

Quand brille sous tes cils, comme un feu sous les branches,
Ton beau regard, terni par de longues douleurs;
Quand sur les maux passés tout à coup tu te penches,
Que tu veux me sourire et qu'il te vient des pleurs;

Quand mon corps et ma vie à ton souffle résonnent,
Comme un tremblant clavier qui vibre à tout moment;
Quand tes doigts, se posant sur mes doigts qui frissonnent,
Font chanter dans mon cœur un céleste instrument;

Lorsque je te contemple, ô mon charme suprême!
Quand ta noble nature, épanouie aux yeux,
Comme l'ardent buisson qui contenait Dieu même,
Ouvre toutes ses fleurs et jette tous ses feux;

Ce qui sort à la fois de tant de douces choses,
Ce qui de ta beauté s'exhale nuit et jour,
Comme un parfum formé du souffle de cent roses,
C'est bien plus que la terre et le ciel, — c'est l'amour!

Octobre 18..

# VINGT-SIXIÈME.

---

Puisque nos heures sont remplies
De trouble et de calamités;
Puisque les choses que tu lies
Se détachent de tous côtés;

Puisque nos pères et nos mères
Sont allés où nous irons tous;
Puisque des enfants, têtes chères,
Se sont endormis avant nous;

Puisque la terre où tu t'inclines
Et que tu mouilles de tes pleurs,
A déjà toutes nos racines
Et quelques-unes de nos fleurs;

Puisqu'à la voix de ceux qu'on aime
Ceux qu'on aima mêlent leur voix;
Puisque nos illusions même
Sont pleines d'ombres d'autrefois;

Puisqu'à l'heure où l'on boit l'extase
On sent la douleur déborder;
Puisque la vie est comme un vase
Qu'on ne peut emplir ni vider;

Puisqu'à mesure qu'on avance
Dans plus d'ombre on se sent flotter;
Puisque la menteuse espérance
N'a plus de conte à nous conter;

Puisque le cadran, quand il sonne,
Ne nous promet rien pour demain;
Puisqu'on ne connaît plus personne
De ceux qui vont dans le chemin;

Mets ton esprit hors de ce monde!
Mets ton rêve ailleurs qu'ici-bas!
Ta perle n'est pas dans notre onde!
Ton sentier n'est point sous nos pas!

Quand la nuit n'est pas étoilée,
Viens te bercer aux flots des mers;
Comme la mort elle est voilée,
Comme la vie ils sont amers.

L'ombre et l'abîme ont un mystère
Que nul mortel ne pénétra;
C'est Dieu qui leur dit de se taire
Jusqu'au jour où tout parlera!

D'autres yeux de ces flots sans nombre
Ont vainement cherché le fond!
D'autres yeux se sont emplis d'ombre
A contempler ce ciel profond!

Toi, demande au monde nocturne
De la paix pour ton cœur désert!
Demande une goutte à cette urne!
Demande un chant à ce concert!

Plane au-dessus des autres femmes,
Et laisse errer tes yeux si beaux
Entre le ciel où sont les âmes
Et la terre où sont les tombeaux!

Février 18..

# VINGT-SEPTIÈME.

## ESPOIR EN DIEU.

Espère, enfant! demain! et puis demain encore!
Et puis toujours demain! croyons dans l'avenir.
Espère! et chaque fois que se lève l'aurore,
Soyons là pour prier comme Dieu pour bénir!

Nos fautes, mon pauvre ange, ont causé nos souffrances.
Peut-être qu'en restant bien longtemps à genoux,
Quand il aura béni toutes les innocences,
Puis tous les repentirs, Dieu finira par nous!

Octobre 18...

# VINGT-HUITIÈME.

Puisque mai tout en fleurs dans les prés nous réclame,
Viens! ne te lasse pas de mêler à ton âme
La campagne, les bois, les ombrages charmants,
Les larges clairs de lune au bord des flots dormants,
Le sentier qui finit où le chemin commence,
Et l'air et le printemps et l'horizon immense,
L'horizon que ce monde attache humble et joyeux
Comme une lèvre au bas de la robe des cieux!
Viens! et que le regard des pudiques étoiles
Qui tombe sur la terre à travers tant de voiles,
Que l'arbre pénétré de parfums et de chants,
Que le souffle embrasé de midi dans les champs,
Et l'ombre et le soleil, et l'onde et la verdure,
Et le rayonnement de toute la nature
Fassent épanouir, comme une double fleur,
La beauté sur ton front et l'amour dans ton cœur!

Mai 18...

# VINGT-NEUVIÈME.

## A LOUIS B.....

Ami, le voyageur que vous avez connu,
Et dont tant de douleurs ont mis le cœur à nu,
Monta, comme le soir s'épanchait sur la terre,
Triste et seul, dans la tour lugubre et solitaire;
Tour sainte où la pensée est mêlée au granit,
Où l'homme met son âme, où l'oiseau fait son nid!

Il gravit la spirale aux marches presque usées,
Dont le mur s'entr'ouvrait aux bises aiguisées,
Sans regarder les toits amoindris sous ses pieds;
Puis entra sous la voûte aux arceaux étayés,
Où la cloche, attendant la prière prochaine,
Dormait, oiseau d'airain, dans sa cage de chêne!

Vaste et puissante cloche au battant monstrueux!
Un câble aux durs replis chargeait son cou noueux.
L'œil qui s'aventurait sous sa coupole sombre
Y voyait s'épaissir de larges cercles d'ombre.
Les reflets sur ses bords se fondaient mollement.
Au fond tout était noir. De moment en moment
Sous cette voûte obscure où l'air vibrait encore
On sentait remuer comme un lambeau sonore.
On entendait des bruits glisser sur les parois,
Comme si, se parlant d'une confuse voix,
Dans cette ombre, où dormaient leurs légions ailées,
Les notes chuchotaient à demi réveillées.
Bruits douteux pour l'oreille et de l'âme écoutés!
Car même en sommeillant, sans souffle et sans clartés,
Toujours le volcan fume et la cloche soupire;
Toujours de cet airain la prière transpire,
Et l'on n'endort pas plus la cloche aux sons pieux
Que l'eau sur l'océan ou le vent dans les cieux!

La cloche, écho du ciel placé près de la terre!
Voix grondante qui parle à côté du tonnerre,
Faite pour la cité comme lui pour la mer!
Vase plein de rumeur qui se vide dans l'air!

Sur cette cloche, auguste et sévère surface,
Hélas! chaque passant avait laissé sa trace.
Partout des mots impurs creusés dans le métal
Rompaient l'inscription du baptême natal.

On distinguait encore, au sommet ciselée,
Une couronne à coups de couteau mutilée.
Chacun, sur cet airain par Dieu même animé,
Avait fait son sillon où rien n'avait germé!
Ils avaient semé là, ceux-ci leur vie immonde,
Ceux-là leurs vœux perdus comme une onde dans l'onde,
D'autres l'amour des sens dans la fange accroupi,
Et tous l'impiété, ce chaume sans épi.
Tout était profané dans la cloche bénie.
La rouille s'y mêlait, autre amère ironie!
Sur le nom du Seigneur l'un avait mis son nom!
Où le prêtre dit oui, l'autre avait écrit non!
Lâche insulte! affront vil! vain outrage d'une heure
Que fait tout ce qui passe à tout ce qui demeure!

Alors, tandis que l'air se jouait dans les cieux,
Et que sur les chemins gémissaient les essieux,
Que les champs exhalaient leurs senteurs embaumées
Les hommes leurs rumeurs et les toits leurs fumées,
Il sentit, à l'aspect du bronze monument,
Comme un arbre inquiet qui sent confusément
Des ailes se poser sur ses feuilles froissées,
S'abattre sur son front un essaim de pensées.

### I

Seule en ta sombre tour aux faîtes dentelés,
D'où ton souffle descend sur les toits ébranlés,
O cloche suspendue au milieu des nuées,
Par ton vaste roulis si souvent remuées,
Tu dors en ce moment dans l'ombre, et rien ne luit
Sous ta voûte profonde où sommeille le bruit!
Oh! tandis qu'un esprit qui jusqu'à toi s'élance,
Silencieux aussi, contemple ton silence,
Sens-tu, par cet instinct vague et plein de douceur
Qui révèle toujours une sœur à la sœur,
Qu'à cette heure où s'endort la soirée expirante,
Une âme est près de toi, non moins que toi vibrante,
Qui bien souvent aussi jette un bruit solennel,
Et se plaint dans l'amour comme toi dans le ciel!

### II

Oh! dans mes premiers temps de jeunesse et d'aurore,
Lorsque ma conscience était joyeuse encore,
Sur son vierge métal mon âme avait aussi

Son auguste origine écrite comme ici,
Et sans doute à côté quelque inscription sainte,
Et, n'est-ce pas, ma mère? une couronne empreinte!
Mais des passants aussi, d'impérieux passants
Qui vont toujours au cœur par le chemin des sens,
Qui, lorsque le hasard jusqu'à nous les apporte,
Montent notre escalier et poussent notre porte,
Qui viennent bien souvent trouver l'homme au saint lieu,
Et qui le font tinter pour d'autres que pour Dieu;
Les passions, hélas! tourbe un jour accourue,
Pour visiter mon âme ont monté de la rue,
Et de quelque couteau se faisant un burin,
Sans respect pour le Verbe écrit sur son airain,
Toutes, mêlant ensemble injure, erreur, blasphème,
L'ont rayée en tous sens comme ton bronze même,
Où le nom du Seigneur, ce nom grand et sacré,
N'est pas plus illisible et plus défiguré!

III

Mais qu'importe à la cloche et qu'importe à mon âme,
Qu'à son heure, à son jour, l'esprit saint les réclame,
Les touche l'une et l'autre et leur dise : Chantez!
Soudain, par toute voie et de tous les côtés,
De leur sein ébranlé, rempli d'ombres obscures,
A travers leur surface, à travers leurs souillures,
Et la cendre et la rouille, amas injurieux,
Quelque chose de grand s'épandra dans les cieux!

Ce sera l'hosanna de toute créature!
Ta pensée, ô Seigneur! ta parole, ô nature!
Oui, ce qui sortira, par sanglots, par éclairs,
Comme l'eau du glacier, comme le vent des mers,
Comme le jour à flots des urnes de l'aurore,
Ce qu'on verra jaillir et puis jaillir encore
Du clocher toujours droit, du front toujours debout,
Ce sera l'harmonie immense qui dit tout!
Tout! les soupirs du cœur, les élans de la foule;
Le cri de ce qui monte et de ce qui s'écroule;
Le discours de chaque homme à chaque passion;
L'adieu qu'en s'en allant chante l'illusion;
L'espoir éteint; la barque échouée à la grève;
La femme qui regrette et la vierge qui rêve;
La vertu qui se fait de ce que le malheur
A de plus douloureux, hélas! et de meilleur;
L'autel enveloppé d'encens et de fidèles;
Les mères retenant les enfants auprès d'elles;
La nuit qui chaque soir fait taire l'univers
Et ne laisse ici-bas la parole qu'aux mers;
Les couchants flamboyants; les aubes étoilées;
Les heures de soleil et de lune mêlées;
Et les monts et les flots proclamant à la fois
Ce grand nom qu'on retrouve au fond de toute voix;
Et l'hymne inexpliqué qui, parmi des bruits d'ailes,
Va de l'aire de l'aigle au nid des hirondelles;
Et ce cercle dont l'homme a sitôt fait le tour,
L'innocence, la foi, la prière et l'amour!
Et l'éternel reflet de lumière et de flamme
Que l'âme verse au monde et que Dieu verse à l'âme!

IV

Oh! c'est alors qu'émus et troublés par ces chants,
Le peuple dans la ville et l'homme dans les champs,
Et le sage attentif aux voix intérieures,
A qui l'éternité fait oublier les heures,
S'inclinent en silence; et que l'enfant joyeux
Court auprès de sa mère et lui montre les cieux
C'est alors que chacun sent un baume qui coule
Sur tous ses maux cachés; c'est alors que la foule
Et le cœur isolé qui souffre obscurément
Boivent au même vase un même enivrement
Et que la vierge, assise au rebord des fontaines,
Suspend sa rêverie à ces rumeurs lointaines;
C'est alors que les bons, les faibles, les méchants,
Tous à la fois, la veuve en larmes, les marchands
Dont l'échoppe a poussé sous le sacré portique
Comme un champignon vil au pied d'un chêne antique,
Et le croyant soumis, prosterné sous la tour,
Écoutent, effrayés et ravis tour à tour,
Comme on rêve au bruit sourd d'une mer écumante,
La grande âme d'airain qui là-haut se lamente!

V

Hymne de la nature et de l'humanité!
Hymne par tout écho sans cesse répété!
Grave, inouï, joyeux, désespéré, sublime!
Hymne qui des hauts lieux ruisselle dans l'abîme,
Et qui, des profondeurs du gouffre harmonieux,
Comme une onde en brouillard, remonte dans les cieux,
Cantique qu'on entend sur les monts, dans les plaines,
Passer, chanter, pleurer par toutes les haleines,
Écumer dans le fleuve et frémir dans les bois,
A l'heure où nous voyons s'allumer à la fois,
Au bord du ravin sombre, au fond du ciel bleuâtre,
L'étoile du berger avec le feu du pâtre!
Hymne qui le matin s'évapore des eaux,
Et qui le soir s'endort dans le nid des oiseaux!
Verbe que dit la cloche aux cloches ébranlées,
Et que l'âme redit aux âmes consolées!
Psaume immense et sans fin que ne traduiraient pas
Tous les mots fourmillants des langues d'ici-bas,
Et qu'exprime en entier dans un seul mot suprême
Celui qui dit : Je prie, et celui qui dit : J'aime
Et ce psaume éclatant, cet hymne aux chants vainqueurs,
Qui tinte dans les airs moins haut que dans les cœurs,
Pour sortir plus à flots de leurs gouffres sonores,
De l'âme et de la cloche ouvrira tous les pores.
Toutes deux le diront d'une ineffable voix,
Pure comme le bruit des sources dans les bois,
Chaste comme un soupir de l'amour qui s'ignore,
Vierge comme le chant que chante chaque aurore.
Alors tout parlera dans les deux instruments
D'amour et d'harmonie et d'extase écumants.
Alors, non-seulement ce qui sur leur surface
Reste du Verbe saint que chaque jour efface,
Mais tout ce que grava dans leur bronze souillé

Le passant imbécile avec son clou rouillé,
L'ironie et l'affront, les mots qui perdent l'âme,
La couronne tronquée et devenue infâme,
Tout puisant vie et souffle en leurs vibrations,
Tout se transfigurant dans leurs commotions,
Mêlera, sans troubler l'ensemble séraphique,
Un chant plaintif et tendre à leur voix magnifique!
Oui, le blasphème inscrit sur le divin métal
Dans ce concert sacré perdra son cri fatal;
Chaque mot qui renie et chaque mot qui doute
Dans ce torrent d'amour exprimera sa goutte;
Et, pour faire éclater l'hymne pur et serein,
Rien ne sera souillure et tout sera l'airain!

VI

Oh! c'est un beau triomphe à votre loi sublime,
Seigneur, pour vos regards dont le feu nous ranime
C'est un spectacle auguste, ineffable et bien doux
A l'homme comme à l'ange, à l'ange comme à vous,
Qu'une chose en passant par l'impie avilie,
Qui, dès que votre esprit la touche, se délie,
Et sans même songer à son indigne affront,
Chante, l'amour au cœur et le blasphème au front!

---

Voilà sur quelle pente, en ruisseaux divisée,
S'écoulait flots à flots l'onde de sa pensée,
Grossie à chaque instant par des sanglots du cœur.
La nuit, que la tristesse aime comme une sœur,
Quand il redescendit, avait couvert le monde;
Il partit; et la vie, incertaine et profonde,
Emporta vers des jours plus mauvais ou meilleurs,
Vers des événements amoncelés ailleurs,
Cet homme au flanc blessé, ce front sévère où tremble
Une âme en proie au sort, soumise et tout ensemble
Rebelle au dur battant qui la vient tourmenter,
De verre pour gémir, d'airain pour résister.

Août 1834.

# TRENTIÈME.

## DANS L'ÉGLISE DE ***.

I

C'était une humble église au cintre surbaissé,
L'église où nous entrâmes,
Où depuis trois cents ans avaient déjà passé
Et pleuré bien des âmes.

Elle était triste et calme à la chute du jour
L'église où nous entrâmes;
L'autel sans serviteur, comme un cœur sans amour,
Avait éteint ses flammes.

Les antiennes du soir, dont autrefois saint Paul
Réglait les chants fidèles,
Sur les stalles du chœur d'où s'élance leur vol
Avaient ployé leurs ailes.

L'ardent musicien qui sur tous à pleins bords
Verse la sympathie,
L'homme-esprit n'était plus dans l'orgue, vaste corps
Dont l'âme était partie.

La main n'était plus là, qui, vivante et jetant
Le bruit par tous les pores,
Tout à l'heure pressait le clavier palpitant,
Plein de notes sonores,

Et les faisait jaillir sous son doigt souverain
Qui se crispe et s'allonge,
Et ruisseler le long des grands tubes d'airain
Comme l'eau d'une éponge.

L'orgue majestueux se taisait gravement
Dans la nef solitaire;
L'orgue, le seul concert, le seul gémissement
Qui mêle aux cieux la terre!

La seule voix qui puisse, avec le flot dormant
Et les forêts bénies,
Murmurer ici-bas quelque commencement
Des choses infinies!

L'église s'endormait à l'heure où tu t'endors,
O sereine nature!
A peine quelque lampe au fond des corridors
Étoilait l'ombre obscure.

A peine on entendait flotter quelque soupir,
Quelque basse parole,

Comme en une forêt qui vient de s'assoupir
Un dernier oiseau vole;

Hélas! et l'on sentait, de moment en moment,
Sous cette voûte sombre,
Quelque chose de grand, de saint et de charmant
S'évanouir dans l'ombre!

Elle était triste et calme à la chute du jour
L'église où nous entrâmes;
L'autel sans serviteur, comme un cœur sans amour,
Avait éteint ses flammes.

Votre front se pencha, morne et tremblant alors,
Comme une nef qui sombre,
Tandis qu'on entendait dans la ville au dehors
Passer des voix sans nombre.

II

Et ces voix qui passaient disaient joyeusement :
« Bonheur! gaîté! délices!
» A nous les coupes d'or pleines d'un vin charmant!
» A d'autres les calices!

» Jouissons! l'heure est courte et tout fuit promptement;
» L'urne est vite remplie!
» Le nœud de l'âme au corps, hélas! à tout moment
» Dans l'ombre se délie!

» Tirons de chaque objet ce qu'il a de meilleur,
» La chaleur de la flamme,
» Le vin du raisin mûr, le parfum de la fleur,
» Et l'amour de la femme!

» Épuisons tout! Usons du printemps enchanté
» Jusqu'au dernier zéphire,
» Du jour jusqu'au dernier rayon, de la beauté
» Jusqu'au dernier sourire!

» Allons jusqu'à la fin de tout, en bien vivant,
» D'ivresses en ivresses.
» Une chose qui meurt, mes amis, a souvent
» De charmantes caresses!

» Dans le vin que je bois, ce que j'aime le mieux
» C'est la dernière goutte.
» L'enivrante saveur du breuvage joyeux
» Souvent s'y cache toute!

» Sur chaque volupté pourquoi nous hâter tous,
» Sans plonger dans son onde,
» Pour voir si quelque perle ignorée avant nous
» N'est pas sous l'eau profonde?

» Que sert de n'effleurer qu'à peine ce qu'on tient,
» Quand on a les mains pleines,
» Et de vivre essoufflé comme un enfant qui vient
» De courir dans les plaines?

» Jouissons à loisir! Du loisir tout renaît!
» Le bonheur nous convie!
» Faisons, comme un tison qu'on heurte au dur chenet,
» Étinceler la vie!

» N'imitons pas ce fou que l'ennui tient aux fers,
» Qui pleure et qui s'admire.
» Toujours les plus beaux fruits d'ici-bas sont offerts
» Aux belles dents du rire!

» Les plus tristes d'ailleurs, comme nous qui rions,
» Souillent parfois leur âme.
» Pour fondre ces grands cœurs il suffit des rayons
» De l'or ou de la femme.

» Ils tombent comme nous malgré leur fol orgueil
» Et leur vaine amertume;
» Les flots les plus hautains, dès que vient un écueil,
» S'écroulent en écume!

» Vivons donc! et buvons, du soir jusqu'au matin,
» Pour l'oubli de nous-même!
» Et déployons gaîment la nappe du festin,
» Linceul du chagrin blême!

» L'ombre attachée aux pas du beau plaisir vermeil,
» C'est la tristesse sombre.
» Marchons les yeux toujours tournés vers le soleil;
» Nous ne verrons pas l'ombre!

» Qu'importent le malheur, le deuil, le désespoir,
» Que projettent nos joies,
» Et que derrière nous quelque chose de noir
» Se traîne sur nos voies!

» Nous ne le savons pas. — Arrière les douleurs,
» Et les regrets moroses!
» Faut-il donc, en fanant des couronnes de fleurs,
» Avoir pitié des roses?

» Les vrais biens dans ce monde,—et l'autre est impor-
» C'est tout ce qui nous fête, [tun,—
» Tout ce qui met un chant, un rayon, un parfum,
» Autour de notre tête!

» Ce n'est jamais demain, c'est toujours aujourd'hui,
» C'est la joie et le rire!
» C'est un sein éclatant, peut-être plein d'ennui,
» Qu'on baise et qui soupire!

» C'est l'orgie opulente, enviée au dehors,
» Contente, épanouie,
» Qui rit, et qui chancelle, et qui boit à pleins bords,
» De flambeaux éblouie! »

III

Et tandis que ces voix, que tout semblait grossir,
Voix d'une ville entière,
Disaient : Santé, bonheur, joie, orgueil et plaisir!
Votre œil disait : Prière!

IV

Elles parlaient tout haut et vous parliez tout bas :
— « Dieu qui m'avez fait naître,
» Vous m'avez réservée ici pour des combats
» Dont je tremble, ô mon maître !

» Ayez pitié ! — L'esquif où chancellent mes pas
» Est sans voile et sans rames.
» Comme pour les enfants, pourquoi n'avez-vous pas
» Des anges pour les femmes ?

» Je sais que tous nos jours ne sont rien, Dieu tonnant,
» Devant vos jours sans nombre.
» Vous seul êtes réel, palpable et rayonnant ;
» Tout le reste est de l'ombre.

» Je le sais. Mais cette ombre où nos cœurs sont flottants,
» J'y demande ma route.
» Quelqu'un répondra-t-il ? Je prie, et puis j'attends !
» J'appelle, et puis j'écoute !

» Nul ne vient. Seulement par instants, sous mes pas,
» Je sens d'affreuses trames.
» Comme pour les enfants, pourquoi n'avez-vous pas
» Des anges pour les femmes ?

» Seigneur ! autour de moi, ni le foyer joyeux,
» Ni la famille douce,
» Ni l'orgueilleux palais qui touche presqu'aux cieux,
» Ni le nid dans la mousse,

» Ni le fanal pieux qui montre le chemin,
» Ni pitié, ni tendresse,
» Hélas ! ni l'amitié qui nous serre la main,
» Ni l'amour qui la presse,

» Seigneur, autour de moi rien n'est resté debout !
» Je pleure et je végète,
» Oubliée au milieu des ruines de tout,
» Comme ce qu'on rejette !

» Pourtant je n'ai rien fait à ce monde d'airain,
» Vous le savez vous-même.
» Toutes mes actions passent le front serein
» Devant votre œil suprême.

» Jusqu'à ce que le pauvre en ait pris la moitié,
» Tout ce que j'ai me pèse.
» Personne ne me plaint. Moi, de tous j'ai pitié.
» Moi je souffre et j'apaise !

» Jamais de votre haine ou de votre faveur
» Je n'ai dit : Que m'importe !
» J'ai toujours au passant que je voyais rêveur
» Enseigné votre porte.

» Vous le savez. — Pourtant mes pleurs que vous voyez,
» Seigneur, qui les essuie ?
» Tout se rompt sous ma main, tout tremble sous mes pieds,
» Tout croule où je m'appuie.

» Ma vie est sans bonheur, mon berceau fut sans jeux.
» Cette loi, c'est la vôtre !
» Tous les rayons de jour de mon ciel orageux
» S'en vont l'un après l'autre.

» Je n'ai plus même, hélas ! le flux et le reflux
» Des clartés et des ombres.
» Mon esprit chaque jour descend de plus en plus
» Parmi les rêves sombres.

» On dit que sur les cœurs, pleins de trouble et d'effroi
» Votre grâce s'épanche.
» Soutenez-moi, Seigneur ! Seigneur, soutenez-moi,
» Car je sens que tout penche ! »

V

Et moi, je contemplais celle qui priait Dieu
Dans l'enceinte sacrée,
La trouvant grave et douce et digne du saint lieu,
Cette belle éplorée.

Et je lui dis, tâchant de ne pas la troubler,
La pauvre enfant qui pleure,
Si par hasard dans l'ombre elle entendait parler
Quelque autre voix meilleure,

Car au déclin des ans comme au matin des jours,
Joie, extase ou martyre,
Un autel que rencontre une femme a toujours
Quelque chose à lui dire !

VI

« O madame ! pourquoi ce chagrin qui vous suit,
» Pourquoi pleurer encore,
» Vous, femme au cœur charmant, sombre comme la nuit,
» Douce comme l'aurore ?

» Qu'importe que la vie, inégale ici-bas
» Pour l'homme et pour la femme,
» Se dérobe et soit prête à rompre sous vos pas ?
» N'avez-vous pas votre âme ?

» Votre âme qui bientôt fuira peut-être ailleurs
» Vers les régions pures,
» Et vous emportera plus loin que nos douleurs,
» Plus loin que nos murmures !

» Soyez comme l'oiseau, posé pour un instant
» Sur des rameaux trop frêles,
» Qui sent ployer la branche et qui chante pourtant,
» Sachant qu'il a des ailes ! »

Octobre 18..

# TRENTE ET UNIÈME.

## ÉCRIT SUR LA PREMIÈRE PAGE D'UN PÉTRARQUE.

Quand d'une aube d'amour mon âme se colore,
Quand je sens ma pensée, ô chaste amant de Laure,
Loin du souffle glacé d'un vulgaire moqueur,
Éclore feuille à feuille au plus profond du cœur,
Je prends ton livre saint qu'un feu céleste embrase,
Où si souvent murmure à côté de l'extase
La résignation au sourire fatal;
Ton beau livre, où l'on voit, comme un flot de cristal
Qui sur un sable d'or coule à sa fantaisie,
Tant d'amour ruisseler sur tant de poésie!
Je viens à ta fontaine, ô maître! et je relis
Tes vers mystérieux par la grâce amollis;
Doux trésor! fleur d'amour, qui dans les bois recluse,
Laisse après cinq cents ans son odeur à Vaucluse!
Et tandis que je lis, rêvant, presque priant,
Celui qui me verrait me verrait souriant,
Car, loin des bruits du monde et des sombres orgies,
Tes pudiques chansons, tes nobles élégies,
Vierges au doux profil, sœurs au regard d'azur,
Passent devant mes yeux, portant sur leur front pur,
Dans les sonnets sculptés, comme dans des amphores,
Ton beau style, étoilé de fraiches métaphores!

Octobre 1828.

# TRENTE-DEUXIÈME.

Les autres en tout sens laissent aller leur vie,
Leur âme, leur désir, leur instinct, leur envie.
Tout marche en eux, au gré des choses qui viendront,
L'action sans l'idée et le pied sans le front.
Ils suivent au hasard le projet ou le rêve,
Toute porte qui s'ouvre ou tout vent qui s'élève.
Le présent les absorbe en sa brièveté.
Ils ne seront jamais et n'ont jamais été;
Ils sont, et voilà tout. Leur esprit flotte et doute.
Ils vont, le voyageur ne tient pas à la route,
Et tout s'efface en eux à mesure, l'ennui
Par la joie, oui par non, hier par aujourd'hui.
Ils vivent jour à jour et pensée à pensée.
Aucune règle au fond de leurs vœux n'est tracée;
Nul accord ne les tient dans ses proportions.
Quand ils pensent une heure, au gré des passions,
Rien de lointain ne vient de derrière leur vie
Retentir dans l'idée à cette heure suivie;
Et pour leur cœur terni l'amour est sans douleurs,
Le passé sans racine et l'avenir sans fleurs.
Mais vous qui répandez tant de jour sur mon âme,
Vous qui depuis douze ans, tour à tour ange et femme,
Me soutenant là-haut ou m'aidant ici-bas,
M'avez pris sous votre aile ou calmé dans vos bras;
Vous qui, mettant toujours le cœur dans la parole,
Rendez visible aux yeux, comme un vivant symbole,
Le calme intérieur par la paix du dehors,
La douceur de l'esprit par la santé du corps,
La bonté par la joie, et comme les dieux même
La suprême vertu par la beauté suprême;
Vous, mon phare, mon but, mon pôle, mon aimant!
Tandis que nous flottons à tout événement,
Vous savez que toute âme a sa règle auprès d'elle;
Tout en vous est serein, rayonnant et fidèle,
Vous ne dérangez pas le tout harmonieux,
Et vous êtes ici comme une sphère aux cieux!
Rien ne se heurte en vous; tout se tient avec grâce;
Votre âme en souriant à votre esprit s'enlace;
Votre vie, où les pleurs se mêlent quelquefois,
Secrète comme un nid qui gémit dans les bois,

Comme un flot lent et sourd qui coule sur des mousses
Est un concert charmant des choses les plus douces,
Bonté, vertu, beauté, frais sourire, œil de feu,
Toute votre nature est un hymne vers Dieu.
Il semble, en vous voyant si parfaite et si belle,
Qu'une pure musique, égale et solennelle,
De tous vos mouvements se dégage en marchant.
Les autres sont des bruits, vous, vous êtes un chant!

Octobre 18--

# TRENTE-TROISIÈME.

Toi! sois bénie à jamais!
Ève qu'aucun fruit ne tente!
Qui de la vertu contente
Habite les purs sommets!
Ame sans tache et sans rides,
Baignant tes ailes candides,
A l'ombre et bien loin des yeux,
Dans un flot mystérieux,
Moiré de reflets splendides!

Sais-tu ce qu'en te voyant
L'indigent dit quand tu passes?
— « Voici le front plein de grâces
Qui sourit au suppliant!
Notre infortune la touche.
Elle incline à notre couche
Un visage radieux;
Et les mots mélodieux
Sortent charmants de sa bouche! » —

Sais-tu, les yeux vers le ciel,
Ce que dit la pauvre veuve?
— « Un ange au fiel qui m'abreuve
Est venu mêler son miel.
Comme à l'herbe la rosée,
Sur ma misère épuisée,
Ses bienfaits sont descendus.
Nos cœurs se sont entendus,
Elle heureuse, et moi brisée!

J'ai senti que rien d'impur
Dans sa gaîté ne se noie,
Et que son front a la joie
Comme le ciel a l'azur.
Son œil de même a su lire
Que le deuil qui me déchire
N'a que de saintes douleurs.
Comme elle a compris mes pleurs,
Moi j'ai compris son sourire! » —

Pour parler des orphelins,
Quand, près du foyer qui tremble,
Dans mes genoux je rassemble
Tes enfants de ton cœur pleins;
Quand je leur dis l'hiver sombre,
La faim, et les maux sans nombre
Des petits abondonnés,
Et qu'à peine sont-ils nés
Qu'ils s'en vont pieds nus dans l'ombre;

Tandis que, silencieux,
Le groupe écoute et soupire,
Sais-tu ce que semblent dire
Leurs yeux pareils à tes yeux?
— « Vous qui n'avez rien sur terre,
Venez chez nous! pour vous plaire
Nous nous empresserons tous;
Et vous aurez comme nous
Votre part de notre mère! »

Sais-tu ce que dit mon cœur?
— « Elle est indulgente et douce,
Et sa lèvre ne repousse
Aucune amère liqueur.
Mère pareille à sa fille,
Elle luit dans ma famille
Sur mon front que l'ombre atteint.
Le front se ride et s'éteint,
La couronne toujours brille! » —

Au-dessus des passions,
Au-dessus de la colère,
Ton noble esprit ne sait faire
Que de nobles actions.
Quand jusqu'à nous tu te penches,
C'est ainsi que tu t'épanches
Sur nos cœurs que tu soumets.
D'un cygne il ne peut jamais
Tomber que des plumes blanches!

Octobre 18..

# TRENTE-QUATRIÈME.

## A MADEMOISELLE LOUISE B.

I

L'année en s'enfuyant par l'année est suivie.
Encore une qui meurt ! Encore un pas du temps !
Encore une limite atteinte dans la vie !
Encore un sombre hiver jeté sur nos printemps !

Le temps ! les ans ! les jours ! mots que la foule ignore !
Mots profonds qu'elle croit à d'autres mots pareils !
Quand l'heure tout à coup lève sa voix sonore,
Combien peu de mortels écoutent ses conseils !

L'homme les use, hélas ! ces fugitives heures,
En folle passion, en folle volupté,
Et croit que Dieu n'a pas fait de choses meilleures
Que les chants, les banquets, le rire et la beauté !

Son temps dans les plaisirs s'en va sans qu'il y pense.
Imprudent ! est-il sûr de demain ? d'aujourd'hui ?
En dépensant ses jours, sait-il ce qu'il dépense ?
Le nombre en est compté par un autre que lui.

A peine lui vient-il une grave pensée
Quand, au sein d'un festin qui satisfait ses vœux,
Ivre, il voit tout à coup de sa tête affaissée
Tomber en même temps les fleurs et les cheveux ;

Quand ses projets hâtifs l'un sur l'autre s'écroulent ;
Quand ses illusions meurent à son côté ;
Quand il sent le niveau de ses jours qui s'écoulent,
Baisser rapidement comme un torrent d'été.

Alors en chancelant il s'écrie, il réclame,
Il dit : Ai-je donc bu toute cette liqueur ?
Plus de vin pour ma soif ! plus d'amour pour mon âme !
Qui donc vide à la fois et ma coupe et mon cœur ?

Mais rien ne lui répond. — Et triste, et le front blême,
De ses débiles mains, de son souffle glacé,
Vainement il remue, en s'y cherchant lui-même,
Ce tas de cendre éteint qu'on nomme le passé !

II

Ainsi nous allons tous. — Mais vous dont l'âme est forte,
Vous dont le cœur est grand, vous dites : — Que m'im-[porte
Si le temps fuit toujours,
Et si toujours un souffle emporte quand il passe,
Pêle-mêle à travers la durée et l'espace,
Les hommes et les jours ! —

Car vous avez le goût de ce qui seul peut vivre ;
Sur Dante et sur Mozart, sur la note et le livre,
Votre front est courbé.
Car vous avez l'amour des choses immortelles ;
Rien de ce que le temps emporte sur ses ailes
Des vôtres n'est tombé !

Quelquefois, quand l'esprit vous presse et vous réclame,
Une musique en feu s'échappe de votre âme,
Musique aux chants vainqueurs,
Au souffle pur, plus doux que l'aile des zéphires,
Qui palpite, et qui fait vibrer comme les lyres
Les fibres de nos cœurs !

Dans ce siècle où l'éclair reluit sur chaque tête,
Où le monde, jeté de tempête en tempête,
S'écrie avec frayeur,
Vous avez su vous faire, en la nuit qui redouble,
Une sérénité qui traverse sans trouble
L'orage extérieur !

Soyez toujours ainsi ! l'amour d'une famille ;
Le centre autour duquel tout gravite et tout brille ;
La sœur qui nous défend ;
Prodigue d'indulgence et de blâme économe ;
Femme au cœur grave et doux ; sérieuse avec l'homme,
Folâtre avec l'enfant !

Car pour garder toujours la beauté de son âme,
Pour se remplir le cœur, riche ou pauvre, homme ou [femme,
De pensers bienveillants,
Vous avez ce qu'on peut, après Dieu, sur la terre,
Contempler de plus saint et de plus salutaire,
Un père en cheveux blancs

31 décembre 1831.

# TRENTE-CINQUIÈME.

## QUE NOUS AVONS LE DOUTE EN NOUS.

### A Mademoiselle Louise B.

---

De nos jours,—plaignez-nous, vous, douce et noble femme!
L'intérieur de l'homme offre un sombre tableau:
Un serpent est visible en la source de l'eau,
Et l'incrédulité rampe au fond de notre âme.

Vous qui n'avez jamais de sourire moqueur
Pour les accablements dont une âme est troublée,
Vous qui vivez sereine, attentive et voilée,
Homme par la pensée et femme par le cœur,

Si vous me demandez, vous muse, à moi poëte,
D'où vient qu'un rêve obscur semble agiter mes jours,
Que mon front est couvert d'ombres, et que toujours,
Comme un rameau dans l'air, ma vie est inquiète;

Pourquoi je cherche un sens au murmure des vents;
Pourquoi souvent, morose et pensif dès la veille,
Quand l'horizon blanchit à peine, je m'éveille,
Même avant les oiseaux, même avant les enfants;

Et pourquoi, quand la brume a déchiré ses voiles,
Comme dans un palais dont je ferais le tour,
Je vais dans le vallon, contemplant tour à tour
Et le tapis de fleurs et le plafond d'étoiles?

Je vous dirai qu'en moi je porte un ennemi,
Le doute, qui m'emmène errer dans le bois sombre,
Spectre myope et sourd, qui, fait de jour et d'ombre,
Montre et cache à la fois toute chose à demi!

Je vous dirai qu'en moi j'interroge à toute heure
Un instinct qui bégaye, en mes sens prisonnier,
Près du besoin de croire un désir de nier,
Et l'esprit qui ricane auprès du cœur qui pleure!

Aussi, vous me voyez souvent parlant tout bas;
Et comme un mendiant, à la bouche affamée,
Qui rêve assis devant une porte fermée,
On dirait que j'attends quelqu'un qui n'ouvre pas.

Le doute! mot funèbre et qu'en lettres de flammes,
Je vois écrit partout, dans l'aube, dans l'éclair,
Dans l'azur de ce ciel, mystérieux et clair,
Transparent pour les yeux, impénétrable aux âmes!

C'est notre mal, à nous, enfants des passions
Dont l'esprit n'atteint pas votre calme sublime;
A nous dont le berceau, risqué sur un abîme,
Vogua sur le flot noir des révolutions.

Les superstitions, ces hideuses vipères,
Fourmillent sous nos fronts où tout germe est flétri.
Nous porterons dans nos cœurs le cadavre pourri
De la religion qui vivait dans nos pères.

Voilà pourquoi je vais, triste et réfléchissant.
Pourquoi souvent, la nuit, je regarde et j'écoute,
Solitaire, et marchant au hasard sur la route
A l'heure où le passant semble étrange au passant.

---

Heureux qui peut aimer, et qui dans la nuit noire,
Tout en cherchant la foi, peut rencontrer l'amour!
Il a du moins la lampe en attendant le jour.
Heureux ce cœur! Aimer, c'est la moitié de croire

Octobre 1834.

# TRENTE-SIXIÈME.

## DATE LILIA.

Oh ! si vous rencontrez quelque part sous les cieux
Une femme au front pur, au pas grave, aux doux yeux
Qui suivent quatre enfants dont le dernier chancelle,
Les surveillant bien tous, et, s'il passe auprès d'elle
Quelque aveugle indigent que l'âge appesantit,
Mettant une humble aumône aux mains du plus petit;
Si, quand la diatribe autour d'un nom s'élance,
Vous voyez une femme écouter en silence,
Et douter, puis vous dire : — Attendons pour juger.
Quel est celui de nous qu'on ne pourrait charger ?
On est prompt à ternir les choses les plus belles.
La louange est sans pieds et le blâme a des ailes. —
Si, lorsqu'un souvenir, ou peut-être un remords,
Ou le hasard vous mène à la cité des morts,
Vous voyez, au détour d'une secrète allée,
Prier sur un tombeau dont la route est foulée,
Seul avec des enfants, un être gracieux
Qui pleure en souriant comme l'on pleure aux cieux ;
Si de ce sein brisé la douleur et l'extase
S'épanchent comme l'eau des fêlures d'un vase;
Si rien d'humain ne reste à cet ange éploré,
Si, terni par le deuil, son œil chaste et sacré,
Bien plus levé là-haut que baissé vers la tombe,
Avec tant de regret sur la terre retombe
Qu'on dirait que son cœur n'a pas encore choisi
Entre sa mère au ciel et ses enfants ici;
Quand, vers Pâque ou Noel, l'église, aux nuits tombantes
S'emplit de pas confus et de cires flambantes,
Quand la fumée en flots déborde aux encensoirs
Comme la blanche écume aux lèvres des pressoirs,
Quand au milieu des chants d'hommes, d'enfants, de femmes,
Une âme selon Dieu sort de toutes ces âmes;
Si, loin des feux, des voix, des bruits et des splendeurs,
Dans un repli perdu parmi les profondeurs,
Sur quatre jeunes fronts groupés près du mur sombre,
Vous voyez se pencher un regard voilé d'ombre
Où se mêle, plus doux encor que solennel,
Le rayon virginal au rayon maternel;
Oh ! qui que vous soyez, bénissez-la. C'est elle !
La sœur, visible aux yeux, de mon âme immortelle !
Mon orgueil, mon espoir, mon abri, mon recours !
Toit de mes jeunes ans qu'espèrent mes vieux jours !
C'est elle, la vertu sur ma tête penchée;
La figure d'albâtre en ma maison cachée ;
L'arbre qui, sur la route où je marche à pas lourds
Verse des fruits souvent et de l'ombre toujours;
La femme dont ma joie est le bonheur suprême;
Qui, si nous chancelons, ses enfants ou moi-même,
Sans parole sévère et sans regard moqueur,
Les soutient de la main et me soutient du cœur;
Celle qui, lorsqu'au mal, pensif, je m'abandonne,
Seule peut me punir et seule me pardonne ;
Qui de mes propres torts me console et m'absout ;
A qui j'ai dit : Toujours ! et qui m'a dit : Partout !
Elle ! tout dans un mot ! c'est dans ma froide brume
Une fleur de beauté que la bonté parfume !
D'une double nature hymen mystérieux !
La fleur est de la terre et le parfum des cieux !

# LES VOIX

# INTÉRIEURES.

A

# JOSEPH-LÉOPOLD-SIGISBERT, COMTE HUGO,

LIEUTENANT GÉNÉRAL DES ARMÉES DU ROI.

NÉ EN 1774.
VOLONTAIRE EN 1791.
COLONEL EN 1803.
GÉNÉRAL DE BRIGADE EN 1809.
GOUVERNEUR DE PROVINCE EN 1810.
LIEUTENANT GÉNÉRAL EN 1825.
MORT EN 1828.

NON INSCRIT SUR L'ARC DE L'ÉTOILE.

SON FILS RESPECTUEUX.
V. H.

# PRÉFACE.

La Porcia de Shakspeare parle quelque part de cette *musique que tout homme a en soi.* — Malheur, dit-elle, à qui ne l'entend pas! — Cette musique, la nature l'a aussi en elle. Si le livre qu'on va lire est quelque chose, il est l'écho, bien confus et bien affaibli sans doute, mais fidèle, l'auteur le croit, de ce chant qui répond en nous au chant que nous entendons hors de nous.

Au reste, cet écho intime et secret étant, aux yeux de l'auteur, la poésie même, ce recueil, avec quelques nuances nouvelles peut-être et les développements que le temps a amenés, ne fait que continuer ceux qui l'ont précédé. Ce qu'il contient, les autres le contenaient; à cette différence près que dans les *Orientales,* par exemple, la fleur serait plus épanouie, dans les *Voix intérieures,* la goutte de rosée ou de pluie serait plus cachée. La poésie, en supposant que ce soit ici le lieu de prononcer un si grand mot, la poésie est comme Dieu: une et inépuisable.

Si l'homme a sa voix, si la nature a la sienne, les événements ont aussi la leur. L'auteur a toujours pensé que la mission du poëte était de fondre dans un même groupe de chants cette triple parole qui renferme un triple enseignement, car la première s'adresse plus particulièrement au cœur, la seconde à l'âme, la troisième à l'esprit. *Tres radios.*

Et puis, dans l'époque où nous vivons, tout l'homme ne se retrouve-t-il pas là? N'est-il pas entièrement compris sous ce triple aspect de notre vie: le foyer, le champ, la rue? Le foyer, qui est notre cœur même; le champ, où la nature nous parle; la rue, où tempête, à travers les coups de fouet des partis, cet embarras de charrettes qu'on appelle les événements politiques.

Et, disons-le en passant, dans cette mêlée d'hommes, de doctrines et d'intérêts qui se ruent si violemment tous les jours sur chacune des œuvres qu'il est donné à ce siècle de faire, le poëte a une fonction sérieuse. Sans parler même ici de son influence civilisatrice, c'est à lui qu'il appartient d'élever, lorsqu'ils le méritent, les événements politiques à la dignité d'événements historiques. Il faut, pour cela, qu'il jette sur ses contemporains ce tranquille regard que l'histoire jette sur le passé; il faut que, sans se laisser tromper aux illusions d'optique, aux mirages menteurs, aux voisinages momentanés, il mette dès à présent tout en perspective, diminuant ceci, grandissant cela. Il faut qu'il ne trempe dans aucune voie de fait. Il faut qu'il sache se maintenir, au-dessus du tumulte, inébranlable, austère et bienveillant; indulgent quelquefois, chose difficile, impartial toujours, chose plus difficile encore; qu'il ait dans le cœur cette sympathique intelligence des révolutions qui implique le dédain de l'émeute, ce grave respect du peuple qui s'allie au mépris de la foule; que son esprit ne concède rien aux petites colères ni aux petites vanités; que son éloge comme son blâme prenne souvent à rebours, tantôt l'esprit de cour, tantôt l'esprit de faction. Il faut qu'il puisse saluer le drapeau tricolore sans insulter les fleurs de lis; il faut qu'il puisse dans le même livre, presque à la même page, « flétrir l'homme qui a vendu une femme »

et louer un noble jeune prince pour une bonne action bien faite, glorifier la haute idée sculptée sur l'arc de l'Étoile et consoler la triste pensée enfermée dans la tombe de Charles X. Il faut qu'il soit attentif à tout, sincère en tout, désintéressé sur tout, et que, nous l'avons déjà dit ailleurs, il ne dépende de rien, pas même de ses propres ressentiments, pas même de ses griefs personnels; sachant être, dans l'occasion, tout à la fois irrité comme homme, et calme comme poëte. Il faut enfin que, dans ces temps livrés à la lutte furieuse des opinions, au milieu des attractions violentes que sa raison devra subir sans dévier, il ait sans cesse présent à l'esprit ce but sévère : Être de tous les partis par leur côté généreux, n'être d'aucun par leur côté mauvais.

La puissance du poëte est faite d'indépendance.

L'auteur, on le voit, ne se dissimule aucune des conditions rigoureuses de la mission qu'il s'est imposée, en attendant qu'un meilleur vienne. Le résultat de l'art ainsi compris, c'est l'adoucissement des esprits et des mœurs, c'est la civilisation même. Ce résultat, quoique l'auteur de ce livre soit bien peu de chose pour une fonction si haute, il continuera d'y tendre par toutes les voies ouvertes à sa pensée, par le théâtre comme par le livre, par le roman comme par le drame, par l'histoire comme par la poésie. Il tâche, il essaye, il entreprend. Voilà tout. Bien des sympathies, nobles et intelligentes, l'appuient. S'il réussit, c'est à elles et non à lui que sera dû le succès.

Quant à la dédicace placée en tête de ce recueil, l'auteur, surtout après les lignes qui précèdent, pense n'avoir pas besoin de dire combien est calme et religieux le sentiment qui l'a dictée. On le comprendra, en présence de ces deux monuments, le trophée de l'Étoile, le tombeau de son père, l'un national, l'autre domestique, tous deux sacrés, il ne pouvait y avoir place dans son âme que pour une pensée grave, paisible et sereine. Il signale une omission, et, en attendant qu'elle soit réparée où elle doit l'être, il la répare ici autant qu'il est en lui. Il donne à son père cette pauvre feuille de papier, tout ce qu'il a, en regrettant de n'avoir pas de granit. Il agit comme tout autre agirait dans la même situation. C'est donc tout simplement un devoir qu'il accomplit, rien de plus, rien de moins, et qu'il accomplit comme s'accomplissent les devoirs, sans bruit, sans colère, sans étonnement. Personne ne s'étonnera non plus de le voir faire ce qu'il fait. Après tout, la France peut bien, sans trop de souci, laisser tomber une feuille de son épaisse et glorieuse couronne; cette feuille, un fils doit la ramasser. Une nation est grande, une famille est petite; ce qui n'est rien pour l'une est tout pour l'autre. La France a le droit d'oublier, la famille a le droit de se souvenir.

24 juin 1837. Paris.

LES

# VOIX INTÉRIEURES.

## PREMIÈRE.

Ce siècle est grand et fort ; un noble instinct le mène.
Partout on voit marcher l'Idée en mission ;
Et le bruit du travail, plein de parole humaine,
Se mêle au bruit divin de la création.

Partout, dans les cités et dans les solitudes,
L'homme est fidèle au lait dont nous le nourrissions;
Et dans l'informe bloc des sombres multitudes
La pensée en rêvant sculpte des nations.

L'échafaud vieilli croule, et la Grève se lave.
L'émeute se rendort. De meilleurs jours sont prêts.
Le peuple a sa colère et le volcan sa lave
Qui dévaste d'abord et qui féconde après.

Des poëtes puissants, têtes par Dieu touchées,
Nous jettent les rayons de leurs fronts inspirés.
L'art a de frais vallons où les âmes penchées
Boivent la poésie à des ruisseaux sacrés.

Pierre à pierre, en songeant aux vieilles mœurs éteintes,
Sous la société qui chancelle à tous vents,
Le penseur reconstruit ces deux colonnes saintes,
Le respect des vieillards et l'amour des enfants.

Le devoir, fils du droit, sous nos toits domestiques
Habite comme un hôte auguste et sérieux.
Les mendiants groupés dans l'ombre des portiques
Ont moins de haine au cœur et moins de flamme aux yeux.

L'austère vérité n'a plus de portes closes.
Tout verbe est déchiffré. Notre esprit éperdu,
Chaque jour, en lisant dans le livre des choses,
Découvre à l'univers un sens inattendu.

O poëtes! le fer et la vapeur ardente
Effacent de la terre, à l'heure où vous rêvez,
L'antique pesanteur, à tout objet pendante,
Qui sous les lourds essieux broyait les durs pavés.

L'homme se fait servir par l'aveugle matière.
Il pense, il cherche, il crée! A son souffle vivant
Les germes dispersés dans la nature entière
Tremblent comme frissonne une forêt au vent!

Oui, tout va, tout s'accroît. Les heures fugitives
Laissent toutes leur trace. Un grand siècle a surgi.
Et, contemplant de loin de lumineuses rives,
L'homme voit son destin comme un fleuve élargi.

Mais parmi ces progrès dont notre âge se vante,
Dans tout ce grand éclat d'un siècle éblouissant,
Une chose, ô Jésus, en secret m'épouvante,
C'est l'écho de ta voix qui va s'affaiblissant.

Avril 1837.

## DEUXIÈME.

### SUNT LACRYMÆ RERUM.

I

Il est mort. Rien de plus. Nul groupe populaire,
Urne d'où se répand l'amour et la colère,
N'a jeté sur son nom pitié, gloire ou respect.
Aucun signe n'a lui. Rien n'a changé l'aspect
De ce siècle orageux, mer de récifs bordée,
Où le fait, ce flot sombre, écume sur l'idée.
Nul temple n'a gémi dans nos villes. Nul glas
N'a passé sur nos fronts criant : Hélas! hélas!
La presse aux mille voix, cette louve hargneuse,
A peine a retourné sa tête dédaigneuse;
Nous ne l'avons pas vue, irritée et grondant,
Donner à cette pourpre un dernier coup de dent.
Et chacun vers son but, la marée à la grève,
La foule vers l'argent, le penseur vers son rêve,
Tout a continué de marcher, de courir,
Et rien n'a dit au monde : Un roi vient de mourir!

II

Sombres canons rangés devant les Invalides,
Comme des sphinx au pied des grandes pyramides,
Dragons d'airain, hideux, verts, énormes, béants,
Gardiens de ce palais, bâti pour des géants,
Qui dresse et fait au loin reluire à la lumière
Un casque monstrueux sur sa tête de pierre!
A ce bruit qui jadis vous eût fait rugir tous,
— Le roi de France est mort! — D'où vient qu'aucun de vous,
Comme un lion captif qui secouerait sa chaîne,
Aucun n'a tressailli sur sa base de chêne,
Et n'a, se réveillant par un subit effort,
Dit à son noir voisin : — Le roi de France est mort! —
D'où vient qu'il s'est fermé sans vos salves funèbres,
Ce cercueil qu'on clouait là-bas dans les ténèbres?
Et que rien n'est sorti de vos mornes affûts,
Pas même, ô canons sourds, ce murmure confus
Qu'au vague battement de ses ailes livides
Le vent des nuits arrache à des armures vides?
C'est que, prostitués dans nos troubles civils,
Vous êtes comme nous fiers, sonores et vils!
C'est que, rouillés, vieillis, rivés à votre place,
Toujours agenouillés devant tout ce qui passe,
Retirés des combats, et dans ce coin obscur
Par des soldats boiteux gardés sous un vieux mur,
Vains foudres de parade oubliés de l'armée,
Autour de tout vainqueur faisant de la fumée,
Réservés pour la pompe et la solennité,
Vous avez pris racine en cette lâcheté!
Soyez flétris! canons que la guerre repousse,
Dont la voix sans terreur dans les fêtes s'émousse,
Vous qui glorifiez de votre cri profond
Ceux qui viennent, toujours, jamais ceux qui s'en vont!
Vous qui, depuis trente ans, noirs courtisans de bronze,
Avez, comme Henri quatre adorant Louis onze,
Toujours tout applaudi, toujours tout salué,
Vous taisant seulement quand le peuple a hué!
Lâches, vous préférez ceux que le sort préfère;
Dans le moule brûlant le fondeur pour vous faire
Mit l'étain et le cuivre et l'oubli du vaincu;
Car qui meurt exilé pour vous n'a pas vécu!
Car vos poumons de fer, où gronde une âpre haleine,
Sont muets pour Goritz comme pour Sainte-Hélène!
Soyez flétris!

Mais non. C'est à nous, insensés,
Que le mépris revient. Vous nous obéissez.
Vous êtes prisonniers, et vous êtes esclaves.
La guerre qui vous fit de ses bouillantes laves
Vous fit pour la bataille, et nous vous avons pris
Pour vous éclabousser des fanges de Paris,
Pour vous sceller au seuil d'un palais centenaire,
Et pour vous mettre au ventre un éclair sans tonnerre!
C'est nous qu'il faut flétrir, nous qui, déshonorés,
Donnons notre âme abjecte à ces bronzes sacrés.
Nous passons dans l'opprobre; hélas, ils y demeurent!
Mornes captifs! le jour où des rois proscrits meurent,
Vous ne pouvez, jetant votre fumée à flots,
Prolonger sur Paris vos éclatants sanglots,
Et, pareils à des chiens liés à des murailles,
D'un hurlement plaintif suivre leurs funérailles!
Muets, et vos longs cous baissés vers les pavés,
Vous restez là pensifs, et, tristes, vous rêvez
Aux hommes, froids esprits, cœurs bas, âmes douteuses,
Qui font faire à l'airain tant de choses honteuses!

III

Vous vous taisez. — Mais moi, moi, dont parfois le chant
Se refuse à l'aurore et jamais au couchant,

Moi que jadis à Reims Charle admit comme un hôte,
Moi qui plaignis ses maux, moi qui blâmai sa faute,
Je ne me tairai pas. Je descendrai, courbé,
Jusqu'au caveau profond où dort ce roi tombé;
Je suspendrai ma lampe à cette voûte noire;
Et sans cesse, à côté de sa triste mémoire,
Mon esprit, dans ces temps d'oubli contagieux,
Fera veiller dans l'ombre un vers religieux!

Et que m'importe à moi qui, déployant mon aile,
Touche parfois d'en bas à la lyre éternelle,
A moi qui n'ai d'amour que pour l'onde et les champs,
Et pour tout ce qui souffre, excepté les méchants,
A moi qui prends souci, quand la nef s'aventure,
De tous les matelots risqués dans la mâture,
Et dont la pitié grave hésite quelquefois
De la sueur du peuple à la sueur des rois,
Que m'importe après tout que depuis six années
Ce roi fût retranché des têtes couronnées,
Froide ruine au bord de nos flots écumants,
Vain fantôme penché sur les événements!
Qu'il ne changeât de rien ni le poids ni le nombre,
Que, rasé dès longtemps, son front plongeât dans l'ombre,
Et que déjà, vieillard sans trône et sans pavois,
Il eût subi l'exil, première mort des rois!
Je le dirai, sans peur que la haine renaisse,
Son avénement pur eut pour sœur ma jeunesse;
Saint-Remy nous reçut sous son mur triomphant
Tous deux le même jour, lui vieux, moi presque enfant;
Et moi je ne veux pas, harpe qu'il a connue,
Qu'on mette mon roi mort dans une bière nue!
Tandis qu'au loin la foule emplit l'air de ses cris,
L'auguste Piété, servante des proscrits,
Qui les ensevelit dans sa plus blanche toile,
N'aura pas, dans la nuit que son regard étoile,
Demandé vainement à ma pensée en deuil
Un lambeau de velours pour couvrir ce cercueil!

IV

Oh! que Versaille était superbe
Dans ces jours purs de tout affront
Où les prospérités en gerbe
S'épanouissaient sur son front!
Là, tout faste était sans mesure;
Là, tout arbre avait sa parure;
Là, tout homme avait sa dorure;
Tout du maître suivant la loi.
Comme au même but vont cent routes,
Là les grandeurs abondaient toutes;
L'Olympe ne pendait aux voûtes
Que pour compléter le grand roi!

Vers le temps où naissaient nos pères
Versailles rayonnait encor.
Les lions ont de grands repaires;
Les princes ont des palais d'or.
Chaque fois que, foule asservie,
Le peuple au cœur rongé d'envie
Contemplait du fond de sa vie
Ce fier château si radieux,
Rentrant dans sa nuit plus livide,
Il emportait dans son œil vide
Un éblouissement splendide
De rois, de femmes et de dieux!
Alors riaient dans l'espérance
Trois enfants sous ces nobles toits,
Les deux Louis, aînés de France,
Le beau Charles, comte d'Artois.
Tous trois nés sous les dais de soie,
Frêles enfants, mais pleins de joie
Comme ceux qu'un chaud soleil noie
De rayons purs sous le ciel bleu.
Oh! d'un beau sort quelle semence!
Près d'eux le roi d'où tout commence,
Au-dessous d'eux le peuple immense,
Au-dessus la bonté de Dieu!

V

Qui leur eût dit alors l'austère destinée?
Qui leur eût dit qu'un jour cette France inclinée
Sous leurs fronts de fleurons chargés,
Ne se souviendrait d'eux ni de leur morne histoire,
Pas plus que l'océan sans fond et sans mémoire
Ne se souvient des naufragés!

Que, chaînes, lis, dauphins, un jour les Tuileries
Verraient l'illustre amas des vieilles armoiries
S'écrouler de leur plafond nu,
Et qu'en ces temps lointains que le mystère couvre,
Un Corse, encore à naître, au noir fronton du Louvre
Sculpterait un aigle inconnu!

Que leur royal Saint-Cloud se meublait pour un autre;
Et qu'en ces fiers jardins du rigide Lenôtre,
Amour de leurs yeux éblouis,
Beaux parcs où dans les jeux croissait leur jeune force,
Les chevaux de Crimée un jour mordrait l'écorce
Des vieux arbres du grand Louis!

VI

Dans ces temps radieux, dans cette aube enchantée,
Dieu! comme avec terreur leur mère épouvantée
Les eût contre son cœur pressés, pâle et sans voix,
Si quelque vision, troublant ces jours de fêtes,
Eût jeté tout à coup sur ces fragiles têtes
Ce cri terrible : — Enfants! vous serez rois tous trois!

Et la voix prophétique aurait pu dire encore :
— « Enfants, que votre aurore est une triste aurore!
» Que les sceptres pour vous sont d'odieux présents!
» D'où vient donc que le Dieu qui punit Babylone
» Vous fait à pareille heure éclore au pied du trône?
» Et qu'avez-vous donc fait, ô pauvres innocents!

» Beaux enfants qu'on berce et qu'on flatte,
» Tout surpris, vous si purs, si doux,

» Que des vieux en robe écarlate
» Viennent vous parler à genoux !
» Quand les sévères Malesherbes
» Ont relevé leurs fronts superbes,
» Vous courez jouer dans les herbes,
» Sans savoir que tout doit finir,
» Et que votre race qui sombre
» Porte à ses deux bouts couverts d'ombre
» Ravaillac dans le passé sombre,
» Robespierre dans l'avenir !

» Dans ce Louvre où de vieux murs gardent
» Les portraits des rois hasardeux,
» Allez voir comme vous regardent
» Charles premier et Jacques deux !
» Sur vous un nuage s'étale.
» Sol étranger, terre natale,
» L'émeute, la guerre fatale
» Dévoreront vos jours maudits.
» De vous trois, enfants sur qui pèse
» L'antique masure française,
» Le premier sera Louis seize,
» Le dernier sera Charles dix !

» Que l'aîné, peu crédule à la vie, à la gloire,
» Au peuple ivre d'amour, sache d'une nuit noire
» D'avance emplir son cœur de courage pourvu;
» Qu'il rêve un ciel de pluie, un tombereau qui roule,
» Et là-bas, tout au fond, au-dessus de la foule,
» Quelque étrange échafaud dans la brume entrevu !
» Frères par la naissance et par le malheur frères,
» Les deux autres fuiront, battus des vents contraires.
» Le règne de Louis, roi de quelques bannis,
» Commence dans l'exil, celui de Charle y tombe.
» L'un n'aura pas de sacre et l'autre pas de tombe.
» A l'un Reims doit manquer, à l'autre Saint-Denis! »

VII

Quel rêve horrible! — C'est l'histoire.
De nos pères couchés dans les tombeaux profonds
Ce qu'aucun n'aurait voulu croire,
Nous l'avons vu, nous qui vivons !

Tous ces maux, et d'autres encore,
Sont tombés sur ces fronts de la main du Seigneur.
Maintenant croyez à l'aurore !
Maintenant croyez au bonheur !

Croyez au ciel pur et sans rides !
Saluez l'avenir qui vous flatte si bien!
L'avenir, fantôme aux mains vides
Qui promet tout et qui n'a rien !

O rois! ô familles tronquées !
Brusques écroulements des vieilles majestés !
O calamités embusquées
Au tournant des prospérités !

Tout colosse a des pieds de sable.
Votre abîme est, Seigneur, un abîme infini.
Louis quinze fut le coupable,
Louis seize fut le puni !

La peine se trompe et dévie ;
Celui qui fit le mal, c'est la loi du Très-Haut,
A le trône et la longue vie !
Et l'innocent a l'échafaud.

Les fautes que l'aïeul peut faire
Te poursuivront, ô fils ! en vain tu t'en défends.
Quand il a neigé sous le père
L'avalanche est pour les enfants !

Révolutions ! mer profonde !
Que de choses, hélas ! pleines d'enseignement,
Dans les ténèbres de votre onde
On voit flotter confusément !

VIII

Charles dix ! — Oh ! le Dieu qui retire et qui donne
Forgea pour cette tête une lourde couronne !
L'empire était penchant, et les temps étaient durs.
Une ombre quand il vint couvrait encor nos murs,
L'ombre de l'empereur, figure colossale.
Peuple, armée, et la France, et l'Europe vassale,
Par cette vaste main depuis quinze ans pétris,
Demandaient un grand règne ; et pour remplir Paris
Ainsi qu'après César Auguste remplit Rome,
Après Napoléon il fallait plus qu'un homme.
Charles ne fut qu'un homme. A ce faîte il eut peur.
Le gouffre attire. Pris d'un vertige trompeur
Dans l'abîme, fermant les yeux à la lumière,
Il se précipita la tête la première.
Silence à son tombeau ! car tout vient de finir.
A peine il aura teint d'un vague souvenir
Le peuple à l'eau pareil qui passe, clair ou sombre,
Près de tout sans en prendre autre chose que l'ombre.

Je n'aurai pas pour lui de reproches amers.
Je ne suis pas l'oiseau qui crie au bord des mers
Et qui, voyant tomber la foudre des nuées,
Jette aux marins perdus ses sinistres huées.
Des passions de tous isolé bien souvent,
Je n'ai jamais cherché les baisers que nous vend
Et l'hymne dont nous berce avec sa voix flatteuse
La popularité, cette grande menteuse.
Aussi n'attendez pas que j'achète aujourd'hui
Des louanges pour moi par des affronts pour lui.
Qu'un autre, aux rois déchus donnant un nom sévère,
Fasse un vil pilori de leur fatal calvaire ;
Moi je n'affligerai pas plus, ô Charles dix,
Ton cercueil maintenant que ton exil jadis !

IX

Repose, fils de France, en ta tombe exilée !
Dormez, sire ! — Il convient que cette ombre voilée,
Que ce vieux pasteur mort sans peuple et sans troupeau

Roi presque séculaire, ait au moins le repos,
Qu'il ait au moins la paix où la mort nous convie,
Puisqu'il eut le travail d'une si dure vie!
Peuple! soyons cléments! soyons forts! oublions!
Jamais l'odeur des morts n'attire les lions.
La haine d'un grand peuple est une haine grande
Qui veut que le pardon au sépulcre descende
Et n'a pour ennemis que ceux qui sont debout.
Hélas! quels poids encor pourrions-nous après tout
Jeter sur ce vieillard cassé par la misère
Qui dort sous le fardeau de la terre étrangère!

Roi, puissant, vous l'avez brisé; c'est un grand pas.
Il faut l'épargner mort. Et moi, je ne crois pas
Qu'il soit digne du peuple en qui Dieu se reflète
De joindre au bras qui tue une main qui soufflète.

X

Nous, pasteurs des esprits, qui, du bord du chemin,
Regardons tous les pas que fait le genre humain,
Poëtes, par nos chants, penseurs, par nos idées,
Hâtons vers la raison les âmes attardées!
Hâtons l'ère où viendront s'unir d'un nœud loyal
Le travail populaire et le labeur royal;
Où colère et puissance auront fait leur divorce;
Où tous ceux qui sont forts auront peur de leur force,
Et d'un saint tremblement frémiront à la fois,
Rois, devant leurs devoirs, peuples, devant leurs droits!
Aidons tous ces grands faits que le Seigneur envoie
Pour ouvrir une route ou pour clore une voie,
Les révolutions dont la surface bout,
Les changements soudains qui font vaciller tout,
A dégager du fond des nuages de l'âme,
A poser au-dessus des lois comme une flamme
Ce sentiment profond en nous tous replié
Que l'homme appelle doute et la femme pitié!
Expliquons au profit de la sainte clémence
Ces hauts événements où l'état recommence,
Et qui font, quand l'œil va des vaincus aux vainqueurs,
Trembler la certitude humaine au fond des cœurs!
Faisons venir bientôt l'heure où l'on pourra dire
Que sur le froid sépulcre on ne doit rien écrire
Hors des mots de pardon, d'espérance et de paix;
Et que, l'empereur mort comme les vieux Capets,
On a tort d'exiler, lorsque rien ne bouillonne,
Eux de leur Saint-Denis et lui de sa Colonne.
A quoi sert, Dieu clément, cette vaine action!
Et comment se fait-il que la Proscription
Ne brise pas ses dents au marbre de la tombe?
N'est-ce donc pas assez que, cygne, aigle ou colombe,
Dès qu'un vent de malheur lui jette un nid de rois,
Sortant de ce bois noir qu'on appelle les lois,
Cette hyène, acharnée aux grandes races mortes,
Vienne, là, sous nos murs, les ronger à nos portes!

Un jour, — mais nous serons couchés sous le gazon
Quand cette aube de Dieu blanchira l'horizon! —
Un jour on comprendra, même en changeant de règne,
Qu'aucune loi ne peut, sans que l'équité saigne,
Faire expier à tous ce qu'a commis un seul,
Et faire boire au fils ce qu'a versé l'aïeul.
On fera ce que nul aujourd'hui ne peut faire.
Quand un aiglon royal tombera de sa sphère,
On ne l'abattra pas sur l'aigle foudroyé.
Et, tout en gardant bien le droit qu'il a payé
De mettre le pouvoir sur un front comme un signe,
Et de donner le trône et le Louvre au plus digne,
Un grand peuple pourra, sans être épouvanté,
Voir un enfant de plus jouer dans la cité.
Car tous les cœurs diront : C'est une juste aumône
De laisser la patrie à qui n'a plus le trône!
Alors, jetant enfin l'ancre dans un port sûr,
Ayant les biens germés sur nos maux, et l'azur
Du ciel nouveau dont Dieu nous donne la tempête,
Proscription! nos fils broieront du pied ta tête!
Démon qui tiens du tigre et qui tiens du serpent!
Dans les prospérités invisible et rampant,
Qui, lâche et patient, épiant en silence
Ce que dans son palais le roi dit, rêve, ou pense,
Horrible, en attendant l'heure d'être lâché,
Vis, monstre ténébreux, sous le trône caché!

---

O poésie! au ciel ton vol se réfugie
Quand les partis hurlants luttent à pleine orgie,
Quand la nécessité sous son code étouffant
Brise le fort, le faible, hélas! l'innocent même,
Et, sourde et sans pitié, promène l'anathème
Du front blanc du vieillard au front pur de l'enfant!

Tu fuis alors à tire-d'aile
Vers le ciel éternel et pur,
Vers la lumière à tous fidèle,
Vers l'innocence, vers l'azur!
Afin que ta pureté fière
N'ait pas la fange et la poussière
Des vils chemins par nous frayés,
Et que, nuages et tempêtes,
Tout ce qui passe sur nos têtes
Ne puisse passer qu'à tes pieds!

Tu sais qu'étoile sans orbite,
L'homme erre au gré de tous les vents;
Tu sais que l'injustice habite
Dans la demeure des vivants;
Et que nos cœurs sont des arènes
Où les passions souveraines,
Groupe horrible en vain combattu,
Lionnes, louves affamées,

Tigresses de taches semées,
Dévorent la chaste vertu !

Tout ce qui souffre est plein de haine;
Tout ce qui vit traîne un remords;
Les morts seuls ont rompu leur chaîne;
Tout est méchant, hormis les morts.

Aussi, voyant partout la vie
Palpiter de rage et d'envie,
Et que parmi nous rien n'est beau,
Si parfois, oiseau solitaire,
Tu redescends sur cette terre,
Tu te poses sur un tombeau !

Novembre 1836

## TROISIÈME.

Quelle est la fin de tout? la vie, ou bien la tombe?
Est-ce l'onde où l'on flotte? Est-ce l'ombre où l'on tombe?
De tant de pas croisés quel est le but lointain?
Le berceau contient-il l'homme ou bien le destin?
Sommes-nous ici-bas, dans nos maux, dans nos joies,
Des rois prédestinés ou de fatales proies?

O Seigneur, dites-nous, dites-nous, ô Dieu fort,
Si vous n'avez créé l'homme que pour le sort?
Si déjà le calvaire est caché dans la crèche?
Et si les nids soyeux, dorés par l'aube fraiche,
Où la plume naissante éclot parmi des fleurs,
Sont faits pour les oiseaux ou pour les oiseleurs?

Mars 1837

## QUATRIÈME.

### A L'ARC DE TRIOMPHE.

I

Toi dont la courbe au loin par le couchant dorée,
S'emplit d'azur céleste, arche démesurée;
Toi qui lèves si haut ton front large et serein,
Fait pour changer sous lui la campagne en abîme,
Et pour servir de base à quelque aigle sublime
Qui viendra s'y poser et qui sera d'airain!

O vaste entassement ciselé par l'histoire!
Monceau de pierre assis sur un monceau de gloire!
Édifice inouï!
Toi que l'homme par qui notre siècle commence,
De loin, dans les rayons de l'avenir immense,
Voyait, tout ébloui!

Non, tu n'es pas fini quoique tu sois superbe!
Non! puisque aucun passant, dans l'ombre assis sur l'her-
Ne fixe un œil rêveur à ton mur triomphant, [be,
Tandis que triviale, errante et vagabonde,
Entre tes quatre pieds toute la ville abonde
Comme une fourmilière aux pieds d'un éléphant!

A ta beauté royale il manque quelque chose.
Les siècles vont venir pour ton apothéose
Qui te l'apporteront.
Il manque sur ta tête un sombre amas d'années
Qui pendent pêle-mêle et toutes ruinées
Aux brèches de ton front!

Il te manque la ride et l'antiquité fière,
Le passé, pyramide où tout siècle a sa pierre,
Les chapiteaux brisés, l'herbe sur les vieux fûts;
Il manque sous ta voûte où notre orgueil s'élance
Ce bruit mystérieux qui se mêle au silence,
Le sourd chuchotement des souvenirs confus!

La vieillesse couronne et la ruine achève.
Il faut à l'édifice un passé dont on rêve,

Deuil, triomphe ou remords.
Nous voulons, en foulant son enceinte pavée,
Sentir dans la poussière à nos pieds soulevée
De la cendre des morts!

Il faut que le fronton s'effeuille comme un arbre.
Il faut que le lichen, cette rouille du marbre,
De sa lèpre dorée au loin couvre le mur;
Et que la vétusté, par qui tout art s'efface,
Prenne chaque sculpture et la ronge à la face,
Comme un avide oiseau qui dévore un fruit mûr.

Il faut qu'un vieux dallage ondule sous les portes,
Que le lierre vivant grimpe aux acanthes mortes,
Que l'eau dorme aux fossés,
Que la cariatide, en sa lente révolte,
Se refuse, enfin lasse, à porter l'archivolte,
Et dise : C'est assez!

Ce n'est pas, ce n'est pas entre des pierres neuves
Que la bise et la nuit pleurent comme des veuves.
Hélas! d'un beau palais le débris est plus beau.
Pour que la lune émousse à travers la nuit sombre
L'ombre par le rayon et le rayon par l'ombre,
Il lui faut la ruine à défaut du tombeau!

Voulez-vous qu'une tour, voulez-vous qu'une église
Soient de ces monuments dont l'âme idéalise
La forme et la hauteur,
Attendez que de mousse elles soient revêtues,
Et laissez travailler à toutes les statues
Le temps, ce grand sculpteur!

Il faut que le vieillard, chargé de jours sans nombre,
Menant son jeune fils sous l'arche pleine d'ombre,
Nomme Napoléon comme on nomme Cyrus,
Et dise en la montrant de ses mains décharnées :
« Vois cette porte énorme! elle a trois mille années.
» C'est par là qu'ont passé des hommes disparus! »

## II

Oh! Paris est la cité mère!
Paris est le lieu solennel
Où le tourbillon éphémère
Tourne sur un centre éternel!
Paris! feu sombre ou pure étoile!
Morne Isis couverte d'un voile!
Araignée à l'immense toile
Où se prennent les nations!
Fontaine d'urnes obsédée!
Mamelle sans cesse inondée
Où pour se nourrir de l'Idée
Viennent les générations!

Quand Paris se met à l'ouvrage
Dans sa forge aux mille clameurs,
A tout peuple heureux, brave ou sage,
Il prend ses lois, ses dieux, ses mœurs.
Dans sa fournaise, pêle-mêle,
Il fond, transforme et renouvelle
Cette science universelle
Qu'il emprunte à tous les humains;
Puis il rejette aux peuples blêmes
Leurs sceptres et leurs diadèmes,
Leurs préjugés et leurs systèmes,
Tout tordus par ses fortes mains!

Paris qui garde, sans y croire,
Les faisceaux et les encensoirs,
Tous les matins dresse une gloire,
Éteint un soleil tous les soirs;
Avec l'idée, avec le glaive,
Avec la chose, avec le rêve,
Il refait, recloue et relève
L'échelle de la terre aux cieux;
Frère des Memphis et des Romes,
Il bâtit au siècle où nous sommes,
Une Babel pour tous les hommes,
Un Panthéon pour tous les dieux!

Ville qu'un orage enveloppe!
C'est elle, hélas! qui, nuit et jour,
Réveille le géant Europe
Avec sa cloche et son tambour!
Sans cesse, qu'il veille ou qu'il dorme,
Il entend la cité difforme
Bourdonner sur sa tête énorme
Comme un essaim dans la forêt.
Toujours Paris s'écrie et gronde.
Nul ne sait, question profonde!
Ce que perdrait le bruit du monde
Le jour où Paris se tairait!

## III

Il se taira pourtant! — après bien des aurores!
Bien des mois, bien des ans, bien des siècles couchés,
Quand cette rive où l'eau se brise aux ponts sonores
Sera rendue aux joncs murmurants et penchés;

Quand la Seine fuira de pierres obstruée,
Usant quelque vieux dôme écroulé dans ses eaux,
Attentive au doux vent qui porte à la nuée
Le frisson du feuillage et le chant des oiseaux;

Lorsqu'elle coulera, la nuit, blanche dans l'ombre,
Heureuse, en endormant son flot longtemps troublé,
De pouvoir écouter enfin ces voix sans nombre
Qui passent vaguement sous le ciel étoilé;

Quand de cette cité, folle et rude ouvrière,
Qui, hâtant les destins à ses murs réservés,
Sous son propre marteau s'en allant en poussière,
Met son bronze en monnaie et son marbre en pavés;

Quand des toits, des cloches, des ruches tortueuses,
Des porches, des frontons, des dômes pleins d'orgueil
Qui faisaient cette ville, aux voix tumultueuses,
Touffue, inextricable et fourmillante à l'œil,

Il ne restera plus dans l'immense campagne,
Pour toute pyramide et pour tout panthéon,
Que deux tours de granit faites par Charlemagne,
Et qu'un pilier d'airain fait par Napoléon;

Toi, tu compléteras le triangle sublime!
L'airain sera la gloire et le granit la foi;
Toi, tu seras la porte ouverte sur la cime
Qui dit : Il faut monter pour venir jusqu'à moi!

Tu salûras là-bas cette église si vieille,
Cette colonne altière au nom toujours accru,
Debout peut-être encore, ou tombée, et pareille
Au clairon monstrueux d'un Titan disparu.

Et sur ces deux débris que les destins rassemblent,
Pour toi l'aube fera resplendir à la fois
Deux signes triomphants qui de loin se ressemblent.
De près l'un est un glaive et l'autre est une croix!

Sur vous trois poseront mille ans de notre France.
La colonne est le chant d'un règne à peine ouvert;
C'est toi qui finiras l'hymne qu'elle commence.
Elle dit : Austerlitz! tu diras : Champaubert!

IV

Arche! alors tu seras éternelle et complète,
Quand tout ce que la Seine en son onde reflète
Aura fui pour jamais,
Quand de cette cité qui fût égale à Rome
Il ne restera plus qu'un ange, un aigle, un homme,
Debout sur trois sommets!

C'est alors que le roi, le sage, le poete,
Tous ceux dont le passé presse l'âme inquiète,
T'admireront vivante auprès de Paris mort;
Et pour mieux voir ta face où flotte un sombre rêve,
Lèveront à demi ton lierre ainsi qu'on lève
Un voile sur le front d'une aïeule qui dort!

Sur ton mur qui pour eux n'aura rien de vulgaire,
Ils chercheront nos mœurs, nos héros, notre guerre,
Tous pensifs à tes pieds;
Ils croiront voir, le long de ta frise animée,
Revivre le grand peuple avec la grande armée!
— « Oh! diront-ils, voyez!

» Là, c'est le régiment, ce serpent des batailles,
» Traînant sur mille pieds ses luisantes écailles,
» Qui tantôt, furieux, se roule au pied des tours,
» Tantôt, d'un mouvement formidable et tranquille
» Troue un rempart de pierre et traverse une ville
» Avec son front sonore où battent vingt tambours!

» Là-haut, c'est l'empereur avec ses capitaines,
» Qui songe s'il ira vers ces terres lointaines
» Où se tourne son char,
» Et s'il doit préférer pour vaincre ou se défendre
» La courbe d'Annibal ou l'angle d'Alexandre
» Au carré de César.

» Là, c'est l'artillerie aux cent gueules de fonte,
» D'où la fumée à flots monte, tombe et remonte,
» Qui broie une cité, détruit les garnisons,
» Ruine par la brèche incessamment accrue
» Tours, dômes, ponts, clochers, et, comme une charrue,
» Creuse une horrible rue à travers les maisons! »

Et tous les souvenirs qu'à ton front taciturne
Chaque siècle en passant versera de son urne
Leur reviendront au cœur.
Ils feront de ton mur jaillir la vieille histoire,
Et diront, en posant un panache de gloire
Sur ton cimier vainqueur :

— « Oh! que tout était grand dans cette époque antique!
» Si les ans n'avaient pas dévasté ce portique,
» Nous en retrouverions encor bien des lambeaux!
» Mais le temps, grand semeur de la ronce et du lierre,
» Touche les monuments d'une main familière,
» Et déchire le livre aux endroits les plus beaux! »

V

Non, le temps n'ôte rien aux choses.
Plus d'un portique à tort vanté
Dans ses lentes métamorphoses
Arrive enfin à la beauté.
Sur les monuments qu'on révère
Le temps jette un charme sévère
De leur façade à leur chevet.
Jamais, quoiqu'il brise et qu'il rouille,
La robe dont il les dépouille
Ne vaut celle qu'il leur revêt.

C'est le temps qui creuse une ride
Dans un claveau trop indigent;
Qui sur l'angle d'un marbre aride
Passe son pouce intelligent;
C'est lui qui, pour corriger l'œuvre,
Mêle une vivante couleuvre
Aux nœuds d'une hydre de granit.
Je crois voir rire un toit gothique
Quand le temps dans sa frise antique
Ote une pierre et met un nid!

Aussi, quand vous venez, c'est lui qui vous accueille;
Lui qui verse l'odeur du vague chèvrefeuille
Sur ce pavé souillé peut-être d'ossements;
Lui qui remplit d'oiseaux les sculptures farouches;
Met la vie en leurs flancs et de leurs mornes bouches
Fait sortir mille cris charmants!

Si quelque Vénus toute nue
Gémit, pauvre marbre désert,
C'est lui, dans la verte avenue,
Qui la caresse et qui la sert.
A l'abri d'un porche héraldique
Sous un beau feuillage pudique
Il la cache jusqu'au nombril;
Et sous son pied blanc et superbe

Étend les mille fleurs de l'herbe,
Cette mosaïque d'avril!

La mémoire des morts demeure
Dans les monuments ruinés.
Là, douce et clémente, à toute heure,
Elle parle aux fronts inclinés.
Elle est là, dans l'âme affaissée
Filtrant de pensée en pensée,
Comme une nymphe au front dormant
Qui, seule sous l'obscure voûte
D'où son eau suinte goutte à goutte,
Penche son vase tristement!

VI

Mais, hélas! hélas! dit l'histoire,
Bien souvent le passé couvre plus d'un secret
Dont sur un mur vieilli la tache reparaît!
Toute ancienne muraille est noire.

Souvent, par le désert et par l'ombre absorbé,
L'édifice déchu ressemble au roi tombé.
Plus de gloire où n'est plus la foule.
Rome est humiliée et Venise est en deuil.
La ruine de tout commence par l'orgueil;
C'est le premier fronton qui croule!

Athène est triste, et cache au front du Parthénon
Les traces de l'Anglais et celle du canon,
Et, pleurant ses tours mutilées,
Rêve à l'artiste grec qui versa de sa main
Quelque chose de beau comme un sourire humain
Sur le profil des propylées!

Thèbe a des temples morts où rampe en serpentant
La vipère au front plat, au regard éclatant,
Autour de la colonne torse;
Et, seul, quelque grand aigle habite en souverain
Les piliers de Rhamsès d'où les lames d'airain
S'en vont comme une vieille écorce!

Dans les débris de Gur, pleins du cri des hiboux,
Le tigre en marchant ploie et casse les bambous,
D'où s'envole le vautour chauve,
Et la lionne au pied d'un mur mystérieux
Met le groupe inquiet des lionceaux sans yeux
Qui fouillent sous son ventre fauve.

La morne Palenquè gît dans les marais verts.
A peine entre ses blocs d'herbe haute couverts
Entend-on le lézard qui bouge.
Ses murs sont obstrués d'arbres au fruit vermeil
Où volent, tout moirés par l'ombre et le soleil,
De beaux oiseaux de cuivre rouge!

Muette en sa douleur, Jumièges gravement
Étouffe un triste écho sous son portail normand,
Et laisse chanter sur ses tombes
Tous ces nids dans ses tours abrités et couvés
D'où le souffle du soir fait sur les noirs pavés
Neiger des plumes de colombes!

Comme une mère sombre, et qui, dans sa fierté,
Cache sous son manteau son enfant souffleté,
L'Égypte au bord du Nil assise
Dans sa robe de sable enfonce enveloppés
Ses colosses camards à la face frappés
Par le pied brutal de Cambyse.

C'est que toujours les ans contiennent quelque affront.
Toute ruine, hélas, pleure et penche le front!

VII

Mais toi! rien n'atteindra ta majesté pudique,
Porte sainte! jamais ton marbre véridique
Ne sera profané.
Ton cintre virginal sera pur sous la nue!
Et les peuples à naître accourront tête nue
Vers ton front couronné!

Toujours le pâtre, au loin accroupi dans les seigles,
Verra sur ton sommet planer un cercle d'aigles.
Les chênes à tes blocs noûront leur large tronc.
La gloire sur ta cime allumera son phare.
Ce n'est qu'en te chantant une haute fanfare
Que sous ton arc altier les siècles passeront!

Jamais rien qui ressemble à quelque ancienne honte
N'osera sur ton mur où le flot des ans monte
Répandre sa noirceur.
Tu pourras, dans ces champs où vous resterez seules,
Contempler fièrement les deux tours tes aïeules,
La colonne ta sœur!

C'est qu'on n'a pas caché de crimes dans ta base,
Ni dans tes fondements de sang qui s'extravase!
C'est qu'on ne te fit point d'un ciment hasardeux!
C'est qu'aucun noir forfait semé dans ta racine
Pour jeter quelque jour son ombre à ta ruine,
Ne mêle à tes lauriers son feuillage hideux!

Tandis que ces cités, dans leur cendre enfouies,
Furent pleines jadis d'actions inouïes,
Ivres de sang versé,
Si bien que le Seigneur a dit à la nature:
Refais-toi des palais dans cette architecture
Dont l'homme a mal usé!

Aussi tout est fini. Le chacal les visite;
Les murs vont décroissant sous l'herbe parasite;
L'étang s'installe et dort sous le dôme brisé;
Sur les Nérons sculptés marche la bête fauve;
L'antre se creuse où fut l'incestueuse alcôve.
Le tigre peut venir où le crime a passé!

VIII

Oh! dans ces jours lointains où l'on n'ose descendre,
Quand trois mille ans auront passé sur notre cendre
A nous qui maintenant vivons, pensons, allons,

Quand nos fosses auront fait place à des sillons,
Si, vers le soir, un homme assis sur la colline
S'oublie à contempler cette Seine orpheline,
O Dieu! de quel aspect triste et silencieux
Les lieux où fut Paris étonneront ses yeux!
Si c'est l'heure où déjà des vapeurs sont tombées
Sur le couchant rougi de l'or des scarabées,
Si la touffe de l'arbre est noire sur le ciel,
Dans ce demi-jour pâle où plus rien n'est réel,
Ombre où la fleur s'endort, où s'éveille l'étoile,
De quel œil il verra, comme à travers un voile,
Comme un songe aux contours grandissants et noyés,
La plaine immense et brune apparaître à ses pieds,
S'élargir lentement dans le vague nocturne,
Et comme une eau qui s'enfle et monte aux bords de l'urne,
Absorbant par degrés forêt, coteau, gazon,
Quand la nuit sera noire, emplir tout l'horizon!
Oh! dans cette heure sombre où l'on croit voir les choses
Fuir, sous une autre forme étrangement écloses,
Quelle extase de voir dormir, quand rien ne luit,
Ces champs dont chaque pierre a contenu du bruit!
Comme il tendra l'oreille aux rumeurs indécises!
Comme il ira rêvant des figures assises
Dans le buisson penché, dans l'arbre au bord des eaux,
Dans le vieux pan de mur que lèchent les roseaux!
Qu'il cherchera de vie en ce tombeau suprême!
Et comme il se fera, s'éblouissant lui-même,
A travers la nuit trouble et les rameaux touffus,
Des visions de chars et de passants confus!
Mais non, tout sera mort. — Plus rien dans cette plaine
Qu'un peuple évanoui dont elle est encor pleine;
Que l'œil éteint de l'homme et l'œil vivant de Dieu;
Un arc, une colonne, et, là-bas, au milieu
De ce fleuve argenté dont on entend l'écume,
Une église échouée à demi dans la brume!

O spectacle! — ainsi meurt ce que les peuples font!
Qu'un tel passé pour l'âme est un gouffre profond!
Pour ce passant pieux quel poids que notre histoire!
Surtout si tout à coup réveillant sa mémoire,
L'année a ce soir-là ramené dans son cours
Une des grandes nuits, veilles de nos grands jours,
Où l'empereur, rêvant un lendemain de gloire,
Dormait en attendant l'aube d'une victoire!

Lorsqu'enfin, fatigué de songes, vers minuit,
Las d'écouter au seuil de ce monde détruit,
Après s'être accoudé longtemps, oubliant l'heure
Au bord de ce néant immense où rien ne pleure,
Il aura lentement regagné son chemin;
Quand dans ce grand désert, pur de tout pas humain,
Rien ne troublera plus cette pudeur que Rome
Ou Paris ruiné doit avoir devant l'homme;
Lorsque la solitude, enfin libre et sans bruit,
Pourra continuer ce qu'elle fait la nuit,
Si quelque être animé veille encor dans la plaine,
Peut-être verra-t-il, comme sous une haleine,
Soudain un pâle éclair de ta tête jaillir,
Et la colonne au loin répondre et tressaillir!
Et ses soldats de cuivre et tes soldats de pierre
Ouvrir subitement leur pesante paupière!
Et tous s'entre-heurter, réveil miraculeux!
Tels que d'anciens guerriers d'un âge fabuleux
Qu'un noir magicien, loin des temps où nous sommes,
Jadis aurait faits marbre et qu'il referait hommes!
Alors l'aigle d'airain à ton faîte endormi,
Superbe, et tout à coup se dressant à demi,
Sur ces héros baignés du feu de ses prunelles
Secouera largement ses ailes éternelles!
D'où viendra ce réveil? d'où viendront ces clartés?
Et ce vent qui, soufflant sur ces guerriers sculptés,
Les fera remuer sur ta face hautaine
Comme tremble un feuillage autour du tronc d'un chêne?
Qu'importe! Dieu le sait. Le mystère est dans tout.
L'un à l'autre à voix basse ils se diront : Debout!
Ceux de quatre-vingt-seize et de mil huit cent onze,
Ceux que conduit au ciel la spirale de bronze,
Ceux que scelle à la terre un socle de granit,
Tous, poussant au combat le cheval qui hennit,
Le drapeau qui se gonfle et le canon qui roule,
A l'immense mêlée ils se rueront en foule!
Alors on entendra sur ton mur les clairons,
Les bombes, les tambours, le choc des escadrons,
Les cris et le bruit sourd des plaines ébranlées,
Sortir confusément des pierres ciselées,
Et du pied au sommet du pilier souverain
Cent batailles rugir avec des voix d'airain!
Tout à coup, écrasant l'ennemi qui s'effare,
La victoire aux cent voix sonnera sa fanfare.
De la colonne à toi les cris se répondront.
Et puis tout se taira sur votre double front,
Une rumeur de fête emplira la vallée,
Et Notre-Dame au loin, aux ténèbres mêlée,
Illuminant sa croix ainsi qu'un labarum,
Vous chantera dans l'ombre un vague Te Deum!

---

Monument! Voilà donc la rêverie immense
Qu'à ton ombre déjà le poëte commence!
Piédestal qu'eût aimé Bélénus ou Mithra!
Arche aujourd'hui guerrière, un jour religieuse!
Rêve en pierre ébauché! porte prodigieuse
D'un palais de géants qu'on se figurera!
Quand d'un lierre poudreux je couvre tes sculptures,
Lorsque je vois, au fond des époques futures,
La liste des héros sur ton mur constellé
Reluire et rayonner, malgré les destinées,
A travers les rameaux des profondes années,
Comme à travers un bois brille un ciel étoilé;

Quand ma pensée ainsi, vieillissant ton attique,
Te fait de l'avenir un passé magnifique,
Alors sous ta grandeur je me courbe effrayé,

J'admire, et, fils pieux, passant que l'art anime,
Je ne regrette rien devant ton mur sublime
Que Phidias absent et mon père oublié!

Février 1837.

# CINQUIÈME.

## DIEU EST TOUJOURS LA.

I

Quand l'été vient, le pauvre adore!
L'été, c'est la saison de feu,
C'est l'air tiède et la fraiche aurore;
L'été, c'est le regard de Dieu.

L'été, la nuit bleue et profonde
S'accouple au jour limpide et clair;
Le soir est d'or, la plaine est blonde;
On entend des chansons dans l'air.

L'été, la Nature éveillée
Partout se répand en tout sens,
Sur l'arbre en épaisse feuillée,
Sur l'homme en bienfaits caressants.

Tout ombrage alors semble dire:
Voyageur, viens te reposer!
Elle met dans l'aube un sourire,
Elle met dans l'onde un baiser.

Elle cache et recouvre d'ombre,
Loin du monde sourd et moqueur,
Une lyre dans le bois sombre,
Une oreille dans notre cœur!

Elle donne vie et pensée
Aux pauvres de l'hiver sauvés,
Du soleil à pleine croisée,
Et le ciel pur qui dit: Vivez!

Sur les chaumières dédaignées
Par les maitres et les valets,
Joyeuse, elle jette à poignées
Les fleurs qu'elle vend aux palais.

Son luxe aux pauvres seuils s'étale.
Ni les parfums ni les rayons
N'ont peur, dans leur candeur royale,
De se salir à des haillons.

Sur un toit où l'herbe frissonne
Le jasmin veut bien se poser.
Le lis ne méprise personne,
Lui qui pourrait tout mépriser!

Alors la masure où la mousse
Sur l'humble chaume a débordé
Montre avec une fierté douce
Son vieux mur de roses brodé.

L'aube alors de clartés baignée,
Entrant dans le réduit profond,
Dore la toile d'araignée
Entre les poutres du plafond.

Alors l'âme du pauvre est pleine.
Humble, il bénit ce Dieu lointain
Dont il sent la céleste haleine
Dans tous les souffles du matin!

L'air le réchauffe et le pénètre.
Il fête le printemps vainqueur.
Un oiseau chante à sa fenêtre,
La gaité chante dans son cœur!

Alors, si l'orphelin s'éveille,
Sans toit, sans mère, et priant Dieu,
Une voix lui dit à l'oreille:
« Eh bien! viens sous mon dôme bleu!

» Le Louvre est égal aux chaumières
Sous ma coupole de saphirs.
Viens sous mon ciel plein de lumières,
Viens sous mon ciel plein de zéphirs!

» J'ai connu ton père et ta mère
Dans leurs bons et leurs mauvais jours.
Pour eux la vie était amère,
Mais moi je fus douce toujours.

» C'est moi qui sur leur sépulture
Ai mis l'herbe qui la défend.

Viens, je suis la grande nature!
Je suis l'aïeule, et toi l'enfant.

« Viens, j'ai des fruits d'or, j'ai des roses,
J'en remplirai tes petits bras,
Je te dirai de douces choses,
Et peut-être tu souriras!

« Car je voudrais te voir sourire,
Pauvre enfant si triste et si beau!
Et puis tout bas j'irais le dire
A ta mère dans son tombeau! »

Et l'enfant, à cette voix tendre,
De la vie oubliant le poids,
Rêve et se hâte de descendre
Le long des coteaux dans les bois.

Là du plaisir tout a la forme;
L'arbre a des fruits, l'herbe a des fleurs;
Il entend dans le chêne énorme
Rire les oiseaux querelleurs.

Dans l'onde il mire son visage;
Tout lui parle; adieu son ennui!
Le buisson l'arrête au passage,
Et le caillou joue avec lui.

Le soir, point d'hôtesse cruelle
Qui l'accueille d'un front hagard.
Il trouve l'étoile si belle
Qu'il s'endort à son doux regard!

— Oh! qu'en dormant rien ne t'oppresse!
Dieu sera là pour ton réveil! —
La lune vient qui le caresse
Plus doucement que le soleil.

Car elle a de plus molles trêves
Pour nos travaux et nos douleurs.
Elle fait éclore les rêves,
Lui ne fait naître que les fleurs!

Oh! quand la fauvette dérobe
Son nid sous les rameaux penchants,
Lorsqu'au soleil séchant sa robe
Mai tout mouillé rit dans les champs,

J'ai souvent pensé dans mes veilles
Que la nature au front sacré
Dédiait tout bas ses merveilles
A ceux qui l'hiver ont pleuré!

Pour tous et pour le méchant même
Elle est bonne, Dieu le permet,
Dieu le veut, mais surtout elle aime
Le pauvre que Jésus aimait!

Toujours sereine et pacifique,
Elle offre à l'auguste indigent
Des dons de reine magnifique,
Des soins d'esclave intelligent!

A-t-il faim? au fruit de la branche
Elle dit : — Tombe, ô fruit vermeil!
A-t-il soif? — Que l'onde s'épanche!
A-t-il froid? — Lève-toi, soleil!

II

Mais hélas! juillet fait sa gerbe;
L'été, lentement effacé,
Tombe feuille à feuille dans l'herbe
Et jour à jour dans le passé.

Puis octobre perd sa dorure;
Et les bois dans les lointains bleus
Couvrent de leur rousse fourrure
L'épaule des coteaux frileux.

L'hiver des nuages sans nombre
Sort, et chasse l'été du ciel,
Pareil au temps, ce faucheur sombre
Qui suit le semeur éternel!

Le pauvre alors s'effraye et prie.
L'hiver, hélas, c'est Dieu qui dort;
C'est la faim livide et maigrie
Qui tremble auprès du foyer mort!

Il croit voir une main de marbre
Qui, mutilant le jour obscur,
Retire tous les fruits de l'arbre
Et tous les rayons de l'azur.

Il pleure, la nature est morte!
O rude hiver! ô dure loi!
Soudain un ange ouvre sa porte
Et dit en souriant : C'est moi!

Cet ange qui donne et qui tremble,
C'est l'aumône aux yeux de douceur,
Au front crédule, et qui ressemble
A la foi dont elle est la sœur!

« Je suis la Charité, l'amie
» Qui se réveille avant le jour,
» Quand la nature est rendormie,
» Et que Dieu m'a dit : A ton tour!

» Je viens visiter ta chaumière
» Veuve de l'été si charmant!
» Je suis fille de la prière.
» J'ai des mains qu'on ouvre aisément.

» J'accours, car la saison est dure.
» J'accours, car l'indigent a froid!
» J'accours, car la tiède verdure
» Ne fait plus d'ombre sur le toit!

» Je prie et jamais je n'ordonne.
» Chère à tout homme, quel qu'il soit,
» Je laisse la joie à qui donne
» Et je l'apporte à qui reçoit. »

O figure auguste et modeste,
Où le Seigneur mêla pour nous
Ce que l'ange a de plus céleste,
Ce que la femme a de plus doux!

Au lit du vieillard solitaire
Elle penche un front gracieux,
Et rien n'est plus beau sur la terre
Et rien n'est plus grand sous les cieux

Lorsque, réchauffant leurs poitrines
Entre ses genoux triomphants,
Elle tient dans ses mains divines
Les pieds nus des petits enfants!

Elle va dans chaque masure,
Laissant au pauvre réjoui
Le vin, le pain frais, l'huile pure
Et le courage épanoui!

Et le feu! le beau feu folâtre,
A la pourpre ardente pareil,
Qui fait qu'amené devant l'âtre,
L'aveugle croit rire au soleil!

Puis elle cherche au coin des bornes,
Transis par la froide vapeur,
Ces enfants qu'on voit nus et mornes
Et se mourant avec stupeur.

Oh! voilà surtout ceux qu'elle aime!
Faibles fronts dans l'ombre engloutis!
Parés d'un triple diadème,
Innocents, pauvres et petits!

Ils sont meilleurs que nous ne sommes!
Elle leur donne en même temps,
Avec le pain qu'il faut aux hommes
Le baiser qu'il faut aux enfants!

Tandis que leur faim secourue
Mange ce pain de pleurs noyé,
Elle étend sur eux dans la rue
Son bras des passants coudoyé.

Et si, le front dans la lumière,
Un riche passe en ce moment,
Par le bord de sa robe altière
Elle le tire doucement!

Puis pour eux elle prie encore
La grande foule au cœur étroit,
La foule qui, dès qu'on l'implore,
S'en va comme l'eau qui décroît!

« — Oh! malheureux celui qui chante
» Un chant joyeux, peut-être impur,
» Pendant que la bise méchante
» Mord un pauvre enfant sous son mur!

» Oh! la chose triste et fatale,
» Lorsque chez le riche hautain
» Un grand feu tremble dans la salle,
» Reflété par un grand festin,

» De voir, quand l'orgie enrouée
» Dans la pourpre s'égaye et rit,
» A peine une toile trouée
» Sur les membres de Jésus-Christ!

» Oh! donnez-moi pour que je donne!
» J'ai des oiseaux nus dans mon nid.
» Donnez, méchants, Dieu vous pardonne :
» Donnez, ô bons, Dieu vous bénit!

» Heureux ceux que mon zèle enflamme!
» Qui donne aux pauvres prête à Dieu.
» Le bien qu'on fait parfume l'âme;
» On s'en souvient toujours un peu!

» Le soir, au seuil de sa demeure,
» Heureux celui qui sait encor
» Ramasser un enfant qui pleure,
» Comme un avare un sequin d'or!

» Le vrai trésor rempli de charmes,
» C'est un groupe pour vous priant
» D'enfants qu'on a trouvés en larmes
» Et qu'on a laissés souriant!

» Les biens que je donne à qui m'aime
» Jamais Dieu ne les retira.
» L'or que sur le pauvre je sème
» Pour le riche au ciel germera! »

III

Oh! que l'été brille ou s'éteigne,
Pauvres, ne désespérez pas.
Le Dieu qui souffrit et qui règne
A mis ses pieds où sont vos pas!

Pour vous couvrir il se dépouille;
Bon même pour l'homme fatal
Qui, comme l'airain dans la rouille,
Va s'endurcissant dans le mal!

Tendre, même en buvant l'absinthe,
Pour l'impie au regard obscur
Qui l'insulte sans plus de crainte
Qu'un passant qui raye un vieux mur!

Ils ont beau traîner sur les claies
Ce Dieu mort dans leur abandon;
Ils ne font couler de ses plaies
Qu'un intarissable pardon.

Il n'est pas l'aigle altier qui vole,
Ni le grand lion ravisseur;
Il compose son auréole
D'une lumineuse douceur!

Quand sur nous une chaîne tombe,
Il la brise anneau par anneau.
Pour l'esprit il se fait colombe,
Pour le cœur il se fait agneau!

Vous pour qui la vie est mauvaise,
Espérez! il veille sur vous!
Il sait bien ce que cela pèse,
Lui qui tomba sur ses genoux!

Il est le Dieu de l'Évangile;
Il tient votre cœur dans sa main,
Et c'est une chose fragile
Qu'il ne veut pas briser, enfin!

Lorsqu'il est temps que l'été meure
Sous l'hiver sombre et solennel,
Même à travers le ciel qui pleure
On voit son sourire éternel!

Car sur les familles souffrantes,
L'hiver, l'été, la nuit, le jour,
Avec des urnes différentes
Dieu verse à grands flots son amour!

Et dans ses bontés éternelles
Il penche sur l'humanité
Ces mères aux triples mamelles,
La nature et la charité!

Février 1837.

# SIXIÈME.

« Oh! vivons! disent-ils dans leur enivrement.
Voyez la longue table et le festin charmant
Qui rayonne dans nos demeures!
Nous semons tous nos biens n'importe en quels sillons!
Riches, nous dépensons, nous perdons, nous pillons
Nos onces d'or; jeunes, nos heures.

» Jette ta vieille Bible, ô jeune homme pieux!
Quitte église et collége, et viens chez nous! — Joyeux,
Entourés de cent domestiques,
Buvant, chantant, riant, nous n'insultons pas Dieu,
Et nous lui permettons de montrer son ciel bleu
Par le cintre de nos portiques!

» De quoi te servira ton labeur ennuyeux?
Sais-tu ce que diront les belles aux doux yeux
Dont le sourire vaut un trône?
— O jeune homme inutile! — Et puis elles riront.
— Oh! que de peine il prend pour donner à son front
La couleur de son livre jaune!

» Nous, éblouis de feux, de concerts, de seins nus,
Nous vivons! — Nous avons des bonheurs inconnus
A la foule avare et grossière,
Quand dans l'orchestre, où rien ne grandit qu'en trem-
La fanfare, tantôt montant, tantôt croulant, [blant,
S'enfle en onde ou vole en poussière!

» L'homme à tout ce qu'il fait dans tous les temps mêla
La musique et les chants. — Amis, c'est pour cela
Que la Guerre qui nous enivre,
Noble déesse à qui tout enfants nous songions,
Fait chanter en avant des sombres légions
Les clairons aux bouches de cuivre!

» O rois, pour vous la guerre et pour nous le plaisir!
Vous vivez par l'orgueil et nous par le désir.
Nous avons tous notre part d'âmes.
Nous avons, les uns craints et les autres aimés,
Vous les empires, nous les boudoirs parfumés,
Vous les hommes et nous les femmes.

» Prêtres, mages, docteurs, savants, nous font pitié!
Pauvres songeurs qui vont expliquant à moitié
L'ombre dont l'éternel se voile,
Tantôt lisant un livre et hués des valets,
Tantôt assis la nuit sur le toit des palais,
Épelant d'étoile en étoile!

» Fous qui cherchent un centre au globe obscur du ciel! —
Nous, rions! — Il n'est rien ici-bas de réel
Que ce que tient la main de l'homme.
Donnons leur saint bonheur pour les plaisirs maudits,
Pour une Ève au front pur leur vague paradis,
Et leur sphère pour une pomme!

» Qu'est-ce que la science à côté de l'amour?
L'hiver donne la neige et le soleil le jour.
Aimons! chantons! trêve aux paroles.
Préférons, puisqu'enfin nos cœurs flambent encor,
Aux discours larmoyants le choc des coupes d'or,
Aux vieux sages les belles folles!

» Nature, nous buvons aux flots que tu répands!
Toujours nous nous hâtons de jouir aux dépens
Du penseur prudent qui diffère;
Nous ne songeons, prenant les biens sans les choisir,
Qu'à dissoudre ici-bas toute chose en plaisir.
Quant à Dieu, nous le laissons faire! »

Le sage cependant, qui songe à leur destin,
Ramasse tristement les miettes du festin,
Tandis que l'un l'autre ils s'enchantent;
Puis il donne ce pain aux pauvres oubliés,
Aux mendiants rêveurs, en leur disant : — Priez,
Priez pour ces hommes qui chantent!

Mars 1837.

# SEPTIÈME.

## A VIRGILE.

O Virgile! ô poëte! ô mon maître divin!
Viens, quittons cette ville au cri sinistre et vain
Qui, géante, et jamais ne fermant la paupière,
Presse un fleuve écumant entre ses flancs de pierre,
Lutèce, si petite au temps de tes Césars,
Et qui jette aujourd'hui, cité pleine de chars,
Sous le nom éclatant dont le monde la nomme,
Plus de clarté qu'Athène et plus de bruit que Rome.

Pour toi qui dans les bois fais, comme l'eau des cieux,
Tomber de feuille en feuille un vers mystérieux,
Pour toi, dont la pensée emplit ma rêverie,
J'ai trouvé, dans une ombre où rit l'herbe fleurie,
Entre Buc et Meudon, dans un profond oubli,
— Et quand je dis Meudon, suppose Tivoli! —
J'ai trouvé, mon poëte, une chaste vallée
A des coteaux charmants nonchalamment mêlée,
Retraite favorable à des amants cachés,
Faite de flots dormants et de rameaux penchés,
Où midi baigne en vain de ses rayons sans nombre
La grotte et la forêt, frais asiles de l'ombre!

Pour toi je l'ai cherchée, un matin, fier, joyeux,
Avec l'amour au cœur et l'aube dans les yeux,
Pour toi je l'ai cherchée, accompagné de celle
Qui sait tous les secrets que mon âme recèle,
Et qui, seule avec moi sous les bois chevelus,
Serait ma Lycoris si j'étais ton Gallus.
Car elle a dans le cœur cette fleur large et pure,
L'amour mystérieux de l'antique nature!
Elle aime comme nous, maître, ces douces voix,
Ce bruit de nids joyeux qui sort des sombres bois,
Et le soir, tout au fond de la vallée étroite,
Les coteaux renversés dans le lac qui miroite,
Et quand le couchant morne a perdu sa rougeur,
Les marais irrités des pas du voyageur,
Et l'humble chaume, et l'antre obstrué d'herbe verte,
Et qui semble une bouche avec terreur ouverte,
Les eaux, les prés, les monts, les refuges charmants,
Et les grands horizons pleins de rayonnements!

Maître! puisque voici la saison des pervenches,
Si tu veux, chaque nuit, en écartant les branches,
Sans éveiller d'échos à nos pas hasardeux,
Nous irons tous les trois, c'est-à-dire tous deux,
Dans ce vallon sauvage, et de la solitude,
Rêveurs, nous surprendrons la secrète attitude.
Dans la brune clairière où l'arbre au tronc noueux
Prend le soir un profil humain et monstrueux,
Nous laisserons fumer, à côté d'un cytise,
Quelque feu qui s'éteint sans pâtre qui l'attise,
Et, l'oreille tendue à leurs vagues chansons,
Dans l'ombre, au clair de lune, à travers les buissons,
Avides, nous pourrons voir à la dérobée
Les satyres dansants qu'imite Alphésibée.

Mars 18...

## HUITIÈME.

Venez que je vous parle, ô jeune enchanteresse !
Dante vous eût faite ange et Virgile déesse.
Vous avez le front haut, le pied vif et charmant,
Une bouche qu'entr'ouvre un bel air d'enjoûment,
Et vous pourriez porter, fière entre les plus fières,
La cuirasse d'azur des antiques guerrières.

Tout essaim de beautés, gynécée ou sérail,
Madame, admirerait vos lèvres de corail.
Cellini sourirait à votre grâce pure,
Et, dans un vase grec sculptant votre figure,
Il vous ferait sortir d'un beau calice d'or,
D'un lis qui devient femme en restant lis encor,
Ou d'un de ces lotus qui lui doivent la vie,
Étranges fleurs de l'art que la nature envie !

Venez que je vous parle, ô belle aux yeux divins !
Pour la première fois quand près de vous je vins,
Ce fut un jour doré. Ce souvenir, madame,
A-t-il comme en mon cœur son rayon dans votre âme ?
Vous souriez. Mettez votre main dans ma main.
Venez. Le printemps rit, l'ombre est sur le chemin,
L'air est tiède, et là-bas, dans les forêts prochaines,
La mousse épaisse et verte abonde au pied des chênes.

Avril 18..

## NEUVIÈME.

### PENDANT QUE LA FENÊTRE ÉTAIT OUVERTE.

Poëte ! ta fenêtre était ouverte au vent,
Quand celle à qui tout bas ton cœur parle souvent
Sur ton fauteuil posait sa tête :
— « Oh ! disait-elle, ami, ne vous y fiez pas !
» Parce que maintenant, attachée à vos pas,
» Ma vie à votre ombre s'arrête ;

» Parce que mon regard est fixé sur vos yeux ;
» Parce que je n'ai plus de sourire joyeux
» Que pour votre grave sourire ;
» Parce que, de l'amour me faisant un linceul,
» Je vous offre mon cœur comme un livre où vous seul
» Avez encor le droit d'écrire ;

» Il n'est pas dit qu'enfin je n'aurai pas un jour
» La curiosité de troubler votre amour
» Et d'alarmer votre œil sévère,
» Et l'inquiet caprice et le désir moqueur
» De renverser soudain la paix de votre cœur
» Comme un enfant renverse un verre !

» Hommes ! vous voulez tous qu'une femme ait longtemps
» Des fiertés, des hauteurs ; puis vous êtes contents,
» Dans votre orgueil que rien ne brise,
» Quand, aux feux de l'amour qui rayonne sur nous,
» Pareille à ces fruits verts que le soleil fait doux,
» La hautaine devient soumise !

» Aimez-moi d'être ainsi ! — Ces hommes, ô mon roi,
» Que vous voyez passer si froids autour de moi,
» Empressés près des autres femmes,
» Je n'y veux pas songer, car le repos vous plaît ;
» Mais mon œil endormi ferait, s'il le voulait,
» De tous ces fronts jaillir des flammes ! »

Elle parlait, charmante et fière et tendre encor,
Laissant sur le dossier de velours à clous d'or
Déborder sa manche traînante,
Et toi tu croyais voir à ce beau front si doux
Sourire ton vieux livre ouvert sur tes genoux,
Ton Iliade rayonnante !

Beau livre que souvent vous lisez tous les deux!
Elle aime comme toi ces combats hasardeux
Où la guerre agite ses ailes.
Femme, elle ne hait pas, en t'y voyant rêver,
Le poëte qui chante Hélène, et fait lever
Les plus vieux devant les plus belles.

Elle vient là, du haut de ses jeunes amours,
Regarder quelquefois dans le flot des vieux jours
Quelle ombre y fait cette chimère;
Car, ainsi que d'un mont tombent de vives eaux,
Le passé murmurant sort et coule à ruisseaux
De ton flanc, ô géant Homère!

Février 18...

# DIXIÈME.

## A ALBERT DURER.

Dans les vieilles forêts où la séve à grands flots
Court du fût noir de l'aulne au tronc blanc des bouleaux,
Bien des fois, n'est-ce pas? à travers la clairière,
Pâle, effaré, n'osant regarder en arrière,
Tu t'es hâté, tremblant et d'un pas convulsif,
O mon maître Albert Dure, ô vieux peintre pensif!
On devine, devant tes tableaux qu'on vénère,
Que dans les noirs taillis ton œil visionnaire
Voyait distinctement, par l'ombre recouverts,
Le faune aux doigts palmés, le sylvain aux yeux verts,
Pan, qui revêt de fleurs l'antre où tu te recueilles,
Et l'antique dryade aux mains pleines de feuilles.

Une forêt pour toi c'est un monde hideux.
Le songe et le réel s'y mêlent tous les deux.
Là se penchent rêveurs les vieux pins, les grands ormes
Dont les rameaux tordus font cent coudes difformes,
Et dans ce groupe sombre agité par le vent
Rien n'est tout à fait mort ni tout à fait vivant.
Le cresson boit; l'eau court; les frênes sur les pentes,
Sous la broussaille horrible et les ronces grimpantes,
Contractent lentement leurs pieds noueux et noirs;
Les fleurs au cou de cygne ont les lacs pour miroirs;
Et sur vous qui passez et l'avez réveillée,
Mainte chimère étrange à la gorge écaillée,
D'un arbre entre ses doigts serrant les larges nœuds,
Du fond d'un antre obscur fixe un œil lumineux.
O végétation! esprit! matière! force!
Couverte de peau rude ou de vivante écorce!

Aux bois, ainsi que toi, je n'ai jamais erré,
Maître, sans qu'en mon cœur l'horreur ait pénétré,
Sans voir tressaillir l'herbe, et, par le vent bercées,
Pendre à tous les rameaux de confuses pensées.
Dieu seul, ce grand témoin des faits mystérieux,
Dieu seul le sait, souvent, en de sauvages lieux,
J'ai senti, moi qu'échauffe une secrète flamme,
Comme moi palpiter et vivre avec une âme,
Et rire, et se parler dans l'ombre à demi voix,
Les chênes monstrueux qui remplissent les bois.

Avril 1837.

# ONZIÈME.

Puisqu'ici bas toute âme
Donne à quelqu'un
Sa musique, sa flamme,
Ou son parfum;

Puisqu'ici toute chose
Donne toujours
Son épine ou sa rose
A ses amours;

Puisqu'avril donne aux chênes
  Un bruit charmant;
Que la nuit donne aux peines
  L'oubli dormant;

Puisque l'air à la branche
  Donne l'oiseau;
Que l'aube à la pervenche
  Donne un peu d'eau;

Puisque, lorsqu'elle arrive
  S'y reposer,
L'onde amère à la rive
  Donne un baiser;

Je te donne à cette heure,
  Penché sur toi,
La chose la meilleure
  Que j'aie en moi!

Reçois donc ma pensée,
  Triste d'ailleurs,
Qui, comme une rosée,
  T'arrive en pleurs!

Reçois mes vœux sans nombre,
  O mes amours!
Reçois la flamme ou l'ombre
  De tous mes jours!

Mes transports pleins d'ivresses,
  Purs de soupçons!
Et toutes les caresses
  De mes chansons!

Mon esprit qui sans voile
  Vogue au hasard,
Et qui n'a pour étoile
  Que ton regard!

Ma muse que les heures
  Bercent rêvant,
Qui, pleurant quand tu pleures,
  Pleure souvent!

Reçois, mon bien céleste,
  O ma beauté,
Mon cœur dont rien ne reste,
  L'amour ôté!

Mai 18..

# DOUZIÈME.

## A OL.

O poëte! je vais dans ton âme blessée
Remuer jusqu'au fond ta profonde pensée.

Tu ne l'avais pas vue encor, ce fut un soir,
A l'heure où dans le ciel les astres se font voir,
Qu'elle apparut soudain à tes yeux, fraîche et belle
Dans un lieu radieux qui rayonnait moins qu'elle.
Ses cheveux pétillaient de mille diamants;
Un orchestre tremblait à tous ses mouvements
Tandis qu'elle enivrait la foule haletante,
Blanche avec des yeux noirs, jeune, grande, éclatante.
Tout en elle était feu qui brille, ardeur qui rit.
La parole parfois tombait de son esprit
Comme un épi doré du sac de la glaneuse,
Ou sortait de sa bouche en vapeur lumineuse.
Chacun se récriait, admirant tour à tour
Son front plein de pensée éclose avant l'amour,
Son sourire entr'ouvert comme une vive aurore,
Et son ardente épaule, et, plus ardents encore,
Comme les soupiraux d'un centre étincelant,
Ses yeux où l'on voyait luire son cœur brûlant.
Elle allait et passait comme un oiseau de flamme,
Mettant sans le savoir le feu dans plus d'une âme,
Et dans les yeux fixés sur tous ses pas charmants
Jetant de toutes parts des éblouissements!

Toi, tu la contemplais, n'osant approcher d'elle.
Car le baril de poudre a peur de l'étincelle.

Mai 1837

## TREIZIÈME.

Jeune homme, ce méchant fait une lâche guerre.
Ton indignation ne l'épouvante guère.
Crois-moi donc, laisse en paix, jeune homme au noble cœur,
Ce Zoïle à l'œil faux, ce malheureux moqueur.
Ton mépris? mais c'est l'air qu'il respire. Ta haine?
La haine est son odeur, sa sueur, son haleine.
Il sait qu'il peut souiller sans peur les noms fameux,
Et que pour qu'on le touche il est trop venimeux.
Il ne craint rien; pareil au champignon difforme
Poussé dans une nuit au pied d'un chêne énorme,
Qui laisse les chevreaux autour de lui paissant
Essayer leur dent folle à l'arbuste innocent;
Sachant qu'il porte en lui des vengeances trop sûres,
Tout gonflé de poison il attend les morsures.

Février 1836.

## QUATORZIÈME.

### AVRIL. — A LOUIS B.

Louis, voici le temps de respirer les roses,
Et d'ouvrir bruyamment les vitres longtemps closes;
Le temps d'admirer en rêvant
Tout ce que la nature a de beautés divines
Qui flottent sur les monts, les bois et les ravines
Avec l'onde, l'ombre et le vent!

Louis, voici le temps de reposer son âme
Dans ce calme sourire empreint de vague flamme
Qui rayonne au front du ciel pur;
De dilater son cœur ainsi qu'une eau qui fume,
Et d'en faire envoler la nuée et la brume
A travers le limpide azur!

O Dieu! que les amants sous les vertes feuillées
S'en aillent, par l'hiver pauvres ailes mouillées!
Qu'ils errent, joyeux et vainqueurs!
Que le rossignol chante, oiseau dont la voix tendre
Contient de l'harmonie assez pour en répandre
Sur tout l'amour qui sort des cœurs!

Que, blé qui monte, enfant qui joue, eau qui murmure,
Fleur rose où le semeur rêve une pêche mûre,
Que tout semble rire ou prier!
Que le chevreau gourmand, furtif et plein de grâces,
De quelque arbre incliné mordant les feuilles basses,
Fasse accourir le chevrier!

Qu'on songe aux deuils passés en se disant: Qu'était-ce?
Que rien sous le soleil ne garde de tristesse!
Qu'un nid chante sur les vieux troncs!
Nous, tandis que de joie au loin tout vibre et tremble,
Allons dans la forêt, et là, marchant ensemble,
Si vous voulez, nous songerons,

Nous songerons tous deux à cette belle fille
Qui dort là-bas sous l'herbe où le bouton d'or brille,
Où l'oiseau cherche un grain de mil,
Et qui voulait avoir, et qui, triste chimère!
S'était fait cet hiver promettre par sa mère
Une robe verte en avril.

Avril 1837.

# QUINZIÈME.

## LA VACHE.

Devant la blanche ferme où parfois vers midi
Un vieillard vient s'asseoir sur le seuil attiédi,
Où cent poules gaîment mêlent leurs crêtes rouges,
Où, gardiens du sommeil, les dogues dans leurs bouges
Écoutent les chansons du gardien du réveil,
Du beau coq vernissé qui reluit au soleil,
Une vache était là, tout à l'heure arrêtée.
Superbe, énorme, rousse et de blanc tachetée,
Douce comme une biche avec ses jeunes faons,
Elle avait sous le ventre un beau groupe d'enfants,
D'enfants aux dents de marbre, aux cheveux en brous-
Frais, et plus charbonnés que de vieilles murailles, [sailles,
Qui, bruyants, tous ensemble, à grands cris appelant
D'autres qui, tout petits, se hâtaient en tremblant,
Dérobant sans pitié quelque laitière absente,
Sous leur bouche joyeuse et peut-être blessante
Et sous leurs doigts pressant le lait par mille trous,
Tiraient le pis fécond de la mère au poil roux.
Elle, bonne et puissante et de son trésor pleine,
Sous leurs mains par moments faisait frémir à peine
Son beau flanc plus ombré qu'un flanc de léopard,
Distraite, regardait vaguement quelque part.

Ainsi, Nature! abri de toute créature!
O mère universelle! indulgente Nature!
Ainsi, tous à la fois, mystiques et charnels,
Cherchant l'ombre et le lait sous tes flancs éternels,
Nous sommes là, savants, poëtes, pêle-mêle,
Pendus de toutes parts à ta forte mamelle!
Et tandis qu'affamés, avec des cris vainqueurs,
A tes sources sans fin désaltérant nos cœurs,
Pour en faire plus tard notre sang et notre âme,
Nous aspirons à flots ta lumière et ta flamme,
Les feuillages, les monts, les prés verts, le ciel bleu,
Toi, sans te déranger, tu rêves à ton Dieu!

Mai 1837.

# SEIZIÈME.

## PASSÉ.

C'était un grand château du temps de Louis treize.
Le couchant rougissait ce palais oublié.
Chaque fenêtre au loin, transformée en fournaise,
Avait perdu sa forme et n'était plus que braise.
Le toit disparaissait dans les rayons noyé.

Sous nos yeux s'étendait, gloire antique abattue,
Un de ces parcs dont l'herbe inonde le chemin,
Où dans un coin, de lierre à demi revêtue,
Sur un piédestal gris, l'hiver, morne statue,
Se chauffe avec un feu de marbre sous sa main.

O deuil! le grand bassin dormait, lac solitaire.
Un Neptune verdâtre y moisissait dans l'eau.
Les roseaux cachaient l'onde et l'eau rongeait la terre
Et les arbres mêlaient leur vieux branchage austère
D'où tombaient autrefois des rimes pour Boileau.

On voyait par moments errer dans la futaie
De beaux cerfs qui semblaient regretter les chasseurs;
Et, pauvres marbres blancs qu'un vieux tronc d'arbre
Seules, sous la charmille, hélas! changée en haie, [étaie.
Soupirer Gabrielle et Vénus, ces deux sœurs!

Les manteaux relevés par la longue rapière,
Hélas! ne passaient plus dans ce jardin sans voix;
Les tritons avaient l'air de fermer la paupière;
Et, dans l'ombre, entr'ouvrant ses mâchoires de pierre,
Un vieux antre ennuyé bâillait au fond du bois.

Et je vous dis alors : — Ce château dans son ombre
A contenu l'amour, frais comme en votre cœur,
Et la gloire, et le rire, et les fêtes sans nombre,
Et toute cette joie aujourd'hui le rend sombre,
Comme un vase noircit rouillé par sa liqueur.

Dans cet antre, où la mousse a recouvert la dalle,
Venait, les yeux baissés et le sein palpitant,
Ou la belle Caussade ou la jeune Candale
Qui, d'un royal amant conquête féodale,
En entrant disait Sire, et Louis en sortant.

Alors comme aujourd'hui, pour Candale ou Caussade,
La nuée au ciel bleu mêlait son blond duvet,
Un doux rayon dorait le toit grave et maussade,
Les vitres flamboyaient sur toute la façade,
Le soleil souriait, la nature rêvait!

Alors comme aujourd'hui, deux cœurs unis, deux âmes,
Erraient sous ce feuillage où tant d'amour a lui;
Il nommait sa duchesse un ange entre les femmes;
Et l'œil plein de rayons et l'œil rempli de flammes
S'éblouissaient l'un l'autre, alors comme aujourd'hui!

Au loin dans le bois vague on entendait des rires.
C'étaient d'autres amants, dans leur bonheur plongés.
Par moments un silence arrêtait leurs délires.
Tendre, il lui demandait : D'où vient que tu soupires?
Douce, elle répondait : D'où vient que vous songez?

Tous deux, l'ange et le roi, les mains entrelacées,
Ils marchaient, fiers, joyeux, foulant le vert gazon,
Ils mêlaient leurs regards, leur souffle, leurs pensées...—
O temps évanouis! ô splendeurs éclipsées!
O soleils descendus derrière l'horizon!

Avril 18...

# DIX-SEPTIÈME.

## SOIRÉE EN MER.

Près du pêcheur qui ruisselle,
Quand tous deux, au jour baissant,
Nous errons dans la nacelle,
Laissant chanter l'homme frêle
Et gémir le flot puissant;

Sous l'abri que font les voiles
Lorsque nous nous asseyons,
Dans cette ombre où tu te voiles
Quand ton regard aux étoiles
Semble cueillir des rayons;

Quand tous deux nous croyons lire
Ce que la nature écrit,
Réponds, ô toi que j'admire,
D'où vient que mon cœur soupire?
D'où vient que ton front sourit?

Dis? d'où vient qu'à chaque lame,
Comme une coupe de fiel,
La pensée emplit mon âme?
C'est que moi je vois la rame
Tandis que tu vois le ciel!

C'est que je vois les flots sombres,
Toi, les astres enchantés!
C'est que, perdu dans leurs nombres,
Hélas, je compte les ombres
Quand tu comptes les clartés!

Chacun, c'est la loi suprême,
Rame, hélas! jusqu'à la fin.
Pas d'homme, ô fatal problème!
Qui ne laboure ou ne sème
Sur quelque chose de vain!

L'homme est sur un flot qui gronde.
L'ouragan tord son manteau.
Il rame en la nuit profonde,
Et l'espoir s'en va dans l'onde
Par les fentes du bateau.

Sa voile que le vent troue
Se déchire à tout moment,
De sa route l'eau se joue,
Les obstacles sur sa proue
Écument incessamment!

Hélas! hélas! tout travaille
Sous tes yeux, ô Jehova!
De quelque côté qu'on aille,
Partout un flot qui tressaille,
Partout un homme qui va!

Où vas-tu? — Vers la nuit noire.
Où vas-tu? — Vers le grand jour.
Toi? — Je cherche s'il faut croire.
Et toi? — Je vais à la gloire.
Et toi? — Je vais à l'amour.

Vous allez tous à la tombe!
Vous allez à l'inconnu!
Aigle, vautour, ou colombe,
Vous allez où tout retombe
Et d'où rien n'est revenu!

Vous allez où vont encore
Ceux qui font le plus de bruit!
Où va la fleur qu'avril dore!
Vous allez où va l'aurore!
Vous allez où va la nuit!

A quoi bon toutes ces peines?
Pourquoi tant de soins jaloux?
Buvez l'onde des fontaines,
Secouez le gland des chênes,
Aimez, et rendormez-vous!

Lorsqu'ainsi que des abeilles
On a travaillé toujours;
Qu'on a rêvé des merveilles;
Lorsqu'on a sur bien des veilles
Amoncelé bien des jours;

Sur votre plus belle rose,
Sur votre lis le plus beau,
Savez-vous ce qui se pose?
C'est l'oubli pour toute chose,
Pour tout homme le tombeau!

Car le Seigneur nous retire
Les fruits à peine cueillis.
Il dit : Échoue! au navire.
Il dit à la flamme : Expire!
Il dit à la fleur : Pâlis!

Il dit au guerrier qui fonde :
— Je garde le dernier mot.
Monte, monte, ô roi du monde!
La chute la plus profonde
Pend au sommet le plus haut. —

Il a dit à la mortelle :
— Vite! éblouis ton amant.
Avant de mourir sois belle.
Sois un instant étincelle,
Puis cendre éternellement! —

Cet ordre auquel tu t'opposes
T'enveloppe et t'engloutit.
Mortel, plains-toi si tu l'oses,
Au Dieu qui fit ces deux choses,
Le ciel grand, l'homme petit!

Chacun, qu'il doute ou qu'il nie,
Lutte en frayant son chemin;
Et l'éternelle harmonie
Pèse comme une ironie
Sur tout ce tumulte humain!

Tous ces faux biens qu'on envie
Passent comme un soir de mai.
Vers l'ombre, hélas! tout dévie.
Que reste-t-il de la vie,
Excepté d'avoir aimé!

———

Ainsi je courbe ma tête
Quand tu redresses ton front.
Ainsi, sur l'onde inquiète,
J'écoute, sombre poete,
Ce que les flots me diront.

Ainsi, pour qu'on me réponde,
J'interroge avec effroi;
Et dans ce gouffre où je sonde
La fange se mêle à l'onde.... —
Oh! ne fais pas comme moi!

Que sur la vague troublée
J'abaisse un sourcil hagard;
Mais toi, belle âme voilée,
Vers l'espérance étoilée
Lève un tranquille regard!

Tu fais bien. Vois les cieux luire,
Vois les astres s'y mirer.
Un instinct là-haut t'attire.
Tu regardes Dieu sourire;
Moi, je vois l'homme pleurer!

Septembre 18..

## DIX-HUITIÈME.

Dans Virgile parfois, dieu tout près d'être un ange,
Le vers porte à sa cime une lueur étrange.
C'est que, rêvant déjà ce qu'à présent on sait,
Il chantait presque à l'heure où Jésus vagissait.
C'est qu'à son insu même il est une des âmes
Que l'Orient lointain teignait de vagues flammes.
C'est qu'il est un des cœurs que déjà, sous les cieux,
Dorait le jour naissant du Christ mystérieux!

Dieu voulait qu'avant tout, rayon du Fils de l'homme,
L'aube de Bethléem blanchît le front de Rome.

Mars 1837.

## DIX-NEUVIÈME.

### A UN RICHE.

Jeune homme! je te plains; et cependant j'admire
Ton grand parc enchanté qui semble nous sourire,
Qui fait, vu de ton seuil, le tour de l'horizon,
Grave ou joyeux suivant le jour et la saison,
Coupé d'herbe et d'eau vive, et remplissant huit lieues
De ses vagues massifs et de ses ombres bleues.

J'admire ton domaine, et pourtant je te plains!
Car dans ces bois touffus de tant de grandeur pleins,
Où le printemps épanche un faste sans mesure,
Quelle plus misérable et plus pauvre masure
Qu'un homme usé, flétri, mort pour l'illusion,
Riche et sans volupté, jeune et sans passion,
Dont le cœur délabré, dans ses recoins livides,
N'a plus qu'un triste amas d'anciennes coupes vides,
Vases brisés qui n'ont rien gardé que l'ennui,
Et d'où l'amour, la joie et la candeur ont fui!

Oui, tu me fais pitié, toi qui crois faire envie!
Ce splendide séjour sur ton cœur, sur ta vie,
Jette une ombre ironique, et rit en écrasant
Ton front terne et chétif d'un cadre éblouissant.

Dis-moi, crois-tu, vraiment, posséder ce royaume
D'ombre et de fleurs, où l'arbre arrondi comme un dôme,
L'étang, lame d'argent que le couchant fait d'or,
L'allée entrant au bois comme un noir corridor,
Et là, sur la forêt, ce mont qu'une tour garde,
Font un groupe si beau pour l'âme qui regarde!
Lieu sacré pour qui sait dans l'immense univers,
Dans les prés, dans les eaux et dans les vallons verts,
Retrouver les profils de la face éternelle
Dont le visage humain n'est qu'une ombre charnelle!

Que fais-tu donc ici? jamais on ne te voit,
Quand le matin blanchit l'angle ardoisé du toit,
Sortir, songer, cueillir la fleur, coupe irisée
Que la plante à l'oiseau tend pleine de rosée,
Et parfois t'arrêter, laissant pendre à ta main
Un livre interrompu, debout sur le chemin,
Quand le bruit du vent coupe en strophes incertaines
Cette longue chanson qui coule des fontaines.

Jamais tu n'as suivi de sommets en sommets
La ligne des coteaux qui fait rêver; jamais
Tu n'as joui de voir, sur l'eau qui le reflète,
Quelque saule noueux tordu comme un athlète.
Jamais, sévère esprit au mystère attaché,
Tu n'as questionné le vieux orme penché
Qui regarde à ses pieds toute la plaine vivre,
Comme un sage qui rêve attentif à son livre.

L'été, lorsque le jour est par midi frappé,
Lorsque la lassitude a tout enveloppé,
A l'heure où l'andalouse et l'oiseau font la sieste,
Jamais le faon peureux, tapi dans l'antre agreste,
Ne te voit, à pas lents, loin de l'homme importun,
Grave, et comme ayant peur de réveiller quelqu'un,
Errer dans les forêts ténébreuses et douces
Où le silence dort sur le velours des mousses.
Que te fait tout cela ? les nuages des cieux,
La verdure et l'azur sont l'ennui de tes yeux.
Tu n'es pas de ces fous qui vont, et qui s'en vantent,
Tendant partout l'oreille aux voix qui partout chantent,
Rendant grâce au Seigneur d'avoir fait le printemps,
Qui ramassent un nid, ou contemplent longtemps
Quelque noir champignon, monstre étrange de l'herbe.
Toi, comme un sac d'argent, tu vois passer la gerbe.
Ta futaie, en avril, sous ses bras plus nombreux
A l'air de réclamer bien des pas amoureux,
Bien des cœurs soupirants, bien des têtes pensives;
Toi, qui jouis aussi sous ses branches massives,
Tu songes, calculant le taillis qui s'accroît,
Que Paris, ce vieillard qui, l'hiver, a si froid,
Attend sous ses vieux quais percés de rampes neuves.
Ces longs serpents de bois qui descendent les fleuves!
Ton regard voit, tandis que notre œil flotte au loin,
Les blés d'or en farine et la prairie en foin;
Pour toi le laboureur est un rustre qu'on paye;
Pour toi toute fumée ondulant, noire ou gaie,
Sur le clair paysage, est un foyer impur
Où l'on cuit quelque viande à l'angle d'un vieux mur.
Quand le soir tend le ciel de ses moires ardentes,
Au dos d'un fort cheval assis, jambes pendantes,
Quand les bouviers hâlés, de leurs bras vigoureux,
Piquent tes bœufs géants qui par le chemin creux
Se hâtent pêle-mêle et s'en vont à la crèche,
Toi, devant ce tableau, tu rêves à la brèche
Qu'il faudra réparer, en vendant tes silos,
Dans ta rente qui tremble aux pas de don Carlos!

Au crépuscule, après un long jour monotone,
Tu t'enfermes chez toi. Les tièdes nuits d'automne
Versent leur chaste haleine aux coteaux veloutés.
Tu n'en sais rien. D'ailleurs, qu'importe! A tes côtés,
Belles, leurs bruns cheveux appliqués sur les tempes,
Fronts roses empourprés par le reflet des lampes,
Des femmes aux yeux purs sont assises, formant
Un cercle frais qui brode et cause doucement;
Toutes, dans leurs discours où rien n'ose apparaître,
Cachant leurs vœux, leur âme et leur cœur que peut-être
Embaume un vague amour, fleur qu'on ne cueille pas,
Parfum qu'on sentirait en se baissant tout bas.
Tu n'en sais rien. Tu fais, parmi ces élégies
Tomber ton froid sourire, ou, sous quatre bougies,
D'autres hommes et toi, dans un coin attablés
Autour d'un tapis vert, bruyants, vous querellez
Les caprices du whist, du brelan ou de l'hombre. —
La fenêtre est pourtant pleine de lune et d'ombre!

O risible insensé! vraiment, je te le dis,
Cette terre, ces prés, ces vallons arrondis,
Nids de feuilles et d'herbe où jasent les villages,
Ces blés où les moineaux font leurs joyeux pillages,
Ces champs qui, l'hiver même, ont d'austères appas,
Ne t'appartiennent point : tu ne les comprends pas.

Vois-tu, tous les passants, les enfants, les poëtes,
Sur qui ton bois répand ses ombres inquiètes,
Le pauvre jeune peintre épris de ciel et d'air,
L'amant plein d'un seul nom, le sage au cœur amer,
Qui viennent rafraîchir dans cette solitude,
Hélas! l'un son amour et l'autre son étude,
Tous ceux qui, savourant la beauté de ce lieu,
Aiment, en quittant l'homme, à s'approcher de Dieu,
Et qui, laissant ici le bruit vague et morose
Des troubles de leur âme, y prennent quelque chose
De l'immense repos de la création,
Tous ces hommes, sans or et sans ambition,
Et dont le pied poudreux ou tout mouillé par l'herbe
Te fait rire emporté par ton landau superbe,
Sont dans ce parc touffu, que tu crois sous ta loi,
Plus riches, plus chez eux, plus les maîtres que toi,
Quoique de leur forêt que ta main grille et mure
Tu puisse couper l'ombre et vendre le murmure!

Pour eux rien n'est stérile en ces asiles frais.
Pour qui les sait cueillir tout a des dons secrets.
De partout sort un flot de sagesse abondante.
L'esprit qu'a déserté la passion grondante,
Médite à l'arbre mort, aux débris du vieux pont.
Tout objet dont le bois se compose répond
A quelque objet pareil dans la forêt de l'âme.
Un feu de pâtre éteint parle à l'amour en flamme.
Tout donne des conseils au penseur, jeune ou vieux.
On se pique aux chardons ainsi qu'aux envieux;
La feuille invite à croître; et l'onde, en coulant vite,
Avertit qu'on se hâte et que l'heure nous quitte.
Pour eux rien n'est muet, rien n'est froid, rien n'est mort.
Un peu de plume en sang leur éveille un remord;
Les sources sont des pleurs; la fleur qui boit aux fleuves
Leur dit : Souvenez-vous, ô pauvres âmes veuves!
Pour eux l'antre profond cache un songe étoilé;
Et la nuit, sous l'azur d'un beau ciel constellé,
L'arbre sur ses rameaux comme à travers ses branches
Leur montre l'astre d'or et les colombes blanches,
Choses douces aux cœurs par le malheur ployés,
Car l'oiseau dit : Aimez! et l'étoile : Croyez!

Voilà ce que chez toi verse aux âmes souffrantes
La chaste obscurité des branches murmurantes!
Mais toi, qu'en fais-tu? dis. — Tous les ans, en flots d'or,
Ce murmure, cette ombre, ineffable trésor,
Ces bruits de vent qui joue et d'arbre qui tressaille,
Vont s'enfouir au fond de ton coffre qui bâille;
Et tu changes ces bois où l'amour s'enivra,
Toute cette nature en loge à l'opéra!

Encor si la musique arrivait à ton âme!
Mais entre l'art et toi l'or met son mur infâme.
L'esprit qui comprend l'art comprend le reste aussi.
Tu vas donc dormir là; sans te douter qu'ainsi
Que tous ces verts trésors que dévore ta bourse,
Gluck est une forêt et Mozart une source.

Tu dors; et quand parfois la mode, en souriant,
Te dit : Admire, riche! alors, joyeux, criant,
Tu surgis, demandant comment l'auteur se nomme,
Pourvu que toutefois la muse soit un homme!
Car tu te roidiras dans ton étrange orgueil
Si l'on t'apporte, un soir, quelque musique en deuil,
Urne que la pensée a chauffée à sa flamme,
Beau vase où s'est versé tout le cœur d'une femme.

O seigneur malvenu de ce superbe lieu!
Caillou vil incrusté dans ces rubis en feu!
Maître pour qui ces champs sont pleins de sourdes haines!
Gui parasite enflé de la séve des chênes!
Pauvre riche! — Vis donc, puisque cela pour toi
C'est vivre. Vis sans cœur, sans pensée et sans foi.
Vis pour l'or, chose vile, et l'orgueil, chose vaine.
Végète, toi qui n'as que du sang dans la veine,
Toi qui ne sens pas Dieu frémir dans le roseau,
Regarder dans l'aurore et chanter dans l'oiseau!

Car, — et bien que tu sois celui qui rit aux belles
Et, le soir, se récrie aux romances nouvelles, —
Dans les coteaux penchants où fument les hameaux,
Près des lacs, près des fleurs, sous les larges rameaux,
Dans tes propres jardins, tu vas aussi stupide,
Aussi peu clairvoyant dans ton instinct cupide,
Aussi sourd à la vie, à l'harmonie, aux voix,
Qu'un loup sauvage errant au milieu des grands bois!

Mai 1837.

# VINGTIÈME.

Regardez : les enfants se sont assis en rond.
Leur mère est à côté, leur mère au jeune front
Qu'on prend pour une sœur aînée;
Inquiète, au milieu de leurs jeux ingénus,
De sentir s'agiter leurs chiffres inconnus
Dans l'urne de la destinée.

Près d'elle naît leur rire et finissent leurs pleurs.
Et son cœur est si pur et si pareil aux leurs,
Et sa lumière est si choisie
Qu'en passant à travers les rayons de ses jours,
La vie aux mille soins, laborieux et lourds,
Se transfigure en poésie!

Toujours elle les suit, veillant et regardant;
Soit que janvier rassemble au coin de l'âtre ardent
Leur joie aux plaisirs occupée;
Soit qu'un doux vent de mai, qui ride le ruisseau,
Remue au-dessus d'eux les feuilles, vert monceau
D'où tombe une ombre découpée.

Parfois, lorsque passant près d'eux un indigent
Contemple avec envie un beau hochet d'argent
Que sa faim dévorante admire,
La mère est là; pour faire, au nom du Dieu vivant,
Du hochet une aumône, un ange de l'enfant,
Il ne lui faut qu'un doux sourire!

Et moi qui, mère, enfants, les vois tous sous mes yeux,
Tandis qu'auprès de moi les petits sont joyeux
Comme des oiseaux sur les grèves,
Mon cœur gronde et bouillonne, et je sens lentement,
Couvercle soulevé par un flot écumant,
S'entr'ouvrir mon front plein de rêves.

Juin 1834.

# VINGT ET UNIÈME.

Dans ce jardin antique où les grandes allées
Passent sous les tilleuls si chastes, si voilées
Que toute fleur qui s'ouvre y semble un encensoir,
Où, marquant tous ses pas de l'aube jusqu'au soir,
L'heure met tour à tour dans les vases de marbre
Les rayons du soleil et les ombres de l'arbre,
Anges, vous le savez, oh! comme avec amour,
Rêveur, je regardais dans la clarté du jour

Jouer l'oiseau qui vole et la branche qui plie,
Et de quels doux pensers mon âme était remplie,
Tandis que l'humble enfant, dont je baise le front,
Avec son pas joyeux pressant mon pas moins prompt,
Marchait en m'entraînant vers la grotte où le lierre
Met une barbe verte au vieux fleuve de pierre!

Février 1837.

# VINGT-DEUXIÈME.

## A DES OISEAUX ENVOLÉS.

Enfants! — Oh! revenez! Tout à l'heure, imprudent,
Je vous ai de ma chambre exilés en grondant,
Rauque et tout hérissé de paroles moroses.
Et qu'aviez-vous donc fait, bandits aux lèvres roses?
Quel crime? quel exploit? quel forfait insensé?
Quel vase du Japon en mille éclats brisé?
Quel vieux portrait crevé? quel beau missel gothique
Enrichi par vos mains d'un dessin fantastique?
Non, rien de tout cela. Vous aviez seulement,
Ce matin, restés seuls dans ma chambre un moment,
Pris parmi ces papiers que mon esprit colore,
Quelques vers, groupe informe, embryons près d'éclore,
Puis vous les aviez mis, prompts à vous accorder,
Dans le feu, pour jouer, pour voir, pour regarder
Dans une cendre noire errer des étincelles,
Comme brillent sur l'eau de nocturnes nacelles,
Ou comme, de fenêtre en fenêtre, on peut voir
Des lumières courir dans les maisons le soir.

Voilà tout. Vous jouiez et vous croyiez bien faire.

Belle perte, en effet! beau sujet de colère!
Une strophe, mal née au doux bruit de vos jeux,
Qui remuait les mots d'un vol trop orageux!
Une ode qui chargeait d'une rime gonflée
Sa stance paresseuse en marchant essoufflée!
De lourds alexandrins l'un sur l'autre enjambant
Comme des écoliers qui sortent de leur banc!
Un autre eût dit : — Merci! Vous ôtez une proie
Au feuilleton méchant qui bondissait de joie
Et d'avance poussait des rires infernaux
Dans l'antre qu'il se creuse au bas des grands journaux. —
Moi, je vous ai grondés. Tort grave et ridicule!
Nains charmants que n'eût pas voulu fâcher Hercule
Moi, je vous ai fait peur. J'ai, rêveur triste et dur,
Reculé brusquement ma chaise jusqu'au mur,
Et, vous jetant ces noms dont l'envieux vous nomme,
J'ai dit : Allez-vous-en! laissez-moi seul! — Pauvre homme!
Seul! le beau résultat! le beau triomphe! seul!
Comme on oublie un mort roulé dans son linceul,
Vous m'avez laissé là, l'œil fixé sur ma porte,
Hautain, grave et puni. — Mais vous, que vous importe!
Vous avez retrouvé dehors la liberté,
Le grand air, le beau parc, le gazon souhaité,
L'eau courante où l'on jette une herbe à l'aventure,
Le ciel bleu, le printemps, la sereine nature,
Ce livre des oiseaux et des bohémiens,
Ce poëme de Dieu qui vaut mieux que les miens,
Où l'enfant peut cueillir la fleur, strophe vivante,
Sans qu'une grosse voix tout à coup l'épouvante!
Moi, je suis resté seul, toute joie ayant fui,
Seul avec ce pédant qu'on appelle l'ennui.
Car, depuis le matin assis dans l'antichambre,
Ce docteur, né dans Londre, un dimanche, en décembre,
Qui ne vous aime pas, ô mes pauvres petits,
Attendait pour entrer que vous fussiez sortis.
Dans l'angle où vous jouiez il est là qui soupire
Et je le vois bâiller, moi qui vous voyais rire!

Que faire? lire un livre? oh non! — dicter des vers?
A quoi bon? — Émaux bleus ou blancs, céladons verts,
Sphère qui fait tourner tout le ciel sur son axe,
Les beaux insectes peints sur mes tasses de Saxe,
Tout m'ennuie, et je pense à vous. En vérité,
Vous partis, j'ai perdu le soleil, la gaîté,
Le bruit joyeux qui fait qu'on rêve, le délire
De voir le tout petit s'aider du doigt pour lire,
Les fronts pleins de candeur qui disent toujours oui,
L'éclat de rire franc, sincère, épanoui,
Qui met subitement des perles sur les lèvres,
Les beaux grands yeux naïfs admirant mon vieux Sèvres,
La curiosité qui cherche à tout savoir,
Et les coudes qu'on pousse en disant : Viens donc voir!

Oh! certes, les esprits, les sylphes et les fées
Que le vent dans ma chambre apporte par bouffées,
Les gnômes accroupis là haut, près du plafond,
Dans les angles obscurs que mes vieux livres font,
Les lutins familiers, nains à la longue échine,
Qui parlent dans les coins à mes vases de Chine,
Tout l'invisible essaim de ces démons joyeux,
A dû rire aux éclats, quand là, devant leurs yeux,
Ils vous ont vus saisir dans la boîte aux ébauches
Ces hexamètres nus, boiteux, difformes, gauches,

Les traîner au grand jour, pauvres hiboux fâchés,
Et puis, battant des mains, autour du feu penchés,
De tous ces corps hideux soudain tirant une âme,
Avec ces vers si laids faire une belle flamme!

Espiègles radieux que j'ai fait envoler,
Oh! revenez ici chanter, danser, parler,
Tantôt, groupe folâtre, ouvrir un gros volume,
Tantôt courir, pousser mon bras qui tient ma plume,
Et faire dans le vers que je viens retoucher
Saillir soudain un angle aigu comme un clocher
Qui perce tout à coup un horizon de plaines.
Mon âme se réchauffe à vos douces haleines;
Revenez près de moi, souriant de plaisir,
Bruire et gazouiller, et sans peur obscurcir
Le vieux livre où je lis de vos ombres penchées,
Folles têtes d'enfants! gaîtés effarouchées!

J'en conviens, j'avais tort, et vous aviez raison.
Mais qui n'a quelquefois grondé hors de saison?
Il faut être indulgent, nous avons nos misères.
Les petits pour les grands ont tort d'être sévères.
Enfants! chaque matin, votre âme avec amour
S'ouvre à la joie ainsi que la fenêtre au jour.
Beau miracle, vraiment, que l'enfant, gai sans cesse,
Ayant tout le bonheur, ait toute la sagesse!
Le destin vous caresse en vos commencements;
Vous n'avez qu'à jouer et vous êtes charmants. [mes
Mais nous, nous qui pensons, nous qui vivons, nous som-
Hargneux, tristes, mauvais, ô mes chers petits hommes!
On a ses jours d'humeur, de déraison, d'ennui.
Il pleuvait ce matin. Il fait froid aujourd'hui.
Un nuage mal fait dans le ciel tout à l'heure
A passé. Que nous veut cette cloche qui pleure?
Puis, on a dans le cœur quelque remords. Voilà
Ce qui nous rend méchants. Vous saurez tout cela,
Quand l'âge à votre tour ternira vos visages,
Quand vous serez plus grands, c'est-à-dire moins sages.

J'ai donc eu tort. C'est dit. Mais c'est assez punir,
Mais il faut pardonner, mais il faut revenir.
Voyons, faisons la paix, je vous prie à mains jointes.
Tenez, crayons, papiers, mon vieux compas sans pointes,
Mes laques et mes grès, qu'une vitre défend,
Tous ces hochets de l'homme enviés par l'enfant,
Mes gros chinois ventrus faits comme des concombres,
Mon vieux tableau, trouvé sous d'antiques décombres,
Je vous livrerai tout, vous toucherez à tout!
Vous pourrez sur ma table être assis ou debout,
Et chanter, et traîner, sans que je me récrie,
Mon grand fauteuil de chêne et de tapisserie,
Et sur mon banc sculpté jeter tous à la fois
Vos jouets anguleux qui déchirent le bois!
Je vous laisserai même, et gaîment, et sans crainte,
O prodige! en vos mains tenir ma bible peinte,
Que vous n'avez touchée encor qu'avec terreur,
Où l'on voit Dieu le père en habit d'empereur!

Et puis, brûlez les vers dont ma table est semée,
Si vous tenez à voir ce qu'ils font de fumée!
Brûlez ou déchirez! — je serais moins clément
Si c'était chez Méry, le poëte charmant,
Que Marseille la grecque, heureuse et noble ville,
Blonde fille d'Homère, a fait fils de Virgile.
Je vous dirais : — « Enfants! ne touchez que des yeux
A ces vers qui demain s'envoleront aux cieux.
Ces papiers, c'est le nid, retraite caressée,
Où du poëte ailé rampe encor la pensée.
Oh! n'en approchez pas! car les vers nouveau-nés,
Au manuscrit natal encore emprisonnés,
Souffrent entre vos mains innocemment cruelles.
Vous leur blessez le pied, vous leur froissez les ailes;
Et, sans vous en douter, vous leur faites ces maux
Que les petits enfants font aux petits oiseaux. » —

Mais qu'importe les miens! — Toute ma poésie,
C'est vous, et mon esprit suit votre fantaisie.
Vous êtes les reflets et les rayonnements
Dont j'éclaire mon vers si sombre par moments.
Enfants, vous dont la vie est faite d'espérance,
Enfants, vous dont la joie est faite d'ignorance,
Vous n'avez pas souffert et vous ne savez pas,
Quand la pensée en nous a marché pas à pas,
Sur le poëte morne et fatigué d'écrire,
Quelle douce chaleur répand votre sourire.
Combien il a besoin, quand sa tête se rompt,
De la sérénité qui luit sur votre front;
Et quel enchantement l'enivre et le fascine,
Quand le charmant hasard de quelque cour voisine
Où vous vous ébattez sous un arbre penchant,
Mêle vos joyeux cris à son douloureux chant!

Revenez donc, hélas! revenez dans mon ombre,
Si vous ne voulez pas que je sois triste et sombre,
Pareil, dans l'abandon où vous m'avez laissé,
Au pêcheur d'Etrétat, d'un long hiver lassé,
Qui médite appuyé sur son coude, et s'ennuie
De voir à sa fenêtre un ciel rayé de pluie.

Avril 1837.

## VINGT-TROISIÈME.

A quoi je songe? — Hélas! loin du toit où vous êtes,
Enfants, je songe à vous! à vous, mes jeunes têtes,
Espoir de mon été déjà penchant et mûr,
Rameaux dont, tous les ans, l'ombre croit sur mon mur,
Douces âmes à peine au jour épanouies,
Des rayons de votre aube encor tout éblouies!
Je songe aux deux petits qui pleurent en riant,
Et qui font gazouiller sur le seuil verdoyant,
Comme deux jeunes fleurs qui se heurtent entr'elles,
Leurs jeux charmants mêlés de charmantes querelles!
Et puis, père inquiet, je rêve aux deux aînés
Qui s'avancent déjà de plus de flot baignés,
Laissant pencher parfois leur tête encor naïve,
L'un déjà curieux, l'autre déjà pensive!

Seul et triste au milieu des chants des matelots,
Le soir, sous la falaise, à cette heure où les flots,
S'ouvrant et se fermant comme autant de narines,
Mêlent au vent des cieux mille haleines marines,
Où l'on entend dans l'air d'ineffables échos
Qui viennent de la terre ou qui viennent des eaux,
Ainsi je songe! — à vous, enfants, maison, famille,
A la table qui rit, au foyer qui pétille,
A tous les soins pieux que répandent sur vous
Votre mère si tendre et votre aïeul si doux!
Et tandis qu'à mes pieds s'étend, couvert de voiles,
Le limpide océan, ce miroir des étoiles,
Tandis que les nochers laissent errer leurs yeux
De l'infini des mers à l'infini des cieux,
Moi, rêvant à vous seuls, je contemple et je sonde
L'amour que j'ai pour vous dans mon âme profonde,
Amour doux et puissant qui toujours m'est resté,
Et cette grande mer est petite à côté!

Juillet 1836. — St.-Val-en-C. Écrit au bord de la mer.

## VINGT-QUATRIÈME.

### UNE NUIT QU'ON ENTENDAIT LA MER SANS LA VOIR.

Quels sont ces bruits sourds?
Écoutez vers l'onde
Cette voix profonde
Qui pleure toujours
Et qui toujours gronde,
Quoiqu'un son plus clair
Parfois l'interrompe... —
Le vent de la mer
Souffle dans sa trompe!

Comme il pleut ce soir!
N'est-ce pas, mon hôte?
Là-bas, à la côte,
Le ciel est bien noir,
La mer est bien haute!
On dirait l'hiver;
Parfois on s'y trompe... —
Le vent de la mer
Souffle dans sa trompe.

Oh! marins perdus!
Au loin, dans cette ombre,
Sur la nef qui sombre,
Que de bras tendus
Vers la terre sombre!
Pas d'ancre de fer

Que le flot ne rompe. —
Le vent de la mer
Souffle dans sa trompe.

Nochers imprudents!
Le vent dans la voile
Déchire la toile
Comme avec les dents!
Là-haut pas d'étoile!
L'un lutte avec l'air,
L'autre est à la pompe. —
Le vent de la mer
Souffle dans sa trompe.

C'est toi, c'est ton feu
Que le nocher rêve,
Quand le flot s'élève,
Chandelier que Dieu
Pose sur la grève!
Phare au rougier éclair
Que la brume estompe! —
Le vent de la mer
Souffle dans sa trompe.

Juillet 1836.

# VINGT-CINQUIÈME.

## TENTANDA VIA EST.

Ne vous effrayez pas, douce mère inquiète
Dont la bonté partout dans la maison s'émiette,
De le voir si petit, si grave et si pensif.
Comme un pauvre oiseau blanc qui, seul sur un récif,
Voit l'océan vers lui monter du fond de l'ombre,
Il regarde déjà la vie immense et sombre.
Il rêve de la voir s'avancer pas à pas.
O mère au cœur divin, ne vous effrayez pas,
Vous en qui, — tant votre âme est un charmant mélange! —
L'ange voit un enfant et l'enfant voit un ange.

Allons, mère, sans trouble et d'un air triomphant
Baisez-moi le grand front de ce petit enfant.
Ce n'est pas un savant, ce n'est pas un prodige,
C'est un songeur; tant mieux. Soyez fière, vous dis-je!
La méditation du génie est la sœur,
Mère, et l'enfant songeur fait un homme penseur,
Et la pensée est tout, et la pensée ardente
Donne à Milton le ciel, donne l'enfer à Dante!

Un jour il sera grand. L'avenir glorieux
Attend, n'en doutez pas, l'enfant mystérieux
Qui veut savoir comment chaque chose se nomme
Et questionne tout, un mur autant qu'un homme.
Qui sait si, ramassant à terre sans effort
Le ciseau colossal de Michel-Ange mort,
Il ne doit pas, livrant au granit des batailles,
Faire au marbre étonné de superbes entailles?
Ou, comme Bonaparte ou bien François premier,
Prendre, joueur d'échecs, l'Europe pour damier?
Qui sait s'il n'ira point, voguant à toute voile,
Ajoutant à son œil, que l'ombre humaine voile,
L'œil du long télescope au regard effrayant,
Ou l'œil de la pensée encor plus clairvoyant,
Saisir, dans l'azur vaste ou dans la mer profonde,
Un astre comme Herschell, comme Colomb un monde?

Qui sait? Laissez grandir ce petit sérieux.
Il ne voit même pas nos regards curieux.
Peut-être que déjà ce pauvre enfant fragile
Rêve, comme rêvait l'enfant qui fut Virgile,
Au combat qui poursuit le poete éclatant;
Et qu'il veut, aussi lui, tenter, vaincre, et sortant
Par un chemin nouveau de la sphère où nous sommes,
Voltiger, nom ailé, sur les bouches des hommes.

Juin 1835.

# VINGT-SIXIÈME.

Jeune fille, l'amour, c'est d'abord un miroir
Où la femme coquette et belle aime à se voir,
Et, gaie ou rêveuse, se penche;
Puis, comme la vertu, quand il a votre cœur,
Il en chasse le mal et le vice moqueur,
Et vous fait l'âme pure et blanche;

Puis on descend un peu, le pied vous glisse... — alors
C'est un abîme! en vain la main s'attache aux bords,
On s'en va dans l'eau qui tournoie! —
L'amour est charmant, pur, et mortel. N'y crois pas!
Tel l'enfant, par un fleuve attiré pas à pas,
S'y mire, s'y lave et s'y noie.

Février 1837.

# VINGT-SEPTIÈME.

## APRÈS UNE LECTURE DE DANTE.

Quand le poëte peint l'enfer, il peint sa vie :
Sa vie, ombre qui fuit de spectres poursuivie;
Forêt mystérieuse où ses pas effrayés
S'égarent à tâtons hors des chemins frayés;
Noir voyage obstrué de rencontres difformes;
Spirale aux bords douteux, aux profondeurs énormes,
Dont les cercles hideux vont toujours plus avant
Dans une ombre où se meut l'enfer vague et vivant!
Cette rampe se perd dans la brume indécise;
Au bas de chaque marche une plainte est assise,
Et l'on y voit passer avec un faible bruit
Des grincements de dents blancs dans la sombre nuit.
Là sont les visions, les rêves, les chimères;
Les yeux que la douleur change en sources amères;
L'amour, couple enlacé, triste et toujours brûlant,
Qui dans un tourbillon passe une plaie au flanc;
Dans un coin la vengeance et la faim, sœurs impies,
Sur un crâne rongé côte à côte accroupies;
Puis la pâle misère, au sourire appauvri;
L'ambition, l'orgueil de soi-même nourri,
Et la luxure immonde et l'avarice infâme,
Tous les manteaux de plomb dont peut se charger l'âme!
Plus loin, la lâcheté, la peur, la trahison
Offrant des clefs à vendre et goûtant du poison;
Et puis, plus bas encore, et tout au fond du gouffre
Le masque grimaçant de la Haine qui souffre!

Oui, c'est bien là la vie, ô poëte inspiré!
Et son chemin brumeux d'obstacles encombré.
Mais, pour que rien n'y manque, en cette route étroite,
Vous nous montrez toujours debout à votre droite
Le génie au front calme, aux yeux pleins de rayons,
Le Virgile serein qui dit : Continuons!

Août 1836.

# VINGT-HUITIÈME.

## PENSAR, DUDAR.

### A Mademoiselle Louise B.

Je vous l'ai déjà dit, notre incurable plaie,
Notre nuage noir qu'aucun vent ne balaie,
Notre plus lourd fardeau, notre pire douleur,
Ce qui met sur nos fronts la ride et la pâleur,
Ce qui fait flamboyer l'enfer sur nos murailles,
C'est l'âpre anxiété qui nous tient aux entrailles,
C'est la fatale angoisse et le trouble profond
Qui fait que notre cœur en abîmes se fond,
Quand un matin le sort, qui nous a dans sa serre,
Nous mettant face à face avec notre misère,
Nous jette brusquement, lui notre maître à tous,
Cette question sombre : — Ame, que croyez-vous?
C'est l'hésitation redoutable et profonde
Qui prend, devant ce sphinx qu'on appelle le monde,
Notre esprit effrayé plus encor qu'ébloui,
Qui n'ose dire non et ne peut dire oui!

C'est là l'infirmité de toute notre race.
De quoi l'homme est-il sûr? qui demeure? qui passe?
Quel est le chimérique et quel est le réel?
Quand l'explication viendra-t-elle du ciel?
D'où vient qu'en nos sentiers que le sophisme encombre
Nous trébuchons toujours? d'où vient qu'esprits faits d'ombre,
Nous tremblons tous, la nuit, à l'heure où lentement
La brume monte au cœur ainsi qu'au firmament?
Que l'aube même est sombre et cache un grand problème?
Et que plus d'un penseur, ô misère suprême!
Jusque dans les enfants trouvant de noirs écueils,
Doute auprès des berceaux comme auprès des cercueils?

Voyez : cet homme est juste, il est bon; c'est un sage.
Nul fiel intérieur ne verdit son visage;
Si par quelques endroits son cœur est déjà mort,
Parmi tous ses regrets il n'a pas un remord;
Les ennemis qu'il a, s'il faut qu'il s'en souvienne,
Lui viennent de leur haine et non pas de la sienne;
C'est un sage — du temps d'Aurèle ou d'Adrien.
Il est pauvre, et s'y plait. Il ne tombe plus rien
De sa tête vieillie aux rumeurs apaisées,
Rien que des cheveux blancs et de douces pensées.
Tous les hommes pour lui d'un seul flanc sont sortis,
Et, frère aux malheureux, il est père aux petits.
Sa vie est simple, et fuit la ville qui bourdonne.
Les champs où tout guérit, les champs où tout pardonne,
Les villageois dansant au bruit des tambourins,
Quelque ancien livre grec où revivent sereins
Les vieux héros d'Athène et de Lacédémone,
Les enfants rencontrés à qui l'on fait l'aumône,
Le chien à qui l'on parle et dont l'œil vous comprend,
L'étude d'un insecte en des mousses errant,
Le soir, quelque humble vieille au logis ramenée :
Voilà de quels rayons est faite sa journée.
Chaque jour, car pour lui chaque jour passe ainsi,
Quand le soleil descend, il redescend aussi;
Il regagne, abordé des passants qui l'accueillent,
Son toit sur qui, l'hiver, de grands chênes s'effeuillent.
Si sa table, où jamais rien ne peut abonder,
N'a qu'un maigre repas, il sourit, sans gronder
La servante au front gris, qui sous les ans chancelle,
A qui manque aujourd'hui la force et non le zèle;
Puis il rentre à sa chambre où le sommeil l'attend.
Et là, seul, que fait-il? lui, ce juste content?
Lui, ce cœur sans désirs, sans fautes et sans peines?
Il pense, il rêve, il doute... — O ténèbres humaines!

Sombre loi! tout est donc brumeux et vacillant!

Oh! surtout dans ces jours où tout s'en va croulant,
Où le malheur saisit notre âme qui dévie,
Et souffle affreusement sur notre folle vie,
Où le sort envieux nous tient, où l'on n'a plus
Que le caprice obscur du flux et du reflux,
Qu'un livre déchiré, qu'une nuit ténébreuse,
Qu'une pensée en proie au gouffre qui se creuse,
Qu'un cœur désemparé de ses illusions,
Frêle esquif démâté, sur qui les passions,
Matelots furieux, qu'en vain l'esprit écoute,
Trépignent, se battant pour le choix de la route;
Quand on ne songe plus, triste et mourant effort,
Qu'à chercher un salut, une boussole, un port,
Une ancre où l'on s'attache, un phare où l'on s'adresse,
Oh! comme avec terreur, pilotes en détresse,
Nous nous apercevons qu'il nous manque la foi,
La foi, ce pur flambeau qui rassure l'effroi,
Ce mot d'espoir écrit sur la dernière page,
Cette chaloupe où peut se sauver l'équipage!

Comment donc se fait-il, ô pauvres insensés,
Que nous soyions si fiers? — Dites, vous qui pensez,
Vous que le sort expose, âme toujours sereine,
Si modeste à la gloire et si douce à la haine,
Vous, dont l'esprit toujours égal et toujours pur,
Dans la calme raison, cet immuable azur,
Bien haut, bien loin de nous, brille, grave et candide,
Comme une étoile fixe au fond du ciel splendide,
Soleil que n'atteint pas, tant il est abrité,
Ce roulis de l'abime et de l'immensité,
Où flottent, dispersés par les vents qui s'épanchent,
Tant d'astres fatigués et de mondes qui penchent!
Hélas! que vous devez méditer à côté
De l'arrogance unie à notre cécité!
Que vous devez sourire en voyant notre gloire!
Et, comme un feu brillant jette une vapeur noire,
Que notre fol orgueil au néant appuyé
Vous doit jeter dans l'âme une étrange pitié!

Hélas! ayez pitié, mais une pitié tendre;
Car nous écoutons tout sans pouvoir rien entendre!

Cette absence de foi, cette incrédulité,
Ignorance ou savoir, sagesse ou vanité,
Est-ce, de quelque nom que notre orgueil la nomme,
Le vice de ce siècle ou le malheur de l'homme?
Est-ce un mal passager? est-ce un mal éternel?
Dieu peut-être a fait l'homme ainsi pour que le ciel,
Plein d'ombres pour nos yeux, soit toujours notre étude?
Dieu n'a scellé dans l'homme aucune certitude.
Penser, ce n'est pas croire. A peine par moment
Entend-on une voix dire confusément :
— « Ne vous y fiez pas, votre œuvre est périssable!
» Tout ce que bâtit l'homme est bâti sur le sable;
» Ce qu'il fait tôt ou tard par l'herbe est recouvert;
» Ce qu'il dresse est dressé pour le vent du désert.
» Tous ces asiles vains où vous mettez votre âme,
» Gloire qui n'est que pourpre, amour qui n'est que [flamme,
» L'altière ambition aux manteaux étoilés,
» Qui livre à tous les vents ses pavillons gonflés,
» La richesse toujours assise sur sa gerbe,
» La science de loin si haute et si superbe,
» Le pouvoir sous le dais, le plaisir sous les fleurs,
» Tentes que tout cela! l'édifice est ailleurs.
» Passez outre! cherchez plus loin les biens sans nombre.
» Une tente, ô mortels, ne contient que de l'ombre! »

On entend cette voix et l'on rêve longtemps.
Et l'on croit voir le ciel, moins obscur par instants,
Comme à travers la brume on distingue des rives,
Presque entr'ouvert, s'emplir de vagues perspectives!

Que croire? oh! j'ai souvent, d'un œil peut-être expert,
Fouillé ce noir problème où la sonde se perd!
Ces vastes questions dont l'aspect toujours change,
Comme la mer, tantôt cristal et tantôt fange,
J'en ai tout remué! la surface et le fond!
J'ai plongé dans ce gouffre et l'ai trouvé profond!

Je vous atteste, ô vents du soir et de l'aurore,
Étoiles de la nuit, je vous atteste encore,
Par l'austère pensée à toute heure asservi,
Que de fois j'ai tenté, que de fois j'ai gravi,
Seul, cherchant dans l'espace un point qui me réponde,
Ces hauts lieux d'où l'on voit la figure du monde!
Le glacier sur l'abîme ou le cap sur les mers!
Que de fois j'ai songé sur les sommets déserts,
Tandis que fleuves, champs, forêts, cités, ruines,
Gisaient derrière moi dans les plis des collines,
Que tous les monts fumaient comme des encensoirs,
Et qu'au loin l'océan répandant ses flots noirs,
Sculptant des fiers écueils la haute architecture,
Mêlait son bruit sauvage à l'immense nature!

Et je disais aux flots : Flots qui grondez toujours!
Je disais aux donjons, croulant avec leurs tours :
Tours où vit le passé! donjons que les années
Mordent incessamment de leurs dents acharnées!
Je disais à la nuit : Nuit pleine de soleils!
Je disais aux torrents, aux fleurs, aux fruits vermeils,
A ces formes sans nom que la mort décompose,
Aux monts, aux champs, aux bois : Savez-vous quelque [chose?

Bien des fois, à cette heure où le soir et le vent
Font que le voyageur s'achemine en rêvant,
Je me suis dit en moi : — Cette grande nature,
Cette création qui sert la créature,
Sait tout! Tout serait clair pour qui la comprendrait! —
Comme un muet qui sait le mot d'un grand secret
Et dont la lèvre écume à ce mot qu'il déchire,
Il semble par moments qu'elle voudrait tout dire.
Mais Dieu le lui défend! En vain vous écoutez.
Aucun verbe en ces bruits l'un par l'autre heurtés!
Cette chanson qui sort des campagnes fertiles,
Mêlée à la rumeur qui déborde des villes,
Les tonnerres grondants, les vents plaintifs et sourds,
La vague de la mer, gueule ouverte toujours,
Qui vient, hurle, et s'en va, puis sans fin recommence,
Toutes ces voix ne sont qu'un bégaiement immense!

L'homme seul peut parler et l'homme ignore, hélas!
Inexplicable arrêt! quoiqu'il rêve ici-bas,
Tout se voile à ses yeux sous un nuage austère;
Et l'âme du mourant s'en va dans le mystère!

Aussi repousser Rome et rejeter Sion,
Rire, et conclure tout par la négation,
Comme c'est plus aisé, c'est ce que font les hommes.
Le peu que nous croyons tient au peu que nous sommes.

Puisque Dieu l'a voulu, c'est qu'ainsi tout est mieux!
Plus de clarté peut-être aveuglerait nos yeux.
Souvent la branche casse où trop de fruit abonde.
Que deviendrions-nous si, sans mesurer l'onde,
Le Dieu vivant, du haut de son éternité,
Sur l'humaine raison versait la vérité?
Le vase est trop petit pour la contenir toute.
Il suffit que chaque âme en recueille une goutte,
Même à l'erreur mêlée! Hélas! tout homme en soi
Porte un obscur repli qui refuse la foi.
Dieu! la mort! mots sans fond qui cachent un abîme!
L'épouvante saisit le cœur le plus sublime
Dès qu'il s'est hasardé sur de si grandes eaux.

On ne les franchit pas tout d'un vol. Peu d'oiseaux
Traversent l'océan sans reposer leur aile.
Il n'est pas de croyant si pur et si fidèle
Qui ne tremble et n'hésite à de certains moments.
Quelle âme est sans faiblesse et sans accablements?
Enfants! résignons-nous et suivons notre route.
Tout corps traîne son ombre et tout esprit son doute.

Septembre 1835.

# VINGT-NEUVIÈME.

## A EUGÈNE Vte H.

Puisqu'il plut au Seigneur de te briser, poëte;
Puisqu'il plut au Seigneur de comprimer ta tête
De son doigt souverain,
D'en faire une urne sainte à contenir l'extase,
D'y mettre le génie, et de sceller ce vase
Avec un sceau d'airain;

Puisque le Seigneur Dieu t'accorda, noir mystère!
Un puits pour ne point boire, une voix pour te taire,
Et souffla sur ton front,
Et comme une nacelle errante et d'eau remplie,
Fit rouler ton esprit à travers la folie,
Cet océan sans fond;

Puisqu'il voulut ta chute, et que la mort glacée,
Seule, te fit revivre en rouvrant ta pensée
Pour un autre horizon;
Puisque Dieu, t'enfermant dans la cage charnelle,
Pauvre aigle, te donna l'aile et non la prunelle,
L'âme et non la raison;

Tu pars du moins, mon frère, avec ta robe blanche!
Tu retournes à Dieu comme l'eau qui s'épanche
Par son poids naturel!
Tu retournes à Dieu, tête de candeur pleine,
Comme y va la lumière, et comme y va l'haleine
Qui des fleurs monte au ciel!

Tu n'as rien dit de mal, tu n'as rien fait d'étrange.
Comme une vierge meurt, comme s'envole un ange,
Jeune homme, tu t'en vas!
Rien n'a souillé ta main ni ton cœur; dans ce monde
Où chacun court, se hâte, et forge, et crie, et gronde,
A peine tu rêvas!

Comme le diamant, quand le feu le vient prendre,
Disparaît tout entier, et sans laisser de cendre,
Au regard ébloui,
Comme un rayon s'enfuit sans rien jeter de sombre,
Sur la terre après toi tu n'as pas laissé d'ombre,
Esprit évanoui!

Doux et blond compagnon de toute mon enfance,
Oh! dis-moi, maintenant, frère marqué d'avance
Pour un morne avenir,
Maintenant que la mort a rallumé ta flamme,
Maintenant que la mort a réveillé ton âme,
Tu dois te souvenir!

Tu dois te souvenir de nos jeunes années!
Quand les flots transparents de nos deux destinées
Se côtoyaient encor,
Lorsque Napoléon flamboyait comme un phare,
Et qu'enfants nous prêtions l'oreille à sa fanfare
Comme une meute au cor!

Tu dois te souvenir des vertes Feuillantines,
Et de la grande allée où nos voix enfantines,
Nos purs gazouillements,
Ont laissé dans les coins des murs, dans les fontaines,
Dans le nid des oiseaux et dans le creux des chênes,
Tant d'échos si charmants!

O temps! jours radieux! aube trop tôt ravie!
Pourquoi Dieu met-il donc le meilleur de la vie
Tout au commencement?
Nous naissions! on eût dit que le vieux monastère
Pour nous voir rayonner ouvrait avec mystère
Son doux regard dormant.

T'en souviens-tu, mon frère? après l'heure d'étude,
Oh! comme nous courions dans cette solitude!
Sous les arbres blottis,
Nous avions, en chassant quelque insecte qui saute,
L'herbe jusqu'aux genoux, car l'herbe était bien haute,
Nos genoux bien petits.

Vives têtes d'enfants par la course effarées,
Nous poursuivions dans l'air cent ailes bigarrées;
Le soir nous étions las;
Nous revenions, jouant avec tout ce qui joue,
Frais, joyeux, et tous deux baisés à pleine joue
Par notre mère, hélas!

Elle grondait : — Voyez! comme ils sont faits! ces hommes!
Les monstres! ils auront cueilli toutes nos pommes.
Pourtant nous les aimons.
Madame, les garçons sont le souci des mères,
Car ils ont la fureur de courir dans les pierres
Comme font les démons! —

Puis un même sommeil, nous berçant comme un hôte,
Tous deux au même lit nous couchait côte à côte;
Puis un même réveil.
Puis, trempé dans un lait sorti chaud de l'étable,
Le même pain faisait rire à la même table
Notre appétit vermeil!

Et nous recommencions nos jeux, cueillant par gerbe
Les fleurs, tous les bouquets qui réjouissent l'herbe,
Le lis à Dieu pareil,
Surtout ces fleurs de flamme et d'or qu'on voit, si belles,
Luire à terre en avril comme des étincelles
Qui tombent du soleil!

On nous voyait tous deux, gaîté de la famille,
Le front épanoui, courir sous la charmille,
L'œil de joie enflammé... —
Hélas! hélas! quel deuil pour ma tête orpheline!
Tu vas donc désormais dormir sur la colline,
Mon pauvre bien-aimé!

Tu vas dormir là-haut sur la colline verte,
Qui, livrée à l'hiver, à tous les vents ouverte,
A le ciel pour plafond;
Tu vas dormir, poussière, au fond d'un lit d'argile;
Et moi je resterai parmi ceux de la ville
Qui parlent et qui vont!

Et moi je vais rester, souffrir, agir et vivre;
Voir mon nom se grossir dans les bouches de cuivre
De la célébrité;
Et cacher, comme à Sparte, en riant quand on entre,
Le renard envieux qui me ronge le ventre,
Sous ma robe abrité!

Je vais reprendre, hélas! mon œuvre commencée,
Rendre ma barque frêle à l'onde courroucée,
Lutter contre le sort;
Enviant souvent ceux qui dorment sans murmure,
Comme un doux nid couvé pour la saison future,
Sous l'aile de la mort!

J'ai d'austères plaisirs. Comme un prêtre à l'église,
Je rêve à l'art qui charme, à l'art qui civilise,
Qui change l'homme un peu,
Et qui, comme un semeur qui jette au loin sa graine,
En semant la nature à travers l'âme humaine,
Y fera germer Dieu!

Quand le peuple au théâtre écoute ma pensée,
J'y cours, et là, courbé vers la foule pressée,
L'étudiant de près,
Sur mon drame touffu dont le branchage plie,
J'entends tomber ses pleurs comme la large pluie
Aux feuilles des forêts!

Mais quel labeur aussi! que de flots! quelle écume!
Surtout lorsque l'envie, au cœur plein d'amertume,
Au regard vide et mort,
Fait, pour les vils besoins de ses luttes vulgaires,
D'une bouche d'ami qui souriait naguères
Une bouche qui mord!

Quelle vie! et quel siècle alentour! — Vertu, gloire,
Pouvoir, génie et foi, tout ce qu'il faudrait croire,
Tout ce que nous valons,
Le peu qui nous restait de nos splendeurs décrues,
Est traîné sur la claie et suivi dans les rues
Par le rire en haillons!

Combien de calomnie et combien de bassesse!
Combien de pamphlets vils qui flagellent sans cesse
Quiconque vient du ciel,
Et qui font, la blessant de leur lance payée,
Boire à la Vérité, pâle et crucifiée,
Leur éponge de fiel!

Combien d'acharnements sur toutes les victimes!
Que de rhéteurs, penchés sur le bord des abîmes,
Riant, ô cruauté!
De voir l'affreux poison qui de leurs doigts découle,
Goutte à goutte, ou par flots, quand leurs mains sur la foule
Tordent l'impiété!

L'homme, vers le plaisir se ruant par cent voies,
Ne songe qu'à bien vivre et qu'à chercher des proies;
L'argent est adoré;
Hélas! nos passions ont des serres infâmes
Où pend, triste lambeau, tout ce qu'avaient nos âmes
De chaste et de sacré!

A quoi bon, cependant, à quoi bon tant de haine,
Et faire tant de mal, et prendre tant de peine,
Puisque la mort viendra!
Pour aller avec tous où tous doivent descendre!
Et pour n'être après tout qu'une ombre, un peu de cendre
Sur qui l'herbe croîtra!

A quoi bon s'épuiser en voluptés diverses?
A quoi bon se bâtir des fortunes perverses
Avec les maux d'autrui?
Tout s'écroule; et, fruit vert qui pend à la ramée,
Demain ne mûrit pas pour la bouche affamée
Qui dévore aujourd'hui!

Ce que nous croyons être avec ce que nous sommes,
Beauté, richesse, honneurs, ce que rêvent les hommes,
Hélas! et ce qu'ils font,
Pêle-mêle, à travers les chants ou les huées,
Comme c'est emporté par rapides nuées
Dans un oubli profond!

Et puis quelle éternelle et lugubre fatigue
De voir le peuple enflé monter jusqu'à sa digue
Dans ses terribles jeux!
Sombre océan d'esprits dont l'eau n'est pas sondée,
Et qui vient faire autour de toute grande idée
Un murmure orageux!

Quel choc d'ambitions luttant le long des routes,
Toutes contre chacune et chacune avec toutes!
Quel tumulte ennemi!
Comme on raille d'en bas tout astre qui décline!... —
Oh! ne regrette rien sur la haute colline
Où tu t'es endormi!

Là, tu reposes, toi! Là, meurt toute voix fausse.
Chaque jour, du Levant au Couchant, sur ta fosse
Promenant son flambeau,
L'impartial soleil, pareil à l'espérance,
Dore des deux côtés sans choix ni préférence
La croix de ton tombeau!

Là, tu n'entends plus rien que l'herbe et la broussaille,
Le pas du fossoyeur dont la terre tressaille,
La chute du fruit mûr,
Et, par moments, le chant dispersé dans l'espace,
Du bouvier qui descend dans la plaine et qui passe
Derrière le vieux mur!

Mars 1837.

# TRENTIÈME.

## A OLYMPIO.

Un jour l'ami qui reste à ton cœur qu'on déchire
Contemplait tes malheurs,
Et tandis qu'il parlait, ton sublime sourire
Se mêlait à ses pleurs :

### I

« Te voilà donc, ô toi dont la foule rampante
» Admirait la vertu,
» Déraciné, flétri, tombé sur une pente
» Comme un cèdre abattu!

» Te voilà sous les pieds des envieux sans nombre
» Et des passants rieurs;
» Toi dont le front superbe accoutumait à l'ombre
» Les fronts inférieurs!

» Ta feuille est dans la poudre, et ta racine austère
» Est découverte aux yeux.
» Hélas! tu n'as plus rien d'abrité dans la terre
» Ni d'éclos dans les cieux!

» Jeune homme, on vénérait jadis ton œil sévère,
» Ton front calme et tonnant;
» Ton nom était de ceux qu'on craint et qu'on révère,
» Hélas! et maintenant

» Les méchants, accourus pour déchirer ta vie,
» L'ont prise entre leurs dents,
» Et les hommes alors se sont avec envie
» Penchés pour voir dedans!

» Avec des cris de joie ils ont compté tes plaies
» Et compté tes douleurs,
» Comme sur une pierre on compte des monnaies
» Dans l'antre des voleurs.

» Ta chaste renommée, aux exemples utiles,
» N'a plus rien qui reluit,
» Sillonnée en tout sens par les hideux reptiles
» Qui viennent dans la nuit.

» Éclairée à la flamme, à toute heure visible,
» De ton nom rayonnant,
» Au bord du grand chemin, ta vie est une cible
» Offerte à tout venant

» Où cent flèches, toujours sifflant dans la nuit noire,
» S'enfoncent tour à tour,
» Chacun cherchant ton cœur, l'un visant à ta gloire,
» Et l'autre à ton amour!

» Ta réputation, dont souvent nous nous sommes
» Écriés en rêvant,
» Se disperse et s'en va dans les discours des hommes,
» Comme un feuillage au vent!

» Ton âme, qu'autrefois on prenait pour arbitre
» Du droit et du devoir,
» Est comme une taverne où chacun à la vitre
» Vient regarder le soir,

» Afin d'y voir à table une orgie aux chants grêles,
» Au propos triste et vain,
» Qui renverse à grand bruit les cœurs pleins de querelles
» Et les brocs pleins de vin!

» Tes ennemis ont pris la belle destinée
» Et l'ont brisée en fleur.

» Ils ont fait de ta gloire, aux carrefours traînée,
» Ta plus grande douleur !

» Leurs mains ont retourné ta robe, dont le lustre
» Irritait leur fureur ;
» Avec la même pourpre ils t'ont fait vil d'illustre,
» Et forçat d'empereur !

» Nul ne te défend plus. On se fait une fête
» De tes maux aggravés.
» On ne parle de toi qu'en secouant la tête,
» Et l'on dit : Vous savez !

» Hélas ! pour te haïr tous les cœurs se rencontrent.
» Tous t'ont abandonné.
» Et tes amis pensifs sont comme ceux qui montrent
» Un palais ruiné.

II

» Mais va, pour qui comprend ton âme haute et grave,
» Tu n'en es que plus grand.
» Ta vie a, maintenant que l'obstacle l'entrave,
» La rumeur du torrent.

» Tous ceux qui de tes jours orageux et sublimes
» S'approchent sans effroi,
» Reviennent en disant qu'ils ont vu des abîmes
» En se penchant sur toi !

» Mais peut-être, à travers l'eau de ce gouffre immense
» Et de ce cœur profond,
» On verrait cette perle appelée innocence,
» En regardant au fond !

» On s'arrête aux brouillards dont ton âme est voilée,
» Mais moi, juge et témoin,
» Je sais qu'on trouverait une voûte étoilée
» Si l'on allait plus loin !

» Et qu'importe, après tout, que le monde t'assiége
» De ses discours mouvants,
» Et que ton nom se mêle à ces flocons de neige
» Poussés à tous les vents !

» D'ailleurs que savent-ils ? Nous devrions nous taire.
» De quel droit jugeons-nous ?
» Nous qui ne voyons rien au ciel ou sur la terre
» Sans nous mettre à genoux !

» La certitude — hélas, insensés que nous sommes
» De croire à l'œil humain ! —
» Ne séjourne pas plus dans la raison des hommes
» Que l'onde dans leur main.

» Elle mouille un moment, puis s'écoule infidèle,
» Sans que l'homme, ô douleur !
» Puisse désaltérer à ce qui reste d'elle
» Ses lèvres ou son cœur !

» L'apparence de tout nous trompe et nous fascine.
» Est-il jour ? Est-il nuit ?
» Rien d'absolu. Tout fruit contient une racine,
» Toute racine un fruit.

» Le même objet qui rend votre visage sombre
» Fait ma sérénité.
» Toute chose ici-bas par une face est ombre
» Et par l'autre clarté.

» Le lourd nuage, effroi des matelots livides
» Sur le pont accroupis,
» Pour le brun laboureur dont les champs sont arides
» Est un sac plein d'épis !

» Pour juger un destin il en faudrait connaître
» Le fond mystérieux ;
» Ce qui gît dans la fange aura bientôt peut-être
» Des ailes dans les cieux !

» Cette âme se transforme, elle est tout près d'éclore.
» Elle rampe, elle attend,
» Aujourd'hui larve informe, et demain dès l'aurore
» Papillon éclatant !

III

» Tu souffres cependant ! toi sur qui l'ironie
» Épuise tous ses traits,
» Et qui te sens poursuivre, et, par la calomnie,
» Mordre aux endroits secrets !

» Tu fuis, pâle et saignant, et, pénétrant dans l'ombre
» Par ton flanc déchiré,
» La tristesse en ton âme ainsi qu'en un puits sombre
» Goutte à goutte a filtré !

» Tu fuis, lion blessé, dans une solitude,
» Rêvant sur ton destin,
» Et le soir te retrouve en la même attitude
» Où t'a vu le matin !

» Là, pensif, cherchant l'ombre où ton âme repose,
» L'ombre que nous aimons ;
» Ne songeant quelquefois, de l'aube à la nuit close,
» Qu'à la forme des monts ;

» Attentif aux ruisseaux, aux mousses étoilées,
» Aux champs silencieux,
» A la virginité des herbes non foulées,
» A la beauté des cieux ;

» Ou parfois contemplant, de quelque grève austère,
» L'esquif en proie aux flots
» Qui fuit, rompant les fils qui liaient à la terre
» Les cœurs des matelots ;

» Contemplant le front vert et la noire narine
» De l'antre ténébreux,
» Et l'arbre qui, rongé par la bise marine,
» Tord ses bras douloureux,

» Et l'immense océan où la voile s'incline,
» Où le soleil descend,
» L'océan qui respire ainsi qu'une poitrine,
» S'enflant et s'abaissant;

» Du haut de la falaise aux rumeurs infinies,
» Du fond des bois touffus,
» Tu mêles ton esprit aux grandes harmonies
» Pleines de sens confus,

» Qui, tenant ici-bas toute chose embrassée,
» Vont de l'aigle au serpent,
» Que toute voix grossit et que sur la pensée
» La nature répand!

IV

» Console-toi, poëte! — Un jour, bientôt peut-être,
» Les cœurs te reviendront,
» Et pour tous les regards on verra reparaître
» Les flammes de ton front.

» Tous les côtés ternis de ta gloire outragée,
» Nettoyés un matin,
» Seront comme une dalle avec soin épongée
» Après un grand festin.

» En vain tes ennemis auront armé le monde
» De leur rire moqueur,
» Et sur les grands chemins répandu comme l'onde
» Les secrets de ton cœur.

» En vain ils jetteront leur rage humiliée
» Sur ton nom ravagé,
» Comme un chien qui remâche une chair oubliée
» Sur l'os déjà rongé.

» Ils ne prévaudront pas, ces hommes qui t'entourent
» De leurs obscurs réseaux.
» Ils passeront ainsi que ces lueurs qui courent
» A travers les roseaux.

» Ils auront bien toujours pour toi toute la haine
» Des démons pour le Dieu;
» Mais un souffle éteindra leur bouche impure pleine
» De paroles de feu.

» Ils s'évanouiront, et la foule ravie
» Verra, d'un œil pieux,
» Sortir de ce tas d'ombre amassé par l'envie
» Ton front majestueux!

» En attendant regarde en pitié cette foule
» Qui méconnait tes chants,
» Et qui de toutes parts se répand et s'écoule
» Dans les mauvais penchants.

» Laisse en ce noir chaos qu'aucun rayon n'éclaire,
» Ramper les ignorants,
» L'orgueilleux dont la voix grossit dans la colère
» Comme l'eau des torrents;

» La beauté sans amour dont les pas nous entraînent,
» Femme aux yeux exercés
» Dont la robe flottante est un piége où se prennent
» Les pieds des insensés;

» Les rhéteurs qui de bruit emplissent leur parole
» Quand nous les écoutons;
» Et ces hommes sans foi, sans culte, sans boussole,
» Qui vivent à tâtons;

» Et les flatteurs courbés, aux douceurs familières,
» Aux fronts bas et rampants;
» Et les ambitieux qui sont comme des lierres
» L'un sur l'autre grimpants!

» Non, tu ne portes pas, ami, la même chaîne
» Que ces hommes d'un jour.
» Ils sont vils, et toi grand. Leur joug est fait de haine,
» Le tien est fait d'amour!

» Tu n'as rien de commun avec le monde infime
» Au souffle empoisonneur;
» Car c'est pour tous les yeux un spectacle sublime
» Quand la main du Seigneur,

» Loin du sentier banal où la foule se rue
» Sur quelque illusion,
» Laboure le génie avec cette charrue
» Qu'on nomme passion! »

---

Et quand il eut fini, toi que la haine abreuve,
Tu lui dis d'une voix attendrie un instant,
Voix pareille à la sienne et plus haute pourtant,
Comme la grande mer qui parlerait au fleuve :

« Ne me console point et ne t'afflige pas.
» Je suis calme et paisible.
» Je ne regarde point le monde d'ici-bas,
» Mais le monde invisible.

» Les hommes sont meilleurs, ami, que tu ne crois.
» Mais le sort est sévère.
» C'est lui qui teint de vin ou de lie à son choix
» Le pur cristal du verre!

» Moi, je rêve! écoutant le cyprès soupirer
» Autour des croix d'ébène,
» Et murmurer le fleuve et la cloche pleurer
» Dans un coin de la plaine,

» Recueillant le cri sourd de l'oiseau qui s'enfuit,
» Du char traînant la gerbe,
» Et la plainte qui sort des roseaux, et le bruit
» Que fait la touffe d'herbe,

» Prêtant l'oreille aux flots qui ne peuvent dormir,
» A l'air dans la nuée,
» J'erre sur les hauts cieux d'où l'on entend gémir
» Toute chose créée!

» Là, je vois, comme un vase allumé sur l'autel,
» Le toit lointain qui fume;
» Et le soir je compare aux purs flambeaux du ciel
» Tout flambeau qui s'allume.

» Là j'abandonne aux vents mon esprit sérieux
» Comme l'oiseau sa plume;
» Là, je songe au malheur de l'homme, et j'entends mieux
» Le bruit de cette enclume.

» Là, je contemple, ému, tout ce qui s'offre aux yeux,
» Onde, terre, verdure;
» Et je vois l'homme au loin, mage mystérieux,
» Traverser la nature!

» Pourquoi me plaindre, ami? tout homme à tout moment
» Souffre des maux sans nombre.
» Moi, sur qui vient la nuit, j'ai gardé seulement
» Dans mon horizon sombre,

» Comme un rayon du soir au front d'un mont obscur,
» L'amour, divine flamme,
» L'amour qui dore encor ce que j'ai de plus pur
» Et de plus haut dans l'âme!

» Sans doute en mon avril, ne sachant rien à fond,
» Jeune, crédule, austère,
» J'ai fait des songes d'or comme tous ceux qui font
» Des songes sur la terre!

» J'ai vu la vie en fleurs sur mon front s'élever
» Pleines de douces choses.
» Mais quoi! me crois-tu donc assez fou pour rêver
» L'éternité des roses?

» Les chimères, qu'enfant mes mains croyaient toucher,
» Maintenant sont absentes;
» Et je dis au bonheur ce que dit le nocher
» Aux rives décroissantes:

» Qu'importe! je m'abrite en un calme profond,
» Plaignant surtout les femmes;
» Et je vis l'œil fixé sur le ciel où s'en vont
» Les ailes et les âmes.

» Dieu nous donne à chacun notre part du destin,
» Au fort, au faible, au lâche,
» Comme un maître soigneux levé dès le matin
» Divise à tous leur tâche.

» Soyons grands. Le grand cœur à Dieu même est pareil
» Laissons, doux ou funestes,
» Se croiser sur nos pieds la foudre et le soleil,
» Ces deux clartés célestes.

» Laissons gronder en bas cet orage irrité
» Qui toujours nous assiége;
» Et gardons au-dessus notre tranquillité
» Comme le mont sa neige.

» Va, nul mortel ne brise avec la passion
» Vainement obstinée,
» Cette âpre loi que l'un nomme Expiation
» Et l'autre Destinée.

» Hélas! de quelque nom que, broyé sous l'essieu,
» L'orgueil humain la nomme,
» Roue immense et fatale, elle tourne sur Dieu,
» Elle roule sur l'homme! »

Octobre 1835.

# TRENTE ET UNIÈME.

---

La tombe dit à la rose:
— Des pleurs dont l'aube t'arrose
Que fais-tu, fleur des amours?
La rose dit à la tombe:
— Que fais-tu de ce qui tombe
Dans ton gouffre ouvert toujours?

La rose dit: — Tombeau sombre,
De ces pleurs je fais dans l'ombre
Un parfum d'ambre et de miel.
La tombe dit: — Fleur plaintive,
De chaque âme qui m'arrive
Je fais un ange du ciel!

Juin 1837.

# TRENTE-DEUXIÈME.

O muse, contiens-toi ! muse aux hymnes d'airain !
Muse de la loi juste et du droit souverain !
Toi dont la bouche abonde en mots trempés de flamme,
Étincelles de feu qui sortent de ton âme,
Oh ! ne dis rien encore et laisse-les aller !
Attends que l'heure vienne où tu puisses parler.
Endure le spectacle en vierge résignée.
Qu'à peine un mouvement de ta lèvre indignée
Révèle ton courroux au fond du cœur grondant.
Dans ce siècle où chacun, noyant ou fécondant,
Se répand au hasard comme l'eau d'un orage,
Où l'on ne voit partout qu'impuissance et que rage,
Qu'inutiles fardeaux qu'on s'obstine à rouler,
Que Samsons écrasés sous ce qu'ils font crouler,
Le plus fort est celui qui tient sa force en bride.
L'océan quelquefois montre à peine une ride.
Jusqu'au jour d'éclater, plus proche qu'on ne croit,
Ne te dépense pas. Qui se contient s'accroît.

Aie au milieu de tous l'attitude élevée
D'une lente déesse à punir réservée,
Qui, recueillant sa force ainsi qu'un saint trésor,
Pourrait depuis longtemps et ne veut pas encor !

Va cependant ! — contemple et le ciel et le monde.
Et que tous ceux qui font quelque travail immonde,
Que ces trafiquants vils épris d'un sac d'argent,
Que ces menteurs publics, au langage changeant,
Pleins de méchanceté dans leur âme hypocrite
Et dorés au dehors de quelque faux mérite,
Tous ceux, grands ou petits, que marque un sceau fatal,
Que l'envieux bâtard accroupi dans le mal,
Que ce tribun valet, plus lâche qu'une femme,
Qui dans les carrefours vend sa parole infâme,
Toujours prêt pour de l'or à souffleter la loi,
Forgeant l'émeute au peuple ou la censure au roi,
Que l'ami faux par qui la haine s'ensemence,
Et ceux qui nuit et jour occupent leur démence
D'une orgie effrontée au tumulte hideux,
Te regardent passer tranquille au milieu d'eux,
Saluant gravement les fronts que tu révères,
Muette, et l'œil pourtant plein de choses sévères !

Fouille ces cœurs profonds de ton regard ardent.
Et que, lorsque le peuple ira se demandant :
— Sur qui donc va tomber, dans la foule éperdue,
Cette foudre en éclairs dans ses yeux suspendue ? —
Chacun d'eux, contemplant son œuvre avec effroi,
Se dise en frissonnant : C'est peut-être sur moi !

En attendant, demeure impassible et sereine.
Qu'aucun pan de ta robe en leur fange ne traîne;
Et que tous ces pervers tremblent dès à présent
De voir auprès de toi, formidable et posant
Son ongle de lion sur ta lyre étoilée,
Ta colère superbe à tes pieds muselée !

Septembre 1836.

# TABLE DES MATIÈRES

DU SECOND VOLUME.

## CROMWELL.



## MARION DE LORME.



## HERNANI.



## LE ROI S'AMUSE.



## ODES ET BALLADES.



### ODES.

LIVRE PREMIER. — 1818 - 1822.

## LES ORIENTALES.

## LES FEUILLES D'AUTOMNE.



## POÉSIES POLITIQUES.



## POÉSIES INÉDITES.



## LES CHANTS DU CRÉPUSCULE.

FIN DE LA TABLE DU TOME SECOND.

Digitized by Google